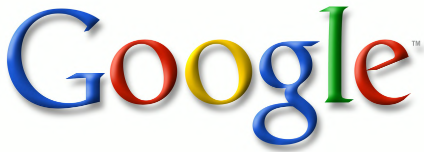


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

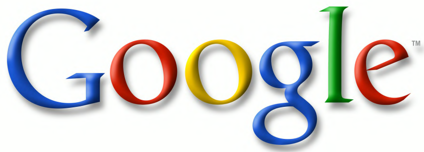
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITEITS... EEK GENT

Digitized by Google



Digitized by Google

148 C 1

Digitized by Google

REVUE
GERMANIQUE.

TOME SIXIÈME.

Digitized by Google



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.



Digitized by Google

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. Ch. DOLLFUS et A. NEFFTZER

TOME SIXIÈME.

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE
7, Passage Saulnier
DÉPOT PRINCIPAL
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU
1859

Digitized by Google

Digitized by Google

DES TRAVAUX CRITIQUES

SUR

LA FORMATION DU PENTATEUQUE.

I.

Les anciens docteurs juifs et les écrivains du Nouveau Testament n'attribuent pas à Moïse la composition du Pentateuque; ils le tiennent seulement pour le mortel privilégié par le ministère duquel Dieu donna sa loi aux enfants d'Israël. Leurs déclarations ne vont pas plus loin[1]. La postérité a cependant admis que les livres dans lesquels cette loi est contenue sont l'œuvre du prophète qui fut chargé de la faire connaître aux Hébreux, et pendant des siècles on s'est accordé, sans plus ample informé, à regarder Moïse comme l'auteur du Pentateuque.

Avec l'esprit d'examen le doute s'éveilla. On fut frappé d'abord d'un fait dont on s'exagéra certainement la portée, mais qui ne laisse pas cependant d'être de grande conséquence, surtout dans la croyance orthodoxe que les livres bibliques ont été écrits sous l'inspiration directe et immédiate de Dieu. Ce fait, c'est que le Pentateuque, en une foule de passages, a été évidemment surchargé à une époque postérieure par une main inconnue. Spinoza, un des premiers, fit remarquer que certains lieux ne sont pas désignés dans cet ouvrage par les noms qu'ils portaient au temps de Moïse, mais par des noms qu'ils ne reçurent que longtemps après. Ainsi il est dit dans la Genèse (xiv, 1) qu'Abraham poursuivit les ennemis jusqu'à Dan; or ce nom ne fut donné à la ville dont il s'agit ici que longtemps après la mort de Josué, comme nous l'apprend le livre des Juges (xviii, 29)[2].

[1] Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, § 423. *Matth.* xix, 7. *Jean*, i, 17.

[2] *Traité théologico-politique*, dans la traduction des *Œuvres de Spinoza*, par E. Saisset t. I, p. 188 et suiv.

Digitized by Google

Les récits historiques du Pentateuque s'étendent parfois au delà des limites de la vie de Moïse. Sa mort et sa sépulture sont racontées dans un de ces livres [1] dont on lui attribue la composition. Dans quelques passages, il est parlé de lui comme d'un prophète qu'aucun autre n'a égalé en Israël [2]. Ces sentiments et ces expressions supposent qu'un temps considérable s'était écoulé depuis qu'il avait quitté la terre des vivants. D'autres passages n'ont pu être écrits qu'après l'établissement de la monarchie dont ils font mention [3]. D'autres encore font remarquer qu'une ville antique existe encore [4]. D'autres, enfin, donnent des explications historiques ou archéologiques de faits anciens [5], et trahissent ainsi des auteurs comparativement modernes.

A la rigueur, ces faits ne prouvent cependant qu'une chose, c'est que, comme la plupart des autres livres de l'antiquité, le Pentateuque a reçu des additions et souffert des altérations de différents genres. Si tout se bornait là, il n'y aurait de compromis que la doctrine de l'inspiration absolue des livres saints, et rien n'empêcherait d'admettre que le fond général des écrits attribués communément à Moïse ne fût réellement son œuvre. Mais des difficultés bien autrement sérieuses s'élèvent contre cette opinion.

Déjà Spinoza avait fait remarquer « qu'un peu d'attention suffit pour faire voir que tout dans le Pentateuque, préceptes et récits, est écrit pêle-mêle et sans ordre, que la suite des temps n'y est pas observée, que les mêmes récits reviennent à plusieurs reprises [6] et souvent avec de graves différences [7]. » Et à l'appui de cette observation, il avait cité quelques exemples [8] ; à vrai dire, il aurait pu en produire de beaucoup plus frappants [9], empruntés à des faits bien autrement considérables que ceux auxquels il s'arrêta. J'en mettrai deux sous les yeux du lecteur.

La révélation de la loi fondamentale, du Décalogue, est racontée de deux manières tout à fait différentes dans le même livre. D'après

[1] *Deutér.*, XXXIV, 1-8.
[2] *Deutér.*, XXXIV, 10.
[3] *Genèse*, XXXVI, 31.
[4] *Genèse*, XIX, 38; XXVI, 23; XXXV, 20; XLVII, 26. *Deutér.*, II, 22; XII, 14; X, 8; XXIX, 4; XXXIV, 6.
[5] *Genèse*, XII, 6; XIII, 7; XIV, 2, 7, 17; XXIII, 2; XXXII, 32; XXXV, 19. *Exode*, XVI, 36. *Deutér.*, III, 20.
[6] Sur la répétition d'un même fait, Eichhorn, *Einleit. ins Alte Test.*, § 418.
[7] Spinoza, *Traité théologico-politique*, t. I, p. 201.
[8] Spinoza, *ibid.*, t. I, p. 197 et 200.
[9] Comparez, entre autres, *Exode*, XXXIII, 7-10, et *Nombres*, II, 2, 17.

Digitized by Google

Exode xx, 1-17, l'Éternel prononce lui-même les dix Commandements; d'après Exode xxiv, 12; xxxi, 18, il les grave sur deux tables de pierre. Et comme si le rédacteur de l'Exode s'était douté que les futurs théologiens voudraient expliquer cette contradiction en prétendant que les deux récits se rapportent à deux faits différents, il a été au-devant de ces explications erronées en déclarant lui-même que ce qui fut écrit sur les deux tables de pierre, c'étaient « les articles de l'alliance, c'est-à-dire les dix Commandements[1]. » Dira-t-on que Dieu donna d'abord à Moïse le Décalogue de vive voix, et qu'il le grava ensuite sur la pierre pour qu'il fût communiqué au peuple ? Mais après l'avoir entendu de la bouche de Dieu, Moïse descend de la montagne et le fait connaître à son tour aux Hébreux[2]. Voilà comment les dix Commandements furent promulgués d'après le chapitre xx de l'Exode. L'auteur des chapitres xxiv et xxxi du même livre ignore complétement ce fait; selon lui, le Décalogue fut promulgué d'une tout autre manière; et la preuve qu'il entend bien parler dans son récit d'une première révélation des dix Commandements se trouve dans les paroles qu'il met dans la bouche de Dieu : « Je te donnerai des tables de pierre, et la Loi et les Commandements pour les enseigner[3]. » On a donc ici deux narrations complétement différentes du même fait, d'un fait d'une importance majeure.

Il en est de même d'un événement encore plus considérable. Je veux parler de la création du monde et de celle de l'espèce humaine. La Genèse en donne deux récits différents, ne s'accordant à peu près en rien[4]. D'après le premier, le monde et tout ce qu'il contient sont produits successivement dans l'espace de six jours, et la création des grands corps de la nature et des différentes espèces d'êtres est décrite à part et à son rang. Dans le second, il n'est plus question des six jours : après une indication générale de la production du ciel et de la terre, il n'est fait mention, et encore fort succinctement, que de celle des plantes; il n'est rien dit de celle des animaux. L'homme et la femme sont créés à la fois d'après le premier, successivement d'après le second. Il n'est rien dit du jardin d'Éden dans celui-là; celui-ci au contraire le décrit avec soin et le donne pour séjour à nos premiers parents.

Ces faits et plusieurs autres tout à fait analogues sembleraient indi-

[1] *Exode*, xxxiv, 28.
[2] *Ibid.*, xx, 22 et suiv.
[3] *Ibid.*, xxiv, 12.
[4] L'un, *Genèse*, i, 1; ii, 3; et l'autre, *Genèse*, ii, 4-24.

Digitized by Google

quer que le Pentateuque est plutôt un recueil de documents divers, ramassés en différents temps et en différents lieux, et réunis un peu arbitrairement, qu'un ouvrage conçu et exécuté par un rédacteur unique. Et telle a été, comme on le verra bientôt, la première opinion qui s'est présentée, quand on a commencé à faire des cinq livres mosaïques l'objet de sérieuses études critiques. Dans tous les cas, on crut pouvoir conclure des observations dont je viens de donner un spécimen que le Pentateuque, du moins tel qu'il est arrivé jusqu'à nous, ne peut pas être l'œuvre de Moïse.

Cette conclusion semble confirmée par un autre ordre de faits. Un ouvrage tel que le Pentateuque, contenant l'histoire et la loi religieuse, morale et civile du peuple hébreu, a dû exercer une influence décisive sur ses destinées; on l'a sans doute cité fréquemment; tous les documents de la littérature hébraïque doivent être pleins d'allusions aux traditions qu'il rapporte; ses prescriptions ont dû faire loi en Israël et devenir la règle immuable du culte, du gouvernement, des mœurs publiques. Eh bien, il n'en est rien. Si l'on excepte le livre de Josué, qui se rattache en général aux cinq livres qui le précèdent, principalement aux quatre premiers, les autres écrits bibliques ne parlent jamais du Pentateuque, qui semble être resté tout à fait inconnu aux enfants d'Israël jusqu'au temps d'Esdras. Le nom de Moïse n'est mentionné que dans trois psaumes [1], et qu'une seule fois par deux prophètes [2]. Il n'est question de la loi que dans deux passages [3], et des tables de pierre sur lesquelles le Décalogue était gravé que dans un seul [4]. Une douzaine d'autres passages parlent, il est vrai, soit de la loi de Dieu, soit de la loi mise en Israël [5]; mais les expressions employées, d'ailleurs fort vagues, n'impliquent en rien l'existence du Pentateuque, et peuvent se rapporter, les unes à la loi générale donnée aux hommes par Dieu, les autres à une loi transmise par la tradition bien plus naturellement qu'à un code de lois écrites.

Aucun des livres canoniques de l'Ancien Testament ne contient la moindre allusion ni à l'histoire d'Adam et d'Ève, dont les noms ne se retrouvent même plus nulle part en dehors de la Genèse [6]; ni à l'arbre

[1] *Ps.* CIII, 7; CV, 26; CVI, 16, 23, 32.

[2] *Esaïe*, LXIII, 12. *Jérémie*, XV, 1.

[3] I *Rois*, II; et II *Rois*, XXIII, 25.

[4] I *Rois*, VIII, 9.

[5] *Ps.*, XXXVII, 34; LXXVIII, 5, 10; CXIX, 72ᵉ *Prov.*, XXVII, 4, 7, 9. *Esaïe*, XLII, 21 *Jérémie*, II, 8; XVII, 18. *Lament.*, II, 9; *Ezéch.*, VII, 26.

[6] Le nom d'Adam se trouve dans *Job*, XXXI, 33, mais sans allusion à *Genèse*, III, 8-10.

Digitized by Google

de vie [1], ni à la tentation par le serpent, ni au déluge, ni à la tour de Babel. N'est-il pas bien extraordinaire qu'il ne reste plus trace de ces antiques et vénérables traditions dans la littérature hébraïque?

Rien ne prouve que les prescriptions contenues dans les livres de l'Exode, du Lévitique et des Nombres aient été observées en Israël depuis le temps des Juges jusqu'à celui d'Esdras. La plupart semblent avoir été, je ne dis pas violées ou abandonnées, mais absolument inconnues.

Sous le règne de Josias, l'an 624 avant Jésus-Christ, un heureux hasard fit découvrir dans le temple le livre de la Loi [2]. L'étonnement du grand prêtre, du roi et de tous ceux qui les entouraient à la lecture de ce livre, prouve jusqu'à l'évidence qu'ils ne le connaissaient pas auparavant. Ce livre était-il le Pentateuque dans sa forme actuelle? La question est loin d'être résolue, et les probabilités ne sont pas pour une solution affirmative. Supposons toutefois que Josias eut entre les mains les cinq livres mosaïques, il n'en reste pas moins certain qu'ils ne sont mentionnés positivement pour la première fois dans les documents hébreux que neuf siècles après Moïse.

Que dire de l'époque de la rédaction définitive d'un ouvrage sur lequel toute l'antiquité hébraïque garde le silence et qui, dans la supposition la plus favorable, n'apparaît pour la première fois dans l'histoire que peu de temps avant la captivité de Babylone? Ainsi on ne sait rien ni de son auteur ni de son âge, et sur ces questions le champ est ouvert aux conjectures les plus diverses.

Telles sont en résumé les difficultés qui, il y a déjà plus d'un siècle, s'étaient amassées peu à peu sur le Pentateuque. D'autres ont surgi depuis; mais elles sont le résultat de la critique moderne, et ce n'est pas encore le lieu d'en parler. Il me suffit pour le moment de rappeler celles qui ont précisément provoqué ces recherches. On comprend qu'en présence de ces difficultés les théologiens aient senti la nécessité de soumettre à une étude approfondie des livres importants au point de vue de l'histoire, plus importants encore au point de vue religieux. Les travaux critiques sur le Pentateuque se sont accumulés avec une rare abondance depuis la fin du siècle dernier. Je vais essayer maintenant de faire connaître ceux d'entre eux qui ont jeté quelque lumière nouvelle sur la question, et qui, par cela même, ont droit à une place dans l'histoire de la critique biblique.

[1] Les mots *arbre de vie* se rencontrent dans *Proverb.*, III, 18; XI, 30; XIII, 12; mais dans un autre sens que dans la *Genèse*, et sans allusion à l'Histoire de la tentation et de la chute.

[2] II *Rois*, XXII, 8 et suiv., et le passage parallèle, II *Chroniq.*, XXXIV, 4 et suiv.

Digitized by Google

II.

La critique, dès ses premiers pas, trancha la question plutôt qu'elle ne la résolut. Le Pentateuque n'est pas l'œuvre de Moïse, dit Spinoza; le fait est prouvé pour lui par les considérations dont je viens de tracer un résumé. Quel en est donc l'auteur? « Je ne puis plus répondre ici d'une manière certaine, ajoute le célèbre philosophe juif; toutefois je suis très-porté à croire que c'est Esdras [1]. » Les raisons sur lesquelles il fonde cette conjecture n'ont pas un grand poids; elles méconnaissent une foule de faits dont une critique plus prudente tiendra compte plus tard. Mais une conjecture qu'il fait en passant contribua peut-être à mettre sur la voie d'une explication plus satisfaisante [2]. Il croit que Moïse laissa plusieurs documents écrits, et que ces documents, qui ne sont pas cependant le Pentateuque, furent employés par celui qui le rédigea [3].

La conjecture de Spinoza fut reprise par Richard Simon [4]. Les éléments qui composent le Pentateuque sont, selon lui, d'une antiquité reculée, soit qu'ils appartiennent à Moïse lui-même, qui rédigea la plupart des lois, soit qu'ils soient l'œuvre des annalistes, que le législateur des Hébreux, imitant une institution égyptienne, chargea de mettre par écrit le récit des événements les plus importants. Mais, dans sa forme actuelle, le Pentateuque n'est qu'une compilation très-postérieure de ces documents divers. Quand on cherche dans l'histoire des enfants d'Israël à quelle époque et par quelle main les pièces antiques ont été réunies, on est forcé de descendre jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, et on ne trouve aucun personnage qui remplisse mieux toutes les conditions voulues pour ce travail que le scribe Esdras. La tradition tout entière s'accorde à voir

[1] Spinoza, *ibid.*, t. I, p. 195.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 190-193.

[3] *Ibid.*, t. I, 191. Par une illusion inexplicable chez un esprit aussi judicieux, Spinoza incline à penser que l'un des écrits de Moïse, le *Livre des batailles de Jéhovah* (*Nombres*, XXI, 14.), devint plus tard le fond du Deutéronome (*Œuvres*, t. I, p. 196). Il est hors de doute aujourd'hui que le Deutéronome porte tous les caractères d'un écrit des derniers temps du royaume de Juda, et que des cinq livres du *Pentateuque* il est celui qui contient le moins de documents véritablement antiques.

[4] Dans son célèbre ouvrage *Histoire critique du Vieux Testament*, Paris, 1678, in-4°, réimprimé plusieurs fois, et traduit en latin par N. A. de Versé, Paris, 1681, in-4°. La meilleure édition est celle de Rotterdam, 1658, in-4°.

Digitized by Google

en lui le restaurateur du judaïsme et le véritable continuateur de l'œuvre de Moïse, ou, pour mieux dire, un second Moïse[1]. Le livre de Néhémie le désigne comme le possesseur du livre de la Loi[2]. Les légendes juives racontent qu'il lui fut réservé de le remettre en lumière[3]. Enfin saint Jérôme, le plus savant des Pères de l'Église, ne trouve aucun inconvénient à le regarder comme l'*instaurator Pentateuchi*[4].

Le médecin Astruc ouvrit une nouvelle voie à la critique du Pentateuque, en constatant le premier un fait de la plus haute importance. Il remarqua que dans certains passages de la Genèse Dieu est constamment et exclusivement désigné par le mot *Elohim*, et dans d'autres par celui de *Jéhovah*. Il conclut de là que ces deux catégories de passages devaient provenir de deux sources différentes, et que chacune d'elles appartenait primitivement à un ouvrage distinct. Et comme il y a encore dans la Genèse un certain nombre de passages qui ne peuvent rentrer ni dans le document élohiste ni dans le document jéhoviste, Astruc admit que le rédacteur de ce livre avait eu à sa disposition d'autres pièces auxquelles il avait fait çà et là de légers emprunts. Il crut pouvoir distinguer jusqu'à douze documents différents, dont les deux principaux seraient le mémoire élohiste et le mémoire jéhoviste; les autres n'auraient fourni que des fragments très-peu considérables pour compléter quelques lacunes des deux précédents. Ce système fut présenté dans un ouvrage intitulé : *Conjectures sur les mémoires originaux, dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (Bruxelles, 1753, in-12 de 525 pages).

C'est donc principalement du mémoire élohiste et du mémoire jéhoviste qu'il convient de s'occuper. Le premier forme presque tout le corps de la Genèse; le second ne lui sert, pour ainsi dire, que de complément[5]. Astruc semble avoir entrevu qu'il pourrait bien en être des trois livres suivants comme de la Genèse; du moins il fait remarquer que les deux premiers chapitres de l'Exode sont aussi composés du mémoire élohiste[6]. Il aurait été convenable d'examiner de plus près ces deux documents, d'étudier en quoi ils diffèrent, de rechercher

[1] Voyez les passages du Talmud cités dans Rau, *De sinag. magna*, p. 31 et 89.

[2] *Néhémie*, VIII, 1 et 2.

[3] IV *Esdras*, XIV, 19-22, 37-48. *Othonis Lexic. rabb.*, p. 175.

[4] Contra *Helvid.*, dans *Hieronimi opera*, t. IV, pars II, p. 134. D'autres Pères partagent l'opinion de saint Jérôme.

[5] *Conjectures sur les Mémoires*, etc., p. 316.

[6] *Ibid.*, p. 273-280.

Digitized by Google

quelle est l'origine de chacun d'eux. Astruc ne s'engagea point dans ces difficiles questions. Il se contenta, après avoir exposé son système, d'en faire valoir les avantages et de montrer avec quelle facilité il fait disparaître les objections de Spinoza. Les répétitions, le défaut d'ordre, le peu de liaison de la narration, tout cela est le fait des mémoires dont Moïse servi. Et si l'on dit que le législateur des Hébreux aurait pu du moins fondre un peu mieux ensemble ses documents, Astruc se tire d'affaire en prétendant que Moïse avait rangé en colonnes les différents mémoires qu'il avait recueillis, de manière à en faire ce qu'on pourrait appeler une concordance[1]. Malheureusement les copistes postérieurs, au lieu de conserver cet arrangement, transcrivirent le tout *serie continua*, et détruisirent ainsi l'harmonie de l'ensemble[2].

Eichhorn adopta le système d'Astruc, et lui donna une forme plus scientifique, et en même temps un plus grand degré de précision[3]. Comme le médecin français, il crut que Moïse était l'auteur de Pentateuque, et qu'il l'avait composé en se servant de documents antérieurs, parmi lesquels l'écrit élohiste et l'écrit jéhoviste tenaient la première place. Ces deux pièces, il les soumit à un examen approfondi. Il montra qu'elles diffèrent non pas seulement par les mots caractéristiques qui sont employés pour désigner Dieu, mais encore par le vocabulaire, par la phraséologie, par la nature même des conceptions. Ainsi, par exemple, dans le document jéhoviste, les décisions de Dieu sont exprimées soit comme des pensées qu'il conçoit, soit sous la forme de discours qu'il s'adresse à lui-même[4]. Dans le document élohiste, elles sont présentées dans des conversations qu'il engage avec des hommes[5]. Les généalogies données par le premier sont faites à un point de vue géographique[6]; celles du second au point de vue chronologique[7]. L'un retrace l'histoire des inventions des arts utiles[8], et embrasse ainsi dans son cadre l'ensemble des nations connues; l'autre ne s'occupe que de l'histoire de la famille d'Israël[9]. Le document jéhoviste contient un grand

[1] Astruc donne le spécimen de cette concordance des mémoires originaux, p. 446 et suivantes.

[2] *Conjectures sur les Mémoires*, etc., p. 431 et suiv.

[3] Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, § 416 et suiv. *Repertorium fur biblische und morgenlænd. Litteratur*, t. V, p. 203 et suiv.

[4] *Genèse*, VI, 6, 7; VIII, 21, 22.

[5] *Ibid.*, VI, 13; IX, 11 et suiv.

[6] *Ibid.*, X.

[7] *Ibid.*, V et XI, 10-29, qui est la suite de la généalogie du ch. V.

[8] *Ibid.*, IV, 17, 24; IX, 21-27; X, 8, 9; XI, 2-9.

[9] *Ibid.*, XI, 25 et suiv.

Digitized by Google

nombre de chants[1]; le document élohiste ne présente rien de semblable.

Il n'est pas douteux que les deux écrits ne soient d'auteurs différents; ce serait peine perdue que de chercher à déterminer à quels hommes il faut les rapporter. Peut-on du moins découvrir leur origine? Eichhorn se pose cette question, mais il avoue qu'elle n'a pas de solution pour lui. Les Hébreux avaient été en rapport avec les Chaldéens, les Phéniciens et les Égyptiens. Mais il n'est pas, ce lui semble, une seule ligne de ces deux pièces qui portent le caractère d'une origine chaldéenne ou égyptienne. Il pourrait bien en être autrement des Phéniciens. Peut-être est-ce à leurs traditions qu'a été empruntée la généalogie du chapitre x de la Genèse[2].

Eichhorn n'étend pas plus loin qu'Astruc l'emploi des deux documents élohiste et jéhoviste; il ne sait les retrouver que dans la Genèse et dans les deux premiers chapitres de l'Exode. Mais il insiste un peu plus que le médecin français sur la pièce qui forme le chapitre II, 4-24 de la Genèse. Cette pièce n'appartient en effet ni au document élohiste ni au jéhoviste; Dieu y est désigné constamment sous le nom composé de Jéhovah-Elohim. Contrairement à ce qu'on serait tenté d'admettre au premier abord, Eichhorn la tient pour plus ancienne que les deux autres, ou du moins que le document jéhoviste, et la raison qu'il en donne, c'est que l'auteur de ce dernier document l'a mise en tête de son ouvrage, et que la dénomination de Jéhovah-Elohim donnée à Dieu indiquant qu'elle n'est pas de sa main, il faut en conclure qu'il la trouva déjà rédigée, ou qu'il la détacha d'un ouvrage qui existait avant qu'il écrivît le sien[3].

Quoi qu'il en soit, c'est Moïse lui-même qui aurait mis en ordre ces différents écrits pour en composer la Genèse; c'est lui encore qui serait l'auteur des quatre autres livres du Pentateuque. Eichhorn accorde cependant que des additions se sont glissées plus tard dans le texte primitif, additions destinées soit à expliquer certains faits antiques, soit à en compléter le récit. La preuve capitale qu'il donne de l'authenticité de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, est tirée du caractère même de ces livres, qui nous offrent la forme d'ouvrages écrits par fragments, au moment même où venaient de s'accomplir les événements qu'ils racontent. On retrouve en eux un journal de voyage. Moïse seul pouvait leur donner cette forme; un écrivain postérieur en aurait composé

[1] *Ibid.*, IV, 23, 24; X, 9; XI, 26-27; XV, 23; XLIX.

[2] Eichhorn, *Einleit.*, § 422.

[3] Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testam.*, § 422.

Digitized by Google

un ensemble mieux ordonné. Quant au Deutéronome, récapitulation de la loi, de qui pourrait-il être, sinon de Moïse? Seulement le dernier chapitre a été ajouté, comme un complément nécessaire, par Josué ou par ses ordres.

III.

Bien mieux qu'Eichhorn, J. S. Vater sut féconder l'ingénieuse découverte d'Astruc . Le premier, il montra que les documents jéhoviste et élohiste ne sont pas uniquement propres à la Genèse et aux deux premiers chapitres de l'Exode, mais qu'ils se retrouvent également dans les quatre premiers livres du Pentateuque. Il n'est pas disposé cependant à les considérer comme ayant formé dans le principe deux ouvrages spéciaux. Il les prend, au contraire, pour des traditions, primitivement séparées et éparses, et formant deux séries parallèles en quelque sorte. Peut-être ont-elles pris naissance en des temps différents; peut-être appartiennent-elles à deux familles plus ou moins séparées dans l'origine. Dans tous les cas, elles se sont formées, les unes au sein d'un groupe d'hommes chez lesquels Élohim était le nom de Dieu, et les autres au milieu d'un autre groupe qui désignait Dieu par le nom de Jéhovah. Le fragment dans lequel Dieu porte le nom composé de Jéhovah-Élohim (*Genèse*, II, 4-24) vient singulièrement compliquer la question. Mais Vater s'occupe moins à rechercher l'origine de ces traditions diverses qu'à en montrer les caractères distincts, et à faire ressortir le défaut d'unité des livres dans la composition desquels elles sont entrées.

La Genèse est de tous les livres mosaïques celui qui est formé du plus grand nombre de pièces diverses, distinctes primitivement les unes des autres. Celui qui les réunit pour en composer ce livre ne fit guère que les juxtaposer. On en a la preuve dans les fréquentes répétitions qu'on y rencontre, dans la diversité, souvent même dans le défaut de concordance de plusieurs parties du récit, dans les titres des pièces diverses que le collecteur a laissés subsister en tête de chacune d'elles[2], dans la forme de la narration qui change de caractère, avec chaque pièce, ici développée, là d'une concision extrême, sans autre raison

[1] Vater, *Commentar über den Pentateuch.* Halle, 1805, 3 vol. in-8°. La dernière moitié du troisième volume est consacrée aux recherches de Vater sur l'auteur et sur l'origine du Pentateuque.

[2] *Genèse*, v, 1; xxxvi, 1, etc.

Digitized by Google

sans doute que la nature du document qui était tout simplement copié à la suite d'un autre de nature différente; enfin dans les trois dénominations diverses de Dieu, qui indiquent évidemment des fragments pris à trois sources différentes[1].

L'Exode offre les mêmes caractères. On peut y suivre la différence des documents élohistes et des documents jéhovistes. C'est le dernier cependant qui y domine[2], et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la plus grande uniformité de ton de ce livre, qui offre en général plus d'unité que la Genèse.

Le Lévitique est également composé de fragments divers. Il est d'autant plus facile de les reconnaître, que les uns ont conservé les titres particuliers par lesquels ils étaient primitivement désignés[3] et que les autres sont introduits par cette formule uniforme : « L'Éternel parla à Moïse en ces termes[4]. »

Le livre des Nombres est formé principalement des documents jéhovistes. Si l'on excepte les chapitres XXII, 2; XXIV, 25, qui contiennent l'épisode de Balaam, Dieu y est désigné partout du nom de Jéhovah[5]. Le reste du livre, surtout les dix premiers chapitres, se compose de fragments encore plus détachés que ceux de la Genèse. Il arrive parfois qu'à quelques versets de distance seulement, le même fait est raconté de nouveau avec des différences presque insignifiantes[6].

Le Deutéronome présente plus de suite que les quatre livres précédents. Vater le décompose cependant en un certain nombre de parties, dont il indique les caractères différents, soit quant au vocabulaire, soit quant à la phraséologie, soit quant au contenu lui-même[7]. Il relève, entre autres, dans ce livre un fait des plus curieux : c'est que le lieu dans lequel la loi fut donnée aux Israélites y porte partout le nom d'Horeb, tandis que dans les quatre autres livres précédents il est appelé constamment la montagne de Sinaï, excepté toutefois dans Exode, III, 2; XVII, 6; et XXXIII, 6; passages dans lesquels d'ailleurs il n'est nullement question de la promulgation de la loi[8].

[1] Vater, *Commentar zum Pentat.*, t. III, p. 421-438.

[2] Vater, *Ibid.*, t. III, p. 440.

[3] *Lévitique*, VII, 37 et 38; XXVI, 46; XXVII, 34.

[4] *Lévitique*, I, 1; VIII, 1; XII, 1; XIV, 1; XVI, 1; XVII, 1, etc. Vater, *ibid.*, t. III, p. 449-451.

[5] Vater, *Ibid.*, t. III, 478.

[6] *Nombres*, XIII, 31, et XIV, 6; XIV, 23 et 24, et XIV, 29 et 30; XXI, 11-20, et XXXVIII, 44; XVI, 31-33, et XXVI, 10 et 11. Vater, *ibid.*, t. III, p. 452-457.

[7] Vater, *ibid.*, t. III, p. 458-464.

[8] Vater, *ibid.*, t. III, p. 494.

Digitized by Google

Vater conclut, de sa longue et minutieuse analyse du Pentateuque, que les divers fragments qui sont entrés dans sa composition ont été réunis par un seul collecteur[1] qui, sans remanier les matériaux qu'il avait à sa disposition, s'est contenté de les juxtaposer dans un ordre chronologique. Il serait possible, cependant, que la Genèse fût d'une époque antérieure à celle des autres livres, et le Deutéronome d'un âge plus moderne que celui des quatre parties qui le précèdent. Mais Vater n'attache pas une grande importance à ces questions; et en somme il incline à n'admettre qu'un seul collecteur pour l'ensemble du Pentateuque[2].

Que plusieurs des pièces qui ont pris place dans ces livres soient de la main de Moïse, Vater est disposé à le reconnaître; mais ce n'est pas Moïse qui a recueilli les traditions qui forment le Pentateuque[3]. Ce recueil est certainement d'une époque bien moins reculée; son existence n'est attestée par des témoignages irrécusables que vers l'époque de la captivité de Babylone. Voudrait-on tirer du Pentateuque samaritain un argument en faveur de l'antiquité des livres mosaïques? Impossible, répond Vater; les samaritains n'ont reçu le Pentateuque que peu de temps avant la ruine du royaume de Juda, et peut-être même pendant l'exil[4]. Prétendrait-on prouver par l'autorité que la loi de Moïse possède aussitôt après le retour de la captivité, que le Pentateuque n'était pas alors un ouvrage de composition récente? mais aucun fait historique, aucune induction légitime ne peut être invoquée pour déterminer l'époque à laquelle ce recueil a reçu sa forme définitive. Les probabilités sont toutes en faveur de l'opinion qui place sa formation vers les derniers temps du royaume de Juda; et à défaut de preuves positives, on ne peut en appeler qu'à des conjectures[5].

Je ne suivrai pas Vater dans sa réfutation des arguments par lesquels Eichhorn avait prétendu démontrer que le Pentateuque est l'œuvre de Moïse. Ce serait un soin superflu, après le résumé que je viens de donner de ses vues sur cet ouvrage. Cette question est d'ailleurs déjà résolue sans doute dans l'esprit du lecteur, et je puis regarder comme admis qu'il est impossible de rapporter à Moïse la composition du Pentateuque, du moins dans sa forme actuelle.

[1] Vater, *ibid.*, t. III, p. 504.
[2] Vater, *ibid.*, t. III, p. 466-514.
[3] Vater, *ibid.*, t. III, p. 672 et suiv.
[4] Vater, *ibid.*, t. III, p. 678.
[5] Vater, *ibid.*, t. III, p. 679-681.

Digitized by Google

La savante analyse de Vater avait poussé jusqu'à son point culminant l'opinion soutenue par Spinoza, que les livres mosaïques ne sont qu'un faisceau mal lié de fragments de provenances diverses. Ce ne pouvait être là le dernier mot de la critique; il s'en fallait de beaucoup. On ne saurait cependant contester à Vater le mérite d'avoir livré à la science un fait dont il faudra toujours tenir compte, quoiqu'il ne l'ait pas lui-même saisi dans son véritable sens. Ce fait, c'est qu'une foule de pièces primitivement séparées ont été les matériaux premiers dont on a formé, sinon immédiatement ces cinq livres de mosaïques, du moins les documents qui ont servi à leur composition. Mais ces pièces sont-elles aussi diverses que Vater semble le croire? on ne peut le supposer, quand on voit qu'elles se rangent toutes en deux ou tout au plus en trois catégories. Et d'un autre côté, le lien qui les réunit n'est pas aussi lâche qu'il le prétend et ne consiste pas uniquement dans un ordre chronologique général. En effet, sans nier les répétitions fréquentes, les transpositions et tous les autres traits qu'on invoque d'ordinaire pour prouver le désordre qui règne dans le Pentateuque, on ne peut méconnaître une marche régulière et une certaine ordonnance dans les diverses parties qui le composent.

Avec de Wette, une nouvelle tendance commence à se dessiner dans la critique du Pentateuque. Il n'est plus besoin désormais de faire, si je puis ainsi dire, la dissection anatomique de ce recueil. Vater s'est acquitté de cette tâche; on sait avec quelle minutieuse exactitude. Il s'agit maintenant de soulever les voiles qui couvrent l'histoire de sa formation. Il n'y a plus de doute qu'il ne renferme une foule de pièces plus ou moins antiques. Comment ces traditions ont-elles été réunies, et comment enfin de ce travail, qui a pu, qui a dû être multiple, est sorti le Pentateuque dans sa forme définitive? Telle est la question à résoudre.

De Wette admet qu'antérieurement à l'existence du Pentateuque, les Hébreux possédaient un ouvrage consacré à rappeler leur origine et les événements accomplis jusqu'au moment de leur établissement dans la terre de Canaan. Cet ouvrage, qui forme le fond général de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, est celui qu'Astruc désignait sous le nom de mémoire élohiste. Il avait sans doute été composé d'après des traditions d'un âge plus reculé. Mais il n'était pas, comme on l'a supposé gratuitement, un assemblage incohérent de chants et de récits antiques. Il formait une histoire suivie qu'il serait peut-être possible de reconstruire en rapprochant ses différentes parties

Digitized by Google

éparses dans les quatre premiers livres de l'Ancien Testament[1]. Comme on le voit, de Wette se sépare déjà, par cette hypothèse sur le premier fond du Pentateuque, de la tendance des travaux antérieurs, entre autres des vues critiques de Vater. Cette différence se prononcera plus fortement dans la suite de ses vues sur la formation du recueil.

A quelle époque l'ouvrage élohiste a-t-il été composé? A une époque où la monarchie était déjà établie en Israël, répond de Wette, et il le prouve par les nombreuses allusions qu'il contient à des événements postérieurs à Moïse et à des institutions qui ne remontent pas au delà du temps de David et de Salomon[2]. J'aurais bien quelques objections à élever contre cette opinion, ou pour mieux dire je pourrais bien lui reprocher de laisser de côté une foule de questions qu'elle soulève, et de ne pas rendre compte de la formation de l'écrit en question. Il faudrait, entre autres, demander à de Wette comment, à l'époque des rois, à un moment où le culte de Jéhovah était établi, du moins légalement, on a pu songer à écrire une histoire au point de vue élohiste, c'est-à-dire à un point de vue oublié depuis longtemps, et ne représentant plus dans tous les cas la forme de la religion nationale? Mais comme les critiques qui l'ont suivi ont également négligé d'aplanir ces difficultés, la discussion de ces diverses questions sera mieux à sa place, après l'exposition du système le plus complet qu'on ait proposé jusqu'à ce jour sur la formation du Pentateuque.

Que devient, dans l'hypothèse de de Wette, la partie désignée sous le nom de document jéhoviste? Il n'est pas probable, selon lui, qu'elle ait formé, comme l'histoire élohiste, un ouvrage spécial. Il trouve plus vraisemblable que l'écrivain inconnu qui remania cette histoire élohiste et qui en composa les livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, est l'auteur de tout ce qui est jéhoviste dans ces livres, ou, pour parler plus exactement, qu'il recueillit lui-même les diverses traditions jéhovistes qui lui parurent propres à compléter l'ouvrage élohiste. Cette partie jéhoviste, plus jeune que l'autre, qui existait déjà, y fut jointe, dit de Wette, à une époque où l'on était tellement habitué au culte de Jéhovah, qu'on ne pouvait pas même se figurer qu'il n'eût pas été établi de toute antiquité[3]? L'expression de *maison de Dieu*, par exemple, était devenue si vulgaire et avait passé si bien dans le langage, qu'on l'appliqua même au tabernacle du désert

[1] De Wette, *Lehrbuch der historisch kritischen Einleitung in die kanonischen und apokryphen Bücher des Alten Testaments*, 6e édit., p. 214.

[2] De Wette, *ibid.*, p. 217 et 218.

[3] De Wette, *ibid.*, p 228.

Digitized by Google

qui n'était cependant qu'une tente. Le temple était par conséquent déjà construit[1], mais le culte n'était pas encore tellement centralisé à Jérusalem, qu'on ne tînt plus pour des lieux sacrés Sichem, Bethel, Hébron, Beerséba[2]. Le prophétisme était florissant, et l'auteur de cette partie aime à présenter, sous une forme prophétique, des événements accomplis alors depuis longtemps, mais relégués encore dans un lointain avenir relativement à l'époque dont il raconte l'histoire, et aux personnages dans la bouche desquels il met ces prédictions[3]. Ces données peuvent servir à déterminer l'époque à laquelle l'écrivain jéhoviste remania l'histoire élohiste et lui donna à peu près la forme que les quatre premiers livres du Pentateuque ont conservée depuis lors : je dis à peu près, parce que de Wette suppose que l'auteur du Deutéronome y apporta quelques très-légères modifications[4]. En s'appuyant sur ces indications, on serait conduit à admettre que le travail de l'écrivain jéhoviste était terminé avant le règne d'Ézéchias. Telle est l'opinion que de Wette est disposé à adopter, tout en reconnaissant toutefois la faiblesse des raisons sur lesquelles elle se fonde[5].

Quant au Deutéronome, il n'est pas douteux qu'il ne soit postérieur aux quatre livres précédents. A la manière dont la tribu de Lévi est honorablement distinguée des autres[6], à l'importance donnée aux lois concernant la royauté[7], les prophètes et la classe sacerdotale[8], comme encore à tout ce qui est dit du culte dont l'unité est incontestablement établie[9], on reconnaît un auteur qui vivait après le règne de Salomon. Aucune époque ne semble mieux convenir pour la date de la composition de ce livre que le moment qui vit s'accomplir la réforme religieuse due au roi Josias[10]. Cependant quelques parties se rapportent à des temps plus récents[11].

L'auteur du Deutéronome joignit lui-même son ouvrage aux quatre livres précédents, desquels il détacha quelques fragments pour les

[1] *Exod.*, xxiii, 19. Comparez xv, p. 13.
[2] *Genèse*, xii, 7 et suiv.; xii, 18; xxi, 33.
[3] *Genèse*, xxv, 21; xv, 18; xxiii, 31; xxvii, 29. *Exode*, xxiii, 31; xxvii, 40. *Nomb.*, xxiv, 7.
[4] De Wette, *Lehrbuch*, etc., p. 215.
[5] De Wette, *ibid.*, p. 219 et 223.
[6] *Deutér.*, xxxiii, 8-11.
[7] *Ibid.*, xvii, 14-20; xiii, 1-5.
[8] *Ibid.*, xvii, 8-13; xix, 17; xxi, 5; xxxi, 9.
[9] *Ibid.*, xii, xvi, 1-7.
[10] De Wette, *ibid.*, p. 208-214, 220 et 221.
[11] *Deutér.*, iv, 27; xxviii, 25, 36, 49, 64; xxix, 27 et suiv.; xxxii, 5-32.

Digitized by Google

fondre dans son œuvre; et, peut-être pour donner plus de régularité à l'ensemble, il transporta à la fin de son écrit le passage XXXI, 11-22, qui, primitivement, terminait le livre des Nombres[1].

IV.

L'explication de la formation du Pentateuque proposée par de Wette était généralement admise, quand dans un article publié en 1831[2], M. Ewald la modifia dans quelques-unes de ses parties. Admettant également qu'un grand ouvrage primitif, le document élohiste, constitue le fond général des quatre premiers livres de l'Ancien Testament[3], il supposa que les fragments jéhovistes avaient dans le principe appartenu aussi à un ouvrage spécial, d'une date plus récente que le précédent, et au lieu de donner, comme de Wette, l'auteur de ces fragments pour le rédacteur définitif des quatre premiers livres du Pentateuque, il voulut prouver qu'un troisième écrivain réunissant à l'histoire élohiste les parties de l'ouvrage jéhoviste qu'il crut propres à la compléter, composa un troisième ouvrage qui, divisé plus tard en cinq parties, forma les livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et de Josué.

Telle est la conception première qui, fécondée plus tard par son auteur, a donné naissance au système le plus complet et le plus satisfaisant qui ait été encore proposé pour expliquer la formation du Pentateuque, et qui est aujourd'hui le dernier mot de la critique biblique sur ce sujet : c'est ce système qu'il s'agit maintenant de faire connaître.

L'ouvrage élohiste qui forme le fond des quatre premières parties du Pentateuque et du livre de Josué, et auquel M. Ewald donne le nom de *Livre des Origines*, ne fut pas le premier travail historique dans lequel on réunit les antiques traditions, soit orales, soit écrites du peuple d'Israël. On ne peut le considérer lui-même que comme le remaniement d'ouvrages antérieurs. Que des compositions de ce genre existassent déjà chez les Hébreux, c'est un fait dont le *Livre des Origines* nous rend lui-même témoignage. Il est parlé dans le livre des

[1] De Wette, *ibid.*, p. 215.

[2] *Theolog. Studien und Kritiken*, 1831, p. 602 et suiv. *Berliner Jahrbücher für wissensch. Kritik*, 1831, p. 363 et suiv.

[3] A ces quatre livres, M. Ewald joint celui de Josué, qui, dans le principe, n'en était pas séparé.

Digitized by Google

Nombres (xxi, 14) d'un *Livre des guerres de Jéhovah*, dans Josué (x, 13) d'un *Livre du Juste*[1], dans l'Exode (xvii, 14) d'un *Livre de la victoire sur les Amalécites*. M. Ewald insiste sur les deux premiers, dont il essaye de déterminer conjecturalement et la nature et le contenu[2]. Il a dû en outre exister deux autres écrits historiques, antérieurement à la rédaction du *Livre des Origines*, l'un destiné à raconter la vie de Moïse, et l'autre à conserver le souvenir de l'alliance conclue par Dieu avec Israël, des alliances faites par Abraham et Isaac avec Abimélech, et par Jacob avec Laban[3]. Sur quoi donc M. Ewald fonde-t-il la supposition de ces deux derniers ouvrages? Il en appelle à un certain nombre de passages plus ou moins considérables, épars çà et là dans le Pentateuque, et qui, sans liaison intime ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit, semblent avoir une autre origine. Ces passages, ainsi isolés, se rapportant à deux ordres d'idées assez distincts, ont dû par conséquent faire partie dans le principe de deux ouvrages particuliers. Tel est le principe d'après lequel M. Ewald a procédé ici; et il faut reconnaître que, si ce principe est dangereux et gros d'hypothèses téméraires, il peut, manié avec prudence et habileté, conduire à des découvertes utiles.

Ce fut avec ces éléments, avec plusieurs d'entre eux du moins, et en s'aidant peut-être aussi de traditions orales, qu'un Israélite, contemporain de Salomon, composa un grand ouvrage historique, embrassant l'ensemble des événements passés, depuis le principe des choses jusqu'à l'établissement de la monarchie en Israël. Cet ouvrage, c'est le *Livre des Origines*. Et ce titre n'est pas aussi arbitraire qu'on serait tenté de le supposer au premier abord. Il est la reproduction exacte dans notre manière de parler, de celui que l'auteur lui-même avait donné à son ouvrage; s'il faut en croire M. Ewald, il a été conservé dans la Genèse (v, 1). « Voici le livre des Généalogies d'Adam », ou, comme nous exprimerions aujourd'hui cette idée, « voici le livre des Origines », c'est ainsi que commençait cet écrit; ce qui précède le chapitre cinquième de la Genèse en formait l'introduction.

L'époque de la composition de ce livre se trahit à une foule de traits. Ici son auteur, en faisant remarquer qu'un fait qu'il raconte se passa avant qu'il y eût des rois en Israël[4], nous indique clairement que la monarchie était établie de son temps. Là, en donnant de l'arche et des

[1] Cet antique ouvrage est aussi cité dans II *Samuel*, I, 18.
[2] Ewald, *Geschichte des Volks Israel*, 2e édit., t. I, p. 83 et suiv., 97 et 98.
[3] Ewald., *ibid.*, t. I, p. 90 et suiv.
[4] *Genèse*, XXXVI, 31.

Digitized by Google

chérubins du tabernacle une description identique à celle de l'arche et des chérubins du temple de Salomon [1], il nous révèle qu'il connaissait le temple. D'autres indications conduisent à croire que cet ouvrage fut écrit assez peu de temps après la dédicace du temple, probablement de l'an 15 à l'an 20 du règne de Salomon [2]? Enfin, du soin avec lequel tout ce qui concerne la race sacerdotale y est mis en relief, on peut conclure que son auteur était un prêtre [3].

L'auteur du *Livre des Origines* n'avait pas épuisé toutes les traditions des enfants d'Israël. Celles qui étaient répandues dans des tribus éloignées, dans des lieux qu'il n'avait pas fréquentés, lui étaient restées inconnues. Un prophète du nord de la Palestine les recueillit et en composa une histoire des temps antiques qui fut pour le royaume d'Israël ce que le *Livre des Origines* était déjà pour le royaume de Juda [4]. Je serais fort disposé à croire, au contraire, que le *Livre des Origines* prit naissance dans le royaume d'Israël et y devint populaire, tandis que le nouvel ouvrage dont M. Ewald parle ici fut composé dans le royaume de Juda. Plusieurs raisons me font incliner vers cette opinion; qu'il me suffise pour le moment d'en indiquer une seule, et de faire remarquer que les parties de cet ouvrage qui ont été conservées dans le Pentateuque se rapportent presque exclusivement à des faits qui s'étaient passés dans le sud de la Palestine, ou dans des lieux avec lesquels les habitants de cette contrée avaient plus de relation que ceux du Nord [5]. J'aurai plus loin à revenir sur ce sujet.

Le *Livre des Origines* correspond à ce qu'on appelle d'ordinaire le document élohiste; le nouvel ouvrage, à ce que l'on désigne, depuis Astruc, sous le nom de document jéhoviste. Son auteur, d'après M. Ewald, vivait du temps d'Élie et de Joël, c'est-à-dire à la fin du dixième siècle et au commencement du neuvième avant l'ère chrétienne. Cette date est indiquée par plusieurs faits, entre autres par la forme du langage qui rappelle celle de cette époque [6].

Un siècle environ plus tard, un autre prophète écrivit une nouvelle histoire des origines des enfants d'Israël. Ce livre se distinguait des précédents par un ton plus élevé, plus patriotique. Son auteur y con-

[1] Comparez I *Rois*, VIII, 1-11, avec *Exode*, XXV, 13-20; XXXVIII, 7-9; XL, 34 et 35. *Nombres*, IV, 1 et suiv.

[2] Ewald, *Geschichte*, etc., t. I, p. 101-104.

[3] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 103.

[4] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 132.

[5] *Genèse*, XIV, 19; XX, etc.

[6] Ewald, *ibid*, t. I, p. 134-136, 139-141.

Digitized by Google

sidérait les destinées du peuple hébreu presque du point de vue des espérances messianiques. Il semble s'être proposé de trouver, dans l'histoire du passé, des indices et des prophéties de la grandeur future réservée à la nation élue. Il s'inspire partout des promesses que Jéhovah avait faites si souvent à Abraham et à ses descendants, de les protéger; de multiplier leurs enfants en aussi grand nombre que les étoiles du ciel et le sable qui couvre les bords de la mer, de les mettre en possession de la porte de leurs ennemis, de bénir enfin par leur postérité toutes les nations de la terre[1].

Sur quoi donc se fonde M. Ewald, pour supposer un nouveau livre dont la critique n'avait pas encore soupçonné l'existence? Principalement sur les passages du Pentateuque dans lesquels ce côté de l'histoire d'Israël est relevé avec tant d'énergie. Ces espérances prophétiques d'un avenir de gloire et de prospérité sont étrangères aux écrivains dont il a été déjà question. Le ton dans lequel elles sont exprimées ne ressemble en rien à la forme du récit de l'auteur du *Livre des Origines;* il est plus brillant, plus animé d'un enthousiasme patriotique et religieux que le style et les conceptions du prophète historien, contemporain d'Élie et de Joël. On est donc autorisé, M. Ewald le croit du moins, à rapporter les passages empreints de cet esprit à un ouvrage spécial dont ils indiquent l'existence et dont ils font connaître en même temps le caractère.

Les formes même du langage sont ici différentes. L'expression, *oracle de Jéhovah*[2], familière aux prophètes de l'époque postérieure au règne de David[3], revient souvent dans ces fragments[4]; elle est absolument étrangère, dans ce sens du moins, au *Livre des Origines* et à l'histoire écrite par le prophète contemporain d'Élie et de Joël. Tout en trahissant un écrivain différent, elle donne une indication positive de l'époque à laquelle vécut l'auteur de cet écrit[5]. Il était de la fin du neuvième siècle ou du commencement du huitième.

Enfin un prophète qui était du royaume de Juda, et qui vivait au septième siècle avant l'ère chrétienne, s'emparant de tous ces différents écrits historiques, les fondit ensemble et en composa un grand ouvrage qui, à part quelques interpolations postérieures, forma les

[1] *Genèse*, XII, 1-3; XVII, 18 et suiv.; XXII, 16-18; XXVI, 4 et suiv.; XXVIII, 14. *Exode*, XXXII-XXXIV.

[2] En hébreu, *Nehum-Jehovah*, Effatum Jehovæ.

[3] *Esaie*, XXX, 1; XIV, 22, 23. *Jerémie*, XXXI, 31, etc.

[4] *Genèse*, XXII, 16. *Nombres*, XIV, 28.

[5] Ewald, *Geschichte*, etc., t. I, p. 138 et 139.

Digitized by Google

quatre premiers livres de l'Ancien Testament et celui de Josué [1]. On peut croire que dans ce travail il retrancha plus qu'il n'ajouta. En somme son œuvre peut être considérée comme un épitome de toute la littérature historique des Hébreux touchant ce que l'on considérait dès cette époque comme les temps héroïques du peuple d'Israël. Sans abdiquer son individualité, cet écrivain s'attacha à conserver les expressions mêmes des auteurs qu'il mettait à contribution; c'est ainsi que les noms divers par lesquels Dieu était déjà désigné dans les écrits précédents passèrent dans son ouvrage, quoiqu'il eût préféré sans doute donner à Dieu, avec tous ses contemporains, le nom de Jéhovah [2]. M. Ewald croit cependant que çà et là [3] il substitua le nom de Jéhovah à celui d'Élohim [4].

Ce rédacteur des livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et de Josué poussa-t-il son récit au delà de la mort du successeur de Moïse? Le *Livre des Alliances* comprenait le temps des Juges; le *Livre des Origines* descendait jusqu'au moment de l'établissement de la monarchie. Mais il paraît que plus tard l'époque de la mort de Josué fut regardée comme le point de partage des temps anciens et des temps modernes [5]. On peut supposer par conséquent avec quelque vraisemblance que l'ouvrage de ce dernier rédacteur s'arrêtait à ce moment.

Comme tous les critiques antérieurs, M. Ewald regarde le Deutéronome comme l'œuvre d'un écrivain différent de celui des livres précédents, et comme appartenant à une époque plus récente. Mais il a sur cet écrit quelques vues qui lui sont propres et qu'il convient de faire connaître.

Au moment où, après la ruine du royaume d'Israël et après la mort d'Ezéchias, le royaume de Juda semblait au moment de se dissoudre, un Hébreu, plein de zèle pour sa religion et pour sa patrie, conçut le généreux projet de rappeler ses frères à l'observation de la loi, la seule chance de salut qui restât encore au dernier débris de la puissance de David, le seul remède aux maux sous lesquels tout menaçait de périr. Dans ce but, il traça un tableau de tout ce qui, dans l'ancienne législation, pouvait être applicable de son temps. Adoptant le style prophétique et se plaçant sur le terrain de l'histoire primitive, il mit ses

[1] Ewald, *Geschichte*, etc., t. I, p. 141 et 142.
[2] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 151.
[3] *Genèse*, II, 4; XVII, 1.
[4] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 152.
[5] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 153.

Digitized by Google

discours dans la bouche de Moïse[1]. Mais il est facile de voir qu'il s'inquiète assez peu de la fidélité historique et de ce qu'on appelle aujourd'hui la couleur locale. M. Ewald fait remarquer qu'il y a une différence frappante entre le langage de Moïse dans le Deutéronome et celui que lui prête le *Livre des Origines*. Ce fait n'a d'ailleurs échappé à aucun critique.

« Le Deutéronome, dit M. Ewald, est dans l'Ancien Testament ce que l'Évangile de saint Jean est dans le Nouveau. Dans l'un comme dans l'autre de ces livres, l'histoire n'est que le cadre dans lequel l'enseignement est placé; et le Deutéronome est une forme nouvelle, un rajeunissement prophétique de la loi[2], comme l'Évangile de saint Jean est une vue spiritualisée du christianisme. »

L'auteur de cet ouvrage connaissait les livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et de Josué. On en a la preuve dans les emprunts qu'il leur fait[3]. Il avait aussi sous les yeux des documents, soit historiques, soit législatifs, dont ne s'étaient pas servis les écrivains précédents; on ne saurait en douter, quand on le voit en appeler à d'anciennes prescriptions qui ne se trouvent dans aucun des autres livres de Pentateuque[4]. On peut donc supposer avec une grande vraisemblance qu'il a conservé plusieurs traditions antiques qui, sans lui, auraient été perdues pour la postérité[5].

La langue même de cet écrit révèle la date de sa composition. La décadence y est déjà sensible. M. Ewald pense qu'il est l'œuvre d'un Israélite réfugié en Égypte, et qui vivait dans la seconde moitié du règne de Manassé[6]. Au temps de Jérémie, cet ouvrage, encore nouveau, était beaucoup lu. Il n'est aucun auteur qui ait exercé une si profonde influence sur la vie du peuple et sur la littérature hébraïque, à partir du milieu du septième siècle avant l'ère chrétienne[7]. Et la preuve qu'en donne M. Ewald, c'est la réforme religieuse accomplie peu de temps après par le roi Josias[8]. Mais est-il bien certain que cette réforme ait été provoquée, en partie du moins, par le Deutéronome? Ce livre ne serait-il pas plutôt la conséquence du mouvement religieux de cette époque? ou, pour mieux dire, ne serait-il pas un des moyens

[1] Ewald, *Geschichte*, etc., t. I, p. 156 et 157.
[2] Ewald, *ibid.*, t. III, p. 685.
[3] *Exode*, XXXIV, est reproduit textuellement dans *Deutéron.*, X.
[4] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 168, note 3.
[5] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 169.
[6] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 171; t. III, p. 683-689.
[7] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 171.
[8] Ewald, *ibid.*, t. III, p. 689, 695-700.

Digitized by Google

par lesquels on le soutint, et n'aurait-il pas été rédigé à dessein, sous l'inspiration du roi Josias, pour aider à la réforme qu'il avait entreprise? La question n'est pas encore vidée; mais l'opinion opposée à celle de M. Ewald me paraît cependant s'accorder mieux avec les données historiques que l'on possède sur la réforme religieuse du milieu du septième siècle dans le royaume de Juda.

Le Deutéronome forma dans le principe un ouvrage spécial. Il est probable que peu de temps après la mort de son auteur, vers la fin du septième siècle, il fut réuni aux quatre livres précédents [1]. Ce fut l'œuvre d'un dernier éditeur, qui revit sans doute l'ensemble du nouveau recueil. Les bénédictions de Moïse (*Deutér.*, XXXIII) sont vraisemblablement son ouvrage, et c'est encore à lui qu'il faut peut-être rapporter quelques interprétations dans les quatre premiers livres, et quelques retouches dans la forme du récit [2].

La réunion du Deutéronome aux livres précédents apporta une grave modification à l'économie de l'œuvre de leur dernier rédacteur. L'ouvrage formé par les quatre premiers livres du Pentateuque était principalement historique; par suite de la réunion du Deutéronome, la partie législative prit dans l'ensemble la prépondérance. Depuis ce moment, les noms sous lesquels ces livres avaient été désignés jusqu'alors ne répondirent plus à l'idée qu'on s'en fit désormais; ils tombèrent en désuétude [3], et peut-être est-ce depuis ce temps qu'on commença à appeler l'ensemble de ces cinq livres le livre de la Loi.

V.

Il convient maintenant de jeter un regard sur l'ensemble de la discussion critique dont je viens d'esquisser les principales phases, d'en constater les résultats, d'en apprécier la valeur. J'ai déjà fait remarquer qu'on doit distinguer en elle deux moments différents. Jusqu'à de Wette, l'attention se concentre sur les diversités que présente le Pentateuque; on cherche à les expliquer, et on découvre qu'une foule de pièces de provenances différentes et de caractères divers sont entrées dans sa composition. Depuis de Wette, les travaux prennent une autre direction; on veut se rendre compte de la manière dont les pièces variées,

[1] Ewald, *Geschichte*, etc., t. I, p. 173.
[2] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 173, note 1.
[3] Ewald, *ibid.*, t. I, p. 175.

Digitized by Google

fragments, traditions, livres, ont été réunis pour former le Pentateuque tel qu'il nous a été transmis. Il est inutile de faire remarquer que les recherches ne pouvaient suivre une autre marche. Il vaut mieux examiner jusqu'à quel point la question a été résolue.

C'est un fait acquis et sur lequel il paraît impossible de revenir, que le Pentateuque est le résumé de documents antérieurs à son rédacteur, quel qu'il soit. Les théologiens qui veulent voir en lui l'œuvre de Moïse accordent que le grand législateur des Hébreux mit à contribution les traditions qu'il trouva répandues dans la famille d'Israël. Un second fait qui ne semble pas moins incontestablement acquis, c'est que le Pentateuque, dans sa forme actuelle, n'est pas de la main de Moïse. M. Hengstenberg combat pour l'opinion contraire avec plus de courage que de succès, et cherche vainement à rattacher à la cause de la religion une question qui lui est complétement indifférente. La science est ici d'autant plus indépendante dans ses recherches, que ni l'Ancien ni le Nouveau Testament ne proclament nulle part Moïse l'auteur du Pentateuque.

Un troisième fait sur lequel la critique est unanime, c'est que le Deutéronome est d'un âge bien plus récent que les quatre livres qui le précèdent, ou du moins que ces quatre livres dans leur forme primitive. On s'accorde en général à le rapporter à l'époque de la réforme religieuse accomplie par Josias vers le milieu du septième siècle avant l'ère chrétienne.

De tous les systèmes proposés jusqu'ici, celui des rédactions successives, peut-être serait-il préférable de dire des divers remaniements, est celui qui paraît le mieux se prêter à l'explication des difficultés sans nombre que présente la question de l'origine du Pentateuque. Je ne serais pas étonné que la complication du système de M. Ewald n'eût fait naître quelques préventions défavorables dans l'esprit du lecteur. Il ne serait pas impossible cependant que, dans la réalité, la formation du Pentateuque n'eût été beaucoup plus compliquée que ne le suppose même le savant critique allemand. Mais quoi qu'il en soit, le système des remaniements successifs doit être considéré en lui-même et indépendant de toutes les formes particulières qu'on peut lui donner, si l'on veut se faire une idée véritable de sa valeur.

Un savant écrivain français, M. Franck, a fait, il y a déjà plusieurs années, dans son ouvrage sur la Kabbale, une observation pleine de sagacité sur la manière constante dont ont été composés la plupart des grands monuments littéraires de la famille d'Israël. Ceux dont l'histoire nous est le plus connue se sont tous formés par la juxtaposition de

Digitized by Google

pièces d'âges différents et par une sorte de remaniement continuel. Il en est ainsi du Zohar, qui s'est formé peu à peu, et pour ainsi dire par couches successives, des travaux prolongés de toute une école. Il en est encore de même de la Mischna, qui, depuis Hillel le Vieux, qui en traça le cadre, jusqu'à Judas le Saint, qui acheva de le remplir, a absorbé toutes les discussions des docteurs de la loi qui ont vécu pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. N'en a-t-il pas été de même du Pentateuque? L'on sait du moins que des livres qui lui étaient antérieurs lui ont fourni des extraits plus ou moins considérables; le Pentateuque lui-même atteste ce fait[1], et l'on a là du moins une induction très-légitime en faveur de la vérité du système des rédactions successives.

La facilité même avec laquelle on explique dans ce système la plupart des difficultés que présente la question de la formation du Pentateuque est encore une présomption favorable. Toutes ces couches diverses de mœurs, d'institutions, de langage de presque tous les âges, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux derniers moments du royaume de Juda, sont un problème insoluble, si l'on regarde le Pentateuque comme l'œuvre personnelle d'un unique écrivain. Le problème est résolu dès qu'on admet que des rédacteurs successifs ont laissé leurs traces dans cette œuvre collective. Aussi, sans suivre M. Ewald dans ses déterminations quelque peu tranchantes, sans prétendre pénétrer avec lui dans la connaissance intime de livres dont on peut au plus distinguer les restes épars, *disjecti membra poetæ*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la voie qu'il a ouverte à la critique est la seule capable de conduire à des résultats satisfaisants.

Et cependant ce système recule la question fondamentale plutôt qu'il ne la résout. En effet, si les difficultés soulevées par Spinoza, par Vater, par de Wette lui-même, ne portent plus sur le Pentateuque tel que nous le possédons, elles retombent en plein sur les ouvrages antérieurs, quels qu'ils soient, qui sont devenus ses parties constitutives. Qu'on descende aussi bas que l'on voudra dans la série des ouvrages qui ont servi, de loin ou de près, à la rédaction des livres mosaïques, il faudra bien qu'on finisse par se trouver en face de cette question : Quels ont été les éléments des écrits historiques primitifs des Hébreux? La critique qui n'arrive pas à l'examen de ces premiers éléments constitutifs ne remplit que la moitié de sa tâche, et peut-être faut-il ajouter, la moitié la moins importante et la moins utile.

[1] *Genèse*, v, 1. *Exode*, xvii, 14. *Nombres*, xxi, 14.

Digitized by Google

On sait aujourd'hui d'une manière certaine que les premières annales des peuples sont des chants nationaux, inspirés par les grands événements qui s'accomplissent dans leurs destinées. Ces chants, transmis de siècle en siècle, deviennent les éléments que les chroniqueurs mettent en œuvre. Il en a été ainsi en Israël. Des chants de ce genre se retrouvent en grand nombre dans le Pentateuque. Quelques-uns existent dans leur entier : tel est le chant de triomphe après le passage de la mer Rouge et la destruction de l'armée de Pharaon[1]. D'autres n'ont laissé que des fragments : tel est le chant de Lemec, dont il ne reste que trois doubles vers[2]. Plusieurs ont dû subir des altérations; la perte ou l'altération de leur rhythme les rend plus difficiles à découvrir.

A ces traditions patriotiques viennent se joindre, chez les Hébreux, des traditions religieuses, philosophèmes antiques qui représentent les premiers essais de la sagesse primitive. Ces traditions n'ont pas occupé, il est vrai, une place considérable dans la littérature hébraïque. Mentionnées dans la Genèse, elles ne reparaissent que dans la théologie juive, après le retour de la captivité de Babylone, phénomène historique extraordinaire qui soulève lui-même un problème curieux, et dont l'explication jetterait probablement quelque jour sur la question de la formation du Pentateuque. A ces traditions religieuses se rattache un autre problème dont le rapport avec la formation des premiers livres de l'Ancien Testament est plus direct : je veux parler du document élohiste et du document jéhoviste. M. Ewald ne paraît pas attacher à ce fait la même importance qu'on lui avait accordée avant lui et qu'on lui accorde d'ordinaire encore. Il n'en est pas moins certain que les difficultés les plus considérables viennent de là, et que, loin d'être aplanies dans son système, elles y prennent de plus grandes proportions.

Ce qui soulève ici le problème le plus grave, c'est moins le fait de deux traditions religieuses différentes dans la famille d'Israël que leur réunion dans un même ouvrage, et dans un ouvrage destiné à régler le culte aussi bien que la vie tout entière de l'Hébreu. La double tradition religieuse s'explique en effet très-bien. L'élohisme est la religion antérieure à Moïse; le jéhovisme fut introduit par lui en Israël. Qu'il y eût des traditions élohistes chez les anciens Hébreux, rien de plus naturel; qu'il s'en formât de jéhovistes après la réforme mosaïque, cela se comprend; mais qu'après la réforme introduite par Moïse dans

[1] *Exode*, xv, 1-21.
[2] *Genèse*, iv, 23 et 24.

Digitized by Google

la nation israélite, quand le jéhovisme est le culte établi, du moins légalement, et qu'un sanctuaire a été élevé à Jéhovah au centre même du royaume, on ait réuni des traditions élohistes, ou, dans l'hypothèse de M. Ewald, qu'on ait composé une histoire nationale au point de vue élohiste, c'est ce dont il est difficile de se rendre compte. Ce n'est pas tout : comment a-t-on pu fondre plus tard ensemble deux ordres de traditions appartenant à des temps, à des mœurs, à des cultes différents, quand, comme le suppose avec raison M. Ewald, la plus grande préoccupation du moment qui vit s'accomplir cette fusion était de relever le prestige de la réforme jéhoviste? Le problème se complique bien plus encore si l'on admet avec Cœlln[1] et de Bohlen[2] que la forme plurielle du mot élohim indique une origine polythéiste, et que le nom de Jéhovah, proposé par Moïse, fut le drapeau d'une révolution religieuse dans le sens monothéiste.

Il est cependant une hypothèse qui pourrait faire disparaître toutes les difficultés. Supposez que la réforme mosaïque n'a pas pénétré à un égal degré dans toutes les tribus d'Israël; que quelques-unes, rebelles à ses enseignements, ou seulement moins dociles, ont conservé quelque fond des anciennes croyances, et avec elles les traditions antiques, tandis que d'autres, plus faciles, ont adopté le jéhovisme avec toutes les conséquences qu'entraîna ce changement religieux, et aussitôt tout va s'expliquer et devenir clair. Ici de nouvelles traditions se forment sous l'influence du culte nouveau, et plus tard, quand on les réunira, on aura des écrits jéhovistes. Là les anciennes traditions, persistant au sein du peuple, se modifient seulement dans un sens monothéiste sous l'influence lointaine du mosaïsme. Les *Élohim* se fondent peu à peu et jusqu'à un certain point dans la notion d'un seul Dieu. Quand on réunira ces traditions, on aura des écrits élohistes. Il est possible qu'il y ait eu en quelque lieu intermédiaire une fusion plus intime des deux points de vue; la tradition y sera devenue celle de Jéhovah-Élohim.

Mais est-ce bien là une hypothèse? n'est-ce pas plutôt l'histoire même des enfants d'Israël? Leurs annales nous apprennent que deux tribus restèrent seules fidèles au culte de Jéhovah; les dix autres l'abandonnèrent avec une légèreté qui ne s'explique que par des souvenirs d'un culte antérieur au jéhovisme. Si le livre des Origines dont parle M. Ewald a jamais existé, c'est dans le royaume d'Israël qu'il a été rédigé; c'est pour les Israélites des dix tribus qu'un prophète le com-

[1] Cœlln, *Biblische Theologie*, t. I, p. 17.

[2] De Bohlen, *Die Generis hist. Krit. erlæutert*, p. cxc.

Digitized by Google

posa pour les rattacher à la réforme de Moïse, qu'il leur raconta dans la forme même de leurs propres traditions. Et si l'autre ouvrage historique que M. Ewald attribue à un prophète contemporain d'Élie ou de Joël n'est pas une vaine fiction, il fut composé dans le royaume de Juda, avec les traditions jéhovistes qui y dominaient.

Il y eut ainsi deux antécédents ou, si l'on veut, deux catégories d'antécédents du Pentateuque : dans le nord de la Palestine, au milieu des dix tribus, un livre ou des livres des Origines au point de vue élohiste; dans le midi, parmi les deux tribus de Juda et de Benjamin, un livre ou des livres des Origines au point de vue jéhoviste. Différents en un grand nombre de détails, plus différents encore par la nature des traditions qu'ils renfermaient, ces Pentateuques anticipés et rudimentaires avaient cependant un fond commun; leur existence explique comment, avant même que le Pentateuque fût rédigé, les gnomiques, les psalmistes, les prophètes ont pu, soit citer des traits qui lui appartiennent, soit faire allusion à des maximes qu'il contient. Ces traits et ces maximes étaient dans l'un ou dans l'autre des ouvrages antérieurs, peut-être dans tous les deux; et c'est de là qu'ils sont passés plus tard dans le Pentateuque.

Comment les écrits élohistes et les écrits jéhovistes finirent-ils, malgré les différences de leurs points de vue, par être réunis en un seul corps d'ouvrage? Cette difficulté, qui est réelle et fort grave, disparaît si l'on suppose que cette fusion définitive ne s'accomplit qu'à une époque où la rivalité des royaumes d'Israël et de Juda avait disparu, et où les malheurs publics avaient rapproché toutes les fractions de la famille d'Israël. Ce moment n'arriva qu'après que la chute du royaume d'Israël fit prévoir au royaume de Juda sa ruine prochaine. La réunion de tous les antiques monuments hébreux se fit-elle après le désastre des dix tribus dissidentes, quand tous les pieux Israélites sentirent le besoin de se grouper autour du trône chancelant de Juda, et pendant cette ardeur de réforme religieuse et ce réveil du mosaïsme qui marquèrent le règne de Josias et produisirent le Deutéronome? Ou bien faut-il suivre la tradition juive et réserver à Esdras l'honneur d'avoir amené à une complète unité de vues ses malheureux coreligionnaires, en leur donnant un livre de la Loi, résumé et conciliation des grands écrits élohistes et jéhovistes et du Deutéronome? Je ne sais; mais ce n'est certainement qu'à l'un ou à l'autre de ces deux moments que le Pentateuque a pu recevoir sa forme définitive.

Michel Nicolas.

Digitized by Google

LE JUGE DE DISTRICT.

(DEUXIÈME PARTIE[1].)

Le juge se dirigea vers le tableau et tira le rideau qui l'avait voilé jusqu'alors. Sous l'influence de la chaude lumière de la lampe, une vie merveilleuse se répandit sur cette belle figure. Il semblait que le sang colorât plus fortement les joues, et que les yeux rayonnassent davantage. Mon ami poussa la table au milieu de la chambre, avança un siége en face du mien, et cacha un instant son front dans sa main; puis il reprit ainsi :

« Non, ma belle amie n'avait pas une âme vide. Peut-être m'avait-elle compris mieux que tout autre. Mais sa complète surprise et l'expression avec laquelle elle me regarda, comme pour s'assurer si c'était bien vraiment sur mes lèvres que se rencontraient de semblables paroles, produisirent sur moi une impression plus profonde et plus décisive que n'eussent pu le faire le sarcasme et la cruauté. Elle a raison, me dis-je en la quittant; il ne faut rien entreprendre contre la nature; ce serait un crime contre la loi qui assemble ce qui se ressemble, si elle désirait m'appartenir.

» A partir de cette soirée, je sus que je resterais seul.

» Et, chose singulière, lorsque ma détermination fut prise et que la première douleur eut cessé de saigner, je fus plus satisfait qu'auparavant. Je devins serein sans contrainte, et je passai les jours les meilleurs que j'eusse jamais connus.

» J'avais perdu mes parents dès mon enfance. Rien ne me retenait au lieu natal; j'avais l'habitude d'y passer mes vacances, uniquement

[1] Voir la livraison de mars.

Digitized by Google

à cause de cette amie. Le lendemain de mon humiliation, je chargeai un marinier, en partance pour Bonn, de mes vêtements et de mes livres; j'attachai mon violon sur mon havresac et me mis courageusement en devoir de descendre, à petites journées, le rivage.

» Chemin faisant, je me livrai à nombre de réflexions utiles : entre autres, que j'avais vingt-trois ans; que j'avais déjà été poussé hors la loi, de par le monde, pendant une période assez considérable de ma vie; que j'avais étudié trois bonnes années à différentes universités. J'arrivai à cette conclusion de me vouer plus sérieusement à la déesse Justice, devant les yeux bandés de laquelle je pouvais espérer trouver grâce.

» Je considérais la musique d'une façon trop intime pour penser à devenir un musicien dans les règles. Vous voyez que je suis venu au monde avec tout le côté gauche tant soit peu trop court. Eh bien! je regardais le violon comme le réparateur de l'équilibre, comme mon œil gauche et comme un pied gauche sur lequel je m'appuyais avec sécurité dans la vie. N'ayant jamais fait de musique que pour moi seul, je n'étais pas sorti des dilettanti et ne pouvais guère espérer de l'avenir.

» En m'installant à Bonn, je m'organisai une existence laborieuse et bourgeoise. Les relations avaient pour moi peu d'attrait. J'eus bientôt plus d'amis que je ne le souhaitais, car l'ironie, ma seule arme contre les importuns, s'émoussait rapidement sur certaines peaux épaisses. Les prêts d'argent eux-mêmes — moyen si infaillible d'ordinaire pour se faire oublier de ses excellentes connaissances, — me réussissaient à peine. Du reste, la plupart des gens ne savaient au juste que faire de moi, et comme de mon côté je ne trouvais de parti à tirer que du très-petit nombre, j'y étais assez indifférent.

» Un hiver et un printemps se passèrent ainsi.

» Un jour d'été, je suis dérangé dans mon travail par la visite d'un ami : — Des acteurs sont à Königswinter, et doivent y jouer pendant quinze jours; une beauté admirable est, dit-on, parmi eux, et il paraîtrait même que, de tous les étudiants réunis au rivage lors du débarquement, aucun ne serait revenu à Bonn sans être épris. Elle se nomme Wilhelmine; les acteurs l'appellent la belle Willy. Et maintenant, ajouta mon ami, dépêche-toi, dépêche-toi afin que nous arrivions encore à temps pour voir cette merveille. Elle joue Louise, dans *Cabale et amour*.

» Un certain pressentiment semblait vouloir m'attacher à mon siége; mais vous savez qu'un étudiant, par une après-midi resplendissante, n'a guère de volonté à lui. Je me laissai donc entraîner. Il faut avouer d'ailleurs que mes yeux étaient altérés de jouissance : depuis si long-

Digitized by Google

temps je m'étais sevré, avec tant de constance, de la vue de toute beauté !

» Il existait alors sur les bords du Rhin une auberge qui, jadis domaine seigneurial, avait conservé, entre autres vestiges de son ancienne splendeur, un petit théâtre encore en assez bon état. L'un des côtés de cette construction donnait sur la cour, et une porte de derrière conduisait du verger dans quelques pièces faisant l'office de vestiaire. Nous autres étudiants, nous étions depuis longtemps au fait de cette disposition, car il arrivait parfois que quelques-uns d'entre nous se passassent la fantaisie de jouer une pièce de leur mieux.

» Lorsque nous arrivâmes, la petite salle destinée aux spectateurs était déjà plus que remplie. Le spectacle était commencé, mais nous n'avions pas manqué l'entrée de la belle femme.

» C'était une troupe de troisième ordre, et elle ne comptait, sauf le directeur, aucun talent de quelque importance. Cependant nous avions longtemps jeûné, et nous n'étions pas avares d'applaudissements : les premières scènes entre le vieillard et le scélérat se passèrent brillamment.

» Bientôt un murmure courut dans la salle, et tous les yeux se fixèrent sur la porte par laquelle Louise Miller devait entrer. J'étais dans la foule, adossé à un pilier, et, à parler franchement, ma première émotion d'espérance était déjà refroidie. D'après plus d'une expérience, je croyais connaître suffisamment le goût peu difficile de nos étudiants, dont la flamme ne demandait qu'un vent faible pour s'élever par-dessus les toits.

» Je regardais par terre, devant moi, d'un œil distrait, lorsqu'un applaudissement immense me réveilla en sursaut. Je levai les yeux, elle était déjà en scène : ce fut pour moi comme si elle était tombée du ciel.

» Je ne vous la décrirai pas. Regardez ce tableau : c'est elle ! Lorsque j'entrai pour la première fois à Santa-Maria-Formosa, cette ressemblance m'effraya presque, comme l'apparition d'un fantôme.

» Elle leva ses yeux d'un bleu noir, et les laissa errer sans but sur la salle ; dans leur mouvement vague, ils rencontrèrent mon regard : je sentis trembler le pilier auquel je m'appuyais.

» Toutefois cette puissance qui émanait d'elle — semblable à celle que j'avais trouvée à certains tableaux — cessa complétement d'agir sur moi lorsqu'elle commença de parler. Non pas que son débit fût sans intelligence, mais elle manquait absolument de chaleur et d'âme. C'était du ton le plus froid qu'elle laissait tomber de ses lèvres ces

Digitized by Google

aveux d'aspirations ardentes, romanesques, débordant d'une âme trop pleine, qui demandent qu'on s'absorbe entièrement dans la pensée du poëte, et qui, dits simplement, ne nous émeuvent plus dans la bouche d'une actrice d'aujourd'hui. Ses mouvements aussi étaient froids, calmes, fatigués. La taille magnifique, pas précisément grande, mais fière et bien prise, semblait se mouvoir comme dans un songe; sa démarche était celle d'une personne endormie. Lorsqu'elle recevait les serments les plus passionnés de Ferdinand, ses yeux reposaient quelquefois, indifférents, sur les coulisses.

» Bien que mes camarades ne se relâchassent pas de leur zèle d'applaudissements, j'entendais dans les entr'actes mainte réflexion suspecte : qu'une femme si belle est déjà, à ses propres yeux, un spectacle suffisant; ou que le rôle ne convenait pas à sa figure; ou bien encore qu'il n'était pas bien à elle de représenter le cygne parmi les corneilles.

» Les quelques affiches collées à l'entrée de l'auberge lui donnaient le titre de madame. Sa jeunesse et sa fraîcheur semblaient contredire cette qualification; mais plus je l'observai, moins je doutai de son exactitude. Ce quelque chose de voilé, si nécessaire dans le rôle de Louise, lui faisait complétement défaut. Elle était réservée, mais non pas timide; naïve, mais non pas ignorante; contenue dans l'esprit et dans la passion, mais non pas enveloppée de retenue virginale. Ce qu'il y avait d'énigmatique dans sa personne achevait le triomphe de sa beauté. Lorsque la pièce fut achevée et que l'espérance, nourrie par la plupart des nôtres, de faire de plus près la connaissance de l'enchanteresse eut été déjouée sans cérémonie par le directeur, tous ces enthousiasmes se mirent de si bonne intelligence, que les soixante et quelques rivaux se réunirent sous la fenêtre enfin trouvée de leur belle, et lui chantèrent en chœur une sérénade alors en vogue. Les rideaux n'en restèrent pas moins baissés, bien que la lumière brillât derrière et que les deux battants fussent ouverts tout grands. Alors une partie des enthousiastes s'installèrent dans le jardin, autour de bouteilles et de verres, et les autres s'en allèrent dans les cafés de Bonn raconter à leurs amis merveille sur merveille.

» Pour moi, je m'étais séparé d'eux tous, et je m'en retournais, emportant mon cœur bien plein, par un sentier solitaire, le long du Rhin silencieux.

» Je ne savais pas encore ce qu'il en était pour moi. Je l'appris le lendemain matin : aucune force de volonté ne put enchaîner mes pensées au travail. Ma vieille ménagère, qui avait l'habitude de m'entendre jouer du violon le matin, monta, inquiète de ce silence inaccoutumé,

Digitized by Google

pour s'informer si j'étais malade. Du moins j'avais mal dormi, il fallait bien me l'avouer, et si l'horreur du travail est une maladie, j'étais fort malade en effet. Je me mis à réfléchir sur le remède : pendant tout le jour je fus d'accord avec moi-même que l'abstention était sans contredit le meilleur. Mais vers l'heure du théâtre la maladie entraîna le médecin : je fus l'un des premiers dans la salle.

» Étant arrivé de bonne heure, j'étais fort peu éloigné de la scène : la belle actrice gagnait encore à être vue de près. L'art, la lumière des lampes, la parure, n'avaient aucune part à son charme. Je remarquai aussi qu'elle s'habillait plus simplement que les autres femmes de la troupe, qui eussent voulu l'éclipser à force de clinquant théâtral. Tout ce qu'elle avait sur elle paraissait lui appartenir en propre : la petite chaîne d'or autour du cou, les agrafes et les bagues peu nombreuses. Elle portait le tout avec une négligence de grande dame qui faisait ressortir l'ostentation affectée de ses compagnes.

» Malheureusement elle montrait la même froideur passive que la veille.

» Tous les autres jours se passèrent de même. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le sentiment s'émoussait absolument en moi ; on eût eu beau crier à mes oreilles pendant la représentation pour me demander quelle pièce on jouait, il eût fallu se passer de réponse. Tant qu'elle n'était pas sur la scène, je regardais fixement dans l'orchestre les ouïes de la contre-basse, et ne voyais ni n'entendais rien autour de moi. S'avançait-elle, mon œil ne la quittait pas, et rien en moi ne vivait que cet œil.

» Il était immanquable que tant de jeunes gens ardents finissent par avoir bon marché de l'autorité du directeur. Dès la troisième soirée, les acteurs firent tous une partie de promenade sur l'eau ; le chef de la corporation des étudiants, beau jeune homme à manières chevaleresques, obtint la faveur enviée de prendre place en bateau à côté de Willy et de lui offrir ses hommages, qu'elle parut recevoir froidement, avec son air distrait et fatigué. D'une autre barque, je les observais tous deux avec un battement de cœur que je m'efforçais d'interpréter comme la fièvre de la résignation. J'avais encore assez de raison pour m'apercevoir que l'on ne pouvait souhaiter un couple plus brillant ; mais les progrès fort médiocres que faisait auprès d'elle l'heureux étudiant me furent excessivement doux. Il fallait qu'elle eût de l'esprit si cet adorateur, brave garçon insignifiant, ne lui convenait pas.

» Bientôt le bruit de sa vertu invincible se répandit de tous côtés, en même temps que mainte anecdote se divulguait aux dépens des au-

Digitized by Google

tres femmes. Elle avait une manière à elle de prévenir toutes les libertés, d'élever une barrière autour d'elle sans y mettre aucune mauvaise grâce, et de laisser passer sans les entendre le moins du monde les folies débitées à ses oreilles aux créatures légères qui l'entouraient — si bien que quelques présomptueux, ayant fait le pari de conquérir un baiser, l'avaient spontanément déclaré perdu après de très-médiocres efforts. J'écoutais avec une satisfaction immense les commentaires incessants sur cette énigme vivante. Ainsi du moins cette fois nul ne possédait plus que moi, car les acteurs avec lesquels nous liions connaissance en buvant avec eux ne pouvaient se glorifier de succès plus grands. Son passé leur était inconnu. Un jour, à Mayence, elle était venue prier le directeur de l'engager. Elle n'avait jamais joué encore. « Votre visage jouera de lui-même », avait dit le directeur. Depuis lors, elle avait passé une année avec eux, et ne leur en avait pas appris davantage.

» Il arriva deux fois que je me trouvai assez près d'elle, à la promenade, pour entendre ce qu'elle disait aux autres. Tout ce qui sortait de sa bouche portait l'empreinte de la bonté. Quelquefois son regard s'arrêtait sur moi, mais sans cet étonnement peu bienveillant que je rencontrais dans tous les autres yeux. Cela me fit du bien jusqu'au fond du cœur, quoique dans mon trouble je devinsse plus boiteux, comme toujours. Qu'un intérêt calme lui seyait bien! Son visage se vivifiait... ou du moins il se l'imaginait ainsi, le pauvre diable, auquel cependant cet intérêt faisait davantage sentir sa folie.

» Je lui adressais bien aussi un mot accidentellement dans quelque instant où, de tous ses courtisans, aucun n'était auprès d'elle. Elle était très-bienveillante, et je la croyais plus causante qu'avec les autres. Mais cette joie avait bientôt une fin : ou bien un tiers rompait l'entretien, ou bien elle m'adressait une question, et je me surprenais les yeux fixés sur son visage, sans entendre ni penser. Tout mon sang affluait vers les tempes, et s'apercevant bien de mon trouble, elle était assez bonne pour me fournir un prétexte quelconque d'en rester là.

» Je ne veux pas vous fatiguer en cherchant à retracer un à un tous ces jours. Enfin le terme redouté de cette quinzaine était arrivé. Le directeur, qu'un engagement appelait à Cologne, ne pouvait nous donner encore une semaine, quelles que fussent nos supplications et ses brillantes affaires. Une comédie était annoncée pour le soir, et, à la suite, un bal disposé par les étudiants dans la salle de l'auberge devait terminer le songe de ces deux semaines.

» Ce que je deviendrais lorsque je m'éveillerais de ce songe et que le

Digitized by Google

triste jour n'aurait plus, pour le rendre supportable à mes yeux, le motif qu'il a un soir..... je l'ignorais, et toute la matinée cette pensée m'étouffa comme un pesant brouillard. Dès midi je passai le bac, afin de pouvoir respirer un peu d'air sur la route de Königswinter. Il ne faisait pas extrêmement chaud, mais j'étais haletant, et je fus obligé de me reposer plusieurs fois. J'étais dans l'état d'un condamné à mort marchant vers son dernier moment.

» Vous concevez facilement que j'arrivai le premier de tous, et j'eus le mélancolique bonheur de saluer la belle actrice qui prenait l'air à sa fenêtre. Puis je me glissai dans le théâtre obscur; j'allai m'asseoir à ma place accoutumée, tout auprès de l'orchestre, et là je savourai à loisir la volupté de la plus violente douleur d'amour.

» Enfin un essaim d'étudiants arrivant dans la salle, encore sans lumière, me trouva dans mon coin, la tête appuyée sur le bras. Je prétendis que, fatigué de la marche, j'avais dormi là une heure. Comme il faisait sombre, mon visage ne pouvait me trahir. La salle se remplit bientôt; toutes les portes durent rester ouvertes : on se tenait jusque sur la sortie. Le mauvais petit orchestre se mit à écorcher une ouverture boiteuse; la fade comédie commença; j'éclatai de rire tout haut dans deux moments où il n'y avait point à rire de ce qui se passait sur la scène : c'était la comédie de la vie qui se présentait de plus en plus follement à mon esprit. Au milieu de toute cette misère, je rencontrai les yeux graves de la belle actrice, qui jouait encore plus distraitement que de coutume, mais rayonnait de beauté comme jamais. Une gaieté fiévreuse me surexcitait. Je voulais d'ailleurs donner à mes amis un témoignage éclatant que les railleries, dont les plus perspicaces ne s'étaient pas fait faute, n'avaient aucun fondement.

» Ainsi se passa le premier acte. Les musiciens qui suivaient la troupe, et qui, de temps à autre, étaient appelés à jouer un plus grand rôle dans quelque opérette, étaient ce soir-là particulièrement mauvais de mesure et d'oreille. Comme c'était le jour des adieux, ils avaient jugé à propos de se régaler une bonne dernière fois du vin de Königswinter; le premier violon surtout était positivement ivre. Il se mit à faire sa partie dans un de leurs morceaux d'entr'acte accoutumés, assez adroitement formé de divers plagiats de *Don Juan;* mais impossible à lui d'obtenir de son archet vacillant autre chose que le balbutiement le plus discordant du monde. Dans l'excitation où j'étais, je ne pus l'entendre plus longtemps : d'un bond je fus dans l'orchestre, je saisis l'instrument maltraité et je jouai de toutes mes forces, tellement que j'entraînai tous les musiciens, et que les conversations

Digitized by Google

bruyantes du public furent interrompues. Lorsque mes camarades m'eurent vu, ils éclatèrent en applaudissements impétueux, accompagnés toutefois de railleries; puis le calme se fit jusqu'à la fin du morceau. Quelques têtes d'acteurs s'allongèrent derrière le rideau, le directeur sortit de la coulisse, j'aperçus même la robe de la belle Willy. Je m'enflammais de plus en plus. J'ornais ma partie des variations les plus animées et je faisais dominer mon violon sur les autres instruments, autant du moins que le permettait sa médiocrité. A la conclusion, nouveaux bravos, et de tous les côtés de la salle cris répétés de rester à cette place, de continuer seul à jouer. Je cédai volontiers aux désirs du public : je la savais derrière le rideau, et n'avais point d'autre langage pour lui dire adieu. Tandis que je jouais, il ne se faisait pas un mouvement dans le théâtre. Beaucoup pouvaient sentir au fond de leur cœur que j'exprimais une partie de leurs propres impressions. Lorsque je terminai, le silence se prolongea un moment, comme si l'on écoutait encore... alors seulement les esprits oppressés se firent jour en bravos continus.

» Pendant le cours de la pièce, je conservai ma place, laissant le violoniste cuver son vin à côté de moi; mais je ne m'occupai pas moitié autant qu'auparavant de ce qui se passait sur la scène. J'appréhendais de lever les yeux sur elle, comme si je me fusse trahi et que j'eusse manqué à la sympathie dont j'avais cru lire l'expression sur ses traits. Ainsi se passa le second acte. Je ne pus faire autrement, dans l'entr'-acte, que de reprendre l'archet, mais cette fois je ne m'en servis que comme un vigoureux maître de chapelle : en dépit de toutes les prières, je ne m'engageai dans aucune improvisation, et un peu avant le lever du rideau je m'échappai du théâtre et me réfugiai dans le jardin.

» La brise du soir caressait les parterres fleuris et passait à travers les branches des pommiers; le grillon bourdonnait dans l'herbe; un scarabée lumineux passait près de moi; je le pris et le portai quelques instants dans ma main : « Le jour tu es laid... » lui dis-je, et je le laissai envoler. Ma surexcitation s'apaisait enfin. Je ne sentais plus ni la douleur proprement dite ni cette gaieté intempestive et mauvaise, mais une sorte de douceur morne et cette élévation du sentiment qui le rend apte à entendre toutes les voix de la nature. Au milieu du jardin se trouvait un vieil arbre, bas et large, autour duquel on avait fait un banc. Il était facile de monter entre les branches, et j'aperçus au sommet une place commode. En regardant par les interstices du feuillage, je dominais par devant le jardin, par derrière la cour et les fenêtres de la salle de danse, où déjà les lampes étaient allumées, à droite les toits

Digitized by Google

de la petite ville, à gauche le sombre Rhin, sur lequel des barques glissaient. Une surtout, plus grande que les autres, voguait à pleines voiles; sa lanterne se mirait, tranquille, dans les flots, et éclairait d'une lueur rouge quelques visages d'enfants. Tous ces objets, proches ou lointains, me paraissaient comme un monde étranger que l'on déployait à mes yeux. Les suaves parfums du soir ravissaient mes sens et une rosée bienfaisante me rafraîchissait.

» Je pus bientôt conclure du tumulte qui se faisait dans la direction du théâtre que la représentation était achevée. Effectivement, je ne tardai pas à voir la salle de danse s'animer, tandis que d'autres groupes circulaient vers la cour, afin de se remettre de la chaleur en se faisant servir au grand air quelques rafraîchissements. Plusieurs familles bourgeoises de Bonn et de Königswinter, qui ne s'effrayaient pas trop de la société des actrices, avaient consenti à assister au bal sur l'invitation des étudiants; la présence de quelques professeurs acheva de décider les plus hésitants. Le jardin ne tarda pas à devenir bruyant et animé; les promeneurs passaient en riant et en chuchotant autour de mon arbre, et ce fut seulement lorsque le son des violons les rappela dans la salle de bal que je me retrouvai seul dans ma mystérieuse obscurité.

» Parmi les ombres tournoyantes qui se dessinaient un instant sur la fenêtre éclairée, je m'efforçais en vain de découvrir la seule que j'eusse en vue au milieu de toute cette foule. Je ne pouvais prendre sur moi de la chercher dans le bal. La voir passer de main en main, de bras et bras, appuyer ses épaules sur la poitrine des danseurs... c'était plus que je ne pouvais exiger de ma résignation encore peu affermie. J'étais secrètement content de ne pas la découvrir de loin. Je délibérais en moi-même comment je ferais pour ne la plus voir du tout : la honte de prendre cette résolution pour y devenir ensuite infidèle devait m'être épargnée. Je la vis tout à coup, se dirigeant vers la cour, au bras de ce bel étudiant qui déjà s'était fait son cavalier le jour de la promenade en gondole; l'actrice qui remplissait les seconds rôles d'amoureuse marchait derrière eux avec son galant, et enfin un garçon portait une petite table chargée de bouteilles et de verres.

» Ils entrèrent dans le jardin, et, à mon grand effroi, marchèrent droit à mon arbre. Il était trop tard pour descendre sans être aperçu, et je me résignai à mon sort, les arrivants n'ayant pas de lumière et la cachette paraissant assez sûre. Comme je l'avais supposé, mon banc devint leur siége; le garçon posa la petite table devant eux et se retira.

Digitized by Google

» La belle Willy portait dans sa chevelure une couronne de roses. Elle semblait pâle et fatiguée. Elle entendit patiemment son cavalier étaler un pompeux verbiage sur la pièce et sur l'excellence de son jeu; puis, lorsqu'il eut achevé, elle dit tranquillement : « Vous vous trompez ou bien vous parlez contre votre pensée; je sens parfaitement que je ne conviens point à ce rôle. D'autres personnages, pour lesquels j'avais peut-être plus d'aptitude, ne font malheureusement pas partie de notre répertoire. » Sur quoi son chevalier ne manqua pas de se déclarer prêt à rompre une lance contre quiconque oserait émettre un doute sur la perfection de son jeu de ce jour, fût-ce contre la dame elle-même. L'autre couple était trop enfoncé dans ses propres affaires pour avoir une opinion là-dessus.

» Les verres furent remplis, et le chef de la corporation, élevant le sien, porta un toast à la beauté. On trinqua, et Willy effleura son verre du bout des lèvres, tandis que l'autre actrice vidait bravement le sien. Mais voici qu'au moment où l'orateur, se rasseyant, se disposait à commenter son toast, la branche sur laquelle je me tenais craqua si bien, que tous quatre firent un bond.

» Je n'eusse rien plus ardemment souhaité en cet instant que de me sentir pousser des ailes de corbeau ou de hibou, avec lesquelles je pusse m'envoler bien loin par delà le Rhin.

» Rien de semblable n'arriva, il faut l'avouer; mais, comme un pauvre animal mis au pied du mur par les chasseurs trouve quelquefois dans son désespoir un courage qui n'est point son fait d'ordinaire, ainsi ma mauvaise situation me donna tout l'*humour,* tout l'aplomb que je n'avais jamais possédés en présence de Willy. Je laissai mes camarades rire, les actrices s'étonner, et je descendis fort tranquillement de mon arbre. Ce fut seulement lorsque j'eus touché terre que j'arrivai à une explication : « J'étais sujet, leur dis-je, à d'irrésistibles accès de somnolence; on n'en pouvait douter, puisque avant la représentation on m'avait trouvé endormi dans le théâtre. La même indisposition m'ayant encore saisi, j'avais dû sortir après le second acte pour chercher quelque petit coin où je pusse donner satisfaction à mes sens fatigués. Les bancs du jardin ne m'offraient pas des garanties de calme suffisantes : où donc aurais-je pu mieux me réfugier que dans le sûr abri de cet arbre touffu?

» — Mais vous auriez pu vous précipiter par terre! » dit Willy avec cette cordialité qui m'avait déjà fait tant de bien.

» J'osai répondre que lorsqu'on est boiteux d'une jambe on ne redoute guère de le devenir des deux.

Digitized by Google

« Mais vous ne jouiez pas précisément tout à l'heure comme un homme accablé de sommeil, objecta la seconde amoureuse.

» — Vous l'avez cru, mademoiselle; mais en réalité je dormais, et vous n'entendiez rien autre chose que mes rêves à la fois animés et anxieux. Je renouvelle mes excuses d'avoir ainsi troublé cette réunion intime. Adieu. »

« Je voulais me retirer. Willy se tut et me regarda sans donner le moindre signe de plaisir ou de déplaisir, mais les autres me retinrent avec l'insistance la plus amicale : je ne devais pas m'en aller, disaient-ils, sans avoir fait réparation pour ma somnolence discourtoise et avoir rétabli mon honneur par un toast. Je pris un verre et portai un toast à la Nuit, qui est la mère des heureux et des tristes, des amants et des isolés, qui fait exhaler aux fleurs les plus suaves parfums et briller les vers luisants; à la nuit enfin, la bienfaisante protectrice du pauvre endormi. Il y avait dans mon discours quelque chose pour chacun; les étudiants l'interprétèrent comme un hommage à leurs droits sur la société des belles, et se réunirent dans un enthousiaste *vivat!*

» Tandis que j'étais encore auprès d'eux et que la petite soubrette me retenait par mille questions et mille railleries, une troupe de danseurs accompagnant leurs dames vint mettre fin à notre solitude : on s'était aperçu, dirent-ils, de l'absence des deux actrices, et ils étaient députés vers elles pour les réclamer. En même temps, les sons d'une nouvelle danse rappelèrent toute la société dans la salle; le banc devint vide, et je restai seul devant la petite table délaissée.

« Qu'il en soit donc ainsi! dis-je; c'est ainsi que la folie doit trouver sa fin! » Je pris le verre dans lequel elle avait bu; il était encore à demi plein. « A la Beauté, dis-je tout haut, et à la Nuit! » Puis je le vidai, et je me dirigeai d'un pas ferme vers la sortie du jardin, pour reprendre immédiatement la route de ma demeure.

» Mais tout à coup, en portant sur la cour un regard indifférent, je vois, — ce qui m'attache les pieds sur le sol, — elle, elle-même, s'avançant d'un pas rapide, un manteau sombre jeté sur sa robe claire, et tout à fait seule. Ma poitrine menaçait de se briser, tant étaient violents les battements de mon cœur, et le vertige me saisit. Sans doute elle a perdu quelque chose, pensai-je; la douleur veut se jouer encore une fois de moi. J'étais debout, immobile, auprès d'un buisson de roses de tous mois, au milieu du chemin. Quelque volonté que j'en eusse, je ne pouvais lui faire place.

» Elle s'approcha, et ne parut nullement embarrassée de me trouver

Digitized by Google

seul en ce lieu. Je devais être accoutumé à ce qu'on ne me redoutât pas le moins du monde; mais cette impression, venant d'elle, me fit assez de mal pour me rendre contenance. Elle avait toujours évité avec un soin persévérant de se trouver en présence d'un de nous sans autre société; maintenant elle venait à moi de son air le plus tranquille.

« Il fait chaud dans cette salle, dit-elle. Je vous serais reconnaissante de m'accompagner dans une promenade autour du jardin. Quand j'ai joué, je ne puis danser. Cela me fait perdre tout le repos de la nuit. »

» Je me mis à ses ordres, sans toutefois lui offrir mon bras; nous marchâmes quelque temps en silence dans les allées un peu obscures.

» Ce fut elle qui prit la parole :

« Vous n'êtes pas resté ce soir jusqu'à la fin de la pièce, dit-elle. Soyez franc : elle ne vous a pas satisfait, je ne vous ai pas satisfait. Ne faites pas d'objection; je sais, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que mon art m'est encore étranger. C'est en partie ma faute : je joue rarement de tout cœur; j'ouvre la bouche pour répéter ce que me lit le souffleur, uniquement parce que je me trouve en scène et que le public attend. Les autres membres de la troupe, avec moins de moyens peut-être, vont plus loin que moi, parce qu'ils sont entraînés par quelque chose, ne fût-ce que par la vanité. Moi, je ne suis pas même vaniteuse. »

» J'écoutai cet aveu, empreint d'une franchise touchante et proféré d'un ton chaleureux qui ne lui était pas ordinaire, avec moins de reconnaissance que je l'eusse dû. Te voilà encore une fois confident! me disais-je; et voulant presque couper court à ces épanchements, je répondis : « Vous n'avez nul besoin d'être vaniteuse; vous êtes sûre de votre effet dès lors que vous vous montrez. »

» Elle s'arrêta et me regarda à la lueur crépusculaire des étoiles d'un air si grave et si triste, que je fus honteux de mes paroles.

« Je ne puis accepter de vous ce langage, dit-elle; dans la bouche des autres il est fade, dans la vôtre il est dur. Celui qui a comme vous le sentiment musical ne peut pas ne pas comprendre que ces paroles doivent m'affliger. Je ne suis pas vaniteuse, parce que je suis malheureuse. Si le monde et les hommes me plaisaient, il m'importerait de leur plaire aussi.

» Une femme malheureuse, eût-elle au fond le plus grand talent, n'ira pas loin dans notre art. Pour moi, du moins, mes tristes destinées m'ont renfermée en moi-même, m'ont enveloppée de cent voiles épais. Tout sentiment est émoussé en moi; je ne prends aucun intérêt à la vie. Pour celui qui ne peut être content, rien n'a d'importance que ce qui se passe au dedans de lui-même.

Digitized by Google

» Et comment pourrais-je être contente? J'ai grandi, il est vrai, au sein de la légèreté, de l'insouciance; mais elles m'en font frémir davantage, parce que je les ai vues auprès de la misère. Je suis fille d'acteur. A dix-sept ans, je fus vendue par ma mère à un riche Polonais. Pendant trois ans, je voyageai de tous côtés avec lui. Il m'avait épousée dans toutes les formes, mais il ne m'en traitait pas moins en esclave dont la beauté lui plaisait. L'été, nous visitions les Eaux célèbres par leurs maisons de jeu. Il m'enfermait dans sa demeure et souvent me laissait bien des jours sans sortir. Une nuit, il revint, à son heure accoutumée, après la fermeture de la banque. Je m'étais endormie dans la chambre voisine : un coup de feu me réveilla. Il avait perdu au jeu le reste de sa fortune.

» Je vendis parures et vêtements pour le faire enterrer. Ce devoir rempli, il me resta à peine assez pour me rendre à la ville la plus voisine, où il y avait un théâtre. Je ne pouvais choisir la troupe où je voulais entrer : il fallait me trouver contente d'être acceptée dans n'importe laquelle, car je n'avais jamais joué, excepté dans des rôles d'enfant, et il n'était personne qui pût me prendre pour élève. Le directeur s'y offrit bien, mais je vis que je ne devais pas accepter.

» Ainsi donc, je ne suis rien devenue. Cependant mon sang ne se dément pas tout à fait. Il me semble qu'un temps viendra, lorsque le souvenir de mon esclavage sera effacé davantage, où je sentirai tomber cette pierre qui pèse sur mon cœur, et où il se dilatera de nouveau, libre et joyeux. Alors je chercherai de plus grandes tâches et un milieu plus capable de m'élever; actuellement cela ne me servirait à rien, quand même je le pourrais et ne serais pas obligée pour vivre de rester où je suis.

» Et cependant, poursuivit-elle d'une voix qui changea tout à coup pour devenir plus sonore et plus vive, et cependant c'est dommage que, justement aujourd'hui, vous ne soyez pas resté jusqu'au bout. Votre jeu m'avait singulièrement animée. J'ai senti qu'ensuite je tenais mieux mon rôle, quoique je ne sois pas à ma place dans la comédie. Il y avait dans vos sons tant de passion véritable! Et c'est précisément ce que je n'ai jamais rencontré jusqu'ici, tandis que l'ardeur, la fougue et la licence ont obsédé ma vie. »

« Elle parla encore beaucoup sur son art, sur le saisissement que lui avait causé ma musique, et je marchais auprès d'elle comme sous l'influence d'un songe.

« Il est malheureux pour moi que nous partions demain, dit-elle enfin; j'aurais beaucoup appris de vous. Pensez quelquefois à moi

Digitized by Google

lorsque vous ferez de la musique : peut-être cela agira-t-il de loin. Me le promettez-vous ? »

« J'étais incapable de lui répondre. Nous étions revenus à l'entrée du jardin, devant la cour. Un rayon, partant des fenêtres éclairées, venait tomber jusque sur son ravissant visage qui s'épanouissait et resplendissait. Je saisis sa main et la baisai sans dire un mot. Lorsque je relevai les yeux, je rencontrai son regard....

« J'ai eu confiance en vous, dit-elle doucement, vous devriez aussi être plus confiant que vous n'êtes. Vous n'êtes point un enfant de la nuit, quoi que vous puissiez vous mettre en tête, mais un fils du soleil. Adieu ! »

« Elle me prit les deux mains, m'embrassa par un mouvement spontané et rentra dans la maison.

» Dans quelle situation j'étais, je n'essaierai pas de le dépeindre. La tempête, la jubilation et le gémissement d'amour qui s'élevèrent en mon âme — il faudrait pour les concevoir avoir vécu de longues années sous une enveloppe comme la mienne et s'être enfin presque accoutumé à soi-même. Tout ce que je sais, c'est que je restai longtemps, longtemps, étendu sur le gazon, le visage baigné par la rosée, et sans retrouver un sentiment bien net de mon être. Je n'avais plus qu'une conscience confuse du voisinage des hommes, des sons perdus de la musique, de la senteur embaumée des fleurs et de la fraîcheur de la nuit. Une seule chose restait vivante dans ma pensée : j'étais un enfant du soleil !

» Lorsque je me relevai enfin, il devait être plus de minuit. Je sortis en chancelant du jardin et j'entrai dans la cour. Je pus voir par les fenêtres que la fête était depuis longtemps achevée. Quelques jeunes gens seulement étaient assis autour d'une table, dans le milieu de la salle, tandis que les autres, étendus sur des grabats le long du mur, étaient sans doute déjà plongés dans un profond sommeil. Quant à l'étage supérieur, que les acteurs habitaient, on voyait à peine quelques lumières briller encore çà et là.

» Je réfléchissais s'il ne serait pas plus prudent de passer la nuit à l'auberge, car j'avais contracté, sur mon lit de gazon humide, un malaise assez considérable dans tous les membres. Je vois précisément le garçon occupé à fermer la porte de la cour. Je m'approche de lui et le prie de m'indiquer une chambre, la salle étant remplie. Il me considère avec des yeux à moitié endormis; enfin la réflexion lui revient : « Comment, vous êtes encore ici ! J'avais surveillé les portes de la maison, tandis qu'un autre garçon gardait la sortie de la cour,

Digitized by Google

mais je pensais que, malgré nos précautions, vous nous aviez échappé au milieu de ce tumulte. C'était cette belle dame du Numéro 10, qui m'envoyait vers vous. Je vous ai cherché dans tout le jardin, elle ne voulait pas croire que vous étiez déjà parti. »

« Il me tendit une lettre cachetée et resta pour recevoir mes ordres. « C'est bien ! » lui dis-je, et je le congédiai.

» Je m'appuyai au mur de la maison. Mes pieds ne pouvaient plus me soutenir après tant de saisissements et d'orages. La fenêtre voisine donnait assez de lumière pour me permettre de lire :

« J'ai parlé au directeur, m'écrivait-elle; depuis longtemps il désirait rompre avec notre maître de chapelle : il a volontiers consenti à » vous engager à sa place. Il compte se procurer à Cologne quelques » chanteurs et quelques cantatrices pour notre troupe et donner plus » fréquemment de petits opéras. Si vous pouvez être libre, ne fût-ce » que pour un an, partez demain avec nous ou suivez-nous dans quel» ques jours.

» Willy. »

« Une demi-heure après je montais l'escalier de l'auberge. Une lampe éclairait faiblement le corridor sur lequel donnaient les chambres. Je lus les numéros au-dessus des portes : huit, neuf, dix.... là, je soutins le dernier combat.

» Un rayon de lumière passait par le trou de la serrure, j'entendais des pas de long en large dans la chambre; enfin je frappai. Le verrou fut poussé et une main empressée ouvrit : « Je vous attendais, » dit-elle. Sa voix était mal assurée, ses yeux interrogeaient mon visage. Elle avait conservé sa toilette de bal tout entière; la couronne de roses ceignait même encore sa sombre chevelure. Une lumière était sur la table, nous nous assîmes en face : la flamme vacillait devant son haleine.

« Vous avez voulu me faire du bien, commençai-je; je viens vous en remercier. La sympathie que vous m'avez accordée, à moi étranger, m'accompagnera tous les jours de ma vie. Vous non plus, ne l'oubliez pas. Mais ce qui est tellement beau aujourd'hui que j'en pourrais perdre la raison, deviendrait un jour si funeste que nous serions tous deux malheureux : moi, en m'anéantissant; vous, par le remords d'être arrivée, avec les meilleures intentions, à un tel résultat. »

« Je vis qu'elle voulait répondre et je la prévins : sa voix aurait confondu mon sang-froid.

Digitized by Google

« Que vous me soyez chère, vous le savez, poursuivis-je, car vous voulez vous montrer amicale envers moi en me faisant une place près de vous. Mais que je vous aime jusqu'au désespoir, vous ne pouvez le savoir, vous souffririez d'avoir journellement une victime devant les yeux. Après que je vous ai dit ces choses, vous sentez que je me dois de ne plus vous revoir. »

« Je voulais me lever, mais ses grands yeux brillants se tournèrent vers moi :

« Et si cependant vous ne m'aviez rien appris de nouveau? dit-elle de son accent le plus profond; si, à moi aussi, il m'était évident, depuis ce soir, que je ne peux plus être privée de vous? Voulez-vous me sacrifier votre orgueil? le pouvez-vous?

» — Vous vous trompez, répondis-je, la bonté de votre cœur vous abuse. D'après tous les signes de votre affection, je dois croire, il est vrai, qu'il est en moi quelque chose qui a assez de valeur à vos yeux pour vous faire oublier ce que ne me pardonneraient jamais la plupart de vos sœurs.... Mais, quoi qu'il en puisse être, nos sentiments l'un pour l'autre ne sont pas égaux : je vous suis beaucoup peut-être, vous m'êtes tout; vous auriez tort de donner TOUT en échange de BEAUCOUP.

» Je suis une créature souverainement imparfaite; vous, la plus parfaite que mes yeux aient jamais rencontrée. Seul, l'enivrement de la bonté peut vous aveugler assez pour vous empêcher de voir que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Quand je n'aurais pas le malheur de vous regarder avec cette douleur sans espoir, une relation d'amitié même ne nous rendrait pas longtemps heureux. Isolé comme je le suis dans le monde, la compassion des hommes ou leur regard blessant peut ne m'inquiéter guère; mais près de vous, je m'apparaîtrais à moi-même comme une caricature, et je me dirais qu'un reflet de mon ridicule rejaillit sur vous, tandis que maintenant vous portez avec vous la joie et le ravissement. »

« Pendant que je parlais, elle regardait fixement la flamme de la bougie; de temps en temps elle secouait la tête avec un mouvement lent. Je voyais ses yeux s'humecter.

» Ne vous inquiétez pas de moi, poursuivis-je en me levant; je vivrai et je deviendrai, je l'espère, un homme utile, même un homme content. Il est de vieux guerriers auxquels on n'a pu extraire la balle de leur blessure : ils vivent cependant; seulement, dans les temps d'orage et aux jours de printemps le plomb s'agite dans leur membre guéri....

Digitized by Google

Faites l'application de leur sort au mien. Que Dieu vous garde! Conservez-moi un amical souvenir. »

« Elle restait assise, immobile. Je sentis qu'il fallait partir, si je ne voulais me jeter à ses pieds et rétracter mes pauvres paroles; je sortis donc, et elle me laissa faire. Sur l'escalier, que je descendais rapidement, il me sembla m'entendre appeler. Je continuai ma course encore plus prompte, et bientôt j'eus quitté la maison, franchi la porte, longé la rue conduisant au Rhin. Je ne regardai pas en arrière : si elle eût été à la fenêtre et m'eût fait un signe, je serais retourné, et m'en eût-il coûté la vie.

» La cabane d'un marinier était sur le rivage; je parvins à décider ce brave homme à me reconduire sur l'heure à Bonn. Les vagues se brisaient, en sanglotant, à la nacelle; plongé dans les dernières ténèbres de la nuit fuyante, je me sentais ébranlé par mes douleurs. Assis sur le devant de la barque, je fixais les flots du regard. « Si cette frêle planche qui me sépare de l'eau cédait, ce me serait un bien! » pensais-je. Je ne croyais pas pouvoir, de toute ma vie, être une seconde fois si malheureux et si heureux.

» Mais plus je m'éloignais d'elle, plus il me devenait évident que j'avais fait ce qu'il fallait faire. « C'était le caprice d'une grande âme, me disais-je, ou si, dans le moment, c'était quelque chose de plus, ce n'était pas assez cependant pour tenir bon contre tous les caprices de la vie.

» En arrivant chez moi, j'en étais venu à ce point de triomphe sur moi-même que je pus songer à me coucher et à dormir.

» Je dormis en effet quelques heures, et lorsque je m'éveillai la matinée était déjà avancée.

» Mes amis revinrent dans la journée, et racontèrent qu'ils avaient accompagné les acteurs, en bateau, un assez long bout de chemin. On avait remarqué que Willy était très-pâle, mais plus amicale que de coutume, bien qu'elle eût aussi peu parlé. L'un d'eux avait à montrer un gant oublié par elle en quittant l'auberge, et ne s'en savait pas peu de gré. J'écoutai le tout comme si on eût parlé d'une étrangère. La nuit était aussi loin de moi que si des années entières l'eussent séparée de cette heure.

» Dans l'après-midi, le crépuscule approchant déjà, j'étais seul, en face d'un livre, le lisant des yeux, mais, il faut l'avouer, sans que la

Digitized by Google

lecture pénétrât jusqu'à mon esprit : ma vieille ménagère entre et m'annonce qu'une dame est en bas, une parente à moi, qui désire me parler; elle arrive sans doute de voyage, car on a apporté une malle à sa suite; elle paraît jeune, mais c'est tout ce qu'on en peut savoir, car son visage est recouvert d'un voile épais.

» La bonne femme n'avait pas fini de parler que j'avais bondi de mon siége et m'étais élancé en bas de l'escalier; déjà je pouvais voir, par la porte vitrée, une forme élancée, debout près de la fenêtre et se tournant vers le jardin. Un instant encore... et, incapable de dire un mot, incapable même de penser, je m'étais jeté dans ses bras.

» Je fus rendu à moi-même en entendant quelqu'un me demander : « Monsieur est sorti.... » répondit la prévoyante vieille. Elle avait deviné qu'on ne pouvait me déranger.

« Il faut partir d'ici, dit-elle; je ne veux pas retourner sans toi me perdre dans le monde. Hier soir, tu m'avais presque persuadé que nous n'étions pas l'un pour l'autre : tu as le pouvoir de me persuader tout ce que tu veux; j'y ai réfléchi une nuit et un jour, et je n'ai pas trouvé en moi la force d'être si raisonnable. La raison, c'est votre affaire, à vous autres hommes; nous, nous n'avons qu'un cœur, et le mien veut donner tout pour tout. Si ta raison pense cependant que nous devions nous séparer, j'aurai du moins été heureuse encore une fois. J'ai fui notre troupe, personne ne sait quelle route j'ai prise, et nul ici ne m'a reconnue. J'entendais, dans la rue, parler de moi sur mon passage, et je riais sous mon voile. Je savais bien que tu ne pourrais me chasser aujourd'hui. Pense maintenant de moi ce que tu voudras, que je suis une femme inconsidérée, folle, éprise : tout cela est vrai; mais ta fière raison n'y changera rien. J'ai été vendue une fois : comment les hommes auront-ils le courage de me blâmer, si maintenant je me donne pour me consoler de cet opprobre? »

« Ainsi parlait-elle, et tout son être me semblait transformé : elle était devenue vive, mutine, altière, et dans ses yeux il y avait un sourire qui renversa les derniers débris de ma pauvre raison.

» J'envoyai chercher une voiture. Pendant ce temps, nous montâmes dans ma chambre, et elle m'aida à faire mon paquet, toute joyeuse de pouvoir ainsi inspecter mon petit intérieur. Elle jeta dans la malle deux volumes de drames qu'elle trouva sur la table, et me recommanda surtout de ne pas oublier mon violon. Le bonheur nous avait rendus si alertes que nous étions prêts à partir lorsque la voiture arriva.

» Je chargeai ma vieille ménagère d'informer mes amis que je

Digitized by Google

m'étais trouvé inopinément obligé de partir pour un temps illimité. Puis nous nous mîmes en route, dans la voiture fermée, sans qu'aucun passant pût nous reconnaître, grâce à l'obscurité.

» Dans un coin isolé du Siebengebirge, où il est bien rare qu'un étudiant aille égarer ses pas, je me trouvais, par bonheur, posséder une connaissance. Je n'ai, à la vérité, jamais été un explorateur de montagnes; mais j'avais trouvé ma connaissance dans un de ces nombreux villages qui bordent le Rhin. Un jour du printemps précédent, j'avais rencontré à la taverne un homme singulier, qui m'intéressa tout d'abord par une nuance de mélancolie répandue sur son brun visage de soldat. Je lui gagnai le cœur en partageant avec lui une bonne bouteille, et sans doute aussi il eut l'instinct de ma perpétuelle destinée de confident. Il me raconta une douloureuse histoire d'amour, dont le triste dénoûment l'avait décidé à accepter une place de garde forestier dans cette partie sauvage et déserte de la montagne, qui n'était pas, il y a vingt ans, aussi praticable qu'aujourd'hui. Aucun autre ne voulait y aller : tous frémissaient à la pensée de pouvoir mourir et tomber en dissolution dans cette solitude, sans que seulement un chrétien s'en doutât. Un séjour semblable ne pouvait convenir qu'à un cœur blessé. Chaque mois, mon nouvel ami descendait le Rhin pour venir faire une petite excursion dans son village natal et s'approvisionner de vin. Il avait à sa disposition plus de gibier qu'il n'en pouvait consommer, et un ancien soldat comme lui s'entend à la cuisine. Il m'invita à aller chez lui : il pourrait parfaitement me loger, car ce n'était que par une mauvaise habitude qu'il couchait dans le lit de son prédécesseur; l'an XIII et l'an XIV, les généraux eux-mêmes n'étaient pas souvent si bien traités.

» Ce fut sous le toit de cette âme loyale que j'allai cacher mon trésor. Mon bon Lerche ouvrit de grands yeux lorsque je lui annonçai que nous recourions pour quelque temps à son hospitalité. Puis il me fit de la tête un signe de compréhension et soupira. Une heure ne s'était pas écoulée, que déjà il se serait jeté au feu pour Willy. Du reste, il n'y aurait pas eu besoin pour cela d'un cœur moitié si tendre que le sien; si elle m'avait toujours paru aimable, il faut avouer que dans cette solitude, elle le fut cent fois plus.

» Je ne sais comment s'écoulaient nos jours. Le soleil resplendissait, la forêt entourait notre séjour, les deux chiens de notre hôte jouaient autour de nous, le ruisseau babillait à peu de distance; nous nous asseyions, nous nous promenions, nous parlions, nous nous taisions, comme le cœur nous en disait; et la nuit arrivait, toujours inattendue,

Digitized by Google

tant la journée avait vite passé. Quelquefois, montant sur une hauteur, nous nous arrêtions au-dessus des écueils, nous planions sur le monde, et sur le Rhin fourmillant d'animation et de vie. Je regardais ma bien-aimée : impossible de surprendre dans l'expression de son visage le plus fugitif désir de retourner au monde qu'elle avait abandonné.

» Quelquefois elle lisait dans les livres que nous avions apportés et me priait d'improviser sur le violon. Je me tenais dehors, appuyé à un tronc d'arbre, et je la regardais par la fenêtre aller et venir dans la chambre, le livre dans la main gauche, gesticulant vivement du bras droit. Je m'arrêtais alors : je voyais l'animation brûlante de ses joues monter jusqu'aux yeux.

» — Je fais des progrès, disait-elle : tu es un bon maître et j'apprends facilement. »

« Un soir, je lui proposai de lire une pièce ensemble : j'ouvris un volume au hasard et je tombai sur *Othello*. « J'ai déjà joué Desdemona, dit-elle ; mais mon Othello ne prêtait pas à l'illusion. Je crains de n'avoir encore rien compris à ce rôle. »

« Nous nous mîmes à lire, ou plutôt je lus le tout, lui laissant seulement à débiter son rôle. Au commencement, son ton était indécis, mais bientôt elle pénétra dans l'esprit le plus intime du personnage, si bien tiré de la plénitude de l'âme. Elle ne resta pas longtemps assise. Dès que l'animation l'eut saisie, elle se leva et son geste accompagna ses paroles. Lorsqu'elle n'avait rien à faire, elle se tenait à la fenêtre, les bras croisés, le regard abaissé vers la terre. Puis, avec la réplique, revenait l'animation. Dans la scène où Desdemona se fait aider par Émilie à se déshabiller, elle joua assise et dit les deux rôles. Ce sentiment d'oppression pleine de pressentiments qui se révèle dans la romance du Saule, comme un chant d'oiseau craintif par un temps d'orage, m'ébranla jusque dans les dernières profondeurs de mon être. Elle chanta ces strophes plaintives d'après une mélodie que j'avais composée récemment sur le violon et qu'elle m'avait prié de lui rejouer. Lorsqu'elle demanda pour la seconde fois :

« Ferais-tu de même pour le monde entier ? » Puis : « Je veux mou-
» rir, si je fais un mal semblable, fût-ce pour le monde entier.... »

« Le livre me tomba des mains, je ne surmontai plus mes larmes, et tous deux, riant de bonheur et sanglotant, nous nous pressâmes dans les bras l'un de l'autre.

» Le reste de la soirée, je fus distrait et silencieux. Elle ne s'en fâcha pas, pensant que c'était la réaction de notre lecture. Elle était calme,

Digitized by Google

mais plusieurs fois elle me dit : — Je n'ai jamais été si heureuse. On ne peut devenir plus heureux que je ne suis. »

» Ces paroles mûrirent ma résolution.

» A minuit, lorsque je fus sûr qu'elle était endormie, je me levai. Les rayons de la lune éclairaient son beau visage : je la contemplai un instant, écoutant sa respiration douce et calme comme celle d'un enfant. Je pressai d'un baiser sa chevelure souple, et sortis de la chambre avec précaution.

» Notre hôte était couché sur le lit qu'il s'était improvisé depuis quinze jours déjà, près du foyer de la petite cuisine : — Lève-toi, mon vieil ami! lui dis-je, lorsque, tiré de son sommeil léger, il eut levé sur moi des yeux surpris. Nous sortîmes dans le bois, les chiens ne firent aucun bruit. Je lui dis qu'il fallait que je partisse, et lui remis une lettre que j'avais furtivement écrite pour ma bien-aimée : j'y prenais congé d'elle pour toujours. La prière de ne pas douter de mon cœur parce que déjà je me séparais d'elle était inutile : nous nous connaissions, elle savait ma résolution inébranlable de ne pas être auprès d'elle dans le monde. Elle savait aussi qu'aucune crainte misérable ne me chassait loin d'elle. Un bonheur comme le nôtre pourrait pâlir si l'automne nous trouvait encore dans la forêt; et, s'il faut faire le nécessaire, il ne faut pas s'y faire forcer. Je lui disais encore que maintenant je pouvais la quitter, puisque je ne la laissais plus seule : le génie lui restait pour compagnon; elle avait maintenant une tâche et un avenir. Je la priais de m'écrire, de ne pas m'oublier. Que si cependant elle trouvait dans le monde un autre bonheur, elle ne le repoussât pas à cause de moi.

» Je demandai à Lerche s'il pourrait se résoudre à quitter son désert pour rester auprès d'elle tant qu'elle ne le renverrait pas. — Il serait capable de la suivre dans l'enfer, me jura-t-il solennellement. Je l'avais bien deviné. Je lui remis tout l'argent que j'avais apporté avec moi, une somme suffisante pour les premiers temps, et lui fis promettre de m'écrire immédiatement si sa maîtresse se trouvait dans l'embarras. Nous nous dîmes adieu. — Vous pourriez prendre un des chiens, me dit-il, mais il vous quitterait; tous deux se sont tellement accoutumés à cet ange!... Le ciel sait comment vous supporterez ce départ!

» Ce fut ainsi que je la quittai; mais quelle que fût la violence de la lutte, j'emportais la plus douce des joies dans mon cœur. Je marchai toute la nuit. De temps en temps seulement je m'arrêtais et je prêtais l'oreille... Je ne devais plus entendre sa voix. J'emportais mon violon

Digitized by Google

avec moi; j'avais laissé tout le reste. Lorsque le soleil se leva, je jouai la romance de Desdémona, et je pleurai encore une fois jusqu'à ce que je fusse rassasié... Je terminai ensuite mon voyage.

» Le lendemain je reçus une lettre d'elle : elle l'avait écrite dans la première douleur de sa matinée solitaire. Malgré sa souffrance, elle me disait cependant qu'elle espérait reprendre possession d'elle-même avant de retourner parmi les hommes. Elle comptait aller chercher un engagement à Francfort. Elle sentait maintenant qu'une artiste était en elle, et savait quand la première étincelle de cette flamme était tombée dans son cœur.

» Bientôt après elle m'écrivit de Francfort, m'annonçant qu'elle y resterait. Le fidèle Lerche ne voulait pas la quitter. Je lui répondis avec toute la flamme que je sentais, avec tout le calme auquel je pus me contraindre. Désormais le mot de désir ou d'espoir ne fut jamais prononcé dans nos lettres.

» Il ne s'écoula pas longtemps sans que les gazettes fussent remplies de ses succès. Il y eut parmi mes camarades bien des commentaires sur ce sujet. Il en était peu qui l'eussent crue capable de remporter jamais d'autre triomphe que celui de la beauté. Elle m'écrivait sur tout ce qui concernait son art : les trésors de la plus incomparable nature se déployaient à mes yeux. Quelquefois seulement une appréhension s'élevait dans mon âme en voyant avec quelle ardeur dévorante elle embrassait chaque rôle nouveau, et je la conjurais de ne pas se consumer. Elle me tranquillisait en m'assurant gaiement qu'elle n'avait jamais connu la santé comme elle la connaissait maintenant.

» Et ainsi je vivais d'une vie radieuse, bien qu'elle fût désormais voilée par l'ombre; mais le soleil de ces deux semaines dans la montagne suffisait à l'illuminer.

» Quelques années s'étaient écoulées, et pendant le travail sans trêve ni relâche du dernier examen, je n'avais eu d'autre joie que de voir s'augmenter mon trésor de lettres. De temps à autre, quelqu'une de mes connaissances qui l'avait vue jouer à Francfort, épanchant son cœur enthousiasmé dans mon cœur, me faisait bien encore perdre le sommeil d'une nuit. Mais ma résolution de ne pas la revoir tint bon contre toutes les tentations.

» Un jour arriva de Francfort une lettre de la main de Lerche. Elle contenait un billet d'elle, écrit au crayon, dans le lit, et plus passionné que nous ne nous l'étions permis jusque-là. Comme je m'enivrais du charme inaccoutumé de ce langage, mon regard tomba sur la feuille de dessus, entièrement écrite par Lerche :

Digitized by Google

« Elle n'est plus ! me disait-il. Hier soir elle a joué pour la première » fois Desdémona avec un succès inouï. Je l'accompagnai à la sortie du » théâtre ; elle était très-fatiguée, et se mit au lit sans prendre une » bouchée. Le lendemain, vers dix heures, je frappai à plusieurs re- » prises : rien ne bougea, je fis forcer la porte : elle était au lit, les » yeux fermés, et rien ne pouvait plus l'éveiller. Le médecin pense que » ç'a été une apoplexie. J'ai ramassé le papier qui était sur la couver- » ture, et vous l'envoie ci-joint. J'ai aussi coupé de ses cheveux pour » vous ; je vous les porte moi-même. »

Le narrateur se tut et se leva du siége dans lequel il s'était enfoncé. Il s'approcha de la fenêtre et y resta longtemps. Quant à moi, ses paroles vibraient dans mon âme, et mes yeux ne pouvaient se détacher du tableau. Enfin il ferma la fenêtre, revint s'asseoir près de la table, et remplit les verres :

« Buvons encore une fois ensemble, me dit-il. Vivent les vivants et les immortels ! Allons, trinque avec moi. A celui qui a appris cela de ma bouche, à celui-là, je dois lui dire toi ! »

Il m'embrassa, prit la lampe et me conduisit à la chambre qui m'était préparée. « Moi, je passe la nuit près de mon trésor », dit-il en souriant et m'indiquant le canapé placé sous le tableau.

J'y jetai encore un dernier regard. Le lendemain, lorsque je vins faire mes adieux au juge, le rideau était baissé.

(*Traduit de l'allemand de M.* PAUL HEYSE.)

Digitized by Google

DE L'ART ALLEMAND

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Düsseldorfer Künstler aus den letzten fünf und zwanzig Jahren, von Wolfgang Müller. — Leipzig, 1854.

Der Moderne Vasari. Erinnerungen aus dem Künstlerleben, von Wilhelm Schadow. — Berlin, 1854.

IV.

L'ÉCOLE DE DUSSELDORF.

« Comment la ville de Dusseldorf devint-elle une école d'art?

» Cette question embarrassera les historiens dans l'avenir.

» Dusseldorf compte parmi les plus jeunes et les plus insignifiantes villes des bords du Rhin. Les environs ne possèdent ni coteaux, ni forêts; ils n'ont pas non plus le caractère pittoresque que donnent à la Hollande des eaux abondantes et une atmosphère vaporeuse. Dans le passé, Dusseldorf n'offre rien à l'imagination; dans le présent, sa vie est celle d'une ville provinciale prospère. Le regard de l'artiste ne trouve pas là un point où se reposer.

» Si l'on compare Dusseldorf, non pas avec les anciens foyers des beaux-arts, mais seulement avec Munich ou Berlin, l'on a peine à se figurer la ville rhénane comme un centre d'activité artistique. Munich et Berlin sont des résidences; leur importance politique et sociale est considérable. La vie, le mouvement de la civilisation s'y développent simultanément dans toutes les directions....

Digitized by Google

» C'est le hasard (on chercherait vainement une meilleure explication) qui a fait de Dusseldorf l'une des deux capitales de l'art allemand moderne[1]. »

Munich est la capitale de l'art monumental; l'architecture y appelle à son aide la statuaire et la peinture à fresque. Dusseldorf est uniquement une académie de peinture à l'huile. Elle ne produit que des tableaux de chevalet.

Les ducs de Berg avaient enrichi Dusseldorf, leur résidence, d'une galerie de tableaux, que le grand-duc de Berg Maximilien-Joseph transféra à Munich lorsqu'il monta sur le trône de Bavière, en 1806[2].

Privée des modèles des maîtres, sa seule ressource artistique, l'académie des beaux-arts, qui existait depuis 1767, languit sous la domination française, et ne se releva qu'en 1821, lorsque le gouvernement prussien appela de Rome M. Cornelius et lui confia la direction de l'école de Dusseldorf, devenue ville prussienne.

Un grand nombre d'artistes, parmi lesquels Stürmer, Richter, G. Kaulbach, Eberle, etc., etc., se groupèrent autour de M. Cornelius. Cependant ce n'est pas lui, mais son successeur, Guillaume Schadow, nommé en 1827, qui a donné un essor nouveau à l'académie et doit être considéré comme le fondateur de l'école de Dusseldorf proprement dite.

M. Cornelius ne s'est jamais appliqué avec succès à la peinture à l'huile; il n'aime que la fresque. Aussi fit-il entreprendre à ses élèves de Dusseldorf des séries de grandes fresques, dont les unes n'ont jamais été achevées, et les autres, reprises plusieurs fois, n'ont obtenu aucun succès. La fresque ne supporte pas la médiocrité. D'ailleurs, ce procédé n'est ni dans le goût, ni dans les habitudes, ni dans l'esprit des écoles rhénanes. Que devient un art monumental dans des villes où ne siége aucun gouvernement? M. Cornelius se posa la question sans doute, et, appelé à décorer la glyptothèque de Munich, il n'hésita pas à partir, et à emmener ceux de ses élèves dont il voulait faire ses collaborateurs, sauf à n'être plus que de nom directeur de l'académie de Dusseldorf.

Lorsque Guillaume Schadow fut appelé à le remplacer, il ne venait pas d'Italie. Il avait quitté Rome en 1819, après un séjour de neuf ans, pour se rendre à Berlin auprès de son père, le statuaire Godefroy Schadow, directeur de l'académie des beaux-arts, l'un des premiers

[1] Anton Springer.

[2] Cette collection forme la Pinacothèque ancienne de Munich.

Digitized by Google

qui eussent remis la sculpture en honneur à Berlin, et encore aujourd'hui vivement regretté, « moins comme artiste, dit M. Hagen, que comme le père de famille des artistes berlinois. Il comptait dans leur cercle beaucoup de ses parents. Des fils de son premier mariage, l'un (Rodolphe) était sculpteur, l'autre (Guillaume) est peintre; un de ses fils du second lit (Félix) est peintre aussi. Enfin le sculpteur Émile Wolff, les peintres Bendemann et Jules Hübner sont ses neveux. »

A son tour, Guillaume Schadow, habitué à cultiver l'art en famille, s'est regardé comme le père de l'école de Dusseldorf, dont il a fait une véritable famille. Ses parents Bendemann et Hübner, plusieurs de ses élèves, entre autres Lessing, le suivirent à Dusseldorf.

Dès son arrivée, Guillaume Schadow entre dans une voie tout opposée à celle de son prédécesseur. Appréciant avec raison la science du dessin, l'habileté manuelle, l'imitation de la nature, le nouveau directeur établit le modèle vivant dans l'atelier. « La nature, dit-il, veut être peinte d'après nature. » Puis il exige que ses élèves peignent leurs propres portraits, et il leur donne un bon exemple à suivre en retraçant la belle tête d'Immermann. Cet ouvrage, d'un style simple, grand, un peu sévère, le plus beau portrait qui fût à l'exposition de Munich, rappelle l'école de M. Ingres. « C'est toujours un talent incomplet, dit encore Schadow, que celui d'un artiste qui exécute de grandes compositions et ne peut peindre un portrait. » M. Cornelius, clairement désigné par cette allusion, professe de son côté un profond dédain pour l'école de Schadow, qu'il trouve sans caractère et sans force; aussi a-t-il déclaré que le seul homme à Dusseldorf est madame Élisabeth Jérichau-Baumann[1].

Les leçons de Schadow ont formé les peintres les plus habiles de l'Allemagne. Tout en obligeant ses élèves à lutter par beaucoup de travail contre les difficultés matérielles de l'art, il respecte l'inspiration individuelle. Des peintres d'histoire, des paysagistes, des peintres de genre sont sortis de son école. Si l'on remarque entre leurs œuvres trop d'affinité, s'ils ne se sont pas tous développés avec la liberté que leur laissait le directeur, celui-ci n'en est pas responsable.

Le séjour de Dusseldorf, qui n'offre aux artistes aucun attrait, aucune distraction étrangère, a été une cause de monotonie dans le talent. Schadow, Immermann et F. Mendelsohn-Bartholdy, s'associèrent, il est vrai, pour imprimer une forte impulsion à l'art dramatique, à l'art

[1] Cette femme de talent compose ordinairement des scènes de petits paysans, remarquables par la vérité, la vigueur et la rudesse des formes.

Digitized by Google

musical et aux arts plastiques, mais leurs belles tentatives eurent toujours un public trop restreint. Acteurs et spectateurs, auditoire et virtuose, tous étaient artistes, tous vivaient au milieu d'une atmosphère locale que nul grand courant ne renouvelait.

« Les artistes de Dusseldorf avaient adopté la coutume de travailler tous ensemble dans les bâtiments de l'académie. Aucun d'eux ne songeait, lorsqu'il était expert dans la partie matérielle de son art, à devenir son propre maître. Cette douce cordialité, cette vie commune avaient infiniment de charmes. Dans l'atelier, l'un se serrait contre l'autre, et les heures de loisir étaient encore consacrées à la visite de quelques ateliers. Dans de telles circonstances, les idées de l'un finirent par se trouver enchaînées aux idées de tous. De là sont nées toutes les Gretchen, toutes les Geneviève, les petits Chaperon-Rouge, etc., etc. Les couleurs aussi se propagèrent sur les palettes comme une contagion. Quelle joie dans la sainte cité lorsqu'un de ses membres trouvait un effet nouveau, un perfectionnement quelconque dans le coloris! La découverte était annoncée dans toutes les régions. Le peintre d'histoire, comme le paysagiste, appliquait l'heureuse invention; de telle sorte que non-seulement par le choix des sujets, mais encore dans la distribution des couleurs, se manifesta l'unanimité charmante et toute fraternelle, mais parfois puérile aussi, qui pendant un certain temps a été en parfait accord avec le goût du public allemand[1]. »

Guillaume Schadow, à qui d'autres chefs d'école reprochent la confiance, l'intimité, les allures libres de ses élèves comme une atteinte à la dignité de professeur, voyait chaque jour s'augmenter sa nombreuse famille. Allemands, Norvégiens, Belges, Slaves, Américains, tous accouraient avec enthousiasme vers l'académie de Dusseldorf, qui devint la plus considérable d'Allemagne et compta jusqu'à trois cents élèves.

Préoccupé de leur avenir, le directeur y pourvut par une institution qui a mis les artistes en rapport direct avec le public : le « *Kunstverein* » de Dusseldorf.

« Les premières associations de ce nom furent établies à Munich et à Berlin, mais le Kunstverein des provinces rhénanes et de Westphalie comprit seul où le besoin d'aide se faisait réellement sentir, et depuis, toutes les institutions du même ordre qui se sont fondées dans les grandes et les petites villes se sont modelées sur celle de Dusseldorf[2]. »

[1] Wolfgang Müller.
[2] V. Hagen.

Digitized by Google

Le Kunstverein de Dusseldorf se chargea de procurer aux peintres des commandes monumentales; cependant, par la force des choses, tous les *Vereine* sont devenus des bazars de tableaux de genre et de paysage, les seuls ouvrages qui soient à la portée de la fortune des particuliers. Après que les premières toiles de Dusseldorf eurent été enlevées avec fureur, les imitateurs sont venus, qui ont couvert l'Allemagne des tableaux les plus insignifiants, et ont amené une réaction injuste contre l'école de Dusseldorf; car on ne doit pas confondre des peintres de genre du talent de Schrödter et de Hasenclever avec les peintres de genre de Vienne ou de Berlin.

Désormais, les Kunstvereine peuvent encore assister utilement les artistes, mais le bien que ces associations font à l'art allemand semble fort douteux à quiconque visite leurs expositions permanentes.

L'école de Dusseldorf devait nécessairement tomber dans la peinture de commerce; cependant les noms de Sohn, d'Hildebrandt, de Hübner, de Charles Lessing, tous peintres d'histoire, nous obligent à ne pas chercher seulement dans l'abus de la peinture de genre l'amoindrissement de l'académie de Dusseldorf.

On ne peut le nier, les idées exclusives, intolérantes, auxquelles M. Schadow s'est abandonné depuis quelques années ont trop secondé les circonstances défavorables. Le vieux Godefroy, directeur de l'Académie des beaux-arts de Berlin, qui n'avait pas les mêmes principes esthétiques que son fils Guillaume, avait rendu celui-ci conciliant et modéré comme il convient à un professeur et à un homme d'une intelligence très-étendue, spéculative plutôt qu'enthousiaste, et d'une supériorité plus incontestable dans la critique que dans la création d'une œuvre d'art.

Malgré sa ferveur de converti, et bien qu'il ait toujours considéré la peinture religieuse comme l'expression suprême de l'art, Guillaume Schadow conserva la tolérance des doctrines tant qu'elle fut pour lui un devoir filial. Les influences de sa famille luthérienne, et surtout son père, auteur du monument de Luther, ont protégé longtemps, mais pas toujours, les hérétiques contre les anathèmes du maître catholique.

« Autrefois, dit encore M. Hagen, Schadow, à ses leçons de l'académie comme dans son commerce journalier avec ses élèves, se montrait constamment aimable, affectueux et d'une bienveillance égale. Il était aussi bien disposé en faveur du paysagiste et du peintre d'histoire que du peintre de genre. En ce temps-là, c'était l'homme et le talent, et non pas les tendances, qui attiraient son intérêt.

Digitized by Google

Depuis son retour d'un second voyage à Rome (1830), le directeur a modifié sa manière d'être. Cette tendance nouvelle et regrettable, inaperçue d'abord, a fini par prendre le dessus dans l'esprit de Schadow; mais lorsqu'il a entrepris de donner à son école une direction exclusive et ascétique, ses principaux disciples avaient atteint déjà la maturité de leur talent, et ils se sentirent la force de résister aux entraînements du maître.

Le directeur dont l'intelligence si vive, si pénétrante, si élevée, avait exercé sur ses élèves un ascendant d'autant plus absolu qu'il était plus voilé, l'artiste dont la riche nature inspirait la jeunesse, lui donnait le goût du travail et ranimait toujours ses forces, a causé la faiblesse actuelle de l'école et son état de division intérieure. Renonçant à ses idées tolérantes, Schadow est devenu un zélateur de la foi, et il s'est fait de la religion une fausse mesure pour peser les créations de l'esprit. Il en est venu un jour à déclarer qu'il ne visiterait plus l'atelier de Lessing tant que celui-ci consacrerait son talent à l'hérétique Jean Huss. Cette menace fit dire à Lessing : « Des chrétiens m'empêchent de peindre un saint[1]. »

Peu s'en fallut que Lessing, la plus grande illustration de l'école, ne désertât dès lors Dusseldorf. Enfin, Schadow, l'excellent maître qui avait contenté tout le monde, trouva le moyen de ne plus contenter personne. Les protestants lui reprochent sa prédilection exclusive pour les tableaux de sainteté, et un discours qu'il prononça au congrès scientifique de Strasbourg en 1841[2]. De leur côté, les artistes catholiques nés à Dusseldorf le voudraient plus intolérant, et l'accusent de laisser envahir l'académie par les *pinceaux berlinois*, c'est-à-dire par ses parents, ses amis personnels et ses concitoyens protestants.

Les deux partis protestant et catholique armèrent en secret. La scission éclata en 1844, à l'occasion d'une solennité religieuse.

« La singulière fête qui fut célébrée au Dom de Trèves[3], où l'on entendit les fidèles s'écrier : « Sainte tunique, priez pour nous! » fut accueillie par les artistes avec des sentiments très-divers : d'un côté, les rires et les moqueries; de l'autre, des prières redoublées et une apologie complète de la fête. Alors parut une caricature dessinée par un catholique d'esprit libéral; aussitôt un peintre plus croyant attaqua

[1] Hagen, 8e leçon.

[2] Dans ce discours français, ayant pour sujet l'influence du christianisme dans les arts, l'auteur a émis beaucoup d'idées justes et belles, mais aussi des jugements d'une partialité réelle.

[3] En l'honneur de la relique qu'on nomme « la sainte robe. »

Digitized by Google

dans les journaux l'auteur de la caricature. Ce furent deux frères jumeaux, deux frères ennemis, tous deux élèves de l'académie, qui ouvrirent la campagne.

» Le catholicisme a définitivement triomphé, et il condamne chaque jour, comme profane et mondain, tout ce qui n'est pas peinture d'église [1]. »

Les peintres d'église, qui forment un cercle entièrement fermé, n'ont plus aucun lien de société ou autre avec les académiques; ainsi l'école de Dusseldorf a vu finir ses beaux jours. La dispersion a complété ce que le schisme avait commencé. MM. Bendemann et Hübner ont quitté Dusseldorf et se sont fixés à Dresde. Le premier a décoré l'intérieur du palais du roi de Saxe; le second, auteur du célèbre tableau de *Frédéric II mourant*, a été nommé conservateur de la galerie des peintures de Dresde, et il en a rédigé le catalogue, dont l'introduction historique est d'un haut intérêt.

Guillaume Schadow cherche, dit-on, à atténuer les suites de son intolérance; il est trop tard pour relever une école qui n'a pas sa raison d'être naturelle. D'ailleurs, le grand artiste, douloureusement atteint d'une cécité presque complète, a dû abandonner ses pinceaux; mais, toujours actif, toujours désireux de propager ses idées, Schadow a consacré ses tristes loisirs à écrire *le Moderne Vasari*, ouvrage qui contient des anecdotes et des récits intéressants sur les artistes allemands, et des critiques d'art d'une grande valeur [2].

De tous les artistes de Dusseldorf, nous ne mentionnerons plus que le plus célèbre, Lessing, paysagiste du premier ordre et l'un des meilleurs peintres d'histoire de ce temps-ci.

Charles-Frédéric Lessing, né à Breslau en 1808, est fils d'un magistrat et petit-neveu du poëte Lessing. L'instruction paternelle que reçut le jeune Charles fut plus sévère qu'efficace. Chasser violemment son fils de la salle d'étude, lancer à sa poursuite les livres qu'il n'avait pas lus ou compris, telle fut la méthode employée contre l'enfant paresseux. L'insuccès de son enseignement détermina le père à envoyer Lessing chez sa grand'mère, à Berlin, pour y étudier l'architecture sous la direction de Schinkel.

Le jeune homme prit l'habitude de disparaître dès le matin, sans donner de ses nouvelles, et de ne rentrer qu'à la nuit. Un jour qu'il était absent comme à l'ordinaire, l'aïeule aperçoit dans le foyer un pot

[1] Hagen.

[2] Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Bendemann a été nommé directeur de l'académie de Dusseldorf.

Digitized by Google

de terre soigneusement fermé : elle soulève le couvercle, et découvre avec horreur un bras d'enfant. Le futur peintre, qui se livrait à des études anatomiques, avait eu recours à la cuisson pour séparer la chair et les os. La pauvre femme, effrayée, pensa chasser son petit-fils. Lessing subit néanmoins les examens préparatoires des architectes, comme il pouvait le faire, n'ayant point paru à l'académie, et toujours occupé à de longues promenades, à de véritables voyages pédestres autour de Berlin, où son imagination cherchait des aspects pittoresques de la nature.

Léssing, en artiste très-doué, est capable d'une forte application à l'étude, mais à sa manière et à ses heures. Il n'est pas de ceux qui s'enferment des jours entiers entre les murs de l'atelier. Amateur passionné de la chasse à courre, cavalier renommé, Lessing a montré dans plus d'une de ses compositions qu'il sait manier les armes et maîtriser un cheval fougueux.

La vocation de paysagiste se manifesta décidément chez Lessing à la vue de quelques paysages de Friedrich, et surtout à la suite d'une excursion à l'île de Rügen. Après avoir pris des leçons de deux maîtres, Charles Lessing peignit un cimetière, début tellement remarquable que le Kunstverein de Berlin paya le tableau le double de ce que le jeune auteur en demandait. Lessing exécuta ensuite quelques copies pour Guillaume Schadow, qui se l'attacha, et en 1827 l'emmena à Dusseldorf, avec Sohn, Hildebrandt et Hübner.

Le comte de Spee commanda à Lessing des tableaux à fresque représentant la vie de Barberousse. Lessing composa la *Bataille d'Iconium*, mais abandonna promptement le procédé de la fresque pour revenir à la peinture à l'huile.

Il peignit ensuite deux sujets tirés d'une ballade d'Uhland. L'un des deux, *le Roi et la Reine pleurant la mort de leur fille*, a produit une immense sensation[1]. « Ce deuil, dit M. Hagen, a ouvert la longue série des convois funèbres et des convois de prisonniers. La multiplicité des imitations amoindrit bientôt les impressions que nous cause la première manifestation d'une idée. Le maître qui avait construit le moule l'a rejeté après s'en être servi une seule fois; mais les élèves et les admirateurs dévoués l'ont recueilli avec trop d'empressement. »

M. Lessing a insensiblement élargi ses voies : du paysage passant au genre historique, il s'est enfin fixé à l'histoire. Son ambition suprême aujourd'hui est d'être nommé *le peintre protestant*. En effet,

[1] Le tableau est à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

il s'était préparé de longue main, par des efforts concentrés sur un point historique particulier, à la protestation qu'il a opposée au catholicisme de son maître Schadow.

« Lessing prit part aux agitations religieuses dont nous avons parlé et se sentit entraîné par elles vers la peinture d'histoire proprement dite. Pour atteindre son but, il poursuivit avec persévérance ses études artistiques et des études d'un ordre plus général; il s'appliqua à la lecture des livres d'histoire et à l'examen des collections de portraits qui devaient lui servir à représenter les grandes scènes de l'établissement du protestantisme. »

En 1836, Lessing peignit *la Prédication des hussites;* puis son œuvre capitale, l'*Interrogatoire de Jean Huss*. Ce tableau fut acheté pour la galerie de l'institut Städel, à Francfort. M. Philippe Veit, directeur de cet institut, avait déjà témoigné son déplaisir de l'acquisition de deux autres toiles du peintre protestant; l'introduction de Jean Huss dans le sanctuaire combla la mesure. Philippe Veit donna sa démission; fait regrettable, parce que la haine contre l'hérésie peut sembler, en cette circonstance, fortifiée par une rivalité de talent.

Le tableau de *Jean Huss devant le concile* est assurément l'un des plus beaux, si ce n'est le premier des tableaux d'histoire composés depuis une trentaine d'années. Le sentiment et le caractère historiques atteignent dans cet ouvrage une élévation qui ne sera point surpassée.

Lessing n'a pas figuré une des séances solennelles du concile, mais une conférence particulière, ce qui lui a permis de donner plus d'importance à chacun des personnages, et de mettre plus de familiarité et de liberté dans la composition. Jean Huss, debout, la main appuyée sur le cœur, expose ses doctrines avec simplicité; sa physionomie douce et austère, son attitude calme, sont d'un martyr plus encore que d'un apôtre. Tout entier à sa pensée intérieure, il ne regarde pas le monde qui l'environne : il ne voit pas que la trahison trace autour de lui un cercle toujours plus étroit.

Tandis qu'il parle, un vieux cardinal, qui tient ouvert sur ses genoux les livres sacrés, épie le moment où le réformateur va tomber au piége; un autre cardinal, jeune Italien, qui porte empreinte sur ses traits rebondis la cruauté des voluptueux, mollement accoudé, se tourne vers un prêtre de sa suite et se fait expliquer brièvement ce dont il s'agit. Cependant d'autres dignitaires de l'Église écoutent avec respect et sincérité; l'un deux semble méditer une réponse. Le fanatisme et la politique se partagent les physionomies. Des moines, des abbés, se pressent derrière l'hérésiarque, et l'on sent que les plus jeunes, les

Digitized by Google

frères novices, qui n'ont point encore subjugué la nature, sont attirés par une irrésistible sympathie et saisis d'enthousiasme pour la parole éloquente du réformateur.

Rien n'est plus éloigné de la déclamation que le tableau de *Jean Huss*. S'il fallait signaler un défaut dans ce bel ouvrage, ce serait quelque chose d'indéfinissable qui trahit le coloriste de Dusseldorf, l'artiste qui n'a pas visité l'Italie et que les préjugés religieux de son maître ont tenu éloigné de l'antiquité païenne.

Jean Huss au bûcher, *Luther brûlant la bulle du pape*, complètent la série des peintures historiques de Lessing.

Comparant le caractère philosophique ou dogmatique des pages d'histoire religieuse composées par M.. Cornelius avec l'émotion qui anime le pinceau de Lessing, un critique s'étonne du jeu de la destinée qui fait de Cornelius un peintre d'églises catholiques et jette M. Lessing dans l'histoire grave et sombre du protestantisme naissant.

Comme paysagiste, Lessing a une grande variété de tons; mais les qualités du poëte dominent dans ses paysages inspirés immédiatement par la nature comme dans ses paysages historiques.

L'école de Dusseldorf a été et devait être l'objet des jugements les plus contradictoires. Représentée par Lessing, elle sera universellement admirée; mais si l'on veut l'étudier dans les ouvrages des élèves et des imitateurs, plus nombreux là que dans toute autre école, on la définira par son caractère de décadence, le réalisme sentimental.

Contre le réalisme sentimental, qui est à la mode aujourd'hui dans l'école allemande, Guillaume Schadow aurait pu lutter davantage en habituant ses disciples à confronter la nature avec les modèles grecs; néanmoins, le directeur de Dusseldorf a conduit son école dans une certaine voie jusqu'à la perfection.

L'art allemand contemporain lui doit des progrès notables. « Les peintres de Dusseldorf sont grands dans les petites choses, a écrit un artiste célèbre, mais on ne peut dire qu'ils soient petits dans les grandes. »

V.

ÉCOLE DE MUNICH.

Munich, la capitale de l'art allemand moderne, la création du roi Louis, et Munich, la vieille cité bavaroise où gronde l'émeute lorsque le prix de la bière s'élève, forment deux villes distinctes. Dans l'une sont les beaux monuments, dans l'autre les habitants.

Digitized by Google

Si les curiosités de l'intelligence, la science ou les arts vous amènent à Munich, si vous voulez parcourir des galeries, des bibliothèques, visiter un théâtre, des temples et des palais, gardez-vous de suivre le flot de la population, mais plutôt marchez dans le sens inverse. Bientôt les rues vont s'élargir devant vous et les magasins se dissimuler. Les piétons deviennent rares. L'herbe enchâsse les pavés pointus. Ces pavés cessent. Des tourbillons de poussière que les pluies d'été ne peuvent abattre signalent les grandes places de la ville nouvelle. Traversez le plus large, le plus vague de ces espaces ouverts, le « Maximilians platz », et vous atteignez le beau quartier. De là rayonnent des rues spacieuses et alignées, bordées de jardins où s'élèvent des villas simples et élégantes, véritables types de l'habitation privée moderne, que nous aimerions à voir reproduire en ce pays-ci. Plus variées, permettant des habitudes plus individuelles que les maisons de Londres, plus vastes que la maison hollandaise, moins fastueuses, mais plus intimes et plus originales que les lourdes masses de pierres de taille qui forment les nouveaux palais de Paris, les jolies maisons de Munich produiraient partout ailleurs une impression plus riante. La vie est trop absente de cette grande ville inachevée, où l'on passe en revue tous les styles d'architecture, l'ordre ionique de la glyptothèque, non loin du château gothique de Wittelsbach[1] et des pinacothèques, édifices florentins situés au désert. De péristyle en basilique, vous vous trouvez ramené à la rue monumentale entre toutes, la « Ludwigstrasse », qu'il faut admirer en dépit de sa tristesse proverbiale. Pour achever cette promenade artistique d'une mélancolie peu commune, sans soupçonner dans quel temps et dans quel pays vous vivez, entrez sous les arcades du « Hofgarten » où pleurent des fresques pâlissantes; puis, traversant ce noir quinconce, descendez à l'immense jardin anglais que M. de Klenze a orné d'un petit édifice grec, entouré d'ombrages épais et toujours solitaires, que baignent des eaux rapides fuyant vers des rives plus joyeuses.

Munich, le vrai Munich, la ville bruyante, tortueuse, noire, sale, qui ne possède pas un seul monument ancien remarquable, vaut la peine cependant d'être connue à son tour. Laissons les faubourgs qui s'étendent à l'infini, et venons au centre de la vieille ville. Celle-ci a bien son art à elle. Ce sont de tous côtés des murs gris enluminés de peintures, figurant la sainte Trinité, le Père éternel, saint Jean-Baptiste, des saintes Familles, etc. Non-seulement les façades des églises,

[1] Résidence du roi Louis depuis son abdication.

Digitized by Google

mais celles de beaucoup de hautes maisons sont décorées de statues de saints, dont les niches abritent des nuées de pigeons familiers. Nous rencontrons les costumes les plus pittoresques, le grec moderne auprès du tyrolien, et, à chaque pas, des femmes du peuple étrangement coiffées d'une sorte de bonnet à poil, et parées de colliers d'argent à larges fermoirs en verroterie. Mainte petite rue nous mène au « Hauptplatz », dont le centre est marqué par une mince colonne surmontée d'une statue. Des arbustes en fleur, souvent renouvelés, entourent la base de la colonne. Devant ces fleurs on voit un banc où s'agenouillent par tous les temps hommes, femmes et enfants en prières. C'est l'image de la Vierge qui reçoit ce culte extérieur ininterrompu. A l'extrémité de la place se trouve un corps de garde défendu par des canons menaçants; mais la troupe ne sort de son poste fortifié que pour donner pacifiquement son concert quotidien. La musique des régiments et des brasseries, un cirque ou quelque autre spectacle de la foire, deux théâtres populaires où de gros rires accueillent de grosses niaiseries qui ne sauraient amuser un enfant parisien ou berlinois, telles sont les seules jouissances esthétiques dont le peuple de Munich ait besoin. Il semble bien inférieur aux basses classes du nord de l'Allemagne ou de la Hollande, dans l'art d'orner son foyer, de lui donner ce premier degré de confort apparent, qui est l'expression de la dignité morale. A plus forte raison, ce peuple ne prend nul souci des Parthénons construits par M. de Klenze, des fresques de MM. Cornelius, Kaulbach, Rottmann, etc.; et s'il existe une de ces nouveautés qui ne lui soit pas complétement étrangère, c'est la colossale « Bavaria » de Louis Schwanthaler.

A première vue, l'on reconnaît qu'il a manqué aux architectes de Munich ce qu'on pourrait appeler la collaboration des masses, quelque chose qui ne se peut définir, mais qui semble être la loi des proportions dans les œuvres de l'architecture. Se demande-t-on pourquoi le Colisée est indestructible? pourquoi les nefs gothiques sont si vastes, le dôme des Invalides si haut et solennel? A Munich, on peut toujours se demander pourquoi telles dimensions, telle forme, tel site et non tel autre? Le rapport direct entre le principe et la fin n'apparaît qu'à la Glyptothèque, un monument destiné à conserver d'autres monuments. Les autres édifices ne sont pas nés de la nécessité, mais d'une volonté individuelle.

Aussi, considérant l'état arriéré de la population à qui le roi Louis préparait une résidence si belle, les opposants ne manquèrent-ils pas de se récrier. Le pain avant le rôti, les écoles et les voies publiques

Digitized by Google

d'abord, et seulement après les pinacothèques et les Walhalla[1]. L'avenir a donné tort à cette fausse sagesse, et plus que justifié l'initiative de Louis Ier. Avec les années, le vide du trésor s'est comblé; l'accroissement rapide du chiffre des habitants de la ville dénote le bien-être; cependant les pinacothèques et les bibliothèques, qui sont bien des écoles sans doute, restent ouvertes à qui veut s'instruire, et rappellent un règne que les artistes d'Allemagne béniront longtemps comme la meilleure fortune qu'ils aient pu souhaiter.

Le roi Louis, en effet, n'est pas un de ces mécènes officiels qui, parvenus au pouvoir et mus par l'ambition, ou par ce qu'ils croient une convenance de situation, versent l'or dans les mains d'artistes déjà célèbres.

Bien des années avant son accession au trône, le prince Louis de Bavière avait distingué Thorwaldsen, Klenze et Cornelius, pour lesquels il conserva toujours une sympathie particulière.

Nous n'avons qu'indiqué les relations vraiment exceptionnelles, et si importantes pour l'avenir de l'art allemand, qui s'établirent à Rome entre le fils du roi Maximilien et les jeunes peintres ses contemporains. L'adversité les visitait à l'âge où elle établit un lien entre les âmes, fait jaillir l'imagination et décide de l'activité de toute une vie. Une passion dont les ardeurs sont surtout senties aux époques d'invasion et de révolution, le patriotisme s'empara du cœur de Louis de Bavière, qui, douloureusement frappé des souffrances de son pays, conçut dès cette époque le noble dessein de raviver le sentiment national en ressuscitant l'art allemand. Il mit plus tard au service de cette grande pensée une persévérance non moins grande.

Laissons aux politiques l'appréciation des actes des gouvernants, que les gouvernés ont le droit de trouver oppressifs ou blessants; nous qui ne traitons pas ici de ces choses, nous devons rendre hommage sans arrière-pensée au prince héréditaire qui, tout jeune, s'accommoda d'une existence modeste afin de consacrer sa fortune privée à donner quelques travaux aux artistes, qui alors en manquaient absolument, et à disputer victorieusement à l'Angleterre des trésors tels que

[1] Voir Anton Springer. Une cause économique qui a dû déterminer l'emplacement des nouveaux édifices a été le bas prix des terrains à l'extérieur de la ville. Le percement des rues s'effectue plus lentement, l'acquisition des propriétés particulières ayant été fort onéreuse à l'Etat, et l'utilité publique parfois contestée. Maintenant que les édifices sont achevés, à l'exception d'un seul, on procédera sans doute graduellement, sans surcharger le trésor, aux embellissements intérieurs projetés.

Digitized by Google

les marbres d'Égine[1]; qui, devenu le roi Louis Ier, attira de tous les points de l'Allemagne les hommes de talent, et qui, depuis son abdication, a reconquis sa popularité en continuant comme par le passé à diriger et activer le mouvement des beaux-arts à Munich.

Les industries qui se rattachent aux arts libéraux, la peinture sur verre, la porcelaine, l'art du fondeur, la lithographie, la gravure, etc., prirent aussi de l'essor. Nous ne pouvons songer à donner ici une idée de l'œuvre gigantesque que le prince entreprit dès que les trônes d'Allemagne furent raffermis. Tous les monuments de Munich sont décorés à l'intérieur, quelques-uns même à l'extérieur, de peintures à fresques; les reliefs et les statues abondent, et la seule étude de l'architecture exigerait des développements trop vastes pour notre cadre. Voici la liste des principaux monuments fondés par Louis Ier [2] :

En 1816, la Glyptothèque, par M. de Klenze; — 1825 (l'année de l'accession de Louis Ier au trône), la Pinacothèque ancienne, le palais du roi et l'église de Tous-les-Saints, par M. de Klenze; — 1829, l'église Saint-Louis dans la « Ludwigstrasse », par Gärtner; — 1830, le Walhalla à Ratisbonne, par M. de Kleuze; — 1831, l'église gothique de Notre-Dame-de-Bon-Secours, par M. Ohlmüller; — 1832, la Bibliothèque royale; — 1835, la basilique de Saint-Boniface, par M. Ziebland; — 1841, le « *Feldherrenhalle* »; — 1843, le *Ruhmeshalle* »; — 1843, l'arc de triomphe et le palais de Wittelsbach; — 1846, la Pinacothèque nouvelle.

Ceux qui considèrent l'éclectisme des formes comme le signe de l'indifférence ou d'un goût vacillant, ne verront dans l'ensemble des monuments de Munich qu'un jeu archéologique comparable à celui de la villa Adriana, et ne croiront pas à la profondeur du sentiment national qui a produit un art où l'imitation domine.

Les architectes de Munich n'ont pas trouvé de formes nouvelles. Est-ce à dire qu'ils n'aient point eu d'inspiration? et doit-on donner raison à ceux qui ont attaqué M. Léo de Klenze, parce que le monument du patriotisme germanique par excellence, le Panthéon des hommes illustres, élevé sur les ruines du château des Hohenstaufen, le Walhalla enfin, n'est autre qu'un temple dorique?

M. de Klenze a donné d'excellents motifs de son choix : un de ces

[1] Ce fut le peintre et sculpteur Jean-Marie Wagner qui découvrit et acheta pour le prince Louis les célèbres marbres d'Egine, et la plupart des précieuses statues conservées à la Glyptothèque.

[2] Le roi Maximilien-Joseph fonda l'académie des beaux-arts à Munich. Il aimait les arts, mais non pas au même degré que son fils.

Digitized by Google

motifs fait pressentir par analogie les difficultés de l'architecture moderne. Les amateurs allemands du style ogival, qui persistent à se le figurer comme l'art national, le déclaraient seul approprié au Walhalla. M. de Klenze nomma Winckelmann, Gœthe et Charlemagne, parmi les immortels qui ne pouvaient, sans contre-sens, devenir les hôtes d'un édifice gothique, et il employa de préférence et avec un succès complet le style dorique relativement primitif, à cause de sa beauté simple et idéale qui, semblable à la jeunesse, est en harmonie avec toutes choses.

L'architecture aujourd'hui, à Munich comme ailleurs, est un choix dans le passé. Si M. de Klenze eût été seul, ce choix eût été heureux, exclusif et conséquent. Mais M. de Klenze a eu des élèves et des collègues, et de là est venue la diversité des choix et des principes. La critique aurait beaucoup de réserves à faire sur l'architecture à Munich; néanmoins, on doit y reconnaître l'œuvre la plus considérable et la plus satisfaisante de l'individualisme dans l'art.

Poëte et artiste, le roi Louis ne pouvait manquer de respecter l'inspiration chez les artistes. Il est visible que M. de Klenze et ses collègues ont travaillé en toute liberté, et que nulle considération étrangère à l'art n'a jamais troublé l'exécution de leurs plans.

Mais le roi Louis, soumis aux influences variables de ce temps, suivant alternativement les courants contraires de sa nature, a demandé aux arts et à la poésie, non pas une conciliation suprême, mais l'image de sa pensée dominante. L'art chrétien et l'art païen ont tour à tour exprimé l'état de son âme. Que de fois, après une visite à l'acropole, ne s'est-elle pas réfugiée dans la nef gothique!

La vie du roi catholique et philhellène qui releva les universités et les couvents présente des contrastes qui se reflètent dans l'art de Munich.

Si Versailles est l'image de Louis XIV, Munich est une chronique du temps de Louis Ier, et ce qui semble inattendu, surprenant dans cette chronique de pierres, on le comprend devant le beau portrait que M. de Kaulbach a retracé du roi Louis.

Il est remarquable que le seul roi vivant qui ait manifesté un sentiment noble et vraiment désintéressé de la grandeur des arts soit le seul aussi dont un peintre d'histoire ait immortalisé les traits[1]. Sur cette figure originale, intelligente et mobile, où la fantaisie tient sa place auprès de la volonté, on lit avec intérêt mainte révélation biogra-

[1] Ce portrait se voit à la Pinacothèque nouvelle.

Digitized by Google

phique, qui dispose à voir sous un jour favorable les monuments trop divers de l'architecture de Munich.

Si l'architecture est d'une variété excessive, la statuaire au contraire est l'œuvre d'un seul homme : « Louis Schwanthaler, l'infatigable et l'inépuisable. Il n'y a pas à Munich un édifice dont la décoration sculpturale ne soit de Schwanthaler, pas une entreprise considérable à laquelle il n'ait pris part. Le catalogue de ses ouvrages s'élève à plus de deux cents statues ou statuettes, sans parler des bustes en grand nombre, des frises et des bas-reliefs, des tombeaux et des fontaines, des compositions exécutées par des orfévres, et des dessins de peintures murales pour le palais du roi. »

De tous ces objets, les compositions à l'aquarelle, d'après les poëmes d'Hésiode, exécutées à fresque par Hiltensperger, font le plus d'honneur au génie de Louis Schwanthaler. Ses frises et ses frontons forment un bel ensemble, remarquable surtout par l'entente de l'effet; car, vues de près, ces figures se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été exécutées. Fils d'un sculpteur de mérite, Louis Schwanthaler acquit dès l'enfance l'habileté dont il a plus tard abusé au point de n'être quelquefois qu'un décorateur du premier ordre.

La mort prématurée de Schwanthaler n'a point fait cesser le travail dans les vastes ateliers où le secondait la foule des praticiens, et les voyageurs qui visitent sa maison, devenue musée, trouvent encore des élèves occupés à modeler la terre et à sculpter le marbre sous l'œil invisible de leur maître.

On a attribué l'imperfection de quelques-uns des ouvrages de Munich à l'extrême impatience qu'avait le roi Louis de voir réaliser ses idées. Cependant la date des monuments prouve qu'on a mis un nombre d'années suffisant à les construire. Si Schwanthaler et Cornelius se sont trop hâtés dans leur part de travail, ils sont seuls coupables d'avoir accepté des commandes trop considérables. Il semble qu'ils aient voulu imiter l'inimitable puissance de travail des maîtres italiens du seizième siècle.

Louis Schwanthaler peut-être n'eût pas beaucoup gagné en composant moins de statues. Il avait pour ainsi dire l'inspiration à fleur de tête, un génie fécond mais sans contrôle sur lui-même, et à qui la méditation n'apporte aucun secours.

Quant à M. Cornelius, il a volontairement suivi les traces du géant Michel-Ange. Mais bien différent du vieillard qui peignit seul la chapelle Sixtine, M. Cornelius ne met pas la main à ses propres peintures, ce qui lui laisse le loisir de composer indéfiniment. Tant que nous avons

Digitized by Google

ignoré ce fait, nous nous sommes étonné de la quantité innombrable des tableaux petits et grands inventés par ce maître; son imagination nous semblait possédée du mouvement perpétuel. On voit que la chose est plus simple que nous ne pensions d'abord. « Ceux qui demandent à la peinture, avant tout, une satisfaction des yeux, ne comprendront pas la grande réputation du maître. Il ne dompte pas la matière. Il ne sait pas peindre à l'huile, et pour de bonnes raisons il a toujours abandonné le travail de la fresque à des mains étrangères[1]. »

Nous sommes de ceux qui demandent avant tout aux arts plastiques un plaisir des yeux, et, ainsi que le dit M. Springer, nons comprenons difficilement qu'on ait considéré M. Cornelius comme le premier peintre de l'école moderne allemande, et l'un des plus grands maîtres de tous les temps.

Si l'on nous avait chargé d'inventer un supplice infernal pour un artiste, nous l'aurions placé, les mains liées, au milieu de praticiens occupés à exécuter ses dessins, sans qu'il lui fût possible de rectifier ou d'accentuer sa pensée. M. Cornélius s'est soumis toute sa vie à ce supplice; il s'est plus ou moins volontairement lié les mains. Le *Jugement dernier,* à l'église Saint-Louis, est la seule fresque qu'il ait peinte lui-même, et l'infériorité de l'exécution a été si universellemeut reconnue, que l'auteur a tenté d'améliorer le coloris de sa fresque en la retouchant à l'encaustique.

Depuis que la critique berlinoise s'efforce d'abolir le culte idolâtrique dont Cornelius était l'objet, l'on reproche aux Français de désigner sous le nom d'École allemande l'école de Cornelius. Ce reproche tombe sur la critique d'outre-Rhin, qui a fait retentir le nom de Cornelius plus que tout autre. Overbeck, Lessing, Carstens, Rauch, Klenze, etc., auraient été célèbres en d'autres pays; Kaulbach de même, bien qu'il eût été obligé ailleurs de suivre d'autres voies. L'Allemagne seule pouvait adopter comme chef d'école Peter Cornelius. Nous ne saurions citer un seul artiste français vivant qui ait eu chez nous une suprématie incontestée comme celle de M. Cornelius en son pays. C'est pourquoi les étrangers sont autorisés à considérer d'une manière générale l'école de Cornelius comme l'École allemande.

Peter Cornelius, né à Dusseldorf en 1789, se fit connaître par des illustrations du *Faust* de Gœthe et des *Niebelungen*, fut appelé d'Italie à Dusseldorf, et bientôt après attiré à Munich par le prince Louis, qui l'avait connu à Rome et lui demanda des peintures à fresque sur des

[1] Anton Springer.

Digitized by Google

sujets antiques pour l'intérieur de la Glyptothèque. Plus tard, le roi Louis nomma Cornelius directeur de l'académie des beaux-arts à Munich, et lui confia la décoration d'un autre monument de M. de Klenze, la Pinacothèque, puis l'intérieur de l'église Saint-Louis.

En 1841, M. Cornelius passa de Munich à Berlin, où l'esprit critique, plus développé que dans les autres villes d'Allemagne, commença de s'exercer contre lui. Il débuta dans cette ville par un tableau à l'huile, qui ne répondit nullement à l'attente générale[1]. Des scènes d'après le Tasse, où les figures ont neuf têtes de longueur, n'obtinrent pas plus de succès. Enfin les cartons du Campo-Santo ont réparé ces deux échecs. De Rome, où il a fixé sa résidence, le maître envoie ses dessins, primitivement destinés à un monument projeté par le roi de Prusse, et dont rien jusqu'ici ne fait pressentir la réalisation. Quelques-uns de ces dessins, entre autres le carton des *Quatre Fléaux*, que nous considérons comme le chef-d'œuvre de Cornelius, ont été exposés et appréciés à Paris en 1855 :

Nous n'essayerons pas d'analyser ici les cycles des peintures de M. Cornelius. Pour suivre ses développements d'idées, il faut plus de tension d'esprit que pour écouter un opéra en cinq actes. « *Odi profanum* » est la devise du maître. Nous ne sommes pas initié à ses mystères, aussi nous bornerons-nous à transcrire ici les conditions nécessaires à ceux qui veulent s'y faire initier :

« S'il était possible que devant un tableau l'œil embrassât toute la série à laquelle ce tableau appartient, ou si la vue pouvait emprunter à l'imagination la faculté de contempler des développements de temps et de circonstances, ce qui précède et ce qui suit un événement, les causes et les effets, Cornelius serait le plus grand artiste de toutes les époques. Dans l'art de retracer de hautes et profondes pensées en une foule de figures, et de dessiner des poésies, Cornelius n'a point de rivaux. Il semble ironique de dire que les programmes dans lesquels il décrit ses cycles de peintures donnent presque autant de jouissance que ces peintures elles-mêmes. Et cependant ceci est vrai jusqu'à un certain point : sans des études préparatoires spéciales, sans la connaissance positive du système d'idées sur lequel sont fondées les compositions de Cornelius, l'intelligence de ces compositions est impossible[2]. »

On conçoit que les sujets de l'antiquité s'adaptent mal à la nature

[1] *Jésus parmi les patriarches.* Ce tableau se voit à la galerie Raczynski.

[2] Anton Springer.

Digitized by Google

du talent de Cornelius : aussi les salles de la Glyptothèque sont-elles inférieures aux loges de la Pinacothèque, qui ont pour sujet l'histoire générale de l'art et des artistes. Aux loges, ainsi qu'à la glyptothèque, les petits tableaux qui accompagnent les grands ont beaucoup plus de charme que ceux-ci, parce que la lutte entre la forme et l'idée ne prend pas des proportions considérables.

Cependant, si l'on veut voir des séries de peintures murales d'un effet harmonieux, calme et imposant, ce ne sont pas les peintures de Cornelius, mais celles de son élève Henry Hess, qu'il faut regarder. Dans l'église de Tous-les-Saints, de M. de Klenze, Hess a représenté l'iconographie chrétienne complète, et il a contribué pour sa part à faire de cette petite église le chef-d'œuvre de l'architecture religieuse à Munich. Si l'église de Saint-Louis n'égale pas en beauté l'église de Tous-les-Saints, elle est encore bien supérieure à toutes les églises modernes de Paris. L'aspect grave et vraiment artistique des églises et chapelles de Munich est le résultat de l'unité de direction et du soin avec lequel les collaborateurs de M. Cornelius s'appliquent à la même manière de peindre.

Deux questions dont la réponse est douteuse dans notre esprit résument notre opinion sur M. Cornelius. A-t-il obéi à une vocation irrésistible en se faisant peintre ? En qualité de chef d'école, a-t-il exercé une action bienfaisante ?

Assurément, la foule des compositions de M. Cornélius, le mérite d'un grand nombre d'entre elles attestent une imagination créatrice; mais une imagination de poëte (il n'est pas un critique allemand qui ne le salue de ce nom) plutôt que d'artiste. Cet appel intérieur divin, cet ordre impératif qui rend toute hésitation coupable et stérilise toutes les pensées jusqu'au jour de l'obéissance absolue à la voix, M. Cornélius a cru l'entendre; peut-être s'est-il trompé. Il eût été sans aucun doute un homme distingué dans d'autres carrières que celle des arts, et nous serions tenté de croire que les sympathies du roi de Bavière, l'admiration sans bornes de l'Allemagne, M. Cornélius les a dues à des qualités d'esprit et de caractère, à une supériorité générale, à un charme personnel enfin, mais non pas au sentiment de la forme et de la couleur qui constitue l'artiste et qu'il ne possède pas à un haut degré.

A la seconde question, Guillaume Schadow répond que Cornélius a exercé une influence malheureuse sur ses élèves. On peut récuser sur ce point l'autorité du directeur de l'académie de Dusseldorf. Les noms de Kaulbach, de Henry Hess, de Neureuther et de plusieurs autres

Digitized by Google

révèlent dans Cornélius, si ce n'est un professeur, du moins un susci-tateur de talents.

Cependant M. Kaulbach, celui des élèves de Cornélius qui rappelle le plus le maître, doit à sa direction des défauts graves et une tendance erronée. Il a complétement accepté le principe que nous appellerions la décentralisation de l'idée principale. M. Cornélius disperse son idée dans un cycle de tableaux; M. Kaulbach la divise dans une seule composition; comme son maître, il préfère les généralités de la philosophie de l'histoire aux personnifications individuelles de l'histoire narrative. L'immense parti que M. Kaulbach a tiré de ce principe ne justifie pas le principe lui-même.

C'est précisément dans l'œuvre de M. Kaulbach (artiste beaucoup moins aimé que son maître) que l'on a commencé à contester le principe. On s'aperçoit enfin que M. Cornélius a ouvert des voies sans issue; que si elles offrent des perspectives séduisantes, et montrent même un des aspects du vrai, elles n'y conduisent point. M. Kaulbach, la plus brillante figure de l'école, est et doit être une exception unique.

Le talent de M. Cornélius est de ceux que les sévérités de la critique auraient fait progresser, puisqu'elle eût dû lui demander avant tout des améliorations techniques. Cornélius, malheureusement pour son avenir, a toujours été ménagé, tandis que les attaques vont se perdre contre des hommes comme Overbeck ou Ingres, dont l'habileté est incontestable et l'idéal tellement fixe qu'ils ne peuvent céder, et ne triomphent qu'en vivant assez longtemps pour s'imposer.

Quitter le domaine légitime des arts plastiques, où de van Eyck à Phidias, de Rembrandt à Léonard, les profondeurs des passions humaines, la sereine vision de l'infini, se trouvent assez bien exprimées, ce semble : cela s'est appelé en Allemagne reculer les limites de l'art. Formule précieuse, à laquelle MM. Cornélius et Kaulbach ont dû un succès rapide. Il est des louanges compromettantes qu'un artiste devrait toujours repousser. En France, son intérêt personnel l'exige. En effet, chez nous comme en Allemagne, une formule a la puissance de faire une renommée, mais les caprices de la mode, qui renouvellent souvent les formules, nous préservent des dangers du faux sérieux, et empêchent l'artiste qui aspire à une gloire durable de s'identifier à un seul système.

Admettons cependant que dans un pays comme l'Allemagne, où l'instruction moyenne est élevée, l'artiste puisse exposer sur la toile un enchaînement d'idées qui se lisent à la longue; encore faut-il que le style et l'orthographe de ce livre soient irréprochables. Un jour viendra

Digitized by Google

où les idées de M. Cornélius auront vieilli. Que pensera-t-on alors de ses figures monotones, avec leurs gestes loin du corps, leurs yeux convulsivement ouverts, leurs bouches béantes, leurs poses en lutte avec les lois de la statique, leurs draperies qui, de peur de serrer un corps, tourbillonnent à tout vent? Que pensera-t-on enfin, lorsque l'on cherchera vainement, dans l'œuvre complète de l'artiste, des portraits, des croquis d'après nature, tous ces petits legs des maîtres que les curieux saisissent avec d'autant plus d'avidité qu'ils ne leur furent point destinés?

Alors la supériorité du disciple sera manifeste. On dira : « Sans doute la pensée de Kaulbach est souvent absurde et recherchée; mais on goûte les détails de ses ouvrages avant de comprendre l'ensemble. » Kaulbach a peint l'histoire à une époque où elle oscillait entre la science et l'art. Il vit les héros du passé s'élever au-dessus de la terre comme un léger brouillard; il ne les vit pas redescendre vêtus d'un corps nouveau. Enfin il appliqua son génie analytique à des essais prématurés de synthèses. Et l'on ajoutera : « La belle et harmonieuse peinture que *la Dispersion des races!* La ravissante composition que *les Études à Rome!* Quelle grâce chez ces enfants! Quelle puissance de réalisation dans la légende du Renard! »

L'œuvre de M. Kaulbach est trop considérable, le caractère en est trop complexe, pour être apprécié dans une étude générale. Lorsque la publication de ses illustrations de Shakspeare sera plus avancée, nous aurons une occasion toute naturelle de revenir au maître qui a donné des gages de sa capacité dans presque toutes les branches de l'art de peindre.

Directeur de l'académie des beaux-arts à Munich, séparé par un schisme de son ancien chef d'école, M. Kaulbach a conquis une situation tellement élevée, qu'elle n'est pas sans danger. Entouré de disciples enthousiastes, fanatiques même, de rivaux trop peu ménagés peut-être, d'envieux très-actifs, M. Kaulbach doit craindre de pousser trop loin la personnalité dans ses œuvres nouvelles. Il sait se relever après la défaite, d'une retraite faire une marche triomphale; mais il a remporté de trop faciles victoires et, dans l'intérêt de sa renommée, l'on se réjouit en voyant que le temps dévore la caricature monumentale qu'on appelle *la Guerre aux Perruques*. C'est à l'intérieur de la Pinacothèque nouvelle que se trouvent ces fresques malencontreuses[1].

[1] Ces peintures ne devraient pas s'appeler des fresques. Elles sont faites selon un procédé dit stéréochromatique : ce qui explique leur peu de résistance à l'air extérieur.

Digitized by Google

L'intérieur est une collection de peintures contemporaines parmi lesquelles on aime à reconnaître le vrai Kaulbach.

Nous nous arrêterons dans une seule salle de ce musée, la salle des vues de la Grèce moderne, peintes par le paysagiste Carl Rottmann. Carl Rottmann naquit à Heidelberg en 1798 et mourut à Munich en 1850. La vue du château de Heidelberg, ruiné avec tant d'art, décida la vocation de Rottmann. Il reçut d'abord des leçons de son père, étudia ensuite avec passion les paysages des tableaux d'Hemling, puis vint à l'académie de Munich que Peter Hess dirigeait alors. Rottmann copia des ouvrages de Joseph Koch; cependant il n'a jamais produit de tableaux de chevalets importants. Sa première œuvre considérable, ce sont les paysages à fresque du Hof-Garten, qui représentent les sites d'Italie que le roi Louis aimait. Celui-ci a indiqué par un distique de sa composition le sujet de chacun des paysages d'Italie.

Après avoir envoyé Rottmann en Italie, le roi Louis le fit voyager en Grèce afin qu'il dessinât les champs illustrés par le mythe, l'histoire ou l'art. Sur la demande du peintre, Louis fit disposer un salon de la Pinacothèque de manière à faire valoir autant que possible ses paysages.

Une toiture intérieure, reposant sur des colonnettes, couvre le spectateur d'ombre, tandis que la lumière projetée d'en haut va frapper la paroi des murs où sont enchâssés les tableaux, qui prennent ainsi l'aspect d'un panorama.

Chacune des vues, au nombre de vingt-trois, peinte à la cire, est richement encadrée dans une ornementation de marbre rouge foncé, de bois noir et d'or. Que l'on se figure les tableaux de Claude Lorrain placés de la sorte: l'œil ne pourrait s'habituer à un tel éblouissement. La salle des paysages de Rottmann, c'est la voie douloureuse de la Grèce antique. On la voudrait suivre à genoux, tant le lieu est recueilli et solennel. Le promeneur distrait ralentit sa marche en franchissant ce seuil. Il assourdit le bruit de ses pas, il interrompt la phrase commencée. Un silence religieux s'empare du moins artiste des curieux, en vue de la terre sacrée dans son état actuel de dévastation. Ce spectacle donne une émotion si pénible, que l'on cherche, en critiquant le peintre, à nier la triste vérité, et que l'on regrette les inventions de Poussin, tellement plus classiques et plus grecques que le royaume de Grèce.

C'est même une épreuve difficile pour des notions de géographie ancienne mal affermies, que ces vues faites récemment d'après nature avec une fidélité que personne ne conteste [1].

[1] Voir le Catalogue français des paysages grecs de C. Rottmann, par L. Lange, professeur d'architecture à l'académie des beaux-arts à Munich, et architecte du roi de Grèce.

Digitized by Google

Ces mornes plaines ne portent nulle trace des soins du laboureur; elles sont le triomphe de l'homme virtuose en l'art de détruire. Sur les sommets, à l'horizon, plus de temples pour les dieux, plus d'asile pour l'homme dans les bois sacrés. Pas un arbre au coteau, point de verdure à l'ombre du rocher!

Partout ailleurs la nature joyeuse, dès que notre race cesse de la tourmenter, fait croître soudain une végétation libre et folle qui se rit des maigres fruits de nos sueurs, couronne nos ruines, et dans son ironie superbe enveloppe et protége contre les fils dégénérés les chefs-d'œuvre du génie des pères. Ici les quelques débris à peine reconnaissables qu'on entrevoit jonchés sur le sol, les masses inébranlables des murs cyclopéens, ne sont point enlacées de vigoureuses lianes ou rongées par l'eau du ravin. Et cette terre desséchée serait la mère nourricière de la noble race hellène, forte, active, belle entre toutes....

Le doute que l'on éprouve devant les images de la Morée doit être plus vif encore devant la réalité. On conçoit qu'un spectacle si désolé ait inspiré au voyageur Fallmerayer l'idée de l'extinction des antiques Hellènes.

Sans décrire les peintures, nous les nommerons toutes : *Némée*. *Mycène,* un des tableaux les mieux composés et l'un des plus intéressants, reproduit la célèbre ruine pélasgique de la porte des Lionnes. A l'arrière-plan on aperçoit le trésor d'Atrée. Depuis que Pausanias a décrit ces lieux, ils n'ont point changé. *Corinthe* n'offre pas un souvenir de l'antiquité. Ce vide même est un souvenir : une loi de Venise, trop fidèlement exécutée, ordonnait à tout vaisseau qui revenait du Levant de se lester avec des débris d'architecture.

Brunie, faubourg de Nauplie. Le *lac Copaïs* et *Naxos*. Rottmann a conservé dans ces deux derniers paysages la chaude couleur méridionale, qui manque trop à quelques autres. *Chalcis* est un tableau de marine d'une grande beauté. Les minarets de la ville, un vaisseau moderne au premier plan, voilà ce qu'il y a de plus animé dans cette série.

Égine est vue d'un point qui laisse apercevoir le Pirée, tel que le regardait l'ennemie intime et l'espion d'Athènes. Le mont Hymette éclairé des rayons du soleil couchant, les ruines du temple de Jupiter Pan-Hellénien, telles sont les poétiques images réunies dans une composition habile, que Rottmann a étudiée avec d'autant plus de soin que les statues du temple d'Égine, recueillies à Munich, donnent un intérêt tout particulier aux ruines de ce temple.

Poros ou *Calaurie*. — *Marathon*. L'effet de ce tableau n'est pas heureux.

Digitized by Google

Rottmann a voulu rappeler le grand événement par un ciel en furie. Au premier plan, un cheval saisi d'effroi fuit au galop l'approche de la tourmente.

Epidaure. *Aulis* et surtout *Délos*, vue au soleil levant, est admirable.

Sparte et la plaine de *Sparte* occupent deux panneaux qui se suivent. *Olympie* est l'oasis de la Morée. Quelques arbres jetés çà et là au premier plan, un ruisseau, donnent à ce tableau une physionomie exceptionnelle; mais lorsqu'on cherche un débris du temple que chaque Grec voulait visiter une fois au moins, ou bien encore le moindre vestige qui reporte la pensée aux jeux Olympiques, et qu'on n'aperçoit rien, ce paysage ne semble pas plus souriant que les autres.

Salamine. Le point de vue, pris dans l'île, fait découvrir, au delà du théâtre de la bataille navale, le mont Corydallos d'où Xerxès regarda sa propre défaite; et plus loin, à l'horizon, le Pentélique, le mont Hymette et les collines d'Athènes.

Sycione, avec la vue sur Corinthe, offre au premier plan de belles masses de rochers sombres, qui contrastent avec la faiblesse des premiers plans des autres tableaux, et prouvent que, tout en restant fidèle copiste de la nature, Rottmann aurait pu chercher des accidents heureux pour combiner des ombres et des lumières, et accentuer ou peindre avec plus de fini les objets rapprochés du spectateur. C'eût été le meilleur moyen d'éviter la monotonie.

Une seconde vue de *Sycione* avec le Parnasse, *Tyrins*, *Thèbes*, *Eleusis* et *Athènes* terminent les vues de la Grèce. Rottmann n'a pas donné, à beaucoup près, la meilleure représentation qui existe d'Athènes.

Cette série de paysages offre un intérêt historique et poétique très-grand; comme œuvre d'art, elle n'est pas exempte de défauts. Nous avons déjà signalé le peu de relief des premiers plans; la lourdeur, la mollesse du faire est regrettable, surtout aux fragments d'architecture. L'encaustique entraîne souvent à ce manque de légèreté, si nuisible à l'effet du paysage. L'école contemporaine des paysagistes français aurait étudié ces vues avec plus de finesse et d'amour de la nature, Nicolas et Gaspard Poussin auraient retrouvé la majesté antique sous les voiles de deuil qui la couvrent. Rottmann a tenu le milieu entre l'étude pure et simple de l'état présent, tel que le reproduirait la photographie, et l'évocation du passé.

La troupe des poulains qui rappellent l'antique célébrité des chevaux de Salamine paraît invraisemblable dans l'abandon de toute culture; l'arc-en-ciel de Brunie, l'orage de Marathon, d'autres bizarres effets de lumière, trahissent la recherche de la variété par un mauvais

Digitized by Google

moyen. Même avec l'idée de reproduire exactement les sites demandés par le roi, l'artiste pouvait, nous le croyons, composer d'une manière plus diverse ses paysages, en figurant tantôt un vaste espace, tantôt un point observé de près.

Quoi qu'il en soit, Rottmann a eu le bonheur d'attacher son nom à une œuvre qui vivra longtemps. S'il n'a pas surmonté toutes les difficultés, il les a attaquées franchement, et son talent méritait d'occuper la place privilégiée de la Pinacothèque nouvelle.

On n'oublie point ce salon lorsqu'une fois l'on s'y est arrêté. Si quelques heures nous étaient données pour revoir Munich, nous les passerions devant ces paysages, puis dans les galeries de la Glyptothèque, si bien éclairées, décorées avec tant de goût et de richesse, que les dieux et les héros antiques doivent s'y trouver en pays ami.

Reconnaître l'attrait supérieur de toute œuvre d'art ennoblie par une alliance avec l'antiquité, ce n'est point, dans notre pensée, rabaisser l'art moderne de Munich. Pour tous ceux qui étudient les beaux-arts, une visite, un séjour même dans cette ville est nécessaire. Les questions les plus importantes concernant l'art monumental, l'architecture moderne, y sont posées, nous ne disons pas résolues.

L'architecte est-il et sera-t-il, dans l'avenir, une pensée dirigeante, le maître des œuvres, ou bien l'association libre des artistes peut-elle produire un ensemble où nul n'est sacrifié? Dans l'un et l'autre sens, Munich donne de beaux exemples de l'ascendant personnel de M. de Klenze et d'un concours à peu près égal des différentes branches d'art.

Quel style s'adapte le mieux à l'architecture religieuse? Nous devrions dire catholique, puisque les quatre églises nouvelles de Munich sont catholiques, mais nous agrandissons à dessein la question.

Le public s'est prononcé à la fois pour l'église gothique du faubourg d'Au et pour la basilique latine de Saint-Boniface[1].

Enfin, que penser des façades polychromes, et quelle importance assigner à la découverte renouvelée de la peinture à fresque?

Sur tous ces points, qui donneraient lieu à maintes controverses, il vaut mieux se taire que s'expliquer trop brièvement. La ville de Munich, devenue monumentale en vingt ans, remarquable par l'absence de caractère historique, est le plus brillant essai de ce temps-ci, mais un essai qui ne fera pas loi.

Une promenade à travers la ville nous a fait voir des façades de toutes les époques; l'intérieur du palais du roi n'est pas plus exclusive-

[1] Il y aurait bien des réserves à faire sur le caractère de cette basilique.

Digitized by Google

ment de notre temps. Les appartements royaux semblent à peine habitables, selon notre manière de vivre, tant les meubles, les tentures y sont rares et sacrifiés à la décoration architecturale, aux peintures d'histoire et aux fresques sculptées. Sans doute la sobriété, l'absence d'un luxe vulgaire sied à une résidence royale. Il est beau qu'un prince consacre tous les édifices de son règne et jusqu'à sa demeure à son Dieu, à la muse antique, aux gloires ou aux deuils de la patrie; on aime à voir que l'imagination, un sentiment élevé du beau, rende un souverain indépendant des besoins de bien-être matériel qui affaiblissent la puissance individuelle; mais, pour être exempt de nos défauts, l'intérieur du palais royal n'est pas dans la donnée de l'art moderne. L'impression de grandeur que l'on a d'abord en y entrant devient une impression de fatigue lorsque, des salons du roi passant à ceux de la reine, on est toujours emprisonné entre deux parois peintes à fresque, et que l'œil, saturé de peintures monumentales, cherche avidement un petit bronze, un tapis, une coupe de cristal, et jusqu'à des magots, qu'il ne trouve point.

Le roi Louis, qui avait bien compris l'importance des arts industriels, les a protégés, mais il les a presque bannis de chez lui ou du moins forcés à se dissimuler. Il a craint, avec raison, que l'intervention du tapissier voué au goût banal ne fût hostile aux arts qu'il voulait mettre en honneur. Aussi le goût trop sévère du palais de Munich est-il la négation du mal, mais non pas une affirmation du bien.

Il est regrettable qu'une circonstance aussi propice que la construction d'un palais n'ait pas mis M. de Klenze en présence des ressources que l'architecture française autrefois combinait à l'infini. Les boiseries, les tentures, les mosaïques, les tapisseries, les porcelaines et les faïences, toutes ces richesses si maladroitement prodiguées chez nous aujourd'hui, aux mains d'un architecte comme M. de Klenze, auraient formé une succession d'effets plus agréables que les fresques toujours répétées.

Nous n'avons pas essayé de décrire les fresques du palais du roi, de peur de lasser l'attention de nos lecteurs, nous n'avons même pas nommé les auteurs célèbres de ces peintures; nous en avons dit assez toutefois pour motiver notre conclusion sur l'école d'art monumental à Munich. C'est un art inspiré par une pensée moderne et nationale, mais un art qui n'exprime ni la vie moderne en général ni l'existence politique ou sociale de la nation allemande.

C. DE SAULT.

Digitized by Google

JEAN MULLER,

SES TRAVAUX ET SES DOCTRINES PHYSIOLOGIQUES [1].

DEUXIÈME ARTICLE.

Un pareil effort avait épuisé Müller. Des recherches si variées, souvent prolongées fort avant dans la nuit à l'aide de l'excitation factice du café, et, il faut bien ajouter ici, les vives et continuelles préoccupations d'une carrière à faire, jointes à celles de la pauvreté, qui n'accompagne que trop souvent les débuts d'un savant, avaient porté une atteinte profonde dans son organisation. Nommé professeur extraordinaire de médecine en 1826, il venait à peine de se marier l'année suivante, lorsqu'une grave affection nerveuse vint le contraindre d'interrompre ses travaux. Il fut soigné par son ancien maître, dont il venait de devenir le collègue, le professeur de chirurgie Philippe de Walther, qui obtint pour lui du gouvernement, par l'entremise de Jean Schultze, devenu l'un des hauts fonctionnaires de l'Université des provinces rhénanes, des secours pécuniaires. Il put ainsi faire un voyage sur les bords du Rhin et dans le sud de l'Allemagne; et quelques mois après, complétement guéri, il venait reprendre son enseignement et ses travaux.

Ses premières études furent le complément de celles qu'il avait com-

[1] Voir la livraison de février 1859.

mencées sur l'anatomie et la physiologie des organes des sens. Dans une série de mémoires importants, il compléta, par de nouvelles recherches, ses études anatomiques sur les organes de la vue en les étudiant dans les animaux inférieurs, les crustacés, les mollusques, les scorpions et les insectes, et fit connaître avec beaucoup de précision les modifications que présentent chez ces animaux les deux types de l'appareil optique qu'il avait signalées dans son ouvrage sur la physiologie du sens de la vue, c'est-à-dire les yeux simples des animaux vertébrés et les yeux comparés des insectes.

L'organe de l'ouïe et les phénomènes de l'audition devinrent pour lui le sujet d'études aussi importantes que celles qu'il avait faites pour la vue. Faisant toujours marcher ensemble l'étude anatomique et l'étude physiologique des organes, Müller, tout en décrivant les modifications les plus remarquables que l'organe auditif présente dans le règne animal, chercha à montrer comment ces modifications organiques sont en rapport avec les conditions physiques de l'audition. La vie aérienne et la vie aquatique produisent des différences très-marquées dans la manière dont les vibrations sonores pénètrent jusqu'au vestibule de l'oreille. Or comment se fait la transmission des vibrations sonores d'un milieu d'une certaine nature dans un milieu d'une nature différente; en d'autres termes, comment le son communique-t-il d'une masse gazeuse à une masse liquide ou solide, et réciproquement? Ici, la physique était à peu près muette, à l'exception toutefois de quelques indications données par notre compatriote Savart, à qui l'acoustique doit un nombre si considérable de découvertes importantes. Müller reprit cette question, et, dans une série d'expériences très-bien faites, il arriva à constater un très-grand nombre de faits nouveaux, qui, lorsqu'ils seront pris au point de vue exclusif de la physique, formeront certainement un des chapitres les plus intéressants de cette science. Ces expériences le conduisirent à rendre compte, d'une manière beaucoup plus exacte que ses devanciers n'avaient pu le faire, de l'utilité de chacune des parties de l'appareil auditif dans le phénomène de l'audition. Ce sujet n'a pas fait l'objet d'un travail spécial, mais il est exposé longuement dans le Manuel de physiologie. Müller a indiqué pour l'oreille ce que d'autres physiologistes avaient fait pour l'œil, en montrant quelle est la marche des vibrations sonores dans les diverses parties de cet organe, et quel est le rôle de chacune de ces parties dans l'accomplissement du phénomène.

Les différents phénomènes des sensations sont intimement liés aux phénomènes qui se passent dans le système nerveux lui-même. Et d'ail-

Digitized by Google

leurs, en disséquant avec soin les organes des sens dans les animaux les plus divers, Müller ne pouvait pas négliger les nerfs qui viennent animer ces organes. De là une nouvelle série de travaux également d'une grande importance.

Un des premiers mémoires publiés par Müller [1], dans cette direction, fut un travail sur le système nerveux des insectes, qui parut en 1828. On sait, depuis Malpighi et Swammerdam, que le système nerveux de ces animaux est principalement formé par une chaîne de ganglions ou centres nerveux, unis les uns aux autres par des cordons, et qui est, à l'exception du premier anneau de la chaîne, inférieure au tube digestif. Mais de ce premier anneau, situé au-dessus de la bouche, et que l'on peut à certains égards considérer comme un cerveau, part un filet nerveux, qui se répand sur l'estomac et sur la partie supérieure de l'appareil digestif. Ce nerf, que l'on appelle le *nerf récurrent*, et que Swammerdam et Lyonet avaient indiqué, avait été comparé par Meckel et Tréviranus au système nerveux ganglionnaire des animaux vertébrés. Müller montra, par une série de dissections très-bien faites, que le nerf récurrent n'est en réalité qu'une portion d'un système nerveux beaucoup plus compliqué, qu'il découvrit et dont il fit connaître les formes principales dans les diverses familles d'insectes. Par une coïncidence remarquable, dans cette même année, MM. Milne Edwards et Audouin découvraient un système nerveux analogue chez les crustacés. Plus tard, M. de Quatrefages l'a fait également connaître dans les annélides. Aussi cette organisation du système nerveux paraît-elle exister d'une manière générale dans tout le type des animaux articulés [2].

Après avoir décrit cette partie nouvelle du système nerveux chez les insectes, Müller en chercha la signification, et il publia un mémoire très-intéressant sur les analogies que présentent entre elles les diverses parties du système nerveux [3]. Dans ce travail, Müller, complétant les

[1] *Uber ein eigenthümliches dem* Nervus sympathicus *analoges Nervensystem der Eingeweide bei den Insecten*, dans les *Nova acta naturæ curiosorum*, 1828.

[2] Comme il arrive toujours en pareille matière, le travail de Müller était loin d'avoir épuisé la question. Trois ans après la publication de ce travail, M. Brandt démontrait que le système nerveux ganglionnaire ou sus-intestinal des insectes est encore plus compliqué qu'on ne le croyait, et qu'il est formé de deux parties, l'une impaire et l'autre paire. Enfin, en 1845, M. Blanchard démontra que la partie paire du système ganglionnaire n'a avec le tube digestif que des rapports de position, et qu'elle est exclusivement dévolue au service des organes respiratoires et circulatoires. Ces faits ont récemment pris, par les découvertes récentes de notre célèbre compatriote M. Cl. Bernard, sur les fonctions du nerf grand sympathique, une très-grande importance.

[3] *Uber die Metamorphose des Nervensystems in der Thierwelt*, 1829, dans les *Archives* de Meckel.

idées de Cuvier sur la classification des animaux, et se fondant principalement sur un essai de classification des animaux par le système nerveux qui remontait à Rudolphi, montra que chacun des embranchements établis par notre grand naturaliste correspond à une forme particulière du système nerveux; et il établit la signification anatomique et physiologique de chacune de ces parties. Nous voyons dans ce travail l'application des idées générales qu'il s'était posées presque au début de sa carrière. Déjà Cuvier, en établissant en 1812 les grandes divisions du règne animal, avait montré qu'elles sont en rapport avec une forme particulière du système nerveux. Mais à l'époque où Cuvier publiait ses idées sur la classification des animaux, idées qui formaient le prélude de son célèbre ouvrage sur le *Règne animal,* les connaissances anatomiques sur le système nerveux étaient encore très-imparfaites. Müller compléta et étendit le travail de Cuvier. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce nouveau travail, c'est la détermination exacte de la nature des diverses parties du système nerveux des insectes, qui était encore un sujet de discussions pour les anatomistes. Müller démontra que la grande chaîne ganglionnaire, qui chez ces animaux est située au-dessous du tube digestif, est en réalité comparable à la moelle épinière des animaux vertébrés, et qu'elle ne correspond en aucune façon, comme quelques anatomistes l'avaient pensé, au système nerveux ganglionnaire de ces mêmes animaux. Cette opinion avait déjà été soutenue par Tréviranus et E. Weber; mais Müller en donna la démonstration en prouvant qu'il existe chez les insectes un système nerveux ganglionnaire particulier qu'il avait vu animer les organes de la digestion, et qui, ainsi que M. Blanchard l'a montré depuis, est affecté au service de tous les appareils de la vie organique. La chaîne ganglionnaire sous-intestinale des insectes n'a au contraire d'autres fonctions à remplir que celles qui se rattachent à la sensibilité et au mouvement volontaire.

Müller fit ensuite de très-nombreuses observations d'embryogénie. Ces questions d'embryogénie avaient pris en Allemagne, et particulièrement sous l'influence de Meckel, une importance très-grande, bien que Meckel, qui admettait la théorie de l'évolution des germes, ne pût comprendre cette question dans toute sa grandeur. Quand on pense, avec Meckel, que les phénomènes embryogéniques n'ont d'autre but que celui de développer des organes déjà préexistants, il est évident que l'on restreint considérablement l'objet de la science, tandis que la doctrine de l'*épigénèse,* en nous montrant les organes se formant successivement dans l'embryon, donne à l'embryogénie une grandeur qu'elle n'a point dans le système précédent. L'embryogénie était alors

Digitized by Google

très-cultivée en Allemagne, et les travaux de Dœllinger et de MM. de Baer et Rathke avaient appelé l'attention de tous les naturalistes sur ces merveilleux phénomènes, dont la succession est si importante dans la formation des êtres.

Plusieurs mémoires spéciaux furent consacrés par Müller à l'étude du développement de certains organes. Ainsi on lui doit de très-intéressantes observations sur le développement des organes de la digestion[1]. Ce sujet avait été déjà traité en grande partie par Meckel; mais les travaux de Meckel contenaient encore plusieurs lacunes. On ignorait le mode de formation des replis du péritoine, cette membrane séreuse qui revêt les organes contenus dans la cavité abdominale, et qui forme pour chacun d'eux autant de ligaments membraneux qui les fixent contre les parois de cette cavité. Müller compléta le travail de Meckel en faisant connaître le mode de formation de celui de ces replis que l'on appelle le *grand épiploon,* et les changements de position que présentent les intestins aux diverses époques de la vie fœtale. Ce travail montra la signification de certaines dispositions anatomiques restées jusqu'alors inintelligibles. Ce que l'on appelle l'*arrière-cavité des épiploons,* et le *trou* ou *hiatus de Winslow* qui en est l'orifice, ne sont, ainsi que Müller l'a fait voir, que la conséquence des modifications déterminées dans la disposition du péritoine par les changements dans la position même des organes. Il a démontré que le repli péritonéal de l'estomac, ou, comme il l'appelle, le *mésogastre,* devient plus tard, par les changements de forme de l'estomac, le grand épiploon, en s'unissant avec le repli péritonéal du côlon transverse.

En étudiant ces parties dans de très-jeunes embryons humains, Müller contribua pour une part importante à la découverte des principaux faits qui sont relatifs à la formation des enveloppes du fœtus dans l'espèce humaine. Les travaux de Needham et d'Albinus au siècle dernier, et plus récemment ceux de Dutrochet et de Cuvier, avaient démontré la remarquable analogie que présente le développement des enveloppes du fœtus chez les mammifères avec le développement des mêmes parties dans l'œuf des oiseaux; il n'y a de différence qu'en ce que chez la plupart des mammifères la vésicule allantoïdienne se transforme en une masse vasculaire qui adhère à la matrice et y forme le placenta, qui est à la fois l'organe respirateur et l'organe nutritif du fœtus pendant tout le temps de la gestation. Mais cette analogie n'avait pu être poursuivie jusque dans l'œuf humain, où ces parties, par leur

[1] *Uber den Ursprung des Netzes bei Menschen.* — Dans les *Archives* de Meckel, 1830.

Digitized by Google

petitesse au début et par la rapidité des changements qu'elles présentent, échappent plus ou moins à l'observateur. Ici d'ailleurs, l'observation est rendue plus difficile encore par les difficultés que l'on éprouve à se procurer des sujets d'étude. Müller, par l'examen attentif d'un certain nombre d'œufs très-jeunes, put faire à ce sujet plusieurs observations qui, au moment où il les faisait, avaient une grande valeur. M. de Baer avait étudié la formation de l'amnios, cette membrane pleine d'eau qui enveloppe le fœtus, et il était arrivé, contrairement à l'opinion générale, à admettre que l'amnios se forme par l'extension de certaines parties du fœtus préexistant. Müller constata qu'il en est ainsi dans l'œuf humain. Il fut aussi l'un des premiers à signaler, dans l'espèce humaine, la présence de l'allantoïde, organe dont l'existence est tellement fugitive, qu'on a une peine excessive à la saisir. Déjà en 1825, Pockels avait décrit un œuf humain très-jeune, dont la cavité abdominale donnait issue à deux vésicules; l'une de ces vésicules était la vésicule ombilicale découverte chez l'homme par Albinus, et l'autre était probablement l'allantoïde. Müller observa un fait analogue. Ici le cordon ombilical existait déjà, mais le placenta n'existait point encore, et ce cordon ne présentait pas les vaisseaux artériels et veineux qui rendent sa rupture si grave au moment de l'accouchement. C'était, selon toute apparence, l'état intermédiaire entre l'allantoïde de l'œuf qu'a décrit Pockels et la formation définitive du cordon. Plus tard, les travaux de MM. de Baer et Coste ont achevé de fixer l'opinion des physiologistes sur ce point si important de l'embryogénie humaine.

Le mode de formation des organes qui servent à la reproduction et leur développement est l'une des plus importantes questions que l'embryogénie puisse se proposer, car elle se rattache directement à cette question, l'une des plus curieuses et aussi des plus ardues de la physiologie : Quelle est l'origine des sexes et comment se fait leur détermination? Le sexe est-il empreint dans l'embryon dès les premiers moments du développement, ou bien cette différence se produit-elle au moment où l'organe qui contribue le plus à la génération vient à se produire?

Au moment où Müller aborda cette question, les connaissances des anatomistes sur le mode de formation des organes de la génération étaient encore très-peu précises[1]. On avait réuni quelques faits relatifs au mode de formation des organes extérieurs, mais on ne savait que

[1] *Bildungsgeschichte der Genitalien aus anatomischen Untersuchungen an Embryonen der Menschen und der Thiere, nebst einem Anhang über die chirurgische Behandlung der hypospadie.* — Dusseldorf, 1830.

Digitized by Google

fort peu de chose sur le mode de formation des organes internes. D'ailleurs, cette question avait été compliquée et je puis presque dire embrouillée, par une découverte faite, au siècle dernier, par Wolf. Ce physiologiste avait décrit dans l'embryon d'oiseau deux organes particuliers dont la nature est énigmatique, et qu'il considéra comme le premier état des reins. Les corps de Wolf, comme on les appelle en mémoire de leur inventeur, se retrouvèrent dans l'embryon de mammifères et aussi dans ceux des reptiles, de telle sorte que, dans les animaux vertébrés supérieurs, leur existence est un fait général et se lie probablement à des phénomènes d'une grande importance. Mais quel est ce rôle physiologique? Les uns, avec Wolf, y crurent voir le premier état des reins; les autres, avec Meckel et M. Rathke, pensèrent que ces organes devaient avoir une certaine part dans la formation des canaux qui entrent dans la composition de l'appareil reproducteur. M. Rathke avait fait d'ailleurs, à leur sujet, de très-nombreuses observations lorsque la question fut reprise par Müller. Müller fit des corps de Wolf une étude très-complète, et il put ainsi changer les idées que l'on avait sur beaucoup de points de leur histoire. Il montra, contrairement à l'idée de ses devanciers, que si ces organes manquent chez les poissons, ils existent chez les reptiles nus, et que par conséquent on ne peut, comme plusieurs l'avaient fait avant lui, considérer leur existence comme liée nécessairement à celle de l'allantoïde, et que très-probablement les reins des poissons ne sont autre chose que les corps de Wolf devenus permanents, au lieu de disparaître avant l'éclosion, comme cela a lieu dans les classes supérieures. Il montra également que ces corps sont de véritables organes de sécrétion présentant dans leur conformation une très-grande analogie avec les glandes conglomérées, et il prouva qu'ils ne sont point en rapport, d'une manière aussi étroite qu'on l'avait cru jusqu'alors, avec les organes reproducteurs. C'est ainsi qu'il admet que les organes qui appartiennent au sexe femelle sont entièrement indépendants des corps de Wolf pendant leur formation, et qu'il ne croit à l'existence d'une relation entre ces organes que pour certaines parties du sexe mâle. Il s'était déjà bien rapproché de la vérité, mais cependant il n'avait pu l'atteindre tout entière. Depuis le travail de Müller, les observations de M. Coste ont démontré l'indépendance complète du développement des organes reproducteurs dans les deux sexes avec celui des corps de Wolf. Le travail de Müller contient en outre des observations qui complètent ce que l'on savait déjà sur le développement des organes extérieurs de la génération, et des consi-

Digitized by Google

dérations intéressantes sur l'explication de l'hermaphrodisme. Müller essaye de montrer comment ces connaissances pourraient être appliquées utilement pour le traitement chirurgical d'un vice de conformation de l'appareil reproducteur qui s'oppose à l'accomplissement des fonctions génératrices. J'ignore si les vues de Müller ont jamais été mises en pratique par des chirurgiens; mais quand on pense aux succès remarquables que l'on a obtenus dans le traitement de certaines solutions de continuité congénitales, on ne peut que désirer voir les idées de Müller soumises à l'épreuve décisive des faits.

Après avoir passé en revue les organes des sens et les organes de la reproduction, Müller entreprit une troisième série d'études analogues sur les organes des sécrétions[1].

La structure de la plupart de ces organes présente au premier abord une complication qui pendant longtemps a paru inextricable. Toutefois, dès la fin du dix-septième siècle, un physiologiste célèbre, Malpighi, qui partage avec Swammerdam l'honneur d'avoir inauguré l'emploi du microscope comme instrument de recherches anatomiques, et qui avait l'un des premiers entrepris avec succès des recherches sur la partie de l'anatomie qui s'occupe de la structure des organes, avait abordé l'étude des glandes, et il était arrivé à donner des notions assez exactes sur leur conformation. Il avait reconnu que si l'aspect des glandes dites *conglomérées*, comme le foie, donne au premier abord l'idée d'une structure tout à fait différente de celle que l'on constate dans les glandes simples, qui ne sont dans bien des cas que de simples cavités, ou utricules, creusées dans l'intérieur des membranes muqueuses, ces glandes ne sont cependant que le résultat de l'agglomération en nombre immense de très-petits éléments glanduleux, tout à fait comparables individuellement aux glandes les plus simples. Il avait fait plus encore : étudiant après Harvey le développement du poulet dans l'œuf, il avait, comme l'illustre physiologiste anglais, étudié la manière dont se forme le foie et vu l'accroissement de cet organe dépendre de la formation constante de parties nouvelles, d'utricules qui se pressent sur le canal excréteur, exactement comme les grains de raisin sur la grappe qui les supporte, d'où le nom de grains (*acini*) qu'il donnait à chacun de ces petits éléments de la glande conglomérée. Mais il faut bien reconnaître que Malpighi avait souvent fait de ses observations une application erronée, ce qui s'explique facilement du

[1] *De glandularum secernentium structura penitiori earumque prima formatione in homine atque animalibus.* Leipzig, 1830. Cet ouvrage est dédié à Rudolphi *ob innumerata in se collata beneficia.*

Digitized by Google

reste, par l'imperfection des moyens d'observation dont il disposait. Aussi se prévalut-on de ces erreurs partielles pour combattre le fond de la doctrine. D'ailleurs, peu de temps après la publication des travaux de Malpighi, les recherches d'un autre anatomiste, Ruysch, tendirent à faire prédominer une théorie toute différente.

Ruysch était bien inférieur à Malpighi. Il n'avait qu'une portée d'esprit très-médiocre et savait beaucoup moins que son rival. Mais à l'époque où il vivait, il n'était surpassé par personne dans la préparation des pièces anatomiques. Il avait singulièrement perfectionné l'art des injections, qui consiste à faire pénétrer dans le système vasculaire des substances colorées et liquéfiées par la chaleur, qui se solidifient par le refroidissement, et mettent ainsi en relief les canaux que l'on veut étudier. Ses procédés, dont il n'a point divulgué le secret, lui permettaient d'aller beaucoup plus loin que les anatomistes de son époque et de faire apparaître de très-petits vaisseaux qui jusqu'alors étaient restés inconnus. Frappé de la facilité avec laquelle les injections pénétraient dans l'intérieur des organes et du nombre immense de vaisseaux qu'elles y faisaient apparaître, et n'examinant pas d'ailleurs avec un très-grand soin ses pièces anatomiques, Ruysch fut conduit à penser que les vaisseaux sont la base de tous les organes du corps humain, et il fit en particulier l'application de cette doctrine aux glandes. Il voyait, dans ses injections de glandes, des paquets de vaisseaux se remplir de matière colorante, puis la matière colorante sortir au dehors par le conduit excréteur, et il en concluait que la substance des glandes est formée par des amas de vaisseaux, et que ces vaisseaux viennent s'aboucher avec le conduit excréteur; que par conséquent, dans le phénomène de la sécrétion, le liquide sécrété sort directement du sang par l'ouverture qui fait communiquer le canal excréteur et les vaisseaux sanguins. Quoique cette théorie présentât bien des côtés faibles, elle mettait cependant en lumière un fait nouveau, c'est que les vaisseaux sanguins présentent, dans l'intérieur des glandes, des ramifications beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croyait avant Ruysch. D'ailleurs, l'art merveilleux avec lequel les préparations étaient faites, le degré de perfection auquel il avait porté la pratique des embaumements, et la préparation de ces momies qui, d'après l'expression de Fontenelle, *prolongeaient en quelque sorte la vie, tandis que celles de l'ancienne Égypte n'avaient su prolonger que la mort*, avaient été pour Ruysch le point de départ d'une grande célébrité, non-seulement chez les savants, mais aussi dans le public. Aussi la théorie de Ruysch fut-elle généralement adoptée, et Haller lui-même,

Digitized by Google

en faisant de ses *Éléments de physiologie* l'encyclopédie de toutes les connaissances physiologiques de son époque, s'en déclara le partisan.

Depuis ce moment jusqu'à Müller, la question ne fit pas de progrès. Il est juste de dire que plusieurs savants firent des observations importantes sur la structure de telle ou telle glande en particulier. C'est ainsi qu'au siècle dernier Ferrein, que nous retrouverons quand je m'occuperai des travaux de Müller sur la voix, avait donné sur la structure des reins des détails d'une grande valeur. De nos jours, les travaux de plusieurs anatomistes allemands, et en particulier ceux de Meckel, de MM. Rathke et de Baer, ont fait également connaître des particularités de structure dans un certain nombre de glandes. Mais tous ces travaux étaient des travaux spéciaux, et qui ne pouvaient par conséquent s'appliquer d'une manière générale à la solution du problème. D'autre part, les études microscopiques, dont on recommençait à s'occuper, ne paraissaient pas s'accorder avec la doctrine de Ruysch. En observant au microscope le merveilleux phénomène de la circulation du sang dans les vaisseaux capillaires, on ne voyait nulle part ces abouchements de canaux de différents ordres, ces ouvertures percées dans les parois des vaisseaux, auxquels la physiologie avait fait jouer un si grand rôle, mais qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination des physiologistes, et, si l'on peut ainsi parler, uniquement pour les besoins de la théorie des sécrétions. On reconnaissait donc de tous côtés l'insuffisance de la doctrine de Ruysch lorsque Müller aborda la question.

Müller comprit dès l'abord que son travail ne pourrait avoir de valeur qu'autant qu'il pourrait réunir, pour élucider la question, un nombre extrêmement considérable de faits pris dans toutes les espèces de glandes que l'on rencontre chez les animaux, et aussi dans les espèces animales les plus variées. C'est pourquoi, en outre des animaux les plus communs et que l'on peut facilement se procurer partout, Müller chercha à utiliser ses relations avec les principaux professeurs d'anatomie d'Allemagne, et particulièrement avec son maître Rudolphi, qui mit très-libéralement à sa disposition les collections du Musée de Berlin, pour réunir un très-grand nombre d'animaux appartenant aux classes les plus variées; et ce fut ainsi que, mettant en œuvre, dans l'accomplissement de ses recherches, tous les procédés d'observation et de préparation que les anatomistes de nos jours ont tant perfectionnés, il put arriver à faire un travail d'ensemble et comparatif sur la structure des glandes dans le règne animal. Ce travail est sans contredit l'un des ouvrages anatomiques les plus remar-

Digitized by Google

quables qui aient été publiés sur l'une quelconque des parties de l'anatomie comparée. Il abonde en découvertes de détail concernant la structure de chaque glande en particulier dans chaque classe du règne animal, structure qui était encore presque entièrement ignorée. Mais ce qui nous importe principalement, ce sont les vues nouvelles qui en sont résultées sur la structure des glandes en général. Müller démontra que l'hypothèse de Ruysch n'est point fondée, que les vaisseaux sanguins ne constituent point la masse totale de la glande, et qu'ils ne sont d'ailleurs nulle part en communication avec les conduits excréteurs; il démontra également que la doctrine de Malpighi est vraie d'une manière générale, bien que ce grand anatomiste se soit trompé dans ses applications. Mais Müller ne pouvait se contenter de faire revivre une théorie ancienne et à peu près oubliée depuis plus d'un siècle. Tout en cherchant à éclairer la physiologie des glandes, par la connaissance exacte de leur structure, ce qui le préoccupe surtout dans ce travail, c'est la recherche du type anatomique d'après lequel elles ont été construites. C'est la partie la plus intéressante et la plus neuve de son travail.

Malgré la diversité infinie de formes et d'aspects qu'elles présentent, suivant les espèces animales et suivant la nature des produits de sécrétion, les glandes sont toujours cependant construites d'après un type commun. L'élément essentiel de la glande est toujours une cavité parfaitement close, et n'ayant de communication qu'avec le conduit excréteur, cavité qui se présente sous les formes les plus diverses, tantôt celle d'une vésicule ronde et tantôt un tube plus ou moins allongé. Maintenant, ces éléments des glandes seront tantôt séparés les uns des autres, et on aura les glandes simples ou *cryptes;* ailleurs, tous ces éléments s'accoleront entre eux sans se confondre, et formeront des masses plus ou moins considérables; tantôt enfin ces éléments s'aboucheront les uns avec les autres, et on aura des glandes en grappes, où, suivant l'ancienne comparaison de Malpighi, chacun des éléments de la glande est porté sur les ramifications des conduits excréteurs, comme les grains de raisin sur le pédoncule ramifié qui leur sert de support. Mais quel que soit le nombre de combinaisons que l'on peut imaginer, l'élément fondamental de la glande est toujours essentiellement le même : il n'y a de différence que dans le nombre et dans le mode d'agglomération de ces éléments. Il résulte de là que la conformation extérieure des glandes n'est nullement en rapport avec la nature de la sécrétion. Quand on étudie la même glande dans tout le règne animal, on voit souvent que, dans certains

Digitized by Google

animaux, les éléments qui la composent forment des glandes conglomérées, tandis qu'ailleurs ils sont dissociés et plus ou moins complétement isolés. Un autre point que je dois signaler également du travail de Müller, c'est le soin avec lequel il décrit le mode de formation de ces organes. Sauf quelques anciennes indications de Harvey et de Malpighi, cette question était à peu près neuve; Müller rassembla un très-grand nombre de documents pour la résoudre, et c'est à lui que nous devons presque toutes les notions que la science possède aujourd'hui sur le mode de formation des glandes. Il y trouva d'ailleurs la confirmation de ce que lui avaient appris ses premiers travaux sur la structure des glandes; il vit partout les éléments de la glande se constituer à côté des canaux sécréteurs et se multiplier numériquement, à mesure que les progrès du développement deviennent plus considérables : de telle sorte qu'une glande conglomérée quelconque suit dans son développement une marche assez comparable à celle que l'on observe en comparant entre elles les glandes conglomérées dans les animaux les plus simples et dans ceux qui présentent la complication organique la plus grande.

Dans ce travail, Müller s'est peu servi du microscope. Il nous apprend lui-même qu'il possédait un microscope dont Rudolphi lui avait fait don, et qu'il avait trouvé à l'université de Bonn un microscope de Frauenhöfer; mais ces instruments optiques étaient loin d'avoir acquis le degré de perfection qu'ils possèdent aujourd'hui. Müller ne croyait pas alors que l'on pût, comme on ne tarda pas à le faire, appliquer le microscope à l'étude de tous les tissus et de tous les organes, aussi bien des organes opaques que des organes transparents. Aussi la seule question qu'il chercha à résoudre à l'aide de son microscope fut la détermination du diamètre des canalicules sécréteurs des glandes. Cette question avait pour lui un grand intérêt, car il ne faut pas oublier que tout son travail a pour objet de combattre la théorie de Ruysch. Si, comme on le pensait d'après Ruysch, les canaux excréteurs font immédiatement suite aux vaisseaux sanguins, ils devraient avoir un diamètre beaucoup plus petit que celui des vaisseaux capillaires, car autrement on ne s'expliquerait pas comment certains éléments du sang pénétreraient seuls dans ces vaisseaux excréteurs, et comment cela n'arriverait pas au sang lui-même. Müller, par une série de mesures prises au microscope avec un très-grand soin, démontra que c'est précisément la disposition inverse qui a lieu, et que les conduits excréteurs ont toujours un diamètre plus grand que celui des vaisseaux capillaires.

Digitized by Google

L'ouvrage de Müller est donc le premier travail où la structure des glandes, examinée d'une manière générale et dans l'ensemble du règne animal, ait été convenablement appréciée, et par conséquent il a rendu à la physiologie un service immense en la débarrassant des notions fausses dont elle était encombrée pour les remplacer par des appréciations plus exactes de la structure elle-même; car il est bien évident que l'on ne peut connaître la manière dont agit un organe si l'on n'en connaît pas très-exactement la structure. Toutefois, ce travail était encore incomplet, car en faisant connaître d'une manière générale la structure de chaque glande, il n'avait point cherché à rendre compte de la structure des petites parois membraneuses qui revêtent l'intérieur des cellules ou des petits tubes dans lesquels se résolvent les derniers éléments de ces organes. On sait que quelques années plus tard, en 1838, MM. Purkinje, à Prague, et Henle, alors prosecteur de l'école de Berlin, profitèrent des nouveaux perfectionnements introduits dans la construction des microscopes pour reprendre cette question, et qu'ils firent à peu près au même moment l'importante découverte, déjà entrevue, il est vrai, par Dutrochet, des éléments cellulaires qui revêtent la membrane interne des conduits excréteurs, et qui jouent un très-grand rôle dans le phénomène de la sécrétion.

Quand on songe au nombre immense de travaux de toute nature que nécessitèrent de semblables études sur les organes des sens, les organes de la reproduction et les glandes, où il fallait constamment disséquer, dessiner et décrire; quand on pense que pour son seul ouvrage sur les glandes, Müller examina plus de cent espèces différentes, on se demande comment ces travaux, si minutieux et si pénibles, pouvaient laisser à leur auteur le temps de s'occuper d'autres questions. Mais tout en poursuivant avec la plus infatigable activité ces travaux de recherches anatomiques, les nécessités de l'enseignement le ramenaient constamment vers d'autres questions. Ses collègues avaient désiré s'attacher par un titre définitif un professeur qui, tout jeune encore, attirait un si grand éclat sur leur université, et dès 1830 Müller devenait professeur ordinaire de la Faculté de médecine. Or, chargé de l'enseignement de l'*encyclopédie médicale*, de l'*anatomie comparée*, de la *physiologie* et de la *pathologie générale*, Müller était ramené constamment à faire ou à répéter devant son auditoire les expériences sur lesquelles reposent les principales vérités de ces sciences.

Un esprit comme le sien ne pouvait se borner à répéter purement et simplement les expériences des autres : il devait chercher à les

Digitized by Google

perfectionner, à les étendre, pour leur donner plus de certitude et pour détruire les objections que l'on aurait pu leur faire. C'est ainsi qu'il fut conduit à résoudre, par des expériences décisives, deux questions physiologiques de la plus haute importance, sur lesquelles on n'avait encore pu se mettre d'accord : la différence d'action des racines antérieures et des racines postérieures des nerfs qui naissent de la moelle épinière, et la constitution physique du sang. Assurément, en rappelant ces expériences de Müller, je ne prétends en aucune façon amoindrir les droits des premiers inventeurs; mais la science doit bien aussi quelque reconnaissance à celui qui a décidé une question en litige et qui est arrivé à fixer l'opinion là où il y avait encore doute et incertitude.

Les médecins avaient constaté depuis longtemps que dans les paralysies, c'est-à-dire dans les affections où l'action nerveuse cesse de s'exercer, l'abolition du mouvement volontaire et celle de la sensibilité dans les parties malades ne sont pas nécessairement liées l'une à l'autre; qu'il existe des paralysies du mouvement sans paralysies du sentiment, et des paralysies du sentiment sans paralysies du mouvement. Ils avaient été conduits par là à supposer que les parties du système nerveux qui servent à la sensibilité et celles qui servent aux mouvements sont des parties distinctes. L'origine de cette théorie remonte à l'antiquité : Rufus d'Éphèse l'attribue aux médecins Hérophile et Érasistrate, qui, dès les premiers temps de l'école d'Alexandrie, s'occupèrent avec un si grand succès d'études anatomiques. Mais ce fut seulement au commencement de ce siècle que l'on chercha à démontrer cette proposition. L'anatomie avait appris que parmi les nerfs de la face, il en est qui aboutissent exclusivement aux organes des sens, tandis que d'autres n'ont de rapports qu'avec les muscles de cette région. Mais cette considération ne paraissait pas devoir également s'appliquer à ceux des nerfs qui naissent de la moelle épinière et qui sortent de la colonne vertébrale par les trous de conjugaison : car ces nerfs viennent aboutir à la fois dans les muscles, et dans la peau des différentes parties du corps, et paraissent servir en même temps à la sensibilité et au mouvement volontaire.

En 1811, un chirurgien anglais nommé Ch. Bell émit, dans un petit livre qui ne fut pas publié, mais seulement distribué à quelques amis, cette idée fort nouvelle, que les nerfs rachidiens sont doubles et qu'ils sont formés d'une partie sensible et d'une partie motrice. Cette idée reposait en grande partie sur des vues théoriques; toutefois, Bell avait cherché à en démonter la réalité par des expériences, il est vrai très-

Digitized by Google

insuffisantes. En ouvrant le canal vertébral sur des animaux récemment tués, il avait vu que l'irritation déterminée par la pointe d'une aiguille sur les racines antérieures des nerfs rachidiens déterminait des mouvements dans les muscles, tandis que la même irritation produite sur les racines postérieures ne produisait point le même résultat. De cette expérience, Bell concluait que les racines antérieures donnent naissance aux parties motrices du nerf, tandis que les racines postérieures produisent les parties sensibles; mais sa démonstration était très-imparfaite. L'observation de Bell n'avait d'ailleurs été connue que d'un petit nombre de personnes lorsqu'elle fut reprise, dix ans plus tard, par Magendie. Celui-ci refit l'expérience de Bell, mais sur des animaux vivants. Il observa que lorsque l'on coupe les racines postérieures du nerf rachidien, l'animal donne tous les signes d'une vive douleur; que lorsque l'on coupe les racines antérieures, l'animal ne donne aucun signe de douleur, mais que les muscles qui sont en communication avec les nerfs que l'on a partiellement coupés sont paralysés. Ces expériences de Magendie étaient donc la démonstration de la proposition de Ch. Bell; mais il arriva que Magendie, en répétant de nouveau ses expériences, observa des faits qui semblaient en désaccord avec les faits précédents : il crut reconnaître dans certains cas des traces de sensibilité sur les racines antérieures, et, avec cette franchise scientifique dont il a toujours fait preuve, il s'empressa de signaler le fait, et fut par conséquent le premier à jeter du doute sur l'exactitude des résultats précédemment publiés par lui. Hâtons-nous d'ajouter que ce fut pour lui l'occasion d'une mémorable découverte, car, préoccupé des résultats contradictoires de ses expériences, et cherchant à se les expliquer, il reconnut plus tard que les racines antérieures, insensibles par elles-mêmes, possèdent une sensibilité qui leur est propre lorsqu'elles sont en communication avec les racines postérieures : sensibilité qui disparaît entièrement lorsque la communication entre les racines antérieures et les racines postérieures est détruite. Cette propriété, aujourd'hui parfaitement établie, est ce que l'on appelle la *sensibilité récurrente*. Mais il a fallu quatorze ans à Magendie pour voir clair dans cette question, et les hésitations qu'il manifesta à cette époque furent une des principales causes qui retardèrent l'admission du fait de la distinction des propriétés motrices et des propriétés sensitives des racines de la moelle. Après Magendie, la question fut encore plus embrouillée par d'autres physiologistes moins habiles, qui, voulant répéter ses expériences, étaient arrivés à des résultats entièrement différents. La question restait donc entière lorsque Müller s'en occupa de nouveau.

Digitized by Google

Déjà, en 1824, pendant son séjour à Berlin, Müller avait essayé de mettre en évidence les propriétés différentes du nerf facial et du nerf trijumeau, dont le premier est moteur, tandis que le second est, à l'exception d'un petit rameau qui se répand dans les muscles de la mâchoire inférieure, entièrement affecté au service de la sensibilité de la face; mais ses premières tentatives furent infructueuses. Quelques années plus tard, il les reprit, et cette fois avec un plein succès, comme on va le voir. Mais pour comprendre les nouvelles expériences de Müller, il est nécessaire d'indiquer les idées théoriques qu'il s'était faites sur la nature de l'action nerveuse, et qui n'étaient, en réalité, que l'extension à tout le système nerveux de la théorie qu'il avait proposée pour les sensations.

Müller avait établi, contrairement aux idées généralement admises, que les nerfs sont actifs dans la sensation, et que, pour qu'une sensation ait lieu, il est nécessaire qu'une activité propre du nerf entre en mouvement sous l'influence d'une cause quelconque, intérieure ou extérieure. Il devait être nécessairement conduit à admettre que ce qui a lieu dans les nerfs de sentiment a lieu également dans les nerfs de mouvement; à admettre, par conséquent, que si la propriété du nerf sensitif est de déterminer une sensation, ce sera la propriété du nerf moteur de déterminer un mouvement. Si le nerf jouit de la propriété de déterminer la contraction des muscles, c'est qu'il possède une activité particulière, qui, lorsqu'elle vient à être sollicitée par une cause quelconque, entre en jeu et détermine la contraction des muscles dans lesquels le nerf vient se terminer. Il y a donc dans le nerf moteur une propriété tout à fait comparable à celle du nerf sensible : le nerf moteur est actif dans la contraction du muscle, comme le nerf sensible est actif dans la sensation. On ne considérait alors les nerfs moteurs, comme les nerfs sensitifs, que comme de simples conducteurs du principe, quel qu'il soit, qui fait mouvoir les muscles, et dont on plaçait l'origine dans les parties centrales du système nerveux. Les récentes découvertes des savants sur l'électricité, et particulièrement les expériences à jamais mémorables de Galvani et de Volta, produisant des phénomènes de contraction musculaire sous l'influence de courants électriques, avaient contribué à fortifier cette théorie, en faisant croire que le fluide nerveux pourrait bien être l'électricité elle-même, dont les effets merveilleux attiraient alors si vivement l'attention non-seulement des savants, mais de tout le public. Müller montra que ces doctrines reposaient sur une interprétation inexacte des faits. Déjà Alexandre Monro, en discutant les expériences de

Digitized by Google

Galvani et de Volta, avait émis cette idée que l'électricité n'agit dans ces expériences qu'en sollicitant l'activité de la force nerveuse; mais on n'avait point fait attention à cette théorie. Müller fut conduit par ses méditations à une opinion analogue. Quand des courants électriques déterminent des contractions musculaires, le fait n'est pas aussi simple que l'on pourrait le croire au premier abord. Ce n'est pas le courant électrique amené en contact par le nerf avec le muscle qui fait contracter cet organe, mais le courant électrique agit sur le nerf et y met en jeu son activité spéciale, et c'est la mise en jeu de cette activité qui devient à son tour la cause de la contraction du muscle. En d'autres termes, le courant électrique n'exerce pas d'action spécifique sur le muscle; il agit seulement comme un excitant du nerf, et son action sur le nerf ne diffère point de celle des autres excitants de cet organe, du moins quant à sa nature; car, le plus ordinairement, elle en diffère beaucoup par son intensité. Mais toute autre action s'exerçant sur le nerf, action mécanique (piqûre ou coupure), chimique (alcalis ou acides concentrés), physique (variations de température), agira de la même façon, en déterminant la mise en jeu de l'activité du nerf moteur. Müller démontra cette vérité par l'expérience. Au lieu de placer, comme le faisaient ses prédécesseurs, un membre entier d'un animal entre les deux pôles d'une pile, de manière à le faire traverser dans toute sa longueur par le courant, il fait l'expérience autrement, en plaçant seulement entre les deux pôles le nerf sur lequel il veut agir. Dans cette manière d'opérer, il était évident que le courant ne suivait pas le trajet du nerf, et cependant Müller vit le membre se contracter comme dans les expériences précédentes. Pour rendre cet effet plus sensible, il plaça une ligature humide, ou il déterminait une contusion sur le trajet du nerf entre le muscle et la partie du nerf où il faisait l'application des forces électriques. Cela ne pouvait rien changer à la propriété physique que possède le nerf de conduire l'électricité, et cependant dans ces conditions nouvelles les contractions ne se produisaient point. Il en résulte évidemment que le courant électrique n'est pas la cause immédiate de la contraction du muscle et qu'il n'agit qu'en excitant la propriété des nerfs moteurs, ou, comme on le dit, leur irritabilité. Cela ne veut pas dire toutefois que l'électricité soit absolument étrangère au principe qui existe dans le nerf et qui fait mouvoir le muscle. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que ce principe fût lui-même de nature électrique[1]. Müller

[1] « Nous devons donc reconnaître que l'identité du principe nerveux et de l'électricité

Digitized by Google

ne se prononce point à ce sujet, tout en reconnaissant cependant que cette identité, qui n'est point prouvée, pourrait cependant être démontrée un jour [1].

Quoi qu'il en soit sur cette question de physiologie, Müller pensa qu'il pourrait appliquer ce nouveau mode d'action de l'électricité sur les nerfs à la vérification des idées de Bell et de Magendie. Quand on opère, comme Magendie, en observant seulement les effets de la section des racines, il peut arriver que l'effroi de l'animal l'empêche momentanément de se mouvoir, et que l'on croie voir des paralysies là où il n'y a qu'une simple inaction; mais quand on excite l'irritabilité du nerf, les effets se produisent d'une manière qui ne laisse aucun doute. Müller fit ses expériences sur des grenouilles, et coupa sur les unes les racines antérieures, sur d'autres les racines postérieures; puis il excita les racines tantôt avec une pointe d'aiguille, tantôt avec l'électricité. Quand il excitait le bout supérieur de la racine postérieure, il déterminait une douleur très-vive; quand il excitait le bout inférieur, aucun phénomène ne se produisait. Quand il excitait le bout supérieur de la racine antérieure, il ne produisait rien; quand il excitait le bout inférieur, il déterminait des convulsions dans les muscles qui sont en communication avec ces nerfs. Ces expériences étaient très-nettes et très-concluantes : aussi entraînèrent-elles l'adhésion de presque tous les physiologistes. Toutefois, quelques-uns doutaient encore et pensaient que l'on aurait tort d'appliquer aux animaux à sang chaud les résultats d'expériences faites sur des animaux à sang froid. Quelques années après ces expériences, un habile physiologiste français, M. Longet, les répéta avec succès sur les mammifères, et depuis cette époque la différence d'action des deux racines des nerfs rachidiens est définitivement entrée dans la science [2].

n'est rien moins que prouvée; mais il ne nous est pas non plus permis d'aller plus loin. Peut-être existe-t-il entre ces deux ordres de phénomènes un rapport encore inconnu, analogue à celui qu'on a découvert entre l'électricité et le magnétisme. »

[1] Depuis l'époque où Müller écrivait, les expériences de M. Dubois-Raymond, devenu son collègue à l'Académie de Berlin après avoir été son élève, en montrant que les contractions musculaires font dévier l'aiguille du galvanomètre, sembleraient avoir fait faire un pas à la question; mais il faut ajouter que ces expériences n'ont point convaincu tout le monde, et qu'il y a encore des physiciens qui, se fondant sur la sensibilité excessive de l'instrument, croient devoir attribuer à de tout autres causes qu'à celles d'une électricité circulant dans les nerfs les faits observés par le physiologiste de Berlin, en compagnie de Müller et de MM. de Humboldt et Helmholtz.

[2] Je dois ajouter ici que les recherches toutes récentes de M. Jacubowitch, recherches que l'Académie des sciences vient de juger dignes du grand prix de physiologie expérimentale (séance du 14 mars 1859), semblent introduire de nouveaux éléments dans la

Digitized by Google

L'étude chimique et physiologique du sang et de quelques autres liquides de l'économie fut pour Müller l'occasion d'observations fort intéressantes[1]. Déjà, au siècle dernier, un médecin anglais nommé Hewson avait publié sur ce liquide des observations chimiques et microscopiques très-bien faites; mais le discrédit où tombèrent les études microscopiques à cette époque avait fait oublier complétement les travaux de Hewson, et un célèbre physiologiste moderne était allé jusqu'à dire que les globules du sang n'étaient que des illusions, tant les hommes, même les plus éminents, sont exposés à laisser complétement de côté toutes les sources d'information qui les éloignent de leurs travaux habituels. Mais presque immédiatement après que Magendie s'exprimait ainsi, les beaux travaux de Prévost et de M. Dumas rappelaient l'attention sur l'étude microscopique de ces petits organes et sur le rôle important qu'ils jouent dans les phénomènes physiologiques. En 1831, Müller reprit cette étude, la compléta et la porta beaucoup plus loin que ses devanciers. Il fut de plus l'un des premiers à reconnaître que les globules du sang ne sont pas les seules parties solides qui circulent dans ce liquide, et qu'ils sont accompagnés de corpuscules blancs, dont les formes et les propriétés remarquables ont dans ces derniers temps appelé l'attention des observateurs. Mais la partie la plus réellement importante du travail de Müller consiste dans l'explication qu'il donne du fait de la coagulation du sang. Tout le monde sait que le sang, sorti des vaisseaux où il circule, change de nature, et qu'il se sépare en deux parties, l'une rouge et solide, le *caillot*, l'autre liquide et incolore, le *sérum*. Beaucoup de médecins et de physiologistes avaient étudié ce fait, et déjà au siècle dernier on était arrivé à en donner une idée assez exacte. Malpighi avait reconnu que le caillot se décolore

question. M. Jacubowitch pense que les organes de la sensibilité et ceux du mouvement sont partout distincts dans le système nerveux, et qu'ils consistent non-seulement en fibres qui appartiennent exclusivement aux nerfs, mais en cellules que l'on retrouve dans tous les centres de matière nerveuse, et qui sont différentes selon qu'elles appartiennent à la sensibilité ou au mouvement Mais ces éléments, partout distincts, se retrouveraient réunis les uns aux autres dans toutes les parties du système nerveux. La différence d'action des nerfs moteurs et des nerfs sensitifs, et, dans le cas qui nous occupe spécialement, celle des racines antérieures et des racines postérieures de la moelle épinière, résulteraient non pas de ce que ces nerfs ou ces racines nerveuses seraient composés exclusivement d'éléments sensitifs ou d'éléments moteurs; mais de ce qu'il y aurait une prédominance marquée des uns sur les autres. Si ces faits sont exacts, ne doit-on pas se demander s'ils donnent l'explication du singulier phénomène de la sensibilité récurrente des racines antérieures?

[1] *Beobachtungen zur Analyse der Lymphe, des Blutes und des Chylos*, dans les annales de Poggendorff. 1833.

Digitized by Google

par le lavage, en laissant une trame formée par une substance fibreuse de couleur blanchâtre; et Ruysch, en battant le sang avec des baguettes au moment même où il sort de la veine, avait séparé du sang cette matière fibreuse, que l'on désigna plus tard sous le nom de *fibrine*. D'autre part, Guglielmini, en étudiant au microscope des tranches du caillot, avait reconnu que la matière fibreuse contient entre ses lames des globules sanguins. Mais on n'était pas d'accord sur l'origine de la fibrine, et l'on se demandait si elle existe en dissolution dans le sang circulant, ou si elle n'est pas le résultat de la décomposition des globules. Ces deux opinions divisaient les physiologistes au siècle dernier, et les expériences de MM. Prévost et Dumas semblaient avoir donné gain de cause à la seconde. Toutefois, Hewson avait déjà fait une observation qui aurait dû éclairer les physiologistes. Partant d'une pratique vulgairement employée en Angleterre pour certaines préparations culinaires, et qui consiste à empêcher la coagulation du sang en le mélangeant avec le sel marin, il avait vu que, lorsque l'on a laissé reposer pendant un certain temps le sang mélangé avec du sel, les globules se déposent, et que l'on trouve dans le liquide qui surnage un caillot blanc que sa transparence avait caché jusque-là aux observateurs. Müller reprit la question, et la résolut; il refit d'abord l'expérience de Hewson, puis il la compléta par une nouvelle expérience beaucoup plus significative, en montrant que, lorsque l'on jette sur un filtre du sang de grenouille, les globules qui ont des dimensions considérables restent sur le filtre, et que la partie du sang qui traverse le papier est entièrement incolore. Or la coagulation se produit dans cette partie filtrée sous la forme d'une gelée parfaitement transparente. Müller montra également que lorsque l'on sépare par le battage la fibrine des autres éléments du sang, l'examen microscopique des globules fait constater que ces organes ne sont ni altérés ni décomposés, et qu'on ne peut par conséquent leur attribuer l'origine de la fibrine. Ces expériences décisives sur une question longtemps controversée ont en physiologie une très-grande importance; car le rôle que l'on attribue avec raison aux éléments du sang, et particulièrement à la fibrine et aux globules, dans une foule de phénomènes de l'état de santé et de maladie, est considérable; et les nombreux travaux qui ont été faits dans ces dernières années sur ces questions ont en grande partie leur point de départ dans les expériences de Müller.

Ce mémoire de Müller contient aussi des observations curieuses sur deux autres liquides, également fort importants, de l'économie animale, mais dont l'histoire est encore beaucoup plus obscure que celle

Digitized by Google

du sang lui-même, le chyle et la lymphe. Le chyle avait été souvent étudié par les physiologistes et les chimistes; aussi Müller eut-il peu à ajouter à ce que l'on savait sur sa constitution physique et chimique. Mais ses études sur la lymphe furent entièrement nouvelles. Il fut le premier physiologiste qui trouva le moyen de recueillir ce liquide en quantité assez considérable pour pouvoir le soumettre à un examen scientifique. Les études de Müller sur la lymphe eurent d'abord lieu sur les poissons et sur les grenouilles; mais bientôt il eut l'occasion d'étudier la lymphe sur l'homme lui-même. Pendant l'hiver de 1831 à 1832 se trouvait, dans le service chirurgical de l'hôpital de Bonn, un malade chez lequel un orifice fistuleux, suite d'une plaie ancienne du cou-de-pied, laissait constamment écouler de la lymphe. Müller constata ce fait intéressant, que la lymphe contient une quantité considérable de fibrine, et que, par suite de cette circonstance, elle se coagule comme le sang lui-même, en formant un caillot d'abord transparent, et qui devient ensuite de couleur blanchâtre. Depuis cette époque, on a eu plusieurs fois occasion de répéter l'observation de Müller, et on a même tout récemment imaginé un procédé pour extraire facilement la lymphe du système vasculaire lymphatique des animaux supérieurs. On a pu ainsi confirmer et compléter le travail de Müller, mais sans y ajouter aucun détail essentiel.

Ces observations de Müller sur la lymphe furent l'occasion d'une belle découverte d'anatomie comparée. En recueillant dans ses expériences la lymphe sur des grenouilles vivantes, il se trouva amené à étudier l'appareil dans lequel ce liquide se meût. Müller reconnut d'abord que cet appareil diffère beaucoup de celui des animaux supérieurs, et qu'au lieu d'être essentiellement constitué par des vaisseaux, il consiste principalement en cavités irrégulières, plus ou moins considérables, qui occupent tous les intervalles qui existent entre la peau et les muscles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, et ce que l'on était loin d'attendre, c'est que, sur plusieurs points du corps, la lymphe est mise en mouvement par des appareils contractiles qui jouent le rôle de véritables cœurs. Il y a dans la grenouille quatre de ces cœurs lymphatiques, deux à la région supérieure du cou, et deux autres à la région supérieure des cuisses. Ces cœurs lymphatiques ne dépendent en aucune façon du cœur ordinaire : leurs battements n'accompagnent point les battements du cœur ou les mouvements de la respiration; ils ne s'accompagnent même point entre eux. Désirant savoir si cette disposition anatomique était une disposition générale, Müller chercha à la retrouver dans les oiseaux; mais ce fut en vain. Quelques années

Digitized by Google

plus tard, il la retrouva dans les tortues, et la décrivit dans un mémoire fort important[1]. Cette belle découverte fut bientôt confirmée par les travaux d'un anatomiste italien, Panizza, qui était arrivé de son côté, et sans avoir eu connaissance des travaux de Müller, à constater l'existence des cœurs lymphatiques de la grenouille. La date des publications de Müller et de celles de Panizza démontre d'une manière incontestable la priorité du travail de Müller.

Les nombreuses découvertes anatomiques de Müller, ses belles expériences physiologiques sur le système nerveux et sur le sang, qui tranchaient des questions discutées depuis longtemps et terminaient de longues controverses, valurent à leur auteur, à peine âgé de trente ans, une renommée européenne, et le placèrent au premier rang parmi les physiologistes de son époque. Cette gloire qui s'attacha si vite à son nom lui mérita bientôt la plus belle récompense que pouvait ambitionner un savant, celle d'être placé sur un théâtre où il pouvait mettre en œuvre pour ses travaux scientifiques des ressources qu'il ne pouvait avoir à Bonn.

Rudolphi, dont les conseils avaient eu une si heureuse influence sur la carrière scientifique de Müller, mourait dans l'automne de 1832 à Berlin, et laissait vacante la chaire d'anatomie à l'université de cette ville. Il y avait beaucoup de concurrents. Le ministre, le célèbre baron de Stein, avait déjà fait des ouvertures au professeur d'Heidelberg, Tiedemann. « Müller, rapporte son biographe, M. Virchow, se décida à faire une démarche certainement extraordinaire, qui peint de la manière la plus vive la décision de sa nature et de sa volonté. Il déclara qu'il ne se retirerait que devant Jean-Frédéric Meckel, et que si ce dernier n'était pas nommé, il se considérait lui-même comme le premier en Allemagne. Il fit, par l'entremise de Jean Schultze, parvenir au ministre une lettre par laquelle il fit valoir ses droits pour la place vacante. Cette lettre, qui paraît malheureusement avoir été perdue, est considérée par ceux qui l'ont vue comme un très-curieux et très-beau document; elle fit une telle impression sur le ministre, qu'il décida sur-le-champ la nomination de Müller. » Je ne dois point passer sous silence cette circonstance, que Müller dut en grande partie sa nomination à l'activité que Jean Schultze, devenu alors conseiller privé au

[1] *On the existence of four distinct Hearts, having regular pulsations connected with the lymphatic system in certain amphibious animals.* Ce travail, lu à la Société royale de Londres, en 1833, a été publié d'abord en anglais dans les *Transactions philosophiques*. Uber die *Lymphherzen der Schildkröten,* 1839, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* pour 1839.

Digitized by Google

ministère de l'instruction publique et des cultes, mit à soutenir et à défendre sa candidature. Assurément, lorsque Jean Schultze connut la nomination de Müller, nomination qui n'était que la récompense de nombreux et importants travaux, et en quelque sorte la consécration d'une gloire nationale, il dut éprouver une satisfaction bien vive en pensant que c'était lui qui, plus de vingt ans auparavant, avait préparé une si brillante carrière, en ouvrant au fils d'un pauvre cordonnier les portes de l'école secondaire de Coblentz, et qu'il lui était donné d'achever son œuvre en contribuant de la manière la plus efficace à l'appeler à l'une des premières positions scientifiques de l'Allemagne.

Devenu professeur à Berlin, Müller ne vit dans cette position élevée, où il arrivait si jeune, que la possibilité d'agrandir le cercle de ses travaux. Disposant des immenses matériaux zoologiques du musée de Berlin, Müller pensa tout d'abord à faire la dissection des animaux rares et peu connus que les naturalistes, réduits à leurs propres ressources, ont tant de peine à se procurer en dehors des riches dépôts de ce genre. Et il entreprit ainsi une nouvelle série d'études anatomiques, faites surtout au point de vue de la zoologie, qui l'occupa jusqu'à la veille même de sa mort. Mais tout en poursuivant des études dans cette direction, il ne pouvait oublier qu'il avait pendant neuf ans enseigné la physiologie à Bonn. Or il y a peu de professeurs vraiment dignes de ce nom qui, après plusieurs années d'enseignement, ne ressentent vivement le besoin d'étendre leur auditoire et de donner la forme durable d'un livre aux idées qu'ils ont énoncées, mais d'une manière fugitive, dans leurs leçons orales. Appelé par la nature de son enseignement à soumettre à des méditations quotidiennes toutes les questions qui se rattachent à la physiologie, il était impossible à un esprit comme celui de Müller de ne pas imaginer sur bien des points des idées neuves et originales. Müller avait donc entrepris la rédaction d'un traité de physiologie, et la première partie de cet ouvrage venait de paraître à Coblentz lorsqu'il fut appelé à la chaire d'anatomie de Berlin. C'était, à certains égards, une carrière scientifique nouvelle qui s'ouvrait pour lui. Tout en y entrant avec résolution, Müller ne renonça point à son livre, et jusqu'en 1840 il fit marcher de front la rédaction de son *Manuel de physiologie* et ses nouvelles recherches anatomiques et zoologiques. Comme ces deux directions, bien que suivies parallèlement, sont bien distinctes l'une de l'autre, je m'occuperai d'abord du *Manuel de physiologie*, pour rendre compte ultérieurement de ses autres travaux.

Il est très-rare qu'un livre élémentaire soit un livre original. Les ouvrages de ce genre ne sont le plus ordinairement que des compila-

Digitized by Google

tions faites avec plus ou moins d'intelligence. Si le livre que Müller publiait sous le titre modeste de *Manuel* n'était que cela, il ne mériterait pas la peine de nous occuper plus longtemps. Mais ce que nous cherchons dans ce livre, ce qui y est réellement, c'est l'enseignement physiologique de Müller, et cet enseignement n'est point un simple recueil de faits. Toutes les questions de la physiologie devinrent pour lui l'objet de méditations profondes, souvent prolongées pendant le silence des nuits, et dans lesquelles, examinant successivement toutes les notions que fournissent sur une question donnée l'anatomie humaine, l'anatomie comparée et la médecine, tout ce que l'on peut savoir par l'observation personnelle, art dans lequel il excellait, tout ce que nous ont appris sur chaque sujet des expériences chimiques, physiques et physiologiques; puis, contrôlant, comparant ces données scientifiques avec les spéculations métaphysiques des diverses écoles de philosophie, il cherche les caractères généraux des phénomènes physiologiques, ou, comme on le dit, les lois des fonctions de la vie. Quand je consulte ce livre où sont traitées les questions si nombreuses et si variées de la physiologie et de la psychologie, car Müller ne sépare point la vie morale et intellectuelle de la vie physique; quand je vois comment il était arrivé à fondre dans un ensemble harmonieux tous les travaux des autres physiologistes et les siens propres; de telle sorte que chacun de ses chapitres n'est point un recueil de faits, comme le sont tant d'ouvrages scientifiques, mais l'exposé complet d'une doctrine, et porte à chacune de ses pages l'empreinte si nette du génie de l'auteur, je ne sais ce que je dois le plus admirer ou de l'érudition patiente et infatigable qui a réuni les faits, ou du jugement qui en fait avec tant de sûreté l'analyse et la critique, ou surtout de la haute raison qui, de la comparaison des faits, sait déduire les lois générales, et fait en quelque sorte jaillir la vérité du choc des opinions les plus contraires. Et bien qu'il ne soit pas exact de dire que Müller, comme physiologiste, est un chef d'école, bien qu'il n'ait point inventé de méthode d'observation, ni par conséquent ouvert de voie nouvelle, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en coordonnant dans un ensemble toute la science de son époque, Müller a fait pour elle ce que Haller avait fait au siècle dernier, lorsqu'il résumait toute la science de son temps dans ses *Éléments de physiologie*.

Le trait le plus saillant du livre de Müller, c'est qu'il est le premier ouvrage dans lequel il soit question de physiologie comparée[1].

[1] Le *Traité de physiologie* de Burdach est également un traité de physiologie comparée,

Digitized by Google

Assurément la physiologie n'est point une science nouvelle; on s'en était beaucoup occupé dans l'antiquité, et l'ouvrage le plus ancien que nous possédions sur ces matières, le traité *De usu partium*, de Galien, renferme déjà un grand nombre de notions physiologiques. Depuis la renaissance des études anatomiques, les travaux de Harvey et de beaucoup d'autres enrichirent la science de découvertes importantes sur les phénomènes qui ont leur siége dans les êtres vivants. Mais tous ces travaux n'avaient porté que sur l'homme lui-même, ou, comme il n'était pas possible de soumettre l'homme à des expériences qui pouvaient compromettre sa vie, sur des animaux très-voisins de l'homme par leur organisation. Et il ne pouvait pas en être autrement; car tous les physiologistes étaient sortis de la médecine, et la physiologie n'était pour eux que le moyen d'éclairer les études médicales, qu'une branche subordonnée et en quelque sorte accessoire de ces études.

Cependant on ne tarda pas à comprendre que restreindre à l'étude de l'homme le domaine de la physiologie, c'est se condamner à une science incomplète, et, par conséquent, au moins partiellement fausse. Quelques hommes de génie s'élevèrent contre le préjugé général. C'est ainsi que Haller, écrivant au siècle dernier un livre qui devait embrasser l'ensemble de la science physiologique de son temps, y annonçait d'une manière très-explicite la nécessité de faire servir à la construction de l'édifice les notions prises dans toutes les divisions du règne animal[1]. A la même époque, le célèbre chirurgien John Hunter avait conçu la physiologie dans sa généralité la plus élevée, en embrassant dans de communes études l'organisation et les fonctions dans toutes les classes du règne animal, et aussi dans le règne végétal; en demandant le secret de la vie aussi bien à l'état de maladie qu'à l'état de santé. Mais ce savant, dont le caractère était aussi bizarre que l'intelligence était élevée, ne prit aucun soin pour faire jouir le public du fruit de ses immenses recherches. Quelques-uns seulement de ses travaux furent publiés de son vivant, et une grande partie de ses manuscrits fut détruite après sa mort. Aussi l'œuvre de Hunter nous serait-elle

et les premiers volumes de cet ouvrage sont un peu antérieurs au *Manuel* de Müller. Mais cet ouvrage, conçu sur une immense échelle, n'a pas été terminé. La nécessité d'étendre au règne animal tout entier le cercle de la physiologie était alors comprise par tous les bons esprits.

[1] Verum ab humana anatomia physiologia minime plena repetitur. Quotidie experior, de plerarumque partium corporis humani functionibus non posse sincerum judicium ferri, nisi ejusdem partis fabrica et in homine et in variis quadrupedibus, et in avibus, et in piscibus, sæpe etiam insectis innotuerit. (Préface des *Éléments de physiologie*).

Digitized by Google

presque entièrement inconnue, si les soins pieux d'un des plus illustres savants de notre époque, M. R. Owen, en réunissant tous les débris qui ont pu être sauvés de ce naufrage, ne nous avaient fait connaître ce génie si puissant et si original qui, avec une autre manière d'être, aurait peut-être entièrement renouvelé les sciences physiologiques. Cuvier, en écrivant ses *Leçons d'anatomie comparée*, insistait également sur ce point, que l'un des principaux objets de cette science doit être de fournir des éléments précis à la physiologie, et que l'étude des diverses modifications que les organes éprouvent dans un ensemble d'êtres vivants est le meilleur moyen d'arriver à une vue nette de leurs fonctions. « La nature nous présente, disait-il, dans les diverses classes d'animaux presque toutes les combinaisons possibles d'organes; elle nous les montre réunis, deux à deux, trois à trois, et dans toutes les proportions; il n'en est pour ainsi dire aucun dont elle n'ait privé quelque classe ou quelque genre; et il suffit de bien examiner les effets produits par ces réunions et ceux qui résultent de ces privations pour en déduire des conclusions très-vraisemblables sur la nature de chaque organe et de chaque forme d'organe. On peut observer la même marche pour déterminer l'usage des diverses parties d'un organe, et pour reconnaître celles qui sont essentielles et les distinguer de celles qui ne sont qu'accessoires. Il suffit de suivre cet organe dans toutes les classes qui l'ont reçu, et d'examiner quelles sont les parties qui s'y trouvent toujours et quel changement s'y opère[1]. » Mais pour que la physiologie humaine devînt la physiologie générale, il fallait que l'anatomie comparée fût sinon achevée, car il n'est point donné à l'homme d'achever quelque chose en ce monde, mais du moins assez avancée pour pouvoir fournir à la physiologie des notions précises. Aussi, ce ne fut qu'après les grands travaux de Cuvier et de Meckel sur l'anatomie comparée, et les innombrables découvertes de tant d'autres auteurs qui suivirent les traces de leurs illustres devanciers, que Müller, qui avait lui-même contribué de la manière la plus active à l'acquisition des connaissances anatomiques, put entreprendre une œuvre que beaucoup de savants avaient conçue, mais que nul encore n'avait pu mettre à exécution.

Tel est donc le premier caractère du livre de Müller : ce n'est plus la physiologie humaine, c'est la physiologie générale. La première, quel que soit d'ailleurs son intérêt pour nous, n'est plus qu'un cas particulier de la seconde. Et l'on voit de suite quelle est la supériorité immense

[1] G. Cuvier. *Lettre* à J. C. Mertrud, *servant d'introduction aux Leçons d'anatomie comparée.*

Digitized by Google

de la physiologie ainsi comprise : c'est qu'elle nous apprend à parfaitement distinguer ce qu'il y a de commun, de général dans les phénomènes physiologiques, ce qui par conséquent en constitue l'essence, pour négliger ce qu'ils peuvent présenter d'accessoire et d'accidentel. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que, tout en se proposant un but aussi élevé, Müller est loin de l'avoir atteint. La véritable physiologie, la science *de la vie*, devrait comprendre toutes les notions qui se rattachent à l'histoire des êtres vivants, aussi bien à l'histoire des plantes qu'à celle des animaux, car il est impossible de méconnaître que les questions qui se rattachent à la première se rattachent également à la seconde. Mais le temps n'est pas encore venu où un physiologiste pourra s'élever à une hauteur assez grande pour embrasser d'un seul coup d'œil, et dans une vue d'ensemble, des questions si nombreuses et en apparence si différentes. Müller a donc laissé de côté toutes les questions que soulève la vie des végétaux ; il s'est contenté de comparer d'une manière très-générale les manifestations de la vie végétale à celles de la vie animale. Même, tout en se renfermant dans la physiologie animale, il n'a pu donner la même importance aux notions fournies par tous les êtres qui constituent le vaste ensemble du règne animal. L'étude des animaux inférieurs, qui de nos jours a pris un si grand développement, et qui soulève tant de questions nouvelles, en même temps qu'elle fournit de vives lumières pour éclairer les vieilles questions, était encore bien peu avancée à l'époque où Müller rédigeait son livre. Les sources d'information où il pouvait puiser lui étaient donc fournies presque exclusivement par les animaux supérieurs. C'est là l'inconvénient des ouvrages de synthèse dans les sciences d'observation : quand on veut coordonner les notions scientifiques d'une époque, il faut toujours se résoudre à être incomplet, et c'est un sentiment qui empêche bien souvent les hommes de science d'entreprendre de semblables ouvrages, et de quitter, dans ce but, des travaux d'analyse, qui, s'ils sont bien faits, conserveront toujours la valeur qui leur est propre.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette façon nouvelle de considérer la physiologie que me paraît consister surtout le mérite du livre de Müller : c'est là ce qui lui donne une supériorité si grande sur tous les ouvrages qui l'ont précédé.

L'originalité du livre de Müller n'est point d'ailleurs tout entière dans cet emploi de la physiologie comparée qui doit avoir pour résultat de donner de chacun des phénomènes de la vie l'idée la plus nette, parce qu'elle est la plus générale : il est peu de questions spéciales qu'il n'ait éclairées par des expériences nombreuses et souvent

Digitized by Google

décisives; sur lesquelles il n'ait émis des idées nouvelles à bien des égards. Je ne puis ici passer en revue d'une manière complète les différents chapitres de son ouvrage pour y indiquer ce qu'il a ajouté aux connaissances de son temps. L'exposé que j'ai donné de ses travaux sur la théorie des sensations, sur les propriétés des nerfs moteurs et sensitifs, sur la constitution chimique du sang, me dispensent de revenir actuellement sur cette partie de son ouvrage : je me contenterai donc d'insister ici sur quelques points qui n'avaient point été pour lui l'objet de publications spéciales avant l'époque où il rédigea son Manuel.

Les fonctions si importantes et presque mystérieuses qui sont l'attribution du système nerveux dans l'organisation animale avaient vivement attiré l'attention de Müller dès ses débuts dans la carrière scientifique. Les découvertes de détail qu'il fit sur un grand nombre de points de l'anatomie et de la physiologie de ce système sont extrêmement nombreuses : c'est ainsi que, mettant en pratique les nouvelles méthodes d'expérimentation qu'il avait imaginées pour confirmer la théorie de Bell, il poursuivit avec un très-grand soin la distinction des parties sensibles et des parties motrices des nerfs de la face, tandis que par l'observation exacte de la disposition de ces rameaux nerveux il cherchait à expliquer les faits physiologiques qu'il observait. On lui doit également de nombreuses expériences sur l'étude des propriétés, alors en grande partie problématiques, du système nerveux ganglionnaire. Mais comme dans ces travaux il eut beaucoup de collaborateurs, comme d'ailleurs des études analogues étaient faites partout par les physiologistes, il est assez difficile de lui faire exactement sa part, et je ne pourrais y arriver qu'en faisant l'histoire complète de chacune des parties du système nerveux et de chacune des expériences qui s'y rattachent. D'ailleurs, ce n'est point là qu'est en réalité l'importance des travaux de Müller. Il n'y a pas d'anatomiste, il n'y a pas d'étudiant qui avec de la patience et du travail ne puisse, en suivant une voie déjà ouverte, en employant les moyens d'investigation déjà inventés, arriver à trouver dans un sujet, quel qu'il soit, des détails qui auront échappé à l'investigation. Et en m'exprimant ainsi, je n'ai pas assurément la pensée d'amoindrir des travaux dont plus que personne je reconnais le mérite. C'est cette suite innombrable de petites observations de détail, de petites découvertes, qui constitue le fond même de la science, qui tend à lui donner tous les jours ces caractères de précision et d'exactitude qu'elle doit incessamment chercher à revêtir. Qui peut affirmer d'ailleurs que la constatation d'un petit fait jusqu'alors inaperçu, que même un plus grand degré d'exactitude dans la descrip-

Digitized by Google

tion d'un organe, ne deviendra pas quelque jour le point de départ d'une grande découverte? Mais si nous devons une part bien légitime de reconnaissance à ces laborieux ouvriers qui, dans toutes les écoles de médecine, amassent péniblement les matériaux de la science; et si, dans la biographie d'un savant comme Müller, nous ne devons point négliger de mentionner ces humbles travaux, véritable fondement de la physiologie, ce qui doit nous y arrêter surtout, ce sont les vues générales, la constatation des lois et l'invention des théories.

Müller fut l'un des premiers à étudier ces phénomènes nerveux si remarquables que l'on désigne sous le nom d'*actions réflexes*, et qui, depuis un certain temps, préoccupent vivement l'attention des physiologistes; dans la première édition de son Manuel, publiée en 1833, il en présentait une très-belle étude.

Nous savons tous, par une expérience personnelle, que dans un très-grand nombre de conditions, en santé comme en maladie, certaines sensations sont suivies de mouvements involontaires. Aussi la médecine s'est-elle depuis longtemps préoccupée de ces phénomènes et en a-t-elle cherché l'explication; mais pendant longtemps elle n'a pu y réussir. Comme le système nerveux ganglionnaire se rencontre dans toutes les parties du corps, comme ses filaments déliés y accompagnent partout les filets du système nerveux ordinaire, on a cru d'abord que le système nerveux ganglionnaire était la cause de ces phénomènes que l'on désignait sous le nom de *sympathies nerveuses*, tandis que pour la même raison le système ganglionnaire était désigné sous le nom de *nerf grand sympathique*. Telle était l'hypothèse soutenue par Willis. Toutefois, dès le siècle dernier, cette opinion avait déjà trouvé des contradicteurs; d'illustres physiologistes et pathologistes, Haller, Cullen, Whytt et A. Monro, avaient soutenu que dans certains cas de cette nature le *sentiment* doit agir. Cette idée fut développée par Prochaska, qui donna le premier une théorie de l'action réflexe. D'après l'illustre physiologiste de Vienne, des sensations, propagées le long des nerfs, sont réfléchies par l'encéphale ou la moelle épinière sur des nerfs moteurs correspondants. De plus, Prochaska remarqua avec raison que, dans ces phénomènes réflexes, l'action peut se produire avec ou sans conscience. En d'autres termes, dans certains cas, la mise en jeu de l'activité du nerf sensitif sera perçue par le *moi*, et se transformera en sensation avant de se réfléchir sur le nerf moteur; tandis que dans d'autres cas cette mise en jeu ne sera point perçue par le moi, et elle n'aura par conséquent d'autre manifestation que les mouvements produits à la suite de l'impression. Prochaska

Digitized by Google

avait donc bien compris le mode de production des actions réflexes, mais il ne s'était pas suffisamment rendu compte du rôle si important qu'il joue dans la physiologie et dans la pathologie. Plus tard, en 1822, M. Flourens observa de nouveau ces phénomènes, et il démontra, après Prochaska, que la moelle épinière est un centre nerveux, et qu'elle réfléchit, dans certains cas, sur les nerfs moteurs les sensations qui lui sont transmises.

La science en était là lorsque les idées de Prochaska furent reprises simultanément, vers 1832 à 1833, par un célèbre physiologiste anglais, Marshall Hall, mort tout récemment, et par Müller. Müller a reconnu lui-même la priorité de Marshall Hall. Ces deux physiologistes ont étudié la question des mouvements réflexes dans toute sa généralité; ils ont parfaitement établi, par des expériences faites avec beaucoup de soin : d'une part, la nécessité de la réflexion par les centres nerveux; de l'autre, la très-grande généralité de ces phénomènes, qui se reproduisent à chaque instant, dans la santé comme dans la maladie. Mais les opinions des deux physiologistes, si elles sont, au fond, essentiellement d'accord, sont cependant différentes sur quelques points, et il me paraît bien difficile de ne pas reconnaître que, là où leurs opinions diffèrent, Müller a l'avantage. Marshall Hall n'admet l'existence des mouvements réflexes que dans les nerfs rachidiens : or l'observation démontre un grand nombre de ces mouvements dans les nerfs cérébraux; par exemple, la contraction de la pupille sous l'influence d'une vive lumière[1]. De plus, Marshall Hall complétait ses idées par des vues hypothétiques sur l'existence de fibres particulières, qu'il nommait *excito-et reflecto-motrices,* et qu'il considérait comme le siége des actions réflexes, fibres qui n'ont jamais existé, du moins comme distinctes des fibres sensibles et motrices ordinaires, que dans son imagination. Les idées de Müller sur ces phénomènes des mouvements réflexes sont, à notre sens, beaucoup plus exactes et beaucoup plus conformes à la réalité des choses. La question est d'ailleurs loin d'être épuisée. Les travaux des physiologistes modernes sont venus ajouter de nouvelles lumières à la question, en prouvant que, pour certaines actions réflexes, il existe dans la moelle épinière des points particuliers où la sensation (ou plutôt l'impression, car l'action réflexe peut se produire sans conscience) vient aboutir, et d'où l'action motrice se transmet sur les muscles de certains organes. On a déjà découvert plusieurs

[1] Les expériences de MM. Budge et Waller en 1851 ont montré quelle est la région de la moelle épinière où est le centre des mouvements de la pupille. Ce point est à la partie supérieure de la région dorsale.

Digitized by Google

de ces centres d'action : il ne serait pas impossible que leur nombre fût beaucoup plus grand qu'on ne le pense, et que d'ici à une époque rapprochée, on ait signalé tous ces centres d'action nerveuse.

Un autre chapitre également très-important de la partie du *Manuel de physiologie* qui traite du système nerveux est celui que Müller consacre à ce qu'il appelle la *mécanique des nerfs* ou *la théorie des mouvements du principe nerveux*. Par ses études et ses méditations sur l'activité des nerfs dans la sensation comme dans le mouvement, Müller avait été conduit à considérer l'influence nerveuse d'une manière notablement différente de celle qui était généralement adoptée à l'époque où il commença ses études. Il restait à connaître le mode particulier d'action de ces phénomènes, et les lois auxquelles ils sont soumis. Müller, soit par des observations faites sur lui-même, soit par des expériences directes, soit par des considérations théoriques, établit ces lois avec une sagacité très-remarquable, et le chapitre qui est consacré à cette étude est assurément l'un des plus nouveaux et des plus intéressants de son livre. C'est ainsi qu'il établit, pour les nerfs moteurs, que la force motrice n'agit dans les nerfs que suivant la direction des fibres primitives qui se rendent aux muscles, ou suivant celle dans laquelle les nerfs se ramifient, et jamais en sens inverse; et qu'il montre que cette proposition ne s'applique pas seulement aux nerfs tout entiers, mais même aux éléments particuliers, aux fibres qui les constituent. La mécanique des nerfs sensitifs est également traitée de main de maître, et Müller trouve dans les lois qu'il établit l'explication naturelle de phénomènes singuliers que ces nerfs présentent, Pour qu'il y ait sensation, il faut d'abord qu'un phénomène particulier se produise dans le nerf; puis, que le nerf soit en communication avec le moi et avec le cerveau, qui en est l'organe, soit immédiatement, soit médiatement, par la moelle épinière. Ceci posé, l'examen des conditions dans lesquelles se fait la sensation nous montre également un fait remarquable et qui est précisément l'inverse de celui que présentent les nerfs moteurs, c'est que lorsqu'une partie quelconque d'un nerf entre en action sous l'influence d'une irritation, tous les organes qui reçoivent les branches de ce nerf ont le sentiment de l'irritation, et l'effet est alors le même que si les dernières ramifications du nerf avaient été irritées toutes à la fois[1].

[1] Bichat avait déjà dit : « La sensibilité animale des nerfs a encore un autre caractère particulier qui consiste en ce qu'une irritation locale d'un tissu fait souvent souffrir dans toutes ses branches.... Les médecins ne font pas assez d'attention à cette cause de douleurs qui se développent dans une étendue souvent considérable, sans lésion apparente.... Pourquoi dans ces expériences la sensibilité animale du nerf s'exalte-t-elle toujours au-dessous de

Digitized by Google

Prenez un exemple vulgaire. Il n'est personne à qui il ne soit arrivé de se frapper le coude et d'éprouver alors de vives sensations dans le quatrième et le cinquième doigt de la main. Cela tient à ce que l'irritation du nerf cubital, qui est atteint lorsque l'on se frappe le coude, produit une sensation dans toutes les extrémités de ce nerf, et dans celles-ci seules. Jamais la sensation qui accompagne l'irritation d'un nerf ne se propage aux rameaux qui émanent du nerf au-dessus du point où l'irritation a été appliquée. D'autre part, la cessation des fonctions d'un nerf, amenant une paralysie du sentiment dans les parties qui sont animées par ce nerf, n'amène jamais une paralysie dans celles de ces parties qui reçoivent d'autres nerfs; et c'est ainsi que s'explique le phénomène, d'ailleurs si bien connu, de la délimitation exacte des paralysies. Cela explique également ce curieux phénomène des sensations perçues par les amputés dans les membres qu'ils ont perdus[1]. Du moment que la sensation dans une partie quelconque du corps est le résultat d'une irritation dans le tronc nerveux qui se rend à cette partie, on comprend comment l'existence de cette partie elle-même n'est point nécessaire pour donner lieu à des sensations très-nettes et bien caractérisées.

la partie affectée? Pourquoi ce phénomène n'a-t-il jamais lieu du côté du cerveau, quoique cependant ce soit dans ce dernier sens que le sentiment se porte dans l'état naturel? Je l'ignore. »

[1] J'ai déjà précédemment indiqué l'analogie très-remarquable que présentent les idées de Müller sur la sensation avec les idées plus anciennes de Descartes. Il est très-digne de remarque que Descartes avait donné de ce curieux phénomène des sensations chez les amputés une explication tout à fait comparable à celle de Müller.

« Nous sentons quelquefois de la douleur, dit-il, comme si elle était en quelques-uns de nos membres, dont la cause n'est pas en ces membres où elle se sent, mais en quelque lieu plus proche du cerveau par où partent les nerfs qui en donnent à l'âme le sentiment : ce que je pourrais prouver par plusieurs expériences; mais je me contenterai ici d'en rapporter une fort manifeste. On avait coutume de bander les yeux à une jeune fille lorsque le chirurgien la venait panser d'un mal qu'elle avait à la main, à cause qu'elle n'en pouvait supporter la vue; et la gangrène s'étant mise à son mal, on fut contraint de lui couper jusqu'à la moitié du bras, ce qu'on fit sans l'en avertir, parce qu'on ne la voulait pas attrister, et on lui attacha plusieurs linges liés l'un sur l'autre en la place de la partie qu'on lui avait coupée, en sorte qu'elle demeura longtemps après sans le savoir. Et ce qui est en ceci fort remarquable, elle ne laissait pas cependant d'avoir diverses douleurs qu'elle pensait être dans la main qu'elle n'avait plus, et de se plaindre de ce qu'elle sentait tantôt en l'un de ses doigts et tantôt à l'autre; de quoi on ne saurait donner d'autre raison, sinon que les nerfs de la main qui finissaient alors vers le coude, y étaient mus en la même façon qu'ils auraient dû être auparavant dans les extrémités de ces doigts, pour faire avoir à l'âme dans le cerveau le sentiment de semblables douleurs. Et cela montre évidemment que la douleur de la main n'est pas sentie par l'âme en tant qu'elle est dans la main, mais en tant qu'elle est dans le cerveau. (*Princ. de la philos.*, 4e partie).

Digitized by Google

La théorie de la voix est l'une des questions physiologiques qui ont le plus occupé Müller, et pour la solution de laquelle il a fait le plus grand nombre d'expériences.

On sait que la voix se produit dans un organe que l'on appelle le *larynx,* et qu'elle s'y développe sous l'influence de l'air qui sort de la poitrine pendant l'expiration. Mais comment l'air expiré peut-il déterminer la production du son? Une pensée toute naturelle, et qui a dû se produire chez les physiologistes du moment où ils se sont occupés de l'étude de la voix, a été de comparer l'organe vocal à un instrument de musique. Là en effet, comme dans toute machine quelle qu'elle soit, nous arrivons à produire un effet prévu, par la combinaison raisonnée du jeu de plusieurs pièces unies ensemble, et nous pouvons apprécier le rôle que chacune de ces pièces doit jouer dans l'effet total.

Le premier qui fit cette comparaison fut Dodart. Il vit dans l'organe de la voix un instrument à vent; et c'était la pensée qui devait se présenter d'abord. Les diverses modifications du son étaient, dans la théorie de Dodart, produites par le degré d'élargissement ou de rétrécissement de la *glotte,* c'est-à-dire d'une fente qui existe dans l'intérieur du larynx, fente qui donne issue à l'air pendant l'expiration.

Mais on ne tarda pas à reconnaître que cette théorie laissait entièrement de côté une disposition anatomique très-importante. Les bords de la glotte sont fermés par deux petites languettes membraneuses, que l'on désigne sous le nom de *ligaments inférieurs de la glotte;* languettes très-élastiques et susceptibles de prendre divers degrés de tension sous l'influence de la contraction de plusieurs muscles. Ces languettes présentent dans leur nature et dans leur conformation une certaine analogie avec les cordes que l'on emploie dans divers instruments pour produire le son. Ne devait-on pas se demander si ces ligaments ne rempliraient pas l'effet des cordes vibrantes, et si leurs divers degrés de tension ne seraient pas la cause des modifications du son, comme elles le sont dans les instruments à cordes? Cette nouvelle théorie fut soutenue par Ferrein en 1721. Et depuis cette époque, la théorie de Ferrein comme celle de Dodart furent aux prises, et donnèrent lieu à un très-grand nombre d'expériences qui éclairaient la question, mais sans parvenir à la résoudre. Une des plus remarquables fut celle de Magendie, qui, mettant à découvert l'intérieur du larynx sur un animal vivant, constata que pendant la production des sons les lèvres de la glotte entrent en vibration. Il était donc très-probable que la production des sons dans le larynx dépend, sinon en totalité, du moins en grande partie de la vibration de ces ligaments, ou *cordes*

Digitized by Google

vocales, comme on crut devoir les appeler. Mais il fallait bien reconnaître aussi que ces cordes vocales ne peuvent que d'une manière très-imparfaite être comparées aux cordes vibrantes.

Aussi, depuis longtemps une opinion mixte s'était formée entre la théorie qui voit dans le larynx un instrument à cordes et celle qui voit dans le larynx un instrument à vent. Il y a des instruments de musique, comme le basson et la clarinette, dans lesquels le son paraît être produit par la combinaison de ces deux sortes de moyens. Ici l'air, qui traverse les instruments, rencontre à l'orifice de sortie une languette rigide, en bois ou en métal, que l'on appelle une *anche,* languette fixée seulement par l'une de ses extrémités, et qui est agitée de mouvements de va-et-vient pendant tout le temps que dure la sortie de l'air.

Le choc de l'air contre l'anche et la vibration de celle-ci sont donc, dans ces instruments, les conditions nécessaires à la production du son. Aussi l'idée de comparer le larynx à un instrument à anche se fit-elle jour dans la science, et elle reçut l'adhésion de la plupart des physiologistes. Les cordes vocales devenaient des anches entrant en mouvement sous l'impulsion du courant d'air expiré. Mais comment le son se produit-il dans les instruments à anche? Est-il simplement le résultat de la vibration de l'air produite par les chocs répétés contre la languette rigide? Ou bien tient-il à la vibration même de l'anche, déterminée par l'action continue du courant d'air? Il y a là une question sur laquelle les physiciens ne sont point d'accord. Aussi ne devons-nous point nous étonner si les physiologistes n'ont pu encore se mettre d'accord en pareille matière. Ici, comme dans beaucoup d'autres questions, la physiologie est entièrement subordonnée à la physique, bien qu'elle contribue elle-même, à certains égards, aux progrès de la physique, en lui soumettant des difficultés, en lui posant des problèmes dont autrement elle ne se serait peut-être point occupée.

C'est ce qui est arrivé dans l'étude de la voix humaine. L'assimilation du larynx à un instrument à anche est fondée à beaucoup d'égards; mais cependant la comparaison n'est pas entièrement juste. Si les ligaments de la glotte sont des anches, il faut bien reconnaître aussi que ces anches sont d'une nature toute particulière; car les anches en bois et en métal des instruments de musique sont des languettes rigides, inextensibles, élastiques par elles-mêmes, et qui ne sont fixées que par une de leurs extrémités. Les ligaments de la glotte sont formés par une substance molle, flexible, qui n'est point élastique par

Digitized by Google

elle-même, et qui ne doit son élasticité qu'à sa tension; ils ont donc besoin, pour être tendus, d'être attachés par une grande partie de leurs bords ou au moins par leurs éxtrémités. On comprend que cette différence entre ces ligaments et les anches ordinaires doit déterminer des phénomènes sonores très-notablement différents les uns des autres. Si donc l'on veut considérer le larynx comme un instrument de musique, il faut voir en lui un instrument de musique d'une nature toute spéciale, et que l'on pourrait appeler un instrument à anche membraneuse.

Tel était l'état de la question lorsque Müller s'en occupa. Müller chercha d'abord à établir nettement les lois de la production du son dans les instruments à anche rigide, et dans les anches membraneuses. La première partie de ce travail avait été déjà en grande partie étudiée par un illustre physicien allemand, G. Weber, à qui l'acoustique doit un nombre considérable de travaux importants. Mais les lois de la vibration des anches membraneuses étaient encore à découvrir. Müller s'en occupa avec beaucoup de soin, et les nombreux travaux qu'il accomplit dans cette direction, soit par l'étude des anches membraneuses considérées isolément, soit par l'étude de l'influence des tuyaux et des porte-vent sur les sons produits dans ces anches, forment assurément un chapitre important dont il a enrichi l'acoustique. Fort de ces connaissances préliminaires, Müller put aborder l'étude de la voix. On avait souvent, depuis Ferrein, essayé de reproduire les différents phénomènes de la voix en faisant pénétrer l'air à l'aide d'un soufflet dans un larynx d'homme ou d'animal détaché du corps. Müller reprit cette méthode et chercha, par une série d'expériences très-bien conduites, et surtout beaucoup plus précises que celle de ses devanciers, en mesurant d'une manière exacte la tension qu'il donnait aux cordes vocales, à se rendre compte des conditions diverses de la production des diverses espèces de sons. Ces expériences, très-nombreuses et très-bien faites, auront toujours en physiologie une grande importance, et devront toujours être prises en considération toutes les fois que l'on voudra discuter les questions qui se rattachent à la théorie de la voix. Müller a également mis en lumière ce fait, que les lois de la vibration des ligaments de la glotte ressemblent d'une manière très-manifeste aux lois de la vibration des anches membraneuses, de telle sorte que la théorie qui voit dans le larynx un instrument à anche membraneuse paraît être la plus conforme à la réalité. Mais ici on doit reconnaître que, bien qu'il ait fait ressortir avec beaucoup de force les défauts des théories contraires, il n'a pu arriver à

Digitized by Google

détruire complétement les objections que l'on a faites à la sienne. Telle est malheureusement la condition des sciences d'observation. Ce n'est que lentement et progressivement, et par des discussions incessantes, que la vérité parvient peu à peu à se faire jour et à se dégager des voiles qui nous la dérobent. Mais si nous ne pouvons dire encore que Müller a complétement établi la théorie physiologique de la voix, ce que l'avenir seulement éclaircira, il est du moins certain que Müller est l'un de ceux qui auront apporté pour la construction de l'édifice les matériaux les plus nombreux et les plus importants.

Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes ces expériences faites avec l'habileté d'un grand physicien et d'un grand physiologiste, d'autant plus qu'elles ne sont point toutes nouvelles, et que dans beaucoup d'entre elles Müller n'a fait que répéter celles de ses devanciers. J'indiquerai seulement un point, remarquable à beaucoup d'égards, et qui est devenu pour Müller le point de départ d'un mémoire spécial[1] : ce sont les expériences qu'il a faites pour déterminer le mécanisme de la compensation des forces physiques dans le larynx humain. On sait, par l'expérience vulgaire, que les chanteurs possèdent la faculté de renforcer ou d'affaiblir considérablement un son sans que sa valeur musicale soit modifiée. Ce fait peut paraître, au premier abord, fort insignifiant en lui-même; mais, quand on a lu le mémoire de Müller, on est réellement étonné du nombre considérable d'actions diverses qu'il met en jeu. Les musiciens savent que lorsque, dans un tuyau d'orgue à anche, on renforce la soufflerie, on élève le son; et que, pour conserver au son sa valeur musicale, il est nécessaire de *compenser* l'instrument, c'est-à-dire de produire une modification qui agisse précisément en sens inverse de la première, et qui tende à abaisser le son d'une quantité précisément égale à celle dont il s'élève sous l'influence d'un souffle prolongé. C'est à G. Weber que l'on doit la méthode employée pour compenser les tuyaux d'orgue. Or, dans son mémoire sur la voix, Ferrein avait déjà signalé une propriété semblable pour le larynx humain : il avait vu que l'augmentation dans la force du souffle tend à rendre le son plus aigu; ce qui tient à ce que l'air de l'expiration, en passant entre les lèvres de la glotte, les soulève et produit en elles une tension un peu plus grande que celle qu'elles avaient sous un souffle plus modéré. Ce fait avait été seulement indiqué par Ferrein, puis de nouveau par un physiologiste nommé Liscovius,

[1] *Uber die Compensation der physichen Kräfte am männlichen Stimmorgan.* Berlin, 1839.

Digitized by Google

dans un Traité *sur la théorie de la voix*, publié en 1814. Mais personne ne s'en était occupé depuis. Müller en fit une étude spéciale. Il remarqua d'abord, toujours en opérant sur un larynx artificiel, que pour un même degré de tension des cordes vocales, l'augmentation de la pression produite sur les cordes par l'air expiré peut élever le son jusqu'à la quinte; et que cette élévation se fait lentement et progressivement, en passant par tous les demi-tons intermédiaires, de telle sorte que l'on ne pourrait rendre compte du phénomène par la formation de nœuds de vibrations. Comment donc expliquer ici le renforcement ou l'affaiblissement volontaire du son? Il faut de toute nécessité qu'une cause particulière intervienne; que l'influence de l'augmentation de pression produite par l'air expiré soit contre-balancée par une autre cause agissant en sens contraire, et produisant un effet précisément égal au premier. Cette cause particulière, Müller l'a trouvée dans la détente des ligaments de la glotte. Il a, dans une série d'expériences faites avec une très-grande précision, déterminé, pour chaque son musical spécifié, le degré de tension des cordes vocales nécessaire pour correspondre à la pression exercée sur elles par l'air expiré. Ces expériences sont assurément fort intéressantes en elles-mêmes. Mais ce qu'elles présentent de particulièrement remarquable, c'est cette complication presque infinie d'actions de tout genre qu'exigent impérieusement les phénomènes physiologiques qui nous paraissent les plus simples. On est réellement étonné du nombre considérable d'actions que le chanteur doit produire, sans qu'il s'en doute, pour obtenir un résultat aussi peu considérable en apparence que le renforcement ou l'affaiblissement d'un son; du grand nombre de muscles qu'il doit contracter pour tendre ou détendre les cordes vocales, et en même temps pour chasser de sa poitrine avec plus ou moins de force l'air qui doit mettre ces cordes vocales en vibration. Ici, comme dans tous les mécanismes que nous présente la nature vivante, plus nos connaissances s'accroissent, et plus nous arrivons à reconnaître que les faits les plus simples, en apparence, sont en réalité d'une complication extrême, beaucoup plus grande que nous ne l'aurions supposé d'abord. Chose singulière, dans tous les instruments que nous imaginons pour suppléer à l'insuffisance de nos organes des sens, dans les machines que nous construisons pour multiplier nos forces et exercer notre puissance sur la nature physique, nous visons toujours à l'économie, c'est-à-dire que nous cherchons toujours à atteindre le plus grand effet possible aux moindres frais, avec la moindre dépense, et pour cela nous cherchons toujours à simplifier. Aussi

Digitized by Google

sommes-nous, presque à notre insu, entraînés à nous représenter la puissance créatrice comme ayant suivi les errements de nos ouvriers, comme ayant toujours et partout cherché à économiser la matière comme la force. Mais quand nous allons au fond des choses, nous sommes obligés de reconnaître que cette économie prétendue n'existe point, et que la puissance créatrice qui, dans la nature vivante, a multiplié les germes avec une prodigalité sans limites; qui, dans la locomotion animale, dépense en pure perte une quantité de force énorme pour faire mouvoir des leviers installés de la manière la plus défavorable à l'économie, n'a jamais cherché à simplifier les mécanismes, et qu'elle a multiplié, presque sans limites, les rouages, et par suite les actions secondaires que ces rouages accomplissent, pour faire sortir de la complication la plus grande les résultats merveilleux qui nous confondent, et que toute la science des physiologistes a tant de peine à nous expliquer. Aussi c'est avec raison que Müller, en résumant ses études sur l'appareil vocal, s'exprime de la sorte : « En étudiant la voix de l'homme, on est frappé de l'art infini avec lequel est construit l'organe qui la produit. Nul instrument de musique n'est exactement comparable à celui-là; car les orgues et les pianos, malgré toutes leurs ressources, sont imparfaits sous d'autres rapports. Quelques-uns de ces instruments, comme les tuyaux à bouche, ne permettent pas de monter du piano au forté; dans d'autres, comme dans tous ceux dont on joue par percussion, il n'y a pas moyen de soutenir le son. L'orgue a deux registres, celui des tuyaux à bouche et celui des tuyaux à anche : à ce point de vue, il ressemble à la voix humaine, avec ses registres de poitrine et de fausset. Mais aucun de ces instruments ne réunit tous les avantages, comme la voix de l'homme. Si l'organe vocal appartient à la classe d'un instrument à anche, et si ces instruments sont, lorsqu'on les a réunis à un système de sifflets compensés, les plus parfaits de tous, cependant l'organe vocal a sur eux l'avantage de pouvoir donner tous les sons de l'échelle musicale et toutes leurs nuances avec un seul tuyau à bouche, tandis que les plus parfaits des instruments à anche exigent un tuyau à part pour chaque son [1]. » En d'autres termes, ce merveilleux instrument de musique que constitue le larynx humain réunit tous les avantages que nous trouvons séparés dans chacun de nos instruments de musique en particulier; et, par conséquent, nos facteurs d'instruments ont encore beaucoup à faire pour imiter, même de loin, notre organe

[1] *Manuel de physiologie*, t. II, p. 197.

Digitized by Google

vocal. Qui ne sait d'ailleurs combien, malgré les progrès immenses que nous avons accomplis dans la construction des machines comme dans celle des instruments d'optique, notre appareil de locomotion comme notre organe de la vue surpassent tout ce que l'art humain a pu imaginer, en présentant à nos ouvriers des modèles d'une perfection suprême, dont nous cherchons toujours à nous rapprocher de plus en plus, sans jamais parvenir à les atteindre.

L'étude du système nerveux et des fonctions de la vie animale est assurément la partie de l'ouvrage de Müller où il a publié le plus grand nombre de faits nouveaux, où il a émis le plus d'idées nouvelles; mais, bien que les autres parties de son livre soient beaucoup moins riches en notions provenant des travaux personnels de l'auteur, il faut reconnaître cependant que beaucoup des travaux dont il invoque les résultats ont été accomplis par les élèves qui, de toutes les parties de l'Allemagne, venaient se presser à ses leçons, et qu'ils doivent en grande partie leur origine aux travaux de Müller. C'est ainsi que les belles recherches sur les fonctions de la respiration et de la digestion que MM. Schwann et Magnus firent à Berlin, ont été très-certainement entreprises sous l'influence de l'enseignement de Müller, et doivent également trouver leur place ici; car on doit toujours tenir compte à un savant non-seulement de ce qu'il a fait lui-même, mais aussi de ce qu'il a fait faire.

J'ai déjà signalé ce fait que, dès le début de sa carrière, dans le premier de ses mémoires originaux, celui où il étudie la respiration du fœtus, Müller s'était vivement préoccupé des expériences de H. Davy sur l'existence de l'acide carbonique dans le sang. Lorsque William Edwards publia son mémoire sur la respiration, où il faisait connaître ce fait, si paradoxal en apparence, que des grenouilles plongées dans de l'azote ou de l'hydrogène continuent à vivre et émettent de l'acide carbonique comme elles le feraient dans l'air ordinaire, Müller fut vivement frappé de ces expériences, où il trouvait la confirmation de ses anciennes idées sur la production de l'acide carbonique dans le sang lui-même, et non dans le poumon, comme on le croyait généralement. Il répéta les expériences de William Edwards, et en constata l'exactitude par des méthodes d'une précision extrême et qui ne pouvaient laisser aucune prise au doute, et il fut ainsi conduit à chercher à démontrer directement l'existence de l'acide carbonique dans le sang. Toutes ses tentatives pour extraire du sang, à l'aide de l'ébullition ou de la machine pneumatique, l'acide carbonique qu'il supposait s'y former incessamment furent vaines; mais elles eurent l'avantage

Digitized by Google

de rappeler l'attention des chimistes sur cette question, et, quelques années après, un illustre professeur de Berlin, M. Magnus, publiait un travail qui restera célèbre dans l'histoire de la respiration, et démontrait qu'en faisant passer des courants de gaz dans le sang, on déplace l'acide carbonique qui y est contenu : découverte capitale, car elle prouve que la combustion produite par l'acide carbonique que nous émettons dans l'acte de la respiration n'a point son siége dans le poumon, mais qu'elle s'opère dans tous les points de l'organisation vivante[1].

La théorie chimique de la digestion fut aussi de la part de Müller l'objet d'importantes expériences. Depuis longtemps Spallanzani et Beaumont avaient prouvé, par des méthodes différentes, que les changements qu'éprouvent les aliments dans l'estomac sont des phénomènes chimiques, produits sous l'influence d'un liquide particulier, sécrété dans cet organe et que l'on appelle le *suc gastrique*. Mais en quoi consistent ces phénomènes chimiques? Tiedemann et Gmelin, dans un mémoire sur les phénomènes de la digestion, qui fit longtemps autorité, avaient cru pouvoir attribuer la dissolution des aliments aux

[1] Müller se préoccupait toujours de la question de la respiration en général, et particulièrement de la respiration du fœtus et de l'embryon. Ce fut d'après ses conseils que M. Schwann entreprit une belle série d'études pour constater l'existence de la respiration dans l'œuf d'oiseau. Un physiologiste nommé Erman avait cru voir le poulet se développer dans des gaz irrespirables. Il était nécessaire de décider la question, et Müller engagea M. Schwann a traiter ce sujet dans sa thèse inaugurale. On me saura gré de reproduire ici le début du mémoire de M. Schwann : il montre, mieux que tout autre récit, comment Müller se plaisait à encourager ses élèves, et à leur fournir libéralement tous les moyens d'étude :

« Quum ex physice, chemia et physiologia jam inde a puerili ætate, ex quo prima harum scientiarum initia didiceram, maximam semper voluptatem hausissem; etiam ad dissertationem meam inauguralem thema chemico-physiologicum eligere studui. Ejusmodi autem thema quum invenire non possem, ad quem melius me convertere potuissem, quam ad. Ill. professorem J. Müllerum, qui maxima me semper benevolentia et humanitate devinxit, nec solum, quum ipse propriarum disquisitionum studium suscitasset, conamina mea physiologica direxit, sed etiam privatis suis experimentis interesse permisit? Proposuit mihi thema pulcherrimum, disquisitionem *nam respiret pullus in ovo incubito?* Sed quanquam admodum mihi arrisit, tamen non ausus essem de themate tam difficili scribere, nisi ipse concilio me adjuvare pollicitus esset. Quod quantum fecerit, nota sua erga discipulos humanitate vix dicere necesse est. Non modo fornace sua ad excludenda ova mihi uti permisit, ipse apparatus meos visitavit, ovaque omnis generis disquisivit, quæ inveneram, probavit et auctoritate sua formavit, neque unquam concilium dubitanti denegavit. Justas me unquam viro dignissimo pro his ceterisque summis de me meritis gratias agere posse despero; id unum cupio ut quæ in hac dissertatione ad eam quam, ipsa tanto successu promovit, scientiam contulerim quamvis paratim, ei non displiceant. »

Digitized by Google

acides (acide acétique et acide chlorhydrique) dont ils avaient constaté l'existence dans le suc gastrique. Müller démontra par l'expérience qu'il n'en est rien, et que des fragments de substances alimentaires soumis à l'action de solutions acides très-étendues, comme le sont les acides du suc gastrique, n'y éprouvent point d'altération notable. Il était donc conduit à penser que l'action du suc gastrique ne résulte point de l'intervention des acides, mais qu'elle est produite par une matière organique particulière, exerçant sur les aliments une action tout à fait comparable à celle que la diastase exerce sur l'amidon lorsqu'elle le convertit en sucre, d'après la belle découverte, alors toute récente, de M. Payen. La question en était là à l'époque de la publication de la première édition du *Manuel*. Peu de temps après, en 1834, un professeur de Wurtzbourg, M. Eberle, prouva que l'action du suc gastrique est plus complexe que ne l'avaient pensé Tiedemann et Gmelin, et qu'elle résulte à la fois de l'action des acides et de celle du mucus qui est sécrété à la surface des parois de l'estomac, bien qu'elle ne puisse être opérée par chacune de ces substances prise isolément. Müller et l'un de ses élèves, M. Schwann, s'empressèrent de répéter les expériences de M. Eberle, et ils en constatèrent l'exactitude, sauf en un point toutefois. M. Eberle avait cru que, quelle que soit la membrane muqueuse dont provient le mucus, la digestion s'opère; Müller et M. Schwann démontrèrent que cette propriété n'appartient qu'au mucus de l'estomac. Il y a donc dans le mucus une substance particulière qui possède la propriété de dissoudre les matières alimentaires. M. Schwann, poursuivant isolément l'étude de cette question, parvint à isoler cette substance qu'il désigna sous le nom de *pepsine*, et il en fit connaître les propriétés les plus remarquables. C'est donc à M. Schwann qu'appartient l'honneur d'avoir fait connaître le principe actif du suc gastrique dans les phénomènes de la digestion, comme à M. Magnus celui d'avoir constaté la présence de l'acide carbonique dans le sang. Mais les détails que je viens de rappeler démontrent de la manière la plus évidente que Müller a, en réalité, préparé ces découvertes, et que c'est sous son inspiration qu'elles ont été accomplies.

Je ne pousserai pas plus loin cette étude, en recherchant tout ce que, sur chaque question en particulier, Müller a ajouté à la science de son temps; mais il est impossible de rendre compte d'un *Manuel de physiologie* sans indiquer la doctrine générale de l'auteur et les idées qu'il professe sur la cause même des phénomènes physiologiques.

Qu'est-ce que la vie? telle est la question que l'on inscrit au début d'un ouvrage quelconque de physiologie, que l'on retrouve encore au

Digitized by Google

terme de ce même ouvrage, lorsque l'on a achevé l'étude de tous les phénomènes par lesquels la vie se manifeste. Assurément, pour beaucoup de personnes, poursuivre la solution d'une pareille question, c'est une recherche inutile, insensée peut-être, puisqu'il ne paraît pas qu'elle puisse jamais nous conduire à une connaissance exacte et positive; mais une semblable opinion est dans le désaccord le plus complet avec les tendances les plus naturelles et les plus légitimes de notre nature. Une science vraiment digne de ce nom ne peut s'en tenir à la constatation des faits de détail et à celle des lois qui ressortent de la comparaison de ces faits et de l'examen de leurs conditions les plus générales. « La vraie science, disait Bacon, est celle qui sait par les causes » (*verè scire est scire per causas*). Après la constatation des faits et de leurs lois, on doit nécessairement chercher à en donner l'explication complète, véritable but de la science. Telle est la condition de l'intelligence humaine : quoi qu'en ait dit Montaigne, le doute n'est point pour elle un oreiller commode, et plutôt que de se résoudre à rester dans l'incertitude sur des questions qui ont pour elle un si grand intérêt, avant de pouvoir établir une théorie scientifique, elle imaginera indéfiniment des hypothèses. C'est ainsi que s'est constituée la science dans l'antiquité, avant tout perfectionnement dans les procédés d'observation, avant toute expérience : toutes les philosophies anciennes ont cherché des explications hypothétiques pour rendre compte de tous les phénomènes qui nous entourent. Et ne parlons pas avec trop de dédain de ces premiers essais de l'intelligence. Si nous y faisons bien attention, nous verrons que toute la science moderne, dont nous sommes si fiers, et avec juste raison, n'est en réalité que le développement de théories scientifiques dont l'origine remonte à l'antiquité. Ces théories se sont perfectionnées; c'est pour leur vérification que l'on a inventé l'art de l'expérience, aujourd'hui porté si loin, et l'on est arrivé ainsi à pouvoir démontrer peu à peu leur légitimité, à les revêtir d'une forme scientifique qu'elles n'avaient point précédemment. Que sont la notion de l'attraction en astronomie, celle des ondulations en physique, autre chose que des hypothèses qui, après avoir été vérifiées dans un très-grand nombre de cas particuliers, sont devenues des théories, puisqu'elles paraissent aujourd'hui devoir expliquer tous les cas possibles? Les théories en physiologie sont beaucoup moins avancées qu'en physique, par suite du caractère beaucoup plus complexe des phénomènes physiologiques : ne nous étonnons donc point si l'explication des phénomènes de la vie est encore si peu avancée; mais ne considérons point comme vaines et

Digitized by Google

inutiles les spéculations de cette nature, car, quoi que l'on fasse, si l'homme n'avait pas devant les yeux un but plus élevé que celui de constater des faits de détail, il est probable qu'il n'aurait jamais construit cet édifice de la science, qui forme peut-être aujourd'hui la plus belle création de l'espèce humaine et son patrimoine le plus précieux.

La question de la vie a été évidemment le point de départ de toutes les études des physiologistes; elle est évidemment aussi leur point d'arrivée, car c'est pour connaître la cause même des phénomènes de la vie que tous les travaux des physiologistes ont été entrepris. Or, bien que la question ne soit pas encore résolue, il n'est pas permis de croire qu'elle n'a point fait un pas depuis que l'on a commencé à s'en occuper, et que nos connaissances sur ce sujet en sont encore au point où elles étaient dans l'antiquité.

Si nous cherchons la signification de toutes les explications qui ont été données de la vie, nous verrons que toutes ces explications se réduisent en réalité à deux. Le caractère extérieur le plus remarquable de la vie, c'est qu'elle est exclusivement dévolue aux corps organisés, c'est qu'il n'y a que les corps organisés qui vivent; mais les relations de l'organisation et de la vie pouvaient être et ont été en effet appréciées de deux façons bien diverses.

Quand on étudie un être organisé, quand on voit ce merveilleux assemblage de parties si diverses, qui toutes contribuent cependant à l'action de l'ensemble; quand on constate la dépendance mutuelle où toutes ces parties sont les unes des autres, et qui rappelle à l'esprit cette célèbre phrase de Pascal : « *Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties* », il est bien difficile de ne pas considérer la vie comme le résultat de l'action harmonique des organes, et de ne pas comparer l'organisation à l'une de ces machines que nous construisons avec tant d'art et où l'effet total est le résultat de la concordance de toutes les parties. C'est ce que Kant exprimait d'une manière si nette et si précise, lorsqu'il disait que la raison d'existence des corps bruts est dans chaque molécule en particulier, tandis que pour les corps vivants la raison d'existence est dans l'ensemble.

Mais une pareille comparaison de l'organisation à une machine est-elle de tous points exacte? Une machine quelconque ne se construit point elle-même, elle n'est que la réalisation de l'idée de l'ouvrier qui

Digitized by Google

l'a construite. Il n'en est point de même de la machine animale : elle se construit elle-même. Le germe de l'organisation possède une force qui, agissant nécessairement, mais toujours d'après un modèle établi d'avance, tend constamment à réaliser ce modèle dans l'organisation définitive.

Il y a là, comme on le voit, deux manières très-différentes de considérer l'organisation, et par conséquent la vie. Tantôt la vie est un résultat, et tantôt c'est une cause. Ces deux explications remontent l'une et l'autre à l'antiquité la plus reculée.

C'est ainsi que l'école de Démocrite et d'Épicure, qui faisait résulter toutes les existences du jeu fortuit des atomes, ne pouvait voir dans la vie autre chose qu'un résultat, et cette notion s'est transmise jusqu'à nos jours dans les doctrines des écoles matérialistes. D'autre part, dans la philosophie spiritualiste de Platon, la vie est une idée de la Divinité qui, s'unissant à la matière, tend à s'y réaliser sous une forme spéciale et à reproduire le modèle éternel dont elle dérive. Cette doctrine fut acceptée par Aristote, du moins au point de vue purement physiologique[1]. La vie, ou, comme il le disait, l'*âme,* mais dans un sens bien différent de celui que nous attachons à ce mot, était pour lui *la cause et le principe de l'être vivant*. Cette doctrine se transmit dans la philosophie scolastique, et elle arriva ainsi jusqu'au dix-septième siècle.

Mais alors de nouvelles découvertes donnèrent un moment gain de cause à l'opinion contraire. L'invention du microscope, qui fut le point de départ d'une ère nouvelle pour les sciences naturelles, introduisit dans la question de la vie de nouvelles données dont il n'était point possible de ne pas tenir compte. Swammerdam et Malpighi, en étudiant à l'aide de ce merveilleux instrument le développement du poulet, de la grenouille et du papillon, crurent reconnaître dans le germe les premiers rudiments de tous les organes de l'âge adulte. Ces observations étaient inexactes, mais à cette époque on n'était point en mesure d'en reconnaître l'erreur; aussi furent-elles acceptées sans contestation par les naturalistes comme par les philosophes. Ils furent ainsi conduits à imaginer le célèbre système de *préexistence* et de *l'évolution* des germes : système qui consistait à admettre que le germe, dès son origine, possède non pas virtuellement, mais réellement, tous les organes qui constitueront l'animal adulte. Le germe n'est donc en réalité qu'un abrégé, qu'une sorte de miniature de l'animal, et la transformation du germe en animal ne sera pas autre chose

[1] Car Aristote repoussait, comme chacun sait, la théorie platonicienne des idées.

Digitized by Google

que l'accroissement en volume d'organes précédemment formés. Ce système amenait comme conséquence nécessaire celui de l'emboîtement des germes. En effet, si le germe contient en lui tous les organes de l'animal futur, il contiendra également dès son origine les germes qui devront plus tard s'y développer. On pourra faire pour ces germes du second ordre les mêmes raisonnements que pour les germes du premier, et ainsi de suite jusqu'à l'infini; de telle sorte que l'on est conduit forcément à admettre que tous les germes des générations passées et futures existaient dès l'origine de l'espèce, même dans les organes du premier individu de chaque espèce. Cette doctrine de l'emboîtement des germes, que Malebranche a nettement formulée, avait l'avantage, aux yeux de la philosophie spiritualiste du dix-septième siècle, de faire disparaître le reproche d'athéisme que l'on pouvait adresser à la théorie organicienne de la vie; car, tout en faisant de la vie le produit de l'organisation, elle ne voyait plus dans l'organisation le résultat du concours accidentel d'atomes doués de propriétés éternelles, un simple effet du hasard, mais un effet immédiat de l'action divine, qui dans le principe a créé l'organisation de chaque espèce, et a déposé dans les premiers individus de cette espèce toutes les générations futures.

Cette doctrine de l'évolution des germes, qui a presque jusqu'à nos jours prédominé dans la science, en se rattachant les esprits les plus éminents dans l'histoire naturelle et dans la philosophie, et qui compte parmi ses adeptes Leibnitz, Bonnet, Haller, Cuvier et Meckel, devait nécessairement exercer sur la physiologie l'influence la plus puissante. Si toutes les organisations ont été créées dans le principe, si elles ne sont que les manifestations immédiates de la puissance créatrice, il est évident que la formation des êtres organisés devient un phénomène surnaturel, et qui échappe par conséquent aux investigations de la science. L'organisation n'est plus réellement qu'une machine, et tous les travaux des physiologistes doivent se borner à l'étude des effets de chacun de ses rouages. La vie sera donc le résultat de l'action de chacun de ces rouages et de la concordance de chacune de ces actions particulières, pour produire l'effet total et définitif de chaque machine animée. Et cette doctrine se trouve très-nettement indiquée par Cuvier, qui a écrit les phrases suivantes fort significatives : « Dans chaque être, la vie est un ensemble qui résulte de l'action et de la réaction mutuelle de toutes ses parties.... La vie en général suppose l'organisation en général, et la vie propre de chaque être suppose l'organisation propre de cet être, comme la marche d'une horloge suppose l'horloger;

Digitized by Google

aussi ne voyons-nous la vie que dans des êtres tous organisés et faits pour en jouir.... Des formes fixées et qui se perpétuent par la génération distinguent les espèces, déterminent la complication des fonctions secondaires propres à chacune d'elles, et leur assignent le rôle qu'elles doivent jouer dans l'ensemble de l'univers. Ces formes ne se produisent ni ne se changent elles-mêmes; la vie suppose leur existence; elle ne peut s'allumer que dans des organisations toutes préparées, et les méditations les plus profondes comme les observations les plus délicates n'aboutissent qu'au mystère de la préexistence des germes[1]. »

Toutefois cette manière de considérer la vie ne trouva point partout un assentiment général. Un des hommes les plus illustres de la fin du dix-septième siècle, et qui s'est distingué à la fois comme chimiste, comme médecin et comme philosophe, Stahl reprit l'ancienne doctrine d'Aristote, et la développa en en faisant l'application à tous les phénomènes de la vie, dans l'état de maladie comme dans l'état de santé. Le système de Stahl eut un immense retentissement. Il admettait avec Aristote que le principe vital est la cause de l'organisation, et qu'il se sert de l'organisation comme d'une machine qu'il a construite à son usage (*anima corpus sibi struit suis usibus aptum*). Malheureusement pour Sthal, il ne distingua pas l'âme intelligente du principe vital lui-même, et de là une confusion qui lui a été si souvent et si durement reprochée. On a répété partout que Stahl avait fait de l'âme pensante et raisonnable le principe même de l'organisation et de la vie; tandis que dans l'idée de Stahl, l'âme raisonnable n'est qu'une des manifestations du principe vital, de ce qu'il appelait *anima,* et qui est le même principe qu'Aristote avait appelé *psyche,* l'âme. Or il n'était pas difficile de prouver à Stahl que l'âme raisonnable n'est point la cause de tous les phénomènes physiologiques. La plupart de ces phénomènes s'accomplissent en nous sans que nous en soyons avertis, sans que nous en ayons conscience; et d'ailleurs, comment concevoir la production de la maladie, si le principe vital est intelligent?

On se prévalut donc contre Stahl de ce que sa doctrine n'avait point été comprise, et elle n'a pu recommencer à attirer l'attention des physiologistes que le jour où l'on arriva à comprendre que la théorie de l'évolution ne rendait pas un compte exact des faits, et que par conséquent il fallait chercher une doctrine plus satisfaisante. En effet, la doctrine de la préexistence et de l'emboîtement des germes conduisait à des conséquences tellement embarrassantes, qu'il devenait bien diffi-

[1] Cuvier, *Règne animal*, 2e édit., t. I, p. 17.

Digitized by Google

cile de les admettre. Et d'abord cette doctrine repose sur la divisibilité de la matière à l'infini; or qui pourrait assurer que ce fondement est bien solide? Mais quelle que soit l'idée que l'on se fasse de la divisibilité de la matière, il y a des faits nombreux d'histoire naturelle qu'il est bien difficile de concilier avec la préexistence des germes. Les célèbres expériences de Trembley sur la division artificielle du polype d'eau douce, division qui donne naissance à de nouveaux individus; celles de Bonnet, qui répétait ces expériences sur diverses espèces de vers, et qui voyait renaître, à plusieurs fois de suite, les pattes coupées des salamandres, viennent augmenter les difficultés de cette doctrine. Quand on coupe en deux un animal et qu'on donne ainsi naissance à deux êtres dont chacun reproduit la moitié qui lui manque, il faut donc admettre que chacune de ces moitiés contient une moitié de germe qui se tient là tout exprès pour remplacer la moitié enlevée. Et quand on voit une salamandre reproduire plusieurs fois de suite une patte coupée, faut-il admettre qu'il y a là plusieurs germes de pattes qui, restant à l'état latent, viennent à se développer quand une mutilation leur en donne l'occasion? Bonnet accepta toutes ces conséquences; mais pourrions-nous faire comme lui?

Comment expliquer les monstres dans le système de l'évolution? Ici il y avait une explication très-simple, c'est que certains germes sont originairement monstrueux[1]; mais il était assez bizarre, dans une doctrine qui prétendait s'appuyer sur des raisons théologiques, de faire Dieu directement l'auteur du mal.

Mais le fait le plus en contradiction avec la doctrine de la préexistence est la production des mulets. C'est un fait connu de tout le monde que, dans l'hybridation, le produit participe à la fois des caractères du père et de ceux de la mère. Évidemment ici la doctrine est convaincue d'impuissance. Or quand un fait bien constaté, qui a pour lui l'expérience des siècles, ne peut s'expliquer dans une théorie, on ne peut qu'abandonner cette théorie pour en imaginer une nouvelle.

Aussi, dès le siècle dernier, plusieurs naturalistes avaient renoncé au système des préexistences, mais ils n'y avaient substitué que des explications beaucoup plus difficiles à concevoir, lorsque la question fut reprise de nouveau par l'un des plus grands physiologistes du siècle dernier, Gaspard-Frédéric Wolf, qui, reprenant après de si nombreux devanciers, l'étude de la formation et du développement du poulet dans l'œuf, montra, par une série d'observations faites avec un très-grand

[1] Cette idée de la préexistence des monstruosités a été imaginée par Régis.

Digitized by Google

soin, que la doctrine de l'évolution des germes est contraire à l'observation, et par conséquent qu'elle ne doit pas rester dans la science. Quand on étudie sans parti pris et avec tous les moyens dont la science dispose la série des modifications qui s'opèrent dans le germe, et qui ont pour résultat de transformer ce germe en un animal complet, il est impossible d'admettre que les organes y préexistent et que leur apparition n'est que l'effet d'un développement. Comme Müller en fait très-justement la remarque, les rudiments des organes ne deviennent pas visibles par l'effet seul du grossissement; ils ont un assez grand volume dès leur première apparition: mais ils sont simples, de sorte que nous voyons les organes complexes naître peu à peu d'un organe primitivement simple. « Si Stahl avait connu ces faits, dit Müller, il y aurait trouvé un argument de plus en faveur de sa doctrine[1]. »

Il faut donc admettre que les organes se forment peu et peu et successivement dans l'intérieur du germe, et de là il n'y a évidemment qu'un pas à faire pour admettre qu'il en est ainsi du germe lui-même. L'embryogénie bien comprise est donc la réfutation complète du système de la préexistence : et cependant l'influence des idées préconçues est tellement puissante, même sur les meilleurs esprits, que l'un des hommes qui, au commencement de ce siècle, s'occupèrent avec le plus de succès de l'étude du développement de l'embryon, le célèbre Meckel, fut pendant toute sa vie le dernier et l'un des plus illustres défenseurs du système de la préexistence.

Je ne chercherai point ici à développer l'heureuse influence que la doctrine de Wolf a exercée sur le progrès des études embryogéniques; je veux seulement montrer quelles en sont les conséquences pour la physiologie. Il est bien évident que, quand on admet le système de l'*épigénèse,* quand on croit que dans l'état embryonnaire il y a non pas un simple développement, mais une formation continuelle de parties nouvelles, il est impossible de se faire de la vie la même idée que dans le système de l'évolution. La vie n'est-elle pas alors la cause même de ces transformations merveilleuses qui, avec un peu de blanc et un peu de jaune contenus dans l'intérieur d'une coquille, produisent, dans des circonstances favorables, un animal complet? Et c'est ainsi que l'on est conduit, par cette notion nouvelle que l'épigénèse donne de la vie, à une opinion tout à fait comparable à celle qu'Aristote et Stahl avaient développée, mais que l'on y est conduit par une marche scientifique, par l'interprétation rigoureuse des faits. C'est là évidemment l'un des

[1] *Manuel de physiologie*, t. I, p. 21.

Digitized by Google

traits les plus saillants de l'ouvrage de Müller; car c'est dans son livre que l'on trouve pour la première fois la physiologie considérée au point de vue de l'*épigénèse*. Müller reconnaît d'ailleurs dans plusieurs passages de son livre que sa doctrine sur la vie est la doctrine de Stahl, mais la véritable doctrine de ce *grand homme,* comme il l'appelle, et non celle qui lui a été attribuée faussement par ses contemporains et ses successeurs. Pour Müller, la vie est une force que le germe recèle à l'état latent, et qu'il peut recéler en lui pendant une durée plus ou moins longue, mais qui se manifeste lorsque le germe se trouve placé dans des conditions physiques convenables. Et alors cette force, qui agit, comme toutes les forces aveugles, d'une manière nécessaire et fatale, produit dans le germe, et à l'aide des éléments de l'œuf qui contient le germe, une organisation qui se réalise toujours d'après un modèle éternel, qui est le type même de l'espèce : c'est, comme on le dit dans certaines écoles philosophiques, *une idée qui se réalise*. Et, comme Müller en fait expressément la remarque, cette doctrine fait penser aux conceptions de Platon; car ces idées qui se réalisent dans l'organisation des êtres n'étaient-elles point à l'origine dans le sein même de la Divinité, ne sont-elles point le produit de la pensée divine? Müller se borne à rappeler la doctrine platonicienne sans la discuter[1]; car il fait remarquer avec raison qu'ici l'on quitte le terrain de la physiologie pour se livrer à des spéculations métaphysiques, et que ce ne doit point être le fait d'un livre où l'on cherche à se renfermer exclusivement dans le domaine de l'observation, de l'expérience et des conséquences que l'on peut en tirer rigoureusement. Mais il est évident qu'il incline vers l'idée platonicienne, et il s'est exprimé à cet égard d'une manière qui ne laisse aucun doute[2]. Cette doctrine a

[1] Voir à ce sujet dans le *Manuel de physiologie* le chapitre des Prolégomènes, qui a pour titre : *Essence de l'organisation vivante*, t. I, p. 16. — Le paragraphe du chapitre trois de la cinquième section du troisième livre qui traite des *forces du cerveau et des facultés de l'âme en général*, t. I, p. 708; et tout le sixième livre qui traite des *facultés intellectuelles*.

[2] « L'hypothèse suivant laquelle les idées motrices émanent de la Divinité et sont indépendantes de la matière explique sans peine comment les différents organismes, leurs classes, leurs ordres, leurs familles, leurs genres et leurs espèces, quoique indépendants les uns des autres, expriment cependant d'une manière si frappante l'influence originelle d'une idée régulatrice. Cette idée générale est suivie avec une précision tellement logique qu'il suffit souvent aux zoologistes de connaître les caractères d'une famille et de quelques-uns des genres qui s'y rapportent pour prévoir l'existence des autres genres et de leurs particularités distinctives. L'état actuel de la création répond aussi à l'hypothèse d'idées actives originairement implantées dans l'organisme : car lorsqu'un événement fortuit vient à détruire tous les individus d'une espèce organique, cette espèce ne peut plus

Digitized by Google

été également à la même époque reproduite par le célèbre naturaliste de Dresde, M. Carus, dans un livre publié sous le nom de *Psyche*, et dans lequel il émet des idées tout à fait comparables à la doctrine platonicienne[1]. Il est fort intéressant d'avoir à signaler ces retours de la science moderne vers les doctrines antiques; ils nous montrent, de la manière la plus évidente, combien sont vaines les idées de ceux qui croient que tous les progrès des sciences sont dus à l'observation et à l'expérience, et qui professent un si grand mépris pour les spéculations philosophiques. On a beau faire, toutes les doctrines imaginées pour rendre compte du monde et de ses phénomènes se rattachent à un petit nombre d'idées discutées par les philosophes de la Grèce, si elles ne l'étaient pas plus anciennement par des philosophies antérieures. Et c'est un bien curieux spectacle que de voir tous les efforts des savants n'avoir souvent d'autre résultat que de nous ramener au point même d'où nous étions partis, mais de nous y ramener par une voie scientifique, et qui nous permet d'établir une théorie là où il n'y avait précédemment qu'une hypothèse.

Considérée à ce point de vue de l'épigénèse, la physiologie revêt un aspect nouveau et bien plus général que celui que lui donnait l'ancienne doctrine des préexistences. L'embryogénie, ou, pour parler plus exactement, les phénomènes de formation et de destruction continuelle des organes, prennent de plus en plus une part importante dans l'histoire de la vie, et l'on arrive à reconnaître qu'ils se manifestent dans une foule de circonstances où on ne les aurait point supposés d'abord. Ainsi, pendant que Müller rédigeait son traité de physiologie, un de ses élèves, dont j'ai déjà parlé, M. Schwann, était conduit à imaginer, pour la nature vivante, une théorie qui, très-probablement erronée dans certaines de ses parties, est vraie dans son ensemble. Les travaux des botanistes nous ont appris depuis longtemps que tous les organes, que tous les tissus des végétaux sont formés par

être reproduite par la vie générale de la nature. La ressemblance que les germes de tous les êtres organisés ont entre eux sous le rapport de la structure primitive, puisque tous sont des cellules à noyau, semble aussi prouver que la diversité des classes, familles, genres et espèces d'animaux et de végétaux qui se développent de ces germes, a pour cause non leur structure ou leur constitution chimique, mais une idée active innée. » *Manuel de physiologie*, t. II, p. 488.

[1] L'ouvrage de M. Carus a été récemment analysé par notre collaborateur M. Dollfus, dans son remarquable article sur la *Question de l'âme et la Physiologie moderne en Allemagne*. Voir le nº du 31 janvier 1859, p. 25. Cet ouvrage a paru en 1846; mais déjà M. Carus avait fait connaître les principales doctrines qui y sont contenues dans ses *Vorlesungen über Psychologie*, publiées en 1831.

Digitized by Google

une agglomération de petits organes mécaniques qui se présentent, dans le début, sous la forme de vésicules creuses, et que l'on désigne sous le nom de *cellules*. On avait déjà signalé dans le règne animal quelques faits de ce genre, lorsque M. Schwann montra que ces faits ne sont point une exception, qu'ils sont la règle même, et que les cellules forment, en réalité, la base de tous les tissus du règne animal (1838). Cette doctrine, que Müller adopta l'un des premiers, et qui, d'après lui, *permettra d'arriver à une théorie générale de l'organisation des animaux comme des plantes*, nous fait assister, en physiologie, au spectacle d'une épigénèse perpétuelle. Dans beaucoup de nos tissus, les cellules ont une existence indépendante, à certains égards, de celle de l'ensemble. Elles naissent, s'accroissent, se développent, et, après un certain temps, elles périssent pour être remplacées par d'autres qui traversent exactement les mêmes phases que les précédentes. La destruction et la reproduction constante de l'épiderme à la surface de la peau, et de l'*épithélium*, ou de cette sorte d'épiderme qui revêt la peau interne ou les membranes muqueuses, nous donne l'exemple le plus manifeste de ce phénomène qui s'accomplit incessamment en nous pendant toute la durée de la vie. Et dans les organes de sécrétion, les glandes nous présentent également, dans les cellules de l'épithélium qui revêt la couche interne dont elles sont recouvertes, les agents temporaires du phénomène de la sécrétion, s'il est vrai que ces cellules épithéliales se détruisent et se dissolvent pour former le liquide sécrété. En dehors des conditions normales de l'organisation, la maladie nous représente sur une très-grande échelle ces phénomènes continuels de destructions et de formations nouvelles dans lesquels les cellules jouent un si grand rôle. Ici, la maladie crée de toutes pièces des tissus et des organes nouveaux où souvent les cellules n'ont aucune ressemblance avec les cellules du reste du corps; ailleurs, dans les phénomènes de la cicatrisation, de la formation du cal, elle régénère les parties détruites en recommençant une série de formations qui ressemblent d'une manière très-exacte aux formations embryonnaires. La vie est donc essentiellement, pour Müller, la cause de ces formations et de ces destructions continuelles qui font sans cesse apparaître de nouveaux organes, et qui rendent l'organisation la scène la plus mobile qu'il y ait au monde; car ce n'est point seulement, comme on l'a si souvent répété depuis quelques années, la matière qui s'y renouvelle sans cesse, mais ce sont aussi les organes rudimentaires qui forment les éléments de tous nos tissus, de tous nos organes les plus compliqués, et qui pendant toute la durée de notre vie, naissent, s'accroissent et se

9.

Digitized by Google

détruisent incessamment pour être incessamment remplacés par d'autres qui présenteront, à leur tour, exactement les mêmes phénomènes que ceux qui les ont précédés.

Ce principe vital, quelle que soit sa nature, n'appartient point à tel organe en particulier, et bien qu'on ne puisse le considérer que comme simple, cependant il faut admettre qu'il est répandu dans tout l'organisme. C'est ainsi seulement que l'on peut expliquer la formation de deux individus aux dépens d'un seul, formation qui est l'un des modes de reproduction de certaines espèces, et la séparation du germe et du parent auquel il doit son origine. Ainsi, le principe vital n'est pas composé de parties, et cependant il est divisible, en ce sens du moins que, dans la division naturelle ou artificielle d'un animal en deux animaux vivants, il se retrouve intégralement dans chacun des êtres auxquels la division a donné naissance. Ces propositions peuvent paraître étranges au premier abord; mais elles ne sont, si l'on y prend garde, que l'expression rigoureuse des faits.

Maintenant, quelles sont les relations du principe vital avec l'âme pensante elle-même, et quelle idée devons-nous nous faire de la doctrine de Stahl? Ici Müller évite de se prononcer, car c'est là une question qui dépasse le cercle de ses études ordinaires; mais il est bien évident qu'il se rattache à la doctrine de Stahl, et que pour lui comme pour Stahl l'âme pensante, raisonnable, n'est qu'une manifestation du principe vital[1]. Il fait remarquer avec un très-grand soin les analogies qui existent entre les deux principes. L'âme pensante est, comme le principe vital, une force simple, et cependant divisible, qui existe à l'état latent dans tout l'organisme, et qui possède ainsi d'une manière très-exacte les propriétés du principe vital; elle en diffère seulement en ce qu'elle ne peut se manifester que dans le cerveau, et qu'ainsi l'absence ou les lésions matérielles du cerveau sont un obstacle à sa manifestation.

Voilà jusqu'où Müller a poussé la physiologie. Maintenant, quelle est la nature du principe vital et quelle en est l'origine? quelle est la nature et quelle est l'origine de l'âme? Ici il s'arrête, en se contentant seulement de rappeler les principales idées que les philosophes ont émises sur ce sujet. Je ferai comme lui, car je n'ai ici qu'à discuter les opinions d'un homme et non à émettre moi-même des théories.

Après avoir ainsi cherché à établir les principales propriétés de l'âme pensante, Müller ne pouvait pas les étudier plus à fond, et de là un

[1] C'est également l'idée de M. Carus.

Digitized by Google

chapitre fort intéressant où il s'occupe avec beaucoup de soin des faits psychologiques de la connaissance, de la sensibilité et de la volonté, et surtout où il traite avec une très-grande supériorité la question des rapports du physique et du moral, en d'autres termes, l'influence du corps sur le principe pensant, et principalement celle du principe pensant sur le corps. Il n'y a pas, à proprement parler, d'idées neuves dans cette partie de son livre; mais on y retrouve Müller avec toutes les qualités de son esprit. Peu d'hommes ont excellé comme lui dans l'art de se prendre pour sujet d'observations physiologiques et psychologiques : aussi cette partie de son livre se lit-elle avec un grand intérêt et un grand charme.

La dernière partie de la Physiologie de Müller parut en 1840. Elle forme en quelque sorte ses adieux à la physiologie. Comme son maître Rudolphi, Müller avait toujours éprouvé une vive répugnance pour la pratique des vivisections, et bien que dans ses expériences sur les propriétés du système nerveux il ait souvent employé cette méthode d'investigation physiologique, dont l'emploi est absolument nécessaire dans certaines recherches, l'obligation de faire des mutilations douloureuses sur des êtres sensibles était contraire à sa nature morale. D'ailleurs, l'étude des collections du Musée l'avait entraîné dans une série de recherches d'anatomie comparée et de zoologie qui ne lui permettaient plus que difficilement de s'occuper d'expériences physiologiques. Depuis 1840, cette étude devint son occupation exclusive et remplit les dix-sept dernières années de sa vie. L'examen de ces nouvelles recherches formera la fin de cette étude et nous montrera comment le premier physiologiste de l'Allemagne ne tarda pas à devenir son premier naturaliste.

CAMILLE DARESTE.

Digitized by Google

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE
DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE[1].

CINQUIÈME ARTICLE.

LA NUBIE ET L'ABYSSINIE.

Burckhardt. Gau. Rüppel. Russegger. Werne. Knoblecher.

Krapf. Isenberg. — Heuglin. Munzinger.

LA RECHERCHE DES SOURCES DU NIL.

XVIII.

Nous allons pénétrer aujourd'hui dans les contrées lointaines que le Nil arrose avant d'arriver en Égypte; nous allons visiter la terre des « excellents Éthiopiens », comme s'exprime le vieil Homère.

Dans les temps anciens, cette terre d'Éthiopie fut beaucoup plus célèbre qu'elle ne fut connue : cela tient à des causes dont l'histoire de l'Égypte nous peut seule donner le mot.

Dans les temps modernes, ou, pour mieux dire, depuis moins de cinquante ans, les pays du haut Nil ont eu cette singulière destinée, que, restés depuis de longs siècles absolument isolés du reste du monde et à peine connus de l'Europe, ils sont devenus tout à coup, et presque sans interruption, un champ de grandes explorations d'où sont sortis plusieurs des ouvrages qui marquent le plus dans le mouvement scientifique de notre époque.

[1] Voir la livraison de mars 1859.

Digitized by Google

Les circonstances politiques de l'Égypte et les expéditions militaires du vice-roi Mohammed-Ali vers la haute Nubie sont devenues, depuis l'année 1820, l'occasion directe d'une partie au moins des voyages scientifiques auxquels on doit tant d'informations nouvelles sur ces contrées intérieures; mais c'est à l'expédition française en Égypte qu'il faut en faire remonter la première impulsion. En reportant l'attention vers la terre des Pharaons, ce grand événement de la fin du dernier siècle rappela aussi l'intérêt sur les parties supérieures de la vallée où les anciens souverains de l'Égypte avaient étendu leur domination et qu'ils couvrirent de leurs monuments, en même temps que le nom même du Nil a fait remonter la pensée vers la région inexplorée où sont situées les sources du fleuve.

Les premières informations que l'on ait eues sur la Nubie, antérieurement à l'expédition d'Égypte, ce sont aussi des Français qui les ont données. Un médecin, nommé Charles Poncet, attaché à l'ambassade française résidant au Caire, se rendit à Gondar, en 1698, avec la caravane du Sennâr, et publia sur l'Abyssinie quelques détails auxquels leur nouveauté donnait alors beaucoup d'intérêt; bientôt après (en 1703), des informations plus curieuses et plus circonstanciées furent recueillies au Caire par M. du Roule, que Louis XIV avait chargé d'une mission près du Négous, le voyage de Poncet ayant paru présenter une ouverture favorable pour renouer des relations avec l'Abyssinie. On connaît la triste fin de M. du Roule, que le roi du Sennâr fit massacrer avec toute sa suite; mais les informations qu'il avait rassemblées ne furent pas perdues pour la géographie. Elles avaient été communiquées à Guillaume Delisle, qui en fit usage pour son mémoire sur l'île de Méroé (1708); et, plus tard, d'Anville s'en servit également pour son mémoire sur les sources du Nil (1745). Ces notes de l'envoyé français confirmaient, avec des circonstances nouvelles, les notions fournies par le géographe Eratosthène dans le troisième siècle avant notre ère, et ensuite par quelques auteurs arabes, sur les grands affluents dont se forme le fleuve d'Égypte dans sa partie supérieure; elles révélaient ce fait important, que la rivière qui traverse l'Abyssinie sous le nom de Takazzé prend en Nubie le nom d'Atbara, sous lequel elle va se joindre à la droite du Nil, ce qui conduisit Delisle et d'Anville à l'identification certaine de l'*Astaboras* des anciens, et leur fit reconnaître la vraie situation de l'île de Méroé, dont Ptolémée lui-même s'était fait une fausse idée. La sagacité de d'Anville alla plus loin. Rapprochant de ce renseignement sur le confluent de l'Atbara une indication sur l'emplacement de Méroé donnée, sous le règne de Néron, par des

Digitized by Google

explorateurs romains, l'habile géographe marqua le site de la vieille métropole éthiopienne au point précis où, soixante-sept ans plus tard, M. Cailliaud en a retrouvé les ruines. Pour la première fois aussi les informations transmises par M. du Roule firent connaître le nom de *Bahr-el-Abyad* ou fleuve Blanc, nom que les tribus arabes de la haute Nubie donnent à la branche occidentale du Nil au-dessus de son confluent avec le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, qui vient d'Abyssinie.

Le dix-huitième siècle et les douze premières années du dix-neuvième n'ajoutèrent rien aux informations fournies par Poncet et par M. du Roule; mais à partir de 1813, la Nubie et la région du haut Nil ont reconquis tout à coup une importance extrême dans la reprise, devenue alors si active, des explorations de l'Afrique. Cette importance tient à plusieurs causes : aux souvenirs historiques de l'Éthiopie, aux nombreux monuments des temps pharaoniques qui couvrent la vallée de l'Égypte depuis Syène jusqu'à Méroé, ensuite à la question séculaire des sources du Nil, à laquelle on est revenu avec une ferveur toute nouvelle; enfin, à la haute valeur personnelle de plusieurs des explorateurs dont les recherches ont pris cette direction, et à la richesse des résultats de toute nature qui sont sortis de leurs investigations.

Toutes les nations de l'Europe savante ont eu part à ces remarquables travaux : la France y a conservé ses droits par la découverte du site de Méroé, par les riches études de Champollion, par une large coopération à la recherche des sources du Nil; l'Angleterre a inauguré les siens par plusieurs relations importantes : mais on peut dire que l'Allemagne a eu le grand rôle dans ce bel ensemble d'explorations. C'est un nom allemand, et des plus illustres, qui en ouvre la série; les voyages de Burckhardt en Nubie appartiennent aux années 1813 et 1814[1]. Trois ans après Burckhardt, un jeune architecte westphalien, M. Gau de Cologne[2], visita la basse Nubie (entre Syène et la grande cataracte), en dessina les monuments, et rapporta de cette course d'artiste un nombre considérable d'inscriptions grecques qu'il y avait relevées. Ce sont surtout ces documents épigraphiques, savamment commentés par M. Niebuhr en Allemagne (le célèbre auteur de l'*Histoire de Rôme*), et en France par M. Letronne, qui ont donné à l'ouvrage

[1] Nous en avons parlé précédemment. Voir la livraison de juin 1858.

[2] M. Gau se fit naturaliser Français peu après son retour d'Afrique. Sa publication a pour titre : *Antiquités de la Nubie*. Paris, 1822, in-folio max°. M. Niebuhr a intitulé son commentaire sur les inscriptions de Gau : *Inscriptiones Nubienses;* ce travail a paru pour la première fois à Rome en 1822, in-4°. Les premières observations de M. Letronne sur le même sujet sont au *Journal des savants*, mai 1822.

Digitized by Google

de M. Gau sa valeur la plus durable. Parmi ces inscriptions, il en est une en particulier, érigée dans le sixième siècle de l'ère chrétienne par un roi nubien du nom de Silco, qui est devenue pour M. Letronne le texte de recherches du plus haut intérêt pour l'histoire de la Nubie durant la période byzantine[1].

XIX.

Gau, de même que d'autres voyageurs du même temps, avait dû s'arrêter aux grandes cataractes de Ouâdi-Halfa, limite de la domination égyptienne; l'état du pays ne permettait pas de pousser plus avant l'étude de la vallée du Nil. Burckhardt était allé plus haut, mais c'était sous un déguisement arabe, en compagnie d'une caravane indigène, et conséquemment dans des conditions peu favorables aux observations scientifiques; aussi était-il passé près des ruines de la royale Méroé sans avoir pu les reconnaître.

L'heure approchait où ces parties inexplorées allaient s'ouvrir, à leur tour, à la libre investigation européenne.

L'attention du vice-roi d'Égypte avait été appelée sur les hautes régions du fleuve, où d'anciens rapports signalaient vaguement l'existence de riches mines d'or; une armée égyptienne, commandée par Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi, fut chargée, en 1820, d'aller conquérir le Dongola et le Sennâr. Ces vastes contrées se soumirent sans beaucoup de résistance au maître de l'Égypte, comme elles s'étaient soumises autrefois aux Pharaons; mais les mines, ou plutôt les lavages d'or qui existent en effet dans le sud, vers la frontière occidentale de l'Abyssinie, ne répondirent pas à l'attente du conquérant. La science seule tira un profit réel de cette expédition, grâce à Frédéric Cailliaud qui l'avait accompagnée et qui fut assez heureux pour retrouver le site de Méroé. Cailliaud est aussi le premier parmi les modernes qui ait reconnu le Nil jusqu'au grand confluent du Bahr-el-Abyad et du Bahr-el-Azrak, et qui ait remonté ce dernier fleuve jusqu'au pays aurifère de Fazokl, sur la frontière occidentale de l'Abyssinie.

A partir de ce moment, la région tout entière du haut Nil a été accessible aux voyageurs.

Le premier qui y soit entré dans un but d'étude générale est le doc-

[1] *Journal des savants*, février, avril, mai 1825; *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. IX, 1831.

Digitized by Google

teur Éduard Rüppell. Si Burckhardt n'avait pas ouvert pour ces contrées l'ère des explorations scientifiques, dans l'acception la plus complète et la plus élevée du mot, elle aurait pu dater du voyage du docteur Rüppell plus encore que de celui de Cailliaud. La pensée première du voyageur allemand avait été la recherche des conditions physiques du pays et de ses productions naturelles; mais ses observations, outre l'histoire naturelle proprement dite, se sont aussi étendues à tout ce qui peut avancer la connaissance scientifique d'une contrée nouvelle, à l'ethnographie, aux antiquités, à la topographie, à la géographie astronomique. Les courses du docteur Rüppel n'ont pas duré moins de deux ans et demi, à partir du commencement de 1823; elles embrassent la vallée du Nil jusqu'au Sennâr, et à l'ouest du fleuve elles ont atteint le Kordofan. Le voyageur a écarté de sa relation tous les incidents purement personnels; il a réuni dans une suite de notices substantielles l'ensemble de ses études sur le Dongola, sur le Sennâr, sur le Kordofan et les cantons limitrophes, et enfin sur l'Arabie Pétrée et la presqu'île de Sinaï[1]. Rüppell est le premier européen qui ait visité le Kordofan entre le Bahr-el-Abyad et le Darfour; le premier aussi il a fait connaître les populations noires qui, sous le nom de Noubas, occupent la région montagneuse qui confine au Kordofan propre du côté du midi. C'est seulement ici, vers le douzième parallèle, que commence le domaine des races nègres de l'Afrique intérieure. Le voyage du docteur Rüppell est très-important encore à un autre point de vue : ce sont ses déterminations astronomiques (au nombre de vingt-trois), jointes à celles du lieutenant de marine Letorzec qui accompagnait M. Cailliaud, qui ont pour la première fois arrêté d'une manière fixe les grands jalons du cours du Nil dans sa partie moyenne, et qui ont permis d'en tracer une carte exacte, ce qui est, en définitive, le dernier terme et le cachet de la géographie positive[2].

[1] La relation du Dr Rüppell a pour titre : *Reisen in Nubien, Kordofan, und dem Peträischen Arabien, vorzüglich in geographisch-statistischer Hinsicht.* Elle a été publiée à Francfort-sur-le-Mein, 1829, en un volume in-8°, accompagné de cartes et de planches.

[2] Qu'on nous permette à ce sujet quelques développements, qui se lient étroitement à l'histoire géographique de la région du Nil. Le premier essai d'une carte du cours du fleuve au-dessus de l'Égypte, après l'ébauche de Norden (1737) qui va seulement jusqu'à Dèr, est celle que M. Leake a construite en 1818 pour le voyage de Burckhardt. Cette carte, pour laquelle il n'y avait aucune donnée astronomique au-dessus d'Assouân, atteste l'habileté du géographe non moins que l'extrême exactitude des indications du voyageur; car dans l'espace de quatre degrés et demi qu'elle comprend du nord au sud, la longueur du cours du fleuve est précisément la même que celle qui se peut relever sur nos meilleures cartes actuelles, appuyées sur des déterminations astronomiques La carte de M. Leake

Digitized by Google

M. Rüppell a fait un peu plus tard (en 1833) un voyage en Abyssinie non moins remarquable et non moins important que son voyage de Nubie[1]. C'est lui qui a tenté la première étude véritablement et complétement scientifique du plateau abyssin, depuis les côtes de la mer Rouge, où vient s'appuyer son escarpement oriental, jusqu'à la région intérieure où sont les sources du fleuve Bleu ou Nil d'Abyssinie (le Bahr-el-Azrak), si longtemps regardées comme les vraies sources du Nil. L'histoire naturelle, la géographie astronomique, la géographie physique et l'archéologie doivent beaucoup à cette seconde excursion du Dr Rüppell dans la haute Éthiopie. L'examen du site d'Adulis, célèbre par la double inscription grecque que Cosmas y copia en l'année 520, et l'exploration des ruines d'Axoum, l'ancienne capitale du royaume éthiopien, sont deux épisodes particulièrement intéressants de ce voyage. Deux inscriptions éthiopiennes que M. Rüppell fut assez heureux pour découvrir au milieu des ruines d'Axoum, où elles avaient échappé aux recherches de Salt, ont déjà contribué, bien qu'elles ne soient encore expliquées que d'une manière incomplète, à éclairer l'histoire et la géographie de l'ancien empire axoumite.

XX.

Dans cette émulation soudaine qui s'est dirigée vers l'étude des hauts pays du Nil, les expéditions se succèdent avec une activité singulière, et toutes, à des degrés différents, ont un caractère scientifique. Outre les voyages de Gau et de Rüppell, dont il vient d'être question, les noms de Banks et de Belzoni, de Drovetti et de Linant, de Prokesch et de Parthey, de Prudoe, de Holroyd, de Hoskyns et d'autres encore, réclament une place notable dans cette page d'histoire géographique. Nous ne pouvons que rappeler ces noms, pressés que nous sommes

pèche seulement par l'inclinaison en longitude, ce qui était à peu près inévitable. Celles de Cailliaud (1824) et du Dr Rüppell (1825), améliorées plus tard et complétées dans leurs détails par la carte de Rüssegger (1846), sont les premières où les contours généraux du Nil aient été figurés avec exactitude, notamment les deux vastes courbes que le fleuve décrit entre Dongola et Méroé. Le tracé de d'Anville (1749), basé seulement sur les indications des anciens combinées avec celles des Arabes, présente déjà une configuration vraie dans son ensemble, et qu'il faut comparer avec les cartes antérieures pour en sentir tout le mérite; seulement les proportions en ont été viciées par une lecture corrompue dans le texte de Pline (VI, 30), jointe à la fausse position assignée à *Napata* sur la carte de Ptolémée.

[1] *Reise in Abyssinien*. Frankfurt am Main, 1838, 2 vol. in-8° avec un Atlas.

Digitized by Google

d'arriver à ceux qui font véritablement époque et qui marquent les grandes phases de cette suite d'explorations.

Nous ne pouvons non plus nous arrêter aux découvertes de Champollion, l'illustre créateur de la science hiéroglyphique. C'est à la fin de 1828 et dans les premiers mois de 1829 que Champollion remonta la vallée du Nil jusqu'à Ouâdi-Halfa, au pied de la grande Cataracte ; qu'il étudia un à un les nombreux monuments dont les Pharaons des temps antiques couvrirent les bords du fleuve ; qu'il en copia les peintures historiques et en releva les innombrables inscriptions, ces inscriptions énigmatiques dont il a le premier pénétré le mystère. Il faudrait la science spéciale et l'autorité d'un égyptologue pour parler dignement de ces admirables travaux, qui sont un des triomphes du génie de l'homme et une des gloires de notre siècle.

Après Champollion, plusieurs années s'écoulent sans qu'aucun voyage considérable vienne agrandir notablement les notions antérieures. Cette fois encore c'est l'Allemagne qui reprend la carrière, et elle la reprend par un voyageur des plus éminents, par un de ceux qui, de nos jours, font le plus d'honneur à l'Allemagne savante, par M. Joseph Russegger.

Le vice-roi d'Égypte, Mohammed-Ali, voulait faire étudier les provinces soumises à sa domination au point de vue de leur production en métaux précieux. Il s'était adressé à plusieurs gouvernements de l'Europe pour en obtenir des hommes habiles dans les travaux métallurgiques. Le gouvernement autrichien jeta les yeux sur M. Russegger, employé supérieur dans l'administration des mines, et qui réunissait, outre ses connaissances spéciales, toutes les conditions nécessaires pour faire tourner au profit de la science une mission qui devait procurer de grandes facilités d'exploration dans des contrées peu connues ou tout à fait ignorées.

Telle fut l'origine de ce remarquable voyage, qui laissera une trace profonde dans l'histoire géographique des contrées éthiopiennes.

Une première année fut consacrée tout entière à l'étude de la région du Taurus et de la haute Syrie ; ce fut seulement à la fin de décembre 1836 que M. Russegger quitta le Caire pour remonter vers la haute Égypte, et dans les premiers jours de février 1837 il dépassa Syène et entra dans la Nubie.

Sans écarter la partie narrative, à l'exemple de M. Rüppel dans sa première relation, M. Russegger ne la confond pas avec la partie purement scientifique. Dans chacune des grandes régions qu'il a visitées, il raconte son itinéraire, dont il supprime seulement les incidents vul-

Digitized by Google

gaires, si chers aux touristes; mais il note avec soin les traits de mœurs ou de physionomie, les particularités géographiques, les sites, les aspects, les monuments, ces mille et un détails, en un mot, qui ont une signification caractéristique, mais qui s'effacent et se perdent dans l'ensemble quand la pensée s'élève à une vue plus générale. Puis, lorsqu'il est arrivé à la limite extrême de la région parcourue, le voyageur s'arrête, il jette un regard en arrière, et, dans une suite de morceaux où se résume la substance de ses observations de détail, il esquisse à grands traits la géographie et la configuration physique du pays; il en rappelle les conditions climatologiques; il décrit en géologue et en botaniste la nature du sol et la végétation; il énumère les animaux utiles ou nuisibles à l'homme, et enfin, s'élevant jusqu'à l'homme même, il l'étudie et le décrit au point de vue physique et au point de vue moral. Telle est l'économie générale de la relation. M. Russegger nous conduit ainsi successivement de la Cilicie dans les plaines de Damas et dans le Liban, du Liban en Égypte, de l'Égypte en Nubie, de la Nubie dans le Sennâr, du Sennâr dans le Kordofan, du Kordofan dans la mésopotamie formée par les deux grands bras du haut Nil, le Bahr-el-Abyad et le Bahr-el-Azrak, et dans la vallée même de ce dernier fleuve (qui est le Nil d'Abyssinie) jusqu'aux vallées aurifères du Fazokl; puis il revient du Fazokl à Khartoum, de Khartoum à Syène, de Syène au Caire, et il termine cette vaste exploration par une course fructueuse à la presqu'île de Sinaï, dans l'Arabie Pétrée, au bord de la mer Morte et dans la Palestine, conservant jusqu'à la dernière heure la même ardeur d'investigations, et ajoutant partout immensément à la somme d'observations positives recueillies par ses prédécesseurs. On peut dire, quant à la haute région du Nil, à partir de la frontière d'Égypte, que jusqu'à présent aucune autre relation n'a réuni une aussi grande masse de faits, et des faits d'une plus grande valeur. La carte de M. Russegger est encore le dernier mot du tracé du cours du Nil depuis Assouân jusqu'à Khartoum, et, en continuant de remonter le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, depuis Khartoum jusqu'au Fazokl, vers le dixième degré de latitude[1].

[1] La relation de M. Russegger est volumineuse. Elle a été publiée à Stuttgart, de 1841 à 1848, en quatre très-forts volumes, — ou plutôt en six, car selon la méthode allemande, toujours un peu embarrassée dans ses divisions et ses subdivisions, le second tome forme trois volumes ou parties qui ont leur pagination distincte. Le titre général est *Reisen in Europa, Asien und Afrika, mit besonderer Rücksicht auf die naturwissenschaftlichen Verhältnisse der betreffenden Länder;* mais chaque partie a son titre spécial. Celui du voyage d'Afrique est *Reise in Egypten, Nubien und Ost-Sudan*. Le tout est accompagné d'un bel Atlas.

Digitized by Google

XXI.

Une nouvelle phase va s'ouvrir dans l'histoire géographique des contrées du haut Nil.

Un problème soulevé depuis bien des siècles, celui des sources du Nil, va être repris et poursuivi avec plus d'ardeur qu'il ne le fut à aucune autre époque, et si l'on n'est pas encore arrivé d'une manière absolue au dernier mot de ce grand problème, on verra qu'on y touche aujourd'hui d'assez près pour que l'on puisse en indiquer déjà et presque en formuler la solution définitive.

Jusqu'à l'époque où nous a conduits le voyage de M. Russegger, — au mois de mai 1838[1], — les explorations de la haute région du fleuve se sont principalement portées sur le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, à cause de la région aurifère que cette rivière traverse immédiatement après avoir franchi la frontière occidentale de l'Abyssinie. M. Russegger, comme avant lui M. Linant (un ingénieur français qui s'est fixé depuis bien longtemps en Égypte, où il a exécuté ou dirigé de grands travaux publics), avaient remonté la vallée du fleuve Blanc, mais seulement sur une longueur d'une cinquantaine de lieues à partir de Khartoum[2]; c'est maintenant sur le fleuve Blanc même que vont se porter les investigations, c'est-à-dire sur la branche occidentale du fleuve, celle qui en fut regardée de tout temps comme le bras principal, ou, pour mieux dire, comme le vrai Nil, dont le fleuve Bleu n'est qu'une branche secondaire.

Si nous avions à retracer le détail historique de la recherche des sources du Nil dans l'antiquité et à rappeler les spéculations des philosophes sur l'origine de ce grand fleuve, dont la renommée franchit de bonne heure les limites de l'Égypte, nous montrerions, par l'autorité directe ou par l'interprétation naturelle des textes et des monuments, que dès une époque très-reculée les Pharaons poussèrent leur domination jusqu'au pays des Nègres, très-haut conséquemment dans le bassin du fleuve. Ni alors ni plus tard on ne sut précisément d'où venait le Nil, mais on savait que parmi les grands affluents dont il se forme dans sa partie supérieure, — disposition d'autant plus remar-

[1] Époque de son départ de Khartoum pour revenir en Égypte.

[2] Khartoum, la capitale du Soudan égyptien, est assise au confluent même du fleuve Bleu et du fleuve Blanc. Sa fondation date de trente-cinq ans à peine, et c'est déjà une ville considérable.

Digitized by Google

quable, que de là jusqu'à la mer, sur une étendue de six cents lieues, le Nil ne reçoit plus même un simple ruisseau, — on savait, disons-nous, que parmi ces grands affluents supérieurs, le courant principal, celui qui avait droit à être regardé comme la tête du fleuve d'Égypte, était la branche la plus occidentale, celle qui vient directement du sud. Il est même possible de montrer, par le rapprochement de certains passages des premiers auteurs grecs qui ont connu l'Égypte, à quel point du fleuve s'arrêtaient ces antiques notions des temps pharaoniques. Plus tard, au temps des Ptolémées, on retrouve les mêmes informations, plus précises peut-être et mieux définies, mais renfermées dans les mêmes limites; plus tard encore, au temps des Romains, on fit pour les dépasser une tentative qui resta sans résultat. C'est dans l'ouvrage du géographe Ptolémée, vers le milieu du deuxième siècle, qu'on trouve pour la première fois l'indice de notions nouvelles sur l'origine du fleuve. On voit chez lui les sources marquées directement au sud, très-avant dans l'intérieur du continent, où les eaux qui descendent des montagnes, après s'être réunies dans de grands lacs, s'épanchent en deux courants, qui, réunis, forment le Nil. De plus, cette branche du Sud, à laquelle est spécialement appliqué le nom du Nil, est bien distinguée d'un affluent oriental, appelé l'*Astapus*, qui sort d'un autre lac d'Éthiopie situé très-loin des précédents vers le nord-est : c'est le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, qui traverse près de sa source, dans l'intérieur de l'Abyssinie, le grand lac Tzana, de même que l'*Astaboras*, second affluent qui vient aussi se joindre au Nil après l'Astapus, est l'Atbara ou Takazzé, seule rivière que reçoive le Nil après le fleuve Bleu. Abstraction faite de la précision des détails, les grands traits de cette disposition hydrographique sont indiqués de manière à ne pouvoir les méconnaître. Ces remarquables informations que Ptolémée nous donne ne provenaient du reste ni d'une expédition nouvelle à la recherche des sources, comme il y en avait eu une sous le règne de Néron, ni d'aucune découverte proprement dite; elles étaient le résultat, le géographe lui-même nous l'apprend, de renseignements fournis par les indigènes à des marchands qui fréquentaient par mer les contrées du sud. Elles ont d'autant plus d'intérêt, qu'elles s'accordent de tout point avec celles qu'apportèrent de l'Afrique australe les premiers Portugais qui en fréquentèrent les parages maritimes au commencement du seizième siècle, et que les recherches aussi bien que les découvertes récentes les confirment dans leur généralité. Elles sont également conformes à celles que rapportent les auteurs arabes, non-seulement les géographes compilateurs qui ont suivi l'ouvrage

Digitized by Google

même de Ptolémée, traduit de bonne heure dans la langue du Coran, mais aussi des écrivains et des voyageurs plus anciens qui s'appuient évidemment d'informations personnelles. Depuis le siècle de Ptolémée et le temps des Arabes, les notions acquises sur les parties supérieures du bassin du Nil, loin d'avoir gagné quelque chose, avaient plutôt rétrogradé par l'oubli et la confusion des anciennes informations; et l'erreur des missionnaires portugais du seizième siècle, qui visitèrent en Abyssinie les sources du Bahr-el-Azrak (l'*Astapus* des anciens), et qui crurent, sur la foi des Abyssins, avoir vu les sources du Nil, cette erreur, répétée au dix-huitième siècle par l'Écossais Bruce, et qui n'a été clairement reconnue que de notre temps, contribua davantage encore à obscurcir une question qui du moins chez les anciens était clairement posée, si elle était incomplétement résolue.

Voilà où en étaient les choses il y a vingt ans, à l'époque du voyage de M. Russegger; depuis lors, elles ont grandement changé de face.

Nous avons dit combien peu était alors avancée la reconnaissance du fleuve Blanc au-dessus de son confluent avec le Bahr-el-Azrak. Cailliaud, en 1821, avait essayé sans résultat d'appeler sur le fleuve Blanc l'attention d'Ismaïl-Pacha, le chef de l'expédition égyptienne envoyée par Mohammed-Ali dans la haute Nubie; on fut plus heureux en 1838 près de Mohammed-Ali lui-même.

Le vice-roi, dont l'âge n'avait amorti ni l'énergie ni l'activité, avait voulu voir de ses propres yeux ce beau pays aurifère de Fazokl qu'on lui avait si souvent dépeint comme un nouvel Eldorado, et d'où le trésor n'avait tiré jusque-là qu'un produit insignifiant. A l'âge de près de quatre-vingts ans, il ne craignit pas d'entreprendre ce voyage de plus de sept cents lieues. Pendant son séjour à Khartoum, au retour du Fazokl, la vue du Bahr-el-Abyad reporta sa pensée vers la mystérieuse origine de ce grand fleuve dans les profondeurs inconnues de l'Afrique; plus d'une fois d'ailleurs les Européens, dont il aimait à s'entourer, lui avaient parlé de la gloire qu'il y aurait pour lui à effectuer une découverte que plusieurs princes de l'antiquité avaient inutilement tentée. Mohammed était sensible à tout ce qui pouvait grandir son nom en Europe : l'exploration du fleuve Blanc fut résolue.

Le vice-roi avait voulu que cette expédition fût tout égyptienne. Quatre cents soldats montaient la flottille; un capitaine de la marine égyptienne, Sélim Bimbachi[1], en eut le commandement. Un seul Européen, M. Thibaut, était du voyage, mais sans fonctions ni auto-

[1] *Bimbachi* équivaut à notre titre de capitaine.

Digitized by Google

rité[1]. Il est clair que l'expédition ne pouvait avoir aucun caractère scientifique. Il ne paraît pas même que des relèvements de hauteur solaire aient été pris pour jalonner l'itinéraire (peut-être faute d'instruments); la détermination de la route reposa uniquement sur l'estime, et ces estimes aboutirent à une erreur considérable. Sélim croyait être arrivé au 3e degré et demi de latitude nord, tandis qu'il a été reconnu depuis que le point où s'arrêta l'expédition se trouve au plus bas sous le 6e parallèle[2]. Si peu précis qu'en fussent les résultats, le voyage fut cependant loin d'être inutile. Ce fut une première reconnaissance qui prépara les voies à des expéditions plus fructueuses. Dans la route de plus de quatre cents lieues qu'on avait parcourue depuis Khartoum, on avait pu déjà constater plusieurs faits importants. On avait pris une connaissance générale des peuples et des tribus qui bordent en très-grand nombre les deux rives du Nil; on avait pu reconnaître que la direction générale de la rivière, nonobstant un grand coude qu'elle pousse à l'ouest vers le 10e parallèle, est au sud; enfin on n'avait rencontré aucune montagne un peu considérable dans l'intervalle qui avait été parcouru. C'est un pays plat et d'une faible inclinaison (ce qu'on reconnaît aisément à la lenteur du courant), d'où l'on pouvait conclure que la région élevée où les sources d'un aussi grand fleuve sont nécessairement situées devait être encore à une bien grande distance. Le voyage avait employé près de quatre mois et demi, depuis le milieu de novembre 1839 jusqu'aux derniers jours de mars 1840.

Le journal de Sélim était donc de nature à faire désirer une suite plus complète d'observations; il importait surtout d'avoir une carte du fleuve. Il fut décidé au Caire qu'une seconde expédition aurait lieu. Cette fois on comprit le besoin de confier à des Européens le soin des observations scientifiques. Sélim, dont l'expérience pouvait être utile, conserva le commandement de la flottille; mais deux des ingénieurs français au service de l'Égypte, M. d'Arnaud et M. Sabatier, furent principalement chargés des relèvements et des observations astronomiques. M. Thibaut leur fut adjoint comme naturaliste. Un médecin allemand, le docteur Werne, qui avait déjà fait une intéressante excursion

[1] M. Thibaut écrivit sur ses notes ou ses souvenirs une relation du voyage; cette relation n'a été publiée qu'en 1856 dans les *Nouvelles Annales des voyages*. Le journal de M. Thibaut, quoique très-succinct, est curieux. Il permet de se former une idée exacte de ce que fut l'expédition, et de l'attitude brutalement stupide de la soldatesque égyptienne vis-à-vis des populations qui habitent les rives du fleuve.

[2] Une traduction du journal arabe de l'expédition a été publiée en 1842 dans le *Bulletin* de la Société de géographie.

Digitized by Google

dans les plaines de l'Atbara, obtint l'autorisation de se joindre au voyage comme simple passager. Cette adjonction accidentelle s'est trouvée, en définitive, d'un très-grand intérêt pour la science, car c'est à M. Werne que l'Europe a dû la seule relation circonstanciée que l'on possède encore de l'expédition[1]. Cette relation, riche en informations ethnographiques et géographiques, est accompagnée d'une carte très-détaillée; c'est, au total, un des livres les plus importants que les explorations africaines aient produit de nos jours, et nous lui avons dû jusqu'à ces derniers temps la connaissance principale des pays et des peuples qui bordent le fleuve Blanc[2].

Poursuivons l'historique des explorations du fleuve. A peine de retour à Khartoum, la flottille remit à la voile, dans les derniers jours de septembre 1841, pour une troisième expédition, dont M. d'Arnaud eut encore la direction scientifique. L'objet qu'on se proposait cette fois était, dit M. d'Arnaud, « de relever des détails, ne pouvant mieux faire pour diverses causes qu'il serait trop long et trop peu intéressant d'énumérer. » Il semble, au contraire, qu'il n'eût pas à beaucoup près été sans intérêt de savoir quelles raisons empêchaient de *mieux faire*. Quoi qu'il en soit, rien n'a été publié de cette troisième expédition, sauf deux ou trois notes très-courtes de M. d'Arnaud, imprimées au *Bulletin* de la Société de géographie[3]. Il n'est dit nulle part jusqu'à quel point elle s'avança; il ne semble pas qu'elle ait remonté aussi loin que la seconde.

Dès 1843, immédiatement après le retour de M. d'Arnaud au Caire, le gouvernement égyptien songeait à une expédition nouvelle au fleuve Blanc, voulant avoir enfin le dernier mot de cette difficile énigme. Diverses circonstances, et surtout la mort de Mohammed-Ali, ont entravé la réalisation de ce projet; mais il n'a jamais été abandonné. L'organisation d'une grande expédition scientifique qui devait avoir

[1] Le chef de l'expédition, M. d'Arnaud, en a écrit aussi une ample relation, avec le détail de ses observations. Des considérations qui nous sont inconnues en ont empêché jusqu'à présent la publication; on ne désespère cependant pas encore que cette publication puisse avoir lieu. Bien qu'après un intervalle de vingt ans elle doive perdre quelque chose de l'intérêt qu'elle aurait eu dans sa nouveauté, il n'en est pas moins fort à désirer qu'un document de cette importance soit livré à la science. Il y a eu une mésintelligence regrettable entre M. d'Arnaud et M. Werne. Pour nous, qui n'avons jamais mis les questions de personnes en balance avec les intérêts de la science, de fâcheuses récriminations, et des imputations probablement exagérées de part et d'autre, ne sauraient nous empêcher de rendre pleine justice, selon notre jugement, à la haute valeur de la relation allemande.

[2] *Expedition zur Entdeckung des Weissen Nil. Von* Ferd. Werne. Berlin, 1848, in-8°.

[3] Années 1842, t. XVIII; 1843, t. XIX; 1844, t. I.

Digitized by Google

lieu en 1856 a retenti dans toute l'Europe. La conduite en était confiée à un voyageur savant, M. d'Escayrac de Lauture, familiarisé depuis longtemps avec l'Afrique et la vie de l'Orient; un pareil choix, et la libéralité que le gouvernement égyptien apportait dans les subsides de l'entreprise, devaient en garantir la réussite. La fatalité qui semble s'attacher à la recherche des sources du Nil a fait échouer ce nouveau projet avant même que l'exécution en ait été sérieusement commencée.

Sur ces entrefaites, la région du fleuve Blanc n'a pas été sans s'enrichir de notions nouvelles.

Ces notions proviennent de deux sources.

Les unes ont été fournies par des Européens que le trafic de la gomme et de l'ivoire a conduits depuis quinze ans jusqu'aux dernières limites des reconnaissances effectuées par les expéditions égyptiennes; on doit les autres aux missions que le zèle religieux a portées jusque dans ces contrées extrêmes.

M. Brun-Rollet, sujet sarde d'origine savoisienne, appartient à la première catégorie. Sans être un homme de science, M. Brun-Rollet est loin d'être illettré; aussi les notes détachées qu'on a de lui, et finalement le volume qu'il a donné sur cette haute région du fleuve[1], contiennent-ils des renseignements d'un très-grand intérêt. La plupart se rapportent à des tribus avec lesquelles le voyageur s'est trouvé en relation, ou dont il a eu connaissance par les rapports indigènes. Les informations recueillies par les missionnaires étendent plus loin encore le cercle des notions nouvelles. Cette mission de l'Afrique centrale fut fondée, il y a dix ans, par le gouvernement pontifical de Pie IX; un savant religieux autrichien, le révérend Ignaz Knoblecher, en eut la direction. Dom Knoblecher arriva à Balénia, point extrême des reconnaissances égyptiennes, vers le milieu de janvier 1850; c'est là qu'il fonda un établissement d'où la Parole devait rayonner dans les contrées environnantes. On a imprimé, d'après les lettres de M. Knoblecher, une courte notice de son voyage, qui renferme, sur le tracé du fleuve et les populations riveraines, des aperçus et des données d'une importance capitale[2]; malheureusement les matériaux plus considérables que le missionnaire avait réunis n'ont pas jusqu'à présent été livrés à la publicité, non plus que le détail de ses observations astronomiques : détail d'autant plus nécessaire que les notations du savant missionnaire sont, nous le verrons tout à l'heure, très-différentes de celles qui ont

[1] Le *Nil Blanc et le Soudan*, 1855.

[2] *Reise auf dem Weissen Nil*. Laybach, 1851, in-8°. C'est une brochure de 47 pages.

Digitized by Google

été données par l'expédition égyptienne de 1840. Un des Pères de la mission de Balénia, Angelo Vinco, a pu réunir, durant un séjour de plusieurs années, nombre d'informations précieuses sur les pays et les populations situés plus au sud, dans la direction de l'équateur. Le père Angelo, ainsi que le révérend Knoblecher et M. Brun-Rollet, ont tous les trois, à peu d'intervalle, payé le tribut fatal auquel peu d'Européens échappent sous le climat des tropiques.

XXII.

Pénétrons maintenant dans ces terres inconnues que nous ont ouvertes les expéditions égyptiennes et le zèle des missionnaires; esquissons à grands traits la physionomie de la région du fleuve Blanc et des races qui l'habitent; disons à quel point précis sont arrivées les notions acquises, quels doutes restent encore à éclaircir, quelles incertitudes à résoudre, quelles lacunes à remplir pour achever la découverte que l'on poursuit depuis vingt ans, et inscrire enfin sur la carte de l'Afrique ces mots sacramentels qui couronneront les efforts de tant de générations : ICI EST LA SOURCE DU NIL.

Quand on embrasse du regard le bassin du Nil dans son immense étendue, on voit que le domaine de ce roi des fleuves de l'Afrique se partage en deux grandes régions bien distinctes, parfaitement tranchées, et presque de longueur égale : au sud, depuis l'équateur jusqu'aux environs du 17ᵉ degré de latitude, la région des pluies périodiques; au nord, depuis le 17ᵉ parallèle jusqu'à la Méditerranée, sous le 32ᵉ, la région privée de pluies. Ceci est une démarcation frappante, parce qu'à cette grande division climatologique que produit la marche annuelle du soleil d'un tropique à l'autre, correspond exactement la division physique du bassin du Nil. La zone des pluies est aussi la région des affluents supérieurs du fleuve; tandis que dans la zone sans pluies, durant un parcours de plus de cinq cents lieues, le Nil ne reçoit pas une seule rivière, pas un seul ruisseau. Dans la moitié supérieure du bassin, sur une étendue de quatre à cinq cents lieues de l'est à l'ouest, se déploie comme un immense éventail le vaste réseau des rivières affluentes, les unes descendant des hauteurs inconnues qui avoisinent l'équateur, les autres roulant à travers les profondes coupures du plateau abyssin, toutes arrosant des contrées où la vie animale et végétale déborde dans une exubérance inouïe; dans la moitié inférieure, au contraire, les eaux du Nil, resserrées dans un canal

Digitized by Google

unique, s'écoulent silencieusement à travers les solitudes arides de la Nubie et de l'Égypte, et la vie s'y est concentrée sur les rives mêmes du fleuve, là seulement où il porte avec lui la fécondité. Le dernier affluent du Nil supérieur, l'Atbara ou *Astaboras*, se réunit au fleuve entre le 17e et le 18e degré, à peu près à la limite extrême de la zone des pluies tropicales.

Ici l'aridité des plaines sablonneuses touche encore et se mêle à la végétation verdoyante des premiers pâturages. Mais que l'on remonte encore de deux ou trois degrés, jusqu'aux plaines où viennent se joindre le fleuve Blanc et le fleuve Bleu, ces deux grands bras supérieurs du Nil[1], on voit déjà se déployer la splendide végétation des tropiques. M. Russegger, remontant de Khartoum à Élaïs[2], dépeint ainsi les magnificences de cette nature vigoureuse : « L'aspect que présente le fleuve, aux approches d'Élaïs, est le type de la beauté tropicale : une immense étendue d'eau toute remplie d'îles couvertes de bois, et des bois sur les deux rives. On ne voit rien que de l'eau et le vert sombre des forêts de mimosas, que la hache n'a pas encore touchées. Des plantes grimpantes aux fleurs éclatantes courent et s'enlacent de manière à rendre les bois impénétrables ; les arbres, qui étendent au loin leurs rameaux au-dessus du courant, rendent la plage impraticable, et c'est dans le fleuve même que tombent les oiseaux que le plomb atteint sur les branches extrêmes. Nulle part encore je n'ai vu une pareille multitude de crocodiles et d'hippopotames... »

Toute cette première partie de la vallée du fleuve Blanc, sur une longueur de plus de cent lieues[3] à partir de Khartoum, est occupée par des tribus pastorales de sang arabe. Ce sont de ce côté les derniers rameaux de cette race féconde, qui non-seulement depuis les premiers temps de l'islam, mais bien plus anciennement, depuis des époques inconnues[4], a partagé avec la race éthiopienne proprement dite, qui appartient indubitablement à la famille berbère, la possession de la Nubie et des oasis orientales du désert Libyque. La limite extrême des tribus arabes est entre le 12e et le 11e degré de latitude ; c'est là que commence le domaine des peuples noirs.

[1] Khartoum, la capitale actuelle du Soudan égyptien, dans la presqu'île même que le Bahr-el-Abyad et le Bahr-el-Azrak forment à leur confluent, est située vers 15 degrés et demi de latitude nord.

[2] Ce lieu, qui eut une certaine importance au temps de la domination des Founghi dans le Sennâr, est sur la rive gauche ou occidentale du Bahr-el-Abyad, à soixante et quelques heures au-dessus de Khartoum.

[3] Quatre degrés en ligne directe.

[4] *Sinum* (Arabicum) *undique Arabes incingunt*, a dit Méla.

Digitized by Google

Les premiers que l'on rencontre en remontant ainsi le fleuve sont les Chillouks et les Dinkas, deux nations populeuses qui occupent parallèlement les bords du Bahr-el-Abyad sur une étendue de près de quatre-vingts lieues, les premiers à l'ouest sur la rive gauche, les seconds à l'orient sur la rive opposée. Le nom de Chillouks est connu au loin et très-redouté dans cette partie de l'Afrique. C'est un peuple belliqueux et pillard, dont les Arabes limitrophes ont beaucoup à souffrir. Ils possèdent de nombreux canots, qui leur fournissent à la fois un moyen d'attaque rapide et une retraite assurée. Les Dinkas, dont le pays est plus découvert, ne montrent pas des dispositions aussi agressives.

Un affluent considérable de la droite du fleuve Blanc, à peu près sous le 9e degré de latitude, détermine au sud l'extrémité du pays des Dinkas; c'est aussi à ce point que le territoire des Chillouks s'arrête sur la rive gauche. Le nom sous lequel cette rivière affluente est généralement connue est celui de Sobat. Bien que l'expédition de 1840 l'ait remontée pendant dix jours, on n'a que de vagues renseignements sur ses sources. Il est très-probable qu'au moins une de ses branches descend des hautes terres d'Enaréa, au sud de l'Amhara (l'Abyssinie méridionale); mais il paraît qu'une autre branche vient du sud, où le nom de Sobat est aussi mentionné. A l'époque de l'année où elle a été observée, elle apportait au Bahr-el-Abyad une masse d'eau plus profonde et plus rapide que le fleuve lui-même; néanmoins les indigènes n'ont jamais paru la mettre sur le même rang que le Bahr-el-Abyad, qui a toujours été regardé (on en a la preuve historique pour les temps anciens) comme la véritable tête du grand fleuve d'Éthiopie. Les Chillouks et les Dinkas donnent au Nil Blanc le nom de Kir, mot qui, dans la langue de ces peuples, signifie *le Fleuve*.

Depuis Khartoum, la direction générale du fleuve Blanc a été au sud, sauf une déviation au sud-ouest chez les Chillouks; mais à partir du confluent du Sobat, au 9e degré de latitude, le courant tourne droit à l'ouest, et garde assez longtemps cette direction, formant la séparation de deux nouveaux peuples noirs : au nord, les Yênghèh; au sud, les Nouehrs. A un degré environ du Sobat, celui qui remonte le fleuve arrive à une grande expansion d'eau qui forme un véritable lac, auquel les noirs donnent le nom de Noû, et que les Arabes appellent Bahr-el-Ghazal, le lac des Gazelles. Ce lac reçoit du sud-ouest une autre rivière, le Keïlak, qui apporte au fleuve un volume d'eau considérable. Ici, ou pour mieux dire depuis la jonction du Sobat, le Nil Blanc a pris un nouvel aspect. Aux rives boisées et pittoresques de la terre des Chillouks ont succédé des bords plats, monotones, cachés sous des forêts

Digitized by Google

de hautes herbes, et où les inondations annuelles laissent d'innombrables lagunes. C'est le commencement d'une véritable région de marais, qui borde le fleuve sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues. Rien de plus tristement accablant que cette partie de la navigation. L'eau, imprégnée d'une vase fétide et couverte de végétations spongieuses ou de plantes en décomposition, a pris une couleur noirâtre qui fait songer au Styx de l'ancienne mythologie. Des forêts de roseaux gigantesques ne laissent pas reconnaître où finissent les eaux terreuses du courant, où commencent les terres détrempées de la plage. L'hippopotame et le crocodile infestent la rivière, les reptiles pullulent dans les îles à fleur d'eau, et des myriades d'insectes avides, qui semblent naître du sol, sont le fléau des hommes et des animaux. On peut se figurer combien est pernicieux le voisinage de ces hideux réceptacles, et l'on comprend pourquoi cette partie marécageuse de la vallée fut le terme où s'arrêtèrent les notions positives des anciens sur le haut Nil. Naturellement, on ne trouve plus ici les indices d'une population exubérante dont on a été frappé au nord du Sobat; au lieu des villages pressés qui se succèdent sans interruption chez les Chillouks, on n'aperçoit plus que des huttes isolées, toutes placées à distance du fleuve. Ajoutons qu'au temps des inondations annuelles, quand le soleil remonte de l'equateur vers le tropique d'été, les eaux mal encaissées couvrent la vallée sur une très-grande étendue, et que toute cette partie du fleuve doit alors présenter l'aspect d'un lac sans limites. Les Nouehrs occupent les deux côtés de la vallée au-dessus du Bahr-el-Ghazal, presque jusqu'au point où finissent les marais.

Un naturaliste bien connu, M. Theodor Kotschy[1], dans une publication récente en partie basée sur les lettres d'un missionnaire de Khartoum qui a remonté le fleuve Blanc en compagnie du révérend Knoblecher, compte cinq régions différentes dans l'étendue du pays que traverse la partie maintenant connue du Bahr-el-Abyad[2]. Les deux premières régions, en partant de Khartoum, sont qualifiées de région des Savanes et de region des Bois; elles s'étendent du 16e au 14e et du 14e au 12e degré de latitude environ, et sont occupées par les dernières tribus arabes qui s'avançent dans cette direction. Le pays des Chillouks,

[1] M. Kotschy fut, en 1837 et 1838, le compagnon de M. Russegger dans l'exploration du Sennâr et du Kordofan.

[2] *Umrisse aus den Uferländern des Weissen Nil. Meist nach Herrn Hansal's Briefen mitgetheilt.* Wien, 1858, in-8°. Ces *Esquisses* sont extraites du journal de la Société impériale de géographie de Vienne. C'est en 1857 que M. Hansal, chef actuel de la Mission catholique de Khartoum, a remonté le fleuve Blanc.

Digitized by Google

du 12e degré au 9e degré et demi, est qualifié par M. Kotschy, ou plutôt par M. Hansal, de région des Iles, à cause du nombre infini de canaux parallèles qui morcellent le cours du fleuve. On est ainsi amené au confluent du Sobat, non loin duquel commence la région des Marais qui remonte jusque vers le 7e degré, en décrivant, ainsi qu'on l'a vu, un grand coude à l'ouest, vers le Bahr-el-Ghazal.

La cinquième et dernière division, celle qui succède à la région pestilentielle des Marais, est la région des Montagnes. Pour ce que l'on y connaît jusqu'à présent de la vallée du fleuve, depuis le 7e degré jusqu'au 4e environ au nord de l'équateur, cette qualification de région Montagneuse ne peut néanmoins se prendre encore que dans un sens relatif. Le pays s'élève et devient plus accidenté; çà et là, des collines surgissent du milieu des plaines, où dessinent à l'horizon de faibles ondulations : mais c'est là seulement où se sont arrêtées les explorations, que l'on voit apparaître dans le lointain des lignes de hauteurs plus marquées, d'où se détachent sur plusieurs points des pics très-élevés. On peut pressentir déjà la nature alpestre de la contrée encore inconnue que la rivière remonte de ce point jusqu'à ses sources. Différentes peuplades de la même famille que les Chillouks et les Nouehrs bordent les deux rives entre le 7e et le 5e degré, les Keks ou Kièks d'abord, puis les Boundourials et les Toutoufs, les Bohrs et les Elliâbs, les Tchîrs et les Liêns, outre un assez grand nombre de tribus moins notables; après ceux-là vient un autre peuple supérieur aux précédents à plusieurs égards, et dont la langue différente semble dénoter une autre origine, les Baris. C'est chez eux que se sont arrêtées les explorations effectuées jusqu'à cette heure; mais leur territoire remonte beaucoup plus haut.

Essayerons-nous maintenant de résumer en quelques points essentiels les notions les plus générales, tant géographiques qu'ethnographiques, qui ressortent des relations jusqu'à présent publiées sur le fleuve Blanc? A partir du territoire des Chillouks, qui commence seulement, nous l'avons vu, à quatre-vingts lieues et plus au-dessus de Khartoum, les différents peuples des bords du fleuve sont tous rangés par les voyageurs dans la classe si nettement tranchée des populations *nègres*. Cette dénomination convient à une partie d'entre eux, mais non pas à tous; il en est plusieurs qu'il sera plus exact de qualifier seulement de peuples *noirs*[1]. Il est bien expressément parlé des Chillouks et

[1] Nous ne voulons pas affliger nos lecteurs d'une dissertation en forme sur la distinction fondamentale des peuples nègres et des peuples noirs. La langue commune confond habituellement les deux expressions, et cela n'a pas un grand inconvénient; mais la

Digitized by Google

des Dinkas, les premiers en venant du nord, comme de véritables nègres[1]. Les Nouehrs, qui leur succèdent et qui possèdent toute la partie marécageuse de la vallée, semblent aussi devoir être rangés dans la même classe; mais à partir de ces derniers, depuis le 7e, peut-être même depuis le 8e degré de latitude, les peuples qui occupent les parties plus hautes, jusqu'au 4e degré, appartiennent à une autre classe, du moins au point de vue physique. A une autre classe, disons-nous, mais non à une autre race. Toutes ces populations indistinctement, depuis les Chillouks jusqu'aux Baris, sont certainement de souche nègre : l'analogie fondamentale des idiomes atteste ici l'unité d'origine; mais chez les peuples les plus méridionaux de la vallée, chez les Keks, chez les Bohrs, chez les Tchirs, chez les Baris et chez d'autres, il s'est introduit un élément étranger, un élément d'une nature supérieure, qui a profondément modifié le type primordial et a créé un type intermédiaire. M. Thibaut, M. Werne, les missionnaires, tous ceux qui ont apporté quelque attention à ce point important d'observation, ont remarqué que la chevelure de ces peuples du Sud est non plus laineuse, mais presque lisse. La physionomie a éprouvé un changement analogue. Ce ne sont plus les pommettes saillantes, le nez épaté, les lèvres épaisses, toute la physionomie simique des Chillouks et de leurs voisins les Noubas; le nez s'est relevé, la bouche s'est amincie, la coupe du visage s'est régularisée, la physio-

langue scientifique ne doit pas tomber dans cette confusion. Les populations nègres de l'Afrique et de l'Océanie, bien qu'au premier aspect on ne mette pas une bien grande différence entre elles, présentent à l'observateur des particularités de conformation et même de nuances dans la couleur de la peau (sans parler de la division et de l'agroupement des langues), qui établissent dans cette classe de populations des races non moins distinctes et non moins nombreuses que celles qui ont été reconnues dans la grande et noble famille des peuples blancs; mais au-dessus de ces distinctions secondaires, il y a un trait général qui les domine toutes et leur sert de lien commun : c'est la nature laineuse des cheveux. C'est là le véritable cachet du Nègre. Tout peuple qui n'en est pas marqué, quelque foncée que puisse être d'ailleurs la teinte de son épiderme, quelle que soit même la coupe de sa physionomie, n'appartient pas à cette classe inférieure de la famille humaine. Ce pourra être un peuple *noir*, ce ne sera pas un peuple *nègre*. Les Cafres sont des Noirs, ce ne sont pas des Nègres. Les Fellatas ou Foullas, cette grande nation qui domine aujourd'hui sur la moitié du Soudan, sont un peuple noir; ce n'est pas un peuple nègre. On en peut dire autant des Tiboûs, branche adultérée de la race berbère, aussi bien que des Bischaris et des autres tribus nubiennes, qui sont les Éthiopiens des Grecs; on peut étendre également cette distinction aux Abyssins et à bien d'autres tribus de l'Afrique orientale.

[1] Particulièrement par M. Russegger, qui apporte dans ses observations et dans ses classifications d'ethnographie toute la rigueur scientifique. Néanmoins, comme M. Russegger ne les a vus que sur quelques points extrêmes, il pourrait bien y avoir, et nous croyons qu'il y a en effet, quelques réserves à faire à cet égard.

Digitized by Google

nomie tout entière s'est ennoblie. Le changement est général, nonobstant les nuances; il est surtout frappant chez les chefs. « Leur chef, comme celui des Boundourials, dit M. Werne en parlant des Bohrs, avait le nez arqué et la physionomie plus noble que les autres, ainsi que j'en avais déjà fait la remarque générale. La noirceur de la peau est surtout ce dont on est frappé pour les rattacher à la race nègre, bien que dans son ensemble la physionomie de ces hommes ne soit pas précisément la physionomie nègre. La plupart des Européens, s'ils étaient enduits d'une couleur noire, ressembleraient à ces peuples. » Le même observateur nous trace en ces termes le portrait du chef des Baris et de son fils : « La beauté de ces deux hommes est frappante, quoique, dans la multitude même du peuple, il n'y en a pas un seul qu'on puisse vraiment appeler laid. Ils sont grands et parfaitement charpentés. Le nez est un peu large, à la vérité, mais non pas écrasé : sa forme, doucement arrondie, rappelle la tête de Ramsès. La bouche est marquée, sans avoir cependant rien du nègre, précisément comme dans les tableaux égyptiens. Le front est large et arrondi, l'œil expressif et franc. » Enfin, dans un autre passage, parlant du peuple bari, le docteur Werne dit encore : « La figure et la tête sont chez eux tout à fait régulières; nos propres soldats noirs, bien qu'on ne puisse pas dire qu'ils soient laids, ont des traits plus nègres qui contrastent fortement avec ceux des Baris.... La figure est ovale, le front arrondi, le nez droit ou arqué, les narines un peu ouvertes, la bouche forte, comme chez les anciens Égyptiens, et comme chez ceux-ci également l'ouverture de l'oreille large et les tempes déprimées. »

Dans l'ensemble de cette conformation, qui se détache d'une manière si frappante du fond des populations nègres, on ne peut méconnaître une formation mixte, une race métis. Nous sommes étonné que personne n'en ait fait la remarque. Ceci est d'autant plus digne d'attention, qu'un grand ensemble de faits analogues se révèle dans toute l'Afrique orientale. Nous en avons été frappé déjà lorsque, sur les pas du docteur Krapf, nous avons pénétré au milieu des peuples de cette région[1]. Nous avons vu qu'une suite ininterrompue de peuples de sang mêlé, très-probablement un élément galla sur un fond nègre, couvre, sous les deux appellations générales de Cafres et de Souahelis, toute la zone littorale qui borde la mer des Indes depuis le canal de Mozambique jusqu'aux environs de l'équateur. Ici, dans la haute vallée du

[1] Le lecteur peut voir ce qui a été dit à ce sujet vers la fin de notre précédent article, à la livraison de février.

Digitized by Google

fleuve Blanc, nous retrouvons le même phénomène ethnographique, probablement depuis l'équateur jusqu'au 8e degré de latitude nord. S'il pouvait encore y avoir quelque doute quant à la nationalité de l'élément extérieur qui, dans le Sud, à des époques inconnues, est venu greffer le type caucasien[1] sur un fond nègre, ce doute même, ou plutôt ce scrupule (auquel nous ne voyons pas de raison légitime), ne peut guère exister en ce qui se rapporte aux populations supérieures du fleuve Blanc. Là, en effet, nous voyons les nègres du haut Nil en contact immédiat avec les peuples gallas (de type caucasien) qui enveloppent tout le pourtour méridional de l'Abyssinie, et la fusion partielle de deux races limitrophes est un fait à peu près général dans l'histoire des races humaines. Les Founghi, qui ont joué autrefois un grand rôle dans la haute Nubie, où ils avaient élevé une domination comparable, au moins pour l'étendue, à celle de l'antique Méroé, les Founghi sont, comme les Baris, un peuple de race mixte.

Une autre particularité de la constitution physique des populations noires du Bahr-el-Abyad est leur taille élevée. Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point : tous en parlent comme de véritables géants, chez lesquels une taille de six pieds n'est qu'une mesure très-ordinaire. On sait que chez les anciens également, chez les Grecs comme chez les Égyptiens et chez les Sémites, la haute taille des Éthiopiens du Sud était passée en adage. Nous en avons ici une confirmation remarquable.

La vigueur et la beauté physique d'une partie au moins de ces tribus ne rendent que plus sensible leur affaissement intellectuel et moral. Nulle part en Afrique on n'a trouvé des peuples moins avancés dans la civilisation. A certains égards, ce sont de vrais enfants, bien que chez plusieurs d'entre eux, chez les Chillouks notamment, les mauvais instincts de ce qu'on a quelquefois nommé les fils de la nature, les instincts de guerre et de destruction, soient très-développés. La notion religieuse est à peu près nulle. Ils semblent n'avoir aucune idée d'une intelligence supérieure qui préside à l'ordre du monde. « Qui a créé le ciel, le soleil, les étoiles? demandait dom Angelo à quelques Keks. — Nous avons toujours vu ces choses comme elles sont, répondent-ils; nous n'en savons pas davantage. — Qui a créé l'homme? — C'est l'éléphant, le plus grand des animaux. L'homme est devenu petit en devenant méchant. » Ils montrent une sorte de vénération pour la lune, sans doute parce que sa douce clarté les repose de la dévorante ardeur

[1] Nous employons ici ce mot, très-impropre en ethnologie, dans un sens purement physique qui laisse intactes les questions de race et d'origine.

Digitized by Google

du soleil. Ils semblent aussi adorer les arbres et la vache, peut-être parce qu'ils trouvent sous les uns une ombre bienfaisante, et que l'autre les nourrit de son lait. Ce naturalisme tout à fait primitif est général chez les peuples sauvages; on l'a trouvé également chez les Agaous, qui sont les aborigènes du plateau abyssin. Quant au culte de la vache, on sait combien il a été répandu dans l'ancien monde; il suffit de rappeler l'Égypte et l'Inde.

Il y a toujours chez ces tribus un personnage qui a su s'entourer d'une sorte de vénération superstitieuse : c'est le *faiseur de pluie,* le Roi de la pluie, comme on le nomme. Il peut paraître singulier qu'une telle fonction soit en honneur dans une contrée où il pleut régulièrement pendant huit ou neuf mois de l'année. Cette singularité s'explique quand on a vu le pays. Sous le soleil presque vertical de ces régions, deux mois de sécheresse suffisent pour tout détruire. L'herbe des plaines se dessèche, les troupeaux dépérissent, et si cet état de l'atmosphère se prolonge de quelques jours seulement au delà du terme rigoureux, c'est une désolation générale. C'est alors qu'on vient implorer l'intervention de celui qui a su faire croire à l'efficacité de ses évocations. Les présents de bestiaux lui arrivent de toutes parts. C'est le moment des grands profits. Mais si le rôle a ses avantages, il a aussi ses périls. Si, après deux demandes successives, la pluie n'est pas venue, on saisit le prophète impuissant et on lui ouvre le ventre, ni plus ni moins. Cela ne laisse pas d'arriver assez fréquemment. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour trouver, toute proportion gardée, quelque chose d'analogue. On raconte que dans certaines contrées du midi de l'Europe, quand un saint populaire n'a pas exaucé les vœux qu'on lui adressait, la statue est arrachée de sa niche avec force injures [1]. L'ignorance nivelle tous les hommes.

Dans la plupart des contrées qui avoisinent l'équateur ou les tropiques, les mêmes causes ont produit des résultats semblables. Comme la pluie est la condition vitale de ces régions, elle est aussi l'objet des plus fréquentes invocations que l'on adresse aux puissances supérieures. Chez les Aryâs de l'Inde, cette invocation suprême revient dans une foule d'hymnes du Véda; de toutes les fonctions dont Indra, le grand dieu des Aryâs védiques, est investi, la première est d'entr'ouvrir les nuages qui recèlent les eaux du ciel et d'en abreuver la

[1] Ne voit-on pas l'empereur Julien, ce zélé sectateur des dieux de l'Olympe grec, irrité contre Mars par les mauvais augures d'un sacrifice, jurer par Jupiter qu'il ne sacrifierait plus à ce dieu néfaste? L'anecdote est dans Ammien Marcellin, au sixième chapitre du livre XXIV.

Digitized by Google

terre. Les Romains avaient aussi leur Jupiter Pluvius. La même aspiration, épurée par la notion chrétienne, se traduit dans nos Rogations. C'est partout le même besoin et le même sentiment, différemment exprimés selon les temps, les races et les civilisations.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre qu'il ne faut s'attendre à trouver chez les peuples du haut Nil rien qui ressemble à une industrie quelconque. L'agriculture même leur est à peu près étrangère; ils vivent presque entièrement du lait de leurs troupeaux et du produit de leur pêche ou de leur chasse. Dans la plupart des tribus, les hommes vont entièrement nus; mais les femmes s'attachent à la ceinture ou une étroite lanière de peau ou quelques minces pendeloques d'écorce ou de verroterie, qui témoignent au moins de leur pudeur instinctive. Une meilleure défense est leur saleté repoussante; les couches de beurre ou de graisse dont ils s'enduisent le corps, hommes et femmes, l'ocre dont ils se peignent, la cendre et la fiente de vache dans lesquelles ils se roulent pour se garantir de la piqûre des insectes, tout cela, on le conçoit, non-seulement leur donne un aspect peu engageant, mais les environne d'une atmosphère qui tient à distance l'Européen le plus intrépide. Il est rare qu'une ablution complète mette en relief la beauté naturelle de leur corps. Une singulière coutume, qui chez eux est universelle, et qui se retrouve, diversement modifiée, chez beaucoup d'autres peuples africains, est de s'arracher les quatre dents incisives de la rangée supérieure. Leur seule raison pour expliquer cet usage barbare est qu'ils ne veulent pas ressembler aux animaux. Aussi leur mépris est-il grand pour les tribus des contrées voisines qui n'ont pas adopté cette pratique. En parlant d'une de ces tribus des montagnes du sud qu'ils appelaient les Chiens, les Baris affirmaient très-sérieusement que ces hommes avaient bien réellement une tête de chien, et même qu'ils marchaient à quatre pattes. Ce n'est qu'à force de questions et d'explications qu'on arriva au vrai sens de cette qualification. Ce sont des rapports de ce genre, répandus de proche en proche et propagés par des voyageurs crédules, qui ont donné naissance à ces monstres multiformes dont les anciens peuplaient l'intérieur de l'Afrique, ainsi qu'à des créations hors nature qui, même de nos jours, ont encore trouvé des défenseurs.

Quelques mots maintenant du résultat purement géographique des expéditions.

Un des premiers dont on soit frappé est le peu de pente de l'ensemble du fleuve. On n'a pas jusqu'à présent une série continue d'observations de hauteurs qui permette de déterminer en chiffres précis la quan-

Digitized by Google

tité exacte de l'inclinaison de la rivière au-dessus de Khartoum; mais la faiblesse de cette inclinaison se fait assez connaître par la lenteur même du courant, par sa nature extrêmement sinueuse au-dessus du lac Noû, et surtout par l'existence de ces eaux stagnantes qui changent en marais une si longue étendue des rives du fleuve. Les observations d'altitude de M. Russegger, faites au moyen du baromètre, lui ont donné, pour l'élévation de Khartoum au-dessus de la mer, 1431 pieds, et pour la position d'Élaïs, à environ 65 lieues au-dessus de Khartoum sur le fleuve Blanc, 1667 pieds. Il en résulte pour la pente du fleuve dans cet intervalle une moyenne d'un peu moins de 4 pieds par lieue, moyenne qui s'accorde bien avec la pente générale du Nil à travers la Nubie, depuis Khartoum jusqu'à Assouân ou Syène, à l'entrée de l'Égypte[1]. On peut poser en fait qu'au-dessus d'Elaïs jusqu'au pays des Baris, la pente générale ne dépasse pas, si elle l'égale, la moyenne observée entre Elaïs et Khartoum, et qu'en adoptant pour la hauteur absolue du point extrême où se sont arrêtées les reconnaissances du fleuve une altitude absolue de 3,000 pieds, en nombre rond, on est plutôt au-dessus qu'au-dessous du chiffre vrai.

Ces approximations et ces calculs, malgré leur sécheresse, ont cela de particulièrement intéressant, que jusqu'à un certain point ils permettent de se former une première idée de la hauteur à laquelle peut atteindre la région centrale où se trouvent les sources du fleuve. Les Baris donnent à la partie du Bahr-el-Abyad qui leur est connue le nom de Toubirih; et dans les informations que l'expédition de 1840 put obtenir du chef même de ce peuple, on apprit que depuis le point extrême qu'avait atteint l'expédition, il y avait encore une *lune*, c'est-

[1] Voici les chiffres de M. Russegger, déduits de l'observation du baromètre *Reise*, t. II, troisième partie, p. 142, et première partie, p. 544) :

Khartoum	1431 pieds.
Métémèh	1354 —
Méraouï (près du mont Barkal)	830 —
Dongola	757 —
Solib	560 —
Korosko	450 —
Assouân	342 —

De Khartoum à Assouân, la différence est de 1089 pieds pour une étendue d'environ 400 lieues en suivant le cours du fleuve, ce qui donne 2 pieds 3/4 en moyenne par lieue pour la pente générale.

Bien que ces chiffres ne doivent être pris que comme une approximation, venant d'un observateur aussi exact que M. Russegger ils ne peuvent s'éloigner beaucoup de la vérité, surtout pour la moyenne qui s'en déduit.

Digitized by Google

à dire un mois de chemin pour arriver aux lieux où la rivière se partage en plusieurs bras, « que l'on traverse en n'ayant de l'eau que jusqu'à la cheville, » disaient les gens du Bari. D'un autre côté, le docteur Krapf apprit des indigènes, lors de son voyage de Mombaz au pays d'Oukambâni, que les eaux qui descendent de la montagne neigeuse de Kénia se portent au nord-est vers un grand lac, et que de ce lac s'écoulent plusieurs rivières, dont l'une lui fut désignée sous le nom de Toumbiri. Ceux qui auront suivi avec quelque attention l'exposé que nous avons fait précédemment des travaux du docteur Krapf dans l'Afrique orientale, se rappelleront sans doute que nous avons déjà signalé cette remarquable coïncidence, et que nous en avons conclu, aussi bien que de plusieurs autres rapports non moins significatifs, que la source principale du Bahr-el-Abyad est au mont Kénia [1], point qui doit se trouver à une très-faible distance au sud de l'équateur, et à 300 milles anglais environ de Mombaz dans la direction du nord-ouest. Diverses circonstances des relations du docteur Krapf et de son compagnon de travaux apostoliques, le revérend Rebmann, nous montrent que la région que dominent les montagnes neigeuses du Kilimandjâro et du Kénia est un plateau d'une élévation considérable. Il y a toute apparence que ce plateau s'abaisse vers le nord en gradins successifs et rapprochés; car il résulte encore des renseignements obtenus parmi les Baris et consignés dans la précieuse relation du docteur Werne, que la Toubirih, au-dessus de l'île Tchankèr (non loin du point extrême de nos reconnaissances), est remplie d'un grand nombre de chutes et de rapides qui ne permettent plus d'y conduire aisément les barques. On sait que l'obstacle qui arrêta l'expédition égyptienne de 1840, un peu au-dessus de l'île Tchankèr (à 4 degrés et quelques minutes de latitude nord, selon la détermination de M. d'Arnaud), est une barre de rochers qui forme en cet endroit, dans le lit de la rivière, un ressaut qu'on ne peut franchir qu'au temps des hautes eaux.

L'expression *une lune*, employée par les Baris, implique une distance considérable, car ces peuples sont bons marcheurs. Il n'est cependant pas encore possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de déterminer cet espace d'une manière un peu précise. Cette détermination doit résulter de la position relative du mont Kénia et de l'île Tchankèr; or, nous n'avons encore, surtout pour le second point, que des données très-incertaines. La position assignée au mont Kénia est déduite uniquement de l'estime des marches du docteur Krapf depuis Mombaz,

[1] On peut voir à ce sujet notre précédent article, à la livraison de février de la *Revue*.

Digitized by Google

tant pour la distance que pour la direction; néanmoins, comme ces estimes ont été prises par un observateur attentif, habitué de longue date aux pays de montagnes par ses courses en Abyssinie, il ne semble pas que les observations directes des futurs explorateurs doivent apporter un changement notable dans l'emplacement provisoire donné au mont Kénia, — environ un demi-degré de latitude sud et 35 degrés de longitude orientale, comptée du méridien de Paris. Mais, chose assez étrange, le point extrême des reconnaissances du fleuve Blanc chez les Baris est bien loin d'être fixé d'une manière aussi satisfaisante, quoiqu'on y ait fait à plusieurs reprises des observations astronomiques : c'est que précisément ces observations, un peu pour la latitude et beaucoup pour la longitude, présentent des divergences presque incroyables. On en jugera par les rapprochements suivants :

	Latit. N.	Long. E. de Paris.
La petite île Tchankèr, terme extrême de l'expédition de 1840, est, selon M. d'Arnaud, par. .	4° 42′	29° 18′
Ou, selon une première *estime* [1] du même voyageur		29° 42′
Selon Sélim Bimbachi, le commandant égyptien de la même expédition (Werne, p. 311) . . .	4° 35′	30° »
Selon la carte à grand point de M. Werne. . . .	4° 04′	30° 05′
Mais selon le révérend Knoblecher (*Bullet. de la Soc. de géogr.* 1852, III, p. 27), le même point se trouverait par.	4° 37′	26° 20′

Pour la latitude, les divergences extrêmes se montent à près de 40 minutes, les deux tiers d'un degré; mais c'est bien autre chose pour la longitude. Entre la détermination de M. d'Arnaud (soit par observations directes, soit par estime, nous ne savons) et les observations du révérend Knoblecher, la différence est de *trois degrés* et plus; cette différence s'augmente encore de 45 minutes, ou des trois quarts d'un degré, si l'on prend pour point de comparaison la carte de M. Werne,

[1] Selon la longitude *estimée*, dit expressément M. d'Arnaud dans une première lettre adressée à M. Jomard et imprimée au *Bulletin* de la Société de géographie, t. XVII, 1842, p. 377. Si, comme on l'a pensé, et comme semblerait l'indiquer cette expression, les déterminations de longitude faites par l'expédition de 1840 sont principalement déduites des directions journalières données par la boussole, en s'appuyant sur la position de Khartoum qui fut le point de départ de l'expédition, un moyen aussi incertain pour une navigation extrêmement sinueuse suffirait bien à expliquer la grande différence des chiffres de M. d'Arnaud et de ceux de M. Knoblecher.

Digitized by Google

dont M. Kiepert, le savant géographe de Berlin, a suivi les données. Il est bien clair que l'état actuel de l'astronomie pratique n'admet pas de telles anomalies. Un des deux chiffres au moins est entaché d'une grave erreur. Lequel? c'est ce qu'on ne saurait dire; car aucun des observateurs n'a rendu public le détail de ses observations, ce qui aurait permis aux astronomes d'en vérifier les éléments. La nature même de ces observations n'est pas indiquée. En cet état, on ne peut que suspendre son jugement; mais aussi, quelle que soit celle des deux déterminations vers laquelle on penche, on ne peut l'accepter que comme provisoire.

Cette divergence est d'autant plus grave, qu'elle change du tout au tout l'aspect et le tracé du fleuve Blanc. Avec les chiffres de M. d'Arnaud et de Sélim, le fleuve, depuis le lac marécageux du Bar-el-Ghazal, se porte droit au sud-est jusqu'à l'île Tchankèr; selon les données de M. Knoblecher, la vallée, sauf de légères déviations, remonte directement au sud. Il y a aussi une différence considérable, tout à la fois pour la direction et pour la distance, dans la position relative de l'île Tchankèr et du mont Kénia, selon qu'on se base sur les indications de l'expédition de 1840 ou sur celles du missionnaire autrichien. Dans le premier cas, l'intervalle d'un point à l'autre est de 7 degrés équatoriaux à l'ouverture du compas, sur une ligne inclinée du nord-ouest au sud-est; dans le second cas, l'intervalle est de 10 degrés, et l'inclinaison du nord-nord-ouest au sud-sud-est. On peut remarquer, sans rien préjuger au fond, que, d'après le dire des indigènes, la route de ceux qui remontent la Toubirih se dirige principalement vers le soleil levant, ce qui serait bien en accord avec les données du révérend Knoblecher.

Ce qui ressort de tout ceci, c'est que dans ces parties extrêmes de la région du haut Nil, vers laquelle se portent depuis si longtemps les regards du monde, bien des recherches de détail, bien des vérifications et aussi bien des découvertes importantes restent encore à faire, mais que désormais le champ des investigations y est bien délimité. On ne marche plus à l'aveugle et dans l'inconnu. Le but est nettement désigné, il est en quelque sorte sous les yeux de l'explorateur, et la route pour l'atteindre est déjà éclairée à demi. Que l'on remonte de l'île Tchankèr, là où se terminent les reconnaissances actuelles du fleuve Blanc, à la région du mont Kénia, ou que, reprenant les traces du docteur Krapf, on parte de la côte orientale pour gagner le mont Kénia, et du mont Kénia pour rejoindre l'île Tchankèr, ce n'est plus, on peut le dire, qu'une entreprise ordinaire parmi celles qui ont marqué dans l'histoire des explorations africaines, une entreprise mainte-

Digitized by Google

nant moins difficile et moins hasardeuse que celles des Mungo-Park, des Barth et des Livingstone. Et pourtant elle n'en sera pas moins couronnée d'une gloire immortelle.

Il est sans doute fort à désirer qu'un voyageur savant, un nouveau Russegger, reprenne bientôt l'exploration tout entière de Bahr-el-Abyad, qu'il en remonte le cours à partir de Khartoum, et que, marquant ses stations principales par de bonnes observations astronomiques et barométriques, il lève enfin d'une manière définitive les doutes qui planent encore sur la vraie direction du fleuve et sur le relief du pays. Mais il nous paraît évident, à la seule inspection de la carte, que là n'est plus maintenant la route des grandes découvertes. Les grandes découvertes qui restent à faire en Afrique, c'est de la côte orientale qu'il faut les entreprendre. Les voyages du révérend Rebmann au Djagga et du docteur Krapf à l'Oukambâni en ont ouvert la voie et montré la direction. C'est de la région même du mont Kénia qu'elles doivent partir désormais. Les lignes d'exploration qui rayonnent de là dans toutes les directions conduiront toutes à des découvertes décisives. Au nord et au nord-est, elles iront se relier aux reconnaissances du fleuve Blanc, ou bien, à travers la contrée des Gallas, elles iront rejoindre les explorations de M. d'Abbadie dans l'Énaréa, et celles de M. Burton chez les Somâl. Au nord-ouest, elles viendront se rattacher, à travers toute l'étendue de la région équatoriale, aux découvertes de Barth et de Baikie dans le bassin de la Bénoué, après avoir coupé probablement tout le réseau des affluents, encore inconnus, de la gauche du Bahr-el-Abyad. Au sud-ouest, enfin, elles pénètrent au cœur même du continent austral, coupent la région des grands lacs et viennent aboutir au Zaïre inférieur ou au bassin du Zambézi, se rattachant ainsi aux voyages récents de Burton et de Livingstone. Il y a là de quoi alimenter largement l'activité des explorateurs; et cependant, telle est l'ardeur actuelle pour les découvertes africaines, que l'on peut prévoir déjà le moment où ces grandes et difficiles traversées seront accomplies, et où nous verrons ainsi disparaître les dernières lacunes qui restent à combler sur la carte de l'Afrique et du monde.

XXIII.

Si maintenant, revenant vers le nord, nous reportons nos regards sur la région comprise entre le Nil et la mer Rouge dans toute l'étendue du fleuve jusqu'à la frontière d'Égypte, c'est-à-dire sur ce que les anciens désignèrent sous le nom d'Éthiopie, nous y trouverons encore

Digitized by Google

à signaler d'importants et nombreux résultats dus au passage des explorateurs allemands. Il y a sans doute encore bien des points de détail à reconnaître dans cette grande étendue des pays éthiopiens; il n'y a plus à y faire de découvertes proprement dites. Un des vides notables qui y restent à remplir est entre le Bahr-el-Abyad ou fleuve Blanc et le fleuve Bleu ou Bahr-el-Azrak, qui vient d'Abyssinie, où on le nomme Abaï. Aucun Européen n'a jusqu'à présent pénétré dans les parties intérieures de cette grande péninsule où habitent les Founghi et des peuplades nègres peu ou point connues; il y aura sans doute à recueillir d'utiles indications pour la géographie et l'ethnographie quand on pourra la traverser dans une ou deux directions. Le fleuve Bleu lui-même est bien connu jusqu'au Fazokl, à peu près sous le 10e degré de latitude, de même que sa spirale supérieure a été parfaitement étudiée par les récents explorateurs de l'Abyssinie méridionale; mais entre le Fazokl et la frontière occidentale de l'Abyssinie il y a un intervalle inexploré d'une quarantaine de lieues. La reconnaissance de ce dernier tronçon aurait d'autant plus d'intérêt, que la rivière reçoit, dans cet intervalle, un affluent du sud que l'on représente comme apportant un volume d'eau plus considérable que l'Abaï lui-même[1].

L'Abyssinie, dont nous venons de prononcer le nom, tient une grande place dans l'histoire des explorations contemporaines. Déjà au dix-septième siècle les missionnaires portugais en avaient donné des relations importantes à plusieurs égards, et dans la seconde moitié du siècle suivant l'attention de l'Europe y fut ramenée par l'ouvrage du célèbre Bruce; mais c'est surtout depuis le commencement du siècle actuel, et plus particulièrement dans le cours des vingt-cinq dernières années, que ce grand pays de montagnes a été parcouru dans toutes les directions et fructueusement étudié dans tous ses détails. Un concours heureux de circonstances y a fait affluer coup sur coup des voyageurs nombreux et d'un rare mérite scientifique, si bien que cette contrée, si complétement en dehors des grandes communications politiques ou commerciales, n'en est pas moins devenue en quelques années une des contrées étrangères à l'Europe les plus minutieusement étudiées et les mieux connues.

[1] Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, les Abyssins donnent chez eux le nom d'*Abaï* (mot que l'on traduit par le Père des eaux) à la rivière qui, en dehors de l'Abyssinie, est appelée du nom arabe de Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu. Ce sont les missionnaires portugais du dix-septième siècle qui ont appliqué à l'Abaï, contrairement aux notions anciennes, la dénomination de Nil, et créé ainsi une erreur aujourd'hui bien constatée.

Digitized by Google

Dans ce remarquable ensemble d'études savantes dont l'Abyssinie a été subitement le théâtre, le dé a été tenu par la France et par l'Angleterre : la France, principalement représentée par Dufey, Rochet d'Héricourt, Théophile Lefebvre, par MM. Ferret et Galinier, dont nous réunissons les noms comme ils ont réuni leurs travaux, et enfin par Antoine d'Abbadie et son frère Arnauld; l'Angleterre, par Charles Beke, auquel appartient un des premiers rangs dans cette glorieuse phalange, et à côté de lui, dans une moindre mesure, par William Harris. Mais avant eux, c'est un voyageur allemand, Eduard Rüppell, dont nous connaissons déjà le nom et les travaux, qui avait ouvert en Abyssinie l'ère des investigations savantes. Un missionnaire de l'Église anglicane, le docteur Krapf, dont le nom revient si souvent dans l'histoire géographique de l'Afrique orientale, a parcouru, accompagné du révérend Isenberg, les provinces méridionales de l'Abyssinie dans les années 1839 à 1842; les publications des deux missionnaires, intéressantes pour la géographie et les études ethnographiques, se rapportent principalement au Choa et aux tribus gallas[1].

M. Isenberg et M. Krapf ont en outre rédigé différents ouvrages de grammaire et de lexicologie sur les langues galla, danakil et amhara. L'amhara est le dialecte méridional de la langue abyssine, comme le ghiz en est le dialecte septentrional. Les Gallas ont joué, depuis trois cents ans, un grand rôle dans les révolutions qui ont affligé et démembré l'Abyssinie. Grâce aux voyageurs anciens et récents, leur nom est très-connu en Europe, beaucoup plus connu que la peuple lui-même. Nombre de leurs tribus sont entrées dans les provinces méridionales de l'Abyssinie; elles s'y sont établies à demeure et leurs mœurs s'y sont adoucies; la famille qui règne actuellement dans l'Amhara est même de sang galla. Mais le gros de la nation, dans toute sa barbarie native, erre encore avec ses troupeaux au pourtour méridional du plateau abyssin. C'est une race nombreuse et justement redoutée. Elle s'étend d'un côté jusqu'à la côte de la mer des Indes et descend sur plusieurs points au sud de l'équateur, où elle confine aux Souahélis; de l'autre, elle touche aux peuples noirs du haut Nil. Nous avons vu que dans ces deux directions les Gallas s'étaient mêlés aux populations nègres, et qu'il était sorti de ce mélange une race mixte

[1] La relation commune des deux missionnaires a paru en anglais sous le titre de *Journals of the Rev.* MM. Isenberg *and* Krapf. London, 1843, in-8°. Elle est accompagnée d'une grande carte et d'un mémoire géographique de M. Mac Queen. M. Isenberg a publié des notes particulières dans sa langue maternelle : *Abyssinien und die evangelische Mission*. Bonn, 1844, 2 petits volumes in-12.

Digitized by Google

qui se reconnaît dans l'Afrique orientale du Sud, depuis le Sennâr jusqu'aux Cafres. Les Gallas eux-mêmes sont un peuple de race blanche, et on les a quelquefois supposés d'extraction arabe; mais ils diffèrent des Arabes en plusieurs points essentiels. Il n'y a pas de ressemblance entre l'idiome ilmorma, que parlent les Gallas[1], et l'arabe; on lui a trouvé, au contraire, des analogies marquées avec les dialectes berbères, et beaucoup de mots ou de racines berbères s'y peuvent encore reconnaître, aussi bien que dans les idiomes des peuples métis du Sud. Ces rapports, plutôt aperçus jusqu'à présent que sérieusement approfondis, appellent et méritent toute l'attention des ethnologues. Ils n'ont rien que de très-logique au fond et presque de nécessaire, quand on examine la distribution générale des races africaines; ce n'en est pas moins un fait d'une immense portée pour l'ethnologie du nord de l'Afrique. Le problème encore si obscur et si complexe des origines berbères en reçoit un jour tout nouveau.

Les populations qui bordent le golfe d'Aden et avoisinent l'entrée de la mer Rouge, entre les pentes orientales du plateau abyssin et le détroit de Bab-el-Mandeb, sont de sang galla. Elles forment trois groupes principaux, les Somâl, les Oudaëls ou Adaïls (les tribus de ce que nous appelons le pays d'Adel) et les Danâkils ou Afar. Les études de M. Isenberg nous ont fait connaître ces idiomes barbares, auxquels les questions d'origine donnent un intérêt inattendu. Le pays des Somâl, et on peut dire les pays gallas dans leur généralité, ont été connus des anciens sous le nom de *Barbarie*, mot dont la vraie signification ressortirait mieux pour nous s'il était écrit *Berbérie*. Cette communauté de nom avec les races de l'Atlas prend une grande importance quand on la rapproche des autres rapports qui conduisent à l'identité primordiale de toutes les populations du nord de l'Afrique qui n'appartiennent pas à la famille nègre.

De l'autre côté du plateau abyssin, au pied des pentes qui descendent au nord vers les plaines de la Nubie, habitent d'autres populations, qui, elles aussi, n'ont commencé que dans ces derniers temps à être bien connues. Ici nous rentrons dans le cercle des pays classiques, et déjà ces contrées de l'extrême Éthiopie reprennent quelque chose du prestige historique qui s'attache au monde grec et romain. Les peuples de toute la région pastorale qui s'étend de l'Abyssinie à la frontière d'Égypte sont les Blemmyes des anciens et les Bedjas des auteurs arabes; ce dernier mot n'est évidemment qu'une forme contractée du

[1] Les Gallas se nomment eux-mêmes Ormé ou Oromo.

Digitized by Google

nom de Bischaris, qui est l'appellation nationale. Cet ensemble de populations, en grande partie nomades, forme deux groupes principaux, les Bischaris propres et les Ababdèh; chacun de ces deux groupes, particulièrement le premier, qui est de beaucoup le plus considérable, se partage en un grand nombre de tribus. Le pays qu'habitent les tribus du sud, du côté de l'Abyssinie, est traversé par l'Atbara (l'*Astaboras* des Grecs) avant sa jonction avec le Nil; c'est la seule partie de la Nubie dont le sol soit susceptible de culture. C'est la seule aussi, sauf la côte, où se soient élevées des bourgades, dont plusieurs se sont décorées du titre de villes. Ce pays est connu sous le nom de Taka. La mention qui en est faite, ainsi que de plusieurs de ses tribus, dans les anciennes inscriptions trouvées au milieu des ruines d'Axoum par Salt et par M. Rüppell[1], lui donne un intérêt archéologique. Burckhardt entrevit le Taka en 1814; aucun autre voyageur n'y avait pénétré jusqu'au commencement de 1840, que les troupes égyptiennes de la haute Nubie s'avancèrent jusque dans ces cantons et y reçurent la soumission des tribus. M. Ferdinand Werne accompagnait le chef de l'expédition, Ahmed-Pacha; et pendant les sept mois de séjour qu'il fit dans cette terre inexplorée, il put réunir une quantité de notions nouvelles qu'il a consignées dans un intéressant volume[2]. C'est au retour de ce voyage que M. Werne se joignit à la seconde expédition du Nil Blanc, dont il nous a donné la relation; de même qu'au retour du fleuve Blanc il fit une autre excursion dans la péninsule que forment l'Atbara et le Nil. Cette contrée péninsulaire est précisément ce que les anciens nommèrent l'île de Méroé. Ce sont des plaines incultes semées çà et là de rares monticules, et qui ont été de tout temps le domaine des tribus nomades; car, même au temps de sa splendeur, cette île fameuse de Méroé n'a eu de villes et d'habitants sédentaires que sur les bords mêmes du Nil. A en croire les Arabes, il y aurait eu dans ces plaines de l'Atbara des restes de constructions anciennes, particulièrement aux environs d'une colline nommée Djébel-Mandéra. M. Werne n'y put découvrir la moindre trace de ces prétendues ruines[3], pas plus que n'en avait trouvé M. Linant (aujourd'hui Linant-Bey), qui visita la même localité en 1827, pas plus que n'en ont trouvé depuis d'autres Européens, notamment un des missionnaires catholiques de Khartoum,

[1] Ces inscriptions sont du sixième siècle.

[2] *Feldzug von Sennaar nach Taka*, von Dr Ferd. Werne. Stuttgart, 1851, in-8°.

[3] *Reise durch Sennaar nach Mandera*. Berlin, 1852, in-8°. Le mont Mandéra est à une cinquantaine de lieues vers le sud du site de Méroé, et à la même distance à peu près de Khartoum dans la direction du sud-est.

Digitized by Google

M. Hansal, dont nous avons eu déjà occasion de prononcer le nom[1]. Nous ne devons pas non plus passer sous silence une autre excursion, intéressante à plus d'un titre, que le consul d'Autriche à Khartoum, M. Reitz, a fait en 1852 jusqu'à Gondar, ville qui fut au dix-huitième siècle la métropole de toute l'Abyssinie, et qui, depuis le morcellement de l'empire, est resté la capitale de l'Amhara. Les routes de ce voyage, aller et retour, ont coupé les parties méridionales de l'île de Méroé sur deux lignes qu'aucun Européen n'avait suivies depuis Poncet et Bruce, et elles ont procuré des notions importantes sur la géographie et la conformation physique des cantons les moins connus du sud-ouest de l'Abyssinie. Les courtes notes de M. Reitz ont été publiées dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne[2]; mais M. Théodore de Heuglin, alors gérant du consulat[3], a donné du voyage, sur ses observations personnelles, une relation plus étendue, faite pour intéresser également le géographe et le naturaliste[4].

Pour terminer cette revue des acquisitions récentes que la science a faites dans ces parties méridionales de l'Éthiopie, il nous reste à mentionner les importantes communications de M. Munzinger sur les populations qui bordent la frontière septentrionale de l'Abyssinie, entre le Taka et la mer. Ce coin de pays était il y a vingt ans une terre parfaitement inconnue. M. Antoine d'Abbadie, le premier, en donna quelques notions d'après les informations qu'il put recueillir à Massâouah, en 1841, de la bouche d'un indigène; mais les renseignements communiqués par le nouvel explorateur sont infiniment plus circonstanciés et plus étendus. M. Munzinger est Suisse de naissance. Des vues d'études commerciales le conduisirent, il y a quelques années, au Caire et dans la mer Rouge, où il se rendit familier l'usage de la langue arabe. Ce fut son séjour à Massâouah qui lui fournit, en 1854, la première occasion de réunir des renseignements sur les tribus qui demeurent au-dessus de cette ville maritime jusque assez avant dans les terres. Prenant goût de plus en plus à ces recherches, il les a continuées à plusieurs reprises, et des voyages que lui-même a faits dans ces cantons tout à fait inexplorés l'ont mis à même d'ajouter beaucoup à ses premières notes. Jusqu'à présent les nombreux matériaux réunis par M. Munzinger n'ont pas été publiés sous une forme

[1] *Erste Fortsetzung der neuesten Briefe aus Chartum in Central-Afrika, geschrieben von* Martin Hansal. Wien, 1856, in-8°.

[2] T. VIII, 1854.

[3] Et qui depuis a succédé à M. Reitz dans le poste de consul général.

[4] *Reisen in Nord-Ost-Afrika.* Gotha, 1857, in-8°.

Digitized by Google

régulière; ils ne sont connus que par les morceaux plus ou moins étendus que le jeune voyageur a détachés de son journal, soit pour le Journal de géographie générale de Berlin[1], soit pour les Nouvelles Annales des voyages de Paris[2], soit enfin pour les Communications géographiques de Gotha[3]. Plus récemment, M. de Heuglin, dont nous avons cité tout à l'heure le premier voyage, a fourni quelques notes sur la même contrée[4]. Ces renseignements précis sur des tribus qui appartiennent principalement à la famille Bischari, mais dont plusieurs sont des fractions détachées de la souche Agaô, la race aborigène du plateau abyssin, ont un intérêt ethnologique plus général que ne semblerait l'indiquer l'isolement des tribus dont il s'agit. Tout ce qui est de nature à étendre, à compléter l'étude encore si peu avancée des populations de l'ancienne Éthiopie, est d'un grand prix pour la science.

A ce point de vue, il y aurait beaucoup à faire aussi dans la basse Nubie, et spécialement dans toute la zone littorale qui commence à Massâouah, près de la baie d'Adulis, et s'étend jusqu'au désert d'Égypte. Cette région des anciens Ichthyophages a été coupée sur un ou deux points en se portant de la côte vers l'intérieur; mais dans son ensemble elle est à peu près inexplorée. Il est vrai que la réputation des tribus qui l'occupent n'est guère de nature à attirer un voyageur. Un travail approfondi sur l'idiome des Bischaris et des Ababdèh, avec des vocabulaires plus étendus que ceux que nous possédons, n'en est pas moins un grand *desideratum* pour l'ethnologie éthiopienne. M. Lepsius, dans ses Lettres d'Éthiopie sur lesquelles nous aurons à revenir, a émis au sujet de ces idiomes des vues que n'admet pas, à ce qu'il paraît, un homme dont l'autorité est grande en cette matière, M. d'Escayrac de Lauture; il n'en est que plus à désirer que les éléments mêmes de cette question controversée soient communiqués au monde savant.

Il a été fait immensément, depuis un demi-siècle, pour la connaissance de l'Afrique; beaucoup encore y reste à faire. Comme dans toutes les sciences en progrès, chaque découverte soulève autant de questions qu'elle en résout.

[1] *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, a. 1856 et 1857.
[2] A. 1856, sept.
[3] *Mittheilungen*, a. 1858, nº x.
[4] *Mittheilungen*, a. 1858, nº ix.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Digitized by Google

LE COMTE

PHILIPPE DE KŒNIGSMARK.

(*Fragment de Mémoires inédits du maréchal de Saxe* [1].)

Les amours romanesques du comte Philippe-Christophe de Kœnigsmark et de la belle princesse Sophie-Dorothée de Hanovre, plus habituellement appelée la duchesse d'Ahlden, et la catastrophe sanglante qui les termina, ont déjà suscité bien des recherches et des écrits, sans que le voile qui couvre la fin de Kœnigsmark ait été entièrement soulevé. L'auteur de *la Duchesse d'Ahlden* [2], ouvrage exclusivement consacré

[1] Ce fragment est extrait de deux volumes infiniment curieux que M. Charles de Weber, directeur des archives de Dresde, vient de publier sous ce titre : *Aus vier Jahrhunderten,* qu'on peut traduire par (*Documents tirés*) *de quatre siècles*, et pour lequel il a largement et utilement mis à profit le précieux dépôt qui lui est confié. L'auteur dont il reproduit ici textuellement le récit, et dont le nom est si justement resté populaire et glorieux en France; le sujet même, qui est une des aventures les plus tragiques et les plus obscures du dix-huitième siècle : tout nous commandait de mettre cet intéressant fragment sous les yeux de nos lecteurs, qui nous en sauront gré. Notre unique regret est de ne pouvoir leur offrir que la traduction d'une traduction : nous avons dû en effet remettre en français la version allemande de M. de Weber.

Nous serions heureux que la publication de ce fragment pût donner l'idée à quelque éditeur français de faire des démarches à Dresde pour obtenir une copie complète du manuscrit du maréchal de Saxe. Les Mémoires du vainqueur de Fontenoi appartiennent à la France.

Les notes qui suivent celle-ci sont toutes de M. de Weber.

[2] Leipzig, 1852.

Digitized by Google

à ces événements, le comte Frédéric-Albert de Schulenbourg-Klosterroda, lequel ne s'est pas nommé dans son livre, cite toute une série d'écrits contenant à ce sujet des informations plus ou moins avérées[1]. Le comte de Schulenbourg s'est servi, entre autres documents, d'une pièce concernant la mission dont le comte de Wittgenstein fut chargé en 1694, à l'occasion de ces faits, par la cour de Hanovre auprès de la cour de Dresde; mais il n'a pas été en situation de profiter d'un document qui contient des indications tout à fait différentes de la version reçue, parce que ce document se trouvait enfoui dans un dossier portant en suscription : « La pension du comte Maurice de Saxe, etc.; 1707, etc. », où un heureux hasard vient de nous le faire découvrir. C'est un fragment de Mémoires écrits en 1725 par le célèbre Maurice, comte de Saxe, le fils de la belle Aurore de Kœnigsmark, où il relate les destinées de son oncle, avec d'autres souvenirs de jeunesse. Voici son récit :

« L'épouse de George[2], actuellement roi d'Angleterre, est la fille de feu le duc de Celle, George-Guillaume. Le comte de Kœnigsmark avait été à la cour de ce dernier, et, dès la plus tendre jeunesse, il s'était établi entre la princesse et lui une tendre amitié, qui se transforma en passion brûlante dans la suite des années. Leur bonheur ne devait pas être de longue durée. La princesse était destinée au prince héréditaire de Hanovre, et les deux amants durent se résigner à une séparation qui leur déchirait le cœur. Les fiançailles eurent lieu dans la chapelle du palais électoral de Hanovre[3]. Le comte commit l'imprudence de se rendre à la chapelle sous un déguisement, et la princesse l'aperçut au moment où elle marchait à l'autel. Sa surprise, son saisissement à l'aspect du comte, furent si violents qu'ils éveillèrent l'attention de tout le monde; elle prétexta une indisposition subite pour gagner le temps de se remettre. Mademoiselle de Knesebeck, l'une de ses dames du palais, qui était en même temps sa confidente, avait aussi reconnu le comte; elle s'approcha de lui pendant le tumulte qui surgit à cet incident inattendu, et l'engagea à s'éloigner. Il était tellement hors de

[1] C'est d'après cet auteur que MM. Blaze de Bury (le Dernier des Kœnigsmark, *Revue des Deux-Mondes*, 23e année, t. II, p. 641, Paris, 1853) et Vehse (*Histoire des cours de la maison de Brunswick*, Hambourg, 1853, t. I, p. 68) ont donné des relations complètes.

[2] Il succéda en 1698 à son père, Ernest-Auguste, dans l'électorat de Hanovre; hérita de Celle en 1705, et devint roi d'Angleterre en 1714, après la mort de la reine Anne.

[3] D'après le comte de Schulenbourg, le mariage eut lieu le 21 novembre 1682, non pas à Hanovre, mais à Celle.

Digitized by Google

lui qu'il savait à peine ce qu'il faisait; sans lui répondre, il s'élança dehors, courut à la poste, et partit incontinent pour la Suède, où il se confina dans un château. L'événement n'eut pas d'autres suites. Le comte, après avoir rassemblé ses esprits, quitta sa cachette dans les rochers, retourna à Hanovre, se présenta à la cour, fut bien reçu, et obtint une compagnie aux gardes du corps[1].

» Bientôt une liaison plus intime s'établit de nouveau entre Sophie-Dorothée et le comte; elle eût peut-être échappé à la découverte si la comtesse de Platen ne se fût éprise de lui. C'était la maîtresse de l'électeur, qu'elle dominait complétement, une femme hardie, entreprenante, ennemie irréconciliable, de passions emportées, fine, et d'un âge où les vertus et les vices sont déjà invétérés [2]. La comtesse fit à Kœnigsmark des avances très-marquées, mais il était trop rempli de sa passion pour répondre aux vœux de la comtesse, et trop inexpérimenté pour comprendre combien il était dangereux d'offenser une femme d'un tel caractère, qui ne pardonnerait jamais l'outrage. La comtesse se mit à observer d'un œil jaloux toutes les dames de la cour jusqu'à ce que ses soupçons tombassent sur la princesse héréditaire. Des espions qu'elle fit marcher découvrirent bientôt les entrevues secrètes du comte et de la princesse. Il n'en fallut pas davantage pour inspirer à la comtesse le dessein de les perdre tous deux. Ce fut sous les plus noires couleurs qu'elle peignit à l'électeur leur liaison adultère, dont elle lui fournit les preuves. L'électeur était un prince clément et doux, aimant le repos, évitant tout esclandre, et avec cela personnellement très-affectionné au comte de Kœnigsmark. En vain la comtesse employa tous les moyens; elle ne put décider l'électeur à nulle violence : il se contenta d'inviter Kœnigsmark à l'accompagner à la campagne. Là il le prit à part et lui dit : « Comte, » je sais tout; voici une lettre pour le prince Frédéric-Auguste, partez, » vous m'enverrez de Hongrie une demande de congé. Le prince vous » veut du bien, votre beau-frère est à son service, vous y trouverez » votre avenir. Adieu! et souvenez-vous de l'amitié que je vous mon- » tre. » L'électeur quitta Kœnigsmark sans rien ajouter, et le comte, au plus haut point consterné, reconnut bien qu'il n'avait d'autre ressource que de partir. Le prince Frédéric-Auguste, frère de

[1] L'auteur de *la Duchesse d'Ahlden* admet que Kœnigsmark est devenu immédiatement colonel, et il s'étonne de ne pas trouver son nom dans le registre des colonels hanovriens. La version du comte de Saxe expliquerait le fait.

[2] Claire-Élisabeth de Meisenbug, née en 1648, mariée en 1673 à François-Ernest, baron de Platen, qui obtint le titre de comte en 1689.

Digitized by Google

l'électeur de Saxe, commandait alors l'armée impériale en Hongrie. Kœnigsmark trouva le prince à Peterswardein, lui fit part de sa mésaventure, en fut très-bien reçu, et nommé adjudant[1]. Mais en dépit de cette distinction, le comte resta dans une tristesse que vint encore augmenter un incident particulier que je ne dois pas omettre. Il rencontra un certain Mey, homme à moitié fou, qui s'occupait de dire la bonne aventure aux gens. Le comte, un jour qu'il le trouva à la promenade, lui mit la main sous les yeux et demanda quand il reverrait sa maîtresse. Mey saisit la main, la considéra un instant et dit : « Tu la verras, mais ensuite *Amen!* Mais tu auras le temps de penser » à ce que Mey te dit aujourd'hui. Pauvre comte! je compatis depuis » longtemps à tes malheurs, mais ce sera ton sort : nul ne peut échapper » à sa destinée. » Quand la campagne fut finie, Frédéric-Auguste retourna à Vienne et de là en Saxe. Kœnigsmark l'accompagna et demanda la permission de faire un voyage en Hanovre. Frédéric-Auguste n'y voulait pas consentir; mais Kœnigsmark sut produire tant de raisons que l'autre finit par céder à ses vœux. Dans le fait, c'était un ruban qui attirait Kœnigsmark à Hanovre : le nœud d'un bouquet que la princesse avait donné comme prix d'un carrousel où Kœnigsmark avait remporté la victoire. Il l'avait, en quittant le Hanovre, laissé attaché au guidon de sa compagnie, et c'était pour le chercher qu'il y retournait. Le guidon avait été, à son départ, transmis au lieutenant, et par lui au successeur du comte, au comte de Platen, parent de la comtesse déjà mentionnée. Kœnigsmark courut chez celui-ci, qui fut très-surpris de le voir revenir; il lui demanda la restitution du ruban. Le comte de Platen déclara qu'il avait été mis en demeure de le donner à la comtesse. Kœnigsmark le pria alors de faire savoir à celle-ci qu'en dédommagement de tous les maux qu'elle lui avait fait souffrir, il ne demandait que ce ruban; mais que si elle ne le lui renvoyait immédiatement, elle était assurée de ne pas même trouver dans les bras de l'électeur un refuge contre lui. Le comte de Platen promit de faire ce message, et accomplit fidèlement sa promesse. La comtesse fut ravie au plus haut point de tenir pour la seconde fois le sort de Kœnigs-

[1] Ces indications sont inexactes. Frédéric-Auguste ne prit le commandement de l'armée impériale en Hongrie que lorsqu'il était déjà électeur, en 1695, c'est-à-dire après la catastrophe. Kœnigsmark ne pouvait donc le chercher en Hongrie. Il se rendit au contraire, dans les premiers mois de l'année 1694, à Dresde. Frédéric-Auguste ne le nomma pas non plus, après avoir succédé le 24 avril 1694 à son frère, son aide de camp; il le nomma quartier-maître général de la cavalerie, avec 200 thalers de traitement par mois. L'ordonnance de nomination de la main de l'électeur est aux archives de Dresde, avec l'indication de l'année (1694), mais sans autre date.

Digitized by Google

mark entre ses mains : elle remit d'un jour à l'autre la restitution du ruban pour avoir le temps de prendre ses mesures. Kœnigsmark se tint caché pendant ce temps. La comtesse se plaignit d'abord à l'électeur des menaces dont la poursuivait Kœnigsmark : l'électeur fut très-courroucé de l'audace du comte, et promit au commencement tout ce que sa maîtresse exigeait; mais en y réfléchissant mûrement, il reconnut que l'exécution des desseins de la comtesse aurait des suites graves et ferait beaucoup d'éclat; il craignit que Frédéric-Auguste, devenu électeur par la mort de son frère Jean-George IV, ne supportât pas de laisser impunie une injure faite au comte de Kœnigsmark. La comtesse fit des plaintes amères sur l'irrésolution de l'électeur, et menaça même de se retirer tout à fait de la cour. Alors l'amour de l'électeur s'éveilla de nouveau; elle profita avec adresse de ce moment favorable et obtint, sous la promesse que toute l'affaire resterait enveloppée dans le secret, un consentement à ce qu'elle voulait. La faiblesse d'un prince d'ailleurs bon et doux amena un malheur dont il était, à vrai dire, impossible de mesurer d'avance toute la gravité.

» Pour l'exécution de ses vues, la comtesse prit les mesures suivantes. Elle avait déjà précédemment fait venir d'Italie deux bandits, probablement pour s'en servir dans quelque assassinat; ils se trouvaient encore à Hanovre quand Kœnigsmark y revint. La vindicative comtesse joignit à ces étrangers deux de ses chasseurs et en outre le fourrier de la cour, pour avoir par ce dernier l'accès du château; il lui fut ordonné de se rendre, au jour fixé pour l'action, dans une salle du rez-de-chaussée du château, non loin du petit escalier qui conduisait aux appartements de la princesse, et aussitôt que Kœnigsmark serait entré, de se jeter sur lui, de l'empêcher de crier au secours, et de le transporter dans une pièce du château appelée le Laboratoire; les deux Italiens, au contraire, qui ne savaient pas un mot d'allemand, reçurent de la comtesse seule l'ordre d'assassiner le comte. La femme de chambre leur servit ensuite des rafraîchissements dans lesquels il y avait du poison.

» Il y avait encore deux difficultés à vaincre : la première était d'éloigner le prince héréditaire, ce qui était nécessaire pour se garantir de la multitude des domestiques allant et venant. L'électeur le fit appeler, et lui découvrit qu'il lui ferait plaisir s'il allait passer la soirée et la nuit à la campagne; il lui indiqua en même temps les personnes qu'il désirait qu'il prît avec lui, et lui recommanda de garder le silence sur la prière qu'il lui faisait. Le prince électoral crut que l'électeur voulait mettre à profit l'absence de l'un des maris qui se trouveraient au nombre

Digitized by Google

de ceux qui devaient l'accompagner, et ne s'étonna point de la proposition. L'autre difficulté était d'attirer Kœnigsmark dans le piége qu'on lui tendait. Cela ne pouvait se faire que par mademoiselle de Knesebeck, qui n'avait pas cessé d'être la confidente de la princesse électorale. La comtesse Platen proposa de la faire appeler au nom de mademoiselle Dillon, une dame du palais de ses amies; l'électeur devait l'attendre dans la galerie par laquelle elle devait arriver, et l'envoyer de suite à la comtesse, en compagnie d'une personne sûre. Cela se fit ainsi. Mademoiselle de Knesebeck rencontra l'électeur, qui lui enjoignit de se rendre sur-le-champ chez la comtesse Platen. Elle obéit, et entra en tremblant chez celle-ci. La comtesse la fit asseoir, et lui commanda, au nom de l'électeur, de faire ce qu'elle allait lui demander. La pauvre fille voulut résister quand la comtesse lui présenta une petite lettre à copier; mais celle-ci lui fit savoir que si elle n'obéissait sur-le-champ on la transporterait dans un lieu où elle ne verrait plus le soir de ce même jour, qu'il fallait obéir ou mourir. La Knesebeck écrivit donc, à moitié morte de peur, le billet suivant :

« Monsieur le Comte,

» Ma Princesse désire de Vous voir, elle ne peut Vous escrire, s'es-
» tant bruslée la main, et m'a ordonné de Vous faire scavoir que Vous
» pouvez Vous rendre ce soir chez elle par le petit escalier comme au-
» trefois; elle me paroist inquiette de Votre silence, à Dieu, tirez bien-
» tost de doute la plus aymable princesse du monde. »

» Cette lettre fut transmise au comte par un homme déguisé. Kœnigsmark, amoureux comme il était, n'eut plus devant les yeux que l'heure charmante que lui promettait la lettre. Mademoiselle de Knesebeck fut gardée à vue tout le jour, et transportée ensuite au château de..... [1].

» Dans son impatience, le comte ne put prendre sur lui d'attendre la nuit [2]. Dès l'approche du crépuscule, il se mit en route. Le fourrier de la cour ne l'avait pas attendu sitôt. Le comte entra dans le château avant que l'autre fût arrivé; il monta le petit escalier, et trouva la princesse seule dans la pièce où elle se tenait habituellement. Elle fut étonnée de le voir, ne sachant pas qu'il était à Hanovre, et le

[1] Le château de Scharzfels, où fut transportée mademoiselle de Knesebeck, et d'où elle fut délivrée de la manière la plus romanesque par un couvreur.

[2] C'était le 1er juillet 1694.

Digitized by Google

reçut avec de tendres reproches. Le comte, surpris au plus haut point, mentionna la lettre de mademoiselle de Knesebeck, qu'il lui montra. La princesse s'écria, aussitôt qu'elle l'eut parcourue, qu'il était perdu, que c'était un tour de la comtesse Platen pour les faire surprendre ensemble, que le départ du prince électoral pour la campagne n'était qu'une ruse, et que, pour le cas où ses soupçons ne seraient pas fondés, elle le lui ferait savoir aussitôt qu'elle aurait vu mademoiselle de Knesebeck. Kœnigsmark redescendit le petit escalier aussi vite qu'il put, mais, comme il entrait dans la salle du rez-de-chaussée, il fut tout à coup surpris par le fourrier et ses quatre camarades, qui ne faisaient que guetter son arrivée. Il eût presque réussi à s'éloigner sans être reconnu, mais la lumière d'une lanterne suspendue à la porte le trahit. Le comte, assailli de tous les côtés, se défendit vigoureusement; le fourrier lui dit à plusieurs reprises à mi-voix : « Ne vous défendez pas, nous ne voulons pas vous faire de mal. » Mais le comte se battit comme un désespéré. Le combat fut long, les deux chasseurs allemands de la comtesse furent tués, un des bandits eut le même sort; le fourrier, homme très-fort, reçut deux blessures, auxquelles il ne fit pas attention, et, comme il vit que l'entreprise était menacée d'un dénoûment imprévu, il jeta son épée, se recula et ramassa le manteau que le comte avait laissé tomber. Kœnigsmark sauta, aussitôt que le fourrier l'eut lâché, hors du coin où il s'était réfugié, pour repousser l'Italien, qui seul restait en face de lui, et prendre ensuite la fuite. Mais par là, le rusé fourrier trouva l'occasion de jeter par derrière le manteau sur la tête du comte; au moment où le fourrier tenait le comte enveloppé dans le manteau, l'Italien passa au malheureux son épée à travers le corps : Kœnigsmark tomba à terre sans connaissance. Pendant que cela se passait, arriva la princesse. Elle avait dans sa chambre un petit chien qui, probablement parce qu'il entendait du bruit, s'était mis à aboyer à plusieurs reprises contre la porte par laquelle le comte s'était éloigné. La princesse l'ouvrit pour voir ce qui se passait. Le chien s'élança dans l'escalier et resta en bas, en aboyant vivement; la princesse voulut voir quelle en pouvait être la cause, et en entrant dans la salle elle vit deux hommes qui étaient au moment d'emporter le comte. D'abord elle voulut avancer pour dire ou faire elle ne savait trop quoi, mais ses forces l'abandonnèrent; elle poussa un cri étouffé, et, comme elle essayait de retourner vers l'escalier, et que son pied toucha l'un des cadavres, elle tomba évanouie par terre. Le fourrier et l'Italien la relevèrent, la transportèrent dans son appartement, la déposèrent sur un lit de repos et s'en allèrent, après avoir fermé la porte derrière

Digitized by Google

eux, afin de ne plus être troublés; ils portèrent le comte dans la pièce souterraine qu'on leur avait désignée, puis ils traînèrent les cadavres des deux chasseurs et de l'Italien dans une cave, où ils les enterrèrent. L'Italien survivant passa une partie de la nuit à nettoyer la salle, afin qu'au matin on n'aperçût pas les traces de l'assassinat. Le fourrier, au contraire, courut chez l'électeur pour se justifier: il assura qu'il était innocent du sang répandu; que Kœnigsmark, qu'il croyait mort, avait reçu le coup de l'Italien au moment où lui, le fourrier, l'avait enveloppé du manteau; que, pendant qu'ils emportaient les cadavres de ceux que le comte avait tués, il avait fait des reproches à l'Italien, mais que celui-ci lui avait demandé avec une grande surprise s'il n'avait donc pas reçu l'ordre de tuer Kœnigsmark (de l'*ammazzare*), et assuré que la comtesse Platen lui avait dit expressément, à lui et à son camarade mort : « *Dan cozar* [1]. » L'électeur avait peine à comprendre ce que disait le fourrier; peu habitué à de tels événements, il était profondément agité.

» Abandonnons un moment l'électeur à ses propres reproches, et retournons à la princesse, que nous avons laissée évanouie sur son lit de repos. Elle revint à elle, mais resta immobile, abîmée dans sa douleur. On la déshabilla, on la coucha. Ses femmes remarquèrent avec étonnement des taches de sang sur la robe de leur maîtresse; elles se jetèrent des regards surpris, sans risquer une remarque. Le matin, la princesse quitta son lit de bonne heure, se fit habiller et parut devant ses gens avec l'expression du courage que le malheur donne aux grandes âmes. Elle fit prier l'électeur et le prince son époux de la venir voir. L'électeur avait rappelé le prince de bon matin, et l'avait instruit de ce qui était arrivé. Le prince électoral était tellement saisi, et assailli par les sentiments les plus divers, qu'il avait perdu toute contenance. Il suivit son père chez la princesse, sans savoir ce qu'il dirait. Tous deux entrèrent en même temps; après un moment de silence, elle prit la parole. Elle dit: « Je n'ai que deux mots à vous dire. Je ne m'abaisserai pas à vous persuader que je suis innocente. Je suis coupable, mais uniquement d'avoir manqué de foi à Kœnigsmark par ma lâche obéissance. J'aimais Kœnigsmark avant qu'on m'imposât l'obligation de vous obéir, prince. Je reconnais avec terreur la faute de lui avoir livré accès auprès de moi, et le reste de ma vie sera consacré au repentir et au souvenir. Je suis la cause de sa mort, c'est à moi de la venger. Attendez-vous à toutes les horreurs que la vengeance peut inspirer. »

[1] Ces mots, très-distincts dans le texte, paraissent échapper à toute interprétation.

Digitized by Google

L'électeur la pria de se modérer, assura qu'on ne la soupçonnait en aucune manière, la conjura de ne pas se dénoncer elle-même comme coupable aux yeux du monde, protesta qu'il n'avait voulu arrêter le comte que pour des motifs politiques, qu'il n'avait pas donné l'ordre de le tuer, que c'était un malheur imprévu, et qu'elle ne devait plus songer qu'à vivre à l'avenir en bon accord avec le prince électoral. « Monsieur, interrompit-elle, je ne recevrai l'assassin de Kœnigsmark dans mes bras que pour le poignarder, et si je vis encore en ce moment, ce n'est que pour le venger. » L'électeur reconnut que l'agitation de la princesse rendait toute autre explication inutile; il quitta l'appartement et fit signe au prince de le suivre, ce que celui-ci fit volontiers, sans se le faire dire deux fois. Tous deux se consultèrent ensuite sur ce qu'il y avait à faire. Le chirurgien de l'électeur, qui avait examiné les blessures du comte, dit dans son rapport que celui-ci avait reçu trois coups d'épée, mais dont un seul dangereux, et proposa d'en faire part à la princesse pour la rassurer. Advint une autre circonstance qui rendit impossible de tenir la chose secrète. L'Italien survivant était retourné vers minuit à son logis, après avoir achevé la besogne de nettoyer la salle, dont on l'avait chargé. Il demeurait dans une hôtellerie de la ville. Il se coucha, mais se réveilla peu de temps après, et pria deux étrangers qui se trouvaient cette nuit-là partager sa chambre, et qui comprenaient un peu l'italien, d'éveiller l'hôte. Quand celui-ci parut, le bandit demanda un confesseur, et, sur la réponse de l'hôte qu'il n'y avait pas de prêtre catholique à Hanovre, l'Italien se répandit en plaintes amères, assura qu'il avait été empoisonné par la comtesse de Platen, demanda pardon à Dieu de son crime et de celui de son camarade, et expira. Le matin, les deux étrangers firent part de l'événement à leurs amis, ceux-ci à d'autres, et l'affaire fut bientôt connue dans la ville. Quelques personnes envoyèrent par curiosité à l'auberge, mais l'hôtelier ne put que confirmer la mort de l'Italien, et comme les étrangers qui avaient les premiers répandu la nouvelle étaient partis, le fait resta douteux. Néanmoins on en jasait partout dans le tuyau de l'oreille. Les dernières paroles de l'Italien, la disparition des chasseurs, la blessure du fourrier, les mouvements des gens de Kœnigsmark qui cherchaient leur maître, toutes ces circonstances étaient bien faites pour inquiéter la comtesse de Platen. Elle comprit que, sans un nouvel événement qui attirât l'attention du public, la honte retomberait sur elle seule. Le comte n'était pas encore mort : elle devait le considérer comme son ennemi le plus dangereux. Elle chercha donc un biais qui lui assurât son trépas et y donnât en même temps une certaine publicité, de

façon que l'électeur parût seul chargé de ce méfait aux yeux du monde.

» Un des compagnons de Kœnigsmark apprit, dans les premiers jours après sa disparition, qu'il vivait encore et était emprisonné. Il courut avec cette nouvelle à Dresde, chez les sœurs et le beau-frère du comte. Ce dernier, le comte de Lewenhaupt[1], en donna connaissance au roi de Pologne, et lui demanda la permission d'aller à Hanovre pour agir en faveur de Kœnigsmark. Le roi en tomba complétement d'accord, et se déclara prêt à lui donner une lettre de créance pour seconder ses vues. Lewenhaupt partit le même jour dans la plus grande hâte, mais ne trouva personne à son arrivée à qui il eût pu s'adresser.

» L'électeur et son épouse, le prince électoral, la cour, les ministres, les secrétaires avaient quitté la ville. C'était comme si tous s'étaient retirés de la cour et de la ville pour prétexter de leur ignorance de cette critique aventure. L'électeur avait presque perdu le sens, et la comtesse Platen, qui ne perdait pas un seul instant son dessein de vue, lui fit faire sottise sur sottise, pour l'embarrasser au point de ne lui laisser d'autre issue que celle qu'elle lui indiquerait. Elle le décida, entre autres, à envoyer la princesse électorale à N... (château d'Ahlden) sous la garde d'une nombreuse escorte. D'un autre côté, elle avait gagné quelques membres du conseil intime, qui la redoutaient et qui connaissaient la faiblesse de l'électeur; elle sut les retenir étroitement auprès de lui. Le pauvre prince, pris de tous les côtés, fut aisément persuadé de soumettre l'affaire à ses conseillers : il détournerait par là tout soupçon de lui, et retrouverait sa tranquillité d'esprit. Le conseil eut lieu; l'état des choses, qui présentait manifestement beaucoup de difficultés, fut exagéré, peint sous les couleurs les plus noires. On ajouta qu'il était impossible de retenir Kœnigsmark en prison; l'envoyé de Saxe le réclamait avec la plus grande décision; le roi de Pologne avait pour cette affaire dépêché un ambassadeur à Vienne, lequel de là viendrait directement à Hanovre; on ne pouvait différer plus longtemps une réponse; mettre simplement Kœnigsmark en liberté serait tout aussi honteux que de le rendre directement au roi Auguste; le comte une fois mort, ses parents ni ses amis ne bou-

[1] Le comte de Lewenhaupt, mari d'une sœur du comte de Kœnigsmark, ne se trouvait pas alors à Dresde. De ses lettres, insérées dans les *Mémoires de la comtesse de Kœnigsmark*, par Cramer, t. I, p. 41 et suiv., 91 et suiv., il résulte qu'il se trouvait alors dans le camp hollandais. Sa lettre du 2 août 1694 nous apprend que c'est là, au camp de Mont-Saint-André, qu'il apprit la destinée de son beau-frère, et qu'il résolut de partir sur-le-champ.

Digitized by Google

geraient plus; dans tous les cas, on ne pouvait se laisser accuser de mensonge; la mort du comte était donc nécessaire, mais devait rester enveloppée de secret; il fallait marcher en avant sans faire de longues phrases, ce qui était dans les droits d'un souverain. Tel fut le résultat du conseil. Il ne s'agissait plus que de savoir quel genre de mort on choisirait, et on décida que Kœnigsmark serait empoisonné le plus secrètement possible.

» Mais il faut auparavant que je revienne à ce que le comte de Lewenhaupt avait fait pendant ce temps. Il avait partout ses espions, pour savoir ce qu'on disait, ce qu'on faisait; et comme il conjecturait d'après les circonstances que l'affaire finirait mal pour Kœnigsmark, il résolut de le sauver de ruse ou de force. Il augmenta donc le nombre de ses compagnons, et fit venir de Saxe plusieurs officiers sur lesquels il pouvait compter. Le chasseur du comte Kœnigsmark, Ziegler, était un homme adroit dont Lewenhaupt sut très-bien se servir pour apprendre ce qui se passait. Ziegler sut nouer une liaison avec la femme du fourrier sus mentionné, et apprit par elle tous les détails de l'événement et le lieu où Kœnigsmark était retenu. Il réussit en outre à soustraire à cette femme une clef principale du château. Lewenhaupt, qui regardait le moment comme favorable, et qui par-dessus était informé du résultat du conseil, résolut d'exécuter son plan. J'ai déjà dit que tout le monde avait quitté la cour, de sorte que le château était presque vide, et qu'il ne s'y trouvait que les Suisses qui montaient la garde. L'entreprise était sans doute très-risquée : ce n'était pas une petite affaire d'enlever un prisonnier d'État du palais d'un souverain. Lewenhaupt ne s'en effraya pas, mais prit ses mesures de précaution le mieux possible pour assurer le succès de son acte hardi.

» Le premier sermon a lieu en Allemagne, chez les protestants, à quatre heures du matin. On était en hiver, et les nuits par conséquent fort longues. Lewenhaupt prétexta de vouloir aller au sermon de matines, le dimanche 15 février 1695 [1], réunit sa suite et quitta son logement à pied. Plusieurs personnes traversaient la cour du château pour se rendre à l'église. Le comte prit le même chemin, mais s'arrêta dans une petite rue, non loin du château, et y fit entrer ses gens un à un, en leur enjoignant d'aller l'attendre dans la grande galerie, non loin des nouveaux appartements. Le comte parut à la fin, et ordonna à la plus grande partie de ses gens, qui ne savaient pas ce que tout cela

[1] Ceci supposerait que Kœnigsmark resta en prison plus de six mois, puisqu'il avait disparu au commencement de juillet. Notre manuscrit donne du reste ici, par un lapsus évident, la date de 1691.

Digitized by Google

signifiait, de se rendre devant la porte du château, d'y feindre une querelle et de tirer les épées, dans l'attente que les Suisses viendraient pour les séparer; ils devaient alors attaquer ceux-ci et prolonger le combat jusqu'à ce qu'il vînt les rejoindre. Le comte espérait de pouvoir délivrer le prisonnier pendant le tumulte qui en résulterait. Chacun courut à son poste, et dès que le comte entendit que l'attaque commençait à la porte du château, il fit ouvrir par Ziegler, avec la clef principale, toutes les portes intérieures, et arriva à celle du Laboratoire, où Kœnigsmark devait se trouver. La clef n'entra pas, et il fallut enfoncer la porte. Grand fut l'étonnement du comte quand il ne trouva personne dans la pièce; il se convainquit bien que quelqu'un y avait demeuré, car on trouva le lit et les meubles en désordre, et, en regardant de tous côtés, il reconnut l'écriture de son beau-frère, qui avait tracé sur le mur avec du charbon ces paroles : « Philippe de Kœnigs» mark a rempli sa destinée dans ce lieu le 14 février de l'année 1695. » Le comte de Lewenhaupt vit qu'il était arrivé quelques heures trop tard; il quitta aussitôt la pièce, referma les portes, et retourna vers ses gens, qui étaient encore aux prises avec les Suisses de l'électeur. A son arrivée, les siens se retirèrent, et il fit comme s'il était accouru de l'église pour mettre fin à la querelle. Mais comme il y avait plusieurs Suisses de tués, il fit promptement détaler quelques-uns de ses gens sur les chevaux qu'il avait tenus prêts pour le comte Kœnigsmark, pour s'excuser sur leur éloignement, si on voulait lui demander compte de la violence de ses domestiques. Le comte de Lewenhaupt se rendit ensuite tranquillement à l'église. Son épouse, qui n'avait aucune connaissance de ce qui s'était passé, se rendit à huit heures au sermon dans une autre église. Le surintendant Bilderbeck monta en chaire, et tint sur le texte de saint Luc, ch. x, v. 10 (Il y avait un homme qui alla de Jérusalem à Jéricho, et tomba parmi des assassins qui le dépouillèrent, le frappèrent, et s'en allèrent et le laissèrent à moitié mort), un sermon très-saisissant, qu'il termina par ces paroles : « J'ai » assisté cette nuit une âme affligée; puissé-je ne pas lui survivre. » Notre ville est souillée du sang des innocents, et le château de votre » prince est une caverne d'assassins, etc. »

» Les auditeurs fondirent en larmes, et la comtesse de Lewenhaupt gémit et sanglota, qu'on l'entendit d'un bout de l'église à l'autre. Le service divin fut interrompu, et la nouvelle de ce qui s'était passé se répandit promptement par la ville. Le comte de Lewenhaupt se rendit, pour avoir des éclaircissements, chez le surintendant, qui l'accueillit par ces paroles : « Je sais pourquoi vous venez, et me réjouis de pou-

Digitized by Google

voir vous donner quelque lumière. Je ne crains pas l'électeur, car je sens que je n'ai plus que peu de temps à vivre. Les derniers événements, joints à une fièvre lente dont je souffre depuis quelque temps, me précipiteront au tombeau. Sur l'ordre de l'électeur, je fus hier soir appelé auprès du comte de Kœnigsmark, qui était détenu au Laboratoire, dans le château. On me dit qu'il serait empoisonné au souper par l'ordre de la cour, et que j'aurais à l'assister dans ses derniers moments, mais que je ne devais lui faire aucune communication jusqu'à ce qu'il eût mangé. Je voulus décliner ce mandat, mais on me déclara que, si je ne m'en chargeais pas, on n'appellerait aucun autre ecclésiastique, que j'étais son confesseur et que c'était à moi de voir s'il devait mourir avec ou sans assistance. Je me vis donc forcé de prendre en quelque sorte part à l'assassinat. Je me rendis chez lui le soir, vers sept heures. Le comte de Kœnigsmark me reçut avec la joie la plus vive, et me demanda comment j'avais obtenu la permission de le voir; puis il ajouta en riant : « Je ne crains pas que vous veniez » pour me préparer à la mort. » Je me sentis fort interdit, et dis seulement que j'avais fait des démarches pour le voir, afin de lui offrir une assistance spirituelle dans sa triste situation. Le comte me témoigna beaucoup d'amitié, et remarqua qu'il ne pensait pas qu'on entreprît autre chose contre lui, à moins qu'on ne voulût effacer par de plus grandes injustices le souvenir du mal qu'on lui avait déjà fait. Je lui répondis que la grâce du Seigneur menait tout à terme, et qu'elle mettrait aussi une fin à ses souffrances. Il m'interrompit en disant : « C'est vrai et très-bien dit, mais parlons d'autre chose. Que raconte- » t-on de moi dans le monde? » L'heure du souper arriva sur de semblables questions. On apporta les mets, et le comte m'invita à souper avec lui. Je refusai la chose comme étant hors de mes habitudes, mais demandai la permission de lui tenir compagnie. Le pauvre comte se mit à table; mais après qu'il eut mangé trois ou quatre cuillerées de soupe, il me regarda fixement un moment, et dit en jetant sa cuiller : « Je vois pourquoi vous êtes venu me trouver; je ne vous en veux pas, » monsieur Bilderbeck; il est temps de mourir : je suis empoisonné. » Il se leva de table, dit froidement : « Desservez, » et fit trois ou quatre fois le tour de la chambre. J'étais si saisi, que je ne pouvais proférer une parole. Il s'écria : « Que pensez-vous de pareilles gens? » Je l'exhortai à pardonner à ses ennemis, et dis ce que le devoir me commandait de dire en de telles circonstances, l'invitai à recevoir le sacrement de la sainte Cène, et le lui administrai. Pendant que j'en faisais les préparatifs, il prit un charbon dans la cheminée, et traça quelques

Digitized by Google

mots sur le mur. Il paraissait très-calme, et mourut deux heures après avec la plus grande fermeté. Il me chargea de faire connaître sa fin à vous et à ses sœurs, et de vous prier d'assurer le roi Auguste qu'il emportait en mourant un reconnaissant souvenir de ses bontés. Je remarquai que plusieurs fois il était sur le point de me communiquer autre chose; il me demanda ce qu'était devenue la princesse électorale, mais je le suppliai de ne plus songer à des affaires terrestres. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, je frappai à la porte, sur quoi on me laissa partir. Je courus chez moi pour me jeter sur mon lit : je sens que ma maladie et cette émotion hâteront ma fin. » Le comte Lewenhaupt prit congé de Bilderbeck, qui mourut en effet quelques jours après[1]. La comtesse Lewenhaupt remplit toute la maison de ses plaintes, et l'électeur fit dire au comte, sans autre forme de procès, qu'il eût à s'éloigner de Hanovre. Le comte Lewenhaupt retourna en Saxe, et rendit compte de ce qui s'était passé au roi Auguste, qui déplora beaucoup la destinée du défunt comte, auquel il était très-affectionné.

» Ainsi finit Kœnigsmark, le dernier de sa maison[2]. Il laissait une grande fortune en biens-fonds et en objets précieux; mais les négociants Hartog, de Hambourg, chez lesquels ces dernières valeurs étaient déposées, les gardèrent, se déclarant prêts à les restituer si on leur montrait un testament ou une disposition quelconque de Kœnigsmark. Ses biens subirent les ravages de la guerre, et on se dispute encore maintenant à qui ils appartiendront.

» La princesse électorale a continuellement, avec une fierté toujours égale, décliné toute réconciliation, et repoussé toutes les propositions qui lui ont été faites[3]. »

Ici s'arrête le récit du comte de Saxe. On sait qu'il existe des versions très-diverses concernant la mort de Kœnigsmark : les uns racontent qu'il fut tué dans la lutte avec les trabants de l'électeur, qui le guet-

[1] Comme nous l'apprend une source digne de foi, Hermann Bilderbeck fut, en 1689, appelé comme prédicateur de Stadthagen à Hanovre, devint ensuite, en 1694, deuxième prédicateur à l'église de la cour; en 1698, conseiller consistorial et ecclésiastique, et mourut en cette qualité en 1706, et non pas, comme le dit le comte de Saxe, en 1695.

[2] Il était le dernier rejeton de la branche suédoise; on sait que la branche de Brandebourg existe encore.

[3] Elle fut séparée le 28 décembre 1694 de son mari, et vécut ensuite dans une longue détention à Ahlden, château à quelques lieues de Celle, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1726. Encore en 1715, le roi Frédéric-Auguste cherchait à se procurer son portrait pour sa collection de beautés.

Digitized by Google

taient au passage, ou que du moins il fut si grièvement blessé qu'il mourut peu après, que le corps fut jeté dans un réduit secret, recouvert de chaux et muré; d'autres prétendent qu'on noya le blessé dans un caveau souterrain, et qu'ensuite le cadavre fut brûlé dans un four; d'autres enfin ont cru qu'il avait été étranglé ou décapité. Nous ne voulons pas nier que tout le récit du comte de Saxe n'ait une couleur un peu romanesque; que surtout son assertion, complétement différente des autres versions, que Kœnigsmark, rétabli de ses blessures, a été séquestré pendant près de huit mois [1], et ensuite empoisonné, ne paraisse avoir une moindre vraisemblance, surtout quand nous nous rappelons ce que le comte de Saxe nous dit du caractère de l'électeur Ernest-Auguste de Hanovre [2]. Cependant nous voyons la proposition que

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable »

se vérifier fréquemment dans l'histoire, et si maintenant le récit du maréchal, quoique renfermant, comme nous l'avons fait remarquer, plusieurs indications positivement inexactes, s'accorde cependant en beaucoup de points avec des faits complétement avérés, il ne paraît guère possible de le rejeter en son entier. On doit croire que le narrateur a puisé sa version dans les récits de sa mère, la comtesse Aurore de Kœnigsmark, sœur de la victime, ou dans les notes du comte de Lewenhaupt, mort en 1703 : sa relation nous transmet donc, dans tous les cas, la conviction que les personnes tenant de plus près au comte Philippe s'étaient formée sur sa destinée. Il n'existe aucun motif de croire que le comte de Saxe ait purement et simplement inventé les circonstances où il fait intervenir comme acteur le comte de Lewenhaupt lui-même, comme aussi tout son caractère proteste contre la supposition d'une fiction volontaire.

On peut encore trouver, dans une autre circonstance, la preuve au moins indirecte qu'au temps de la rédaction de ces Mémoires, environ

[1] D'autres écrivains ont également soutenu que Kœnigsmark a subi une détention plus ou moins longue. Voyez, entre autres, Foerster : *les Cours et les cabinets de l'Europe au dix-huitième siècle*, t. III, p. 413. Une lettre au duc Maurice-Guillaume de Saxe-Zeitz du 31 mars 1698, que nous avons sous les yeux, mentionne comme un bruit du jour que le frère de la comtesse de Kœnigsmark, « qui avait été enfermé dans un trou profond, » était revenu à la lumière du jour, et en même temps son innocence. »

[2] Ce qu'on peut lire ailleurs au sujet de l'électeur ne permet sans doute que difficilement de croire que la douceur et une droiture scrupuleuse aient été les traits saillants de son caractère. On lui attribue notamment une grande astuce, dont il n'aurait pas donné des preuves bien remarquables dans sa conduite à l'égard de Kœnigsmark, telle que la présente le comte de Saxe.

Digitized by Google

trente ans après la mort du comte de Kœnigsmark, les détails qu'ils contiennent n'étaient pas considérés comme contraires à la vérité. Le comte de Saxe s'exprime, dans son travail, sans nulle gêne sur plusieurs personnages de la cour de Dresde, et notamment sur le fameux feld-maréchal Jacques-Henri, comte de Fleming, duquel il dit : « Il » estoit aide-de-camp d'Auguste, et estoit venu par avanture à son ser- » vice, ayant tué en duel un colonel des Impériaux en Hongrie ; il est » homme de condition et brave, très-laborieux, d'une ambition déme- » surée, le plus méchant homme qu'il y ait sous le ciel, aymant peu » les honnestes gens, implacable enemy, ne se souciant point par » quelle voye il arrive à ses fins, pourvu qu'il arrive ; brutal comme » un cheval de carosse, pilant à prendre cent ducats, sans être natu- » rellement avare, un peu fou, donnant dans la chimère, etc. » Le comte de Fleming était, sans que nous puissions dire comment, arrivé à la possession de ces Mémoires ; il trouva le portrait que l'auteur avait donné de lui très-peu flatteur, et il rédigea une réfutation qui fait involontairement songer à ce vers de Gœthe :

La modestie est l'affaire des gueux.

Dans la peinture qu'il fait de lui-même, Fleming est un des hommes les plus nobles, les plus désintéressés, les plus avisés sur lesquels ait jamais lui le soleil. Ses amis, dit-il, lui reprochent souvent d'être trop bon. Si on l'en croyait, il faudrait reconnaître que l'histoire a eu envers lui des torts impardonnables. A côté de sa justification et de sa glorification, Fleming s'efforce aussi de convaincre le comte de Saxe d'erreurs matérielles ; il lui fait, par exemple, un grand reproche de l'avoir fait naître dans l'île de Moen, tandis qu'il aurait vu le jour à Dresde [1], erreur qui nous paraît aisément pardonnable. Or Fleming est aussi amené à mentionner « l'affaire tragique de Kœnigsmark », mais sans indiquer par un seul mot que la relation du comte de Saxe, qu'il avait sous les yeux, ne fût pas d'accord avec la vérité. Si telle avait été son opinion, il n'eût pas manqué de l'exprimer, puisque son but était précisément de présenter l'œuvre du comte de Saxe comme un tissu de purs mensonges.

Disons encore que, si le comte de Saxe parle de la grande fortune laissée par le comte de Kœnigsmark et des joyaux et objets depuis déposés par lui à Hambourg, nous trouvons les mêmes faits racontés

[1] D'après son extrait de baptême imprimé dans les *Mémoires de la comtesse de Kœnigsmark*, par Cramer, t. I, p. 126, il serait au contraire né à Goslar le 28 octobre 1696.

Digitized by Google

dans *la Saxe galante*, page 153, avec cette différence que la maison de commerce de Hambourg y est désignée sous le nom de Frères Lastrop. Après la disparition de Kœnigsmark, ses héritiers s'occupèrent naturellement de trouver sa succession; mais ils rencontrèrent de grandes difficultés. Ses papiers s'étaient vraisemblablement évanouis en même temps que sa personne. En 1702, le comte de Lewenhaupt se rendit à cet effet à Hambourg, « où il s'agit », écrit-il au grand chancelier, comte de Beichlingen, « des intérêts très-importants domestiques, et » comme nous avons encore pour cinq cent mille écus et plus capitaux » et fonds de terre à ménager. » Mais ses efforts furent infructueux, et plus de trente ans après, les informations concernant les parties non récupérées de la fortune de Kœnigsmark remplissaient encore tout un mémoire judiciaire. On lit, entre autres, dans ce mémoire, que Bœhme, envoyé d'Oldenbourg ou d'Osnabrück à Paris, avait écrit vers 1732, mais sans autres détails, « que 60,000 écus déposés par le comte Phi» lippe chez un certain négociant de Nuremberg se trouvaient encore » entre les mains des héritiers de celui-ci. » On y parle aussi de beaucoup de bijoux retenus par les négociants de Hartog, Stampel et les Lastrop, à Hambourg: entre autres, d'un serpent à sept têtes, estimé 40,000 écus; puis aussi « d'une poudre chimique brune, qui est peut» être le *lapis philosophorum*, et d'une poudre jaunâtre, qu'on tient aussi » pour le *lapis philosophorum*. » De Kœlln, l'agent des héritiers de Kœnigsmark, raconte aussi quels efforts il a faits pour se mettre en possession du testament de Kœnigsmark, et d'autres papiers qu'on supposait se trouver à Hanovre. Le 21 mars 1736, il écrit que « le secré» taire intime Bacmeister de Hanovre lui a dit que les papiers de M. le » comte de Kœnigsmark devaient exister aux archives de Hanovre, » qu'il s'agissait de faire faire des démarches en secret par un ami; » que lui-même avait promis de faire des démarches en ce sens. » Bacmeister mourut bientôt après. Ce fut alors le secrétaire intime Reiche qui promit « de procurer le testament du comte disparu, et les » papiers concernant sa famille; mais qu'il faudrait faire les recherches » avec de grandes précautions, après le départ du roi de Hanovre. » Autant que nous pouvons suivre la trace de cette affaire, il ne paraît pas que cette nouvelle promesse ait été remplie, ni que de Kœlln ait été mis en possession des papiers qu'il cherchait.

Digitized by Google

SPINOZA [1].

XVI.

PROSÉLYTES.

De Lagchlust [2] était l'inscription qu'on lisait à l'entrée de la villa de van den Ende, qui montrait devant la porte d'Utrecht ses fenêtres luisantes et ses jalousies fraîchement peintes. C'était un séjour discret et riant; la culture parfaite du jardin, ses espaliers, ses riches plates-bandes et ses bosquets ombreux peignaient bien le caractère des Hollandais, qui, privés des charmes agrestes d'une nature montagneuse, s'entendent on ne peut mieux à embellir, à ennoblir en quelque sorte leur sol par les soins les plus raffinés.

Nous retrouvons là nos amis en plein air, près des bosquets qui laissent entrevoir les images des dieux olympiens, en face d'un buste de Démocrite qui attire le regard au milieu d'une prairie humide et luxuriante.

Il est vrai que ce jour-là jardin ni maison ne semblaient répondre à leur nom. Plaisir de rire était absent, un sentiment particulier de gêne semblait dominer tout le monde.

Kerkering et van den Ende, engagés dans un dialogue assez vif, s'enfoncèrent dans une allée solitaire; les deux amis marchaient à côté d'Olympia et de Cécile.

Olympia priait Spinoza de bannir tout souci; la maladie de son père n'avait certainement aucune gravité, il pouvait donc se laisser aller

[1] Voir les livraisons de décembre, janvier, février et mars.

[2] Plaisir de rire.

sans crainte à la gaie jouissance de la nature : « Votre roi Salomon, ajouta-t-elle, a dû être bien heureux, lui qui, suivant la légende, comprenait le langage des oiseaux et de tous les autres animaux; comme il devait se sentir chez lui au milieu de la nature !

— C'est sans doute pour l'avoir trop pénétrée qu'il a dit : « Tout est vanité », fit observer Oldenbourg.

— Je ne regrette pas le talent de Salomon dans mon commerce avec la nature, elle me fatiguerait en me racontant sans relâche ses faits et gestes, sans me laisser un instant à moi-même. »

Spinoza avait dit ces mots sans nulle intention, et cependant Cécile et Oldenbourg se regardèrent avec un certain embarras, car Olympia avait quelque chose du défaut de la plupart des professeurs, qui transportent même dans la simple conversation les allures doctorales de la chaire.

Elle pourtant était loin de voir dans les paroles de Spinoza une allusion à ce défaut; elle les rapportait plutôt à leurs adieux du jour précédent : « Moi, dit-elle, je n'aime pas à jouir seule de la nature; et quand mon esprit erre dans le monde, emporté par la suprême félicité de la contemplation, il m'arrive souvent de chercher involontairement à mes côtés la chaude et silencieuse pression d'une main amie. »

Il n'y eut pas de réponse : tous les regards étaient fixés à terre. Oldenbourg avait depuis quelque temps saisi les signes presque imperceptibles du sentiment qui se développait entre Olympia et son ami; en vrai diplomate, il espérait pouvoir profiter des messages furtifs que s'envoyaient ces deux âmes, et qu'il avait surpris, pour les avertir et les arrêter avant une déclaration ouverte : « Que pensez-vous de la reine Christine, dit-il; on prétend qu'elle a abandonné le sceptre et la couronne à son cousin pour ceindre non-seulement, comme on l'avait cru d'abord, les lauriers du poëte, mais aussi le myrte de l'hymen ?

— Quoi! demanda Olympia, la reine Christine veut se marier ?

— Il est arrivé hier des lettres particulières de Rome où l'on assure formellement que la fille de Gustave-Adolphe se propose de retourner dans le giron de l'Église catholique pour épouser Monaldeschi, son premier écuyer.

— La reine Christine n'a certainement renoncé à toute la gloire mondaine que pour participer sans trouble à la béatitude de notre foi, » dit Cécile d'une voix douce; et personne ne voulut la contredire.

« Si la fille de Gustave-Adolphe, reprit Olympia après quelques instants, a fait ce pas pour appartenir tout entière à l'homme de son

Digitized by Google

choix, elle est au-dessus de tout blâme; l'amour est un lien qui doit dissoudre tous les liens antérieurs. C'est ce que dit déjà la Bible dans son langage naïf et vrai : « C'est pour lui qu'on laisse père et mère. » La question est seulement de savoir si l'obéissance du sexe appelé faible doit aller jusqu'au sacrifice aussi en ce cas. La reine de Suède a fait certes assez par son abdication; n'était-ce pas, en retour, le devoir de l'homme de faire pour celle qu'il aimait ce pas désagréable? S'il n'a pas voulu, il était indigne d'être aimé, et l'action de la reine devient condamnable.

— Mais si ce pas était contraire à sa conviction intime ? »

Olympia baissa les yeux et ne répondit pas.

Spinoza ne savait s'il devait se mêler à la conversation ou non; il avait à peu près deviné les intentions d'Oldenbourg. Mais en se voyant interroger et supplier par le regard d'Olympia, il dit :

« Si Monaldeschi a été la cause de l'abdication, et s'il l'a su, il a par là contracté un devoir envers la reine, et rien ne devait plus l'empêcher d'obéir en tout à son désir. Que s'il y avait pour lui des objections invincibles, il eût dû, en homme d'honneur, décliner, dès le commencement, des rapports dont il ne voulait ou ne pouvait accepter les conditions. Mais je voudrais faire aussi une observation générale. Le clergé réformé de ce pays considère le système de Descartes comme la philosophie même du calvinisme; la reine Christine, la disciple la plus zélée de ce philosophe dont elle a directement reçu les leçons, trouvera sans doute aussi chez lui des preuves pour sa conversion à à l'Église catholique.

— La religion catholique, dit Olympia, est la religion mère, et c'est un trait naturel que de retourner vers elle.

— Prononce-les donc ces mots que je lis dans ton sourire ironique, dit Oldenbourg à Spinoza. Tu veux dire : « Si le catholicisme est la religion mère, le judaïsme est la religion grand'mère, et a tout autant le droit d'exiger qu'on s'habille à sa mode. » Mais prenons un autre exemple : Turenne, si vous voulez. C'est un vrai général, en tout et partout; sous l'égide de sa propre foi, il veut se tenir devant le front de l'armée et non point se perdre comme un simple soldat dans les rangs du catholicisme. N'a-t-il pas raison ? »

Spinoza comprit la tactique. Mais van den Ende, qui s'était approché avec Kerkering, répliqua :

« Turenne est un soldat, et les soldats qui, à chaque instant, risquent leur vie, n'aiment pas à déposer leur armure habituelle, ils

Digitized by Google

croient que telle superstition, et nulle autre, les assure contre les balles. Une fois la paix faite, la conversion de Turenne sera chose aisée.

— S'il est capable d'éprouver un sentiment ardent et profond pour une jeune fille, ajouta Kerkering, il aspirera bientôt à la foi qui la lui donnera. Quand il s'agit du but le plus beau, c'est lâcheté de ne pouvoir surmonter un préjugé d'enfance. Qui aime véritablement ne peut croire qu'à la femme préférée; son cœur est l'Église où il prie; ses paroles, la révélation même; à elle appartient tout son culte, et à rien autre en dehors d'elle. C'est la régénération que nous trouvons dans le pur amour; il confond notre vie avec celle que nous aimons. Qui alors songerait encore à des barrières élevées par le caprice des hommes? »

Tous les regards s'arrêtèrent étonnés sur Kerkering. Le vieux van den Ende seul l'approuva d'un signe de tête, et Olympia dit après un silence pénible :

« Pendant que nous discutons l'essence et le principe de l'amour, une pauvre femme, une poëtesse, meurt peut-être de ce principe.

— De qui parlez-vous? fit Oldenbourg.

— De la bien-aimée de votre ami d'autrefois, la poëtesse Marie Tesselschade. La pauvre femme ne verra probablement plus le jour de demain. Avez-vous connu Gaspard Barläus, monsieur de Spinoza?

— Non, iufrow Olympia; mais j'ai souvent entendu mon ancien magister Nigritius, qui avait une fois subi ses railleries, exhaler sa bile contre lui.

— Il y a sept ans maintenant, continua Olympia, je me le rappelle fort bien, c'était peu après le nouvel an de 1648 qu'on le trouva mort dans un puits, près de la Balance. Il avait encore été voir sa Laure le soir d'avant, et le puits se trouvait sur le chemin par lequel il rentrait.

— S'y est-il jeté volontairement? »

Olympia fit un signe affirmatif; la parole lui aurait coûté.

« Il s'est évidemment suicidé, dit Oldenbourg. Mais il y a eu toujours pour moi quelque chose d'inconcevable dans ce fait. Il avait aimé longtemps cette femme de l'amour le plus pur et le plus constant, et ce ne fut que dans leur vieillesse à tous deux que l'impossibilité de l'union le poussa au désespoir.

— Quoi donc empêchait leur mariage?

— Elle était catholique et lui protestant, dit Olympia. Il avait même été persécuté comme *remontrant* très-zélé; toutes ses pensées étaient

Digitized by Google

empruntées des Grecs et des Romains, et cependant l'amour de sa Tesselschade ne put le décider à un changement de religion.

— Si ce Barläus avait eu une âme réellement élevée et poétique, dit Oldenbourg, si chez lui le magister n'avait pas percé par tous les pores, il eût trouvé dans son amour pour elle et dans l'impossibilité de la posséder une source inépuisable de vraie et céleste poésie. Si le Dante avait embrassé sa Béatrice, si Laure avait mis le pot-au-feu à Pétrarque, jamais le premier ne fût devenu l'Homère de la civilisation chrétienne; et l'impérissable harmonie des sonnets de Pétrarque eût été étouffée par le vacarme de ses marmots. La poésie n'est point le vautour de la Fable qui dévore sans cesse la vie; elle est la flamme dans laquelle renaît le phénix pour s'élever vers les cieux. Pour l'individu comme pour l'humanité, la possession suprême serait le dégoût, la mort ou une heureuse folie.

— Quoi! comment! êtes-vous bien monsieur Oldenbourg? fit Olympia toute surprise. Mais c'est très-original. Ainsi les moines et les nonnes deviendraient par leur renoncement les élus de la poésie?

— Vous voulez m'égarer par une feinte adroite, répondit Oldenbourg; mais je ne suis pas si novice. Je soutiens seulement qu'un homme doué d'une âme vraiment grande ne doit pas s'attacher de toutes les forces de son être à une personnalité quelconque capricieusement idéalisée; il ne le doit pas, sous peine de retomber des hauteurs célestes dans la tourbe vulgaire, de se voir mourir et clouer dans le cercueil de la trivialité et des besoins quotidiens. Oui, et s'il trouvait son idéal en chair et en os, dans toute la splendeur dont l'avaient revêtu ses rêves, il devrait le fuir!

— Je partage entièrement cette manière de voir, dit le vieux van den Ende; les dieux ne pouvaient punir plus cruellement Pygmalion qu'en lui accordant sa demande : ce mariage devait rester stérile.

— Il n'y a, il ne peut y avoir d'idéal sur la terre, continua Oldenbourg entraîné par sa pensée; insensé qui le cherche, plus insensé qui le croit avoir trouvé. Il vit en nous; il plane au-dessus de nous dans la transfiguration d'un souvenir éthéré. Que le Dante est grand quand il chante son amour pur et sanctifié!

— Il fut cependant un temps où vous pensiez autrement, dit Olympia.

— Je pense encore autrement. Pour moi, je ne prétends point à cette suprême couronne de l'humanité; des milliers de mes semblables vivent comme moi dans la masse grouillante : il faut que je me soumette. Mais si je voyais un ami, digne de vaincre et de soumettre le monde, se laisser prendre entre les barreaux de la vie vulgaire, si je

Digitized by Google

le voyais se courber pour servir une idole créée par lui-même, je le repousserais loin de moi, parce qu'il aurait trahi la grandeur et la majesté de sa mission. Au contraire, s'il sait maintenir pur et haut cet idéal qui ne peut jamais se réaliser, j'exalterai son bonheur.

— C'est un triste martyre que vous prétendez imposer aux grands génies, » dit Olympia.

La nuit tombait, et l'on se sépara. Spinoza conduisit Olympia : elle était pendue à son bras sans qu'il sût comment il avait eu le courage et le bonheur de ce doux contact. Van den Ende avec Cécile marchaient devant le couple silencieux.

« Voyez-vous là-bas le puits? dit Olympia quand ils furent en face de la Bascule; c'est là que le pauvre bonhomme Barläus a bu la mort. N'eût-il pas été plus raisonnable et plus viril de sacrifier sa foi plutôt que la vie?

— Nous ne nous sommes donné ni la vie ni la foi; renoncer à l'une ou à l'autre est une égale lâcheté et une même faiblesse; le vrai courage consiste à les supporter ou à trouver en elles la vraie liberté. »

Olympia se tut.

« Je suis froissée, reprit-elle après quelques instants, de cette ingérence importune et diplomatique où Oldenbourg a cru montrer tant d'adresse aujourd'hui. Un tiers, quand il touche seulement par une parole à une relation délicate, donne lieu à des dissonances et à des méprises qui sans lui ne se fussent jamais produites, ou du moins eussent eu moins de durée.

— Je suis heureux de vous voir ainsi, dit Spinoza, et ses lèvres se serraient convulsivement, car il se livrait un violent combat dans son âme. Chère Olympia, continua-t-il, j'ai lutté de toutes mes forces; mais je ne suis pas si fort que vous croyez, et je succomberai si vous ne me tendez la main, ou plutôt si vous ne me la retirez. Je ne veux pas exprimer la parole que mon âme jette à la vôtre; mais je vous en prie, repoussez-moi : nous ne pourrons jamais, jamais nous appartenir! »

Olympia serra plus vivement le bras de Spinoza; son haleine tremblait : leurs mains se rencontrèrent. « Quoi, dit-elle, jamais! et pourquoi donc? Est-ce nous qui avons mis le Christ en croix? Que nous importe ce qu'a fait une tourbe fanatique il y a mille ans? Est-ce donc pour cela que vous avez atteint ces hauteurs de la pensée, et vous appartient-il de reculer devant une forme où les hommes se sont emprisonnés? Ne m'avez-vous pas cent fois dit que vous aimiez et honoriez, selon l'esprit, le Christ comme le rédempteur du monde?

Digitized by Google

Plût à Dieu que nos situations fussent réciproquement changées; avec quelle joie je vous suivrais à l'autel : où est l'amour il ne peut y avoir de parjure! Ou voulez-vous que je coure à la synagogue me faire baptiser par les rabbins?

— Chère Olympia! ah! si vous connaissiez la profonde douleur qui est dans mon cœur, vous ne parleriez pas ainsi. C'est un parjure, un vrai parjure que je commets, si j'adopte librement une autre foi. Grâces soient rendues aux progrès de l'esprit: je puis m'affranchir des formes de la religion où je suis né, et m'édifier une conception des choses suprêmes telle que me la suggère la nature de ma pensée; nulle considération personnelle ne m'empêchera d'exprimer mes convictions sur la foi et l'esprit, et d'y conformer ma vie; la communauté religieuse où m'a rangé ma naissance ne peut m'en empêcher. Mais ce serait tout autre chose si j'entrais de mon propre mouvement dans une communauté. Mes nouveaux coreligionnaires me demanderaient avec raison : « Qui t'a conduit à nous, si ce n'est la vérité? Tu n'as plus aucun droit d'agir ni dans le sanctuaire que tu as quitté ni dans celui où tu viens d'entrer. » Je connais bien les sophismes qui murmurent à notre oreille : Tu n'adoptes que la forme, ta pensée reste libre. Mais ce n'est pas moins un parjure, et pourrais-je alors, parjure, parler de vérité sans rougir? Mon malheureux coreligionnaire Uriel Akosta, dont je vous ai raconté l'histoire, n'est arrivé au plus épouvantable suicide que parce qu'en se rétractant il avait d'abord commis ce suicide sur sa pensée. Devant toute vérité, il devait se considérer comme réprouvé et indigne de vivre : Oui et Non étaient devenus pour lui des mots dénués de sens. »

Olympia garda le silence; de sa main elle couvrit ses yeux et se laissa conduire par Spinoza. Celui-ci continua d'une voix émue :

« Je vous renvoie votre propre question : N'avons-nous gravi les hauteurs de la pensée que pour nous laisser vaincre par un attrait qui deviendra pour nous la source de longues douleurs? J'ai combattu longtemps, mais enfin j'ai été forcé de vous parler à cœur ouvert : que dès ce moment soit effacé et oublié ce que nous étions, ce que nous voulions devenir l'un pour l'autre. Il en est encore temps. La séparation et une volonté forte nous rendront le repos; nous nous sommes aimés : ce souvenir suffit à nos âmes; demandez à un autre le bonheur que je ne puis ni ne dois vous offrir. »

Spinoza fut obligé de s'arrêter; la parole lui manquait. La main d'Olympia tremblait dans la sienne.

« Je vous l'avouerai sans rougir, dit-elle, j'y ai réfléchi : vous pouvez devenir chrétien sans blesser aucune de vos convictions. Je vous citerai

Digitized by Google

le passage. Savez-vous que le germe de vos idées nouvelles est dans ces paroles de saint Jean : « C'est en cela que nous connaissons que nous restons en Dieu et que Dieu est en nous, en ce qu'il nous a donné une partie de son esprit. » Oui, et même vous êtes obligé de vous faire chrétien, sous peine d'inconséquence.

— Pourquoi n'osez-vous citer le verset précédent, qui s'applique si bien à notre situation? « Dès que nous nous aimons entre nous, Dieu demeure en nous, et son amour est tout en nous. » Mais réfléchissez-y. Si quelques résultats de ma pensée s'accordent avec l'idée chrétienne, faut-il pour cela que je confesse le catéchisme de l'Église? En me piquant d'une telle logique, j'en arriverais peut-être à suivre l'exemple de Juste Lipse, qui écrivit un livre sur la Constance, et qui changeait de religion tous les deux ou trois ans.

— Je vous croyais plus sûr de vous-même, répondit Olympia d'un ton bref et incisif; mais je le vois, Oldenbourg vous a converti. Vous aspirez à la gloire de Dante, mais je ne suis ni ne veux être une Béatrice! Oh! vos vues sont hautes. Vous allez vous jeter dans le tumulte de la vie, on y oublie si facilement un amour de jeunesse! Vous en rirez même! Et moi, qu'importe que la douleur me consume?

— Chère Olympia, dit Spinoza, votre propre cœur vous accuse, j'en suis certain, de me parler ainsi. Mais songez donc! que pourrais-je vous offrir? Rien qu'une vie pauvre et pleine d'abnégation. Si même je voulais renoncer à la foi de mes pères, si je ne voulais vivre que pour vous et vous appartenir tout entier....

— Schalom aleckem, rabbi Baruch, ne te presse pas; *Maariph*[1] est déjà fini », dit une voix nasillarde en interrompant le dialogue des deux amants. Spinoza se retourna; c'était Chisdaï, qui, sans attendre de réponse, continua son chemin en secouant la tête.

« Est-ce que le malheureux aurait entendu notre conversation? dit Spinoza.

— Je ne crois pas, repartit Olympia; mais n'est-ce pas horrible! de pareilles têtes de Méduse peuvent vous tutoyer et vous imposer leur familiarité. C'est décidé maintenant; un devoir plus haut me commande; je ne vous laisse plus. Je hais l'abnégation; elle n'est qu'une lâcheté fanfaronne indigne de nous deux. »

On était arrivé à la maison van den Ende. Spinoza voulut prendre congé. Olympia le retint. « Il faut que vous montiez avec moi, dit-elle. Vous ne sauriez croire combien mon âme a peine à se retrouver quand

[1] La prière du soir.

Digitized by Google

elle a été profondément saisie, et que je rentre ensuite dans la solitude de mes quatre murs, qui me regardent d'un air étrange. Tout me pèse alors, et je me sens comme mourir d'inquiétude et d'une nostalgie indéfinissable. Ordinairement je me mets à l'orgue; je joue jusqu'à ce que ma pensée, complétement émoussée, cherche le sommeil. Je vous en prie, montez avec moi.

XVII.

AIMER ET MOURIR.

Dans la pièce voisine et ouverte, Cécile priait devant son crucifix. Spinoza était assis en silence près d'Olympia, dont la main reposait à côté de la sienne sans qu'il osât la toucher; les deux amants rêvaient en silence, et leurs regards échangeaient des pensées profondes.

« Quand je m'élève ainsi aux suprêmes jouissances de l'âme, dit Olympia, je n'aspire plus qu'à la volupté de la mort. Maintenant, emportée bien loin de toute peine vulgaire, maintenant, je voudrais mourir; si près de l'absolu et y planant déjà, je voudrais m'y anéantir.

— Autrefois, dit Spinoza, quand j'étais encore susceptible d'extases religieuses, j'éprouvais souvent cette nostalgie de la mort. On trouverait peut-être une allusion à ce sentiment dans la légende talmudique qui fait mourir Moïse par un baiser, le Seigneur ayant ainsi résorbé en lui par ce baiser l'âme de son prophète. »

Olympia fut frappée de ce tour imprévu de l'entretien. Cet esprit était-il toujours plongé dans ses méditations, ou par ce trait voulait-il voiler à la fois et manifester un ardent désir de son cœur? Autrefois, leurs pensées s'échangeaient avec une liberté aisée; aujourd'hui ils se regardaient, muets et ne trouvant rien à se dire. Spinoza la pria enfin de lui répéter la mélodie populaire qu'elle chantait quand il l'avait surprise une première fois. Elle obéit, et quand elle arriva au refrain :

Vous êtes ma femme, ma vraie femme,
Et nulle autre ne veux épouser,

elle le chanta avec un charme si pénétrant, elle laissa mourir si doucement les sons de l'orgue dont elle s'accompagnait, que Spinoza soupira douloureusement après le calme que les chants d'Olympia avaient eu jusque-là la vertu de répandre dans son âme agitée. Il eut de la peine à ne pas tomber dans ses bras et à ne pas sceller d'un baiser la source mélodieuse de ces sons enivrants. Sans doute il ne fut

Digitized by Google

plus sûr de lui-même, car soudain il se leva, prit son chapeau et partit. Olympia prit la lumière, et le précéda sur l'escalier en l'éclairant; ils ne dirent pas un mot. En bas, Spinoza lui tendit la main; elle inclina doucement la tête sur sa poitrine; il l'enlaça, et il sentit son cœur battre violemment. « Chère Olympia, dit-il, je vous en conjure par tout ce qui vous est sacré, ne m'aimez pas, je ne le mérite pas.

— Il faut que je t'aime, répondit-elle; ordonne à mon cœur qu'il cesse de battre; moi je ne puis te laisser. » Sa voix tremblait. Il la serra plus étroitement contre son cœur, et ils se tinrent embrassés dans un long baiser. Il s'arracha enfin et s'enfuit. Olympia remonta l'escalier en fredonnant, et lui cria du ton le plus gai : « Bonsoir, monsieur de Spinoza. »

Il était devant la maison, la porte était retombée sur lui. Des époux soucieux et fatigués passaient lentement devant lui, se délassant du labeur de la journée par une promenade en plein air; des couples amoureux marchaient d'un pas plus allègre, en échangeant de vives jaseries; des matelots arpentaient la rue en chantant l'air hollandais si populaire :

Je veux aller au pays d'Orient,
Là demeure mon doux amour,
Par delà les montagnes et les vallées,
Bien par delà la bruyère,
Là demeure mon doux amour.

Le soleil a disparu,
Les étoiles scintillent si doucement.
Je sais qu'avec mon petit amour,
Bien par delà la bruyère,
J'étais dans un verger.

Le verger est fermé,
Personne n'y peut entrer,
Personne que les rossignols.
Bien par delà la bruyère,
Ils y arrivent à travers les airs.

Qu'on lie le rossignol,
Qu'on lui lie la tête entre les pieds,
Afin qu'il ne raconte pas,
Bien par delà la bruyère,
Ce que font deux beaux amoureux.

Et bien que vous m'ayez lié,
Vous n'avez pas atteint mon cœur.
Et je puis jaser encore,
Bien par delà la bruyère,
De deux amoureux blessés à mort.

Digitized by Google

La foule allait et venait. Spinoza ne vit, n'entendit rien. « O cœurs de femmes! vous êtes insondables! se dit-il; est-ce qu'elle ne sentait pas l'infini du moment, ou n'a-t-elle voulu, par cette indifférence affectée, que cacher à Cécile ce qui s'était passé? Mais comment l'a-t-elle pu? »

Son agitation ne lui permettait pas de rentrer chez lui; il traversa la rue et alla s'asseoir sur les marches, à l'entrée de la chapelle de Saint-Olaï. Il contempla les fenêtres encore éclairées de l'appartement d'Olympia, dont il voyait parfois passer la silhouette, jusqu'à ce qu'enfin la lumière s'éteignit. Il fut presque honteux de se voir là comme un chevalier enchanté, rêvant sous les fenêtres de sa belle.

« Je ne puis te laisser, disais-tu; et moi je te réponds : Je ne veux, je ne dois plus te laisser; n'ai-je pas imprimé mes lèvres sur ta bouche? Tu es à moi, pour toujours à moi!.. Ma mère n'était-elle pas musulmane, et elle s'est tournée vers notre foi.... Et moi, étais-je donc condamné à l'islamisme, si elle ne s'était pas convertie? Oui; mais ton père et ta mère, ils se reconnurent et s'aimèrent du moment où ils se virent, et toi, trouves-tu Olympia sans blâme? N'est-ce pas le charme de son humeur bizarre et ne sont-ce pas tes sophismes qui t'attirent à des rapports contre lesquels protestait ta raison?... L'amour qui doit vaincre le doute est plus grand et plus durable que celui qui naît spontanément, c'est l'amour intellectuel! Tu voulais te préparer une vie de renoncement! Arrière! elle t'aime, et à ses côtés tu trouveras gloire, amour et bonheur! Qui me compensera toutes ces jouissances que je regrette pour l'amour de la vérité?... La vérité!... mais dois-je donc être son esclave? moi seul, parmi tant de milliers d'hommes, je sacrifierais mes droits naturels au bonheur? Je couvrirai la vérité de la feuille de vigne de la légitimité, je choisirai les mots à double sens, ne servirai-je pas mieux ainsi la vérité?... Tu la serviras par le mensonge.... Non, je ne parlerai jamais contre ma conviction; je la renfermerai dans mon cœur.... Et la profession de foi catholique?... Olympia m'aime, il faut que je la sauve.... Plus tard, dans des temps plus heureux, il en sera autrement; mais aujourd'hui il faut que j'obéisse aux nécessités de mon temps.... Et ton père, et Géronimo.... C'étaient des juifs croyants, mais toi.... »

Telles étaient les pensées qui se croisaient dans l'esprit de Spinoza, et le bruit des horloges, qui s'y mêlait de quart d'heure en quart d'heure, leur formait un singulier accompagnement dans le silence de la nuit. Les étapes de la vie ne se mesuraient pas pour lui sur le son qui descendait des clochers.

Y a-t-il un autre moyen?...

Digitized by Google

Spinoza devait être longtemps resté à cette même place; car lorsque vers minuit Maessen Blutzaufer et Flyns rentrèrent en titubant, bras dessus, bras dessous, comme deux puissances qui se tiennent mutuellement en équilibre, ils se moquèrent du pauvre diable qui, au lieu de se glisser chez sa belle, restait assis sur la pierre dure dans la nuit froide. Il ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui; enfin il se leva, et il sourit involontairement en considérant l'endroit où il s'était arrêté si longtemps : il était devant l'église bâtie sur le modèle du temple de Jérusalem. « Dors en paix, dit son cœur, pendant que son regard montait vers la fenêtre d'Olympia; j'ai veillé pour toi. Tu reposeras éternellement à mes côtés. »

Les cloches bourdonnaient gravement, la voix de l'orgue remplissait la nef de ses puissantes vibrations, une foule innombrable encombrait la cathédrale; Spinoza était debout à l'autel entre le docteur van den Ende et sa fille Olympia en toilette nuptiale. Dans la galerie supérieure était le père de Spinoza, le vêtement déchiré, le regard fixe, la figure immobile. La messe commença, Cécile et Olympia se mirent à genoux, à côté d'eux Spinoza et van den Ende. Chisdaï et le squelette du gros abbé étaient vêtus en enfants de chœur : le premier tenait l'encensoir, et chaque fois qu'ils faisaient le signe de la croix, les doigts de Chisdaï s'arrêtaient sur son nez bosselé, et les os du squelette s'embarrassaient dans le creux où avait été autrefois le nez; puis, quand il fit aller la sonnette, ses os claquèrent les uns contre les autres comme des pavots secs balancés par le vent. La messe finit; Spinoza s'avança seul, et vint s'agenouiller devant le prêtre. Il maudit la mère qui l'avait porté dans son sein et le père qui l'avait engendré, parce qu'ils ne l'avaient pas porté dès sa naissance dans le giron de la seule et vraie Église. Un cri de douleur partit de la galerie; on emporta un cadavre. Spinoza récita le *Credo* d'une voix si basse que le prêtre seul l'entendit; puis celui-ci mit les mains sur la tête du catéchumène, le bénit, aspergea trois fois son front d'eau bénite, et l'orgue reprit avec une musique de triomphe.

« Baruch, Baruch, lève-toi! » criait-on.... Tout n'avait été qu'un rêve. Spinoza était dans son lit, et devant lui la vieille Chaye, une chandelle à la main. Il passa la main sur son front, inondé d'une sueur froide.

« Que me voulez-vous? dit-il.

— Votre père, — que les pierres le déplorent! — est à toute extrémité; les hommes du voisinage sont déjà tous en bas. »

Baruch sauta vivement en bas du lit, se vêtit à la hâte et se précipita dans l'escalier. Son père devait être à l'agonie, car il entendait les

Digitized by Google

assistants répéter à haute voix, en chœur : « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un Dieu unique ! »

« Mon père ! » s'écria Baruch. Ce fut tout ce qu'il put dire.

« Prie pour moi, mon fils, » répondit le moribond à voix basse. Son râle devenait de plus en plus fort, de moment en moment on attendait le dernier souffle, et les assistants répétaient toujours : « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un Dieu unique ! » Le mourant priait avec eux ; il dirigea ses regards vers le ciel, et son dernier souffle s'éteignit avec le mot *unique ;* ses lèvres se fermèrent encore et s'ouvrirent comme pour un baiser : il était mort.

Rabbi Saül Morteira ouvrit une fenêtre en signe de ce que l'âme montait maintenant au ciel, et tous les assistants répétèrent : « Loué soit le Juge de vérité ! »

Baruch s'affaissa au pied du lit ; il pressa son front brûlant contre la froide main du cadavre. De la pièce attenante on entendait les plaintes à moitié étouffées de Miriam et de Rebecca ; les assistants se parlaient à voix basse et allaient s'éloigner ; on entendit soudain un grand fracas et des pas rapides dans l'escalier ; la porte fut violemment poussée :

« Est-il mort ? demanda une voix.

— Paix, silence, rabbi Chisdaï, répondirent les assistants.

— Malheur ! trois fois malheur sur cette maison ! s'écria Chisdaï, lui seul aurait encore pu sauver son *ben sorer ou moreh*[1]. Je l'ai entendu de mes propres oreilles, il veut devenir chrétien, il veut épouser une chrétienne.

— Si vous ne sortez pas immédiatement, répondit Samuel Casseres, et si vous vous permettez encore un semblable mot contre mon beau-frère, je vous montrerai le chemin. Personne ne vous a appelé.

— Vous m'appellerez, et je ne viendrai pas, » répondit Chisdaï pendant que les autres l'entraînaient avec eux en sortant.

Benjamin de Spinoza avait ordonné dans son testament de briser sa vieille épée espagnole et de l'enterrer avec lui. Les rabbins hésitèrent longtemps avant d'obéir à ce vœu, dont fort peu devinaient le sens, et il fallut que le fils leur citât bien des autorités talmudiques à l'appui pour les amener à faire la volonté de son père. Au cimetière, il dut, conformément au rite juif, s'agenouiller aux pieds de son père et lui demander pardon, ainsi qu'à Dieu, de toutes les fautes dont il s'était rendu coupable envers eux ; il déchira ensuite son vêtement sur le sein gauche, et quand le corps fut descendu dans la fosse, le fils dut s'ap-

[1] Fils désobéissant et impie.

Digitized by Google

procher le premier et jeter une poignée de terre sur le cercueil. Il le fit d'un pas chancelant et d'une main tremblante; Chisdaï accourut charitablement pour le soutenir.

Pendant sept jours, Spinoza dut rester assis à terre, l'habit déchiré et sans chaussure, et pendant trente jours il ne dut pas toucher à sa barbe. Mais son extérieur n'était pas aussi agité ni aussi déchiré que son cœur! Combien de fois, accroupi à terre, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, combien de fois avait-il songé à Olympia! Qu'allaient-ils devenir?

Un incident qui lui fut très-pénible, ce fut une visite de Meyer et d'Oldenbourg. Les deux amis arrivèrent juste au moment où il était assis à terre avec ses sœurs, écoutant une litanie que récitaient les rabbins devant la communauté assemblée, comme une sorte de messe mortuaire pour l'âme du trépassé.

Spinoza réfléchit beaucoup aux moyens de se créer une vie libre et indépendante. Il éprouva fréquemment le désir du repos, de la solitude et de la contemplation, comme une insondable nostalgie de l'esprit; il se trouvait comme prisonnier au milieu du bruit et des habitudes du monde, et il vit encore que toute sa vie passée n'avait procédé que de contradictions. Il voulait conquérir l'unité! La trouverait-il dans son union avec Olympia? Ce fut pour lui une douloureuse consolation de ne plus avoir à lutter contre l'opposition formelle de son père.

XVIII.

SOLITUDE.

Spinoza s'en allait tout pensif le long de la Kalverstraat: « Eh! qu'on est donc fier! » dit une voix. Il se retourna : c'était dame Gertrui Ufmsand, qui se tenait à la fenêtre du rez-de-chaussée qu'elle habitait.

« Comment cela va-t-il? Quelle mine vous avez, bon Dieu! fit-elle. Depuis la mort de ce bon maître Nigritius, je ne vous ai revu qu'une fois dans notre rue, il y a quelques semaines. Vous passiez avec Olympia van den Ende; je ne sais à quoi vous pensiez tous deux; mais le fait est que je vous ai deux fois souhaité le bonsoir sans que vous vous fussiez aperçus de moi. C'était le bon temps, n'est-ce pas, quand vous veniez voir tous les jours notre maître? Mais vous avez vieilli depuis de plus de vingt ans! Et notre pauvre chambre! combien d'affaires nous a-t-elle faites depuis! D'abord, nous y avions un peintre. Sei-

Digitized by Google

gneur Dieu! il allait à l'église où l'on carillonne avec les verres et les bouteilles; il ne revenait jamais sans être ivre comme une soupe et faisait du bruit à réveiller toute la rue! Puis nous avons eu une veuve : c'était un autre embarras! Elle épargnait son bois, et nous l'avions toute la sainte journée sur le dos. Elle ne nous laissait plus respirer! Vous savez, mon mari a ses idées! Moi, je ne l'aurais jamais fait, et j'ai même dit à mon Klaas : « C'est une pauvre veuve, et ce serait un péché de ne pas la garder. » Il ne lui a pas moins donné congé. Et depuis six mois la pauvre chambrette, si jolie, est vide; nous venons de la faire peindre : tout y est si frais et propret comme dans une chapelle! Je crains de monter même l'escalier.... »

« Geert, aie l'obligeance de fermer la fenêtre, dit une grosse voix dans l'intérieur, les copeaux me volent dans les yeux; si tu veux causer avec ce monsieur, sors, et prie-le d'entrer.

— Entrez donc, » dit Gertrui en fermant la fenêtre. Spinoza entra; il dit qu'il désirait louer la chambre, que son état le forçait à demeurer bien haut, ou dans un endroit libre pour avoir de la lumière. Gertrui, qui avait d'abord cru qu'il plaisantait, monta avec lui dans la petite chambre, dont le parquet était couvert de sable fin qui dessinait des arabesques semblables à des dentelles. Le lit seul, qui avait occupé une sorte d'alcôve, était absent.

« Voyez, dit la bonne femme, voici encore le fauteuil de notre magister; j'ai fait nettoyer et blanchir tout, vous n'y trouverez plus un cheveu. Je puis tout vous fournir, excepté un lit : j'ai besoin de tous mes lits pour nos ouvriers. Ici, le bon magister avait ses livres, vous pouvez y mettre les vôtres. Avez-vous par hasard aussi la mauvaise habitude de renverser les livres tout ouverts sur la table, le banc, les chaises, et même sur le parquet, comme le feu magister, et de crier ensuite comme un sourd quand on y touche? A propos, n'avez-vous vu nulle part la belle et blanche Amaryllis, que le feu magister aimait tant? Le jour de sa mort, elle a disparu subitement, et ces bêtes pourtant s'attachent d'ordinaire plus à la maison qu'à l'homme; je donnerais je ne sais quoi pour la ravoir, car je serais bien fâchée si le pauvre animal était mal tenu : il était si intelligent, il savait à la minute quand on venait apporter la viande crue, et quant aux souris, nous n'en voyions plus. » A son grand regret, Spinoza n'avait aperçu la chatte nulle part.

Spinoza avait été obligé de forcer ses deux beaux-frères, qui s'étaient attendus à un fort héritage, au partage judiciaire de la succession. Quand il eut obtenu justice, il renonça à sa part et ne prit qu'un lit

Digitized by Google

avec son rideau; il y joignit ses livres, son établi, sa garde-robe, et fit transporter le tout dans la maison de Klaas Ufmsand.

C'est là qu'il lui fut enfin permis de mettre sa vie extérieure en parfaite harmonie avec les besoins de son esprit. Cette égalité de caractère qu'assure la fermeté des idées, et qui oppose le même calme aux puissantes agitations des phases critiques et aux inquiétudes et aux contrariétés journalières de la vie, ce contentement de soi-même où l'on s'élève par le joyeux sacrifice des jouissances vides et énervantes; cette élévation, cette plénitude de l'âme, cette paix intérieure acquise par un long combat, cette vue sereine du monde dévoilant les lois éternelles : tels étaient les biens qu'il s'assurait de plus en plus dans sa nouvelle solitude.

Dès le matin, il était au travail. Quand le diamant aigu coupait un morceau dans le verre, son esprit détachait en même temps une idée du système général déjà complet en lui, mais encore vague et rudimentaire; lorsqu'il vissait la plaque de plomb et donnait au verre une forme déterminée, son idée prenait en même temps des contours plus nets, et ainsi, l'œuvre des mains et l'œuvre de l'esprit, en passant par les différents degrés, montraient une matière de plus en plus transparente, gagnaient une forme de plus en plus précise. Maint éclat dut tomber, mainte strie disparaître, jusqu'à ce que verre et idée fussent devenus le pur miroir de la vérité. Quand il avait ainsi gagné son pain par le travail de ses mains, dans le calme sacré de la nuit, à la lueur de la petite lampe, Spinoza reprenait ses idées si bien polies; il recueillait la poussière qui s'en était détachée, les en recouvrait de nouveau pour les rendre opaques; puis il l'enlevait encore et montrait qu'elle n'y adhérait pas, qu'elle couvrait, mais ne détruisait pas la transparence. Ainsi travaillait, ainsi étudiait Bénédict de Spinoza.

La bonne Gertrui pourtant était très-mécontente de son nouveau locataire. « Je ne sais pas, lui disait-elle, si vous voulez vous déshabituer totalement de manger, ou si les corbeaux viennent du ciel vous nourrir comme le prophète dans le désert. Il est impossible que ce que vous me demandez vous suffise : vous n'avez eu hier toute la journée qu'une soupe au lait, un peu de beurre avec un verre de bière, ce qui, joint à l'eau et à la tourbe que je vous ai achetée, se monte bien à trois groschen, et aujourd'hui vous vous êtes contenté d'un peu de gruau d'avoine avec des raisins de Corinthe et du beurre. J'ai fait le compte : vous avez à peine bu deux demi-pintes de vin dans un mois, tout juste assez pour ne pas vivre et ne pas mourir. »

Spinoza voulut faire comprendre à la bonne femme que son revenu

Digitized by Google

ne lui permettait rien au delà, et que cette manière de vivre lui convenait parfaitement.

« Oui, oui, je sais bien, il faut faire son lit comme on peut; mais quand on peut allonger la couverture, bien sot qui ne le fait pas. Tous ces grands et riches seigneurs qui ne sortent pas de chez vous se feraient, je suis sûre, un grand plaisir de donner de l'argent. Que dis-je, donner, ils vous le doivent bien : puisqu'ils vous dérangent dans votre travail, ils pourraient bien vous payer. Le domestique du riche Simon de Vries a déjà été trois fois ici pour vour inviter à dîner; mais au lieu d'y aller et de manger la moelle des crabes, qui fond sur la langue comme du beurre, vous êtes resté chez vous devant votre maigre soupe au lait. Je ne conçois pas que vous alliez vous soumettre à de pareilles privations. »

La bonne femme ne voulut entendre à rien. « Ces savants, se dit-elle en descendant l'escalier, ont cependant tous de drôles d'idées dans la cervelle »! et elle raconta à Oldenbourg, qui montait en ce moment, la discussion qu'elle venait d'avoir, en y ajoutant force broderies.

Oldenbourg aussi désapprouva formellement cette claustration absolue. Il craignait que cette rupture avec la vie, cette silencieuse investigation des abîmes de la pensée et du sentiment ne créassent autour de son ami une sorte de cercle enchanté, et en lui une irritabilité maladive au plus léger trouble, et l'horreur de toute contradiction. Il ne savait pas que cette maladie des âmes délicates et closes ne saurait atteindre l'esprit grand et fort qui porte l'univers en lui et que les contradictions de la vie ne surprennent ni ne blessent, parce qu'il les a toutes pénétrées et compris leur harmonie réelle. Oldenbourg avait encore d'autres raisons pour désirer un changement dans la manière de vivre de son ami : il craignait surtout que, dans cette solitude de l'âme, l'amour de Spinoza pour Olympia, qu'il avait deviné avec tant de perspicacité, ne prît des racines trop profondes et devînt indestructible. Il espérait toujours, par une adroite intervention, agir sur la vie de ce puissant esprit et rectifier sa direction.

« Notre époque, dit-il un jour à Spinoza, la renaissance de l'humanité par les études classiques, et la raison se réveillant elle-même, a aussi bien que les âges précédents ses apôtres qui parcourent tous les pays pour y répandre leurs idées nouvelles. Quand le christianisme naquit, et avant qu'il fût établi en un lieu quelconque, des hommes pieux s'en allèrent prêcher partout, au péril même de leur vie; de même de nos temps nous avons vu des hommes inspirés voyager de ville en ville, de pays en pays pour annoncer la parole qu'ils avaient

Digitized by Google

reçue. Ne prenons que Giordano Bruno : il a parcouru presque tout le monde civilisé pour défendre en tous lieux ses opinions ; malheureusement il a commis l'incroyable faute de retourner en Italie pour y mourir sur le bûcher, en martyr de la philosophie. Pénétrer ainsi le monde, ce qui le conserve et le meut, et le lui montrer ensuite dans une parole vivante, voilà la vraie mission du penseur, et non pas vouloir comprendre et régler la vie du fond d'une mansarde. Notre maître, ou du moins, si tu ne veux pas lui accorder ce titre, notre instituteur Descartes a reconnu lui-même, après une vie d'isolement, que si la vérité doit pénétrer dans le monde, c'est au monde lui-même qu'il faut la demander d'abord ; il étudia les hommes dans la paix et dans la guerre, il fut soldat et voyageur. Ce qui est encore un signe de notre temps, c'est que l'art commence à voir et à comprendre le paysage avec les yeux de l'esprit. Il faut que tu voyages aussi, et si même tu ne veux pas instruire le monde, il faut du moins que tu apprennes à le connaître véritablement ; les moyens ne te manqueront pas, de Vriès et moi nous te fournirons tout ce qui te sera nécessaire. Tu ne peux pas le refuser, ce n'est pas un don que nous offrons à l'ami, c'est un tribut que nous payons à la science et à l'humanité ; tu fais plus que nous, car tu leur voues ton existence.

— Je t'en prie, répondit Spinoza d'une voix attendrie, si tu ne veux pas que je me fâche, que ce soit la dernière fois que tu m'offres de l'argent : je vous ai dit depuis longtemps, à de Vriès et à toi, que jamais je n'accepterai. Et puis je ne me sens nullement fait pour cette philosophie ambulatoire que tu me vantes. Je n'aime pas les discussions, d'ailleurs elles produisent rarement quelque chose de bon ; de toutes ces contradictions l'idée pure ne se dégage presque jamais ; il s'y mêle tant d'éléments individuels et de digressions arbitraires, qu'on n'a plus affaire à l'esprit, mais bien à Pierre ou à Paul, tels que les ont faits leurs penchants ou leurs habitudes.

— Et c'est précisément pour cela que tu devrais mieux connaître Pierre et Paul, pour vaincre et surmonter leurs préjugés.

— Je veux approfondir et fixer les lois de l'être et de la pensée, je t'ai déjà souvent déclaré que mon but n'est point de dévoiler les défauts d'autrui ; s'ils se manifestent par l'exposition de la vérité, tant mieux. Tu dois penser autrement ; mais pour moi, le livre de l'histoire et le mystère de mon propre esprit suffisent à mes recherches. Laisse-moi ma vie intime entre ces quatre murs ; le monde des faits a été assez étudié et décrit par d'autres, pour qu'on puisse aujourd'hui rechercher la loi pure par la méditation silencieuse. Ici mon but est toujours

Digitized by Google

devant moi, je cherche sans cesse à réunir autour de moi tous les esprits de vérité; crois-moi, c'est une excellente et nombreuse société, je ne suis jamais seul ni délaissé, et si je l'étais, je n'en pourrais que mieux, plongeant en moi-même, suivre les rapports complexes de l'âme humaine. L'œil qui, des hauteurs de l'atmosphère, verrait tous les cours d'eau se jeter les uns dans les autres pour aboutir finalement à la mer, il ne verrait pas un plus grand spectacle que le regard intérieur suivant les courants de la pensée. Oui, celui qui pourrait vivre seul avec son âme, — son âme, libre de toute tradition, de toute influence, — il vivrait comme dans le paradis, heureux en lui et dans le sentiment de son unité avec le tout. »

Oldenbourg se leva, son œil brillait d'un éclat inaccoutumé; un recueillement ému, un saint enthousiasme vibrait dans les accents ordinairement si fermes de sa voix et dans tout son être :

« Ami, répondit-il, que puis-je te dire, puisque tu as tout en toi-même!... Et pourtant tu entendras peut-être un appel qu'il te faudra suivre. Non, ce n'est pas en vain que nous trouvons la même tradition chez tous les peuples : la tradition de dieux métamorphosés en hommes, qui se sont imposé le joug du fini pour s'en affranchir, et affranchir d'autres avec eux, fût-ce au prix du martyre. Toi aussi, tu donneras ta vie en sacrifice pour la vérité qui t'a été donnée. Je ne veux pas t'exciter, je ne veux que te dire d'avance la parole que le monde prononcera sur toi et sur ta vie : « Possèdes-tu la vérité, te dira-t-il, es-tu son confesseur ardent, indomptable? descends des hauteurs de ton isolement, entre dans la vie agitée, annonce et souffre ! »

Spinoza croisa les mains sur la poitrine et répondit :

« Mourir pour une vérité qu'on a reconnue est une béatitude qui ne connaît plus aucune douleur. Qu'est-ce qu'une longue vie en comparaison de ce moment unique où l'on donne son existence en témoignage de sa sincérité? Si seulement on pouvait ainsi entraîner les convictions ! Mais le martyre ne prouve rien pour les autres. Les hommes ont offert leur vie avec joie pour les convictions les plus opposées. Moi-même j'ai connu un juif, ce qu'on nomme un vrai croyant, qui a ainsi péri sur le bûcher; on le croyait déjà mort quand il entonna le psaume : « Je remets mon esprit dans ta main, Seigneur! » et ce fut en chantant ces mots qu'il expira. Que me serait la vie avec la monotonie de ses devoirs, de ses épreuves et de ses jouissances, en comparaison de cet acte absolu de dévouement à ma foi! Mais si la force extérieure ne peut vaincre celui qui donne sa vie pour sa conviction, de

Digitized by Google

même sa mort, qui n'est qu'une preuve extérieure, ne convaincra pas les autres. Quand je serai, comme j'espère le devenir, assez maître pour pouvoir enseigner les autres, je ne donnerai point de loi aux hommes, je ne leur inculquerai pas de formules; que chacun découvre la loi dans lui-même et dans le monde. La connaissance de cette loi naturelle, voilà sa rédemption, et la rédemption du monde. »

Les deux amis se regardèrent en silence, plongés dans un recueillement silencieux, et, dans ces régions sublimes de la pensée, ils sentirent la joie commune de contempler l'univers à deux presque d'un seul et même regard. Aucun des deux ne savait, ne voulait savoir lequel avait donné, lequel avait reçu; ils ne formaient qu'une âme, qu'un cœur, et chacun voyait dans l'autre son moi vivant devant lui.

Quand Oldenbourg partit, il sentit profondément la sainte puissance que son ami avait répandue sur lui. Il lui semblait maintenant téméraire, impie d'agir sur cet esprit; il ne voulait plus que tendre la main et offrir un support à cette force intérieure. Il sentait puissamment le charme de cette amitié virile, née dans le sol de la pensée pure, et dont les ardeurs désintéressées impliquaient à leur tour tant de joies personnelles.

Spinoza lui-même se sentait de plus en plus chez lui dans ce détachement de toutes choses et dans le silence recueilli de sa vie, et son bonheur égal était la béatitude même. Et cependant, au milieu des ravissements de sa pensée, il lui arrivait souvent de songer tout à coup que depuis plusieurs jours encore il n'avait ni vu Olympia ni pensé à elle; et pourtant il l'aimait de toute son âme.

Ce n'était point un amour fougueux, bouillant, débordant, c'était un penchant qui croissait en silence, et prenait ses racines dans la conscience nette de sa nécessité. Mais cet amour avait ses bizarreries et ses tourments tout comme la passion la plus emportée. Maintes fois il se rendait chez Olympia, le cœur ému et rempli des plus doux ravissements, et il en revenait l'esprit agité et bouleversé; comme il se trouvait alors bien dans sa tranquille retraite! Était-ce une épreuve, ou cherchait-il réellement à étouffer l'amour d'Olympia? En tout cas il parlait plus souvent de sa religion, il cherchait aussi de toutes manières à se montrer sous ses côtés les moins avantageux; cependant il se sentait blessé quand il croyait avoir atteint son but et qu'Olympia, soit coquetterie, soit vengeance, accordait au blond Kerkering toutes sortes de petites faveurs, lesquelles rendaient ce dernier fort heureux, et le confirmaient dans la pensée que Spinoza n'était que l'homme de paille avec lequel on le voulait taquiner.

Digitized by Google

Depuis cette soirée décisive que nous avons racontée, les deux amants ne s'étaient plus reparlé sans témoins, ce qui eût facilement dissipé bien des malentendus, et cependant, même sous des regards non initiés, ils goûtaient les ineffables joies d'un amour sans bornes; souvent leurs bouches se disaient les choses les plus insignifiantes pendant que leurs âmes se parlaient par leurs yeux.

XIX.

LES CONFESSIONS.

« Les juifs vont battre l'alarme contre toi, dit un jour Oldenbourg à Spinoza, en entrant chez lui avec Meyer; ils te considèrent comme un déserteur, et veulent te forcer à retourner sous le drapeau.

— Ne crains rien, dit Meyer, tu t'es placé si haut que le souffle leur manquera avant qu'ils arrivent à toi.

— Voyons, dit Oldenbourg, si pendant qu'ils te traquent tu te rangeais sous un autre drapeau en changeant d'uniforme?

— C'est pourtant toi qui as tant vanté Turenne pour ne l'avoir point fait.... Je ne sais du reste quel uniforme m'irait.

— C'est parfaitement bien dit, ajouta Meyer; pour te découper un uniforme, il me faudrait le firmament. Je te mettrais le soleil et la lune sur la poitrine en guise de décoration. » Les trois amis éclatèrent de rire.

« Mais enfin, reprit Oldenbourg, n'es-tu pas convaincu de l'étroitesse et de la caducité du judaïsme?

— Grosse question; mais il faut que je te répète d'abord que nulle croyance positive ne nous donne cette vraie béatitude qui naît de la connaissance intime de nous-mêmes et de nos lois nécessaires. Depuis longtemps déjà il est presque impossible de distinguer à leur esprit les juifs, les chrétiens, les mahométans et les païens. Ils se distinguent par les mœurs et les usages extérieurs, par l'église qu'ils fréquentent, par les autorités qu'ils invoquent. Or, ce qui est véritablement distinctif, c'est en dernière analyse le caractère individuel. Quant au judaïsme, il considère, indépendamment de toute révélation, une vie pieuse comme conforme à la loi. Noé, Abraham, Isaac et Jacob ont été agréables à Dieu, bien qu'ils aient vécu longtemps avant la révélation du Sinaï.

— Les juifs, dit Meyer, ont toujours été pour moi un phénomène remarquable. Ils dureront aussi longtemps qu'il y aura une religion

Digitized by Google

positive. La merveilleuse ténacité avec laquelle ils ont résisté aux plus terribles coups prouve, ce me semble, que leur mission n'est pas terminée, et qu'ils peuvent redevenir un puissant levier dans le cours des siècles.

— Tu aimes ces singularités, dit Oldenbourg.

— Il n'y a point de singularités, reprit Spinoza. Toute chose a sa raison déterminée, de laquelle elle procède nécessairement. Si le formalisme de leur culte ne leur enlevait pas leur force, j'admettrais sans restriction, ce qui serait d'ailleurs très-possible dans la continuelle vicissitude des événements humains, que les juifs, le cas échéant, pourraient restaurer leur empire et redevenir le peuple élu. Nous avons l'exemple des Chinois, qui ont aussi ressaisi leur empire. Mais la mission des juifs est probablement accomplie; il n'y a rien de merveilleux dans leur conservation; ils la doivent à la haine même des autres nations, et à l'isolement dans lequel les ont maintenus leurs propres usages. Ces usages peuvent passer, et la haine des nations se changer en amour.

— Je serais fier d'être juif. D'abord on se trouve de naissance en opposition contre toute routine; on est la personnification immédiate du schisme qui divise aujourd'hui si profondément l'humanité. Le juif, affranchi de sa propre tradition d'ailleurs déchirée par l'histoire, est le vrai cosmopolite; il est muni de toutes les armes de l'esprit, et en même temps d'une vue naïve et impartiale, et il a ainsi pour juger, pour sonder le monde historique, un avantage, une liberté que nul autre ne peut se donner facilement. Nous autres, nous avons trop de part dans le gouvernement du monde, nos habitudes entravent la liberté de notre esprit. Et puis l'histoire universelle nous donne cet enseignement : que la rénovation du monde n'est point venue d'un peuple dominant; ce n'est ni un Grec ni un Romain qui a trouvé la loi nouvelle et métamorphosé le monde; elle est d'un peuple méprisé, opprimé et exclu du mouvement historique. L'antiquité vivait dans une unité complète. La religion était la constitution, et la constitution la religion. C'est ce que nous voyons à Rome, à Athènes, en Égypte, en Chine, et avant tout en Palestine. Ce n'est qu'après la destruction de l'État juif et la naissance du christianisme qu'on voit la religion se détacher de l'État. Deux puissances différentes se sont depuis lors disputé l'homme et ont rompu son unité : l'État et l'Église. Le christianisme a lutté pour les réunir de nouveau par le papisme. Aujourd'hui la puissance de la papauté est brisée, l'ancien dualisme est revenu, et le christianisme ne contient point de constitution politique.

Digitized by Google

— Je crois que nous avons interverti les rôles, répondit Spinoza ; le christianisme ne s'est point adressé aux États et aux nations, mais bien à l'homme en général, pour lui donner la liberté intérieure ; jamais il ne voulut être une loi extérieure. C'est d'après nos lois naturelles que nous devons constituer et l'État et l'Église, mais laisser en tous deux un libre jeu à l'esprit critique, qui a le droit de mettre tout en question : autrement nous enchaînerons notre liberté intérieure par des lois extérieures. Les maximes politiques et religieuses ajoutées à la doctrine du Christ appartiennent au temps et aux circonstances. Quand le Christ dit : « Si quelqu'un frappe votre joue droite, tendez-lui la gauche » (précepte déjà donné dans les Lamentations de Jérémie), il le disait pour une époque d'anarchie et d'oppression ; dans d'autres circonstances, il est plus conforme au devoir et à la raison de répondre à un coup par deux coups, ou, là où il y a une loi, de s'adresser au juge, afin que le vice ne prenne pas le dessus par la violence.

— Avec de pareilles vues, dit Oldenbourg, je ne ferais pas à ta place de grandes difficultés pour passer au christianisme ; tu n'as pas besoin de le faire par conviction dogmatique. Je ne croirais que me rattacher par là à la masse la plus nombreuse et la plus cultivée, et qui exerce indubitablement la plus grande action sur la marche de notre temps. Ce n'est pas de la vanité que de se faire extirper une verrue qui nous défigure ; on remplit envers soi et envers d'autres un devoir, celui d'éloigner tout ce qui nuit à l'harmonie.

— Et moi, dit Meyer, si tu en étais capable, je ne pourrais plus ni t'estimer ni te prendre au sérieux ; tu te serais renié toi-même. Mais, si je ne me trompe, tu fais la cour à la vénérée Olympia ! Voilà une fille universelle ! D'abord elle a aimé un catholique, puis un réformé ; maintenant elle a un juif, et dans Kerkering une espèce d'en-cas luthérien. Sois tranquille. Quand elle aura fini avec vous deux, on lui trouvera un Turc.

— La raillerie est ton péché originel, dit Spinoza d'un ton sévère ; mais je te prie de parler d'Olympia avec respect !

— Ah ! la savantissime Olympia ! continua Meyer en riant, elle peut parfaitement conjuguer le verbe *amo* au prétérit. Mais on veut que je sois sérieux. Elle a commencé par ensorceler un peintre qui a occupé cette chambre pendant quelques mois : c'était un tout jeune homme rempli de talent et plein d'âme ; je fréquentais à cette époque la maison van den Ende, et j'avoue que c'est moi qui ai principalement décidé van den Spyk à cesser ces relations. Si j'avais pu prévoir les suites, je ne me serais certes jamais mêlé de cette affaire. Dès ce moment, le

Digitized by Google

pauvre diable s'adonna à la boisson, descendit peu à peu tous les degrés de la dégradation, de sorte qu'il fut obligé de quitter la ville; il erre maintenant dans le monde sans feu ni lieu. Les deux amants brouillés tournèrent leur haine contre moi, et depuis cette époque je n'ai plus remis le pied dans la maison de mon collègue. Le second amoureux d'Olympia fut son maître de musique: celui-ci nageait dans une éternelle harmonie; on ne le voyait jamais sans un cahier de musique sous le bras, et quand il marchait, ses doigts se mouvaient comme s'ils couraient sur un clavier. Je crois qu'il est venu au monde avec une feuille de musique sous le bras, et que son premier cri fut en *ut* majeur! Comme il planait avec Olympia dans le nuageux empire des sons! Malheureusement, la basse paternelle chassa notre rêveur du paradis, Mais quelle chute terrible! notre homme aurait au moins dû finir sa symphonie par un coup de pistolet. Hélas! à peine huit jours s'étaient passés que sa musique s'était déjà ouvert une autre porte : il était fiancé avec la fille de l'inspecteur du Huys de Sennelust[1]; il a la survivance du beau-père, et file avec sa moitié musicale un andante bourgeois. Je suis curieux maintenant de savoir comment vous finirez, vous. »

Pendant ce discours, Spinosa arpentait sa chambre à grands pas; il était pensif et irrité, à peu près comme lorsque Chisdaï avait répandu la bave de son fanatisme sur la belle image d'Olympia.

« Moi, dit Oldenbourg, j'honore et respecte Olympia de tout mon cœur, tu le sais; je ne t'en conseille pas moins de ne jamais songer à vous unir. Ce n'est qu'à regret que je me mêle de cette question, et je m'en abstiendrais même encore maintenant si je ne connaissais ton enviable faculté de conserver, en dépit de toute contradiction, pure et sainte toute chose que tu as adoptée. Mais cette fois il faut te laisser convertir. Ce n'est pas son premier amour qu'Olympia peut te donner; la rosée virginale n'enveloppe plus son âme; cette bouche a déjà embrassé une autre bouche, ce cœur a déjà battu pour un autre cœur, et toi — tu ne peux m'en vouloir si je te le dis — tu n'éprouves point pour elle un véritable amour; tu ne conserverais pas autrement cette constante égalité d'âme.

— Il faut que je répète encore ce que j'ai dit, repartit Spinoza : qu'il n'est rien de désirable que la réflexion calme ne puisse embrasser avec plus de force que la passion bouillante et irréfléchie.

— Mais puisque nous sommes dans la question, est-ce que, selon le droit positif, le mariage entre juifs et chrétiens ne serait pas permis?

[1] Espèce de salle de concert où l'on conserve des instruments rares et curieux.

Digitized by Google

— Aucun rabbin du monde ne pourrait citer un empêchement positif; considérés au point de vue du judaïsme, les chrétiens ne sont qu'une secte juive. Cette secte, il est vrai, est devenue par la suite des temps plus nombreuse que le tronc principal; mais cela ne change rien au fond. D'ailleurs il y a des sectes parmi les juifs, il y a même des talmudistes pour qui la venue du Messie n'est pas du tout un article de foi fondamental. Rien ne peut donc s'opposer aux mariages dont nous parlons.

— Et aussi longtemps, reprit Meyer, que ces mariages mixtes ne se feront pas, il sera difficile d'extirper tout à fait les préjugés haineux qui s'attachent au nom de juif. Je serais presque partisan de ce mariage, et ce serait grandiose, si en ce point aussi tu devenais le rédempteur juif. Mais non, il faut que tu restes non-seulement juif, mais célibataire. Ce n'est qu'ainsi que tu rempliras ta mission. Qui s'attache à la vie de famille et à la société voit à chaque instant dévier et s'interrompre la direction droite et logique qu'il a marquée à sa vie et à sa pensée. On fait des détours, on se laisse entraîner; et je vois déjà dans ma profession ce que c'est que d'avoir sans cesse le regard détourné et attiré vers les innombrables phénomènes isolés. Le courant entre l'âme pensante et la pensée qu'elle se propose est croisé et interrompu à tout moment; la puissance créatrice s'évapore, se refroidit, et demande à chaque occasion de nouveaux stimulants. C'est pourquoi, ami, réjouis-toi d'être juif de naissance, et de rester garçon par célibat; c'est ta destinée et ta libre résolution. »

Les deux amis partirent, et ce fut la première fois, il faut le dire, à la grande satisfaction de Spinoza. De tous les penchants de l'homme, celui qui a le plus d'analogie avec la foi, c'est l'amour; sa dernière base est la personnalité qu'on croit seul pouvoir apprécier, et dont le mérite échappe aux autres, qu'on accuse de sacrilége dès qu'ils y touchent. Pourquoi Spinoza devait-il précisément éprouver un amour frappé d'une telle impossibilité sociale, qu'il donnait à chacun et surtout à ses amis le droit de critiquer? Avec une nature moins sévère et moins altérée de sincérité, moins impartiale et moins désireuse de la véracité intérieure, cette immixtion étrangère eût effacé en lui le doux charme du sentiment intime, l'eût rendu amer pour ses amis ou l'eût fait douter de lui-même.

Digitized by Google

XX.

MICROCOSME.

Un cœur habitué à contenir tous ses emportements, une vie qui vise à un diapason moyen, également éloigné d'une apathie obtuse et des extrêmes de la tristesse et de la jubilation, une telle vie qui ne va pas des hauteurs aux abîmes, ne peut intéresser le spectateur par les émotions alternantes de la ruine imminente et du salut imprévu.

Notre héros ne s'est point perdu dans l'amour qui l'entraîne vers une jeune fille, et cependant le meilleur de sa vie s'en trouve compromis. Au fond, il n'a d'autre adversaire que lui-même. Mais ce sont précisément ces luttes intérieures et voilées qui exigent le plus grand effort. Il manque l'obstacle tangible qui stimule la vaillance.

L'élévation, la chute de notre héros, n'intéressent nul empire visible, mais un puissant empire spirituel, et le champ de bataille, c'est la mansarde nue de la Kalverstraat, à Amsterdam.

Travail et méditation, c'est tout ce que nous pouvons voir et raconter. De bon matin, nous trouvons notre philosophe à son établi. Il a de nouveau, comme dit dame Gertrui, réveillé le jour; il sourit à cette expression; peut-être l'entend-il à sa manière. Quand la roue ou la pointe se reposent, tout est silencieux autour de lui : le monde est loin.

Mais quoi donc attire son attention aujourd'hui, et pourquoi son regard revient-il si souvent vers le coin de la fenêtre? C'est qu'il n'est pas aussi solitaire que nous croyons; dans ce coin obscur, il a une compagne, et il faut qu'il songe à son pain quotidien. Voyez, il vient d'attraper une mouche, il prend son microscope, va à la fenêtre et jette l'insecte dans la toile d'araignée. Faisons comme lui, regardons à travers le microscope, peut-être réussirons-nous à suivre les réflexions du philosophe : « Avec quelle vivacité l'araignée sort de sa retraite! Il faut que sa vue soit bien faible, en dépit de ses huit yeux, car elle ne se gare pas quand on lui présente un objet; il faut aussi qu'elle ait une sensibilité exquise, car elle ressent le moindre attouchement de sa toile! Ou bien subsiste-t-il un lien organique entre elle et ce qui s'est détaché d'elle? Voyez avec quelle agilité elle se jette sur la proie qui se débat, comme elle l'enlace et l'étreint de ses longues jambes velues, comme elle la serre de sa trompe puissante! Bravo! pauvre mouche, défends-toi; mais la toile! la toile! Elle a passé, par

ma foi! déjà elle croise ses pieds de derrière sur son dos et se prépare à la fuite. Vains efforts! son aile droite est déchirée, elle ne peut s'envoler, et déjà son ennemie affamée l'a ressaisie; voilà qu'elle l'enlève et l'emporte dans son antre. C'est fini. Elle lui arrache les pieds, l'enveloppe de ses fils menus; elle a séparé la tête du tronc, et sa trompe altérée aspire avidement les entrailles! Quelle quiétude dans la jouissance! comme elle se délecte, s'arrête et puis recommence à ronger! Songe-t-elle que c'est une providence supérieure qui lui a envoyé cette alouette rôtie dans la gueule? Sans doute, elle croit en ce moment, cette araignée, que toute la race des mouches a été créée pour elle, et que rien ne vaut qu'autant que c'est de la nature des mouches et bon à remplir une panse d'araignée. Elle me regarde! est-ce qu'elle m'adore, ou adresse-t-elle ses dévotions au vent ou au balai, parce que l'expérience lui a appris qu'ils peuvent détruire sa demeure? Elle a fini, elle n'a laissé que le squelette, elle se retire plus profondément dans sa cachette, sa tâche est terminée, car elle s'est rassasiée! » Le philosophe déposa le microscope, ouvrit la Bible au chapitre trentième des Proverbes, et lut : « Je te demande deux choses, lesquelles tu ne me refuseras pas avant ma mort : tiens loin de moi la fourberie et le mensonge; ne me donne ni la pauvreté ni la richesse, donne-moi seulement le pain nécessaire. » « Quatre sont bien petits sur terre, et cependant bien prudents. Les fourmis, un peuple sans force, s'amassent leur nourriture en été. Les lapins, un peuple sans puissance, placent leurs maisons dans le roc. Les sauterelles n'ont pas de roi, et toutes marchent ensemble, en masse. L'araignée tisse avec ses mains, et demeure dans les palais des rois. »

Réjouissons-nous d'avoir trouvé Spinoza seul et tranquille. La veille, il avait eu affaire à forte partie. Dame Gertrui était entrée, le balai à la main, au moment où notre observateur suivait, avec des éclats de rire, les péripéties d'une lutte entre une grosse mouche et son araignée.

« Est-ce que les juifs croient aussi que les araignées portent bonheur? Vous êtes pourtant un grand ami de la propreté, et le véritable antipode sur ce point de notre feu magister, que j'en suis tout heureuse. Je ne veux pas tuer les araignées, Dieu m'en garde, je ne veux que les chasser. J'ai honte devant les belles visites que vous recevez. Que penseront-elles? ce doit une fameuse ménagère; elle n'enlève pas même les toiles d'araignée! »

Il n'y a rien au monde qu'une Hollandaise alerte, et fière de la reluisante propreté de son ménage, poursuive avec plus d'animosité qu'une

Digitized by Google

araignée. Spinoza ne put qu'à grand'peine tempérer cette ardeur de balayage qu'avait témoignée dame Gertrui. Il eut beau protester que l'araignée était par elle-même un insecte excessivement propre, et il ne la tranquillisa qu'à moitié en prenant l'engagement de se déclarer auprès de toutes ses visites pour le protecteur de la sienne. Il n'était pas un vrai Hollandais dès qu'il pouvait supporter une toile d'araignée : telle fut l'opinion de dame Gertrui.

Voyons cependant de quelle façon il termine sa journée : il travaille jusqu'à la nuit, et puis il confie au papier les pensées élaborées dans sa tête. Son cerveau et ses mains sont fatiguées, il sent le besoin de faire un peu de conversation; il prend donc la lampe pour descendre chez maître Klaas. Au moment où il ouvre la porte, Klaas et Gertrui sont assis à la table les mains jointes, et leur petit fils Albert Burgh lit la prière du soir....

Spinoza s'assit dans un coin, puis, quand la prière fut terminée, il s'approcha de la table, et l'on parla de choses et d'autres. Maître Klaas se plaignait des nouvelles modes qui gâtaient tout; les fabricants de boutons faisaient des affaires de plus en plus mauvaises, parce qu'on en portait toujours moins et encore de fort petits. Spinoza avait des consolations pour tout, et les bonnes gens étaient tout aises de l'entendre.

« Dites-moi donc, dit Klaas, comment cela se fait que vous, qui n'êtes pas encore vieux et avez peu vu le monde, vous sachiez si bien ce que l'homme du peuple a sur le cœur? J'ai été avec vous au bout de huit jours comme si nous avions déjà mangé ensemble un minot de sel. »

Spinoza lui expliqua que le cœur humain est le même dans toutes les circonstances, et que la connaissance de soi-même suffit pour saisir et juger sainement tout ce qui se passe dans le cœur du prochain.

« Quand vous parlez de la sorte, dit dame Gertrui, je me crois à dimanche écoutant le pasteur à l'église. Le feu domine Plancius prêchait tout juste comme cela. N'est-ce pas, Klaas, que je l'ai déjà souvent dit : Notre bon M. de Spinoza a une âme si chrétienne, il n'a rien du tout d'un juif, il n'est pas comme les autres juifs, et il n'est pas juif non plus?

—Geert, quand la langue te démange, il faut que cela sorte, bête ou raisonnable, dit Klaas. Je vous demande pardon, monsieur de Spinoza; l'intention n'est pas méchante.

— Vous savez fort bien ce que je veux vous dire; je dis seulement que vous n'êtes pas comme les juifs, si... si... Enfin vous me comprenez bien.

Digitized by Google

— Oh ! parfaitement, et je n'en suis nullement blessé.

— Chacun garde sa foi, dit Klaas; l'honnête homme peut faire son salut dans toute religion. Nous sommes tous enfants de Dieu.

— Mais toi tu es l'enfant du diable, dit tout à coup le petit Albert, qui avait écouté jusque-là en silence. Tu as crucifié notre Sauveur, et tu iras en enfer. »

Klaas voulut, par-dessus la table qui le séparait de l'enfant, lui administrer un soufflet; dame Gertrui et Spinoza l'en empêchèrent.

« Petit sot, fit la première; ce n'est pas monsieur qui a fait cela, mais d'autres, qui ont eu leur affaire depuis longtemps. »

Spinoza prit le garçon sur ses genoux, malgré sa résistance. Il lui expliqua que ce n'était pas un péché d'être juif, puisque les apôtres et Jésus-Christ lui-même l'avaient été; que sans doute les juifs avaient mal fait de mettre le Christ en croix, mais qu'ils avaient aussi bien souffert, et qu'on ne devait pas expier éternellement des fautes passées.

— Pardon, dit Klaas, vous n'êtes pas tout à fait dans le vrai. Le Sauveur devait nécessairement mourir sur la croix, puisque Dieu le Père l'avait ainsi décidé d'avance, et que par là seulement il pouvait devenir notre Rédempteur. »

— Même selon cette opinion toute calviniste, repartit Spinoza, les juifs seraient doublement innocents. Il ne faut jamais croire, cher Albert, que Dieu damne un homme à jamais. »

Ces derniers mots soulevèrent encore une controverse entre lui et Klaas, particulièrement au sujet de ce texte : « Le Fils de l'homme s'en va là où il a été écrit; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. » Néanmoins on finit par s'accorder là-dessus aussi.

« Pourquoi n'as-tu pas de grande barbe ? demanda Albert, tout en lui caressant le menton avec une certaine crainte. Dans ton pays, tous les hommes ont de longues barbes.

— Dans mon pays ? Où penses-tu donc que je sois né ?

— Mais à Jérusalem, ou peut-être même à Nazareth. Oh ! raconte-moi donc quelque chose de là-bas, cela doit être bien beau.

— Je ne suis pas de Canaan, cher petit; je suis né à Amsterdam, comme toi.

— Tu mens, tu es juif, et tous les juifs viennent du pays de Canaan, n'est-ce pas, grand-père ?

— Il y a longtemps de cela; ils sont avec nous depuis des siècles, et quand le Sauveur reviendra pour fonder le règne de mille ans, il les ramènera tous en Palestine.

Digitized by Google

— Alors je voudrais être juif aussi, pour y aller avec eux.

— Sois, au contraire, content de ne pas l'être, dit Spinoza; il y a bien longtemps que nous attendons le règne de mille ans!

— Comment s'appelait ton père?

— Benjamin.

— Ce n'était pas le fils de Jacob, par hasard? C'était un vilain homme que ce Jacob, et je serais honteux de l'avoir pour aïeul; il a trompé son frère Esaü et son beau-père Laban, et ses descendants ont volé aux Égyptiens leur or et leur argent.

— Ayez donc la bonté de donner une bonne paire de soufflets à ce petit drôle pour mon compte, s'écria Klaas à ces mots.

— Vous n'y pensez pas, dit Spinoza; c'est un petit docteur ferré sur sa Bible; seulement, il faut songer, mon enfant, qu'aujourd'hui il ne reste plus rien aux juifs, ni de l'or des Égyptiens ni du crucifiement du Christ; il faut toujours te rappeler que les apôtres aussi étaient des Juifs.

— Geert, tâche de mettre le petit au lit, sans quoi on n'en finira pas avec lui aujourd'hui. » Et vraiment, c'était fort bien dit à Klaas Ufmrand.

Ce ne fut qu'avec peine que l'enfant se décida à donner la main à Spinoza, mais il ne l'aurait pas embrassé pour tout au monde. La conversation continua encore longtemps, jusqu'à ce que maître Klaas se mit à bâiller de plus en plus ostensiblement, et qu'enfin on se sépara.

« Tu arrives juste aujourd'hui pour assister à une exécution capitale, dit un jour Spinoza à Oldenbourg, qui entrait : j'ai là dans cette boîte un exemplaire monstre d'une araignée porte-croix, que j'ai affamée depuis quelques jours, et en voici une autre dont l'estomac n'est pas moins vide; tu le vois, je m'entends aussi en diplomatie : je veux allumer entre elles une guerre d'extermination. »

Il remplit une cuvette d'eau jusqu'à moitié, dévissa une assiette de plomb de l'établi, la mit sur l'eau et plaça les deux araignées sur cette île improvisée; puis chacun des deux se saisit d'un microscope.

« Vois-tu, dit Spinoza, s'il y avait un esprit indépendant du monde et planant au-dessus de lui, c'est ainsi qu'il regarderait nos luttes terrestres.

— Nous allons donner des noms aux deux champions, dit Oldenbourg : la porte-croix sera Alexandre, l'autre Darius.... Ah! voici Alexandre qui envoie ses avant-postes au loin; Darius prend la fuite;

Digitized by Google

mais il s'arrête, la mer l'entoure. Les voilà qui se reposent! Non, Alexandre se relève, il avance; comme ses bras entourent l'adversaire! celui-ci résiste bravement; ils se soulèvent; comme ils se serrent, comme ils s'étreignent, comme ils se déchirent de leurs trompes! Si je pouvais du moins bien voir leurs yeux! Bravo! Alexandre est renversé, mais ses longs bras attaquent violemment la poitrine écaillée de l'ennemi; il s'est relevé. Ah! comme il presse l'ennemi avec une nouvelle vigueur! Sa défaite n'était qu'une ruse de guerre; voici le moment décisif! Mais non, ils se lâchent.

— Sois tranquille, dit Spinoza, ce n'est qu'un traité de paix, et, l'eussent-ils juré par tous les dieux, ils le rompront, comme les hommes quand ils ont réuni de nouvelles forces pour le combat. N'ai-je pas raison quand je soutiens que tout dépend du point de vue où l'on se place et de la puissance visuelle! Quand des buffles se renvoient sur leurs cornes un tigre furieux jusqu'à ce qu'il gise brisé à leurs pieds, cette lutte n'est pas plus grande que celle que nous observons en ce moment; rien n'est grand, rien n'est petit en soi, nous mesurons les choses à notre vue. Si les hommes n'étaient pas refrénés par une raison supérieure, s'ils se laissaient gouverner par leurs passions animales seules, ils s'anéantiraient, comme ces insectes.

— Vraiment, ces luttes sont grandes comme celles des hommes! Quand dans la bataille mille canons vomissent la mort, quand le sol tremble et que les épées flamboyantes frappent et s'enivrent de sang humain, on se sent si grand par le mépris de la mort, si puissant par la dépense de toutes ses forces, on croit pouvoir soulever le monde de ses gonds. Et qu'est-ce au fond? quelques fourmis se battant parmi des brins d'herbe.... »

Spinoza l'interrompit : « La paix éternelle a déjà trouvé sa fin humaine; tiens, ils préparent leurs armes; allons au combat. »

Les deux amis observèrent en silence le dénoûment du combat; Oldenbourg n'avait pas donné leurs vrais noms aux deux partis : après une courte résistance, l'araignée porte-croix fut dévorée par l'autre, et Darius fut reporté en triomphe de l'île de plomb dans la tente royale, qu'il s'était filée de sa propre substance.

« La langue vulgaire a cependant beaucoup de locutions d'un sens profond, dit Oldenbourg. De deux ennemis qui se poursuivent d'une haine impitoyable, on dit qu'ils se haïssent comme deux araignées.

— Ton seigneur et maître Descartes, dit Spinoza, aurait aussi pu apprendre mainte chose de cette araignée, et il se fût probablement épargné la démonstration fausse d'un principe vrai. Il veut prouver

Digitized by Google

l'existence de Dieu par ce fait que nous, qui avons une idée de lui, nous existons réellement. Premièrement, dit-il, ce qui peut produire le plus grand et le plus difficile peut produire aussi ce qui est moins grand et moins difficile; secondement, il est plus grand de créer et de conserver la substance que les attributs ou les qualités de la substance. Pour moi, je ne sais ce qu'il entend par là. Rien n'est difficile ou facile en soi, abstraction faite de sa cause; il ne nous faut pas d'autre exemple que celui de cette araignée : elle tisse sans effort une toile que l'homme ne ferait qu'avec la plus grande peine; les hommes, de leur côté, font sans difficulté bien des choses qui peut-être seraient impossibles aux anges. Ainsi, que peut-on appeler absolument difficile ou facile? De cette façon, on pourrait encore reconnaître à l'homme l'attribut de l'existence sans le reconnaître à Dieu. Mais l'existence de Dieu se démontre, comme nous l'avons déjà vu, par la nécessité intime et logique de son idée. »

Leur discussion sur ce point dura encore longtemps.

Mais nous sommes assez longtemps restés dans la maisen de Klaas Ufmrand; attendons maintenant que nous puissions accompagner notre Benedict chez Olympia, où l'action va se modifier, sans doute, comme le lieu de la scène.

(*Traduit de l'allemand de* Berthold Auerbach.)

(*La sixième et dernière partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Munich, 25 avril.

Me permettez-vous de revenir en quelques mots sur nos belles fêtes académiques de la fin du mois dernier, dont je n'ai pu que vous envoyer par anticipation le programme dans ma dernière lettre? On peut dire qu'elles ont tenu et même dépassé toutes leurs promesses, et que le jubilé de notre Académie des sciences a été célébré d'une manière tout à fait digne de l'une des premières institutions scientifiques de l'Allemagne. Le roi Louis, qui a tant de titres à la reconnaissance des lettres et des arts, et qui, pour le dire tout de suite, vient encore de doter Munich d'un tableau original de Raphaël, — une *Sainte Cécile*, — le roi Louis a tenu à honneur d'assister d'un bout à l'autre à la première des deux séances solennelles de toutes les classes de l'Académie qui ont eu lieu à cette occasion; il s'est fait présenter les assistants, et s'est entretenu avec plusieurs d'entre eux de la manière la plus gracieuse et la plus obligeante. Le deuxième jour, les académiciens et les savants étrangers ont dîné chez le roi régnant, Maximilien. Le dernier acte de la fête a eu un caractère bien local et bavarois. Nous sommes, vous le savez, de grands producteurs et de grands consommateurs de bière. C'est la boisson nationale, également chère au bourgeois et à l'étudiant, et certainement vous avez entendu parler plus d'une fois de ces séances monumentales et solennelles, de ces *commers* dont l'origine se perd dans la nuit des temps où se réunissait, dans une atmosphère enfumée, la jeunesse buvante et chantante de nos universités. Nos savants, pour faire refleurir un instant les joyeux souvenirs des jeunes années, ont aussi voulu avoir leur *commers*, un peu revu sans doute, corrigé, atténué et orné. Mais le tonneau de bière y était, manœuvré par des brasseurs en costume professionnel, et d'accortes servantes faisaient circuler la liqueur mousseuse parmi l'illustre réunion. Nos vétérans de la science ont pu se croire rajeunis de cinquante ans, et vraiment cet épisode a paru à tout le monde une idée charmante. Aujourd'hui les invités sont de nouveau dispersés, l'Académie a repris ses allures ordinaires, et ces fêtes ne sont déjà plus qu'un souvenir. Ce qui en restera, ce sont les remarquables publications par lesquelles plusieurs des membres de l'Académie ont tenu à les illustrer, et dont je vous ai déjà sommairement transmis les titres. Je crois devoir ici insister de nouveau sur l'importance de ce travail et de la publication de M. le professeur Thomas : *Francisci Petrarcæ Aretini carmina incognita.* M. Thomas n'a pas trouvé, dans les manuscrits de la bibliothèque de Munich, moins de cent quatorze sonnets de l'illustre poëte italien, tant sonnets historiques et politiques que sonnets érotiques. M. Thomas y voit les premiers essais de Pétrarque,

Digitized by Google

le premier jet de son inspiration. La savante introduction dont il fait précéder le précieux volume ne laisse guère de doute sur l'authenticité de ces poésies; sa découverte me paraît appelée à faire sensation, et vous trouverez sans doute assez piquant que l'Allemagne fasse juste en ce moment une restitution d'une telle valeur à la gloire littéraire de l'Italie. Ce fait me rappelle que le roi Maximilien vient justement aussi de commander une galerie de guerriers et d'hommes d'État dont plusieurs ne s'entendaient pas fort bien de leur vivant; elle se composera des personnages suivants : Alfred d'Angleterre, Charlemagne, Gustave Wasa, Richelieu, Sully, Guillaume d'Orange, Frédéric le Grand, Napoléon, Souwarow, l'archiduc Charles, Blucher et Wellington. Vous voyez que la France est assez bien partagée, puisque sur douze noms elle en a trois; je ne parle pas de Charlemagne, que les Allemands revendiquent, et qui en effet appartient à l'Allemagne autant qu'à la France. Ces figures seront peintes sur fond d'or, et réunies dans une des salles du Maximiléum. L'exécution est confiée à M. Pechl.

Pour en revenir aux publications académiques, je vous signalerai encore celle de M. le professeur Müller. Ce sont deux dissertations arabes d'Averrhoës, éditées pour la première fois d'après un manuscrit de l'Escurial; la première traite des rapports de la philosophie et de la théologie, et soutient que les principes philosophiques ne sauraient être en contradiction avec la religion bien entendue; le deuxième est une sorte de dogmatique musulmane éclairée au point de vue de la méthode aristotélicienne. Le volume de M. Kunstmann « sur les découvertes » de l'Amérique, d'après les sources les plus anciennes », est aussi infiniment curieux par les détails qu'il réunit sur les courses des anciens Normands, sur celles de Colno et de Sébastien Cabol.

Un autre ouvrage, qui vient de paraître, obtient ici un succès dont je puis vous parler d'autant plus librement que les préoccupations politiques n'y ont manifestement aucune part; c'est un volume de « Souvenirs » de la princesse Hélène de Mecklenbourg, duchesse d'Orléans. L'auteur est M. le docteur Henri de Schubert qui, après avoir été le professeur de la princesse, est resté jusqu'à sa mort en correspondance avec elle. Il y a là des choses très-touchantes et très-élevées. Voici un fragment de la dernière lettre de la princesse écrit peu de temps avant sa mort :

« Depuis longtemps j'avais l'intention de vous écrire pour vous exprimer toute ma reconnaissance au sujet de votre dernier envoi, qui ne m'est parvenu qu'après un long retard, mais qui ne m'a pas moins causé une joie grande et durable. J'ai lu avec grand intérêt le dernier petit ouvrage qui est sorti de votre plume et médité avec une attention particulière les chapitres où vous parliez de la mort, et de la vie après la mort. Ces pages ne pouvaient me trouver dans une disposition plus convenable que celle où je me sentais après la mort subite de ma chère sœur, la duchesse de Nemours, disposition que j'espère garder tout le reste de ma vie, puisqu'elle est le fruit d'un avertissement sévère qui nous a été donné à tous par cette perte imprévue. La fragilité de cette vie terrestre et la vanité des intérêts mondains n'avaient jamais si fortement frappé mon âme que dans ces derniers mois, bien que souvent déjà la voix de Dieu m'eût parlé haut et douloureusement, et que sa main m'eût montré par des coups soudains le néant de la grandeur humaine et la fragilité du plus pur bonheur terrestre. Dans la disposition où j'étais, mon âme soupirait après une nourriture appropriée, et voici que votre

Digitized by Google

petit livre m'est venu comme une source dans le désert, et m'a consolée, par les exemples instructifs tirés des souffrances et de la mort d'hommes pieux, de ne savoir ce qu'éprouve l'âme au moment de la mort, si elle sent l'approche de Dieu, ou si elle tombe comme dans un sommeil jusqu'au jour de la résurrection, si elle souffre de sa séparation du corps, de ce déchirement qui s'opère entre elle et le monde extérieur, si elle regrette les êtres aimés qui la pleurent, si elle sait ce qui leur arrive dans ce bas monde; ou bien si tout lien est rompu entre ici et là, et si là nous n'aimons plus que le Seigneur, et si dans l'éternité nous ne sommes remplis que de l'unique sentiment de l'adoration, s'il exclut tous les autres et éteint tout intérêt pour ce monde périssable. Toutes ces questions se pressent incessamment dans mon âme, et je voudrais interroger les bien-aimés qui se sont endormis dans la tombe. Leur image est si près de moi, et leur deuil s'élève toujours de nouveau dans mon cœur; mais je ne reçois pas de réponse. Je sais bien que si le Dieu fidèle eût trouvé bon pour nous d'apaiser cette inquiétude naturelle du cœur humain, il nous eût révélé ce qui advient d'une âme après la mort, et nous eût ouvert un regard sur la vie future. Mais cette conviction ne me tranquillise pas, et bien que je sois convaincue que la connaissance de cet avenir doit rester close pour nous, je n'en aspire pas moins plus que je ne saurais dire à un pressentiment de la vie d'outre-tombe. Si vous trouvez que ces aspirations et ces plaintes sont coupables, dites-le-moi ouvertement; si elles sont un manque de foi, que Dieu veuille donc justifier ma foi, pour qu'elle m'apaise et me tranquillise sur le séjour de ceux qui ne sont plus.... »

Qui ne serait ému de cette confession intime et touchante d'appréhensions et d'incertitudes que tout le monde a ressenties? Cette lettre porte la date du 24 avril 1858.

On nous annonce la publication de deux autres correspondances, qui auront aussi leur valeur, et une grande : celle de Gœthe avec les frères Boisserée, et celle de notre célèbre philologue et mythologue Welker avec feu Guillaume de Humboldt.

D. F.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

Les Fabiens, tragédie en cinq actes, par Gustave Freytag. — Leipzig, Hirschel, 1859.

Pendant que la tragédie n'a plus en France que des résurrections intermittentes, elle n'a jamais été plus florissante en Allemagne. Il suffit de rappeler ici le célèbre concours tragique ouvert l'an dernier par le roi de Bavière, et auquel ont été présentées plus de cent pièces, dont plusieurs très-remarquables. C'est encore au progrès des études historiques qu'il faut faire honneur de cette recrudescence. Le fameux vers :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

expression fort légitime de l'ennui que devait faire naître l'incessante reproduction de quelques types de convention, n'est plus de saison, aujourd'hui que l'antiquité, mieux étudiée et mieux connue, a fait voir les contrastes infinis, c'est-à-dire les éléments vraiment dramatiques de sa vie politique et sociale. Pour ce qui est des Romains, par exemple, le théâtre n'en connaissait anciennement que deux variétés : le Romain conspirant pour et le Romain conspirant contre la liberté. C'était bon pour commencer; mais les mêmes caractères, incessamment reproduits, s'aplatissent par la répétition même, et la convention remplace la création. Ces Romains ont justement fini par devenir insupportables. Les vues nouvelles qu'on a aujourd'hui sur l'histoire romaine offrent à la poésie dramatique des situations et des types infiniment plus variés, qui ont déjà donné lieu à des tentatives fort estimables, parmi lesquelles il faut ranger celle de M. G. Freytag.

M. Freytag, connu surtout jusqu'à présent par un grand roman, *Doit et avoir*, dont le succès s'est étendu jusqu'en France, et par une comédie qui figure au répertoire de presque tous les théâtres allemands, *les Journalistes*, s'essaye par *les Fabiens* dans un genre nouveau pour lui, dont il n'a voulu éluder aucune des difficultés. Il s'est évidemment proposé d'enserrer dans le cadre étroit d'une action dramatique toute l'ancienne vie politique de Rome, telle que nous la connaissons aujourd'hui, après les travaux de Niebuhr, de Schwagler et de Mommsen. Il a choisi la famille (*gens*) des Fabiens pour représenter l'orgueil inflexible et oppressif des patriciens; la démagogie turbulente, jalouse, mais fondée en ses griefs, a pour organe le tribun Sicanius. Entre les deux partis, le riche et honnête campagnard Spurius et son fils Icilius représentent le fond sain de la population et les vraies vertus romaines. L'auteur a cru devoir indiquer l'antagonisme

Digitized by Google

des castes par un amour malheureux et contrarié entre le plébéien Icilius et la patricienne Fabia, fille du consul Fabius; mais ce n'est là qu'un épisode secondaire. Voici l'action principale. Le tribun Sicanius est soupçonné d'entretenir des intelligences avec les Véiens, et oppose d'ailleurs son *veto* souverain aux projets de l'aristocratie, représentée par les Fabiens. Tant que dure son mandat, il est inviolable. Les membres, jeunes, emportés, impatients, de la tribu des Fabiens, entreprennent de l'assassiner, et c'est Marcus Fabius, le fils même du consul, qui va tuer le tribun la nuit, dans son lit. A un insigne de la tribu des Fabiens, oublié sur le lieu du crime, on reconnaît bientôt que le coupable est membre de cette tribu. Le consul, qui en est le chef, la rassemble et procède à un interrogatoire. Son fils Marcus se dénonce, pour ne pas laisser soupçonner un de ses parents. Le consul, se souvenant de l'exemple de Brutus, le condamne à mort. Toute la tribu se révolte; le licteur même refuse d'exécuter la sentence, et le consul reconnaît que la loi de la cité est impuissante contre sa tribu. Exagérant beaucoup le dévouement de Décius, il résout en lui-même, de se donner, lui et toute sa tribu, en sacrifice à la sainteté des lois. Les Véiens sont en marche contre Rome; il revendique pour les Fabiens l'honneur de les repousser seuls, se met en marche avec ses gens, livre aux Véiens un engagement désespéré et les défait; mais au lieu de retourner à Rome, il continue à tenir la campagne : il ne faut pas qu'un seul Fabien survive. Aux dernières scènes du cinquième acte, nous trouvons le consul avec les membres survivants de sa tribu sur un rocher, attendant une nouvelle attaque des Véiens. Ses compagnons veulent enfin savoir ses motifs pour courir des chances aussi impossibles; il les leur révèle. Les Véiens arrivent, et les derniers Fabiens sont massacrés, sauf le plus jeune fils du consul, qui survit pour faire revivre sa race. On voit que ce dénoûment est fondé sur une des plus héroïques légendes racontées par Tite-Live.

Nous traduisons ici la dernière partie du cinquième acte. Il suffit, pour la comprendre, de se rappeler que Marcus et Quintus sont les fils du consul Fabius, et que les autres personnages, sauf ceux qui surviennent à la dernière scène, appartiennent aussi à la tribu des Fabiens.

MARCUS.

Comment va le général?

QUINTUS.

Il est assis dans la tente, silencieux et méditant.

MARCUS.

Est-il bon pour toi?

QUINTUS.

Je me tiens serré contre lui, et sa main ne quitte pas ma main.

MARCUS.

Va, pauvre enfant; te voir ici me rend lâche. (*Quintus sort.*)

LUCIUS.

Là-bas, derrière les nuages, est la cité du Tibre, étroite, enfumée, pleine d'insolence plébéienne, de prétentions absurdes et de viles querelles; et cependant, quand je pense à elle, mon œil se trouble.

NUMÉRIUS *se levant.*

Il dit la vérité; écoute-le, tribun militaire.

Digitized by Google

MARCUS.

Qu'est-ce?

NUMÉRIUS.

C'est moi qui te le demande. Que signifie ce jeu de la guerre sans force et sans réalité? Nos débris, dispersés ici et là-bas sur les rochers, ne forment point une armée, à peine une poignée d'hommes, et le combattant est fou qui s'obstine quand le terrain se dérobe sous lui. Notre tribu demande donc à notre chef, avec discipline et respect, par ta bouche, ce qu'il veut, ce qu'il médite.

MARCUS.

Tu oses te glisser dans les conseils du général et lui refuser l'obéissance une deuxième fois! Pense à l'heure où nous l'avons bravé. Nous n'avons plus d'autre droit que celui du silence et de la soumission.

NUMÉRIUS.

Nous sommes des soldats, non des esclaves; ce qu'il entreprend est nouveau, suspect et ténébreux. Nous demandons une réponse.

LE CONSUL, *qui est sorti de la tente pendant ces dernières paroles.*

J'entends; l'orgueil a grandi dans nos âmes, et notre présomption s'est élevée au-dessus du droit et des lois. Nous avons tué et médité la mort, méprisé le droit de la cité et rompu le dernier lien, le respect des aïeux. Dans l'enceinte de nos murs, près des autels, il n'y a plus eu d'espace pour nos courages révoltés, plus de honte de ce qui est défendu, plus de frein pour nos cœurs farouches. Je vous ai donc conduits dans le désert, transporté vos foyers dans la forêt, sur les rochers, et vous ai voués aux dieux infernaux. Quiconque porte ici les armes est condamné à mort, et, moi vivant, nul ne retournera au Tibre. Nous avons dit adieu à Rome.

MARCUS.

Vous vous regardez, Fabiens! vos joues pâlissent. Ne vous étonnez pas. C'est que nous sommes d'une race grande, unique; nous sentons autrement que le vulgaire, qui aime tout simplement ses amis et hait ses ennemis. Même pour nos funérailles, il nous faut de nouveaux jeux et des cadavres sanglants. Oh! mes cousins, Caïus et toi, Lucius, enfants, vous avez été trop attachés à l'ami que la malédiction a frappé. Me voici, moi qui vous ôte la vie. La foule des morts se lève contre moi, leur regard me lance des menaces, leurs mains crispées ramassent de la poussière et la lancent contre moi. Accablez-moi, c'est moi qui vous ai tués, moi l'assassin de ma race! Un frère aussi! et toi, et toi, consul! que viens-tu faire ici, consul? Pas cela, seigneur, pas cela! Jette-moi dehors, et épargne ceux qui survivent. Ne siége pas ici comme les juges du sombre Tartare. Que le soleil et les étoiles ne voient pas ce spectacle.

LE CONSUL.

Je blâme tes plaintes; supporte ce que nous avons mérité. (*Il se détourne et se tient immobile.*)

NUMÉRIUS.

Nous serions ici comme des renards pris au piége! Toi vivant, nous ne devons pas retourner à Rome, as-tu dit? Eh bien, toi aussi, tu es mortel. (*Il tire son poignard.*) Une race de princes doit-elle disparaître de la terre parce que la folie

s'est emparée du chef? Le salut de la race est le suprême devoir; mort à qui le compromet! Je le sais, il est voué à l'exécration, celui qui tue le chef de sa race. Mais je le ferai, moi; je le tuerai, et me tuerai après lui. En est-il parmi vous qui veuillent retourner dans leurs foyers, prendre une femme, assurer notre descendance et maintenir le droit de notre race abandonnée, je les affranchis de cette tyrannie.

CAÏUS.

Là-bas est le rocher de Véies; nous sommes des soldats, et celui que tu menaces est notre général.

SEXTUS.

Le sang de nos frères nous tire vers l'abîme. Que notre fin soit grande comme notre malheur.

LUCIUS.

Insensé celui de nous qui songerait à la couche nuptiale. Les enfants qu'il aurait le traiteraient de lâche et lui cracheraient à la face.

NUMÉRIUS.

Soit, nous sommes au bout.

LUCIUS *criant vers le Consul.*

Nous allons mourir, non pas de ta malédiction, seigneur, mais parce que nous voulons obéir au chef de notre race, et que la fidélité jusqu'à la mort est le devoir des braves. Tu nous as rassemblés ici comme des victimes, tu nous as sacrifiés au droit public. Eh bien, nous supportons ce qui nous affranchira même de toi. Mais notre expiation sera libre, nous mourons parce que nous le voulons, libres comme nous avons vécu. (*On entend le son des trompettes derrière la scène.*)

LE CONSUL *revenant lestement sur le devant de la scène.*

Et moi avec vous.

NUMÉRIUS.

Sus, voilà les Véiens; aux armes!

QUINTUS *accourant.*

L'ennemi! l'ennemi! il descend du rocher....

LE CONSUL.

A moi, mon fils! En avant, sang de mes aïeux!

LES FABIENS *brandissant leurs lances.*

Ta race, qui va mourir, te salue, général! (*Ils sortent par le fond.*)

LE CONSUL *à voix basse.*

Les petits-fils de mes pères, que j'ai vus naître et grandir, ils tombent avant le temps! (*Haut.*) Appelle ton frère.

QUINTUS.

Sus, Marcus, en avant! (*Il tire son épée et regarde vers le fond de la scène.*)

MARCUS *entrant.*

La place est vide; la vengeance est à sa fin. (*Montrant Quintus.*) Mais pourquoi celui-ci, celui-ci?... et pourquoi toi-même?

LE CONSUL.

Tu le demandes? Je suis un Fabien comme toi et comme lui. L'orgueil qui t'a

Digitized by Google

mis le poignard à la main, c'est moi qui l'ai cultivé dans ma race. J'étais trop fier de l'éclat de notre maison, trop fier des vertus de mon fils, et je vécus aveugle, et la destinée me frappa; et quand je prononçais contre toi une sentence de sang, j'en ajoutais une contre moi-même dans mon cœur.

MARCUS.

Tu as agi comme un dieu, nous comme des coupables. Tu m'as aimé, tu nous as tous aimés; tu as plus aimé le devoir, et c'est encore le devoir qui te fait mourir ici avec nous.

LE CONSUL *très-agité.*

Oh! ne crois pas que ma force soit sans bornes. Ne devines-tu pas la tempête qui dévaste mon âme? Marcus, mon pauvre fils, ne vois-tu pas le cœur blessé de ton père?

MARCUS.

Je l'entends de nouveau tomber de tes lèvres, la douce parole d'amour, ô mon père! (*Il l'embrasse.*)

LE CONSUL.

Mon fils! mon héros!

QUINTUS.

L'ennemi accourt!... aux armes!

LE CONSUL.

Arrête! le dernier embrassement encore, mon fils!

MARCUS.

Sauve celui-ci. Sa faute est légère. Un sourire pour les dieux.... Un frère bien-aimé! (*Il sort.*)

LE CONSUL *écoutant le bruit de ses pas.*

Son pied rapide s'éloigne... Il a disparu.... Ah! voilà son cri de guerre!... Le même cri encore une fois!... Oh!... L'un après l'autre le vieux loup jette ses petits aux chasseurs étrangers! Et toi aussi maintenant, mon dernier. Malheur à moi, ma résolution fléchit, mes pieds tremblent et mon cœur se brise. Je ne suis rien, rien qu'un père désespéré. Épargnez, dieux, épargnez la dernière victime. Sauvez cet enfant, effacez de lui la malédiction! Arrière, mon fils, arrière!

QUINTUS *enlaçant son père.*

Je ne te laisse pas.

SISENNE, *licteur de Fabius, qui s'était jusque-là tenu au fond, arrive en criant :*

Qui va là?

ICILIUS *entrant.*

Rome et ses dieux. Où est le consul, où sont les Fabiens?

SISENNE.

Cherche dans le ruisseau sanglant dont les flots roulent vers le Tibre. Ils raconteront au peuple comment sont morts ses princes. Ceux qui survivront, les voici.

ICILIUS.

O fête épouvantable de la mort!

LE CONSUL.

Sauve mon fils et sois béni.

Digitized by Google

QUINTUS *embrassant les genoux du consul.*

Je meurs avec mon père.

ICILIUS *l'arrachant et le jetant à un de ses compagnons.*

A cheval, à cheval! enlevez-le à la mort!

LE CONSUL.

Il est sauvé, il vivra! Tu retournes aussi avec la bénédiction d'un père.

ICILIUS.

Je voulus plus autrefois; maintenant, je ne veux que combattre avec toi. (*Les Véiens font irruption sur la scène.*)

UN VÉIEN.

Triomphe! triomphe! Mort au consul!

ICILIUS.

Mort à toi-même! (*Il le tue; l'ennemi recule.*)

LE CONSUL *tirant le glaive.*

Va, licteur, et ouvre-moi le chemin vers la tombe.

SISENNE *brandissant sa hache.*

Place au consul de Rome! place, coquins! (*Ils vont vers le fond de la scène. — Mêlée. Trompettes hors de la scène.*)

LE CONSUL VIRGINIUS *arrivant avec un groupe de Romains.*

En avant, Romains, sus à l'ennemi! Jetez-les à bas! précipitez-les dans le ruisseau.

QUINTUS *avec Spurius, père d'Icilius, et d'autres Romains.*

Par ici, mes amis!

ICILIUS *rentrant en scène blessé.*

Victoire! mon père, victoire! Ainsi meurt un citoyen. (*Il tombe.*)

SPURIUS *agenouillé.*

O mon fils! ô mon fils!

VIRGINIUS.

Le consul de Rome est étendu à côté de son licteur. Pleurez, citoyens, le plus grand des Romains n'est plus. La maison des Fabiens est descendue dans la tombe. Voici, près du cadavre de son père, le dernier de sa race. Je pose les mains sur la tête de l'orphelin, et je supplie les dieux : Suscitez en lui une nouvelle race de princes, forts comme ses aïeux, droits et sévères, et fidèles serviteurs de la loi.

T. D.

Digitized by Google

EXPOSITION UNIVERSELLE HISTORIQUE DE L'ART ALLEMAND A MUNICH (*Die deutsche allgemeine historische Kunst-Austellung zu München im Jahre*, 1858), par M. J. Gross, 1 volume in-12. — Munich, librairie Leutner, 1858.

Il nous semble que l'auteur surfait un peu, tant au point de vue allemand qu'au point de vue général, l'importance de cette exposition, qui n'a pas tout à fait répondu à l'attente excitée. Cette réserve faite, il y a beaucoup à louer dans les aperçus critiques de M. Gross. L'auteur divise en trois phases l'évolution de l'art allemand depuis sa dernière renaissance : phase hellénique, phase religieuse ou romantique, et phase réaliste. La phase hellénique est principalement caractérisée par Carstens. La qualification de réaliste, donnée à la troisième phase, et qui ailleurs pourrait passer pour un stigmate de décadence, peut passer en Allemagne pour une réaction heureuse. Tout dépend ici du point de départ, et c'est vraiment le cas de dire avec Pascal : « Vérité en deçà, erreur au delà ! » Quand on s'est fourvoyé dans les nuages, on fait bien de redescendre sur le sol.

T. D.

HISTOIRE CONTEMPORAINE, France 1815-1830, Autriche 1830-1848 (*Zeitgenœssische Geschichten*), par M. A. Schmidt, professeur à Zurich, 1 vol. in-8°. — Berlin, Duncker et Humblot, 1859.

Le lecteur se demandera sans doute pourquoi M. Schmidt a pris l'histoire d'Autriche seulement depuis 1830 et n'a pas conduit l'histoire de France jusqu'en 1848. M. Schmidt a négligé de répondre à cette question dans sa préface. Son livre a de la valeur, parce qu'il repose en grande partie sur des rapports confidentiels envoyés à Berne par M. de Tschann et M. d'Effinger, ministres de la Confédération helvétique à Paris et à Vienne. Mais comme M. de Tschann est resté ministre à Paris longtemps après 1830, on ne s'explique décidément pas pourquoi M. Schmidt s'est arrêté à cette époque. Peut-être se réserve-t-il de continuer, et la critique ne peut que l'y encourager. Son ouvrage est écrit dans un esprit sagement libéral. Nous avons particulièrement remarqué dans la première partie quelques détails curieux sur la formation du ministère Polignac, et dans la seconde un chapitre des plus intéressants sur le duc de Reichstædt.

A. V.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Nous empruntons au dernier cahier des *Geographische Mitteilungen* (3e de 1859) les nouveaux détails qui suivent sur l'expédition de MM. Barton et Speke dans l'Afrique centrale :

« Le lac d'Ujiji doit être long environ de deux cents milles anglais et large de vingt-sept. D'après les indications de M. Malte-Brun, dans les *Nouvelles Annales des voyages* (février 1859), il est situé entre le quatrième et le huitième degré de latitude sud, entre le vingt-quatrième et le vingt-sixième degré de longitude

ouest de Paris, a deux îles et reçoit deux fleuves, l'un à son extrémité nord, l'autre à son extrémité sud. Comme nous l'avons déjà dit, Barton parle de quatre lacs, et non pas d'un seul, comme il résultait des travaux de Cooley et de Rebmann, mais on ne dit pas si ces quatre lacs occupent ensemble l'espace qu'on avait cru pouvoir attribuer au Nyassa de Cooley ou à l'Uniamesi de Rebmann; on assure seulement que le lac proprement dit de l'Afrique centrale est situé à une ditance considérable au nord du lac Ujiji, exploré par Barton et Speke, à peu près sous l'équateur, et que Speke se propose de pénétrer jusque-là. Ce qui est du plus haut intérêt pour la géographie du continent africain, ce sont les déterminations hypsométriques desquelles il paraît résulter que, dans ces latitudes comme dans celles explorées par Levingstone, l'intérieur se compose d'un bassin entouré de bords élevés et dans lequel se développe un système considérable d'eaux dormantes et courantes. Les plus hautes montagnes franchies et mesurées par les voyageurs étaient de cinq mille pieds anglais; l'élévation du lac Ujiji, au contraire, ne comporte que dix-huit cents pieds. L'intérieur de l'Afrique méridionale s'abaisse donc considérablement des sources du Zambèse vers l'équateur, car le lac Ujiji est, en nombres ronds, situé de trois mille pieds plus bas que le lac Delolo, source du Lib, et de deux mille pieds plus bas que le lac Ngami; comparé aux positions prises au nord de l'équateur, on le trouve à peine de mille pieds supérieur au lac Tsad.

» Les voyageurs ont rencontré les plus grandes difficultés; ils ont notamment souffert de la piqûre d'insectes venimeux, et présentent le climat comme très-défavorable. Le capitaine Barton fut dangereusement malade d'une piqûre à l'oreille d'un de ces insectes, faillit perdre les yeux, devint tout à fait incapable de marcher, et dut se faire porter par les indigènes. Le capitaine Speke eut des mésaventures semblables; avec cela, les ânes chargés des bagages de l'expédition moururent pour la plupart, et presque tous les indigènes qu'ils avaient engagés les abandonnèrent.

» D'après les dernières nouvelles, le capitaine Barton regagnait la côte, tandis que le capitaine Steke s'était tourné pour atteindre le nord.

» On a reçu à Philadelphie, aux États-Unis, des nouvelles de du Chaillu, cet autre explorateur de l'Afrique équatoriale, qu'on commençait à tenir pour mort. Une importante collection d'objets d'histoire naturelle envoyés par lui est parvenue à Philadelphie. Du Chaillu l'a recueillie sur les bords du fleuve Keme et de ses affluents, l'Ogobaï et le Rembo-orengâ; ce dernier nom est nouveau, et le fleuve en question ne se trouve encore mentionné sur aucune carte. »

DÉCOUVERTE D'OR DANS L'AUSTRALIE DU SUD.

L'Australie du Sud paraît destinée à prendre sa part dans la production d'or qui a donné une si grande importance aux colonies ses voisines. La nouvelle de la découverte de veines d'or dans quelques montagnes de quartz, qui aurait été faite par M. Stuart dans son dernier voyage d'exploration, n'est sans doute pas encore confirmée; mais il est certain que l'an dernier on a découvert sur les rives de Murray, non loin des limites de l'Australie du Sud, des gisements d'or, dont les trois colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria et de l'Australie du

Digitized by Google

Sud auront probablement chacune leur part. La découverte est due à un nommé Morgan, qu'on tint d'abord pour fou et qu'on n'écouta pas; Morgan ne s'en formalisa pas, et montra sa bonne humeur en appelant *Madmani flat* le terrain où se trouvent maintenant ses riches lavages d'or. La contrée tout entière s'appelle Indigo; et comme jusqu'à plusieurs milles au-dessus et au-dessous elle présente absolument le même caractère géologique, et qu'on a trouvé aussi de l'or dans le district Adelang, près du Murrumbidgee, on suppose que le noble métal se trouve dans tout le bassin du Murray et du Murrumbidgee. A Indigo, l'or se trouve aussi bien dans le sable que dans des roches de quartz; on a fait sauter de ces dernières environ cinquante tonnes; mais les machines manquent encore; et tant que le lavage donnera de riches résultats, l'exploitation du quartz ne prendra guère de développement. L'émigration est déjà considérable vers le nouvel Eldorado; des boutiques et des hôtels s'élèvent, et on annonce la publication d'un grand journal. Comme Indigo a son meilleur débouché vers la mer par le Murray, la nouvelle exploitation profitera surtout au commerce de l'Australie du Sud, et favorisera la colonisation des rives du Murray. Dans les premiers temps, les mineurs eurent naturellement à souffrir beaucoup du manque de vivres, notamment de pain; enfin on bâtit deux fours, mais l'un d'eux s'écroula au bout de quelques jours, lequel incident y produisit plus d'émotion qu'ailleurs un tremblement de terre.

(*Extrait du Journal de géographie générale. Zeitung für allgemeine Erdkande*, livraison de février.)

Une visite a Corfou et a Céphalonie en septembre 1858 (*Ein Besuch auf Corfu und Cephalonien*), par Albert Mousson, 83 pages grand in-8°. — Zurich, Schulthen, 1859.

Cette intéressante petite relation est presque un écrit de circonstance, après que des incidents récents ont ramené l'attention sur les îles Ioniennes. L'auteur, naturaliste connu et estimé, a visité Corfou, la principale des îles Ioniennes, et Céphalonie, la plus montagneuse, la plus sauvage et la moins connue du groupe, et s'est proposé d'en donner une fidèle et complète esquisse; en quoi il semble avoir parfaitement réussi, car il en est des descriptions comme des portraits : on sent leur fidélité sans avoir besoin de voir l'original. L'auteur a consacré quelques paragraphes spéciaux aux cartes topographiques des îles, à la littérature de son sujet, à la loi foncière en vigueur dans les îles; au général Dufour, qui figure ici parce que, de 1810 à 1814, il a dirigé les fortifications de Corfou, quand les îles Ioniennes faisaient partie du système français; aux mollusques de la côte, et enfin au moulin d'Argostoli en Céphalonie. Ce moulin, le seul de son genre dans l'île, où il n'y a aucun cours d'eau douce, est mis toute l'année en mouvement par un courant marin, que les mouvements de la marée fortifient naturellement, et qui va se perdre dans quelques fentes de rochers, sans qu'on ait pu en suivre jusqu'à présent le cours jusqu'au bout. Au point de vue ethnographique et politique, M. Mousson ne voit aucune raison pour que les Ioniens ne soient pas comptés avec les Grecs.

A. V.

Digitized by Google

PAYSAGES ET MOEURS EN ITALIE (*Bilder italienischen Landes und Lebem*), par Otto Speyer, en 2 volumes in-8°, le premier seul a paru. — Berlin, Mittler, 1859.

L'attention que l'Italie a anciennement exercée sur les peuples du Nord subsiste encore chez les Allemands de nos jours, mais elle se manifeste d'une manière moins sauvage et plus agréable. On connaît la passion de Gœthe pour le pays *où les citrons fleurissent, où dans le feuillage sombre éclate l'or des orangers*. Cette passion est partagée par beaucoup d'écrivains, et c'est peut-être aux Allemands que l'on doit les descriptions, non pas les plus brillantes, mais les mieux senties de l'Italie. Il suffit de rappeler ici les noms de M. Gregorovius, qui, après de nombreuses études sur l'Italie, vient de publier le premier volume d'une histoire de Rome du cinquième au sixième siècle, et de M. Paul Heyse, auquel son admiration pour un grand poëte italien, et par conséquent antiautrichien, a récemment failli faire un mauvais parti parmi ses compatriotes. M. Otto Speyer est manifestement aussi un de ces Septentrionaux qui ont la nostalgie du Sud, et il a le talent de la communiquer au lecteur par ses charmantes esquisses. C'est la Toscane, où l'auteur a séjourné de 1847 à 1853, c'est ce jardin de l'Italie qui remplit le premier volume. L'art, le paysage et les mœurs populaires tiennent une place égale dans ce volume, où l'auteur nous conduit de Florence à Livourne, de Livourne aux Apennins et aux Maremmes.

Le deuxième volume parlera de Rome, de Naples et de la Sicile.

A. V.

GROTTES SOUTERRAINES DANS L'AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

Nous empruntons la notice suivante à la *Revue générale de géographie* (Zeitschrift fur allgemein Erdkunde) de Berlin, qui elle-même l'a extraite d'un journal australien. Sur les pâturages de M. Robertson, à vingt-cinq milles au nord de Penoles, on trouve, au milieu d'un pays de marécages et de sable, une série de grottes dont l'éclatante et mystérieuse beauté fait un singulier contraste avec l'aspect désolé de la contrée. On pénètre dans ce monde souterrain par un rond placé au haut d'un monticule de sable. Du bord de la cavité, un sentier de vingt-cinq pas conduit le visiteur sous une roche où il se trouve à l'orifice d'une chambre naturelle, basse, carrée, parfaitement éclairée par une large ouverture qui se montre du côté opposé à l'entrée, et remplie des ossements naturels les plus merveilleux. On se croirait soudain transporté dans une cathédrale gothique; de nombreuses stalactites à moitié terminées peuvent figurer les fidèles agenouillés. Les murs sont très-réguliers, sauf que vers le sol ils se retirent en arrière, de manière à former une ligne concave tout alentour. Dans cet espace se trouvent les plus singulières formations, principalement des piliers tantôt réunis en groupes, tantôt isolés comme les colonnes d'un temple grec. A l'autre bout de la grotte, s'élève une immense stalactite qui semble porter toute la voûte; elle a environ dix pieds de diamètre, ressemble tout à fait à une colonne artificielle, et comme elle décompose la lumière qui la traverse, elle brille des plus belles couleurs, bleu, vert, violet, blanc et jaune d'or. Elle s'élève sur une espèce de

Digitized by Google

plate-forme composée de petites stalactites que des concrétions successives ont fini par réunir en masse. La longueur de la grotte peut être de cent quatre-vingts pieds, sa largeur de quarante-cinq et sa hauteur de seize.

Si on fait le tour du pilier principal, on aperçoit l'ouverture dans la voûte par où pénètre la lumière. Cette ouverture provient de l'éboulement d'une pierre calcaire, dont les débris sont déjà couverts de plantes grimpantes. Là se trouve aussi l'entrée de la deuxième grotte, plus petite que la première, mais plus peuplée encore de stalactites, et à la fin de laquelle on aperçoit également une ouverture produite par l'effondrement d'un toit de pierre. Il y a encore une troisième et une quatrième grotte dans cette dernière, les blocs de pierre abondent plus que les stalactites, mais quand on se retourne pour la quitter, on aperçoit à droite une cavité plus riche que toutes les autres grottes en stalactites. On croit entrer dans un palais d'hiver avec des cascades et des fontaines gelées, tombant sur les corps organiques; l'humidité, principe de ces formations, les préserve de la décomposition.

Toutes ces grottes contiennent une grande quantité d'os d'animaux, la plupart appartenant à une bête de la classe des rongeurs, d'autres à des variétés du *formica leo* et du chat indigène. Il est difficile d'expliquer l'agglomération de ces débris.

Tout le district où se trouvent ces grottes souterraines se compose de roche calcaire contenant des pétrifications.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

Les lettres françaises viennent encore de faire, par la mort de M. Alexis de Tocqueville, une de ces pertes qui ne sont point aisées à réparer. M. de Tocqueville s'était assuré l'estime du public et des penseurs par des travaux du premier ordre, qui restent malheureusement inachevés. Tout a été dit sur le mérite de *la Démocratie en Amérique*. Quant à son autre ouvrage principal, *l'Ancien Régime et la Révolution*, il était sinon supérieur, du moins plus utile encore et plus nécessaire, et c'est une grande amertume de songer qu'une mort si prématurée ne lui ait pas laissé le temps de terminer ce monument d'une pensée éclairée et patriotique. On a beaucoup et fort bien raconté la révolution, on l'a beaucoup et justement exaltée; en somme, cependant, on ne l'a suffisamment ni étudiée ni comprise. La plupart des historiens français obéissent à une pensée fataliste infiniment commode sans doute, mais souvent démentie par les faits dans le cours de l'histoire. Ils appliquent dans toute la force du terme, à toute l'histoire de France, l'ancien *Gesta Dei per Francos :* tandis que tous les autres peuples ont plus ou moins marché au hasard, le peuple français seul a, dans cette hypothèse, suivi une ligne constamment droite, et accompli un développement normal et progressif, dont le dernier terme a été la Révolution. Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Robespierre, sont les ouvriers de la même œuvre, les incarnations de la même idée; quoi qu'ils aient fait, ils sont absous, le but vers lequel ils marchaient avec ou sans conscience est leur justification et leur glorification. Cette philosophie de l'histoire serait irréprochable si elle n'était affligée d'une contradiction fondamentale. Si le génie français avait évolué d'une manière normale, il n'y eût pas eu de révolution, et la façon violente et terrible dont les idées nouvelles sont entrées dans le monde serait un phénomène sans motif et sans excuse.

M. de Tocqueville savait que l'évolution française a été plus complexe, et il avait commencé à le dire avec beaucoup d'autorité. Il ne faut pas assurément que les peuples se méconnaissent, pas plus que les individus; mais ce n'est pas non plus le défaut où tombent d'ordinaire les uns et les autres. Le patriotisme et le sentiment personnel se complaisent volontiers dans une certaine exagération, et il est bon qu'il en soit ainsi: mais la philosophie de l'histoire est tenue à des vues plus modérées et plus impartiales si elle ne veut tomber dans un optimisme vulgaire. Tout n'est pas dit quand on a prononcé le grand mot de progrès, qui n'est d'ailleurs constamment vrai que si on l'entend de l'humanité en général. Il y a là-dessus des pages excellentes, quoique trop courtes, dans un récent opuscule

Digitized by Google

de M. Littré, programme sommaire, mais éloquent et substantiel, des doctrines qui ont subjugué sa pensée. La doctrine positive est bien séduisante quand c'est M. Littré qui l'expose. Nous devons cependant reproduire ici, avec toute la déférence due à un tel maître, les réserves que nous avons déjà eu occasion de formuler plusieurs fois. En retranchant l'infini des spéculations humaines, la philosophie positive enferme l'esprit dans des limites malheureusement trop réelles sans doute, mais qu'il sera toujours dans sa nature de vouloir franchir. Nous trouvons aussi que M. Littré n'est pas assez juste envers le panthéisme allemand, avec lequel sa philosophie a tant de points de contact. Le panthéisme allemand croit aussi que « *dans ce que nous connaissons*, il n'y a rien de plus compliqué » ni de plus élevé que l'être collectif humanité. » Il pose aussi le conflit entre » l'immanence et la transcendance »; il enseigne aussi « que l'humanité, dans » son enfance et sa jeunesse, a été régie par les lois de la transcendance, et » qu'elle le sera dans sa maturité par les lois de l'immanence, » — « que son rôle est » d'assurer l'ascendant de l'homme sur la nature, d'étendre son empire sur la » planète et de déterminer l'équité sociale. » Enfin il revendique aussi pour lui ce privilége de la justice objective, cette faculté de rendre compte des conceptions antérieures ou contemporaines que M. Littré attribue à la philosophie positive; il reconnaît qu'elles ont toutes leur origine « dans les conditions essentielles » de la psychologie collective et de l'évolution historique, qu'elles ne sont ni une » déviation, ni un caprice, ni une erreur, et que leur justification est entière » dans les voies du genre humain »; et en ce qui touche particulièrement la philosophie positive, il se gardera bien d'y voir « une perversion de l'esprit qui » s'égare on ne sait pourquoi, ou une permission de la Providence, dont le juge- » ment est impénétrable. » Il s'empressera de reconnaître au contraire une doctrine fort voisine de lui-même et qu'il embrasse tout entière, et une manifestation légitime de la conscience que l'humanité a obtenue d'elle-même par son évolution historique.

Dans cette philosophie supérieure que plusieurs écoles essayent de faire prévaloir aujourd'hui, et qui est, nous le croyons fermement, la pensée même du dix-neuvième siècle, dans cette conception nouvelle du monde, pour employer l'expression de M. Littré, toute hostilité disparaît contre le passé, comme l'indique déjà cette belle pensée de madame de Staël : « Comprendre, c'est pardonner. » Ce n'est même que par la profonde investigation du passé que l'esprit est arrivé peu à peu à se saisir et à se connaître. Aussi le courant qui nous emporte vers des horizons nouveaux ne nous éloigne-t-il pas pour cela des horizons anciens. L'humanité, comme Bios, porte continuellement ses richesses avec elle et n'en sacrifie aucune. Jamais une plus pénétrante application, un zèle plus intelligent n'ont été consacrés à l'étude des anciennes manifestations des anciens monuments de l'esprit. L'érudition critique fait merveilles. La *Philosophie de saint Thomas d'Aquin*, par M. l'abbé Cacheux, ouvrage honorablement mentionné par l'Académie des sciences morales et politiques, nous paraît mériter une place distinguée dans cet ordre de recherches. C'est un exposé consciencieux et systématique du grand docteur du moyen âge. Ajoutons que, dans sa préface, M. l'abbé Cacheux manifeste sur l'accord de la révélation et de la raison une manière de voir contre laquelle il s'élève de fortes objections dans les deux camps, qui n'est peut-être pas à l'abri de toute contradiction, mais qui témoigne bien certainement de dispositions libérales et éclairées.

Digitized by Google

La philosophie est partout aujourd'hui, même dans la poésie. Aux époques de maturité, la poésie n'a plus le droit d'être naïve, sous peine d'être affectée et de paraître enfantine; il faut que le poëte sache ce qu'il veut, comme tout le monde, et qu'il se rende compte de ses aspirations; règle essentielle que la poésie française du dix-neuvième siècle, si éminente d'ailleurs et si illustre, n'a pas toujours suffisamment observée. Elle a trop jonglé avec les beaux mots, avec les idées hautes, et, dans ses plus belles œuvres, il n'est pas toujours aisé de découvrir la conviction intime et raisonnée de leurs auteurs. Les idées les séduisent comme la lumière ou les fleurs attirent les papillons. C'est, au lieu d'une gravitation régulière, le même vol incertain et incessamment détourné de son caprice fugitif par de nouvelles préférences. L'autorité, la liberté, la foi, le scepticisme, le patriotisme, le cosmopolitisme ont été trop souvent de notre temps de simples et fastidieux thèmes de rhétorique. Ce nous sera toujours une vraie joie de signaler des œuvres où se manifeste, sous une noble forme, une conviction quelconque, sincère et sûre d'elle-même, et c'est une joie que nous pouvons nous permettre en annonçant un volume qui est presque un début, les *Petits Poëmes* de M. Édouard Grenier[1]. Quelques-unes des inspirations distinguées, réunies sous ce titre trop modeste, avaient paru dans des recueils périodiques; nous avons lu les autres pour la première fois. En quelques endroits le fond nous a paru supérieur à la forme, ce qui est un défaut, mais bien moindre que le défaut contraire. *La Mort du Juif errant* et *l'Elkovan* charment tout le monde par des qualités diverses. *La Vision*, composée dans le rhythme dantesque et où l'auteur évoque l'ombre même du grand exilé de Florence, fera vibrer dans tout cœur bien né les cordes les plus sympathiques.

Un illustre et fécond écrivain, madame George Sand, nous donne trois œuvres nouvelles presque à la fois, deux romans : *Elle et Lui*[2] et *Narcisse*[3], et une pièce de théâtre, *Marguerite de Saint-Gemme*. Tout le monde sait qu'*Elle et Lui* sont des révélations intimes auxquelles le frère de *Lui* oppose en ce moment d'autres révélations, sous la forme d'un autre roman, dans un autre recueil périodique. Quant à *Narcisse*, on ne sait trop qu'en faire, ni s'il y faut voir un simple jeu de l'imagination, ou une de ces thèses sociales auxquelles madame Sand s'est parfois appliquée pour les orner plutôt que pour les résoudre. La donnée rappelle des données paradoxales déjà mises en œuvre par l'auteur, et les figures nous semblent des reproductions un peu effacées d'anciennes connaissances. L'héroïne, noble et dévote, partage ses affections entre un comédien ambulant et un limonadier de chef-lieu d'arrondissement. Il faut assurément un grand talent, une grande subtilité pour rendre un pareil sujet à moitié vraisemblable, et madame Sand le fait presque accepter. Nous préférons toutefois la pièce qu'elle vient de faire représenter au Gymnase, œuvre délicate et soutenue qui repose sur une situation vraie et neuve. Ce n'est que justice d'ajouter qu'elle est jouée dans la perfection.

Mais le vrai, le grand succès de ce mois au théâtre, c'est le *Pardon de Ploërmel*. Nous arrivons un peu tard pour le constater, et certes nous n'y contribuerons plus en rien, car il a été assuré dès le premier jour, bien qu'il faille tou-

[1] Paris, Charpentier.

[2] Publié dans la *Revue des Deux-Mondes*.

[3] Paris, Hachette.

Digitized by Google

jours plusieurs auditions pour bien saisir et comprendre l'œuvre de ce maître. Nous avons entendu dire que *les Huguenots* même, ce chef-d'œuvre si vrai, si profond, si complet qu'on n'y peut concevoir ni addition ni retranchement, ont trouvé aux premières représentations le public plus surpris, plus étonné que charmé. Il n'est personne aujourd'hui qui ne le comprenne, et qui même ne comprenne par lui, autant que par la meilleure histoire, le règne des Valois et la Saint-Barthélemy, tant il est vrai que l'oreille a besoin d'éducation et qu'il ne faut jamais prendre pour des jugements définitifs les répugnances qu'elle manque rarement de manifester pour les nouveautés musicales. Mais cette fois il y a eu, à côté des intentions profondes et des surprises harmoniques, des inspirations si heureusement trouvées, que les simples ont pu admirer tout de suite tandis que les compétents et les savants s'extasiaient sur les combinaisons d'une science prodigieuse, toujours sûre d'elle-même et de l'effet nouveau, inattendu qu'elle veut produire. La seule critique que nous voudrions faire, et qui a déjà été faite, porterait sur le choix du poëme, que la musique déborde constamment et par tous les côtés. Si M. Meyerbeer a fait la gageure de réussir en dépit des livres, il a pleinement réussi.

Une éminente artiste, madame Szarvadi (Wilhelmine Clauss) s'est fait entendre deux fois à la salle Pleyel avec le succès qui ne lui fait jamais défaut, et qu'elle mérite doublement, et par le choix des maîtres qu'elle interprète et par les qualités de son interprétation. On s'élève beaucoup et justement contre les envahissements du piano, mais on s'empresse de l'absoudre quand il est gouverné par de telles mains.

A. N.

La *Revue germanique* manquerait à son devoir si elle ne s'empressait d'accueillir et de proclamer tous les talents qui, à quelque ordre qu'ils appartiennent, viennent d'Allemagne demander à Paris la consécration d'une critique de choix. M. Hans de Bulow, dont nous avions annoncé le prochain concert, pouvait se passer de ce patronage. Il est patronné par lui-même, par son incomparable exécution. Nous avions annoncé un maître du piano, en même temps qu'un musicien consommé. L'épreuve est faite, et certes nous n'avons pas à marchander sur la qualification. L'artiste est si complet, si véritablement supérieur, qu'il anéantit en lui le virtuose. La *virtuosité*, — que le ciel nous en garde! — se soumet l'art, elle en fait un moyen à son profit. Pour faire briller l'individu, elle se subordonne les œuvres qu'elle ne devrait qu'interpréter avec respect et vérité. Le rare mérite de M. de Bulow, c'est qu'il met son talent, absolument parfait, au service des œuvres qu'il interprète, au point que piano et pianiste disparaissent pour ne laisser voir que l'art, la composition, le génie du maître qu'il interprète. C'est d'un bon exemple, mais difficile à suivre. Il faut avoir pour cela une intelligence musicale du premier ordre, et à sa disposition toutes les ressources qui répondent aux interprétations des œuvres les plus diverses. M. de Bulow a été supérieur dans tout ce qu'il a abordé, mais il a surtout trouvé des compositions dignes de sa haute intelligence dans le *concerto dans le style italien* de S. Bach et dans la *sonate* en *la* de Beethoven, pour piano et violoncelle, où il a été secondé par un artiste justement goûté du public, M. Chevillard.

M. de Bulow avant tout est correct, clair, expressif. Son jeu est intellectuel,

Digitized by Google

plein de limpidité et de justesse. A force de perfection, il a su le rendre impersonnel. Pas une note n'est sacrifiée, et leurs rapports sont maintenus avec une justesse et une sûreté qui ne permettent pas la moindre confusion. Il a le sentiment des masses et de l'harmonie à un haut degré. Quant à la mélodie, il la dessine du bout des doigts sur le piano avec une finesse dont l'oreille reconnaissante savoure toutes les nuances charmantes, justes et délicates. Le soin que l'artiste met à ménager les transitions sans jamais les forcer, ne permet pas à la trame mélodique de se perdre un seul instant.

Nous sommes heureux de constater ici un succès dû à un talent qui est assez fort pour se montrer respecteux envers lui-même et envers le public, pour ne rien demander au savoir-faire, à l'habileté et à la fantasmagorie.

Un second concert de M. Hans de Bulow est annoncé pour le 5 du mois de mai. L'élite de notre public musical y rendra hommage encore une fois à ce talent qui, dès aujourd'hui, a gagné si loyalement le droit d'être admis au premier rang de son estime.

Puisque nous parlons concert, mentionnons le succès que M. Berlioz a obtenu à l'Opéra-Comique, le 23 de ce mois, par l'exécution de son œuvre la plus remarquable par son caractère original et son moule véritablement classique, *l'Enfance du Christ*. Annonçons aussi la matinée musicale et dramatique de notre honorable collaborateur, M. Louis Lacombe, pour le dimanche 1er mai, à la salle Herz. Le programme nous promet le compositeur encore plus que le pianiste. On sait la distinction savante, la largeur et la pureté du talent de M. Lacombe, dont nos lecteurs ont pu apprécier également l'impartialité critique.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

SALON DE 1859.

Rien n'est beau que le vrai....

On ne trouvera pas ici, dans le peu de pages que la *Revue germanique* peut consacrer au sujet sans sortir de ses limites, ce qu'on appelle un *Salon*, c'est-à-dire une critique un peu étendue des œuvres qui figurent à l'Exposition de 1859. Nous nous félicitons, à vrai dire, de l'exiguïté de notre cadre, par l'obligation qui en résulte de ne parler que d'un très-petit nombre d'œuvres. Dire que nous ne mentionnerons que les meilleures serait très-présomptueux, car un pareil triage suppose une sûreté de jugement que nous ne sommes pas en droit de nous attribuer.

Il ne faut pas chercher au Salon la grande peinture que les maîtres ont pratiquée, et qui nous a valu leurs chefs-d'œuvre. La peinture historique continue de briller à nos expositions, — mais c'est par son absence. A part le *César*, de M. Gérome, et un tableau du même artiste, mais de petite dimension, *les Gladiateurs*, il n'y a peut-être, dans toutes ces galeries où foisonne le paysage et la peinture de genre, rien qui indique même un effort méritoire pour aborder sérieusement les régions supérieures de l'art.

Si l'intention, en matière de peinture, pouvait être réputée pour le fait, combien de tableaux religieux! On a assigné à la plupart de ces œuvres, grandes par leur dimension, une salle très-spacieuse, qui est la salle de sortie. Elle conduit au buffet, et nous avons cru remarquer que les préférences restaient acquises aux petits gâteaux. Il serait possible, sans doute, de citer ici quelques compositions religieuses marquant une étude intelligente des maîtres; mais les œuvres de cette espèce, quelque qualité d'interprétation qu'elles puissent d'ailleurs montrer, restent non avenues au point de vue de l'art, qui exige, avant tout, l'originalité, sans laquelle il n'y aura jamais nulle part ni élévation, ni puissance véritable. Un seul tableau nous a frappé dans l'ordre religieux : c'est celui de M. Léon Benouville, dont les arts déplorent la perte récente, et qui peignait à la fois en croyant et en artiste. Cette double qualité se trouve exprimée dans *Sainte Claire recevant le corps de saint François d'Assise*. L'artiste a trouvé le moyen d'être à la fois très-catholique et très-humain. Le tableau est dramatique avec sobriété, expressif sans violence, parfaitement étudié dans l'ordonnance des groupes, d'une grande justesse de perspective. Le dessin a la précision correcte du burin; la couleur terne — M. Benouville n'était pas coloriste, et le coloris ne s'apprend point — sied bien à l'impression générale, variée dans son unité sévère. Nous aimons moins la *Jeanne d'Arc* de cet artiste. Sans doute il est méritoire d'en avoir fait ce qu'elle était en réalité, une paysanne; mais la couleur est froide et pâle à

Digitized by Google

l'excès, l'attitude peu artistique. Les visions qui poursuivent la bergère sont trop indiquées, et quoique représentant des saints, elles ont le tort de faire songer aux fantômes d'Ossian plutôt qu'aux visions catholiques; enfin, il nous a paru que le visage de la future héroïne portait l'empreinte de l'égarement plus que de l'inspiration.

Puisque nous sommes dans le Salon carré, où le jury semble avoir voulu placer les œuvres les plus importantes, ne le quittons pas, et allons droit au tableau de M. Hébert : *les Cervarolles*. La *Cervara* est un pauvre village des États romains, perché sur un rocher. On y monte par des rues taillées en escalier dans la pierre. Dans une de ces rues, trois personnages seulement; c'est tout le tableau. Une vieille femme gravit les marches péniblement; son corps marque bien la double fatigue de l'âge et celle que lui impose la conque pleine qu'elle porte d'aplomb sur sa tête. Quelques marches plus bas, se présentent de front une jeune fille et une enfant, qui descendent vers la vallée pour y puiser de l'eau. La jeune fille est coiffée, comme les autres personnages, du panno blanc, qui sied à merveille à son visage bruni, grave et nonchalant. Sur sa tête repose, inclinée, la conque vide qu'elle soutient d'un bras alangui. Son corps aux formes élégantes, mais peut-être trop affinées, est d'une suavité de dessin qui exprime parfaitement, par l'ensemble de l'attitude, cette adorable nonchalance mêlée de tristesse, propre aux pays méridionaux, et qui est comme une mélodieuse rêverie du corps. Certes, on l'étonnerait bien, la jeune Cervarolle, si on lui disait qu'elle est poétique; mais l'artiste le sait pour elle, et cela suffit. La petite fille qui marche à côté d'elle tient soigneusement sous son bras droit le petit bidon avec lequel elle va puiser à la fontaine — car il lui faut sa part de besogne; — dans la main gauche une pomme verte qu'elle mangera tout à l'heure sans grimace : il n'existe pas de fruit vert pour les enfants. Il y a dans ce petit corps une grâce de sauvagerie inexprimable. Mais ce qui frappe surtout, ce sont des yeux d'une vérité indicible. Le soleil italien leur a donné leur éclat, la solitude leur sauvagerie, le dénûment la précoce gravité. En vérité, ce ne sont pas des yeux : c'est l'enfance elle-même, mais passée au crible du soleil, de la solitude et de la pauvreté. D'où vient cependant l'étonnement vague qui se peint dans ces grands miroirs? — Nous n'en pouvons douter, l'étranger est là; invisible sur la toile, sa présence inaccoutumée se trahit dans le regard de l'enfant.

M. Hébert, on le sait, interprète avec un charme tout particulier les tristesses contemplatives du Midi; il nous les a montrées cette fois avec une tournure vraiment magistrale. On ne doit pas *faire* du style, c'est-à-dire de l'élévation et de la distinction artificielles; mais il est encore permis d'en avoir, en dépit du vulgaire. M. Hébert s'est composé, par le travail et l'effort, en véritable artiste, une langue à lui, qu'il maîtrise, et qui est la bonne, car elle rend l'individualité du peintre sans nuire en aucun point essentiel à la vérité extérieure. C'est là le secret de l'art. M. Hébert le possède; il sait à la fois se montrer très-individuel et rester vrai. Il interprète la nature matérielle par sa nature intime, mais c'est pour grandir encore la première, la rendre *plus vraie* de cette vérité poétique et supérieure, qui est presque toujours imparfaitement dans les choses, mais que l'artiste sait en extraire pour nous la faire voir dans son entier. Si la nature doit servir l'art, il appartient à l'art de servir la nature. L'art accouche la nature de la beauté, comme la science l'accouche du vrai.

M. Hébert a exposé encore un portrait et un tableau de petite dimension : *Rosa*

Digitized by Google

Nera à la fontaine. La composition est charmante; mais peut-être l'artiste a-t-il atteint ici cette extrême limite au delà de laquelle il courrait risque de rencontrer le précieux et le maniéré, par trop de recherche et d'intention. Quoi qu'il en soit, cette petite toile est des plus délicates dans la couleur; elle brille comme une mosaïque de pierres fines; quant à la composition, elle a été étudiée avec goût et intelligence dans tous ses détails. Nous avons remarqué surtout dans ce tableau, outre un enfant dont le corps svelte se penche sur la fontaine par un mouvement plein d'élégance et de légèreté, deux vieilles femmes, moitié mégères, moitié sibylles, assises dans un coin sur le sol, et en train de médire à l'envi de la pauvre *Rosa Nera*, qui, debout à la fontaine, et triste jusqu'à la mort sous le poids de sa faute, reste séparée, comme une lépreuse, du petit groupe de femmes qu'elle touche pourtant de si près! L'une des vieilles surtout représente l'ironie médisante en personne. A contempler ce venimeux sourire, ce regard oblique et gouailleur qu'elle dirige vers la pauvre paria, on croirait entendre sortir les paroles de sa bouche édentée comme des sifflements de vipère, ou bien comme ce bruit de feuilles sèches que fait le vent aigre de l'hiver en passant à travers les arbres dépouillés. Une pitié charmante et discrète, vraie pitié d'artiste, règne dans cette toile. Encore ici, comme en toutes les œuvres de M. Hébert, l'âme passe à travers la composition et lui communique un secret pouvoir de charmer et de retenir. M. Hébert *creuse* beaucoup ses sujets; il y a peut-être là un péril pour cette nature d'artiste si distinguée. Nous aimerions à trouver un peu moins de complication et de surcharge dans le coloris, d'ailleurs si original, et dans le dessin un peu plus d'accent, de vigueur et de liberté. En général, moins de préméditation dans l'ensemble.

Si le portrait de *Madame la marquise de L*... laisse à désirer sous le rapport du modelé, de la fermeté des chairs, et des tons un peu trop violets, en revanche il est d'un aspect simple, calme, qu'il doit à la justesse parfaite de ses proportions et à l'élégante précision de son dessin. Il y a du repos et de la dignité dans ce visage aristocratique, et M. Hébert a rendu avec beaucoup de talent cette impression générale.

M. Baudry, qui a fait brèche et s'est marqué sa place à l'Exposition de 1857 par son tableau de *l'Enterrement de la vestale*, a exposé des œuvres qui répondent imparfaitement aux espérances que son talent a fait concevoir. *La Toilette de Vénus* et *la Madeleine pénitente* sont d'une exécution molle et lâchée, qui semble dénoter chez le peintre un défaut naturel de vigueur, renforcé du parti pris. Rien de plus dangereux en peinture que les préméditations de cette sorte. Il n'est jamais habile de se faire une théorie avec ses faiblesses. Déjà, dans le tableau de *la Vestale*, le squelette était absent sous les chairs. Aujourd'hui, M. Baudry va plus loin : les chairs elles-mêmes sont absentes. Ni modelé, ni relief de ton. Que M. Baudry veille sur lui-même, et au lieu d'outrer ses défauts, qu'il cherche à développer ses qualités. La mollesse voluptueuse, la grâce efféminée et trop mignarde de sa peinture font songer de loin au Corrége. Mais pour imiter sans danger le Corrége, il faudrait être le Corrége lui-même. M. Baudry se doit donc une revanche, et il la prendra, nous n'en pouvons douter. Ce peintre s'est trompé de chemin; il a pris par ses défauts au lieu de prendre par ses qualités, mais il a le temps et le moyen de revenir sur ses pas. Qu'un premier succès est difficile à porter!

Les Sœurs de Charité, de madame Henriette Browne, ont fait grande sensation

Digitized by Google

dans le public, non sans motif. L'œuvre est d'un peintre éminent, et nous ne savons guère ce que l'on pourrait reprocher à l'exécution limpide de ce tableau. C'est quelque chose de savoir peindre, et il est bon que cela soit prouvé, alors que tant d'artistes paraissent se préoccuper si peu de ce *détail*. Madame Henriette Browne, on le reconnaît au premier coup d'œil, est peintre de naissance. Elle peint tout uniment, et comme s'il n'en coûtait rien, en vérité. Heureux les talents qui, fondés sur une véritable organisation d'artiste, peuvent dédaigner le savoir-faire, l'habileté, l'hypocrisie des procédés; tout ce qui sent l'effort, l'artifice et la préoccupation de l'effet : heureux les talents venus en pleine terre, et qui ont grandi pour ainsi dire dans du meilleur d'eux-mêmes. Ce succès est franc et l'aimable ignorance aloi : il engage et il assure en même temps l'avenir. Constatons-le avec tout le monde, et réjouissons-nous de pouvoir le constater. — Le sujet, vous le connaissiez d'avance sans l'avoir vu. Deux sœurs de Charité soignent un enfant malade. Madame Browne est restée simple dans son idée comme dans sa peinture. L'enfant, dont la fièvre a amaigri les membres, alangui le visage et terni le joyeux regard, repose sur les genoux de l'une des sœurs, qui le contemple avec une expression de tendre souci, mêlée d'inquiétude. Tandis qu'elle scrute ce pâle visage, où tant d'insomnies sont écrites, on le voit, c'est la maladie qu'elle interroge; la maladie qui, souvent, a de si brusques et de si cruels retours. Dans le fond de la toile, l'autre sœur, debout, verse le contenu d'un flacon dans une tasse; un citron est sur la table et quelques fioles. Cette sœur est la plus âgée; elle est moins prompte, son visage l'indique, aux alternatives de crainte et d'espoir. Elle sait la patience et le calme; les lits de douleur les lui ont enseignés, sa charité a mûri en face de la mort. Les personnages sont de grandeur naturelle. C'est simple et pur de ton; un jour limpide et discret règne sur le tout, et qu'il est difficile de faire du jour! Les quelques accessoires sont rendus avec une grande perfection de réalité, surtout la couverture de laine à liseré rouge sur laquelle repose l'enfant. Le dessin est sobre et sûr. Dans l'ensemble se répand une sérénité douce et triste : couleur, dessin et physionomies, tout s'harmonise silencieusement, sans violence. Quant au sentiment général du tableau, c'est celui de la maternité. Ces femmes qui veillent sur ce pauvre petit être souffrant et blême, ne lui donnent-elles pas dans leur cœur un asile maternel? La nature a fait un abri à l'enfant dans le cœur de la femme, et l'y a sauvé contre ses propres rigueurs. Toute femme est mère par la pitié, et Buffon n'a-t-il pas dit que le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la création? La maternité proprement dite n'est qu'une des formes de la charité; la charité est de nature féminine. — La sœur de Charité est mère sans être épouse; elle n'a voulu prendre de la maternité que sa limpidité divine; elle engendre l'enfant par le cœur, par la tendre pitié et les soins qu'elle lui prodigue : elle se l'approprie par le dévouement. Ce n'est pas elle qui lui donna la vie, mais souvent elle lui en fait une nouvelle en lui consacrant la sienne. Que de femmes trompées dans leur attente de mères, et qui se font, par la charité, une maternité supérieure! — Si le public s'arrête si volontiers devant cette composition, où l'art de peindre fait oublier la peinture elle-même pour ne laisser subsister que le sentiment de l'artiste, c'est que ce dernier a su se faire l'interprète fidèle d'une émotion vraie, — à laquelle on ne peut se refuser sans mentir au cœur humain, — et que l'on éprouve à l'aspect de ces héroïnes de la pitié, qui, jusqu'à la dernière heure, se vouent au soulagement des affligés du corps. Ce sentiment général, madame

Digitized by Google

Browne l'a rendu avec une vérité simple qui fait l'éloge de la femme dans l'artiste, si remarquable par un talent dénué d'artifice. Si nous cherchions néanmoins quelque reproche à faire à ce tableau, ce serait peut-être celui d'avoir donné des proportions un peu vastes à un sujet dont la valeur, de qualité philosophique, comporte une moindre importance pittoresque. Dans ces conditions, le tableau n'eût-il pas gagné encore à être réduit aux dimensions d'un grand tableau de genre? et n'est-ce point là ce qu'il est en réalité, malgré ses proportions? Ajoutons que l'enfant malade nous paraît mis trop en évidence; l'intérêt capital du tableau est dans le visage de la sœur qui le contemple et qui exprime la *charité*. Il n'est, lui, quoi qu'il semble d'abord, que le prétexte ou l'à-propos. Ne pouvait-on le reculer un peu dans l'ombre et donner d'autant plus de valeur au visage de la sœur penché vers lui?

Le portrait de M. de G***, qui appartient au même peintre, est d'une largeur de dessin et d'une solidité de ton qui n'est certainement pas loin des maîtres. Ce serait assurément le meilleur portrait du Salon, si M. Hippolyte Flandrin ne nous avait pas donné celui de mademoiselle M***, qui est tout simplement une œuvre du premier ordre. On ne pouvait être plus sobre, plus intime et plus naturel d'un seul coup. Ce portrait est une âme. La critique est fort empêchée d'y rien trouver à redire : M. Flandrin lui a coupé les vivres. Si elle voulait prendre sa revanche, il faudrait qu'elle s'adressât aux deux autres portraits exposés par le même artiste, et qui, bien que doués encore de qualités incontestables, sont loin de valoir cette œuvre hors ligne. On peut peindre un portrait de bien des façons différentes, et le bien peindre; cependant, il est une certaine manière de le comprendre et de l'interpréter qui en rendra toujours mieux le sens psychologique, la vérité immatérielle. Rembrandt, Van Dyck, Titien, Léonard, Raphaël et Holbein ont tous fait d'excellents portraits, aucun ne les a peints de la même manière. Il faut reconnaître pourtant que, selon la nature intime de l'artiste, il est des physionomies dont il saisira mieux le côté essentiel, caractéristique et permanent : ce sont celles dont le caractère s'adaptéra plus étroitement à sa langue particulière, aux procédés de sa peinture et à l'aspect sous lequel il aime à contempler les choses. M. Flandrin a certainement peint avec amour ce visage de jeune fille, qui est là comme un miroir introublé; et dans l'art, l'amour, c'est l'intelligence.

Auprès du tableau de madame Browne, *les Sœurs de Charité*, nous placerions volontiers celui de M. Bougereau, *le Jour des Morts*. Deux femmes vêtues de noir sont près d'une tombe; l'une d'elles, affaissée sous un deuil cruel et récent, dépose sur la pierre une couronne d'immortelles. Est-ce une mère, est-ce une épouse qui pleure? A coup sûr, la mort a frappé là un de ses coups de maître : elle a enfoncé son trait invisible profondément dans cette jeune chair encore si pleine de séve, et qui semble protester jusque dans son affaissement contre la douleur du dedans. L'impression de navrante tristesse que ce tableau fait éprouver ne serait-elle pas due surtout à ce contraste d'un corps plein de jeunesse, et même de volupté, qui persiste à ignorer une irrémédiable affliction? La jeunesse et la chair seront-elles assez fortes pour dominer par degrés la souffrance, et pour couvrir la blessure de l'âme, ainsi que fait l'écorce, poussée par la séve, quand elle efface insensiblement le nom qu'un souvenir cruel et adoré creusa dans l'arbre en fleur? La tombe a-t-elle répondu jamais aux sanglots des mères et aux déchirements des épouses? — M. Bouguereau a rendu l'impression sans re-

courir au mélodrame, si près du peintre en un pareil sujet. L'exécution a de la puissance et de la solidité. Le modelé est très-solide; mais couleur et dessin, trop matériels, donnent de la lourdeur à l'ensemble.

M. Gérome a franchement abordé un sujet historique, peut-être le plus élevé qui existe. César a été frappé par les conjurés en plein sénat : il gît, étendu sur le dos, un cadavre seulement, sur le sol d'une basilique; une chaise curule est renversée, qui demain allait devenir un trône. Près du cadavre, dégouttant le long du piédestal de la statue de Pompée, des ruisseaux de sang. La toge brune qui enveloppe le corps, est tachée de sang aussi, et trouée en maints endroits — n'est-ce pas vingt-quatre coups de poignard qu'on doit compter, selon l'histoire? Sur le sol, près du cadavre, une flaque de sang encore. Trop de sang. Le lieu de la scène est une basilique. Pourquoi pas le Forum? demande le public ignare. C'est que le public ne sait pas, comme le peintre, que le sénat romain tenait alternativement ses séances dans des endroits différents, et souvent, à ce qu'il paraît, dans des basiliques. En tout ce qui concerne la couleur locale, on peut, dit-on, se fier à M. Gérome. Un demi-jour terne est répandu sur le lieu de la scène et s'enfonce dans une perspective vague — trop prolongée, selon nous. Le corps de César, massif à l'excès, au point de devenir informe, pèse lourdement sur le sol. On ne voit que la tête renversée et le bras droit inerte, étendu vers un stylet : celui sans doute qui tomba des mains du brillant ambitieux à l'aspect de Brutus, s'avançant, lui aussi, pour frapper le maître. N'eût-il pas mieux valu prendre pour sujet de la composition cet épisode émouvant et vraiment tragique de la mort de César? Ne valait-il pas mieux choisir *la Mort de César* que *César mort?* Nous soumettons humblement cette réflexion à l'artiste. Mais il s'agit de ce que le peintre a fait. Or, tout en restant dans les données du sujet et de son exécution, qu'est-ce qui nous indique, hors les quelques accessoires historiques et le *livret*, que ce cadavre est celui de César? Nous appellerions volontiers ce tableau un logogriphe mélodramatique. Où est le corps du vainqueur des Gaules? Il n'y a pas là un corps, mais une masse prudemment enveloppée. Ce visage au moins est-il bien celui de la victime? Pourquoi la couleur foncée qui le recouvre ainsi que le bras? Motivée pour un Jugurtha, elle nous semble, chez César, une exagération manifeste, mais non gratuite, car elle s'harmonise avec le ton général, morne et gris de la toile, et ajoute à son *effet*, où apparaît une trop grande volonté de frapper vivement l'imagination et de la prendre d'assaut. — Ce tableau mérite d'être discuté, et il le sera beaucoup, selon toute apparence, par la critique. Nous ne prétendons pas le juger en si peu de mots, mais exprimer seulement notre sentiment d'une manière générale, en disant que la valeur et l'importance de l'œuvre sont restées dans le sujet, toujours émouvant par lui-même quoi qu'on fasse, plus qu'il ne l'est dans la manière dont l'artiste l'a compris et traité. Cette facilité d'impressionner, que possède un *motif* pareil, au lieu de séduire le peintre, n'aurait-elle pas dû plutôt lui commander moins de grandeur, de réserve et de sobriété apparentes, et un peu plus de tout cela en réalité? Le peintre avait une tragédie à faire. M. Gérome n'avait-il pas suffisamment relu le *Jules César* de Shakspeare?

La science archéologique chez le peintre est assurément une qualité, mais seulement lorsqu'elle se met au service de l'art, au lieu de mettre l'art à son service. L'archéologue tend à placer le grand côté de l'histoire dans le petit, le tout dans la partie, l'ensemble dans le détail, ce qui est d'un intérêt général dans ce qui est

Digitized by Google

d'un intérêt accessoire et fragmentaire. Or, il nous semble que M. Gérome est sur cette pente. C'est un péril dont il doit se garder. Son petit tableau des *Gladiateurs*, qui, avant de combattre, vont saluer l'impassible Vitellius, — *Ave, Cæsar imperator, morituri te salutant!* — est certes, au point de vue de la vérité locale, parfaitement réussi : M. Gérome seul pouvait le fouiller avec cette précision érudite qui n'oublie rien, qui ne laisse rien au hasard, où tout est pesé et voulu. Lui seul pouvait le composer avec cette intelligence des lieux, des personnages, des costumes et des accessoires qui excitent et satisfont la curiosité. Mais ces accessoires exercent certainement sur l'artiste une trop grande séduction. M. Gérome commence par être archéologue, il est artiste ensuite, peintre enfin — le moins possible. C'est l'inverse qui serait rationnel : au lieu d'aller par l'art et la peinture à la science, il faudrait remonter, ce nous semble, par la science à la peinture et à l'art, qui sont le but. S'il n'y avait pas en M. Gérome, à côté de l'archéologue, un penseur doué d'un sens vraiment historique, il serait absolument perdu pour la peinture : son dessin et sa couleur se pétrifieraient sans ressource. La vie disparaîtrait. Mais grâce au sentiment historique de l'artiste, ses tableaux conservent encore un intérêt général, ils vivent par des sujets choisis et *apprêtés* avec discernement, par l'habileté avec laquelle ils vous transportent dans le sens de l'époque, du lieu ou de la scène qu'ils représentent. Voilà pourquoi M. Gérome peut se passer de beaucoup de qualités, se passer presque de couleur — et dessiner avec l'aridité d'un architecte; voilà pourquoi ses *Gladiateurs*, en dépit de leur extrême sécheresse et de leur roideur, laissent dans la pensée une trace ineffaçable. Mais admettons que l'archéologue prenne le dessus sur l'historien, comme il l'a pris déjà sur l'artiste et sur le peintre, l'intérêt général et humain s'amoindrissant, que resterait-il encore pour l'art? M. Gérome heureusement est un homme d'intelligence, et sans doute il connaît assez cet écueil pour éviter de s'y perdre.

La mythologie est bien près de l'histoire. Profitons de ce voisinage pour signaler une toile qui nous a charmé tant par l'élégance et la pureté de la ligne que par la sobriété de la couleur et le sentiment naïf que traduit la composition. La *Psyché* de M. de Curzon indique un talent consciencieux et fort délicat. Psyché revient des enfers, rapportant à Vénus la boite que lui a donnée Proserpine. Son vêtement, léger comme une rêverie, laisse apparaître la suavité d'un corps qu'à peine la nature vient d'achever dans sa grâce charmante. C'est pur et frais comme une matinée de printemps. La boite mystérieuse est dans ses mains; elle se hâte, d'un pied léger, vers la demeure de la déesse. L'ovale du visage est dessiné avec une exquise pureté; toute la physionomie, la bouche, et surtout ces yeux limpides et bleus qui regardent fixement en avant, et dans lesquels il y a une muette interrogation, disent aisément, sans que l'artiste ait maladroitement appuyé sur l'expression, que le péché de curiosité est déjà consommé dans ce cœur de femme. Hâte-toi, Psyché, hâte-toi d'arriver auprès de Vénus; le tentateur est bien près.

M. de Curzon a exposé plusieurs tableaux encore qui révèlent son talent consciencieux, chaste et discret. De tous, après *Psyché*, nous préférons un paysage d'une ineffable mélancolie : *Près des murs de Foligno* (*États romains*). En le contemplant, on se sent pris au cœur par une douce rêverie : c'est vrai, car la nature est bien là, et pourtant c'est presque immatériel. L'artiste a réengendré le site dans son âme. En M. de Curzon, il y a un charmant poëte idyllique.

Digitized by Google

La peinture de genre ne manquera jamais au Salon, ni les artistes qui la traitent avec distinction. M. Comte est resté en première ligne dans cet ordre moyen, et il laisse, selon nous, tous ses rivaux à distance. *Alain Chartier et Marguerite d'Écosse* est un très-bon tableau, quoique inférieur peut-être aux précédentes œuvres de M. Comte. Nous le préférons au *Cardinal de Richelieu*, figurant également au Salon, et que le peintre a emprunté au roman de M. de Vigny, *Cinq-Mars*. « Marguerite d'Écosse, nous dit le *livret*, mariée au Dauphin, qui régna plus tard sous le nom de Louis XI, rencontre, en sortant de la messe, le trouvère Alain Chartier. Le poëte, qui fit les délices de la cour de France sous Charles VII, accablé par la chaleur, sommeille sous les piliers du cloître. La princesse s'approche de lui et dépose un baiser sur ses lèvres. Les dames et les seigneurs de sa suite s'ébahissent de cette privauté. Marguerite leur répond en souriant : « Oh bien ! ce n'est point l'homme que je baise, mais bien la bouche » d'où sont issus tant de bons mots et vertueuses paroles. »

M. Comte fait presque de la peinture historique avec une anecdote, avec un un épisode pris dans les coulisses de l'histoire. Cela tient à la manière attentive et piquante dont il traite ses sujets, surtout à l'intelligence avec laquelle il restitue le *milieu* historique. Une ordonnance correcte de la composition communique à ses tableaux une certaine grandeur qui se joue des dimensions réduites du cadre. La vérité des proportions et la justesse de la perspective, l'heureuse disposition des groupes, le caractère du dessin, précis sans sécheresse et varié sans confusion, met sur chaque visage une expression, un sens dans chaque attitude. *Alain Chartier et Marguerite d'Écosse*, quoique inférieur certainement à de précédentes œuvres du peintre, révèle bien encore ses qualités de finesse, de goût et de correction; mais il montre aussi que la minutie précieuse pourrait devenir le travers d'un aussi rare talent. M. Comte n'a pas eu le courage de mettre le visage d'Alain Chartier au niveau de la réputation de laideur dont *jouissait* le poëte, et qui donne plus de mérite encore au baiser de Marguerite d'Écosse, et de sens à la réponse qu'elle fit aux dames et seigneurs de sa suite. Ce n'est pas M. Delacroix qui eût risqué de faire le poëte moins laid qu'il ne le fut en réalité! Avec lui, on est toujours en reste sur ce point. — Roméo lui-même n'a pas trouvé grâce. Si Juliette avait connu le Roméo de M. Delacroix, elle l'aurait moins aimé probablement. Aimerait-elle beaucoup les huit petits tableaux que cet artiste, éminent malgré tout, nous fait voir cette année? C'est possible, car ils restent expressifs — et, en dépit de tout, poétiques. Mais, dans le dessin, ils manquent quelque peu de respect à ce pauvre public, qui les prend pour une impertinence, ayant la naïveté de croire que le plus grand poëte ne saurait être dispensé de parler une langue intelligible. M. Delacroix finira par être seul à se comprendre, et pourtant il a du génie, cela est incontestable; mais il est déjà son propre disciple, car il s'imite et s'exagère par ses défauts, — ce qui a toujours constitué, comme on sait, le disciple au regard du maître. Parmi les œuvres exposées par M. Delacroix, *Ovide chez les Scythes* nous paraît être celle qui s'écarte le moins du grand peintre auquel nous devons le *Massacre de Chio*, *l'Entrée des croisés à Constantinople* et *la Barque du Dante*.

Parmi les meilleurs tableaux de genre, nous citerons *l'Aveu* de M. Heilbuth, que nous préférons, à cause de la simplicité et du naturel, au *Tasse à Ferrare* et à *la Consigne*. M. Heilbuth a de l'habileté d'exécution; sa gamme de couleur, un peu monotone, quoique poursuivant l'éclat, ne serait pas mauvaise si les tons ne

Digitized by Google

manquaient généralement de transparence. La lumière est absente; le coloris veut être vif et reste sourd. Le dessin nous semble un peu pénible; sa manière en général trop cherchée, trop laborieuse : le souci du public et de l'effet à produire sont visibles. Plus d'habileté encore que de talent, bien que celui-ci ne fasse certainement pas défaut. Un certain sel qui manque à la composition la laisse trop souvent fade et triste en dépit de l'intention contraire. Le goût n'est pas toujours parfait. Non loin des toiles de M. Heilbuth figure une *Marguerite à sa toilette*, de M. Bohn. Ce n'est pas très-correct comme dessin, et le ton est trop âpre; mais il y a de l'*humour* dans la composition et quelque chose de franc et de libre dans le mouvement qui fait passer sur les défauts. Que M. Heilbuth mette moins de finesse dans ses tableaux, plus d'abandon et d'entrain : ils y gagneront certainement. Il y a de l'étoffe dans l'artiste. Citons, en passant, le *Stradivarius* de M. Hamman et son *André Vésale*, tableaux bien étudiés, mais assez froids de couleur; la *Représentation d'Athalie devant le roi Louis XIV par les demoiselles de Saint-Cyr*, de M. Caraud, composition traitée avec esprit, surtout dans la pose des personnages; enfin les toiles un peu trop minutieuses de M. Vetter. — M. Gustave Boulanger nous a donné un petit morceau de choix. La *Lesbie* est une œuvre fine et spirituelle. On pouvait être prétentieux sans qu'il en coûtât beaucoup avec un pareil motif. M. Boulanger est resté plein de goût; le grain d'atticisme qui s'y trouve assaisonne et parfume à l'antique ce petit tableau. Catulle ne le désavouerait pas. Le petit Cupidon enfoncé dans les coussins du lit est ravissant d'intention et réussi à merveille. Cette composition se tient entre M. Hammon et M. Gérome, sans échouer contre la vulgarité précieuse du premier, la sécheresse érudite du second. Les *Rahia* (pâtres arabes) du même artiste, ne sont pas sans mérite; un peu pauvres de composition et d'un dessin trop grêle. M. Joseph Lies nous semble, dans ses *Maux de la guerre*, avoir trop cherché l'*apparence* de la vieille école allemande de Durer, combinée avec les Vénitiens. Pastiche réussi, mais un pastiche. M. Joseph Stevens a interprété, au point de vue du pittoresque *les Bœufs* de Pierre Dupont :

Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

Il y a trop de prétention à la sobriété et au style agreste dans cette composition; elle en est devenue pauvre de tournure, et on y sent la recherche dans le trop grand désir d'éviter toute recherche; mais on ne la regarde pas sans reconnaître qu'elle n'appartient pas au premier venu. MM. Lies et Stevens ont des antécédents qui leur donneraient le droit de s'offenser de toute indulgence dont les gratifierait la critique; c'est une des charges du talent de se condamner de son propre fait quand il reste inférieur à lui-même.

La *Cinquantaine* de M. Knauss est une composition faite avec esprit, mais d'une touche trop légère et superficielle. M. Knauss se relâche; il tombe dans le maniéré et le papillotage, auxquels les scènes rustiques se prêtent moins que toutes les autres; son talent a trop de coquetteries envers lui-même. Sa naïveté risque de se perdre de plus en plus dans la recherche du naïf. Voulez-vous une naïveté vraie, une exécution solide et franche, en même temps que spirituelle, allez voir le tableau de M. Anker : *une École de village dans la Forêt-Noire*. C'est plein

Digitized by Google

de malice et de bonhomie véritables; la nature est prise en flagrant délit sur le visage de tous ces écoliers. Quelle individualité dans chaque petite fille, dans chaque garçon; quelle diversité des caractères exprimée clairement, même à travers une certaine uniformité matérielle des types, par le maintien, la tournure, les figures de ce petit peuple chargé de faire enrager le maître. Le pédagogue, sa baguette sous le bras, est en train de faire sa semonce. Il est parfait comme spécimen du genre. Qui ne l'a vu, ce maître d'école de village? qui ne le reconnaît dans le malicieux miroir où le peintre l'a fixé?

M. Armand Leleux, dans son *Passeur* (Savoie), nous a donné un bon tableau, joyeux et limpide, qui n'engendre pas la mélancolie dans la couleur et le dessin. La *Jeune Fille endormie* et *le Message intérieur* sont empruntés à la nature suisse. M. Karl Girardet n'a qu'à se bien tenir dans ce voisinage.

Avant d'arriver au paysage, et par une transition toute naturelle, parlons des peintres qui ont exposé des scènes agrestes. M. Jules Breton en première ligne; après lui, le suivant de près, M. François Laugée. La *Plantation d'un calvaire*, de M. Breton, est un des tableaux qui nous ont le plus frappé. L'image en bois du Christ est portée par six moines, marchant trois devant, trois derrière, la civière sur leurs robustes épaules. Les prêtres sortent de l'église en grand apparat de costume, et suivent en psalmodiant. Paysans, paysannes, enfants, jeunes et vieux accompagnent le calvaire, que l'on va hisser là-bas au fond du cimetière du village. L'assemblée est recueillie et en habits du dimanche. Tous graves; les attitudes pieuses réfléchissent la solennité de la cérémonie. Un vieux bonhomme en frac gris et à perruque marche devant, le dos voûté, au milieu d'un groupe de paysans. On ne voit pas son visage, mais l'attitude pleine de conponction révèle à elle seule cette foi des anciens jours, qui s'est conservée complète, au fond des campagnes, chez les patriarches du sillon. Comme elle est fièrement campée, cette belle jeune fille hâlée, au profil correct et délicat, et que son maintien est honnête! Et cette petite curieuse qu'elle tient par la main, et qui s'avance et se hâte, tournant la tête avec tant de grâce naturelle et de souplesse pour voir défiler le cortége vers le lieu où déjà l'on dispose la croix pour recevoir l'image du Sauveur! Tout cela est disposé avec une entente parfaite, et peint avec une franchise qui réjouissent. Ce n'est pas trivial, c'est vrai, honnête et simple dans la pensée et dans l'exécution. M. Breton a une sincérité complète dans sa manière de faire. On goûte d'autant plus un talent pareil qu'on est fatigué de toute cette cuisine factice des faiseurs de l'art, qui donnent la sauce sans le rôti. La peinture de M. Breton est saine comme la nature elle-même, comme le pain qui croît dans les champs et dont on ne se dégoûte pas. *Le Rappel des glaneuses*, moins remarquable, l'est cependant beaucoup encore par les têtes des paysannes qui figurent au premier plan, et qui sont belles, d'une vraie beauté rustique. *Le Lundi*, scène de cabaret, n'est certes pas le plus mauvais des tableaux de M. Breton, s'il est le moindre par ses dimensions.

M. Laugée a montré une profonde intuition de la poésie des champs dans *Le Goûter des cueilleuses d'œillettes, paysannes de Picardie*. La campagne s'étend au loin en grandes lignes magistrales : c'est large et simple d'effet. Une femme, le dos tourné, arrange une gerbe; très-réussie par l'attitude et la couleur de ses vêtements, qui est d'un heureux effet pour réveiller le ton un peu froid de l'ensemble. Elle occupe le second plan. Au premier, deux paysannes assises; la plus jeune, vue de profil, porte lentement à la bouche, qui n'en veut guère, un

Digitized by Google

morceau de pain noir. Son visage triste serre le cœur. Il y a là, sans nul doute, quelque peine secrète et résignée. On se rappelle involontairement, à son aspect, les vers du poëte allemand :

« Qui n'a mangé son pain avec des larmes, qui n'a passé ses nuits pleines de tristesse, assis sur son lit et pleurant, celui-là ne vous connaît pas, terribles puissances du sort! »

La couleur de M. Laugée est harmonieuse et sobre, mais un peu monotone ; son dessin est libre et délicat. *Les Maraudeurs* sont pleins d'esprit, de mouvement, d'abandon et de naturel. *Le Repos*, — une paysanne assise au bord d'un chemin creux, — constitue à peu de frais une pastorale d'une intimité touchante.

Ce qui plaît dans MM. Breton et Laugée, c'est avant tout, le naturel. Que de talent il faut pour être naturel avec art! Puissent-ils ne se jamais départir de ces précieuses qualités.

M. Schutzenberger a mis beaucoup d'intention dans ses *Bretons baignant leurs chevaux dans la mer*. Mais cette poursuite du style n'a pas nui au tableau, qui est d'un rare mérite, dessiné avec vigueur, plénitude et sûreté. Les hommes sont complétement nus sur leurs chevaux. Hommes et chevaux, on le voit, de même race : tous bretons, opiniâtres et fiers. Puissance, relief et fermeté, une grande tournure dans l'ensemble, mais trop homogène dans le ton : voilà ce tableau, un des meilleurs du Salon. Félicitons sincèrement le peintre d'avoir carrément abordé des proportions qui l'ont arraché à la servilité d'une exécution trop scrupuleuse.

M. Schutzenberger appartient au groupe des peintres alsaciens, qui compte des talents nombreux et variés. Le public connaît depuis longtemps MM. Haffner, Brion et Théophile Schuler. M. Brion figure au Salon par un tableau très-original, qui a pour sujet : *Un Enterrement au bord du Rhin*, et un second tableau qui nous plaît moins, à cause de la lourdeur de la composition et des rudesses du dessin : *Porte d'église pendant la messe* (*Bretagne*). Le premier a nos préférences, mais nous devons y blâmer encore l'abus que le peintre fait du vermillon dans ses tableaux. Sa couleur, qui en général manque de transparence, n'en devient que plus opaque.

M. Félix Haffner peint avec un entrain merveilleux; ce n'est pas la verve qui manque à son pinceau : *Pluie et bon temps* en seraient une preuve nouvelle, s'il était nécessaire; mais n'est-ce pas l'allure un peu précipitée et la véhémence de l'exécution qui empêchent M. Haffner de modeler avec plus de précision?

L'Alsace nous a donné un nouveau venu, M. Émile Bourcart, dont les deux toiles : *Chevaux libres passant un gué sur les bords de la mer, près de Salerne*, et *le Marché aux chevaux, près du palais des Césars*, ne manquent pas de mouvement et de vie. Les chevaux ont du type, de l'individualité : en revanche, les hommes qui les manient en manquent absolument; les physionomies ne sont pas locales et ne portent nullement le caractère italien.

Les animaux, vaches, chiens et moutons gardent leurs peintres élus. Si les vaches doivent beaucoup à M. Troyon, il leur doit beaucoup également. Ce sont vaches laitières pour lui, dit la chronique. Au Salon de cette année, l'éminent artiste a exposé de quoi remplir plusieurs étables. *Le Départ pour le marché* fait commettre le délit d'attroupement. Quand M. Troyon se propose un but, c'est qu'il sait le chemin pour l'atteindre; aussi, il ne le manque jamais. Toutes les difficultés, il les résout avec une habileté qu'ont dû lui envier bien souvent tous

Digitized by Google

ceux qui ont tenté de rivaliser avec lui. Effort superflu, il reste maître de la place, et les troupeaux de vaches lui appartiennent. Cette année, cependant, il a empiété sur le domaine de M. Jadin, et a exposé un chien de chasse, qu'il a appelé modestement une *Étude de chien*. Si M. Troyon *étudie* comme cela, M. Jadin fera bien de veiller à ses dogues. Il a fait sagement d'exposer son *Druide* (bull-terrier), et surtout ce farouche cerbère qui figure au livret, non sans quelque raison, sous le titre significatif : *Pas commode!* nous le croyons bien; l'animal a une fière tournure, et, en vrai *John Bull*, aime à manger saignant. Quels muscles! quels crocs! Restons prudemment à distance et regardons cette vache qui se gratte la tête contre un arbre, sortie également, cela va sans dire, des ateliers de M. Troyon. N'est-ce pas le meilleur tableau que cet habile homme ait envoyé au Salon? Paul Potter en serait jaloux. Le public y stationne moins : est-ce une preuve certaine qu'il y a là moins de talent et de vérité dignes de retenir?

Mademoiselle Rosa Bonheur n'a exposé que son frère, M. Auguste Bonheur.

M. Brendel, lui, s'est voué aux moutons : *Départ des champs, — Ohé! les petits agneaux! — une Bergerie, — Groupe de moutons*. M. Brendel ne doit manger que du mouton. Avouons qu'il les apprête à merveille.

Nous terminerons ce rapide et trop incomplet examen, par la triomphante phalange des paysagistes. En l'absence de Jules Dupré, notre premier paysagiste, c'est M. Daubigny qui mérite les honneurs du Salon. Il aborde la nature avec un calme et une franchise sûrs d'eux-mêmes. Il ne ruse pas avec elle; il ne tourne pas hypocritement les difficultés, il les résout. Son tableau le plus complet, les *Bords de l'Oise*, est éminent par la limpidité du ciel et des eaux, la transparence des tons, la proportion des lignes, l'ordonnance et la liaison des masses, la clarté, la largeur et l'aisance de l'exécution. On a reproché à M. Daubigny de faire avec beaucoup de sentiment et d'art des études parfaites, mais de ne pas savoir trouver toujours le sujet d'un tableau. On ne lui fera pas ce reproche en face de l'œuvre dont nous parlons, mais on sera disposé peut-être à le renouveler devant celle qu'il a appelée *les Champs au printemps*. Est-ce un tableau? est-ce une étude? C'est un tableau, selon nous, parce que l'unité d'impression fait le tableau, et qu'elle est là, vivante et vraie. L'exécution plus ou moins achevée qui semble décider la question entre le tableau et l'étude, est chose secondaire. Une peinture est *achevée*, lorsqu'elle achève, par l'exécution, de rendre le sentiment de l'artiste. Le sentiment est-il vrai, c'est-à-dire de nature vraiment artistique, on aura fait un bon tableau pour le fond et pour la forme. Le *fini* réside dans un rapport exact entre le sentiment, ou la pensée de l'artiste, et le langage par lequel il l'exprime dans sa peinture. On peut aussi bien dire trop que trop peu. Il existe au Salon bon nombre de prétendus tableaux fort achevés matériellement et très-étudiés dans leur arrangement, qui restent néanmoins de simples études, des fragments; leur ensemble factice ne réalise pas un tout multiple, harmonieux, intimement lié dans sa diversité. D'autres productions, qui semblent des études au premier coup d'œil, sont en réalité des tableaux. Telle esquisse réalise déjà un tableau, toute une symphonie vivante et complète sur la toile. En voulez-vous la preuve? Montez le diapason des tons graduellement jusqu'au niveau du sentiment que vous voulez exprimer, et sans que vous ayez ajouté une note, ni changé la relation des diverses valeurs, le tableau s'achèvera,

Digitized by Google

et vous comprendrez qu'il n'est autre que l'ébauche renforcée, élevée jusqu'à l'intensité du sentiment que l'artiste y avait déposé.

Les Champs au printemps constituent un vrai tableau à nos yeux sous les apparences d'une étude; le sentiment qui y règne est vrai, charmant, et le peintre a parfaitement réussi à l'exprimer. C'est un réveil; la nature essaye ses premiers sourires et prélude par l'assemblage un peu confus des tons. On dirait qu'elle aussi prémédite un tableau, et groupe ses couleurs sur sa palette. L'hiver est encore là, il est dans les terrains trempés par la pluie de la veille, dans la froide limpidité du ciel; il est surtout dans ces arbres au branchage dépouillé qui se dessinent en plein, avec la finesse du fusain, sur le ton lumineux de ce ciel où courent les petits nuages rosés. Les gazons sont d'un vert adorable; au bord d'une flaque d'eau, qui reflète et concentre dans son miroir toute cette jeune symphonie, un petit paysan et son âne, qui boit avec la gravité lente qui sied au philosophe.

Les Graves, au bord de la mer, à Villerville (*Calvados*), sont d'un vert vivace et plantureux qui ne se trouve que sur la palette de M. Daubigny. Le ciel bleu pâle est d'une grande distinction. *Lever de lune*. Ce n'est pas un vulgaire clair de lune, c'est le poëme de la nuit. La lune est à l'horizon, terne, entourée d'une légère auréole rosée, souvenir du soleil couchant, qui a laissé encore, là-bas, quelques lueurs à l'occident. Au premier plan, un pâtre chemine silencieusement, conduisant vers les étables un long troupeau de moutons. Les champs montent par une pente doucement graduée vers l'horizon, à perte de vue. La nuit descend muette dans le pli des sillons; les champs se revêtent d'un brun foncé, d'un brun nocturne; le silence s'établit partout. La nuit n'est pas venue, elle vient. Elle est à l'état de mouvement, de progrès, dans le tableau. Un petit filet d'eau, qui s'insinue à travers les sillons, est légèrement argenté. Sauf cette sobre indication et le léger voile blanchâtre qui effleure les champs, la lune n'est guère présente : c'est la nuit. Quelques vapeurs s'élèvent et flottent çà et là.

M. Corot s'est inspiré, dans son Paysage de Dante et Virgile, d'un épisode de la *Divine Comédie*, et de l'admirable drame de Shakspeare dans le paysage de Macbeth. Il a réussi sans doute à reproduire par le paysage le caractère des situations. Ne fait-il pas ce qu'il veut? Nous préférons néanmoins son *Idylle* et le *Paysage avec figures*. Le premier de ces deux tableaux exprime à merveille la nature de l'artiste. M. Corot fait des paysages que l'on rêve bien plus que les paysages que l'on voit. Mais, par une qualité toute personnelle, ses rêves prennent un aspect de réalité. C'est qu'ils sont réels pour l'âme : elle les reconnaît. Chaque artiste, s'il a de l'individualité, occupe vis-à-vis de la nature un point de vue particulier. M. Corot est à son égard dans des rapports de virginité. Virginal et virgilien. Pour lui, c'est mademoiselle la Nature qu'il faut dire. Mettez une de ses œuvres à côté de celles de Jules Dupré, si plein de fougue, de passion, si irrésistible : vous comprendrez ce que nous voulons dire. Il n'assiége pas la nature à grands coups de pinceau, il ne la dompte pas; il s'insinue discrètement dans sa pensée la plus intime, la plus matinale, la plus platonique. Il reste à distance respectueusement; c'est un fiancé qui appréhende de déchirer le voile. Il ne veut que les rêves les plus immatériels, les plus rosés et les plus limpides : un sourire, une larme, un murmure, un pur rayon des yeux et du cœur, voilà ce qu'il lui faut. Si la nature parlait haut, il ne l'entendrait plus. Sa peinture est une mélodie intime et qui se chante au dedans. Il a peint une *Idylle*, et l'*Idylle* à son

Digitized by Google

tour le peint. Tout son mysticisme amoureux est là. A part la tête de la baigneuse et le buste, que nous trouvons trop matériels pour un paysage aussi impalpable, l'œuvre est remplie de grâce. La baigneuse sort de l'eau; une compagne arrange ses cheveux. Dans le fond, adossée à un arbre, et se découpant de profil sur le ciel, une jeune fille qui lit. Elle est de grande tournure sans affectation de style, et en conformité parfaite avec le diapason du paysage. Le *Paysage avec figures* est également un des bons paysages de M. Corot.

Il n'y a que M. Corot lui-même qui puisse s'imiter avec succès et sans trop de danger de tomber dans la fantaisie. Rendons cependant à M. Villevieille la justice qui lui est due : tout en suivant de loin son maître, il a des qualités individuelles qui lui permettront sans doute de s'affermir dans sa propre nature. Son paysage intitulé *Mélancolie* est traité par grandes masses; il est large et libre, profond dans le sentiment, mais il demande à être vu à distance.

M. Théodore Rousseau est toujours un paysagiste fort distingué; mais il nous semble qu'il se répète beaucoup depuis quelques années et tend au joli, au précieux, à la minutie pointillée. Le meilleur de ses paysages au Salon actuel est, à notre avis, *le Bornage de Barbison* (forêt de Fontainebleau) : effet d'automne, attendri et harmonieux; mais *joli*. M. Rousseau, s'il ne sort pas du cadre restreint qu'il a adopté, tendra de plus en plus à se préoccuper du détail dans l'exécution. Qu'il arrache à la nature quelqu'une de ces grandes pages qu'elle sait montrer au paysagiste poëte! La coquetterie et la mignardise sont indignes des vrais talents. M. Rousseau tourne dans un cercle; qu'il le brise et reprenne son essor d'autrefois. M. Français lui donne l'exemple: il a tenté les dimensions du paysage héroïque dans *les Hêtres de la côte de Grâce;* malheureusement le sujet n'est point, par son importance artistique, à la hauteur d'un aussi louable effort. Ramenez le tableau à une échelle moyenne, il n'y perdra pas; peut-être y gagnera-t-il: preuve que l'effet produit tient à ses dimensions matérielles plus qu'à ses *proportions artistiques*. Les grandes dimensions, que nous aimerions à voir adopter plus souvent par les maîtres du paysage, doivent être motivées dans la nature du sujet; elles deviennent alors seulement l'auxiliaire d'une grande impression. Pour chaque sujet, à quelque ordre de la peinture qu'il appartienne, il existe des dimensions appropriées; le choix de ces proportions témoigne d'un grand discernement : il fait partie intégrante du langage artistique, et on ne peut le négliger sans risquer de compromettre son talent. M. Français est peut-être celui de nos paysagistes qui dessine avec le plus de clarté. Cette vertu se révèle encore dans *les Hêtres de la côte de Grâce;* mais quant au ton général, n'est-il pas trop violet?

M. Aschenbach, qui jouit en Allemagne d'une grande renommée comme paysagiste, a exposé un site italien, *le Môle de Naples,* qui a du brillant et de la gaieté, mais tourne trop à la gouache. M. Édouard Hildebrandt, de Berlin, nous a donné deux paysages qui ont du mérite dans leur lumière, mais qui sont un peu lourds de ton et cotonneux dans leur dessin. Nous préférons de beaucoup les aquarelles de cet artiste, genre où il est passé maître. On ne peut mieux comprendre l'aquarelle, en effet, lui donner plus de piquant, de légèreté, de transparence et de netteté dans l'expression.

L'Étang des bois, de M Cabat, est une œuvre qui a du calme et certaine austérité dans la composition. Il s'en échappe comme une impression de fraîcheur et de silence. Que d'autres choses excellentes il faudrait citer encore!... *Après l'orage*, de M. Blin, d'un grand aspect, largement déployé, mais avec trop de savoir-

Digitized by Google

faire, de *chic*. Il y a en M. Blin l'étoffe d'un paysagiste distingué, mais il improvise trop. Que M. Castan, qui le suit de près, lui serve d'exemple. M. Knyff a exposé des tableaux auxquels, à part l'homogénéité des arbres et des terrains, et la *matérialité* de leur coloris, nous devons reconnaître des mérites solides. Dans *le Marais de la Campine*, les eaux et le ciel sont d'un ton limpide et vrai. Il ne manque guère à ce paysage que des arbres un peu plus grands. Leur groupe, d'ailleurs bien dessiné, est trop peu important pour se marier convenablement à l'ensemble et aider à un effet large et simple; ils ne sont pas entièrement, ce nous semble, dans l'échelle adoptée par le peintre. Citons encore M. Lambinet : son *Paysage par une journée d'automne* et sa *Prairie au mois de juin*. Parmi les paysages italiens, celui de M. Léon Berthoud, *Bords du Tibre dans la Sabine* (États romains) : effet de soleil couchant. Ce tableau indique un progrès très-notable chez cet artiste.

Le midi de la France mérite d'avoir ses interprètes. M. Édouard Imer a exposé un bon tableau : *Collines de Sainte-Marguerite, près de Marseille;* c'est d'une large ordonnance. Celui des *Bords du Rhône* est fin de ton, d'une exécution élégante. Les eaux et le ciel ont une transparence fluide qui aide singulièrement à l'effet de la perspective. Avec un peu moins de timidité dans la main, M. Imer nous dira parfaitement le midi de la France. Ses paysages ont du soleil; leur couleur blonde et dorée compense l'incertitude qui se révèle encore dans la touche.

MM. Belly et Berchère ont le monopole de l'Égypte au Salon. Ce monopole est en bonnes mains, car ils sont tous les deux pleins de talent. M. Léon Belly a une peinture saine, libre et facile; on voit qu'il manie le pinceau avec plaisir. Il est très-doué comme coloriste. Qu'il ne se contente pas d'un résultat trop aisément obtenu par la grâce de son heureuse organisation, et l'une des premières places lui restera assignée. *La Plaine de Djiseh, le Nil, soleil couchant,* que nous mettons en première ligne, et *la Digue au bord du Nil,* assurent à cet artiste le rang qu'il a si brillamment conquis au dernier Salon.

M. Berchère met peut-être plus de poésie dans ses tableaux, mais plus de recherche aussi dans son exécution. *Le Simoun* nous présente une coloration un peu artificielle, trop provocatrice pour l'œil. M. Berchère n'appuie pas dans sa peinture, qui reste toujours fine, mais aussi quelque peu légère et superficielle. *Les Colosses de Memnon et la plaine de Thèbes pendant l'inondation du Nil* forment un tableau très-distingué. Les eaux de l'inondation reflètent dans leur miroir uni les feux empourprés et violets du ciel. Un chapelet de grues passe dans l'espace derrière les deux colosses de pierre; ceux-ci, noyés par masses dans l'ombre, sont d'un aspect très-imposant. Au-dessus de la surface des eaux, dans le lointain, surgit, comme une île, le temple de Memnon. Au loin sur la rive, vaguement indiquée, deux feux pourpres s'élèvent droit comme des fusées dans le calme du ciel. Pas un souffle d'air; c'est silencieux, sobre, d'un grand effet.

Ne quittons pas l'Orient sans féliciter M. Fromentin : ses *Bateleurs nègres dan les tribus* sont d'un coloriste; *une Rue à El-Aghouat* prouve que M. Fromentin a eu raison d'épouser l'Afrique, dont il pénètre le sens d'emblée et par le seul effet de son tempérament: mariage d'inclination, dont l'un et l'autre jusqu'ici, l'Afrique et M. Fromentin, y compris le public, se sont trouvés à merveille.

Notre devoir nous commanderait de faire encore une excursion dans les galeries et au jardin qui renferme la sculpture; il faudrait vous parler des beaux dessins de M. Bida, de ceux de M. Chifflard, le maître du fantastique; des pastels,

Digitized by Google

aquarelles, etc.; des photographies si chaudes et si vivantes de M. Adam Salomon, qui ne se contente pas d'être un sculpteur de parfaite distinction; de la lithographie, gravure, architecture et sculpture; du beau buste en marbre de *la Transteverine*, du sculpteur Clésinger, qui plaide le recours en grâce pour son audacieux tableau de *Ève tentée pendant son sommeil*. Il faudrait vous parler, enfin, de beaucoup de choses auxquelles nous n'entendons guère, de plusieurs autres que nous n'entendons point du tout, ce qui serait fort impertinent.

CHARLES DOLLFUS.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

SPINOZA [1].

XXI.

ORIGINALITÉS.

Kerkering tenait la main d'Olympia; il priait Cécile en plaisantant de lui servir de marraine à son baptême, lorsqu'il se convertirait à la religion catholique.

En ce moment, Spinoza entra; Olympia voulut retirer sa main, elle voyait bien la surprise peinte sur les traits de Benedict, mais Kerkering ne la lâcha point; la jeune fille rougit; elle moucha rapidement la chandelle, et ce court moment d'obscurité suffit pour étouffer l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Elle tint ensuite au nouveau venu un sermon sur sa longue absence.

« Je ne comprends pas, dit-elle, qu'un homme de votre âge aille se murer ainsi dans une cellule. Dame Gertrui m'a assuré que dans les dix derniers jours vous n'êtes pas descendu de chez vous, et que vous avez brûlé une livre et demie d'huile pour vos études nocturnes; vous pourriez, sans autre abstinence, devenir moine ou ermite, et il est dommage que vous ne soyez pas catholique!

— Je le regrette également : il est facile de dépouiller l'homme ancien, mais de faire passer l'esprit qu'on a dans une nouvelle forme, c'est autrement difficile. »

Olympia se tut. Kerkering fit une figure assez sotte; il avait beau tendre tous les ressorts de son esprit, il ne pouvait trop saisir ce que Spinoza avait voulu dire.

[1] Voir les livraisons de décembre, janvier, février, mars et avril.

Digitized by Google

« N'est-ce pas désolant, reprit Olympia, que nous autres femmes soyons toujours conduites à la lisière, et ne puissions jamais nous démener librement? Je ne puis vaincre l'envie de voir une fois cette chambre, qui vous remplace le monde tout entier. Prenez garde, c'est une affaire arrangée entre Gertrui et moi; la prochaine fois que vous serez sorti, je viens, je mets tout sens dessus dessous, et je finirai bien par trouver le mystère qui vous absorbe. Il faut qu'il y ait quelque chose de particulier : passer toutes ses journées à polir le verre et à étudier, à étudier et à polir encore, toujours seul, sans même un orgue ou un luth! non, personne n'y tiendrait; mais je pénétrerai le mystère.

— A mon tour, dit Spinoza, de vous refuser un sixième sens. Quand vous aurez tout visité, vos regards n'auront pas remarqué une compagne fidèle, dont l'extérieur brûle pour moi et dont j'aspire avec délices la chaude haleine. Pauvre compagne, elle est tout aussi éphémère, tout aussi fragile que tout ce qui est terrestre!

— O fumeur emphatique et invétéré! A votre place, pourtant, je me déshabituerais de fumer. Ce n'est, après tout, qu'un plaisir artificiel, imaginaire.

— Après la musique, rien ne repose et ne relève l'esprit fatigué comme une bonne petite pipe de véritable herbe américaine; comme les vibrations sonores, les ondulations du tabac nous entourent et rétablissent tout ce qui a été froissé en nous! Quand j'aspire légèrement et sans bruit une pleine bouffée de ma pipe, et qu'après avoir retenu le nectar aérien quelques instants dans la bouche, je le laisse échapper en tourbillons rapides, cela flatte le palais et les lèvres, comme une douce mélodie caresse l'oreille. Vous connaissez l'impression maussade d'un temps froid et humide qui enveloppe la nature de gris, et le sentiment de malaise qu'il répand sur nous; eh bien, je ne réussis mieux à le combattre qu'en m'enveloppant de nuages de fumée. Je me soustrais à l'influence du temps, et quand mon œil suit le jeu capricieux de la vapeur fugitive, mon esprit gagne en force d'expansion : je me trouve satisfait et rasséréné.

— Bravo! s'écria Olympia, vous voilà au moins une fois de l'enthousiasme!

— Il faut bien que j'en montre pour vous faire comprendre la valeur d'une jouissance dont vous ne pouvez faire l'épreuve.

— Quel dommage que vous n'ayez pas connu mon oncle Boniface!

— Laisse donc les morts en repos, dit Cécile, qui lisait assise à la fenêtre; qu'est-ce que tu veux toujours à ce pauvre oncle?

— Il n'y a pas de mal à le déranger un peu dans l'autre vie; il

avait trop de repos dans celle-ci, et c'est ce qui le rendait souvent malade. »

Cécile ne répondit point, mais, dans le courant de la conversation, elle s'éloigna sans bruit.

« Est-ce que votre oncle était aussi un prêtre du feu sacré de la nicotiane? demanda Spinoza.

— Je me rappelle encore parfaitement un terrible sermon prononcé, il y a cinq ans, à l'église Saint-Jean, contre les fumeurs. Il y exterminait le tabac sous les deux formes.

« Ils ont des nez et ils ne sentent pas, s'écriait-il avec le Psalmiste, du haut de la chaire; ils ont des bouches et ne goûtent point....

— Et ne parlent point, corrigea Spinoza.

— A propos, reprit Olympia, sans tenir compte de cette rectification, connaissez-vous l'horrible écrit du sage roi Salomon?

— Je connais toutes les œuvres de Salomon; j'espère que vous n'appelez horrible ni l'Ecclésiaste, ni surtout le Cantique des cantiques, bien que les anciens docteurs de l'Église l'eussent volontiers rayé du canon.

— Oh non! j'entends tout autre chose. Je suis sûre que les presbytériens d'aujourd'hui font rôtir sans pitié mon roi Salomon dans les enfers, en récompense de son zèle prophétique! Quelle figure il doit faire! Mais pardon, messieurs, je vous rejoins à l'instant. » A ces mots, elle prit la lumière et sortit en fredonnant.

« Quelle fille énigmatique et merveilleuse! dit Kerkering, qui était resté dans l'obscurité avec Spinoza; elle est assez savante pour venir à bout de dix professeurs! Quand je l'entends parler, je me trouve moi-même si.... si.... je ne sais trop comment. J'aime mieux me taire, et je voudrais qu'elle ne cessât point. Moi je ne puis lui tenir tête; vous, vous êtes l'homme qu'il lui faut

— Est-ce votre opinion aussi? » dit Spinoza. Et ici les yeux de Kerkering se dessillèrent soudain au milieu de la nuit.

« Le peuple qui marche dans les ténèbres vit une grande lumière, dit gravement Olympia, qui rentrait avec un gros livre sous le bras. Veuillez m'excuser; je n'avais pas remarqué que Cécile était sortie avec sa bougie, sans quoi je ne vous aurais point laissés dans l'obscurité.

— Avec vous, nous recevons une double lumière, » dit Kerkering, voulant peut-être indiquer par là à Spinoza qu'il l'avait compris à son tour. Olympia s'inclina, ouvrit le volume et dit :

« Je ne suis pas peu flattée de pouvoir encore vous apprendre quel-

Digitized by Google

que chose. Sachez donc que Jacques Ier, roi d'Angleterre, fut surnommé Salomon le Sage, et voici son horrible écrit canonique : *De peccato mortali fumandi nicotianam.* Êtes-vous préparé à mourir, monsieur de Spinoza ? »

Puis elle lut quelques extraits de l'ouvrage.

« Si le pieux roi avait pu pressentir, ajouta-t-elle, qu'aujourd'hui l'Angleterre serait gouvernée par un homme appelé Olivier Cromwell, qui porte la Bible dans sa giberne et n'en commet pas moins, toute la journée, le péché mortel du cigare!... C'est égal, je suis contente de connaître enfin vos amours!

— Il y a longtemps que vous les connaissez, répondit Spinoza. Et Kerkering se fit à lui-même un signe d'assentiment, en serrant les lèvres, comme pour se dire que ses soupçons étaient sur la bonne voie.

— Vous faites grand tort à la musique, reprit Olympia, en la comparant au tabac. La musique! Concevez dans une seule harmonie un nombre infini d'âmes confondues, luttant les unes contre les autres : ici, des plaintes, des soupirs, la colère; là, joie, triomphe, langueur, prière! Bientôt elles se réunissent et expriment la même pensée dans une diversité sans bornes; puis elles expirent; une seule se réveille, se relève et meurt lentement et sans douleur; un autre groupe se reforme, mugit et tempête; les autres accourent : la morte est ressuscitée, jusqu'à ce qu'enfin la paix s'étende sur toutes. Je vous dirai plus : toute votre philosophie n'est qu'une philosophie de la musique. Oh! si je pouvais l'exposer comme je le sens! Vous m'avez expliqué un jour que la paix de la communauté humaine repose sur l'abandon partiel et réciproque que fait chacun de son droit naturel, pour que la conservation de soi-même devienne celle de tous. De même le son : seul, il sera tout autre, plus dur et plus âpre; mais s'il doit passer dans un accord, il lui faut céder une partie de son droit naturel : les sons se confondent et s'unissent; ils se soutiennent et s'élèvent mutuellement. »

Spinoza jetait des yeux radieux sur Olympia. Comme elle conservait ses pensées et comme elle cherchait à les faire entrer dans sa sphère d'idées! Il n'eut pas le temps de songer que les paroles de la jeune fille pouvaient aussi s'appliquer à leur penchant réciproque, car, par une déviation capricieuse, elle continua ainsi après quelques instants :

« Vous conviendrez qu'il ne peut y avoir aucun mouvement régulier qui ne produise un son rhythmique : cela m'a conduit à des opinions très-baroques que je vous communiquerai, si vous voulez me promettre de ne pas rire.

Digitized by Google

— Je vous le promets, car je suis fort curieux de savoir ce qui vous paraît si baroque.

— Mon père m'a raconté, il y a six mois, qu'un médecin anglais, William Harvey, a déterminé les lois de la circulation du sang; eh bien, je suis convaincue que, de même que les mouvements de notre cœur, ceux du sang dans nos veines forment un son perceptible; seulement nous n'entendons celui-ci que très-rarement. Dans l'état de santé, nous sommes littéralement une harmonie complète; quand nous souffrons, une harmonie troublée, une dissonance. Je disais à mon père que lorsque les oreilles nous tintent, ce n'était probablement qu'un son plus fort qui s'était détaché du mouvement harmonique de notre être; il prétendait, lui, que c'était une illusion d'acoustique; mais je ne puis le croire. Voyez-vous, il y a même une vérité profonde dans cette expression : entendre croître l'herbe. Il y a un mouvement de séve régulier dans toute la nature; or là où il y a mouvement, il y a son. Tout, dans les étoiles, dans l'intérieur de la terre et à la surface, tout résonne, mugit et retentit sans cesse. La musique est l'âme du Tout et notre âme. L'univers est une harmonie de millions de voix, dont la plus divine révélation est la parole donnée à l'homme. »

La figure d'Olympia devenait de plus en plus rayonnante, et Spinoza lui dit :

« Vous voyez que je ne ris pas. Je suis, au contraire, heureux de voir que vous avez si heureusement évité les opinions de votre père, dont naguère vous vous trouviez si près. Je ne puis d'ailleurs me permettre un jugement hâtif sur vos idées.

— Pourquoi donc, demanda Olympia, les penchants des hommes pour les choses sont-ils si divers, et nous empêchent-ils si souvent de nous accorder?

— C'est, répondit Spinoza, afin que nous ne cherchions à nous convaincre que dans les matières de la pure connaissance. Où finit celle-ci, commencent l'excommunication et la persécution. Vous avez certes raison de comprendre et d'aimer la musique de cette façon; mais cet art lui-même nous montre avec quelle facilité se développe le fanatisme dans le domaine de la foi, de la fantaisie, où il n'y a point de preuves, point de conclusions positives. On se passionne toujours quand on sent une certaine impuissance de mettre les gens de son côté; on finit par vouloir obtenir par la violence extérieure ce qui est du domaine purement intérieur. Maintenant, ne me tenez pas pour cela pour un hérétique en musique, et ne me bannissez pas de votre sanctuaire. »

Kerkering saisit vivement ce dernier mot pour prier Olympia de se

Digitized by Google

mettre à l'orgue; Spinoza témoigna le même désir, et les esprits, agités par le mouvement de la pensée, se calmèrent et se retrempèrent à l'harmonie tour à tour impétueuse et douce que la jeune fille tirait de l'instrument.

XXII.

MISSIONNAIRES.

La sainte Église juive ne pouvait voir d'un œil indifférent un homme qui lui appartenait par la naissance et les dignités se détacher d'elle volontairement; elle comprenait bien que s'il était permis à l'individu de s'isoler et de vivre selon le désir de son cœur, l'antique sanctuaire, le tabernacle, serait abandonné dans l'avenir, et qu'il ne se trouverait plus personne pour le charger sur ses épaules, le transporter de pays en pays, et le fixer en tous lieux sur la terre. Là où l'homme a le droit de rester tout simplement homme, l'édifice gigantesque de l'Église tombe bientôt en ruines. C'est ce que reconnaissaient avec une égale sagacité les docteurs de la confession juive et des confessions chrétiennes. Les juifs n'avaient point d'État: que leur restait-il sans l'église, sans la synagogue? Trois fois déjà le bedeau Élasar Merimon, que nous avons vu chez le cabbaliste, était venu chez Spinoza pour le sommer, au nom du Beth-Din[1], de retourner à la communauté et de se conformer aux prescriptions religieuses concernant la nourriture et la fréquentation de la synagogue; Spinoza avait refusé d'obéir à cette injonction, et on l'avait mis au petit ban, qui l'excluait pour trois mois de la synagogue. Bien que par le fait il s'y fût condamné lui-même, il n'en forma pas moins opposition à cette mesure, parce que sa manière de vivre n'était nullement contraire aux principes du judaïsme, et qu'il s'engageait d'ailleurs à prouver l'illégalité de l'acte. Ses réclamations ne furent point admises, et il avait du reste déjà oublié toute l'affaire, car il ne connaissait qu'un ban, celui qui le retenait sous le charme d'Olympia. Mais un jour, ses deux beaux-frères vinrent le voir pour lui rappeler qu'il devait retourner dans le sein de l'Église. Il refusa, calme et souriant. Cette impassibilité les irrita : ils devinrent plus violents, l'insultèrent, le maudirent, et le menacèrent de le déchirer et mettre en pièces, s'il n'éloignait pas de la famille la honte de sa conduite.

Le sang espagnol se mit à bouillir dans les veines de Spinoza, mais

[1] Tribunal ecclésiastique.

Digitized by Google

il dompta cette effervescence encore. Il considéra ces hommes bruyants et menaçants comme des objections abstraites, incorporelles, que son esprit pouvait se formuler à lui-même. Il montra donc à ses adversaires, en paroles tranquilles et mesurées, les bornes entre le droit de la parenté et celui de l'individu; ce point fixé, il leur prouva avec la même autorité que les rapports extérieurs ne lient pas plus que la puissance extérieure n'a le don de convaincre. Il devait y avoir une force victorieuse dans ses arguments, car les deux beaux-frères se regardèrent en silence et partirent. Mais quelques jours plus tard, un sabbat, Spinoza fut de nouveau surpris par une visite : c'était une femme. Elle portait un tout jeune garçon sur le bras; une petite fille pendait à l'autre main. Spinoza s'avança vers elle en lui tendant la main.

« Je suis bienheureux que tu viennes me voir, ma chère Miriam, dit-il. Mais comme tu as vieilli! mon Dieu! Es-tu malade ou malheureuse?

— Je me porte bien, Dieu merci! répondit Miriam en soupirant, et je n'ai pas à me plaindre du reste. Sans doute, cher frère, tout n'est pas roses dans le mariage. Deux couches difficiles, treize semaines au lit et le ménage ruiné par des mains étrangères; et les enfants, qui ne vous laissent pas même le repos de la nuit; et des soins et des chagrins toute l'année.... Ah! tu ne me raillerais plus de trop regarder le miroir : je n'ai plus le temps d'y songer d'un sabbat à l'autre.

— Je regrette bien de ne pouvoir davantage m'occuper de toi et t'être plus utile. Mais laisse maintenant les soucis, l'avenir sera meilleur. Tu ne te fais pas une idée du bien que cela me fait de te voir près de moi; les parents sont cependant les meilleurs amis! Te rappelles-tu le proverbe de la vieille Chayé : « Liez-moi les pieds et les mains, et jetez-moi parmi les miens? » Cela sera toujours vrai.

— Oui, c'est bien toi qui voudrais être ainsi jeté parmi les tiens! Mais, mon Dieu, tu vis de façon à ce qu'on n'ose plus regarder les gens sans rougir. Sais-tu ce qui va se passer aujourd'hui? C'est aujourd'hui qu'on t'assigne pour la seconde fois publiquement dans la synagogue, peut-être en ce moment où je te parle. Il y a huit jours, j'étais à la synagogue; j'avais je ne sais quoi, comme un poids de cent livres sur le cœur. Après qu'on eut roulé la Thorah, je vois monter à l'autel rabbi Isaac Aboab, qui se donne de bien grands airs depuis son retour du Brésil. Un profond silence s'établit, tout le monde est dans l'attente : alors il prononce trois fois ton nom et te somme de revenir, sous peine d'être frappé par la foudre du ciel et englouti par la terre. Cher frère! c'était comme si on m'eût arraché le cœur en ce moment.

Digitized by Google

J'avais froid par tout le corps, puis je sentais la flamme me brûler la figure; j'aurais voulu pouvoir me cacher sous la terre; je fus obligée de me retenir au grillage, et j'eus faiblesse sur faiblesse. Je ne sais pas encore comment j'ai eu la force de rentrer chez moi. Esther de Léon, qui a sa place à côté de moi, m'a reconduite; tu sais comme elle est venimeuse et méchante; elle devrait pourtant se taire, elle, qui a été dans le temps la fiancée d'Akosta. Et tu n'en es pas encore là, au moins, Dieu merci!

— Non, et je n'en viendrai jamais là.

— Tu n'es déjà que trop loin : aujourd'hui c'est la seconde, d'aujourd'hui en huit la troisième sommation; après quoi.... Oh! je ne survivrai jamais à cette honte! Mon mari veut que j'oublie complétement que tu as été mon frère. Comment puis-je le faire? Il paraît que toi tu le peux, car celui qui oublie sa religion peut bien aussi oublier sa sœur. »

Miriam, tout en disant ces mots, regardait Spinoza, dont la figure exprimait la plus poignante douleur; elle se repentit sans doute de lui avoir fait si mal, et elle continua en fondant en larmes :

« Ta pensée ne me quitte pas nuit et jour; j'oublie mes devoirs de mère et d'épouse, mais c'est ta faute : ta désobéissance au devoir est la cause de la mienne. Je ne puis comprendre les motifs de ton obstination. Je ne sais qu'une chose : c'est que si mon fils devait causer un jour de pareils chagrins à ses sœurs, j'aimerais mieux le voir mourir avant qu'il apprît à parler.

— Il ne faut pas me dire cela, bonne sœur; j'espère que tout ira encore bien. Mais ton mari sait-il que tu es venue ici?

— Non, et il ne faut pas qu'il le sache. Songe donc! ce matin il voulait m'emmener à la synagogue! Dieu me pardonne, je serais plutôt passée sous la potence. Supporter tous ces chuchotements de toutes les femmes qui m'auraient regardée! Je lui ai dit qu'il me fallait rester près du petit, et puis je suis venue. Rebecca est aussi restée à la maison; mais elle n'a pas osé m'accompagner : son mari est si sévère! Mais enfin je ne puis pas concevoir pourquoi tu ne veux pas revenir. Tu sais bien que moi-même je ne tiens pas aux vétilles, et ne te damne pas comme les autres. Tu peux continuer ta même existence, tout en vivant comme les autres juifs. Si tu ne veux pas aller trois fois par jour à la synagogue, vas-y une fois, cela n'est pas si fatigant. Vois-tu, tu mènes ici une véritable vie de reclus, de condamné. Ni sabbat, ni fêtes! pour quoi donc vis-tu? Je t'en prie, reviens; laisse aux autres le soin de savoir ce qu'ils doivent considérer comme reli-

Digitized by Google

gion. Je veux bien croire que tu as raison en beaucoup de points; je veux l'admettre entre nous, s'il faut que tu le communiques à quelqu'un; mais qu'as-tu besoin de le crier par-dessus les toits? Je sais bien, les hommes ne veulent jamais céder; nous autres femmes nous devons tout supporter, tout souffrir. Mais toi, tu n'es pas fait ainsi : enfant déjà, tu savais te soumettre aux volontés d'autrui. Redeviens ce que tu étais, crois-moi; tu ne peux être autre chose, et tu te brises le cœur en t'efforçant de te changer. Fais cet effort pour nous et reviens! Dieu! nous aurions retrouvé ainsi l'ancienne gloire de notre maison! Je préviendrai tes moindres désirs, je te poserai mes mains sous les pieds. Je t'en prie à mains jointes, reviens à nous! »

Spinoza avait de la peine à maîtriser son émotion intérieure. Il déclara néanmoins à sa sœur qu'il était maintenant fermement résolu de se défendre contre les rabbins; qu'il les empêcherait de porter la moindre atteinte à son honneur et à celui de sa famille, et que ce n'était pas pour lui seul, mais pour tous, qu'il voulait briser la puissance qui osait prononcer une excommunication contre la pensée.

« Je te crois, oh! je te crois! répondit Miriam d'un ton inspiré : tu ne veux que ce qui est juste; tu vaux mieux que le monde entier. Mais crois-moi aussi, j'ai appris à connaître les hommes depuis que le malheur nous a atteints! Tu veux te sacrifier pour d'autres, tu es trop bon, tu es une perle parmi les hommes, et ils ne valent pas la peine, tous les autres, qu'on te touche un seul cheveu de la tête pour l'amour d'eux. »

Spinoza était profondément troublé : il voyait tout l'amour que sa sœur lui portait, et comme, pour cet amour, elle se détachait de tout le reste. Miriam devinait sans doute le mouvement de son cœur, car elle se jeta à son cou en poussant un cri déchirant :

« Non, non, fit-elle, tu ne peux pas te sacrifier, toi et nous tous, pour le bien du monde! Ou bien est-il vrai que tu veux épouser une chrétienne? »

Spinoza se trouva dans un pénible embarras. Le mensonge lui était aussi étranger que la nuit au jour, et cependant il désespérait de pouvoir convaincre sa sœur que sa pensée seule lui avait fait franchir les préceptes de la loi, et que cet amour n'était qu'une coïncidence. Un incident imprévu le délivra de sa perplexité. Les deux enfants, en voyant leur mère en larmes au cou de l'oncle, commencèrent également à crier et à pleurer, de sorte que Miriam, dans sa préoccupation de les faire taire, oublia totalement sa propre question.

« Benjamin, dit-elle au petit garçon, qui s'était calmé le premier,

Digitized by Google

Benjamin, prie l'oncle qu'il ne s'en aille pas de nous. Le cher petit! il porte le nom de notre pauvre père! Ah! comme il pleurerait, lui, comme il se lamenterait, s'il te voyait! Hélas! il ne trouvera pas le repos dans la tombe s'il apprend ce qu'il est advenu de toi! »

Spinoza prit l'enfant dans ses bras, le caressant et l'embrassant. « Aussi peu que cet enfant me condamne, dit-il, aussi peu me condamnera mon père dans l'éternité. »

La petite Sarah aussi prit la main de l'oncle, le priant de faire au gré de la mère et de retourner avec eux. Spinoza répéta l'assurance qu'il avait les moyens de se défendre, et Miriam prit enfin ses enfants et s'éloigna, le cœur oppressé et des larmes dans la voix.

Il eut encore une lutte à soutenir ce jour-là. Rodrigo Casserès vint le voir vers le soir.

« Tu n'as plus de père, lui dit le vieillard, j'ai le droit de le remplacer. Te rappelles-tu la première fois que je te vis? Ainsi tu seras enterré un jour comme un chien galeux, pareil à ce renégat! Te rappelles-tu ce soir où je t'ai raconté la terrible fin de ton oncle Géronimo? Ainsi tu mourras, encore plus misérable et déchiré par les démons! Tu as follement foulé aux pieds la foi de tes pères. Pourquoi avons-nous risqué notre vie tous les jours, ton père et moi et nous tous? rien que pour la sainte religion de nos pères. Pourquoi avons-nous abandonné notre belle patrie pour aller vivre dans des pays lointains? rien que pour servir librement notre religion. Et toi, tu la repousses maintenant! Je t'avertis pendant qu'il est encore temps, tu es jeune! Mais plus tard, quand tu approcheras de la mort, ton apostasie te poursuivra le jour et te ravira le sommeil pendant la nuit? »

Spinoza prit en considération l'âge du vieillard; il se contenta de lui exposer tranquillement sa ferme résolution, ainsi que son innocence.

Pendant huit jours, il ne fut plus tourmenté par ces essais de conversion. Pendant ce temps, il avait complété un plan de défense régulier; ce travail, pour lequel il eut souvent à consulter les autorités des Écritures, lui fournit de nouvelles conclusions qui venaient puissamment appuyer les vérités qu'il avait déjà reconnues. Ce qui avait échappé à l'effort silencieux de sa pensée surgissait maintenant dans son esprit avec une séve nouvelle, grâce à l'ardente contention de la défense légitime. Il ressentait maintenant ce courage des batailles, cette puissance accumulée qui double les moyens ordinaires et nous élève au-dessus de nous-mêmes.

La première remontrance qui vint l'interrompre de nouveau n'exigea

Digitized by Google

pourtant pas le déploiement de toutes ses forces. C'était encore le jour du sabbat. Spinoza était à table devant son frugal dîner, quand il entendit quelqu'un monter péniblement l'escalier; la porte s'ouvrit et la vieille Chayé entra. Le jeune homme lui offrit une chaise en lui disant :

« Vous ont-ils aussi envoyée pour faire rentrer la brebis égarée dans le bercail ?

— Non, non, je viens de moi-même, Dieu le sait, aussi vrai que je désire que le ciel nous donne encore beaucoup de bonheur. Je croyais que mes pauvres pieds se briseraient avant d'arriver au haut de ces marches. Je n'ai voulu le croire à personne; il faut que j'entende par mes propres oreilles s'il est vrai qu'il renverse notre sainte religion, lui qui était autrefois un si bon, un si pieux cœur de juif. »

Spinoza remarqua en lui-même quelle influence devaient avoir eu les propos répandus sur son compte, puisque, dans son zèle, la vieille Chayé avait oublié sa présence, et s'entretenait de lui toute seule à la troisième personne.

« Mais qui donc sait cela ? demanda-t-il.

— Qui, mon Dieu ! mais chacun le sait, les enfants se le répètent dans la rue ! ah ! bon Dieu Seigneur, quand je portais cet enfant dans mes bras, qui m'aurait jamais dit qu'il en arriverait là ! Oh ! mais ce qui est vrai est vrai : la sœur de la noire Gudule, qui a servi chez rabbi Aboab, le disait il y a longtemps : « Baruch est un sournois; s'il devient rabbin, sa communauté se fera baptiser. » Je m'étais toujours dit : Quand un jour je fermerai les yeux, moi qui n'ai personne, — que les pierres me consolent — pas un enfant, pas un bœuf au monde, eh bien, j'aurais laissé le peu que je possède à mon Baruch; il aurait appris pour moi un *schlour*[1], afin de me faire avoir un siége d'argent dans le *Gan-Eden*[2]. Hélas ! comme toutes mes espérances se sont fondues en larmes ! »

La pauvre femme pleurait à torrents. Spinoza voulut la consoler.

« Vous voyez, continua Chayé en se lamentant, il m'entraîne moi-même au péché de pleurer le jour du sabbat ! Ah ! ce sera un clou à mon cercueil. Je voudrais seulement savoir ce qui lui passe par la tête. Depuis des milliers d'années, la religion juive a été la vraie; tout à coup on la jette de côté comme un pot cassé. Je crois, moi, qu'un *sched* s'est emparé de lui; sans cela, pourquoi aurait-il médit des juifs

[1] Prière pour le repos des âmes.

[2] Paradis.

Digitized by Google

et de leur religion? Écorche-t-on son nez? crache-t-on sur sa propre figure? dit le proverbe. N'est-ce pas qu'il le fera pour l'amour de moi, qu'il redeviendra bon et pieux comme auparavant? Vous verrez, vous m'en remercierez sur votre lit de mort, si vous m'obéissez. C'était une folie de jeunesse et cela s'oublie vite; l'année prochaine, l'herbe aura poussé dessus, et mon Baruch pourra choisir parmi les filles des plus riches hommes d'Amsterdam. »

Spinoza se fâcha presque à ces paroles, dont il ne pouvait arrêter le flot; la bonne femme ne voulut le quitter qu'après avoir obtenu la promesse qu'il redeviendrait bon et pieux comme autrefois; il fut obligé de lui dire enfin qu'il était temps de le quitter. Olympia avait prophétisé vrai en disant qu'on viendrait un jour en pèlerinage chez Spinoza; mais en attendant, ce pèlerinage ne se faisait encore que chez Malédictus. Le lendemain du jour où il s'était débarrassé de Chayé, il vit arriver chez lui le médecin Salomon de Sylva. Celui-ci débuta par quelques considérations d'hygiène, en lui faisant observer que sa manière de vivre ruinerait sa santé. Spinoza lui répondit qu'il avait deux amis médecins, qu'il observait un régime, et qu'il se portait fort bien d'ailleurs. Sylva entra ensuite résolûment dans la question :

« J'en conviens, dit-il, le judaïsme est mêlé de beaucoup d'abus et d'excroissances anormales qu'il faut détruire à tout prix; à ton âge, j'en sentais tous les inconvénients. La jeunesse est fougueuse, elle voudrait toujours exécuter vivement, mais cela ne va pas; il faut d'abord gagner la confiance des gens, ne point se mettre en contradiction directe avec eux; alors on peut se permettre d'agir avec mesure pour arriver à la réalisation de ses projets.

— Le Talmud lui-même nous dit : N'aie point de fausse mesure dans ta maison. Ce précepte n'est-il pas applicable ici? demanda Spinoza.

— Sans doute, mais il n'en faut pas moins considérer le temps et les circonstances; car ces conditions vulgaires et journalières ont au moins aussi bien leur droit naturel que la pensée logique. Ne détruis point toutes les digues d'un seul coup. Si tu reviens à nous, tu pourras, avec tant d'autres hommes éclairés, et peut-être à leur tête, aider à réformer le judaïsme.

— Mais qui donc vous dit que je veux faire cela? Peut-être pour moi le judaïsme, comme le christianisme qui en est sorti, n'est qu'un degré dans le mouvement nécessaire de l'esprit. Je ne veux pour le moment que maintenir l'indépendance de ma vie, et aucune puissance rabbinique ne m'en empêchera.

Digitized by Google

— Eh bien! je te propose un arrangement. La communauté t'offre une place au Beth-Din, tu pourras presque exclusivement t'adonner à tes études, car tu auras peu de chose à faire.

— Je n'accepterai jamais un emploi.

— Dans ce cas, la communauté veut t'assurer une pension de mille florins, à condition que tu t'engages sur l'honneur à ne jamais rien écrire contre le judaïsme.

— Le proverbe dit : Quand on veut faire taire le peuple, il faut lui emplir la bouche. C'est un moyen politique qui réussit souvent, mais qui est inutile chez moi. Mon cher docteur, je ne voudrais pas vous indisposer contre moi; mais à quoi bon ces propositions?

— Je les ai faites pour m'acquitter d'un mandat; mais, pour mon propre compte, je vais te parler en d'autres termes. Je le sais, un puissant esprit réside en toi; ton calme me présage un grand homme. Il n'y a que les natures faibles qui deviennent violentes par la contradiction; une nature forte, jamais. Mais ne jette point la pierre à la fontaine où tu as bu. C'est dans le judaïsme que tu as puisé ce courage, ce libre dévouement pour la vérité. Sois donc reconnaissant, montre ta puissance par ton empire sur toi-même, reste ferme et fermement uni aux tiens, et ne te laisse pas entraîner à l'apostasie.

— On ne peut commettre d'apostasie qu'envers soi-même.

— Nous t'honorerons, et moi tout d'abord, si tu sais te vaincre toi-même.

— Et je serais déshonoré à mes propres yeux! »

La surprise, un mouvement de colère, se peignirent sur la figure de Sylva. Ainsi rien, pas même la sincère louange de sa vertu, n'avait touché Spinoza. Le médecin se leva :

« Malheur! dit-il, tu es perdu. Je ne puis que prier Dieu pour qu'il t'éclaire et détruise le feu follet qui t'entraîne aux abîmes. » Des larmes gonflèrent ses yeux pendant qu'il dit ces mots. Il se détourna et sortit. Spinoza ressentit une amère douleur d'avoir préparé un pareil chagrin au digne vieillard. Mais pouvait-il faire autrement?...

Il lui fut bien plus facile, par contre, de repousser un dernier tentateur, Chisdaï, qui vint le même jour. A peine eut-il ouvert la porte qu'il alla se jeter par terre et prit la posture d'un homme en deuil.

« Qu'est cela? demanda Spinoza.

— Malheur! s'écria Chisdaï sans lever la tête et murmurant ses paroles la bouche tournée vers la terre; l'esprit impur qui habite en toi t'a-t-il déjà tout fait oublier? Ne sais-tu plus l'histoire de rabbi Eliezer ben Hyrkanos?

Digitized by Google

— Oh! fort bien; il voulait appuyer son opinion, au sujet de l'usage d'un four, d'un miracle qu'il avait opéré. Cette action le fit excommunier; personne ne voulut lui donner connaissance du jugement, jusqu'à ce qu'enfin rabbi Akiba le fit de la même façon que toi en ce moment. Tu vois, je sais encore mon Talmud. Mais lève-toi toujours, je ne puis commander ni à l'arbre de se déplacer, ni à l'eau de couler en arrière, ni au mur de se retirer : ils ne m'obéiront point.

— Ah! s'écria Chisdaï en se levant furieux et les poings serrés, ah! tu te moques, par-dessus le marché, du Talmud! Eh bien, j'étais venu ici en paix, je voulais te ramener à la crainte de Dieu et te montrer que je ne m'élève contre toi ni par jalousie ni par aucune autre passion vile; mais tout est inutile avec toi. Va donc! Les corbeaux du ruisseau t'arracheront les yeux et les jeunes aiglons les dévoreront.

— Tu sais interpréter à ton gré les paroles de la Bible, en vrai talmudiste! L'Écriture ne réserve ce châtiment qu'à ceux qui méprisent et déshonorent père et mère!

— C'est ce que tu as fait septante fois sept fois, infâme! Mais ta punition ne tardera pas; tu seras lapidé même après ta mort, un tas de pierres couvrira ta charogne, et ton sort sera l'épouvantement des générations. Prends garde de tomber sous ma main, aussi longtemps que ton souffle empestera l'air, je te déchirerai comme on déchire un poisson.

— Encore une expression talmudique, répondit Spinoza en souriant; mais le Talmud dit aussi : « Il est bon que l'âne n'ait point de cornes. »

Chisdaï écumait de fureur; mais comme en ce moment il entendait quelqu'un monter l'escalier, il se hâta de partir.

« Qu'est-ce que c'est que ce bipède déplumé qui vient de te quitter? dit Meyer en entrant; on dirait le vieux péché originel en personne. » Cette saillie fit rire cordialement Spinoza. « Cette fois, dit-il, tu es tombé juste avec ton cheval de bataille; ce péché originel pourtant voulait me ramener dans le paradis juif. »

Meyer l'exhorta ensuite à s'élever contre les papes juifs avec sa force et sa fermeté habituelles; puis il partit, et Spinoza se hâta de sortir aussi.

C'était la première fois qu'il s'était senti mal à l'aise dans sa chambrette solitaire; il lui avait été impossible de fixer son esprit dans la recherche d'une idée donnée; il sentait le besoin d'une âme affectueuse et sereine à côté de laquelle il pût se retremper et oublier les orages de la journée. Où pouvait-il la trouver, si ce n'est chez Olympia? Il alla donc chez elle et la trouva causant familièrement avec Kerkering. Il

Digitized by Google

lui sembla que son arrivée les avait singulièrement surpris tous deux, et il en conclut avec raison qu'il avait été l'objet de leur entretien. Olympia, néanmoins, sut bien vite maîtriser son émotion, comme toujours :

« Vous m'êtes apparu en songe la nuit dernière, monsieur de Spinoza, dit-elle tout à coup dans le courant de la conversation; devinez sous quelle forme.

— Vous ne croyez ni aux anges ni aux démons; m'auriez-vous par hasard vu en moine?

— Non! Allez toujours.

— En empereur?

— Non!

— En rabbin? en pape?

— Non, vous ne devinerez pas, je le vois. Eh bien, je vous ai vu en Masaniello, le filet sur le dos, le bonnet de tricot rouge avec le gros gland tranchant parfaitement sur vos cheveux noirs, et la chemise retroussée jusqu'au coude; je vous ai vu porté par une multitude de juifs jusqu'au nouvel hôtel de ville. Là, vous êtes monté jusqu'au vaisseau doré au haut de la tour, et je vous ai entendu prononcer ces mots : « Citoyens, vous qui, selon Erasme de Rotterdam, demeurez, comme les grues, sur la cime des arbres! je vois vos cheminées fourchues et vos pignons saillants à droite et à gauche! je vois vos canaux et vos digues qui coupent votre pays, et votre vie suit le même cours régulier et tracé d'avance et sans la moindre agitation. Je vous le dis, en vérité, il en sera bientôt autrement. J'efface du livre de votre vie les mots *tu dois;* car dans ma loi il est dit : *il faut, car tu peux.* Vous croyez les poissons muets, pas du tout; je viens d'en prendre une légion du fond de la mer, et tous disent des choses fort sensées. » Vous avez pris alors votre filet : il était vide; vous l'avez retourné, et il en est tombé une infinité de poissons dont les couleurs scintillaient merveilleusement au soleil. Soudain leurs nageoires se changèrent en ailes, et ils s'envolèrent tous avec grand bruit. Vous, vous étiez toujours là, prononçant une philippique contre la vieille fable populaire : « Que le jour où les envoyés des sept Provinces-Unies passeraient sous les sept portes de l'hôtel de ville, complétement terminé, le bonheur de chaque province sortirait derrière eux pour ne plus jamais y rentrer. » Puis vous compariez votre philosophie à la canalisation de notre patrie; vous montriez comment on peut maîtriser les vagues et la tempête, comment on dessèche et fertilise un pays inondé par les flots des passions : le tout si clair, si simple, que j'ai parfaitement compris pendant mon

Digitized by Google

rêve. Malheureusement, je suis redevenue maintenant aussi peu philosophe que le peuple qui vous écoutait; il criait et tempêtait : « C'est un sorcier! c'est le fils du démon! » Et la foule aveugle démolit l'hôtel de ville. Je me réveillai.... Si seulement vous connaissiez quelque peu l'art de Daniel? »

Spinoza demanda à Olympia si dans les derniers jours elle n'avait pas vu dame Gertrui. Olympia assura qu'elle n'avait pas parlé à la bonne femme depuis plusieurs semaines.

C'était en effet une coïncidence presque merveilleuse : depuis deux jours, il avait, je ne sais par quel caprice, commencé à faire son propre portrait sous le costume de Masaniello. Il n'en dit rien néanmoins à Olympia, qui, tout esprit fort qu'elle était, se forgeait volontiers des théories sur le pressentiment. Du reste, il ne put se sentir heureux près d'elle. Était-ce la présence de Kerkering? était-ce lui-même qui était venu le cœur trop plein? Il sentait, mais trop tard, qu'il ne trouverait ici ni appui ni sympathie dans sa lutte douloureuse. Une sombre incertitude, un doute poignant vint planer sur son amour; il voyait Kerkering se rapprocher d'Olympia avec une affabilité toujours plus intime, sans qu'elle le retînt, comme autrefois, par quelque plaisanterie, et il lui semblait même voir une certaine intelligence entre les deux. Au moment où il se retirait, Olympia lui dit :

« Votre sœur Rebecca était aujourd'hui chez moi; elle veut que je vous convertisse, pour que vous vous soumettiez aux rabbins. »

Spinoza s'inclina en silence. Comment avait-elle pu lui parler de rêves et de futilités avant de lui communiquer ce fait? Ne devait-elle pas se sentir le cœur plein d'avoir vu sa sœur suppliante auprès d'elle?

Miriam, avec laquelle, dès son enfance, il avait vécu de la plus fraternelle affection, était venue à lui, ne lui parlant que timidement de la femme qu'il aimait; et l'altière Rebecca, qui lui était presque toujours restée étrangère, Rebecca avait pénétré jusqu'à Olympia. Comment s'était-elle présentée? avait-elle peut-être semé le doute dans le cœur de la bien-aimée, de l'éloignement, de la répugnance pour ses relations de famille? Spinoza sentait le feu lui brûler les joues. Il était sur le point de briser toutes les chaînes de la famille et de l'habitude, mais il ne pouvait souffrir qu'on méprisât le sang qui coulait dans ses veines. L'amour et la vérité avaient dû le soutenir dans la lutte qui allait s'ouvrir. La vérité lui serait-elle seule fidèle?

Digitized by Google

XXIII.

L'EXCOMMUNICATION.

Une foule innombrable remplissait les rues, joignant les mains et priant le Seigneur pour qu'il protégeât le chemin de son libérateur. Un héraut impérial portant l'aigle à deux têtes précédait le cortége, puis venait le champion courageux de la parole de Dieu, accompagné de chevaliers aux armures reluisantes et l'épée à la main. Et quand il se rendit à la diète, ses adhérents remplissaient les rues, se pressaient aux fenêtres, escaladaient les toits sur son passage, car on s'estimait heureux de l'avoir vu; puis quand il eut vaillamment et dignement combattu pour sa cause, on le porta en triomphe chez lui et l'on entendit une voix s'écrier : « Bienheureuses les mains qui te portent! » C'est ainsi qu'allait à Worms, en 1521, Martin Luther, le vaillant défenseur de la liberté de la parole de Dieu.

Il est bien difficile de soutenir en soi-même la lutte contre la force et l'habitude, il est douloureux d'accomplir cette lutte dans la vie; mais les milliers de regards sympathiques qui accompagnent le combattant forment, pour ainsi dire, une auréole autour de sa tête et multiplient sa force à l'infini, et, dût-il mourir, il a conquis des milliers de cœurs dans lesquels se perpétue sa pensée.

Mais c'est bien autre chose quand il faut se préparer dans une obscurité muette à un combat sans victoire. En l'an 1657, Bénédict Spinoza se dirigeait seul vers la synagogue, la maison de Jacob, à Amsterdam. Personne ne l'accompagnait, personne ne le saluait; le peuple qui le connaissait se retirait de lui, de lui, l'inébranlable défenseur de la liberté de la pensée divine; il n'avait pas à conquérir une seconde fois pour le monde une ancienne loi écrite; il semblait au contraire vouloir le priver de son puissant trésor, car il demandait simplement le vieux et bon droit de la libre pensée.

Dans la synagogue étaient assis les dix juges sur leurs siéges; ils étaient présidés par rabbi Isaac Aboab; à côté de lui était rabbi Saül Morteira. Spinoza dut s'arrêter à quatre pas du tribunal; rabbi Isaac Aboab se leva et prononça ces mots :

« Avec l'aide de Dieu, nous sommes assemblés ici pour te juger selon le droit. Toi, Baruch ben Benjamin Spinoza, jure-nous, au nom du Dieu tout-puissant, de ne rien nier, de ne rien nous cacher et de

Digitized by Google

te soumettre à la sentence que le Seigneur prononcera par notre bouche.

— Je ne connais pas le mensonge, et la duplicité est loin de moi, répondit Spinoza; je me soumettrai à votre arrêt, si vous me jugez selon la parole divine, et non d'après vos suggestions individuelles et des prescriptions de rabbins. »

Un murmure s'éleva dans le sanhédrin, assez distinct pour qu'on y pût saisir le sentiment général: l'accusé, en refusant de reconnaître leur compétence sans réserve, avait sans autre débat encouru le dernier degré de l'excommunication. Rabbi Saül Morteira fit faire silence:

« Voyons, dit-il, jusqu'où va la scélératesse de son cœur. Dis, impudent, n'as-tu pas désobéi aux lois de Dieu en goûtant de la nourriture et des boissons défendues, et en violant le sabbat par le travail? Ne t'es-tu pas éloigné de la communauté des fidèles, et n'as-tu pas blasphémé le saint nom de Dieu et sa loi? Ne sais-tu pas qu'il est dit: Celui qui blasphème en secret, sera châtié en public. »

Il y eut une pause. Spinoza avait le regard fixé vers la terre; soudain il leva la tête et répondit d'une voix tranquille:

« Je ne peux pas faire des signes et des miracles, et appeler la nature au secours ou en témoignage; c'est en moi seul que je puis vous montrer cette puissance qui parle de l'existence de Dieu dans chaque cœur humain. Que je sois devant vous, accusé par vous qui croyez être agréables à Dieu par une vie différente; que je n'hésite point et que rien ne m'accuse en moi, prenez-le comme un signe de mon amour pour Dieu, que je reconnais comme le souverain bien. Je ne me défendrai que sur le chef de la violation du sabbat, parce qu'elle peut apparaître comme une faute contre la sainte loi de Dieu dans la nature. Sans doute, il est bon pour l'homme accablé qu'il se repose de sept jours l'un; cela est juste et sage, car la dignité de l'homme consiste en toute chose dans le libre emploi de ses facultés. Mais qui vous donne le droit de le punir d'un péché qu'il ne commet que contre lui-même? »

Les juges se levèrent tous de leurs siéges, s'interpellant en désordre et criant qu'on ne pouvait écouter plus longtemps de semblables blasphèmes. Mais rabbi Aboab dit:

« Laissez-le parler. De chaque parole qu'il prononce se dégagent des serpents et des scheds qui se cramponneront à son âme dans les douleurs de la vie, qui le pendront ensuite et le traîneront dans l'infection de l'enfer le jour où il mourra de la mort du pécheur. Notre devoir est d'entendre tout son crime. Avancez, témoins, et parlez. »

Chisdaï et Éphraïm s'avancèrent: le premier, la tête haute, le

Digitized by Google

regard assuré; le second, honteux et l'œil baissé : « Il a blasphémé en notre présence Dieu et les prophètes, il a nié l'existence des anges et s'est raillé des miracles; il en a fait ainsi, je le jure à la face du Dieu éternel.

— Je jure, dit Éphraïm d'une voix à peine intelligible, que Chisdaï a dit la vérité.

— Qu'as-tu à répondre? demanda Morteira.

— Je n'ai point blasphémé les prophètes, dit Spinoza; au contraire, je les honore plus que ceux qui, les entourant de la fausse auréole de l'infaillibilité, leur enlèvent la divine majesté de leur grandeur humaine et les rabaissent au rang d'idoles. Sortez et voyez si le soleil s'est arrêté à Gibéon? J'ai nié les anges! et rabbi Joseph Albo n'a-t-il pas déclaré publiquement que la croyance à la réalité des anges était inutile et indifférente? J'ai raillé les miracles! De quoi m'accusez-vous? ouvrez donc la Bible au passage où parle l'âne de Bileam, et voyez-y ce qu'en dit Ibn-Esra. J'ai blasphémé Dieu! mais j'ai pitié de toi qui ignores que la pensée d'aucun mortel, obéissant aux lois intérieures, ne peut s'affranchir de l'essence divine.

— N'as-tu pas dit, continua Chisdaï, et malheur à moi d'être forcé de le répéter! n'as-tu pas dit qu'il se trouve dans l'Écriture beaucoup de notions fausses et incomplètes de la Divinité?

— Et par cela même je crois honorer Dieu plus que vous. Est-ce que la Bible n'appelle pas Dieu grand? et y a-t-il une grandeur qui ne soit une étendue bornée dans l'espace! La Bible, il est vrai, ne peut être expliquée que par elle-même, elle ne veut point être mesurée selon les lois de la logique, mais elle ne veut pas non plus dominer ces dernières. La raison, qui nous vient de Dieu, qui par conséquent est divine, doit et peut puiser l'idée du Créateur en elle-même, et trouver aussi en elle tout ce qui est nécessaire pour mener une vie agréable à Dieu. La Bible elle-même reconnaît ce droit sacré de notre raison, en admettant qu'il y a eu des justes avant la révélation du Sinaï. Et ne dit-elle pas de la vérité manifestée dans le Pentateuque: « Elle n'est pas du ciel, et qu'on ne dise pas : Qui montera pour nous au ciel, pour la chercher et nous l'annoncer, afin que nous nous y conformions? La parole est près de toi, sur tes lèvres et dans ton cœur, afin que tu la suives. » (Deutér. xxx, 12.) C'est dans notre raison, dans la sublimité de la pensée pure, qu'est le Sinaï. Je veux vous exposer fidèlement et sans détour mes opinions sur les choses suprêmes; si vous me réfutez selon la raison, je me soumettrai à vous.

— Tu as invoqué les saintes Écritures, s'écria Morteira. Malheur!

Digitized by Google

pourquoi ta langue n'a-t-elle point été réduite en cendres avant qu'elle osât prononcer les saintes paroles? Que veux-tu avec ton Baal, ta raison?

— Brisez-le donc, si vous pouvez! »

Rabbi Isaac Aboab, qui avait écouté jusque-là en silence, se leva tout à coup et s'écria : « La mesure est comble! Vous tous êtes d'accord avec moi que cet épicurien a mérité les plus fortes peines du Gehinom? »

Tous les assistants répondirent Amen! et Aboab continua :

« Je te demande donc, Baruch ben Benjamin Spinoza : Veux-tu rétracter tes paroles impies et te soumettre à la pénitence que nous t'imposerons, ou veux-tu que la malédiction de la grande excommunication soit appelée sur toi?

— Réfutez-moi selon la raison et je me rétracterai. Vous ne voulez pas m'écouter, je vous répondrai par écrit. Ici, dans cette synagogue murée, vous ne pouvez m'entendre, vous ne voulez point éprouver la vérité par ses conséquences; mais j'annonce ma pensée au monde entier, où nulle excommunication ne peut m'atteindre. Je me suis présenté à votre tribunal, précisément pour vous prouver que je ne m'élève contre aucune communauté qui croit posséder la vérité dans sa foi; mais la liberté de la pensée a son domaine inviolable et sacré. Expulsez-moi, si vous voulez, de cette communauté où vous m'avez reçu jadis; mais une nouvelle aurore se lèvera.

— Tais-toi, prophète de mensonge! tonna rabbi Aboab; je te demande pour la seconde, pour la troisième fois : Veux-tu te rétracter? »

Un silence d'une seconde, un silence de mort suivit ces mots. Enfin Spinoza leva le regard, et dit d'une voix ferme et assurée : « Je ne puis; mais vous aussi, vous ne pouvez autrement, et je ne vous maudis pas. »

Rabbi Aboab déchira son manteau, et rabbi Morteira prit le schophar qui gisait voilé devant lui, il en tira trois sons dont les lugubres vibrations glissèrent lentement sous la voûte. L'arche sainte fut ouverte, tous les assistants se levèrent, et rabbi Aboab prit un parchemin et lut les mots suivants :

Au nom du Seigneur des seigneurs,
Sois, Baruch, fils de Benjamin,
Mis au grand ban,
Au ban des deux droits,
Céleste aussi bien que terrestre.
Sois au ban des saints d'en haut,
Sois au ban des Séraphins,
Sois au ban des Ophanins,

Exclu des communautés,
Des grandes et des petites!
Sur ta tête tous les tourments,
Des maladies pleines de douleurs et d'horreurs,
Et ta maison une caverne de dragons,
Et que ton étoile s'éteigne aux cieux!
Sois scandale et horreur parmi les hommes,
Et ta charogne la nourriture des serpents!
Sois la joie de tes ennemis et de tes haïsseurs,
Et le bien que tu possèdes
Qu'il revienne à des étrangers.
Que devant la porte de tes ennemis
Se tordent tes enfants,
Et que les souffrances de ta vie
Soient l'épouvante de nos derniers petits-fils!
Sois maudit par tous les esprits!
. . . .
. . . .
Michaël et Gabriel,
Raphaël et Meschartbel,
Sois maudit par le grand Dieu,
Par les septante noms d'esprits
Soumis au grand roi
Par le grand sceau de Zartok.
Descends aux enfers comme la horde de Corah!
Qu'avec terreur et tremblement
Ton âme se sépare de toi;
Que la colère de Dieu te tue
Et t'étrangle comme Achitophel
Dans les replis de tes piéges.
Que la lèpre de Gechsi soit la tienne
Et puisses-tu ne te relever jamais!
Et qu'aux tombes d'Israël
Nulle tombe ne te soit creusée.
Qu'à des étrangers appartienne
Ta femme; qu'à l'heure de ta mort
Des étrangers la déshonorent!
Ce ban et ces malédictions,
Sur Baruch, fils de Benjamin!
Mais sur tout Israël
Et sur moi, la paix du Seigneur
Et sa bénédiction éternellement!

Le rabbin prit ensuite le rouleau de la loi dans l'arche sainte, le déroula et lut ces mots: « Et quiconque entendant les paroles de cette malédiction se bénira dans son cœur et se dira: Que la paix soit avec moi, car je vivrai selon le désir de mon cœur, afin que l'ivrogne s'en aille avec celui qui est altéré; l'Éternel ne sera point favorable à ce

Digitized by Google

homme; alors, au contraire, s'enflammera la colère de Dieu et son zèle contre cet homme; il sera frappé de toutes les malédictions écrites dans ce livre, et le Seigneur effacera son nom de dessous les cieux. » La Thorah fut replacée dans l'arche, on sonna une seconde fois du schophar, et les assistants se tournèrent vers Spinoza en lui disant : « Maudite soit ton entrée, et maudite ta sortie! » Tous crachèrent devant lui et se retirèrent de quatre pas, quand il passa devant eux, la tête haute, la démarche assurée, pour quitter la synagogue.

Cette sortie du sanctuaire accoutumé le mènera-t-elle dans un nouveau, ou n'entrera-t-il plus jamais dans un temple de pierre, afin de montrer même extérieurement que l'homme libre est le vrai temple de Dieu?

Il trouva devant la synagogue Oldenbourg, Meyer et de Vries qui l'attendaient. Ils avaient appris ce qui se passait et étaient venus pour le protéger, s'il le fallait, contre les violences des rabbins. Jamais les amis n'avaient vu sa figure aussi resplendissante. Oldenbourg le prit par la main, et tous quatre s'en allèrent en silence.

Quand Spinoza passa devant la maison paternelle, il entendit les lamentations de ses sœurs : on le pleurait plus amèrement que s'il était mort, il le savait.

Il sentait en ce moment, où ce n'était plus de son propre mouvement, mais par la force qu'il s'en éloignait, ce que c'est que de se détacher tout d'un coup de son passé, de couper les mille fils du souvenir qui nous lient à toutes nos affections, à tous les bonheurs de la jeunesse. Ce qu'il y a de plus triste dans une séparation irrévocable, c'est que des deux côtés meurt et disparaît une fraction de vie dont le souvenir involontaire apparaît souvent comme un rêve effrayant, et nous fait appeler l'oubli comme un bienfait.

« Et les trois amis étaient assis à côté de lui, et ne parlaient pas avec lui, car ils voyaient que sa douleur était très-grande, » lit-on dans Job. Ainsi, nos trois amis restaient en silence, car eux aussi voyaient que sa douleur était profonde. Oldenbourg avait placé instinctivement la main sur l'épaule de Spinoza, comme pour le protéger et lui prêter ses forces. Il croyait sentir ce qui agitait le cœur de son ami : cette séparation violente devait lui apparaître comme la mort qui arrive enfin après avoir été longtemps attendue; et fussions-nous cent fois préparés à quitter ceux qui nous sont chers, la douleur est toute nouvelle et autrement amère quand l'inflexible mort est venue dire son dernier mot.

Le plus profond silence régnait entre les amis. Une seule fois Olden-

Digitized by Google

bourg répondit à voix basse et d'un signe négatif à quelques paroles que Meyer lui avait dites à l'oreille; ce dernier avait voulu faire de l'événement un fait tout à fait insignifiant et même ridicule. Soudain Spinoza leva la tête, et s'écria comme s'il répondait à quelqu'un :

« Non, non! ils ne me forceront point à m'élever contre eux par la haine, l'amertume et l'injustice. Cette malédiction même est encore de l'amour. Ils ne veulent abandonner personne; ils veulent effrayer et punir quiconque se sépare de la communauté. Et ces imprécations terribles et recherchées? — Eh bien, si la bénédiction a sa formule immuable, pourquoi la malédiction n'en posséderait-elle pas? Ils ne peuvent convertir ma pensée. Si je vis pour me disputer avec eux, ce n'est plus moi qui vis et qui agis. Non, je veux vivre par moi-même. Le monde ne me vaincra point.

— Le monde! ne put s'empêcher de dire Meyer. Qu'est-ce qu'une poignée de rabbins dans une synagogue isolée au milieu de l'univers? Ils t'envoient en exil dans un monde infiniment plus beau et plus grand que celui dont ils te bannissent.

— Tu as peut-être raison; mais songe que c'est là que j'ai le plus profondément senti la joie et les douleurs. Il fut un temps où le jugement de la synagogue était pour moi le jugement du monde entier. Mais c'est passé.

— Ami, s'écria Oldenbourg, maintenant tu vas entrer dans le vrai monde, et tu y entreras avec moi. Il faut sous peu de jours que je quitte Amsterdam.

— Toi! et en ce moment?

— Ma ville natale m'a nommé son ministre à Londres. Viens avec moi.

— Et qu'y ferai-je?

— On y fonde une grande société scientifique, dont je suis nommé membre, et tu viendras travailler à mes côtés. »

Oldenbourg lui dépeignit ensuite sous les couleurs les plus brillantes, les plus séduisantes, la vie active au milieu du monde : honneur, gloire, joie et bonheur lui apparaissaient avec de nouveaux charmes, et son visage s'illumina d'un vif rayonnement. Il se vit transporté au milieu des grandes forces de l'humanité, et au fond de ces splendeurs se jouait le mirage d'un joyeux foyer domestique dont Olympia était la reine. Meyer et de Vries joignirent leurs encouragements aux paroles d'Oldenbourg. Il n'en fallait pas tant, car il se disait depuis longtemps tout ce qu'ils lui répétaient. Il saisit en tremblant la main d'Oldenbourg; mais soudain il s'arrêta : « Pardonnez-moi, mes amis, dit-il, mais j'ai besoin d'être seul? »

Digitized by Google

Il resta seul, et son esprit se troubla de nouveau :

« Pourquoi les trois amis n'ont-ils pas dit un mot d'Olympia? Est-ce une illusion? Mais il me semble avoir remarqué chez eux un certain malaise, une certaine gêne.... Chez elle, chez elle! sous ses yeux, avant tout, doit commencer ma vie nouvelle. »

XXIV.

LES FIANÇAILLES.

Au même instant où Spinoza quittait la synagogue, le bedeau ouvrait une petite porte latérale de l'église Saint-Jean; deux hommes en habit de cérémonie en sortaient, l'un pâle et soucieux, l'autre joyeux et souriant : c'étaient Kerkering et van den Ende.

« J'ai froid, dit Kerkering; et c'est tout de même comme si on m'avait enlevé un vêtement protecteur. Lorsque j'étais là-bas à genoux, abjurant ma foi, presque oubliée pourtant, pour être reçu dans votre communion, je ne sais ce qui me glaçait le cœur, et j'avais de la peine à prononcer le mot qu'on me demandait. Il est bon qu'aux moments décisifs nous n'ayons plus la liberté du choix.

— Cette fantasmagorie du sentiment, répondit van den Ende, n'est due qu'à l'air froid de l'église et à la position insolite dans laquelle tu te trouvais, et qui gênait la circulation. Viens, mon fils; le vin qu'ils te refusent là-bas et qu'ils gardent pour eux seuls est beaucoup meilleur dans d'autres endroits. Et ma foi, comme tu l'as très-bien dit, toute l'affaire n'est qu'une question de costume. Tu t'es fait faire un habit de noces à la mode, voilà tout. »

Néanmoins, Kerkering restait tout honteux; il lui semblait que chacun lisait sur sa figure l'acte qu'il venait d'accomplir. Ce ne fut qu'en tournant l'église Saint-Olaï pour se rendre dans la maison de van den Ende que ses joues reprirent de la couleur. Dans le cabinet du médecin, où celui-ci versa au nouveau converti le lait de l'alme nature, comme il disait, Kerkering retrouva tout à fait sa gaieté, et le vin généreux lui inspira de vives saillies sur la sensibilité puérile à laquelle il avait cédé.

Van den Ende avait fait annoncer une visite à sa fille. Elle avait fait répondre qu'elle était au lit et indisposée; il se rendit auprès d'elle, laissant Kerkering seul.

« Ma fille, dit-il en entrant, je suis sur le point d'entreprendre un

Digitized by Google

voyage pénible, peut-être dangereux. C'est pour moi une consolation de te laisser ici un fidèle protecteur.

— Ne puis-je donc savoir le but et le motif de ce voyage? ai-je perdu votre confiance, mon père? répondit Olympia.

— Non, ma fille, mais je ne veux point t'exposer à des craintes et à des chagrins inutiles; quand ce sera fini, tu te réjouiras du succès. Je vais jouer un rôle sur une grande scène. Je ne sais pas si ce sera dans une comédie ou dans une tragédie. En tout cas, cela vaut la peine d'y risquer sa peau et sa perruque. Ils verront que Lucien et Démocrite enseignent la bravoure aussi bien que leurs divinités sombres. Mais tu apprendras tout cela plus tard. En ce moment, laisse-moi te parler en père, en ami. Je viens à toi, revêtu d'habits de fête. Dis en bonne stoïcienne à la douleur : « Je suis plus forte que toi! » Pare-toi avec nous! Tiens, voici pour te faire belle! »

Olympia écoutait avec surprise la voix de son père, dont la gaieté éclatait doublement dans le silence de la nuit; et ses yeux étonnés étaient fixés sur une magnifique parure de perles.

« Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Cette parure nuptiale de sa mère, c'est notre ami qui te l'envoie; il te fait dire qu'il a versé pour toi plus de larmes qu'il n'y a de perles au fond de la mer.

— Il a pleuré? Je n'aurais jamais cru qu'il pût le faire. C'est probablement parce qu'il doit abjurer la foi de ses pères pour la nôtre.

— Il l'a déjà fait, mon enfant, malgré son entêtement luthérien qui protestait vivement, mais il tenait à te donner cette preuve d'amour. Et dans Kerkering tu me rendras mon Cornélius.

— Malheur! » s'écria Olympia en cachant sa figure sur l'oreiller. Ce ne fut qu'après de longues instances de son père qu'elle se releva et lui dit, parmi les sanglots et les larmes : « Oh! nous sommes tous malheureux! Mon amour appartient à..... Vous savez à qui, mon père. Pourquoi suis-je obligée de le dire? J'aime Spinoza, il m'aime de toute la divine hauteur de son esprit, comme jamais jeune fille n'a été aimée. »

Van den Ende se frappa le front de son poing crispé. Il se promena de long en large dans la chambre, plongé dans ses réflexions, puis il revint au lit de sa fille :

« Chère Olympia, lui dit-il, sois franche avec moi. Vous êtes-vous fait des aveux?

— Oui.

— Et comptais-tu sur mon approbation?

Digitized by Google

— Sans doute ! car votre pensée libre ne connaît point de préjugé.

— Certes, je n'en ai point. Mais réfléchissons tranquillement. De quoi vivrez-vous ? car pour moi, tu sais, je ne possède en propre rien du tout.

— Spinoza accepterait une chaire de mathématiques ou de philosophie dans n'importe quelle université.

— Cela n'ira pas si facilement; les juifs l'ont excommunié, et les prêtres de toutes les confessions se donnent la main quand il s'agit d'écraser l'ennemi commun. Il pourrait, il est vrai, polir des verres en attendant; toi, tu donnerais des lecons de musique ou d'autre chose, cela vous empêcherait toujours de mourir de faim; n'eussiez-vous que de l'eau claire à boire, vous l'assaisonnerez de philosophie, c'est un aliment très-nutritif; malheureusement, vos enfants ne sauraient s'en contenter. Votre amour n'est qu'un faux syllogisme.

— Vous êtes bien dur, mon père.

— Mais non, je ne le suis pas, mon enfant. Sans doute, de cette hauteur surhumaine dans laquelle vous flottez, entourés de génies sublimes, qui n'ont ni chair ni os, des gens comme moi vous paraissent de vrais barbares. Vous avez résolu les éternelles questions du sort de l'humanité et de l'existence du monde. Qu'importe, si ensuite votre propre sort, si votre propre pain quotidien vous offre journellement un problème encore plus difficile ? Vos deux âmes s'aiment, et les âmes, mon Dieu, ce sont de si bonnes créatures, prêtes à toutes les privations !

— Est-ce là le calme avec lequel vous vouliez me parler ? Et cette abnégation que je m'imposerai de si bon cœur mérite-t-elle une pareille ironie ? demanda Olympia.

— Tu as raison, répondit van den Ende, mariez-vous; ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. La volonté de l'homme, voilà son paradis; tu le sais, c'est ma devise aussi. Mais réfléchis encore sur ce seul point : comment supporteras-tu le dédain et la pitié de tes amies et connaissances ? Les vois-tu d'ici faire leur moue et chuchoter entre elles ? « La voilà; elle aurait coiffé sainte Catherine si le pauvre juif, repoussé par sa propre race, n'avait eu pitié d'elle. » Et au fond elles auront raison, quand elles penseront : « S'il l'avait réellement aimée, il aurait volontairement renoncé à sa foi, sans attendre qu'il fût excommunié par ses coreligionnaires; car aux yeux du monde cela est et sera toujours une tache. » Et comme les bonnes âmes continueront leurs commentaires : « Quelle fierté autrefois, quelle façon de nous regarder de haut en bas ! Elle est heureuse au moins, elle peut se passer d'armoires; la vieille

Digitized by Google

robe usée qu'elle avait déjà il y a dix ans a fini par faire à elle seule toute sa garde-robe. C'est égal, elle me fait réellement bien pitié.... » Je sais bien, de pareilles considérations ne peuvent et ne doivent pas t'ébranler dans tes résolutions, et je ne te parle de ces bagatelles qu'afin de t'y voir préparée. Je ne veux pas non plus comparer Spinoza à Kerkering; c'est un esprit puissant, et une seule minute où vos deux âmes se confondent dans une divine harmonie compense suffisamment des années de privations, et équivaut aux plus douces jouissances mondaines. Tu l'aimes, tu le vénères, tu admires la majesté de son esprit; je veux croire qu'il n'abusera pas de sa supériorité : on prétend que ces cas sont bien rares. Qu'est-ce que Kerkering à côté de cela? Il t'a prouvé son amour en entrant dans ta religion; il a quitté une communion riche et glorieuse sans que tu aies participé aux pénibles circonstances qui précèdent une conversion, sans t'imposer aucune responsabilité. Il ne demande pas même que tu lui sois reconnaissante, il n'a d'autre prétention que celle de t'aimer. Il t'adore, chacune de tes paroles lui est un oracle, le moindre de tes désirs secrets un ordre qu'il accomplit. Mais non, tu as raison, tu ne veux point de mari que tu domines; le plus bel ornement de la femme, c'est l'obéissance, l'obéissance même sous l'oppression la plus despotique. Que peut t'offrir Kerkering? Rien, sinon un cœur sincère et bon, qui ne bat que pour toi seule. Il te fera une vie d'éclat, d'honneur et de plaisirs, et tu seras enviée de toutes celles qui te connaissent. Mais qu'est-ce que tout cela, à côté de la suprême jouissance de l'harmonie des âmes? Elle est éternelle, et cette éternité peut bien durer un ou deux ans : n'est-ce pas assez? »

Le père se tut, Olympia ne pleurait plus, ce n'étaient plus que quelques sanglots étouffés; elle jouait, moitié rêvant, avec le collier de perles.

« Puis-je quitter le lit? dit-elle enfin.

— Certainement, » fit le père, se souriant à lui-même en sortant.

Olympia se leva et s'habilla : « J'ai fait à mon père mon amour plus plus fort qu'il ne l'est réellement, pensa-t-elle; et puis n'est-ce pas l'amour-propre, et le désir de triompher de toute résistance qui t'a jetée dans ses bras?.... Non, tu l'aimais auparavant et tu l'aimes encore. » Elle prit le collier, le mit à son cou, puis se regarda avec complaisance dans la glace. « On dira que je n'aurais pas trouvé d'autre mari: qu'importe? Ne sais-je pas, moi, que ce collier était dans mes mains, ce collier avec une vie brillante de plaisirs, et que je les ai refusés?... Mais ferai-je bien? Il est d'une nature solitaire, c'est inné chez lui; la

Digitized by Google

science est sa déesse. En lui refusant ma main, je ne fais que le délivrer; je le rends à lui-même!... Non, ce clinquant m'éblouit.... Et pourtant cette grande puissance qui le caractérise ne se manifestera-t-elle pas autrement quand la possession le dispensera de tout hommage? Il sait que tu te sens petite en face de lui; combien de fois t'a-t-il fait la leçon? que sera-ce donc, alors?... Non, il est bon est doux, mais toi tu es faible, et l'adoration soumise de Kerkering te séduit. »

Elle ôta le collier, et se promena toute pensive dans sa chambre. Puis elle se retrouva encore devant la glace, rêvant et se regardant; elle se vit traversant les rues, pauvre, misérable, honnie de tout le monde, et elle ne put chasser cette vision du délire qu'en jetant quelques notes joyeuses; son père l'entendit, il ouvrit la porte. « Kerkering attend dans le salon, dit-il, il ne veut pas partir avant d'avoir entendu le mot décisif : oui ou non. Je crois connaître ta pensée; je ne veux point forcer ta résolution, mais je puis te venir en aide. Viens. » Olympia se colla à son bras avec une obéissance d'enfant, en lui signifiant qu'elle ferait selon ses désirs; et pourtant elle sentait qu'en se soumettant, elle ne suivait que sa propre volonté, qu'elle couvrait pour ainsi dire de cette apparence de soumission. Van den Ende la prit par la main, la conduisit au salon et la présenta à Kerkering avec ces mots : « Voici ta fiancée, mon fils. »

Kerkering détacha une bague de brillants de sa main, et la mit au doigt d'Olympia : « A moi pour jamais! » dit-il en scellant ces mots d'un franc baiser.

En ce même moment où Spinoza avait lutté contre les séductions de la vie et de la gloire, Olympia avait lutté contre des séductions semblables et avait succombé....

C'était le soir; Kerkering et sa fiancée étaient assis l'un près de l'autre, engagés dans une douce causerie; van den Ende se frottait les mains, et se promenait dans la chambre en homme satisfait. Olympia se sentait de plus en plus contente auprès de Kerkering; elle le trouvait maintenant si aimable, qu'elle s'en voulait de ne pas lui avoir donné son cœur depuis longtemps. Kerkering lui racontait qu'il avait acheté pour elle un cheval bien dressé, qu'elle recommencerait ses promenades d'autrefois, et qu'ils galoperaient ensemble à travers les rues de la ville. Une vie brillante, pleine de jouissances, s'offrait à elle sous les couleurs les plus séduisantes, un vif incarnat colorait ses joues, et Kerkering la pressait avec passion sur son cœur. Soudain la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Spinoza, grave et solennel, à cette heure

Digitized by Google

inaccoutumée. Olympia s'arracha des bras de Kerkering; un instant elle ferma les yeux, puis elle se leva et s'avança vers Spinoza.

« Je sais que vous n'aimez pas plus que moi les scènes à grandes émotions, lui dit-elle d'une voix tremblante; je n'ai de secrets ni pour mon père ni pour Kerkering : nous nous sommes aimés. Vous vous rappelez cette heure solennelle où vous m'avez adjurée d'oublier ce que nous avions été, ce que nous voulions être l'un pour l'autre? Le moment est venu. M. Kerkering est mon fiancé. » Elle fut obligée de s'appuyer contre l'orgue; Spinoza était resté immobile, sans parole, l'œil fixe et sans regard.

« Je vous en prie, reprit Olympia, ne me retirez pas votre amitié.

— Je désire, répondit enfin Spinoza d'une voix sourde, que M. Kerkering vous prépare ce bonheur que dans des moments plus heureux j'espérais un jour vous offrir. » Il resta longtemps encore, parlant des choses les plus indifférentes, et avec une verve de gaieté qu'on ne lui avait jamais connue. Quoique habituellement gardé contre toute illusion, il cédait cette fois à une double illusion.

Il croyait par sa gaieté alléger la situation d'Olympia, et il la rendait plus pénible; il pensait devoir à sa dignité d'homme de prolonger sa présence, pour se séparer ensuite en paix; et au fond il restait là parce qu'il se détachait avec peine de cette image ravissante qui lui rappelait les plus douces impressions de sa vie.

Oldenbourg survint; il embrassa Spinoza pour la première fois, quand on l'eut informé de ce qui s'était passé. Kerkering était excessivement gai et joyeux; il riait, plaisantait, disant qu'il était réellement né de ce jour, et priait Olympia de lui chanter une chanson d'enfant. Oldenbourg demanda le lied de *la Jeune Fille sous les tilleuls;* Olympia s'y refusa, mais Kerkering de son côté joignit ses instances à celles d'Oldenbourg, protestant que ce serait la première et seule condescendance qu'il exigerait. Ainsi assaillie de toutes parts, la jeune fille obéit presque machinalement, se mit à l'orgue, et chanta :

Une vierge voulut se lever le matin
Pour aller chercher son bien-aimé.
Elle le chercha sous les tilleuls
Et ne put trouver son bien-aimé.

Tout à coup arrive un beau seigneur :
« Que faites-vous seule ici? dit-il;
Comptez-vous les arbres verts,
Ou les roses d'or?

Digitized by Google

— Je ne compte point les arbres verts,
Je ne cueille point les roses d'or;
J'ai perdu mon bien-aimé
Et ne sais ce qu'il est devenu.

— Vous avez perdu le bien-aimé,
Et ne savez ce qu'il est devenu?
Il est aux prairies de Zéelande,
Au milieu d'autres belles femmes.

— Et s'il est aux prairies de Zéelande,
Au milieu d'autres belles femmes,
Que le ciel le conduise
Parmi toutes ces jolies filles! »

Mais que tira-t-il de son sein?
Une chaine, une chaine d'or rouge :
« Je vous la donne, ma belle enfant,
Si vous voulez oublier le bien-aimé.

— Et si votre chaine était doublement longue,
Si elle pendait du ciel à la terre,
J'aimerais mieux ne point l'avoir
Que de choisir un autre bien-aimé. »

A ces mots s'agita le sang du seigneur :
« Belle enfant, voyez ce que vous faites,
Vous êtes ma femme, ma vraie femme,
Et nulle autre ne veux épouser. »

Les derniers sons vibraient encore, quand Spinoza prit son chapeau et partit. Olympia se leva, et ferma violemment l'instrument, dont les tuyaux gémirent dans un bruyant et confus tutti.

Spinoza était venu chez Olympia, le cœur débordant et avide de sympathie. Il y a des heures où l'homme à qui les temples de pierre sont fermés sent le besoin de s'en ouvrir un dans le cœur humain.

Mais le sort avait condamné Spinoza à ne chercher la force et le calme qu'en lui-même.

Sans doute il avait bien des motifs de consolation. Il n'était plus forcé de plier sa pensée, altérée de vérité, à une forme qu'elle repoussait; il n'avait plus besoin, après son excommunication, de taire ses convictions ou de chercher à les voiler; et sans doute il aurait pu voir aussi avec calme s'anéantir un sentiment qui lui avait coûté de si douloureuses luttes; mais c'est là l'éternel problème de l'amour, qu'il

Digitized by Google

redemande la douleur absente, le tourment perdu. La mélancolie et l'amertume menaçaient d'envahir cette âme admirable; mais sa pensée dompta son sentiment, et il acquit à un plus haut degré encore cette sérénité qui est la vraie liberté de l'esprit, liberté soumise aux nécessités extérieures, et qui cherche uniquement ses lois, sans s'occuper des blessures du propre cœur.

Désespérer, alors qu'on a la raison pour vaincre la douleur, est toujours un suicide partiel. Quiconque veut être libre et vivre selon les lois de la raison, ne doit jamais cesser d'être; or il crée une lacune dans sa vie éternelle, dès qu'il succombe à ses passions. La vie selon la raison est seule la vie réelle et éternelle.

Ce fut un rude combat : il lui fallut bien des efforts pour se détacher de tous les biens, de toutes les séductions, pour arriver à ce point culminant de la pensée pure et à cette parole si vaste, presque incompréhensible, qui paraît dédaigner le monde et qui le transfigure : « Je raisonne les actions et les efforts des hommes, comme s'il s'agissait de lignes, de surfaces et de corps. »

Les amis de Spinoza, pénétrés d'admiration et de surprise, reconnurent la puissance triomphante de ce grand esprit, qui jouissait maintenant de la vie dans un bonheur tranquille, après l'avoir vaincue par la pensée libre.

L'auréole n'entourait pas son front, mais elle rayonnait dans tout son être.

XXV.

CICATRICE ET GUÉRISON.

L'Église juive voulut faire suivre son excommunication d'effets civils, et demanda au magistrat le bannissement du blasphémateur. La procédure fut confiée à l'autorité ecclésiastique réformée, et notre penseur se vit souvent arraché à ses recherches par des citations et des dossiers qu'on lui envoyait. Plongé dans de vastes considérations sur les conditions de la vie sociale et le rôle des individus dans la communauté, il traversa maintes fois les longs et tristes corridors du palais de justice et passa des heures entières dans les antichambres du tribunal. Le martyre du monde moderne est composé de mille petites tracasseries.

Ses amis l'engageaient vivement à quitter volontairement sa ville natale; mais il soutint que, pour l'amour de la justice, il ne pouvait

Digitized by Google

se soumettre qu'à un arrêt légalement prononcé. Le dernier service d'ami que lui rendit Oldenbourg fut de le délivrer de ces tribulations. Au moment de partir pour l'Angleterre comme ministre du cercle de la basse Saxe, il pria instamment Spinoza de le suivre; mais celui-ci voulut rester dans sa patrie et dans sa solitude : cependant, il se préparait à quitter Amsterdam. Éloigné de toute haine, il ne pouvait toutefois se soustraire au douloureux sentiment qu'il éprouvait en se voyant poursuivi par l'horreur et le mépris au milieu de ses compatriotes. Il souffrait encore plus d'avoir éveillé sans le vouloir cette animosité dans les cœurs que d'en supporter les suites.

Les caractères différents de ses amis montrèrent leurs contrastes dans les débats qui eurent lieu sur ce point : Meyer trouvait ses délices à châtier de railleries aiguës la faiblesse, l'incurie et l'aveuglement des hommes; Oldenbourg le blâma; il y avait une répulsion innée chez lui contre toute lutte, tout contact avec le vulgaire, et, sur ce point, il se rencontrait souvent avec Spinoza.

Le départ d'Oldenbourg fut une lacune dans ces belles relations. Spinoza, Meyer et de Vries l'accompagnèrent jusqu'au Schreyerstoren (Tour des Larmes, nom qu'elle doit aux pleurs de ceux qui se séparent); Spinoza s'arracha des bras d'Oldenbourg le cœur oppressé, et son mélancolique regard suivit longtemps l'ami emporté sur les vagues. Meyer et de Vries lui restaient, il est vrai; mais ce dernier était trop jeune pour être son ami dans toute l'acception du mot; leur âge, leur expérience, n'étaient pas les mêmes; Meyer était marié, mille causes, mille accidents rendaient impossible au père, à l'époux, ce dévouement continu et exclusif que Spinoza avait rencontré dans Oldenbourg seul; en celui-ci il avait perdu son plus fidèle ami.

En repassant sur le pont de l'Amstel, Spinoza rencontra un enterrement. Parmi ceux qui suivaient le cercueil, il reconnut son ancien maître et ses compagnons d'atelier; on lui fit signe, et il se mêla au convoi : c'était Peter Blyning que l'on portait au cimetière. A la dernière kermesse, ses camarades l'avaient amené à la danse; là, ils s'étaient permis la cruelle plaisanterie de lui adresser toutes les jeunes filles pour l'inviter à danser. Le pauvre perclus pouvait à peine se retenir de dépit et de colère; dans sa fureur, il avala, verre sur verre, du vin et du genièvre; puis il commença à pleurer amèrement, prit ses béquilles et partit. Soudain un cri effroyable retentit dans la maison; tout le monde se hâta d'accourir : le malheureux était tombé du haut de l'escalier sur les dalles; il avait le crâne fracassé et agonisait dans les dernières convulsions.

Digitized by Google

En suivant le convoi, Spinoza rencontra Chisdaï; il le vit cracher trois fois devant lui en récitant en hébreu le verset : « Tu le tiendras en horreur et en abomination, car il est excommunié » (5 M., VII, 26). Spinoza n'y fit pas attention, et, plongé dans ses réflexions, il accompagna le défunt jusqu'au champ du repos.

Le même soir, il reçut encore une visite émouvante : c'était Silva, enveloppé dans son manteau. Sans le saluer, la voix triste et sombre, il commença ainsi :

« Ce n'est pas le juif qui vient te voir, il ne te connaît plus; c'est le médecin : son devoir est de conseiller, de secourir, sans s'enquérir du reste. Je te conseille donc : Quitte ta ville natale, tu es en danger; ton cœur sera malade aussi longtemps que tu resteras ici; nul homme au monde ne pourrait supporter cette vie. Se voir réprouvé et marcher comme un cadavre au milieu de ceux dont on partageait autrefois l'existence!... Je sais que tu ne veux point braver ceux qui expliquent de la sorte ta présence ici. Autre chose : Ephraïm Cardoso s'est joint à une compagnie d'émigrants pour le Brésil; Chisdaï aussi a voulu voyager avec eux, mais ils l'ont repoussé. Personne ne veut de sa société, on l'évite comme un pestiféré, et nul ne lui pardonne d'avoir été ton accusateur.

— Mais moi je lui pardonne.

— Cela ne vous sauve ni l'un ni l'autre.... Je crains qu'il ne médite quelque crime; le jour, il quitte rarement la maison; ce n'est que le soir qu'on le voit rôder, comme une âme en peine. Écoute mes avertissements, je te les donne par reconnaissance, et je rétracte même mes premières paroles : c'est le juif qui est chez toi. Devant le sanhédrin, tu n'as pas blasphémé notre religion; au contraire, tu as parlé comme il convient à un penseur. Pour moi-même, je ne saurais admettre une pensée qui s'affranchit du joug de la foi; mais un juif t'adresse ces mots : Sois juste envers nous comme envers d'autres. Tu es plus pieux que tu ne veux, que ta raison ne te permet de l'avouer.

— La foi est-elle donc la seule expression de la piété?

— Je sais, je sais fort bien, repartit vivement Silva; je ne suis point venu pour disputer avec toi; tu peux, si tu veux, l'imputer à un sentiment d'orgueil chez moi, si je te reconnais encore de la piété. Mais dans ce moment terrible où tu quittas pour jamais la synagogue, à la place même où se tenait autrefois ton père, un enfant doit être apparu à tes yeux; cet enfant priait avec ferveur... et cet enfant, c'était toi.... Ne l'oublie pas, et sache aussi, et souviens-t'en toujours : c'est le deuil dans le cœur qu'un juif te voit marcher dans ta voie solitaire. Adieu. »

Digitized by Google

Spinoza tendit la main à de Silva, qui ne toucha celle de l'hérétique qu'à travers l'enveloppe de son manteau.

Cette dernière visite émut profondément Spinoza : c'était l'écho d'une vie dont il s'était séparé et qu'il ne pouvait oublier encore. Bientôt une autre nouvelle funèbre vint porter le deuil dans son âme. Son maître, van den Ende, avait été exécuté à Paris. Le médecin, toujours si gai, qui prisait le rire comme le souverain bien, avait accompli un acte de dévouement patriotique auquel on ne s'était pas attendu de sa part. Dans le dessein de traverser par un mouvement populaire les projets de Louis XIV contre les Provinces-Unies, il avait fomenté, avec le duc de Rohan et d'autres seigneurs, une rébellion en Normandie : il avait été pendu pour cette entreprise.

Amsterdam, le pays tout entier gardèrent au défunt un souvenir reconnaissant, que renforçait encore le regret de l'avoir méconnu. Quelques sceptiques essayaient bien de soutenir qu'en agissant ainsi, le docteur n'avait cherché qu'à réaliser en grand l'objet de l'existence, c'est-à-dire le rire, et qu'il avait voulu rire en chœur avec toute l'Europe au spectacle de Louis XIV tourmenté sur la scène du monde. Mais l'entreprise et la mort héroïque de van den Ende étaient des faits trop graves, trop violents, pour laisser cours à de semblables plaisanteries.

Spinoza chercha à s'expliquer cette surprenante péripétie dans la vie de son maître. Que les natures qui vivent facilement pussent mourir de même, il le comprenait aisément; puis le caractère et les opinions de van den Ende mêmes avaient très-bien pu le conduire à risquer, dans un acte unique et périlleux, la vie que d'autres gaspillaient. Néanmoins il restait toujours une inconnue, et Spinoza dut faire amende honorable à la mémoire de son maître : il ne l'eût pas cru capable d'un pareil sacrifice.

Il sentit l'obligation de porter ses consolations à Olympia. Il examina avec sévérité son cœur, et put se dire qu'il n'était mû que par la sincère part qu'il prenait au deuil de celle qu'il avait aimée; un soir il reprit ce chemin tant de fois parcouru, vers la maison de van den Ende. La maison était silencieuse et comme morte. Olympia, lui dit un voisin, était partie avec son mari pour Hambourg. Il retourna chez lui. En tournant l'église Saint-Olaï, à l'endroit même où il avait passé un soir des heures, sur les marches du vieil édifice, à contempler les fenêtres d'Olympia, un homme se jeta sur lui, lui prit le bras, lui porta un coup de poignard à la poitrine en criant : « L'âne a des cornes ! » et disparut rapidement dans l'ombre. Spinoza évita heureu-

Digitized by Google

sement le coup, le manteau seul avait été percé; il crut avoir reconnu l'assassin : c'était Chisdaï.

Quand le premier effroi involontaire, la première agitation furent passés, Spinoza ne songea plus à son danger que pour se dire que le fanatisme n'est qu'un retour au droit naturel de la force brutale avec un faux semblant de légalité et de sainteté. Ce zèle aveugle, égaré, qui de la loi intérieure d'un individu veut faire le mot d'ordre de la société, a toujours damné, crucifié, allumé les bûchers et percé le cœur de l'adversaire. Ce qui importe, c'est de révéler à l'humanité ses lois immanentes, et de la conduire à l'amour, à la joie et à la vraie félicité....

Il conserva le manteau troué comme un souvenir.

N'était-ce pas un symbole, et ne pouvons-nous pas dire que la haine et l'aveuglement n'avaient percé que le vêtement du sage sans blesser son âme ?

Spinoza n'apprit pas que le lendemain du crime on avait retiré un cadavre de l'Amstel : c'était Chisdaï. Suicidé, il fut enfoui dans la terre, sans deuil et sans larmes, comme Uriel Akosta, dont il avait insulté autrefois la tombe.

Aucune nouvelle de la communauté juive n'arrivait à Spinoza, et la maladie d'ailleurs le clouait dans son lit.

Ta pensée libre t'a élevé jusqu'à l'infini, ta vue domine les phénomènes partiels et embrasse les lois générales; soudain tu es foudroyé, tu gis dans une chambre solitaire, le monde est mort, l'esprit obscurci, et l'œil ne saisit plus le rayonnement de la loi dans l'univers....

Le poignard du meurtrier ne l'avait point atteint, et cependant il éprouvait des douleurs atroces dans la poitrine, et le sang lui sortait par la bouche. Peut-être les suites de tant de commotions si rapides, si diverses, avaient-elles développé ce germe de mal qu'il avait déjà ressenti dans sa première jeunesse, le jour où il parlait pour la première fois dans la synagogue.

Spinoza était dangereusement malade.

C'est alors que Meyer fut pour lui le véritable ami, consolant et secourable, jour et nuit. Dans les intervalles du mal, il le rassérénait par sa gaieté : « Te voilà ce que tu dois être réellement, plus même : juif excommunié et célibataire. Seul, comme tu vis, tu redeviens l'Adam du paradis. Et il faut que tu restes l'Adam de l'esprit. »

Spinoza regarda son ami en souriant. Il lui démontra que l'homme n'est véritablement libre que dans la société, et non dans la solitude. Et Louis Meyer se tenait bien souvent au pied du lit, plongé en admi-

Digitized by Google

ration devant le philosophe miné par la douleur, et qui, dans les instants de répit dont il jouissait, parlait de son propre dépérissement comme d'un fait étranger. Une seule fois il parla de l'injustice de ses adversaires, encore n'était-ce que pour compléter des considérations déjà développées.

« Le plus lourd fardeau, disait-il, que nous puissent imposer les hommes, ce n'est point de nous blesser par leur haine, leur ingratitude et leur mépris; non, mais c'est de nous implanter par là l'inimitié et le mépris dans l'âme; ces vils sentiments ne nous laissent plus nos libres aspirations, ils troublent notre vue; mais c'est une vanité, c'est la négation de nous-mêmes que de haïr un homme; il ne faut qu'annihiler le mal et remonter à travers lui à l'amour de Dieu, dans lequel le monde est si paisible, si enchanteur et si plein de béatitude. »

Ainsi il s'élevait de plus en plus, de sorte qu'il put enfin dire de lui-même: « Je me suis toujours appliqué à comprendre les actions des hommes, au lieu de les railler, de les plaindre ou de les mépriser; j'ai cherché par conséquent à considérer les passions humaines, telles que l'amour, la haine, la compassion, l'envie, l'ambition et les autres mouvements de l'âme, non comme des défauts, mais comme des facultés de la nature humaine; elles lui appartiennent comme le chaud, le froid, l'orage et la foudre appartiennent à la nature de l'atmosphère. Ces phénomènes ne sont pas toujours commodes, mais ils sont indispensables; ils ont leurs causes déterminées par lesquelles nous cherchons à connaître leur essence, et leur étude offre autant de jouissances à l'esprit que la perception d'objets immédiatement agréables à nos sens. »

Sur les instances réitérées de Spinoza, Meyer lui dit enfin la vérité sur son état. Il lui déclara que son mal était incontestablement la phthisie, et que les soins les plus minutieux, les plus continus, pouvaient seuls le sauver. Le malade ferma les yeux pendant quelques instants quand il eut entendu cet arrêt, comme s'il sentait déjà la mort s'approcher. Meyer le contempla silencieusement dans ce sommeil momentané; mais bientôt le jeune philosophe rouvrit les yeux et se dressa dans son lit; son regard brillait, nulle plainte, nul cri de douleur ne passait sur ses lèvres; avec tout le calme d'un vrai sage, il fixa lui-même rigoureusement le régime qu'il allait suivre. Il semblait même reprendre déjà de nouvelles forces dans cette résolution ferme et raisonnée de prolonger ses jours, par la victoire sur lui-même, et de se conserver la vie pour achever sa carrière dans le calme et le repos de l'âme. Et il tint fidèlement parole.

Digitized by Google

Regarder la mort en face, dire adieu au spectacle du monde, au sentiment de la nature, quand on est rassasié d'années, c'est difficile, mais on peut se consoler du moins en songeant qu'on a parcouru l'espace ordinaire de la vie. Mais à la fleur de l'âge, dans la force des ans, sentir en soi-même le germe de la mort, lutter journellement contre lui, veiller sur chaque émotion, renoncer à l'habitude tranquille de sentir la vie se conserver elle-même, avoir sans cesse devant les yeux le devoir de veiller sur ses jours; et, sous cette constante préoccupation, se réjouir sans amertume de la clarté du jour, travailler sans découragement et sans distraction, trouver dans sa propre pensée le sanctuaire de la vie et de ses joies : c'est ce que pouvait seul un homme à qui la nécessité et la liberté, le temps et l'éternité avaient révélé leur identité. Un tel homme était Spinoza. Dans les contradictions et les antithèses du monde, il avait trouvé l'unité. Il avait dépouillé tout égoïsme et ne jugeait point les choses d'après leurs effets sur les individus; sa vie et ses détresses faisaient partie du Tout, et dans la douce possession de la vérité divine il vécut de la vie éternelle. Il était véritablement l'*homme libre* pouvant dire : « J'évite ou je cherche à éviter le mal parce qu'il est en contradiction directe avec ma nature, et m'éloignerait de l'amour et de la connaissance de Dieu, le bien suprême. »

Ainsi vécut Bénédict Spinoza, dans une constante égalité, comme la légende nous dépeint les dieux, comme nos yeux voient l'immuable nature. La connaissance acquise lui devint une habitude de bonheur, et comme la vie l'avait autrefois conduit à la pensée, ainsi la pensée lui donnait maintenant la vie.

ÉPILOGUE.

C'était la nuit, soudain il vit une grande vision. Un homme s'approcha de lui, d'un aspect étrange et merveilleux. Sa tête était couverte d'un large chapeau, jaune comme l'orge sous la faucille, et les cheveux de sa tête étaient blancs et couvraient ses épaules; sur son front était un signe de sang, ses yeux reposaient au fond de leurs orbites ombragés de sourcils épais et hérissés; de là jusqu'aux coins de la bouche descendaient deux sillons, autrefois le chemin des pleurs, aujourd'hui desséchés, car la source était tarie; ses lèvres pâles étaient

Digitized by Google

entourées de poils qui atteignaient la ceinture; un cilice couvrait de larges plis le corps amaigri; les pieds étaient nus et déchirés; une poche pendait à sa droite, et en cet endroit son vêtement montrait une rondelle de drap de la couleur du chapeau. Il portait autour du cou un cordon qui lui entrait profondément dans les chairs; une capsule de fer y était attachée, contenant un rouleau, et retombait sur le cœur; sa droite s'appuyait sur un bâton dont l'extrémité dépassait sa tête.

Et l'homme s'inclina sur lui, l'embrassa au front et dit: « Me connais-tu, ô mon fils, toi en qui je trouve la joie de mon âme? J'ai vu le soleil accomplir plus de seize cents fois son cours depuis le jour fatal ou le malheur s'est abattu sur ma tête. J'étais sous ma porte, tenant mon enfant dans les bras, quand je vis passer Jésus, le fils de Joseph et de Marie de Nazareth, qui se disait notre Messie; je le haïssais, car nous aimions le sol et il nous montrait le ciel; nous voulions une épée, et il nous apprenait à aimer le joug étranger: il n'était point notre Messie. Il voulut se reposer sur le seuil de ma porte, mais je le frappai du pied et le repoussai; alors il me dit: « Viens avec moi, ton pied qui m'a repoussé n'aura pas de repos jusqu'au jour où je reviendrai sur la terre pour y fonder mon empire. » Je laissai tomber mon enfant, je le suivis, je le vis expirer sur la croix; je ne revis plus ma maison ni mes enfants; ils furent dispersés comme la paille au souffle des vents, ou dévorés par le glaive. Fugitif et errant comme Caïn, je traversai les fleuves et les montagnes, les champs et les forêts; les fleurs fermaient leur calice devant moi, l'herbe gémissait sous mes pas, les oiseaux se taisaient dans les airs, et le lion affamé qui s'approchait en rugissant reculait plein d'effroi devant moi. Mais les animaux féroces étaient encore compatissants et miséricordieux à côté des hommes. Je traversai les villes et les pays: ils m'abreuvèrent d'amertume, ils me rassasièrent de fiel; ils versèrent du poison sur mes blessures et me couchèrent sur les épines. Quand je voulais reposer ma tête fatiguée, ils ébranlaient le sol sous moi; quand je voulais élever des plaintes, ils me remplissaient la bouche de charbons ardents; partout où me portaient mes pas, ils me saisissaient aux cheveux, élevaient un bûcher autour de moi et me précipitaient dans les flammes. Mais le Dieu d'Israël, dont je porte l'éternelle loi sur mon cœur, envoya son ange; les flammes me léchaient en vain de leurs langues avides: il me sauva; en vain mon sang coulait à flots: il me relevait et me ranimait. Ils m'ensevelirent dans la nuit profonde: ses rayons m'éclairèrent, et la lumière fut autour de moi; ils m'enfouirent dans l'horreur des tombeaux: son souffle me touchait, et je revivais. Souvent je lui demandais:

Digitized by Google

« Seigneur, quand auras-tu pitié de moi; quand retrouverai-je enfin grâce devant ta face ? Quand verseras-tu le baume dans mes blessures, quand allégeras-tu mes tourments, quand me rendras-tu le repos ? Quand changeras-tu la haine en amour, pour que je cesse d'être l'horreur et le mépris des nations? Pourquoi un éternel mourir sans destruction, pourquoi une mort éternelle sans vie? Seigneur! j'ai vu s'élever générations sur générations, je les ai vues se faner comme l'herbe des champs. J'ai vu des royaumes naître et tomber en poussière sous le souffle de ta bouche. Tout meurt pour renaître; moi seul je demeure, semblable à la goutte d'eau, au bord de la coupe, qui tremble sous le vent et pourtant ne peut tomber. J'ai été aux lieux où la glace entoure la terre de sa chaîne éternelle; le sable ardent de l'Arabie a brûlé mes pieds; et nulle part, nulle part je n'ai trouvé une terre pour semer, pour récolter, et pour y creuser ma tombe. Jérusalem la brillante est en ruines : quand la rebâtiras-tu? quand nous y ramèneras-tu ? Hélas ! je dis au matin : Quand viendra le soir? Au soir: Quand viendra le matin? Vois, l'angoisse est ma compagne, la honte et la misère m'entourent, j'ai fini par les aimer; donne-moi des larmes, ô Seigneur, donne-moi des larmes afin que je puisse pleurer sur mes douleurs; sinon, éloigne ta main de moi afin que mes ennemis m'anéantissent et que je puisse mourir, mourir, mon Dieu ! Vois, je me suis enveloppé de haine; venge-moi de mes ennemis, répands dix fois sur leur tête le mal qu'ils m'ont fait; ordonne à la foudre de les écraser, envoie l'éclair pour qu'il consume leurs os, ou donne-moi une épée, une épée!... que je me baigne dans leur sang.

» Ou bien le temps est-il proche où l'amour et la sincérité se rencontreront, où la justice et la paix s'embrasseront, où la vérité germera de la terre, où la justice nous regardera du ciel? »

» Telles étaient mes plaintes, ô mon fils! telles mon angoisse et mon espérance. Mais tu es venu pour être un nouveau rédempteur de l'humanité; tu me sauveras aussi, moi. Ceux de ta tribu, ils t'ont repoussé, ils en ont voulu à ta vie; ceux qui ne sont pas de ta race t'ont trompé, ils ont mêlé le fiel à tes plus doux sentiments. Toi, tu ne connais point de haine, et tu les récompenses par la vérité. »

La vision s'inclina encore une fois sur Spinoza, et l'embrassa pendant son sommeil : c'était le baiser d'Ahasverus mourant, qui portait le sort d'Israël, lequel avait mis Jésus-Christ en croix.

Spinoza se retira à Rhynsburg, de là à Voorburg, et plus tard à la Haye; c'est là qu'il écrivit le *Traité théologico-politique* et l'*Ethique*.

Digitized by Google

Le reste de sa vie s'écoula dans le silence et la solitude. Les cinq livres de l'*Ethique* ne parurent qu'après sa mort.

Il expira le dimanche 21 février 1677, à l'âge de quarante-neuf ans.

Et il ne s'éleva plus de penseur comme Spinoza, qui vécût, ainsi que lui, dans l'Éternel.

(*Traduit de l'allemand de* M. BERTHOLD AUERBACH.)

Digitized by Google

DES COMÈTES ET DES MÉTÉORITES[1];

LEURS RELATIONS RÉCIPROQUES.

La belle comète dont la présence nous charmait dernièrement a été pour nous une précieuse occasion de recherches sur la nature de ses propriétés constitutives. Ce sujet touche de si près à l'essence des météorites, qu'il devient impossible, lorsqu'on a sous les yeux une collection de ces pierres, de laisser échapper, et encore moins de passer sous silence, les corrélations qui existent entre ces deux espèces de corps. Malheureusement, il y a peu de personnes qui soient en état de disposer à leur aise d'une quantité un peu considérable de météorites. C'est pour cela que je regarde comme un devoir de dire quelques mots sur les analogies que présentent les météorites et les comètes.

Personne n'ignore que les noyaux aussi bien que les queues des comètes sont transparents. Tout le monde sait encore que la lumière les traverse sans subir de réfraction, quelle que puisse être leur substance gazeuse ou liquide. On a, de plus, découvert que leurs rayons nous arrivent polarisés; elles n'ont donc pas de lumière propre, mais une lumière réfléchie, que, relativement à nous, elles reçoivent sans doute du soleil[2]. Nous savons encore que les comètes n'ont pas de

[1] Les Allemands désignent d'une manière générale, par le mot *meteoriten*, les corps tombés du ciel. On emploiera dans cet article l'expression de météorites, traduction littérale du mot allemand, qui n'a pas d'équivalent en français.

[2] M. Abbadie s'exprime ainsi au sujet de la polarisation de la lumière des comètes: « Arago, cette autorité si grande en la matière, admettait que la lumière des comètes est polarisée. »

On lit dans la livraison du *Cosmos*, du 4 février 1859 : « M. Govi conclut de ses observations sur la comète de Donati, qu'elle brille non d'une lumière propre, mais de la lumière reçue du soleil et qu'elle nous renvoie par réflexion. »

La même livraison contient un compte rendu des observations de la comète de Donati

Digitized by Google

phases et qu'elles ne produisent pas de perturbations. Enfin, nous nous sommes convaincus que la comète de Donati, comme toutes ses sœurs précédentes, n'est jamais constante ni dans son contour, ni dans son aspect intérieur; chaque jour, et, suivant Piazzi, presque à chaque heure, elle présente plus ou moins de modifications. Ajoutons à cela que non-seulement le poids spécifique de toutes les comètes est très-considérable, mais encore que leur poids absolu est parfois si faible, que l'on a trouvé, pour plusieurs petites comètes avec leurs queues, quatre kilos à peine.

Suivant les astronomes, tout cela nous autorise à poser, avec quelque certitude, les conclusions suivantes :

1° La queue des comètes se compose nécessairement d'un amas de particules solides excessivement petites, de granules en un mot;

2° Chaque granule simple doit se trouver à une grande distance de tous les autres; cette distance est telle que les rayons lumineux passent facilement entre eux;

3° Ces granules, suspendus dans l'espace, peuvent se mouvoir librement, céder spontanément aux influences des agents extérieurs et intérieurs, se grouper et se condenser, ou bien se désunir et se dilater; le noyau de la comète, quand il y en a un, n'est qu'une condensation de substance très-dilatée, formée de particules.

Une comète est donc, en deux mots, un amas très-dilaté, translucide, éclairé, mobile, de petits granules solides suspendus dans les espaces vides. Nous ne connaissons jusqu'à présent rien de semblable dans l'univers. La nature, qui présente partout des transitions, ne nous donnerait-elle rien qui se rattachât à ce phénomène? Cherchons donc dans ses riches et lointains domaines si nous n'apercevrons pas quelque fait qui nous fournisse des analogies dont le fil nous permette de pénétrer plus profondément dans ces corps.

Nous trouvons d'abord un phénomène qui, tout aussi bien que les comètes, nous vient des profondeurs du ciel et qui touche ces astres de fort près. C'est une autre classe de petites planètes qui, moins rares et moins brillantes que les grandes comètes, dépêchent presque chaque jour un messager sur notre terre : je veux parler des météorites. Qu'ils arrivent, chez nous, à l'état de pierres on de blocs de fer, on trouve au premier coup d'œil peu d'analogie entre leur chute et l'apparition

par le R. P. Secchi, dans lequel on trouve la conclusion suivante : « La polarisation de la tête et de la queue de la comète dans un plan passant toujours par le soleil et l'axe de la comète, polarisation que j'ai pu observer à Berlin avec MM. Encke et Burhns, est une preuve évidente que leur lumière est de la lumière solaire réfléchie. »

Digitized by Google

splendide des comètes. Ces dernières n'arrivent pas jusqu'à la terre, et les premiers n'ont pas de queue; mais les relations se manifestent dès que l'on soumet les météorites à un examen scientifique approfondi. On s'aperçoit bientôt que leur constitution mécanique et chimique, qui n'est rien moins que simple, présente une foule de points de vue différents, et nous fournit une importante matière d'études scientifiques variées. Un météorite est avant tout un sujet cosmologique, en tant que l'on cherche à se rendre compte de sa signification la plus générale; astronomique, car il nous vient du séjour des étoiles; physique, si l'on recherche sa structure première; géologique, en tant qu'il participe au développement du globe; minéralogique, si l'on s'occupe de déterminer les différentes espèces de pierres qui le constituent; météorologique, puisqu'il nous fournit des phénomènes qui se produisent dans le voisinage et même dans l'intérieur de notre atmosphère; cristallographique, car il trahit des lois d'agrégation toutes caractéristiques, et que l'on ne retrouve dans aucune formation tellurique; mécanique, quand il s'agit de sa construction d'une complication toute particulière. Quant à ce qu'il fournit à l'ontologie et, sous des rapports plus éloignés, à la métaphysique, je n'en dis rien ici; mais j'espère découvrir encore tout un aspect nouveau de conséquences plus étendues, qui achèveront de caractériser ce phénomène complexe.

Examinons maintenant les météorites au point de vue spécial des relations que l'observation nous fait découvrir entre ces corps et les comètes. Adressons-nous d'abord au météorite bien connu de Sienne. Dans l'été de 1794, il tomba à Sienne une pluie de petites pierres, à laquelle personne, en Allemagne et en France, ne voulut croire. Laplace lui-même, onze ans plus tard, la rangeait publiquement, dans une séance de l'Académie, au nombre des fables. Examinons quelques fragments de ma collection qui ont été brisés, coupés et entamés. Dans une masse dense, terreuse, blanchâtre, nous apercevons un grand nombre de globules incrustés, comme des grains de plomb que l'on aurait tirés dans la pierre. Ce sont de petits corps durs, d'un vert-olive foncé; quelques-uns sont brisés ou percés et polis; ils ont une structure cristalline; leur éclat chatoyant est très-frappant; leur volume varie du granule de vanille au grain de millet, en passant par les dimensions intermédiaires de la graine de pavot et de la tête d'épingle. Prenons le météorite de Bénarès, dans les Indes occidentales; j'en possède trois échantillons. La masse est encore formée d'une substance blanchâtre, terreuse, qui se laisse facilement entamer par l'ongle. Elle est parsemée d'un nombre infini de globules d'un gris-verdâtre; les

Digitized by Google

plus petits de ces globules forment une poussière très-fine; ils atteignent, en passant par tous les degrés de grosseur, les dimensions d'un petit pois. Le météorite de Blansko présente aussi une masse grise et des globules d'un gris-noirâtre aux contours anguleux disséminés dans cette masse. Celui de Weston renferme, dans une substance blanche et grise, des globules d'un gris-foncé. La pierre de Bremevorde nous offre, dans une masse d'un gris-cendré, de très-beaux globules arrondis, d'un gris-foncé; à côté de ceux-là, d'autres d'un gris-clair; enfin un grand nombre tout à fait blancs. Sur chaque surface de cassure de cette pierre on trouve des coquilles concaves hémisphériques; elles forment les logements de globules qui se sont détachés et qui, pour la plupart, n'y sont que renfermés. L'aérolithe du Thabor contient des globules semblables à ceux de la pierre de Blansko. Les aérolithes de Gruneberg, Smolensk, Wessely, Eichstadt, Slobodka, Lontalax, Milena, Nanjemoy, Jonzac, Parme, contiennent tous plus ou moins de globules apparents ou cachés. Le météorite de Sérès présente, dans une masse foncée, un grand nombre de globules blanchâtres; celui de Kapland, dans une masse noire, des globules gris très-fins; celui de Renazzo, dans une masse noire, des globules blancs très-bien formés. Les globules les plus apparents sont ceux du beau météorite de Borkut, dont j'ai acquis dernièrement un fragment. Toutes ses surfaces de cassure sont parsemées de globules d'un gris-foncé; quelques-uns sont d'une petitesse microscopique; les plus gros atteignent les dimensions d'un grain de millet. Toute la pierre, qui pèse à peu près cinq livres, ne renferme sensiblement, comme éléments fondamentaux, que des globules bien formés, qui, par des degrés insensibles de grosseur, arrivent à l'état de poussière très-fine. J'en ai tiré et réuni plusieurs qui se laissaient facilement entamer. Les beaux météorites d'Atakama, de Saxe, de Bitburg, et le Pallas[1], sont-ils autre chose que des globules d'olivine mieux formés, incrustés dans un alliage de fer et de nickel? On trouve dans le météorite de Hainholz

[1] « Il existe çà et là des masses de fer plus ou moins considérables reposant sur toute espèce de dépôts, même sur la terre végétale, également caverneuses, renfermant du nickel et du chrome, qu'on ne trouve dans aucun fer de fabrication, et il devient infiniment probable qu'elles sont tombées de l'atmosphère. La plus renommée est celle qui se trouve près de la ville de Ienisseik, en Sibérie, où elle a été observée par Pallas, et qu'on nomme à cause de cela fer de Pallas; elle est évaluée à 700 kilogrammes. Il y en a de bien plus remarquables, par exemple une de 14,000 kilogrammes à Olumpax, près de Sant-Iago, dans le Tucuman; une de 19,000 kilogrammes aux environs de Durango, au Mexique; enfin, sur les bords du Sénégal on en cite une d'un volume énorme, qu'on regarde comme la plus considérable de toutes. » (Beudant, *Minéralogie*.)

Digitized by Google

des globules gros comme des fèves. Ce météorite, le plus remarquable et le plus instructif de tous, contient des grains de fer gros comme des noisettes. Mais outre les aérolithes, il y a des blocs de fer météorique, dont plusieurs présentent une composition semblable. J'ai décomposé la masse de fer de Zacatécas en grains de fer gros comme des noix, solidement attachés les uns aux autres, mais que l'on parvient cependant à séparer. A l'intérieur de ces grains de fer se trouvent un grand nombre de globules de pyrite de la grosseur d'un grain de chanvre. Si l'on ne voit pas ces globules du premier coup d'œil en brisant la pierre, on les trouve souvent sur les arêtes et sur la surface de cassure polie. Ils sont parfois si petits, qu'il faut les chercher à la loupe. Quelquefois ils sont incrustés dans la pierre si profondément, qu'ils se fendent quand on la casse et que ces moitiés de globules restent de chaque côté de la pierre brisée. Plus souvent au contraire ils sont si mobiles, qu'ils tombent quand on fend la pierre et qu'on peut les recueillir; mais il faut être sur ses gardes, car sur une table polie ils roulent et se perdent très-aisément.

Si l'on brise un de ces globules, il présente une structure cristalline feuilletée; sa cassure est anguleuse; il possède un éclat chatoyant. Les blancs ont souvent une cassure mate. La chimie sait que le talc est l'élément principal de ces corps, et quatre fois elle a constaté que leur composition correspondait à notre olivine tellurique d'abord, puis à l'urgite, à l'anorthite et au feldspath. Les fragments jaunes, transparents, qui se trouvent dans le fer de Pallas et l'Atakama, sont en grande partie des cristaux parfaitement formés du système rhomboédrique, et il y a longtemps que Mohs a déclaré que c'était de l'olivine pure. On peut donc dire avec quelque fondement que la plupart des météorites se composent en grande partie de ces globules ou de fragments très-fins de ces globules, puisque presque tous se composent de talc, qui y entre dans le même rapport que dans l'olivine.

Parfois ces globules ne sont pas purs, ils renferment des corps plus petits : par exemple, on y rencontre de petits globules microscopiques ou des fragments très-petits de fer, comme dans le Hainholz; ou bien il se trouve que des globules foncés ont un noyau blanc terreux, tout autour duquel ils ont cristallisé. J'ai trouvé un exemple remarquable de cette disposition dans le Thabor et le Slobodka; enfin on voit encore de petits globules de pyrite dans des globules de fer, comme je l'ai dit plus haut en parlant du Zacatécas. Ainsi la plupart des météorites, qu'ils soient de pierre ou de fer, nous présentent une agglomération de globules bien formés, qui dans plusieurs d'entre eux sont

Digitized by Google

si abondants, qu'ils constituent seuls presque tout le météorite. Ils sont souvent parfaitement arrondis, au point qu'on les dirait tournés; d'autres fois ils n'ont pas ces formes rondes; parfois même ils sont plus ou moins anguleux. Souvent ils sont si peu engagés dans la masse, qu'ils se détachent d'eux-mêmes de leurs logements et tombent en laissant une cavité sphérique parfaitement lisse. J'ai observé ce fait en particulier dans les météorites du Bremevorde, Berkut, Sienne et Bénarès.

Chacun de ces globules, pris isolément, est en lui-même une organisation complète, un individu cristallisé. Il a ses lois propres de formation, il existe par lui-même. Nous le trouvons enfermé dans une pierre, mais il y entre comme élément étranger. Quand cette pierre s'est faite, il existait déjà : il est d'une époque antérieure à la pierre, qui est une formation moderne, et il y a été habilement introduit. Ces globules ont servi de matériaux pour les météorites; nous les y rencontrons comme des éléments plus anciens, depuis longtemps mis en réserve. Chacun de ces globules a été jadis un météorite complet et indépendant, bien qu'excessivement petit; il nous apparaît maintenant comme un météorite primitif enfermé dans un autre météorite, de la même façon qu'une coquille dans une pierre calcaire. Entre l'époque où le globule a existé à part et la période pendant laquelle s'est formée la pierre météorique, dont il est aujourd'hui un élément, il a bien pu s'écouler des millions d'années.

Recourons pour un instant à la physique, afin de faire un pas de plus en avant, de nous renseigner sur la formation de ces globules, d'apprendre enfin leur histoire primitive. Toute matière qui se présente cristallisée est un corps, dont les atomes ou les molécules se sont organisés polariquement, suivant certaines lois qui leur sont immanentes. Pour pouvoir s'organiser ainsi, ils ont dû se mouvoir, posséder la liberté d'obéir à ces lois, c'est-à-dire que les atomes qui constituent les globules ont dû être suspendus quelque part. Le lieu de cette suspension n'a pu être que ces espaces indéfinis, d'où ils nous arrivent. Quant au mode de cette suspension, quant à sa forme, elle n'a pu être que gazeuse, car toute autre forme dans ces régions est inadmissible. Il est impossible que ces globules aient été primitivement à l'état solide, car ils n'auraient pu former ainsi de cristallisation. Qu'ils aient été obtenus par la cristallisation d'un liquide, cela est absurde aussi, puisqu'il faudrait alors nous représenter le monde enfermé dans une mer immense. Ces deux états, liquide et solide, écartés, il ne nous reste plus que la forme gazeuse. Ainsi les éléments des globules météoriques, de cette antique apparition de la matière solide, ont existé primitivement

Digitized by Google

à l'état gazeux, et chaque globule en lui-même est un embryon du monde saisissable.

Si je prends dans ma main un météorite, comme celui de Borkut, je tiens en même temps des millions de ces petits globules cristallisés. Mais ce météorite n'est qu'une petite pierre de quelques livres; nous avons vu, dans les pluies de Stannern, de l'Aigle, de Macao, tomber du ciel cent et mille fois plus de blocs de pierre. Des milliards, des billiards de ces globules se trouvent ainsi rassemblés çà et là dans les espaces célestes. Biot a trouvé qu'à l'Aigle seulement il est tombé plus de trois mille pierres. Pour comprendre ce phénomène, il faut nous reporter à la marche que suivent toutes les autres cristallisations, telles que nous les obtenons dans nos laboratoires de chimie. Tout fluide, liquide ou gazeux, saturé d'une substance cristallisable, ne la laisse pas déposer sur un seul point; mais il se choisit plusieurs points fixes, et attache à chacun de ces centres des groupes indépendants de cristaux. Les choses se passent de cette manière chez nous, dans un petit espace. Représentons-nous maintenant un espace de quelques millions de lieues de diamètre, quelque chose comme l'étendue qu'embrasse la queue d'une comète, remplie d'une matière qui est forcée de se précipiter et de cristalliser. Cette matière ne pourra accomplir cet acte d'agrégation sur un seul point ou sur un petit nombre de points, car elle devrait alors, pour arriver à l'un de ces points, parcourir des millions de lieues, et il n'y a aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Elle devra donc saisir un très-grand nombre de points flottants, des milliards peut-être; puis, dans la sphère d'attraction des premières molécules, auxquelles se seront adjoints quelques atomes, elle attirera les matériaux en réserve, elle sera attirée par eux; elle les sucera pour ainsi dire : c'est de cette manière que se formeront plusieurs milliards de petits cristaux, qui ne peuvent pas devenir beaucoup plus gros qu'ils ne l'étaient dans le principe; car les éléments qui entourent ces centres sont simultanément utilisés, ils sont absorbés dans et par les cristaux voisins. C'est ainsi, d'après les lois connues, qu'ont pu se former dans un espace très-considérable une quantité infinie de petits cristaux, qui se trouvaient, les uns par rapport aux autres, à des distances correspondantes à l'espace qu'occupaient les atomes gazeux absorbés par eux. On devrait donner à l'ensemble de ces cristaux suspendus dans l'espace le nom de *nébuleuses*, et quand cette immense nuée se mettrait en mouvement dans une même direction, elle prendrait le nom d'*essaim*. C'est là que nous conduit une induction méthodique appuyée sur les lois de la physique. Partant de ce que nous voyons dans nos météorites, de

Digitized by Google

la composition finale à laquelle nous les réduisons, de petits cristaux et de globules cristallisés, nous pouvons suivre logiquement le phénomène jusqu'à sa première origine. En analysant les matériaux que nous présentent ces pierres, nous sommes autorisés à conclure qu'elles existaient à l'état de tourbillons avant d'exister indépendantes dans l'univers.

Quel événement, quelle force a mis la nuée en mouvement, a donné l'impulsion à tous ces petits individus, les a jetés dans l'univers, dans notre système solaire, comme les autres astres? Nous ne pouvons aborder cette question. Il nous suffit ici de constater que, outre les comètes et leurs queues, d'autres essaims encore dans le monde des astres sont possibles, vraisemblables et même nécessaires. Ne semblera-t-il pas bien frappant que ces essaims, lorsqu'il s'agit de météorites, possèdent précisément toutes les propriétés que nous découvrons dans les comètes et dans leurs queues? Ils sont, comme elle, composés de petits corps solides qui n'ont pas de lumière propre : par leur grande extension et les écartements considérables de leurs éléments, ils sont transparents; ils ne réfractent pas la lumière, mais ils polarisent celle qu'ils reçoivent d'un autre astre, peut-être du soleil; ils ne présentent pas de phases, puisque la lumière étrangère pénètre de toutes parts leur essaim flottant; ils se déplacent à la surface et à l'intérieur, et obéissent à toute impulsion du dehors; ils changent de forme chaque jour; enfin, à cause de leur grande dilatation intérieure, leur ensemble n'a qu'un poids spécifique très-faible. Une condensation des molécules en certains points peut résulter de la répartition inégale des divers éléments, de la combinaison de leurs forces, et produire ainsi l'apparence de noyaux. Nous trouvons ainsi, dans la nature des éléments et le mode de développement des météorites qui en résulte, des analogies frappantes avec les phénomènes que nous présentent les comètes. Si nous réussissons à multiplier ces analogies par la nature même du sujet en question, nous entrons dans la voie de l'induction. Une fois sur cette route, nous arriverons bientôt à identifier ces deux grands phénomènes. Le noyau et la queue d'une comète, tels que les fournit la réalité, et aussi loin que peut aller l'examen, ne diffèrent en rien d'un essaim de globules météoriques; comme cet essaim, ils doivent être conclus *à priori* et admis hypothétiquement.

On pourrait objecter que les comètes sont trop grandes et les météorites trop petits pour que l'on puisse admettre la concordance de ces deux phénomènes. Mais cette différence n'est qu'apparente, et il est aisé de lever cette difficulté. Nous connaissons des comètes si petites,

Digitized by Google

qu'on les aperçoit à peine avec les télescopes les plus puissants. Nous possédons des météorites gros comme des chevaux, des maisons et même de petites collines. On trouve les premiers dans le Mexique, le Brésil, à Buenos-Ayres; quelques-uns des derniers existent dans le haut Sénégal. Il y en a sans doute de plus volumineux encore qui atteignent les proportions des astres les plus petits, et l'on n'a pas encore décidé si des montagnes entières de notre globe, que nous regardons comme des sujets de géognosie, ne sont pas de puissants météorites écrasés. Nous recevons, par exemple, de l'Amérique du Nord, la nouvelle que les nègres au delà de la Libérie ont creusé des mines dans une roche qui doit contenir beaucoup de fer pur. Des échantillons de ce minerai seraient arrivés à Boston. Si tout cela est vrai, il est bien possible que ces mines aient été justement établies dans une énorme pierre météorique, que ces peuples ignorants n'ont pas su distinguer du terrain naturel. Tout dans le ciel ne forme qu'une série continue de grandeurs, depuis la molécule jusqu'à l'étoile fixe. La petitesse des pierres qui tombent chaque jour sur notre terre, et la grosseur apparente de la comète de Donati, ne peuvent donc pas être une cause d'hésitation. Comparons maintenant les météorites et les comètes au point de vue du nombre de ces corps que nous connaissons et de celui que nous pouvons supposer. Lalande parle déjà de sept cents comètes connues. Herschel fixe leur nombre à plusieurs milliers. Brandes en cite quatre mille. Depuis ce temps, une quantité considérable de nouvelles comètes ont été découvertes. Celles qui passent pendant le jour s'évanouissent sans que nous soupçonnions leur existence. Il peut en exister une infinité de si petites que nous ne les apercevions pas. Il est donc bien possible qu'une nuée de cent mille comètes circule tout autour de notre soleil. Comptons maintenant les météorites. On a calculé qu'il en tombe deux par jour; mes propres calculs me conduisent avec une grande apparence d'exactitude à un nombre bien plus considérable. Il doit donc y avoir au moins quelques centaines de mille de météorites errant dans notre système solaire. Ces nombres approximatifs sont en rapport l'un avec l'autre, et la quantité de comètes existantes n'est pas en disproportion avec le nombre présumable de météorites.

Si l'on nous objecte qu'il existe des comètes sans queue, nous pouvons répondre qu'il y a aussi des météorites sans globules, particulièrement plusieurs météorites de fer, et tous ceux qui consistent en une masse métallique en partie cristallisée, en partie cristalline. Dans la première catégorie sont les météorites d'Elbogen, Bemdégo, Lenarto

Digitized by Google

Sevier, Coke-County, Carthage, Madoc, Putnam, Texas, Ruff, Durango, Burlington, Schwetz et quelques autres : ceux de Clairborne, du Sénégal, du Cap, de Hauptmannsdorf, d'Arwa, etc., appartiennent à la deuxième catégorie.

On pourrait objecter encore, avec une certaine apparence de raison, que la substance des météorites entrant dans la composition d'une comète ne pourrait, dans le passage au périhélie, supporter la chaleur excessive que lui enverrait le soleil; que tous ses éléments se fondraient alors en une scorie confuse. Cette objection, solide en apparence, n'est cependant pas soutenable. Flaugergues a déjà démontré que l'idée que l'on se fait de l'intensité de cette chaleur dans le voisinage du soleil est très-exagérée. La réfrigération de cette masse si ténue, qui n'est qu'une poussière de petits corps très-éloignés les uns des autres au milieu d'un espace vide où le thermomètre centigrade marque 50° au-dessous de zéro, est si considérable, que sa température peut à peine s'élever à celle de l'eau bouillante. On ne trouve d'ailleurs dans les météorites aucun indice de l'action d'une chaleur considérable; on y distingue au milieu du fer des cristaux de pyrite et du graphite, comme dans les météorites de Bohumiliz, Lenarto, Coke-County, etc.

Mais il y a des comètes à deux et même à plusieurs noyaux. Cela est très-possible. Il est sans aucun doute présumable que, dans un essaim de petits corps qui commencent à se condenser, il ne se forme pas un seul, mais bien plusieurs points d'agglomération, et qu'il doit par conséquent exister plusieurs noyaux. Par un examen minutieux de plusieurs météorolithes, j'ai trouvé que tous les fragments d'une pluie de météorites ne pouvaient pas être les débris d'une masse unique, mais que plusieurs pierres avaient dû venir dans le voisinage de notre terre, sans qu'il y eût eu une rupture antérieure dans l'atmosphère. Je possède un Bénarès qui présente tous les caractères d'une pierre intacte, et qui a dû par conséquent traverser les espaces célestes en compagnie d'autres pierres entières de même provenance. Dans l'essaim de globules dont il s'est détaché, il a dû exister plusieurs pierres semblables à côté les unes des autres, c'est-à-dire, en nous servant de termes consacrés pour les comètes, plusieurs noyaux dans la queue. Ce phénomène de chute simultanée se retrouve à Sienne; là, parmi un grand nombre de pierres tombées du ciel, on en trouve plusieurs entières conservant leur forme primitive. Il faut ranger dans la même catégorie les météorites de fer de Toluca. Il n'y a donc, sous ce rapport, aucune différence entre les queues des comètes et les essaims de

Digitized by Google

particules météoriques ; on trouve dans les unes et dans les autres des noyaux doubles et même multiples.

On m'a fait observer que nous avions déjà traversé, avec notre globe tout entier, une queue de comète, et que nous ne nous en étions nullement aperçus. « Si cette queue, m'a-t-on dit, avait été formée de corpuscules agrégés, de globules, nous en aurions été rudement atteints. » N'est-ce pas méconnaître étrangement les faits? La transparence de la queue des comètes est telle, qu'il faut supposer les particules solides dont elle se compose excessivement petites et fort éloignées les unes des autres. M. Mädler les appelle « des particules disséminées » aussi fines que des grains de poussière. La densité d'une comète, » ajoute-t-il, doit être un million de fois plus petite que celle de notre » air le plus raréfié[1]. » Une queue de comète ne peut contenir cette poussière, ces globules, qu'à la condition que chacun de ces petits corps soit éloigné des autres de dix, cinquante ou cent pas et au delà. Supposons maintenant que nous passions à travers cette queue, que tous les cent pas nous rencontrions quelque chose comme une graine de pavot, un grain de poussière ou de sable, et cela à quelques heures ou quelques jours d'intervalle pour chaque point du globe, qui le remarquera? et si un homme, entre mille, remarque qu'un grain de sable est tombé sur lui, qu'en conclura-t-il? supposera-t-il une perturbation dans le système solaire? — Personne ne s'en apercevra, encore moins y fera-t-on attention.

On pourrait encore opposer la grande variété que l'on remarque dans les comètes, à l'identité présumée des météorites. Sans doute, ce ne sont toujours que des pierres ou des morceaux de fer sans importance, qui, pour l'observateur peu exercé, ne représentent que des substances un peu plus claires ou un peu plus foncées. Mais il n'en est pas ainsi dans le fait. Les météorites, en allant de la pierre pure à la masse métallique pure aussi, diffèrent tellement de formes, de grosseur et de structure, que jusqu'à présent, sur cent cinquante échantillons que nous possédons et qui ont été recueillis au hasard, il n'y en a pas deux semblables, et les différences qui existent entre eux sont pour le moins aussi grandes que celles des comètes.

[1] « L'extrême ténuité et la petitesse de la masse des comètes demeurent prouvées par » le fait que la lumière d'Arcturus ne perdit presque rien de son éclat en traversant une » portion assez dense et assez rapprochée de la tête de la comète; par le fait aussi que le » groupe d'étoiles numéro 3 de Messier a été vu à travers la comète sans presque rien » perdre de sa beauté. »

(*Observations de la comète de Donati*, par le R. P. Secchi, déjà cité.)

Digitized by Google

En réunissant tous ces faits, je suis autorisé à conclure (et je crois avoir quelques droits de donner mon avis sur cette matière) que les comètes et les météorites ne sont qu'un seul et même phénomène. Les comètes nous apparaissent comme des météorites en voie de formation. Si l'on ne craint pas de remonter à l'origine des choses, on peut se rattacher à la théorie de Laplace, au *Système du monde*, en lui donnant plus d'extension. Grâce aux progrès que ces soixante-dix dernières années nous ont fait faire dans la connaissance de la nature des éléments constitutifs, nous pouvons regarder ces nébuleuses comme des atomes dispersés dans l'espace vide et placés à des distances considérables les uns des autres. Comme toutes les forces et les propriétés qu'ils nous révèlent partout aujourd'hui, pesanteur, affinité, dualisme, résidaient déjà en eux, le temps arrivait lentement où devaient se relâcher les liens qui les isolaient; où, suivant Laplace, les molécules devaient céder peu à peu aux impulsions de ces forces. Obéissant à ces lois, ils se rapprochèrent et se réunirent. C'est ainsi que se sont constitués ces innombrables corps microscopiques, et il se peut fort bien que ce ne soient que de petits et très-petits cristaux analogues à ceux que nous distinguons dans les globules des météorites. Ils se formèrent, comme nous voyons chaque jour la neige se former. De même que ses flocons, cédant à la pesanteur, se précipitent sur le sol comme un essaim de petites particules, ainsi ces cristaux, obéissant à une première secousse et à la gravitation universelle, se précipitèrent dans l'univers, comme le font encore à chaque instant sous nos yeux les comètes, tous les corps du monde, nous-mêmes enfin qui ne sommes pas exceptés de la loi générale. Ils se mirent par groupe en mouvement, comme d'énormes essaims que nous nommons comètes, quand nous les rencontrons dans notre système solaire. A l'intérieur de ces astres errants, nous apercevons des noyaux de condensation et nous en concluons, avec une certaine vraisemblance, que leur état intérieur n'est pas stable, mais que c'est une série perpétuelle de condensation; que le noyau grossit aux dépens de la queue et l'absorbe peut-être peu à peu, si bien que la comète entière finira par se solidifier entièrement. Ici, du reste, nous faisons un saut brusque dans nos inductions. Mais à ce moment, les météorites nous viennent en aide. Ceux-ci, s'échappant des espaces célestes, apparaissent brusquement sur notre terre à l'état de corps entièrement solides. Nous les examinons et nous les trouvons complétement remplis de globules; ils sont donc le produit de la condensation de corpuscules innombrables, tels que nous sommes obligés de les supposer dans les comètes. Bien plus, nous y trouvons

Digitized by Google

une multitude de cristaux plus ou moins gros. Ces cristaux, dans les météorites de Richmond, de Juvenas et autres, sont si bien formés, que leurs faces et leurs angles peuvent se mesurer au goniomètre; dans le Hainholz, ils sont si gros, que nous pouvons y appliquer l'équerre pliante. Dans le fer de Pallas, ils sont si beaux, si parfaits, que nous pouvons déterminer le minéral d'après sa forme cristalline. Quand nous ne trouvons plus de globules et enfin plus de substance pierreuse, nous voyons de belles masses de fer cristallines, comme par exemple les météorites de Lenarto, Burlington, Toluca, Agran, Bohumiliz, Caryfort, Elboyen, Secläsgen, Ruff, Schwetz. Ainsi tout dérive de la cristallisation; de même que nous trouvons dans les globules et les cristaux microscopiques d'excessivement petites images de cette force, qui correspondent à la substance de la queue des comètes, les grosses masses de fer nous fournissent un phénomène analogue aux noyaux et aux comètes sans queue; enfin ces masses nous donnent des preuves matérielles de la condensation et de l'agrégation de petits corps primitivement indépendants, et nous apprenons par elles que nos suppositions sur la possibilité d'une condensation ultérieure de corpuscules solides formés antérieurement, existant par eux-mêmes à l'état d'essaims, ne sont pas de pures conceptions, de simples hypothèses, mais une déduction logique, en un mot un fait scientifique. Nous nous trouvons irrésistiblement portés à voir dans les comètes, dans leurs queues, des matériaux de météorites; construire ces corps, telle est leur fonction dans ce monde; elles nous donnent comme produit final le météorite tout achevé. Mais nous savons qu'un météorite n'est qu'une petite planète, qui n'a d'autre destination, nous le voyons chaque jour, que de s'unir finalement à une planète plus grosse, et de faire avancer d'un pas l'œuvre de condensation de l'univers. C'est en suivant une chaîne de faits donnés, et par une voie assez directe que nous arrivons des atomes isolés dans l'espace aux petits cristaux, aux queues de comètes, à leurs noyaux, aux météorites; enfin à la planète sur laquelle nous rampons, et tout cela en nous appuyant sur des lois naturelles bien établies.

Il me reste à examiner quelle est la raison pour laquelle les météorites, qui, d'après cette théorie, devraient se composer de cristaux purs présentant des surfaces régulières, sont formés en grande partie de globules : résultat qui n'est pas conforme aux lois de la cristallisation et à la manifestation de ces lois dans la nature, celle-ci ne présentant jamais que des formes régulières. Je montrerai que cette différence, bien loin de porter atteinte à l'exactitude de mon raisonnement,

Digitized by Google

contribue essentiellement à le confirmer. Que l'on examine une série de météorites que l'on vient de briser; on voit tout aussitôt que ce ne sont pas des corps régulièrement formés, ou du moins à moitié organisés, comme la plupart des pierres que nous ramassons sur le sol; mais des produits confus, bouleversés qui forment enfin une véritable brèche[1]. On y remarque des écrasements, des déchirements, des dislocations parfois aussi manifestes, que si les pierres provenaient de nos mines. Comme exemples frappants de ce fait, je citerai les pierres de Doroninsk, l'Aigle, Ensisheim, Agen, Killeter, Chantonnay, Weston, Lixna et Blansko. Plusieurs de ces corps sont pleins de taches grises et blanches, comme ceux de Weston, Gütersloh, Blansko; brunes et jaunâtres, comme Mayence et Chantonnay. Quand on les brise, ils présentent tous, non pas un agglomérat de substances étrangères, mais un amas de fragments plus ou moins gros du météorite lui-même. On en trouve plusieurs dans lesquels on reconnaît qu'un frottement considérable a été exercé sur des plans, tantôt fort petits, tantôt larges comme la main. Ils étaient restés jusqu'à présent inexplicables par eux-mêmes, et constituaient un mystère impénétrable dans la classe des météorites. Ces surfaces planes ne se trouvent pas seulement à l'extérieur, mais certaines pierres les renferment dans tous les sens, et fournissent un témoignage frappant de l'existence de ces forces mécaniques qui ont dû se produire un grand nombre de fois dans ces corps. Si l'on taille au ciseau un bloc de fer météorique et que l'on pousse le ciseau jusqu'à déterminer la séparation des surfaces, il se produit des stries tellement analogues parfois à celles dont nous avons décrit l'aspect, qu'un connaisseur seul peut les en distinguer. C'est ce que l'on peut faire sur les météorites de Limerick, Lixna, l'Aigle, Tipperary, Blansko, Bishopville, Barbotan, Sérès, Ensisheim, Hartfort, Forsyth, Yorkshire, Tabor, Atakama, etc. Il suit de là que la conglomération des météorites, alors que les particules étaient déjà formées, s'est accomplie instantanément; elle ne s'est pas toujours faite dans un grand calme, car elle a exigé le concours de pressions et de chocs considérables. Il s'est développé en ce moment des réactions réciproques très-énergiques, qui non-seulement ont laissé des traces, mais qui ont exercé une influence essentielle sur la constitution de la pierre solide ainsi formée. Ce fait n'est pas possible autrement, et il devient très-clair quand on observe journellement les comètes. On voit que toutes leurs parties sont mobiles, et que l'astre tout entier est dans un

[1] On nomme *brèches* des dépôts arénacés alternant avec les dépôts calcaires des terrains de sédiment et formés de fragments anguleux. (Beudant, *Géologie*.)

Digitized by Google

état continuel de changement intérieur. Les éléments doivent se trouver dans une agitation perpétuelle; dans cet état ils se rencontrent, se groupent, se heurtent, se frottent; dans le noyau, ils se pressent, s'écrasent, se déchirent, se brisent et se compriment de nouveau. Combien d'années cet état peut-il durer? quelle force le perpétue? c'est ce qui doit rester indécis. Le résultat nécessaire de cette agitation intérieure, c'est que les noyaux des comètes se forment en brèche; les petits cristaux primitifs suspendus dans la queue, pressés les uns contre les autres, usent réciproquement leurs arêtes et leurs angles; ils se transforment à la fin en globules arrondis. C'est de cette manière que nous voyons dans les lits de nos fleuves les silex les plus durs se transformer en cailloux roulés. Ce frottement produit une poussière, un sable fin; et ici encore l'expérience confirme complétement la théorie. En effet, les météorites se composent essentiellement d'une sorte de matière terreuse, qui n'est qu'une poussière plus ou moins fine. Celle-ci, vue au microscope, se compose de petites lamelles cristallines qui se comportent chimiquement comme la substance des globules, la plupart comme l'olivine. Les globules ne sont donc que des espèces de galets, le résidu des cristaux anguleux primitifs usés par le frottement. Leur structure lamelleuse reproduit encore les caractères de ces cristaux.

J'ai souvent scrupuleusement examiné les grosses pierres météoriques, lorsque j'apercevais sur leurs faces primitives des traces très-nettes de globules détachés. On aurait dit qu'ils avaient été coupés par le milieu avec un rasoir, et la surface de séparation coïncidait exactement avec la surface primitive de la pierre. Tels sont les météorites de Lissa, Bénarès, Chantakapur, Hérédia, Politz, etc. Comment cela était-il possible? comment ce phénomène s'était-il accompli? Je me suis vainement rompu la tête à chercher la raison de ce fait pendant bien des années. Toutes ces surfaces primitives planes et parfaitement unies des météorites, même des blocs de fer météorique, concordaient avec les surfaces rugueuses de cassures qui se sont produites dans l'air. Il n'y avait aucune solution de ce problème, qui m'a tourmenté quelques dizaines d'années. Tant que je ne pus me rendre compte de cette particularité, l'histoire des météorites resta pour moi plongée dans la plus profonde obscurité. La vue de la comète de Donati a éclairci ce mystère : c'est le frottement des autres parties des météorites qui a usé et poli ces globules, placés en saillie, dans le temps où le noyau de la comète accomplissait sa révolution autour du soleil, au milieu de sa queue tant agitée, et dont les particules exerçaient sur lui des frotte-

Digitized by Google

ments. Ainsi les météorites se composent de poussière, de graviers, de globules d'agglomérats de toute sorte, et ne contiennent que quelques parties pures, comme celui de Hainholz avec ses gros cristaux. Il reste encore à savoir quel est le lien, le ciment, qui de tout ce mélange a fait une pierre solide; car tous ces fragments ne peuvent tenir les uns aux autres sans un moyen général d'agrégation. Ici, je dois d'abord faire remarquer que dans plusieurs aérolithes la masse n'est pas toujours très-unie; beaucoup de ces pierres se laissent émietter facilement : tels sont les météorites de Bishopville, Bénarès, Czartorya, Mauerkirchen, Lontalax, Weston, Atakama, Divina, Aumières, Alais, Borkut, etc.... Les matières ferrugineuses qui entourent toute la pierre comme un réseau solide constituent en quelque sorte un ciment pour la substance pierreuse. Enfin, je dois citer ici les expériences d'un physicien dont le nom m'échappe : il réduisit de la plombagine en poudre très-fine, la plaça dans un tube qu'il mit sous la machine pneumatique et fit le vide entièrement. Cela fait, il donna à cette poudre quelques coups légers, afin de réunir toute la masse. Quand il retira le tube, ces grains de poussière s'étaient si solidement agrégés qu'il put de nouveau couper la substance et la manier comme du graphite ordinaire[1]. On voit par là que l'air fait obstacle à l'adhésion, à la cohésion des fragments séparés, et que, dès qu'on le supprime, il faut peu de chose pour que les corpuscules s'attachent solidement les uns aux autres. Les comètes et les météorites sont placés dans des espaces absolument vides d'air. Supposons maintenant que ces corps se rapprochent, que par un choc, une pression, ils soient poussés l'un vers l'autre, qu'ils s'unissent pour suivre diverses directions, qu'ils arrivent ainsi dans notre atmosphère et subissent sa pression : il est évident, d'après cette expérience, qu'ils s'attacheront les uns aux autres aussi solidement que les grains de poussière de graphite, et qu'ils formeront ainsi une pierre plus ou moins solide.

Avec les télescopes nouveaux, on a résolu des nébuleuses dans des groupes d'étoiles fixes, mais on n'a jamais entendu dire que des queues de comètes aient été décomposées en leurs éléments. On n'y réussira jamais; séparés les unes des autres, leurs molécules sont de plus si extraordinairement petites, forment une poussière si fine, qu'on ne pourra jamais les apercevoir isolées, quelque voisine de la terre que soit la comète.

Kepler, Herschel, Laplace et leurs successeurs ont tous été d'avis que les queues des comètes décroissent graduellement et se dissipent

[1] Voir le deuxième supplément des *Annales*, p. 362.

Digitized by Google

peu à peu dans l'espace. Kepler les fait *denique mori*. J'accorde le décroissement, mais je ne peux admettre cette dispersion et cet évanouissement. La comète aura pris sans cesse à la queue pour alimenter le noyau et grossi celui-ci aux dépens de la première. On a remarqué que les comètes, celle de Halley, par exemple, dans leurs apparitions successives, reviennent avec des queues de plus en plus faibles; mais on aurait dû aussi examiner si le noyau n'avait pas grossi chaque fois dans le même rapport. Il est assez invraisemblable que ces astres voient se détacher de leur empire des provinces qui iraient errer sans maître dans les espaces vides. Un météorite nous arrive-t-il complétement seul, ou apporte-t-il avec lui des fragments de queue? La question n'est pas encore résolue. On sait seulement que, dans la nuit, il laisse sur sa route une longue queue enflammée qui reste souvent quelques minutes dans le ciel, décroît peu à peu et finit par s'éteindre entièrement. Tous les témoins oculaires s'accordent à dire que le météorite n'a plus rien de cette queue enflammée quand il arrive sur le sol.

Nous sommes maintenant en droit de conclure sur la nature des substances qui composent les comètes. On a analysé environ cent météorites; des hommes comme Berzélius, Wöhler et plusieurs de nos chimistes les plus distingués leur ont consacré toute leur attention. Résultat inattendu : on n'y a pas encore découvert une substance qui ne fût connue sur la terre. Si les météorites sont des rejetons des comètes, nous avons bien le droit de conclure que ces dernières aussi, malgré leur apparence étrange, ne se composent que d'éléments que nous avons à chaque instant près de nous : silice, talc, chaux, argile, fer, nickel, manganèse, oxygène, carbone, etc. Elles perdent un peu du mystère que notre imagination leur prêtait, et, suivant toute apparence, ne se composent que de vulgaires éléments terrestres. On sera peut-être surpris que ces idées ou d'autres semblables n'aient pas été exprimées depuis longtemps, et cela pourra inspirer quelques doutes sur leur valeur; mais il faudrait d'abord s'étonner de voir que les astronomes aient jusqu'à présent jugé les météorites indignes de toute attention. Dans la plupart des traités d'astronomie, on les expédie en quelques lignes, ou l'on n'en fait pas même mention, comme si ce sujet n'appartenait pas à l'astronomie : on les abandonne aux minéralogistes et aux chimistes, et cependant ce sont des corps célestes qui suivent la même route que les comètes, que Jupiter, Saturne, que nous-mêmes enfin avec la planète que nous habitons. Le motif de cette indifférence n'est pas le manque d'intérêt du sujet, mais le peu d'occasions que l'on a de se renseigner sur la nature des météorites, de

Digitized by Google

voir et d'apprendre par soi-même. Il est fort peu utile de voir un ou plusieurs météorites, il faut embrasser l'ensemble des phénomènes, il faut réunir toutes les espèces de météorites, étudier leurs différents caractères, et cela n'est pas sans difficulté. Il y a fort peu de riches collections de météorites : la plus considérable est celle de Vienne; la mienne vient ensuite et est presque à sa hauteur; elle compte cent quatorze localités, plusieurs échantillons très-gros, quelques-uns pesant 50 kilogrammes; elle a été donnée à l'Université de Tubingen. Celle de l'Université de Berlin l'égale presque pour le nombre de sujets, mais elle est bien au-dessous pour la grosseur des échantillons. Viennent enfin celle du British-Museum et celle du Muséum impérial à Paris; ces deux dernières sont beaucoup plus pauvres. En dehors de ces collections, il n'y en a plus d'importantes. Lorsqu'on voit pour la première fois une de ces collections, on n'y trouve d'abord rien d'intéressant, on voit des pierres grises et noires, sans éclat, la plupart, semblables à des *grauwackes*[1]; leur nom de météorites éveille l'attention, mais après une observation superficielle la curiosité est loin d'être satisfaite. Ce n'est que par une longue et scrupuleuse attention que nous découvrons leurs différences et leurs propriétés importantes; mais où trouve-t-on l'occasion de faire ces études? Le prix exorbitant de ces pierres impose aux gardiens une lourde responsabilité et rend presque impossible le libre accès de ces rares trésors. Prisonniers dans leurs cases, ils sont aussi inutiles que lorsqu'ils parcouraient dans une liberté absolue les espaces déserts. Dès lors les astronomes accordent peu d'attention à ces étoiles, qu'il n'est pas nécessaire de chercher péniblement avec des télescopes pour les distinguer à peine, mais qui descendent volontairement sur la terre, qui viennent tomber sur nos genoux, qui peuvent se travailler à la main, au marteau, à la masse, qui nous rendent compte de ce qui se passe en dehors de notre globe, nous guident jusqu'au centre impénétrable de notre planète, et réclament enfin le microscope au lieu du télescope. Chaque Observatoire devrait posséder une collection de météorites : ce ne serait rien moins qu'une collection d'étoiles.

[1] On donne le nom de *grauwackes* aux brèches, aux poudingues, aux grès, quelquefois même aux argiles des terrains de sédiment les plus anciens ou les plus rapprochés des terrains de cristallisation qui ont agi sur eux de différentes manières : le plus souvent les grauwackes ont des teintes sombres. (Beudant, *Géologie*.)

Traduit de l'allemand de M. le baron DE REICHENBACH.

(*Annales de physique et de chimie de Poggendorf,* 11[e] livraison de 1858.

Digitized by Google

POÉSIE POPULAIRE.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE L'ALLEMAGNE.

La *Revue germanique* a déjà eu occasion de montrer dans plusieurs articles consacrés aux mythes, aux contes et aux légendes, quelles étaient en Allemagne les richesses de la littérature populaire, c'est-à-dire spontanée, de cette littérature que les peuples produisent sans le savoir aux premières phases de leur développement, qui vit par la seule tradition jusqu'à ce qu'elle soit recueillie et notée par les érudits, et qui, indépendamment de la valeur historique des souvenirs qu'elle transmet et de l'état de civilisation qu'elle révèle, est encore remarquable à un double titre, comme la naïve et primordiale manifestation du génie national, et comme le témoignage le plus manifeste des procédés primitifs et tout spontanés de l'esprit. Partout, même dans l'érudite Allemagne, on n'en a guère compris l'importance que de nos jours. En ce qui touche les contes et les traditions populaires, on connaît, et ce recueil a déjà fait ressortir les services éminents des frères Grimm et de quelques-uns de leurs imitateurs. La poésie a attendu un peu moins longtemps, et il n'est que juste de rappeler ici la puissante initiative de Herder, dont le sens vif et délicat eût bien vite flairé ces trésors. Gœthe ne s'en éprit pas moins, et il faut voir dans sa correspondance la joie qu'il ressent à la découverte de quelqu'une de ces inspirations populaires. Depuis, MM. Brentano, Uhland et Simrock, et d'autres encore, en ont publié des collections qui ont eu un grand

Digitized by Google

succès. Nous suivrons de préférence ici M. Simrock[1], qui s'est le plus strictement renfermé dans les conditions d'un tel recueil en suivant l'exemple des frères Grimm et en s'adressant comme eux immédiatement à la tradition populaire. Le livre de Brentano contient beaucoup d'anciennes pièces qui appartiennent non pas au peuple, mais à des poëtes connus et en titre. Quant à Uhland, il a principalement puisé dans de vieux manuscrits. M. Simrock, au contraire, nous donne l'état actuel de la tradition; les chants qu'il a notés sont ceux qui se sont conservés jusqu'aux générations présentes, ce qui l'a, pour le dire en passant, naturellement affranchi des difficultés d'une ordonnance chronologique. La plupart sont fort anciens, d'autres semblent d'hier et le sont peut-être en effet; car, de même que la source vive du lyrisme populaire a été plus abondante en Allemagne que partout ailleurs, de même il semble qu'elle ne soit pas encore tout à fait tarie; du moins l'usage de se parler en vers, complétement tombé en désuétude ailleurs, y est-il encore assez fréquent, comme l'attestent déjà les poésies de circonstance, bonnes ou mauvaises, par lesquelles on célèbre dans toutes les classes de la société tous les principaux moments de la vie. Tout le monde en Allemagne se mêle un peu de poésie, comme tout le monde s'y mêle de musique. Un directeur de théâtre vous invitera en vers à assister aux représentations qu'il annonce, il vous remerciera en vers d'avoir bien voulu y assister. La pauvre femme qui va remettre de porte en porte le programme des spectacles et des concerts vous adressera, le dernier jour de la saison, sa pièce de vers imprimée pour implorer votre reconnaissance. Ça n'empêche pas le peuple allemand d'être le peuple le plus pratique et le plus laborieux du monde; il fait très-bien dans sa vie la part de la poésie et de la prose, comme il fait celle du repos et du travail. Pendant combien d'années ne se sont pas perpétuées les sociétés des Minnesänger! elles existaient encore au commencement de ce siècle, et elles n'ont disparu que pour renaître sous une autre forme. Les « Liederkränzchen » et les « Gesangvereine » ne sont que la continuation des sociétés de maîtres chanteurs. L'institution était trop nationale, elle répondait à un besoin trop général pour périr entièrement. De même, il y a peu de peuples où le goût du théâtre soit plus répandu qu'en Allemagne. En Espagne, en Italie, on est peut-être plus curieux encore de représentations, mais on se contente d'être spectateur; en Allemagne, chacun veut être acteur. Les théâtres de société sont toujours très-nombreux; toute petite ville a ses

[1] *Deutsche Volkslieder*, 1 vol. in-12. Francfort, Broonner, 1851.

Digitized by Google

cercles, autant qu'il y a de classes de la société : l'aristocratie, les fonctionnaires, les négociants, les petits marchands, les simples ouvriers, ont leurs réunions particulières, et dans chacune on joue la comédie. Un concert s'y donne souvent sous forme dramatique, avec des décors et des costumes. Les tableaux vivants[1], les charades y sont une des distractions ordinaires. Ce que Gœthe nous dépeint dans quelques pages de ses mémoires, dans *Wilhelm Meister* et dans les *Wahlverwandschaften,* n'a pas cessé d'exister.

Tout se mêle et se heurte dans le recueil de M. Simrock : la foi et l'ironie, le sérieux et les facéties, les gloires des saints ou de l'empire à côté des misères du ménage ou des hontes de la vie privée ; ce sont des élégies et des satires, de pieuses légendes et des ballades. Le retour du printemps, le chagrin de la séparation et de l'absence, les inconvénients du célibat et les inconvénients plus grands encore du ménage, les enthousiasmes militaires et les souvenirs de corps de garde ou de campagne, les fourberies et les ridicules des diverses professions, les histoires de filles trompées et d'infanticides, les énigmes, les jeux de mots, les grosses équivoques, les plaisanteries peu décentes, tout a sa place dans cette poésie vraie, naïve et indifférente comme la nature, variée comme la vie, tour à tour ravissante comme l'idéal et prosaïque comme la réalité. Avant tout, il ne faut pas lui demander compte de ses intentions ; le caractère de la poésie spontanée est de n'en pas avoir. Il n'y faut chercher que des impressions naïvement ressenties et rendues. Si ces impressions sont heureuses, agréables ou élevées, ce sera tant mieux ; le plaisir esthétique viendra s'ajouter à l'intérêt historique et à l'intérêt psychologique, et, de fait, c'est ce qui arrive le plus souvent ; mais quand cela n'a pas lieu, nous ne songerons pas plus à critiquer le poëte anonyme que le botaniste ne songe à exclure de son herbier telle fleur des bois parce que sa couleur ne lui plaît pas. L'art et la morale ne viennent qu'en seconde ligne dans cette poésie, irresponsable comme les voix de la nature, comme l'écho des montagnes, comme le reflet du paysage dans les eaux. Quand on les y trouve, l'honneur en revient uniquement au génie spontané, à la virtualité native du peuple. Quand on ne les y trouve pas, il faut en prendre son parti. Mais il suffit ici d'indiquer ce point de vue, sur

[1] Il ne faut pas confondre les tableaux vivants dont il est question ici avec les indécentes poses plastiques dont quelqnes modèles ambulants ont donné le spectacle. Ce sont ici de vraies reproductions des chefs-d'œuvre de la peinture, et le plus souvent de la peinture religieuse. Voir la belle et brillante description qu'en fait Gœthe dans les *Affinités électives*.

Digitized by Google

lequel nous ne voulons pas trop insister, pour ne pas paraître nous entourer de précautions oratoires parfaitement inutiles à notre sujet. La plupart des pièces que nous citerons sont charmantes et n'offensent ni le sens esthétique, ni le sens moral. On trouvera sans doute des inventions sombres et sanglantes, et, dans les mœurs, l'atroce barbarie et la facilité non moins sauvage du moyen âge. Le principal mérite de cette poésie est précisément de rendre témoignage du milieu où elle a germé. Mais, dans la règle, la droiture de l'esprit populaire se révèle au dénoûment, où le châtiment suit presque toujours le crime. La forme est souvent remarquable par la rapide et dramatique vivacité du récit. Les ballades sont de vrais petits drames : à peine l'action indiquée et les personnages introduits, le dialogue remplace la narration, un dialogue court, précipité, elliptique, dont le dernier mot appartient au glaive, car la plupart de ces récits se terminent par mort d'homme ou de femme, et la facilité avec laquelle on expédie les vivants n'est pas un des traits les moins caractéristiques qu'il y ait lieu de relever. Les enfants ne tiennent pas à plus haut prix la vie des soldats de zinc ou de carton avec lesquels ils simulent le jeu des batailles !

Un autre caractère des manifestations de l'enfance chez les peuples comme chez les individus, c'est parfois une affectation naïve, un tour compliqué qui veut être ingénieux et qui reste puéril, des répétitions bizarres, des rapprochements forcés et qui plaisent néanmoins. Voici, par exemple, pour entrer tout de suite en matière, une pièce où toute la science, toute la foi et toute la superstition du peuple est résumée et concentrée, et enchâssée tant bien que mal dans le cadre de la numération arithmétique.

« Bon ami, je te demande.... — Bon ami, que me demandes-tu? — Dis-moi ce qui est un. — Il y a un seul Dieu, le Seigneur, — qui vit — et qui règne — dans le ciel et sur la terre.

— Bon ami, je te demande.... — Bon ami, que me demandes-tu? — Dis-moi ce qui est deux. — Il y a deux tables de Moïse, — un seul Dieu...., etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est trois. — Il y a trois patriarches, deux tables, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est quatre. — Il y a quatre évangélistes, trois patriarches, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est cinq. — Il y a cinq plaies du Christ, quatre évangélistes, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est six. — Il y a six cruches de

vin rouge — que donna le Seigneur à Cana, — à Cana en Galilée, — cinq plaies du Christ, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est sept. — Il y a sept sacrements, — six cruches, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est huit. — Il y a huit béatitudes, — sept sacrements, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est neuf. — Il y a neuf chœurs d'anges, huit béatitudes, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est dix. — Il y a dix commandements de Dieu, neuf chœurs d'anges, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est onze. — Il y a onze mille vierges, dix commandements de Dieu, etc.

— Bon ami, etc. — Dis-moi ce qui est douze. — Il y a douze apôtres, onze mille vierges, dix commandements de Dieu, neuf chœurs d'anges, huit béatitudes, sept sacrements, six cruches de vin rouge que le Seigneur donna à Cana, à Cana en Galilée, cinq plaies du Christ, quatre évangélistes, trois patriarches, deux tables de Moïse, un seul Dieu, le Seigneur, qui vit et règne dans le ciel et sur la terre. »

Il semble qu'il s'agisse d'un veilleur de nuit qui compte les heures à partir de la première, en exprimant à chaque coup qui sonne une idée religieuse. La seconde heure amène une nouvelle idée et la répétition de la première. La troisième, une idée nouvelle encore et la répétition des deux premières, et cela continue ainsi jusqu'à la douzième heure. Chaque heure, en l'ajoutant aux heures écoulées, les explique et les renferme en soi. La seconde heure, n'est-ce pas la première plus une heure nouvelle?

Nous nous bornerons à cet exemple d'arithmétique théologique, et nous allons nous attacher à citer de préférence quelques pièces où se trouve une grâce naïve et tout le charme d'un sentiment pur :

PLUS DE JOIE.

Sur cette terre, je n'ai plus de joie. — J'ai un trésor, et il est loin. — Ah! si je pouvais causer avec lui, — Mon pauvre cœur ne serait plus malade.

Dame rossignol, dame rossignol, saluez pour moi mon trésor mille et mille fois; saluez-le bien gentiment, saluez-le bien gracieusement. — Dites-lui qu'il doit être à moi.

Et si je passe devant la maison d'un orfévre, — Et que l'orfévre regarde à sa fenêtre : — Ah! orfévre, mon cher orfévre, — Forge-moi un gentil petit anneau!

Digitized by Google

Ne le fais pas trop grand, ne le fais pas trop petit. — Fais-le pour un beau petit doigt. — Grave aussi mon nom dessus : — C'est pour la bien-aimée de mon cœur.

Si j'avais une clef d'or, — Je voudrais t'ouvrir mon cœur. — Un beau portrait est dedans, mon trésor : — Ça doit bien être le tien.

Si j'étais un petit oiselet des bois, — Perché sur sa branche verte, — Quand j'aurais assez chanté, — Je volerais vers toi, mon trésor.

Si j'avais deux ailes de tourterelle, — Je volerais vers toi autour du monde, — Je volerais au delà des terres et des mers, — Où serait la bien-aimée de mon cœur.

FIDÈLE AMOUR.

Bleue est une petite fleur; — Elle s'appelle *Ne m'oubliez pas*. — Mets-la sur ton cœur et pense à moi. — Meure la fleur et aussi l'espérance. — Nous sommes riches d'amour; — Celui-ci ne mourra jamais en moi, sois-en sûre.

Si j'étais un petit oiseau, — Je serais bientôt près de toi; — Je ne craindrais ni faucon ni autour, — Je volerais vite vers toi. — Si un chasseur me tuait d'une balle, — Que je tombasse sur tes genoux, — Et que tu me regardasses tendrement, — Mourir ainsi me serait doux.

La pièce suivante rappelle, sous forme de fable, les vers si souvent cités de Catulle :

« *Ut flos in septis secretus nascitur hortis*, etc. »

LA JEUNE FILLE ET LE COUDRIER.

Une jeune fille voulait prendre part à la danse. — Elle s'en allait belle et parée; — Que trouva-t-elle sur son chemin? — Un coudrier qui était vert.

Dieu te protége, sire coudrier. — Pourquoi es-tu si vert? — Dieu te conserve, jolie jeune fille. — Pourquoi es-tu si belle?

Pourquoi je suis si belle? — Je puis bien te le dire : — Je mange du pain blanc et bois du vin frais, — C'est pour cela que je suis si belle.

Tu manges du pain blanc, tu bois du vin frais, — Et c'est pour cela que tu es si belle. — La fraîche rosée tombe sur moi, — Et c'est pour cela que je suis si vert.

Mais si une jeune fille veut garder sa couronne, — Elle doit rester à la maison; — Elle ne doit pas aller à toutes les folles danses, — Les folles danses elle doit éviter.

Digitized by Google

Tais-toi, tais-toi, sire coudrier, — Et regarde bien autour de toi! — J'ai deux frères, orgueilleux, — Qui pourraient t'abattre.

S'ils m'abattent en hiver, — En été je reviendrai; — Mais si une jeune fille perd sa couronne, — Elle ne saurait jamais la recouvrer.

Un conseil semblable se trouve sous forme également de fable, mais avec une idée plus originale, dans la pièce suivante.

L'AIGLE ET LA CHOUETTE.

Une chouette était perchée solitaire — Sur une large pierre. — Vint le noble aigle : — Que fais-tu là toute seule?

Que fais-je ici toute seule? — Je suis une pauvre orpheline : — Mon père a été tué à la guerre, — Ma mère est morte de douleur.

Si ton père a été tué à la guerre, — Si ta mère est morte de douleur, — Veux-tu me prendre pour mari? — Et je te prendrai pour femme.

La chouette redresse et lustre ses plumes, — Et elle le regarde dans les yeux : — Ah! aigle, tu es un bel oiseau. — Si seulement on pouvait se fier à toi.

Et si tu ne veux pas te fier à moi, — Que te donnerai-je pour gage? — Pose-toi sur mes larges ailes, — Et vole avec moi dans mon pays.

Et lorsqu'ils arrivèrent dans son pays, — Dans l'aire de l'aigle, — Il s'y trouvait beaucoup d'ossements: — Beaucoup d'oiseaux y avaient été déchirés.

Voyez maintenant, voyez maintenant, jeunes filles, — Et ne vous laissez pas tromper. — Il y a beaucoup de jeunes gars aussi beaux; — Ils pourraient bien fort poliment mentir.

L'avertissement peut être utile, même en Allemagne, où les sentiments sont plus lents à naître et une fois nés demeurent une concession à perpétuité. Encore aujourd'hui subsiste l'usage des longues fiançailles, muettes ou avouées; souvent on se fiance à dix-neuf, vingt ans, avec une jeune fille qui a presque le même âge, et on s'attend réciproquement cinq, sept et dix années, quelquefois davantage, et il est rare que la parole soit retirée et que le mariage n'ait pas lieu. La constance est une vertu tout allemande. Un conte italien nous parle d'un mari qui avait pris un déguisement pour tenter la vertu de sa femme et à qui la tentation avait trop bien réussi; les poésies populaires allemandes nous donnent la contre-partie de ce conte.

Digitized by Google

ÉPREUVE D'AMOUR.

Une jeune fille aimait un écuyer — Beaucoup plus qu'elle-même. — Ils convinrent qu'au tilleul vert — Ils se trouveraient tous deux.

Lorsqu'elle fut venue au vert tilleul, — Et qu'elle ne trouva pas le jeune homme, — Elle s'assit et se prit à pleurer : — Ah! Dieu, pourquoi suis-je venue?

Alors vint à cheval un fier chevalier, — A cheval, et non à pied. — Pourquoi restes-tu là seulette — A compter les grands arbres?

Je ne compte pas les grands arbres — Ni les branches de la verte haie : — J'attends mon bien-aimé; — J'espère qu'il va bientôt venir.

Ton bien-aimé ne vient pas encore; — Il ne va pas sur les grandes routes : — Il va sur les prairies écartées — Promener avec d'autres jeunes filles.

Que tire-t-il de son doigt? — Un anneau d'or : — Je veux te le donner, jeune fille, — Pour que tu penses à moi.

Et quand l'anneau serait encore plus brillant — Que le soleil sur le trône du ciel, — Je n'en voudrais pourtant pas. — Je veux attendre mon bien-aimé.

Que tire-t-il de sa poche? — Un voile blanc comme la neige. — Je veux te le donner, jeune fille, — Pour que tu penses à moi.

Et quand le voile serait encore plus blanc, — Et quand il couvrirait le monde entier, — Je n'en voudrais pourtant pas. — Je veux attendre mon bien-aimé.

Le chevalier retire son casque d'argent, — Et la jeune fille le reconnaît. — Ah! jeune fille, tu es fidèle : — C'est pourquoi je suis revenu.

Si tu n'étais pas revenu, — Si tu avais été noyé dans la mer, — Quel autre m'aurait consolée que le Dieu tout-puissant?

Ailleurs, l'épreuve est tentée par un étranger : c'est un chasseur qui pense que la vue d'un anneau doit toujours subjuguer une jeune fille de la campagne; mais celle-ci lui répond fort bien : « Que ferai-je de la bague, si vous ne vous donnez pas aussi à moi? — Tu la garderas chez toi. — Chez moi, on n'entre plus. — La clef est perdue? — Dans mon cœur un autre déjà est logé. »

Les chasseurs et les soldats sont fréquemment les héros de ces chansons d'amour. Mais le rôle qu'ils jouent n'est nullement exemplaire; avec eux on n'arrive pas au mariage, mais aux regrets et au désespoir: ou bien c'est le plaisir du moment, ou bien c'est le chagrin des adieux; ce sont des rires et des pleurs séparés par un court intervalle :

Digitized by Google

Une jeune fille gardait les moutons dans le bois. — Vint à cheval un gai et triomphant chasseur : — Ah ! jeune fille, gentille jeune fille, que fais-tu ici ? — Je garde les moutons, je conduis les troupeaux. — Et la jeune fille rit beaucoup.

Gentille petite chérie, rions et badinons un peu. — Ah ! chasseur, c'est à quoi vous pensez toujours. — Viens, sortons un peu du chemin ; — Qu'avons-nous besoin que tous les gens nous voient. — Et la jeune fille rit beaucoup.

Ils eurent bientôt monté ensemble au haut de la montagne, — Et ils s'assirent au pied d'un arbre dans le bois. — Il se cassa une branche verte, — Et la jeune fille rit beaucoup.

Ah ! cher monsieur le chasseur, j'ai oublié une chose : — L'amour m'a trop possédée. — Si maintenant ma mère me chasse dehors, — Où est la maison de votre père ? — Et la jeune fille pleura beaucoup.

J'ai une maison à Cologne sur le Rhin, — Sur le Rhin ; — Elle est bâtie de marbre, oui de marbre ; — Ni chemin n'y mène ni sentier n'y conduit. — Gentille fillette, ouvre-t'y un chemin. — Et la jeune fille pleura beaucoup.

Et lorsque la jeune fille arriva à la maison, — Sa mère vint avec les verges : — Où as-tu été, paresseuse ? — Tu as été la fiancée du chasseur. — Et la jeune fille pleura beaucoup.

J'ai été dans le jardin des roses, — Je m'y suis enfoncé une épine dans le pied, — Une forte épine dans le pied gauche, — Dont je boiterai neuf mois. — Et la jeune fille pleura beaucoup.

Le contraste des deux refrains ainsi rapprochés vaut la fable que propose Platon au commencement du *Phédon*, et où il aurait présenté le plaisir et la peine comme deux frères inséparables, dont l'un vient toujours à la suite de l'autre. Mais malgré les ingénieuses métaphores dont certains détails sont voilés, il est difficile de s'arrêter longtemps à analyser et à citer les chansons de chasse. Les chansons inspirées par la vie de soldat offrent la même moralité : les soldats ne connaissent que la consigne, la table, le plaisir et le changement. La jeune fille pleure au départ du régiment, et voici dans toute sa vérité la scène qui se répète à chaque séparation :

Demain matin, à trois heures et demie, les soldats se mettent en marche, en marche loin de la ville. — Charmant trésor, accompagne-moi jusqu'à la porte. — Je ne puis pas venir vers toi, — Il y a tant de mauvaises langues : — Elles me déchireraient mon honneur, — Bien que le leur soit depuis longtemps perdu.

Si elles déchirent ton honneur, tu dois le supporter patiemment, tout supporter avec patience, charmant trésor, jusqu'à ce que je revienne.

Quand donc reviendras-tu? — En été ou en hiver? — Dis-moi l'heure exacte, — Mon cher trésor, où tu reviendras.

L'heure exacte je ne puis dire. — Nous n'entendons point sonner l'heure — Quand nous sommes au loin dans la plaine — Devant la tente du roi.

Mais quand je reviendrais, gentille jeune fille, je ne puis pas te prendre avec moi. — Ne te mouille pas ainsi les yeux, charmant trésor : à quoi cela sert-il? »

Hâtons-nous de quitter ces élégies de grande route et de garnison, pour revenir à d'autres sentiments, à d'autres aventures d'amour.

LE SIRE DE FALKENSTEIN.

« Le sire de Falkenstein chevauchait — Sur une large bruyère. — Que rencontre-t-il sur sa route? — Une jeune fille vêtue de blanc.

Où allez-vous, où allez-vous, jeune fille? — Que faites-vous ici? — Voulez-vous cette année être ma favorite? — Chevauchez avec moi dans mon château.

Chevaucher avec vous dans votre château? je ne saurais. — Je ne puis vous reconnaître. — Je suis le sire de Falkenstein, — S'il faut me nommer moi-même.

Si vous êtes le sire de Falkenstein, le noble seigneur, je vous adresserai une prière pour un prisonnier qui est à moi et que je dois épouser.

Mon prisonnier je ne vous donne point. — Dans la terre il doit pourrir. A Falkenstein il y a un cachot profond entre deux hauts murs.

S'il y a à Falkenstein un cachot profond entre deux hauts murs, je veux me tenir contre les murs, et je veux l'aider à supporter son chagrin.

Elle tourna et retourna autour de la tour. La tour elle voulait ouvrir : « Et quand la nuit durerait une année, pas une seule heure je ne me lasserais.

Ah! si je portais des couteaux tranchants comme les écuyers de notre seigneur, je voudrais avec le sire de Falkenstein combattre pour mon bien-aimé.

— Avec une jeune fille je ne me bats point. Ce serait toujours pour

Digitized by Google

moi une honte. Je veux te donner ton prisonnier. Quitte avec lui le pays !

— Le pays je ne quitte point. — Je n'ai rien volé à personne, et si j'ai laissé quelque chose, je puis aller le reprendre. »

L'héroïne de la légende ne s'en tenait pas toujours à cette fière attitude et à la menace. Pour échapper aux honteuses et cruelles amours du seigneur, elle se chargeait elle-même de l'exécution que la dernière femme de la Barbe-Bleue laissait accomplir par ses frères.

SCHONDILIE.

« Schondilie était encore un enfant — Quand moururent ses père et mère.

Schondilie grandit et devint jeune fille, elle grandit sur les genoux d'un chevalier.

Schondilie, veux-tu être ma femme ? Dix tonnes d'or t'appartiendront.

Schondilie pense en elle-même : Dix tonnes d'or ont leur prix.

Que portait Schondilie sur son corps éclatant de blancheur ? Une chemise blanche comme la neige.

Que portait Schondilie sur sa blanche chemise ? Une robe toute roide d'or.

Que portait Schondilie sur ses cheveux frisés ? Une couronne d'or éclatant.

Et Schondilie regarda à la fenêtre. — Viens maintenant, mon chevalier, et emmène ta fiancée.

La jeune fille lui était si chère. — Il la fait monter derrière lui sur son cheval.

Ils chevauchent trente milles — Sans trouver à manger ni à boire.

Ah ! chevalier, descends, il est midi, — Nous devons manger et boire.

Dans le vaste Lindenbrut, — Tu trouveras ton repas servi.

Ah ! chevalier, descends, il est déjà nuit. — Où dormirons-nous ce soir ?

Dans le vaste Lindenbrut, — Tu trouveras ton lit préparé.

Quand ils arrivèrent au tilleul, — Il s'y trouvait sept jeunes filles pendues.

Tu vois ici sept jeunes filles, Schondilie, — Veux-tu être la huitième ?

Digitized by Google

Veux-tu pendre au haut de l'arbre? — Ou veux-tu te jeter dans le torrent? — Ou veux-tu baiser le glaive éclatant?

Je ne veux pas pendre au haut de l'arbre; — Je ne veux pas me jeter dans le torrent; — Je veux plutôt baiser le glaive éclatant.

Ah! chevalier, retire ton manteau, — Sang de jeune fille jaillit loin.

Schondilie saisit le glaive par la poignée, elle coupe la tête au chevalier.

En sortant de la vaste forêt, — Schondilie rencontre les trois frères du chevalier.

Schondilie, où est mon gentil frère, — Que tu chevauches maintenant toute seule?

Dans le vaste Lindenbrut, — Où il joue avec sept gentilles demoiselles.

Schondilie, pourquoi sont tes souliers si rouges? — J'ai tiré trois tourterelles. »

Le plus souvent la femme était la victime. C'est une fille de roi qui a suivi un chevalier. Elle reconnaît que le chevalier l'a trompée, que les riches moulins n'étaient que dans son imagination, qu'il n'a à lui que la bruyère qui est à tous. Elle se tue à ses pieds. Ou bien, la jeune fille se prend au dernier moment à pleurer son honneur qu'elle va perdre. Elle voudrait retourner chez son père. « A peine la parole était prononcée, sa tête tombait derrière elle. » Et le chevalier, la prenant par les cheveux, la jetait dans la fontaine. Lui-même allait ensuite se pendre au tilleul. Le dénoûment est encore plus tragique dans cette légende d'un burgrave des bords du Rhin. Il voulait épouser la fille du roi, mais il ne pouvait l'obtenir, il fallait pour cela que sept personnes mourussent.

« Le jour se passe, la nuit arrive. — La cour était pleine de comtes et de chevaliers.

D'abord ils tuèrent le père, puis ils tuèrent la mère.

Ensuite les trois frères. Pensez ce qu'elle dut ressentir.

Ah! demoiselle, voulez-vous avec nous aller ou chevaucher? — Ou voulez-vous rester près des morts?

Le comte palatin l'aimait beaucoup, il la prit derrière lui sur son cheval.

Ils chevauchèrent en hâte, — Soixante-dix-sept milles.

Ils chevauchèrent par la montagne, par la vallée profonde, jusqu'à ce qu'ils virent briller les sept châteaux.

Digitized by Google

Tous les sept châteaux sont à moi. — Tu dois donc devenir ma comtesse palatine.

Si les sept châteaux sont à toi, et que je doive pour cela être comtesse palatine,

Je souhaiterais qu'ils fussent tous engloutis et que le palatin fût noyé.

Le jour se passe, le soir arrive. — La jeune femme doit aller à table.

Avec tambours et fifres, et toute espèce d'instruments, elle fut conduite à table.

On mangea, on but le vin frais. La jeume fiancée ne pouvait être gaie.

Il a d'abord tué mon père, — Puis ma mère chérie,

Puis mes frères tous les trois. — Pensez ce que je dois ressentir.

Le jour se passe, la nuit arrive. — La jeune fiancée devait aller au lit.

On illumine la chambre à coucher — Avec soixante-douze bougies.

Ah ! palatin, mon très-cher palatin, — Je voudrais, cette nuit encore, rester vierge.

Celle-ci ét la suivante, mais pas la troisième.

Dans la nuit, au milieu de la nuit, — Le palatin pensa à sa gentille bien-aimée.

Il voulut baiser ses lèvres roses, elle était morte.

Il appela son valet de chambre. — Lève-toi et apporte une lumière.

Ma bien-aimée n'est plus; mon cœur n'a plus de paix.

Cela dura un demi-quart d'heure. Dans le même temps le seigneur mourut.

Ainsi il y eut ce jour-là sept morts. Dieu lui donna le royaume du ciel. »

Les complaintes sur les fiançailles, ou les histoires d'amour terminées par une double mort, sont fort nombreuses. Le comte Frédéric a, par accident, blessé sa fiancée, et l'a blessée mortellement. La jeune femme, dans cet état, obtient de rester vierge la première nuit. Le matin elle était morte. C'est le père qui, cette fois, venge sa fille en tuant son meurtrier involontaire. Les miracles alors se multiplient. Des lys croissent sur la tombe du chevalier et il y est écrit qu'il est au sein de Dieu; une voix descend du ciel pour commander de le réunir à celle qui fut sa fiancée. — La figure du mort avait conservé son éclat et sa fraîcheur. Il embrasse sa fiancée et ces mots sortent de sa bouche :

Digitized by Google

« Dieu soit béni qui nous donne aujourd'hui la paix éternelle. Depuis que je suis avec ma fiancée, j'ai quitté ce monde. Avec peu de regrets je laisse derrière mon sang innocent, je quitte ce monde, je suis délivré de toute misère. » N'est-il pas probable que cette complainte a été composée par quelque clerc ou abbé pour réconcilier deux familles entre lesquelles il y avait eu deux fois du sang versé? Cette conjecture semble assez justifiée par les derniers détails. Quelle vengeance chercher pour la mort de la jeune fille, après cette réconciliation miraculeuse dans la tombe? Quelle vengeance chercher pour la mort du chevalier, puisque la mort l'avait rendu à sa bien-aimée et au repos éternel? — Une réunion après la mort plus merveilleuse encore, c'est celle de Lénore. Notre recueil contient comme un original de la célèbre ballade de Bürger; mais l'éditeur ne garantit point l'authenticité de cette pièce, ce qui nous dispense de la citer. — Quelquefois le dénoûment est plus heureux. La fille du roi a consenti ou a été surprise, comme dans la légende d'Éginhard et de la fille de Charlemagne. Elle est allée elle-même trouver l'écuyer, ou bien le jeune margrave, déguisé sous les habits de sa sœur, a été admis à passer la nuit avec elle, et le roi consent au mariage. Ces pièces ont des titres singuliers. La première, intitulée « la Haute fleur », commence ainsi : « Il y a un arbre en Autriche qui porte des fleurs de muscadier, la première fleur qu'il porta fut une fille de roi. » A la fin nous trouvons cette indication vague sur l'auteur : « Qui nous a chanté cette chanson a beaucoup chanté; il a été trois fois en France et en est toujours revenu. » La seconde pièce a pour titre « le Temps porte des roses ». Nous disons : Le temps porte un conseil. » —Mal en prit à certain frère, un margrave des bords du Rhin, de s'être trop pressé. Mais on lui avait dit que sa noble sœur, encore non mariée, avait un petit enfant, et il n'avait pas voulu en savoir davantage. Il était allé prendre sa sœur par la main et il l'avait menée à la danse. « La danse dura deux heures et demie, jusqu'à ce que le lait lui jaillit des deux seins. » Le margrave conduisit ensuite sa victime dans sa chambre à coucher, et il sauta dessus elle avec bottes et éperons, et il la frappa avec des épines la moitié de la nuit, jusqu'à ce qu'on lui vît le poumon et le foie. D'une voix mourante, la mère recommande son enfant qui appartient au roi d'Angleterre. « Ah! ma sœur, s'écrie le terrible frère, frappé à son tour de terreur, que n'as-tu dit de suite quel beau-frère j'aurais eu; ne puis-je te secourir, ma petite sœur? » Mais le mal était irréparable. Trois jours après arrive le roi d'Angleterre : « Salut, salut margrave du Rhin, où est ta noble petite sœur? — Ma noble petite sœur est déjà

Digitized by Google

morte, elle gît couchée sous un rosier rose. — Si elle gît couchée sous un rosier rose, tu dois souffrir la triste mort. » Et le roi tira son épée brillante, et il la plongea au jeune margrave dans le cœur. » C'étaient vraiment, au point de vue des mœurs actuelles, de terribles gens que ces jeunes seigneurs des bords du Rhin, et ils avaient une atroce manière de laver leur linge sale en famille. On comprend, par leurs relations domestiques, celles qu'ils avaient avec leurs voisins, et surtout avec les pauvres paysans ou marchands, sur lesquels ils fondaient du haut de leur « burg » comme l'oiseau de proie fond du haut des airs sur son vivant butin. L'habitant des villes était aussi expéditif que celui des châteaux. Seulement le margrave tuait sa sœur, le sang d'un autre n'eût pas lavé l'outrage fait à sa famille; le paysan tuait le séducteur : « Ah! mon frère, donne-moi conseil; le noir forgeron court après moi. — Ah! ma sœur, mets ta couronne, nous allons à Strasbourg à la danse. Et lorsqu'ils furent arrivés à Strasbourg, le noir forgeron vint se mettre devant elle. Le frère tira alors son épée et il l'enfonça au forgeron dans le cœur. « Ah! ma sœur, je t'ai fait justice, j'ai ôté la vie au forgeron. — Ah! mon frère, qu'as-tu fait? Tu as privé mon enfant de son père. » Sans quitter les bords du Rhin, ni les châteaux des margraves, nous retrouvons Cendrillon et ses deux sœurs. Ici Cendrillon a enterré son père et va se mettre en service chez une de ses sœurs. Là elle a suivi, « en tout honneur », un musicien, et c'est auprès de sa mère qu'elle retourne. Ensuite les détails sont les mêmes. La jeune fille sert sept ans sans être reconnue. Au bout de ce temps, elle tombe malade et on l'interroge sur ses parents : « Mon père est margrave du Rhin, » répond-elle. La sœur ou la mère s'empresse de lui offrir du pain blanc et du vin. Mais il est trop tard : « Je ne veux ni pain blanc ni vin, je ne veux qu'un petit cercueil. » C'est encore sur les bords du Rhin, vis-à-vis de Drachenfels, qu'on raconte la légende de Rolandseck et de Nonnenwerth, du chevalier qui avait fait construire un château sur les bords du fleuve, pour apercevoir dans l'île le cloître ou était enfermée celle qu'il aimait. Notre recueil contient un double récit de l'histoire de la religieuse. L'un se termine au moment où le chevalier apprend qu'il est trop tard pour arracher au cloître celle qu'il aime. L'autre récit ajoute que le chevalier en mourut de saisissement, et que celle qu'il aimait lui creusa une tombe de ses mains. Avec les couvents il n'y avait guère d'arrangements, à moins de les brûler, ce qui arrivait quelquefois; avec un mari la chose était plus simple. Le mari n'était pas toujours derrière ses gros murs, ou armé de pied en cap et entouré de ses gens. Il allait à la chasse. La

Digitized by Google

dame se chargeait d'en donner la nouvelle, et le chevalier amoureux faisait seller son cheval et armer son monde. Le mari n'avait plus qu'à faire son testament. — Voyez « la Chanson de Lowenburg », et « la Dame de Weissenburg ».

« Dis-moi, beau et noble chasseur, à qui lègues-tu tes enfants?

— Je les lègue au Seigneur Dieu, qui sait bien à qui ils appartiennent.

— Dis-moi, beau et noble chasseur, à qui lègues-tu ta femme?

— Je la lègue au jeune comte Frédéric (ou au jeune et joyeux enseigne), qui lui a de tout temps été plus cher que moi.

— Dis-moi, beau et noble chasseur, à qui lègues-tu tes biens?

— Je les lègue aux pauvres; les riches ont déjà assez. » Etc.

Les maris de George Sand, Jacques, par exemple, peuvent faire une cession plus volontaire; ils ne s'exécutent pas de meilleure grâce. Et pourtant les archers ont déjà leurs arbalètes tendues, et à peine le beau et noble chasseur a-t-il achevé, qu'il tombe avec ses chiens percé de vingt flèches.

Souvent on en voulait moins à la femme qu'à la fortune du mari. Hector enlève Hélène, mais il emporte aussi sa dot. Un seigneur aperçoit un jeune homme richement vêtu, et il va le saluer. L'autre l'arrête en avouant qu'il n'est pas noble. « Mais pourquoi ces habits? — C'est que mon père est riche. — Alors, je te donne ma fille. » La noblesse épousait déjà l'argent, mais sans doute la chose était rare, car le paysan se défie : il a peur de n'être pris que pour éditeur responsable, et il refuse. Il est jeté dans la tour, et ni or ni argent ne l'en tireront si sa fiancée « ne donne pas au seigneur sa verte couronne de fiancée. » Les seigneurs étaient hauts justiciers; il n'y avait qu'à se courber devant l'arrêt. Dieu était trop haut et l'empereur trop loin. Ailleurs on voit une manière plus étrange encore de régler ses affaires. Trois chevaliers arrivent dans une auberge : la fille leur plaît, ils la retiennent pour leur servir à boire, et de peur d'être dérangés par la mère, ils lui font prendre un narcotique. Mais ensuite chacun veut la fille pour soi. L'un dit : « Je lui ai donné un anneau »; l'autre : « Je lui ai donné un verre de vin ». Le troisième intervient alors comme arbitre, et, pour trancher le différend, contente tout le monde. Il propose, à l'instar du grand Salomon, de partager la propriété contestée en autant de parties qu'il y avait de prétendants. La chose est aussitôt exécutée : « on jette la jeune fille sur la table et on la découpe comme un poisson frit. » Sans doute cette fois la justice de l'Église s'en mêle : « à chaque place où il tomba une goutte de sang

Digitized by Google

il vint un ange qui resta un an et chanta », et les trois chevaliers furent roués. Dans la variante le fait est réputé acte de vilains, non de seigneurs : « Il y avait trois coquins, trois bandits, qui se donnaient pour comtes et seigneurs. » La variante peut avoir raison, mais on ne prête qu'aux riches. Sans doute aussi les auberges sont mauvaises conseillères. Deux soldats revenaient d'une guerre d'où ils rapportaient un riche butin. L'un d'eux avait imprudemment parlé de ses écus de Hongrie devant l'hôtesse. Celle-ci n'en dort point. Comme elle avait de l'avarice et de l'audace pour deux, son mari la laisse faire seule. Elle fait donc bouillir de la graisse dans une poêle et va la verser toute bouillante dans la bouche du soldat endormi, puis elle met le corps dans le sable de sa cave. « Le lendemain matin, à trois heures et demie, le camarade était déjà devant la porte : « Dame hôtesse, où est le cavalier ? — Le cavalier n'est plus ici, il est parti à cheval de très-bonne heure. Le cavalier est déjà loin. — Comment peut le cavalier être loin ? son cheval est encore à l'écurie avec selle et bride. Si vous avez fait du mal au cavalier, vous l'avez fait à votre fils, qui est de retour de la guerre. » La femme se jeta dans la fontaine, le mari se pendit dans la grange. — Trois morts en un jour !

On a beau tourner la page, on ne trouve qu'aventures étranges et terribles. C'est une grand'maman qui a fait manger à sa petite-fille du serpent, et l'enfant meurt en répétant sans cesse : « Que j'ai mal, que j'ai mal, maman, que j'ai mal ! » — C'est un meunier qui vend à des brigands, pour neuf cents ducats, sa femme et son enfant. Heureusement la femme est sauvée avec son enfant par son frère, et c'est le meunier qui paye de sa vie sa coquinerie. — C'est une fiancée qui, avant son mariage, a déjà enterré trois enfants : « le premier, elle l'a étouffé dans le fumier ; le second, elle l'a noyé dans l'eau, et le troisième, elle l'a fourré dans le tronc creux d'un saule sous des copeaux de chêne. » « Si je suis la mère de ces enfants, répond la fiancée, je veux bien être au diable. » A peine le nom était-il sorti de sa bouche, que le diable la prend par la main et la mène à la danse en enfer. — C'est un écuyer qui tue son maître pour épouser sa femme ; mais la femme se retire dans un couvent, où elle prie Dieu qu'il reçoive son mari dans le royaume du ciel.

Respirons un moment. Le seul crime commis cette fois, c'est un baiser, et l'apologie du doux péché fait involontairement penser aux vieillards d'Homère, si indulgents pour la belle Hélène et pour le larcin de l'heureux Pâris. Le héros est un garçon charpentier, « d'un sang jeune et frais », qui a bâti pour le margrave une très-belle maison.

Digitized by Google

Son travail fini, il se couche et s'endort. Vient la femme du margrave, qui l'appelle deux et trois fois : « Lève-toi, lève-toi, jeune charpentier; il est l'heure. Tu as si bien bâti la maison! baise-moi sur la bouche. — Ah! non, non, gentille margrave, ce serait pour nous deux une honte; et si le jeune margrave l'apprenait, il me chasserait du pays. » Cependant le baiser fut donné comme si le mari n'en devait rien apprendre; mais la plus vieille femme de chambre regardait au trou de la serrure : cet âge est sans pitié. Le margrave, informé, condamne le garçon charpentier à dresser lui-même la potence. Déjà celui-ci y montait, quand arrive au galop de son cheval celle par qui il allait périr. « Messieurs, dit-elle, si la margrave venait près de votre lit, voudriez-vous la prendre par le cou et la baiser, ou bien la laisseriez-vous aller? » Ils dirent : « Si madame la margrave venait près de notre lit, nous voudrions la prendre par le cou, la baiser et l'embrasser tendrement. — Si vous voudriez la prendre par le cou, la baiser et l'embrasser tendrement, le jeune charpentier n'a pas fait si grand mal. » Et le margrave dit alors lui-même : « Nous voulons le laisser aller. Il n'y a personne parmi nous qui n'eût fait comme lui. » Et le garçon charpentier est congédié avec de l'argent et de douces paroles. — Encore une pièce charmante et très-pure de détails : « Les deux compagnes s'en vont dans la prairie. L'une est très-triste. « C'est, dit-elle, que nous aimons toutes deux un même garçon et que nous ne pouvons pas le partager. — Mais, répond l'autre, je puis te donner la fortune de mon père et la main de mon frère. — Je ne veux pas de ton frère ni du bien de ton père, je ne veux ni argent ni or, je ne veux que mon trésor. » Le garçon était caché dans le bois; il entend ces paroles : « Ah! grand Dieu du ciel, laquelle dois-je choisir? Si je prends la riche, celle qui est pauvre comme moi va pleurer; si je prends la pauvre, ça ira et Dieu nous sera en aide; et si la riche dissipe son bien, c'est fini de l'amour. Nous deux nous sommes encore jeunes et forts, un grand bien nous pouvons acquérir. » Il lui donne un anneau d'or dans ses petites mains blanches. « Maintenant, gentille brunette, de toi je ne veux pas me séparer. » A Francfort, une sage-femme aide une fille à tuer l'enfant dont elle est accouchée, puis elle le lui fait mettre dans le lit de la servante. Celle-ci est accusée d'infanticide et pendue. Mais le ciel s'en mêle; et quand le fiancé de la servante passe sous le gibet, la morte lui dit : « Je suis assise à la droite de Dieu et servie par les anges. » Le fiancé revient bien vite dire aux juges qu'ils ont fait injustice. « Si nous avons fait injustice, répondent ceux-ci, nous la ferons descendre et nous en pendrons une autre. » Le père (qui avait été chercher la sage-

Digitized by Google

femme) fut brûlé, la fille fut décapitée, la sage-femme fut rouée, à Francfort, par ordre de la haute cour.

A côté de la justice des hommes, il y a la miséricorde de Dieu. Quelque longtemps qu'ait duré le pacte avec le diable, au dernier moment, sainte Gertrude ou une autre vous dira trois noms : Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit; elle vous placera sous la conduite de saint Jean, et vous serez sauvé : « Pécheur qui avez violé les dix commandements, âme en peine qui ne trouvez plus de repos, agenouillez-vous, agenouillez-vous et priez Dieu, priez-le de toutes vos forces, et vous deviendrez blanc comme neige; priez toujours, priez toujours, ne vous lassez point de prier, et Dieu vous donnera la joie du ciel. » Fussiez-vous en enfer, les prières d'une sainte pourront vous en tirer. Le père de l'*aveugle Odile* l'avait exposée, dans un tonneau, sur la rivière, pensant qu'elle irait chavirer sous la roue du moulin; mais le meunier avait sauvé et élevé l'enfant. Celle-ci plus tard veut retrouver son père, et pour cela elle s'agenouille sur une pierre de marbre et elle y reste si longtemps, qu'elle a trois trous aux jambes, trois trous aux genoux. Elle y reste jusqu'à ce que Satan vienne, lui rapportant son père sur son dos. La jeune fille qu'un impie veut contraindre à l'aimer, prend pour fiancé le Seigneur Jésus-Christ, et elle n'a plus rien à craindre des hommes. Sainte Catherine fit ainsi, et les bêtes féroces, les serpents, ne lui firent aucun mal; le feu du ciel tomba sur les instruments de torture et les mit en poudre. — L'influence des croisades et des souvenirs de l'Orient se fait aussi sentir dans les légendes :

« Un sultan avait une fille qui s'était levée de bonne heure pour cueillir des fleurs dans le jardin de son père. Quand ces belles fleurs elle vit briller dans la rosée : « Qui peut être le maître des fleurs? pensa la jeune fille. Ce doit être un maître puissant, un homme de grand talent, qui ces belles fleurs fait sortir de la terre! Je l'aime du fond du cœur! Si je pouvais une fois le voir, je voudrais quitter le royaume de mon père et m'abandonner entièrement à lui. » Alors il vient, vers minuit, un homme brillant de lumière : « Ouvre, ouvre, noble jeune fille, remplie de mon amour. » La jeune fille s'élança de son lit et alla à la fenêtre. Elle y vit Jésus, son cher amour, la regardant avec un affectueux sourire. Elle lui ouvrit pleine de joie, elle se courba jusqu'à terre... « Mon très-cher et beau jeune homme, d'où venez-vous donc? je n'ai jamais vu qui vous ressemble dans le pays de mon père. — Jeune fille, je vous ai longtemps aimée; c'est pour vous que j'ai quitté le royaume de mon père. — Si vous êtes le maître des fleurs, mon doux amour, après vous je soupirais. Conduisez-moi hors du royaume de

Digitized by Google

mon père avec vous, je suis prête à partir. Mon doux amour, est-ce loin jusqu'aux jardins de votre père? j'y voudrais rester une éternité à soigner ses belles fleurs. — Mon jardin est dans l'éternité, à quatre mille lieues d'ici. Je voudrais, pour parure de fiançailles, te donner une couronne rouge. » Et il prit de son doigt un anneau d'or et demanda si la fille du sultan voulait être sa fiancée... Et comme elle lui offrait son amour, les blessures de Jésus se mirent à couler. « O mon amour, pourquoi ton cœur est-il si rouge? Tes mains portent des roses. — Mon cœur, c'est pour toi que mon cœur est si rouge, c'est pour toi que je porte ces roses; je te les ai fait éclore quand j'ai versé mon sang par amour..... » Puis Jésus lui dit son nom, lui parle de son père, de sa fortune, de son pouvoir; il lui parle aussi de sa mère, et il va un peu en avant pour l'annoncer. Il oublie de le faire; et la jeune fille ne se rappelle pas le nom de son fiancé; mais à la description qu'elle en fait, le portier reconnaît Jésus, et il laisse entrer la fille du sultan au milieu des splendeurs du ciel. Ce récit, simple et naïf, a un charme poétique singulier.

Le second livre du recueil est rempli des beautés du printemps, des chants du rossignol, des joies de l'amour, des chagrins des adieux. Nous avons déjà cité, au commencement de notre étude, quelques-unes de ces pièces. Qu'on nous permette d'en citer encore une où la grâce est si délicate qu'elle semble un peu cherchée :

« Aujourd'hui encore et demain je reste, chère, près de toi. Mais vienne le troisième jour, il me faudra partir d'ici. — Mais quand reviendras-tu, chéri de mon cœur, pour cueillir les roses rouges et boire le vin frais? — Quand il neigera des roses rouges, quand il pleuvra du vin frais. Jusque-là tu dois m'attendre, bien-aimée de mon cœur. » Elle alla dans le jardin de son père, se coucha et s'endormit. Et elle rêva qu'il pleuvait du vin frais. Mais quand elle s'éveilla il n'en était rien. Les roses étaient bien épanouies au-dessus d'elle. Une maison elle se fit bâtir de trèfle vert, avec la vue vers le ciel, vers la neige de roses. De fleurs jaunes, de lis blancs elle la fit couvrir, pour pouvoir s'abriter quand il pleuvrait du vin frais. Et quand la maison fut bâtie, elle but le vin de Dieu, elle prit dans sa main une couronne de roses et s'y endormit. Le garçon revient, il va au jardin, il porte une couronne de roses et une coupe de vin. Il a de son pied poussé le petit tertre. Il tomba et voilà qu'il neigeait des roses, qu'il pleuvait du vin frais. » Notre traduction alourdit et gâte ce que l'allemand avec ses diminutifs, ses mots composés et sa construction dit d'une manière plus rapide et plus légère. Plusieurs poésies en bas allemand ou dans

Digitized by Google

quelque autre dialecte seraient tout à fait intraduisibles. Ici, nous le répétons, il faut lire dans le texte, et il ne suffit pas de connaître la langue, il faut aussi pouvoir apprécier la musique et la mélodie des paroles. Seulement le sujet est monotone comme l'amour, avec ses plaintes, ses désespoirs et ses plaisirs chèrement payés. Il se tient le plus souvent en deçà du mariage, c'est un Rubicon qu'il n'ose franchir. Aussi n'est-il qu'une belle de nuit qui craint de se laisser voir le jour, ou bien un conquérant qui passe et qui se hâte de « dévorer un règne sans lendemain. » Les jardins, les bois sont l'éternel théâtre de l'éternelle idylle en un acte qui se termine toujours par l'abandon et les larmes. La conclusion, c'est que jeune fille doit rester à la maison. Oui, mais y trouvera-t-elle toujours un mari ?

« O mon cher bon Dieu! que t'ai-je donc fait, que toute ma vie durant tu ne veux pas me faire avoir un mari ?

» Maintenant je ne veux plus jamais prier. Je ne veux plus aller à l'église; prends garde, je puis te forcer à me faire avoir un mari. »

Cette plainte, d'une piété simple et d'une révolte naïve, nous touche plus que toutes les douleurs qui précèdent. Elle termine le second livre.

Le troisième contient comme le dossier de la question du mariage. Les avantages, les désavantages y sont tour à tour énumérés à la façon de Rabelais et de la Fontaine. Un vrai célibataire allemand ne trouve rien de mieux, contre les démangeaisons du mariage, que sa pipe : « Ces lubies s'envoleront avec la fumée. » Une jeune fille, qui avait lu les Oies du frère Philippe et quelque autre conte, avait accepté la manière de procéder de l'Ingénu et du pays des Hurons. Le dialogue est un peu leste et a une crudité gauloise :

« Maman, ah! voyez donc ce garçon, je le voudrais bien avoir près de moi. Il a un charmant visage. Ah! voyez donc comme son parler est aimable.

— Maman, je voudrais bien savoir si ce garçon aussi aime embrasser. Sa bouche est faite pour le baiser. Ah! voyez donc comme son rire est malin.

— Mon enfant, laisse ce garçon. Autrement c'en est fait de toi. Son baiser est pire que la peste. Tu meurs, mon enfant, si tu te laisses embrasser.

— Maman, vous seriez depuis longtemps morte, si un baiser pouvait causer la mort. Oui, hier vous seriez morte bien sûr.

— Mon enfant, tu cours à ta perte. Aussi je te donne la dernière bénédiction.

Digitized by Google

— Ah! voyez donc, je vis encore. Comme sont charmants les baisers des garçons! »

En France la femme peut se plaindre de son mari, elle ne se plaint jamais du mariage. Comment pourrait-elle se plaindre? Le mariage est pour elle l'affranchissement et le commencement de son règne. En Allemagne, le mariage met un terme à la liberté dont jouissait la jeune fille, et la rend l'esclave de la maison où le devoir et les mœurs l'enchaînent. Aussi, dans notre littérature, c'est l'homme seul qui a peur du mariage et qui en redoute les inconvénients. Tous doivent retomber sur sa tête. En Allemagne, la femme aussi a peur, mais c'est de la dépendance, de soins au delà de ses forces, et de la responsabilité : « Viens, viens, belle fiancée, tes beaux jours sont tous passés.... Tu dois quitter les jeunes filles pour aller parmi les femmes. » Cependant ce n'est pas toujours impunément que la jeune fille a joui de tant de liberté. Voici une comédie dans le goût de la farce de Pathelin où le mari est trompé et la femme battue :

« J'allai dans mon écurie et je vis, ah! ah! Au râtelier il y avait des chevaux, un, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces chevaux? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des chevaux ici? Ce sont des vaches que ma mère m'envoie. — Des vaches avec des selles! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

» J'allai dans ma cuisine et je vis, aïe! aïe! Contre le foyer il y avait des paires de bottes, une, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces bottes? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des bottes ici? Ce sont des cruches de bière que ma mère m'envoie. — Des cruches de bière avec des éperons! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

» J'allai dans mon vestibule et je vis, aïe! aïe! Au clou pendaient des chapeaux, un, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces chapeaux? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des chapeaux ici? Ce sont des paniers à fromages que ma mère m'envoie. — Des paniers à fromages avec des tresses! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

» J'allai dans ma salle et je vis, aïe! aïe! Sur les bancs étaient des sabres, un, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces sabres? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des sabres ici? Ce sont des

Digitized by Google

broches aux alouettes que ma mère m'envoie. — Des broches aux alouettes avec des poignées! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

» J'allai dans ma chambre et je vis, aïe! aïe! Sur les chaises il y avait des pourpoints, un, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces pourpoints? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des pourpoints ici? Ce sont des nappes que ma mère m'envoie. — Des nappes avec des parements! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

» J'allai dans ma chambre à coucher et je vis, aïe! aïe! Dans les lits dormaient des cavaliers, un, deux, trois. « Très-chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces cavaliers? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des cavaliers ici? Ce sont des laitières que ma mère m'envoie. — Des laitières avec des moustaches! Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

Et comme il était exaspéré, que fit notre homme? Aïe! aïe! Il commença à battre sa femme, une, deux, trois. « Très-cher petit homme, cria-t-elle. — Que veut mon trésor? dit-il. — D'où viennent ces coups? je ne les connais point. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des coups ici? Ce sont des caresses que ta mère t'envoie. — Des caresses avec des soufflets! Mille tonnerres! Je suis une femme, tudieu, comme les autres femmes. »

Nous n'insisterons pas davantage sur les malheurs domestiques. Le troisième livre se termine par des chansons de bergers, de chasseurs, de mendiants, de mineurs, de fileuses, de tisserands, de tailleurs et de soldats. Il y a une géographie à l'usage des compagnons ouvriers. Ce sont les Souvenirs du Compagnon du tour d'Europe, qui a vu Londres, Paris, Moscou et Vienne. Il y a une ville où il n'a trouvé personne pour parler allemand. Inutile de vous dire que c'est Paris. En revanche il a trouvé la France entière à Paris. Il avait vu « Londres en Angleterre », il voit « la France dans Paris », aussi avait-il beaucoup à voir; mais « personne ne pouvait comprendre sa langue ». Si ce compagnon revenait aujourd'hui, trouverait-il les choses bien changées? Chaque profession a sa part d'éloges. Les pauvres tailleurs seuls sont exceptés, il n'y a pas assez de railleries contre eux. Vous me demanderez pourquoi. Pourquoi en France est-on ou plutôt a-t-on été si impitoyable contre les épiciers? La ladrerie du paysan n'est pas non plus épargnée. « Quand on sert chez le paysan, on reçoit par an une

Digitized by Google

blouse. C'est assez peu — une blouse et pas de boutons. — Le paysan n'est pas gentilhomme. Paysan est paysan, vilain de nature. — Quand on sert chez le paysan on reçoit par an un chapeau. C'est assez peu — un chapeau et pas de ruban.... Quand on sert chez le paysan on reçoit par an une paire de souliers. C'est assez peu — des souliers et pas de cordons. » Ce qui suit sont des variations sur l'éternelle vérité, qu'il ne faut pas disputer des couleurs, et que

En un objet aimé tout nous devient aimable.

« Verts, verts, verts sont tous mes habits. Vert, vert, vert plaît à chacun. Aussi j'aime ce qui est vert, parce que mon trésor est un chasseur.

» Bleus, bleus, bleus sont tous mes habits. Bleu, bleu, bleu plaît à chacun. Aussi j'aime ce qui est bleu, parce que mon trésor est un teinturier.

» Blancs, blancs, blancs sont tous mes habits. Blanc, blanc, blanc plaît à chacun. Aussi j'aime ce qui est blanc, parce que mon trésor est un meunier, » etc.

Un nom de ville qui revient plusieurs fois dans les chansons de soldats, c'est celui de Strasbourg. « A Strasbourg! à Strasbourg! il faut être soldat. » « O Strasbourg! ô Strasbourg! admirable ville, combien sont enterrés dans tes murs de soldats beaux et braves!... » Les chansons sur la vie militaire conduisent naturellement aux récits de batailles et de campagnes. C'est la Délivrance de Belgrade par le prince Eugène, la Guerre en Turquie, l'Épitaphe de l'empereur Joseph, le Combat de Prague, etc.

Ce qui ne saurait manquer, ce sont les chansons à boire :

« Dieu le père se tenait dans le ciel et regardait Adam. Il pensait à part lui : Que fait le petit drôle? Trink trinkterling, trink trinkterling, trink, trink, trink, trink, trinktringelingeling, trinktrinkterling, trinktrinkterling, trink, trink, trink, tringelingelem (inutile de traduire : *trink,* bois, les autres mots ne sont que des répétitions ou des redoublements de ce radical).

» Ah! Adam, couche-toi, que je te retire une côte, je veux en faire une belle femme pour toi.

» Lorsque Adam se réveilla, Ève était devant lui. Il remercia Dieu le père pour un tel don.

» Si je ne t'avais, vieille,... pas vu de ma vie, j'aurais pu vivre exempt de peine et de mal. Trink, trinkterling,... » etc.

Les Allemands semblent souvent oublier le cadeau du bon Dieu et

Digitized by Google

vouloir se retrouver seuls dans leur Paradis terrestre. En revanche, les dames se passent des hommes comme ils se passent d'elles, et elles ont leurs réunions particulières sous le nom de thé, café, lecture allemande, lecture française, et dont l'entrée est aussi absolument interdite aux hommes que l'étaient les mystères de la bonne déesse.

Enfin notre recueil contient de nombreux échantillons de ces énigmes naïves qu'on retrouve chez tous les peuples : « Quel feu est sans chaleur et quel couteau n'a pas de pointe ? — Le feu peint est sans chaleur, un couteau brisé n'a pas de pointe. » Des naïvetés dans le goût de celles de M. de la Palisse, mais souvent moins amusantes et moins spirituellement exprimées : « Qui te demande un bienfait a besoin de secours, et qui a tout le bœuf en a aussi la tête.... — Qui ressemble à un singe n'est point particulièrement beau. » Des choses impossibles ou des séries de contradictions, comme chez nous : « Je connais une brave fillette, que je prendrais volontiers pour femme, mais elle doit d'abord de paille d'avoine me tisser une étoffe de soie. — Alors tu dois dans le feuillage de chêne me couper deux vêtements de pourpre, » etc. « Un jour qu'il faisait nuit, le tonnerre sans bruit,... » etc. « Le soir quand je me lève de bon matin, le matin quand je me couche tard.... » A côté de ces naïvetés, on est tout étonné ensuite de rencontrer les choses les plus admirables et les plus profondes. Dans une pièce intitulée l'*Éternité*, on trouve une strophe qui rappelle littéralement l'expression fameuse et tant admirée de Pascal, sur Dieu : « Tu es un cercle infini, — Ton centre s'appelle *Partout*, — Et *Nulle part*, ta circonférence, — Car tu ne saurais avoir de terme. » Nous ne pouvons mieux terminer que par ce puissant contraste entre de si puérils enfantillages et une telle hauteur. Mieux que la plus fine analyse, il montre tout ce que contient l'âme d'un peuple. Le puéril y a son droit à côté du sublime, comme dans la nature l'infiniment petit à côté de l'infiniment grand.

E. PALMAN.

Digitized by Google

RAPHAËL,

SON ÉDUCATION, SON GÉNIE,

ET

SES ŒUVRES PRINCIPALES.

C'est une remarque fort juste de Gœthe, que, pour produire dans l'art ou dans la science ces grandes apparitions qui font leur éternel honneur, il ne suffit pas d'un génie magnifiquement doué; il faut encore que les conditions de la vie viennent favoriser son développement. C'est dans un doux climat, où elle est alternativement éclairée par le soleil, caressée par l'air tiède, abreuvée par une pluie chaude, qu'une noble plante atteint le plus magnifique développement de sa corolle, tandis que dans un sol aride, exposée à l'âpreté des vents du nord, elle ne dément pas sa noble origine, mais elle s'altère cependant plus ou moins, et ne répond pas à toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir; de même, comme en témoignent tant d'exemples, l'être placé au point culminant de la création terrestre, l'homme de génie, dépend à un haut degré des conditions favorables ou contraires de son existence.

Or, il est rare de rencontrer, dans les temps modernes, une vie placée sous l'influence de constellations aussi favorables que la vie de Raphaël. Voyons d'abord comment fut entouré son berceau et quelles impressions s'offrirent à ses premiers regards. La petite ville d'Urbino, où il vit le jour le 28 mars 1483, un vendredi saint, couronne le sommet d'une haute montagne et se distingue tant par son atmosphère saine et légère et par le noble type de ses habitants que par le romantisme grandiose du paysage qui l'entoure. Entre les croupes rocheuses de la montagne on aperçoit, du côté de l'est, le splendide miroir de la mer Adriatique, éloignée de plusieurs milles; et cette réunion sublime des deux objets les plus grands de la nature, — les hautes montagnes et la mer, — fit un effet si profond et si durable sur l'âme

Digitized by Google

impressionnable de Raphaël enfant, qu'il la reproduisit plus tard dans le paysage de plusieurs tableaux : des rangées de montagnes s'étendent sur les deux côtés, et, dans le lointain, la mer borne l'horizon. Le caractère local des physionomies s'était de même gravé dans son souvenir, tellement, qu'en visitant Urbino je rencontrai plusieurs fois des visages dont les traits paraissaient empruntés à ses premiers tableaux.

Mais Giovanni Santi, père de Raphaël, dut avoir sur le génie de son fils une influence non moins favorable que les splendeurs de la nature et la beauté des êtres humains. Santi n'était pas seulement un peintre d'un talent estimable et dont les œuvres révèlent un sentiment juste, tendre, vraiment religieux; c'était aussi une noble nature et un esprit éclairé et cultivé, comme on peut le voir surtout par un long poëme, écrit en tercets, dans lequel il célèbre les hauts faits de son très-honoré seigneur et protecteur, l'illustre capitaine Federigo de Montefeltro, duc d'Urbino. Il y cite en connaisseur les plus grands peintres de son temps, notamment Luca Signorelli, Pietro Perugino, Leonardo da Vinci et Andrea Mantegna : c'est ce dernier qu'il place le plus haut. Il est facile de supposer quelle impression durent produire sur Raphaël enfant des leçons familières sur la manière de ces maîtres, sortant de la bouche d'un père tendre et dévoué. Quelques personnes penseront peut-être qu'on ne peut attacher à cet enseignement une grande importance, Raphaël ayant perdu son père dès l'âge de onze ans. Mais quiconque a séjourné un peu de temps en Italie, a pu observer combien est généralement précoce le développement de l'esprit sous ce climat. Ajoutons encore que chez Raphaël, comme chez Mozart, le génie commença dès les premières années, sinon à fleurir, du moins à manifester une séve pleine de promesses. — N'oublions pas non plus, parmi les bonheurs de cette enfance privilégiée, et les premiers stimulants de ce génie précoce, de cette âme délicate, les œuvres d'art offertes à ses regards : le palais grandiose que le duc Federigo de Luciano-Lauranna avait fait élever dans le goût le plus noble de la Renaissance, et, dans les églises, les tableaux d'un Pietro della Francesca, d'un Luca Signorelli, aussi bien que de Justus de Gand, le plus grand élève d'Hubert van Eyck. Enfin, le fils de Giovanni Santi, si lié avec la cour d'Urbino, ne pouvait manquer de connaître, par son père, beaucoup des personnes distinguées qui rendaient cette cour l'une des plus éclairées de toute l'Italie : telles que le duc Guidobaldo et sa femme, Elisabeth Gonzaga, l'un des plus grands ornements de son sexe.

Évidemment ce fut un malheur pour Raphaël de perdre de si bonne

Digitized by Google

heure un tel père, d'autant plus que sa mère l'avait déjà précédé dans la tombe quelques années auparavant. Mais on peut se demander si, à un certain point de vue, son développement comme artiste et comme homme ne gagna pas à ce malheur. La grande douleur qu'il éprouva de cette perte prématurée dut laisser de longs souvenirs dans une âme si tendre, si sensible, et trouver à la fois son expression et son adoucissement dans la noble tristesse, dans la mélancolie profonde que respirent quelques-uns de ses premiers tableaux.

Par suite encore de son isolement dans la vie, son éducation d'artiste se trouva accélérée de la manière la plus heureuse : vraisemblablement, dès l'année 1495, ses tuteurs l'envoyèrent étudier à Pérouse, sous la direction de Pietro Perugino. Ce maître se trouvait précisément alors dans toute la plénitude de son talent : ses tableaux de cette époque allient un savoir solide et une exécution consciencieuse au sentiment chaste et inspiré, signe distinctif des œuvres religieuses dans lesquelles il surpassait alors tous les autres peintres de l'Italie. Quelle impression le jeune Raphaël reçut de l'esprit que respiraient les peintures de son maître et combien profondément il s'en imprégna, nous le demanderons à ses propres tableaux, qui jusqu'en 1504 appartiennent complétement à l'école du Pérugin.

Pérouse est poétiquement placée sur une hauteur libre et aérée, qui permet au regard de planer sur l'Ombrie, cette contrée bénie. Ce séjour et les relations avec des condisciples aimables et heureusement doués, avec Spagna, par exemple, ne pouvaient avoir qu'une influence bienfaisante sur l'esprit du jeune artiste. Quelle que fût à cette époque sa dépendance de son maître, et bien que sa connaissance des formes fût encore restreinte, on voit cependant son caractère propre se révéler par un sentiment admirable de suavité et de contentement intérieur, aussi bien que par une grande énergie de l'esprit. Les deux œuvres principales que nous avons à signaler ici sont le *Couronnement de Marie*[1], peint dans les années 1502 et 1503, actuellement dans la galerie du Vatican, et le *Mariage de Marie et de Joseph*, connu sous le nom de *Sposalizio*[2], le plus bel ornement de la galerie de Brera, à Milan : ce dernier tableau, daté de 1504, est exécuté, à peu de chose près, d'après une composition du Pérugin[3].

[1] Gravé par E. Stölzel.

[2] Gravé par Giuseppe Longhi.

[3] Gravé par Samuel Amsler. Ce tableau du Perugino, exécuté pour la cathédrale de Pérouse, a été pris par les Français et se trouve maintenant au musée de Caen, en Normandie. Passavant, *Raphaël*, I, 75.

Digitized by Google

Dans l'année 1504, le génie de Raphaël fit un pas extrêmement important. Le séjour à Florence de Léonard de Vinci, le plus grand peintre que l'Italie possédât alors, le véritable promoteur du plus haut développement de la peinture italienne, détermina Raphaël à un voyage. Il partit dans le courant d'octobre, muni d'une lettre de recommandation[1] de Johanna della Rovere, sœur du duc d'Urbino, à Pietro Soderini, président de la république de Florence. Cette lettre, datée du 1er octobre, témoigne, par la chaleur des termes, en quelle haute estime on tenait déjà le jeune Raphaël à la cour d'Urbino. — Considérons un instant quelle impression dut faire à notre peintre, alors âgé de vingt et un ans, cette superbe Florence, depuis longtemps le centre de toutes les études d'art, notamment de celles du dessin, de la lumière et des ombres. Parmi tout ce monde de chefs-d'œuvre offert à l'enthousiasme juvénile de ses regards, je veux seulement mentionner les célèbres fresques de Masaccio dans l'église del Carmine[2], et les portes de bronze de Lorenzo Ghiberti au Baptistère de Florence : la grande impression qu'il en reçut se dénote de la manière la plus décisive dans ses œuvres postérieures. Les fresques de Masaccio lui firent connaître une netteté, une grandeur, un art de détacher les masses, qu'il n'avait encore jamais observés ; dans les portes du Baptistère, il put admirer une finesse et une variété dans l'observation de la nature, et une perfection dans l'ordonnance du sujet et des personnages, qui devaient également être pour lui quelque chose de tout nouveau.

Parmi les peintres vivants, aucun ne pouvait cependant produire sur lui un tel effet que Léonard de Vinci, dans les œuvres duquel une science profonde s'unit à la pénétration la plus fine du sujet. Il venait précisément d'achever, par ordre du gouvernement de Florence, le carton universellement célèbre de la bataille que les Florentins gagnèrent à Anghiari, en 1440, sur l'armée du duc de Milan[3]. Si en face de toutes ces impressions Raphaël redevint écolier, en ce sens qu'il s'aperçut combien étaient nombreuses et importantes les choses qui manquaient encore à la perfection de son art, il ne se dégagea cependant que par degrés de sa première manière de sentir et de la forme sous laquelle il était accoutumé à l'exprimer. Il est extrêmement intéressant de suivre, dans quelques-unes des œuvres exécutées par lui

[1] Imprimée dans l'ouvrage de Passavant, I, 527.

[2] Les meilleures figures réunies en sept feuilles, par Carlo Lasinio.

[3] Le seul groupe qui en soit resté, le célèbre combat des quatre cavaliers autour du drapeau, est connu par la gravure d'Edelinck et la feuille de l'*Etruria pictrice*, I, pl. 29.

Digitized by Google

durant les quatre années qu'il passa, avec trois interruptions, à Florence, ses progrès graduels et le changement qui s'opérait en lui. Ces quatre années doivent être considérées comme la période proprement dite d'étude et de développement au bout de laquelle il sera maître à son tour.

Trois ouvrages caractérisent particulièrement la transition de l'une à l'autre manière : un grand tableau d'autel exécuté pour les religieuses de Saint-Antoine de Padoue, à Pérouse; un autre commandé par la famille Ansidei pour la chapelle Saint-Nicolas, érigée, dans l'église San-Fiorenzo de Pérouse, par Simon Ansidei, mort en 1490; et enfin le tableau connu sous le nom de la *Madonna della Granduca.*

Quant au premier tableau, daté de 1505[1], toute la composition, à l'exception du gradin d'autel, a évidemment été esquissée en 1504, avant le voyage de Florence. Dans l'exécution même, certaines parties appartiennent à coup sûr à la même époque, notamment l'hémicycle au-dessus du tableau principal, avec Dieu le Père, bénissant, autour duquel deux anges et deux chérubins se tiennent en adoration. Ici l'on retrouve encore complétement la coupe et la couleur de l'école du Pérugin. Dans le tableau principal, l'enfant Jésus, habillé, et le petit saint Jean l'adorant au pied du trône, peuvent également, d'après certains caractères identiques, provenir du même temps; mais l'ovale plus allongé de la tête de la Vierge et les proportions plus exactes du nez, de la bouche et des yeux, un peu trop réduites généralement dans la période pérugine, dénotent déjà l'influence florentine. Cette remarque s'applique encore mieux aux figures de saint Pierre et saint Paul · les poses ont plus de liberté; les pieds, en particulier, une attitude plus naturelle, et les draperies plus d'ampleur. A ces traits, comme dans le ton profond et chaud de tout le tableau inférieur, on reconnaît l'impression que les œuvres de Fra Bartolomeo avaient produite sur le jeune Raphaël. Au contraire, la liberté et la grâce de mouvement des saintes Catherine et Rosalie dénotent clairement l'influence de Léonard de Vinci.

Vendu en 1678 par les religieuses, moyennant deux mille scudi, au comte Giovanni Antonio Bigarrini, de Rome, ce tableau passa plus tard dans la galerie Colonna, et finalement entre les mains du roi de Naples : il se trouve actuellement dans les appartements du Palais-Royal.

Parmi les cinq pièces du gradin d'autel, qui, vendues dès 1603 par

[1] N'a été gravé jusqu'ici qu'en une petite esquisse, par d'Agincourt.

Digitized by Google

les religieuses à la reine Christine de Suède, passèrent plus tard dans la galerie d'Orléans, puis, avec elle, en Angleterre, deux morceaux portent positivement, dans la composition comme dans l'exécution, l'empreinte florentine : ce sont le *Portement de croix*[1] et le *Christ pleurant*[2]. Dans le *Christ au mont des Oliviers*[3], l'exécution pourrait provenir des condisciples de Raphaël. Il faut en dire autant de *Saint François et saint Antoine de Padoue*[4], et même ajouter ici l'invention à l'exécution.

Pour le second tableau, daté également de 1505[5], nous observons presque exclusivement les caractères de l'époque pérugine, tant dans le corps un peu fort de l'Enfant, dans la pose de saint Jean l'Évangéliste à côté du trône, que dans l'expression de leurs deux têtes et de celle de la Vierge; mais l'étude assidue de la nature et le modelé des parties nues, la liberté d'attitude du saint Nicolas et la vérité de sa tête, la transparence des ombres et les reflets, témoignent du profit que Raphaël avait tiré dès lors de son séjour à Florence[6]. En 1764, Gavin Hamilton acheta ce tableau à l'église de Pérouse pour lord Robert Spencer, qui le donna plus tard à son frère, le duc de Marlborough; depuis lors, il se trouve au château de Blenheim, propriété de cette famille.

Le troisième tableau dont nous avons à nous occuper ici, c'est la *Madonna della Granduca*[7], ainsi surnommée parce que le grand-duc de Toscane Ferdinand III l'affectionnait tellement, qu'il la transportait avec lui dans tous ses voyages. Dans la tête de la Vierge, conçue complétement encore dans l'esprit de son maître, Raphaël atteignit le plus haut degré auquel il fût jamais parvenu en fait d'expression de tendresse et de bonheur maternel; en outre, l'étude sympathique de la nature, résultat des impressions de l'art florentin, et qui se révèle dans le corps de l'Enfant, donne à ce tableau un charme tout nouveau que ne possèdent point ceux qui l'avaient précédé dans le même esprit. Aussi ne doit-on pas s'étonner si l'amour de Ferdinand III pour cette belle œuvre a passé à tel point dans l'âme de la grande-duchesse

[1] Actuellement chez M. Miles, à Leight-Court. Waagen, *Kunstwerke und Künstler in England und Paris* (3 vol. Berlin, 1837-39), II, 351.

[2] Actuellement chez Mme H. Danson, Baronhill. Waagen, loc. cit., II, 471.

[3] Actuellement chez miss B. Coutts, à Londres. Waagen, loc. cit., I, 408.

[4] Actuellement à Dulwich-College. Waagen, loc. cit , II, 193.

[5] Gravé en esquisse par Gruner pour l'ouvrage de Passavant, 1856, et par le même en une planche excellente et très-finie.

[6] Voir pour une appréciation plus explicite, Waagen, loc. cit., II, 43 fg.

[7] Gravée par Raphaël Morghen.

Digitized by Google

actuelle, qu'elle a soin de la garder habituellement dans sa chambre à coucher. Dans ce tableau, peint bien certainement vers la fin de 1505, on remarque pour la première fois ce ton général clair et léger, dans les chairs comme dans les draperies, propre aux peintures de Raphaël qui appartiennent à l'époque florentine.

Mais si l'on veut savoir combien Raphaël sut rapidement s'approprier les grandes qualités de l'école florentine, il faut consulter les célèbres fresques de l'hémicycle de l'église San-Severo, à Pérouse; elles portent aussi la date de 1505. Dans ce Christ enveloppé par Dieu le Père dans la gloire, dans ces jeunes anges, dans les six saints, Benoît, Romuald, Laurent, Jérôme, Maur et Placide, rangés aux côtés du Christ, se découvre avant tout, par la symétrie de l'ordonnance, l'impression qu'avaient faite sur Raphaël les vieilles mosaïques de Florence, tant au Baptistère qu'à San-Miniato in Monte; mais, d'autre part, la noblesse naturelle des personnages, la liberté et la grâce des mouvements, la beauté et l'ampleur des draperies, l'harmonie de la couleur, sont évidemment le résultat de ses études sur l'art contemporain à Florence. Cette œuvre est en même temps excessivement importante, parce qu'elle est la première peinture monumentale que l'on connaisse de Raphaël; toutefois, l'exécution si magistrale fait supposer une pratique antérieure de la fresque. Le docteur Émile Brauns a bien mérité de tous les amis de Raphaël en faisant enfin graver cette fresque pour la première fois et par un aussi excellent artiste que le professeur Keller, de Dusseldorf : service d'autant plus réel que l'original, très-détérioré, approche de plus en plus de sa ruine.

Examinons maintenant l'influence florentine dans les tableaux de chevalet, à partir de 1505. Je choisirai ceux qui me paraissent les plus caractéristiques, en les rangeant dans l'ordre où, selon moi, ils ont dû être peints.

Dans la *Madone de la Casa Tempi,* actuellement dans la galerie de Munich, l'attitude de la mère, étreignant avec tendresse son enfant, est infiniment plus dramatique, et la tâche que le peintre s'est imposée dans quelques forts raccourcis, encore incomplétement réussis, est de beaucoup plus difficile que dans les trois tableaux étudiés ci-dessus. La tête de la Vierge ne nous offre plus cette douce mélancolie de l'école du Pérugin, mais uniquement l'expression de l'amour maternel le plus tendre et le plus heureux. Ce tableau doit sûrement avoir été exécuté dans le courant de l'année 1506[1].

[1] Gravé par Desnoyers.

Digitized by Google

A celui-ci succède dans l'ordre des temps le beau tableau de la *Madone à la Palme*[1], l'une des principales gloires de la galerie Bridgewater. Il ne faut placer qu'un peu plus tard la *Sainte Catherine* dont se pare la galerie nationale. Un progrès extraordinaire se révèle encore dans la Vierge si connue sous le nom de la *Belle jardinière*, peinte en 1508[2], et qui forme aujourd'hui l'un des ornements du Louvre. L'expression de bonheur calme et de modestie virginale avec laquelle Marie regarde, en baissant les yeux, l'Enfant, qui lève les siens vers elle, nous montre déjà quelque chose de cette dignité sublime que Raphaël imprimera plus tard à ses Madones. Le saint Jean à genoux, adorant l'Enfant et vénérant la Mère dans toute la ferveur de son âme, exigeait un haut degré de science. On reconnaît dans les corps des deux enfants une étude attentive de la nature et un effort victorieux dans le rendu des diverses parties; toute trace de la grâce conventionnelle de l'école du Pérugin a ici disparu, et l'on voit surgir à sa place cette autre grâce née de l'observation fine et délicate de la nature, celle qui devait mériter à Raphaël l'épithète que lui décernèrent ses contemporains : « *Il graziosissimo.* »

Mais c'est dans un autre tableau de la même année que ce grand homme devait montrer toute l'étendue de ses facultés à cette époque : nous voulons parler de la *Mise au sépulcre*[3], trésor de la célèbre collection du palais Borghèse, à Rome. Il s'agissait ici d'une action extrêmement dramatique, de fortes et douloureuses affections de l'âme. Raphaël paraît avoir senti toute la grandeur et la difficulté de sa tâche, car d'aucune autre de ses œuvres il n'existe un aussi grand nombre d'études. Il se détermina néanmoins à s'en rapporter, pour le motif principal, à une célèbre gravure de cet Andrea Montagna tant honoré par son père; mais il sut, en la perfectionnant dans ses détails, lui donner une infiniment plus grande beauté. Il réussit également bien à exprimer dans les figures de la Vierge évanouie, de la Madeleine et du disciple Jean, la plus profonde douleur sous les formes les plus saisissantes, et à modeler d'après nature le corps du Christ et les autres parties nues avec une précision qui touche cependant encore à la dureté.

Un des derniers tableaux de la période florentine, c'est la *Madonna di*

[1] Voir pour une appréciation plus détaillée, Waagen, loc. cit., I, 316.

[2] Passavant a récemment découvert, dans la date écrite en chiffres romains, les traces positives d'un troisième *un* romain, tandis que jusqu'alors j'avais lu avec d'autres la date de 1507.

[3] Gravée par Samuel Amsler.

Digitized by Google

Casa Colonna[1], propriété du musée royal de Berlin. Ici, plus aucune trace des Madones du Pérugin : c'est une mère belle, joyeuse et sereine, regardant avec bonheur son enfant tout heureux de vivre et tout charmant. Par l'instantané du motif, — la mère, qui lisait dans un livre de prières, est distraite de sa lecture par l'enfant, qui cherche à monter sur elle, et le soutient — par les formes belles et fines de ce jeune corps, enfin, par l'exposition facile et ingénieuse du sujet, c'est de tous les tableaux de cette époque celui qui montre chez Raphaël la plus grande sûreté et la plus grande indépendance.

Le tableau qui se rapproche le plus de celui-ci pour le temps et pour la manière, c'est une *Vierge avec l'Enfant Jésus,* dans la collection de lord Cowper, à Pansanger[2]. Quoique peinte un peu plus tard, la Vierge de la galerie Bridgewater, qui considère d'un regard plein d'amour l'Enfant levant les yeux vers elle avec une tendre joie, appartient à la même époque et à la même direction. C'est à tort que j'en avais antérieurement mis en doute l'authenticité.

C'était à ce degré que se trouvait Raphaël, alors âgé de vingt-cinq ans, lorsque, par l'entremise de son oncle, le célèbre architecte Bramante, il reçut du pape Jules II, dans le courant de l'été 1508, la mission de décorer de fresques une chambre du Vatican. Avant toutefois de l'accompagner à Rome, je veux encore mentionner quelques circonstances qui contribuèrent au perfectionnement de son talent durant son séjour à Florence. Et d'abord, ses relations intimes avec le savant Taddeò Taddei, homme de lumières vastes, et dans la maison duquel il avait trouvé l'accueil le plus gracieux[3], eurent un effet extrêmement heureux sur le développement général de son esprit. Bien que les artistes en reconnaissent rarement l'importance, la culture générale de l'esprit n'est pas moins la condition indispensable des triomphes suprêmes. Raphaël dut à ces relations amicales de pouvoir, lorsqu'en 1506 il séjourna plus longtemps à Urbino, tirer le profit convenable de ses rapports avec quelques-uns des hommes les plus éclairés que l'Italie possédait alors, et qu'Urbino réunissait précisément en ce temps : je veux parler de Pietro Bembo, de Bibiena et du comte Balthasar Castiglione.

Deux circonstances encore durent puissamment seconder l'essor qu'il devait prendre bientôt à Rome : sa tendre amitié pour un homme supérieur à lui par l'âge, et dont l'âme avait alors été saisie par l'en-

[1] Gravé par Casper et récemment par Mandel.
[2] Voir, pour une description plus détaillée de ce tableau, Waagen, loc. cit., II, 115, fg.
[3] Passavant, I, 92, fg.

Digitized by Google

thousiasme religieux, l'illustre peintre Fra Bartolomeo di San Marco; celui-ci attisa de nouveau en lui l'ardeur pour les sujets religieux, quelque peu éteinte par l'étude de la nature et de la vie; telle fut la part d'influence du moine de San Marco. L'autre part revient à Michel-Angelo Buonarotti. En 1506, eut lieu l'exposition publique de son célèbre carton représentant les Florentins, qui, surpris au bain par une attaque des Pisans, s'habillent, s'arment, et courent au combat[1]. La vue de cette œuvre devait immanquablement conduire Raphaël à une intelligence plus haute et à un maniement plus libre de la forme. Dans une action si rapide et si tumultueuse, Michel-Ange avait trouvé une occasion de montrer sa profonde science anatomique, son exécution magistrale des plus audacieux raccourcis, des poses les plus variées et les plus difficiles, des jeux de muscles les plus tourmentés. L'art moderne n'avait encore rien produit de semblable. Aussi ce carton fit-il époque parmi tous les artistes toscans; il fut encore préféré à celui de Léonard de Vinci, dont j'ai parlé plus haut et dont le gouvernement de Florence l'avait destiné à être le pendant.

Muni de telles impressions, Raphaël ne pouvait rien rencontrer de plus favorable que cet appel du pape Jules II. Ce souverain était de beaucoup supérieur à tous les princes de son temps, par le sentiment de l'art aussi bien que par l'énergie et les moyens de réaliser de grandes œuvres. La splendeur du monde antique qui allait pour la première fois se déployer aux regards de Raphaël, devait en outre avoir une action puissante sur son esprit, l'élever et l'élargir encore. Impressionnable et active comme l'était cette intelligence, elle devait plus que toute autre profiter à semblable école. A toutes ces circonstances heureuses, ajoutons encore les relations avec nombre d'hommes remarquables que Rome réunissait alors dans son sein, comme au centre de la culture intellectuelle. Le jeune peintre se montra constamment à la hauteur de telles circonstances, d'un tel milieu et des grandes tâches qui lui furent confiées. Les ailes de son génie se développèrent et se déployèrent entièrement avec une rapidité incroyable. Ce qui le montre surtout, c'est l'ensemble de motifs qu'il proposa au Pape pour la décoration de la *Camera della Segnatura,* pièce où Jules II avait coutume de signer solennellement ses ordonnances. Son dessein n'allait à rien

[1] La partie principale comprenant dix-neuf figures a été gravée par S. Schiavonetti, d'après un tableau exécuté en grisaille à Holkham, terre du comte de Leicester. On possède encore le groupe principal, par Augustin Veneziano, des figures détachées par Marc-Antoine. Pour plus de détails à ce sujet, voyez Waagen, loc. cit., II, 511.

Digitized by Google

moins qu'à représenter et à glorifier par la peinture les plus hauts intérêts de l'humanité : la Religion, la Science, l'Art sous la forme de la Poésie, et le Droit.

La Religion fut exécutée en 1509. Raphaël reconnut, avec une rare supériorité et une vraie profondeur de vues, que pour atteindre toute la sublime majesté du sujet il fallait suivre l'ordonnance de ces mosaïques des vieux âges chrétiens dont il avait récemment reçu à Rome l'impression variée et sublime. Il représenta donc, dans la partie supérieure [1], selon la symétrie sévère de ces mosaïques, Dieu le Père tout à fait au sommet; au-dessous de lui, le Christ dans la gloire, entre la Vierge et Jean-Baptiste; autour, rangés en demi-cercle, des Apôtres, des Patriarches et des Saints. Mais, grâce à la finesse de son tact, il sut concilier cette austérité antique avec les exigences de l'art bien autrement avancé de son temps : la conception des figures symétriquement opposées est très-variée, et l'exécution des formes et des poses ne laisse rien à désirer dans les limites que comportait le sujet. La partie inférieure comportait une plus libre variété dans la disposition des groupes. Autour du calice et de l'hostie placés sur l'autel, et au-dessus desquels plane l'Esprit-Saint, sont réunis des Pères de l'Église, des Saints et des Fidèles, comme autour du véritable symbole de la Rédemption. Il est très-intéressant d'observer combien Raphaël montre ici de grandeur dans les formes, de liberté dans les allures, d'ampleur dans les draperies. La grande peinture religieuse, le style ancien et sévère, ont atteint ici leur développement le plus haut et le plus magnifique.

Dans *Apollon et les Muses sur le sommet du Parnasse* [2] (1510), représentation symbolique de la Poésie, les plus grands poëtes italiens, Dante et Pétrarque, se joignent dignement aux plus célèbres poëtes grecs et romains, à Homère et à Virgile. L'enthousiasme pour la poésie antique, dont cette époque était si profondément pénétrée, éclate dans cette peinture, que la combinaison des couleurs rend tout particulièrement harmonieuse et sereine. Raphaël avait d'abord donné pour emblème à Apollon la lyre, comme nous le montre une gravure de Marc-Antoine, d'après le croquis du maître. Pourquoi cet emblème fut-il changé? j'adopte complétement l'opinion de mon ami Passavant : il suppose que la substitution du violon eut lieu sur le désir de Jules II, qui voulait par là immortaliser quelque improvisateur particulièrement apprécié

[1] Gravé par Volpato. Une autre gravure du professeur Keller, de Düsseldorf, est maintenant complétement achevée.

[2] Gravé par Volpato.

Digitized by Google

de son temps, peut-être Giacomo Sansecondo : on sait que lui et ses confrères s'accompagnaient d'ordinaire sur le violon.

Le troisième tableau de la *Camera della Segnatura*, placé en face de la Religion, représente la Science. Il est plus connu sous le nom de l'*École d'Athènes*[1]. On y trouve une plus grande liberté d'ordonnance que dans le tableau de la Religion : le sujet s'y prêtait davantage. La loi de l'eurhythmie prime ici celle de la symétrie. Les formes sont plus pleines et plus magistralement achevées, les draperies ont plus d'ampleur; enfin le tout a au plus haut degré le caractère de la vie et de l'expression. Le théâtre de l'action est une magnifique construction dans le goût du Bramante, avec diverses perspectives s'ouvrant dans le milieu, et, par un rapport fort ingénieux avec le sujet du tableau, Minerve et Apollon occupent les places d'honneur parmi les statues qui ornent l'édifice. Au centre se tiennent Platon et Aristote, chefs des deux grandes écoles entre lesquelles se divise la philosophie : l'Idéalisme et le Réalisme. Cette opposition de doctrines est exprimée d'une manière incomparable dans l'idéaliste Platon, vieillard inspiré, par son geste vers le ciel; dans Aristote, homme vigoureux, montrant les signes d'une intelligence pénétrante, par la main étendue vers la terre indiquant la large base de la réalité, sur laquelle il s'appuie. Dans les auditeurs des deux philosophes rangés vers le fond et d'après les lois de la perspective aérienne, la donnée fondamentale se produit avec une netteté particulière. On peut admettre en toute sûreté que les communications de Balthasar Castiglione, de Bibiena et autres hommes éclairés avec lesquels Raphaël fut bientôt en rapports intimes à Rome, lui furent très-utiles ici, tant pour l'intelligence des deux philosophes que pour les détails caractéristiques de la composition.

La représentation du *Droit romain et du Droit canon*, exécutée dans la même année (1511), remplit le quatrième mur, en deux fresques, symboles de la grande puissance juridique du pape et de l'ardeur avec laquelle le droit romain était à cette époque cultivé en Italie. Trois figures allégoriques : la Prudence, ayant à ses côtés la Force et la Modération, occupent l'espace au-dessus de ces deux peintures séparées par la fenêtre[2]. Les heureuses proportions des figures, la grâce extrême des attitudes, la noblesse de l'expression, la beauté et la grandeur des formes, enfin la finesse et l'harmonie de la couleur, nous montrent Raphaël arrivé déjà à l'apogée de son développement. Il avait alors vingt-huit ans.

[1] Gravé par Volpato.

[2] Gravé par Raphaël Morghen.

Digitized by Google

Les quatre figures allégoriques, la *Théologie*, la *Poésie*, la *Philosophie* et la *Jurisprudence*, aussi bien que les peintures historiques qui constituent la décoration du plafond, n'offrent pas moins de beautés dans leur genre que les quatre fresques murales.

En résumé, la *Camera della Segnatura* est l'expression par excellence de l'art moderne dans la peinture représentative. Aussi mérita-t-elle l'approbation la plus complète du pape spirituel et homme de goût qui l'avait commandée, en même temps qu'elle suscitait chez tous les artistes et tous les amis des arts le plus vif enthousiasme.

Le petit tableau connu sous le nom de *Raphaël Aldobrandini* est de la même époque que ce vaste travail. Le mouvement gracieux et vif, les proportions élancées de la Vierge, rappellent encore les derniers tableaux de la période florentine, la *Madone* de la maison Colonna et la *Vierge au Baldaquin*. On peut dire la même chose de l'Enfant, tout aussi bien que du petit saint Jean, qui étend vivement la main vers un œillet que le Christ lui présente. Toutefois, une élégance plus consommée des formes montre une plus grande maturité de talent, et le ton des chairs, comme celui des draperies légères et fraîches, dénote une plus longue habitude de la peinture à fresque. Enfin l'emploi, quoique très-délicat, de l'or dans les rebords des vêtements et dans les auréoles, fait songer à ces premiers moments de la période romaine. — Pendant l'occupation des Français en Italie, à la suite de la Révolution de 1789, le peintre Day acquit ce petit tableau des mains de la famille Aldobrandini à Rome, et le vendit à lord Garvagh, dans la maison duquel il se trouve encore à Londres[1].

C'est encore en 1511, probablement vers la fin de l'année, que fut exécuté, pour Sigmondo Conti, secrétaire intime du pontife, le retable devenu si célèbre sous le nom de *Madonna di Fuligno*. C'est, sous plusieurs rapports, l'un des tableaux de chevalet les plus importants de Raphaël[2]. Pour la première fois dans le cours de sa carrière, il représentait Marie comme Reine du ciel trônant sur les nuages; la majesté et la grâce règnent dans ses traits. L'Enfant Jésus se tient auprès d'elle; il regarde avec amour le Donataire, à genoux à ses pieds, dans un recueillement profond, et qui lui est présenté par son patron saint Jérôme, digne vieillard, debout derrière lui. Le personnage du Donataire, c'est le portrait fort ressemblant de Conti. Du côté opposé et lui faisant pendant, saint François à genoux sollicite avec ferveur la grâce

[1] Waagen, loc. cit., II, 15. Gravé par Alessandro Mochetti.

[2] Gravé par Desnoyers.

Digitized by Google

divine pour les fidèles rassemblés devant le tableau : le geste de sa main droite les désigne aux regards du Christ et de la Vierge. Dans la tête du saint, Raphaël a reproduit l'ardente aspiration religieuse, la suprême langueur qu'il avait apprises à l'école du Pérugin, en leur donnant l'expression de l'art le plus achevé. Derrière saint François, en regard de saint Jérôme, Jean-Baptiste se tient debout; son expression est grave et austère; l'esprit de l'Écriture est admirablement saisi. Précurseur du Christ, il le désigne de la main droite, et regarde, en dehors du tableau, l'assemblée des fidèles, qu'il veut rendre attentifs à la présence de la Divinité. Un vide subsistait entre les deux groupes; le goût juste et fin de Raphaël ne pouvait le souffrir : un Ange, dont les beaux traits rayonnent de la joie des cieux, est venu le combler. Dans cette œuvre, où le cercle brillant, mais nettement limité, qui entoure la Vierge et l'Enfant, reproduit l'ovale en forme d'amande, adopté par le moyen âge pour l'indication de l'auréole divine et appelé par Vasari *mandorla,* Raphaël a perfectionné, au point de l'élever à la suprême forme de l'art, la donnée traditionnelle des tableaux d'autel : le Christ et sa Mère entourés de saints à droite et à gauche. Sans rejeter la loi de l'ordonnance symétrique, très-appropriée à la destination du tableau, il a su d'une manière admirable en adoucir l'austérité par la diversité des motifs dans les figures qui se correspondent, et lui donner de la vie par les ingénieuses combinaisons que nous avons indiquées. Mais ce n'est pas encore tout ce que nous avons à signaler dans ce tableau. La couleur dorée et vigoureusement harmonieuse qu'on remarque ici pour la première fois, le large et le nerf de la facture, révèlent une nouvelle phase et une nouvelle influence, celle de Sébastien del Piombo, venu à Rome en 1511. Ce peintre s'était approprié les qualités de son maître Giorgione, le véritable inventeur de la facture large et libre dans la peinture à l'huile, et ses tableaux, au témoignage de Vasari, excitèrent à Rome la plus grande admiration. La preuve de cette influence ne ressort pas suffisamment des œuvres que nous possédons de l'époque romaine de Sébastien del Piombo. Elles ont pour la plupart un ton plus affaibli et plus pâle, qu'il prit, par suite de sa préoccupation du dessin, sous l'action de Michel-Ange. Ce qu'il faut connaître pour porter ici un jugement juste, c'est le tableau qui se trouve à Venise, dans l'église de Saint-Chrysostome. Le patriarche, assis sur un trône, est entouré de six autres saints. Quelques parties, les jambes de Jean, par exemple, attestent cette faiblesse de dessin qui surprit tant les artistes romains pendant les premiers temps du séjour de Sébastien parmi eux; mais on y remarque une intensité, une chaleur de coloris

Digitized by Google

qui ne le cèdent en rien à Giorgione, et qui rappellent d'une manière frappante la Vierge et l'Enfant de la *Madonna di Fuligno.* Comme il n'avait que vingt-six ans lors de son voyage à Rome, il faut sûrement admettre qu'il ne pouvait avoir achevé ce tableau longtemps avant son départ : nous possédons là par conséquent un monument positif de sa manière à son arrivée dans la grande capitale de l'art.

A cette époque, Raphaël avait aussi appris à représenter, avec une grâce incomparable, la Vierge et l'Enfant dans les simples relations de la famille et de l'intérieur : nous en avons pour témoignage le beau tableau qu'il exécuta en 1512, selon toute apparence, pour Leonello da Carpi, et que possède actuellement la galerie royale de Naples[1].

Cependant le pape avait confié à Raphaël la décoration d'une seconde chambre du Vatican. « *Comment Dieu sait protéger miraculeusement l'Église contre l'incrédulité et l'oppression* », tel était le sujet choisi. La première composition de ce nouveau cycle, le spoliateur du temple, Héliodore, épouvanté par l'ange qui s'élance du ciel[2], fit donner à cette pièce le nom de *Stanza d'Eliodoro.* La *Camera della segnatura* avait été pour Raphaël l'occasion de déployer la grandeur de son génie dans la peinture simplement représentative; dans la Stanza d'Eliodoro, il eut lieu d'exprimer le côté dramatique de l'art. L'attitude de l'ange rend incomparablement la promptitude de l'éclair, et ses traits expriment un noble courroux. Dans le deuxième tableau, la *Messe de Bolsena,* le maître atteignit, par la force et la vérité de la couleur, les limites extrêmes de l'art dans la fresque, et obtint des résultats qui étonneront toujours les connaisseurs. L'influence encore récente de Sébastien del Piombo se fait de nouveau sentir ici, aussi bien que dans la tendance plus marquée à la nature et au portrait.

Ce fut lorsqu'il eut terminé cette œuvre, en 1512, que Raphaël fut frappé, à mon sens, par le seul grand malheur de sa vie : le 21 février 1513, la mort lui ravit son éminent protecteur, le pape Jules II. Je dis que ce fut pour Raphaël un malheur immense, et cependant Léon X, qui remplaça Jules II sur le trône pontifical, lui accorda sa confiance absolue dans les choses de l'art, et lui donna les moyens et les ordres les plus grandioses. Le malheur n'en fut pas moins réel, parce que le nouveau pape n'avait pas le coup d'œil juste et pénétrant de son prédécesseur; celui-ci avait su discerner que c'était par la peinture que Raphaël était appelé à accomplir les plus grandes choses : aussi

[1] Gravé par Longhi.
[2] Gravé par Volpato.

Digitized by Google

l'en avait-il exclusivement occupé. Mais Léon X, dès le 1er août 1514, nomma Raphaël chef des constructions de l'église Saint-Pierre, et, un peu plus tard, le chargea de faire un plan pour la restauration de Rome antique, d'après les monuments restants et les documents écrits. Par là, il dispersa tellement les forces du maître, que désormais une partie seulement en put être appliquée à la peinture. Nous savons notamment qu'il avait presque tous les jours à traiter personnellement avec le pape au sujet de la construction de Saint-Pierre[1]; quant au rétablissement de Rome antique, il va de soi que de nombreux travaux préparatoires, topographiques et littéraires, durent absorber un temps énorme, et s'il en fallait une preuve, nous citerions le long rapport qu'il présenta à Léon X sur toute cette affaire[2]. Le résultat immanquable de cette surcharge d'occupations fut qu'en peinture il dut, à partir de ce moment, se borner le plus souvent à l'invention et à des esquisses plus ou moins achevées, et s'en rapporter à ses élèves pour l'exécution; et comme son plan de Saint-Pierre fut abandonné après sa mort, et que ses restaurations de Rome antique, que ses contemporains tenaient pour excellentes, ont été perdues, il résulte que tout le temps si précieux absorbé par ces deux entreprises n'a eu nul résultat durable. Cette perte est d'autant plus déplorable, que la distance n'est généralement que trop grande entre les peintures de Raphaël lui-même et celles dont l'exécution fut confiée à ses élèves.

Il peignit néanmoins encore de sa propre main les deux dernières fresques de la Stanza d'Eliodoro, que nous avons précédemment laissée inachevée afin de respecter l'ordre des temps, ce furent : *Attila éloigné de Rome par le pape Léon Ier*[3], et *la Délivrance de saint Pierre*[4]. Ce dernier tableau montre combien le peintre excellait à reproduire les effets de nuit. Trois clartés diverses, le clair de lune, la lueur du flambeau et la céleste splendeur émanant de l'ange, se réunissent sans se confondre, avec un art vraiment merveilleux.

Attila est remarquable d'abord par le contraste excellemment rendu entre le chef barbare et ses troupes, et le pacifique Léon et ses prêtres; ensuite par un dessin plus grandiose que dans les œuvres antérieures, résultat, selon moi, de l'étude des peintures de Michel-Ange

[1] « Et onni di il papa ce manda a chamare, e ragiona un pezzo con noi di questa fabrica, » dit Raphaël dans sa lettre à son oncle Simone Ciarla, du 1er juillet 1514. Passavant, I, 531.

[2] Reproduit dans l'ouvrage de Passavant, I, 539-548.

[3] Gravé par Volpato.

[4] Gravé par Volpato.

à la voûte de la chapelle Sixtine. On sait qu'elles avaient été découvertes au mois de novembre 1512.

La célèbre *Madone au Poisson*[1] est encore une œuvre très-importante, à cause de la pensée que le peintre a conçue de mettre en relation dramatique, dans un tableau d'autel, la Vierge et l'Enfant sur le trône, avec les saints placés à leurs pieds. Pour comprendre le choix et l'arrangement des personnages, il faut savoir que ce tableau avait été commandé par les Dominicains de Naples, pour une chapelle de leur église où Marie était invoquée pour les maux d'yeux. Ceci posé, nous voyons l'ange Raphaël, gardien du jeune Tobie, intercédant auprès de la Vierge pour la guérison de la cécité du vieux Tobie. La suprême douceur du regard que Marie abaisse sur le jeune homme, la bienveillance avec laquelle l'Enfant divin le bénit de sa main droite étendue, indiquent que la prière est exaucée. Cependant, la main gauche du Christ repose sur le grand livre ouvert de saint Jérôme, auquel l'ordre des Dominicains porte une vénération spéciale. On comprend à merveille que ce Père de l'Église a été interrompu dans sa lecture par l'approche de l'archange avec son protégé, et qu'il la reprendra sitôt que leur demande sera accordée; c'est ce qu'exprime encore parfaitement la manière dont il lève les yeux de dessus son livre pour attendre qu'il puisse recommencer. Tout se réunit pour faire conclure à la date de 1512. L'ange, pour lequel Raphaël a tiré parti d'un motif qui se rencontre déjà dans des tableaux antérieurs de l'école d'Ombrie, exprime délicieusement ce désir ardent, cette langueur pieuse et tendre, traits distinctifs de l'école du Pérugin. La Vierge unit la beauté, la majesté, à la pudeur virginale: c'est une des plus excellentes parmi toutes celles de Raphaël. Le caractère énergique du saint Jérôme correspond à celui du cardinal, dans la *Messe de Bolsena,* certainement peinte en 1512, de même que le timide et naïf Tobie rappelle l'enfant de chœur du même tableau. Du reste les deux œuvres s'accordent entièrement pour la chaleur du ton, qui dénote évidemment une fois encore l'influence de Sébastien del Piombo.

En 1656, ce tableau fut acheté aux religieux de Naples, par le roi Philippe IV d'Espagne, pour l'église de l'Escurial. Apporté à Paris en 1814, il fut reporté de bois sur toile, et fortement restauré dans quelques parties. C'est aujourd'hui l'un des trésors du musée de Madrid.

L'honneur d'une influence importante sur les travaux de Raphaël fut

[1] Gravée par Desnoyers.

Digitized by Google

dévolu, à partir de 1514, au riche négociant de Sienne Agostino Ghigi. Cet amateur distingué détermina le grand peintre à exécuter deux œuvres comptées parmi les plus belles de toute sa vie : aussi cet autre Mécène a-t-il mérité que l'artiste et la postérité lui fissent une place dans leur reconnaissance, auprès des deux papes Jules II et Léon X. L'une de ces œuvres, ce sont les Quatre Sibylles peintes en 1514, dans l'église de la Madonna della Pace[1]. Un mur long et étroit, au milieu duquel un arceau vient encore retrancher la moitié de la hauteur, emplacement extrêmement défavorable à première vue, a reçu, par un miracle du génie et du goût, l'une des compositions les plus belles dont l'art se puisse glorifier. Une grâce ravissante a présidé à la création des figures isolées des quatre sibylles; ce sont, en commençant par la gauche, la Cuméenne, la Persique, la Phrygienne et la Tiburtine. Les anges qui les accompagnent sont dignes d'elles en tout point.

Dans la seconde œuvre dont nous avons à parler ici, Ghigi fournit à Raphaël l'occasion de déployer son génie dans une sphère toute nouvelle. Je veux parler de la mythologie antique, à laquelle on sait que les esprits éclairés de l'époque trouvaient un charme particulier. Raphaël exécuta pour lui, dans la maison construite par le célèbre Balthasar Peruzzi, et maintenant nommée la Farnesina, le tableau si connu du *Triomphe de Galathée*[2]. Sans tomber, non plus pour la déesse que pour les tritons, dans l'imitation des figures antiques venues jusqu'à nous sur certains bas-reliefs, le peintre a su entrer profondément dans l'esprit de l'art antique. Cette création fut pour son génie un nouveau triomphe. On remarque dans ce tableau l'harmonie, particulière à l'art grec, de la force physique, de la beauté et de la grâce, du contentement et de la sérénité; seules, la tête de Galathée levant les yeux et celle du Génie enfant nageant sur la mer, offrent une légère nuance de tristesse, telle qu'on la rencontre dans quelques nobles créations de la sculpture antique, par exemple dans la célèbre statue de Leucothée, à la Glyptothèque de Munich. Les fresques du mythe de l'Amour et Psyché[3], composées par Raphaël, mais presque complétement exécutées par ses élèves, durant les années suivantes, dans cette même Farnesina, sont identiques, par la conception, à la Galathée, mais bien inférieures par l'exécution.

Comme toutes ces compositions et nombre d'autres du même caractère sont ce que la peinture moderne a produit de plus remarquable

[1] Gravées par Volpato.
[2] Gravé par Nicolas Dorigny et Richomme.
[3] Gravées par Nicolas Dorigny.

Digitized by Google

dans ce genre, elles ont été le type des tableaux tirés de la mythologie antique par Giulio Romano, par Perin del Vaga, et ont même servi de modèle à quelques œuvres de Nicolas Poussin.

Une commande fort importante du pape Léon X donna à Raphaël l'occasion de se révéler sous un nouvel aspect. Il s'agissait de dix grands cartons coloriés à la détrempe, représentant l'histoire des Apôtres, et d'un onzième, le couronnement de la Vierge; ils devaient être reproduits en tapisseries de Flandre, destinées à orner, aux jours de fête, les murs inférieurs du presbytère de la chapelle Sixtine. Ces cartons, exécutés en 1514 et 1515, nous montrent l'artiste en pleine possession de lui-même. Sa puissance d'invention se révèle ici d'une manière plus absolue que dans les autres peintures religieuses, où il n'avait pu que porter à la plus haute perfection des données traditionnelles et consacrées. Cette fois, un seul artiste marquant, Masaccio, avait traité le sujet avant lui. Raphaël se présente donc ici comme créateur, et cette œuvre constitue l'extension la plus importante donnée depuis des siècles au domaine de l'art chrétien. Nulle part on ne sent mieux combien Raphaël avait profondément pénétré dans le pur esprit de la Bible, que dans ces tableaux où son imagination a fait naître, des paroles simples et concises de l'Écriture, les plus riches images, sans cependant sortir jamais du sens du texte. Le mérite dramatique de cette série de tableaux est si supérieur, si saisissant, que c'est à mon avis ce qu'a produit de plus sublime l'art moderne, dans la peinture dramatique. Dans aucun autre des tableaux à personnages nombreux sortis du pinceau du maître, l'ordonnance et le rapport de l'ensemble et des groupes ne sont si simples, les figures si nettement détachées les unes des autres, les formes rendues d'une manière si grandiose, les draperies traitées avec une telle ampleur. C'est surtout ici, selon moi, que l'on peut voir l'influence qu'ont exercée sur Raphaël les peintures de Michel-Ange à la voûte de la chapelle Sixtine, dont j'ai déjà parlé plus haut, particulièrement les Prophètes et les Sibylles. Non pas que l'influence consiste ici dans une imitation extérieure de ce maître, comme on peut le dire, en quelque mesure, du *Prophète Isaïe,* peinture à fresque de l'église San-Agostino; c'est au contraire un progrès, une assimilation où éclatent de nouveau, avec leurs qualités propres, l'esprit et l'art de Raphaël.

Les sujets isolés de ces cartons sont, comme on sait, la *Pêche de saint Pierre,* les *Paroles du Christ à Pierre:* « Pais mes brebis », la *Guérison du paralytique à la porte du temple,* la *Mort d'Ananie,* la *Conversion de saint Paul,* le *Magicien Elymas frappé de cécité,* le *Sacrifice à Lystra,* la

Digitized by Google

Prédication de saint Paul à Athènes; enfin, *Saint Paul en prison* et le *Martyre de saint Étienne.*

A l'exception des deux derniers et de la *Conversion de saint Paul,* les autres sept cartons se trouvent au château royal de Hamptoncourt, près de Londres. Les trois autres sont perdus. Je m'abstiens d'autant plus volontiers ici de m'étendre davantage sur chacun des cartons, que j'ai déjà eu lieu de m'en occuper, tant dans mon ouvrage : « Kunstwerke und Künstler in England und Paris[1] », que dans un mémoire particulier sur ces cartons et les tapisseries exécutées d'après eux, que je compte prochainement publier.

Une autre commande de Léon X, ce fut l'ornementation de la galerie ouverte qui conduisait aux pièces déjà décorées. Dans les petites peintures de la voûte, Raphaël eut l'occasion de traiter les sujets les plus importants de l'Ancien Testament en une série de compositions extrêmement ingénieuses, mais dont il dut abandonner l'exécution à ses élèves. L'ornementation des piliers lui donna lieu de cultiver la peinture d'arabesques plus sérieusement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Dans cette tâche nouvelle indiquée par l'ordonnance des lieux, il fut secondé avec un à-propos incomparable par la découverte des peintures ornementales antiques des bains de Titus. Il reconnut la rectitude des principes et l'excellence du goût dans ces monuments de l'art antique, et sut s'approprier l'une et l'autre, tout en manifestant son individualité dans une merveilleuse abondance d'inventions gracieuses. Aussi ces arabesques sont-elles considérées à bon droit comme ce que l'art moderne a produit de plus accompli dans ce genre, et ont-elles constamment été le type des innombrables travaux de même nature exécutés depuis lors. Raphaël se trouva heureux d'employer à l'exécution Giovanni d'Udine, membre de l'école vénitienne, et porté par conséquent par l'habitude et par le goût à la reproduction fidèle de la nature. Tandis que Raphaël cherchait, dans ses esquisses, la grandeur, le style et la beauté, l'exécution attentive et naturelle des détails, tout particulièrement nécessaire ici, était assurée par la collaboration de Giovanni.

J'arrive maintenant à une série de tableaux de chevalet appartenant à cette même époque de maturité. Le célèbre tableau de la *Sainte Cécile* apparaît simultanément avec les cartons. Il avait été commandé dès la fin de 1513, par le cardinal Lorenzo Puzzi, pour une chapelle de Sainte-Cécile que son neveu, Antonio Puzzi de Florence, avait fait

[1] *OEuvres d'art et artistes en Angleterre et à Paris.*

Digitized by Google

ériger dans l'église San-Giovanni in Monte, à Bologne, pour satisfaire à un vœu de sa parente, Elena Duglioli, de Bologne; néanmoins, il ne fut achevé qu'en 1515, et, selon toute vraisemblance, rendu à sa destination qu'en 1516[1].

La pensée fondamentale de ce tableau doit être comptée parmi les plus belles qu'ait enfantées ce fécond génie. La Sainte qui, dit la légende, inventa l'orgue pour faire retentir les louanges du Seigneur, laisse involontairement l'instrument reposer sous ses doigts : c'est que tout à coup elle a entendu descendre d'en haut les chants des célestes cohortes, et, les yeux au ciel, elle se perd complétement dans l'enivrante extase de ces mystérieuses et sublimes harmonies. A son côté, saint Paul, figure noble, virile et sévère, forme avec elle un beau contraste. Les yeux baissés, il se plonge dans une profonde méditation. En face de lui, sainte Madeleine, forme svelte et élancée, dirige le regard vers celui qui contemple le tableau, et lui fait signe, de la main droite, de prêter aussi l'oreille aux célestes accords. Dans le saint Augustin, auprès d'elle, la foi énergique, ardente, inspirée, est exprimée d'une manière aussi saisissante que l'amour tendre et plein d'abandon dans le saint Jean placé en face.

Aucun autre tableau de Raphaël n'offre, dans les chairs comme dans tout le reste, un coloris si ardent, dénotant si évidemment l'influence de Sébastien del Piombo. Malheureusement cette belle œuvre a beaucoup perdu de ce qu'elle fut dans l'origine. Apportée de Bologne à Paris en 1789, elle fut ensuite transportée du bois sur la toile, et souffrit en beaucoup de places, de sorte qu'une forte restauration fut jugée nécessaire. Lorsqu'en 1815 elle revint à Bologne, on trouva bon de supprimer ces retouches et de les remplacer par de nouvelles; mais celles-ci se sont si bien étendues sur toute la surface du tableau, que l'ancien coloris transparent n'est plus visible que par places.

C'est encore à cette époque qu'appartient la célèbre *Vision d'Ézéchiel*[2]; la compréhension grandiose des formes, la vigueur brune du coloris et la facture indépendante et magistrale ne permettent pas de lui assigner une autre date. Il n'est aucun tableau qui contienne dans un si petit espace une figure aussi sublime que ce Jéhovah. Les mains étendues, il s'avance par un élan fougueux et rapide, mais avec une majesté sévère et puissante. Les deux anges placés auprès de lui portent également l'empreinte d'une inspiration merveilleuse. Enfin, les quatre

[1] Gravé par Massard.
[2] Gravée par G. Longhi, Anderloni, Ed. Eichens.

Digitized by Google

signes des Évangélistes sont composés magistralement. Ce joyau, exécuté pour le comte Vincenzo Ercolani, de Bologne, fait maintenant partie de la collection du palais Pitti.

La *Madonna della Sedia*[1], de la même collection, est avec justice l'une des pages les plus célèbres parmi les petits tableaux de la maturité de Raphaël. L'attitude de la Vierge, tendrement penchée sur l'Enfant, se prête incomparablement à la forme ronde du tableau. Si, dans ses traits aimables et charmants, le côté maternel est celui qui ressort davantage, nous voyons déjà, dans la gravité profonde, dans les formes grandioses du bel Enfant, cette intelligence de la nature divine qui n'arrive à sa manifestation la plus éminente que dans l'Enfant de la Madone de Saint-Sixte. La tendresse d'expression du saint Jean, c'est la manière de l'école ombrienne se faisant un instant jour et venant revêtir les formes de l'art le plus achevé. Par le ton général, par la couleur claire et transparente, ce charmant tableau, peint vraisemblablement en 1516, produit un effet analogue à la fresque.

Dans le célèbre *Portement de croix,* connu sous le nom de *lo Spasimo di Sicilia*[2], Raphaël a obtenu l'expression la plus saisissante des manifestations les plus diverses de l'âme et les plus appropriées au sujet. Le surnom de ce tableau lui est venu de ce qu'il fut peint (très-probablement en 1517) pour l'église de Sainte-Marie de Palerme, dans laquelle la Vierge était invoquée contre les convulsions, en italien *spasimo.*

Remarquons, avant toutes choses, combien est ingénieuse la disposition de la scène. La forme déterminée par l'autel ne permettait point le déploiement du cortége en longueur : nous en voyons la tête, marquée par le porte-drapeau, au milieu du terrain, sur une courbe que décrit la route du Golgotha, presque au sortir de Jérusalem, tandis que l'extrémité se trouve encore sous la porte même. Par ce moyen, le personnage central sur lequel repose l'intérêt de l'action, le Christ s'affaissant sous le poids de sa croix, est amené au milieu du tableau, et attire immédiatement les regards. Les inexprimables tortures du corps et de l'âme se peignent éloquemment sur son noble visage, rouge de douloureux efforts; on y lit la compassion immense qui s'exhale dans ces paroles : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. » Parmi le groupe de femmes, l'attention est, avant tout, captivée par la Vierge, dont

[1] Gravée par Raphaël Morghen, Desnoyers, Schäfer, et très-fréquemment encore.
[2] Gravé par Agostino Veneziano, Paolo Toschi, Cunego, etc.

Digitized by Google

l'expression d'indicible souffrance est encore rehaussée par le mouvement de ses belles mains, s'avançant en vain vers son Fils. La douleur revêt un caractère infiniment plus passionné dans la Madeleine, aux vêtements rouges, à la chevelure éparse retombant négligemment; elle redevient plus belle et plus douce dans la Marie qui joint les mains sur sa joue. Les nobles traits du disciple Jean dénotent une souffrance intime et profonde. Enfin l'autre Marie, vue de profil, tout à fait sur le devant, ne peut plus retenir ses larmes : c'est qu'à la compassion pour le Rédempteur s'ajoute celle que lui inspirent les tourments de sa mère. Mais quel contraste émouvant forme avec ce groupe touchant et désolé, ce bourreau aux formes robustes, vu de dos, et qui cherche violemment à relever le Christ en le tirant par la corde attachée autour de son corps! Et cet autre, qui, de sa lance, pousse brutalement le divin supplicié! Auprès d'eux, Simon de Cyrène, homme de structure athlétique, saisit la croix de ses mains vigoureuses, sur l'ordre du capitaine, ordre exprimé par le bras étendu, avec le bâton de commandement. — On voit dans le dessin, comme dans les attitudes de ces trois personnages, la liberté magistrale avec laquelle Raphaël dominait toutes les ressources de l'art. Il a conservé partout, dans la disposition des couleurs, la fraîcheur resplendissante du matin : elle règne sur le beau paysage à travers lequel serpente cette route où l'on entrevoit le cortége des larrons, et dont l'extrémité aboutit au Golgotha. De là, ce ton frais et rougeâtre des chairs, inusité chez lui d'habitude, et la présence dans les draperies de ce bleu et de ce rouge froids et purs.

Aussitôt achevé, ce chef-d'œuvre fut menacé de ruine : le vaisseau qui devait le porter à Palerme coula à fond avec équipage et chargement; seule, la caisse contenant le tableau fut portée par les flots dans le port de Gênes, comme si le sauvage élément eût eu scrupule d'engloutir un semblable trésor. On se figure l'étonnement des Génois lorsque, en ouvrant la caisse, ils firent cette découverte : il fallut l'intervention du pape pour les décider à le laisser parvenir à sa destination. Dans la première moitié du dix-septième siècle, Philippe IV, roi d'Espagne, fit avec le couvent l'échange de ce tableau contre une rente annuelle de mille scudi, et le plaça dans la chapelle royale de Madrid. Apporté à Paris en 1814, il fut transféré de bois sur toile par Bonnemaison et soumis à une forte restauration. Le musée royal de Madrid le possède aujourd'hui.

Nous voici encore arrivés à l'examen d'un tableau qui nous montre Raphaël en pleine possession de son art dans l'expression d'une action

Digitized by Google

instantanée et dramatique : je veux parler de *l'Archange saint Michel*[1], travail daté de 1518[2]. Le mouvement de descente rapide comme la flèche est excellemment rendu par cette chevelure que repousse l'air agité par l'impétuosité du vol de l'archange. Les nobles traits du visage ne sont plus que légèrement émus par une indignation calme et sublime; on en peut conclure que le mouvement de la lance n'est plus qu'une dernière menace contre l'ennemi déjà repoussé dans l'enfer, qu'indiquent des flammes s'élevant au-dessus de l'abîme. Dans son sentiment de la beauté, Raphaël a voulu conserver au démon la forme humaine, à l'exception d'une queue de dragon, et il a exprimé la méchanceté et la rage impuissante par les traits ordinaires, sans tomber dans la contorsion et dans la grimace hideuse.

Les os, un peu trop fortement prononcés aux épaules, aux coudes et aux genoux, mais surtout les jointures des mains et des pieds, ainsi que le ton sombre et lourd des ombres, dénotent une collaboration notable de Jules Romain. Commandé par Lorenzo Medici, duc d'Urbin, et offert à François Ier, roi de France, le *Saint Michel* occupe actuellement une des places d'honneur de la galerie du Louvre.

La Sainte Famille, également commandée par Lorenzo Medici et donnée à François Ier, occupe, à titre absolu, la première place parmi les Saintes Familles de Raphaël, tant par l'étendue que par la beauté de la composition. Elle porte la date de 1518. La majesté et la douceur de la Mère, la joie charmante avec laquelle le Christ enfant s'élance de son berceau vers elle, la vénération candide et tendre du petit saint Jean, la noble dignité d'Élisabeth et de Joseph plongé dans la méditation, la grâce ravissante des deux anges, dont l'un répand des fleurs sur l'Enfant tandis que l'autre l'adore, attirent et retiennent le regard sur chaque personnage avec un charme égal à l'admiration qu'inspire l'eurhythmie de l'ensemble.

Des caractères semblables à ceux que j'ai signalés plus haut dans le *Saint Michel* trahissent également le pinceau de Jules Romain. Du reste, le témoignage exprès de Vasari corrobore notre appréciation.

Mais ce n'est pas seulement une notable partie de l'exécution, c'est l'exécution tout entière qui revient à Jules Romain dans cette autre Sainte Famille connue sous le nom de *la Perle*[3] : la composition seule

[1] Gravé par Alexandre Tardieu, Ed. Eichens, etc.

[2] J'adopte cette date d'après une nouvelle recherche de mon ami Passavant, dont je dois la connaissance à sa communication bienveillante. On attribuait jusqu'alors à ce tableau la date de 1517.

[3] Gravée par Gio. Batt. Franco et Jos. Mari.

Digitized by Google

appartient à Raphaël. J'en donne comme preuve la froideur de la lumière, la lourdeur et l'obscurité des ombres. On ne saurait rien voir de plus attrayant que l'aimable et fine tête de la Vierge. De la main gauche, elle embrasse Élisabeth, grave et âgée; de la droite, elle soutient le petit Jésus, qui sourit avec une joie enfantine à la vue des fruits que lui présente le petit saint Jean.

Ce tableau, peint très-probablement en 1518, pour le jeune marquis de Mantoue, passa plus tard entre les mains de Charles I[er] d'Angleterre, avec tous les trésors d'art de la maison de Gonzague. Après la mort de ce roi, Philippe IV d'Espagne le fit acheter, moyennant deux cents livres sterling, par son agent diplomatique à Londres, don Alonzo de Cardenas, à la vente aux enchères que fit faire Cromwell des tableaux du malheureux roi. A la vue de la *Sainte Famille,* Philippe s'écria : « C'est ma perle! » De là est venu son surnom. On l'admire encore aujourd'hui au musée royal de Madrid.

Dans le célèbre tableau d'autel de *la Vierge et l'Enfant au sein de la gloire,* entourés de saint Sixte et de sainte Barbe[1], Raphaël a atteint, dans la peinture représentative, la même hauteur que les Cartons occupent dans la peinture dramatique. Ce tableau, exécuté très-certainement en 1519 pour les bénédictins du cloître de Saint-Sixte, à Plaisance, forme maintenant, comme on sait, la principale gloire de la riche galerie royale de Dresde. C'est, sans aucune restriction, la création la plus immatérielle de Raphaël : on peut dire qu'elle ne porte plus de matière en elle que tout juste ce qui en est nécessaire pour apparaître au regard. Nulle part ailleurs le grand artiste n'a réussi à rendre la pensée de la Vierge, reine du ciel, avec une sublimité et une beauté si inspirées, et cependant elle est encore surpassée par le Christ, dans lequel la nature enfantine et le sentiment de la divinité se font si admirablement jour que l'art chrétien tout entier n'a pu produire qu'une fois une chose si merveilleuse. Comme nous l'avons observé précédemment dans la *Madonna di Fuligno,* le tableau est mis en rapport par les saints avec les fidèles rassemblés devant l'autel; saint Sixte les désigne de la main droite, car c'est pour eux que, plongé dans la contemplation de la Divinité, il élève vers le Christ son ardente prière; sainte Barbe, abaissant sur eux son regard, semble leur dire : « Voyez, c'est votre céleste Reine avec son Fils! »

C'est le seul grand tableau d'autel qui, depuis l'avénement de Léon X, dénote dans toutes ses parties la propre main du maître.

[1] Gravé par Frédéric Müller et Steinla.

Digitized by Google

Parmi toutes les fresques exécutées d'après les compositions de Raphaël, je ne m'arrête plus qu'à la *Victoire de Constantin* [1], peinte au Vatican. Quoique exécutée par Jules Romain après la mort de Raphaël, dans les années 1524 à 1526, elle mérite cependant une attention spéciale, en ce que l'invention nous montre encore ce grand génie d'un côté nouveau. En nous y présentant toutes les phases d'une bataille, — combat, défaite, mort, victoire et poursuite, — cette composition s'élève, par l'ordonnance et la plastique, à la peinture historique du style le plus élevé. Dans les deux principaux personnages, Constantin, heureux de vaincre et sur son coursier brandissant haut sa lance; Maxence, au paroxysme de la fureur impuissante, s'enfonçant dans le Tibre pour y disparaître dans un instant, l'artiste a représenté d'une manière incomparable cette grande phase de l'histoire du monde : le christianisme triomphant, le paganisme défait.

Malgré l'idéalité des régions où il se mouvait avec un si rare succès, Raphaël n'a jamais regardé comme inférieure l'étude de la nature pour elle-même; il s'y est au contraire, en tout temps, livré avec amour. Ses portraits en sont une preuve irrécusable. On ne peut réprimer son étonnement en voyant à quel point il sut s'approprier les lois du genre et reproduire la vie de la nature non-seulement dans la tête, mais aussi dans les accessoires : aussi ses portraits vont-ils de pair avec ceux des plus célèbres peintres qui se soient distingués en ce genre, avec ceux d'un Titien, d'un Holbein, d'un Van Dyck, d'un Velasquez, encore ont-ils de plus le charme merveilleux de la vérité raphaélesque. Je citerai seulement ici quelques-uns des meilleurs de ses différentes époques, et d'abord le sien propre [2], qu'il peignit en 1506 et qui se trouve dans la galerie de Florence. De ces beaux traits émanent une profondeur du sentiment, une bonté de l'âme, une poésie du génie, qui rendent difficile à l'observateur réfléchi de s'arracher à la contemplation. Lors de mon dernier séjour à Florence, j'ai eu le plaisir d'obtenir, par mes observations amicales, du marquis Montalvi, alors intendant général du musée grand-ducal, de voir ce joyau heureusement débarrassé de quelques retouches qui en troublaient fort désagréablement le beau modelé.

Je mentionne ensuite le portrait de femme daté de 1512 et nommé à tort *la Fornarina* [3]. Il se trouve à la tribune de Florence. De tous les portraits de femmes de Raphaël, c'est, selon moi, celui qui remporte

[1] Gravée par J. P. de Cavallerys et Pietro Aquila.
[2] Gravé par Frédéric Müller et F. Forster.
[3] Gravé par Raphaël Morghen.

Digitized by Google

le prix. La femme ici représentée — peut-être quelque célèbre *improvisatrice* du temps, selon la conjecture très-probable de Passavant — unit à une grande beauté de traits une merveilleuse poésie d'expression, une extrême puissance d'attraction; de plus, il se joint à la noblesse de l'idée, à la finesse du dessin, une chaleur et une harmonie de couleur qui rappellent Giorgione, comme le remarque encore très-judicieusement Passavant. Conformément à la conviction que j'ai déjà exprimée ci-dessus au sujet de divers tableaux d'histoire, cette couleur doit être attribuée à l'influence de Sébastien del Piombo, qui conservait encore à cette époque la chaleur de ton de son maître Giorgione.

J'arrive enfin à la page la plus excellente parmi les portraits d'hommes de Raphaël; elle est datée de 1518 et se trouve au palais Pitti : c'est le portrait de *Léon X avec les cardinaux Giulio de Medici et de Rossi*[1]. Cette œuvre unit à la plus noble compréhension du sujet une victorieuse puissance de vérité et de vie; c'est une des merveilles de l'art moderne.

Avant que ce grand esprit fût ravi au monde dans ses plus florissantes années et dans son activité la plus grande et la plus diverse, il lui fut donné de manifester une fois encore, dans une œuvre sublime, toute la force de son génie. Là, comme dans la *Dispute*, la symétrie des vieux âges religieux et la liberté de l'art devaient s'unir pour concourir à l'expression d'une grande pensée: nous voulons parler de la célèbre *Transfiguration*[2]. Dans la partie supérieure apparaît le Christ, la suprême lumière spirituelle, se dégageant des clartés d'ici-bas, enlevé de terre dans le sentiment de sa nature divine, sous l'impression de la glorification bienheureuse. A ses côtés, planant au-dessus du sol, Moïse, fondateur de l'ancienne alliance, et le prophète Elie, perdus dans la contemplation de la Divinité, marquent le plus haut degré de l'état divin auquel l'homme puisse parvenir par la sanctification. Dans les trois jeunes gens du sommet du Thabor, le degré d'élévation jusqu'à la Divinité, qui vient immédiatement après celui-ci, est gradué avec une délicatesse de nuances parfaite : Pierre seul essaye du moins, levant franchement la tête, de supporter la splendeur céleste, mais il est obligé de fermer les yeux; Jean, sentant son impuissance, abrite de sa main ses paupières timides; mais Jacques cache complétement son visage sur la terre, pour se dérober à ces divines et brûlantes ardeurs.

La partie inférieure du tableau poursuit la même pensée sous un

[1] Gravé par Samuele Iesi.

[2] Gravée par Nicolas Dorigny et Raphaël Morghen.

Digitized by Google

forme encore plus dramatique : les autres apôtres, rassemblés au bas de la montagne, ont reconnu que le vrai bonheur, le secours efficace dans les misères d'ici-bas, ne peuvent venir que de la Divinité : aussi deux d'entre eux désignent-ils, par leurs gestes, le haut du Thabor, mettant ainsi en rapport la partie inférieure avec la partie supérieure du tableau. Enfin, nous voyons dans le possédé dont le père sollicite la guérison auprès des apôtres, l'humanité elle-même dans toute sa détresse, dans toute sa perplexité, dans les nuances les plus variées de ses douleurs, depuis le père retenant avec angoisse son enfant furieux, jusqu'aux deux femmes, dont une surtout, la mère agenouillée, est mise avec justice au nombre des plus belles figures que compte l'art moderne.

Cette suite profonde de pensée est exprimée, du commencement à la fin, dans les formes les plus grandioses et l'art le plus magistral.

Dans cette œuvre, Raphaël devait célébrer sa propre glorification, car, avant même de l'avoir achevée, il fut emporté par une fièvre inflammatoire, le 6 avril 1520, le vendredi saint : il n'avait que trente-sept ans. Le tableau, inachevé comme il était, fut placé au chevet du maître, transporté hors de la terrestre enceinte dans la région d'une existence supérieure. — La main de Giulio Romano, qui l'acheva seulement dans quelques parties de moindre importance, se reconnaît plus particulièrement dans les vêtements du père du possédé et dans les herbes du terrain, sur le même côté du tableau.

Il est rare de voir l'affliction causée par la perte d'un homme être aussi vive et aussi générale que celle qui suivit la mort de Raphaël. Elle ne concernait pas uniquement cet art exquis qui lui avait acquis à juste titre le surnom de Divin : l'homme avait sa grande part dans les regrets et dans le deuil. Dans un beau corps habitait chez lui une âme encore plus belle. Son amabilité, sa grâce, la bonté de son cœur, sa modestie vraie, sa conversation spirituelle, exerçaient sur tout son entourage un charme merveilleux, à tel point, qu'il faisait naître l'harmonie entre ses élèves, si nombreux pourtant et de caractères si divers; son aspect suffisait à éteindre parmi eux les désaccords et à réprimer les pensées basses et viles. On dit, raconte Vasari, qu'il était aussitôt prêt à aider tout peintre qui en émettait le désir, qu'il le connût ou non d'ailleurs, et qu'il laissait là son propre travail. Il instruisait ses élèves avec un abandon tel, que l'on ne traite ainsi d'ordinaire que ses propres fils : aussi leur amour et leur vénération ne connaissaient-ils pas de bornes. Lorsqu'il allait à la cour, il était bien accompagné, au sortir de sa maison, par une cinquantaine de peintres distingués, qui

Digitized by Google

voulaient ainsi lui rendre hommage. — Il n'était pas moins honoré et aimé par des hommes que le rang et les lumières plaçaient parmi les premiers du temps : le cardinal Bibiena l'avait fiancé à sa nièce.

Mais si pendant son existence son lot fut déjà digne d'envie, en ce que, dès sa jeunesse, les circonstances les plus diverses contribuèrent aussi heureusement que possible au complet développement de son génie, de telle sorte qu'il a élevé à son plus haut sommet l'art de la peinture sous ses formes les plus variées, et a ainsi exercé une incommensurable influence, il faut ajouter qu'après sa mort sa part ne reste pas moins belle, car il a vraiment assuré à sa gloire l'immortalité. Depuis plus de trois siècles déjà, ses œuvres ont éveillé et nourri la flamme sacrée de l'art dans toute noble poitrine, et ainsi continueront-elles d'agir, de race en race, avec une force intarissable, tant qu'un cœur battra encore pour la vraie beauté!

(*Traduit de l'allemand de M.* GUSTAVE-FRÉDÉRIC WAAGEN.)

Album historique (*Historisches Taschenbuch*) de F. RAUMER.

Digitized by Google

ALEXANDRE DE HUMBOLDT

ET

SON INFLUENCE SUR LES SCIENCES NATURELLES[1].

Le dernier siècle n'avait encore aucune idée de l'importance universelle et pratique des sciences naturelles. Les naturalistes étaient jugés alors comme le sont encore aujourd'hui les philologues dans certains centres d'aristocratie commerciale; eux-mêmes étaient le

[1] Cet article est purement et simplement traduit de l'allemand. Nous avons considéré comme un devoir de ne point différer l'hommage que nous devions à la mémoire d'Alexandre de Humboldt, et, d'un autre côté, il n'eût pas été possible de classer et de résumer en un si court intervalle tant de travaux, de publications et de découvertes. Nous avons donc pris le parti de reproduire un excellent article, publié il y a quelques mois dans les *Annales prussiennes*, de M. R. Haym. C'est une étude un peu condensée, mais complète, qui ne néglige aucune phase, aucun détail de cette illustre carrière, et qui en même temps en fait bien voir la direction générale et les grands résultats. Nous avons le regret de n'en pas connaître l'auteur, les articles des *Annales prussiennes* n'étant pas signés.

Nous sera-t-il permis de dire ici que, dans ce grand deuil de la science et de la civilisation, il y a quelque chose qui nous touche de plus près? Nous perdons un glorieux patronage : avec cette bienveillance qu'il ne refusait à nul effort utile et sincère, M. de Humboldt avait bien voulu encourager la *Revue germanique* à ses débuts, et la suivre ensuite avec quelque intérêt. « C'est avec un bien vif intérêt, » écrivait-il à l'un de nous le 11 décembre 1857, « que je reçois par vos bontés la nouvelle de la publication prochaine » d'une *Revue germanique*. Tout ce qui se rapporte à une liaison plus intime entre deux » pays limitrophes porte dans son sein le germe d'un bien moral. » Puis, comme nous lui avions indiqué quelques-uns des concours qui nous étaient acquis et sur lesquels nous fondions notre confiance, il ajoutait : « Les noms de MM. Laboulaye, Littré et Renan sont » chers à ceux qui tiennent au libre et croissant progrès de la civilisation. » Plus tard, il voulut bien manifester de nouveau son intérêt « pour un journal commencé sous de si favorables auspices ». Nous étions fiers de ces encouragements, nous nous efforcions de les mériter, et bien qu'il ne soit plus là pour les renouveler, ils continueront néanmoins de nous stimuler. De telles sympathies une fois acquises obligent à jamais.

(*Note de la direction*.)

Digitized by Google

plus souvent des originaux n'estimant rien au-dessus d'une collection de bêtes embrochées et empaillées, ou d'un herbier bien garni de plantes desséchées. On peut en voir encore aujourd'hui du même genre; cependant le nombre de ceux à qui lès détails ne font point perdre de vue l'ensemble, les lois générales et la vie pleine et libre de la nature, a considérablement augmenté. Le principal était alors ce qui de nos jours est devenu un travail secondaire : il s'agissait de maîtriser des matériaux immenses. A l'exception de l'astronomie et de la physique, les sciences naturelles n'avaient que peu progressé dans les siècles précédents; partout il fallait encore jeter les fondements, introduire de l'ordre dans le chaos, établir une nomenclature uniforme et distinguer entre eux, par des signes certains, les genres des règnes divers. On ne pouvait songer qu'après ce travail préliminaire à étudier la superposition des formations géologiques dans l'espace et dans le temps, l'histoire du globe et sa structure, et enfin les lois de la vie organique. Linné avait sans doute déjà systématisé la zoologie et la botanique, mais la plupart des zoologistes étaient encore complétement absorbés par le travail des collections, et ce ne furent que Cuvier, Blumenbach et leurs successeurs, qui, par l'étude de l'anatomie comparée, indiquèrent des points de vue plus élevés et rendirent possible la physiologie comparée, à peine esquissée aujourd'hui dans ses principaux contours. La botanique aussi n'était encore qu'une affaire de catalogues et de paperasses; la classification de Linné elle-même n'est guère plus qu'un registre sans suite organique. La vive lumière que ce naturaliste avait jetée çà et là sur les faces obscures de la vie végétale avait été aussi peu saisie que les heureux et profonds aperçus du physiologiste de Saint-Pétersbourg, Gaspar-Frédéric Wolf. Le système avait fait oublier les travaux de Malpighi et de Leuwenhœk sur l'anatomie des plantes; il fallut Jussieu et Decandolle pour l'établir sur des bases plus naturelles, par la synthèse et la comparaison de tous les caractères, tandis qu'il fut réservé à Gœthe, si finement organisé pour l'intelligente pénétration de la nature, d'éclairer enfin, par sa *Métamorphose des plantes,* le domaine obscur des formations végétales. Presque au même moment Link, Mirbel et Alexandre de Humboldt commencèrent à jeter les fondements d'une physiologie des plantes, mais il fallut encore près d'un demi-siècle pour constituer en quelque manière la morphologie et la physiologie des végétaux.

Le mouvement était plus prononcé dans la minéralogie et la géologie. Werner avait fait pour le monde inorganique ce que Linné avait fait pour les formations organiques. Les cadres du système étaient com-

Digitized by Google

plets : Werner avait enseigné avec une pénétration éminente l'art d'étudier les couches géologiques; il avait en quelque sorte pressenti quelques-unes des découvertes dont la géologie devait s'enrichir par la suite; mais, d'autre part, il avait aussi, de ses observations purement saxones, tiré des conséquences générales et prématurées pour l'histoire de la formation de la terre, qui produisirent un grand schisme entre lui, neptunien, et les plutoniens, non moins dominés par des idées préconçues.

La chimie venait de s'affranchir des rêves alchimiques. Priestley, secondé par le hasard, Scheele, armé de rares facultés de combinaison, Lavoisier, enfin, doué du coup d'œil du génie, avaient renversé par la découverte de l'oxygène l'ancien système phlogistique. On eut bien vite reconnu dans la nouvelle substance le principe et l'agent de toute une série de phénomènes dans le monde organique et dans le monde inorganique. La balance à la main, Lavoisier avait ruiné toute la théorie des siècles précédents; avec Berthollet et Fourcroy, il fonda la nomenclature. Wenzel et Richter pressentirent, Dalton développa la théorie des combinaisons chimiques. La pile de Volta fit découvrir, au commencement de notre siècle, la loi remarquable d'après laquelle les corps indécomposables se combinent toujours entre eux selon des rapports de poids constants. La régénération de la chimie marchait ainsi à grands pas, et devait aboutir à une transformation de la technologie tout entière.

La physique aussi devait encore avoir son ère de grandes découvertes. Les lois de la pesanteur et de la réfraction avaient été trouvées par Newton, celles de l'électricité par Franklin, quant aux points essentiels; mais on n'avait pas encore les merveilleuses observations de Malus sur la polarisation et d'Arago sur l'interférence et le mouvement ondulatoire de la lumière. La force magnétique de la terre n'était presque encore connue que par son action sur la boussole, employée par les Chinois longtemps avant notre ère. Ses lois, comme celles de la distribution de la chaleur sur la terre et la météorologie tout entière, ne devaient être trouvées que par Humboldt. La connaissance de l'affinité entre le galvanisme, le magnétisme et l'électricité, préparée par les grands travaux de Volta, n'avança que dans le premier et le deuxième quart de notre siècle par les recherches d'Œrstedt, de Faraday et d'Arago. On n'avait pas encore trouvé l'usage de la vapeur comme force locomotrice. Quant à la télégraphie électrique et à la photographie, on n'en avait pas encore le moindre soupçon.

Ces indications sommaires suffisent pour montrer que l'heure n'était

Digitized by Google

pas venue d'établir un rapport intime entre les sciences naturelles et la vie, ni même un enchaînement logique entre leurs diverses branches. Chacune se développait pour elle seule; quant au public, il était loin de manifester l'intérêt que les applications pratiques de la science ont éveillé en lui aujourd'hui. D'avoir établi le lien qui manquait, d'avoir donné à cet intérêt du public une base première et philosophique, telle est, pour le dire tout de suite, l'œuvre essentielle de Humboldt. Tout son effort tendit à faire converger les sciences naturelles vers des buts communs, à rechercher l'action des grandes forces cosmiques et telluriques les unes sur les autres, et sur la vie organique de la terre, à reconnaître, dans la variété des existences, les lois de l'être et du devenir, et à saisir ainsi, pour rappeler une parole de Schiller dont il aimait à se servir, « le pôle tranquille dans la fuite rapide des phénomènes. » C'est pour cela que nous voyons en lui le créateur et le fondateur de sciences toutes nouvelles, et c'est aussi pour cela qu'il réussit à faire pénétrer l'intelligence de la nature dans la conscience générale de l'humanité, et à concilier aux perspectives qu'il ouvrit sur le Tout vivant un intérêt qui n'avait jamais été accordé aux parties.

Frédéric-Henri-Alexandre de Humboldt, né le 14 septembre 1769, deux ans après son frère Guillaume, reçut sa première éducation avec celui-ci, sous le toit paternel, au Tegel, propriété charmante et romantique en dépit des sables de la Marche. Joachim-Henri Campe fut le premier instituteur des deux enfants; ce fut de l'historien des grandes explorations, du traducteur allemand de *Robinson Crusoé,* qu'Alexandre reçut les premiers rudiments, et nous pouvons bien admettre que la jeune imagination qui transforme si aisément le brin de paille en palmier retint ici, même des sèches narrations du pédagogue, maint germe qui plus tard porta ses fruits. Les relations amicales de Louis Heim avec la famille Humboldt n'auront pas été non plus sans influence sur le développement, du reste assez lent, de l'enfant. Cet homme excellent et foncièrement pratique, chasseur et collectionneur passionné, familiarisé avec toutes les choses de la nature, versé dans toutes les relations de voyages, sa lecture favorite, avec cela vif, d'humeur joyeuse et sympathique, nous apprend lui-même qu'il conquit les fils Humboldt aux sciences naturelles, et surtout à celle qu'il préférait, la botanique. Quand le dimanche il faisait reposer son cheval harassé dans les écuries du château de Tegel,

Digitized by Google

et qu'ensuite il consacrait les loisirs de l'après-midi aux deux enfants, on peut bien penser que ces heures n'étaient pas perdues. Nous ne chercherons pas à faire ici la part de l'honnête Kunth, qui remplaçait Campe depuis 1777, et qui plus tard, après la mort du père, dirigea toute l'éducation des deux jeunes gens, de concert avec leur mère. Sa modestie n'a jamais revendiqué que la joie la plus désintéressée comme sa part dans la gloire de son élève. Nous dirons seulement qu'il s'efforça d'utiliser tous les éléments d'instruction qui se trouvaient alors réunis à Berlin, surtout depuis que les deux frères y demeuraient sous sa direction, et ne se rendaient plus à Tegel que le dimanche. Depuis 1785, Alexandre eut fréquemment à souffrir de dispositions maladives, et en 1790 encore, George Forster écrit à Heyne, après le voyage dans le Bas-Rhin qu'il venait de faire avec Humboldt, que son compagnon s'en était assez bien tiré, « quoiqu'il soutienne qu'il est » malade depuis cinq ans et qu'il ne se porte jamais bien qu'au sortir » d'une grande maladie, pour s'affaisser ensuite de nouveau jusqu'à ce » qu'une autre maladie vienne encore le débarrasser du trop-plein » de sucs corrompus; mais je suis fermement convaincu que le corps » souffre chez lui parce que l'esprit est trop actif, et parce que sa tête » se trouve trop prise par l'éducation logique de messieurs les Berli- » nois. » On ne peut que s'étonner après cela de voir la santé d'Alexandre de Humboldt si fortement trempée par la suite, car bien peu d'hommes arrivés à son âge se sont exposés pendant toute leur vie à des fatigues de corps et d'esprit comme le grand naturaliste à qui, comme à Napoléon et à Leibnitz, il ne fallait que trois heures de sommeil.

En automne 1787, les deux frères se rendirent avec leur gouverneur à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où ils retrouvèrent un de leurs anciens professeurs de Berlin, Lœffler, qui les reçut dans sa maison. Alexandre s'adonna aux études financières, tout en étudiant aussi la botanique et l'archéologie. L'été de 1788 le ramena à Berlin, où il se familiarisa avec la technologie et la pratique industrielle, en même temps qu'il reprit plus à fond l'étude de la langue grecque. Guillaume s'était, pendant ce temps, rendu avec leur gouverneur à Gœttingue, alors la première université de l'Allemagne, où son frère le suivit quelques mois après. Ce nouveau séjour fut important et fructueux pour tous les deux; et en 1837, au jubilé de l'université de Gœttingue, Alexandre déclara publiquement qu'il devait à cette institution la meilleure et la plus noble partie de son éducation.

Christian-Gottlob Heyne était alors le centre et l'âme de la *Georgia*

Digitized by Google

Augusta[1]. Tandis que l'ancienne philologie allemande, procédant surtout de la théologie, s'occupait bien moins de l'antiquité et de son esprit que de la langue et de sa grammaire, Heyne, porté par le souffle de son siècle, considéra et explora l'antiquité dans tous les sens, au point de vue de ses mœurs, de son esprit et de sa civilisation. Véritable fondateur de la philologie allemande, il comprit l'archéologie et la mythologie dans le cercle des études philologiques, et ne négligea rien de ce qui pouvait éclairer le côté humain, historique de l'antiquité. Ses ressources étaient l'interprétation plutôt que la critique des textes, et principalement l'étude de l'art et de l'archéologie, ainsi que les études ethnographiques, favorisées par les grands voyages d'exploration qui fournissaient les moyens de vérifier les idées de Rousseau sur l'état naturel des peuples. Par tous les côtés, l'esprit du siècle tendait à s'élever à l'idéal de la pure humanité. Winkelmann et Lessing partaient de l'art; Herder cherchait partout les éléments nationaux; Heyne s'empara de la littérature classique : tous s'accordaient à trouver la réalisation de l'idéal humain dans l'antiquité et particulièrement chez les Grecs. D'autres professeurs de Gœttingue abondaient aussi dans les mêmes idées; Michaëlis explorait l'Orient dans le même dessein, quoique du point de vue théologique; l'universel Meiners introduisait la psychologie et l'esthétique dans l'étude des mœurs et de l'esprit de l'humanité. Il faut citer encore Beckmann, le savant auteur de l'*Histoire des découvertes;* Lichtenberg, physicien aussi zélé que spirituel écrivain et intelligent connaisseur de la littérature anglaise; enfin et surtout Blumenbach l'anatomiste, et Murray le botaniste, l'élève et l'éditeur de Linné, tous deux de la plus haute importance pour Humboldt. Placé dans une telle atmosphère, préparé par une première instruction certainement solide, Humboldt se sentit incité et attaché de toutes les manières. On peut notamment juger de l'influence que Heyne exerça sur lui par ce fait, qu'il rédigea bientôt après une monographie sur le tissage dans l'antiquité, où il remontait jusqu'aux origines asiatiques de cette industrie. Et combien cette tendance à rechercher les premiers commencements des inventions de l'esprit humain, ces préoccupations philologiques et cette comparaison des preuves scripturaires ne percent-elles pas encore dans les derniers écrits de Humboldt! Très-inférieur à Heyne, quant aux vues d'ensemble, sur la culture humaine, mais d'un savoir encyclopédique dans son domaine à lui et dans les

[1] Désignation officielle de l'université de Gœttingue, du nom de l'électeur de Hanovre, son fondateur.

Digitized by Google

domaines voisins, Blumenbach, qui avait déjà publié sa dissertation sur la diversité native des races, attira particulièrement Humboldt comme professeur d'histoire naturelle générale, science qu'il enseignait à côté de l'anatomie, qui était sa spécialité, mais qu'il traitait moins bien. Plus importante encore et d'une plus durable influence fut l'étroite amitié que Humboldt noua avec l'aimable et enthousiaste Forster, destiné à une si triste fin, lequel, au retour de son exil volontaire à Vilna, passa l'été à Gœttingue, pour devenir ensuite, en automne, bibliothécaire à Mayence, après avoir inutilement caressé l'espoir d'un nouveau voyage autour du monde. Forster était un naturaliste d'une tout autre trempe que beaucoup de ses contemporains. Quoique bien jeune encore quand il fit avec son père son grand voyage autour du monde, il n'en possédait pas moins une culture scientifique et même littéraire très-étendue, si ce n'est très-profonde. Il avait accompli son voyage sans vues scientifiques bien déterminées, et avait ensuite consigné, dans son agréable et naïve relation, tout ce qu'il avait vu et observé avec une heureuse divination de la nature. Plus tard, de malheureuses nécessités le forcèrent d'élaborer de nouveau ses observations, et d'étendre ses commentaires et ses inductions au delà de ce que lui permettait l'état fragmentaire de ses connaissances. Il fut, en partie par les suggestions de Heyne, l'un des premiers qui poursuivirent des vues générales dans l'ethnographie et dans la géographie. Ses études embrassaient principalement l'homme dans ses rapports avec la nature sous les zones diverses, et l'histoire des produits du sol, qui est en connexion intime avec les destinées et les vicissitudes de la race humaine. Il y avait dans Forster beaucoup d'enthousiasme superficiel, mais cela contribuait justement en grande partie au charme entraînant de sa personnalité et de sa pensée.

Un séjour à Mayence ne tarda pas à mettre Alexandre de Humboldt en relation avec le grand anatomiste Sœmmering, qui a le premier débrouillé le système des nerfs procédant du cerveau. Sœmmering avait établi la différence native du nègre et de l'Européen, et combattu ainsi l'hypothèse de l'unité de race. Son idée un peu bizarre de placer le siége de l'âme dans l'eau des cavités cérébrales a donné lieu à des controverses, qui se sont renouvelées tout récemment et sans plus de résultat. La correspondance entre les deux savants, qui commence dès leur première rencontre, a une importance historique durable, et roule sur les progrès de la physiologie. Dans la dédicace de son travail sur l'irritation de la fibre musculaire et nerveuse, Humboldt a donné au grand anatomiste un témoignage public d'estime et d'affection.

Digitized by Google

Après avoir terminé ses études de Gœttingue, le jeune savant fit avec Forster ce voyage devenu célèbre, au Bas-Rhin et en Angleterre, dont lui-même consigna les résultats dans un opuscule sur les basaltes du Bas-Rhin, et Forster dans ses « Vues. » La vue de la mer et de la puissance maritime de l'Angleterre, et certainement aussi la conversation des compagnons du grand Cook, Banks, Solander et Forster lui-même, réveillèrent en Humboldt la nostalgie déjà ancienne des pays lointains. L'amitié de Banks, qui fut pendant de longues années président de la Société royale de Londres, devait plus tard sauver des mains des corsaires anglais une partie des collections du voyage d'Amérique. Mais le moment des explorations lointaines n'était pas encore venu; il fallait avant tout s'y préparer par des études d'ensemble, se donner en même temps une éducation pratique, et conquérir enfin une certaine place dans le monde scientifique. Pour étudier le commerce et la comptabilité, et s'exercer en même temps dans les langues vivantes, Humboldt se rendit à une école commerciale alors très-renommée, celle de Büsch et Ebeling, à Hambourg, où il continua en même temps ses études d'histoire naturelle et spécialement de botanique. De là, après une pointe à Berlin, il alla s'établir à Freiberg, à l'Académie des mines, alors le centre des études géologiques. Les éminentes qualités de Werner, la clarté réfléchie et la décision de ses vues, étaient faites pour commander l'admiration de ses élèves, en même temps que la certitude dogmatique de son enseignement devait nécessairement leur en voiler les côtés faibles. Mais il ne s'agit pas ici d'insister sur les erreurs des théories de Werner; il faut signaler plutôt la méthode sévère à laquelle ce maître soumit l'observation, et rappeler comment il insistait avant tout pour qu'on fixât avec précision dans tous les sens les rapports des gisements géologiques, fournissant ainsi à ses élèves les moyens de contrôler dans les autres parties de la terre ce qu'il n'avait pu observer qu'en Saxe, et préparant lui-même les armes qui devaient renverser ses théories après les progrès de l'observation géologique.

Dans la maison de Werner, Humboldt reprit et noua plus fortement des relations déjà précédemment établies avec Léopold de Buch, le plus grand élève de Werner et le plus grand géologue de notre siècle. Buch se rapprochait de son maître par la puissance d'observation et par la facilité de saisir les détails, même les plus accessoires; il le dépassait par les facultés de rapprochement et de combinaison. Avec Humboldt, il partageait le feu d'une insatiable soif de savoir, et la persévérance dans l'investigation commencée. Plus tard, lui se vouant

Digitized by Google

de plus en plus à la constitution de la géologie, et Humboldt au contraire à l'ensemble et aux vues générales, chacun stimulant l'autre et le complétant, tous deux exercèrent l'un sur l'autre la plus heureuse influence pendant leur longue carrière. Instruits par l'observation, ils reconnurent bientôt les erreurs de Werner, et devinrent les fondateurs de la géologie actuelle.

Werner n'était du reste pas le seul maître important à Freiberg. Le capitaine des mines Charpentier, quoique hostile à toute espèce de théorie sur la formation de la terre, parce qu'il ne considérait pas les observations comme suffisantes, l'adversaire par conséquent de Werner, ne contribuait pas médiocrement, par ses excellentes connaissances techniques et pratiques, à former dans l'Académie tant d'élèves distingués. Mais à Freiberg, pas plus que précédemment, Humboldt ne put se borner à une seule science : il travailla la chimie et la botanique, et s'occupa notamment de recherches sur les différentes espèces d'air dans leurs rapports avec la vie végétale et animale, et sur la phosphorescence de divers corps.

Comme principal résultat de ces travaux, nous avons, à côté de quelques articles détachés publiés dans des journaux, la « Flore souterraine de Freiberg », avec les aphorismes annexés sur la physiologie chimique des plantes, bien que cet ouvrage n'ait paru que quelques années après, à Berlin, en 1793. Et ici, à la fin de ses années d'apprentissage, c'est le moment de jeter un coup d'œil sur ce livre, ainsi que sur les autres publications de sa jeunesse.

L'opuscule « sur les Basaltes », publié sans nom d'auteur en 1790, avant le séjour à Freiberg, et qui débute par une étude très-intéressante sur les basaltes des anciens, montre déjà, comme la *Flore souterraine,* quelques-uns des principaux caractères de la manière et de l'esprit de Humboldt, avant tout une tendance décidée à ne pas considérer les phénomènes isolément, à établir au contraire les rapports les plus multiples entre eux et avec l'histoire de l'esprit humain. Les deux écrits contiennent des généralisations très-ingénieuses. On voit aussi le désir de saisir et d'embrasser l'objet par toutes ses faces, et de faire agir le plus de leviers possibles. Il faut constater ici une influence du frère aîné ou une affinité native. Si l'aîné a pu dire de lui-même qu'il croyait l'emporter sur les autres par la faculté de trouver des rapprochements entre des choses considérées comme différentes, d'embrasser plusieurs faces et de découvrir l'unité dans la multiplicité des phénomènes, les traces d'une faculté semblable sont presque encore plus manifestes dans les premiers écrits du cadet. La tendre

Digitized by Google

intimité de leurs relations renforçait encore les affinités naturelles de leurs esprits. Nous savons que tous les deux plaçaient l'amitié fraternelle au-dessus de toute autre amitié : « Des deux côtés, dit Varnhagen, » se réunissaient les plus tendres et les plus affectueux sentiments, la » plus noble confiance, la plus pure estime, pour constituer, une longue » vie durant, pendant de nombreuses alternatives de séparations et de » retours, d'absences regrettées et du plus intime commerce, de tra- » vaux tour à tour identiques et différents, une immuable alliance de » frères où la sainteté de la nature était encore rehaussée par l'unité » d'âme et d'esprit. » On ne sera donc pas étonné de trouver, dès les premiers écrits d'Alexandre, l'esprit de critique historique si marqué chez Guillaume; on le trouvera encore plus prononcé dans les suivants : il suffit de rappeler ici l'*Examen critique de l'Histoire de la Géographie du nouveau continent.* Cet esprit fait de Humboldt un modèle difficile à atteindre pour tant de savants de nos jours, qui trouvent, dans l'abondance du travail encore à faire et des matériaux à classer et à employer, une excuse pour ignorer l'histoire de leur science, et qui dédaignent de tenir compte de l'action des événements sur la science et des rapports de cette dernière avec la civilisation générale. La science restera toujours pauvre, qui ne sait pas passer des murs étroits du laboratoire dans la large voie du progrès général; et ce ne sont pas seulement les résultats qui doivent faire marcher la civilisation, il faut que dans l'investigation même la conscience du savant se sache toujours en rapport vivant avec les fins générales de l'histoire.

Nous devons résister à l'attrait d'entrer plus avant dans le détail des premiers écrits d'Alexandre de Humboldt. On s'étonnera d'autant moins de rencontrer dans ses œuvres juvéniles des conclusions et des généralisations prématurées, que les moyens dont pouvait disposer alors notamment la chimie étaient encore assez imparfaits. Ce qui attira le plus l'attention, ce furent les tentatives de hâter la germination des semences au moyen du chlore, et les idées sur la métamorphose générale des substances, où bêtes et plantes apparaissent comme solidaires les unes des autres.

De retour d'un premier voyage en Suisse, Alexandre fut nommé par le ministre de Heinitz, en mars 1792, assesseur à l'administration des mines, à Berlin; peu après, il accompagna ce ministre à Baireuth, où il obtint le poste de directeur des mines des principautés franconiennes, et se lia en même temps avec le baron de Hardenberg, plus tard chancelier d'État, alors ministre provincial. Il déploya dans ces nouvelles fonctions une activité aussi diverse qu'efficace, mais inter-

Digitized by Google

rompue par de fréquentes missions tantôt métallurgiques, tantôt politiques. C'est ainsi que nous le voyons se rendre, en automne 1792, à Vienne, où il prend connaissance de la féconde découverte de Galvani, qui lui suggéra ses recherches sur l'irritabilité du système nerveux. Le retour le conduit par la Silésie à Berlin, où il s'occupe des salines prussiennes, de levés de plans et de la publication de sa *Flore*. En automne 1793, on l'envoie en Pologne et dans la Prusse orientale pour y diriger des essais de forage de salines. On dit qu'il existe encore maintenant à Berlin d'excellents rapports de sa main relativement à ce voyage. En 1794, il commence par aller voir son frère à Iéna, et, selon la significative expression de Gœthe, « il contraint tous les amis aux généralités des sciences naturelles. » Il accompagne ensuite Hardenberg comme diplomate au camp anglais sur le Rhin, pour y négocier au sujet des principautés franconiennes. 1795 le ramène à Iéna, puis en Suisse, qu'il parcourt en grande partie à pied, de Schaffhouse à Chamouni, avec un ami, M. de Hasten, et avec Freiesleben, un de ses condisciples de Freiberg. En 1796, il se trouve en mission diplomatique auprès du prince de Hohenlohe-Ingelfingen; et en mars 1797, de retour à Iéna, il donne sa démission de ses fonctions. Cette période laborieuse de sa vie, qu'il se rappelait cependant toujours avec plaisir, rend témoignage de ses grandes facultés pratiques, dont l'exercice ne lui fit d'ailleurs en aucune manière interrompre ses recherches scientifiques. Les travaux commencés furent continués sans interruption pendant toute la durée de ses fonctions. La découverte des roches serpentineuses polarisées à Gefrees (1792) le conduisit à de nouvelles recherches sur le magnétisme terrestre; ses observations, publiées dans plusieurs journaux à la fois, devaient par ce moyen suggérer des recherches semblables. Dans tous ses voyages il ne manquait jamais d'examiner, toujours sur nouveaux frais, les gisements géologiques. Il continuait en même temps ses études sur la germination, les couleurs et la nourriture des plantes. Sur les suggestions du baron de Zach, il se mit à entreprendre, en vue d'un grand voyage, des déterminations astronomiques et de l'hypsométrie barométrique. Mais ce fut, avant tout, son grand ouvrage sur l'irritation de la fibre musculaire et nerveuse qui mûrit dans le cours de ses années. Non-seulement il fit des expériences répétées sur des animaux et des insectes, mais son zèle le poussa jusqu'à se faire des plaies sur les épaules et dans le dos au moyen d'entailles et de vésicatoires, pour étudier par ses propres sensations les phénomènes de l'irritation galvanique. L'importance de ce premier de ses grands ouvrages est surtout dans les expériences déci-

Digitized by Google

sives qu'il fit en faveur de l'électricité animale, par lesquelles il décida en faveur de Galvani la contestation pendante entre celui-ci et son rival bien supérieur, Volta. Un hasard avait conduit l'anatomiste de Bologne à la découverte des curieux phénomènes musculaires qu'on produit sur des animaux morts au moyen de certaines irritations. Occupé d'expériences sur les grenouilles en vue de recherches d'un ordre tout différent, Galvani avait préparé un de ces animaux dans le voisinage d'une machine électrique, et le simple contact de la grenouille morte avec un couteau provoqua les mouvements les plus vifs. Si l'anatomiste avait connu les lois de l'électricité et du choc en retour par l'atmosphère, il eût été moins étonné et n'eût sans doute vu dans la grenouille qu'un bon moyen de découvrir les tensions électriques. Ainsi « le manque de connaissances devint heureusement, et par une rare exception, une riche source de science. » Galvani se crut transporté dans un monde nouveau et miraculeux; il répéta les essais dans les conditions les plus diverses, et découvrit que les membres de grenouilles décapitées se contractaient avec force et semblaient recevoir une nouvelle vie, dès qu'il touchait simultanément les muscles et les nerfs par les deux extrémités d'un arc de métal simple; il vit les phénomènes devenir plus réguliers et plus intenses en se servant d'un instrument composé de métaux différents, et il s'empressa de bâtir sur ces faits une théorie risquée qui faisait des animaux les producteurs d'une électricité propre, dégagée dans le cerveau, conduite par les nerfs, retenue et accumulée dans les muscles, qu'il comparait à des bouteilles de Leyde. Cette hypothèse, aussi hardie que faible, provoqua une violente tempête parmi les savants. Les médecins notamment trouvaient dans l'électricité animale la confirmation de leurs rêves les plus téméraires, l'explication des phénomènes les plus obscurs, la guérison des maladies les plus difficiles. Partout où se trouvaient des grenouilles on s'empressait de répéter et de multiplier les expériences. Cependant Volta, qu'une série de travaux avait déjà fait proclamer maître dans le domaine de l'électricité, avait attaqué avec des armes redoutables la théorie improvisée. Il voulait ramener tous les phénomènes à l'électricité métallique. Quant aux convulsions obtenues au moyen d'un arc, il les attribuait à une hétérogénéité cachée ou non observée, dans le métal employé, de laquelle il déduisait un courant électrique. Les partisans de Galvani montraient qu'il était possible de produire des convulsions par le simple contact du muscle avec un morceau de nerf; Volta recourut alors à l'intervention d'une troisième substance humide et hétérogène, comme par exemple le sang, et étendit ainsi le domaine de

Digitized by Google

l'électricité métallique aux corps organiques. Le grand physicien savait, avec des tours adroits, profiter des faiblesses de l'adversaire; et quand il se sentait faible lui-même et que la puissance des faits l'embarrassait un moment, il ne trouvait pas au-dessous de lui de fatiguer son contradicteur par toutes sortes de ruses et de feintes. Il se flattait d'en avoir fini avec l'électricité animale, et vraiment elle eût succombé à son éloquence si un secours imprévu ne lui fût venu d'au delà des Alpes. Depuis que Humboldt avait connu la découverte de Galvani, il n'avait cessé de faire, à ses rares heures de loisir, les plus délicates expériences sur l'irritabilité des animaux et des plantes, et l'appareil galvanique ne le quittait même pas dans ses courses à cheval. Volta lui donna, dans sa maison de campagne à Côme, en 1795, la première nouvelle des convulsions sans métaux. Il ne lui était pas échappé que l'explication de Volta avait quelque chose de forcé, et il voulut avant tout constater avec une rigoureuse exactitude ce qui était incontestablement réel dans les phénomènes. Ce n'est pas un des moindres mérites de son travail que l'application conséquente d'une méthode vraiment scientifique, qui ne compromet et ne détériore jamais l'observation, en la solidarisant avec la théorie et l'hypothèse. Il atteignit pleinement ce premier but qu'il s'était proposé, et les phénomènes, déterminés de la manière la plus précise, purent parler tout seuls. L'erreur de Galvani avait été de tout vouloir ramener à l'électricité animale, tandis que Volta était allé trop loin en rejetant complétement celle-ci et en ne voulant reconnaître que des phénomènes d'électricité métallique dans la vivification merveilleuse de parties organiques mortes. Par les expériences les plus précises, Humboldt montra qu'il est possible de déterminer des convulsions non-seulement par l'application d'un métal simple, mais même sans l'intervention de nulle substance tierce et sans nulle irritation mécanique. Il commença ensuite par séparer les phénomènes qui relèvent de l'électricité animale de ceux que produit un courant du dehors, ce qui est le cas dans l'emploi de deux métaux différents, et qui appartiennent à l'électricité métallique. Il établit ensuite d'une manière incontestable la faculté des parties animales de produire par elles-mêmes les phénomènes observés sur elles; et depuis ces expériences, cette faculté a constamment passé pour un fait indéniable, qui même, grâce aux recherches remarquables de Nobili et de Matteucci, et surtout aux brillantes découvertes de Dubois-Reymond, a eu des conséquences fécondes pour l'explication des phénomènes nerveux.

Les recherches de Humboldt s'étendent du reste, dans cet ouvrage, bien au delà de l'électricité galvanique. Après ses manifestations

Digitized by Google

il étudia d'abord les divers corps qui la conduisent. Un fait singulier et peu connu, c'est que, dans ces nombreuses expériences, « quoique bien familiarisé avec les effets chimiques de deux métaux » séparés par un conducteur humide, et connaissant même la décom- » position de l'eau par cette pile, mais complétement absorbé par la » recherche des phénomènes galvaniques, dominé par l'enthousiasme » qui aiguillonne l'esprit, mais l'empêche de pleinement apprécier ce » qu'il trouve »[1], il n'ait point aperçu l'incalculable portée des effets qu'il constatait, et ait ainsi abandonné à Volta l'invention de la pile, qu'Arago appelle la plus grande conquête de la pénétration humaine. Puis ce sont l'électricité, la chaleur, le magnétisme, la lumière, dont Humboldt examine tour à tour l'influence sur le système nerveux; et souvent la poursuite des phénomènes chez les espèces les plus variées d'animaux et de plantes le conduit à l'examen de leur structure anatomique, et lui suggère les observations les plus fines et les plus ingénieuses. Bien plus, il soumet à l'analyse l'eau, l'air, les différents gaz et les médicaments les plus variés, et il devient le fondateur de la physiologie nerveuse, en même temps qu'il fraye le premier les voies à une thérapeuthique scientifique.

Nous n'avons pu donner qu'une rapide esquisse du contenu de ces deux volumes; nous ajouterons seulement que la simplicité de l'exposition, la clarté dans la description des expériences et un savoir encyclopédique, qui embrasse même la médecine pratique, contribuent aussi pour leur part à faire de ce livre la principale des premières œuvres de Humboldt. Il restera toujours un modèle pour la véritable investigation de la nature, pour celle qui, affranchie d'idées préconçues et cependant dirigée par des principes vivifiants, cherche par l'expérience et l'observation les lois de l'être et du devenir.

C'est ainsi que Humboldt s'était placé dès lors au premier rang parmi les promoteurs des sciences physiques, et avait conquis une renommée qui franchissait déjà les limites de l'Europe. Au milieu de cette grande activité se place sa liaison avec les poëtes de Weimar et d'Iéna, qui devaient en quelque sorte terminer l'éducation de son esprit en l'introduisant aux splendeurs suprêmes du beau. Déjà lié avec eux par des études philologiques, historiques et surtout esthétiques, et par les relations les plus intimes, l'aîné des Humboldt cherchait alors pour ses travaux un centre et un but, qu'il trouva plus tard, comme on

[1] *Voyage dans les contrées équinoxiales du nouveau continent*, t. III, p. 295. Stuttgart, 1820.

Digitized by Google

sait, dans la linguistique. Alexandre, introduit par lui, attiré par des intérêts non moins variés, mais déjà d'accord avec lui-même sur le point de convergence de ses études, se trouva bien vite de nombreux points de contact avec les amis communs. Schiller, sans doute, plus rapproché de la tendance idéaliste de Guillaume, sentait entre Alexandre et lui-même comme un abîme; il a manifesté son opinion en un jugement vif et tranchant, caractéristique pour tous les deux. Nous sommes tentés de sourire aujourd'hui quand nous voyons le génie enthousiaste du poëte, peu favorable à la prosaïque minutie de la science, manifester la crainte qu'en dépit de ses talents et de son infatigable activité « le cadet des Humboldt n'arrivât jamais à rien faire de » grand dans sa sphère : Avec un immense matériel acquis, je lui » trouve une pauvreté de sens et d'intuition qui est le pire mal dans les » questions qu'il traite. C'est l'entendement nu et tranchant, qui a la » prétention de mesurer sans pudeur la nature toujours vénérable et » insondable, et qui, avec une audace que je ne conçois pas, veut lui » donner pour lois des formules qui ne sont souvent que des paroles » vides, et dans tous les cas jamais que des notions sans réalité. Il n'a pas » d'imagination, et il manque ainsi de la faculté qui lui serait le plus » nécessaire, car la nature ne livre qu'à l'intuition et au sentiment ses » phénomènes aussi bien que ses lois suprêmes. Alexandre impose » à beaucoup de gens et paraît supérieur à son frère, parce qu'il sait se » faire valoir. » Il faut croire que Schiller était un peu dominé par ce malaise que le grand naturaliste inspirait également à Gœthe, à qui « les mesurages et les pesages » n'étaient pas moins antipathiques. Nous n'aurions du reste pas mentionné ce jugement, si ce que Schiller exige du naturaliste n'était parfois encore relevé de nos jours comme un défaut des sciences naturelles. Nulle part la conception *a priori*, l'intuition impatiente, ne sont plus dangereuses qu'ici. Il faut que le naturaliste sache métamorphoser sa spontanéité intérieure en pure réceptivité. Aussi voyons-nous Alexandre de Humboldt bien plus attiré vers Gœthe, dont Schiller lui-même savait saisir avec une intuition si brillante la tendance réaliste et la contemplation tranquille. Le poëte saisissait chez le poëte les plus fines nuances de la manière de penser et de sentir; il ne comprenait pas le caractère et la mission du naturaliste. Gœthe, au contraire, essayant ce que Humboldt devait accomplir dans une si large mesure, avait, tandis que les contemporains accumulaient encore les matériaux des théories futures, cherché dans la masse chaotique des faits les traces éparses des lois générales, et, par d'heureuses combinaisons et des pressentiments justes, fourni à la science

Digitized by Google

d'importantes indications et des pensées fécondes, au moins en botanique et en anatomie comparée. Guillaume, au surplus, était là pour aplanir les rapports entre la poésie et la science. Son sens esthétique lui avait fait découvrir l'unité du monde physique et du monde moral, et l'harmonie des lois qui les régissent tous deux; il était pénétré de l'analogie fondamentale, du rapport vivant entre la nature et l'esprit. Son influence vivifia et spiritualisa les travaux d'Alexandre, qui partageait les goûts philologiques et historiques de son frère, et ne se sentait pas moins incité que celui-ci par Frédéric-Auguste Wolf, le grand continuateur de Heyne.

Humboldt sut aussi mettre à profit ses fréquents séjours à Iéna pour ses études spéciales, tout en collaborant aux *Heures* de Schiller par une exposition mi-poétique de la doctrine de la force vitale, qui est abandonnée aujourd'hui. Avec Gœthe et Guillaume de Humboldt, il étudia l'anatomie sous Loder et fit de fréquentes dissections; il dut au professeur Batsch un enseignement excellent sur la structure des mollusques; Stark et Hufeland l'introduisirent plus avant dans les divers départements de la médecine; Ilgen, Vater et les deux Schlegel le guidèrent ou l'assistèrent dans ses études linguistiques et littéraires, et il ne discontinua pas non plus ses observations astronomiques et ses déterminations géodésiques.

II.

Suivons maintenant Humboldt dans ses grandes explorations. Il songea d'abord à se rendre en Italie avec son frère, surtout pour y étudier l'action des volcans; mais la guerre et l'état révolutionnaire du pays n'étaient pas propices à un tel projet. Il résolut donc, après un séjour passager à Vienne, qu'il consacra à l'étude des plantes tropicales dans les serres de Schœnbrunn, sous Jacquin et van der Schost, de passer l'hiver avec son ami Léopold de Buch à Salzbourg, au pied des Alpes. Ils s'y occupèrent principalement de travaux géologiques et météorologiques, et Humboldt détermina pour la première fois exactement la position géographique du lieu. Le reste du temps fut consacré à des recherches concernant les lois des phénomènes telluriques, et dont le résultat se trouve consigné dans quelques écrits publiés plus tard[1] et dans de nombreux articles disséminés dans les journaux scientifiques.

[1] *Des gaz souterrains et des moyens d'en diminuer les inconvénients. — Expériences concernant l'analyse chimique de l'atmosphère.*

Digitized by Google

Nous ne détacherons de ces écrits que quelques-uns des points les plus importants, pour montrer quelle était, dès cette époque, la puissance de compréhension et de combinaison de Humboldt. Il y explique l'origine des gaz irrespirables par des observations physiques, chimiques et minéralogiques; il recommande l'établissement d'Observatoires sur des points nombreux, pour la fixation des lois météorologiques; il montre la singulière absorption de l'oxygène par certains terrains et certaines roches; il aborde la question, si importante de nos jours, de l'action des éléments chimiques et physiques du sol sur la végétation; il discute les moyens de restituer au sol ce qui lui a été enlevé; mais, avant tout, il s'occupe des variations de l'atmosphère. Il cherche à résoudre, sans doute avec des moyens incomplets, les questions relatives à l'influence de la terre sur l'atmosphère et de celle-ci sur la vie organique, et au rapport de l'oxygène à l'azote et à l'acide carbonique dans l'air atmosphérique. Il se demande si ce rapport est constant sur tous les points de la terre, sur les hauteurs et dans les plaines basses, et de quelle manière l'équilibre se conserve ou se rétablit dans l'air. Il combine déjà les observations les plus variées sur la chaleur, l'humidité, la tension électrique et la pression de l'air; il recherche les conditions de la pluie, de la neige et du vent. Dans toutes les directions, il ouvre, par delà le cercle des sciences isolées, les perspectives les plus grandioses, dont la plupart ne commencent que de nos jours à devenir des vues scientifiques. Mais quand il risque une hypothèse, c'est toujours en la basant sur une loi reconnue; de l'état actuel, il conclut à l'état antérieur de la terre; la matière, il la considère comme donnée, parce que la cosmogonie ne peut pas partir du néant, et que toute pensée qui va au delà appartient aux témérités des conjectures métaphysiques, et ne relève que de la foi subjective. Ce qui est permis, c'est de conclure des faits du monde actuel, dûment examinés et reconnus, à des faits semblables du monde antérieur, et de pénétrer ainsi plus avant dans l'histoire de la planète. Ce fut à Paris, où Humboldt vint rejoindre son frère, que ces travaux furent terminés. Ils habitaient la même maison et vivaient ensemble dans la plus entière acception du mot, jouissant sans nul trouble de tous les charmes et de toute la plénitude de l'intimité. Guillaume, quoique marié, se laissa presque déterminer par son frère à devenir le compagnon de ses projets plus lointains. En attendant qu'il pût les réaliser, Alexandre se lia avec les naturalistes les plus célèbres de Paris, et travailla dans les laboratoires de Fourcroy et de Vauquelin. Mais le temps des espérances déçues et des projets déconcertés semblait venu pour lui : il ne

put réaliser ni le voyage dans l'Égypte supérieure avec lord Bristol, ni l'exploration de l'Afrique septentrionale avec le consul de Suisse, ni enfin le voyage de découvertes aux Indes occidentales avec le capitaine Baudin. Vainement il attendit d'abord à Marseille, puis à Madrid, en compagnie de son nouvel ami Bonpland, l'occasion d'accomplir enfin des projets grandioses et depuis longtemps caressés. Mais justement ces retards finirent par tourner à l'avantage des voyageurs futurs. Présenté à la cour d'Espagne, Humboldt y sut tellement faire valoir ses qualités sérieuses et aimables qu'il obtint ce que les Espagnols eux-mêmes tenaient pour impossible : la pleine liberté de faire, avec tels instruments qu'il voudrait, toutes explorations et collections dans toutes les colonies espagnoles, et qu'il fut même abondamment muni d'ordres officiels et de recommandations aux vice-rois et aux autorités supérieures ecclésiastiques.

Il faut renoncer ici à suivre pas à pas cette grande exploration scientifique, qui ouvrit au monde, pour la première fois, une grande partie de l'Amérique du Sud, et dévoila l'important système des plus grands et plus abondants cours d'eau de la terre, et la majestueuse chaîne des Andes de Quito et du Mexique avec la variété de ses phénomènes volcaniques, et enfin toutes les merveilles physiques et organiques de ces vastes régions. Mais nous devons d'autant plus nous attacher à mettre en relief les principes et les règles que suivit Humboldt, et qui feront loi pour tous les temps. Tandis que les précédents voyageurs s'étaient comportés comme des curieux naïfs, saisissant avec le même intérêt tout ce qu'ils rencontraient, et uniquement préoccupés d'entasser les collections les plus nombreuses et les plus variées, Humboldt se proposa, pour constante et principale étude, la nature entière dans les rapports de ses règnes entre eux, et la comparaison des diverses contrées de la terre considérées comme les parties d'un tout. Il ne voulait pas seulement apprendre à connaître les pays qu'il visitait, il voulait, avant tout, recueillir les éléments d'une science qu'avant lui « on » appelait assez vaguement tantôt Physique du monde, tantôt Théorie » de la terre, tantôt Géographie physique, » et qui se trouvait à peine esquissée. Il préféra toujours « la combinaison de faits depuis long- » temps observés, à la connaissance de faits isolés, même nouveaux. » De son point de vue, la découverte d'une race inconnue lui parut bien moins importante que des observations précises sur les rapports géographiques des animaux et des plantes, et sur la diffusion de la vie organique dans les plaines et dans les différentes zones des montagnes. Il va sans dire que l'étude du détail n'était pas négligée :

Digitized by Google

« On compromet, dit-il, le développement de la science, si l'on veut » s'élever aux idées générales sans connaître les faits particuliers. » De telles vues commandaient de longs séjours sur des points déterminés : dès qu'il s'agissait d'étudier à fond le sol, la végétation, la vie animale, l'atmosphère, le climat, la population et la culture, il fallait se donner le loisir de faire des observations comparées. C'est ainsi que nous voyons les explorateurs s'arrêter à Annana, remonter et descendre l'Orénoque et sa jonction avec le fleuve des Amazones, faire halte de nouveau à Angostura, puis à la Havane, remonter le fleuve de la Madeleine jusqu'à Carthagène, s'établir neuf mois à Quito, entreprendre l'ascension hardie du Chimborazo et parcourir les Cordillères sur les vieilles routes péruviennes des Incas. Descendus aux rives de l'océan Pacifique, ils s'arrêtent de nouveau à Lima, d'où la frégate *Atlante* les transporte à la côte occidentale du Mexique. Après avoir séjourné à Acapulco, ils montent, à travers les plateaux argentifères du Chilpantzingo, jusqu'à l'antique capitale de Montezuma, qui devient le dernier centre de leurs nombreux travaux. Partout Humboldt débute par prendre la longitude et la latitude au moyen d'observations astronomiques. Nous lui devons la meilleure partie de nos connaissances topographiques en ce qui touche l'Amérique du Sud, et les corrections les plus précises des cartes anciennes, souvent tout à fait inexactes. A l'aide du baromètre, on mesura les montagnes, les plateaux, la pente et la chute des fleuves, de manière à rendre enfin possible la réduction précise de la surface de tout le continent; on observa partout l'inclinaison et la déviation de la boussole et la force magnétique de la terre; on poursuivit à travers toute la largeur du continent la ligne sans déviation déjà remarquée par Colomb. Le gisement des roches et la réaction de l'intérieur de la terre contre la surface donnèrent lieu à de fécondes recherches. Les dessins topographiques et les profils géologiques se complétèrent réciproquement; les observations sur l'humidité, la température, l'électricité et la transparence de l'air marchèrent de front, et la vie organique elle-même, explorée ainsi dans toutes les conditions de son existence, vint couronner la vue de l'ensemble.

Humboldt répugnait à écrire ce qu'on appelle une relation de voyage. Il commença donc par employer les immenses matériaux qu'il rapportait à des monographies étendues, qui parurent peu à peu, comme les parties détachées d'un grand ouvrage. Dans les « Vues de la Nature », il réunit une partie de ces descriptions grandioses qui nous donnent une image si saisissante de la vie variée des tropiques, et qui ont principalement contribué, en Allemagne, à populariser l'écrivain

Digitized by Google

autant que le naturaliste. Heureusement les instances de ses amis et les vœux hautement manifestés du public finirent néanmoins par le décider à publier, d'après son journal, la relation historique de son voyage. Il y joignit les résultats essentiels de ses recherches scientifiques. Cette relation, destinée elle-même à faire partie du grand ouvrage projeté, parut en grand format, en français, en même temps qu'une traduction allemande malheureusement assez peu soignée. On pourra toujours la présenter comme le modèle accompli d'une relation scientifique. Sans doute elle ne se borne pas à une narration pure et simple; le récit ne finit même pas; mais malgré la diversité des questions et des sujets qui se croisent, l'unité du livre est entière, et on suit avec un intérêt soutenu l'auteur, « quoique toujours chargé de ses » instruments et de ses bagages ». De merveilleuses descriptions augmentent beaucoup le charme de la lecture. Nous citerons entre beaucoup d'autres, qui toutes comptent parmi ce qu'il y a de plus excellent dans la littérature de voyages, le lac de Tacarigua, les Llanos de l'Amérique du Sud, la navigation sur l'Apure et l'Orénoque, la chasse aux gymnotes électriques, la récolte nocturne des œufs de tortue, les cataractes d'Atures et de Maypures, la saison des pluies, le port de la Havane. La langue est riche, trop riche peut-être et comme chauffée par le ciel des tropiques; mais quand on considère les difficultés qu'oppose au peintre l'exubérance même de cette nature, on est tenté de la trouver parfaite. L'effet est complet et merveilleux. La première impression que l'enfant reçoit de ces descriptions est ineffaçable; et quand plus tard, livré à d'autres projets, l'homme sourit au souvenir de la nostalgie qu'elles avaient éveillée en lui, la richesse et l'universalité des résultats scientifiques lui procurent une surprise encore plus motivée. Le milieu, l'esprit, la civilisation des peuples, l'histoire de leurs langues, l'influence rénovatrice de migrations tantôt belliqueuses, tantôt pacifiques, les grands et audacieux voyages d'exploration des Européens, l'action souvent funeste du christianisme en opposition avec le caractère doux et clément de son fondateur, les métamorphoses tour à tour violentes et paisibles des contrées et des habitants, l'ombre attristée que l'esclavage projette sur le tableau; rien n'est négligé, et partout on trouve le même enseignement, la même justice et le plus noble sentiment du droit et de la liberté, en un mot un sens humain dans la plus entière acception du mot. La manière dont la nature agit sur l'âme et dont à son tour l'esprit, incité par la nature, s'élève aux idées morales, est le vrai pivot de ces études. Pour Humboldt, les idées qui se révèlent dans la nature sont les mêmes qui conduisent l'homme aux plus grandes

Digitized by Google

actions et aux plus nobles jouissances. La nature et l'esprit lui sont des notions corrélatives et qui ont leur point d'identité. La philosophie que Guillaume de Humboldt avait professée, surtout dans les articles publiés dans les *Heures*, se retrouve dans cet ouvrage de son frère comme dans tous les autres. L'idéal ici ne plane plus au-dessus de la nature, et c'est au contraire dans son sein qu'il faut le chercher. De ce point élevé, l'horizon se confond avec l'infini. L'action de la nature sur la civilisation des peuples, par exemple, implique aussitôt les études philologiques, linguistiques, archéologiques, qu'Alexandre de Humboldt s'est constamment préoccupé de joindre à l'investigation de la nature.

Cette relation n'était, nous l'avons dit, qu'une partie du grand ouvrage sur le voyage. Nous ne pouvons ici nous arrêter aux autres parties; leur étendue même et les innombrables résultats qu'elles renferment ne le permettent pas. L'ensemble de ces travaux forme vingt-neuf volumes in-folio, douze volumes in-4° et vingt volumes in-8°, et comprend 1,425 planches, dont une partie coloriée [1]. Une traduction

[1] De Humboldt et Bonpland, *Voyage dans les contrées équinoxiales du nouveau continent.*

I. *Physique générale et relation historique du voyage.* Cette partie comprend : 1° *Essai sur la géographie des plantes*, 1 vol. in-4°, 1807; 2° *Atlas pittoresque* ou *Vue des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, 2 vol. in-folio, 1811; 3° *Relation historique*, 4 vol. in-4°, et dans l'édition française, in-8°, 14 vol.; en allemand, 6 vol., 1815-1835.

II. *Zoologie et anatomie :* Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée, 2 vol. in-4°, 1807, publié en même temps en français et en allemand.

III. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, avec atlas. Paris, 1809. La deuxième édition, 1826, contient en outre un Essai politique sur l'île de Cuba.

IV. *Astronomie et magnétisme :* Recueil d'observations astronomiques, etc., 2 vol. in-4°. Paris, 1810.

V. *Essai sur la pasigraphie géologique.*

VI. *Botanique :* plantes équinoxiales, etc., 2 vol. in-fol., 144 planches. Paris, 1806-1808. *Mimoses et autres plantes légumineuses*, 1 vol. in-folio. — *Monographie des plantes mélastomes*, 1806-1822, 2 vol. in-fol., 120 planches. — *Nova genera et species plantarum*, 1815, 7 vol. in-folio, 700 planches.

Il faut ajouter à cette liste :

Synopsis plantarum ab Al. de Humboldt et Bonpland in itinere collectarum, édition Kunht, 4 vol. in-4°.

Vues de la nature. Tubingen, 1808; 2e édition, 1826; 3e édition, 1849. En allemand et en français.

Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent. Paris, 1836, cinq parties.

Les pétrifications rapportées par Humboldt ont été décrites par Léopold de Buch. Berlin, 1839, 1 vol. in-folio.

Digitized by Google

latine des descriptions d'histoire naturelle parut en même temps que le texte français; le tout fut traduit en allemand, la plupart des parties en anglais, et quelques-unes en espagnol. Les travaux les plus considérables furent ceux concernant les plantes, rapportées au nombre de six mille espèces, dont plus de la moitié entièrement inconnues aux botanistes. Parmi les fleurs dont s'enorgueillissent aujourd'hui nos serres et nos appartements, beaucoup proviennent directement des graines rapportées par Humboldt et Bonpland, et qui ont germé dans les jardins des plantes de Paris, de Berlin et de Schœnbrunn : notamment des géorgines, les belles lobélies, l'héliotrope de Virginie, les passiflorées et beaucoup d'acacias. Tous les écrits de cette vaste collection portent les noms des deux voyageurs, bien que Humboldt eût eu la plus grande part à la rédaction. Quel que soit l'intérêt de la « Relation historique », les autres parties ne lui cèdent presque point. Les descriptions scientifiques mêmes des animaux et des plantes, et des détails de pure géographie, exercent une attraction particulière. On est charmé tantôt par des tableaux imprévus, tantôt par la hauteur des idées ou la largeur des aperçus. Le lecteur le moins initié lira avec fruit et satisfaction jusqu'aux dissertations géologiques et botaniques.

De retour à Paris après une longue attente, pendant laquelle le bruit de sa mort s'était plusieurs fois répandu, il se trouva aussitôt engagé dans des relations nombreuses et suivies avec les savants français, qui s'empressèrent à l'envi de l'assister dans l'élaboration de ces matériaux. Jabbo Oltmanns se chargea de vérifier et de comparer les observations astronomiques et géodésiques, qui contenaient sept cents positions topographiques et quatre cent cinquante-neuf déterminations hypsométriques; Cuvier et Latreille s'intéressèrent aux études zoologiques. Les herbiers, que le zèle de Bonpland avait rassemblés, furent mis en ordre par Bonpland, Humboldt et Kunth. Klaproth et Vauquelin s'occupèrent de l'examen minéralogique et chimique des roches et des drogues végétales, tandis que Gay-Lussac et plus tard Arago contribuèrent puissamment au développement des vues grandioses sur le concours des forces telluriques. Il faut aussi mentionner la liaison intime de Humboldt avec Laplace, l'illustre auteur de la *Mécanique céleste,* et ses relations assidues avec Carnot, Lagrange et Berthollet. Ce fut à la campagne de ce dernier qu'il vit pour la première fois Gay-Lussac. Cet élève distingué de Berthollet avait révélé, avec l'impétuosité de la jeunesse, les défauts de l'ancien travail de Humboldt sur la constitution chimique de l'atmosphère, défauts dus à l'im-

Digitized by Google

perfection des méthodes et des moyens d'observation. Il venait de tirer un parti hardi de la récente invention des ballons pour l'exploration de l'air, et s'était élevé dans l'atmosphère à une hauteur inconnue avant lui. Humboldt, oubliant l'âpreté de l'attaque, lui tendit une main amie, et tous deux procédèrent en commun à un nouvel examen de la constitution chimique de l'air. Ils réussirent à établir le rapport exact entre l'oxygène et l'azote, et dans le cours de leurs recherches, Gay-Lussac constata que l'oxygène se combinait toujours avec l'hydrogène dans le rapport constant de 100 à 200 parties : découverte importante, qui a beaucoup contribué à fonder la théorie des poids d'atomes d'après lesquels se combinent les éléments jusqu'à présent indécomposables de la matière. Humboldt en a reporté tout le mérite à Gay-Lussac, bien que leurs deux noms fussent inscrits sur leur mémoire collectif. Mais avant de soumettre à l'Institut ce travail important, ils se décidèrent à faire en commun un voyage en Italie. Ils quittèrent Paris en mars 1805, munis de tous les instruments météorologiques et magnétiques nécessaires pour continuer leurs recherches sur le sommet des Alpes et sur la pente des Apennins, en même temps que pour déterminer rigoureusement l'intensité variable du magnétisme sous diverses latitudes. Ce fut en juillet qu'ils arrivèrent à Rome, où Alexandre revit enfin son frère Guillaume après une si longue séparation. Le palais Tommati alla Trinita, hôtel de l'ambassade prussienne, était alors le rendez-vous de tous les esprits distingués qui se trouvaient à Rome. Là se rencontraient madame de Staël, Guillaume de Schlegel, Schinkel, Rauch, Thorwaldsen, Rumohr, etc. Quels éléments pour l'échange des idées, que les monuments de l'art antique et de l'art chrétien comparés aux débris de la civilisation mexicaine, et les bibliothèques de la Propagande et du Vatican expliquant les anciens idiomes américains! Les images du nouveau monde se complétaient ici par celles du monde ancien, et les unes et les autres, en se confondant, donnaient la vue synthétique du Cosmos. Ce fut dans un tel milieu qu'Alexandre acheva de mûrir sa géographie des plantes et ses tableaux des tropiques. Ces derniers répondaient à un plan depuis longtemps conçu et déjà discuté avec Forster. Ils furent dédiés à Gœthe. Léopold de Buch vint également retrouver à Rome l'ami de sa jeunesse, et tous les trois, Humboldt, Gay-Lussac et lui, partirent le 15 juillet pour Naples, où ils purent observer une des plus imposantes éruptions du Vésuve, et assister au plus terrible tremblement de terre qui jamais eût ébranlé Naples. Tout en étudiant ces phénomènes au point de vue géologique, physique et chimique, ils continuèrent leurs

Digitized by Google

recherches sur l'air enfermé dans l'eau, l'électricité des torpilles et le magnétisme terrestre.

Par Rome, Florence et le Saint-Gothard, ils retournèrent en Allemagne pour saluer Blumenbach à Gœttingue, et arriver à Berlin un an avant la triste catastrophe de 1806. Gay-Lussac dut retourner au printemps à Paris, ou il fut nommé membre de l'Institut. Humboldt, dont l'heureux retour fut célébré par une médaille de Loos, prépara la publication de ses *Vues de la nature*, poursuivit avec Wildenow ses travaux botaniques, et accompagna en automne 1807 le prince Guillaume de Prusse dans sa difficile mission politique en France. Comme l'état de l'Allemagne rendait impossible la publication de tant d'ouvrages considérables, Humboldt reçut du roi la permission de rester à Paris, et il y demeura jusqu'en 1827. Au milieu de tous ses travaux, il sut trouver le temps d'y déployer, dans les salons les plus distingués, ses brillantes qualités d'homme du monde, et de soutenir la conversation dans les quatre principales langues de l'Europe. Ses compatriotes trouvaient toujours le meilleur accueil au sixième étage qu'il habitait près des Tuileries, en commun avec le botaniste Kunth. Louis Robert écrivait, en 1826, à sa sœur, madame de Varnhagen, qu'il comprenait qu'un savant voulût demeurer à Paris, qu'il le comprenait surtout de Humboldt, « auquel les salons remplacent la plus belle nature, et la » nature les boudoirs; qu'on trouve debout à six heures du matin » après l'avoir vu, la veille, dans le monde jusqu'à une heure; qui fait » mille choses, est ponctuel et serviable envers toutes ses connais- » sances, entretient une immense correspondance de billets, trouve » néanmoins le temps de tout lire et de beaucoup écrire, et qui par » conséquent dort tout au plus trois heures. »

C'est des premiers temps de son séjour à Paris que datent des relations également honorables des deux côtés, et qui furent de la plus grande efficacité pour la science : je veux parler de l'amitié de François Arago. Cet esprit hardi et énergique venait de prendre rang parmi les hommes de génie. Désigné tout jeune encore par le Bureau des longitudes, sur la recommandation de Lagrange, pour mesurer les degrés du méridien en Espagne, il avait lutté contre les plus mauvaises chances et les plus grands dangers, et, quoique plusieurs fois réduit en captivité, n'en avait pas moins heureusement rapporté les éléments de ce grand travail. Les félicitations de Humboldt furent les premières lignes qu'il lui fut donné de lire à la Quarantaine de Marseille. A peine âgé de vingt-trois ans, il fut nommé membre de l'Académie des sciences. Il avait derrière lui les découvertes les plus

Digitized by Google

importantes sur le poids de l'atmosphère, sur la réfraction et la rapidité de la lumière; mais ce fut, avant tout, la communauté du but et des vues fondamentales, qui cimenta son inaltérable amitié avec le naturaliste allemand. Comme Humboldt lui-même, et pour me servir des propres paroles de Humboldt, « avec la vaste étendue de son » savoir dans les différentes branches des connaissances humaines, il » tendait toujours, au milieu de la diversité de ses études, vers un seul » et même but, qui était de généraliser l'observation, d'enchaîner les » phénomènes qui avaient longtemps paru isolés, et d'élever la pensée » aux régions moins accessibles de la philosophie de la nature. » Ses brillantes découvertes sur l'interférence et la rapidité de la lumière, et sur les rapports réciproques de l'électricité et du magnétisme, le plaçaient parmi les premiers physiciens de son temps; et comme il reçut de Humboldt des idées plus complètes sur la connexion des forces telluriques, celui-ci lui fut redevable à son tour du progrès et de l'achèvement de ses vues physiques et astronomiques.

Aussitôt après en avoir à peu près fini avec les résultats du voyage américain, nous voyons Humboldt rempli d'un nouveau projet, celui de visiter l'intérieur du grand continent où l'histoire nous montre le berceau de l'humanité, et spécialement les plateaux de Tibet et de Cachemire, d'où se sont épanchées les origines de la civilisation occidentale. Arago nous apprend lui-même qu'il était prêt à accompagner son ami : il avait commencé à apprendre l'arabe et le persan avec Freytag. Mais le projet ne put être exécuté, et lorsque, en 1812, Humboldt fut invité par l'empereur Alexandre de Russie à suivre une mission qui devait se rendre au Tibet par Kaschghar et Yarkand, la guerre entre la France et la Russie fit évanouir de nouveau ces belles espérances. Dans l'âge le plus avancé, il se rappelait encore avec tristesse ce désir qu'il ne lui fut jamais donné de satisfaire complétement, et lui qui avait tant fait, à qui tant de choses avaient réussi, ne peut s'empêcher de comparer mélancoliquement « ce qu'on a fait à ce qu'on eût » voulu entreprendre pour étendre le domaine de la science[1] ». Ce ne fut que par les frères Schlagintweit, au voyage desquels il s'associa par ses indications, que le vieillard put enfin voir exécuter à peu près le projet qui avait tant occupé son imagination.

En 1814, il refusa de représenter la Prusse à Paris; mais il accompagna son roi à Aix-la-Chapelle, et se chargea de quelques missions secondaires. On lui a fait à cette occasion le reproche d'avoir un peu

[1] *Asie centrale*, t. II, p. 439.

Digitized by Google

trop pris fait et cause pour ses amis les Français, et trop chaudement défendu les intérêts d'un peuple parmi lequel il séjournait depuis si longtemps. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, mais il est naturel que l'homme du savoir le plus paisible et le plus universel n'ait pas possédé le patriotisme martial de Blücher, comme il est vraisemblable qu'il n'aura pas cherché à dissimuler un certain intérêt cosmopolite pour la centralisation des trésors de la science et de l'art.

Des travaux importants datent de cette époque agitée : avant tout, l'achèvement de la géographie des plantes, et la théorie de la diffusion de la chaleur sur la surface de la terre, qui s'y rattache si étroitement et dont Humboldt ne cessa plus de s'occuper. Les idées esquissées dans l'*Essai de la géographie des plantes,* de 1807, se retrouvent avec de plus vastes développements dans l'ouvrage latin *De distributione plantarum geographica,* qui parut en 1817 avec une dédicace à Frédéric-Auguste Wolf. C'est Humboldt qui, le premier, a nettement posé le principe que la diffusion des végétaux est intimement liée à la distribution de la chaleur, et qui l'a divisée en zones, soumises, comme le climat, à des variations locales. Il montre qu'il est indifférent que la chaleur nécessaire à la plante provienne du voisinage de l'équateur ou d'une moins grande élévation au-dessus du niveau de la mer. Dès lors, l'étude de la végétation dans les hautes montagnes des contrées équatoriales, où la distance entre la mer et la région des neiges est la plus grande possible, et dont les pentes offrent la succession de tous les climats, devait nécessairement fournir les résultats les plus importants. Elle donna lieu à de fécondes recherches sur la patrie, les migrations et la diffusion des plantes de culture et des animaux domestiques : « Par de telles recherches, dit Humboldt lui-même, la géographie des » plantes éclaire les origines de l'agriculture, dont les objets sont aussi » divers que la descendance des peuples, leurs facultés techniques et le » climat où ils demeurent. L'influence d'une nourriture plus ou moins » irritante sur l'énergie du caractère, celle des courses maritimes et » des guerres par lesquelles des peuples éloignés cherchent à se pro- » curer ou à reproduire certains produits végétaux, sont également des » sujets qui appartiennent à cette science. Ainsi, les plantes pénètrent » en quelque sorte dans l'histoire politique et morale de l'homme. » L'homme qui a du sens pour le beau dans la nature trouvera en » même temps dans la géographie des plantes la solution de bien des » problèmes de morale ou d'esthétique. Quelle influence exercent la » distribution des plantes et leur aspect sur l'imagination et le sens

Digitized by Google

» artistique des peuples? En quoi consiste le caractère de la végétation » dans tel ou tel pays? Qu'est-ce qui modifie l'impression triste ou » joyeuse que le monde des plantes communique à l'observateur? Ces » recherches sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont intimement » liées aux moyens mystérieux par lesquels agit la peinture de paysage » et même, en partie, la poésie descriptive[1].

On voit de nouveau par ce passage comment Humboldt sait généraliser l'importance des sciences, comment il les met en relation avec l'histoire de la civilisation. La nouvelle science créée par lui devint immédiatement féconde. Wahlenberg poursuivit les idées de Humboldt en Laponie, dans les Alpes et dans les Carpathes; Léopold de Buch, en Norwége et aux îles Canaries. En 1823, le Danois Schouw réunit pour la première fois, dans sa *Géographie des plantes*, les résultats obtenus, et tout récemment, en 1857, Decandolle a considérablement élargi la science dans un excellent ouvrage, où l'on remarque surtout de riches matériaux historiques sur la patrie et la migration des plantes de culture.

Les importantes recherches de Humboldt sur la diffusion de la chaleur se rattachent immédiatement à cet ordre d'idées; elles le conduisirent, dès 1817, à la construction des isothermes. La neige éternelle des Alpes, des Pyrénées et des Cordillères devait naturellement suggérer l'idée, confirmée d'ailleurs par l'expérience, d'une diminution de la chaleur en raison de l'élévation. On avait jusque-là vainement essayé de résoudre le problème, et Saussure, le premier, avait osé déterminer d'une manière plus précise l'influence des rayons solaires. Plus l'air est transparent, plus il laisse passer de rayons; la chaleur vient s'accumuler sur la terre, et ne retourne que partiellement dans l'atmosphère par le rayonnement et la transmission. Ce sont donc les couches inférieures de l'atmosphère qui sont les plus chaudes, et leur moindre transparence et leur plus grande densité contribuent à leur tour à élever la chaleur à la surface de la terre. Il se forme alors, pour le rétablissement de l'équilibre, des courants d'air, des vents, qui diminuent l'accumulation du calorique. Saussure et Humboldt développèrent les lois qui régissent la diminution de la chaleur en raison de la hauteur; ils montrèrent qu'il fallait s'élever d'environ cinq cent quarante à six cents pieds pour obtenir une diminution d'un degré centigrade, et que ce rapport variait avec le point d'observation. Humboldt établit ensuite que la région des neiges ne forme pas une surface

[1] *Essai d'une géographie des plantes.*

Digitized by Google

courbe régulière au-dessus de la terre, et que sur le continent la diminution du calorique ne suit pas non plus une progression régulière de l'équateur aux pôles. Il montra la nécessité de moyennes pour les différentes époques du jour et de l'année en différents lieux; il en établit pour autant de points de la surface terrestre que possible, et réunit sur une carte les lieux de températures moyennes égales par des lignes de chaleur égale, qui sont les isothermes, tout comme Halley avait eu, dès 1687, l'heureuse idée de relier par des courbes isozones les points d'égale déviation magnétique. Mais les isothermes ne suffisaient pas seules pour la détermination de la température moyenne d'un lieu : il y ajouta les isothères (chaleur moyenne de l'été) et les isochimènes (température moyenne de l'hiver). Il montra ensuite l'influence des plateaux sur la température de l'atmosphère, et comment, dans le voisinage d'un tel plateau, la limite des neiges se déplace et se retire en haut. A ces recherches se rattachent les importantes questions sur l'origine des vents, les orages et tout l'ensemble des phénomènes qu'embrasse la météorologie. La météorologie, l'orographie et l'hydrographie forment la géographie physique, laquelle, fondée par Humboldt, élaborée ensuite et développée par L. de Buch, Saussure, Wahlenberg et Kaemptz, a reçu, dans l'*Atlas historique* de Berghaus, avec la participation immédiate de Humboldt, une expression plus générale et plus accessible, au moyen de cartes. En ce qui touche spécialement la météorologie, le principal continuateur de Humboldt a été Dove.

Humboldt avait eu, en 1818, la douleur de voir son vieux compagnon Bonpland, mécontent de la Restauration et poussé par la nostalgie des tropiques, partir pour aller accepter une chaire d'histoire naturelle à Buenos Ayres. Il ne devait plus le revoir, quoique tous deux dussent parvenir aux extrêmes limites de la vieillesse. Il venait de voir échouer un nouveau projet d'exploration de l'Asie centrale, malgré le généreux appui de Frédéric-Guillaume III. En automne 1822, il accompagna le roi au congrès de Vérone, et de là dans un voyage à travers l'Italie, où il se vit de nouveau en mesure d'examiner les phénomènes volcaniques du Vésuve. Ce lui fut l'occasion de terminer son important ouvrage « sur le gisement des roches dans les deux hémisphères[1] », pour la publication duquel il revint à Paris.

Dès ses premières courses en Allemagne et en Suisse, Humboldt avait remarqué la direction parallèle des lignes de montagnes dans le Fichtelgebirge, dans les Alpes et dans les montagnes schisteuses du

[1] Paris, 1827.

Digitized by Google

Rhin, et comme cette direction allait uniformément du sud-ouest au nord-est, il en concluait qu'elle était commune aux couches les plus anciennes de montagnes sur toute la surface de la terre. Le désir de vérifier cette loi n'avait pas peu contribué à son grand voyage en Amérique, où il put se convaincre que les lignes des Cordillères se dirigeaient au contraire du nord-est au sud-est. Pour le reste, il établit que non-seulement les roches du nouveau monde sont identiques à celles de l'ancien, mais qu'aussi la succession des couches est la même. Il rattacha à ces études un tableau comparé de la structure et de la distribution des chaînes de montagnes sur la terre, qu'il ne cessa plus de perfectionner. C'est aussi le lieu de mentionner ses travaux sur les montagnes de l'Inde[1], et plus encore ses importantes recherches sur la structure et l'action des volcans. Dès 1813, il avait signalé à l'Académie de Berlin le fait que la plupart des cratères, actifs ou éteints, s'ouvrent dans des roches trachitiques. En réunissant pour la première fois tous les phénomènes volcaniques qu'on peut observer sur la terre, il montra ensuite comment les foyers d'activité volcanique, si nombreux et si imposants dans les Cordillères, cette chaîne dentelée et déchirée qui semble être sortie droite comme un mur d'une fissure énorme, sont en relation entre eux à des centaines de milles. Il examina les relations entre les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, et fit voir comment les volcans sont, à proprement parler, les canaux de dérivation et les soupapes de sûreté des gaz souterrains. Ses vues grandioses, jointes aux observations fines et précises de Léopold de Buch, réformèrent la théorie des volcans, qui avait été un peu négligemment traitée par Werner.

Parmi les plus importants résultats du voyage américain, il faut placer encore la preuve de cette merveilleuse jonction de l'Orénoque et du Marañon par le Cassiquiare et le Rio Negro, qu'on avait longtemps révoquée en doute, et qu'il fit voir, en 1817, à l'Académie des sciences sur une grande carte de ces bassins. Elle lui suggéra son *Mémoire sur les causes de la bifurcation des fleuves*[2]. Il examina ensuite avec Léopold de Buch l'origine et la température des sources, et ce ne fut qu'après de tels travaux que Charles Ritter put enfin compléter et systématiser les données, jusque-là confuses et obscures, sur l'hydrographie générale du globe, et rendre un compte précis de la distribution des eaux. Humboldt le seconda puissamment par les vues grandioses qu'il eut

[1] *Annales de physique et de chimie*, t. III, 1816, p. 303, et t. XIV, 1821, p. 5-55.
[2] *Journal de l'École polytechnique*, IV, 65.

Digitized by Google

occasion d'acquérir sur les plus puissants fleuves du monde, et par ses recherches sur les courants maritimes chauds et froids, notamment sur le Golfstrœm, et sur le courant froid qui longe les côtes péruviennes, et qui a conservé son nom. C'est encore à Humboldt que l'on doit les premières vues générales sur le mouvement de la mer distinct du flux et du reflux, et sur les courants de l'océan atmosphérique.

Il nous faut aussi consacrer une mention à l'ouvrage sur la situation politique du royaume de la Nouvelle-Espagne, composé en partie pendant le voyage en Amérique même et présenté au vice-roi du Mexique, publié ensuite en 1805, et une deuxième fois en 1826, avec l'essai sur Cuba. Nulle part l'influence de la constitution physique du sol sur les peuples n'est mieux mise en lumière, et cet ouvrage est important pour l'économiste autant que pour le naturaliste. Les vues pittoresques des Cordillères nous ramènent à un autre ordre d'idées. Elles contiennent, à côté de paysages qu'on voudrait voir plus nombreux, l'explication d'une série de monuments linguistiques et archéologiques des anciens empires du Mexique et du Pérou, qui appellent notre attention sur les rapports surprenants et non encore complétement éclaircis de ces peuples policés avec les habitants de l'Asie orientale, et sur la migration d'une race sacerdotale, sortie du berceau commun de la civilisation humaine, vers les pentes plus fraîches des Andes de la Californie, du Mexique, de l'Amérique centrale, de Quito et du Pérou.

C'est à dessein que nous avons réuni les résultats du voyage américain, pour montrer l'étonnante universalité de Humboldt. Gœthe dit avec juste raison dans ses conversations avec Eckermann : « De quelque » côté qu'on se tourne, il est là, prêt à nous inonder de ses trésors. Il » ressemble à une fontaine inépuisable et bienfaisante, munie d'orifices » nombreux et toujours ouverts. »

Depuis son second voyage en Italie, Humboldt songeait sérieusement à retourner dans sa patrie, tant pour déférer au vœu formel de son roi que pour se réunir enfin de nouveau à son frère. Il vint définitivement en Prusse dans l'année 1827, après avoir fait à Paris, en français, son premier cours sur le *Cosmos,* qu'il répéta ensuite à Berlin devant une assemblée aussi considérable par le nombre que par la qualité des auditeurs, et qui devint la base du grand ouvrage qui porte le même nom. Son auditoire berlinois lui fit frapper une médaille portant l'image du soleil avec la légende :

Illustrans totum radiis splendentibus orbem;

Digitized by Google

En 1828, il présida avec Lichtenstein la septième réunion des naturalistes et médecins allemands, et en 1829 il put enfin réaliser, en partie du moins, le projet qu'il avait depuis longtemps conçu d'un voyage dans l'intérieur de l'Asie. Ce fut l'empereur Nicolas qui lui en fournit les moyens avec une libéralité grandiose, et en le laissant complétement maître de son plan. Parmi beaucoup de postulants, Humboldt choisit pour compagnons le zoologiste Ehrenberg et le minéralogiste Gustave Rose. Pendant neuf mois les voyageurs explorèrent dans toutes les directions les dépôts d'or et de platine dans l'Oural, les steppes au nord de la mer Caspienne, et la chaîne de l'Altaï jusqu'à la frontière occidentale de la Chine. Rose rédigea la relation historique; Humboldt rendit compte de ses découvertes d'abord dans ses *Fragments sur la climatologie et la géologie de l'Asie*[1], et ensuite dans son grand ouvrage : *Asie centrale*[2].

Les résultats de cette exploration furent considérables. La topographie s'enrichit de corrections nombreuses et d'importants aperçus sur la direction des lignes de l'Oural, aussi bien que sur les chaînes de l'Altaï et de Kuenlün. Les steppes immenses de la Sibérie méridionale, dont on confondait habituellement le climat avec celui de la Sibérie du Nord, ne furent connues à ce point de vue que par les observations météorologiques de Humboldt, et par ses recherches sur la sécheresse de l'air et la direction des isothermes. Plus importantes encore furent les observations magnétiques, qui vinrent compléter celles du voyage d'Amérique et celles que Humboldt avait ensuite continuées sans interruption avec Arago et Gay-Lussac. La loi d'après laquelle l'intensité du magnétisme croît de l'équateur magnétique au nord et au sud se révéla de plus en plus. Sur la proposition de Humboldt, l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg fit procéder à l'établissement de stations magnétiques et météorologiques dans les différentes zones climatériques de la Russie d'Europe et d'Asie; et après que Frédéric Gauss eut, en 1833, présenté pour la première fois, et d'une manière brillante, une théorie du magnétisme terrestre fondée sur des déductions rigoureusement mathématiques, Humboldt obtint encore davantage en s'adressant en 1836 au duc de Sussex, président de la Société royale de Londres, pour l'établissement de stations magnétiques et d'observations perpétuelles. Le gouvernement anglais fit réaliser ce vœu, dans les années suivantes, sous la direction active et

[1] 1831, en français.
[2] Paris, 1843, 3 vol.

Digitized by Google

si intelligente du lieutenant Sabine, de telle sorte que cette importante institution, fondée on peut dire par Humboldt, est maintenant répandue sur presque toute la surface de la terre, et que de tous côtés s'accumulent les matériaux pour la solution des questions relatives au magnétisme terrestre dans ses rapports avec les lois de l'attraction et de l'affinité moléculaire, en même temps que les observations météorologiques préparent une connaissance complète des lois de l'atmosphère. Le voyage asiatique est encore célèbre par la découverte des dépôts d'or et de platine, et surtout par celle des diamants, due à des inductions tirées par Humboldt de l'analogie des terrains d'alluvion de l'Oural avec les contrées de Choco et de Sonora. Enfin, dernière conséquence des plus importantes, il fit arriver à leur achèvement et à leur pleine maturité les vues anciennes de l'illustre voyageur sur la connexion des phénomènes terrestres.

Nous abordons ici une troisième période de la vie scientifique de Humboldt. La tendance à la coordination, à la synthèse, à la généralisation reparaît au premier plan. Les travaux géographiques sont comme le centre de toutes ses études. Depuis qu'Aristote et Ératosthènes avaient développé des vues ingénieuses, mais forcément incomplètes, sur la forme et la surface de la terre, et le rapport entre ses parties solides et liquides, la géographie scientifique était restée immobile; et si au siècle des découvertes les grands navigateurs remirent passagèrement en honneur les vues en quelque sorte divinatoires des Grecs, la science de la mappemonde redevint bientôt après eux la simple suivante de l'histoire et du commerce. Comme Colomb était parti de Strabon, Humboldt partit de Bacon de Verulam et de J. Reinhold Forster, en faisant de nouveau de la terre elle-même l'objet de ses études. Dans l'*Asie centrale* il a réuni les faits, les a groupés d'après des points de vue généraux, et éclairé les observations isolées. Dans son *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*[1], dédié à Arago en témoignage d'une inaltérable amitié, il a donné sous une forme saisissante l'histoire de cette grande ère des découvertes géographiques. Parmi toutes ses œuvres, aucune ne laisse peut-être voir comme celle-ci la tendance et les lois de son génie. Il fallait un naturaliste, un astronome, un voyageur à vues hautes et générales comme Humboldt, pour écrire l'histoire de cette époque miraculeuse, qui doit sa grandeur et son éclat à l'effort victorieux vers un but déterminé, et qui fait une si splendide transition du moyen âge aux temps mo-

[1] Paris, 1836-1839, 5 vol.

Digitized by Google

dernes. En doublant pour les habitants de la vieille Europe les merveilles de la création, elle changea en même temps insensiblement les opinions politiques, les lois et les mœurs, par le contact avec tant de choses nouvelles. Possédant à fond le théâtre des événements, familiarisé par une longue étude avec l'histoire de la conquête, Humboldt ne se contente pas d'exposer la géographie du pays, et d'éclairer par les monuments les traditions et les langues l'histoire primitive de ses habitants : il étend son travail à la cosmographie et embrasse les méthodes astronomiques dont s'étaient servis les navigateurs. Il fait voir le fil des idées qui rattachent la fin du quinzième siècle aux temps d'Aristote, d'Ératosthènes et de Strabon, à travers les ténèbres apparentes du moyen âge. Il montre comment, à tous les moments de la vie des peuples, les progrès de la raison ont toujours leurs racines dans les siècles précédents, et comment on ne manque jamais de trouver, même aux époques les plus obscures, des traces visibles de lumière. Il établit ainsi que la découverte de Colomb, intimement liée aux intuitions géographiques des anciens, fut essentiellement une investigation suggérée par des « idées », et que ses résultats profitèrent directement à l'esprit tout autant qu'à la civilisation matérielle. Une nouvelle vie de l'intelligence et du sentiment, un tourbillon d'espérances hardies et de vains rêves, s'empare de toutes les couches de la société. Les vastes espaces du nouveau continent appellent les émigrants; de nombreuses colonies se forment, principalement aux rives opposées à l'Europe; leur étendue et leur situation les transforment en États libres; et comme aucun lien ne les attache au passé, ces États nouveaux ont le choix de leur gouvernement. La réforme religieuse, prélude des réformes politiques, détermine des formes nouvelles de la vie publique, dans des contrées bientôt devenues l'asile de toutes les convictions religieuses et politiques. Dans cet enchaînement compliqué de destinées humaines, le premier anneau, c'est la pensée ou plutôt l'énergique volonté du navigateur génois. De lui procède l'incalculable influence que la découverte de l'Amérique, où la liberté civile paraît dès le principe inséparable de la liberté de pensée, a exercée sur les institutions sociales et les destinées des peuples qui bordent le grand bassin atlantique. Ainsi, le grand caractère de Colomb devient le centre du tableau. Nous assistons à l'émouvante tragédie de sa vie agitée. Les illusions grandioses, la gloire immense et l'indicible misère de l'homme qui donna un monde à l'Espagne et qui dut mendier un coin de terre où il pût mourir tranquillement, sont rappelées en traits saisissants. La physionomie originale de ce grand

Digitized by Google

homme est chaudement, amoureusement peinte, et partout, même dans les ombres, se révèle l'intelligente et clémente équité d'un esprit qui a profondément pénétré dans le caractère des hommes et du temps. Une scrupuleuse justice règne dans l'œuvre tout entière, et réussit toujours, souvent au prix des plus laborieuses recherches, à démêler les mobiles les plus cachés des actions et des événements.

Nous tenons cet ouvrage pour un des plus attrayants de Humboldt, surtout parce qu'il révèle, à côté du savant et de l'écrivain, l'homme tout entier. Ce n'est pas seulement l'esprit, c'est l'âme qui est conquise et retenue ici par une chaleur de sentiment, une noble et vive passion de progrès, de liberté et de civilisation, qui se révèlent à chaque page. On s'afflige, après une telle lecture, qu'un tel esprit, si éminent et si libéral, n'ait pas été appelé à exercer une plus grande influence sur le développement politique de sa patrie. On connaît d'ailleurs son attitude constamment libérale, même aux temps les plus fâcheux, et l'efficacité de son intervention dans mainte circonstance isolée. On lui a reproché des vues un peu cosmopolites, fort naturelles chez un homme dont le regard avait découvert de tels espaces. Qui donc plus que lui a jamais eu le droit d'étendre notre vue au delà du présent, et de fortifier en nous la conviction de la marche incessante de l'humanité vers la civilisation générale?

L'histoire des grandes découvertes n'est qu'un accessoire dans l'œuvre de Humboldt, mais elle est en même temps la base historique de ses propres travaux dans le domaine de la géographie. Il y avait longtemps qu'il avait été frappé de la configuration des grandes masses continentales, et de l'opposition entre les terres hautes et les terres basses, et dès 1804, à Mexico, il avait essayé, dans son *Bosquejo de una pasigrafia geognostica cum tablas*, de représenter en profils géognostiques la configuration de pays tout entiers. Son attention se porta sur les pointes semblables qui terminent les masses continentales dans l'hémisphère austral, qui avaient déjà frappé Bacon de Verulam, et que Reinhold Forster avait expliquées par de grands courants maritimes coulant au sud-ouest. Il conçut le premier l'océan Atlantique comme une grande vallée, et fraya ainsi la route au grand géographe Charles Ritter. Ce fut ensuite celui-ci qui présenta, en 1826, la configuration de la surface terrestre comme la condition fondamentale du développement de l'espèce humaine, et qui fit voir l'importance, au point de vue de la civilisation, des contours des continents, de la configuration des côtes, du rapport entre la mer et la terre ferme; qui montra enfin, d'une façon ingénieuse et profonde, comment l'espèce

Digitized by Google

humaine a dû se reproduire en Europe, dans le plus petit espace, avec la plus grande diversité historique. Léopold de Buch poursuivit le même but dans ses attrayantes recherches sur la forme des îles.

Humboldt avait conçu de bonne heure et fréquemment exprimé une idée qu'il se sentait vivement sollicité de réaliser avant la fin de sa vie. Dans ses lectures publiques à Paris et à Berlin, il avait donné une esquisse de la description physique du monde; il s'agissait de convertir l'esquisse en tableau et de donner, après un exposé sommaire de l'état de nos connaissances touchant le concours des phénomènes célestes et telluriques, une description générale et scientifique de la nature. Le premier volume du *Cosmos* parut en 1846, débutant par les étoiles qui nous envoient leur lumière des abîmes de l'espace, et descendant ensuite à notre système planétaire, pour s'arrêter enfin à l'enveloppe végétale du globe et aux organismes les plus infimes, souvent portés par l'air et invisibles à l'œil nu. Sans se perdre en conjectures sur la cause des phénomènes, l'auteur se contente de montrer, par l'ordonnance même de son exposition, leur enchaînement primordial. Ce qu'il veut avant tout, « c'est présenter les phénomènes cosmiques comme un tout » naturel, et montrer comment on peut, dans des groupes isolés, dé» couvrir leurs conditions communes, c'est-à-dire l'action de grandes » lois. Un tel effort vers la compréhension du plan universel débute » par la généralisation des faits particuliers et par la connaissance des » conditions qui accompagnent le retour régulier des changements » physiques; il nous mène à une contemplation réfléchie de ce que » nous offre l'expérience, mais non à une conception de l'univers » fondée simplement sur la spéculation et l'évolution d'idées pures, » à un système d'unité absolue indépendant de l'expérience. » Comme dans tous les ouvrages antérieurs, la théorie n'empiète donc jamais, dans le *Cosmos*, sur l'observation, et là où elle paraîtrait prématurée, elle se contient avec une réserve et une précision qui dénotent la durable influence de Kant sur Humboldt.

Le deuxième volume du *Cosmos* est consacré à l'action de l'univers sur l'homme, « à la projection de l'image reçue par les sens dans l'in» térieur de l'homme, dans sa sphère d'idées et de sentiments. » Il est moins complet et moins égal que le premier, mais plus accessible au public par la matière et l'exposition. L'auteur emploie la méthode éclectique; il ne s'arrête qu'aux objets avec lesquels l'ont familiarisé les études de toute sa vie, par exemple à l'expression que le sentiment de la nature a reçue dans l'antiquité classique et dans les temps modernes; il commente des fragments de certaines descriptions poétiques

Digitized by Google

de la nature, et analyse le charme aimable de la peinture de paysage, qui lui doit en partie son retour à la vérité naturelle. Il s'étend enfin sur l'histoire de la conception physique du monde, reposant sur l'unité des phénomènes, et qu'il présente comme le résultat du progrès des connaissances humaines depuis deux mille ans.

Le tableau objectif de la nature et son reflet subjectif dans l'homme, tel est donc le contenu des deux premiers volumes du *Cosmos*. Un destin favorable a permis au vieillard déjà si chargé d'années de continuer lui-même l'édifice grandiose qu'il avait commencé, de réunir, de compléter les derniers résultats du puissant mouvement des sciences naturelles, et de résumer l'ensemble des observations sur lesquelles repose l'état actuel des opinions scientifiques. C'est l'objet des volumes suivants, qui forment en quelques mots le commentaire du premier; le troisième reprend le détail de la partie uranologique, et le quatrième comprend les phénomènes terrestres : la première moitié s'arrête aux manifestations volcaniques, la seconde moitié sera consacrée aux formations plutoniennes et sédimentaires, et à la vie organique [1].

Sans le vouloir, nous avons passé de la biographie de Humboldt à ses travaux, qui, du reste, ont été sa vie même. Il convient cependant de rappeler quelques faits et quelques dates. La publication des écrits relatifs au voyage d'Asie fut interrompue en 1830 par divers voyages politiques. En mai 1830, Humboldt accompagnait le prince héréditaire de Prusse à Varsovie, et bientôt après, le roi à Tœplitz; en septembre, il fut chargé d'aller complimenter le roi Louis-Philippe. Les années suivantes le ramenèrent plusieurs fois à Paris en mission politique, et depuis l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, il reçut d'autres missions qui nécessitèrent des absences plus ou moins longues en Allemagne, en Angleterre et en Danemark. Des douleurs inévitables vinrent attrister cette dernière époque de sa vie, et jeter leur ombre sur cette rayonnante et féconde carrière. A peine venait-il de perdre Gœthe que la mort lui enlevait aussi son frère Guillaume, si tendrement, si profondément aimé; puis ce furent le roi Frédéric-Guillaume III, Arago, Léopold de Buch, et enfin Bonpland. Ainsi s'éclaircissaient les rangs de ceux qu'il avait aimés. Lui cependant demeurait infatigable, comme le prouveraient seules les instructions détaillées qu'il n'a cessé de rédiger pour les expéditions scientifiques de tous les peuples, en vue du progrès des sciences physiques. A l'étranger comme en Allemagne,

[1] Il est permis d'espérer que cette deuxième moitié, conclusion définitive du *Cosmos*, sera trouvée achevée, ou à peu près, dans les manuscrits de M. de Humboldt.

Digitized by Google

une foule d'entreprises et de recherches scientifiques sont dues à l'unique initiative de Humboldt, et de même qu'il a fait imprimer à ses frais ses grands ouvrages, il a constamment fait tourner, avec le même désintéressement, la faveur dont il jouissait auprès des grands à l'avantage des savants dont il espérait quelque chose pour la science. Comme il a le premier relié les sciences naturelles entre elles et fait pénétrer leurs résultats dans la conscience générale, il a été aussi le grand médiateur international et le lien entre les naturalistes de tous les peuples.

Une action si vaste et si profonde ne s'éteint pas avec la vie d'un homme : elle porte en elle-même la garantie de son immortalité. Ce que Humboldt n'a pu accomplir, ses disciples ont déjà commencé de l'entreprendre. Aiguillonnés par la grandeur des idées auxquelles ils ont dévoué leurs forces, de nombreux soldats se sont réunis autour de sa bannière. Le zèle enflamme le zèle, les résultats obtenus en provoquent de nouveaux, et ainsi les semences jetées par notre grand compatriote, et qui ont déjà si magnifiquement fructifié en partie, continueront encore longtemps à féconder et à vivifier l'avenir.

(*Traduit des* Annales prussiennes, t. II, 2e livraison.)

Digitized by Google

A PROPOS DU FAUST

DE MM. JULES BARBIER ET MICHEL CARRÉ

ET

DE LA MUSIQUE DE M. CH. GOUNOD.

Il existe en France une classe nombreuse de gens qui louent ou critiquent le *Faust* de Gœthe sans l'avoir jamais lu. Comment porter un jugement sur un ouvrage sans le connaître? dira-t-on. — Sans le connaître! Oh! oh! il est bien question de cela, vraiment! Nous avons dit, sans l'avoir jamais lu. — Vous plaisantez, sans doute? — Pas le moins du monde. Et tenez, demandez à votre voisin de droite, ou à celui de gauche, à votre choix, comment le tour se fait.... Mais ils n'oseraient peut-être pas vous répondre franchement : permettez-nous de le faire à leur place.

Le premier, en parcourant, un matin, son journal, le second, en feuilletant, un soir, une revue, ont trouvé deux appréciations diamétralement opposées de l'œuvre immortelle du grand poëte allemand, chacune d'elles formulée en vingt ou vingt-cinq lignes au moins : celle-ci, tout sucre, tout miel; celle-là remplie de fiel, d'acrimonie.... Voilà nos gens fixés. L'opinion de leur feuilletoniste ordinaire une fois vissée en eux, ils la considèrent comme leur, la répandent avec opiniâtreté, et la soutiendront jusqu'à la mort, endossant de bonne grâce le savoir, l'ignorance ou le préjugé d'autrui. Maintenant, mettez ces juges impartiaux en présence, le voisin de droite s'écriera : « Quel admirable livre que ce *Faust!* — Je le trouve détestable! » répondra invariablement le voisin de gauche. Vous prieriez vainement ces fiers antagonistes de motiver leur opinion, et pourtant, si vous alliez leur rendre visite, vous apercevriez le livre célèbre mis en évidence sur le

Digitized by Google

plus beau rayon de leur bibliothèque.... Mais gardez-vous d'y toucher; car si vous le tiriez de la noble poussière au sein de laquelle il repose, vous remarqueriez que les feuillets n'en sont pas coupés.

Les traducteurs amateurs sont encore assez amusants; ils se figurent un jour qu'ils ont envie d'apprendre l'allemand, et ne voient rien de mieux, pour satisfaire cette envie, que de débuter par une traduction complète de *Faust*. Leur professeur a beau leur représenter qu'ils ne sauraient en comprendre un mot, ils persévèrent dans leur idée et travaillent avec une ardeur qui se dément rarement avant la quatrième page du premier monologue. (Ces jeunes savants ne regardent pas les deux prologues (*Sur le théâtre* et *Dans le ciel*) comme dignes de leur colère). A partir de ce moment, ils connaissent le *Faust*, c'est convenu. Ils s'élancent à la recherche de toutes les traductions qui paraissent, afin de voir de quelle manière on a traduit ces fameuses quatre premières pages sur lesquelles ils ont pâli trois mois durant, et chacune de ces traductions est commentée, critiquée de main de maître, et habillée comme elle le mérite.

Vient ensuite le lecteur semi-sérieux. Celui-ci lit le chef-d'œuvre d'un bout à l'autre; seulement, il y met le temps, un an ou deux, par exemple; puis il reconnaît, avec son impartialité accoutumée, que certains passages lui ont fait plaisir. Malheureusement, l'ensemble manque d'intérêt.

En remontant l'échelle des êtres, nous rencontrons, un peu plus haut, la race terrible des imitateurs, qui, sous l'arrogant pretexte de refaire ce que le génie a créé de son souffle puissant, s'emparent insolemment de la pensée du maître, conservant le titre qui l'a rendue célèbre, mais ajoutant, dérangeant, rognant, déplaçant les situations, dont ils détruisent l'enchaînement logique, et défigurant, en un mot, ce qu'ils auraient dû respecter. Vandales nouveaux, ils substituent les arbustes taillés en pain de sucre des jardins à la Le Nôtre aux arbres majestueux, libres dans leur essor, de la forêt vaste et profonde. « On fait ce qu'on peut, » objectera la bienveillance. D'accord, faites ce que vous pourrez, mais ne souffletez pas le génie, et laissez dormir en paix les géants dans leur tombe.

Parmi les écrivains qui ont imité le *Faust* de Gœthe, on en compte pourtant plusieurs dont le talent s'est montré, ailleurs que dans ces pâles imitations, sous un jour favorable. Presque tous même, dramaturges ingénieux ou littérateurs distingués, jouissent d'une célébrité assez méritée. Si nous les attaquons aujourd'hui, ce n'est donc que relativement aux altérations fatales qu'ils ont fait subir, sans nécessité

Digitized by Google

et sans excuse valable, au fond, à la forme, à la pensée, à l'ordonnance admirable du drame de Gœthe. Qui voudrait refaire l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, malgré leurs défauts? Qui oserait adapter une musique nouvelle au libretto du *Don Juan* de Mozart, du *Freyschütz* de Weber, de *Guillaume Tell* ou de *Robert le Diable?* Or, il nous semble non moins insensé de vouloir aborder, après le Shakspeare allemand, le sujet qu'il traita avec une si prodigieuse supériorité, si ce n'est pour en faire un opéra, une symphonie, une œuvre d'une autre nature enfin.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute d'espace, mettre sous les yeux du lecteur un compte rendu détaillé des *Faust* français, accompagné d'un échantillon du style, des *ficelles* dramatiques, des idées, des jugements bizarres des imitateurs de Gœthe. Ce serait fort divertissant. L'un d'eux (on nous pardonnera les citations suivantes) s'ingénie de transformer l'esprit du mal, Méphistophélès, ce personnage essentiellement dramatique, original, en un galérien ayant nom Cimbar, espèce de Figaro de bagne, par la raison, dit judicieusement l'auteur, que *l'existence d'un bon ou d'un mauvais principe est une hypothèse, et que nous ne sommes plus au temps où l'on croyait au diable*. Quelle excellente raison! Nous trouvons aussi, en tête de l'*avis* d'où ces lignes sont tirées : *Je me suis amusé à arranger Faust pour la scène française*. Bravo! voilà de la modestie. Il faut être doué, on en conviendra, d'un mérite exceptionnel pour arranger, en s'amusant, pour la scène française, un drame qui a coûté des années de travail à Gœthe.

Un autre, homme d'esprit du reste, éprouve le besoin d'ajouter des scènes au Faust allemand, et il met en action le passage de l'Évangile où l'âme des démons passe du corps des possédés dans ceux d'un troupeau de pourceaux. Enfin, tous ces petits Faust (nous en connaissons douze ou quinze) nous semblent des diminutifs du grand, qu'ils rendent souvent méconnaissable, et nous ne comprendrions pas pourquoi on a brisé en mille pièces la superbe statue pour nous en faire admirer ensuite en détail le pied, la main ou le nez, si dame Vanité n'était là pour expliquer toute chose.

Nous estimons particulièrement la belle traduction en prose et en vers du pauvre Gérard de Nerval, et nous sommes persuadé qu'il a traduit à peu près aussi fidèlement que possible le livre de Gœthe. Mais, outre que la langue française, malgré sa simplicité, son extrême précision, ne se prête guère à la reproduction des hardiesses de la langue allemande, si énergique, si lyrique (par le mélange des longues et des brèves), et qui sort, comme une source vive, pour ainsi parler,

Digitized by Google

des profondeurs les plus intimes de l'être, il est réellement impossible de rendre exactement, dans leur suprême beauté, des pensées auxquelles certaines tournures de phrase, inhérentes à l'individualité, au langage de nos frères d'outre-Rhin, ajoutent une force considérable. Ces pensées, aiguisées par le mot, vous arrivent droit au cœur ou à la tête et vous frappent comme une flèche acérée. Elles brillent avec la rapidité de l'éclair et demeurent, comme lui, insaisissables lorsqu'il s'agit de les transplanter dans un idiome étranger.

Nous citerons deux exemples.

Comment, lorsque Faust a laissé tomber de ses lèvres la coupe empoisonnée en entendant les chants sacrés qui ont réveillé en lui la foi des jeunes années; comment, disons-nous, rendra-t-on ce vers, expression sublime des sentiments qui bouleversent l'âme de Faust :

Die Thräne quillt, die Erde hat mich wieder!

Wieder, placé à la fin du vers, acquiert en cet endroit une étonnante puissance. Il exprime parfaitement l'intensité du bonheur qu'éprouve Faust à presser encore de ses genoux qui ont fléchi et de ses mains avides notre mère commune, la terre; et il y a tant d'aspirations dans cet impétueux retour aux émotions de la vie, que je ne puis lire ou entendre déclamer cette phrase si simple sans me sentir ému jusqu'aux larmes.

Le second exemple se trouve dans le chant de Marguerite au rouet, dont nous transcrivons les quatre strophes suivantes :

Meine Ruh' ist hin,
Mein Herz ist schwer;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.
. . . .

Nach ihm nur schau' ich
Zum Fenster hinaus,
Nach ihm nur geh' ich
Aus dem Haus.
. . . .

Mein Busen drängt
Sich nach ihm hin,
Ach dürft' ich fassen
Und halten ihn!

Und küssen ihn
So wie ich wollt',
An seinen Küssen
Vergehen sollt'!

Digitized by Google

Que de passion, d'exaltation du cœur, de délire des sens dans ces inimitables strophes où l'on sent circuler, comme le sang dans les veines, les sentiments qui dominent dans l'existence de la femme, c'est-à-dire l'amour incommensurable, le dévouement sans bornes, l'oubli de l'univers dans la contemplation du bonheur qui n'est plus et dans le désir brûlant de le goûter encore, ne fût-ce qu'un instant! C'est prodigieusement beau et cela fera éternellement le désespoir des traducteurs.

Pourtant on reproche à Gœthe de manquer de cœur! On ne lui a pas épargné cette accusation terrible, et de magnifiques intelligences n'ont pas craint, en la lui adressant, de lui refuser la première place parmi ceux des auteurs contemporains qui ont abordé le drame fantastique. Madame Sand, dans un intéressant article publié il y a plusieurs années dans la *Revue des Deux-Mondes,* cherche à établir la suprématie de Byron et de Mickiéwiez sur le poëte allemand; et Lamennais, dans l'*Esquisse d'une philosophie,* attaque assez violemment Gœthe et son *Faust,* où domine, dit-il, un rire sec, âcre et moqueur. Voyons, en expérimentant sur le vif, si ces jugements sont ou non dénués de fondement.

Nous promenant un soir avec un poëte de nos amis, un vrai poëte celui-là, nous suivions tous deux en causant un charmant sentier qui longe l'une des rives de la Marne. Nous respirions à pleins poumons l'air chargé des parfums que la brise enlevait aux arbres fruitiers et à la prairie en fleur, subissant malgré nous l'influence du silence éloquent qui se fait aux champs à l'heure où se taisent par degrés les bruits de l'homme, où s'endort le bourdonnement des insectes, où le cri aigu de l'oiseau regagnant son nid devient de plus en plus rare; à cette heure où le soleil couchant semble descendre à regret derrière la colline en jetant, comme un dernier adieu, ses rayons pâlissants dans l'éther bleu du ciel. La rêverie avait succédé à la causerie et nous écoutions ce que nous contait cette belle et riche nature, laissant sommeiller la discussion qui éclate inévitablement entre deux penseurs lorsqu'il s'agit d'art. Les noms de Schiller, de Gœthe avaient été prononcés et, comme cela arrive toujours quand la conversation tombe sur ces rivaux de génie et de gloire, nous ne nous étions pas entendus. Tout à coup notre ami s'arrête en s'écriant avec un geste significatif : « Non, ce Gœthe n'avait rien là. — Eh quoi! vous aussi vous croyez cela? — J'en suis convaincu. J'ai lu son chef-d'œuvre, son *Faust,* et je n'y ai pas trouvé un mot qui m'allât au cœur. — C'est que vous l'avez lu dans une mauvaise traduction et sans le comprendre! » lui répon-

Digitized by Google

dîmes-nous hardiment; puis, après lui avoir rappelé les scènes si touchantes du jardin, et de Marguerite au rouet, nous arrivâmes à celle de la prison, l'une des plus émouvantes que nous connaissions, et, en l'absence de Marguerite, nous déclamions de notre mieux :

« Quoi! tu ne peux plus m'embrasser? Mon ami, depuis si peu de temps que tu m'as quittée, déjà tu as désappris à m'embrasser? Pourquoi dans tes bras suis-je si inquiète?... quand naguère une de tes paroles, un de tes regards m'ouvraient le ciel, et que tu m'embrassais à m'étouffer. Embrasse-moi donc ou je t'embrasse moi-même! (*Elle l'embrasse.*)

» O Dieu! tes lèvres sont froides, muettes. Ton amour, où l'as-tu laissé? qui me l'a ravi? »

Et plus loin :

« Je vais te décrire les tombeaux que tu auras soin d'élever dès demain; il faudra donner la meilleure place à ma mère, que mon frère soit tout près d'elle; moi, un peu sur le côté, pas trop loin cependant, et le petit contre mon sein droit. »

Jusque-là notre poëte, gardant un profond silence, luttant contre sa propre émotion, s'était assez bien contenu; mais à ce dernier trait il n'y tint plus, et nous n'entendîmes que ces deux mots plusieurs fois répétés : « C'est sublime! c'est sublime! »

En effet, c'est sublime! Mais l'esprit et le cœur réunis peuvent seuls, selon nous, atteindre ces sommets élevés que le talent regarde de loin avec un désespoir farouche ou avec une douloureuse résignation.

Quoique les traductions versifiées ne soient, au fond, qu'une paraphrase du texte traduit, il arrive que, grâce au rhythme du vers et à sa forme saisissante, elles donnent le sentiment de l'original mieux que ne le peut faire la prose. Nous en trouvons une preuve frappante dans une publication récente intitulée : *Faust et Marguerite,* d'après Gœthe, par M. Victor Fleury (Havre, 1858). Le charmant fragment transcrit ci-après nous fera pardonner, nous l'espérons, cette dernière citation :

(Les remparts. Dans un creux du mur l'image de *Mater dolorosa!* des pots de fleurs devant.)

MARGUERITE *apportant des fleurs nouvelles.*

Abaisse, ô Mère des douleurs,
Un œil de pitié sur ma peine :
A tes pieds je répands les pleurs
Dont mon âme brisée est pleine!

Digitized by Google

Tu contemples, le glaive au cœur,
Et dans une angoisse profonde,
La mort cruelle du Seigneur,
De ton Fils, le Sauveur du monde!

Tes regards navrés, vers les cieux,
S'élèvent pour prier son Père,
Et tes larmes comme tes vœux
Demandent secours, sainte Mère!

Mais, hélas! qui le sentira
Le mal profond qui me déchire?
De mon cœur qui devinera
L'inquiétude et le martyre?

En quelque lieu qu'errent mes pas,
C'est une douleur bien amère,
Bien amère que celle, hélas!
Qu'après moi je traîne sur terre!

Dès que je suis seule un moment,
Toute seule dans ma demeure,
Je m'abandonne à mon tourment,
Je pleure, je pleure, je pleure!...

Mère, je t'apporte ces fleurs
Qui venaient devant mes croisées;
Elles ont grandi sous les pleurs
Dont mes yeux les ont arrosées!

Je les cultivai de ma main,
Dans leur étroite plate-bande,
Mère du Christ, et ce matin
Je te les apporte en offrande.

Le premier regard du soleil
Me trouve sur ma couche assise;
Il n'est plus pour moi de sommeil:
Une lente douleur me brise!

Arrête, s'il est temps encor,
Le flot qui grandit et qui monte:
Mère, sauve-moi de la mort,
Vierge, sauve-moi de la honte!...

On l'a écrit cent fois et personne n'en disconviendra, en dépit des jugements sévères d'une partie de la critique, des appréciations étranges des demi-connaisseurs et des préjugés de la foule : le *Faust* est un monde. On a cherché à le déprécier, ce monde, à l'amoindrir,

Digitized by Google

à en contester la valeur, la beauté, ce qui n'a pas empêché les faiseurs d'y puiser à pleines mains; mais s'il a assez mal servi nos dramaturges et nos vaudevillistes, il a fourni aux peintres et aux musiciens des thèmes précieux, dont les uns et les autres ont su tirer parti. Nous n'avons à nous occuper que des derniers.

Écrire la musique de *Faust* ou d'une imitation de *Faust* fut le rêve d'un nombre considérable de compositeurs d'élite et parfois aussi, hélas! de compositeurs médiocres. Beethoven, le grand Beethoven, avait formé le projet de composer une partition pour le poëme de Gœthe, quand la mort le déroba aux risées de la plupart des artistes viennois et à l'admiration tardive de ceux qui commençaient à sentir, à comprendre et par conséquent à aimer ses splendides conceptions. Mais Beethoven était-il l'homme qui convenait à cette tâche difficile? nous ne le croyons pas. C'eût été bien plutôt l'affaire de Weber, dont les mélodies colorées et les harmonies imprévues se fussent mariées à merveille aux situations dont Gœthe embellit la légende allemande et le drame anglais de Christophe Marlowe. Weber pourtant ne paraît point y avoir songé et ce fut toujours là pour nous un sujet d'étonnement. Une chose plus surprenante, c'est que Spohr, auquel on doit d'ailleurs d'intéressants ouvrages et principalement une très-belle symphonie en *fa* (Die Weihe der Tœne), ait voulu poser son harmonie compliquée, enchevêtrée, scolastique, ses motifs aux allures lourdes et surannées sur un libretto en deux actes portant le titre de *Faust*, signé J. C. Bernard, et qui nous prouve que les Allemands se rendent comme nous coupables, à l'occasion, du crime de lèse-littérature. A peine peut-on signaler un chœur de sorcières où l'on remarque une jolie phrase, dans cette longue partition dont la musique sans entrailles, semblable en cela au libretto de M. J. C. Bernard, est l'antipode de la tragédie de Gœthe.

Lintpaitner, un honnête musicien, appartenant, comme Marschner, qui lui est supérieur, à l'école de Weber, a fourni son contingent musical à la poésie lyrique contenue dans le vrai Faust.

Le prince Radzivill a fait la même tentative avec un meilleur succès. Ses idées sont assez originales, assez saillantes, et rehaussées par un sentiment poétique étranger aux notes enrégimentées de Lintpaltner. Qui sait si le prince Radzivill ne fût pas devenu un maître à l'aide d'études sérieuses, approfondies? La nature lui avait confié d'heureuses facultés, et il s'en serait probablement mieux servi si certaines positions n'étaient un obstacle parfois plus fatal que la misère même aux développements du talent. Nous recommandons aux malheureux cette

Digitized by Google

réflexion consolante, et nous conseillons aux heureux d'en faire leur profit.

Nous connaissons, de Schubert, quatre morceaux composés sur des paroles de Faust : le *Dies iræ* (chœur et récitatif); le lied écrit sur ces vers :

> Ach neige,
> Du schmerzenreiche,
> Dein Antlitz gnädig meiner Noth! Etc.

la ballade du *Roi de Thulé* (dans le genre gothique), et *Marguerite* (*Gretchen am spinnrade*). Les deux premiers ne méritent qu'une mention honorable, et laissent le champ libre aux concurrents à venir; le troisième est joli; mais le quatrième, devenu très-populaire, est d'une beauté si complète, Schubert a trouvé, pour rendre les sentiments de Marguerite, des accents si vrais, si touchants, les élans de la passion y sont mêlés avec tant de bonheur aux accents déchirants du désespoir, que nous ne comprenons guère comment on a osé mettre en musique, depuis, ces strophes de Gœthe.

Les « illustrations de Faust », de Henri Litolff, n'offrent rien de remarquable. Aussi le pianiste-compositeur auquel nous devons le beau concerto symphonique en *ré* mineur a-t-il dû se convaincre que les applaudissements du public, et les gâteries dont la presse l'a littéralement accablé, n'ont pu s'étendre jusque sur les « illustrations » dont quelques voix ont vainement cherché à rendre la chute moins sensible. Ou nous nous trompons fort, ou ces illustrations-là n'illustreront pas leur auteur.

On vante beaucoup en Allemagne une ouverture de Faust, de Richard Wagner, et les partisans de la nouvelle école parlent avec enthousiasme d'un travail inédit de Liszt. De ces deux partitions, l'une n'a pas encore franchi le Rhin (la musique ne voyage pas si vite!), et l'autre reste jusqu'à présent en portefeuille. Il ne nous reste donc à parler que de la légende en quatre parties de Berlioz avant d'arriver à l'opéra de MM. Jules Barbier, Michel Carré et Charles Gounod.

Dans l'avant-propos qu'il a placé en tête de son œuvre, M. Berlioz dit expressément :

Le titre seul de cet ouvrage indique qu'il n'est pas basé sur l'idée principale du Faust de Gœthe, puisque, dans l'illustre poëme, Faust est sauvé. Nous ajouterons que si la fin du poëme fut changée, le commencement ne le fut pas moins, et que nous ne retrouvons dans aucun des Faust français, y compris la légende de Berlioz, le point de départ élevé et dramatique du Faust allemand.

Digitized by Google

Ces réserves faites, convenons-en, la musique de Berlioz a rendu dangereux, pour les compositeurs à venir, l'abord de ce sujet. Cette page magistrale, la plus belle qui soit sortie de cette plume laborieuse, brillera, nous en sommes convaincu, parmi celles que notre époque léguera aux siècles futurs. Ouvrez cette partition au hasard, lisez, et vous trouverez quelque beauté à signaler. C'est d'abord le thème ravissant de la fugue instrumentale (scène 1re), qui se développe sous les phrases rêveuses, entrecoupées de Faust, et qui, dans ses ingénieux développements, peint d'une façon si naturelle le réveil de la nature; puis c'est la gaie chanson des paysans, sautant dans la plaine au bruit de l'orchestre champêtre établi sous le tilleul au feuillage arrondi; c'est la Marche hongroise, pleine de feu, instrumentée à ravir; et successivement : la fugue en *fa* dièse mineur, parfaitement à sa place au début de la seconde partie, quand Faust, rentré dans son cabinet de travail, exprime l'ennui qui le ronge et le dégoûte de la vie; le grand cri : *Christ vient de ressusciter;* le chœur des gnomes et des sylphes; le ballet qui le suit, adorable inspiration; le chant des Soldats et la chanson des Étudiants, adroitement réunis dans le final; la ballade du *Roi de Thulé,* mélancoliquement accompagnée par un alto-solo, qui toujours fait entendre à propos la phrase principale du thème; le menuet des Follets, vif, original, terminé par un trait d'esprit (la sérénade de Méphistophélès, qu'on entendra dans un instant à trois temps et qui, d'abord, se joue à quatre temps pour faire danser messieurs de l'air); l'invocation à la Nature, avec ses harmonies sauvages; et enfin la course à l'abîme, morceau symphonique, dans lequel le chant joue un rôle secondaire, mais dont l'accompagnement, vous prenant en croupe, vous oblige à galoper, haletant, à la suite de Faust et de Méphistophélès. Son rhythme formidable, confié premièrement aux violons, acquiert bientôt une puissance inouïe par l'adjonction des altos et des violoncelles. Le hautbois pose ses notes tristes, naïves, suppliantes, comme la voix lointaine de la pauvre Marguerite, devenue folle et que Faust croit entendre, sur les traits de l'orchestre bondissant; tandis que les autres instruments à vent, dessinant pour ainsi dire à vos oreilles les horreurs d'une danse de monstres hideux, grouillant dans des bas-fonds invisibles, et de squelettes heurtant les uns contre les autres, en ricanant horriblement, leurs os d'ivoire jauni aux craquements secs et sonores, portent la terreur au comble. Nous regrettons de n'avoir entendu que deux fois ce duo extraordinaire.

Que de poésie, d'imagination, de distinction native, d'originalité,

Digitized by Google

d'élévation dans cet ouvrage! Sans doute, on y retrouve çà et là les défauts du maître, ses mélodies brisées, des tendances à l'exagération et l'abus du grotesque. Quoi qu'il en soit, nous préférons beaucoup sa musique avec ses écarts aux compositions incolores de quelques maîtres à la mode, et nous dirons avec Victor Hugo : *Je préfère une barbarie de Shakspeare à une ineptie de Campistron.*

MM. Jules Barbier et Michel Carré, comme leurs devanciers nationaux, ont fait de Faust un savant avide de jouissances, et pressé de se dépouiller de ses quatre-vingts ans, afin de goûter un peu aux plaisirs accordés à l'humaine faiblesse, quand cette faiblesse est jeune et vigoureuse. — Dans Gœthe, au contraire, Faust ne cherche que le secret de Dieu. Il le demande aux livres, à la science, à la nature; il sent son impuissance radicale, irrémédiable; il évoque des esprits dans l'espoir de savoir ce qu'il ignorera toujours; et c'est en rentrant dans la vie, en retombant sous l'empire des passions, qu'il commet des fautes qui le conduiraient tout droit en enfer sans l'intervention de Marguerite et sans la miséricorde divine. Le Faust de MM. Barbier et Carré, une sorte de reproduction d'un vaudeville sentimental représenté il y a cinq ou six ans au Gymnase, ne se montre pas si ambitieux : « Je demande à être rendu au plaisir, à l'amour, en ce jour. » — Voilà tout. — Sauf le reproche relatif à cette légère différence entre le poëme et le libretto, nous n'avons que des compliments à adresser aux arrangeurs, dont l'habileté est reconnue, comme on sait, mais qui eussent été bien aimables de ne pas substituer aux chants religieux qui, au premier acte, arrachent aux lèvres de Faust la coupe empoisonnée, des chœurs qui achèvent de changer entièrement la signification de la pièce allemande pour la transformer en une donnée vulgaire.

Le collaborateur de MM. Barbier et Carré, M. Charles Gounod, a débuté au théâtre par un grand-opéra en trois actes, *Sapho.* Il y avait environ une quinzaine d'années qu'on n'avait entendu, rue Le Peletier, une partition de cette valeur, et nous fûmes des premiers à applaudir le coup d'essai d'un musicien inspiré, sérieux, marchant librement dans sa voie et méprisant les vanités de convention dont on nous vantait outre mesure le charme, peut-être parce qu'elles apparaissaient de loin en loin au milieu d'un déluge de notes sans parfum, sans saveur. Les bons instincts du public, endormis par des banalités un peu trop fortes, se réveillèrent spontanément à l'audition de *Sapho.* Ce fut une acclamation générale en faveur du prophète en herbe, qui justifia pleinement son premier succès par les chœurs d'*Ulysse,* œuvre charmante, remplie de fraîcheur, de suavité et de verve juvénile, et par la

Digitized by Google

Nonne Sanglante, opéra fantastique en cinq actes dans lequel il déploya les richesses de son imagination et de son savoir.

Témoin du bruit qui se faisait autour du nom de Gounod, M. Carvalho se rappela tout à coup qu'il devait son appui aux jeunes gens et se souvint des devoirs que lui imposait son privilége. Quoi! ne pas donner le moindre témoignage d'intérêt à un homme dont les compositions avaient été applaudies à la Comédie-Française et à l'Académie impériale de musique? M. Carvalho avait trouvé le moyen de faire de son théâtre une scène nationale allemande, en y représentant le *Freyschütz, Oberon, Eurianthe, Preciosa,* et il sentait qu'il devait une satisfaction à l'opinion publique en faisant diversion avec un artiste français, avant de mettre à l'étude *les Noces de Figaro, l'Enlèvement au Sérail,* de Mozart, et *Abou-Hassan,* opérette en un acte, dont la représentation, loin d'ajouter à la glorieuse réputation de Weber, l'aurait fait pâlir, s'il était possible de porter atteinte à la renommée de ce maître. En conséquence, il demanda un ouvrage à M. Gounod, qui s'empressa de lui remettre le *Médecin malgré lui,* de Molière, versifié par MM. Barbier et Carré.

On a prétendu que M. Gounod a voulu dater son œuvre en imitant les maîtres du siècle dernier. Pourquoi alors imiter aussi Rossini? Nous aimons et admirons peu les archaïsmes. L'imitation des anciens ne saurait en aucun cas être substituée à ce qu'on appelle la *couleur;* ce calque nous semble puéril, indigne d'un esprit sérieux, et nous croyons que l'impression des connaisseurs et celle de la foule n'a pas été favorable à la tentative de M. Gounod. On ne ressuscite plus les morts. La ravissante chanson des *Glougoux,* une vraie perle, et le chœur des *Fagotiers,* méritent d'être précieusement recueillis au milieu de ces souvenirs du passé, et nous aurions applaudi sans réserve l'excellent *sextuor* du second acte, s'il n'était pas trop rossinien.

Le Médecin malgré lui, entouré des hommages de nombreux amis, soutenu par la presse entière, fournit une carrière d'une soixantaine de représentations qui n'enrichirent guère la direction, assure-t-on. Les mêmes auteurs gratifièrent alors le Théâtre-Lyrique du Faust qu'on y joue maintenant. Nous ignorons quel sera le sort de ce dernier ouvrage, au point de vue de la popularité, mais il est, musicalement parlant, de beaucoup supérieur au *Médecin malgré lui,* sans s'élever à la hauteur de la *Nonne* et des nobles et pures inspirations de *Sapho.*

Dans l'introduction qui précède le lever du rideau, M. Gounod exprime, comme M. Berlioz, les sombres préoccupations, les désillusions du savant par un motif fugué d'un caractère large et imposant.

Digitized by Google

On voit de suite qu'on est en présence d'un artiste connaissant à fond les ressources de son art. La toile se lève. Faust, assis devant une table chargée de parchemins, méditant aux lueurs vacillantes de la lampe qui va s'éteindre, se désespère d'avoir si longtemps étudié pour ne rien savoir. Tout son récitatif, empreint, si nous osons nous exprimer ainsi, des teintes grises du désenchantement, retrace à merveille les misères de cette vieillesse virile qui voudrait arracher à la mort même le secret de la vie. Les rayons du soleil levant annoncent à Faust un nouveau jour. Il n'en jouira pas, car il a hâte d'en finir avec l'existence, et il s'écrie, en saisissant une fiole dont le contenu lui rendra l'éternel repos :

Salut, ô mon dernier matin!

Une fraîche mélodie, chantée par des jeunes filles qui passent, joyeuses, sous les fenêtres du vieillard, le fait hésiter.

Vains échos de la joie humaine,

dit-il,

Passez, passez votre chemin!...
O coupe des aïeux, qui tant de fois fut pleine,
Pourquoi trembles-tu dans ma main?...

Cependant un chœur de laboureurs se rendant aux champs détourne encore la liqueur homicide. La joie de ces braves paysans porte au comble la rage de Faust, qui lance cette foudroyante apostrophe contre tout et contre *quelque chose de plus que tout,* comme disait madame de Saël :

Maudites soyez-vous, ô voluptés humaines!
Maudites soient les chaînes
Qui me font ramper ici-bas!
Maudit soit tout ce qui nous leurre :
Vain espoir qui passe avec l'heure,
Rêves d'amour et de combats!
Maudit soit le bonheur, maudite la science,
La prière et la foi!
Maudite sois-tu, patience!

Décidément, le caractère de ce bon docteur laisse à désirer.

A moi, Satan! à moi!

ajoute-t-il. Satan n'a garde de répondre si facilement à l'appel de l'imprudent philosophe, et il se borne à envoyer à sa place son fondé de pouvoirs, Méphistophélès, qui arrive en chantant :

Me voici!...

Digitized by Google

Le duo entre le diable et le penseur est écrit, comme le reste de ce tableau, auquel on a donné le nom ambitieux d'acte, dans un style ample plutôt qu'élevé. Cet éloge ne s'applique pas à la phrase principale :

A moi les plaisirs! etc.

dont le sentiment banal fait songer de ténor italien, non de docteur tudesque. Le thème entendu à l'orchestre pendant l'apparition de Marguerite est au contraire d'une exquise suavité, et fait pardonner les deux ou trois réminiscences harmoniques et mélodiques qui le précèdent.

Il règne une certaine confusion dans les chœurs d'étudiants, de soldats, qui commencent la kermesse. Celui des bourgeois réveille l'attention par son rhythme piquant; nous déplorons qu'il se termine par une formule vieillie qui le dépare. Peut-être, à une seconde audition de cette scène importante, en trouverions-nous l'ensemble plus satisfaisant. La ronde du veau d'or ne manque pas d'énergie. La part qu'y prend le chœur produit le meilleur effet. On a signalé avec raison le choral qui a pour but d'éloigner Méphistophélès et la surprise que cause la fuite de ce démon, qui ne craindra pas, au quatrième acte, de s'installer à l'église.

Le premier motif de la valse et sa *coda* font regretter que la seconde phrase en *la* et celle en *ré* ne portent pas le cachet de distinction qui donne tant de charme au début et à la péroraison de cette gracieuse bluette.

Nous aurions souhaité plus d'individualité dans les couplets de Siebel. Quant à la cavatine de Faust, nous avouons qu'elle ne nous a pas enthousiasmé, malgré l'accompagnement dialogué d'un violon solo, avec le chant et les quatre mesures qui ramènent heureusement :

Salut, demeure chaste et pure! etc.

Nous demandons pardon au lecteur de lui parler encore de musique rétrospective à propos de la chanson du *Roi de Thulé*. Est-ce notre faute? Elle est jolie, toutefois, cette chanson, et bien préférable à l'allégro qui la suit, dit avec infiniment de goût par madame Carvalho, mais où l'auteur se perd dans d'interminables roulades qui remplacent désavantageusement la finesse, la naïveté coquette dont il était si aisé d'orner cet air.

Le quatuor du jardin est également manqué. M. Gounod a perdu là une occasion unique de mettre en relief les diverses qualités qu'il possède. Hâtons-nous de le dire : il a pris une éclatante revanche dans le

Digitized by Google

duo suivant (entre Faust et Marguerite). Rien d'amoureux comme la divine mélodie qui ondule sur ces poétiques paroles :

> Je veux contempler ton visage
> Sous la pâle clarté
> Dont l'astre de la nuit, comme dans un nuage,
> Caresse ta beauté!...

Le chant :

> O nuit d'amour!... etc.

est adorable; plus adorable encore est la réponse de Marguerite, déjà exécutée à l'orchestre (premier acte) lors de l'apparition de la chaste créature. Quel dommage que le final de ce duo soit d'un ordre secondaire! Heureusement, l'explosion de bonheur qui se fait au cœur de Marguerite lorsqu'elle croit son bien-aimé parti relève victorieusement la fin du troisième acte : cela est beau, passionné, entraînant, et digne, en un mot, de la réputation de Gounod.

Passons le chant du Rouet... vous savez?... Schubert!

On aurait dû retrancher la seconde romance de Siebel : elle allonge la pièce sans bénéfice pour le compositeur. Le chœur des soldats, justement applaudi, serait un chef-d'œuvre s'il se maintenait d'un bout à l'autre à la hauteur du refrain, très-chaleureux, très-entraînant.

La sérénade de Méphistophélès et le trio du duel entre Valentin, Méphistophélès et Faust, pèchent, l'un par l'absence de mordante raillerie, l'autre par le défaut de verve. La mort de Valentin, mieux venue, ne vaut pas, tant s'en faut, le bout de chœur murmuré par la foule consternée :

> O blasphème!...
> A ton heure suprême,
> Infortuné!...
> Songe, hélas! à toi-même....
> Pardonne, si tu veux être un jour pardonné!...

Le tableau suivant nous transporte dans l'enceinte sacrée : Marguerite, agenouillée près d'un pilier, humiliée, le cœur plein de remords, présente au Seigneur son âme meurtrie et repentante. Mais une voix s'élève des profondeurs de la terre; un être dont la volonté cherche à la dominer fait taire la prière qui monte de son cœur à ses lèvres tremblantes. Un ange des ténèbres, sa conscience implacable, la maudissent comme l'a maudite son frère. Les chants religieux, le *Dies iræ* redoutable, redoublent l'angoisse affreuse de la fille-mère qui se débat, chancelle, et tombe foudroyée sous la triple malédiction de l'enfer, du

Digitized by Google

Ciel et de ses propres entrailles. Cette scène, d'une puissance colossale, est rendue par M. Gounod avec plus de talent que de génie. Chaque chant en particulier rend convenablement l'intention du poëte; mais tous ne se fondent pas de manière à former, comme, par exemple, dans le duo avec chœur du cinquième acte de *Robert le Diable*, un ensemble parfait. M. Gounod est dominé par la situation, Meyerbeer la domine.

Nous avons remarqué de beaux passages, d'infernales harmonies dans la scène du Sabbat; nous n'en dirons pas autant de celle où apparaissent des reines et des courtisanes de l'antiquité. Celle-ci ne devrait pas être signée de la même main qui a tracé les belles pages de *Sapho* et d'*Ulysse*. La chanson bachique laisse froid, et la terreur n'a pas le temps de se communiquer lorsque l'image de Marguerite se dresse devant Faust épouvanté. Un grand et magnifique trio termine cette intéressante partition. (Nous ne comptons point le chœur final.) On y rencontre presque à chaque pas des notes inspirées, et surtout, vers la fin, une mélodie fiévreuse, palpitante, répétée dans trois tons différents, et qui monte, qui monte toujours avec un indicible élan. Cette mélodie, resplendissante de foi, d'espérance, d'amour, où l'on sent que la vie va se rompre, s'empare des sens, de la tête, du cœur, vous transporte aux cieux sur ses ailes de flamme et vous rend brisé à la terre.

Il serait inutile aujourd'hui de s'étendre sur l'excellente exécution de cette pièce que tout le monde a vue, et dans laquelle madame Carvalho a fait vibrer une corde que jusque-là elle avait laissé sommeiller en elle. Disons uniquement que l'on peut pardonner quelques erreurs directoriales à M. Carvalho, qui vient de doter la scène française d'un ouvrage national remarquable, monté artistiquement et avec intelligence.

LOUIS LACOMBE.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE SCHLEIERMACHER.

Aus Schleiermachers Leben, in Briefen. — 2 vol., Berlin, Reimer, 1858.

De tous les Allemands illustres, il n'en est peut-être pas d'aussi peu connu à l'étranger ni même d'aussi difficile à faire connaître et comprendre que Schleiermacher. Il faut, pour le saisir, nous transporter dans un milieu bien différent du nôtre. En France, par exemple, si tout le monde ne désespère pas, comme certains esprits absolus, de concilier la raison et la foi, peu de personnes comprendront cependant qu'une entière liberté philosophique et la hardiesse la moins contenue de l'esprit se puissent allier naturellement au sentiment religieux le plus profond et le plus efficace, et les vues les plus saines à un vrai mysticisme. Conçoit-on Bossuet spinoziste, ou Fénelon faisant bon marché de l'immortalité de l'individu ? Schleiermacher, qu'on peut, sans le surfaire, citer après ces deux noms, en était là. M. Cousin, qui le vit en Allemagne et eut la bonne fortune de l'entretenir, s'en montre étrangement surpris. Par un renversement bizarre des choses ordinaires, ou du moins françaises, c'est le théologien qui fait peur au philosophe, et c'est avec une consternation visible que M. Cousin mentionne « quelques propositions assez claires », énoncées par Schleiermacher « sur la fin de la conversation » et maintenues et développées en dépit de « mille objections ». Cela ne l'empêche pas de rendre, autant qu'il peut, justice à son grand interlocuteur. Il le proclame un philosophe et un écrivain de premier ordre,

Digitized by Google

métaphysicien hardi, moraliste profond, théologien, orateur érudit; et en disant tout cela il ne dit rien de trop, mais un dénombrement n'a jamais été l'équivalent d'un portrait, et M. Cousin n'a pas même tenté de tracer un portrait de Schleiermacher. Il n'a pas saisi, il ne pouvait saisir l'unité de cette figure; son regard a glissé sur la surface sans pénétrer dans l'intérieur. Les mesures qu'il pouvait employer ne s'adaptaient point ici; il lui eût fallu une bien plus longue habitude de l'Allemagne, une intime fréquentation de l'esprit allemand et protestant, dont Schleiermacher a exprimé en traits fins, saillants et profondément individuels quelques-uns des caractères les plus importants et les plus généraux. Jamais, on peut le dire, nature plus originale ne s'est développée dans un milieu plus approprié. Comme tous les hommes qui ont pleinement donné leur mesure et manifesté leur génie, on ne peut le concevoir que dans son temps, dans son pays, et au milieu des circonstances qui ont concouru à son éducation et déterminé sa vie. En France, et même en Angleterre, la direction plus précise du génie national, et les formes plus nettement circonscrites de la pensée et de la vie, eussent empêché le jeu de quelques-unes de ses facultés, et peut-être développé outre mesure certaines autres. L'esprit moderne a conservé en Allemagne quelque chose de libre, de flottant et d'indéfini; il est resté plus voisin de la spontanéité primitive, et comme l'intérieur liquide du globe contient la totalité confuse des éléments disséminés à la surface en formations déterminées, il semble que l'Allemagne ait retenu le principe commun des virtualités de l'esprit moderne.

De là un caractère national moins déterminé, mais des caractères individuels plus variés, et parfois dans le même individu des oppositions qui semblent bizarres mais qu'il faut bien admettre, et la réunion de facultés qu'ailleurs on ne trouve que séparées. On ne peut expliquer autrement les signes contradictoires du génie de Schleiermacher, qui a manifesté tous les contrastes du sentiment humain avec une force et une sincérité égales, sans nul trouble, et toujours en paix et accord avec lui-même. Quant aux circonstances extérieures, elles furent extrêmement favorables. Né en 1769, Schleiermacher appartient à cette époque incomparable qui a si richement doté l'Allemagne de toutes les gloires des lettres et de la pensée. Il fut le contemporain de Gœthe, de Schiller, de Hegel, de Humboldt, et ce fut encore un bonheur que sa naissance et son éducation le destinassent presque inévitablement à la théologie, inséparable dans l'Allemagne protestante de fortes études philosophiques. Ses facultés dialectiques et critiques, et sa

Digitized by Google

puissance de sentiment devaient y trouver également leur satisfaction. Mais il fallait que ce fût la théologie protestante : catholique, il n'eût eu probablement que l'alternative de se révolter contre l'Église ou de s'abîmer dans le mysticisme.

On ne conçoit pas généralement d'une manière assez forte, assez radicale, l'opposition entre le catholicisme et le protestantisme. Il ne saurait être ici question d'établir un parallèle entre les deux directions, pour décerner le prix à l'une d'elles. Cette étude ne doit point tourner en controverse religieuse. Mais il importe à mon sujet de marquer le caractère fondamental de l'esprit protestant, et de montrer l'erreur des hommes bien intentionnés et même des esprits supérieurs, comme Leibnitz, qui ont parfois rêvé la réconciliation des deux Églises au moyen d'un compromis. Un tel compromis serait possible, si la divergence n'existait qu'à la surface, dans les dogmes formulés et acceptés. Mais elle est bien autrement profonde. Le dogme est, dans le protestantisme, une chose accessoire : les réformateurs ni leurs successeurs n'ont jamais réussi à le fixer ; l'esprit l'a toujours emporté sur la lettre, et la matière de la foi est restée abandonnée, non pas au caprice, mais à la sincérité individuelle. Et cependant l'idée du libre examen, par laquelle on croit parfois avoir épuisé celle du protestantisme [1], n'en est qu'une traduction faible, incomplète, et même fausse. Outre que le sérieux exercice du libre examen suppose un état de l'esprit où la majorité des hommes n'est point encore parvenue, il est presque contradictoire d'admettre que la foi individuelle puisse être le résultat d'un choix. Avant d'être un corps de doctrine, la religion, au vrai sens du mot, est un sentiment, c'est-à-dire quelque chose de spontané. On ne rencontre sans doute jamais des hommes tout d'une pièce, vivant uniquement par la spontanéité, ou uniquement par la réflexion ; l'intelligence la plus naïve a encore quelque chose de réfléchi, comme le montrent assez les enfants ; et d'un autre côté, c'est la force et le charme de la nature humaine que jamais la spontanéité ne s'y éteigne complétement. Mais selon que l'une ou l'autre manière d'être domine dans l'esprit, l'homme perçoit et exprime par un autre procédé son rapport avec l'univers, avec les lois générales, avec Dieu. La réflexion le formule en systèmes, le sentiment l'affirme tout d'une pièce, et c'est là la nuance entre la philosophie et la religion, qui embrassent le même objet avec d'autres moyens, et d'un regard diffé-

[1] Comme Boileau dit, par exemple :

Tout protestant fut pape une Bible à la main.

Digitized by Google

rent: plus j'examine ce que je dois admettre, plus je m'éloigne de l'une pour me rapprocher de l'autre. Le libre examen est un état philosophique; ce n'est donc pas à lui qu'on peut ramener ce que le protestantisme contient de vraie vie religieuse.

Cependant la foi protestante, quelles qu'en soient d'ailleurs les formules, procure un indestructible sentiment de liberté, d'affranchissement intime, de souveraine autonomie de la conscience. La grande loi de l'antinomie ne s'est jamais mieux vérifiée qu'ici. C'est en paraissant l'asservir que Luther a affranchi l'homme. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, nous ne possédons ni mérite, ni intelligence, ni vertu; Dieu seul a tout cela; nous sommes des êtres nuls, incapables même d'un effort vers le bien. Dieu seul peut nous transformer, mais il nous transforme effectivement. Tout ce que nous voudrions faire par nous-mêmes n'a aucune valeur : « Le terrible abîme entre Dieu et l'homme » ne pouvant être rempli que par Dieu, toute conciliation, toute » médiation qui part de l'homme est nulle; l'homme a beau faire des » efforts pour son salut, ils sont entièrement inutiles, Dieu seul est le » Sauveur[1]. » La grâce seule opère en nous, mais là justement est l'affranchissement. La réconciliation, la transformation par la grâce et la foi sont un phénomène tout interne; il n'y a point d'intermédiaire entre Dieu et l'âme; réconciliée, l'âme ne peut plus que vivre en Dieu, puisque c'est Dieu qui vit en elle. De là, du premier coup, pour le Moi religieux, une indépendance, une sécurité, une autonomie que le Moi philosophique ne conquiert pas toujours aussi facilement. De là ensuite une abondance inévitable, une variété légitime de manifestations individuelles du sentiment religieux. De là enfin une différence radicale entre les fonctions du prêtre catholique et du pasteur. Le protestantisme ne connaît point le sacerdoce au sens catholique. Le prêtre est l'intermédiaire entre la terre et le ciel, il lie, il délie; il absout, il condamne; il prescrit les œuvres par lesquelles l'homme doit conquérir le salut. Le pasteur n'a aucun pouvoir de ce genre, son unique fonction est d'entretenir la vie religieuse par sa parole et son exemple, mais il n'est pas distingué du reste des fidèles, il vit de la vie de tout le monde, il tient à la terre par tous les liens des hommes, et plus il pourra s'appliquer l'*Homo sum* de Térence, plus il sera dans la vérité de sa mission.

Il était essentiel de marquer ici ce dernier caractère. Il y a dans la vie de Schleiermacher des traits choquants au point de vue catholique,

[1] Feuerbach : l'*Essence de la foi d'après Luther*.

Digitized by Google

indifférents ou louables au point de vue protestant, et c'est surtout sa vie et son cœur qu'il faut chercher dans la correspondance que vient de publier sa famille. Ses idées, son système et le grand rôle qu'il a joué en Allemagne, y tiennent peu de place. Nous pourrons probablement mieux étudier le philosophe et le théologien dans un autre recueil de lettres qui nous est promis. C'est l'homme surtout que je veux faire voir aujourd'hui.

Frédéric-Ernst Schleiermacher naquit le 26 novembre 1768, à Breslau, dans une de ces familles pastorales où le ministère sacré se transmet ordinairement de père en fils. Son père, alors pasteur à Breslau, fut peu après transféré à Anhalt, près de Pleiss. C'est là que s'écoulèrent ses premières années. Je ne dis rien de ses parents qui vont se peindre, ainsi que lui, dans la correspondance même. Sa mère nous apprend bientôt qu'il a le cœur le plus tendre et une très-bonne tête. Elle ajoute qu'il ne faut pas contraindre les enfants à l'étude par le châtiment, qu'il faut au contraire les y attirer par le jeu et par l'émulation. « Il semble, dit-elle avec finesse et naïveté, qu'il » soit dans notre nature de jouer pendant quelque temps, et ceux qui » ne le font pas dans leurs premières années se rattrapent après, et pas » toujours à leur avantage. » On le voit, c'est une mère indulgente et avisée; ce qui plaira peut-être moins, c'est sa piété étroite et sévère : « J'ai déjà bien des fois tremblé pour mes enfants, à cause des opi- » nions pernicieuses, des principes et des mœurs du temps présent. » Le père, que nous allons connaître tout à l'heure, a la même opinion du monde : on voit dès lors les premières influences, la première atmosphère. Comment cette jeune âme n'en aurait-elle pas profondément subi et retenu l'effet? Non pas cependant au point de se livrer tout entière. A côté des racines profondes du sentiment religieux, elle montre déjà des indices précoces de tendances bien différentes. Le sens critique se manifeste par un trait bizarre. De douze à quatorze ans, il est obsédé de doutes invincibles, inexplicables, au sujet de l'authenticité des historiens anciens, qu'il connaît déjà; mais le trouble où cette préoccupation le jette l'affermit dans un désir certainement fomenté par les discours de ses parents. C'est un trait fréquent de l'âme adolescente de se détourner de la vie qui lui sourit, et de chercher le port avant d'avoir connu les orages. D'obscurs pressentiments surgissent, et l'arrêtent à l'entrée des régions agitées qui l'appellent. Cette inquiétude, qui va chez quelques-uns jusqu'au rêve du suicide, se traduisit chez Schleiermacher en profondes aspirations de paix, d'isolement et de certitude tranquille. N'apprenait-il pas de ses parents que

Digitized by Google

les mœurs et les opinions du monde sont « un poison subtil » dont il faut à tout prix se préserver ? Aussi ne proteste-t-il nullement quand son père le conduit, pour terminer son éducation, à l'établissement des frères moraves à Niesky, dans la haute Lusace. Il veut y rester au contraire; il compte n'en plus sortir, et s'il n'est pas reconnu digne d'exercer de plus hautes fonctions, il donnera aux frères le travail de ses mains. Il avait alors quatorze ans. Les premières lettres datées de ce refuge respirent un profond contentement, et dix ans après, il dira encore dans une courte autobiographie : « Là se développa un » ascendant de l'imagination dans les choses religieuses qui, n'eût été » mon sang-froid naturel, m'eût facilement converti en enthousiaste, » mais auquel je dois certainement mainte expérience précieuse. » Mais c'est une fortune réservée aux esprits bornés de conquérir ainsi tout d'abord et sans lutte la paix et une foi définitive. Schleiermacher n'était point de ceux-là. Bientôt l'inquiétude se réveille plus forte, et se manifeste par une fièvre désordonnée de travail et par des doutes significatifs; il s'enfonce, sans trouver de clartés, dans l'irritant mystère de certains dogmes, du péché originel par exemple, des peines éternelles et de la grâce surnaturelle. Ce trouble le suit au séminaire de Barby, université des frères moraves, où il se rend pour étudier la théologie, après avoir terminé à Niesky ses études classiques. Il ne peut se faire au milieu qui l'entoure, ni répondre au diapason de la société morave. Il cherche inutilement « le com- » merce avec Jésus-Christ et les sentiments surnaturels. » Disons aussi qu'avec les poëtes anciens, dont la lecture était permise, quelques livres prohibés de la littérature contemporaine, les poésies de Wieland et le *Werther* de Gœthe, s'étaient glissés dans la bibliothèque du jeune étudiant. La claustration de son esprit lui devint plus insupportable, à mesure qu'elle se prolongeait. Le moindre doute était un crime, toute controverse et toute lecture mondaine interdite aux élèves : « Mes idées s'écartèrent bientôt tellement du système des » frères moraves, que je ne crus pas pouvoir rester plus longtemps en » bonne conscience parmi eux; d'ailleurs l'expression que je leur don- » nais était parvenue à l'oreille de mes supérieurs. » Sa mère était morte, mais un conflit avec l'autorité et les préjugés paternels était inévitable. Schleiermacher ne l'entame pas sans toutes sortes de précautions oratoires : « De toutes les objections et disputes qui s'élèvent maintenant touchant l'exégèse et la dogmatique, nous n'apprenons rien, excepté ce que nous en pouvons trouver dans les journaux; on n'en parle pas suffisamment dans nos cours, et cependant un théolo-

Digitized by Google

gien qui commence ne se peut dispenser de les connaître. Ces précautions font naître en quelques âmes le soupçon que certaines objections des modernes sont acceptables ou difficiles à réfuter, puisqu'on a tant peur de nous les présenter. *Moi je ne pense pas ainsi,* et ce petit déplaisir n'apporte pas encore un grand trouble dans mon repos. » A quoi le père répond : « Évite cet arbre de la science et ses dangereuses séductions. J'ai lu presque toutes les réfutations de l'incrédulité, elles ne m'ont pas convaincu; et j'ai acquis la certitude que la foi est un don gratuit de Dieu, une pure œuvre de miséricorde. » Schleiermacher n'ose pas continuer la correspondance; il se tait, se tourmente, jusqu'à ce qu'enfin, n'ayant plus la force de se contenir, il éclate franchement :

« Vous avez cru m'avoir tranquillisé, et pendant six mois j'ai gardé un silence inexcusable, parce que je ne pouvais prendre sur moi de dissiper votre erreur. La foi, avez-vous dit, est un don gratuit de la Divinité. O mon bon père, si vous croyez que sans cette foi il n'y a pas de bonheur dans l'autre vie, pas de repos dans celle-ci, oh! priez Dieu qu'il me la donne, car moi je l'ai perdue. Je ne puis pas croire que celui-là soit le Dieu éternel qui s'est appelé lui-même le Fils de l'Homme; je ne puis pas croire que Dieu, qui a évidemment créé les hommes pour l'effort et non pour la perfection, veuille les punir éternellement de n'être pas devenus parfaits. Je vous en prie, envoyez-moi vos plus forts motifs, vos plus concluantes raisons de croire; mais, à parler franchement, je ne crois pas qu'elles me persuadent en ce moment. » Il écrit « avec des larmes » et il s'efforcera d'ailleurs toujours d'être un homme honnête et utile, « ce qui est cependant l'essentiel ». Le père ne l'entend pas ainsi : « O fils insensé, qui donc a jeté un charme sur toi, que tu ne suives plus la vérité, toi à qui Jésus-Christ était peint devant les yeux sous les couleurs les plus vives, et qui maintenant le crucifies. O mon fils, mon fils, quels soupirs tu arraches à mon âme! et si les morts donnent quelque attention à ce que nous faisons, que tu dois cruellement troubler le repos de ta mère, puisque celle même qui la remplace pleure sur toi avec moi[1]! » Cependant, le père sent qu'il ne peut retenir de force l'âme qui lui échappe, et l'idée de la contrainte ne lui vient même pas un seul instant. Il souscrit, bien malgré lui sans doute, mais il souscrit à ce que veut son fils : « Et maintenant, mon fils que je serre en pleurant » contre mon cœur oppressé, je t'abandonne avec déchirement, mais

[1] Le père s'était remarié.

Digitized by Google

» il faut que je t'abandonne, puisque tu n'adores plus le Dieu de ton » père, puisque tu ne te prosternes plus devant le même autel; mais » encore une fois, mon fils, avant de nous séparer, dis-moi ce que t'a » fait ce pauvre, doux et humble Jésus, que tu renonces à sa force et » à sa paix divine? N'étais-tu pas heureux avec lui quand tu versais » dans son sein tes douleurs et les larmes de ton cœur? Pourquoi » veux-tu le quitter? N'a-t-il pas fait entendre des paroles de vie? » Après cette explosion de foi si vive et si tendre, le vieil orthodoxe luthérien permet à son fils de se rendre à l'université de Halle. C'était ce qu'avait demandé le jeune sceptique, moins sceptique cependant que ne le croyait son père : « Parce que j'ai des doutes sur le dogme de la rédemption et sur la divinité du Christ, vous croyez que je nie Dieu! Et mes doutes sont nés si naturellement de ma situation! Comment croire sur parole qu'il n'y a rien, absolument rien de fondé dans les objections de nos théologiens, basés, dit-on, sur la critique, l'exégèse et la théologie? Comment ne pas réfléchir là-dessus? Ce que vous répondez à mes doutes sur la divinité du Christ ne m'a pas convaincu. » A Halle il pourra voir et se convaincre par lui-même, et connaître enfin, grâce à la liberté de la théologie protestante, ces fameuses objections dont il a entendu parler. Si la foi ne revient pas, il quittera la théologie pour se vouer à l'enseignement. Il s'apprête donc à partir de Barby, les frères moraves ne songeant pas plus que son père à lui contester son droit à la liberté, et il dresse le modeste budget de sa nouvelle existence, bien modeste, car la maison paternelle n'est riche que d'une belle guirlande d'enfants. Il lui faudra bien vingt-quatre florins par an pour le loyer et le service, quarante florins par an pour le dîner, et quarante-huit pour le déjeuner et le souper, en tout cent douze florins. C'est beaucoup, mais, comme les étudiants pauvres, il donnera des leçons.

Le voilà donc à l'Université. Il y est arrivé « timide et sentant encore » le poids de la longue oppression qui avait pesé sur lui. » Il se plonge dans le travail avec ardeur, mais sans grande méthode, et, parmi tant d'attraits nouveaux offerts à son esprit, les cours théologiques proprement dits sont précisément ceux qui le séduisent le moins. L'histoire de la philosophie l'attire davantage. « Il est, dit un compagnon de ces années d'études, très-négligé dans ses dehors et a toutes les allures d'un homme concentré en lui-même; il est content de peu, mais prêt à tout sacrifier, même le strict nécessaire, en société et à ses amis. Très-appliqué, mais uniquement par boutade, et peu assidu aux cours qu'il paraît mépriser, cherchant volontiers l'isolement; froid et fier à

l'égard de ceux que l'âge, le rang ou la fortune mettent au-dessus de lui, surtout envers ses supérieurs et professeurs. » Son père, revenu de son premier courroux, ne renonce pas à agir sur lui, et cherche toujours à le ramener. Lui envoyant une brochure dont il espère beaucoup, il écrit : « Si après cela une curiosité funeste te pousse néanmoins à entendre l'exégèse des modernes, contraire à toute foi et même au simple bon sens, je ne t'en détourne pas, attendu que je te permets l'entier usage de ta liberté; mais je te prie et t'adjure de toutes les forces de mon cœur paternel de ne pas le faire, comme je t'adjure d'éviter le commerce des méchants et de ne pas avoir une confiance trop absolue en toi-même. »

Plus tard, il lui recommande la lecture de Kant, de la philosophie duquel il ne paraît pas s'être rendu un compte bien exact, et même de Lessing; puis il raconte les phases qu'il a lui-même traversées avant d'arriver à la foi parfaite : « J'ai prêché au moins pendant douze ans en véritable incrédule; j'étais pleinement convaincu que Jésus-Christ s'était, dans ses discours, accommodé aux idées et même aux préjugés des Juifs; mais cette conviction me conduisit à penser qu'il me fallait avoir moi-même la même réserve vis-à-vis des croyances populaires; jamais je ne me suis permis de combattre l'article de la divinité de Jésus-Christ et de la réconciliation par la mort du Sauveur, parce que je savais, par l'histoire de l'Église et par ma propre expérience sur les hommes, que cette doctrine a consolé et régénéré des millions d'âmes. » Il l'exhorte à faire de même, car le moment est venu où le fils va se produire dans la chaire : ses études sont terminées, et bien que ses convictions ne soient pas entières, ni surtout la foi de son enfance rétablie, il se laisse aller à suivre la carrière théologique, peut-être par l'entraînement des circonstances, peut-être aussi parce qu'il a déjà commencé de chercher et de trouver le vrai principe de la foi dans le pur sentiment religieux, en dehors de toutes chicanes dogmatiques. Il n'est plus à Halle, et, toujours comme les étudiants pauvres, en attendant une cure, il a accepté un poste de gouverneur. Le hasard l'a bien servi; il trouve dans la maison de Dohna, une des plus illustres familles de l'aristocratie prussienne, des amitiés précieuses qui le suivront toute sa vie, et la première, la plus discrète et la plus voilée de ces influences féminines auxquelles nous verrons toujours son âme si prompte à s'ouvrir : « Il y a, dit-il, beaucoup » de choses dans ma nature que les hommes ne comprennent pas. »

C'est dans la tranquille solitude du château de Dohna qu'il passa les trois années les plus dramatiques du siècle, le commencement de la

Digitized by Google

révolution française. Il suivit ces grands événements avec l'intérêt qu'ils excitaient partout en Europe, et avec un sentiment de justice rigoureuse, dont le passage suivant, relatif à la mort de Louis XVI, peut donner une idée : « Quand je dis aux uns que nulle politique au monde n'autorise un assassinat, et qu'il est infâme de tuer un homme sans preuves, ils ne veulent entendre à rien ; et quand je dis aux autres que, la peine de mort supposée légitimement encourue, le sacre du roi ne peut faire obstacle à sa condamnation, ils se signent et m'accusent d'insensibilité. »

Nous venons de voir qu'il était fier, surtout envers ses supérieurs. Le comte de Dohna, de son côté, paraît ne pas avoir eu un médiocre sentiment de son rang. Le grand seigneur et le gouverneur se séparèrent dans les meilleurs termes pour un mot sur lequel aucun d'eux ne voulut revenir : « La parole d'un noble et d'un militaire, dit Schleiermacher, ne se retire pas aisément », et lui-même ne fit rien pour qu'elle fût retirée. En automne 1793, nous le trouvons à Berlin, professeur à une école normale pour les instituteurs, et six mois après prédicateur suppléant à Landsberg, où il resta jusqu'en 1796. Les lettres de cette période sont rares et peu importantes. Les rapports entre le père et le fils sont complétement rétablis ; il semble même que le père ait été touché par un souffle de libre pensée. On ne le voit pas sans un certain étonnement demander le sentiment de son fils sur la *Critique de toutes les révélations* de Fichte, et ne pas trop s'indigner si Kant trouve à la résurrection, telle que la raconte le Nouveau Testament, un caractère trop matériel. Il est vrai qu'il se demande ce que peut être une résurrection spirituelle. S'il recommande à son fils de ne pas acheter trop de livres, ce n'est pas pour le dissuader de la lecture, c'est parce que la passion des livres l'a jeté lui-même dans une gêne pécuniaire dont il ne voit pas la fin. « Mais, dit-il, nous laissons notre Père dans les cieux soigner pour l'avenir. » L'unique héritage que recueillit son fils fut celui de lourdes et nombreuses obligations de famille, qui furent toujours scrupuleusement remplies.

En 1796, Schleiermacher fut rappelé comme prédicateur à Berlin, et il y resta cette fois jusqu'en 1802. Ce séjour est la période, non pas la plus féconde, mais la plus intéressante de sa vie : c'est là que son esprit achève de se former, dans un milieu brillant, agité, dangereux aussi, et qui l'eût facilement perdu, si la nature l'eût moins finement et moins vigoureusement trempé. Les lettres et le monde formaient alors à Berlin un spectacle séduisant, mais un peu singulier ; le grand foyer littéraire était ailleurs, à Weimar ; la philosophie était à Kœnigsberg

Digitized by Google

avec Kant, à Iéna avec Fichte. Berlin fut le rendez-vous des raffinés en tout genre. Ne pouvant avoir la vraie originalité, on chercha l'exagération, la subtilité, la bizarrerie de la forme et du sentiment, et on aboutit à ce mélange factice d'esprit pointu et de sentimentalité malsaine qui fut, sous de brillants dehors, le véritable fond du romantisme allemand. L'esprit un peu subtil de Schleiermacher le porta de ce côté, et les préférences littéraires qu'il a manifestées jusqu'à la fin de sa vie montrent bien l'écueil où il pouvait sombrer. C'est toujours de mauvais gré qu'il rendra justice à Gœthe et à Schiller; Kant, Fichte, et plus tard Hegel, ne seront point ses hommes; il leur préférera Schelling, et ce qu'il y a de féminin dans sa nature se laissera toujours prendre au charme maladif de Novalis aussi bien qu'aux raffinements de Tieck. Il lui arrivera, par exemple, de dire : « Tieck sera pour la littérature allemande ce que ne peuvent être ni Gœthe ni Schiller, ni Jean-Paul. » Comment se préserva-t-il des extravagances qui marquèrent la fin de l'école romantique? Par le jeu des qualités contraires qui se faisaient équilibre en lui, et par la solidité de son éducation morale; mais, au début, on ne peut se dissimuler qu'il ne soit complétement fasciné. C'est dans les lettres à sa sœur, confiée comme lui autrefois aux frères moraves, et restée parmi eux, qu'on trouve principalement l'histoire de sa vie à cette époque, mais une histoire un peu atténuée. Il n'y eut jamais d'homme plus sincère, mais la nature multiple de son esprit, la variété de ses facultés sympathiques, produisirent souvent une sorte d'accommodation involontaire. Il avait la puissance de sentir de plusieurs manières, et quand il écrivait à sa sœur, il se mettait spontanément à son diapason. Nous perdons ainsi mainte intéressante hardiesse. Le personnage qui domine dans cette partie de sa correspondance, surtout au début, c'est Frédéric Schlegel, « jeune homme de vingt-cinq ans, de connaissances si étendues qu'elles paraissent miraculeuses, très-supérieur à tous à Berlin, où il y a cependant tant d'esprit et de talent, et qui est d'une nature, d'une franchise et d'une juvénilité presque inconcevables avec sa science et son esprit. » Dans une autre lettre, nous apprenons qu'il s'est formé entre eux un vrai mariage « où Schlegel est l'homme et Schleiermacher la femme. » Schleiermacher le considère comme très-supérieur à lui-même; il n'en veut parler qu'avec respect; « ses connaissances sont rangées systématiquement et ses travaux coordonnés en un vaste plan; sa pénétration est miraculeuse. » Mais déjà l'obsession première a disparu en partie, et l'esprit critique commence à reprendre son droit. Schlegel est soupçonneux et a des antipathies,

Digitized by Google

« son caractère n'est pas encore assez rassis et facile à gouverner. Il n'a pas le sentiment délicat et fin des aimables riens de la vie; ce qui est simplement doux et beau ne l'attache pas beaucoup, parce que lui-même est ardent et violent. » Plus tard, les remarques deviennent plus sévères sans que l'engouement disparaisse : « Schlegel est emporté par une sensualité orageuse qui pousse parfois sa légèreté jusqu'aux limites du mal; mais tous ces défauts ne sont que des accidents, le fond de son esprit est quelque chose de grand, de rare et de vraiment beau; c'est une grande nature morale, un homme qui porte le monde entier avec amour dans son cœur, et qui, s'il pèche parfois contre la lettre, ne pèche jamais contre l'esprit. » Guillaume Schlegel se montre aussi à Berlin : « Il est très-fin, très-élégant, a beaucoup de connaissances et tout autant d'esprit, mais manque de la profondeur de son frère. » Frédéric Schlegel et Schleiermacher se complètent, « et tout ira bien si la violence et l'impatience de Frédéric ne se mettent en travers; » mais il lui parlera : « cela ne peut pas durer ainsi. » Plus tard, il prévoit la possibilité d'une brouille, mais « il l'aimera toujours. » Plus tard encore, il dit de Schlegel à un nouvel ami, le jeune pasteur Ehrenfried de Willich : « Il y a une grande égalité dans les résultats de notre pensée, dans les vues historiques et scientifiques, une union fraternelle, un vif intérêt réciproque, nul secret dans la vie; mais sa manière toute différente de sentir, sa violence, son irascibilité, ses soupçons profondément enracinés font que je ne puis l'aborder avec la franchise à laquelle j'aspire, et qu'il faut lui dire les choses autrement que je ne me les dis à moi-même. » Là devait être l'écueil de cette amitié qui exerça pendant quelque temps un si complet empire sur Schleiermacher, qui eût pu lui être fatale, mais dont en somme nous ne devons pas nous plaindre, car ce fut Schlegel qui décida Schleiermacher à écrire, et qui triompha de sa modestie et d'une répugnance presque invincible : « Parfois je me persuade qu'on peut édifier et élever le monde par des livres, mais ce n'est pas vrai; c'est une fatigue sans vie, sans utilité. Prêcher est mieux, mais encore assez peu de chose dans la routine actuelle. » Quand il se résout enfin à devenir auteur, c'est l'idée d'un roman qui le séduit d'abord, « d'un roman où il mettra toutes ses idées religieuses sur l'amour, le mariage et l'amitié, et tout ce qu'il croit comprendre de l'homme et de la vie humaine », mais pour lequel il estime qu'il lui faudra encore une expérience de dix ans. Ce roman n'a pas été écrit; mais nous devons aux suggestions de Schlegel la magnifique traduction de Platon, qu'ils voulaient entreprendre en commun, et que l'inconsistance de Schlegel finit par aban-

Digitized by Google

donner complétement à Schleiermacher. Nous devons encore à la même influence ce beau livre : *les Discours sur la religion,* point de départ d'une révolution dans la théologie aussi bien que dans la vie religieuse. Tout le système de Schleiermacher s'y produit avec la hardiesse du premier jet. La religion — telle est l'idée fondamentale — ne consiste essentiellement ni dans les idées ni dans les œuvres : elle est quelque chose d'antérieur, de spontané, le pur sentiment humain. Schleiermacher procède ici de Jacobi aussi bien que des romantiques, en même temps qu'il touche au fond même du protestantisme; mais tandis que les romantiques, exclusivement épris du sentiment, du cœur, de la spontanéité, de l'instinct, ne voulaient plus entendre parler ni de réflexion ni de raison, Schleiermacher sait faire la part de toutes les manières d'être de l'esprit, et précisément parce qu'il croit avoir trouvé la source inviolable et profonde de la foi, il ne fait aucune difficulté de laisser pleine carrière à la critique, et d'abandonner sans réserve à la science l'examen des manifestations historiques du principe religieux. La suite a montré le côté faible de ces vues. Il est toujours faux et artificiel de vouloir disséquer l'esprit, et de limiter ses facultés et leurs domaines, et c'est justement notre imperfection que nous ayons besoin de l'analyse pour connaître, et qu'ici l'analyse nous trompe forcément. L'esprit est indivisible, et tout entier dans chacune de ses manifestations. Schleiermacher était, à volonté et selon les circonstances, spontané ou réfléchi; il vivait à la fois par la science et par la foi; mais tous les esprits ne sont pas aussi souples ni aussi complexes, et la réflexion est généralement en raison inverse de la spontanéité. En somme, ses idées religieuses n'expriment que ce qu'il est donné à tout le monde d'exprimer, sa propre nature, ni plus ni moins, et non la vérité absolue, que nul homme ne peut donner, ni même une manière générale de sentir. Mais au moment où elles se produisirent, elles répondaient à une aspiration générale, à un profond besoin de l'âme, aussi fatiguée d'un rationalisme creux que des anciennes formules orthodoxes. De là leur succès et leur action, qui fut profonde et durable, et qui l'eût peut-être été davantage sans les disciples qui les ont altérées et dénaturées rien qu'en les ressassant. Le sentiment périt dès qu'on veut le réduire en formules. Si on se fût rappelé cette vérité fort simple, la théologie allemande compterait quelques dogmatiques de moins.

La composition des *Discours sur la religion* fut plus laborieuse que la lecture ne le fait supposer. La réflexion qui suit frappera plus d'un écrivain par sa justesse : « Pourquoi les commencements sont-ils toujours

Digitized by Google

si durs? C'est comme si les idées suivaient la loi de la pesanteur; les plus lourdes se réunissent au milieu, et les plus légères se perdent insensiblement dans le vague des données générales, de sorte qu'on cherche en vain les limites de la sphère d'attraction, et qu'il faut à la fin circonscrire arbitrairement le cercle. Les conclusions sont plus faciles ». Ce n'est pas à sa sœur qu'il écrit cela; auprès d'elle il ne s'avouera que plus tard l'auteur des *Discours*. Nous rencontrons ici des figures nouvelles et peut-être inattendues. Quelques familles juives tenaient alors une assez grande place dans le monde berlinois : « Ce sont les seules de la bourgeoisie qui fassent une maison, et grâce à leurs relations avec tous les pays, on y rencontre des étrangers de toutes conditions; les maris sont trop absorbés par leurs affaires, mais les femmes sont très-bien élevées, savent parler de tout et se distinguent toujours par quelque science ou quelque talent. » Parmi elles se trouvaient la fille de Moïse Mendelssohn, qui avait épousé le libraire Veit, et Henriette Herz, la femme d'un médecin renommé, à laquelle le témoignage unanime des contemporains décerne le triple prix de la beauté, de la science et de l'esprit. C'est à elle que Schleiermacher s'adresse plus haut. Il s'était promptement formé entre elle et lui la plus intime des liaisons purement intellectuelles. Bien qu'il lui arrive une fois de dire : « La Herz et moi, voilà qui eût fait un mariage capital! » il ne paraît pas que son cœur ait jamais suivi son esprit au Thiergarten où elle demeurait. « C'est, écrit-il à sa sœur, une très-étroite amitié où il n'est question ni d'hommes ni de femmes. Elle ne m'a jamais produit un effet qui eût troublé mon repos, et quiconque sait lire dans l'intérieur voit tout de suite en elle un être complétement dénué de passion; son extérieur ne me séduit pas non plus, bien qu'elle soit incontestablement très-belle, et sa stature majestueuse est tellement le contraire de la mienne, que si nous étions libres, si nous pouvions nous aimer et nous épouser, je verrais là quelque chose de ridicule et d'absurde, dont les plus fortes raisons pourraient seules me déterminer à ne pas tenir compte. J'y passe au moins une journée entière par semaine, ce qui me serait possible avec peu d'hommes. Elle a commencé et elle continue de m'enseigner l'italien; nous lisons Shakspeare ensemble; nous nous occupons de physique; je lui passe un peu de mes connaissances en histoire naturelle; nous lisons quelques pages d'un bon livre allemand; entre temps, nous allons nous promener aux belles heures, et nous parlons dans l'intimité de nos cœurs des choses les plus importantes. » Plus tard il lui enseigne le grec, il enseigne aussi « toutes sortes de choses » à la sœur cadette : « Il me

Digitized by Google

semble que c'est le premier devoir de tout homme d'élever les autres, vieux ou jeunes, ses propres enfants ou ceux d'autrui. Je suis encore loin de le remplir suffisamment, et comme je ne sais ce que peut me réserver l'avenir, je ne néglige aucune occasion. » A sa sœur, dont les scrupules religieux s'effrayent de cette liaison avec une israélite, il répond : « Je te croyais convaincue comme moi que lorsqu'il s'agit d'amitié, et qu'on a trouvé une âme parente de la sienne, on ne doit pas se laisser arrêter par des considérations de ce genre; d'ailleurs d'autres ecclésiastiques y vont également. » En général, il estime « qu'il est dans la nature de ses fonctions de mépriser les apparences, chaque fois qu'il y a des motifs suffisants. » Aussi jouit-il de tous les plaisirs décents avec une honnête liberté. Il dîne chez l'acteur Iffland, et va souvent au théâtre pour entendre de la musique. Les concerts sont trop chers, et puis il n'aime pas cette exécution fragmentaire. Heureuse vie en somme, quoique souvent embarrassée par la gêne résultant d'un poste insuffisant! Les remontrances rigoristes de quelques collègues ou supérieurs lui faisaient peu de chagrin; nulle autorité humaine ne l'eût empêché de faire en toute franchise ce que sa conscience trouvait bon ou simplement indifférent. L'aventure de madame Veit et de Frédéric Schlegel le contrista davantage. Madame Veit avait quitté le domicile conjugal et s'était réfugiée à Iéna chez Guillaume Schlegel, où Frédéric était allé la rejoindre; Guillaume était lui-même séparé de sa femme, ce qui, pour le monde, augmentait encore le scandale. Schleiermacher déplore « ces complications nées de la contradiction entre les lois et les mœurs. Ils souffrent, ajoute-t-il, parce qu'ils ont agi avec plus de simplicité et de franchise que le monde n'en voit d'ordinaire. » On comprend qu'il n'était pas hostile au divorce. L'Eglise protestante ne le condamne pas, et son propre cœur n'était plus désintéressé dans la question. Une autre femme, Éléonore de Grunow, avait touché la fibre qui jusque-là n'avait pas vibré. Nous ne connaissons que son nom, nous n'apprenons rien des malheurs domestiques auxquels Schleiermacher fait de fréquentes allusions; nous savons seulement qu'elle était mariée, qu'elle fit naître et partagea une passion violente et profonde, et que Schleiermacher l'eût épousée, si elle eût pu se résoudre à rompre ses premiers liens. L'irrémédiable douleur, les luttes pénibles qui naissaient d'une telle situation l'éloignèrent de Berlin sans l'affranchir de son amour. Il accepta en 1802 la cure de Stolpe, et c'est là que commence la correspondance avec Éléonore.

Il ne faut pas chercher dans ces lettres les éclats de la passion; ce

Digitized by Google

n'est qu'au déchirement de la rupture qu'on entrevoit un moment la flamme secrète. Jusque-là, on trouve l'expression d'une inclination calme et réfléchie, ou des pensées étrangères à leur liaison : « Qui vous avait comprise avant moi? Vous étiez comme un aimant tout entouré de limaille, parce qu'il n'avait pas trouvé d'armature solide, et qui dès lors, si on lui en présente une, ne la saisit pas tout de suite, et ne peut que la sentir confusément. Il faut d'abord qu'une main secourable le débarrasse de son enveloppe de poussière. Le jour où je me dis : On peut faire quelque chose de cette femme, je n'avais pas encore trouvé votre nature intime; je n'avais deviné que votre intelligence, et vous savez que l'intelligence seule ne m'attire pas beaucoup. » Dans une autre lettre, il revient à cette dernière idée : « Les hommes négligent habituellement de peupler le ciel, c'est-à-dire le sentiment d'où doivent sortir l'amour et le ciel. Rien de plus misérable que de comprendre un livre avec l'intelligence seule : c'est alors le lecteur ou le livre qui ne vaut rien. Quand on comprend par le sentiment, on acquiert bien vite l'autre manière de comprendre, ou bien l'on sait s'en passer. Quoi de plus beau que le libre jeu des plus profonds sentiments où vous vous abandonnez quand vous m'écrivez! Jouissez bien de cette richesse qui est maintenant en vous; elle ressemble à ce moment d'une grande symphonie où l'ignorant ne croit saisir que des sons discordants, mais où tout est harmonie, une harmonie qui résonne longtemps encore pour celui qui l'a saisie tout entière. » Il est peut-être permis de se former par là quelque idée des lettres d'Éléonore. Voici un passage sur le manque de sentiment chez les enfants : « Ce défaut ne m'inquiète pas beaucoup, précisément parce que je tiens le sentiment vrai pour la meilleure partie de l'homme. Le sentiment n'est, à mon avis, autre chose que l'incessante et toute-puissante activité de certaines idées. Ces idées, les enfants ne peuvent les avoir, et ce qu'on appelle sentiment chez eux ne peut être que la manifestation de l'instinct. L'entendement et l'entêtement, voilà pour moi les précurseurs de la raison et de l'indépendance, et le sentiment viendra, pourvu qu'on n'étouffe pas l'âme. » Plus loin, il entretient Éléonore de ses travaux, de ses projets. Il travaille à sa *Critique des systèmes de morale;* il lit à cet effet Fichte et Spinoza; il voudrait aussi lire Helvétius, mais il ne peut se le procurer. Ce qu'il apprécie le plus dans les idées de Spinoza, c'est la vie intérieure, et dans Fichte, que décidément il n'aime pas beaucoup, une certaine perfection extérieure, « qui ne permet pas que le lecteur s'affaisse jamais complétement. » Platon et Spinoza ont toutes ses préférences, et l'on trouve dans une lettre de cette date, à

Digitized by Google

Henriette Herz, une image à la fois enjouée et mélancolique des séductions que le panthéisme exerçait sur lui. Il s'agit des bains en plein air, « au milieu de la libre nature, de la vie organique et sous le ciel bleu : On arrive à un sentiment républicain du rapport des hommes avec les phénomènes naturels. Le séjour dans l'eau a quelque chose de très-majestueux, surtout quand je pense que celle où je me plonge va dans peu d'heures se confondre avec la mer. La mer elle-même serait encore bien plus vivante, et j'ai grand désir d'entreprendre une fois une excursion à Stolpemünde. Se jeter à l'eau est certainement le suicide le plus poétique; seulement, il ne faut pas choisir un ruisseau, mais la mer ou un grand fleuve, et puis il ne faut pas se débattre une fois qu'on est dedans, ce qui est misérable. »

Nous touchons à la rupture avec Éléonore, et voici déjà un incident de fâcheux augure : « Vous me demandez de ne plus vous adresser mes lettres chez vous, et, vous le voyez, j'obéis provisoirement, mais je ne me sens pas à l'aise. Vous connaissez mes principes, ma chère amie, et vous ne m'avez jamais demandé d'y contrevenir. Si le désir que vous exprimez vient d'une promesse obtenue de vous par prière ou par menace, ce serait tout à fait contraire à mes principes de vous écrire par une voie détournée. Vous savez combien, du temps où nous nous voyions en public, j'aimais à vous voir aussi seule, et combien ces entrevues me semblaient nécessaires dans notre vie. Mais vous vous rappelez aussi combien nous nous étions promis de ne jamais chercher à nous voir en secret, dès que notre commerce public se trouverait entravé. Le cas ne me paraît pas différent pour les lettres, et je croirais manquer à la délicatesse en exigeant de qui que ce soit de vous remettre des lettres en secret, s'il devait s'apercevoir que je ne vous écris plus ouvertement. Si la chose est ainsi, et vous me direz certainement là-dessus la pure vérité, je crains que ce ne soient les dernières lignes que vous verrez de ma main. Si vous étiez en bonne santé, j'affirmerais qu'en aucun cas vous ne vous seriez laissé arracher une telle promesse; il n'en est que moins généreux d'avoir exigé de vous quelque chose de pareil, même dans la forme la plus douce. — S'il en est autrement, et si ce n'est qu'une précaution de votre part, je vous prie instamment de la considérer encore une fois du point de vue que je vous indique, avant de la confirmer. Réfléchissez que ce serait la fin presque absolue de nos rapports. Je parlerai au monde sur les objets qui vous intéressent spécialement. Ou bien vous défendra-t-on aussi de lire mes écrits! » L'incident s'explique, et Schleiermacher dit dans la lettre suivante, « qu'il n'avait pu se figurer la chose comme elle était réelle-

Digitized by Google

ment; » mais peu après nous trouvons une lettre à Henriette Herz, qui annonce le dénoûment : « Elle a renoncé à moi; elle a fait comme tu pensais, et comme je ne pouvais m'y attendre d'après toutes ses paroles. Je suis heureux d'avoir écrit, dans la première résignation, cette lettre que tu lui remettras. Maintenant je ne suis plus ainsi. Hier soir, tout déshabillé, au moment de me mettre au lit, je suis resté deux heures accoudé sur la table. Alors toute l'amertume de la chose me saisit.... Elle sent déjà que cela lui coûte la vie, et elle mourra bientôt. Je désire que ce soit avant moi, car si elle apprenait ma mort, ce serait un nouveau repentir pour elle. Qu'elle se dépêche, car la douleur ne tardera pas à m'empoisonner. Je n'ai encore que peu pensé à moi, mais alors j'ai un frisson terrible. Ici le sol me brûle la plante des pieds, et puis j'ai horreur de la vie désolée, impie envers Dieu et les hommes, d'un célibataire. Je voudrais aller à Berlin, j'y pourrais mener au moins la triste vie de savant, bien triste si l'amour y manque, si nul être aimant ne s'agite parmi les livres et les papiers. Si elle ne t'évite pas, si elle te cherche, chère Henriette, aussi vrai que tu m'aimes, ouvre-lui ton cœur, qu'elle y verse sa douleur, et ne la punis pas du malheur où elle a plongé ton ami. Bien chère Henriette, quand nous serons sur le rocher, au bord de la mer, tu auras un malheureux auprès de toi, auquel tout est indifférent, sauf toi et quelques autres cœurs humains.— Je ne puis plus, je fonds en larmes; sois ma consolation et mon appui, soutiens-moi tant que tu pourras, si dures que viennent les choses. » Ailleurs il dit : « Ma vie est déchirée, détruite, anéantie. » Et dans toutes les lettres de cette époque il parle beaucoup de la mort, et l'appelle. Le jour où son médecin croit découvrir chez lui un commencement de phthisie, il se dit heureux : « Mourir vaut mieux que se survivre. » Mais il n'était point phthisique, et, loin de se survivre, il va, au sortir de cette orageuse épreuve, entrer dans une vie nouvelle, paisible et bénie. La douleur a trempé son âme, et le cœur s'est épuré au feu de la passion. Ce moment partage sa vie en deux périodes, l'une d'épreuves et de combats, l'autre de sérénité tranquille et d'action féconde.

Le théâtre va changer aussi bien que les acteurs et les événements. Le modeste pasteur de Stolpe est maintenant professeur et prédicateur à l'université de Halle, et bientôt il sera appelé à celle de Berlin. Frédéric Schlegel n'est plus rien dans sa vie, et de toutes ses amitiés de la période romantique, une seule subsiste pour faire la transition entre les deux époques, et accompagner ensuite sa vie jusqu'à la fin. Henriette Herz reste la confidente de son âme, et comme il dit quelque

Digitized by Google

part, « la substance avec laquelle il se reconnaît le plus d'affinité d'esprit. » Les premières lettres qu'il lui adresse de Halle roulent sur Gœthe, qui était venu y passer une quinzaine de jours. Il l'a vu pour la première fois à un grand dîner chez F. A. Wolf, et l'a trouvé très-amical, « mais parlant trop de Gall et de son système ». Puis il va lui rendre visite chez lui : Gœthe, étendu sur son lit et lisant, quand on annonce Schleiermacher, se lève en disant : « Eh! c'est un noble ami, allons-y tout de suite. » Schleiermacher subit le charme puissant du poëte, mais en quelque sorte malgré lui; ses préventions subsistent, et c'est d'assez mauvaise grâce qu'il lui rend un magnifique hommage: « Il est plein de Gall et de Schiller, et cela frappe tout le monde. On le dit changé à son désavantage, mais ses œuvres n'en sont pas moins encore quelque chose de divin, et lui-même est une des plus nobles et des plus aimables figures qu'on puisse voir ». Les choses vont mieux encore dans une troisième entrevue: « Gœthe n'est pas tant pour Gall, que cela pourrait nous séparer ». A la même époque, on voit paraître dans la correspondance Louis Bœrne, alors étudiant. Henriette Herz l'avait recommandé à Schleiermacher, mais celui-ci n'augurait pas grand bien de lui : « Comment s'intéresser à un homme qui ne prend aucun intérêt à lui-même? Il ne sait rien commencer, perd son temps, se détruit par le paresse, et voit tout cela avec la plus parfaite tranquillité, disant toujours que, s'il faisait autre chose, cela ne vaudrait pas mieux. Comment agir sur un homme qui anéantit ainsi sa volonté par le raisonnement? Je ne sais s'il périra : beaucoup de natures se sauvent de cet état, mais tant qu'il dure il n'y a rien à faire. Homme intéressant si tu veux, mais je ne crois pas qu'il arrive à quelque chose. »

Encore une fois, il est question d'Éléonore; il l'a retrouvée, elle lui appartiendra bientôt; elle habitera sous son toit, et « alors un tout autre souffle viendra animer son enseignement. » Puis aussitôt après, nouvelle et définitive rupture: « Je ne sais si quelqu'un peut se figurer mon état, c'est le plus profond, le plus immense malheur. L'unité de má vie est brisée, et je ne sais si je pourrai en faire quelque chose. J'étouffe ma douleur sous le travail, mais je ne puis la tuer; et quand accablé, le soir, je cherche le lit, elle n'a pas sommeil.... » Déjà cependant, même avant cette dernière lueur, Schleiermacher connaissait celle qui devait un peu plus tard remplacer Éléonore et devenir sa femme; mais il lui était impossible de deviner l'avenir Le jeune pasteur Ehrenfried de Willich, que j'ai nommé plus haut parmi les amis de Schleiermacher, avait communiqué à sa jeune femme, Henriette de Mühlenfels, l'admiration passionnée qu'il ressen-

Digitized by Google

tait pour l'auteur des *Discours sur la religion*, et Schleiermacher portait à ces deux âmes naïves et enthousiastes une amitié vraiment paternelle, dans la plus haute et la plus tendre acception du mot. C'est à sa correspondance avec Henriette, où se développera toute la gamme des sentiments affectueux, que je vais m'attacher de préférence : « Si vous saviez, commence Henriette, comme vous m'avez élevée, édifiée, précieux ami! Je sens bien profondément combien je vous suis redevable, je conserverai tout, et vous comprendrai de mieux en mieux, ressentant avec une vive joie combien je vous suis voisine ». Elle l'appelle « mon père », et promet de conserver très-précieusement un bouquet et un bonbon qu'il lui a donnés : « Ah! je voudrais bien vous dire combien notre vie est belle et heureuse, et je ne le puis. Si vous voyiez votre fille maintenant, vous retrouveriez l'ancienne en elle, mais régénéré tout son être, et dans toute sa vie l'expression de la joie intérieure et le sentiment du bonheur suprême. — C'est ainsi du moins que me trouvent ceux qui m'entourent, et je crois qu'ils ont raison.... Depuis de longues années, la matinée du dimanche fait tout mon bonheur. Quand j'étais encore en pension à Greifswald, je n'avais qu'elle pour moi et mes chères petites occupations. Je m'isolais; j'étais seule dans la salle des classes; j'entendais l'orgue de l'église voisine et les cantiques des hommes; je prenais quelque vieux livre de piété et je lisais. Je ne puis vous dire ce qu'éprouvait mon âme, comme elle était heureuse et cependant oppressée; comme ces quelques heures de recueillement tranquille m'élevaient et me fortifiaient pour toute la vie bruyante de la semaine. Maintenant seulement, je reconnais bien la valeur de ces heures, et je les salue dans mon souvenir comme la préparation de ma vie d'à présent. Le dimanche, j'accompagne mon mari au sermon, ensuite nous en parlons; je lui dis les endroits qui m'ont le plus pénétrée, et lui-même ceux qui l'ont le plus satisfait.

» Il me vient parfois des sentiments et des pensées que je connaissais aussi autrefois, mais que maintenant je sens plus à moi. C'est une de mes plus grandes joies de pouvoir parler à Ehrenfried de choses si saintes et si profondes. Il comprend ce que je voudrais et ne puis cependant exprimer; il jette de la lumière dans la confusion de mes pensées. Nous ne sommes jamais si heureux que lorsque nous nous trouvons tout seuls; mais cela nous arrive rarement, et alors nous avons tant à causer, à lire.... et la journée passe avec une rapidité.... Nous voulons toujours nous lever à cinq heures du matin, mais jusqu'à présent nous n'y avons point réussi. Quand nous avons de la lumière, nous nous levons et nous descendons; nous trouvons le feu allumé et

Digitized by Google

le café prêt. Ehrenfried lit quelques chapitres de la Bible, et ensuite quelque autre chose de sérieux et d'élevé. En ce moment nous avons pris Platon.... C'est un sentiment très-bienfaisant que celui de maîtresse de la maison, veillant à tout et pouvant tout arranger à sa fantaisie. Ce m'est une vraie dignité. Le menu du ménage ne me réjouit pas beaucoup, mais ne m'ennuie pas non plus. »

Schleiermacher ne veut pas que le jeune couple s'isole trop : « Vous avez beau vous suffire, ce n'est pas là l'important. Toute famille, et surtout une famille comme la vôtre, doit dès le principe se donner une mission de propagande, et voir qui elle peut attirer et sauver du sauvage désert. Je me figure chaque famille comme un charmant et intime réduit dans le grand palais de Dieu, comme un ravissant bosquet dans un jardin d'où on jouit du coup d'œil tout entier, en même temps qu'on peut se plonger dans le bonheur intime du cercle plus étroit. Que les portes ne soient donc pas fermées, qu'elles s'ouvrent au contraire à quiconque vient y frapper, possède la clef magique ou sait écarter les rameaux pour trouver l'entrée! N'y a-t-il pas d'hommes autour de vous qui frappent à votre porte et qui voudraient un peu de votre vie? Vous ne sauriez croire combien j'ai hâte d'apprendre que vous faites reluire votre lumière. »

La naissance d'un enfant met le comble au bonheur de cette union charmante, et Schleiermacher écrit : « Le voilà donc, ton suprême accomplissement, ta plus suave dignité, chère fille de mon cœur! Que vous dire de mes joies paternelles! Chacune de mes pensées est une bénédiction, une prière. Je me plonge dans votre image, et je vois le nouveau bonheur resplendir dans vos yeux en joie et en humilité. Oh! que je vous remercie que vous vouliez être ma fille! Vous avez apporté dans ma vie une joie à laquelle je ne puis rien comparer, une fleur toute nouvelle, merveilleuse et charmante, dans la belle couronne que m'a tressée la destinée. Il n'y a rien d'artificiel entre nous, et je suis aussi véritablement votre père que si je l'étais par le droit de la nature.» A peine l'enfant est-il au monde que déjà commence l'œuvre sévère et tendre de l'éducation : « Je te promets, dit Henriette, de ne pas être artificielle avec cette jeune âme, et d'honorer dans l'enfant sa nature particulière. Quel temps heureux pour moi que les premières misères de la petite créature! je m'affranchirai de tout autre soin, et serai uniquement sa servante et sa nourrice. » A quoi Schleiermacher répond : « Quand j'y réfléchis bien, je crois que tous les mensonges de l'éducation proviennent de la mauvaise conscience qu'on a. On craint toujours de faire voir aux enfants ce qu'on ne devrait pas. D'où viendrait autre-

Digitized by Google

ment toute cette inquiétude? Je crois, chère Henriette, que tu n'as besoin de former à cet égard aucune résolution. Tu ne peux que rester bonne, et ta bonté ne pourra que se manifester de plus en plus dans les richesses et les bénédictions de votre vie. »

Toute cette joie est bien courte. Ehrenfried Willich meurt peu après la naissance de son enfant : « Je ne suis plus l'heureuse Henriette dont tu portais le saint bonheur dans ton cœur. Ne le retrouverai-je pas? O mon Dieu! je t'en prie, donne-moi la certitude, si tu peux, que je le retrouverai et le reconnaîtrai. Dis-moi ton sentiment le plus intime là-dessus. Oh! je péris, si cette foi m'est ravie. Que ce pauvre cœur est ballotté entre l'espérance, la terreur et le doute! Mais non! le doute ne va pas plus loin que ma pensée. La consolation éternelle, impérissable, c'est que notre amour était divin, et que la mort ne peut pas l'anéantir. Sais-tu quand la douleur me saisit le plus fortement? Quand je pense que maintenant tous les droits anciens sont supprimés, et que celui qui sera le plus digne de lui sera le plus près de lui; et combien y en a-t-il en dehors de moi qui l'aimaient? Et quand je viens à penser que son âme est dissoute, fondue dans le grand tout, que tout est fini, oh! je ne le soutiens pas! »

C'est un fait singulier et fréquent que ces doutes sur l'immortalité qui envahissent les âmes les plus pieuses, juste au moment où la foi serait le plus nécessaire. Voyons la réponse de Schleiermacher, et si elle ne nous satisfait pas pleinement, si nous la trouvons un peu énigmatique et vague, rappelons-nous que sa situation était difficile. En aucun cas, et par aucune démonstration, il n'eût pu donner à l'immortalité de l'âme la certitude de l'évidence. Que sera-ce maintenant si lui-même y croit peu, n'y attache aucune valeur, ne veut pas tromper Henriette, et ne pas la désespérer non plus? Il répondra ce qui va suivre : « Que te dire, chère Henriette? Nulle certitude ne nous est donnée au delà de cette vie; mais entends-moi bien, je veux dire nulle certitude pour l'imagination, qui veut tout avoir devant elle en images définies, car autrement c'est la plus grande certitude, sans laquelle nulle autre ne subsisterait, qu'il n'y a pas de mort, pas d'anéantissement pour l'esprit. Mais la vie personnelle n'est pas l'essence, elle n'est que la manifestation de l'esprit. Comment cette manifestation se reproduira, nous ne le savons pas, nous ne le pouvons savoir; nous ne pouvons que créer des hypothèses. Mais laisse ta pieuse imagination se figurer les choses comme elle le voudra, dans sa sainte douleur, et ne l'empêche pas. Elle est pieuse, elle ne peut donc rien souhaiter qui soit contre l'ordre éternel de Dieu, et ainsi tout ce qu'elle créera sera

Digitized by Google

vrai, si tu la laisses aller en paix. Je puis t'assurer que ton amour aura éternellement ce qu'il désire: car tu ne peux désirer que lui, que tu as perdu, il retourne dans cette vie, ce qui serait contraire à l'ordre éternel, plus précieux à chacun que tout vœu particulier. Pour cette vie, tu ne demandes qu'une chose: le porter dans ton cœur, conserver sa mémoire, avoir son image à tes côtés comme le saint des saints et la vie de la vie; le réveiller et le faire revivre dans vos doux enfants, cela te suffit. Quant à l'avenir, tu ne sais pas ce qui pourra, ce qui devra te satisfaire, parce que tu ne connais pas l'ordre d'outre-tombe.... Si ton imagination te montre une absorption dans le grand tout, chère enfant, que cela ne te soit pas douloureux, pas amer. Ne te figure pas le tout comme mort: il est vivant au contraire, et la vie suprême. N'est-ce pas à quoi nous aspirons toute notre vie sans jamais l'atteindre : de vivre dans le tout et de dépouiller l'apparence d'une existence limitée. Si maintenant il vit en Dieu et que tu l'aimes éternellement en Dieu comme tu as reconnu et aimé Dieu en lui, peux-tu connaître quelque chose de plus sublime et de plus beau? N'est-ce pas le but suprême de l'amour, en regard duquel tout ce qui dépend et procède uniquement de la vie personnelle n'est rien? Mais si tu te figures de nouvelles existences personnelles, comme celle de cette vie, et que tu redoutes de te voir éloignée de ton bien-aimé, et d'autres entre toi et lui, chère fille, cela n'est rien, c'est un fantôme que tu dois éviter. L'amour est l'attraction, la grande, l'éternelle loi des esprits. Est-il quelqu'un qui l'aime plus que toi? ou qu'il aime plus que toi? N'êtes-vous pas les deux moitiés du même être? Vous l'êtes, aussi vrai que ma sainte joie de votre union est un des plus chers sentiments de mon cœur, et jamais rien ne pourra se mettre entre vous. »

Cette réponse, je le répète, n'eût peut-être pas apaisé tout le monde. Elle apaisa Henriette, pour un moment du moins, car bientôt elle renouvellera ses questions. Il « l'a réconfortée comme un père. » Il faut qu'il soit son père dans la plus haute acception du mot: « Tu le peux, je te donne tout mon amour filial, je m'appuie tout à fait sur toi. » Schleiermacher reprend: « Tu sentiras de plus en plus qu'il vit en toi et en tes enfants, et comme autrefois tu regardais vers lui pour te guider, il te guidera et t'éclairera encore, et toute lumière dont tu auras besoin, toute nouvelle force d'amour que tu sentiras en toi, tu sentiras qu'elle vient de lui. » Henriette en convient: « Je le sens, je sens qu'il vient toujours à moi quand mon désir l'appelle; je ne puis méconnaître les bénédictions dont il emplit mon âme. Mais cela ne

Digitized by Google

suffit pas. Il me serait si douloureux de considérer comme éphémères les belles relations des hommes. Qu'il est beau au contraire de les voir se développer de plus en plus avec l'homme lui-même, s'élargir et se transfigurer comme lui. Cher père, dis-moi encore quelque chose là-dessus. Combien je voudrais aussi savoir plus clairement que je ne me le dis à moi-même, comment l'esprit en nous est séparé du corps, ou plutôt l'immortel du mortel. Ne faut-il pas que la conscience subsiste, et celle-ci ne suppose-t-elle pas nécessairement la mémoire ? »

Il y a, ce me semble, un grand charme à voir les plus hautes questions de la vie et de l'esprit posées ainsi par la curiosité naïve et passionnée d'une âme ingénue. Involontairement on se rapppelle l'adorable scène de Marguerite et de Faust dans le jardin : « Crois-tu en Dieu ?... Ainsi tu n'y crois pas ? — Tout cela est très-beau et très-bon, et notre pasteur le dit aussi à peu près, seulement parfois avec d'autres mots. » Les réponses de Schleiermacher rappellent souvent celles de Faust. Ce qu'il dit ressemble assez à la foi orthodoxe et est cependant tout différent : « La nature est une création immédiate de Dieu. Que peut faire l'homme de plus que de purifier et développer sa propre nature par l'esprit. L'œuvre de la grâce divine dans l'homme est une action tranquille, et plus elle est complète, plus elle paraît et est réellement naturelle. Pour que la vertu soit une lutte, il faut qu'elle ait des vices à dompter; celle par laquelle on s'élève en perfection dans l'esprit divin est une action tranquille. » Cicéron avait déjà dit : « *Virtus est perfecta et ad summum perducta humana natura.*

« Tu dis, répond Henriette, que la nature est une création immédiate de Dieu. Mais n'héritons-nous pas souvent aussi de nos parents ce qu'il y a de défectueux dans leur nature? Ne crois-tu pas que beaucoup d'enfants sont engendrés dans le péché, et obligés de se purifier ensuite par la lutte et la pénitence? Permets aussi que je te demande, cher père : crois-tu que Dieu agit ici-bas d'une manière immédiate, en dehors de son action dans l'homme et dans la nature? Dans tout ce qui arrive, ne vois-tu que la succession naturelle de choses, qui sans doute, provient aussi de Dieu, ou reconnais-tu une volonté et une action directe du Tout-Puissant? Pardonne-moi, cher, de ne pouvoir bien exprimer ce que je pense, et puis-je toujours ainsi jaser avec toi de tout, quoi que ce puisse être? » Ce qui suit est sans doute une réponse à une partie des questions qu'elle vient de poser. « Certainement, l'esprit dominant de la mère et l'esprit naissant du fils sont un, et c'est en cela qu'est la vérité, le sens du péché originel; cepen-

Digitized by Google

dant l'enfant en voie de formation peut aussi réagir sur la mère. La disposition de la mère est souvent étrange alors, ou du moins ne s'était jusqu'à ce moment que rarement et légèrement accusée ainsi. Une femme, dans cet état, est sous la garde et l'action immédiate de la nature infinie : sans doute, celle-ci ne peut prévaloir contre la liberté de la femme; elle ne peut lui rien imposer d'absolument étranger, mais elle préside avec un ascendant merveilleux aux mélanges et aux rapports des forces et des penchants, et la mère ne peut guère qu'apporter une heureuse température dans l'état qui lui est assigné, maintenir pur le ton indiqué, et le développer harmoniquement et rationnellement. Ainsi, dès le premier moment, l'évolution organique et l'éducation se confondent, et il se développe une forte réciprocité de vie, où chaque partie ne peut que constater son moi, et laisser agir la sainte nature. »

La correspondance nous ramène maintenant à des régions plus intimes et véritablement charmantes. Ce naïf et complet abandon de l'âme qu'on remarque dans les lettres d'Henriette, le doux et tendre ascendant que Schleiermacher prend de plus en plus sur la veuve de son ami, qu'était-ce, si ce n'est une des plus nobles et des plus pures manifestations d'amour qui puissent honorer et élever la nature humaine? Ces deux âmes s'appartenaient l'une à l'autre, et elles ne tardèrent pas à le reconnaître. Heureusement, les circonstances s'opposaient à la conclusion immédiate du mariage, qui nous eût privés de bien ravissantes lettres : « Permets-tu que je te répète combien je t'aime et quel est l'infini de mon bonheur? La plus profonde vénération, la plus douce reconnaisance, le plus filial amour, se sont fondus en un sentiment unique, plein, clair et pur : c'est l'ardeur de ne vivre que pour toi, et le désir démesuré de te voir heureux. Il me semble parfois que je puisse à peine supporter que ce soit à moi que tu veuilles consacrer ta vie et ton saint amour. M'aimes-tu encore autant que lorsque tu étais ici, et que tu m'appelais ton doux cœur?.... Sois certain que jamais je ne te restreindrai, même par une jalousie intérieure, dans ce que tu voudras être, dans ce que tu voudras donner de ton esprit à tes amis et à tes amies. Ne pas te comprendre me sera toujours dur, mais ne m'affligera pas, et j'attendrai en patience que tu reviennes à ta simple petite femme. » Schleiermacher ne veut ni reconnaissance, ni vénération : « Peut-on se faire du bien à soi-même, la main droite à la main gauche, la tête au cœur, les nerfs aux muscles, le père à son enfant? Il me semble toujours que je ne pourrais ressentir de la reconnaissance que pour un homme d'ailleurs indiffé-

Digitized by Google

rent, un protecteur haut placé. Quant à la vénération, elle me rend un peu confus. Mais l'amour filial, oui, mon doux cœur, celui-là je l'accepte, car c'est lui et notre piété commune pour Ehrenfried qui sont le fondement de notre amour et de tout notre charmant bonheur ». Ce qui suit est très-digne d'attention; Schleiermacher y pose avec autorité les vraies conditions d'un vrai mariage : « Ma vie dans la science et dans l'Église, et s'il plaît à Dieu, et comme je l'espère presque, aussi dans l'État, ne doit pas du tout être étrangère à ta vie. Tu y auras au contraire la part la plus intime. Hors de là, il n'y a point de vrai mariage. Tu n'as pas besoin de comprendre pour cela toutes les études, toutes les paroles; mais mes efforts, mes actions, tu les verras, tu les comprendras, tu les partageras toujours, de façon que rien ne soit accompli et ne réussisse sans toi, et que tu te réjouisses de mon action dans le monde comme de la tienne propre. Tu me vivifieras et me reposeras, et je porterai tout en toi. C'est pourquoi je désire infiniment que mon cabinet puisse être porte à porte avec ta chambre, pour que toujours nous nous sentions bien près l'un de l'autre. » Dans une autre lettre, il ajoute : « Quand la femme est supérieure à l'homme d'esprit et de caractère, c'est toujours une mauvaise condition; mais si elle comprend l'homme, comme le véritable amour le fait toujours comprendre, et si elle sait vraiment être épouse et mère, l'homme ne peut cependant l'étreindre qu'avec le sentiment de la plus entière égalité; et comme elle peut rester aux yeux du monde pure et sans tache bien mieux qu'un homme, si la vanité ne la possède pas, c'est un côté par lequel l'homme se subordonne à elle, sans que pour cela le vrai rapport soit troublé. Tu dois au moins reconnaître que vous avez plus d'innocence que nous; et ainsi la nature a tout sagement et magnifiquement ordonné. »

« Cela me fait grand plaisir, lui répond sa fiancée, que tu ne sois pas vain et fier de ce que tu es; mais moi je le suis pour toi, et ne suis pas médiocrement contente de devenir la femme d'un homme célèbre. Si seulement je n'avais pas si peur de faire mauvaise figure dans ce rôle..... Oui, si ma chambre pouvait être à côté de la tienne, ce serait délicieux. Je viendrai toujours tout doucement sur la pointe des pieds, et sans te déranger, je verrai par-dessus tes épaules ce que tu écris, et te baiserai parfois la main, celle avec laquelle tu n'écris pas, pour ne pas t'interrompre.... Je me figure notre maison très-gentille, et me vois déjà entrant dans ta chambre, pour jaser avec toi, ou me tenir bien tranquille et fureter dans tes livres. Il faut que tu les laisses tous dans ta chambre, tu peux en couvrir tous les murs. Il ne saurait

Digitized by Google

y avoir trop de livres dans le cabinet d'un savant. Et puis, je me figure parfois l'heure du crépuscule, quand tu tiendras les petits sur tes genoux, que tu leur raconteras des histoires et les instruiras en jouant.... Je me suis toujours beaucoup plus intéressée aux mariages où la femme est en tout inférieure à l'homme, de sorte qu'elle ne s'élève jusqu'à lui que par l'amour et la dignité maternelle, qu'aux unions où il y a égalité d'esprit et d'éducation. Si c'est la femme qui l'emporte, il me semble que ce n'est plus du tout un mariage, et que c'est très-insupportable. Je suis tout à fait heureuse de te voir si grand et de me sentir si petite, car je suis grande par ton amour qui est descendu sur moi. »

Schleiermacher envoie son portrait : « O mon cher Ernst, quelle joie tu m'as donnée? quel trésor, quel bijou tu m'as envoyé ! Homme de mon cœur, cher et doux Schleiermacher, je ne puis pas te dire combien tu m'as faite riche. Je voudrais toujours les regarder ces traits aimés, me perdre dans leur contemplation... et alors ils deviennent vivants, je les couvre de baisers et les presse contre mon cœur. Le peintre a raison de vanter ta bouche, mais tes yeux et ton front la valent bien, et j'y vois tout autour comme une auréole. Matin et soir je me tiendrai pieusement devant ta chère image. Nous la trouvons extraordinairement ressemblante ! Elle exprime un sentiment tout particulier, une gravité profonde, une douleur virile, et un grand calme répandu sur le tout. Mais comme tu m'as trompée, méchant, tu m'avais vraiment persuadée de n'y plus compter. Et comme je te remercie de tous tes autres chers envois, de ces beaux livres ! Je pensais bien que ce serait Hérodote, j'en ai beaucoup entendu parler, mais n'en ai encore rien lu. »

« Tu fais, écrit alors Schleiermacher, un peu d'idolâtrie avec mon portrait, ma belle fiancée ; mais cela ne peut me fâcher. Je me laisse volontiers flatter par les yeux de l'amour, et je ne saurais te dire combien tout ce que tu me dis m'a touché. Mais je t'en prie, ne te fais pas d'après ce portrait une image de moi que tu ne retrouverais pas par la suite. Mon front peut avoir quelque chose de particulier et de caractéristique, mais il n'est certainement pas beau, et quant aux yeux le dessinateur a aussi peu trouvé à en dire du bien que moi-même. Tu sais comme je me plains toujours de leur expression immobile et vitreuse, comme je trouve que ce sont plutôt des jalousies que des fenêtres de l'âme, et comme enfin je me fâche qu'ils montrent si peu ce qui se passe en moi. Mais tu sais ce qu'on dit, et certainement pas à tort : « que des époux qui vivent longtemps ensemble, et de la bonne

façon, finissent par se ressembler. » C'est donc à toi de voir ce que tu peux faire de ces vilains yeux. »

Sa fiancée répond : « Comme tu dis des choses bizarres à propos de ton portrait! Pourvu que tu ne regrettes pas de me l'avoir envoyé! Je porte en moi ta douce image, avec une expression bien plus variée et plus tendre, mais c'est tout de même un sentiment singulier d'avoir devant les yeux un vrai portrait. Cette présence tranquille, souvent si vivifiante et si édifiante, oh! je te remercie de tout mon cœur de me l'avoir donnée. Sans doute, quand je te posséderai toi-même, ce portrait aura moins de prix; mais s'il dure, et il durera, qu'il sera beau de le laisser à mes chers enfants! Pour cela, je voudrais moi-même être dessinée, quoique je ne voie pas ce qu'on peut trouver à ma figure, mais il me semble que tous les parents devraient se faire peindre pour leurs enfants. Cela me vient peut-être de ce que j'ai perdu les miens de très-bonne heure, et que souvent depuis j'aurais désiré avoir l'expression nette de leurs traits et de leur âme.... Pour ce qui est de tes yeux, tu es tout à fait dans l'erreur. Je les aime beaucoup et les trouve très-parlants, comme ils doivent être. Et ne me dis pas que je regarde par les lunettes de l'amour, car je pourrais te citer une foule d'autorités qui sont de mon avis. »

Transcrivons encore le billet suivant; il annonce le dénoûment : « Les alouettes ont déjà chanté ici, et nous avons eu les plus beaux jours de printemps. Chère Henriette, combien je me réjouis à la pensée que le temps est maintenant si proche! Comme notre nouvelle et ravissante vie est près de nous! J'en pénètre déjà tous les détails, et souvent on surprend sur mes lèvres un sourire que personne ne peut comprendre, quand je me figure bien quelque enfantillage, quelque jeu, quelque rien charmant! Je suis content aussi que tout le monde le sache pour que je puisse en parler partout, et je fais déjà sonner ma femme et mes enfants comme un enrichi de la veille fait sonner ses millions. »

Il est presque temps de s'arrêter ici. Les lettres qui suivent depuis le mariage de Schleiermacher jusqu'à sa mort n'ont plus le même intérêt. C'est cependant la glorieuse époque de sa vie. Son mariage (1809) suivit de près son installation à la nouvelle université de Berlin, d'où date son double empire sur la science théologique et sur le sentiment religieux de son pays. Mais la correspondance ne dépasse pas le cercle étroit des intérêts et des affections de famille, et, comme je l'ai dit, d'autres lettres nous sont promises qui feront mieux connaître le théologien et le philosophe. Je me contenterai ici de détacher d'une lettre de 1819, qu'il écrivit au philosophe Jacobi, un passage qui

Digitized by Google

rend témoignage de la fixité de ses vues. Le panthéisme, dont on a pu saisir les traces dans quelques-unes des lettres précédentes, s'y retrouve sans nulle atténuation : « Nous ne pouvons sortir de l'opposition entre l'idéal et le réel. N'est-ce pas en le considérant comme *natura naturans* que vous pouvez vous faire la meilleure idée de Dieu? Ne faut-il pas que toute personnalité soit nécessairement limitée, dès qu'elle doit avoir de la vie pour vous? Qu'est-ce qu'une intelligence infinie, une volonté infinie, si ce n'est des paroles vides, puisque l'intelligence et la volonté, dès qu'elles se distinguent, se limitent aussi tout naturellement? Et dès que vous renoncez à la distinction entre l'intelligence et la volonté, ne trouvez-vous pas que la conception de la personnalité croule sur elle-même. L'anthropomorphisme, ou j'aimerais mieux dire l'idéomorphisme, est inévitable dans l'interprétation du sentiment religieux, et là, je ne me fais aucun scrupule d'y avoir recours, tandis que, si je parle philosophie, je soutiens que toutes les expressions pour désigner l'Être suprême sont également bonnes et également mauvaises, et qu'il ne nous est pas donné d'en trouver une qui épuise l'idée. Mais je soutiens aussi que toute vraie philosophie consiste à reconnaître que cette ineffable vérité de l'Être suprême est en nous la base de toute pensée et de tout sentiment. Je ne crois pas qu'il nous soit possible d'aller au delà. »

Et maintenant, terminons par une scène d'intérieur, par un tableau de vie simple et pleine, de paix profonde, de félicité patriarcale. Ce sera comme la fin des contes : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Nous sommes en 1826, les enfants sont venus, et déjà l'aîné a quitté le toit paternel. Il étudie à l'Université de Gœttingue, et ne peut revenir pour célébrer avec les siens l'anniversaire de la naissance de son père. Il faut donc qu'il se contente d'un récit de sa mère, et c'est par ce récit que je veux achever :

« Le matin, à sept heures et demie, nous avons chanté un choral au père, et les enfants lui ont présenté une guirlande de mousse et de lierre. Il est ensuite allé à l'Université, où il a fait ses cours jusqu'à dix heures. Pendant ce temps, on avait construit sur la table, devant la glace, dans notre grande chambre, un petit château de fleurs sous lequel tu eusses vu beaucoup de charmants cadeaux. Mais il faut que je te parle surtout d'un merveilleux tapis brodé par Émilie Braunschweig et Anne Redtel. Il est si beau, et les couleurs ont tant d'éclat et d'harmonie, qu'il a fait l'admiration de tout le monde. On l'avait étendu au milieu de la chambre. Alors sont venues peu à peu tant de jeunes filles, et puis tous les amis et connaissances, qu'on ne

Digitized by Google

pouvait plus remuer dans les deux chambres, et cela dura ainsi, le monde allant et venant, jusqu'à deux heures. Aux environs de huit heures du soir, le père eut une grande surprise. Nous le conduisîmes à la fenêtre, d'où il vit un fleuve de flambeaux venant à lui par la grande allée du jardin. On entendait une marche d'instruments à vent. C'était vraiment magnifique. Ils se placèrent ensuite en demi-cercle sous les fenêtres et chantèrent : « Notre Dieu est une bonne forteresse. » Puis vint la députation : S... O... et K... Ce fut ce dernier qui parla. Il était si ému qu'il ne put pas dire grand'chose ; puis S... présenta au père une Bible magnifiquement reliée. Tu peux penser, mon fils, quelle était notre émotion à tous. Les trois jeunes gens passèrent la soirée avec nous, et nous plurent beaucoup tous les trois. On fut très-gai, sans beaucoup de bruit. La deuxième table était vraiment un plaisir des yeux ; elle ne se composait en grande partie de rien que de jeunes filles. A la nôtre, Reimer avait devant lui le grand bol de cristal plein de cardinal, et s'acquittait fort bien de ses fonctions. On porta des santés charmantes. Le père but à celle des étudiants, et S... répondit fort bien au nom de tous. J'étais assise entre Nicolovius et Eichhorn, et me sentais heureuse et contente. Notre cher père fut aussi bien gai toute la journée. Tu comprends que nous avons souvent et bien tendrement pensé à toi. Si maintenant tu appelles un peu ton imagination à ton aide, et si tu prends la peine de considérer maint petit détail, tu dois pouvoir très-bien te figurer la journée tout entière. Nous avons reçu beaucoup de lettres bien excellentes, les meilleures de Bernard Jacobi et de Cornelie, qui l'appellent père, et lui témoignent la plus profonde, la plus tendre affection. Demain dimanche, la fête aura encore un petit épilogue. Tu le vois, nous vivons dans la joie et les fêtes, mais après j'espère qu'il se fera de nouveau un bon calme, et cette tranquillité que nous aimons. » Ce serait gâter cette douce et charmante peinture que d'y ajouter la moindre réflexion. Il faut la goûter avec le sentiment naïf qu'elle respire. Combien y a-t-il d'hommes capables de comprendre ou de se donner ce bonheur facile, pur et élevé ?

A. NEFFTZER.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

Extraits des recueils philologiques allemands de l'année 1858.

Nouvelles Annales (*Neue Jahrbücher*) de *philologie et de pédagogique*, vol. LVII et LVIII.

Cah. 1. *L. Friedländer*. Sur la littérature homérique (voyez la *Revue* du 30 janvier 1859). — Antiquités romaines publiques, par *L. Lange*, 1er vol. Ce volume doit être suivi de plusieurs autres sur les Antiquités publiques, privées et religieuses. Il fait partie du recueil si justement estimé des Manuels publiés par la librairie Weidmann, de Berlin, qui doivent embrasser, sous une forme précise et accessible à tout le monde, les principaux résultats des travaux philologiques de notre siècle. Plusieurs de ces Manuels, tels que : l'*Histoire romaine*, de M. Mommsen ; la *Mythologie grecque* et la *Mythologie romaine*, de M. Preller, etc., sont aussi remarquables par la clarté et par la parfaite ordonnance de l'exposition que par l'originalité des recherches. Le livre de M. Lange n'est guère moins savant, mais il laisse à désirer sous le rapport du style et de la disposition des matières. — *Henzen*. Inscriptiones latinæ selectæ, vol. III collectionis Orellianæ. M. Henzen, lorsqu'il s'est chargé de compléter la collection d'Orelli, avait surtout en vue les besoins de ceux qui, ne pouvant disposer avant la publication du *Corpus inscriptionum* qui se prépare maintenant sous les auspices de l'Académie de Berlin, d'un ensemble quelque peu complet d'une branche seulement des inscriptions latines, désirent cependant en avoir un choix qui embrasse les documents épigraphiques les plus importants pour la connaissance des antiquités romaines. Ce volume contient, outre les corrections indispensables des textes publiés par Orelli, environ deux mille cinq cents nouvelles inscriptions, dont nous citerons quelques-unes des plus remarquables : les tables de bronze de Salpense et de Malaga ; les fragments des sénatus-consultes après la mort de Germanicus et de Drusus ; l'édit d'Auguste sur l'aqueduc de Venafre ; le rescrit de Septime Sévère et de Caracalla adressé à la *civitas Tyranorum ;* l'édit de Constantin sur les jeux à célébrer chez les Ombriens et les Étrusques ; l'édit de

Digitized by Google

Julien, *De pedaneis judicibus;* la lettre de Théodose le Jeune adressée au Sénat sur la réhabilitation de Flavien l'Ancien; les *Epistolæ imperatoris ad Quietum, Quieti ad Hesperum, Hesperi ad Quietum;* le décret du proconsul de Macédoine sur des litiges de frontières entre les Samiens et les Hypatéens; le diplôme de donation de Syntrophe; la *Tabula alimentaria Ligurum Baebianorum*, le *decretum Tergestinum* amendé par Mommsen; deux tables des fratres Arvales; les fastes de quelques colléges sacerdotaux; les statuts du *Collegium salutare Dianæ et Antinoi* à Lanuvium; les diptyques du *Collegium Jovis Cerneni* d'Aprudbanya; l'épître de Fadus Secundus adressée au *Collegium fabrum Narbonensium;* la table de marbre du *Corpus tabernariorum*, à Rome; les fragments des fastes capitolins, publiés par Féa et Borghesi; les fastes d'Antium (du manuscrit Pighius, à Berlin), d'Ostie, de Suna, les calendriers de Cumes et d'Antium; les itinéraires de Gades à Rome, trouvés dans les *Agræ Apollinares;* des diplômes militaires de Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin, Sévère Alexandre, Philippe, Décius. L'utilité de cet ouvrage se trouve considérablement augmentée par les Index qui s'y ajoutent, qui embrassent, sous treize rubriques, un véritable répertoire des antiquités romaines. Pour terminer, l'auteur de l'article dont nous parlons parcourt les inscriptions métriques comprises dans ce recueil et montre quel parti on pourra en tirer pour l'étude de l'histoire de la langue.

Cah. 2. *C. Bursian.* Aperçu des dernières publications et découvertes dans le domaine de l'histoire de l'art grec, depuis Phidias jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. L'auteur rend compte des ouvrages suivants : « l'Acropole d'Athènes, » par M. *Beulé;* « An investigation of the principles of Athenian architecture, » par M. *W. Penrose;* « Ueber den Parthenon zu Athen und den Zeustempel zu Olympia, » in der Zeitschrift für Bauwesen (Berlin, 1852-53), par *C. Bötticher;* « De Parthenone ejusque partibus, » par *J. L. Ussing;* « On the lost group of the eastern pediment of the Parthenon, » dans le « Museum of classical antiquities » (London, 1851), par *E. Falkener;* « Die Feste der Pallas Athene in Athen und der Fries des Parthenon, » par *Chr. Petersen;* « Il fregio del Partenone, » dans les Annali del instituto (Rome, 1851-54), par *E. Braun;* « Die zwölf Götter im vordern Friese des Parthenon, » dans la « Archäologische Zeitung » (Berlin, 1852-54), par *F. G. Welcker;* « La Minerve de Phidias restituée par M. Simart, » par *A. de Calonne;* « Zur Beschreibung des Olympischen Jupiter bei Pausanias, » dans la « Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft » (Wetzlar, 1840), par *J. H. C. Schubart;* « Sul trone di Giove di Fidia in Olimpia, » dans les Annali del instituto (Rome, 1851), par *H. Brunn;* « Der Anadumenos des Phidias, » dans la « Ztschr. f. d. Aw. » (Wetzlar, 1850), par *J. H. C. Schubart;* « Πρακτικὰ τῆς ἐπὶ τοῦ Ἐρεχθείου ἐπιτροπῆς » (Athènes, 1853), par *P. Evstratiadis;* « Ausgrabung beim Tempel der Hera unweit Argos, » par *A. Rangabis;* « Scopas im Peloponnes und in Attica, » par *L. Ulrichs;* « Ueber ein Marmorrelief der Glyptothek in München, » dans les « Berichte der K. Sächs. Gesellsch. de Wiss. » (Leipzig, 1854), par *O. Jahn;* « Proben eines archäol. Commentars zu Pausanias, » par *Th. Panofka;* « Praxiteles und die Niobegruppe », par *K. Friederichs;* « Kunstgeschichtliche Analekten, » dans la « Ztschr. f. d. Aw. » (Wetzlar, 1856), par *J. Overbeck;* « Beiträge zur Chronologie u. Charakteristik der Praxitelischen Werke, » *ibid.*, par *K. Friedrichs;* « On the Mausoleum at Halicarnassus, » dans le « Museum of classical antiquities » (London, 1851),

Digitized by Google

par *E. Falkener;* « On the Ionic heroum at Xanthus, » *ibid.*, par le même; « Ueber ein antikes Mosaikbild, » dans les « Berichte d. Sächs. Gesellsch. d. Wiss. » (Leipzig, 1853), par *O. Jahn;* « Geschichte der Griechischen Künstler, » par *H. Brunn*. — *L. Kayser* annonce les deux éditions de *C. G. Linder*. « Hyperidis oratoris Attici pro Euxenippo in Polyeuctum oratio. Upsaliæ, 1856. » Et de *J. Cæsar,* « Hyperidis oratio pro Lycophrone fragmenta. Marburgi, 1857; » il retrace à cette occasion l'histoire de la critique du texte de ces deux discours nouvellement découverts, en y ajoutant quelques nouvelles conjectures. — *A. Mommsen*. Critique de l'ouvrage de *G. C. Lewis :* « An inquiry in to the credibility of the early Roman history, 2 vol. London, 1855. » M. Lewis s'attaque surtout aux hypothèses de Niebuhr, mais au lieu de revenir à la tradition romaine, il conclut, par un scepticisme exagéré, à l'impossibilité absolue de savoir quelque chose de certain sur l'histoire romaine avant l'époque des guerres de Pyrrhus. — Sur le vase de Dareios, du musée Bourbonnien. On avait cru reconnaître dans une des peintures qui ornent ce vase, un tableau historique représentant un conseil de guerre tenu par le roi Dareios. M. *Forchhammer,* au contraire, pense — et son argumentation nous semble irrécusable — qu'il y a là un jugement des morts et que le personnage désigné par l'inscription « Dareios » se trouve parmi ceux qui sont jugés.

Cah. 3. *R. Hercher*. Compte rendu critique fort détaillé des éditions et dissertations suivantes : *W. A. Hirschig, etc.* Erotici scriptores Græci. Editio Didotiana (Paris, 1856); *J. Becker*. Heliodori Æthiopica (Leipzig, 1855); *F. Osann*. Prolegomena ad Eustathium Mairembolitam (Gieszen, 1855); *Nicolai :* Ueber Entstehung und Wesen des griechischen Romans (Bernburg, 1854). — *O. Ribbeck,* dans un second article, traite des recherches de F. Ritschl sur l'histoire de la langue latine, recherches qui jusqu'à présent se trouvent éparses, soit dans les notes de l'édition de Plaute par M. Ritschl, soit dans différents recueils périodiques. Un premier article de M. Ribbeck était consacré à l'histoire de l'alphabet latin. Dans son second article, il s'occupe surtout de l'histoire des mots et des formes grammaticales. On sait que les études de M. Ritschl sur le vieux latin, occasionnées par son édition de Plaute, ont donné naissance à toute une nouvelle branche de philologie, et qu'elles forment avec les recherches sur les anciens dialectes italiques un anneau de plus dans la chaîne qui relie le latin aux autres idiomes indo-européens. Le résultat final de ces études, que tout le monde philologique suit avec le plus vif intérêt, ne peut manquer de substituer à la grammaire latine dogmatique, telle qu'elle règne encore aujourd'hui, une véritable grammaire historique. C'est la tendance de notre époque de se dépouiller du respect aveugle du fait, même grammatical, pour arriver à la science qui s'explique et qui rend compte d'elle-même. Sous ce rapport, aussi bien que pour son importance historique proprement dite, l'œuvre de M. Ritschl se place au premier rang parmi les travaux linguistiques des vingt dernières années, et l'on saura gré à M. Ribbeck d'en avoir esquissé quelques parties. Il y ajoute quelques remarques sur le vers *saturnin*, qui a joué un très-grand rôle dans l'ancienne littérature latine, et que M. Ritschl, le premier, a scientifiquement traité. — *De aoristi latini reliquiis*, dans le programme de l'université de Kiel, pour l'hiver 1857, par *G. Curtius*. Travail qui rentre dans la même catégorie que celui dont nous venons de parler. Le grec, en distinguant les deux formes, a distingué en même temps leur signification et a étendu cette distinction au système tout

Digitized by Google

entier de la conjugaison. Le latin n'en a conservé que quelques restes. Ainsi, d'après M. Curtius, la double forme du participe *parens* et *pariens* correspond à la différence qu'il y a entre les deux participes grecs τεχοῦσα et τίκτουσα, etc. — Sur l'ethnologie générale et sur l'origine de l'homme, par *H. Weiszenborn :* compte rendu des ouvrages suivants : « The natural History of the varieties of Man, » par *R. G. Latham ;* « Man and his migrations, » par le même; « The ethnology of the Britisch colonies and dependencies, » par le même; « The ethnology of Europe and the ethnology of the British Islands, » par le même; « Varieties of mankind, » par *Carpentier;* « Types of mankind, » par *Nolt* et *Gliddon;* « Indigenous Races of the Earth or New-Chapters of Ethnological Inquiry, » un ensemble de plusieurs dissertations de MM. *Agassiz, Nolt, Gliddon, A. Maury, F. Pulszky, J. Aitken, Meigs;* « Blick auf den gegenwärtigen Standpunkt der Ethnologie in Bezug auf die Gestalt des Knöchernen Schädelgerüstes, » par *A. Retzius;* « Essai sur l'inégalité des races humaines, » par *A. de Gobineau.*

Cah. 4. Grundriss der röm. Litteratur (Précis de la littérature romaine), par *G. Bernhardy,* 3e édition, annoncée par *W. Teuffel.* Le critique reconnaît que ce livre, tant qu'il n'y en aura pas de meilleur, mérite sa grande popularité; mais en même temps il en signale les nombreuses imperfections, surtout en ce qui touche l'histoire littéraire de Rome. Comme preuve, il cite les chapitres sur le vers saturnin, sur la question de l'âge de Quinte-Curce, sur l'authenticité du *Dialogus de oratoribus.*

Cah. 5. « Les Hellènes dans le pays des Scythes, par *K. Neumann,* et « La presqu'île héracléotique considérée au point de vue de l'archéologie, » par *P. Becker,* deux ouvrages qui sont dus aux derniers événements dans la Crimée. Tous les deux, se complétant l'un l'autre, fournissent des renseignements précieux pour l'histoire des colonies grecques sur le Pont-Euxin; les remarques cependant que M. *Kolster* présente dans son article, montrent que les recherches sont loin d'être épuisées.

Cah. 6. *L. Kayser* s'occupe du Discours funèbre d'Hypéride, publié par *Ch. Babington.* Il ajoute le texte, tel qu'il se trouve dans le papyrus, avec les conjectures de Babington et d'autres dans les notes. Il attribue à ce discours une valeur d'autant plus grande, qu'il est le seul authentique de son genre qui soit parvenu jusqu'à nous. — *K. W. Nitzsch.* IIe et IIIe article (9e cah.) sur l' « Histoire romaine, » par *Th. Mommsen* (IIe éd.). Rien depuis Niebuhr n'a paru de plus remarquable sur l'histoire romaine que ce travail de M. Mommsen. Il est également neuf dans presque toutes ses parties. Ce qu'on y voit d'abord et ce qui frappe surtout, c'est l'exposition entièrement nouvelle, basée partout sur des recherches authentiques, des origines de Rome.

Cah. 7. Culturgeschichte der Griechen und Römer, par *K. F. Hermann* (voyez notre numéro du mois de janvier). — Les discours de Démosthène, éd. de *I. Th. Kömel,* avec des notes et des variantes. Cette édition contient les variantes de trente-quatre nouveaux manuscrits et un aperçu raisonné de tous les manuscrits de Démosthène. M. *C. Redhantz,* en annonçant ce livre, discute en même temps la classification des manuscrits et leur valeur relative; enfin il fait l'histoire de la critique du texte, pendant les derniers trente ans et son état actuel (suite et fin, dans le cah. 8). — C. Plinii Secundi naturalis historiæ libri XXXVII, éd. de *L. Jahn.* On constate les progrès faits dans la critique du texte, depuis la dernière grande édition par Sillig.

Digitized by Google

Cah. 8. *J. Becker*. Antiquités romano-germaniques. Critique des trois dissertations suivantes : « Hans Bürgel, das römische Burungum, etc., » par *A. Rein;* « Die römischen Stationsorte und Strassen zwischen Colonia Agrippina und Burginatium, etc., » par le même; « Epigraphisches von Dr. *C. L. Grotefend*. I. Ein Stempel eines römischen Augenarztes. II. Norica. » A cette occasion, M. Becker ajoute quelques remarques sur différents cachets de médecins découverts en Allemagne, en France et en Angleterre.

Cah. 10. « La vie du roi Agésilas II, de Sparte, » par *L. Herbst*. Le jugement du savant biographe sur le roi Agésilas peut se résumer ainsi : « Une observation impartiale nous montre le triste spectacle de la dégénérescence graduelle d'un caractère excellent dans son origine. » Le critique, en cinquante pages, entre dans un détail où nous ne pouvons pas le suivre. — M. *E. Gerhard*, dans un article sur « Onomacrite, falsificateur de l'art » fait observer que les peintures de certains vases attiques d'ancien style trahissent la tendance de glisser, par quelques modifications du mythe, les idées de la secte des orphéistes dans la religion populaire. Il attribue cet essai de falsification à Onomacrite, contemporain de Pisistrate.

Cah. 11. M. *Ritschl,* dans une lettre ou plutôt dans une épître assez volumineuse qu'il adresse à M. Fleckeisen, lui fait part des observations critiques qu'une lecture faite en voyage, des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle, lui a suggérées. Ces observations paraissent d'une grande importance, tant pour la fixation du texte que pour la composition de la pièce. Le corps de la pièce, ce sont les sept rapports du messager (depuis v. 375), et les sept réponses de la part du roi Étéocle. M. Ritschl suppose, avec assez de vraisemblance, que les sept messages et les sept réponses, dans l'intention du poëte, étaient symétriquement disposés de manière que chaque réponse correspondît, même pour le nombre des vers, au message précédent; — c'est le cas pour les chœurs qui se placent entre ces discours et pour les *responsoria* du chœur et du roi Étéocle qui viennent après. Cette supposition se vérifie tout d'abord, et presque sans difficulté, dans le premier, le deuxième, le quatrième et le septième couple de discours. Le sixième quoi qu'il semble s'y prêter de soi-même, puisqu'il compte, dans l'état actuel du texte deux fois vingt-neuf vers, paraît au contraire défiguré par des interpolations, des transpositions et des lacunes considérables. La même observation a été faite déjà avant M. Ritschl, pour le troisième et le cinquième couple. Les aperçus de M. Ritschl lui donnent presque le caractère de la certitude; il sera aisé maintenant de préciser exactement l'étendue des lacunes qui y existent. — M. *Wedewer,* dans une dissertation malheureusement un peu trop abrégée, étudie l'influence exercée par l'idée de l'espace sur la formation du langage. Ainsi qu'on le sait, il y a deux espèces de mots ou de racines de mots : les noms qui expriment des sensations, et les particules qui représentent des rapports intellectuels, tels que le temps, l'espace, etc. Parmi ces dernières, celles qui se rapportent à l'espace sont de beaucoup les plus nombreuses et les plus importantes. M. Wedewer définit leur rôle comme il suit : « Elles ont produit la plupart des particules, entre autres tous les pronoms sans exception, de plus un grand nombre des adverbes du temps, de la qualité et de la quantité, les prépositions et les conjonctions les plus usitées; enfin, — et ceci est peut-être leur fonction principale, — toutes les désinences indiquant les cas des substantifs et les personnes des verbes, les premières directement, les dernières par l'intermédiaire des

Digitized by Google

pronoms. » Nous touchons ici à un des points les plus essentiels et les plus intéressants de l'histoire et de la philosophie du langage.

Cah. 12. *F. Susemihl,* sur « Die natürliche Ordnung der Platonischen Schriften, par E. Munk. » M. Munk soutient que l'ordre naturel et primitif des Dialogues de Platon est celui qu'on trouve en les rangeant d'après l'âge fictif qu'il a donné dans chaque dialogue au personnage principal, à Socrate. M. Susemihl le nie, et prétend qu'il faut les ranger d'après l'ordre de leur composition ou de leur publication par Platon. M. Susemihl a développé cette même opinion dans son livre intitulé : « Genetische Entwicklung der Platonischen Philosophie, » le meilleur commentaire des écrits de Platon qui existe maintenant. On le voit du reste, M. Munk pourrait avoir raison sans que M. Susemihl eût absolument tort pour cela. — *C. Kock :* Aristophane et les dieux de la croyance populaire. Voici les conclusions de cette dissertation: Les quatre premières pièces des *Acharnéens,* des *Chevaliers,* des *Nuées,* et des *Guêpes,* nous montrent le poëte partageant les croyances naïves du peuple; dans la *Paix* et dans les *Oiseaux*, il les abandonne. *Lysistrate,* qui vient après, exprime un état de doute et de recueillement; dans les *Thesmophoriazouses,* les *Grenouilles* et dans les *Ecclésiazouses,* la réaction devient manifeste; enfin, dans le second *Plutus,* il y a rechute dans le doute et de plus une prostration générale. — *Detlef Detlefsen.* Sur les *Codices Bosiani* des lettres de Cicéron à Atticus. L'édition des lettres de Cicéron, par Bosius, parut à Limoges en 1580. Les manuscrits sur lesquels elle était faite, mais qui se sont perdus depuis, passaient jusqu'à présent pour les meilleurs de ce texte. Orelli les appelle la « *Familia Gallicana.* » Mais dernièrement M. Haupt, se fondant sur les contradictions flagrantes commises plusieurs fois par Bosius dans l'indication des leçons de ses manuscrits, a essayé d'établir que toute cette « *Familia Gallicana* » n'a été qu'une immense falsification. M. Detlefsen réclame contre cet arrêt. Il explique les contradictions qu'il ne peut nier, par l'inexactitude bien connue de la plupart des philologues de ce temps-là dans l'indication des leçons des manuscrits. Le fâcheux est que les manuscrits en question n'ont jamais été vus par personne. — Supplém. vol. III, cah. 2. *P. D. Ch. Hennings :* Sur la Télémachie. L'auteur, appliquant la théorie de Lachmann à l'Odyssée, établit que celle-ci consiste en quatre parties principales : la Télémachie (α—δ et ο), le Retour d'Ulysse (ε—δ et le commencement de ν), les Voyages d'Ulysse (ι—μ), la Défaite des amants de Pénélope. Chacune de ces quatre parties est composée de plusieurs chants, premiers éléments de l'épopée. Ainsi, la Télémachie est composée de quatre chants, dont le quatrième est divisé maintenant entre le livre δ et le livre ο, de sorte que le vers 619 du livre δ était suivi immédiatement de ο 93. Le rédacteur du texte d'Homère, tel que nous l'avons aujourd'hui, a réuni la Télémachie aux autres parties de l'Odyssée en y introduisant les modifications nécessaires à cet effet. Une telle opération ne laissait pas de présenter certaines difficultés. Les chants n'étant point faits d'abord en vue d'un récit continu, il se trouva que le livre π devait continuer la Télémachie (α, β, γ, δ, ο) aussi bien que les chants sur le retour et les voyages d'Ulysse (ε, ζ, γ, δ, ν, ξ). Pour se tirer de cet embarras, le rédacteur, qui peut-être ne fut autre que la commission nommée par Pisistrate, fit précéder le chant π du quatrième chant de la Télémachie (ο, 93, etc.). Une introduction (ο, 1—92) devait relier les deux livres ν et ο, et un épisode encadré dans ο (v. 301—494) faisait suite au livre ξ. Une fois cette jointure pratiquée, il s'agissait de trouver un endroit convenable pour

Digitized by Google

le reste de la Télémachie. Le rédacteur l'a placé en tête de l'épopée tout entière (α, 103—δ, 619). Cette disposition n'a d'autre inconvénient que celui de supposer un séjour prolongé de Télémaque à Sparte, séjour qui n'est point motivé. Du reste, cette invraisemblance est masquée en partie par les épisodes qui continuent la Télémachie, et qui sont dus à des rhapsodes amplificateurs du texte primitif. Le rédacteur les a rangés depuis δ, 625, jusqu'à la fin de ce livre. D'autres amplifications de la Télémachie se trouvent π, 342—406; π, 409—451; ρ, 1—185; υ, 242—247. Enfin, le rédacteur ayant placé la Télémachie à la tête du poëme, a été obligé d'y ajouter une introduction générale. Cette introduction (α, 1—22; 25—28; 32—79) se trouvait d'abord en tête du livre ε; elle y a été remplacée par les vers 1—27. De plus, le rédacteur a relié cette introduction à la Télémachie par les vers α, 80—102, dus à sa propre invention. — *C. M. Francken:* De Granii Liciniani fragmentis nuper repertis. Dépouillement et discussion des renseignements historiques contenus dans ces fragments. Il en résulte, d'après M. Franken, que l'autorité de ces fragments, vu l'ignorance et la négligence de l'auteur, sera toujours fort douteuse, quoiqu'il ait profité d'excellentes sources perdues maintenant pour nous.

Philologus. XIII[e] année.

Cah. 1. *A. Kirchhof:* Explication d'une inscription grecque trouvée à Galaxidi, l'ancienne Oiantheia, publiée pour la première fois, par M. Oekonomides, à Corfou, en 1850, et qui se trouve maintenant dans la collection du chevalier Woodhouse, à Corfou. — *O. Schneider.* De Andromachi archiatri elegia. Texte avec annotations, devant servir de prospectus à une nouvelle édition des poëtes médicaux grecs. — *W. C. Kayser.* De Aristarchi ætate minoris canonibus. M. Kayser démontre que ce texte, qui se trouve dans le Cod. Par. 2544, n'est autre chose qu'une compilation, faite au hasard, des règles grammaticales contenues dans l'Etymologicum Magnum. — *C. L. Grotefend* donne un aperçu complet des cachets d'oculistes romains trouvés et publiés jusqu'à présent, au nombre de soixante-treize (voyez Jahrbücher d. Philologie; 1858. Cah. 9). — *W. Fröhner:* Sur l'épigraphie latine; critique des dernières publications épigraphiques de MM. Mommsen, L. Renier, Henzen, Hefner, Klein et Becker. La publication de Hefner: « Das römische Bayern in seinen Schrift— und Bildmalen, » et celle de Klein et Becker: « Inscriptiones latinæ in terris Nassoviensibus repertæ, » sont jugées trop défectueuses pour mériter autre chose qu'une remarque en passant. Quant à l'ouvrage de M. Renier: « Inscriptions romaines de l'Algérie, on regrette de ne pas y trouver, à côté du luxe typographique, la même exactitude rigoureuse dans la reproduction des originaux, qui donne une si grande valeur aux *Inscriptiones regni Neapolitani latinæ*, par M. Mommsen. Ceci se rapporte surtout au mode d'impression, qui devrait ne jamais omettre les ligatures, les suppléments, les cassures de la pierre.

Cah. 2. *R. Rauchenstein:* Sur les Néméennes de Pindare. Critique du texte (suite et fin, dans le 3[e] cah.). — *J. Bendixen:* Sur l'ordre des livres de la Politique d'Aristote. M. Bendixen défend l'ordre de ces livres, tel qu'il existe dans les manuscrits, contre les changements proposés par M. Barthélemy Saint-Hilaire et d'autres. — *J. Th. Voemel:* De Euripide casu talorum. Pour déterminer et

Digitized by Google

pour expliquer la valeur numérique (40) du coup appelé *Euripides* dans le jeu de dés (les *tali* du reste n'avaient que quatre faces numérotées), M. Voemel nous donne une théorie à peu près complète de ce jeu. — *D. Detlefsen* : le Palimpseste de Lucain à Vienne, avec des remarques sur les palimpsestes de Naples et de Rome. Le palimpseste de Vienne, du quatrième siècle, n'a que huit feuilles ou seize pages, chacune de quinze lignes. M. Detlefsen en donne le *fac-simile* complet. — *H. J. Heller* : Compte rendu sur la critique du texte et sur l'interprétation des Commentaires de César, depuis 1840 (suite et fin dans le 3ᵉ cahier).

Cah. 3. *K. Fridrichs*. Sur les Épinicies de Pindare. Critique et exégèse. — *W. Dindorf* : quelques Chœurs d'Eschyle, d'après le texte du manuscrit de Médicis, avec le texte amendé, en regard, et avec des notes.

Cah. 4. *F. Hoffmann* : le Voyage de Cicéron dans l'exil. Les huit lettres écrites par Cicéron pendant ce voyage se rangent dans l'ordre chronologique suivant : *ad Att.* III, 1, 3, 4, 5, 2, 6, 7; *ad Fam.* XIV, 4. Cet ordre des lettres établi, M. Hoffmann accompagne l'illustre voyageur d'étape en étape, ne s'arrêtant que pour jeter un regard en arrière sur le procès et la condamnation qui s'exécutent à Rome. L'époque du départ de Cicéron se fixe entre les nones et les ides du mois de mars. — *A. Breysig* : Sur le Scholiaste de Germanicus. Le résultat de cette dissertation est que nous possédons deux rédactions de ces scholies. La plus ancienne existait déjà au temps de Lactance; elle est représentée par les deux manuscrits P. et B. La seconde rédaction ne date que de la fin du septième siècle; elle est augmentée des fragments de Pline, Censorin et Isidore. — *C. Peter* essaye de montrer par quelques exemples que M. Grote, dans son *History of Greece*, s'est laissé égarer quelquefois par son point de vue politique exclusivement radical, et par la tendance réaliste propre aux historiens anglais. — *L. Mercklin* : la Littérature varronienne, depuis 1826. Critique raisonnée de toutes les éditions et de toutes les publications qui ont paru sur cet auteur depuis l'époque indiquée.

Literarisches Centralblatt.

[24 avril 1858.] Les ouvrages d'Aristote, texte avec traduction allemande et avec des notes, par *C. Praxtl*. 2 vol. Περὶ οὐρανοῦ et περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς. Entreprise toute semblable à celle de M. Barthélemy Saint-Hilaire, et basée, comme elle, sur des recherches originales. — La Constitution des tribus d'Athènes, par *F. Haase*. Ce livre veut justifier et faire prévaloir l'opinion de Strabon et de quelques autres savants de l'antiquité romaine, à savoir : que les phyles ou tribus des Athéniens avant Clisthène avaient été des castes semblables à celles de l'Orient. Quoi qu'il y puisse avoir de vrai dans cette hypothèse, on ne saurait douter qu'ainsi formulée, elle ne soit beaucoup trop absolue. — [8 mai.] Antiquités indiennes, par *Chr. Lassen*. IIIᵉ vol. 2ᵉ partie (avec une carte de l'Inde au deuxième siècle, d'après les indications de Ptolémée). A part quelques rectifications de détail, ce volume qui continue l'histoire des Indes jusqu'à l'an 319 après Jésus-Christ, ne produit que des recherches d'une autorité généralement reconnue. — [22 mai.] Herodoti Halicarnassensis Musæ, ed. *J. C. F. Baehr*. (Editio altera, Lipsiæ, 1857.) Quant à l'explication des faits, cette édition résume et surpasse tout ce qui a été publié jusqu'à présent sur le premier histo-

Digitized by Google

rien grec; on regrette seulement que M. Baehr ait préféré suivre le texte de Gaisford au lieu d'adopter celui de Bekker.—[10 juillet.] Bibliotheca Ægyptiaca : Répertoire complet de toutes les publications sur l'ancienne Égypte, qui ont paru jusqu'en 1857. On signale un certain nombre d'omissions. — [20 novembre.] La question de droit entre César et le Sénat, par *Th. Mommsen*. L'auteur essaye de démontrer que les sénatus-consultes, qui obligeaient César à quitter son pouvoir proconsulaire, quoiqu'ils fussent légaux pour la forme, étaient cependant produits d'une manière qui l'autorisait moralement à s'en défendre par la force des armes. [25 décembre.] Les cinq Gâthâ's, ou Recueils de chants et de sentences de Zarathustra, de ses disciples et de ses successeurs, par *M. Haug;* ouvrage signalé par M. A. Weber comme le premier travail important sur les plus anciennes parties de l'Avesta.

THÉOLOGIE.

JOURNAUX.

Gazette allemande pour la science et la vie chrétiennes, 1859, nos 14 et 15 : Un mot sur la liberté de conscience. — *Gazette ecclésiastique protestante*, nos 14 et 15 ; le Luthérien ancien et moderne; du mariage civil obligatoire ou facultatif. — *Gazette évangélique*, du professeur Hengstenberg, nos 18-26 : l'Islamisme et le Christianisme dans leurs rapports avec le paganisme de l'Afrique méridionale; la Primauté de l'apôtre Pierre d'après l'Écriture sainte; Du sentiment dans ses rapports avec la foi.

LIVRES.

Rien à signaler dans la littérature théologique qu'une très-importante découverte du professeur Tischendorf. Dans une lettre à M. de Falkenstein, ministre des cultes de Saxe, cet érudit, auquel la littérature sacrée est déjà redevable de tant trouvailles précieuses et de publications excellentes, rend compte d'une nouvelle découverte, plus importante encore que les précédentes. Il ne s'agit de rien moins que d'un manuscrit grec de la Bible, qui paraît devoir disputer et même enlever la première place au fameux manuscrit du Vatican. M. Tischendorf, à qui les secours du gouvernement russe ont permis d'entreprendre un nouveau voyage en Orient, l'a trouvé dans un couvent du Caire. Il est du quatrième siècle, et se compose de 346 feuilles de parchemin à quatre colonnes, dans un très-bon état de conservation. Il contient de fortes parties de l'Ancien Testament et le Nouveau tout entier, c'est-à-dire plus que le manuscrit du Vatican et le manuscrit alexandrin de Londres. Il contient de plus l'épître de Barnabas et la première partie du pasteur d'Hermas. M. Tischendorf en promet la prompte publication. Quant au manuscrit, il appartient naturellement au gouvernement russe qui a fait les fonds du voyage.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

JOURNAUX.

Revue historique, publiée à Munich par M. le professeur Sybel, avec le concours de MM. Pertz, Waitz, Ranke; 1859, — 1er cahier : Joseph Maistre, par Sybel;

Digitized by Google

la République de Platon, par Zeller; Frédéric II, par Hæusser. — *Journal pour l'histoire des mœurs et de la culture allemande* (*Deutsche Kulturgeschichte*), publié par MM. J. Müller et J. Falke. Livraison d'avril : les Costumes populaires de l'Allemagne, par J. Falke; Pour servir à l'Histoire des mœurs souabes, par A. Birlinger. — *Indicateur pour la connaissance des antiquités allemandes* (*Anzeiger zur Kunde der deutschen Vorzeit,* 1859, n° 3 : De l'emplacement où siégea la diète de Worms en 1521, par Hohenreuther; un Drame allemand inédit du quinzième siècle, par Bartsch et Tucher; les Goths tétraxites, par Herschell. — *Revue de géographie générale* (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*), publiée par Neumann. Berlin, 1859. — 2e cahier : Les Schohos et les Bédouins de Massoua, par Munzinger; Trafic et commerce de la Nouvelle-Grenade, par Hesse; Études sur le Chili, par Neumann; la Province Conception (avec une carte); Des plus anciens établissements sur pilotis aux divers lacs suisses, par Ch. Ritter; Exportation de coton de l'Afrique; Navigation de lord Elgin sur le Yangtze-Kiang; Supplément aux explorations du lieutenant Crespigny dans le nord de Bornéo; Mines de l'Australie du sud, et découverte d'or au Murray; le Commerce de San-Francisco en 1858; Statistique de Berlin du 5 février 1859.

LIVRES.

Histoire de la ville de Rome (*Geschichte der Stadt Rom*) au moyen âge, du cinquième au seizième siècle, par Ferdinand Gregorovius, 1 vol. Stuttgard, Cotte, 1859.

M. Gregorovius est un de ces écrivains allemands qui, comme M. Paul Heyse et quelques autres, ont la nostalgie de l'Italie. La glorieuse Péninsule l'attire par le triple charme de la nature, de l'histoire et de l'art, et l'absorbe tout entier. On avait déjà de lui des impressions de voyage et des descriptions très-estimées, et un charmant poëme dans le goût néo-grec, *Euphoron*, dont la *Revue germanique* a parlé. Il élève aujourd'hui un véritable monument à la ville éternelle : « Autant pour rendre service à la science que pour me donner une satisfaction durable à moi-même, j'ai entrepris d'écrire l'histoire de Rome au moyen âge, en mettant à profit les documents historiques dont j'ai pu disposer, aussi bien que la vue des lieux et des monuments, et non pas l'histoire politique seule, mais aussi les métamorphoses de la ville et du peuple. Le développement historique de l'Église dans Rome, la forme qu'y a prise le culte chrétien, la manière dont s'y est manifesté l'esprit du moyen âge, les rapports des Romains avec les papes, leurs luttes avec eux, avec les empereurs allemands et entre eux, leurs tentatives réitérées de rétablir l'ancienne liberté républicaine, leurs constitutions aux différentes époques, les souvenirs légendaires et mythiques de l'ancienne Rome, la culture des sciences et des arts aux siècles barbares et sous les papes qui domptèrent la ville rebelle, l'influence de Rome sur la civilisation occidentale : mon travail doit embrasser et fondre tout cela. Je ne devais pas oublier non plus le rapport si étroit entre Rome païenne et Rome chrétienne, car la Rome nouvelle est sortie de l'ancienne, tout comme la civilisation chrétienne en général est sortie de la civilisation païenne. Bâtie sur les ruines de l'ancienne, la nouvelle Rome donne l'idée la plus complète d'une métamorphose organique de la civilisation. Écrire l'histoire de Rome au moyen âge, c'est écrire aussi l'histoire des ruines et du peuple, et de tous les changements intérieurs et extérieurs

Digitized by Google

de cette plus remarquable entre toutes les cités des hommes. Deux fois la capitale du monde civilisé, d'abord par l'ascendant de l'État absolu, et puis par celui de l'Église absolue, elle mérite seule de porter le nom superbe de ville éternelle, tandis que toutes les autres villes ont péri après avoir joué leur rôle unique. »

On voit que M. Gregorovius réunit les deux conditions essentielles pour faire un bon livre, la compréhension et l'amour de son sujet. Nous avons lu avec le plus vif intérêt le premier volume, qui s'arrête aux combats de Narsès et à l'entrée des Lombards en Italie, et où, conformément à la promesse de la préface, l'histoire de la religion et de l'art marche constamment de front avec celle de la politique. La forme de M. Gregorovius est agréable et facile, et son érudition, pour être tout aussi solide que celle des écrivains allemands en général, paraît moins pesante que chez la plupart d'entre eux; son ouvrage vient faire en quelque sorte une suite naturelle aux intéressantes études de M. Ampère sur Rome antique.

T. D.

MÉDECINE.

JOURNAUX.

Clinique allemande, publiée par le docteur Al. Goeschen, 1859, n° 13 : Physiologie pathologique du choléra épidémique, par Zimmermann; des effets du sulfate et du nitrate de cuivre et du chloride de plomb, par Falk; l'Acide citrique, le meilleur remède contre les rhumatismes aigus; Clinique de Halle, par Kœhler; Clinique du professeur Bruns à Tubingue, par Lotzbeck; Lectures de la société physiologique de Greifswald.

Feuille médicale hebdomadaire de Vienne, par Wittelshoefer, 1859, n° 13 : les Mouvements des membres et particulièrement des bras, par Langer; démonstrations anatomiques-pathologiques du professeur Buhl à Munich; Vaccination, revaccination et rétrovaccination, par Lowy.

Archives d'anatomie et de physiologie pathologique et de médecine clinique, par R. Virchow, 1859, n°s 5 et 6 : De l'influence de la suffocation sur la quantité de sang dans le cerveau et dans les poumons, par Ch. Akermann; De la formation du pus, par O. Weber; Des nouvelles opinions sur la formation du pus, par Virchow; Structure des épithélies, par Friedrich.

Archives d'anatomie, de physiologie et de médecine scientifique, par Reichert et Dubois Reymond, 1859, 2e cahier, 1re moitié : Anatomie des insectes, par Leydig; Du grossissement des microscopes, et de l'influence optique des substances contenues entre l'objet et l'objectif, par Place; Anatomie des amygdales, par Sachs; Pour servir à l'histoire des observations faites sur le silure électrique.

Journal pour les maladies d'enfants, par Behrend et Hildebrand, 1859, 3e et 4e cahiers : Du ramollissement des poumons chez les nourrissons, par Rauchfuss; Causes, pathologie et traitement de l'emphysème vésiculaire dans la première enfance, par Hewitz; troisième Rapport annuel de l'Institut pour les maladies d'enfants de Mariahilf, à Vienne, par Lascinsky.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

JOURNAUX.

Messager de la frontière (*Die Grenzboten*), par G. Freytag et J. Schmidt, nos 16, 17, 18 et 19 : Des côtes septentrionales de l'Espagne; Le mariage civil; Droits de l'Elbe; Littérature politique; De l'état légal des juifs allemands au moyen âge; la Polka; Ferdinand et Thérèse Huber; la Question de l'or; Lettres de Beethoven.

Morgenblatt, nos 15, 16, 17 et 18 : le Vieux et le Nouveau Berlin; De ma gibecière de pèlerin, par Riedenfeld; Deux Frères; Histoire de la maison d'habitation.

Muséum allemand, publié par R. Prutz, nos 16, 17, 18 et 19 : Poésies de H. Prœhle, A. Galster, Nina de Waldbourg, Paul Erhard; Fragments de la vie d'un vaurien, par R. Prutz; Martyrs juifs dans les temps anciens et modernes; un Philanthrope.

Feuilles de récréation littéraire (*Blætter für litterarische Unterhaltung*, nos 15, 17, 18 et 19 : Confessions de l'impératrice Catherine II; Nouveaux Échantillons de poésie épique, par A. Jordan; Études ethnographiques de Bogumil Goltz, par H. Marggraff; Critique de la philosophie de Schopenhauer; le Duc Ferdinand de Brunswick, par Berneck; Impressions de voyage d'un virtuose.

Europa, nos 17, 18, 19 et 20 : Musiciens ambulants à Londres; Correspondance de Napoléon Ier sur l'Italie; Scènes de la vie des Tscherkesses; la Bière en 1575; les Poissons électriques; Naissance de la polka; le Nouveau Paris; le Dernier Grand Mogol; la Chasse à l'aurochs; François Liszt, Ferdinand Hebbel; Plans pour l'agrandissement de Vienne; la distribution des eaux dans les grandes villes; Jardin zoologique de Francfort.

Muséum de Francfort, nos 14, 15, 16 et 17 : le Premier et le Dernier Jour du noviciat, nouvelle (suite); Voyages et découvertes de Barth au nord et au centre de l'Afrique, par Ringer.

Le Siècle (*Das Iahrhundert*), nos 14, 15, 16, 17 et 18 : l'Union douanière et les partis politiques en Allemagne; Faustiana; les Ecoles supérieures; Colomb; De la nature et de l'idée de l'argent.

Revue de Berlin, 1er, 2e, 3e et 4e cahiers du 17e volume : De l'affranchissement des serfs en Russie; d'Iéna à Kœnigsberg, roman; Lettres littéraires de Berlin; Esquisses parisiennes.

Les Voix du temps, mensuel, par Kolatschek, avril 1859 : L'Art dans l'industrie et notamment dans l'industrie parisienne; l'Ébénisterie à la renaissance et celle des temps modernes; les Fabriques et le commerce en Hongrie; le Roman historique.

L'étranger (*Das Ausland*), nos 14, 15, 16, 17 et 18 : Académie de dames aux États-Unis; Voyage à travers le pays des Aztecs; M. de Rougé, sur un fragment

Digitized by Google

de l'histoire égyptienne du douzième siècle avant Jésus-Christ; couvents italiens, Montecassino; Récits du scheik Abdallah Bou-Rema, par Zill; Cartographie de l'empire chinois; les Gisements d'or sur la côte orientale de Célèbes; Exploration de l'Afrique orientale, par les capitaines Burton et Speke; Histoire naturelle du pain; Voyages d'exploration dans les années 1858 et 1859; une Scène de l'insurrection militaire des Indes; Esquisses et études d'histoire naturelle dans les États méridionaux de l'Union américaine, par Bischoff; Notices abyssiniennes : vêtements, bijoux, poids et mesures, titres et hiérarchie; Chaleur animale; le Commerce anglais avec la Chine; une Expédition contre les Peaux-Rouges; la Thessalie; le sol de l'océan Atlantique; la Presqu'île de Corée : son état actuel, et les missionnaires catholiques; Oiseaux voyageurs dans les Pyrénées; Nouveaux matériaux pour l'histoire de la découverte de l'Amérique; Esquisses irlandaises.

La Nature, publiée par Ule et Müller : Des steppes de la Russie méridionale, par Stam; les Alpes, migration des glaciers, par Ule; le Stéréomonoscope.

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 25 avril.

La triste, la douloureuse nouvelle du mois, vous l'avez sue bien avant ma lettre; et par l'impression qu'elle aura produite chez vous comme partout, vous pouvez juger de celle qui s'est manifestée ici, où tout le monde connaissait M. de Humboldt, où ceux mêmes qui n'avaient jamais lu le *Cosmos* ni aucun autre de ses ouvrages le respectaient et l'aimaient pour la gloire qu'il procurait à sa patrie, pour sa merveilleuse bonté et ses admirables qualités d'homme et de citoyen. Berlin a vu des obsèques plus princières, elle n'en a jamais vu d'aussi nationales ni qui fussent entourées de tant de douloureuse sympathie. La cour, les corps savants, l'université et la ville tout entière y ont pris part. Vous auriez vu défiler, sous les tentures et les drapeaux funèbres qui pendaient de toutes les maisons, les étudiants avec leurs maréchaux en tête, puis l'Académie des sciences, les écoles, le parlement presque tout entier, dont les deux chambres avaient suspendu leurs séances, après que la deuxième chambre eut déjà la veille manifesté, sur l'invitation de son président, le comte Schwerin, par une motion formelle, le deuil de la patrie; puis tous les ministres, les plus hautes autorités civiles et militaires, la magistrature, le clergé, la municipalité, et enfin les corporations industrielles. Tout Berlin était dans les rues, et ceux qui ne s'étaient pas joints au cortége s'étaient postés sur son passage, dans les rues, aux fenêtres et jusque sur les toits, depuis la maison mortuaire, dans la rue d'Oranienbourg, à travers la rue Frédéric et les Tilleuls jusqu'au château et au Dôme. Au portail de l'église se présenta S. A. R. le prince régent, avec tous les princes de la maison royale. Sur un signe de lui, le cercueil, très-simple, de bois de chêne et sans nul ornement que des palmes vertes, fut enlevé par des officiers de la maison royale, porté dans l'église et placé devant l'autel, entre des candélabres couverts de crêpe. Le grand maître des cérémonies de la cour assigna les places du cortége. On vit le prince régent se placer au milieu, en face de l'autel, avec les membres de la famille Humboldt. Les princes, les ministres, les membres du parlement, les grands dignitaires se rangèrent autour de ce groupe. Il faut bien ici vous dire que le fanatique doyen de notre faculté de théologie, le professeur Hengstenberg, a formellement refusé d'assister aux obsèques d'un homme qu'il considérait sans doute comme un païen et un réprouvé. C'est l'intendant général ecclésiastique Hoffmann qui a prononcé le discours funèbre, un discours en tout point digne du grand défunt et de l'assistance, et dans lequel il a touché sans nul ambage et avec une sincérité très-louable la délicate question de la position de Humboldt vis-à-vis du christianisme positif. Après la prière et le chant, le régent se leva, donna la main aux membres de la famille, salua

Digitized by Google

toute l'assistance avec une gravité triste et solennelle, et s'éloigna avec le prince Frédéric-Guillaume et les autres princes. L'assemblée se sépara pleine de deuil, mais aussi d'impressions élevées. C'était le 10 mai; le lendemain, 11, le corps fut inhumé à Tegel, dans la propriété de la famille, qui appartient maintenant au général de cavalerie Hedemann, neveu par alliance du défunt. L'Académie des sciences s'était fait représenter par MM. Bœckh, Enke, Ehrenberg et Trendelenburg; la municipalité de Berlin avait également envoyé une députation. Beaucoup d'hommes politiques et de personnes distinguées, notamment beaucoup d'artistes et de négociants, parmi lesquels Humboldt avait de très-nombreuses relations, étaient venus spontanément. L'enterrement eut lieu à dix heures du matin. Tout devant marchaient les enfants de la commune de Tegel, et un corps de musique qui jouait le choral : « Il faut que tous les hommes meurent. » Puis vinrent les domestiques, ensuite le cercueil sur un char à quatre chevaux, suivi du clergé, de la famille, à laquelle s'étaient joints le prince Antoine Radziwill, des amis de Berlin, de la commune de Tegel, et de beaucoup de personnes des environs. On s'achemina à travers le parc, sous une allée de tilleuls, vers le lieu qui depuis la mort de la femme de Guillaume de Humboldt est affecté à la sépulture de la famille. Guillaume y repose à côté de sa femme; six autres tombes avaient été creusées depuis; celle d'Alexandre est donc la neuvième. Ce fut encore l'intendant général Hoffmann qui prononça le discours. Il rappela entre autres qu'il y a cinq ans, lorsqu'un plus jeune membre de la famille fut enseveli à la même place, Humboldt, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, lui dit : « Bientôt je serai couché là où vous vous tenez maintenant. » Depuis cependant il eut encore la douleur de s'y retrouver pour donner l'adieu funèbre à sa nièce, la femme du général Hedemann. Le pasteur termine en disant : « Que la paix soit avec nous tous, autour de cette tombe. » Tout le monde s'approcha pour jeter une poignée de terre ou quelques fleurs dans la fosse. Près de la tombe, on voyait une statue de l'Espérance, de Thorwaldsen.

Tout le monde pense que la dernière partie du *Cosmos* est à peu près terminée. L'importante correspondance de Humboldt sera sans doute publiée également; il faut du moins l'espérer.

F. W.

Dresde, 1er mai.

Je viens vous demander une petite place dans votre journal pour la bonne ville de Dresde. Elle y a des droits si certains, que je regrette de ne l'avoir pas fait plus tôt. Dresde, il est vrai, n'a point d'université, point d'institut ni de journaux scientifiques : on n'y étudie point les subtils problèmes de la philologie; on n'y discute point les hautes questions de la métaphysique; personne ne s'y prononce pour ni contre la philosophie de Hegel, et dans toute notre population, qui s'élève à quatre-vingt mille âmes, il ne se trouve guère qu'un savant, j'entends un savant dans le sens allemand du mot : c'est M. Carus, qui vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut de France. Dresde ne pourrait donc figurer dans votre journal comme l'émule et la rivale de Berlin dans les sciences : c'est à un autre titre qu'elle désire y prendre place, comme ville littéraire et artistique. On l'a surnommée, autrefois, la *Florence de l'Allemagne;* aujourd'hui, bien que Munich

Digitized by Google

la lui conteste, elle a droit encore à cette flatteuse épithète. Ses collections artistiques sont très-riches : l'une surtout compte au nombre des premières de l'Europe sa galerie de tableaux. Son théâtre ne le cède non plus en rien à ceux de Berlin et de Vienne : il suffit d'apprendre à ceux qui en douteraient que l'Opéra a eu autrefois pour directeurs et chefs d'orchestre Weber et Wagner, et qu'il a pour interprètes aujourd'hui la Bürde-Ney et Tischatschek, le seul artiste allemand qui puisse traduire la musique du *Tannhäuser* et de *Rienzi*. — Le drame est joué aussi par des acteurs de premier rang : c'est d'abord Devrient, à qui son grand âge, il est vrai, ne permet plus de jouer bien souvent; c'est Dawison, qui brille dans toute la force et la maturité de son talent; et enfin, madame Bayer-Bürk. Toutes ces ressources intellectuelles, auxquelles viennent se joindre la beauté des environs, l'accueil bienveillant et hospitalier des habitants, attirent ici un grand nombre d'écrivains et d'artistes. Citons, parmi les peintres : Schnorr, Bendemann, Richter; parmi les sculpteurs : Haenl et Ritschl; enfin, parmi les écrivains : Auerbach, Gutzkow, Hettner, Wolfsohn et Otto Ludwig. — Les principaux événements de ce petit monde d'élite ne seront peut-être pas tout à fait indifférents à vos lecteurs; et c'est dans cette pensée que j'ai pris la plume aujourd'hui, pour vous donner un court résumé de ce qui s'est passé de plus important cet hiver, me promettant de vous tenir, à l'avenir, au courant de tout ce qui sera digne de votre attention et de votre intérêt.

L'année littéraire n'a pas été riche : Auerbach a publié son Almanach populaire, qui a obtenu le plus grand succès, et donné une nouvelle édition de ses œuvres. Il travaille en ce moment à un nouveau roman. Gutzkow a commencé la publication du sien : *l'Enchanteur de Rome*. Les autres écrivains préparent aussi des travaux qui ne verront le jour qu'en automne. Wolfsohn avait fait jouer l'an dernier un drame qui avait causé une certaine agitation dans notre public. Le titre de la pièce était *Osternacht* (*la Nuit de Pâques*). Le héros était juif, et comme l'auteur l'est aussi, nos protestants orthodoxes et susceptibles avaient vu dans la pièce un plaidoyer en faveur du judaïsme : ils l'accueillèrent donc froidement et la jugèrent avec sévérité. Mais les coreligionnaires de l'auteur sont nombreux ici : ils prirent fait et cause pour lui et applaudirent à outrance. Wolfsohn, qui n'avait eu en composant sa pièce aucune arrière-pensée de controverse religieuse, mécontent de la critique des uns et des applaudissements des autres, a repris son drame et l'a refondu pour en dégager plus nettement la pensée esthétique. Il est bien entendu qu'il a conservé la religion juive à son héros, et je n'ai pas entendu dire que lui-même eût songé un moment à se faire baptiser. Il fera suivre l'*Osternacht* d'une autre pièce dont le sujet est aussi emprunté à l'histoire d'Espagne, et dont le héros appartiendra à la même religion. L'auteur fait preuve de générosité en prenant ainsi la défense de ces coreligionnaires, qui sont toujours honnis et persécutés en Allemagne comme s'ils étaient de vrais mangeurs d'enfants. N'est-ce pas une honte pour notre siècle et pour l'humanité de pourchasser ces pauvres gens comme des bêtes malfaisantes? — Mais je doute qu'il soit habile de transporter ce sujet sur le théâtre : il n'offre pas assez d'éléments esthétiques; il y a persécution d'une part, il est vrai; mais de l'autre il n'y a ni héroïsme, ni désintéressement. Il serait donc à désirer que M. Wolfsohn, dans son intérêt et dans celui de l'art, tournât ses regards vers un autre peuple, une autre histoire et d'autres héros. — Puisque je vous parle d'ouvrages sur le métier, je ne puis passer sous silence celui auquel M. Hettner travaille depuis

Digitized by Google

plusieurs années : c'est son Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle. Elle doit faire suite à celle de la littérature anglaise qu'il a publiée il y a quatre ou cinq ans, et paraîtra vers les premiers jours d'automne. Si la guerre est finie, son apparition fera une certaine sensation en Allemagne. Les philosophes français y sont jugés avec beaucoup d'impartialité; et ce n'est pas là une petite victoire que l'auteur aura remportée sur les préjugés de sa nation. Les Allemands se piquent d'impartialité, et ils en manquent presque toujours lorsqu'il s'agit pour eux de juger le mouvement philosophique du siècle précédent en France : ils sont dominés par la vieille opposition de Lessing, qui n'a plus de raison d'être aujourd'hui, et par leur propre antipathie contre Voltaire. Sa finesse déroute leur simplicité, et son froid scepticisme heurte leur sentiment religieux. Dernièrement M. Hettner a lu à Berlin le chapitre où il s'occupe de lui, et il n'y a pas fait fortune. Ils n'ont pas oublié là-bas les petits démêlés de Voltaire avec leur bon vieux Fritz. Ces petites rancunes doivent faire plaisir à M. Veuillot. M. Hettner a aussi consacré quelques chapitres à l'histoire des beaux-arts, et ce ne seront pas les moins intéressants pour nous. Nos historiens littéraires négligent absolument cette partie de leur sujet, et ils ont tort. Tous les beaux-arts sont solidaires les uns des autres. La peinture, l'architecture, etc., ne font guère qu'accuser franchement les défauts et les qualités de la poésie tragique. M. Hettner parle des beaux-arts en professeur. Il a visité la Grèce, habité l'Italie, et aujourd'hui il est directeur du musée des antiques de Dresde. Ses jugements sur nos artistes seront donc de quelque poids, et mériteront bien qu'on y fasse quelque attention. — Je recommande donc dès aujourd'hui l'ouvrage à vos lecteurs.

Je leur souhaiterais volontiers d'avoir assisté aux cours que ces deux littérateurs, MM. Wolfsohn et Hettner, nous ont donnés cet hiver. M. Hettner a fait un résumé de l'histoire de la peinture devant un public nombreux et choisi. Parmi les auditeurs les plus attentifs se tenaient modestement les jeunes membres de la famille royale. Cela faisait honneur au professeur et aux jeunes princes : est-il rien de plus beau qu'un prince qui descend des premiers degrés du trône pour venir s'asseoir modestement sur les bancs de l'école? On pense involontairement à Charlemagne et l'on augure bien d'un gouvernement qui sera remis en de pareilles mains. Du reste, les jeunes princes de Saxe ne font en cela que suivre le noble exemple de leur père, qui, avant de monter sur le trône, s'était déjà fait connaître par un excellent travail sur le Dante : aujourd'hui encore on le considère oomme l'un des premiers jurisconsultes du royaume. Le roi de Prusse, dans ses bons moments, ne l'appelait que le docteur Jean. Il a en effet la tête d'un savant : le front haut et large, le teint pâli par les veilles, le regard plongé dans les abstractions; mais le trait le plus caractéristique de sa physionomie, c'est l'expression d'une profonde tristesse. Peu de rois, en effet, ont autant souffert que lui dans leurs affections de famille. Après avoir perdu son gendre, le duc de Gênes, il a vu mourir en moins de deux ans trois de ses filles. La dernière était la jeune duchesse de Toscane, si aimée et si regrettée de ses sujets. La nouvelle de cette mort imprévue fut apportée aux princes pendant l'une des leçons de M. Hettner. La maladie de la princesse était connue, et le pressentiment de sa mort saisit tout l'auditoire quand on vit la famille royale se retirer lentement sur l'invitation d'un aide de camp. La part qu'on prit à leur douleur était sans doute plus sincère dans cet asile des beaux-arts qu'elle ne l'eût été sur

Digitized by Google

un champ de manœuvre, en présence de baïonnettes étincelantes et au milieu de hourras belliqueux. — Le cours de M. Hettner était divisé en trois époques; cette division reposait sur les rapports de l'art avec la religion. Dans la première époque, l'art est humblement soumis à la religion; c'est celle des anciennes écoles d'Italie, d'Allemagne et des Pays-Bas. Dans la seconde, l'art brise ses liens, et d'esclave devient le frère de la religion : tous deux marchent la main dans la main vers le même but. Raphaël, en Italie, est le représentant le plus parfait de cette époque; en Allemagne, ce sont Holbein et Dürer. Enfin, dans la troisième époque, l'art et la religion se séparent et tirent chacun de son côté : alors apparaissent la peinture de genre et le paysage. Le professeur a renfermé ici les écoles flamande, française et espagnole. Cette division est simple; et cependant elle ne manque ni de profondeur ni de vérité. M. Hettner s'y est mû très-librement. Il a surtout bien traité l'école italienne, qu'il connaît à fond; mais il a donné une trop petite place à l'école française : elle a fait avec l'école espagnole le sujet d'une seule leçon. Le cours en avait douze. On m'a dit cependant que le professeur s'y est surpassé, et j'ai bien regretté de n'avoir pu y assister. M. Hettner se propose de donner l'hiver prochain un cours de littérature : il ferait mieux peut-être de se renfermer dans les beaux-arts et de s'occuper, par exemple, de la sculpture et de l'architecture, que lui seul ici peut traiter d'une manière originale et intéressante; mais quel que soit le sujet qu'il choisisse, je lui souhaite autant de succès que cet hiver.

Le second cours nous a été donné par M. Wolfsohn : il avait pour sujet Schiller envisagé comme auteur dramatique. L'année dernière, M. Wolfsohn s'était occupé de Lessing; l'hiver prochain il parlera de Gœthe. Dans sa première leçon, il a fait des rapprochements lumineux entre ces trois grands esprits, et il a parfaitement caractérisé le génie propre de chacun : il les rattache tous trois à Shakspeare, dont chacun ne fait qu'accuser dans toutes ses œuvres l'une des faces seulement de ce grand génie. — Dans les leçons suivantes, il a passé à l'étude des tragédies de Schiller, et il y a montré une grande perspicacité. Son exposition était irréprochable. Je n'ai jamais entendu parler un Allemand avec autant de facilité, de naturel et d'élégance. Les professeurs allemands sont en général lourds, diffus, pédants : comme ils cherchent toujours le neuf, le profond, l'abstrait, ils sont souvent seuls; leurs auditeurs les perdent de vue, ou s'ils les suivent, ce n'est qu'en haletant et pour ainsi dire en s'accrochant à eux. M. Wolfsohn a eu le bon esprit d'éviter tous ces défauts : il a négligé les points de vue trop individuels, les rapprochements forcés, les explications subtiles, en un mot tout le bagage métaphysique dont le poids brise inévitablement les ailes à l'éloquence. Il s'est avancé à pleines voiles dans son sujet porté par le sentiment populaire : il ne pérorait pas, il causait; et ce n'est qu'à regret que son auditoire a pris congé de lui.

L'année n'a pas été plus féconde dans les arts que dans les lettres. Un de nos artistes nous a donné cependant un chef-d'œuvre, c'est Rietschel, qui a exposé sa statue de Weber. C'est sans contredit ce qu'il a fait de mieux. Le sujet était des plus difficiles cependant, car Weber ne prêtait guère à une représentation plastique : il avait le nez très-saillant, le cou allongé et les jambes inégales. Ailleurs on eût tranché la difficulté en représentant Weber sous les traits et l'attitude d'un Apollon. Ici on est plus exigeant, et le public n'eût jamais approuvé qu'on fît subir à l'auteur d'*Obéron* une pareille transformation. Il le voulait en bronze

Digitized by Google

tel qu'il l'avait connu vivant, et Rietschel le lui a donné comme il le désirait. A première vue, le bourgeois de Dresde reconnaît son Weber, le maître de chapelle, l'obligeant voisin, l'honnête concitoyen, qui allait en chancelant prendre son verre de bière dans la kneipe enfumée du coin; il revoit son front découvert; son profil busqué, son cou allongé; il devine même sous l'ample manteau qui les recouvre les jambes inégales du compositeur : et le bourgeois est ému, et il applaudit. Et qui n'applaudirait pas un tel chef-d'œuvre? C'est bien autre chose qu'un simple portrait, un fidèle daguerréotype : c'est la personnification la plus originale et la plus vivante de la musique, et de la musique comme Weber l'a comprise. Le vulgaire même qui admire la vérité réaliste se fait illusion : c'est la vérité idéale qui le touche et l'émeut à son insu. Le haut du corps légèrement porté en avant, la tête inclinée, Weber semble percevoir dans le lointain des sons harmonieux; il en suit la mesure de la main et tout son corps semble agité d'un doux frémissement au milieu de l'atmosphère pleine de lumière et d'harmonie qui l'enveloppe. Un critique français disait naguère que les Allemands lui avaient toujours paru incapables d'avoir une sculpture à eux. Je ne sais pas trop sur quelles raisons il appuyait ce jugement catégorique; peut-être était-ce sur celle de madame de Staël, qui pensait que les Allemands n'auraient jamais de sculpteurs, parce qu'ils n'avaient pas de marbre. — Mais cette opinion, permise à madame de Staël, devient ridicule aujourd'hui que nous avons sous les yeux les chefs-d'œuvre de Rauch et de Rietschel. — La statue de Weber sera érigée probablement à la fin de l'été : elle le serait plus tôt si le comité qui s'en est chargé avait l'argent nécessaire. Au commencement de l'hiver, il lui manquait deux mille écus, et voici des années et des années que la souscription est ouverte : c'est peu honorable pour la Saxe. Les artistes, voyant que les bourgeois n'étaient pas disposés à délier les cordons de leur bourse, ont résolu de les y contraindre par l'appât du plaisir : Dawison a lu *Henri IV*, de Shakspeare, et cette lecture, faite dans la perfection, a valu à l'acteur de chaleureux applaudissements et au *Weber'scomite* quelques bons écus. Les musiciens de la chapelle ont ensuite donné un concert dans la même intention et qui a produit les mêmes résultats. Un artiste étranger a voulu aussi prendre part à cette bonne œuvre : c'est M. de Kayser, directeur de l'académie d'Anvers. Il nous a envoyé deux tableaux qui ont été exposés au profit de la souscription. L'un ne manqnait pas d'actualité : il représentait Weber à ces derniers moments. Vos lecteurs savent sans doute qu'il est mort subitement dans un hôtel de Londres. Le soir il quitte de bonne heure un ami qui l'accompagnait, en lui disant qu'il désire travailler encore. Le matin il n'était plus. Le peintre l'a représenté ainsi rendant le dernier soupir, assis près de son piano, et le regard mourant attaché sur les premières lueurs de l'aube qui commencent à pénétrer dans la chambre par une étroite ouverture. L'attitude et l'expression du mourant ont quelque chose de saisissant; mais les contours sont ternes et le tableau manque de perspective. Weber est comme étouffé par ce qui l'entoure. L'autre toile de M. de Kayser a produit plus d'effet : elle avait pour sujet Milton dictant son poëme à l'une de ses filles. — Enfin, pour en finir avec le monument de Weber, j'ajouterai que la ville s'est décidée à venir en aide au comité et lui a fait don de mille écus. Il est donc probable que l'érection de cette belle statue se fera avant l'automne. Si vous le permettez, alors je vous enverrai à cette occasion un article sur Rietschel.

Ma lettre est déjà bien longue : je ne voudrais cependant pas finir sans vous

Digitized by Google

dire un mot de notre théâtre. — Les pièces nouvelles, tragédies, drames, comédies, qu'on a jouées ici sont les mêmes que celles qui ont été représentées à Berlin et à Vienne; c'est *Mohammed et Irène; le Testament du Prince-Électeur; Henri le Lion; Anna-Lise, etc.* Toutes ces pièces manquent d'originalité et d'un vrai cachet poétique. Quelques-unes ont plu par des raisons étrangères à l'art et aussi par l'excellent jeu de nos acteurs. A l'Opéra, nous avons eu *Judith*, par Haumann, le fils du compositeur de musique sacrée; il n'a obtenu qu'un demi-succès; puis, *Diane de Solange*, du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Celui-ci a été composé d'après le système de Cousin : c'est de la musique éclectique. Enfin, on nous a donné très-souvent cet hiver la représentation de *Tannhäuser* et de *Rienzi*, de Wagner, et je vous assure que personne ne s'est plaint, pas même les adversaires de *la musique de l'avenir*. Le *Tannhäuser* surtout m'a transporté : voilà à mon avis le véritable opéra moderne; il y a autre chose que de la musique; il y a des situations et des caractères qu'on serait heureux de trouver toujours dans nos tragédies. Les ennemis de Wagner disent qu'on est fatigué en sortant de cette représentation : mais c'est parce qu'on a suivi le drame, parce qu'on s'est intéressé aux personnages de la pièce; ce n'est pas le tympan, c'est la pensée, c'est le cœur qui a besoin de repos. On monte en ce moment un autre opéra de Wagner : *Le Lohengrin*. Il avait demandé à venir le préparer lui-même, mais on lui en a refusé la permission. Je ne puis mieux terminer cette longue, trop longue lettre, qu'en vous souhaitant d'entendre une telle musique.

A. M.

Calsruhe, 20 août.

Nous venons de célébrer dans notre grand-duché le souvenir d'un poëte qui restera longtemps populaire sur les bords du Rhin supérieur. C'est à Schweitzingen, aux environs de Mannheim, que l'auteur si justement aimé des *Poésies allémaniques*, P. Hebel, rendait le dernier soupir, à la suite d'une maladie courte et imprévue, en 1826, et c'est là qu'il a été enterré. Depuis longtemps l'herbe et la mousse cachaient l'humble pierre qui marquait sa tombe. Le 11 mai, le jour même où Berlin rendait les derniers devoirs à Alexandre de Humboldt, et qui s'est trouvé être aussi le quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire de la naissance de Hebel, nous avons inauguré au cimetière de Schweitzingen une statue de bronze qui marquera cette place pour nos descendants, et rendra témoignage de la pieuse vénération dont Hebel n'a cessé d'être l'objet sur les bords du Rhin. Rien n'a manqué au caractère touchant de cette solennité, ni les couronnes tressées par les jeunes filles, ni les chants des jeunes gens de Mannheim et des étudiants de Heidelberg, ni le concours fraternel des deux églises catholique et protestante, qui avaient toutes deux mis leurs cloches en branle. La fête a commencé par le choral : « Nous croyons tous en un même Dieu, » et s'est terminée par un autre choral : « Comme ils reposent ici doucement! » Le soir, grand banquet et chant jusque bien avant dans la nuit.

M.

Digitized by Google

Mémoire sur le problème de la formation du diamant, par Ch. Simmler, aide au laboratoire de l'université de Breslau.

Le problème de la formation du diamant est depuis quelques années l'objet de longues et actives recherches, restées jusqu'ici infructueuses. Un chimiste allemand vient de publier dans les *Annales de chimie et de physique* de Poggendorf un mémoire fort curieux sur cette question. Avant d'analyser son travail, j'indiquerai en quelques mots les tentatives faites pour obtenir le diamant artificiel, et les résultats auxquels on est arrivé.

Le diamant est du carbone pur cristallisé. Il s'agit donc, pour faire du diamant, d'opérer la cristallisation artificielle du carbone. Nous connaissons deux manières d'obtenir dans nos laboratoires les corps cristallisés : la fusion et la dissolution. Expliquons par des exemples ces deux procédés. Si l'on porte du soufre à une température supérieure à 111 degrés, il fond et donne un liquide jaune-serin; en laissant refroidir lentement ce liquide, on obtient de beaux cristaux de soufre en forme d'aiguilles. On peut encore faire cristalliser le soufre en le dissolvant dans un liquide volatil, par exemple le sulfure de carbone : si l'on abandonne à l'air une dissolution de soufre dans du sulfure de carbone, le liquide s'évapore rapidement, bientôt le soufre, ne trouvant plus assez de sulfure de carbone pour rester en dissolution, se dépose lentement dans la liqueur en cristaux réguliers différents de ceux qui se forment dans le soufre fondu [1]. Ni l'un ni l'autre de ces deux procédés ne peut s'appliquer au carbone. Ce corps est complétement infusible aux plus hautes températures que nous puissions produire dans nos fourneaux, de sorte que l'on ne peut pas espérer de le faire cristalliser par voie de fusion. D'un autre côté, on n'a pu trouver jusqu'à présent aucun dissolvant du carbone; on n'a donc pas pu le faire cristalliser par voie de dissolution. Cependant, tandis que l'on essaye encore d'opérer la fusion du carbone, M. Simmler croit avoir découvert un liquide qui peut le dissoudre : de là une théorie nouvelle de la formation du diamant, que nous allons examiner rapidement.

La première partie du mémoire de M. Simmler est relative « aux liquides expansibles découverts par Brewster, en 1826, dans des minéraux cristallisés. » « Il y a plus de trente ans, dit M. Simmler, que Brewster publia dans plusieurs mémoires [2] des recherches très-intéressantes sur l'existence de cavités et de liquides renfermés dans les cristaux de différents minéraux. Ces cavités, tantôt vides, tantôt pleines d'un ou de plusieurs gaz ou liquides, se rencontrent dans les topazes, les quartz, les améthystes, le spath calcaire, le grenat, le soufre, enfin dans les diamants. » Souvent une seule et même cavité renferme deux liquides, l'un très-lourd et peu dilatable, l'autre léger et très-expansible; le premier de ces liquides est de l'eau; quant au second, M. Simmler déclare que c'est, dans la plupart des cas, de l'acide carbonique liquide. Examinons les différentes considérations qui l'ont amené à cette concluion.

[1] Notons en passant que cette propriété de cristalliser en deux systèmes différents que présente le soufre constitue ce que l'on appelle le dimorphisme.

[2] *Annales de Poggendorf*, VII[e] vol., 1826, p. 469-489.

Digitized by Google

Brewster s'est, avant tout, occupé de déterminer la puissance de dilatation de ces liquides; il a trouvé le résultat suivant, moyenne de plusieurs observations : ce liquide, entre 10 et 26 degrés centigrades, se dilate du quart de son volume. Son coefficient de dilatation[1] dans ces limites est donc égal à 0,01497. Il est quatre-vingt-trois fois plus grand que celui de l'eau. D'un autre côté, Thilorier, qui, en 1835, produisit pour la première fois l'acide carbonique liquide[2], a trouvé que son coefficient de dilatation entre 10 et 30 degrés est égal à 0,015. — Brewster a déterminé ensuite les indices de réfraction[3] de ces liquides. Il les a trouvés un peu inférieurs à celui de l'eau. Pour le liquide de l'améthyste, il trouve 1,1106; pour le liquide de la topaze 1,1311. (L'indice de réfraction de l'eau est égal à 1,336.) L'indice de réfraction de l'acide carbonique liquide n'a pas été déterminé exactement. Davy et Faraday disent simplement qu'il réfracte la lumière un peu plus faiblement que l'eau. Thilorier a constaté que l'acide carbonique liquide est complétement insoluble dans l'eau, qu'il ne peut pas se mélanger avec elle. Brewster mentionne la même particularité à propos des deux liquides trouvés dans une même cavité, et nous avons vu que l'un de ces liquides est de l'eau. Comme preuve de la grande dilatation de ces liquides, Brewster cite le fait suivant : « M. Sanderson fils mit un jour dans sa bouche un cristal de quartz de Québec qui contenait une cavité remplie de liquide; le faible échauffement produit par la bouche dilata le liquide à tel point que le cristal éclata en morceaux, et blessa grièvement ce jeune homme. » Dans une autre circonstance, M. Sokolow, en brisant un cristal qui renfermait un liquide, entendit une forte explosion, et remarqua qu'un mouchoir avec lequel il s'était enveloppé la main était mangé en plusieurs endroits comme par un acide. Ce fait s'accorde parfaitement avec les expériences de Thilorier sur l'acide carbonique liquide. Il obtenait des détonations semblables en déterminant l'explosion de petites sphères remplies d'acide carbonique liquide.

De toutes ces analogies, M. Simmler conclut que « la plupart des liquides expansibles dont parle Brewster sont de l'acide carbonique liquide. Ce corps, selon toute vraisemblance, possède un pouvoir dissolvant considérable pour plusieurs substances minérales (par exemple, le spath pesant de M. Nicol, le hornstein de M. Northrop). Dans cette première partie, M. Simmler ne fait qu'établir une proposition préliminaire sur laquelle repose sa théorie de la formation du diamant, objet de la deuxième partie. — « J'ai essayé de démontrer que les liquides découverts par Brewster étaient de l'acide carbonique liquide, doué d'une grande puissance d'expansion, mais dont les propriétés normales sont légèrement modifiées par la présence de substances minérales tenues en dissolution. Ceci prouvé, on peut supposer que le diamant, qui présente souvent une foule de petites cavités, dans des circonstances telles qu'il faut nécessairement admettre l'existence d'une pression considérable dans l'intérieur de ces cavités, que ce précieux joyau, dis-je, est le produit de la cristallisation de l'acide carbonique condensé. » « A la vérité, Brewster ne dit nulle part qu'il ait trouvé des liquides dans les diamants. La note de la page 484 donne même plutôt à entendre

[1] On appelle coefficient de dilatation d'un corps la fraction de son volume dont il se dilate pour une élévation de température de 1 degré centigrade.

[2] Voir les comptes rendus de l'Académie des sciences, 2e semestre, 1835.

[3] La réfraction est la déviation qu'éprouve la lumière en passant d'un milieu dans un autre.

Digitized by Google

qu'ils sont pleins de gaz; mais si ce gaz est de l'acide carbonique, on peut encore conclure que le diamant est le produit de la cristallisation de l'acide carbonique liquide. En effet, les gouttes renfermées dans ces petites cavités se sont dilatées pendant la cristallisation qui a été accompagnée d'un développement de chaleur. Elles ont exercé des pressions sur les parois des cavités, et, tandis que ces parois se dilataient à leur tour, une partie du liquide d'abord, puis, la température s'élevant, toute la masse a pu se transformer en gaz. » Il suffira donc de constater que le gaz qui remplit les cavités est de l'acide carbonique, et l'on ne sera pas étonné de le trouver ici à l'état libre, si l'on réfléchit qu'il existe en grande quantité dans le sein de la terre. Les sources gazeuses, les dégagements d'acide carbonique dans le voisinage de volcans éteints ou actifs, les gaz des mines, etc., ne prouvent-ils pas que la terre renferme des quantités énormes d'acide carbonique gazeux, peut-être liquide?

Ainsi, les diamants contiennent de l'acide carbonique.

Cela posé, il ne reste plus qu'à prouver ce fait : que le carbone est aussi soluble dans l'acide carbonique liquide que le sel de cuisine dans l'eau, le soufre dans le sulfure de carbone, etc.

Plusieurs expériences ont été faites dans ce but par M. Simmler; mais il était fort mal monté en appareils, et il a dû s'arrêter après trois essais également malheureux. Il avoue franchement son peu de succès, et désapprouve fort les savants qui cachent leurs tentatives malheureuses : « Cette conduite est fort blâmable, car des résultats négatifs ont du moins cette utilité, qu'ils empêchent les autres de se fatiguer, de s'acharner dans des répétitions inutiles, et leur fournissent des points de départ nouveaux. » On a tenté de fondre le carbone ou de le dégager d'un mélange par voie de fusion, et de l'obtenir cristallisé. On a cependant toujours éprouvé que les hautes températures ne sont pas favorables au diamant. On le voyait le plus souvent se transformer en une masse noire semblable au graphite. Le graphite paraît donc être la seule forme du diamant appropriée aux températures élevées. Il y a dix ans, on ne croyait plus à la possibilité de la formation du diamant par voie de fusion, lorsque la découverte du bore et du silicium cristallisés[1] ramena les expérimentateurs aux procédés pyrochimiques. Sur quoi s'appuient ces espérances renaissantes? sur le bore cristallisé? Mais le carbone et le bore n'appartiennent pas au même système cristallin. Il y a déjà longtemps que l'on a constaté les analogies qui existent entre le bore, le silicium et le carbone; ils se comportent à peu près de la même manière avec l'oxygène, et pourtant leurs combinaisons oxygénées n'ont pas la même composition. On peut rapprocher le bore, le silicium, le titane, l'aluminium; mais le carbone doit être rangé à part : il joue un rôle immense dans le règne organique. Le nombre de radicaux qu'il forme avec l'oxygène et l'azote surpasse de beaucoup le nombre des éléments connus du règne minéral. Il n'en est pas de même du bore et du silicium. Qu'ont donné encore les essais par la voie sèche? Le bore, mélangé avec du carbonate de potasse, brûle aux dépens de l'acide carbonique, le carbone est réduit, la masse devient noire. Le zinc, dans un essai analogue, absorbe du carbone; mais, traité par l'acide chlorhydrique, il le laisse déposer à l'état de flocons noirs.

« On avait quelque espoir d'arriver à une solution si l'on découvrait le dia-

[1] Expériences de MM. Deville et Wœhler.

Digitized by Google

mant dans une roche solide : on l'a rencontré au Brésil, disséminé dans les schistes micacés nommés itacolumites. Ces schistes sont des dérivés des granites et des gneiss qu'ils entourent, comme le grès rouge entoure les phorphyres de Silésie. Ce grès rouge renferme des cristaux de quartz qui dérivent des porphyres. C'est de la même manière que le gisement du diamant dans l'itacolumite est secondaire; sa formation remonterait alors à la période des grandes éruptions des granites et des gneiss dans le Brésil, la Caroline, la Russie. L'acide carbonique put à cette époque se rassembler en grande quantité dans des cavités, et s'y condenser par sa propre pression. Que le carbone existât déjà dans la pierre (le graphite dans le gneiss de Passau, l'anthracite dans le gneiss d'Offenburg, dans le duché de Bade, etc.), ou que l'acide carbonique ait été réduit, mon hypothèse suppose ce fait : que le carbone est soluble dans l'acide carbonique. Si, plus tard, la pression vient à diminuer peu à peu, l'acide carbonique peut s'évaporer lentement par les fentes, les crevasses; les cristallisations régulières du diamant se forment. Il peut se faire aussi que la pression cesse subitement et que le liquide s'évapore très-rapidement, on a alors le diamant noir, compacte, appelé *carbonate* dans le commerce. Enfin, les diamants bruts sont aussi recouverts d'une écorce rude, squammeuse, rugueuse, de la couleur du plomb, que l'on n'a pas daigné analyser. Cette écorce pourrait bien être encore du carbone qui, dans les dernières secousses de la cristallisation, se serait précipité en granules sur la surface du diamant, lentement et régulièrement formé (l'évaporation subite du bisulfure de carbone dans la cristallisation du soufre rhomboédrique fournit un exemple remarquable de ce dernier phénomène). »

On comprend facilement, dans cette hypothèse, l'existence de fragments de quartz, de tissus cellulaires enfermés dans des diamants. A l'appui de ses idées, M. Simmler cite encore un diamant brut fort intéressant de British Muséum : il contient une grande cavité, dans laquelle se trouve un petit diamant jaune qui fait saillie sur la surface du premier. Brewster pense que ce petit diamant a été précipité à l'état liquide et cristallisé instantanément. Tavernier parle d'un gros diamant avec une cavité noire au milieu : en le fendant, on trouva huit à neuf karats d'une matière noire appelée boue végétale par Tavernier [1].

Telle est la théorie de la formation du diamant proposée par M. Simmler. Il est à regretter que les expériences ne soient pas venues confirmer ces idées nouvelles. Si son hypothèse est exacte, M. Simmler est convaincu que la fabrication artificielle du diamant ne présenterait pas de difficultés sérieuses. En conduisant l'évaporation avec régularité et précision, on obtiendrait de gros et beaux cristaux dans un temps relativement très-court.

[1] Institut, 1852.

G.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'Académie française vient de nous donner un de ces agréables tournois dont elle a le monopole, et dont l'élégante solennité est, après tout, une tradition heureuse que la faveur publique n'a jamais désertée. M. Sandeau a prononcé jeudi dernier son discours de réception, et M. Vitet, directeur de l'Académie, lui a répondu. L'auteur de la *Maison de Penarvan,* qui avait à retracer la biographie de M. Brifaut, a réussi dans une tâche plus ingrate que celles qu'il choisit d'ordinaire, et M. Vitet a dû lui faire compliment de son succès : « Jusqu'ici on vous avait vu faire de nombreux et charmants portraits, sans que la ressemblance en fût jamais douteuse; vous preniez vos modèles dans votre imagination; aujourd'hui c'était d'après nature qu'il vous a fallu dessiner, et pour ce coup d'essai, ce me semble, l'occasion vous a bien servi. Notre aimable et regretté confrère avait en sa personne quelque chose de si particulier; sa physionomie et ses manières, ses goûts et son tour d'esprit étaient d'un monde déjà si loin de nous, tandis que dans son cœur il trouvait pour ses contemporains tant d'affection, tant d'indulgence; sans rien faire comme tout le monde, il parvenait si bien à ne choquer personne, et chez lui l'originalité était en même temps si obstinée et si accommodante, que le hasard tout seul ne semblait pas être l'objet de tels contrastes, de si heureux mélanges; on était, malgré soi, tenté de voir en lui une de ces figures légèrement artificielles, qu'on aime à rencontrer dans les romans de bonne compagnie; si bien que, sans quitter votre terrain, sans rompre avec vos habitudes, vous avez pu l'étudier et le peindre, tout en croyant que vous l'imaginiez. » M. Sandeau avait rappelé en effet qu'il n'avait pas connu M. Brifaut : « Nous suivions des voies différentes, mais je l'ai cherché religieusement dans ses écrits, dans vos souvenirs, et j'ai vu se dessiner peu à peu devant moi une figure aimable et souriante, la figure d'un galant homme qui, sans avoir les splendeurs du génie, avait pourtant sa physionomie particulière, et, par les grâces du cœur et de l'esprit, l'élégance des mœurs, l'exquise urbanité des manières, rappelait avec bonheur les plus charmantes traditions de la société française. » C'est à cette phrase que M. Vitet a sans doute voulu faire allusion. M. Sandeau a du reste parlé avec plus que de l'estime et en style vraiment académique du bagage littéraire de M. Brifaut, et surtout de ses œuvres posthumes : « De nouveaux dialogues, de nouveaux contes en vers, récits ingénieux et rapides, cachant sous un tissu léger une pensée morale ou une vérité piquante; de nombreuses tragédies où court le souffle de *Ninus;* des comédies rappelant la grâce de Marivaux; plusieurs morceaux qui montrent que l'auteur maniait la prose aussi bien que le vers; un écrit sur la religion où respire la douceur des apôtres; des

Digitized by Google

mémoires où revivent la société de l'Empire et celle de la Restauration : tel est l'ensemble de ces œuvres destinées à rayer de l'oubli où il était tombé un des noms littéraires les plus purs et les plus aimables. »

Il n'est pas possible, après cela, de ne pas considérer l'auteur de *Ninus II* comme un homme universel et méconnu, d'autant plus qu'il a laissé aussi quelques romans, lesquels ont servi de transition à M. Sandeau pour faire un retour sur lui-même. « Il ne m'appartient pas, Messieurs, de vous entretenir ici d'un genre de littérature auquel je me suis voué presque à l'exclusion de tout autre ; je n'ai pas le droit d'en parler avec orgueil, et il ne convient pas d'en parler avec humilité. Je lui dois de m'asseoir auprès de mes maîtres, et cependant, malgré l'honneur que je reçois, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse et de confusion, quand je me vois à cette place où Lesage et Prévost ne se sont pas assis, où de nos jours, entre tant d'illustres contemporains, la mort, l'impitoyable mort, devançant vos suffrages, ne vous a pas permis d'appeler M. de Balzac, le romancier le plus profond, un des plus vigoureux génies de notre siècle. » Il n'est pas entièrement établi que la mort ait ravi Balzac à l'empressement de l'illustre compagnie, mais M. Sandeau soulevait ici avec délicatesse et convenance un point où la réponse de M. Vitet a laissé, ce nous semble, à désirer. Aucun romancier n'avait encore pu se faire admettre à l'Académie. « Le roman, a dit M. Vitet, s'était bien introduit dans nos rangs, mais toujours à la suite et sous l'abri d'autres œuvres estimées moins légères et de meilleure réputation. Aujourd'hui c'est grâce à vos romans, et à vos romans seuls, que vous êtes au milieu de nous. Rien n'est plus clair; ce n'est pas cette fois simple tolérance, c'est une véritable admission. D'où vient qu'il a fallu deux siècles pour en arriver là ? » C'est ici que M. Vitet s'est un peu embarrassé : « Le roman n'appartient-il pas à cette famille littéraire dont le sanctuaire est ici ? Quelle source intarissable de vérité sous forme de fiction ! Quel merveilleux moyen de peindre à fond le cœur de l'homme, et de le peindre dans tous les sens; car l'histoire elle-même que n'a-t-elle pas gagné à permettre au génie de l'animer par le roman ? Tour à tour frivole ou sérieux, badin ou philosophique, le roman peut toucher à tout, parler de tout, descendre à l'analyse des plus spirituels sentiments, ou s'élever tantôt presque au lyrisme, presque à l'épopée. En un mot, il y a dans le roman, sans parler de ses autres charmes, toute une veine littéraire si féconde et si variée qu'on a vraiment peine à comprendre cette sorte d'exil qu'il subit depuis deux cents ans.

» L'Académie, Monsieur, je crois pouvoir le dire, ne demandait pas mieux que d'être moins sévère; mais elle a des devoirs qui contrarient ses goûts. Pour ne parler que de notre temps, jamais, assurément, elle n'avait senti plus forte tentation de donner au roman droit de siéger ici, car jamais il n'avait fait ses preuves avec un tel succès. Peut-on nier que de nos jours, dans cet art de la fiction et du récit imaginaire, certains talents puissants ont porté comme une vie nouvelle et une ampleur inconnue? N'allons pas jusqu'à dire qu'ils ont éclipsé les chefs-d'œuvre de tous leurs devanciers; qu'en fait de comédie humaine ils ont dépassé *Gil Blas* ou retrouvé *Manon Lescaut;* admirons leur palette, sans oublier que la main de Rousseau en a préparé les couleurs; mais ne contestons pas que jamais le roman n'avait encore conquis une telle puissance, joué un tel rôle et autant fait parler de lui. Il semblait donc que, pour l'Académie, le moment fût venu de lui tendre la main. Eh bien non, jamais nous n'avions eu plus sérieux motif de

Digitized by Google

persister dans la rigueur; jamais une amnistie complète et sans réserve n'aurait paru moins méritée et plus hors de saison. C'est que le roman de nos jours n'a pas grandi seulement en puissance, en crédit, en talent, il a fait des progrès plus rapides encore et d'un tout autre genre. Les peintures les moins chastes du roman d'autrefois sont devenues presque innocentes, car elles n'offensent que la pudeur, tandis que, maintenant, on entremêle à la licence je ne sais quelles prédications cyniques et venimeuses contre tout ce qu'il y a de sacré en ce monde. Ainsi, l'Académie, malgré ses désirs d'indulgence, devait se résigner à maintenir son interdit.

» Mais par bonheur, Monsieur, elle s'est aperçue qu'en dehors de la foule, quelques adeptes du roman échappaient à la contagion et osaient s'imposer encore certain frein et certain respect. Vous étiez dans leurs rangs, marchant comme à leur tête, les soutenant de votre exemple, et consacrant votre talent à prévenir les naufrages au lieu de pousser aux écueils. Par une contradiction heureuse, le public, tout en restant fidèle à de moins pures admirations, s'est laissé prendre au charme de vos gracieux récits, et vous avez eu le secret de lui faire aimer le remède au moins autant que le poison. Dès lors, pour l'Académie, la question changeait de face : sans abandonner son rôle et sans rien compromettre de la sévère bienséance dont le dépôt lui est commis, elle pouvait tout concilier : accueillir le roman, et ne pas laisser croire qu'elle encourage ses excès. Votre présence ici, Monsieur, aura le double caractère d'un hommage et d'une protestation. »

Il n'est pas nécessaire de longuement insister sur les contradictions de ce morceau. On ne voit pas bien si M. Vitet trouve le roman contemporain supérieur ou inférieur à celui du dix-huitième et du dix-septième siècle; dans tous les cas, puisque *Gil Blas* et *Manon Lescaut* sont des chefs-d'œuvre, on ne s'explique pas qu'ils n'aient pas ouvert à leurs auteurs les portes de l'Académie, et M. Vitet manque son but principal, qui est de justifier la tradition de sa compagnie. On conviendra aussi que ce qu'il dit du roman, on peut le dire aussi bien du théâtre, de toute poésie, de toute littérature, et même des beaux-arts en général. Il n'est pas de genre vertueux par essence; il n'en est aucun où la corruption ne se puisse glisser, et ne se soit glissée en effet. Sans trop insister, félicitons M. Sandeau d'avoir fait lever l'interdit, et l'Académie d'avoir, en le levant, abandonné des vues étroites et insoutenables. Cette circonstance fait de l'élection de M. Sandeau un véritable événement littéraire, auquel on nous pardonnera de nous être arrêté un instant. « Désormais, a dit M. Vitet en concluant, le roman n'aura droit ni de se croire délaissé ni de se dire proscrit; il saura mieux que par des paroles, par un vivant exemple, que, pour entrer ici, il n'a besoin de rien abandonner de ses qualités naturelles, de ses dons les plus capricieux; qu'il peut être piquant, gracieux, passionné, faire pleurer et faire rire, à la seule condition de ne pas l'acheter à tout prix et d'avoir non-seulement du talent, mais un talent qui se respecte. » C'est fort bien dit, et il n'y a rien à objecter à cette dernière restriction; mais, encore une fois, l'Académie peut l'étendre à tous les genres. Est-elle bien sûre de n'avoir jamais admis que des talents respectueux envers eux-mêmes ?

Il nous reste bien peu de place pour mentionner quelques publications récentes; mais puisqu'il est question de romans et de talents qui se respectent, nous ne saurions trouver une meilleure occasion pour annoncer la nouvelle œuvre de

Digitized by Google

M. Francis Wey, *Christian*[1]. M. Wey est un écrivain soigneux, et qui ne prodigue pas. Comme les charmantes nouvelles franc-comtoises qu'il a publiées il y a quelques années, son œuvre nouvelle se distingue avant tout par d'excellentes qualités de style et de récit. La scène est de nouveau en Franche-Comté, mais le sujet a cette fois une portée philosophique : il s'agit de montrer la funeste influence de certaines éducations excentriques sur les caractères.

M. Théophile Gautier fils s'est voué à la littérature allemande, et cette fois aussi à la littérature militaire. Après avoir traduit avec succès les contes d'Achille d'Arnim, il nous donne un ouvrage qui est presque de circonstance : le récit des campagnes du maréchal Radetzki en Italie en 1848 et 1849, par le général Schœnhals[2]. C'est le livre d'un ennemi; mais puisque les Autrichiens ont juste choisi le moment actuel pour prendre un nombre considérable d'exemplaires de la *Campagne de Crimée*, par le général Niel, on peut bien lire en France les récits du général Schœnhals, qui sont d'ailleurs instructifs, bien que déplaisants parfois par une rudesse trop militaire et même un peu soldatesque. Le général Schœnhals ne paraît pas avoir le tempérament très-tendre, et son parti pris ne lui permet pas toujours de rendre justice à ses adversaires. Son jugement sur Manin surtout est malséant et choquant; par une sorte d'esprit de corps ou de franc-maçonnerie, il montre des dispositions bien plus équitables envers les personnalités militaires. Au surplus, si les souvenirs d'un témoin oculaire sont toujours précieux, il faut néanmoins se garder d'y voir des jugements définitifs. Les Mémoires des contemporains sont les éléments de l'histoire, mais non pas l'histoire elle-même; il faut toujours les contrôler les uns par les autres, et nous conseillerons fort aux personnes qui se laisseraient induire à lire l'ouvrage du général Schœnhals de ne pas négliger non plus le récent livre du général Ulloa : *Guerre de l'indépendance italienne en* 1848 *et en* 1849[3]. Ces deux publications se complètent en se combattant. Celle du général Ulloa est la plus importante, parce qu'elle embrasse la politique italienne en même temps que les opérations militaires. On sait la part que le vaillant général a prise à la défense de Venise, le plus héroïque épisode de cette lutte de deux ans. Le général Schœnhals lui-même ne peut s'empêcher de lui rendre là-dessus une éclatante justice.

Une autre traduction, dont nous avons déjà eu occasion de parler et que tout le public lettré entoure de la plus vive sympathie, celle des œuvres complètes de Shakspeare, par M. François Hugo[4], s'est enrichie de deux volumes, le deuxième et le troisième, très-dissemblables et bien faits pour montrer dans son inépuisable variété le génie du poëte anglais, aussi bien que pour confirmer la compétence du jeune traducteur. Le deuxième contient les pièces féeriques, le troisième *Macbeth* et *Richard III*. Par une heureuse coïncidence, le Théâtre-Français joue en ce moment même, avec un succès qui grandit tous les jours, une comédie de M. Auguste Vacquerie, qui, par sa fantaisie saine et charmante, relève directement de Shakspeare. M. Vacquerie n'est pas de ceux qui s'imaginent que la scène doit se consacrer à la reproduction brutale de la réalité, et les applaudissements que le public intelligent du Théâtre-Français donne aux beaux vers et aux heureuses situations de *Souvent l'homme varie* prouvent qu'il n'est pas seul de son avis.

A. N.

[1] Un vol. in-12, librairie Bonne-Nouvelle.

[2] Un vol. in-12, Poulet-Malassis.

[3] Deux vol. in-8°. Paris, Hachette. 1859.

[4] Paris, Pagnerre.

Digitized by Google

De Shakspeare à la littérature indienne il n'y a pas bien loin. Çakountala, quand elle fut connue en Europe, balança dans l'enthousiasme des Anglais et des Allemands Shakspeare lui-même. Aujourd'hui l'on sait que Çakountala n'est qu'un joyau parmi des trésors inestimables, et l'une des plus récentes productions d'une des plus riches littératures que l'on puisse citer. Inconnue il y a soixante ans, cette littérature a aujourd'hui son histoire et ses historiens, au premier rang desquels se place M. Albert Weber, le savant et infatigable indianiste de Berlin. Son cours sur l'histoire littéraire de l'Inde vient d'être traduit par M. Sadous, professeur au lycée de Versailles[1], et nous nous faisons un devoir de signaler ce volume non-seulement aux personnes déjà un peu familiarisées avec les études indiennes, mais surtout à celles qui les veulent aborder, ou qui du moins tiennent à en connaître tout l'intérêt et toute l'importance. Les lecteurs de la *Revue germanique* y trouveront un chapitre qu'ils ont déjà pu apprécier. M. Sadous a eu l'heureuse idée de comprendre dans son volume le remarquable discours de M. Weber « sur les Résultats actuels des travaux concernant » l'Inde antique », que M. F. Baudry leur a fait connaître (livraison de mai 1858). La traduction de M. Sadous est excellente, et fait très-bien augurer de travaux plus considérables du même genre dont nous savons qu'il s'occupe en ce moment.

Un écrivain dont la compétence en matières économiques et commerciales est depuis longtemps reconnue, M. Henri Richelot, vient de publier une deuxième édition, entièrement refondue et mise au courant, de son histoire du Zollverein[2]. La première, qui a paru en 1845, retraçait les origines et la formation de l'association, son organisation et son tarif douanier, les résultats économiques, financiers, politiques et moraux de sa première période, ses tendances et ses aspirations dans les commencements de la seconde. Quinze années et le fait important des traités de 1853 se sont depuis ajoutés à l'histoire du Zollverein. M. Richelot a compris que cette histoire ne pouvait plus, comme dans la première édition, être l'objet d'un tableau unique, et il l'a divisée en trois périodes, dont la première va de 1834 à 1842; la seconde, divisée en deux parties, de 1842 à 1848, et de 1848 à 1854; la troisième enfin jusqu'au moment actuel. L'auteur termine par un aperçu général des résultats de l'union, et par des considérations sur son avenir et ses relations avec la France. De précieuses annexes statistiques ajoutent encore à la valeur de ce volume, indispensable à tous ceux qui voudront connaître la situation économique de l'Allemagne.

A. N.

[1] Un vol. in-8°. Paris, Durand, 1858.

[2] L'association douanière allemande, etc., 1 vol. in-8°; Paris, Capelle.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR SCHILLER[1].

DEUXIÈME ÉTUDE.

SCHILLER PHILOSOPHE.

Nous allons étudier aujourd'hui le même homme, mais dans une phase toute différente de sa vie intellectuelle et de son développement. Comparée avec sa période de jeunesse, cette phase est bien moins connue et bien moins intéressante pour la plupart de ses lecteurs. le plus populaire des poëtes allemands, dans l'acception la plus noble du mot, est presque inconnu au public dans cette partie de sa vie. Au lieu des confessions orageuses d'un génie qui fermente, ce sont maintenant les méditations solitaires d'un esprit philosophique qui fait retour sur lui-même. Au lieu du poëte dramatique dont les puissantes conceptions ébranlaient les cœurs, nous vous montrerons la vie intime du penseur et le cabinet d'études du professeur; au lieu des années d'épreuves et de voyages du jeune poëte que la destinée chassait à l'aventure loin de sa patrie, il s'agit à présent de la retraite paisible et du repos bienfaisant de cette vie académique qui lui permit de devenir un maître dans son art.

Et quand je songe que la chaire où Schiller a parlé était ici, à Iéna; quand je songe qu'Iéna a été le berceau de ses idées philosophiques, et

[1] Voir la première Étude dans la livraison de février.

que dans ce moment nous sommes dans la même salle[1] où Schiller se réunissait à ses amis, il me semble que cette circonstance donne à ses idées une présence plus intime et rehausse encore notre sympathie par la piété des souvenirs.

I.

Schiller philosophe! je pourrais aussi bien dire Schiller professeur à Iéna, si nous voulions oublier que ses premiers cours furent consacrés à l'histoire. Ses travaux philosophiques, ceux du moins qui méritent particulièrement ce nom, embrassent cinq années de la fin du dernier siècle, de 1792 à 1796. C'est en 89 qu'il commence sa vie universitaire, si souvent interrompue et gênée par la maladie. Un an avant la fin du siècle, il se rend à Weimar (décembre 1799).

Pour mieux caractériser cette courte période de travail scientifique, nous dirons qu'en deçà et au delà du philosophe, nous trouvons le poëte. La dernière composition dramatique qui précède de peu d'années cette période philosophique est *Don Carlos;* la première qui la suit est *Wallenstein.* Deux poésies didactiques marquent encore mieux les limites de cette période : au commencement, *les Artistes;* et à la fin, cette poésie remarquable que Schiller a intitulée *l'Idéal et la Vie.* Elles caractérisent aussi le cours qu'ont suivi ses idées philosophiques. Dans la première, Schiller passe de la poésie à la philosophie; dans la seconde, il se délivre de la philosophie en retournant à la poésie.

C'est donc un fait historique que Schiller n'est devenu un poëte classique qu'après avoir traversé une série de travaux d'histoire et de philosophie. Un chemin qui conduit si rapidement à un pareil but est loin d'être un chemin perdu; ce n'est pas même un détour. Non que la philosophie soit l'école de la poésie : les poëtes qui sont sortis de cette école n'ont jamais été les meilleurs. Mais Schiller, par la nature même de son génie poétique, avait besoin de se rendre compte de la tâche du poëte et des principes de l'art. Il se mit donc à philosopher. Il cessa quand il eut atteint son but. Sa poésie avait pour issue directe la philosophie, et directement aussi la philosophie le ramena à la poésie.

Cette période de la vie de Schiller est également bien caractérisée par les affinités intellectuelles qui en signalent le commencement et la fin. Il est d'abord sous l'influence d'un philosophe, du plus grand de

[1] La Rose à Iéna.

Digitized by Google

notre temps. Puis, après, ce n'est plus un philosophe qui l'attire, c'est un poëte, le plus grand des poëtes après les anciens et Shakspeare. Le philosophe, c'est Kant; le poëte, c'est Gœthe. Et c'est entre ces deux esprits si différents, dont l'un analyse la nature humaine avec tant de pénétration, dont l'autre la recompose poétiquement dans toute sa plénitude, que Schiller a sa place; il remplit l'intervalle qui sépare ces deux grands esprits.

II.

Il y a une composition de Schiller qui marque son passage de la poésie à la philosophie, c'est le poëme philosophique intitulé *les Artistes*. On y sent une aspiration philosophique qui se traduit encore et se satisfait par des formes et des images poétiques; et cependant, malgré la profondeur de la pensée, elle flotte entre la philosophie et la poésie, dans un milieu incertain qui obscurcit en plus d'un endroit l'expression. Elle n'est pas conçue sous l'influence d'un système arrêté; mais l'esprit qui pouvait produire une œuvre aussi forte de pensée, qui voulait pénétrer si avant dans les secrets de la beauté, devait se montrer extrêmement sensible à l'action d'une philosophie analogue, s'il en existait une. Et elle existait: c'était la philosophie critique dont Emmanuel Kant était le fondateur. On la nommait critique parce que, envisageant la raison sous un point de vue nouveau, elle en soumettait les facultés à un examen rigoureux, et démontrait clairement l'origine et la nature de ces facultés. Elle distinguait la faculté de la connaissance, par laquelle nous saisissons le monde matériel, de la faculté de la liberté, par laquelle nous produisons le monde moral. L'une s'appelait la raison théorique, l'autre la raison pratique. Enfin, elle découvrait dans l'homme une faculté qui tenait le milieu entre les deux autres; ce n'est plus la volonté, qui soumet les choses et les transforme, ni l'intelligence, qui les analyse et les recompose: c'est une autre faculté qui ne touche pas aux objets, qui se contente de les contempler et y trouve sa jouissance : c'est la perception esthétique, que Kant nommait le sentiment du plaisir ou du déplaisir, ou le jugement esthétique. En approfondissant cette faculté, il achevait ainsi son œuvre critique. Il avait déjà précédemment examiné la faculté de la connaissance dans la *Critique de la raison pure*, et celle de la volonté dans la *Critique de la raison pratique*. La *Critique de la raison pure* coïncide avec les premières poésies de Schiller et son premier ouvrage dramatique; la *Critique de la raison pratique* avec la première représentation de *Don Carlos*. La *Critique du jugement* parut

une année après *les Artistes.* Peu de temps auparavant Schiller avait été appelé à Iéna, où la philosophie de Kant avait trouvé son premier et son plus important établissement sous les auspices d'un prince qui eut l'insigne honneur d'être pour la philosophie et la poésie allemandes ce que Frédéric avait été pour la philosophie et la poésie françaises; et là, dans cette atmosphère intellectuelle d'Iéna, en contact avec des amis qui suivaient le même courant d'idées sous l'influence de ce dernier ouvrage de Kant, les idées philosophiques de Schiller se mûrirent. Mais, guidé par un instinct merveilleux, à côté de la *Critique du jugement* de Kant, il se mit à lire la *Poétique* d'Aristote.

Il fut bientôt familiarisé avec la philosophie de Kant, parce qu'il y était arrivé de lui-même et qu'il la connaissait, pour ainsi dire, sans le savoir. Schiller, comme Rousseau et Kant, poursuivait l'idéal moral, comme archétype de la nature humaine. Rousseau n'avait cherché cet idéal que dans la nature, et avait accepté cette contradiction qu'une imagination comme la sienne seule pouvait supporter : que plus l'homme est naturel, plus il est moral. Un esprit profond comme Kant, que l'imagination ne pouvait égarer, découvrit la différence de l'homme naturel et de l'homme moral, et la formula en contraste rigoureux. Rejetant tout compromis entre la raison et les sens, entre le devoir et les penchants, il trouva qu'il n'y avait de moral que l'empire absolu du devoir sur les penchants, de l'homme intellectuel sur l'homme matériel. La vertu exige le sacrifice des penchants et ne consiste que dans ce sacrifice ; de telle sorte qu'il n'est pas même permis de s'habituer à la vertu et de la pratiquer par habitude, parce que ce serait alors suivre un penchant ; elle doit être un combat perpétuel contre la nature, le produit non d'un penchant, mais d'un principe. On doit faire son devoir, rien que par devoir. On doit obéir à la loi morale, parce que la loi ordonne. La vertu qui s'élève ainsi au-dessus des appétits de la nature humaine et de ses passions jusqu'à la gouverner complétement devient, aux yeux du philosophe, le seul véritable *sublime ;* et l'homme qui l'atteint est le seul héros. Il arrivait ainsi à cette proposition, dont la morale s'arrange mieux que l'art : que les vrais héros doivent être innocents.

Un pareil idéal vivait aussi dans l'âme de Schiller avant qu'il connût le système du philosophe. Cette loi morale, que Kant a nommée l'impératif catégorique, était déjà devant ses yeux lorsque, dans sa poésie de *la Résignation,* il renonçait au bonheur terrestre. Il était passé de Rousseau à Kant, comme plus tard il devait passer de Kant à Gœthe. Son marquis de Posa est aussi un homme normal, un impé-

Digitized by Google

ratif catégorique en chevalier de Malte, un milieu entre l'idéal de Rousseau et de Kant. Dans la tragédie de *Don Carlos*, Schiller avait créé, par enthousiasme pour la morale, un héros innocent; dans ses lettres sur *Don Carlos*, il cherche à le noircir un peu, et, par principe esthétique, il ne veut plus de cette innocence. On sent là un remarquable contraste entre l'œuvre poétique et les réflexions qu'elle lui suggère, entre le sentiment moral et le sentiment esthétique du poëte, et l'on prévoit qu'il prendra à tâche de poursuivre cette contradiction jusqu'au bout et de la résoudre, si c'est possible.

III.

Il faut maintenant montrer combien ce problème de la conciliation entre la morale et l'art était déjà avancé dans l'esprit du poëte avant qu'il s'occupât exclusivement de le résoudre. Je pourrais ici m'en référer simplement aux confidences poétiques que nous connaissons déjà; mais il existe un autre témoignage que j'ai passé exprès sous silence dans ma première étude, pour lui laisser ici toute son importance : ce sont les *Lettres philosophiques de Jules et de Raphaël*. Elles embrassent les années 1786 et suivantes jusqu'en 1789; elles commencent avec *la Résignation* et finissent un peu avant *les Artistes*, dont elles sont le commentaire et la conclusion.

Ces Lettres ne sont pas des recherches méthodiques et scientifiques; elles sont plutôt une espèce de philosophie lyrique, des hymnes philosophiques qui à chaque instant sont près de tomber dans la poésie. Le poëte s'y fait une philosophie avec son sentiment.

Sa sensibilité et son imagination lui avaient représenté, comme à Rousseau, l'amitié et l'amour comme les plus grands biens de la vie, les seuls même où se réalisât l'idéal humain. C'est dans l'amour que la loi divine de la nature se résume. Cette pensée est la base de toute la philosophie du poëte.

L'amour est la perfection de la nature humaine. « Quand je hais, je » me retranche quelque chose; quand j'aime, je m'enrichis de ce que » j'aime. La misanthropie est un suicide prolongé; l'égoïsme est la » plus grande misère d'un être créé. »

Si l'harmonie des âmes est une loi du monde, et la première de toutes, la création entière doit être un royaume d'âmes et d'harmonie. Si tous les êtres sont compris dans l'accord parfait de l'univers, ils doivent appartenir à une même famille et descendre d'un seul et même

Digitized by Google

être : alors le monde des corps est compris dans le monde des esprits, et il n'existe plus d'être qui soit complétement sans âme. « Comme tout » me paraît merveilleux maintenant! oui, Raphaël, maintenant tout » est peuplé autour de moi. Il n'y a plus de solitude dans toute la » nature. Là où je découvre un corps je pressens un esprit, là où je » remarque un mouvement je devine une pensée; et voilà comment je » comprends la doctrine de l'omniprésence de Dieu. »

Tous les êtres forment un monde d'âmes à l'unisson. Mais, quoique d'accord, les choses sont différentes, et leur harmonie suppose qu'elles forment une gradation parfaite dont le degré le plus élevé et le plus parfait est Dieu lui-même. La nature est une série infinie dont la somme et la plénitude forment, pour ainsi dire, la divinité. « La na- » ture (permets-moi cette image) est un Dieu divisé à l'infini. Comme » dans le prisme, un blanc rayon de lumière se divise en sept rayons » plus sombres; ainsi le moi divin s'est morcelé en substances sensi- » bles incalculables. Comme les sept rayons sombres se résolvent en » un clair rayon de soleil, l'être divin sortirait de la réunion de toutes » ces substances. La forme actuelle de l'univers est le verre optique, et » les diverses manifestations des esprits ne sont que les couleurs infi- » nies du seul rayon divin. S'il plaisait un jour à la toute-puissance de » briser ce prisme, la digue qui la sépare du monde serait rompue; » tous les esprits disparaîtraient dans l'infini, tous les accords se fon- » draient dans une harmonie, tous les ruisseaux dans un océan. »

Ainsi donc il faut considérer la nature comme l'image achevée de la Divinité, comme l'idée de Dieu réalisée dans le temps et l'espace, c'est-à-dire, en d'autres mots, comme une divine œuvre d'art. Schiller nomme lui-même cette manière de voir *la profession de foi de sa raison.* C'est ainsi que le monde doit être organisé, d'après le poëte, si l'amour doit être envisagé comme une éternelle nécessité. Mais si l'amour est la base de ces espérances, il ne doit pas s'appuyer sur des espérances à son tour. Il ne serait plus désintéressé, et s'il ne l'est plus, il n'est plus l'amour. Même fondé sur l'espérance de l'autre vie, sur un bonheur éternel, l'amour ne serait plus que le plus noble des égoïsmes. « Il faut qu'il y ait une vertu, même sans la croyance à l'immorta- » lité, et qu'elle se soumette aux mêmes sacrifices, dût-elle trouver » le néant. »

Voilà le premier point où Schiller se rencontre avec Kant dans la notion de la vertu, dans la conception de la vie morale, sans qu'il dépende en aucune façon du philosophe. Il a atteint un idéal moral qui ressemble à celui de Kant. Il pense, avec lui, que la vertu exclut tout

Digitized by Google

intérêt personnel, même le plus noble. Mais en même temps c'est sur ce point-là même qu'il se sépare du philosophe, sans avoir encore conscience de cette divergence d'opinions. Schiller fonde la vertu sur l'amour le plus désintéressé, il est vrai, mais sur l'amour, et par conséquent sur un penchant. Kant le fonde sur la loi, et repousse tout penchant comme un motif moral étranger et impur. Dans sa conception de la vertu, Schiller sympathise avec Kant, et dans la base qu'il lui donne, avec Rousseau.

Mais les *Lettres philosophiques* se terminent par une résignation plus haute encore que celle que demande l'amour désintéressé. Il nous faut renoncer au bonheur égoïste; et pour que ce renoncement soit complet, il faut se priver du bonheur que procure la connaissance de l'univers, de ce chef-d'œuvre divin. Qui nous dit que cette connaissance soit la vérité? Qui nous dit que notre raison soit capable de reconnaître la vérité? Savons-nous au juste l'étendue de nos forces? Et si nous ne la savons pas, toute prétendue connaissance du monde, quelque bonheur qu'elle nous donne, n'est qu'une vue présomptueuse, et la grandeur que nous ressentons en croyant avoir découvert le secret de l'univers n'est, dans le fait, qu'une grandeur imaginaire, un bonheur mensonger que nous devons sacrifier aussi dans l'intérêt de la vertu.

IV.

Les *Lettres philosophiques* exigent donc de l'homme une double résignation, et lui imposent un double devoir. Il doit renoncer à tout bonheur égoïste, à toute jouissance matérielle, et s'élever à l'idée morale qui ne peut trouver sa réalisation que dans l'amour désintéressé et le dévouement. Il doit renoncer encore à comprendre la création divine. Mais, en revanche, il doit s'essayer à devenir créateur lui-même, au moyen des œuvres achevées de l'art humain. Nous avons ainsi deux tâches que nous pouvons et, par conséquent, devons remplir: la morale et l'art. La vérité est par delà; nous ne pouvons l'atteindre dans l'insuffisance de nos forces actuelles, mais nous l'atteindrons un jour dans le développement plus complet de notre nature.

La perfection morale et la vérité que nous devons connaître un jour sont les deux grands buts vers lesquels s'élève l'humanité à mesure qu'elle se développe. L'homme intellectuel ne se perfectionne que par eux. Mais pour arriver à cette perfection, il faut arracher l'homme à la sensualité et à l'ignorance; il faut transformer sa nature pour en

Digitized by Google

faire sortir l'homme moral. Cette transformation s'accomplira par l'art et la jouissance que donne le beau. Et voilà comment ces deux grands problèmes s'enchevêtrent si bien dans l'esprit de Schiller, que la solution de l'un prépare et réalise la solution de l'autre. La morale a besoin de l'art. L'humanité a besoin d'une éducation morale, et l'art lui sert d'instituteur. Et c'est pour montrer aux artistes la hauteur de leur mission morale et de leur dignité historique que Schiller composa la poésie qui porte leur nom.

Ce que l'on élève, dit Lessing dans son *Éducation du genre humain*, doit être élevé à quelque chose. Ainsi que Lessing l'avait déjà fait avec les religions révélées, Schiller envisage l'art sous le point de vue d'une éducation logique du genre humain. Quel est le dernier but de son développement? se demande-t-il, et il répond : La moralité. Mais comment l'atteindre? Par l'art. L'art est le moyen, la morale est le but. Le moyen est matériel, le but est immatériel. Ainsi, entre l'art et son but, il y a tout l'abîme qui sépare le naturel du surnaturel, la matière du monde des esprits. Dans le monde des sens la vérité est cachée; elle se dévoile dans le monde des esprits; on a là la claire vision de Dieu. Ainsi, pour employer les termes usités, le Vrai et le Bien sont notre plus haute vocation, et l'art nous y prépare et nous y élève par la beauté. Ce que l'art est à la morale et à la connaissance, la beauté l'est au Vrai et au Bien. Elle est de leur famille autant que le matériel peut être allié à l'immatériel; elle leur ressemble sans les égaler; elle est le symbole, et ils sont le type. Entre le monde des sens et celui des esprits, la Beauté est là comme un guide mystérieux qui conduit de l'un à l'autre. Comparée avec le monde matériel, elle est une Image qui nous détache du monde des sens et nous élève à la contemplation de la forme; comparée avec l'idéal moral, elle est une Image matérielle, par conséquent une copie imparfaite qui voile cet idéal surnaturel en même temps qu'elle le représente. En un mot, la Beauté est comme la statue voilée de Saïs. C'est de cette façon mystérieuse et presque mystique que Schiller en parle dans *les Artistes*.

Si la Beauté est ainsi l'archétype voilé, l'artiste est le philosophe également voilé; si la Beauté est la manifestation imaginée de la Divinité, l'artiste en est le prêtre et le mystagogue. Telle était en effet la pensée de Schiller quand il écrivit cette remarquable poésie.

La Beauté est pour lui le premier degré de la vérité : elle est la vérité voilée, Uranie, qui a échangé sa couronne de rayons contre la ceinture des Grâces, et les artistes qui nous la révèlent sont à ses yeux comme les archontes de cette éducation morale de l'humanité :

Digitized by Google

« La dignité humaine a été remise en vos mains,
» Gardez-la!
» Elle tombe avec vous et se relèvera avec vous!
» La Poésie avec sa magie divine
» Est au service de la Sagesse qui a fait le plan des mondes.
» Qu'elle nous conduise toujours à l'océan
» De l'universelle harmonie! »

Si grandioses que soient ces idées, elles ont pourtant quelque chose d'étranger à l'esprit même de l'art. L'art n'est pas un moyen pour atteindre un but hors de lui. Il a son but à lui et sa perfection en lui-même. Il n'élève pas seulement, mais il complète à sa manière la vie humaine. Le poëte ne peut pas se contenter de cette tâche subalterne d'humble serviteur de la morale. Involontairement, dans Schiller, l'artiste se révolte contre le philosophe, mais il n'en a pas encore conscience tout à fait; il hésite encore entre le but moral et le but esthétique de l'art. Il sent que cette conception doit être approfondie et éclaircie, cette contradiction doit être résolue, et c'est pour avoir cette claire vision de l'art et du Beau qu'il se met à philosopher scientifiquement sous l'influence de la doctrine de Kant.

V.

Les idées de Schiller suivent une marche progressive comme ses poésies. La première question qu'il se pose maintenant est de savoir ce qu'est l'art sous le point de vue moral. Dans sa réponse, il est tout à fait d'accord avec Kant, et c'est là que l'on peut mieux sentir l'influence du philosophe sur le poëte. Mais aussitôt qu'il cherche à mettre la morale et l'esthétique à la même hauteur, il s'éloigne à chaque pas de plus en plus de la ligne inflexible de Kant.

Considérer l'art sous le point de vue moral, c'est transformer l'idéal moral en un objet d'art. Mais comment l'action morale peut-elle devenir artistique, ou bien comment peut-elle se traduire esthétiquement? Il y a là une difficulté qui, au premier abord, semble renfermer une contradiction. La morale, en effet, consiste dans le désintéressement et la vertu, qui exigent le sacrifice des penchants; mais ce sacrifice ne va pas sans douleur. Plus le sacrifice est grand, plus grande est la douleur; tandis que la représentation esthétique produite par l'art doit être un plaisir. Comment faire de cette douleur un plaisir? la souffrance ne concorde jamais avec notre nature matérielle; mais il y

Digitized by Google

a des souffrances qui peuvent agréer à notre nature morale, à la partie supérieure de notre être. La nature morale n'est satisfaite que par l'acte moral qui consiste dans le sacrifice et la douleur. Cette douleur morale donne à l'homme sa plus haute satisfaction, parce qu'elle répond à ce qu'il a de plus grand, et loin d'enlever le sentiment du plaisir, elle ne fait que l'augmenter. Que l'art donc nous représente une action morale basée sur une pareille souffrance, qu'il nous montre ce sacrifice héroïque dans toute sa grandeur, et tout en émouvant notre nature matérielle de la manière la plus douloureuse, il donnera à notre nature morale la plus haute satisfaction. Ce problème est résolu par l'art tragique, et c'est la cause du plaisir que nous goûtons aux sujets dramatiques.

C'est sa propre cause poétique que Schiller plaide ainsi dans sa philosophie. Les ouvrages les plus importants de sa jeunesse avaient été des compositions tragiques. Il étudie maintenant au point de vue moral le but de l'art tragique. Il doit représenter une action dont la grandeur morale se manifeste dans une souffrance héroïque, et l'effet tragique doit consister dans la grandeur de la pitié que nous ressentons. L'art tragique atteint donc son but quand il éveille en nous la pitié tragique ou l'émotion du sublime. A quelles conditions cet effet se produira-t-il? par la représentation dramatique d'une action qui se passe sous nos yeux. Pour nous communiquer cette pitié dans toute sa vivacité et nous identifier tout à fait avec le héros, l'action doit être représentée dans toute son étendue. Il nous faut voir comment cette souffrance naît et se développe, jusqu'à ce qu'elle s'élève au comble de la grandeur tragique par une gradation naturelle. Notre sympathie ne se donne que lorsqu'elle s'assimile, pour ainsi dire, l'action dramatique, et cela n'a lieu que lorsque nous la voyons en entier et que nous pouvons suivre la passion depuis le commencement jusqu'à sa conclusion terrible, comme la curiosité d'Œdipe et la jalousie d'Othello. Mais nous pouvons très-bien nous figurer une action qui représente un homme dans l'état de souffrance, dramatiquement et complétement, et qui cependant ne produise pas d'effet tragique, et n'éveille pas la pitié tragique. C'est que pour atteindre le but, la souffrance doit être de telle sorte que nous puissions y sympathiser. Elle doit être à l'unisson de la nature humaine. C'est cet accord que nous appellerons la vérité humaine. L'art doit donc représenter la souffrance dans sa vérité humaine, c'est-à-dire poétique, ce qui est tout autre chose que l'exactitude historique.

C'est ainsi que s'explique la définition que Schiller donne de la

Digitized by Google

Tragédie : « C'est une imitation d'une chaîne d'événements (d'une action » complète), qui nous montre l'homme dans l'état de souffrance, et » qui a l'intention d'émouvoir notre pitié. »

Aristote, dans un fragment de sa Poétique, nous a laissé une définition de la Tragédie, dont nous rendons le sens ainsi : « La Tragédie » est l'imitation d'une action complète et importante, — représentée » dramatiquement, non épiquement, — qui éveille la terreur et la » pitié, et qui, par l'extrême irritation de ces deux sentiments, nous » en délivre. »

On voit que Schiller avait sous les yeux cette célèbre définition du philosophe grec, lorsqu'il écrivit la sienne ; et la différence qui existe entre les deux et qui nous saute aux yeux ne pouvait pas lui échapper. Schiller n'admet que la pitié ; pourquoi repousse-t-il la terreur ? ce n'est pas sans intention qu'il rejette ce sentiment. D'après lui, rien dans l'action dramatique ne doit produire la terreur, tandis que, d'après le philosophe grec, le premier effet tragique est la terreur, et le second la pitié. Qu'entendait donc Aristote par la terreur tragique ? on l'a très-mal compris sur ce point ; on a cru que cette terreur est celle que nous éprouvons pour le héros souffrant. Celle-là n'est que la sympathie, la pitié ; et Aristote, ce maître des catégories et des définitions, n'aurait pas commis une pareille confusion ! Ce qui, suivant Aristote, devait nous imprimer la terreur dans une action dramatique, c'est la destinée ; et l'action dramatique est justement la lutte du héros avec la destinée. Le héros est le digne objet de notre pitié ; la destinée est le digne objet de notre terreur. Telle était la pensée d'Aristote ; celle de Schiller était tout autre. Il a rejeté la terreur de l'action tragique, parce qu'il en a exclu aussi la destinée, et, au point de vue de la morale qu'il avait adoptée, il devait l'exclure. Pour lui, l'action dramatique n'est pas dans la lutte du héros avec la destinée, mais bien dans la lutte de la volonté morale contre les penchants naturels, dans le sacrifice de l'homme pour un but moral. A la place de la destinée règne la loi morale. Le devoir ne connaît pas la destinée, et c'est ici que nous pouvons voir la nature intime de notre Tragédie, et combien elle diffère de celle des anciens et de Shakspeare. Les anciens mettaient la destinée au-dessus de l'homme ; Shakspeare la découvrit dans l'homme même ; Schiller mit l'homme au-dessus de la destinée et la supprime par conséquent. Je ne veux pas approfondir ce point, parce que cela nous entraînerait trop loin ; mais il me semble que l'homme affranchi de la destinée, et purement moral, est plutôt un exemple de morale qu'un héros tragique.

Digitized by Google

Si donc l'idéal moral est le plus grand idéal de l'homme, et si le but le plus élevé de l'art est de représenter cet idéal, le problème se trouve résolu par l'art tragique. Le poëte philosophe vient de nous montrer en quoi son effet consiste, et comment cet effet se produit; à présent il va analyser en détail les conditions spéciales de cet art.

La première de ces conditions est la souffrance de la nature; la seconde, la liberté que l'homme moral garde dans la souffrance. Schiller désigne sous le nom de pathos cet état de souffrance, et de pathétique la représentation de cet état; mais toute souffrance n'est pas pathétique, elle ne le devient que lorsqu'elle est un sacrifice pour atteindre un but moral, dans lequel se manifestent la loi morale et le règne de la libre volonté. La nature peut souffrir, mais il faut que l'esprit triomphe en s'élevant au-dessus de la douleur et en montrant ainsi sa supériorité sur la nature : cette élévation s'appelle le *sublime*. Kant l'avait conçu ainsi, et Schiller le comprend de même. Laocoon, sous les étreintes multipliées des serpents, est un modèle de la nature souffrante sous la forme la plus terrible; mais sa souffrance est un sacrifice héroïque qu'il fait à ses fils qu'il veut défendre, qu'il cherche à sauver, et en même temps une fatalité dont l'accable l'inimitié des dieux. Ce n'est pas la douleur qu'il souffre, mais le sacrifice qu'il fait, qui rend sa souffrance grande et tragique dans le récit du poëte et le groupe du sculpteur. La souffrance humaine n'est donc pathétique, et le pathétique n'est tragique que lorsqu'il est sublime, soit que nous supportions la douleur dans un *calme* sublime, ou que nous luttions dans une *action* sublime. Dans les deux cas l'indépendance de l'esprit triomphe de la souffrance : dans le calme, d'une manière négative; dans l'action, d'une manière positive. En donnant pour thème à la sculpture plutôt l'attitude calme, et l'action mouvementée à la poésie, Schiller marque les limites de ces deux arts que Lessing avait déjà tracées avec tant de pénétration, à propos de Laocoon.

Ainsi l'idéal moral dans l'art est la grandeur tragique; le tragique s'explique par le pathétique, et le pathétique par le sublime. Cette conception devait attirer l'intérêt philosophique de Schiller, car elle se rencontrait avec sa nature poétique, qui aimait le sublime et y tendait involontairement. L'imposant, le sublime avait été, pour ainsi dire, son premier amour; il avait enflammé son âme du jour où il avait ouvert Plutarque et lu les grands hommes. C'est sous cette forme de l'héroïsme moral que le sublime lui était le plus présent et le plus accessible au point de vue poétique. Quand il réfléchit là-dessus scientifiquement, il ne fit qu'affirmer la tendance de ses propriétés poétiques, et il accepta

Digitized by Google

en même temps la théorie du sublime que Kant avait établie dans sa Critique du jugement.

Mais s'il n'y a de sublime que la force morale qui nous élève au-dessus de la matière, d'où vient que la nature nous paraît aussi parfois sublime? A proprement parler, elle ne l'est pas. Mais nous ne pouvons lui refuser cette apparence, parce qu'il y a certains aspects de la nature qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, et nous font sentir notre force surnaturelle, notre puissance morale. Nous sentons cette puissance aussitôt que notre faiblesse matérielle nous devient visible et sensible; devant certains phénomènes de la nature qui dépassent notre petitesse matérielle et nous la font voir, notre conscience morale s'éveille, et plus ces phénomènes nous humilient matériellement, plus ils nous élèvent intellectuellement. Nous nous sentons devant eux comme Faust devant l'esprit de la terre, *si petit et si grand!* Il y a de ces phénomènes qui sont si grands, que nos sens sont incapables de les comprendre et de les mesurer; d'autres qui sont si puissants, que près d'eux notre force physique s'anéantit. Les uns et les autres sont sublimes : on peut nommer les premiers, le sublime de la connaissance, les seconds, le sublime de la puissance; ou, pour employer les expressions de Kant et de Schiller, nous dirons le sublime mathématique, et le sublime dynamique. Il y a des grandeurs que nous appelons sublimes, comme le firmament, la mer, les Alpes. Pour l'intelligence il n'y a pas de grandeur sublime, car pour elle il n'y a rien d'absolument grand. Il n'y a pas de grandeur imaginable à laquelle on ne puisse ajouter. L'estimation logique de la grandeur est sans bornes: là, toute grandeur n'est que relative; mais devant ces grands phénomènes de la nature, notre estimation de la grandeur est confondue, et c'est pour cela qu'aux yeux de notre sentiment esthétique ils passent pour sublimes. Cependant il ne faut pas oublier que le sublime n'est pas une qualité que possède la nature, mais que c'est nous qui la lui prêtons. Elle n'est pas sublime, mais elle éveille en nous le sublime. Il est en nous, non dans les choses. Sa base est la force morale seule, et, dans son essence même, il ne peut être que de nature morale; c'est pourquoi Schiller dit aux astronomes : « L'objet de vos études est certainement le plus sublime qu'il » y ait dans l'espace; mais, ô mes amis, le sublime ne réside pas dans » l'espace! »

Digitized by Google

VI.

Au fond de ces recherches sur le tragique, le pathétique et le sublime, Schiller est toujours guidé par le point de vue moral qui lui avait déjà dicté *la Résignation*, *Don Carlos*, les *Lettres philosophiques* et surtout *les Artistes*. Cependant le point de vue esthétique était trop conforme à sa propre nature de poëte, pour qu'il le subalternisât à la morale et le sacrifiât comme le penchant doit être sacrifié au devoir. L'artiste doit trop à la nature et en est trop rapproché, pour qu'il puisse la renier complétement. Puis, la manière même dont Schiller avait saisi l'idéal moral favorisait en lui le développement de l'esthétique; car son idéal moral se fondait sur l'amour désintéressé, par conséquent sur un penchant humain. Cet idéal a la force de tout sacrifier au devoir, mais il a en même temps la faculté de mettre d'accord le devoir et le penchant, l'homme moral et l'homme naturel. La prédominance de l'homme moral sur l'homme naturel produit le sublime; l'harmonie entre les deux produit le beau. L'idéal de Schiller renfermait donc d'avance la possibilité de réunir le sublime et le beau. Après que le premier s'est développé, rien de plus naturel que de voir grandir le second. Maintenant l'esthétique va reprendre ses droits naturels, elle quitte la position inférieure qu'elle a subie, non sans violence; elle réclame une place égale, peut-être même supérieure.

La nature prend un tout autre aspect, suivant qu'on la considère au point de vue de la morale ou de l'esthétique. Là on doit la combattre, ici on doit l'affranchir et la transfigurer. Il y a donc une opposition manifeste entre le jugement moral et le jugement esthétique. Schiller les affirme l'un et l'autre. Comment le problème sera-t-il résolu?

Il le sera, s'il y a un phénomène qui réunisse les deux natures, spirituelle et matérielle; ce fait fera cesser l'opposition, car un fait est toujours la preuve et la réfutation la plus concluante. Mais comment les deux natures pourront-elles être jamais réunies? et comment trouver un fait concluant? un fait où nous reconnaissions à la fois la beauté et la nature, une belle nature qui procède de l'esprit, et ne puisse procéder que de lui? Un pareil fait existe-t-il?

Il y a une beauté qui est produite par l'esprit : c'est l'œuvre d'art. Mais une telle œuvre n'est pas la nature dans le vrai sens du mot. D'un autre côté, il y a une beauté de la nature que nous ne produisons pas, mais que nous ressentons : c'est la beauté du corps, de la

Digitized by Google

forme, de la structure, que Schiller nomme la beauté *architectonique.* C'est un don de naissance, un talent, et non un mérite. Ainsi nous ne trouvons le fait que nous cherchons ni dans les créations de la nature ni dans celles de l'art. S'il existe quelque part, ce ne peut être que dans la nature humaine, qui est spirituelle et matérielle à la fois. Voyons s'il y a une beauté humaine qui soit purement naturelle et cependant d'origine spirituelle.

Il existe des sensations involontaires, et le cri de joie ou de douleur qui exprime ces sensations est involontaire, comme le geste qui l'accompagne. Cette expression peut être naturelle sans être violente; elle peut être mesurée et libre, le reflet transparent d'une âme libre, l'œuvre de l'esprit qui anime le corps. Ell n'est commandée par aucune loi, soit naturelle, soit morale; elle est personnelle, et par conséquent unique; elle n'est pas artificielle, et ne peut être imitée par l'art : c'est cette beauté que nous appelons la *grâce.*

La grâce est une beauté, une beauté naturelle qui procède de l'esprit. Il n'y a pas de grâce artificielle; la grâce artificielle est l'afféterie, que Schiller nomme une *grâce de maître de danse.* La nature qui se laisse aller, et ne fait que se laisser aller, n'est pas gracieuse; l'esprit qui force la nature à sortir de ce laisser aller, et qui se borne à la forcer, ne l'est pas davantage. L'esprit seul est gracieux, et il ne l'est que lorsqu'il se manifeste naturellement, et par conséquent involontairement.

La liberté dont nous jouissons est vis-à-vis de notre nature dans une double relation. Elle peut affranchir notre nature, elle doit en même temps la dominer. La nature affranchie par l'esprit, et la nature gouvernée par l'esprit, sont deux phénomènes esthétiques. L'une est la grâce, l'autre la dignité. Dans la dignité, c'est la volonté sublime qui paraît; dans la grâce, c'est la beauté de l'âme. La dignité est donc à la grâce ce que le sublime est au beau. Dans les deux, l'esprit gouverne la nature matérielle; mais dans la dignité il gouverne en maître, dans la grâce il règne plus libéralement. La dignité est imposante, et, à son point culminant, majestueuse; la grâce est charmante, et, à son apogée, enchanteresse. Elles n'ont qu'une seule chose de commun : c'est qu'elles ne doivent pas être voulues et apprêtées : l'une devient alors roide, solennelle et emphatique; l'autre maniérée, doucereuse et coquette.

Il y a une beauté qui réunit la grâce et la dignité : c'est la beauté humaine achevée, telle qu'on l'a pu contempler jadis dans les dieux de la Grèce; là, l'homme est justifié et proclamé libre dans le monde des intelligences : « Dans le sourire de la bouche, dans la sérénité du front,

Digitized by Google

» et le regard doucement animé des yeux, la raison libre s'élève comme » un astre adouci, tandis que la nature, dans un adieu sublime, dispa- » raît dans la noblesse et la majesté du visage. »

Ainsi la grâce est le fait qui anéantit l'opposition entre la nature morale et la nature matérielle; le fait devant lequel l'esthétique quitte sa position inférieure et s'assied comme une sœur auprès de la morale. Si l'esprit dominait seulement les sens et ne pouvait pas se trouver libre et à l'aise dans leur étreinte, la dignité serait le seul idéal humain, et nous devrions parler de l'humanité comme le Tasse de Gœthe parle d'Antonio : « Et cependant tous les dieux se sont réunis » pour doter son berceau. Malheureusement les grâces ne sont pas ve- » nues, et le mortel à qui manquent leurs dons célestes peut encore, » il est vrai, posséder beaucoup et beaucoup donner, mais jamais on » ne viendra poser la tête sur son sein. »

Avec la grâce, au contraire, il est possible de concilier la raison et les sens, le devoir et le penchant. Une *belle moralité* devient possible, celle qui fait son devoir, non plus seulement par devoir, mais par penchant. Il y aura aussi une *grâce morale*. La grâce morale est la vertu involontaire, le devoir devenu penchant. Nous agissons bien lorsque nous faisons notre devoir, parce que nous devons le faire; nous agissons bellement quand nous le faisons, parce que nous ne pouvons pas agir autrement, parce qu'il nous est devenu comme une seconde nature : c'est la beauté morale, la virtuosité dans le bien[1].

Autre est donc l'acte moral, autre l'acte esthétique; dans le premier, nous remplissons la loi morale; dans le second, nous donnons satisfaction à notre nature; dans l'un, nous montrons ce que nous devons faire; dans l'autre, ce que nous pouvons. La valeur morale d'une action est tout entière dans son but et dans son intention, la valeur esthétique dans la force déployée. Le but vers lequel la force se dirige fait la valeur morale de l'acte; la grandeur de la force que l'on emploie en fait le caractère esthétique. D'où il suit que les deux jugements de la morale et de l'esthétique peuvent être d'accord sur la même action, malgré la différence de leur point de départ, comme ils peuvent également différer lorsque nous acceptons esthétiquement ce que nous rejetons moralement. Car la grandeur de la force ne dépend pas de la direction que lui indique la loi morale. Une action grande et morale, comme celle de Léonidas, est approuvée également par la morale et l'esthétique : par la morale, en ce qu'il remplit son devoir

[1] Sur la grâce et la dignité. *Nouvelle Thalie*, II, 1793.

Digitized by Google

envers la patrie; par l'esthétique, en ce qu'il eut la force d'accomplir cette grande action. « Nous sommes contents de voir Léonidas prendre » cette résolution héroïque, mais nous sommes ravis de voir qu'il a pu » la prendre. » Il est facile de se représenter deux faits qui blessent tous deux la loi morale, et dont l'un est moralement plus coupable que l'autre, mais en même temps plus attrayant esthétiquement. Pourquoi, par exemple, un meurtre audacieux déplaît-il moins qu'un vol honteux, quoique aux yeux de la morale il soit beaucoup plus condamnable? Parce que c'est la grandeur de la force déployée qui donne à l'action sa valeur esthétique, et c'est en cela aussi que la vérité poétique diffère de la vérité morale et historique. « La vérité poétique » ne consiste pas en ce qu'une chose est arrivée réellement, mais bien » en ce qu'elle pouvait arriver, c'est-à-dire dans l'intime possibilité de » la chose. » C'est pourquoi la vérité poétique est indépendante de la vérité historique ou morale.

Lorsque le poëte eut ainsi placé à la même hauteur le point de vue moral et le point de vue esthétique, leur différence dut lui sauter aux yeux.

Il avait associé le beau avec le sublime, la grâce avec la dignité, et cherché à adoucir et même à effacer cette supériorité écrasante que le sublime avait prise de par la morale. Maintenant il craignait le contraire, c'est-à-dire que la balance ne penchât en faveur du beau. Il fut inquiet pour le sublime. Il devait y avoir un équilibre et un complément entre le sublime et le beau, entre la dignité et la grâce; c'est pour garder cet équilibre que le poëte écrivit son second traité du sublime. Si le sublime était le seul idéal humain, la grâce, l'harmonie, et avec elles le bonheur manqueraient. Si la beauté était seule, nous ne ressentirions que l'harmonie de la vie; nous serions heureux dans les limites du monde sensible, et nous n'apprendrions jamais que nous sommes destinés à agir comme des intelligences pures. Nous devons apprendre par l'expérience que la raison et la sensualité ne s'accordent pas ensemble. C'est dans ce contraste qu'est le charme du sublime. Le beau rend service à l'homme, le sublime au pur esprit. Tous deux doivent se compléter pour que l'éducation esthétique soit parfaite. Sans la beauté, il y aurait une lutte éternelle entre notre esprit et notre humanité; sans le sublime, la beauté nous ferait oublier notre dignité. « Ce n'est que lorsque le sublime s'allie au beau que nous devenons » des citoyens complets de la nature, sans perdre notre droit de cité » dans le monde intellectuel. » La dignité seule peut nous élever, et la beauté seule peut nous rendre heureux. Le beau et le sublime sont les

Digitized by Google

guides de la vie, les deux génies qui, chacun à leur manière, doivent compléter la vie humaine. « Ne te consacre jamais à un seul, ne confie » jamais à l'un ta dignité, à l'autre ton bonheur[1]. »

Le contraire du beau est le commun; le contraire du sublime est le bas, qui n'est pas seulement commun, mais qui a pour but le commun. Le commun est ce qui manque de noblesse; le bas méprise et opprime toute noblesse; c'est le commun triomphant. L'universalité de l'art lui permet d'employer les sujets communs et bas, mais sa noblesse exige qu'il ne devienne jamais lui-même bas et commun. Le bas et le commun sont exclus de la forme, mais non du domaine de l'art[2].

C'est ainsi que Schiller, dans son traité sur la grâce et la dignité, avait concilié la morale et l'esthétique. Il avait voulu fonder et justifier le beau moralement. Et c'est là que se manifeste la différence entre le philosophe et le poëte. Avec la notion de la grâce morale, Schiller s'est éloigné de Kant, car Kant ne voulait pas que le penchant, quel qu'il fût, devînt jamais un ressort moral. Le seul ressort moral est la loi et le principe; nous devons emporter de haute lutte, comme un jeune Hercule, chaque action morale sur les rébellions de notre nature sensuelle; le penchant est un ressort douteux qui peut faire le mal comme le bien, et, rigoureusement pris, il ne peut donc pas servir de règle; seul, le principe du devoir peut nous faire bien agir. C'était la position prise par Kant, qui ne voulait nullement capituler avec la sensualité; il plaçait cette loi morale, dure, impérieuse et inexorable, dans sa majesté inaccessible, devant son siècle qui, ainsi que le nôtre, avait émoussé et perdu ses principes moraux au contact d'un vil matérialisme : « Il était le Dracon d'un temps qui ne méritait pas d'avoir un » Solon. »

Kant ne pensait qu'à la morale, Gœthe qu'à l'esthétique, et Schiller se plaça entre les deux dans son traité sur la grâce et la dignité, qui cherchait à réconcilier la morale et l'esthétique. Il ne satisfit ni l'un ni l'autre, et il est très-caractéristique de voir comment ces deux grands hommes jugèrent les principes de Schiller sur cette matière. L'un trouvait son idéal beaucoup trop sensuel, l'autre beaucoup trop moral. Kant pensait que Schiller avait amoindri la majesté de la notion du devoir en essayant d'associer la grâce à la dignité, de changer la mora-

[1] *Du sublime*, 1801. Les *Guides de la vie* parurent en 1795 sous le titre de *Beau et sublime*.

[2] *Pensées sur l'emploi du commun et du bas dans l'art*, 1802. C'est par cette raison que Schiller crut devoir critiquer si sévèrement les poésies de Bürger, et il est à présumer qu'il écrivit ce petit traité pour soutenir sa critique.

Digitized by Google

lité en beauté, et d'allier la raison à la sensualité. Gœthe, au contraire, trouvait que Schiller avait été ingrat envers la nature, cette mère universelle qui certes ne l'avait pas traité en marâtre. D'après Kant, Schiller avait trop sacrifié à la nature; d'après Gœthe, trop peu.

Mais le point de vue adopté par Schiller se rapprochait déjà plus de la manière de voir de Gœthe que de celle de Kant. Il cherchait la perfection humaine dans la beauté de la forme; l'idéal moral s'effaçait déjà devant l'idéal esthétique. Si dans *les Artistes* la beauté n'était que le premier degré et l'image imparfaite du bien, elle apparaît maintenant à ses yeux comme sa perfection. S'il s'agissait alors de l'éducation morale et intellectuelle de l'homme, à laquelle l'art concourt, il s'agit maintenant de l'éducation esthétique que l'art donne, et Schiller écrivit ses *Lettres sur l'éducation esthétique du genre humain.*

VII.

Dans ces Lettres, la philosophie de notre poëte se répète et se développe comme un tout complet. Nous voyons clairement l'enchaînement de ses pensées; nous pénétrons, pour ainsi dire, dans l'atelier de ses idées; ce ne sont pas des résultats tout faits qu'il nous communique; ils se forment sous sa plume à mesure qu'il écrit. Ce sont des lettres *philosophantes,* qui ont plus d'un rapport avec les Dialogues de Platon, en ce qu'elles suivent la marche des idées au lieu d'être écrites d'après un plan tracé d'avance. C'est une pensée vivante qui se produit devant notre esprit. Une pareille manière de philosopher n'est pas épique, mais bien dramatique, et c'est en cela encore plus que dans la mise en scène que consiste le caractère dramatique des Dialogues de Platon. Les Lettres de Schiller ont le même caractère dramatique. Le point de vue moral s'y transforme pour ainsi dire devant nos yeux en point de vue esthétique. Le lecteur attentif de ces Lettres découvrira que leurs prémisses ne s'accordent pas avec la conclusion. Le point de vue moral domine dans le commencement, et l'esthétique dans la fin. Il est arrivé à Schiller dans ses Lettres comme dans plusieurs de ses drames : c'est que le héros voit son rôle pris par le poëte ou par une figure secondaire qui prend sous les mains du poëte une importance qu'elle n'avait point dans le plan primitif. Dans *Don Carlos,* le héros devait être Carlos, et dans le courant de l'action c'est Posa qui le devient. C'est ainsi que dans les *Lettres sur l'éducation esthétique,* le point de vue moral devait être le premier; mais dans la suite et à la

Digitized by Google

fin, c'est l'esthétique qui l'emporte et qui domine. Ces Lettres, dans leur point de départ, se rattachent aux *Artistes,* et achèvent dans leur conclusion ce que Schiller avait préparé et fondé dans son traité sur la grâce et la dignité.

La raison gouverne la vie humaine par la loi morale, telle est la destinée de l'homme; quand cette loi règne politiquement aussi et ne régit pas seulement les sentiments de l'individu, mais aussi la société humaine, Schiller désigne cette situation sous le nom de *État de raison.* Il appelle, en revanche, *État de nécessité* cet état de besoin physique qui force les hommes à se réunir légalement pour assurer réciproquement leur existence et la satisfaction de leurs besoins dans la mutualité de la vie civile. Si, d'une part, le devoir de l'individu est de s'élever du règne de la nature à celui de la loi morale, de l'autre la destinée de l'humanité doit être de passer de l'État de nécessité à l'État de raison.

Pour cela, une condition est, avant tout, indispensable : c'est que les hommes soient capables de cette transition. Un État de raison ne peut pas se fonder sur les instincts sauvages et grossiers de la masse; si on fait cette tentative, — et à l'époque où Schiller écrivait ses Lettres, ce remarquable phénomène venait de se passer en Europe, — elle aura pour destinée inévitable de commencer par l'enthousiasme et de finir par la barbarie. Entre l'État tel qu'il doit être et les hommes tels qu'ils sont, il y a un abîme infranchissable que la révolution française a vainement essayé de combler de cadavres. Elle ne l'a pas comblé, elle n'a fait que l'élargir.

Pour vivre sous les lois de la raison, l'homme a besoin d'une capacité que l'éducation seule et non la nature peut lui donner : c'est la faculté de pouvoir s'élever au-dessus de ses passions et de ses désirs égoïstes, faculté que l'on n'acquiert que par la lutte et le renoncement. Et les hommes, tels qu'ils sont, sont loin de remplir cette condition indispensable. « Le siècle a enfanté un grand moment, mais ce grand » moment trouve une petite génération. » Aux uns manque l'éducation, aux autres la force; ceux-ci sont grossiers, ceux-là sont mous. Pour former les premiers, pour relever les seconds, il faut une éducation comme l'État et la science ne peuvent en donner. C'est l'art seul qui peut s'en charger. « Entourez les hommes de grandes formes intel» lectuelles, enfermez-les dans les symboles de la beauté parfaite jus» qu'à ce que l'apparence ait vaincu la réalité et l'art la nature[1]. »

Cette éducation ne peut qu'être esthétique. Les hommes, avant d'être

[1] *De l'éducation esthétique de l'homme*, 1795.

Digitized by Google

moraux, doivent être esthétiques : tel est le point de départ des Lettres où nous retrouvons le poëte des *Artistes*, et voici quelle en sera la conclusion : une fois l'homme achevé esthétiquement, il adviendra qu'il n'a plus besoin d'être moral; il l'est devenu, il est comme quelqu'un qui fait naturellement l'œuvre de la loi. Mais comment se forme l'homme esthétique?

Il y a deux facultés dont la réunion compose l'être humain : la raison et les sens; la raison pense et les sens reçoivent les impressions du dehors. La raison, c'est-à-dire la connaissance et la volonté, se manifeste sous la forme de la loi; la loi est la règle d'après laquelle les choses arrivent et les actions doivent arriver; elle est l'unité dans la diversité des phénomènes, ou plutôt la *forme* qui fait une unité de cette diversité. C'est la raison qui crée cette unité; sa fonction est de *créer la forme*. D'un autre côté, les sens reçoivent les impressions du monde extérieur comme une matière informe; la fonction des sens est donc de recevoir la matière.

Tous les deux sont des manifestations nécessaires de la nature humaine; la raison veut donner des formes, les sens demandent à recevoir la matière. Nous nommerons la première impulsion, *instinct de forme;* la seconde, *instinct de matière*. Ce sont les deux instincts fondamentaux de l'homme, comme la raison et les sens en sont les deux forces fondamentales. Le premier instinct veut tout transformer, le second veut tout ressentir. Celui-ci ne souffre pas de matière informe, celui-là de forme sans matière.

La nature humaine demande donc à satisfaire ces deux instincts et à les satisfaire en même temps : c'est de là que dépend l'harmonie de la nature, ainsi que l'accord de nos forces, et cette harmonie serait possible si l'objet du premier instinct pouvait satisfaire le second. L'objet du premier est la forme, le besoin du second est de la recevoir. Si nous sommes en état de *recevoir la forme,* nous contenterons à la fois les deux instincts; mais qu'appelle-t-on recevoir la forme? Je reçois la forme d'un objet lorsque je le considère seulement. Il y a entre nous et les choses une relation de complète et mutuelle liberté. Aussi longtemps que l'impression nous enchaîne péniblement ou qu'un problème nous préoccupe et nous absorbe, le sens esthétique dort, pour ainsi dire; mais aussitôt que nous sortons de cette impression pleine d'angoisse, aussitôt que le problème, heureusement résolu, nous rend le bien-être de la liberté, à notre insu aussitôt la contemplation esthétique se révèle. Nous nous sentons libres, et nous laissons toute chose être libre autour de nous, et ce que nous ressentons alors des choses est leur

Digitized by Google

forme seule. Nous sommes tout imagination, et nous ne goûtons que la forme et la beauté. L'imagination dans le commerce esthétique ne fait que jouer avec l'apparence des choses.

Mais comment se produit ce commerce esthétique?.Y a-t-il dans l'homme un instinct qui se satisfasse de cette manière et seulement de cette manière? Cherchons dans l'homme naturel, dont l'expression la plus pure et la plus aimable est l'enfant, si un heureux instinct ne le met pas de lui-même dans une sorte de rapport esthétique avec les choses. Le petit garçon qui chevauche sur son bâton, la petite fille qui soigne sa poupée et s'efforce de la faire dormir, jouent avec de pures apparences que colore leur merveilleuse fantaisie d'enfant. S'il est certain que les jeux d'un enfant innocent sont un des plus gracieux phénomènes de ce monde, il l'est encore plus que la beauté y est présente. Il y a donc un instinct dans la nature humaine que nous nommerons, avec Schiller, l'*instinct du jeu;* dans cet instinct, les deux autres trouvent leur satisfaction première.

Mais la dernière et la plus haute satisfaction de cet instinct est la beauté réelle; la beauté ne doit être qu'un objet pour l'imagination, et l'imagination, dans ses jeux, ne doit avoir que la beauté pour objet suprême. C'est dans ce sens que Schiller a pu dire : « L'homme ne » doit que jouer avec la beauté et ne doit jouer qu'avec la beauté; il ne » joue que là où il est homme dans toute sa signification, et il n'est » entièrement homme que là où il joue. » C'est ce que les Grecs savaient ou, pour mieux dire, faisaient; ils jouaient à Olympie avec leur propre beauté, et c'est ainsi qu'ils se figuraient leurs dieux : « Ils effacèrent du front de leurs dieux immortels aussi bien le sérieux et le » travail, qui rident les joues des humains, que le plaisir frivole, qui » donne au visage cet éclat insignifiant; dans leur paix éternelle, ils » les affranchirent des chaînes de tout devoir et de toute inquiétude; » leur figure repose dans la force; c'est une création complète en elle- » même. Là, nulle force que l'on puisse combattre par d'autres forces, » pas de faiblesse par où la caducité puisse entrer. Irrésistiblement » attirés d'une part, et de l'autre tenus à distance, nous nous trou- » vons en même temps dans l'état du repos suprême et du suprême » mouvement, et nous éprouvons cette étrange émotion pour laquelle » la raison n'a pas de notion et la langue pas de nom. »

Maintenant que nous avons compris comment la contemplation esthétique prend naissance dans le jeu et s'achève dans la beauté, il faut savoir en quoi consiste la disposition esthétique. Qu'est-ce que l'homme dans l'état esthétique? Je dirai d'abord ce qu'il n'est pas: il n'est ni

Digitized by Google

spirituel, ni sensuel. Pour l'homme spirituel, ainsi que pour l'homme sensuel, les choses sont une occupation et réclament la force, pour le premier, lorsqu'il commande aux choses par la pensée ou par l'action; pour l'autre, lorsqu'il est commandé par les choses. Dans les deux cas nous agissons comme des forces, mais sous l'influence d'une impression ou d'une préoccupation exclusive; nous sommes retenus prisonniers par une puissance qui nous limite, et par conséquent nous ne sommes pas libres.

Il en est autrement de l'état esthétique, à qui ces caractères ne conviennent pas. Ce n'est pas une force agissante, mais un repos contemplatif. Il n'est pas forcément actif ou passif, il est indéterminé ou plutôt à déterminer; il n'est pas sous la gêne d'un problème ou d'une impression; il n'est donc pas dépendant, mais libre. Ainsi la disposition esthétique consiste, pour nous servir de l'excellente expression de Schiller, dans la *liberté de détermination*, qui est de deux sortes : la liberté de se dégager de toutes les déterminations dans lesquelles la vie nous emprisonne, et la liberté de prendre toutes les déterminations que réclame la vie. Les philosophes moralistes ont beaucoup discuté sur la question de savoir s'il y avait une indifférence de la volonté humaine, c'est-à-dire une liberté de la volonté, ou un état dans lequel la volonté soit également encline aux directions les plus opposées. Nier cet état, c'est nier l'arbitraire, la faculté de choisir et la liberté de la volonté. Laissons cette question aux philosophes. Les penseurs les plus profonds, Leibnitz, pour ne pas parler de Spinoza, comptent parmi les adversaires de l'indifférence de la volonté. Mais il y a une indifférence dans la nature humaine qui existe sinon dans la volonté, du moins dans l'état esthétique : c'est la découverte que Schiller revendique sur ce point. Dans l'état esthétique se trouve la liberté que les moralistes cherchent vainement dans la volonté. Cette liberté est l'état dans lequel l'homme, affranchi de toute détermination, peut faire de lui ce qu'il veut; elle est un pouvoir, une faculté et rien qu'une faculté; c'est l'humanité dans sa pure et intacte disposition fondamentale. Dans l'état de liberté esthétique, la nature humaine retourne, pour ainsi dire, à sa source primitive, où toutes ses forces se réunissent, s'accordent et ont le sentiment de cette harmonie. « La disposition » esthétique est favorable à toutes les fonctions de l'humanité, parce » qu'elle n'en protége aucune séparément; elle est la base de toutes » ses fonctions. »

Celui qui a ressenti cette disposition comprendra la vérité de ces vues. Et qui ne l'a ressentie? Mais personne n'en a jamais eu une

Digitized by Google

idée plus constante et plus profonde que Schiller, et il appartenait à un poëte d'approfondir à ce point la disposition esthétique. Rappelons-nous ces moments étranges où nous nous sentons si complets, où notre sentiment devient si clair et si pur, comme si nous allions redevenir jeunes et recommencer à vivre, comme si nous n'avions pas encore subi la destinée, et que toute la nature humaine semble sortir du sommeil. N'est-ce pas alors que nous nous sentons capables de résoudre tous les problèmes, de remplir toutes les destinées, et surtout de contempler esthétiquement les choses, de goûter les chefs-d'œuvre et même de créer poétiquement; et n'est-ce pas dans ces mêmes dispositions que nous replonge de nouveau la contemplation de la belle nature ou d'une œuvre d'art accomplie? Nous éprouvons les mêmes sentiments que Faust à son retour de la promenade : « La » raison se reprend à parler et l'espérance à refleurir. On voudrait se » retremper aux ruisseaux de la vie, hélas! aux sources de la vie! » Et c'est la disposition dans laquelle Gœthe, plus que tous les autres poëtes, a vécu. C'était sa nature; elle est la base fondamentale d'où jaillit sa poésie, et dans laquelle elle retombe. Schiller l'a comprise philosophiquement, et Gœthe l'a décrite poétiquement dans sa *Dédicace;* il nous montre comment il est devenu poëte, et comment sa veine poétique est sortie de sa disposition esthétique :

« Le matin vint; ses pas chassèrent
» Le léger sommeil qui m'étreignait doucement.
» Je m'éveillai, et, sortant de ma tranquille chaumière,
» Je gravis la montagne l'âme pleine de fraîcheur.
» Je me réjouissais à chacun de mes pas
» De la fleur nouvelle qui s'inclinait sous le poids de la rosée;
» Le jour jeune et nouveau se levait avec ravissement,
» Et tout se renouvelait pour me renouveler. »

Nous avons atteint le point où se rencontrent les deux grands poëtes. Gœthe n'approuvait pas le traité sur la grâce et la dignité, mais il sympathisait avec les Lettres sur l'éducation esthétique. Cela s'explique facilement par la différence qui existe entre les deux écrits. Dans l'un, le point de vue esthétique se plaçait timidement auprès du point de vue moral; dans l'autre, au contraire, il prend le pas avec la pleine conscience de ses droits, et la perfection humaine devient compréhensible au moyen de la beauté.

Seul l'homme esthétique est parfait; l'homme empirique ne l'est jamais, dans la vie telle qu'elle nous est faite par l'habitude et l'expérience. Nous ne jouissons jamais d'un parfait équilibre de nos forces;

Digitized by Google

notre activité est toujours associée avec une souffrance. Sous l'influence de la beauté, nous sommes, pour ainsi dire, complétés, rajeunis et rétablis dans notre pure et entière humanité. La beauté doit nous mettre dans l'état de liberté de détermination, c'est-à-dire dans l'état esthétique. C'est en cela que consiste son effet nécessaire et particulier. Elle doit, en d'autres mots, transformer l'homme empirique en homme esthétique; c'est ce qui explique les diverses sortes d'influences de la beauté. Nous avons différentes manières d'être incomplets, et nous avons autant de manières différentes de devenir parfaits. Pour nous compléter, il faut évidemment s'adresser à ce qui nous manque, et ce qui nous manque est toujours quelque chose qui ne devrait pas nous manquer, quelque chose que nous devrions être ou avoir. Il ne devrait jamais nous manquer une seule des forces qui appartiennent à la nature humaine, et ces forces devraient toujours être en équilibre. La perfection de la nature humaine ne consiste pas seulement dans l'énergie, mais bien dans l'énergie concordante de ses forces. Par conséquent, l'imperfection de la nature humaine consiste dans le manque ou d'énergie ou de concordance. Ce qui nous manque et ne devrait pas nous manquer, c'est ou l'énergie ou l'harmonie de nos forces. La force nous manque quand nous sommes amollis, détendus. L'harmonie manque quand une force est prédominante. L'homme incomplet, c'est-à-dire l'homme empirique, est ou *tendu* ou *détendu*. Si donc la beauté a pour but de transformer l'homme d'empirique en esthétique, il faut qu'elle transforme ces deux états, l'un en le calmant et l'adoucissant, l'autre en le relevant et l'animant. Dans les deux cas, la beauté délivre et vivifie. Schiller reconnaissait la vraie beauté à cet effet-là, et il en faisait, pour ainsi dire, un thermomètre. Plus une œuvre d'art nous donne notre liberté esthétique, le sentiment de la pure et intelligente humanité, plus son effet est juste, plus cette œuvre est complète. Plus la disposition d'esprit dans laquelle une certaine branche des arts et un certain produit de cette branche nous jette est générale, plus cette branche est noble, et plus un pareil produit est excellent. Ainsi l'état esthétique est en quelque sorte une moyenne proportionnelle entre l'état moral et l'état sensuel.

Si nous comparons maintenant l'homme moral avec l'homme esthétique, nous trouverons qu'aux yeux du poëte philosophe la relation entre ces deux hommes s'est essentiellement modifiée. Dans l'homme moral, il y a un côté de la nature humaine, une de ses deux forces fondamentales, qui est dans une tension énergique et en lutte avec

Digitized by Google

l'autre. Dans l'homme esthétique, les deux forces fondamentales sont satisfaites, et vivent entre elles en bonne harmonie. La sensation purement sensuelle n'est qu'un désir grossier qui veut attirer les choses à lui et s'identifier leur matière. Ce désir a besoin d'être combattu et dompté par la volonté morale. Le sentiment du beau ne demande rien que la contemplation des choses; il ne veut rien recevoir que leur forme, il est pur de tout désir brutal; il n'a pas besoin du frein moral, car il remplit lui-même la loi morale, et c'est ainsi que l'homme moral est compris de lui-même dans l'homme esthétique. « L'homme doit » apprendre à désirer noblement, pour qu'il n'ait pas besoin de vouloir » héroïquement. » Et c'est ce qu'il apprend par l'éducation esthétique. Seulement la force morale est toujours là, mais la capacité esthétique n'existe pas toujours et chez tous; que celui qui n'a pas le sentiment du beau se console avec la force morale. « Si tu ne peux pas ressentir » le beau, il te reste encore la faculté de vouloir raisonnablement. »

Pour l'homme moral, il n'y a pas de destinée, car il n'y a pas de puissance qui soit en état de le dominer. Pour l'homme esthétique, il n'y en a pas davantage, car il n'existe pas de puissance qui puisse lier et arrêter la liberté humaine, qu'elle soit morale ou esthétique. La liberté morale s'affirme dans le sacrifice héroïque; c'est ce qui le rendait tragique. La liberté esthétique n'a pas besoin de vouloir héroïquement, parce qu'elle ne désire que le beau et le noble; elle n'a aucune raison de devenir tragique, elle est au-dessus de la destinée et de l'action tragique.

Si donc le poëte se laisse guider par ces considérations, la tragédie rencontre ici une grande difficulté : d'abord, les conflits tragiques se dénoueront heureusement; s'ils se dénouent tragiquement, le caractère esthétique du héros n'en sera pas la cause déterminante. Le poëte sera forcé de chercher en dehors de son héros une puissance qui l'aide à accomplir l'action tragique. Dans sa détresse poétique, il se réfugiera de nouveau dans les bras de la destinée, que par des motifs esthétiques et moraux il avait répudiée en pleine connaissance de cause. Il lui faudra la chercher de nouveau, et, comme il ne la trouve pas dans son système, il n'a plus qu'à emprunter cette destinée à un système étranger. La conséquence est que la tragédie n'existe plus ou n'est plus qu'un mélange de motifs étrangers. Mais ce n'est pas l'artiste, c'est le philosophe que nous étudions dans Schiller à présent. Ce point de vue forme une étude particulière que nous réservons pour une autre fois. Qu'il nous soit permis à la limite de celle-ci de poser seulement cette question : Quel effet l'idéal esthétique aura-t-il dans la poésie dramatique, et spécialement dans la tragédie?

Digitized by Google

VIII.

Si nous comparons les principes esthétiques de Schiller avec ceux de Kant, la différence, faible d'abord, que nous avions remarquée entre eux, se développe insensiblement et s'agrandit de plus en plus. Kant s'était posé le problème esthétique, et l'avait résolu dans l'esprit prudemment critique de tout son système; pour lui, la beauté n'était pas une propriété des choses, mais seulement un attribut que nous sommes forcés de conférer aux phénomènes, et la perception esthétique n'était qu'une faculté à côté d'autres, une faculté moyenne, soigneusement limitée et bornée de chaque côté, et qui ne devait pas dépasser cette limite pour s'approcher soit de l'entendement, soit de la raison. Chez Schiller, au contraire, la faculté esthétique s'etend à chaque pas de plus en plus en suivant l'évolution même de son esprit; elle s'empare de plus en plus de l'homme tout entier. L'homme esthétique lui apparaît à la fin comme le résumé de toute l'humanité, comme l'unité réelle du moral et du sensible, et par conséquent la beauté devient pour lui l'unité réelle et objective du spirituel et du naturel.

C'est ainsi qu'il recule les bornes placées avec tant de soin par Kant, qui séparait le goût de la raison théorique et pratique. L'éducation esthétique devient l'éducation universelle; elle doit pénétrer la morale et la science, et, dans un certain sens, se les approprier. Nous disons dans un certain sens, car on ne peut pas songer à produire esthétiquement les vérités morales ou scientifiques; les unes sont découvertes par l'examen approfondi des choses, les autres sont créées par la raison pure et législatrice, et ni les unes ni les autres ne sont des actes esthétiques. Le sens de la vérité doit suivre son chemin, indépendamment du sens de la beauté; il n'a à craindre de lui aucune intervention illégitime; car les vérités, qu'elles soient des lois de la nature ou de la morale, forment le fond et comme la matière de l'éducation scientifique et morale, tandis que l'éducation esthétique n'a absolument rien à faire avec le fond, mais simplement avec la forme des choses. Si la science et la morale pouvaient se passer de formes, elles n'auraient pas besoin de l'éducation esthétique; mais si la forme leur est indispensable, comme à tout ce qui est humain, il faut que sur ce point elles satisfassent le sens de la beauté, sans nuire à celui de la vérité.

La forme sous laquelle la science se produit est le discours en général, le style ou la diction. La forme qui revêt la moralité est la con-

Digitized by Google

duite, l'apparence extérieure. L'éducation esthétique, dans la science et la morale, a donc pour objet le style et la conduite, la beauté de la parole écrite ou parlée, et les mœurs esthétiques. Il va sans dire que l'agrément de la forme dans le discours ou dans la conduite ne fait pas la valeur intime du caractère scientifique ou moral. Mais plus la science sera complète, plus elle sentira le besoin de se revêtir d'une belle forme; et, d'autre part, si la conduite et la dignité de l'extérieur ne peuvent pas produire le sentiment moral, elles peuvent le favoriser et rendre à l'homme la vertu plus facile.

IX.

Une fois la théorie du beau établie et développée, notre poëte se sent pressé d'en déduire la théorie particulière de son art; l'esthétique devient alors la poétique, et c'est par là que se terminent les recherches philosophiques de Schiller.

L'idéal esthétique est la nature humaine dans l'accord parfait de ses forces, dans l'harmonieuse unité de ses facultés spirituelles et sensibles, dans cet état de liberté que l'homme moral cherche, qui échappe à l'homme des sens, et dont l'homme esthétique jouit seul. Originellement, la nature humaine est prédisposée à cette harmonie de ses forces et à cette perfection esthétique; mais plus elle s'éloigne de son origine et tombe dans les nécessités de la vie, plus, d'une part, la destinée arrête et borne le complet développement de ses forces, et, de l'autre, plus l'éducation artificielle fractionne ces mêmes forces, plus s'agrandit la différence qui existe entre l'homme réel et l'homme esthétique. Cette différence est manifestement double; d'un côté, la belle nature contraste avec l'éducation artificielle (et ce contraste augmente à mesure que l'éducation se raffine et que la vie humaine s'éloigne de la nature); d'un autre côté, elle contraste avec la nature ordinaire, telle que la font les nécessités de la vie, et avec l'homme tel qu'il est sous l'impérieuse réalité. L'homme réel, tel qu'il est devant nous, est en partie artificiellement cultivé, en partie empiriquement naturel. Comparée avec la culture artificielle, la belle nature est la nature primitive et vraie, qui *est*, en dépit de celle-ci; comparée avec la réalité commune, elle est l'idéal qui n'*est* pas, mais qui *doit être*. L'idéal esthétique est en même temps notre nature primitive et notre vocation suprême. Considérée dans son contraste avec l'éducation artificielle, la belle nature nous apparaît sous la forme du *naïf;* lorsqu'elle se place en face

Digitized by Google

de la réalité commune, elle est alors l'*idéal*. La nature est naïve; elle trouve sa loi en elle-même, et, avec la puissance du génie, renverse les formules apprises de l'art. « Tout vrai génie doit être naïf, sous peine » de ne pas être un génie. Sa naïveté seule en fait un génie, et ce qu'il » est dans l'ordre intellectuel et esthétique, il ne peut pas le désavouer » dans l'ordre moral. » Nous trouvons encore ici une différence très-caractéristique entre Schiller et Kant, car Kant avait formellement exclu le génie du domaine de la science et de la morale, pour le borner à celui de l'esthétique. Dans la morale, il s'agit seulement de se conduire d'après les principes, et l'on n'a pas besoin de génie pour cela; dans les sciences, d'après les règles critiques, et le génie n'y est pas plus nécessaire : la profondeur et la pénétration suffisent.

Le but de la poésie ne peut être que « de donner à l'humanité son » expression la plus complète possible »; c'est-à-dire, en d'autres mots, de représenter l'idéal esthétique. Cet idéal esthétique est toujours présent, mais de deux manières différentes : ou il existe réellement sous nos yeux, et alors c'est la belle nature qui se manifeste; ou nous ne le trouvons pas dans la réalité, et alors il est l'idéal que nous cherchons, que nous désirons, que nous goûtons en imagination, précisément parce qu'il nous manque. L'idéal esthétique vit en nous, soit à l'état de nature, soit à l'état de désir. Le sentiment esthétique, qui fait le fond du sentiment poétique, a toujours pour objet la belle nature et l'humanité heureuse; ou il en jouit comme d'une réalité qui existe, ou il aspire ardemment vers elle, comme vers un idéal qui devrait exister. Dans le premier cas, il est *naïf;* dans le second, *sentimental;* et puisque l'idéal esthétique est le but et l'objet de toute poésie, et qu'il peut être ressenti de deux manières, naïvement et sentimentalement, il en résulte deux genres très-différents de poésie, qui se partagent tout le domaine poétique. Lorsque la belle nature est une réalité vivante, la tâche de la poésie est de le copier aussi fidèlement que possible; lorsqu'elle n'existe pas dans la réalité, la tâche alors est de la créer et de la rendre aussi vivante que possible. C'est ce que fait d'une part la poésie naïve, de l'autre la poésie sentimentale. La poésie naïve est l'imitation du réel, la poésie sentimentale la représentation de l'idéal. Les poëtes sont toujours les conservateurs de la nature; car ils étudient celle qui est sous nos yeux ou ils cherchent celle qui est perdue.

Ainsi l'intérêt naïf et l'intérêt sentimental que nous prenons à la nature sont deux choses très-différentes. L'un repose sur l'affinité que nous avons pour la nature, l'autre sur le sentiment de notre éloigne-

Digitized by Google

ment réel. Là, nous vivons naturellement et dans la simplicité enfantine de la nature, comme dans notre pays natal; ici, nous cherchons à redevenir naturels, parce que nous ne le sommes pas dans la réalité. L'impression naïve est le bien-être que nous éprouvons dans la nature, comme dans notre vraie patrie; l'impression sentimentale est le regret de cette patrie. Ces deux manières de sentir proviennent de dispositions et d'éducations différentes et même opposées. Plus notre éducation et nos relations morales sont naturelles, plus notre impression et notre poésie sont naïves; plus notre éducation est artificielle, plus notre poésie devient sentimentale. Les poëtes naïfs sont les enfants de la nature, les poëtes sentimentaux ses amoureux; tous les deux aiment la nature, mais différemment. Les premiers l'aiment simplement et filialement; les seconds l'adorent avec enthousiasme et passion. L'amour naïf est trop sain pour délirer ainsi, et trop satisfait de son bonheur pour devenir passionné.

De la manière dont Schiller a compris l'impression et la poésie sentimentales, elles ne peuvent pas être évitées par l'esprit humain, d'après la marche régulière de son développement. Il est nécessaire que dans le progrès de notre culture nous nous éloignions de la nature, et que nous perdions notre originalité dans la mesure de cet éloignement; il est également nécessaire que nous remplacions cette perte par la nature idéale créée par notre imagination, que nous ressentions le contraste de cet idéal avec la réalité, et c'est cette impression qui fait le poëte sentimental. Tels furent Rousseau et Schiller. En définissant ainsi la poésie sentimentale, Schiller définit son propre génie poétique. Si ses Lettres entre Jules et Raphaël sont ses confessions philosophiques, son *Traité de la poésie naïve et sentimentale* forme les dernières confessions esthétiques de Schiller, et nous verrons qu'il s'y juge lui-même exactement comme nous l'avions jugé précédemment.

L'impression naïve présuppose un état d'esprit et d'éducation dans lequel l'homme moral et l'homme sensible, le spirituel et le naturel, sont encore simplement d'accord; l'impression sentimentale suppose qu'une rupture a eu lieu entre eux, et que l'esprit humain cherche au delà de la réalité, dans un monde surnaturel, c'est-à-dire dans son propre intérieur, la satisfaction que la nature et le monde extérieur lui refusent. C'est ainsi que l'éducation naturellement morale de l'antiquité classique a pour résultat l'impression naïve, tandis que l'éducation spiritualiste du monde chrétien crée et développe l'impression sentimentale. Les anciens sentaient naïvement, les modernes sont

Digitized by Google

impressionnés sentimentalement. En parlant de là, Schiller voit à découvert la différence de l'antique et du moderne, et cette différence comprend celle du classique et du romantique. Le naïf lui paraît la marque essentielle du classique, le sentimental celle du romantique. Ici Schiller a le grand mérite, et ce mérite a été reconnu, d'avoir expliqué et apprécié psychologiquement les caractères qui établissent la différence fondamentale du classique et du romantique, et qui servent de points de vue principaux dans l'histoire de l'art et le développement de l'humanité. En étudiant ces différences du naïf et du sentimental, il ne leur donne pas de caractère historique; il les considère seulement sous le point de vue général et humain. Le classique, comme Schiller appelle le naïf, n'est pas seulement l'antique. Dans ce sens, il regarde Shakspeare avec raison comme un poëte classique aussi bien qu'Homère.

Il faut prendre garde de confondre le sentimental et le naïf lorsqu'ils semblent se réunir dans un même objet. Il y a une impression sentimentale qui, dans sa passion pour la nature, admire avant tout le naïf. Une telle impression est bien loin d'être naïve elle-même. Le naïf ne s'admire pas lui-même; il ne faut pas confondre le sentiment du naïf avec le sentiment naïf; ce serait confondre le sentiment des anciens avec celui que nous avons pour les anciens. « C'était, sans aucun » doute, un tout autre sentiment qui remplissait l'âme d'Homère » lorsqu'il fait recevoir Ulysse par son divin porcher, que celui qui » agitait l'âme du jeune Werther lorsqu'il lisait ce chant au sortir » d'une joyeuse compagnie. » Ou, pour prendre exemple dans Schiller lui-même, les dieux de la Grèce faisaient une tout autre impression dans l'imagination des Grecs que dans celle de Schiller.

C'est par là que s'explique la différence qui existe entre le poëte naïf et le sentimental. Le poëte naïf a son sujet donné dans la nature qu'il copie. Son seul but est de représenter ce sujet d'une manière aussi fidèle, aussi vivante que possible. Le poëte sentimental, au contraire, n'a pas de sujet donné, il doit le créer; ce n'est pas la nature qu'il copie, mais un idéal qui, dans son imagination sans limites, prend les proportions d'une grandeur infinie. La poésie naïve veut être la représentation absolue d'une grandeur finie; la poésie sentimentale, au contraire, la représentation de l'absolu. C'est pourquoi le but du poëte naïf peut être atteint d'une manière absolue, et non celui du poëte sentimental. Car la grandeur finie peut être parfaitement représentée, mais non la grandeur infinie. Le poëte naïf peut créer des œuvres d'art achevées qui égalent même la nature. « L'objet le possède entiè-

Digitized by Google

» rement; son cœur n'est pas à la superficie comme un vil métal, mai » il faut le chercher comme l'or dans les profondeurs. Comme la Divi- » nité est derrière la création, il est derrière son œuvre; il est l'œuvre, » et l'œuvre est lui; il faut être ou indigne, ou incapable, ou fatigué » de l'œuvre, pour s'occuper du poëte. » Homère et Shakspeare sont de ces créateurs; ils nous donnent la nature de première main. Le poëte sentimental ne fait que se donner lui-même. Ses poésies sont d'abord des confessions. Plus les poésies des autres sont des confessions, plus elles le touchent de près et mieux il les comprend. Les poésies naïves ont au premier abord, pour les natures sentimentales, quelque chose de répulsif et d'étranger. Il fut un temps où Schiller goûtait plus Rousseau que Shakspeare : il nous l'avoue lui-même dans un passage où il reconnaît dans l'impression sentimentale le ton principal de ses poésies de jeunesse. « Lorsque je fis la connaissance » de Shakspeare, je fus révolté de sa froideur, de son insensibilité qui » lui permettait de plaisanter dans les endroits les plus pathétiques, » qui tantôt le retenait là où mon imagination voulait s'enfuir, tantôt » l'entraînait loin du passage où mon cœur aurait tant aimé à s'arrêter. » Habitué par la lecture des poëtes modernes à chercher d'abord » l'auteur dans l'œuvre, à rencontrer son cœur, à réfléchir avec lui » sur son sujet, en un mot à considérer l'objet dans le sujet, je ne » pouvais supporter qu'ici le poëte ne se laissât saisir nulle part et ne » me fît face nulle part. La même chose m'est arrivée avec Homère, que » je connus encore plus tard. » Nous voyons par cette propre déclaration de Schiller, et par l'attitude qu'il prit d'abord vis-à-vis des poëtes naïfs, que ses impressions étaient d'un poëte sentimental, et que ses premières poésies ne pouvaient pas être autre chose que des confessions.

La poésie sentimentale repose sur le contraste de l'Idéal et de la Réalité; le sentiment de ce contraste est double, positif par rapport à l'idéal, négatif par rapport à la réalité; il se rapproche de l'une et s'éloigne de l'autre. Si l'éloignement de la réalité prend le dessus, la poésie devient satirique; si la passion de l'idéal l'emporte, la poésie sera élégiaque dans le plus large sens du mot.

Toute poésie est ou naïve ou sentimentale. Toute poésie sentimentale est ou satirique ou élégiaque.

La poésie satirique a évidemment pour but de représenter le monde tel qu'il est en face de l'idéal, c'est-à-dire en face des aspirations du poëte. Au lieu d'idéal et de réalité, nous pouvons dire le poëte et le monde; car le monde tel qu'il doit être ne se trouve que dans l'imagi-

Digitized by Google

nation et la croyance du poëte, et le monde tel qu'il est ne devrait pas être et doit être détruit. Mais il y a une double manière de détruire, qui dépend de l'aspect sous lequel nous apparaît ce monde condamné. Il peut nous apparaître comme une puissance à laquelle nous ne pouvons nous empêcher d'accorder une importance, quelque opposés que nous y soyons; plus ce que nous voulons détruire nous paraît puissant, plus notre opposition devient sérieuse et passionnée, et dans ce cas son expression poétique est la satire sérieuse ou pathétique. Dans le cas contraire, où l'objet que nous combattons nous paraît si faible qu'il ne mérite ni un combat sérieux ni une opposition vigoureuse, nous le détruirons en jouant, et cette disposition traduite poétiquement sera la satire moqueuse.

Il s'agit aussi de savoir si dans cette disposition satirique le poëte accorde plus d'importance à lui-même qu'à l'objet qui le met dans cette disposition, ou réciproquement. Dans les deux cas, le poëte sent à ses côtés la puissance de l'idéal qui naturellement lui paraît la plus grande et la seule vraie. C'est cette certitude qui fait le poëte satirique. Mais dans le contraste même qui existe entre le sujet et la réalité donnée, cette dernière peut paraître plus ou moins importante. Dans le premier cas le poëte sera pathétique, dans le second il sera gai. Le contraste, qui est au fond de toute poésie satirique, deviendra donc suivant l'importance de l'objet ou tragique ou comique, et c'est en cela que Schiller mettait la différence entre la comédie et la tragédie; celle-là exige que l'objet soit plus important, celle-ci que ce soit le sujet. Dans l'une la matière fait beaucoup, dans l'autre le poëte fait tout. L'importance de la tragédie est en grande partie dans la matière, et celle de la comédie dépend entièrement du poëte et de son art; la liberté d'esprit poétique et esthétique par conséquent est évidemment plus grande dans la comédie que dans la tragédie. « Le » poëte tragique n'est libre que par instants et au prix de grands efforts; » le poëte comique l'est facilement et toujours. »

Maintenant puisque Schiller, dans ses Lettres, avait déjà fait de la liberté esthétique à la fois le but et l'origine de l'art, puisque pour apprécier la valeur d'une œuvre d'art il demandait quel degré de liberté nous en recevions, il était donc logiquement amené à donner à l'art comique une valeur plus grande qu'au tragique; car le but du premier est une complète liberté esthétique. « Si d'un côté la » tragédie part d'un point plus important, de l'autre il faut avouer » que la comédie marche vers un but plus élevé, *et si elle l'atteignait,* » *elle rendrait toute tragédie inutile et impossible. Son but ne fait qu'un avec*

» *le but suprême vers lequel l'homme doit tendre à travers tant de combats,* » *et qui est d'être affranchi des passions, de jeter autour de lui et en lui-* » *même un regard toujours clair et toujours tranquille, de trouver partout* » *plutôt le hasard que la fatalité, et de rire plutôt de la sottise humaine que* » *de s'irriter contre la méchanceté ou d'en pleurer.* »

Nous avons prétendu plus haut que Schiller dans sa morale laissait derrière lui la fatalité, et dans son développement esthétique la tragédie : ses propres paroles nous justifient.

La poésie sentimentale devient satirique, tragiquement ou comiquement, quand son ton général est négatif vis-à-vis de la réalité ; mais il peut devenir positif en tant qu'affirmation de l'idéal; dans ce cas, la poésie sentimentale devient élégiaque. Dans la poésie satirique, le premier plan est formé par la réalité vue à la lumière de l'idéal. Dans la poésie élégiaque, c'est l'idéal qui fait ce premier plan en opposition avec le monde réel qui sert, pour ainsi dire, de fond au tableau. Mais le monde idéal lui-même peut être représenté de deux manières, soit comme un pur idéal qui n'existe pas ou n'existe plus, soit comme une réalité heureuse qui a été autrefois ou qui sera un jour. Dans le premier cas, le poëte contemplera mélancoliquement le rêve de sa fantaisie; dans le second, il regardera joyeusement l'idéal réalisé. La disposition mélancolique et douloureuse fait le poëte élégiaque dans le sens restreint du mot, l'autre disposition joyeuse le rend idyllique.

Toute poésie sentimentale est donc ou satirique ou élégiaque; la satire est tragique ou comique; l'élégie est élégiaque ou idyllique. L'idylle est plus rapprochée de la comédie, l'élégie de la tragédie, et puisque nous parlons de la poésie sentimentale, nous dirons enfin que l'idylle est plus naïve, l'élégie plus sentimentale.

Dans la disposition élégiaque, on goûte sentimentalement la belle et idéale nature; le plus grand exemple de cette manière de sentir est Rousseau. Son âme passe par tous les tons de l'émotion élégiaque. C'est ici peut-être pour la dernière fois que l'image de Rousseau se présente à Schiller, et son jugement diffère remarquablement de celui qu'il en avait porté précédemment; il reconnaît dans Rousseau le poëte, mais il regrette de ne pas trouver en lui l'artiste. Il ne voit pas dans son âme la liberté esthétique; et comme elle manque en lui, elle manque également dans ses œuvres; il ne peut pas nous la donner parce qu'il ne l'a pas. « Son caractère sérieux ne se laisse, il est vrai, » jamais tomber jusqu'à la frivolité; mais il ne lui permet pas non » plus de s'élever jusqu'au feu poétique. Retenu tantôt par la passion, » tantôt par l'abstraction, il n'arrive jamais, ou rarement, à la liberté

Digitized by Google

» esthétique que le poëte doit garder vis-à-vis de son sujet pour la » communiquer à son lecteur. Sa sensibilité passionnée est cause que » pour terminer au plus tôt sa lutte avec l'humanité, il aime mieux la » ramener à l'uniformité stupide de l'état primitif, que de voir finir » toutes ces luttes dans l'intelligente harmonie d'une civilisation com» plétement achevée; il aime mieux ne pas laisser l'art commencer » que d'attendre sa perfection; en un mot, il préfère abaisser le but » et l'idéal, pour l'atteindre plus vite et plus sûrement. »

Nous remarquerons que le naïf et le sentimental, opposés dans leur caractère fondamental, se rapprochent l'un de l'autre et s'attirent mutuellement. La belle nature, caractère propre du naïf, est traitée sentimentalement dans l'élégie. Une question se présente, et Schiller a encore une autre raison de se la poser : La relation contraire ne serait-elle pas possible? Un sujet sentimental ne pourrait-il pas être représenté naïvement? ne pourrait-on pas rencontrer une matière sentimentale (qui ne peut être naturellement qu'un caractère humain) et un poëte naïf? Les poëtes anciens étaient naïfs, mais les caractères de sentiment leur manquaient; chez nous, ce ne sont pas eux qui manquent, mais bien les poëtes naïfs. Ces deux conditions, en se rencontrant, doivent produire un phénomène nouveau, et le monde a pu contempler ce phénomène unique et incomparable dans Gœthe. Werther, Tasso, Wilhelm Meister, Faust, sont chacun dans leur genre des caractères de sentiment. En revanche, la manière du poëte de présenter et de traiter ses sujets est complétement naïve, et elle a ce degré de perfection que l'on ne trouve que dans les poésies de cet ordre.

L'union du naïf et du sentimental permet deux combinaisons possibles qui forment deux caractères de poëtes très-opposés, et ce contraste si important et si plein d'enseignements ne pouvait échapper à Schiller. Un sujet sentimental avec un poëte naïf, et un sujet naïf avec un poëte sentimental! L'un d'après sa nature matérialisera complétement le sujet sentimental; l'autre spiritualisera complétement le sujet naturel et le dépouillera, pour ainsi dire, de son corps. Dans les mains de l'un, l'idéal devient nature; dans les mains de l'autre, les matériaux naturels deviennent idées. Si Gœthe est le seul exemple du premier caractère poétique, le second avait trouvé avant Gœthe son plus grand représentant dans Klopstock.

La poésie sentimentale vit du contraste que l'on ressent entre l'idéal et la réalité, et qui produit immédiatement le désir de le fondre en une harmonie. Elle cherche l'harmonie de l'idéal et du réel, et ne trouve sa véritable satisfaction que dans la contemplation

Digitized by Google

d'un monde idéal, qui soit en même temps une réalité heureuse. Elle crée ce monde heureux dans l'idylle; l'idylle est donc la perfection de la poésie sentimentale, parce qu'elle en est la satisfaction : c'est ce qui fait qu'elle en dépasse aussi les limites; car la poésie sentimentale cesse aussitôt que l'opposition de l'idéal et du réel s'apaise et se résout dans un accord parfait. C'est dans le sentiment de cette harmonie que consistait la poésie naïve, et la poésie sentimentale se change en naïve quand elle réunit dans un même accord l'idéal et le réel, et entre ainsi dans la pleine jouissance dè la liberté esthétique. L'idylle est par conséquent quelque chose de plus qu'une branche de la poésie sentimentale : c'est un genre poétique qui réunit la poésie sentimentale et la poésie naïve, ou, pour s'exprimer avec plus de précision, qui ramène la première à la seconde. C'est ce qui explique pourquoi Schiller voyait le plus grand problème de la poésie résolu dans l'idylle. Le penchant à l'idylle était une des bases les plus profondes de sa nature poétique, et Schiller se représente philosophiquement et justifie par les meilleurs raisonnements ce qu'il avait déjà considéré précédemment comme le but le plus élevé de la poésie, c'est-à-dire une idylle héroïque, un état de vie heureuse remplie d'une grande pensée. Que sera-ce donc que la perfection humaine si elle n'est pas cette réunion du bonheur et de la grandeur?

Le but de toute poésie idyllique est l'esquisse et la représentation vivante de ce monde heureux où s'accomplit l'harmonie de l'idéal et du réel; mais la manière dont elle représente ce monde harmonieux, la forme dont elle le revêt, voilà ce qui donne à l'idylle son caractère particulier et la divise en deux espèces différentes. Il est facile au sentiment élégiaque de le trouver dans l'état primitif qui précède toute culture, et de représenter l'homme parfait dans les formes étroites de l'état de nature. Voilà comment a été créée l'idylle pastorale. Elle est sentimentale par le fond, et elle veut être naïve dans son expression comme dans son sujet; elle regarde le monde qu'elle représente comme un idéal en face du monde réel; elle représente ce monde dans une paix profonde avec lui-même, dans le repos et l'harmonie d'une existence innocente et enfantine. Le sentiment qu'y met le poëte appartient à la poésie sentimentale, le sujet à la poésie naïve et cette inégalité se fait sentir doublement. Lorsque les poëtes idylliques veulent représenter une humanité idéale, elle ne peut pas tenir dans le cercle étroit d'une vie pastorale, car ils se trompent dans le fond, l'homme parfait ne pouvant pas se confondre avec l'homme primitif si borné; ou bien, lorsqu'ils veulent représenter sérieusement

Digitized by Google

un monde pastoral, ils se trompent dans la forme en voulant l'élever jusqu'à l'idéal.

En un mot, le but que se propose la poésie idyllique et les moyens qu'emploie l'idylle pastorale ne sont pas d'accord esthétiquement. Le but est la représentation d'un idéal heureux, d'une humanité à la fois idéale et heureuse; les moyens sont pris dans une forme d'existence qui est tout au plus heureuse et qui n'est nullement idéale. Pour faire cesser cette contradiction et atteindre son but véritable, l'idylle doit prendre une tout autre direction; il faut qu'elle cherche cette vie parfaite et vraiment harmonieuse non pas auprès de l'homme sans culture, mais là où l'éducation en a fait un chef-d'œuvre. L'humanité harmonique qu'elle crée doit être la solution heureuse de toutes les contradictions de la vie dans l'état de la liberté esthétique, non pas au-dessous de la civilisation, mais à son sommet. Tel est le but suprême de la poésie idyllique et de la poésie en général. « Si le poëte sentimental se laisse » emporter vers l'idéal, qu'il s'y abandonne dans toute sa force et qu'il » ne s'arrête que sur le sommet sans regarder derrière lui si la réalité » a pu le suivre; qu'il dédaigne cet indigne subterfuge d'amoindrir » l'idéal pour le mettre à la taille de la petitesse humaine, et d'exclure » l'esprit pour avoir meilleur marché du cœur; qu'il ne nous ramène » pas à notre enfance pour acheter, au prix des plus précieuses con- » quêtes de l'intelligence, un repos qui ne peut pas durer plus long- » temps que le sommeil de notre esprit, mais qu'il nous conduise en » avant à notre émancipation, pour nous faire ressentir cette harmonie » plus élevée qui récompense le combattant et couronne le vainqueur; » qu'il se donne pour but une idylle qui réalise aussi cette innocence » pastorale dans les sujets empruntés à la civilisation et dans toutes les » conditions de la vie la plus énergique, de la pensée la plus large, de » l'art le plus raffiné, de la société la plus élégante; une idylle, en un » mot, *qui conduise l'homme jusqu'à l'Élysée, puisqu'il ne peut plus re-* » *tourner dans l'Arcadie*. La notion de cette idylle est celle d'une lutte » entièrement achevée aussi bien dans l'individu que dans la société, » d'une libre conciliation des penchants avec la loi, d'une nature qui » s'élève en s'épurant jusqu'à la plus haute dignité morale; en un mot, » ce n'est pas autre chose que l'idéal de la beauté appliqué à la vie » réelle. Son caractère consiste en ce que *tout contraste de la réalité* » *avec l'idéal, qui avait fourni la matière de la satire et de l'élégie, est com-* » *plétement disparu, et qu'avec lui cesse également toute lutte dans les* » *sentiments*. »

Ici le traité sur la poésie naïve et sentimentale concorde tout à fait

Digitized by Google

avec la conclusion dernière des Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité. Le but suprême du poëte est la représentation de l'idéal esthétique, qui dans son couronnement devient idyllique; et Schiller ne pouvait guère donner à l'art un autre but par la nature même de son génie poétique, qui cherchait cette réunion de l'héroïque et de l'idyllique, et aspirait à passer de la poésie sentimentale au naïf. *Les Dieux de la Grèce* sont l'expression d'un monde héroïque, idyllique, qui porte le poëte à l'élégie parce qu'il n'existe plus. Et lorsque, en prenant congé de la philosophie, il exprima par la poésie l'idéal esthétique tel qu'il l'avait conçu, les derniers accords qui lui servirent à le rendre furent en quelque sorte le prélude d'une idylle dans l'Élysée : *les Noces d'Hercule et d'Hébé.* Involontairement la disposition élégiaque s'efface maintenant dans son esprit et s'achève en idylle, et je pourrais citer comme modèle classique deux poésies de la même époque : *la Jeune Fille étrangère* et *le Partage de la terre.* Dans un vallon, la Poésie apparaît à de pauvres bergers, non pas pour faire une pastorale ordinaire, mais pour élever les pauvres gens à la vertu et au bonheur :

Elle n'était pas née dans le vallon,
On ne savait pas d'où elle venait;
Mais on perdit vite sa trace
Aussitôt qu'elle eut fait ses adieux.

Sa présence donnait le bonheur,
Et tous les cœurs s'épanouissaient;
Mais une certaine dignité, une certaine grandeur,
Éloignaient la familiarité.

Si l'élégie se transforme en idylle, le sentimental a produit le naïf, et ces deux caractères doivent se compléter et s'unir intimement pour créer la belle humanité. Si tous les deux tombent d'accord pour chercher le véritable idéal dans la culture accomplie et devenue pour l'homme une seconde nature, leur sujet est donc l'humanité dans son développement, et l'histoire poétiquement comprise devient le thème véritable et éternel de la poésie.

Prise en elle-même et séparée de l'autre, chacune des deux poésies est en danger d'être partiale et incomplète. La poésie naïve s'adresse à la nature; il lui faut une nature riche de formes, une humanité naïve, un monde poétique. Si ces conditions lui manquent, si la poésie naïve veut rendre la nature ordinaire telle qu'elle est, elle cesse d'être naïve, elle devient commune. La poésie sentimentale s'adresse à l'idéal, qui est en contradiction avec la réalité, mais non pas

Digitized by Google

avec la possibilité des choses. C'est une limite que le poëte sentimental doit respecter. Il court grand risque de la franchir. Il lui est permis de donner une forme à l'objet idéal au-dessus de la réalité; mais il doit s'en tenir aux conditions de la possibilité. Il peut idéaliser, mais non extravaguer; lorsque l'idéal dépasse ces conditions, il cesse d'être idéal, il tombe en contradiction avec lui-même en luttant avec la nature esthétique; il devient absurde et insensé.

Ces deux espèces de poésies, naïve et sentimentale, correspondent en prose à deux méthodes de l'esprit : dans la première, c'est l'esprit d'observation extérieure qui domine; dans la seconde, une spéculation inquiète et un rigorisme moral. L'une fait les réalistes, l'autre les idéalistes. La caricature du naïf était le commun; celle du sentimental était la rêverie extravagante. Les méthodes dont nous parlons engendrent des caricatures analogues : un réalisme commun et un idéalisme extravagant. La caricature du réaliste est le matérialiste sensuel, celle de l'idéaliste est le fantasque.

Ici les spéculations esthétiques de Schiller se terminent par une vue large et féconde sur le domaine philosophique. Ce qu'il a exigé du poëte, il l'exigera du philosophe. Si la poésie naïve et la sentimentale doivent s'unir intimement pour représenter la belle humanité, les deux méthodes correspondantes, l'idéalisme et le réalisme, doivent également se compléter et se pénétrer pour arriver à la vraie notion des choses. Le sens réaliste mettra une limite bienfaisante et mesurée à l'élan idéaliste. « L'essor de l'idéaliste l'emporte trop loin au-dessus de la vie » sensible et de l'actualité; il ne veut semer et planter que pour l'uni- » vers et l'éternité, et il oublie que l'univers n'est que la sphère achevée » de l'individu et que l'éternité n'est que la somme de tous les moments. » Vouloir en idéaliste et agir en réaliste, voilà en quoi consiste la vraie volonté humaine. « A l'entrée de la carrière, l'infini nous est ouvert; » mais le plus sage lui-même finit dans le cercle le plus étroit. » C'est dans ce cercle étroit d'une vie toute tracée et d'un travail viril que le poëte se console et se trouve heureux, tout en regardant derrière lui les rêveries idéales de sa jeunesse non réalisées; il est heureux de l'amitié et de

Ce travail qui ne fatigue jamais,
Qui crée lentement et jamais ne détruit,
Qui à l'édifice des éternités
N'apporte, il est vrai, que grain de sable à grain de sable;
Mais qui cependant de la grande dette des temps
Efface les minutes, les jours et les années.

Digitized by Google

X.

Le traité de la poésie naïve et sentimentale n'est que l'application à la poésie de la théorie de l'idéal esthétique, telle que Schiller l'avait développée dans ses Lettres sur l'éducation. Mais son retour à la poésie est signalé par un poëme qui a pour objet même l'idéal esthétique; ici il quitte la philosophie pour la poésie, comme précédemment il avait quitté la poésie pour la philosophie. Ce poëme est aux Lettres sur l'éducation esthétique ce que *les Artistes* sont aux Lettres philosophiques; seulement l'évolution des idées s'y trouve achevée et exprimée dans une forme poétique. Il ne formule pas la métaphysique du beau; mais il en rend le sentiment d'une manière réellement poétique et avec une force et une vivacité ardente, comme Schiller seul en était capable. L'examen philosophique de l'idéal esthétique l'avait si bien rempli de son sujet, qu'involontairement il devait arriver à une contemplation enthousiaste. L'éternel sujet de toute poésie et de tout art lui apparut ici comme le sujet d'un seul poëme. Ce poëme a besoin d'être compris et expliqué philosophiquement; les Lettres sur l'éducation esthétique nous en donnent la clef. Voilà pourquoi nous avons réservé c e petit poëme pour en faire l'accord final des études philosophiques de Schiller. Certainement le contenu abstrait et difficile devait nuire en plus d'un endroit à la clarté poétique et partant à la forme; mais il faut admirer avec quelle imagination Schiller a su rendre ces idées-là vivantes et imagées, et quel charme de diction le poëte philosophe avait à sa disposition; un connaisseur en fait d'art et de langage comme Guillaume de Humboldt était ravi de cette composition, et Schiller lui-même la préférait à toutes les autres.

La vie esthétique est la fusion et l'harmonie de toutes les contradictions dont nous souffrons dans la vie réelle. Elle est le suprême idéal humain, le but heureux vers lequel nous devons nous élever et que nous ne pouvons atteindre que par la perfection esthétique. Dans la vie les oppositions et le combat, dans l'idéal l'harmonie et la réconciliation! Le contraste et le dénoûment heureux forment le thème continu de cette pièce que Schiller a nommée à cause de cela même : *l'Idéal et la Vie* [1]. Dans *les Artistes,* le poëte avait opposé l'idéal moral

[1] *L'Idéal et la Vie*, publié dans les *Heures*, 1795. Le premier titre était *le Royaume des ombres;* dans la première édition des poésies, c'était *le Royaume des formes.*

Digitized by Google

à la vie humaine comme le but d'une éternelle aspiration; maintenant c'est l'idéal esthétique qu'il lui présente comme le miroir de sa perfection. Là, il avait cherché son archétype dans un monde surnaturel; ici, il le trouve sur les hauteurs de l'existence sensible, non plus dans le pur monde des esprits, mais dans le monde olympien de la beauté :

Éternellement claire, limpide et égale,
S'écoule avec la légèreté du zéphyr
La vie des dieux dans l'Olympe.
Les lunes changent et les générations disparaissent,
Les roses de leur divine jeunesse fleurissent
Immuables au milieu des ruines éternelles.
L'homme ne peut choisir en tremblant
Qu'entre le bonheur des sens et la paix de l'âme;
Mais sur le front du fils de Saturne
On voit briller leurs rayons réunis.

Ces dieux vivent dans l'état de liberté esthétique, et l'homme peut atteindre à cette existence divine en considérant purement les choses, en recevant leur forme seule et en se reposant dans la contemplation de la figure et de l'apparence, qui constituent la beauté. La *contemplation esthétique du monde* est la première condition de la vie esthétique :

Voulez-vous ressembler déjà aux dieux sur cette terre,
Être libres dans le royaume de la mort?
Ne cueillez pas les fruits de son jardin;
Que vos regards se contentent de l'apparence;
Les joies changeantes de la jouissance
Sont promptement expiées par la fuite du désir;
Le Styx lui-même avec ses neuf replis
N'est pas ce qui empêche le retour de la fille de Cérès;
Elle a cueilli la pomme et elle est enchaînée
Éternellement à ses devoirs de l'Orcus.

Mais le corps seul appartient à ces puissances
Qui tissent la sombre destinée;
Libre de tout pouvoir temporel,
Compagne des natures bienheureuses,
Divine parmi les dieux, la forme
Plane là-haut dans les champs de la lumière.
Voulez-vous vous élever sur ses ailes?
Rejetez loin de vous les anxiétés de la terre;
Fuyez loin de cette vie étroite et étouffée
Dans le royaume de l'idéal.

L'homme sensible et empirique souffre de l'oppression du monde sous l'empire d'une sombre destinée; il vit, pour parler comme les

Digitized by Google

anciens, dans un lieu de fragilité et de misère. Dans l'état esthétique, la souffrance cesse, nous sommes libres et nous échappons, pour ainsi dire, à la destinée et aux Parques :

Et pour se défendre à jamais
De cette épouvantable multitude
Brisez vaillamment tous les ponts,
Ne craignez pas de perdre la patrie.
Tous les sentiers qui conduisent à la vie
Conduisent tous à un tombeau certain.
Sacrifiez joyeusement ce que vous avez possédé,
Ce que vous avez été, ce que vous êtes,
Et que dans un oubli bienheureux
Disparaisse à jamais le passé.

Que nul souvenir douloureux ne profane
Ce lieu d'asile; nul repentir,
Nul chagrin, nulle trace de larmes!
Ceux qui se réfugient dans ce sanctuaire
Sont affranchis de tous les devoirs,
De toutes les dettes de la nature mortelle.
Le front haut, que l'esclave marche ici
Heureusement délivré des chaînes qu'il ignore!
Que même l'Erynnis vengeresse dorme
Paisiblement dans le sein du pécheur!

La liberté esthétique est la liberté de détermination qui enlève d'un côté la fatalité et le joug de la vie, et de l'autre rétablit la nature humaine dans sa pure originalité. Platon se figurait cet état original comme l'état primitif dans lequel l'âme libre vivait pure et sans mélange en deçà du monde terrestre, avant qu'elle fût tombée dans la prison du corps; avant qu'elle se fût enfermée, comme le dieu marin Glaucon, dans son étui de coquilles et d'algues. Schiller s'empare de cette pensée de Platon pour exprimer comment dans l'état esthétique l'humanité primitive se retrouve :

Jeune, libre de tous les liens de la terre,
Dans les rayons de la perfection,
Que l'image divine de l'humanité plane ici,
Comme les fantômes muets de la vie
Qui marchent éclatants sur les bords du Styx,
Comme elle était dans les campagnes célestes
Avant que dans le triste sarcophage
La jeune Immortelle fût descendue.
Lorsque dans la vie la lutte est incertaine encore
Ici apparaît la victoire.

Digitized by Google

La vie est une lutte constante des forces; dans cette lutte se reproduit toujours l'état d'imperfection qui signale l'homme empirique; son énergie s'épuise, ou bien l'harmonie des forces est détruite par leur division. L'état esthétique ou la contemplation de la beauté remédie à ce double défaut. La force épuisée se ranime au souffle de la *beauté énergique;* la force trop tendue est calmée par la *beauté qui radoucit :*

Ce n'est pas pour le dérober au combat,
C'est pour ranimer le lutteur épuisé,
Que la couronne embaumée de la victoire se balance.
Irrésistiblement, même lorsque vos désirs sont apaisés,
La vie vous entraîne dans ses flots,
Le temps vous emporte dans son tourbillon.
Mais l'essor audacieux tombe-t-il
Au souvenir pénible de la barrière:
Alors de la colline de la Beauté on aperçoit
Avec bonheur le but qu'on va atteindre.

Quand il s'agit de régner et de protéger,
Les guerriers se précipitent sur les guerriers
Dans la carrière du bonheur et de la gloire;
L'audace peut se briser contre la force,
Et les chars, avec un fracas terrible,
Peuvent se mêler dans la plaine poudreuse.
Le courage seul peut ici remporter la palme
Qui vous attend au bout de l'hippodrome.
L'homme fort seul peut forcer la destinée
Tandis que l'efféminé périt.

Mais entouré d'écueils
Qu'il a traversés en écumant,
Le fleuve de la vie roule doucement et à flots égaux
A travers les champs élyséens de la beauté.
Dans le miroir argenté de ses ondes
Se peignent l'Aurore et l'Hespérus,
Confondus dans la tendresse d'un mutuel amour,
Réunis dans la libre alliance de la grâce,
Les désirs réconciliés reposent en paix
Et l'ennemi s'est évanoui.

Toutes les contradictions et tous les désirs qui agitent douloureusement l'être humain sont harmonieusement fondus dans l'homme esthétique; ici les deux natures qui se combattaient primitivement sont également satisfaites. Le penseur lutte contre la puissance de la nature, l'artiste contre son sujet, la volonté morale contre le penchant. Mais supposons que ce problème soit heureusement résolu et que l'état

Digitized by Google

de liberté esthétique soit rétabli, alors les peines du travail et de la lutte disparaissent dans la jouissance de la vérité découverte, de l'œuvre d'art réussie, et de l'harmonie morale :

Lorsque, pour animer la matière inerte par la forme,
Le génie fécond brûle
De se marier avec son sujet,
C'est là, c'est là que le nerf de l'attention doit se tendre,
Et que dans une lutte persévérante
La pensée doit soumettre l'élément;
Ce n'est que sous les pas du travail sérieux, qui ne recule devant aucune peine,
Que jaillit la source profondément cachée de la vérité;
Ce n'est que sous le coup répété du ciseau
Que s'amollit le grain rebelle du marbre.

Mais jusque dans la sphère de la beauté
La pesanteur reste dans la poussière
Avec la matière qu'elle gouverne.
Ce n'est plus une conquête pénible faite sur la masse;
Souple et légère, comme échappée au néant,
La statue est debout devant le regard enchanté.
Tous les doutes, tous les combats se taisent
Dans la haute certitude de la victoire.
Elle a repoussé loin d'elle tous les témoins
De l'humaine fragilité.

Lorsque dans la triste nudité de l'humanité
Vous paraissez devant la grandeur de la loi,
Lorsque le pécheur s'approche du Saint,
C'est alors que devant le rayon de la vérité
Votre vertu pâlit, et que devant l'idéal
S'enfuit craintivement l'action honteuse.
Nul mortel n'a atteint son but;
Sur cet abîme plein d'horreur
Ne passe aucune nacelle, aucune arche de pont;
Et nulle ancre n'en peut trouver le fond.

Mais fuyez loin des barrières des sens
Dans la liberté des pensées,
Et cette apparition redoutable disparaît,
Et l'abîme éternel se comble.
Recevez la Divinité dans votre volonté
Et elle descendra du trône de l'univers.
La chaîne étroite de la loi n'entrave
Que l'âme d'esclave qui la dédaigne.
Avec la résistance de l'homme disparaît
Aussi la majesté du Dieu.

Digitized by Google

La résistance la plus difficile à vaincre, que la nature humaine oppose à la liberté esthétique, est la douleur, soit que nous la ressentions nous-mêmes, soit que nous la voyions souffrir par les autres. La beauté nous délivre, la souffrance nous entrave par la douleur ou par la pitié. La liberté esthétique rencontre ici un obstacle insurmontable; ou bien il doit y avoir une pitié qui renferme en elle-même une satisfaction esthétique et qui, par une extrême émotion, nous élève à la liberté. C'est la *pitié tragique* que Schiller rencontra à ses premiers pas dans le domaine de l'esthétique. Elle est l'effet produit par la souffrance tragique, et la souffrance tragique est le sacrifice par lequel la liberté humaine s'élève au-dessus de la nature sensible et demeure grande même dans les horreurs de la douleur. Tous les empêchements que la nature souffrante oppose à la liberté esthétique sont détruits par la représentation de l'art tragique, par le spectacle sublime qu'y donne la souffrance; et ici reparaît devant l'âme du poëte la même image saisissante qu'il avait déjà prise autrefois pour témoin :

Lorsque les souffrances de l'humanité vous enlacent,
Lorsque contre les serpents le fils de Priam
Se défend avec une indicible douleur,
L'homme peut se révolter; qu'il lance
Sa plainte contre la voûte du ciel,
Et déchire votre cœur compatissant;
Que la voix terrible de la nature ait le dessus,
Que votre joue mortelle pâlisse,
Et que ce qui est immortel en vous
Cède alors à la divine sympathie.

Mais dans les régions sereines
Où les formes pures habitent,
On n'entend plus retentir les cris de la désolation.
Ici la douleur ne déchire plus l'âme,
Les larmes ne coulent plus *pour la souffrance*,
Mais seulement pour la noble résistance de l'esprit.
Aimable comme l'écharpe colorée d'Iris,
Sur la rosée odorante des nuages qui roulent le tonnerre,
On voit briller ici à travers le voile sombre de la mélancolie
La sérénité du bleu tranquille.

C'est ainsi que s'explique et se complète dans la beauté la vie humaine tout entière; elle est l'harmonie dans laquelle s'effacent toutes les luttes et les souffrances de l'existence terrestre; elle ressemble à la vie olympienne que l'homme doit conquérir en luttant contre la destinée et contre le mal qui menace la pureté de la volonté

Digitized by Google

sous la forme du désir, et sa grandeur sous celle de la souffrance. Mais une fois qu'il est conquis, et pour jamais, cet état de liberté esthétique est une idylle divine; il est la perfection de l'humaine existence et devrait être le thème suprême de la poésie; et ici surgit involontairement devant le poëte la figure héroïque de l'antique Légende qui, à travers les luttes et les souffrances que la destinée lui avait imposées, s'élève jusqu'au rang des dieux de l'Olympe, et par son mariage avec l'éternelle jeunesse termine sa vie héroïque en idylle :

Profondément abaissé dans une lâche servitude,
Jadis dans un combat éternel,
Alcide suivit le dur chemin de la vie.
Il lutta avec les hydres et étouffa des lions;
Et pour délivrer ses amis il se précipite,
Vivant, dans la barque du nautonier des morts.
La ruse de l'implacable déesse amoncelle
Toutes les tortures et tous les fardeaux de la terre
Sur les épaules soumises du héros qu'elle déteste,
Jusqu'à ce que sa course soit terminée;

Jusqu'à ce que dépouillé de son enveloppe terrestre
Le Dieu se sépare de l'homme au milieu des flammes,
Et vienne boire les brises légères de l'Éther;
Joyeux de cet essor inaccoutumé
Il s'élève, et le rêve de la vie terrestre,
Ce rêve si lourd, tombe et tombe de plus en plus;
Les harmonies de l'Olympe reçoivent
Le héros transfiguré dans la salle de Saturne,
Et la déesse aux joues de rose
Lui tend la coupe en souriant.

XI.

Comprendre l'idéal esthétique comme idéal suprême et le représenter clairement dans sa nécessité, telle était la tâche du philosophe; elle est remplie. Créer cet idéal poétiquement, telle sera la tâche de l'artiste; mais ce point de vue n'est pas le nôtre en ce moment. Schiller s'est posé ce but avec une conviction scientifique et un enthousiasme passionné, et, dans les créations classiques de l'époque suivante, il l'a toujours eu devant les yeux et toujours atteint. Ce qu'il cherchera dorénavant, c'est la perfection de la forme dans l'esprit de la beauté, tandis qu'auparavant c'était seulement la vérité de nature, telle qu'elle existait dans son sentiment, qu'il voulait rendre aussi naturellement

Digitized by Google

que possible. Et, dans cette forme achevée, il ne veut plus représenter désormais que l'homme primitif et pur, le type de la nature humaine pour ainsi dire; c'est le trait qui le ramène aux formes d'art de l'antiquité classique. Plein de l'idéal de l'éternelle beauté, et seulement de cet idéal, il laisse bien loin derrière lui la passion révolutionnaire et la rêverie cosmopolite; il ressent maintenant en lui-même quelque chose de cette hauteur olympienne qui l'élève au-dessus de cette vie humaine si divisée, si bornée; et c'est avec la conscience d'un but si haut placé qu'il retourne à la poésie, en poëte qui a reconnu enfin sa vraie vocation :

« Où étais-tu donc lorsqu'on s'est partagé le monde?
— J'étais près de toi, répondit le poëte,
L'œil fixé sur ton visage
Et l'oreille absorbée par l'harmonie de ton ciel;
Pardonne à l'esprit qui, enivré de ta lumière,
A perdu de vue la terre!
— Que faire? dit Jupiter; j'ai donné le monde;
Les moissons, la chasse, le marché, ne m'appartiennent plus.
Veux-tu vivre avec moi dans mon ciel?
Chaque fois que tu viendras il te sera ouvert. »

(*Traduit de l'allemand de* KUNO FISCHER.)

Digitized by Google

ABDIAS[1].

I.

ESTHER.

Au fond des déserts de l'Atlas est une ancienne ville romaine effacée de l'histoire. Tombée peu à peu en ruines, elle n'a plus de nom depuis des siècles. Si elle est habitée, on l'ignore; l'Européen ne l'indique pas sur ses cartes, parce qu'il ne soupçonne pas son existence, et le Barbaresque, lorsque la chasse l'entraîne de ce côté sur son coursier rapide, et qu'il voit se dresser devant lui ces murailles dévastées, ne leur accorde pas une pensée; ou bien il roule dans son esprit quelque

[1] Extrait du Recueil de nouvelles (*Studien*) de M. Adalbert Stifter. — Adalbert Stifter, né le 23 octobre 1806 à Oberplan, dans le sud de la Bohême, fils d'un tisserand, reçut sa première instruction du curé de son village, et entra en 1826 à l'Université de Vienne, après des études préparatoires dans l'abbaye de Kremsmunster. Il se voua d'abord au droit, puis à la philosophie et à l'histoire, enfin aux mathématiques et à l'histoire naturelle. Ses études achevées, il accepta une place d'instituteur privé, et devint peu après le professeur du prince Richard de Metternich pour les mathématiques et les sciences naturelles. En 1848, il quitta Vienne pour se rendre à Linz, où il s'est fixé après y avoir été nommé, en 1849, membre du conseil des écoles pour le peuple. Stifter marqua de bonne heure un grand talent pour le dessin et la peinture, comme pour la poésie. Ce qui constitue le mérite principal de ses compositions, c'est moins l'intérêt immédiat des motifs et des incidents sur lesquels il les établit, que la spontanéité de son inspiration, l'éclat de ses tableaux, la largeur et la sobriété de son style. Sa plume sait se borner, qualité bien rare en Allemagne, où l'emphase et les digressions sont à l'ordre du jour. — Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître ce conteur par celle de ses œuvres qui révèle au plus haut degré les qualités qui le distinguent et lui ont assigné son rang.

Digitized by Google

superstitieuse croyance jusqu'à ce que les dernières pierres aient disparu à sa vue, et que se soient éteints à ses oreilles les derniers cris des chacals qui font là leur séjour; puis il pousse joyeusement son cheval, et bientôt rien ne l'entoure plus que le tableau grandiose de ces plaines désertes si belles à ses yeux, si chères à son cœur.

Cependant, outre les chacals, il se cachait encore au sein de ces ruines d'autres habitants inconnus au reste du monde. C'étaient des enfants de cette race expulsée d'un seul point du globe et dispersée en tous lieux. Vaste mer étendant partout ses vagues, elle avait répandu quelques gouttes jusque dans ce désert. Des juifs noirs et sales circulaient comme des ombres parmi ces débris. Leur demeure était ignorée de tous, excepté des coreligionnaires qui habitaient autour d'eux. Ils faisaient le commerce d'or, d'argent, d'objets venant d'Égypte, voire de chiffons et d'étoffes de laine infectés par la peste, qu'ils rapportaient quelquefois parmi eux; mais si l'un d'entre eux en mourait, le fils prenait avec résignation le bâton de son père, cheminait par les routes qu'il avait suivies, et faisait ce qu'il avait fait en attendant les décrets du sort. Que si l'un d'eux était tué et dévalisé par un Kabyle, toute la tribu répandue dans le désert poussait des hurlements — et puis il n'en était plus question — jusqu'à ce qu'un jour, après longtemps peut-être, on trouvât en quelque lieu le Kabyle frappé à son tour.

Tel était ce peuple — et de lui sortait Abdias.

Un arc de triomphe romain, flanqué de deux palmiers desséchés, servait d'entrée à un amas de ruines dont on ne pouvait plus reconnaître la destination primitive. C'était actuellement l'habitation d'Aaron, père d'Abdias. Au-dessus passaient les débris d'un aqueduc, au-dessous s'amoncelaient des masses sans forme et sans nom : il fallait les franchir pour arriver à la brèche par laquelle on entrait dans la demeure d'Aaron. En dedans de cette brèche descendaient des degrés formés de je ne sais quels débris d'architecture d'ordre dorique, transportés ici à une époque inconnue par quelque hasard non moins inconnu. Ces degrés conduisaient à une habitation spacieuse dont on n'eût certes pas présumé l'existence : c'était une vaste pièce entourée de plusieurs autres petites chambres, comme les Romains les affectionnaient. Là, on ne marchait ni sur le pavé, ni sur le parquet, ni sur la mosaïque, mais sur la terre nue; là, les murs ne portaient ni tableaux, ni draperies, ni ornements d'aucune nature, mais les briques romaines s'étalaient aux regards. Ce n'étaient que paquets, ballots, menues marchandises de toute sorte; on voyait par cet étalage de quels misérables et divers objets Aaron faisait commerce. La plus grande portion consistait en

Digitized by Google

vêtements et en chiffons déchirés, de toutes les couleurs, de tous les âges et portant la poussière de presque tous les pays d'Afrique. Pour siéges, des monceaux de vieilles étoffes; pour tables, pour meubles de tout genre, des pierres recueillies dans les débris. Derrière un amas de caftans jaunes et gris, on apercevait dans la muraille un trou beaucoup plus petit que celui par lequel on était entré; l'obscurité le faisait prendre pour une simple excavation; nul ne songeait qu'il fût possible de passer par là. Mais si cependant on se courbait, si on se traînait en rampant et que l'on franchît l'allée tortueuse sur laquelle donnait l'ouverture, on parvenait à une chambre attenant encore à plusieurs autres. Un tapis de Perse s'étendait sur la terre, des coussins garnissaient les murailles et les niches, des rideaux se drapaient au-dessus, des tables de belle pierre supportaient de riches coupes, et l'une des pièces était disposée pour le bain. La plus élégante de toutes était occupée par Esther, femme d'Aaron. Son corps reposait sur les soyeux tissus de Damas; ses épaules étaient caressées par la plus souple de toutes les étoffes, un cachemire féerique, tel qu'à Stamboul en peut porter la sultane. Auprès d'elle, deux femmes de service avaient de luxueux fichus autour de leur beau front, des perles sur leur poitrine.

C'était dans ce séjour qu'Aaron se plaisait à réunir tout ce qui paraît aux pauvres mortels bon, agréable, flatteur et bienfaisant. Des parures étaient dispersées sur les tables, étendues sur les murailles. Des fenêtres garnies de myrtes envoyaient d'en haut la lumière; le sable jaune du désert les recouvrait quelquefois; mais lorsque le soir venait et qu'on allumait les lampes, tout brillait, tout étincelait, tout était gai et rayonnant.

Mais le plus beau joyau d'Aaron, après sa femme Esther, c'était ce petit garçon qui jouait sur le tapis aux pieds de sa mère; enfant aux noires prunelles, et dont le visage portait déjà toute la beauté orientale de sa race: c'était Abdias, le juif dont je veux vous parler, fleur tendre et frêle, alors épanouie sur le sein d'Esther.

Aaron était le plus riche de toute la ville romaine. Ceux qui l'habitaient comme lui le savaient parfaitement; ils étaient souvent les compagnons de ses plaisirs, et ils connaissaient tout aussi bien sa situation que lui connaissait la leur; mais il était sans exemple que le Bédouin qui chassait dans les environs en eût appris la moindre chose, non plus que le dey indolent dans son harem. Sur la ville morte s'étendait, silencieux, le plus obscur mystère; jamais un autre bruit n'était entendu dans son sein que le souffle du vent qui la remplissait de sable, ou bien le cri bref et ardent de l'animal rapace, alors que le disque bril-

Digitized by Google

lant de la lune s'abaissait sur ces débris. Les juifs faisaient le commerce parmi les tribus; on les laissait et on ne s'inquiétait guère de leur demeure, et quand un autre de leurs concitoyens, un chacal, sortait, on le tuait, on le jetait dans une fosse; puis c'était tout.

Aaron entassait sur ses deux biens suprêmes tout ce qu'il pensait pouvoir leur être bon, et lorsqu'au dehors il avait couru sans souffle d'habitation en habitation, qu'il revenait chez lui et qu'il jouissait de ce que les vieux rois de son peuple, en particulier Salomon, considèrent comme la joie de la vie, alors il éprouvait une volupté véritablement effrayante. Si quelquefois il songeait qu'il est encore d'autres félicités dont le siége est dans le cœur, il songeait surtout qu'il est une douleur qu'il faut éviter, et il y mettait tous ses soins; puis il se disait que quelque jour il prendrait le petit Abdias sur un chameau et qu'il le mènerait à Kahira, chez un médecin, pour qu'il apprît à devenir sage comme l'avaient été les anciens prophètes et les conducteurs de sa race. Rien ne résultait de ces projets : après les avoir formés, il les laissait tomber dans l'oubli. L'enfant n'avait absolument rien qui l'occupât; seulement, il montait souvent tout en haut des décombres, la vaste étendue des cieux se déployait à ses regards, et pour lui, ce ciel, c'était le bord du manteau de Jéhovah, qu'il avait étendu un jour sur le monde pour le créer et se choisir un peuple avec lequel il mangeât et qu'il fréquentât dans la joie de son cœur; mais alors Esther le rappelait, et lui passait un vêtement brun, et puis un jaune, et puis un brun encore; elle lui mettait ses parures, et sur sa belle peau sombre faisait resplendir la beauté des perles, ou étinceler le feu des diamants; elle lui ceignait le front d'un bandeau, caressait ses cheveux, frictionnait ses membres ou son visage avec des morceaux de laine souple et fine; le plus souvent on l'habillait en fille, et la mère oignait ses sourcils pour qu'ils formassent plus nettement leur ligne fine et noire sur ses yeux brillants; puis elle lui présentait, pour qu'il s'y contemplât, son miroir d'argent.

Après que les années se furent ainsi écoulées l'une après l'autre, Aaron le prit un jour, le conduisit dans la chambre de devant, lui mit un caftan déchiré, et lui dit :

« Abdias, mon fils, va-t'en maintenant par le monde. L'homme n'a rien sur cette terre que ce qu'il a gagné et ce qu'il peut encore gagner à chaque instant. Rien ne nous met plus en sûreté que cette capacité d'acquérir : va donc, et sache te la procurer. Je te donne un chameau et une pièce d'or. Jusqu'à ce que tu aies gagné suffisamment pour subvenir à l'existence d'un homme, je ne te donnerai plus rien, et, si tu

es un être inepte, tu n'auras pas davantage après ma mort. Si tu le désires et que tu ne sois pas trop éloigné, tu peux venir de temps à autre visiter ta mère et moi; puis, quand tu posséderas assez pour faire vivre un hômme, reviens, et j'ajouterai assez pour qu'un second et un troisième le puissent; tu prendras une femme, et nous chercherons à vous faire dans notre caverne une place pour habiter et pour jouir de ce que vous enverra Jéhovah.... Maintenant, mon fils Abdias, pars avec ma bénédiction, et ne trahis jamais par une parole imprudente l'asile où tu as été nourri. »

Ainsi parla Aaron, et il conduisit son fils près des deux palmiers où le chameau l'attendait. Il le bénit en posant les mains sur sa tête bouclée. Esther était restée dans la maison, étendue sur le tapis, sanglotant et frappant la terre, tandis que cette scène se passait au dehors.

Cependant la bénédiction paternelle était achevée : Abdias monta sur le chameau couché à ses pieds; l'animal se redressa en sentant son fardeau, et il parut au jeune homme que cet air dans lequel il se sentait enlevé avait déjà quelque chose d'étranger, un parfum des pays lointains. Il regarda encore une fois son père, et lui obéit en se mettant en marche.

Depuis ce jour, Abdias reçut la pluie et la grêle en plein visage. Il alla, de pays en pays, au delà de l'eau et des monts. Il ne savait aucune langue, et il les apprit toutes; il n'avait pas d'argent, et il en acquit pour le cacher dans quelque trou qu'il retrouvait plus tard; il ne possédait aucune science; seulement, quand il était monté sur son maigre chameau, il promenait ses yeux ardents dans le vide immense, et il réfléchissait longtemps; il vivait très-pauvrement, à ce point qu'il n'avait souvent pour se nourrir autre chose qu'une poignée de dattes sèches, mais il était aussi beau qu'un de ces messagers célestes qui jadis étaient apparus si souvent à son peuple. Tel Mahomet, seul au milieu des sables avec sa monture, méditait des semaines entières ses projets. Du reste, la personne d'Abdias était chose que le Turc le plus timide ne se gênait nullement de pousser du pied. Il était dur et inexorable quand il s'agissait de ses intérêts, rancunier contre les chrétiens et les musulmans. Mais quand venait la nuit et qu'il s'étendait sur le sable jaune au milieu de la caravane, il appuyait doucement la tête sur le cou de son chameau; quand il l'entendait respirer, au milieu de l'assoupissement et des rêves, c'était pour lui une impression amicale et bonne, et si quelque pression trop forte avait blessé la pauvre bête, il se refusait l'eau douce, en baignait la place malade et la frottait avec du baume.

Digitized by Google

Il avait marché sur l'emplacement où fut l'antique reine du commerce, Carthage; il avait vu le Nil, navigué sur le Tigre et sur l'Euphrate, bu de l'eau du Gange; il avait manqué du nécessaire en même temps qu'il gagnait des sommes exorbitantes; il avait beaucoup reçu et presque tout conservé. Ses parents n'avaient pas eu une seule fois sa visite : la distance entre eux et lui avait toujours été trop grande. Quinze ans s'étaient écoulés, il revenait pour la première fois dans la ville en ruine. Il revenait la nuit, à pied, parce qu'on lui avait volé son chameau, vêtu d'habits déchirés et tenant dans la main des morceaux de charogne, qu'il jetait aux chacals pour les tenir à distance de son corps. Il atteignit ainsi l'arc de triomphe et les vieux palmiers, qui étaient toujours là et projetaient dans la nuit des lignes noires sur le ciel. Il frappa aux roseaux entrelacés qui fermaient d'une triple porte le trou de la muraille, il cria, il répéta son nom et celui de son père, mais il dut longtemps attendre, jusqu'à ce que quelqu'un l'entendît et réveillât le vieillard. En apprenant qui arrivait, toute la maison fut sur pied. Aaron lui parla d'abord à travers la porte, puis lui ouvrit et le fit entrer. Abdias le pria de le conduire dans la cave, ferma la porte derrière lui, et compta, en pièces d'or de tous pays, une somme à laquelle il était impossible de s'attendre. Aaron le regarda en silence jusqu'à ce qu'il eût fini, ramassa les pièces d'or entassées sur la pierre, les remit à poignées dans le sac de cuir qui avait servi à les transporter, plaça le sac dans un trou pratiqué entre des frises de marbre.... Alors, comme si l'écorce se fût tout à coup brisée ou comme si la joie paternelle n'eût dû avoir son tour qu'une fois l'affaire achevée, il se précipita vers son fils, le pressa sur son cœur, gémit, bénit, caressa et lui baigna le visage de larmes.

Mais Abdias retourna dans la chambre de devant, se jeta sur des nattes, et ouvrit la source de ses pleurs; elle coula doucement. Son corps était fatigué à en mourir.

Son père lui fit retirer ses haillons; on le plongea dans un bain adoucissant et purifiant, on lui frictionna les membres avec des pommades précieuses et salutaires, on le revêtit d'habits de fête. Ensuite, il fut conduit dans l'appartement intérieur, où Esther, assise sur des coussins, attendait patiemment que le père le lui amenât. Elle se leva lorsqu'il passa sous la portière.... Mais ce n'était plus ce doux et tendre et bel enfant qu'elle avait jadis tant aimé, et dont les joues avaient été de si doux coussins pour ses lèvres : il avait beaucoup bruni, son visage était devenu plus hautain et plus dur, ses yeux plus ardents. .. Lui aussi regardait sa mère.... Elle n'était pas moins changée que lui : le

Digitized by Google

jeu étrange des ans se révélait sur son visage. Elle le prit sur son cœur lorsqu'il se fut approché d'elle, l'attira sur les coussins, et pressa de ses lèvres ses joues, son front, ses cheveux et ses yeux.

Le vieil Aaron, la tête inclinée, se tenait debout auprès d'eux. Les femmes chuchotaient dans la pièce voisine, derrière les rideaux de soie jaune.

Mais les autres habitants de la maison étaient sortis pour affaire. Bien que la nuit penchât déjà de son milieu vers le matin, et que les étoiles venues d'Égypte, le soir, eussent déjà passé au delà des têtes en s'abaissant vers le désert, il fallait néanmoins que l'arrivée du jeune homme fût fêtée conformément à l'usage. A la lueur des lampes, les serviteurs s'empressaient : on tuait un agneau, on l'apprêtait, on le mettait sur la table. La famille s'approcha, en mangea, et les domestiques en eurent aussi leur part; puis tous se livrèrent au repos, et ils dormirent longtemps, car déjà le soleil du désert s'abaissait sur les ruines, tel qu'un immense diamant circulaire qui, le jour, étincelle tout seul sur la voûte nue des cieux.

Trois jours de fête suivirent. Les voisins furent invités. Le chameau, l'âne et le chien de la maison ne furent point oubliés, et la part des bêtes sauvages fut portée dans les parties éloignées de la ville : car les murailles s'étendaient fort loin dans la plaine, et les ruines dont les hommes n'avaient point fait usage servaient d'asile aux animaux.

Lorsqu'un peu de temps se fut écoulé après les fêtes, Abdias prit de nouveau congé de ses parents. Il allait à Balbek chercher l'épouse qu'il s'était choisie, Déborah, la jeune fille aux beaux yeux, enfant de la même race que lui. En allant, il s'était déguisé en mendiant et avait vécu en conséquence pendant ses deux mois de voyage; mais, pour revenir, il se vêtit en Turc et se joignit à une grande caravane : c'est que, cette fois, le trésor qu'il rapportait, il ne pouvait pas, comme celui de son premier voyage, le cacher dans les cavités de la route et le remplacer s'il lui était ravi. Il n'était alors question dans tous les caravansérails que de la beauté du jeune musulman et de celle encore plus grande de son esclave; mais bientôt l'émotion première eut disparu, comme un torrent se dessèche et se perd dans les sables brûlants; un peu de temps encore et nul ne songea plus à se demander ce qu'étaient devenus les deux beaux voyageurs. Cependant si quelque œil eût pu pénétrer dans la vieille ville morte à tous les regards, il les eût retrouvés tous deux, l'époux et l'épouse, dans la maison du vieil Aaron. Une chambre avait été disposée sous les décombres et les coussins et les tapis y avaient été étendus pour Déborah.

Digitized by Google

Aaron partageait ses biens avec son fils, comme il lui en avait fait la promesse, et Abdias voyageait pour les besoins de son commerce.

Le fils obéissant n'avait point démérité. C'était avec un soin extrême qu'il rassemblait, de tous les coins du monde, ce qui lui semblait propre à flatter les goûts de ses parents. Il s'inclinait devant les caprices bizarres de son père, devant les réprimandes déraisonnables de sa mère. Aaron étant devenu vieux et faible, son fils sortait, revêtu d'habits magnifiques, portant des armes brillantes, et prenait avec ses collègues des dispositions telles qu'en prennent les grands négociants en Europe. Enfin, le père et la mère moururent l'un après l'autre, après avoir passé par une seconde enfance, et leur fils les enterra sous les pierres voisines d'un vieux chapiteau romain.

A partir de ce moment, le jeune couple habita donc seul les voûtes qui s'étendent sous les décombres amoncelés si haut, près de l'arc de triomphe et des deux palmiers desséchés.

Abdias poussait de plus en plus loin ses voyages, tandis que Déborah restait seule avec ses femmes et l'attendait. Il devenait célèbre au dehors et frayait de plus en plus au désert la route brillante de la richesse.

II.

DÉBORAH.

Quelques années s'étaient écoulées depuis la mort d'Aaron et d'Esther. Des changements se préparaient peu à peu dans la maison aux palmiers.

Les richesses s'y accumulaient de plus en plus. Abdias était zélé pour ses entreprises et s'efforçait toujours de les étendre. Il faisait du bien aux animaux, aux esclaves et aux voisins : mais il en était haï en retour. La femme de son cœur, celle qu'il s'était choisie, il la comblait de tous les biens, et quoiqu'elle fût stérile, il ne s'était jamais lassé de lui rapporter tout ce qui pouvait lui plaire. Mais un jour il était tombé malade à Odessa ; c'était la contagion de la petite vérole qui l'avait atteint; il guérit, mais il resta défiguré et hideux. Lorsque Déborah le revit, elle en eut horreur et se détourna de lui. De l'époux qu'elle avait aimé, il ne rapportait que la voix: ce visage n'était plus le sien. Si quelquefois ce timbre bien connu lui faisait un instant lever les yeux sur lui, elle les détournait aussitôt et sortait.

Déborah n'avait reçu en partage que des yeux corporels, pour voir

Digitized by Google

la beauté physique, mais elle n'avait point les yeux de l'âme qui regardent la beauté du cœur. Abdias ne s'en était pas aperçu jadis; lorsqu'il l'avait rencontrée à Bagdad, lui-même n'avait rien vu non plus que sa grande beauté, et en partant il n'avait emporté que ce souvenir.

Aux yeux de Déborah, c'en était donc fini pour Abdias.

Quant à lui, lorsqu'il eut compris où en étaient les choses, il se rendit dans sa chambre solitaire et écrivit la lettre de divorce afin qu'elle fût prête si sa femme la souhaitait. Mais elle ne la demanda pas. Elle continua de vivre près de lui, de lui être obéissante; seulement elle était triste quand venait le soleil, triste encore quand il s'en allait. Pour les voisins, ils se riaient de lui et disaient que l'ange de la lèpre, envoyé par Jéhovah, était descendu sur lui et l'avait marqué de son sceau.

Lui ne disait rien, et ainsi s'écoulait le temps.

Comme autrefois, il voyageait, rentrait quelque temps chez lui et recommençait ses voyages. Il cherchait la richesse sur tous les chemins. Tantôt il l'entassait avec l'avidité de l'avarice, tantôt il la prodiguait; lorsqu'il était hors de son désert, au milieu des hommes, il donnait toutes les délices en pâture à son corps; puis il revenait au désert, et chaque après-midi, derrière l'amas de décombres qui couronnait sa demeure et qu'il aimait à visiter, il s'asseyait auprès de l'aloès décrépit et tenait dans ses deux mains sa tête déjà grisonnante. Il aspirait après la froide et humide Europe; il pensait qu'il lui serait bon de savoir ce que, là, savent les sages; de vivre comme, là, vivent les nobles.... Puis il attachait ses regards sur le sable qui s'étendait sec et dévorant à ses pieds, et il détournait la tête en voyant une ombre se projeter sur l'angle de la muraille : c'était la triste Déborah, qui ne s'arrêtait pas pour lui demander à quoi il songeait. Mais ce n'étaient que des pensées en l'air, comme ce flocon de neige qui, sur l'Atlas, voltige devant les yeux du voyageur sans qu'il puisse le saisir.

Mais s'il se retrouvait monté sur son chameau au milieu d'une troupe à laquelle il commandât, il devenait tout autre alors. Son visage cicatrisé s'illuminait de plaisir; ses yeux resplendissaient, — ses yeux d'autrefois, qu'il avait conservés, — ils devenaient plus beaux encore, lorsque se déployaient la grandeur et l'intrépidité de la caravane et que, lui, il en était comme le roi; car, au dehors, il recevait en partage ce qui lui était dénié chez lui : la considération, le respect, la souveraineté. Il se disait ces choses, et il exerçait fréquemment son pouvoir, afin d'en éprouver la réalité : plus il commandait, plus il exigeait, et plus les autres se rendaient à ses volontés, comme s'il eût eu

Digitized by Google

de véritables droits à leur obéissance. Bien qu'il sentît que l'or seul lui donnait cette puissance, il la tenait toutefois en grande estime, s'y complaisait et s'en délectait. Un jour, il reçut à Bone l'ambassade d'un seigneur richement vêtu : c'était Melek-ben-Amar, envoyé par le bey pour solliciter de lui un emprunt; il le fit longtemps attendre et n'accorda la demande qu'à d'instantes prières : ce jour-là, le cœur d'Abdias fut presque rassasié.

En revenant d'un voyage en Libye, il lui fut aussi donné de goûter le bonheur des combats. Des pèlerins, des guerriers, des marchands, des serviteurs, avaient formé une grande caravane pour traverser le désert. Abdias était parmi eux, portant des vêtements de soie et des armes étincelantes; car, depuis qu'il était devenu laid, il aimait encore davantage le luxe. Au septième jour de marche, de noirs rochers les environnaient, et les chameaux foulaient du pied des monticules de sable mou. Une troupe de Bédouins s'élança. Les voyageurs placés au centre, à l'entour des bagages, n'avaient pas encore eu le temps de demander ce que c'était, et déjà, sur les rebords de la caravane, les longs fusils avaient fait explosion, les éclairs des lances avaient jailli. Alors un grand gémissement et un grand cri s'élèvent du milieu de la troupe; on ne sait que faire ou bien on se jette à terre pour prier. Mais le juif se dresse sur sa monture : il donne d'une voix haute des ordres de combat, sort du milieu de la troupe et marche en avant, en tirant son glaive recourbé. Un Bédouin se tourne aussitôt vers lui et lève la lance sur sa tête; mais sa présence d'esprit ne l'abandonne pas : il se baisse immédiatement de côté sur le cou de son chameau, pousse à l'ennemi et le perce de telle sorte qu'un ruisseau de sang coule sur son vêtement blanc. Sur le suivant, il décharge son pistolet. Mais tout en combattant pour sa part il crie ses ordres à ceux qui se trouvent les plus proches de lui; ceux qui ne peuvent l'entendre le voient, et, entraînés par l'exemple, viennent peu à peu se joindre à lui. Par degrés, le courage leur prend à tous. On voit tomber un second ennemi, puis un troisième; une joie sauvage éclate, le démon du meurtre pousse des cris d'allégresse, et la caravane entière se précipite en avant.

Abdias était enlevé au-dessus de lui-même. Sa tête se redressait fièrement; ses cicatrices jetaient des flammes; ses yeux resplendissaient dans son brun visage comme de blanches étoiles; sa bouche lançait au loin les mots arabes au son profond; sa poitrine se plongeait, pour ainsi dire, dans les éclairs des sabres. Il pénétrait toujours plus avant. Son bras noir et décharné avait laissé retomber en arrière

Digitized by Google

la large manche de soie, et s'étendait, impérieux, comme le bras d'un général qui commande à son armée.

Au milieu de la fumée légère qui se dissipa bien vite, parce que le temps manquait pour recharger les armes, et sous les bruyants rayons du soleil du désert, on put voir s'opérer un rapide changement de tableau : ceux qui avaient été assaillants étaient maintenant assaillis; on les serrait de si près, qu'il était temps pour eux de songer à leur salut. L'un presse le long de lui son long fusil, se courbe sur sa bête et s'élance d'un bond hors du cercle où l'on combat. L'autre jette ses armes, lâche les rênes et s'abandonne au noble coursier qui l'emporte avec la rapidité du vent. D'autres encore ne songent pas même à fuir; ils sont comme enracinés au sol, et demandent grâce à genoux. Mais toutes les supplications sont vaines. Abdias, dont la voix a été si bien entendue jusqu'alors, ne peut plus contenir le flot, qui se gonfle toujours. Ceux qui d'abord ont prié se déchaînent maintenant et plongent le couteau dans le cœur des vaincus qui implorent leur pardon.

Le combat était fini. Les vainqueurs se livraient au pillage; ils dépouillaient les morts, les blessés, fouillaient dans les sacoches des animaux. Abdias n'avait plus rien à faire. Il se tenait immobile sur son chameau. Mais voici que, par un mouvement soudain, il rejeta loin de lui le sabre sanglant. Un Turc se méprit sur ce geste; il crut que c'était un ordre : aussitôt il ramassa le glaive, l'essuya avec son propre caftan, et le rendit au vaillant émir.

Après cette rencontre, on reprit la marche interrompue. Mais tandis que le tableau du désert se présentait à ses regards, Abdias sentait des pensées étranges se remuer dans son âme : « S'il tuait le bey, s'il devenait bey à sa place! s'il devenait sultan, que serait-ce donc? » — Il ne devint pas bey; mais seulement, pendant ce voyage, qui se prolongea longtemps encore, un ange triste et sombre planait déjà sur sa tête. On était parvenu dans les pays florissants habités par les hommes. Des directions diverses l'appelaient en grand nombre; il se joignit successivement à différentes caravanes. Souvent, lorsqu'il cheminait ainsi au loin, une pensée lui venait à l'esprit : « Pourvu qu'à la maison il ne soit arrivé aucun malheur! » Mais il la réprimait toujours en se disant : « Que pourrait-il arriver, après tout? A la maison, aucun malheur n'est à craindre. » Et il continua d'aller de désert en désert, à visiter un grand nombre de pays et de villes; il eut beaucoup d'affaires à conclure, et se tira de toutes avec bonheur.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour il vit se détacher sur le ciel le bleu des montagnes de l'Atlas. Il sentit que sa patrie était là,

Digitized by Google

derrière cette chaîne, et il y fut invinciblement attiré. Il laissa ses beaux habits dans un village où se cachait une synagogue, sous l'abri d'une grotte hospitalière, quitta, par une belle nuit étoilée, sa dernière caravane, et se dirigea vers la plaine : par delà cette plaine, on arrivait à la montagne ; par delà la montagne, à la ville romaine.

L'ange s'élança de dessus sa tête : ce qui devait arriver était arrivé.

Seul dans le désert et couvert de haillons, Abdias avançait sur son chameau, et déjà il approchait du but de son voyage. Il voyait sur la ville morte s'étendre une légère couche de vapeur bleuâtre, comme ces voiles de nuages qui enveloppent souvent le désert de leur ombre ; il n'y prit pas garde, car le reste du ciel commençait aussi à se couvrir, et le soleil brûlant prenait cet aspect d'œil rouge et trouble qui, dans ces contrées, annonce immanquablement l'approche de la pluie. Mais lorsqu'il arriva aux ruines et entra dans la partie habitée, il vit que l'on avait encore une fois détruit la ville déjà détruite ; les quelques misérables poutres qui y avaient été apportées de pays éloignés étaient éparses et fumantes au milieu des cendres des feuilles de palmier, jadis entrelacées sur les toits, et des pierres noircies par le feu. Il avança plus vite, et, arrivé à l'arc de triomphe, il vit des hommes étrangers emportant des objets de sa maison. Leurs mulets étaient déjà très-chargés, et il jugea, au peu de valeur des choses qu'ils tenaient dans leurs mains, que c'était la fin du pillage.

Près des palmiers desséchés, Melek-ben-Amar se tenait sur son coursier, et plusieurs hommes étaient autour de lui.

Abdias fit promptement agenouiller son chameau, descendit, courut comme pour porter secours... Il reconnut Melek, qui lui ricanait au visage ; le juif grinça des dents avec une indescriptible expression de haine et d'ironie. Mais il n'avait pas le temps de s'arrêter. Il se précipita dans la chambre de devant, pour voir ce qui s'était passé. Quelques voisins s'y trouvaient ; ils étaient venus repaître leurs yeux du spectacle du mal, et lorsqu'ils s'aperçurent de la présence inopinée d'Abdias, ils jubilèrent, le saisirent, le frappèrent, lui crachèrent au visage, et s'écrièrent :

« Te voilà donc maintenant ! C'est toi, toi, toi ! c'est toi-même qui as révélé ton asile ! c'est toi qui as trahi ton nid et l'as indiqué aux vautours ! Parce que tu t'en es allé par le monde avec des vêtements pleins d'orgueil, tu as éveillé les soupçons. La colère du Seigneur t'a broyé et nous a broyés avec toi. Mais tu compenseras ce qui a été pris, tu compenseras tout, tu le compenseras dix fois, dix fois et plus ! »

Abdias, impuissant contre tant d'assaillants, laissait faire et ne disait

Digitized by Google

mot. Ils le traînèrent vers la porte, et ils allaient recommencer leurs cris et leurs coups; mais à ce moment l'envoyé du dey entra avec plusieurs soldats et leur cria :

« Laissez-le, sinon chacun de vous aura une pique dans le corps, je vous le garantis! Qu'est-ce que cela vous regarde, qu'il soit un chien? n'êtes-vous pas des chiens aussi bien que lui? Voulez-vous le laisser aller, vous dis-je! »

Ils cédèrent. Les soldats se mirent à fouiller dans les amas de vêtements et s'emparèrent de ce qui se trouva à leur convenance. Abdias le souffrit très-patiemment. Puis Melek lui dit :

« Tu as très-mal agi, Abdias-ben-Aaron, en dissimulant tes biens dans cette cachette et en frustrant ainsi l'État du payement des impôts. Nous pourrions te punir, mais nous ne le faisons pas. Adieu, noble marchand. Si tu te trouves quelque jour de passage dans notre ville, rends-nous visite : nous te montrerons les garanties de ta dette, et nous nous empresserons de te solder les intérêts. Et maintenant, laissez-le en liberté pour qu'il produise de nouveaux fruits. »

Ils partirent en lui envoyant, comme un adieu moqueur, des rires et des cris. Il supportait très-patiemment leurs insultes et ne bougeait pas, si ce n'est qu'il détournait dédaigneusement ses regards, comme un tigre impuissant que l'on cherche à agacer.

Mais lorsqu'ils furent sortis et qu'ils voulurent franchir le monticule de sable, il s'élança d'un bond, arracha les pistolets du licou de son chameau, où les pillards les avaient oubliés en retirant le reste de la charge au maigre animal, dédaigné par eux à cause de son chétif aspect, — et il déchargea les deux armes sur Melek.

Cependant le chef ne fut pas atteint. Plusieurs soldats revinrent sur leurs pas, accablèrent Abdias de coups de pique sur le dos et les reins, et le laissèrent pour mort sur la place; puis le cortége s'en retourna à travers les ruines, par ce côté de la plaine où croît une herbe basse et chétive, et qui est le plus court chemin pour parvenir au pays habité.

Abdias n'avait pas fait un seul mouvement; mais lorsqu'on n'entendit plus le moindre bruit, il se releva, secoua ses membres, retourna près du chameau, et prit, dans les profondeurs de son misérable harnachement tout rapiécé, deux petits pistolets avec lesquels il se rendit dans son habitation.

Plusieurs hommes de sa tribu se tenaient encore rassemblés tant à l'intérieur de la chambre qu'au dehors, auprès des deux palmiers, attendant avec impatience ce qui leur restait à faire. Il entra doucement, se colla à la muraille et leur cria d'une voix sourde :

Digitized by Google

« Quiconque parmi vous s'attardera seulement le temps de respirer, ou quiconque se permettra de remuer le pied comme s'il voulait être le dernier à partir, celui-là, je le renverse avec cette arme, et son voisin et les autres avec lui. Que ce qui doit arriver arrive : loué soit le Seigneur ! »

En parlant ainsi, il s'était glissé dans le fond de la chambre et avait fixé sur eux son regard. Son visage hideux resplendissait à force de résolution ; ses yeux rayonnaient ; et plusieurs affirmèrent ensuite que, dans cet instant, ils avaient vu très-positivement autour de sa tête une lueur étrange, et que les cheveux se tenaient debout et séparés comme de petites piques.

Après un moment d'hésitation, ils se dirigèrent un à un vers la porte. Abdias les suivait du regard et grinçait des dents comme une hyène de la montagne. Lorsque enfin le dernier eut franchi le seuil, il murmura :

« Ils s'en vont, enfin ils s'en vont ! Attends ! il viendra un jour, Melek, où je compterai aussi avec toi ! »

Cependant, une fois dehors, ils se communiquaient leurs réflexions. Si c'était lui qui les avait conduits à la ruine, ce pourrait bien être lui aussi qui les aiderait à se relever. Il devait compenser leurs pertes : il valait donc mieux l'épargner maintenant et le contraindre dans l'avenir. Il entendait toutes leurs paroles et y prêtait une oreille attentive ; mais les sons devenaient de plus en plus faibles, et bientôt ils s'éteignirent complétement : indice qu'enfin tous ces hommes s'étaient éloignés.

Abdias resta encore un instant immobile, et faisant descendre jusqu'au fond de sa poitrine une longue respiration. Puis une nouvelle peine lui vint : l'inquiétude pour Déborah. Il mit les deux pistolets dans son caftan, monta sur l'amas de vêtements suspendus d'ordinaire devant l'entrée des chambres intérieures, mais actuellement jetés à terre, s'engagea dans le corridor, dont la lampe avait été renversée, et en sortit par l'extrémité opposée, donnant dans l'appartement que nous avons décrit ailleurs. La lumière tombait toujours à travers l'ombre des myrtes ; mais il n'y avait plus sur le sol ni tapis ni natte : la terre avait partout été fraîchement remuée pour chercher des trésors, et les pierres nues du mur plus de dix fois séculaire donnaient l'aspect d'un coupe-gorge à ce lieu jadis si charmant. Déborah était dans la plus grande chambre, dont elle affectionnait d'ordinaire le séjour, et — disposition singulière des événements ! — dans cette nuit-là même elle avait donné une petite fille à son époux. La frayeur et le saisissement avaient hâté l'heure de la délivrance, et elle soulevait l'enfant du monceau de

Digitized by Google

terre molle où elle était étendue, en le présentant à Abdias; mais lui s'arrêta tout à coup, comme quelqu'un qu'ébranle un coup effroyable, et il ne put rien dire que ces mots : « Ne dois-je pas maintenant me remettre en marche et lancer l'enfant aux piques des soldats? »

Cependant, après un instant, il s'approcha, le prit et le regarda. Puis, sans le reposer, il se rendit dans la chambre contiguë, et considéra d'un œil perçant une certaine pierre dans un certain coin de la muraille. Il ressortit en disant :

« Je l'avais bien pensé, vous avez bien assez emporté comme cela; je l'avais pensé, ô fous! ô triples fous! »

Puis il tomba à genoux et pria :

« Jéhovah, s'écria-t-il, à toi louange, honneur et gloire, maintenant et dans l'éternité! »

Il revint à Déborah et lui rendit l'enfant. Il trempa son doigt dans une soucoupe pleine d'eau et lui humecta les lèvres. Il n'y avait pas dans toute l'habitation un serviteur, pas une servante, pas une sage-femme pour la soigner. Et, lorsqu'il eut fait cela, il la regarda encore de plus près, s'agenouilla près de sa tête, caressa ses traits malades et déjà vieillis. De son visage triste et abattu, elle lui sourit, pour la première fois depuis cinq ans, comme si l'amour d'autrefois était revenu. Cependant l'affreuse tête d'un voisin regardait curieusement par la porte à demi brisée, et se retirait. Abdias n'y prit pas garde; il lui tombait des yeux comme des écailles épaisses; au milieu du désastre, il ne ressentait d'autre impression que celle du plus grand bonheur de la terre. Et tandis qu'il était assis auprès de la mère sur la terre nue, tandis qu'il touchait de ses mains cet être nouveau, pauvre petit ver gémissant, c'était dans son cœur comme le commencement de cette félicité qu'il n'avait jamais possédée, qu'il n'avait jamais su où chercher. Elle était maintenant venue, et non-seulement elle était venue, mais elle était infiniment plus douce et plus tendre qu'il ne se l'était figurée.

Déborah tenait la main de son époux dans la sienne; elle la pressait, elle la caressait; lui la regardait avec amour, et elle lui disait :

« Abdias, tu n'es plus si laid maintenant; tu es même bien plus beau qu'auparavant. »

Une brassée de mauvais vêtements, ramassés dans la chambre extérieure, eut bientôt formé un lit meilleur auprès de la place où était la jeune femme; il la transporta dessus, et, pour qu'elle fût mieux couverte, retira le chaud surtout qu'il portait. Il pensait qu'elle devait avoir froid : elle était si pâle!

Digitized by Google

Ensuite il alla chercher de quoi faire du feu; dans ce coin de sa maison, il trouva tout intact : ce n'étaient que de mauvais objets dont on ne se souciait point de s'embarrasser. Il alluma une petite bougie, la mit dans la lanterne et descendit sous terre, où il serrait son vin; mais là, le pillage avait été effréné. Il parvint cependant à recueillir dans un vase quelques gouttes de la liqueur fortifiante. Il alla chercher de l'eau à la citerne, celle de la soucoupe étant déjà devenue très-chaude et moins pure; il mouilla les lèvres de la jeune mère avec ce mélange de vin et d'eau fraîche, et lui dit d'enlever seulement l'humidité avec sa langue et de tâcher d'avaler, que cela la soutiendrait toujours un peu pour le moment. Elle obéit, et lorsque ce manége eut été répété à plusieurs reprises, il posa le vase et voulut lui préparer aussi de la nourriture.

Déborah devait être beaucoup mieux et beaucoup plus tranquille, car chaque fois qu'il la regardait, il observait qu'elle abaissait bientôt ses paupières sur les yeux qu'elle élevait d'abord vers lui; elle paraissait vouloir s'assoupir.

Il s'agenouilla près du lit, du côté de la tête, et s'assit sur ses pieds, à la manière des Orientaux.

« Déborah, tu as sommeil? demanda-t-il.

— Oui, beaucoup, » répondit-elle.

Elle leva encore une fois les yeux sur le visage de son mari, et s'endormit doucement.

Abdias resta quelques instants assis, en contemplation devant elle : mais elle dormait avec le plus grand calme; le petit enfant, recouvert des larges manches du caftan, en faisait tout autant qu'elle. Lorsqu'il en fut bien sûr, il se leva, et voulut profiter de ce moment, où sa présence était inutile, pour juger des ressources qui lui restaient encore et aviser à leur emploi. Il voulait aussi donner au dehors un coup d'œil rapide, dans l'espoir de rencontrer quelque serviteur qui pût un instant veiller sur sa femme et sa fille pendant que lui irait chercher de la nourriture, du moins pour les premiers moments. Il erra par toutes les chambres, ne rencontra personne, revint près de Déborah, et, pendant qu'il examinait la serrure de la porte, cherchant en vain un moyen de la fermer en sortant, car tout était cassé, déchiré, arraché, il vit son esclave abyssinien Uram qui se glissait à ses pieds, levant sur lui les yeux dans l'attente de quelque effroyable châtiment. Mais son maître était infiniment moins disposé à le punir d'avoir fui qu'à le récompenser d'avoir reparu le premier.

« Uram, dit-il, où sont donc les autres?

Digitized by Google

— Je ne sais pas, répondit l'esclave en s'arrêtant.

— Ne vous êtes-vous pas enfuis ensemble?

— Si, mais ils se sont tous dispersés; et moi, lorsque j'ai su que tu étais de retour, je suis revenu, et je pensais que les autres auraient fait de même, parce que maintenant tu nous protégeras.

— Non, ils ne sont pas là, il n'y en a pas même un seul. Uram, mon garçon, continua-t-il avec une grande douceur, approche-toi et écoute ce que j'ai à te dire. »

Le jeune homme se leva et regarda son maître en face.

« Je te donnerai une très-belle ceinture rouge, lui dit Abdias, et je t'établirai surveillant de tous les autres, si tu exécutes exactement mes ordres. Il est nécessaire que je m'éloigne un peu. Tant que je serai absent, tu veilleras sur ta maîtresse malade et sur cette enfant. Assieds-toi ici, sur ce monceau de terre; — comme cela, — prends ce pistolet, tu le tiendras dans ta main.

— J'ai déjà compris, dit l'esclave.

— C'est bien. Si quelqu'un entre et veut toucher la femme endormie ou l'enfant, tu l'avertiras qu'il ait à se retirer, que sinon tu vas le tuer. S'il reste, tu dirigeras vers lui l'orifice de l'arme, tu presseras la languette de fer et tu l'étendras mort. As-tu tout compris? »

Uram fit un signe affirmatif et prit immédiatement la position indiquée.

Abdias le regarda faire et sortit par le corridor, tenant l'autre pistolet caché sous son caftan. Il trouva tout dans l'état de désordre où il l'avait laissé, et ne rencontra pas une âme sous ces voûtes spacieuses. Lorsqu'il eut tout visité, il se décida enfin à sortir : mais il ne le put sans s'être étendu d'abord, pour apaiser un peu les douleurs de ses reins meurtris. Enfin il franchit le seuil; l'entourage des deux palmiers était complétement désert, comme il l'avait supposé : les voisins étaient tous partis pour leurs affaires ou rentrés dans leurs demeures. Mais lorsqu'il arriva au monceau de sable près duquel il avait été accablé de coups, le chameau n'était plus là; les juifs l'avaient emmené à titre de compensation.

Il tourna en se courbant autour de l'arc de triomphe, et arriva au grand amas de ruines qui s'élevait derrière sa maison; un autre encore plus haut existait derrière celui-là; du sable, des blocs énormes le formaient, et on voyait de là s'ouvrir une vaste perspective. Il gravit encore ces décombres, déplaça une pierre et retira de dessous un anneau d'or; puis, il se releva et promena son regard sur l'espace immense qui se déployait autour de lui. Le soleil qui apparaissait tout à l'heure comme un point brûlant, rouge et trouble, n'était plus du

Digitized by Google

tout visible maintenant; un ciel gris, chaud et voilé, s'étendait sur tout le pays. Dans notre Europe, nous aurions trouvé une semblable atmosphère étouffante; mais elle était assez fraîche par comparaison avec les jours où le soleil se montre sans interruption. Aussi Abdias l'aspirait-il, comme un soulagement; il frotta deux ou trois fois du plat de la main ses côtes endolories, contempla les ruines silencieuses qui s'étendaient à ses pieds, et descendit. De petites gouttes commençaient à tomber lorsqu'il arriva à la hauteur de l'aloès décrépit; et, chose excessivement rare dans ces contrées, une pluie générale et très-douce s'étendait peu à peu sur la plaine tranquille; on le reconnaissait au léger ton gris qui gagnait graduellement tout l'espace. Non-seulement il est rare que la pluie se généralise au désert, mais il ne l'est pas moins qu'elle soit si calme et survienne sans un violent orage.

Abdias descendait par le côté opposé à celui par lequel il était monté; il prenait parmi les ruines toute sorte de sentiers et de détours à lui bien connus. Le chemin qu'il avait à faire était assez long : il se rendait à la demeure du principal de ses voisins, chez lequel il s'attendait à en rencontrer plusieurs autres. Ses prévisions ne furent pas trompées : quelques-uns étaient effectivement là, et lorsque le bruit se fut répandu qu'il avait franchi le seuil de Gaal, plusieurs autres vinrent s'y joindre encore.

Abdias prit immédiatement la parole :

« Si mes habits plus luxueux et mon commerce plus étendu, dit-il, ont trahi notre séjour, attiré les pillards et vous ont causé du dommage à tous, je réparerai ce dommage autant qu'il est en mon pouvoir. Vous n'avez pas tout perdu, car vous êtes sages et vous aviez immanquablement caché des objets précieux. Apportez-moi du papier ou du parchemin, et de l'encre. J'ai fait au dehors nombre de prêts qui me seront remboursés aux échéances. Je vous en donnerai la note, et je souscrirai en votre faveur l'autorisation de les toucher à ma place, comme votre propriété.

— Qui sait s'il est vrai qu'il ait quelque chose à toucher? objecta l'un des assistants.

— Si ce n'est pas vrai, dit Abdias, comme vous m'aurez toujours à votre disposition, vous pourrez me lapider ou me faire ce qui vous plaira.

— C'est juste. Faites-le écrire! s'écrièrent les autres, tandis qu'on poussait vers lui le parchemin et l'encre apportés.

— Il est aussi sage que Salomon, » dit un de ceux qui l'avaient le plus insulté et maltraité ce jour même.

Digitized by Google

Il écrivit une longue liste et la leur présenta. Tous déclarèrent qu'ils se contenteraient de cela, en attendant qu'il eût rétabli ses affaires et pût fournir des compensations plus complètes.

Alors il retira l'anneau de son caftan.

« Gaal, dit-il, tu as une ânesse laitière; si tu veux me la céder, je te donne en échange cet anneau, qui a une très-grande valeur.

— Tu nous dois l'anneau comme compensation, nous te le prenons! s'écrièrent aussitôt plusieurs voix.

— Si vous me le prenez, répondit-il, je fermerai la bouche; jamais à l'avenir je ne vous dirai où de l'argent m'est dû, où j'ai pu acquérir quelque chose par mon commerce; jamais vous n'obtiendrez de moi la moindre chose qui puisse amoindrir vos pertes.

— C'est juste, dit l'un d'eux, laissez-le-lui; et toi, Gaal, donne-lui ton ânesse en échange. »

Pendant ce temps l'anneau avait été examiné, et l'on avait reconnu que sa valeur était de beaucoup supérieure à celle de l'ânesse. Après cette estimation, Gaal déclara qu'il céderait l'ânesse si Abdias voulait ajouter à l'anneau une pièce d'or.

« Je ne puis rien mettre de plus, dit Abdias, puisqu'ils m'ont tout pris, comme vous l'avez vu vous-mêmes. Donne-moi l'anneau, je m'en irai sans l'ânesse.

— Laisse l'anneau, dit Gaal, je t'enverrai l'ânesse.

— Non, répondit Abdias, tu ne me l'enverras pas; tu me donneras une courroie avec laquelle je l'emmènerai moi-même.

— Je donnerai la courroie et l'ânesse, dit Gaal.

— Immédiatement, reprit Abdias.

— Immédiatement, répéta Gaal. Jéphrem, va la chercher, tire-la de la fosse et amène-la. »

Pendant que le serviteur allait exécuter les ordres de son maître, Abdias s'informa à tous ces gens s'ils n'avaient pas vu quelqu'un de ses esclaves ou quelqu'une des servantes de sa femme; « car, dit-il, ils s'en sont tous allés.

— Tous tes serviteurs s'en sont allés? demanda-t-on; non, nous n'en avons vu aucun.

— Il y en aurait peut-être quelqu'un chez toi, Gad, ou chez toi, Simon, ou chez quelque autre d'entre vous?

— Non, non, nous nous sommes tous enfuis nous-mêmes et n'avons point entendu parler d'eux. »

Mais Jéphrem était revenu avec l'ânesse. Abdias sortit sur le seuil de la caverne de Gaal, on lui mit la courroie dans la main et il con-

Digitized by Google

duisit l'animal à travers les ruines. Des têtes sortaient de toutes les fenêtres pour le regarder s'en aller.

La pensée lui vint de visiter un certain recoin abandonné qui avait bien souvent servi de lieu de refuge : il n'était pas impossible que quelque serviteur s'y fût enfui. Sur ces entrefaites, la pluie avait augmenté. Tout en restant très-fine, elle était devenue générale. Il passait dans le sable mou que l'eau délayait, devant les plantes grimpantes qui sortaient des fentes et s'entrelaçaient sur les fragments de muraille renversés et couchés, devant les aloès et les myrtes dont la pluie dégouttait. Aucun homme ne se présentait à lui. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit auquel il avait songé, il entra par une porte basse, enfoncée jusqu'au milieu dans le sable, et tira l'ânesse après lui. Il examina tous les détours de la caverne, mais il ne put que constater qu'elle était complétement vide. Il ressortit donc et monta sur un morceau de muraille assez élevé, pour s'assurer si, de cette hauteur, il n'apercevrait pas quelqu'un; mais il ne vit toujours que ce même tableau de ruines séculaires sur lesquelles ruisselait incessamment cette pluie, si précieuse au désert, et qui les faisait luire comme si elles eussent été recouvertes d'un sombre vernis; c'était là tout ce qu'il voyait; et la seule chose qu'il entendit, c'était le doux murmure de l'eau. Il ne voulut pas élever la voix pour appeler, car il se dit que si quelqu'un de ses serviteurs avait la bonne volonté de lui répondre, celui-là pourrait tout aussi bien trouver le chemin de sa demeure et venir y chercher ses ordres. Sans doute ils s'étaient réfugiés chez un voisin qui ne voulait pas les trahir. Ils le prenaient pour un mendiant, et le fuyaient pour ce motif: — leur conduite était naturelle, pensait-il.

Il redescendit de son piédestal, détacha la courroie qu'il avait enroulée autour d'un chapiteau, et reprit, avec sa bête, le chemin de l'arc de triomphe.

La pluie l'avait complétement transpercé; son corps était très-insuffisamment protégé contre elle, puisqu'il avait ôté son surtout pour l'étendre sur Déborah, mais il n'avait pas encore songé à s'en occuper. Enfin il était arrivé à sa maison. Il entra dans la chambre extérieure, y entraîna l'ânesse et l'y attacha. Il n'avait trouvé personne dans cette pièce, et en longeant le corridor il se disait que, si le reste de la maison était également désert, ce serait lui qui serait le serviteur de Déborah et qui lui donnerait tous les soins que, dans sa situation actuelle, il serait à même de lui procurer.

Mais Déborah n'avait plus besoin de soins ni de serviteur.

Lorsqu'il l'avait quittée, elle n'était pas assoupie, elle était morte.

Digitized by Google

Sans expérience et sans secours, la pauvre femme avait laissé sa vie s'en aller avec son sang. Elle ne savait pas elle-même qu'elle mourait; elle avait fait comme quelqu'un que la fatigue accable et qui s'endort.... Elle s'endormit bien aussi, mais seulement elle ne s'éveilla plus.

La chambre était toujours aussi déserte; personne n'était encore de retour lorsque Abdias y entra. Uram était toujours assis à la même place et veillait toujours, les yeux et le pistolet dirigés vers la porte : on eût dit une statue de sombre bronze. Pour Déborah, c'était comme une image de cire pâle et belle et roide, couchée derrière lui. A son côté, l'enfant dormait d'un doux sommeil, et ses petites lèvres se remuaient en songe comme s'il tétait. Abdias jeta sur ce tableau un regard craintif : la pensée d'un danger auquel il n'avait pas songé jusqu'alors s'était subitement présentée à lui avec une netteté effroyable. Le saisissement fit sortir de sa poitrine un cri étouffé. Il se traîna jusqu'à elle, arracha le surtout et les autres vêtements étendus sur elle : la pensée terrible qui avait surgi dans son âme ne l'avait pas trompé. Lui n'avait songé à rien, et elle avait tout ignoré.

Il effila le bord d'un morceau de soie, prit un brin aussi fin et aussi léger qu'un duvet, l'approcha de sa bouche : le brin ne bougea pas. Il mit la main sur son cœur : pas un mouvement n'en trahissait la présence. Il prit ses bras nus : le froid les gagnait déjà.

Abdias avait vu mourir, dans les caravanes, dans les déserts, dans les hôpitaux : il connaissait les caractères de la mort.

Il se leva, fit le tour de la chambre avec les vêtements mouillés qui se refroidissaient sur son corps. Uram restait toujours dans la même position, assis sur la terre et tourné vers la porte; seulement ses yeux avaient changé de direction et suivaient les mouvements de son maître. Enfin celui-ci alla dans la chambre voisine, arracha ses habits trempés, se rhabilla avec ce qui lui tomba sous la main; puis il se rendit dans la pièce de devant, tira un peu de lait à l'ânesse, rapporta la tasse qui le contenait, roula un petit chiffon, le trempa dans le lait pour qu'il s'imbibât et le porta à la bouche de l'enfant : celui-ci téta comme s'il eût été au sein de sa mère. Après quelque temps il remua de plus en plus faiblement les lèvres, puis cessa tout à fait et se rendormit. Son père le retira alors du côté de la pauvre femme et le déposa sur un petit lit qu'il avait fait avec des vêtements dans une cavité formant niche dans la muraille.

Tout ce qu'il avait à faire pour le moment était fait. Il s'assit sur un banc que des pierres formaient en saillant par hasard dans un angle. Et, comme il s'asseyait, des larmes coulèrent sur ses joues comme un

Digitized by Google

airain fondu. Il avait là devant lui Déborah, telle qu'il l'avait vue pour la première fois à Balbek lorsqu'il passait par hasard devant sa maison. L'or du soir coulait à flots sur les créneaux. Un oiseau de paradis s'envolait d'une muraille blanche et plongeait son plumage dans les rayons dorés. Puis il se rappelait comment il avait été la chercher, comment elle avait été amenée par ses parents sur la terrasse, comment ils l'avaient bénie et comment lui l'avait arrachée à tous les siens et emportée sur son chameau..... — Maintenant elle était avec son père mort et lui racontait quelle avait été sa vie près d'Abdias.

Et il restait toujours immobile sur la pierre où il s'était laissé tomber. Personne n'était près de lui dans la chambre silencieuse, si ce n'est Uram qui le regardait.

Le jour allait enfin sur son déclin; tout devenait graduellement si sombre, que l'on ne pouvait plus qu'à peine apercevoir les objets. Abdias se leva :

« Uram, mon brave garçon, dépose ton arme, dit-il; il n'y a plus ici personne à garder. Allume la lanterne de corne, va chez les voisins et chez les pleureuses et dis-leur que ta maîtresse est morte et que je les prie de venir la laver et lui mettre d'autres vêtements. Ajoute que j'ai encore deux pièces d'or, que je leur donnerai pour leur peine. »

L'esclave posa le pistolet à terre, se leva, alla chercher dans l'endroit à lui bien connu ce qu'il lui fallait pour allumer la lanterne qu'Abdias avait remise en place en revenant de la cave, et sortit. La trace lumineuse de la lampe qu'il emportait s'enfonça dans le corridor et disparut, laissant la chambre plus sombre, par le fait du contraste que la flamme avait formé. Abdias n'alluma rien pour lui; mais il chercha dans l'obscurité les joues de sa femme, s'agenouilla et les baisa en signe d'adieu. Elles étaient déjà froides. Il alla chercher une bougie, l'alluma et en éclaira le visage de la morte. C'était bien ce même visage avec lequel elle l'avait regardé lorsqu'il lui avait apporté du soulagement, le même avec lequel elle s'était endormie.... Il lui semblait qu'en la considérant avec plus d'attention il verrait ses traits se mouvoir, la respiration soulever sa poitrine.... Mais rien ne bougeait, et la roideur de la mort ne se démentait pas. Sa petite fille non plus ne faisait pas un mouvement : on eût dit qu'elle était morte aussi. Abdias s'approcha d'elle dans cette pensée; mais elle était profondément endormie, et de très-petites gouttelettes perlaient sur son front : il l'avait trop couverte, par excès de précaution. Il lui retira donc quelque chose, et, tandis qu'il faisait ces arrangements, sa longue ombre retombait par derrière sur le corps de la morte. Peut-être contemplait-il ce petit visage pour y découvrir

Digitized by Google

quelque trace des traits de sa femme, mais il ne trouva encore aucune ressemblance, l'enfant était par trop petit.

Uram fut très-longtemps absent : on eût dit qu'il avait peur et ne voulait plus revenir. Mais lorsque le morceau de cire fut presque entièrement consumé et qu'Abdias en eut déjà allumé un autre, un murmure confus s'approcha de la porte et bientôt l'esclave entra à la tête de toute une troupe. C'étaient des femmes pour la plupart. Quelques-unes étaient venues pour pleurer et gémir, comme c'était leur métier; d'autres pour s'attendrir à la vue de ce malheur; d'autres enfin pour le voir de leurs propres yeux. A tout ce monde s'était mêlée Mirtha, la servante particulière de Déborah, celle qui avait toujours eu ses préférences, et sur qui elle avait reporté toutes ses affections lorsqu'elle les avait détournées de son mari. Mirtha s'était enfuie comme les autres, par frayeur, et depuis elle n'était pas revenue, par haine pour Abdias; mais lorsque le soir elle eut entendu dire que sa maîtresse avait mis un enfant au monde, puis était morte, elle se joignit à ce groupe que l'on voyait, à la faible lueur de la lanterne, passer au milieu des ruines par le chemin détrempé. Elle voulait vérifier par elle-même si les deux faits étaient vrais. Mais lorsqu'elle entra et qu'elle vit là, debout auprès du cadavre, le seigneur et maître de sa pauvre maîtresse, elle se précipita hors du groupe en criant et en pleurant, se jeta à ses pieds, les embrassa en lui demandant une punition. Mais il ne lui dit rien autre chose que ces mots :

« Lève-toi, ne t'occupe que de l'enfant de Déborah et protége-le, puisqu'il n'a personne pour prendre soin de lui. »

Au bout de quelques instants elle se leva d'auprès du corps : elle était un peu plus calme. Abdias la prit alors par la main et la conduisit vers l'enfant. Elle s'assit auprès de lui pour le protéger, et ses yeux ne le quittèrent plus un instant; elle eut soin de couvrir d'un mouchoir son petit visage, afin qu'aucun sort funeste ne pût lui être jeté par le regard.

Cependant toutes les autres femmes poussaient des gémissements et des cris : « Hélas ! ne cessaient-elles de répéter, hélas ! quel malheur ! quelle infortune ! hélas ! quelle douleur ! »

Mais Abdias imposa silence.

« Laissez-la en repos, s'écria-t-il, vous toutes dont ce n'est pas l'affaire de vous occuper d'elle; mais pour vous que cette occupation concerne, gémissez sur elle, baignez-la, embaumez-la, revêtez-la de ses parures; mais elle n'a plus de parures,... prenez ce que vous trouverez de mieux autour de vous, et mettez-lui le vêtement dans lequel elle doit être enterrée. »

Digitized by Google

Celles que la curiosité avait amenées, et qui, pour mieux se contenter, s'étaient penchées sur le cadavre et se mettaient en devoir de le palper de tous côtés, durent, malgré leur désir, s'en aller à ces mots. Les autres mirent la main sur elle, afin de remplir le devoir pour lequel elles avaient été appelées. Abdias se plaça par derrière, dans un coin sur lequel l'ombre du groupe se projetait.

« C'est un homme endurci, » murmurèrent entre elles quelques femmes.

Cependant les ensevelisseuses avaient retiré au cadavre les vêtements de dessus; elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans la chambre voisine pour le déshabiller complétement. Puis elles allèrent chercher de l'eau dans la citerne, remplie par les pluies abondantes de cette journée, allumèrent du feu dans la cuisine, firent chauffer cette eau, la versèrent dans une cuve et lavèrent le corps. Il n'était pas encore tout à fait roidi, et, sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, les membres retombaient assouplis. Quand il fut nettoyé, elles le placèrent sur un drap et l'embaumèrent avec des parfums qu'elles avaient apportés dans ce but. Ensuite elles retirèrent des armoires ouvertes, et ramassèrent dans les monceaux épars sur le sol ce qu'elles trouvèrent de plus convenable, et firent une toilette complète à la morte. Ce qui ne leur avait pas servi fut mis en paquet et elles en firent leur profit.

Le corps fut rapporté dans la chambre où il était auparavant et reposé sur le lit mortuaire. Déborah était donc là, vêtue comme la femme d'un pauvre homme. Il s'était formé des groupes pour veiller pendant la nuit; les ensevelisseuses étaient revenues après avoir emporté chez elles les vêtements; quelques hommes allaient et venaient dans le chemin qui conduisait à la caverne; et, dans la chambre de devant, gémissaient et pleuraient les femmes qui étaient venues pour se procurer ainsi un salaire.

Le lendemain Abdias enterra sa femme dans le sépulcre de pierre, et compta les deux pièces d'or promises.

Déborah avait eu peu de bonheur dans ce mariage, et lorsque le bonheur aurait commencé, il avait fallu qu'elle mourût.

Les voisins lui envoyèrent leurs adieux dans sa tombe, après qu'on l'eut recouverte avec cette pierre sous laquelle reposaient Esther et Aaron, et ils dirent :

« C'est véritablement Abdias qui l'a tuée. »

Digitized by Google

III.

DITHA.

Déborah était donc enterrée; la dernière pierre qui recouvrait son corps avait été adaptée aux pierres voisines de façon qu'elles eussent l'air d'être là par hasard et qu'on ne soupçonnât pas qu'elles recouvraient des choses aussi précieuses que les restes des parents morts. Il avait fallu donner à cette dernière enveloppe de la tombe assez de solidité et de poids pour qu'aucune hyène avide errant dans ce désert ne pût déterrer les membres et en faire sa pâture. Tout cela était terminé. Abdias était rentré chez lui et se tenait devant son petit enfant.

Mirtha avait trouvé dans la muraille d'une autre chambre une niche plus commode et plus profonde; cette niche avait été autrefois doublée de soie et garnie de coussins. Esther se plaisait à y mettre son bel enfant Abdias; elle trouvait que son charmant visage et son doux sourire ressortaient à merveille sur cette belle soie vert-foncé. Mais maintenant il n'y avait plus rien de semblable, car les rideaux et les couvertures de soie avaient été arrachés et empaquetés sur le dos des mulets; seuls, les coussins étaient restés, et ils étaient lacérés, éventrés, de telle sorte que la matière dont ils étaient remplis, une herbe douce et fine, la chevelure du désert, si je puis dire, ressortait de tous côtés comme les entrailles d'un corps humain. Mirtha retira complétement cette herbe, l'amollit avec ses doigts, et la tassa en litière épaisse sur le mur nu de la niche où des pierres formaient des saillies aiguës. Puis elle chercha parmi les chiffons épars quelque chose qu'elle pût étendre sur l'herbe pour y déposer l'enfant. Le linge était en général chose rare dans le désert, et encore ce qu'on avait de mieux en ce genre avait été emporté par les cavaliers. Elle dut donc faire des langes avec de la laine, avec des étoffes de toute sorte, même avec des morceaux de soie dont on ne reconnaissait plus la couleur, et elle en forma une pile auprès de la niche. La petite fille dormait sur ce lit lorsque Abdias revint des funérailles et se plaça devant elle.

« C'est très-bien ainsi, Mirtha, dit-il; maintenant il faut pourvoir à autre chose. »

Il alla chercher l'ânesse qui était toujours restée dans la chambre extérieure où nous l'avons vu l'attacher, et l'amena, afin qu'elle fût

Digitized by Google

plus en sûreté, dans la voûte qui avait formé jadis la chambre de parade d'Esther, et où le jour tombait d'en haut par la fenêtre treillissée. Il l'attacha soigneusement et disposa le verrou de bois qui fermait intérieurement la porte, de façon qu'on pût toujours le pousser la nuit lorsqu'on dormait en dedans. Il avait encore pour elle une provision suffisante du foin desséché avec lequel d'ordinaire il nourrissait ses chameaux. Ce foin n'était pas gardé dans l'habitation, où tout ce qui était inflammable avait été brûlé par les soldats, mais dans une caverne à peu de distance. Les pillards l'avaient bien trouvé, du reste; ils avaient même cherché à l'embraser, mais leur projet n'avait pas réussi à cause du manque de courant d'air, et parce que les tas étaient très-épais et très-serrés; ils en avaient alors arraché à plaisir, avaient emporté ce dont ils avaient besoin pour le moment et ce qu'ils avaient pu placer sur leurs bêtes, et avaient laissé le reste dispersé.

Après qu'Abdias eut vérifié ces choses, il retourna dans son habitation, et passa longtemps à trier les chiffons les plus propres, choisissant de préférence les petits morceaux de toile : ils devaient servir de suçoir à l'enfant lorsqu'on lui donnerait pour nourriture le lait chaud de l'ânesse; il mit tous ces chiffons ensemble sur une pierre, dans la chambre où la niche avait été disposée; ensuite il alla visiter les citernes. Il en avait autrefois fait creuser deux derrière le grand amas de décombres qui s'élevait au-dessus de son habitation; en cet endroit une ombre continuelle était produite par une vaste frise et par des morceaux de rocher. Mais d'ordinaire il n'y avait d'eau que dans une des citernes, l'autre était vide. Cela venait de ce qu'elles étaient mises en communication, par un tuyau aboutissant dans la cave, avec une fosse entourée et pavée avec art. Abdias faisait écouler dans cette fosse la plus grande partie des eaux, afin qu'elles devinssent plus fraîches, et ne se perdissent pas par le fait du dessèchement, comme ç'eût été le cas si on les eût laissées exposées à l'air chaud. Il trouva les deux citernes pleines par suite de la pluie de la veille, et fit, comme d'ordinaire, écouler l'eau dans la cave.

Il avait complétement oublié le mauvais chameau sur lequel il était venu la veille, et qu'il avait laissé sur le sable devant sa maison. La pensée s'en présenta à son esprit. L'animal n'était plus, à la vérité, sur l'emplacement où il s'agenouillait encore lorsque Abdias était venu prendre les pistolets, mais il n'était pas non plus au loin, comme nous pouvons le croire d'après ce que nous avons vu se passer depuis : il était dans l'écurie. Uram l'avait repris à l'homme qui s'en était emparé

Digitized by Google

la veille à titre d'indemnité; il l'avait abreuvé, débarrassé de son harnais et ramené à travers les ruines. Abdias le trouva donc installé comme si rien n'eût été; mais il le trouva seul, le chétif animal, là où si récemment encore il y en avait en abondance, des plus nobles et des meilleurs. Il dévorait avidement une faible ration du foin dispersé par les pillards et à demi consumé; son maître lui fit donner un peu de maïs, et envoya chercher à la cave quelques poignées de foin frais. Puis il s'adressa à son esclave qu'il avait rencontré dans l'écurie et auquel il avait donné ces dernières commissions.

« Uram, lui dit-il, il faut que tu ailles aujourd'hui au delà de la colline avant le coucher du soleil; tu chercheras le troupeau, il doit être quelque part de ce côté. Lorsque tu l'auras trouvé, tu te présenteras au berger, et tu lui diras que tu viens de la part d'Abdias pour qu'il te remette un mouton marqué à son nom. Tu l'attacheras avec une corde et tu le ramèneras ici avant le soir, afin que nous le tuions, que nous en fassions rôtir une partie, et que nous salions le reste pour subvenir à nos besoins jusqu'au retour de la caravane, qui part demain, et qui nous rapportera de quoi reprendre à peu près notre train de vie ordinaire. Si tu ne trouves bientôt le troupeau, tu ne prolongeras pas trop tes recherches, mais tu te remettras en marche de manière à être encore ici avant la fin du jour, afin que nous puissions voir à autre chose. Entends-tu? as-tu bien tout compris?

— Oui, je trouverai le troupeau.

— Mais as-tu quelque chose à manger?

— Oui, j'ai pris dans la ville là-haut une petite poche pleine de froment.

— C'est bien, » dit Abdias.

A ces mots, Uram tira une corde du croc où elle pendait d'ordinaire, prit un bâton d'un bois très-pesant, et s'en alla dans le désert pardessus les ruines amoncelées en grande quantité devant l'écurie.

Son maître le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût vu disparaître, puis il retourna dans sa demeure. Pour son repas de midi, il mangea une poignée de maïs et but de l'eau chaude de la citerne supérieure. Il fit prendre à Mirtha une tasse de lait d'ânesse et quelque peu de pain desséché qui lui restait encore: la quantité en était fort petite, ce qu'il y avait de meilleur avait été en partie emporté, en partie jeté de côté et d'autre; et d'ailleurs au désert, où tout se dessèche si vite, il n'était pas possible de faire cuire à la fois une grande provision.

Toute l'après-midi fut employée à mettre l'habitation en état de résister aux attaques du dehors, autant du moins qu'elles ne seraient

Digitized by Google

pas d'une violence excessive. Les vêtements et les chiffons de toute sorte furent traînés dans les deux chambres qui devaient servir de séjour. Quant à l'autre chambre, il la barricada par tous les moyens en son pouvoir : cordes, verrous, clous, crampons, en un mot tout ce qu'il lui fut possible de se procurer. Lorsqu'il vit ainsi les issues défendues aussi parfaitement que le permettaient les circonstances, il s'assit sur un banc de pierre et s'accorda quelques instants de repos.

Les douleurs provenant des mauvais traitements des soldats étaient beaucoup plus violentes maintenant qu'elles ne l'avaient été la veille dans la première excitation; le corps était infiniment plus roide. Aussi Abdias avait-il dû plusieurs fois, pour pouvoir continuer ses travaux, descendre à la cave, remplir une tasse de cette précieuse eau froide si scrupuleusement ménagée, en imbiber un drap, et s'humecter les reins et toutes les places douloureuses.

Vers le soir, un messager lui fut envoyé par les serviteurs et les servantes qui l'avant-veille encore composaient sa maison. Uram et Mirtha s'étaient seuls présentés; les autres envoyaient demander leur salaire arriéré, et ne se gênaient nullement de le réclamer en termes insolents, parce qu'ils jugeaient que leur ancien maître était devenu un mendiant. Abdias examina les créances et remit au messager les diverses sommes, les tirant en très-petite monnaie du mauvais caftan dont il était vêtu. Il le chargea ensuite de saluer les voisins de sa part, et de leur dire que s'il leur était agréable d'acquérir à très-bon compte quelques restes de soierie, il était disposé à les leur livrer le lendemain matin.

Le messager prit l'argent, laissa entre les mains d'Abdias les papiers constatant le payement, et partit.

Cependant le crépuscule très-court dans ces contrées se faisait déjà sentir, et Abdias, qui n'ignorait pas avec quelle rapidité le suivrait une nuit obscure, était sorti plusieurs fois pour s'assurer s'il n'apercevrait point Uram; il commençait à craindre que l'esclave n'eût fait fausse route dans ce désert où aucun indice ne peut guider la marche incertaine du voyageur. Toutefois, quelques rayons affaiblis descendaient encore sur la terre lorsqu'il le vit paraître derrière le sombre morceau de muraille, rendu encore plus obscur par les broussailles qui le recouvraient en s'en échappant. Uram traînait derrière lui, plutôt qu'il ne le conduisait, le malheureux mouton qui faisait résistance. Abdias alla à sa rencontre et le conduisit à l'entrée de la chambre extérieure donnant sur son habitation; là, le mouton fut attaché, et après qu'Uram eut été loué de sa réussite, la commission lui fut encore donnée d'aller

Digitized by Google

chercher le boucher Aser, qui se chargerait de tuer et de dépecer l'animal. L'état de souffrance et de roideur où se trouvait Abdias ne lui permettait pas d'aider à la chose, moins encore de l'exécuter lui-même, comme il l'avait fait souvent. Le serviteur alluma la lanterne et partit à la hâte. Après peu de temps il revint avec Aser. Celui-ci fut introduit près d'Abdias, et lorsque, après quelque débat, on fut tombé d'accord sur le prix, il se chargea de l'affaire. Abdias prit la lanterne et dirigea la lumière sur le mouton pour s'assurer de la marque, afin d'être bien certain qu'il n'allait pas s'attribuer le bien de quelque autre : mais tout était en règle, et il autorisa à commencer. Le boucher lia l'animal, le plaça contre une cavité dans laquelle le sang pouvait couler, et le tua; puis il retira la peau et fit des parts de la chair, selon la manière dont il était convenu, et qui était en usage chez les habitants de la ville dévastée. Uram l'éclairait, et ce fut encore lui qui dut le reconduire avec la lanterne lorsque tout fut achevé, et que, conformément aux conventions, il eut pris les entrailles et reçu son salaire. Lorsqu'il fut revenu encore de cette course, son maître et lui recouvrirent de terre le trou ensanglanté, mirent dans un pot de l'eau, du riz, un quartier de mouton, du sel et des herbes, allumèrent du feu, et firent cuire le tout avec du fumier de chameau et quelques faisceaux de ramilles de myrte qui, par bonheur, n'avaient pas été consumés. Lorsque ces aliments furent prêts, ils en mangèrent tous deux et en portèrent une part à Mirtha, qui était constamment restée au dedans, ne quittant pas la petite fille. Abdias alla fermer solidement la porte extérieure, puis il revint aider à saler une partie de la viande; une autre portion moins importante fut laissée fraîche pour le lendemain, et portée dans un trou creusé profondément sous la terre, et disposé pour la conservation des objets de cette nature; il ferma en outre intérieurement toutes les autres portes, et les habitants de ces chambres purent enfin se livrer au sommeil. Dans ces lieux occupés jadis par une foule de serviteurs et de servantes il n'y avait plus maintenant qu'Abdias, Mirtha, Uram et la petite Ditha. Il avait été décidé qu'elle se nommerait Judith, à cause de la mère d'Esther, mais toute la journée Mirtha avait employé pour elle ce diminutif de Ditha. Abdias s'était couché sur le sol de la chambre occupée par son enfant; Mirtha était restée pour dormir près de la niche qu'elle n'avait pas quittée depuis son retour; une lampe éclairait cette pièce, et il n'y avait qu'une porte à ouvrir pour se procurer l'ânesse. Quant à Uram, il avait pour lit des feuilles de palmier desséchées dans la chambre extérieure.

Le lendemain, dès le lever du soleil, les voisins arrivèrent en grand

Digitized by Google

nombre pour la vente dont avis leur avait été transmis. Abdias n'avait pu se lever complétement; il était à demi couché sur un monceau de paille du désert. Uram avait apporté et empilé tous les chiffons que son maître lui avait désignés. C'étaient en partie de vieux vêtements triés parmi d'autres plus vieux encore et absolument hors de service; ou bien encore des restes plus ou moins grands d'étoffes dont il avait fait commerce; enfin, des lambeaux de ses rideaux, de ses tapis, de ses meubles, de ses nattes, que les pillards avaient arrachés et jetés ensuite, de même que les restes d'étoffe, à cause de leur peu de valeur. Les voisins débattirent tous les objets, même les plus insignifiants, et achetèrent jusqu'aux plus petits fragments d'étoffe. Après bien des contestations, après bien des efforts pour faire abaisser le prix, la fin de la vente arriva cependant, les sommes stipulées furent comptées, les acheteurs prirent chacun leur part et s'en allèrent.

Au bout de peu de jours, la caravane sur laquelle Abdias comptait pour réparer une portion de ses désastres revint en partie et rapporta effectivement toute sorte d'objets servant aux usages journaliers. Grâce à ce réapprovisionnement, les habitants des ruines purent à peu près reprendre leur train de vie comme avant l'irruption de Melek et de ses soldats. Enfin, Abdias put revenir à ces échanges, à ces transactions journalières qui sont nécessaires entre les hommes pour constituer leur vie sociale et organiser leur situation, quelque bas qu'elle puisse être descendue. Les voisins ne s'étonnaient pas qu'il possédât encore de l'argent, et beaucoup plus, sans aucun doute, qu'il n'en avait pu toucher par la vente de ses divers objets; ils le comprenaient d'autant mieux qu'eux-mêmes avaient retrouvé, après le pillage, la portion de leurs trésors enfouie dans le sable.

Ainsi le temps s'écoulait peu à peu. Le juif se contentait tranquillement de vivre chaque jour comme il avait vécu la veille. Ses voisins s'en étonnaient, et ils en concluaient qu'il n'attendait que le moment de venger toutes les injures et tous les malheurs passés. Mais lui se tenait dans son habitation et considérait sa Ditha. Elle avait de tout petits doigts qu'elle ne savait pas encore remuer, de petits traits encore confus dans un petit visage qui commençait à peine à se développer; et dans ce petit visage il y avait des yeux bleus. Ces yeux étaient tout grands ouverts et d'un bleu magnifique, mais ils n'avaient point encore ce mouvement et cette expression que donne la vision de la lumière et du monde extérieur. Leur couleur était particulière à Ditha : Abdias et Déborah avaient l'un et l'autre des yeux noirs et profonds, comme on les rencontre généralement dans leur race et dans le pays

Digitized by Google

qu'ils habitaient. Abdias n'avait jamais examiné d'enfant jusqu'alors, mais il contemplait souvent celui-là. Il ne reprenait plus ses voyages d'autrefois, il ne s'inquiétait plus de son commerce : quelque chose l'enchaînait à sa demeure. Souvent il remerciait Jéhovah, qui sait répandre dans le cœur de l'homme un tel torrent de doux sentiments. Lorsque la nuit venait, il recommençait quelquefois à s'asseoir, comme il le faisait jadis, sur le grand amas de ruines, auprès du vieil aloès; il considérait les étoiles, ces yeux étincelants du sud, qui chaque jour abaissaient sur lui leurs regards innombrables et ardents. Il savait fort bien, par ses voyages, qu'à mesure que l'année poursuit sa carrière, de nouvelles étoiles brillent au ciel : — la seule parure qui se renouvelle au désert, dans ces années qui ne connaissent pas de saisons.

Un temps fort long s'était écoulé lorsque revint la seconde partie de cette caravane expédiée après le pillage. Les gens brûlés et déguenillés qui formaient cette troupe apportaient toutes les choses dont on avait encore besoin. Ils s'étaient chargés aussi de remettre aux possesseurs la partie de la somme dont Abdias avait fait l'abandon, qui s'était précisément trouvée payable à l'époque de leur expédition. Les voisins furent satisfaits. Ils reprirent de la considération pour leur compagnon et se persuadèrent que lorsqu'il voudrait sortir et reprendre son commerce, il deviendrait bientôt si riche, qu'il compenserait aisément toutes leurs pertes. Ils ne tardèrent pas à organiser une autre caravane avec tous les objets qui pouvaient assurer le succès du négoce, comme ils avaient l'habitude de le faire avant leurs malheurs. Pour Abdias, il ne prit aucune part à l'entreprise : toutes ses facultés semblaient se concentrer sur ce petit être qui n'était pas encore un être humain, à peine même un être animé.

Cependant le temps périodique des pluies était arrivé, et, selon l'usage suivi chaque année à cette époque, tous ceux que leurs affaires n'obligeaient pas impitoyablement de sortir se renfermaient hermétiquement dans leur demeure. C'est que, autant la saison des pluies est profitable aux rares légumes, aux arbrisseaux et aux pâturages du désert, autant elle est préjudiciable à la santé des hommes. Aussi Abdias et les siens se tenaient-ils cachés avec tout le soin possible.

Les citernes débordaient. La seule source qui coulât dans la ville, et à laquelle tous les habitants avaient recours lorsqu'une longue sécheresse avait tari toutes les citernes particulières, mugissait et remplissait presque par-dessus les bords la fontaine destinée à recevoir ses flots. Les buissons, les herbes, les palmiers dégouttaient; et lorsque reparaissait un de ces rayons de soleil aux indicibles ardeurs, on voyait

Digitized by Google

les végétaux se réjouir et croître en une seule nuit dans des proportions incroyables; puis ils frissonnaient et tremblaient dans leurs délices lorsque l'effroyable fracas des nues roulait au-dessus, se répétant plusieurs fois par jour et par heure à des degrés divers. Les décombres se délayaient, tout ce qu'ils avaient de friable se convertissant en boue; les rochers étaient complétement nettoyés; ou bien, comme la colline chauve et sablonneuse, ils se recouvraient d'une verdure qui les rendait méconnaissables.

Au bout de quelque temps, ces phénomènes cessèrent par degrés; la ville en ruines les vit d'autant plus promptement disparaître, qu'elle était située en plein désert et que, là, le sable s'imprégnait, sous l'action persévérante des rayons brûlants, d'une chaleur telle qu'elle absorbait tous les nuages, s'ils n'étaient démesurément épais et remplis d'eau, et les résolvait en vapeur invisible. Les masses épaisses et grises suspendues au-dessus du désert, où brillaient seulement par moments des places blanches et aqueuses, et d'où sortaient les effroyables éclairs de cette zone, s'élevaient de plus en plus et se détachaient, de telle sorte qu'on voyait au ciel des globes isolés plus foncés, plus bleus et bordés de blanc; alors le pur éther et le soleil resplendissant brillèrent aux regards pendant des espaces de temps de plus en plus prolongés. Ensuite, un ciel complétement serein s'étendit sur les ruines et sur le désert; seulement, pendant deux semaines à peu près on vit encore se détacher à l'horizon des globes mélangés de bleu sombre et de blanc, d'où sortaient des éclairs, jusqu'à ce qu'enfin ces derniers phénomènes se fussent eux-mêmes graduellement éclipsés et qu'un ciel constamment serein, un soleil perpétuellement resplendissant, se fussent étendus, débarrassés de tout voile, vides de tout orage, sur les brillants et les perles du pays trempé par les eaux.

Les effets de la pluie eurent bientôt disparu à la surface de la terre: elle était redevenue si aride et si poudreuse, que les habitants se reportaient au souvenir de cette saison écoulée comme à un conte fabuleux. Seules, les racines et les sources profondément enfoncées dans le sol profitèrent quelque temps encore de ces immenses bienfaits; mais ces derniers effets s'amoindrissaient chaque jour; la verdure éphémère des collines revêtait une nuance roussâtre, des places blanches perçaient même en grand nombre : il n'en pouvait être autrement avec ce ciel de plus en plus pur, de plus en plus foncé; avec ce soleil de plus en plus embrasé, de plus en plus pénétrant.

Cependant Abdias continuait à vivre dans sa demeure. On se disait que, sans nul doute, l'instant de la vengeance n'était pas encore venu.

Digitized by Google

Mais la pluie était depuis longtemps passée; les collines étaient entièrement blanches; la chaleur réfléchie par le sable fascinait et aveuglait; une lueur rouge et trouble planait à l'horizon; le moindre souffle du dehors amenait des flots de poussière, comme un brouillard sec et impénétrable; les ruines, les myrtes, les palmiers étaient enveloppés d'une nuance grise; l'air était chaque jour plus serein, comme si les choses devaient éternellement durer de la sorte, — la terre sèche, comme si l'eau était dans ce pays un trésor inconnu. Dans toutes les vicissitudes de l'atmosphère, la petite Ditha était restée bien portante et forte. Un jour, Abdias se rendit derrière sa maison, autour de l'arc de triomphe et des palmiers, à une place marquée par des pierres que le feu semblait avoir noircies; dans cet isolement, au milieu de ces rochers où nul œil ne pouvait l'apercevoir, il se mit à creuser la terre avec une truelle. Après quelque travail, plusieurs pièces d'or apparurent, et puis plusieurs encore : il les compta. Puis il recommença à creuser et il en trouva encore un certain nombre. Il s'assit sur ses pieds, compta de nouveau et apparemment trouva son compte; car, au lieu de poursuivre ses recherches, il rapprocha les pierres, le sable sec, et les remua jusqu'à ce qu'on pût juger par l'aspect que quelqu'un était venu par hasard et avait par hasard agité le sable avec ses pieds. Il marcha ensuite, allant et venant sur le sable de façon que les empreintes des pas annonçassent que quelqu'un était venu et s'en était retourné, après avoir regardé dans différentes directions. Puis il se rendit assez loin de là à une autre place où il se comporta de même. A midi, il retourna chez lui pour prendre quelque nourriture, ressortit immédiatement et recommença à plusieurs reprises le même manége. Dans divers endroits, le sable, poussé par les vents, avait amoncelé des monticules assez considérables sur ses trésors; il creusait sans désemparer, quelque temps qui s'écoulât, faisait à côté de lui d'énormes amas de sable, et il venait enfin un moment où, se mettant à genoux devant le trou profond, il voyait le noble métal se présenter à ses yeux, sans aucune rouille et tel que la terre l'avait reçu de ses mains. Son travail paraissait achevé. Vers le soir, il retourna à ce grand amas de décombres dont nous avons parlé souvent et qui s'élevait au-dessus de sa demeure; il contempla longtemps l'espace immense qui s'étendait autour de lui — comme s'il eût dû se séparer d'un paradis — puis, après cette longue contemplation, il reprit sa marche, et, de retour sous sa voûte, il s'abandonna au repos.

Le lendemain, dès que le jour commença de poindre, il dit à Uram : « Mon cher garçon, rends-toi dans le désert et fais le compte des

Digitized by Google

moutons et des autres animaux qui m'appartiennent : tu reviendras me dire ce que je possède encore. »

L'esclave se leva et sortit.

Mais Abdias, dès qu'il l'eut vu disparaître, se rendit dans la chambre où Déborah lui avait donné la petite Ditha, et avait expiré. Il s'y enferma aussi bien que possible, afin que Mirtha n'entrât pas et que quelque voisin ne choisît pas par hasard ce moment pour lui rendre visite. Après avoir pris ainsi ses précautions contre tout dérangement, il passa dans la caverne contiguë — car la voûte formait une double chambre — retira de son sein de petits outils en fer, et se mit à desceller une pierre. Cette pierre enlevée fit voir dans le mur une cavité contenant une cassette plate, en cuivre, enduite d'une couche de vert de gris. Il la retira et l'ouvrit. Elle contenait quelques papiers, soigneusement enveloppés de laine et de soie. Le juif les prit, s'assit par terre et les compta, les étalant un à un sur son caftan. Puis il les posa, tira de sa poche une boîte de bois pleine d'une sorte de poudre de savon, et frotta séparément chaque papier jusqu'à ce qu'il ne produisît plus ce bruissement qui ne laisse aucun doute sur la nature de l'objet. Ensuite il les fit entrer chacun dans une pochette de taffetas ciré imperméable et cousit chaque pochette à une place différente de son vêtement, couvert de taches. Lorsqu'il eut achevé, il mit la cassette vide, les outils, la boîte de bois dans le trou de la muraille, rescella la pierre avec ses mains, et remplit les interstices avec un mortier qui séchait instantanément et qui avait la couleur de la muraille, de sorte qu'il était impossible de distinguer la place nouvellement enduite.

Ces choses étant achevées, il rouvrit les portes et sortit. Déjà la journée s'inclinait vers le midi. Il mangea un peu et donna aussi quelques aliments à Mirtha. Puis il passa auprès de l'ânesse, et l'équipa complétement en voyage. Il expliqua ensuite à Mirtha qu'il voulait partir pour chercher une autre demeure et qu'il fallait qu'elle se préparât pour la route. La jeune fille consentit, et elle commença immédiatement, ainsi que le lui avait dit son maître, à disposer elle et l'enfant comme elle le jugeait le plus convenable.

Abdias avait vendu son chétif chameau plusieurs jours à l'avance, afin que ses voisins ne crussent pas qu'il avait de l'argent.

Une heure après avoir communiqué sa décision à Mirtha, il la faisait monter sur l'ânesse, lui mettait l'enfant entre les bras et l'emmenait.

Ils s'en allèrent par les quartiers inhabités, longeant de hauts amas de décombres d'où sortaient des herbes et des tiges sèches, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivassent à la sortie de la ville. Là, ils trouvèrent sous

Digitized by Google

leurs pieds le gazon gris et les landes auxquels un peu plus tard succédèrent les plaines, et enfin ils entrèrent dans un pays plat où pas une herbe ne venait interrompre la monotonie et la dureté du sol pierreux. Bientôt le sable rouge doré que soulevaient les vents les enveloppa d'un voile particulier au désert et les déroba aux regards des habitants, en même temps qu'il leur cachait à eux-mêmes la bande grise que la ville formait à l'horizon.

(*Traduit de l'allemand de* M. ADALBERT STIFTER.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

JEAN MULLER,

SES TRAVAUX ET SES DOCTRINES PHYSIOLOGIQUES [1].

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Les travaux de Müller sur l'anatomie comparée et sur la zoologie proprement dite sont extrêmement nombreux. Après Cuvier et Meckel, Müller est peut-être le savant qui a publié le plus grand nombre de découvertes anatomiques. Il ne m'est point possible ici de les énumérer toutes. D'ailleurs cette énumération n'aurait que peu d'intérêt. Certainement, en zoologie, la description d'une espèce nouvelle, et l'appréciation plus exacte de ses affinités naturelles; comme en anatomie comparée, la description d'un organe encore inconnu ou la dissection d'un animal qui a jusqu'alors échappé au scalpel de l'anatomiste, sont des faits qui ont toujours leur valeur; et l'homme qui consacre sa vie à de semblables travaux a toujours droit à la reconnaissance des savants, auxquels il fournit les éléments des lois générales et des théories scientifiques, qui sont en réalité la science même. Je dirai plus : ces travaux ont une autre valeur, plus grande encore peut-être. Ils sont la meilleure éducation intellectuelle du naturaliste, qui ne peut s'élever sûrement à des vues d'ensemble qu'à la condition d'avoir pendant longtemps acquis, dans l'étude des faits de détail, une somme considérable de connaissances positives, et ce sentiment de la réalité que l'on

[1] Voir les livraisons de février et d'avril 1859.

Digitized by Google

ne peut obtenir que par le contact avec les choses de la nature. Mais il est bien évident que, quelle que soit la valeur de ces travaux, elle n'est véritablement que secondaire, et que c'est seulement par les résultats généraux qu'ils ont introduits dans la science, par les vues nouvelles qu'ils ont pu contribuer à y faire prédominer, que l'on doit en apprécier l'importance. Ce sont donc ces résultats généraux, ces vues nouvelles que l'on doit à Müller, que je vais essayer de faire connaître; car, dans ma pensée du moins, c'est par là principalement que l'on peut mesurer la hauteur intellectuelle des hommes de science.

Un des premiers mémoires publiés à Berlin fut la constatation d'un fait soupçonné déjà par divers anatomistes, mais qui n'avait pas encore été établi d'une manière certaine. Müller avait publié en 1830, dans le Journal de Physiologie de Tiedemann, un travail qui contient beaucoup de faits nouveaux sur l'anatomie des reptiles nus, et particulièrement sur leur squelette [1]. Cette étude le conduisit à une observation très-importante sur l'organisation des *cécilies*. On désigne sous ce nom de petits serpents inoffensifs que l'on rencontre dans les parties chaudes des deux continents. Ces animaux, que tous les naturalistes avaient classés parmi les serpents, présentent dans leur organisation un certain nombre de traits qui les rapprochent des reptiles nus, c'est-à-dire des grenouilles et des salamandres. Plusieurs naturalistes avaient fait ressortir ces ressemblances; et, en 1828, Cuvier, en faisant connaître, dans la deuxième édition du *Règne animal* [2], les caractères de ces animaux, écrivait cette phrase remarquable : « Leur os hyoïde, composé de trois paires d'arceaux, pourrait faire croire que dans leur premier âge elles ont porté des branchies. » Ce fait semblait indiquer que les cécilies, pendant les premiers temps de leur vie, éprouvent, comme les reptiles nus, des métamorphoses. Müller a eu l'honneur de changer ce soupçon en une certitude. Dès 1831, il avait constaté sur une jeune cécilie du musée de Leyde l'existence de fentes comparables aux fentes branchiales des têtards de grenouilles et de salamandres; mais, n'ayant point la permission de disséquer une pièce assez rare, il n'avait pu alors aller plus loin [3]. Quelques années après, ayant examiné d'autres cécilies au musée de Vienne, il s'assura que les branches multiples de l'hyoïde étaient garnies de franges, et que par conséquent ces singuliers animaux devaient être classés réellement

[1] *Beiträge zur Anatomie der Amphibien.*

[2] *Règne animal*, t. II, p. 99.

[3] *Isis*, t. XXIV, p. 710, 1831. *Ueber die Kelmlöcher der jungen* Cæcilia hypocyanea. Archives de Müller.

Digitized by Google

parmi les reptiles nus, ou, comme on le dit généralement aujourd'hui, dans la classe des amphibies.

De nombreuses études sur les organes de la reproduction formèrent un complément de celles que Müller avait déjà publiées sur le développement de ces organes. Il s'occupa principalement des organes extérieurs de la reproduction, et de leurs principales modifications dans les diverses classes du type des vertébrés; il fit connaître avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui les vaisseaux et les nerfs dévolus au service de ces organes[1]. Un autre travail également fort intéressant, et qu'il publia à la même époque, fut la description anatomique du cadavre d'une femme de race hottentote, qu'il avait eu occasion de disséquer à Berlin. On sait toutes les fables auxquelles a donné lieu la conformation des femmes de cette race. Déjà Cuvier, en 1821, avait eu occasion de les détruire en partie en disséquant le cadavre de la célèbre *Vénus hottentote*. Le travail de Müller confirme sur presque tous les points et complète en quelque sorte le travail de Cuvier[2]. Nous possédons encore aujourd'hui si peu d'observations exactes et précises sur la conformation anatomique des diverses races humaines, que ce mémoire, bien qu'il n'ajoute pas beaucoup aux connaissances antérieurement acquises, aura toujours une grande importance pour les savants qui s'occupent de l'histoire naturelle de l'homme.

Mais tous ces travaux n'étaient pour Müller que des occupations secondaires, car il avait entrepris en même temps, sur l'organisation des *myxinoïdes*, une magnifique série d'études anatomiques, dont la rédaction l'occupa pendant près de huit années. Les travaux de Müller sur les myxinoïdes ont été accomplis à un point de vue, à bien des égards, fort différent de tous ses travaux antérieurs. Pour bien comprendre sa nouvelle manière de travailler, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les tendances diverses de l'anatomie comparée.

Il y a deux anatomies comparées, ou, pour parler d'une manière

[1] Ueber die organischen Nerven der erectilen männlichen Geschlechtsorgane der Menschen und der Säugethiere. — Mém. de l'Ac. de Berlin, 1836. — *Entdeckung der bei den Erection des männliches Gliedes wirksamen Arterien bei den Menschen und den Thieren.* — Archives de Müller, 1835, p. 202. — *Ueber zwei verschiedene Typen in dem Bau der erectilen männlichen Geschlechtsorgane bei den straussenartigen Vögeln und über die Entwickelungsformen dieser Organe unter der Wirbelthieren überhaupt.* Mém. de Berlin, 1838.

[2] Cuvier. — *Extrait des observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de* Vénus hottentote. Mém. du Muséum, t. III, 1817. — Müller : *Ueber die äusseren Geschlechtstheile der Buschmanninen.* — Archives de Müller, 1834, p. 319.

Digitized by Google

plus exacte, il y a deux points de vue bien différents auxquels on peut se placer pour étudier l'organisation animale. Le premier élément dont on doit tenir compte, quand on veut apprécier les fonctions d'un organe, consiste évidemment dans la connaissance de l'organe lui-même, de sa forme, de sa disposition, de sa structure; exactement comme lorsque l'on veut apprécier l'action d'une machine, il faut en connaître exactement chaque rouage. Il y a là une première anatomie, entièrement subordonnée à la physiologie : c'est l'anatomie de Cuvier. Mais il y a une autre anatomie comparée, qui, ne se préoccupant point des fonctions des organes, cherche à se rendre compte de leur nature propre, et à voir comment les organes les plus divers en apparence, non-seulement par leurs formes extérieures, mais aussi par les fonctions qu'ils remplissent, résultent dans bien des cas d'un fonds commun, et ne sont que les copies d'un modèle unique. C'est l'anatomie philosophique, l'anatomie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Diverses en apparence, mais non opposées, ces deux manières d'envisager l'anatomie comparée ont autant d'importance l'une que l'autre, et méritent autant l'une que l'autre d'occuper les esprits qui se sont voués à cette étude. Mais dans l'histoire de la science, elles sont loin d'avoir au même degré attiré l'attention des anatomistes, et cela devait être. Dès le jour où l'on a commencé d'étudier l'organisation, on a dû rechercher avant tout quelle est l'utilité de chacune des parties qui la constituent : on a donc fait d'abord de l'anatomie physiologique, et les nécessités de la médecine ont donné de tout temps à cette branche de l'anatomie comparée une importance considérable. L'anatomie philosophique est, au contraire, de création toute récente. Assurément, on a reconnu dès l'origine qu'il existe entre certaines espèces d'animaux, et dans le même animal entre certains organes, un cértain nombre de ressemblances. Il suffit d'ouvrir les yeux pour que cette vérité frappe les regards. Mais pendant longtemps on s'en est tenu à cette vue superficielle, et il a fallu de bien longues études pour arriver à reconnaître que ces ressemblances sont en réalité beaucoup plus grandes qu'on ne le croirait d'abord, et que, quelle que soit la diversité des fonctions que remplissent les organes, et par suite la diversité que ces organes eux-mêmes présentent dans leur disposition, les parties qui appartiennent à un même système présentent cependant une composition analogue; qu'elles se ressemblent d'une espèce à une autre; qu'elles se ressemblent même dans le même animal, d'une région du corps à une autre région du corps.

Cette vérité, pressentie par Aristote, qui a écrit, en tête de l'*Histoire*

Digitized by Google

des animaux, cette phrase significative : *Les organes des animaux sont autres et sont les mêmes*, avait été souvent entrevue; mais ce ne fut qu'à la fin du siècle dernier qu'un grand anatomiste, enlevé trop tôt à la science, Vicq d'Azyr, tout en embrassant l'anatomie comparée au point de vue de la physiologie, aborda l'étude de ces ressemblances, ou, comme on les appelle aujourd'hui, des *analogies*, quand il s'agit d'organes appartenant à des êtres différents, et des *homologies*, quand il s'agit d'organes appartenant au même être. Malheureusement Vicq d'Azyr mourut à la fleur de l'âge, à une époque où il n'avait encore fait qu'indiquer les traits principaux de sa doctrine, et posé des questions qu'il ne lui fut point donné de résoudre. Mais la pensée de Vicq d'Azyr ne resta point stérile : à l'époque même où il venait d'être enlevé à la science, deux hommes qui portent deux des noms les plus illustres de notre siècle, Gœthe et Geoffroy Saint-Hilaire, reprirent cette question de l'anatomie philosophique, et, tout à fait à l'insu l'un de l'autre, tentèrent, chacun en particulier, d'accomplir l'œuvre que Vicq d'Azyr s'était proposée. Mais, tandis que le premier, après une série d'essais de la plus haute valeur, abandonnait ses études anatomiques sous l'influence du découragement que le peu d'accueil fait à ses idées avait jeté dans son âme, Geoffroy Saint-Hilaire poursuivait, avec une persévérance dont peu de savants ont donné l'exemple, la démonstration de ses théories. Ce sera certainement le plus beau titre de Geoffroy Saint-Hilaire d'avoir créé la théorie *des analogues*, c'est-à-dire d'avoir établi les règles d'après lesquelles on constate les ressemblances qui existent entre les organes, et d'àvoir démontré par de remarquables exemples la justesse de ses idées.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les discussions nombreuses qui s'élevèrent entre les partisans de l'anatomie physiologique et ceux de l'anatomie philosophique. Qu'il me suffise de dire que la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire, vivement contestée à son début, n'a pénétré que difficilement dans la science, et n'est pas encore complétement entrée dans la pensée de tous. Mais elle y entrera certainement, et l'on ne peut se dissimuler qu'elle ne donne à l'anatomie comparée un aspect tout nouveau et bien plus élevé que celui qu'elle avait auparavant. Que l'on se reporte aux premières descriptions anatomiques; que l'on examine, par exemple, les mémoires de Claude Perrault, qui, en dépit des épigrammes de Boileau, était à la fois un grand architecte et un grand anatomiste : on n'y trouvera qu'un grand nombre de détails isolés, dont l'auteur n'a cherché à tirer aucune conséquence. Il n'y a là qu'un recueil de faits curieux et intéressants, mais rien qui res-

Digitized by Google

semble à une doctrine. Dans Cuvier, l'anatomie revêt déjà un autre caractère; nous avons vu comment cette science était pour lui une analyse physiologique, comment la complication plus ou moins grande des organes dans le règne animal lui présentait une série d'expériences toutes faites pour apprécier ce qui, dans les faits physiologiques, est essentiel, et pour le distinguer de ce qui n'est qu'accessoire. Avec Geoffroy Saint-Hilaire, l'anatomie comparée s'éleva plus haut encore; car au sein de la diversité infinie de formes que présente la nature animale, elle rechercha les types primitifs dont toutes les formes spéciales ne sont que des copies plus ou moins fidèles.

Cette diversité des points de vue auxquels on se place pour l'étude de l'anatomie comparée amène nécessairement une diversité très-grande dans les méthodes de travail. L'anatomiste qui veut, avant tout, contribuer à l'avancement des connaissances physiologiques relativement aux fonctions de tel ou tel organe en particulier, doit négliger les considérations qui se rattachent à l'ensemble de l'être, pour se borner, dans chaque être, à l'étude de l'organe dont il veut apprécier le rôle; mais il doit connaître la forme et la structure de cet organe dans un nombre d'animaux aussi considérable que possible pour multiplier les termes de comparaison, et pour arriver à comprendre comment les modifications de structure de l'organe sont en rapport avec les modifications des fonctions qu'il doit accomplir. Au contraire, en anatomie philosophique on procède tout autrement : il faut considérer l'organisation tout entière, l'examiner à la fois dans son ensemble et dans ses moindres détails, et jusque dans ces organes rudimentaires, sans fonctions, qui n'ont plus en quelque sorte d'autre but que celui de *témoigner,* comme on l'a dit, *de la permanence du plan général;* en d'autres termes, il faut travailler par monographies.

Müller s'était trop occupé de physiologie pour que l'étude des fonctions ne fût pas l'un des premiers objets de ses méditations. Aussi, dans tous les travaux d'anatomie comparée dont j'ai déjà rendu compte, c'est évidemment la tendance physiologique qui domine. Qu'il étudie la structure des organes des sens ou celle des glandes, la pensée qui guide toutes ses recherches, c'est de constater comment se fait l'adaptation de l'organe à la fonction qu'il remplit. Toutefois, l'ancien adepte de la philosophie de la nature, le disciple et l'admirateur de Gœthe, ne pouvait laisser entièrement de côté la question philosophique, et nous le voyons, même dans ces travaux, chercher toujours à déterminer, par la comparaison des organes, le type anatomique sur lequel ils ont été construits, le modèle dont, malgré leur variété indéfinie, ils ne sont

Digitized by Google

que des copies plus ou moins approchées. Dans ses mémoires sur l'anatomie des myxinoïdes, cette nouvelle tendance se manifeste presque exclusivement. Leur ensemble forme assurément l'un des livres les plus remarquables que l'on ait écrits sur l'anatomie philosophique.

Les myxinoïdes sont des animaux assez rares, que l'on ne rencontre que dans certaines parties des régions polaires, qui ont la forme de vers plus ou moins allongés, et qui vivent en parasites sur diverses espèces de poissons sur lesquels ils se fixent à l'aide de leur bouche, qui forme comme une ventouse. Pendant longtemps, les naturalistes avaient été partagés sur la question de savoir à quelle division du règne animal on doit les rapporter, tant leur aspect extérieur et leur organisation présentent quelque chose de bizarre et d'insolite. Plus tard, on avait reconnu que ces animaux sont de véritables poissons qui ressemblent, à beaucoup d'égards, aux lamproies, mais qui, comme les lamproies, présentent une organisation exceptionnelle et qui était encore à beaucoup d'égards très-problématique. Pour comprendre l'intérêt et l'importance d'une publication aussi volumineuse sur l'organisation d'animaux fort peu intéressants pour le public, et qui ne jouent assurément qu'un rôle fort secondaire dans l'ordre actuel du monde, il est nécessaire de rappeler ici brièvement l'état des théories scientifiques à cette époque.

Cuvier, dans un mémoire publié en 1812[1], et qui forma plus tard le point de départ de son célèbre ouvrage sur le règne animal, avait fait remarquer le premier l'analogie très-grande que présentent les quatre premières divisions qui, dans l'ouvrage de Linné, composaient le règne animal : les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons. Ces animaux se ressemblent beaucoup plus entre eux qu'ils ne ressemblent à tous les autres, et, pour ce motif, Cuvier avait été conduit à les réunir en une division à part, sous le nom d'animaux vertébrés : idée qui a été confirmée depuis par tous les travaux des modernes. Mais, tout en faisant ressortir les caractères communs de tous ces animaux, tout en indiquant d'une manière très-nette les grandes ressemblances qu'ils présentent entre eux, Cuvier n'avait pas cherché la raison de ces ressemblances. Et il devait en être ainsi : dans l'esprit de l'un des plus célèbres représentants de l'anatomie physiologique, les ressemblances étaient quelque chose de fortuit, d'accidentel, tenant uniquement à la similitude des rôles que les animaux doivent jouer dans la nature. Ce

[1] *Sur un nouveau rapprochement à établir entre les classes qui composent le Règne animal.* Ann. du Muséum, t. XIX.

Digitized by Google

n'était par conséquent qu'un fait, mais un fait important à signaler, comme le sont toujours les faits, parce qu'il permettait de simplifier les applications possibles de l'anatomie comparée à la physiologie. Sa pensée n'allait pas plus loin.

Telle ne pouvait être la doctrine du créateur de l'anatomie philosophique. Geoffroy Saint-Hilaire, en établissant la théorie des analogues, s'occupa de montrer que les ressemblances indiquées par Cuvier reposaient sur un fait bien plus important que celui que Cuvier avait signalé. Pour lui, les analogies étaient le fait fondamental; pour lui, c'est le même fonds d'organisation, qui, en s'adaptant à des conditions diverses, produit toutes les différences qui frappent les yeux tout d'abord, parce qu'elles sont superficielles, mais qui s'évanouissent peu à peu lorsqu'on scrute profondément la nature même des organes. Geoffroy Saint-Hilaire avait essayé de démontrer l'unité de composition de tous les animaux vertébrés; de prouver que, malgré toutes les différences que nous observons entre ces animaux, ils ont tous été construits d'après un principe commun, qu'ils ne sont en réalité que les copies d'un modèle unique. Or c'est ce plan primitif, ce *prototype* ou cet *archétype* de l'animal vertébré qu'il s'agissait de définir.

Et ici qu'on me permette une digression. Assurément, lorsque Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, après une lutte longue et sourde, vinrent à discuter publiquement leurs doctrines dans un débat mémorable, ils ne se doutaient point qu'ils ne faisaient que reproduire, sous d'autres formes, deux doctrines qui depuis l'antiquité divisent le monde philosophique. Et cependant, lorsque, sans s'arrêter aux aspects extérieurs, on pénètre jusqu'au fond des choses, il devient impossible de méconnaître que la discussion entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire n'est qu'une des phases de cette grande discussion qui s'est établie dans toutes les écoles entre les disciples de Platon et ceux d'Aristote, entre la philosophie réaliste et la philosophie nominaliste, sur la nature des idées générales. Que l'on cherche, avec Aristote et Platon, avec les philosophes scolastiques du moyen âge, la nature des notions de genre et d'espèce, en se plaçant au point de vue général de la métaphysique, ou avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, au point de vue spécial de la zoologie, la question est essentiellement la même, bien qu'elle se soit produite sous des formes toutes différentes en apparence. Ce n'est point ici le lieu d'insister sur ces longs débats; qu'il me suffise de rappeler qu'ici, comme toujours, les questions scientifiques sont anciennes; que la science moderne soulève peu de problèmes nouveaux, et qu'elle apporte seulement des matériaux pour la solution des vieilles ques-

Digitized by Google

tions. J'ai déjà précédemment signalé la réapparition des idées platoniciennes dans les doctrines actuelles de l'Allemagne sur la nature de la vie; l'école zoologique de Geoffroy Saint-Hilaire nous en offre, dans un ordre tout autre de faits, un exemple non moins remarquable[1].

Geoffroy Saint-Hilaire, en cherchant à établir l'unité de composition des animaux vertébrés, avait été frappé de ce fait, que si l'on veut établir les analogies des animaux entre eux, il est souvent nécessaire de comparer non pas deux espèces à l'âge adulte, mais une espèce adulte avec une autre espèce encore à l'état embryonnaire ou fœtal. Par exemple, il trouvait dans la tête osseuse des poissons un nombre d'os beaucoup plus considérable que dans celle des mammifères adultes; mais en étudiant des fœtus de mammifères, il retrouvait dans leur tête

[1] Cette analogie si remarquable des théories zoologiques de Geoffroy Saint-Hilaire avec les doctrines métaphysiques de Platon a été particulièrement signalée par l'un des plus illustres anatomistes de nos jours, M. Owen, dans un livre entièrement consacré par lui à la détermination du modèle primitif, de l'*archétype* ou de l'*idée* de l'animal vertébré, car il emploie les expressions mêmes de Platon, tel qu'il a été conçu par la pensée du Créateur : « Les disciples de Démocrite et d'Épicure, dit-il dans la préface de ce curieux livre, raisonnaient ainsi : Si le monde a été fait par un esprit ou une intelligence préexistante, c'est-à-dire par un Dieu, il faut qu'il y ait eu une *idée* et un *exemplaire* de l'univers avant qu'il fût créé, et conséquemment, *connaissance* dans l'ordre des temps, aussi bien que dans l'ordre de la nature, avant l'existence des choses. De là les sectateurs de ces anciens philosophes, argumentant sur l'idée de connaissance, dans le sens que nous lui donnons comme acquise par nos intelligences bornées, et n'ayant découvert aucun indice d'un archétype idéal dans le monde ou dans quelqu'une de ses parties, concluaient qu'il ne pouvait y avoir eu aucune connaissance ni intelligence avant le commencement du monde comme sa cause. C'est dans ce sens que Lucrèce demande :

Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa
Noticiés hominum Divis unde insita primum,
Quid vellent facere ut scirent animoque viderent?

» Ces philosophes rejetaient les *idées platoniques* comme de pures chimères, parce qu'elles n'étaient point établies sur des démonstrations.

» Aujourd'hui, néanmoins, la reconnaissance d'un exemplaire idéal comme base de l'organisation des animaux vertébrés, prouve que la connaissance d'un être tel que l'homme a existé avant que l'homme fît son apparition : car l'intelligence divine, en formant l'archétype, avait la prescience de toutes ses modifications; l'idée ou l'archétype se manifesta dans tous les organismes sous diverses modifications, à la surface de notre planète, longtemps avant l'existence des espèces animales chez lesquelles nous la voyons aujourd'hui développée. Sous quelles lois naturelles ou causes secondaires la succession des espèces vient-elle se ranger? Voilà une question dont nous n'avons point encore trouvé la solution. Mais si nous pouvons concevoir l'existence de telles causes, comme les ministres de la toute-puissance divine et les personnifier sous le terme *nature*, l'histoire du passé de notre globe nous enseigne qu'elle a avancé à pas lents et majestueux, guidée par la lumière de l'archétype, au milieu des ruines des mondes antérieurs, depuis l'époque où l'idée vertébrale s'est manifestée sous sa vieille dépouille ichthyique jusqu'au moment où elle s'est montrée sous le vêtement glorieux de la forme humaine. »

Digitized by Google

osseuse la même multiplicité de pièces qu'il avait observée dans celle des poissons : ce qui tient, comme on le sait, à ce que les os séparés du fœtus se soudent entre eux plus ou moins rapidement pour former les os de l'adulte. Il concluait de cette observation que dans la recherche de la détermination des analogies, il faut tenir compte non pas seulement de l'état adulte des êtres, mais aussi de tous les états embryonnaires par lesquels ils passent pour atteindre l'âge adulte.

Cette règle de Geoffroy Saint-Hilaire est assurément vraie et juste en elle-même; mais bientôt des disciples trop hardis en firent sortir une doctrine peu exacte.

De vieilles idées, dont l'origine remonte jusqu'à Anaximandre et qui sont peut-être même encore plus anciennes, avaient fait croire que tous les êtres étant sortis de l'eau, l'homme avait commencé, comme tous les animaux terrestres, par être un animal aquatique, et que, par un développement successif, les animaux qui vivent dans l'eau pourraient, de phase en phase, s'élever peu à peu et progressivement à de nouvelles destinées. Ces idées, qui ne se sont jamais effacées du souvenir de l'humanité, mais qui n'avaient jamais été considérées jusqu'alors comme des doctrines sérieuses, semblaient trouver leur justification dans l'observation de Geoffroy Saint-Hilaire. Elles étaient d'ailleurs en rapport avec les conceptions philosophiques de Leibniz et de Bonnet sur l'échelle des êtres, qui avaient eu au dix-huitième siècle un si grand retentissement. Si le développement des êtres pendant toute la durée de l'état embryonnaire est un mouvement progressif, qui se manifeste par une série de perfectionnements, et si, d'un autre côté, tous les êtres qui composent le règne animal peuvent être rangés en une série unique, dans un cadre tel que chaque terme ait une organisation supérieure à celui qu'il précède et inférieure à celui dont il est suivi, il était tout naturel de penser que l'animal qui forme le degré le plus élevé de la série a parcouru dans son développement toute la série des formes qui sont réalisées dans la nature vivante; en d'autres termes, que tout le règne animal ne serait, en réalité, constitué que par un animal unique qui, en s'arrêtant à des phases diverses de son développement, formerait toutes les espèces. Ainsi, toutes les espèces ne seraient, en réalité, que des embryons de l'espèce la plus parfaite, mais des embryons *permanents*, et dans lesquels certains caractères transitoires de l'espèce supérieure seraient restés définitifs : de telle sorte qu'un illustre anatomiste a pu écrire cette phrase remarquable : « L'embryogénie est une anatomie comparée transitoire; l'anatomie comparée est une embryogénie permanente. »

Digitized by Google

Cette doctrine ne fut assurément pas stérile : elle conduisit les naturalistes et les physiologistes à étudier avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avait fait avant eux les curieuses transformations qui s'opèrent chez les animaux pendant la durée de la vie embryonnaire, et c'est évidemment sous son inspiration que se sont accomplis tous les grands travaux que notre siècle produisit sur cette question. Mais ces travaux conduisirent à reconnaître que la doctrine des arrêts de développement ainsi comprise ne rend point compte des faits; que lorsque l'on étudie les transformations qui se passent dans l'organisation d'un animal supérieur depuis la formation du germe jusqu'au moment de la naissance, on ne constate point que l'organisation présente successivement les caractères de toutes les classes inférieures du règne animal, et qu'il n'est point exact de dire qu'un animal, quel qu'il soit, ressemble d'une manière complète à l'embryon d'un autre animal. Ces faits furent principalement établis par un des premiers anatomistes de l'Allemagne et même de toute l'Europe, M. de Baer, qui vient d'être récemment nommé correspondant de notre académie des sciences, et dont le nom restera célèbre par la mémorable découverte de l'œuf humain, que les physiologistes cherchaient vainement depuis Harvey.

Comment alors expliquer ces curieuses ressemblances que présentent souvent les dispositions organiques de l'âge adulte avec les dispositions embryonnaires d'autres espèces supérieures? M. de Baer fut conduit, par ses nombreux travaux sur l'embryogénie, à imaginer à ce sujet une théorie qui restera assurément l'une des plus belles conceptions scientifiques de notre époque[1]. Dans la pensée de M. de Baer, l'unité de composition existe dans tout le règne animal, mais seulement au début des formations. L'œuf a la même composition dans toutes les classes; mais dès que le germe se développe, les différences apparaissent. Le germe, dès sa première apparition, présente un ensemble de caractères qui sont les caractères fondamentaux du type ou de l'embranchement : de telle sorte, pour prendre un exemple, que l'animal vertébré se constitue, dès le début, comme animal vertébré, et sans présenter jamais, au

[1] C'est dans le premier volume d'un livre considérable, publié à Kœnigsberg en 1828 sous ce titre : *Entwickelungsgeschichte der Thiere*, que M. de Baer a fait connaître sa théorie. Je dois ajouter que la même année un savant français, M. Milne Edwards, avait été conduit, par l'observation du développement de certaines espèces de crustacés, à concevoir des idées analogues à celles de M. de Baer, et qu'il chercha plus tard à en faire l'application à la classification du règne animal. Le travail de M. de Baer eut un grand retentissement en Allemagne, et ses idées furent immédiatement acceptées dans ce pays par les savants qui s'occupaient d'embryogénie.

Digitized by Google

moins d'une manière fondamentale, aucun des caractères que l'on rencontre dans les types inférieurs; puis, lorsque les caractères généraux du type de l'animal vertébré se sont constitués, on voit successivement apparaître les caractères de la classe, ceux qui font que l'animal vertébré sera mammifère, oiseau, poisson ou reptile, sans que l'oiseau et le mammifère aient jamais commencé par être poissons. Puis les caractères différentiels se manifestent de plus en plus, de telle sorte qu'après les caractères de la classe, on verrait apparaître ceux de l'ordre, du genre, de l'espèce, jusqu'à ces nuances si difficiles à saisir qui forment les caractères de l'individu. En d'autres termes, les analogies seraient non-seulement essentielles, mais encore primitives, et les différences ne seraient que secondaires, aussi bien dans l'ordre d'apparition que dans l'ordre d'importance; et l'on aurait ainsi le meilleur criterium pour l'établissement de la classification naturelle : car, au lieu de chercher dans la comparaison des êtres adultes à trouver les ressemblances derrière les différences qui les voilent à nos regards, on trouverait les caractères typiques inscrits dans l'être, au début même de son développement.

Comment expliquer dans cette théorie la permanence de certaines dispositions embryonnaires? D'après la doctrine de M. de Baer, tous les êtres partis de l'état de germe pour atteindre l'âge adulte ont commencé par suivre des routes parallèles qu'ils ont quittées à un certain moment pour entrer dans des directions divergentes. Or ces routes, pour arriver à l'état définitif, ne sont pas également longues. Il y a des êtres qui se constituent à l'état adulte presque aussitôt après que les caractères du type se sont produits, et qui se rapprochent beaucoup de la constitution même du type, qui par conséquent présentent, dans leur organisation définitive, un ensemble de traits que l'on ne trouve que d'une manière transitoire dans l'organisation adulte de la plupart des animaux qui appartiennent au type.

Telle est, en résumé, la belle théorie que M. de Baer a cru devoir conclure de ses nombreuses observations sur le développement des êtres. Pouvons-nous la considérer comme complétement établie, et rend-elle un compte parfaitement exact des faits? C'est une question qu'il n'est point encore permis de décider d'une manière définitive. Les travaux ultérieurs de Müller sur le développement des animaux inférieurs nous donneront plus tard l'occasion de reconnaître que si cette théorie s'applique assez exactement aux animaux vertébrés, elle est loin de rendre compte des faits que nous présentent les animaux inférieurs, tant l'établissement des lois générales, qui est le véritable

Digitized by Google

but de la science, nous présente de difficultés, et ne peut résulter que de la connaissance complète de tous les faits de détail.

Ce fut évidemment sous l'inspiration de la doctrine de M. de Baer que Müller entreprit son immense travail sur les myxinoïdes. Après avoir, comme je l'ai dit précédemment, adopté dans ses premiers mémoires la théorie du passage successif du fœtus par une série d'organisations analogues aux formes diverses de la série animale, Müller, qui dans ses travaux sur la structure des glandes et sur la formation des organes génitaux, avait eu occasion d'étudier un nombre considérable d'embryons appartenant à toutes les classes, avait adopté la théorie de M. de Baer, qui lui semblait beaucoup plus conforme à ce qu'il avait observé lui-même. Il s'est exprimé très-nettement à cet égard, dans son *Manuel de physiologie*[1]. Aussi, lorsqu'il fut chargé de la direction du musée anatomique de Berlin, et qu'il put prendre à son gré des sujets d'étude parmi les animaux les plus curieux et les plus rares, commença-t-il par choisir l'animal qui lui paraissait alors la plus complète réalisation du type de l'animal vertébré : en d'autres termes, et d'après les idées de M. de Baer, celui de tous ces êtres qui, dans l'organisation définitive, réunissait le plus grand nombre des traits caractéristiques de l'animal vertébré, au moment même de leur apparition dans le germe. Ce sont les caractères primitifs de l'organisation de l'animal vertébré que Müller va chercher dans son étude anatomique si minutieuse et si complète des myxinoïdes, pour les retrouver ensuite plus ou moins effacés par des modifications ultérieures, dans toutes les organisations supérieures qui appartiennent au type des vertébrés. Ne nous étonnons donc point si Müller a consacré près de huit ans à une simple monographie. Ce qu'il cherche dans ce travail, c'est de retrouver le modèle primitif, l'*idée* de l'animal vertébré telle qu'elle a été imprimée par la puissance créatrice dans le germe de tous les animaux qui appartiennent à cet embranchement, et de voir non comment elle s'y retrouve plus ou moins nette, mais comment elle s'y retrouve toujours : c'est en quelque sorte une théorie générale de l'organisation des animaux vertébrés, organisation dont il trouvait l'expression la plus simple dans les myxinoïdes.

Je ne suivrai point Müller dans tout le détail des cinq volumineux mémoires où il a consigné les résultats de ses observations et de ses méditations[2]. Qu'il me suffise de dire que c'est la première fois qu'un

[1] T. II, p. 715.

[2] *Vergleichende Anatomie der Myxinoiden, der Cyclostomen mit durchbohrtem Gaumen*. Cinq mémoires dans les Mémoires de l'Académie de Berlin de 1835 à 1843.

Digitized by Google

anatomiste a essayé d'embrasser dans une vue d'ensemble toutes les particularités anatomiques que présentent les animaux vertébrés, et que dans beaucoup de circonstances il y a réussi. Assurément, ces questions n'étaient point entièrement nouvelles. Les grands travaux de Cuvier sur les ossements fossiles, et ceux de Geoffroy Saint-Hilaire sur l'unité de composition, avaient déjà considérablement avancé la connaissance des analogies du squelette. D'autre part, les travaux de MM. Rusconi, de Baer, Rathke, Reichert et Starck, sur le développement de l'appareil circulatoire, avaient montré comment, dans un très-grand nombre de cas particuliers, les divers états de cet appareil proviennent d'un état primitif, sinon identique, du moins très-semblable dans tous les animaux vertébrés; et par quelles séries de modifications cet état primitif doit passer pour produire les différences définitives signalées dans l'organisation des êtres adultes. Mais ce n'étaient là que des questions particulières; Müller chercha à les unir dans une vue d'ensemble, en étudiant successivement le squelette, l'appareil musculaire, le système nerveux, les organes des sens, l'appareil circulatoire, l'appareil respiratoire et l'appareil digestif. Si sur certains points il avait eu des prédécesseurs, dans d'autres il dut tirer tout ou presque tout de ses propres observations.

Quand on étudie au microscope un embryon très-jeune d'animal vertébré, l'un des premiers organes que l'on voit apparaître est un cordon gélatineux et élastique qui s'étend dans toute l'étendue du corps, et que l'on a désigné sous le nom de *corde dorsale*. C'est autour de la corde dorsale que l'on voit successivement se former les différentes parties qui constitueront la colonne vertébrale. La corde dorsale est donc l'un des organes primitifs de l'animal vertébré, et par conséquent, dans les idées de M. Baer, l'un des caractères les plus tranchés des animaux qui appartiennent à ce type. Dans les lamproies, plusieurs naturalistes, M. Duméril, Cuvier, et tout récemment M. Rathke, avaient déjà indiqué que la colonne vertébrale diffère très-notablement de celle des vertébrés supérieurs, et même de celle de la plupart des poissons; et M. Rathke avait montré qu'elle ressemble beaucoup à la corde dorsale telle qu'on l'avait décrite dans les embryons. Müller constata le fait chez les myxinoïdes, qui sont, par l'ensemble de leur organisation, si voisins des lamproies : et il montra, par une série d'observations anatomiques très-considérables, comment la corde dorsale des vertébrés inférieurs se transforme pour devenir une colonne vertébrale chez les vertébrés supérieurs. Il montra que la corde dorsale s'entoure peu à peu de parties cartilagineuses, qui, dans certaines

Digitized by Google

espèces, restent pendant toute la vie à l'état de cartilages; mais qui, chez d'autres, se durcissent par le dépôt de sels calcaires et se transforment en de véritables os. Les poissons dits *cartilagineux,* parce que leur squelette ne s'ossifie point ou du moins ne s'ossifie qu'en partie, présentent tous les états intermédiaires entre la corde dorsale et la colonne vertébrale complète. Müller montra également que, malgré l'apparition de la colonne vertébrale, la corde dorsale ne disparaît point entièrement, qu'on la retrouve plus ou moins complète dans un grand nombre d'espèces, et qu'il est encore possible d'en voir les traces dans les poissons les plus élevés en organisation. Cette étude approfondie des modifications de la corde dorsale lui permit d'introduire de nouveaux éléments dans la détermination des analogies et des homologies de la colonne vertébrale.

Mais Müller ne se contenta point de poursuivre la corde dorsale dans toutes les variations de forme et de disposition qu'elle présente dans les animaux vertébrés inférieurs. A l'époque où il composait son travail, les physiologistes commençaient à appliquer le microscope à l'étude des tissus des animaux, suivant en cela l'exemple que les botanistes leur donnaient depuis longtemps dans l'étude de la structure des tissus des plantes. Déjà MM. Purkinje, à Prague, et Deutsch, à Breslau, avaient publié des observations fort curieuses sur la structure microscopique des os et des cartilages. Müller, qui se tenait toujours parfaitement au courant de tous les travaux récents dans quelque direction que ce fût, et qui s'empressait d'accueillir toutes les méthodes nouvelles, fut l'un des premiers à comprendre les services que l'emploi du microscope était appelé à rendre à l'anatomie, et il entra avec résolution dans cette voie nouvelle, que quelques années auparavant, dans son travail sur les glandes, il avait considérée comme inabordable. Il étudia donc au microscope la corde dorsale, les cartilages et les os eux-mêmes, et plusieurs de ces observations ont une très-grande importance. C'est ainsi qu'il constata que la corde dorsale est formée par une masse gélatineuse, divisée par un très-grand nombre de cloisons en une multitude de petites cavités tout à fait comparables aux cellules que les botanistes ont décrites comme étant la base de tous les organes des végétaux. Ce fait était d'autant plus curieux, que la corde dorsale ne reçoit point de vaisseaux sanguins dans son intérieur et qu'elle ressemble ainsi beaucoup, par ses caractères extérieurs, aux tissus qui forment la base de l'organisation des plantes. Il ne se doutait certainement pas alors que son observation sur la structure cellulaire de la corde dorsale serait suivie de la découverte d'un grand

Digitized by Google

nombre de faits du même genre, et que bientôt un de ses élèves, M. Schwann, chercherait à prouver que tous les tissus du corps de l'animal sont formés, au moins dans leur état primitif, par des cellules. L'observation de Müller a été certainement l'un des points de départ de la théorie de M. Schwann. Il fit, d'autre part, de très-nombreuses études sur les cartilages, sur les diverses espèces de cartilages que l'on observe dans les poissons cartilagineux, comme dans les vertébrés supérieurs, et sur leur transformation en os. Les études de Müller sur l'ossification sont très-importantes. M. Purkinje, en observant au microscope des lames très-minces de substance osseuse, avait constaté un fait que Leeuvenhoeck avait déjà signalé, mais que l'on avait complétement oublié, ainsi que la plupart des faits microscopiques indiqués par ce grand observateur : c'est l'existence sur ces lames de taches opaques, se détachant sur un fond transparent et d'où sortent des canalicules rayonnés; il les avait considérés comme des corpuscules solides, des sortes de noyaux où se déposerait le phosphate de chaux qui constitue la matière solide de l'os. Müller fit de ces prétendus corpuscules et des petits canalicules qui en sortent, une étude très-attentive. Il constata d'abord que ces corpuscules ne sont pas les points où se dépose la matière pierreuse; il reconnut en effet, par des expériences de chimie microscopique, que la matière pierreuse se retrouve principalement, contrairement à l'opinion de M. Purkinje, dans les intervalles que les corpuscules osseux laissent entre eux, et que, d'ailleurs, ils n'existent point dans les os de certains poissons, le brochet par exemple. Il fut même conduit à se demander si ces prétendus corpuscules étaient bien des corps solides, comme M. Purkinje l'avait pensé; et s'ils ne consisteraient pas, au contraire, en de simples cavités creusées dans le tissu solide de l'os. C'est une question qu'il ne put résoudre, ce qui se conçoit facilement à une époque où l'on commençait seulement à s'occuper de micrographie, et où par conséquent l'interprétation des apparences optiques que l'on obtient au foyer du microscope était encore très-peu avancée. Elle ne fut résolue que quelques années plus tard par M. Doyère, qui démontra que les apparences décrites par M. Purkinje, comme étant des corps solides, ne sont que de simples cavités. Les travaux de Müller sur la structure microscopique des cartilages et des os ont été repris, depuis cette époque, par un grand nombre d'anatomistes qui ont étendu, complété et rectifié ses observations[1]. Mais il n'est point permis de méconnaître

[1] Les observations de Müller sur la structure microscopique des os ont été publiées

Digitized by Google

que ses travaux sur cette question, indépendamment des faits de détail qu'il put constater, furent l'un des premiers essais d'anatomie, de structure ou d'histologie faits à l'aide du microscope, et que Müller entra ainsi l'un des premiers dans une voie où tant d'autres sont entrés depuis et l'ont tellement dépassé.

Après l'étude microscopique vint l'étude chimique. On n'avait encore sur la composition chimique des os et des cartilages que des notions très-imparfaites. On savait seulement que lorsque l'on fait bouillir des os dans de l'eau pendant longtemps, on en retire une matière particulière qui possède la propriété de se prendre en gelée par le refroidissement, et que l'on désigne sous le nom de *colle* ou de *gélatine*, substance que l'on obtient également par la coction du tissu cellulaire, de la peau, des tendons et des ligaments. Müller reconnut que cette gélatine que l'on retire des os n'y existe point avant l'ossification, et qu'elle y est remplacée par une matière particulière, présentant à peu près la même composition chimique que la gélatine, mais qui en diffère notablement par ses propriétés. Ainsi le phénomène de l'ossification, considéré au point de vue de la chimie, est beaucoup plus compliqué qu'on ne le croyait d'abord, puisqu'il ne consiste pas seulement dans un dépôt de matière calcaire au sein d'une trame organique préexistante, mais que cette trame organique elle-même change de nature et se transforme en une substance tout autre. Müller étudia à ce point de vue tous les tissus du corps humain qui se rapprochent plus ou moins des cartilages par leurs propriétés, et il constata dans presque tous la présence de cette substance particulière, qu'il désigna sous le nom de *chondrine*, tandis qu'on ne la rencontre point dans les autres tissus. Il constata également que le tissu jaune élastique, qui donne aux parois des artères leurs remarquables propriétés physiologiques, et qui se rencontre encore dans plusieurs autres tissus de l'économie, fournit par la coction une matière bien différente des deux précédentes. Or cette transformation de la chondrine en gélatine est tellement liée au phénomène de l'ossification, qu'elle a lieu non-seulement dans le fait de l'ossification normale, mais aussi dans des faits d'ossification qui se produisent en dehors des conditions ordinaires : par exemple, dans les

par lui dans une note qui fait suite à une thèse publiée à Berlin par un de ses élèves, M. Miescher, sur les altérations de structure que les os éprouvent dans certaines de leurs maladies : *De inflammatione ossium eorumque anatome generali. Accedunt observationes de canaliculis corpusculorum ossium, atque de modo quo terrea materia in ossibus continetur, auctore* Joanne Müller. Berlin, 1836.

Digitized by Google

ossifications anormales qui se produisent souvent, sous l'influence de la vieillesse ou de quelques autres causes, dans les cartilages permanents de certains organes, comme le larynx, et aussi dans les ossifications pathologiques, c'est-à-dire dans toutes les formations osseuses qui se produisent dans certaines maladies, et qui n'appartenaient point au plan primitif du squelette. Ces formations pathologiques présentent dans leur développement une marche tout à fait comparable à celle des os normaux : c'est encore un cartilage nouvellement formé qui s'ossifie, et dont la chondrine, au moment du dépôt de la matière calcaire, se transforme en gélatine.

Ainsi l'étude de la corde dorsale dans les myxinoïdes avait conduit Müller à reprendre toutes les questions qui se rattachent à la signification des diverses parties de la colonne vertébrale, à leur structure microscopique et à leur composition chimique. Le reste de ses travaux sur les myxinoïdes, bien que restreint à l'anatomie pure, fut encore pour Müller l'objet d'observations très-importantes.

C'est ainsi qu'il fournit des documents très-importants pour l'histoire de la formation des os du crâne et de la face. Il démontre, entre autres faits, que dans les myxinoïdes comme dans les lamproies, il n'existe pas de véritables mâchoires; et c'est ainsi qu'il rend compte de l'apparence singulière que présente leur bouche, qui semble s'ouvrir latéralement, au lieu de s'ouvrir de haut en bas comme cela a lieu dans le reste de la classe : circonstance qui avait conduit Linné à placer ces animaux parmi les vers et les insectes dont la bouche s'ouvre latéralement.

L'étude du système musculaire est peut-être le seul ouvrage d'anatomie philosophique que nous possédions sur les muscles. Müller y établit, par des comparaisons nombreuses faites dans tout l'embranchement des vertébrés, la signification des muscles du tronc; il signale ceux qui font partie du plan primitif et ceux qui y sont surajoutés, dans certaines espèces, pour des besoins spéciaux.

La disposition du système nerveux dans tous les animaux vertébrés est quelque chose de bien remarquable. Assurément si, lorsque l'on commença à discuter le principe de l'unité de composition, l'anatomie comparée du système nerveux avait été mieux connue, on y aurait trouvé un argument bien puissant en faveur de ce principe, et qui me paraît avoir été beaucoup trop négligé par les anatomistes. C'est une circonstance bien curieuse que l'ordre dans lequel se suivent les paires de nerfs qui se rendent aux diverses parties de la tête. Elles sont exactement les mêmes, et disposées dans le même ordre, dans tout l'em-

Digitized by Google

branchement des vertébrés. Pourquoi, par exemple, dans les quatre ou cinq classes de l'embranchement des vertébrés y a-t-il trois paires de nerfs et qui sont toujours les mêmes, la troisième, la quatrième et la sixième, qui sont exclusivement consacrées aux muscles de l'œil? Ce fait ne peut s'expliquer évidemment que par l'existence d'un plan primitif. Il n'y a, dans tout l'embranchement des vertébrés, d'exception à cette règle générale que chez les myxinoïdes, où l'état rudimentaire des yeux s'accompagne de l'absence des paires de nerfs oculo-moteurs; mais cette exception même confirme la règle, puisque, comme le disait Geoffroy Saint-Hilaire dans sa Théorie des analogues, *un organe est plutôt atrophié, anéanti, que transposé*. Mais si l'unité de composition est si évidente, si elle éclate en quelque sorte dans la disposition des parties périphériques du système nerveux, elle est beaucoup moins marquée dans les parties centrales. L'encéphale d'un poisson formé par une série de paires de lobes peu différents entre eux par le volume est loin de ressembler à celui d'un mammifère, où les masses si volumineuses du cervelet et surtout des hémisphères cérébraux ne permettent point d'apercevoir les autres parties. L'unité de composition de l'encéphale des vertébrés était discutée depuis trente ans, et l'on avait déjà signalé plusieurs rapprochements importants; mais la question n'était point décidée. Müller, prenant son point de départ dans les belles observations de M. de Baer sur la formation des parties de l'encéphale dans l'embryon du poulet, retrouve dans l'encéphale des myxinoïdes et dans celui des lamproies une disposition tout à fait comparable à celle que M. de Baer a signalée dans les embryons qu'il observait, et arrive ainsi à trouver une base certaine pour fixer la dissidence des opinions. Cette théorie n'est probablement pas actuellement adoptée par tous les anatomistes; mais dans mon opinion du moins, c'est celle qui me paraît rendre compte des faits de la manière la plus exacte.

L'étude des analogies du système vasculaire a été également poussée fort loin par Müller; mais ici le travail avait été en grande partie fait par ses devanciers. Tout en décrivant avec beaucoup de soin la disposition de cet appareil dans les myxinoïdes, où elle n'était pas connue, et où il eut occasion de signaler un fait très-important, l'absence du bulbe artériel, ou de cette cavité contractile intermédiaire entre le ventricule du cœur et l'artère pulmonaire, et qui existe chez tous les autres poissons, il eut peu à ajouter, au point de vue philosophique, aux travaux qui avaient été faits avant lui et dont j'ai déjà signalé les auteurs.

L'étude de l'appareil respiratoire et de l'appareil digestif fut également faite avec beaucoup de soin : mais cette partie du travail de

Digitized by Google

Müller est presque exclusivement descriptive, car ici les analogies sont tellement évidentes qu'elles n'ont jamais été contestées par personne.

Ce qu'il fallut de recherches pour l'accomplissement d'un pareil travail est réellement énorme. Pour arriver à connaître d'une manière précise la signification de chaque organe, Müller le compara avec la disposition du même organe dans toute la classe des poissons, et il fit ainsi un nombre considérable de découvertes anatomiques. Les faits nouveaux qu'il décrit sur tous les points de l'organisation des poissons sont en nombre immense. Je signalerai particulièrement ses observations sur certains appareils qui dépendent du système vasculaire et dont il fit une étude très-complète. C'est ainsi que, dans un mémoire qu'il publia avec la collaboration de M. Eschschricht, professeur à Copenhague, il décrivit à fond des *réseaux admirables*. On appelle ainsi certaines dispositions du système vasculaire qui présentent un tronc artériel ou un tronc veineux d'un certain volume se résolvant subitement en un réseau de vaisseaux d'un très-petit diamètre, et souvent capillaires, pour reparaître ensuite en formant un tronc unique. Cette disposition, déjà anciennement signalée, est fréquente chez les poissons; Müller en fit une étude très-attentive et en décrivit les principales formes; mais il en chercha vainement la signification physiologique : toutes ses tentatives dans ce sens furent vaines[1]. Une autre étude fut celle des branchies accessoires; on appelle ainsi des organes très-nombreux chez les poissons, et qui présentent dans leur configuration un aspect tout à fait comparable à celui des branchies ordinaires, bien qu'elles ne soient point exactement disposées de la même façon. Müller montra que ces organes ne méritaient que dans certains cas exceptionnels, ceux où ils contribuent réellement à la respiration, le nom de *branchies accessoires*, et que la plupart du temps ces organes ne pouvaient contribuer en aucune façon à l'oxygénation du sang; que ce n'étaient que des réseaux admirables d'une espèce particulière, ou de *fausses branchies*[2]. La disposition de la vessie natatoire et les formes singulières qu'elle présente dans plusieurs espèces furent également pour lui l'objet d'études fort importantes, et il y fit connaître des dispositions anatomiques nouvelles[3].

Après avoir, dans ses études sur l'organisation des poissons, énuméré

[1] *Ueber die arteriösen und venösen Wundernetze und einem merkwürdigen Bau dieses Organes an der Leber beim Thunfische.* Mémoires de l'Académie de Berlin, 1835.

[2] *Vom Gefässe-System der Nebenkiemen und accessorischen Athmenorgane und von den Nebenkiemen der Fische.* Mémoires de l'Académie de Berlin, 1839.

[3] *Beobachtungen über die Schwimmblase der Fische.* Archives, 1842, p. 307.

Digitized by Google

les modifications variées que le même organe éprouve dans les diverses espèces de la classe, Müller ne pouvait pas ne pas avoir aperçu des affinités et des différences jusque-là méconnues entre beaucoup d'espèces de cette classe, et ne pas chercher à appliquer de nouvelles idées au perfectionnement de la classification de ces animaux. Toutes les personnes qui se sont occupées d'histoire naturelle savent que, malgré les travaux de Linné, de Cuvier, et les études plus récentes de M. Agassiz, la division des poissons en groupes naturels est loin d'avoir été établie d'une manière définitive. D'ailleurs, une autre circonstance appelait son attention sur ce nouvel ordre de faits. A l'époque même où Müller faisait les immenses travaux anatomiques nécessaires pour la rédaction de son ouvrage sur les myxinoïdes, les recherches de M. Agassiz venaient d'apporter pour la solution du problème des éléments entièrement nouveaux, et dont il était impossible de ne pas tenir compte. L'étude des débris fossiles de poissons, que personne n'avait abordée avant lui d'une manière sérieuse, avait révélé à ce laborieux et infatigable naturaliste une série incroyable d'espèces perdues, dont un grand nombre présentaient des formes tout à fait étrangères à celles de la faune actuelle. Ici, comme dans toutes les branches de l'histoire naturelle, l'étude des fossiles, en comblant les lacunes dans certaines séries naturelles, a fourni souvent l'une des méthodes les plus sûres pour faire apprécier l'organisation de certaines espèces dont les affinités naturelles n'avaient pas été jusqu'alors aperçues. Déjà Cuvier, qui dans le cours de ses mémorables recherches sur la paléontologie, avait eu occasion d'étudier un grand nombre de squelettes de poissons, avait signalé un fait important[1] : c'est que des empreintes de poissons que l'on rencontre en grand nombre dans les schistes cuivreux de la Thuringe présentent des écailles d'une structure particulière et qui sont recouvertes d'une couche d'émail, et il avait fait observer que ces écailles rappellent celles des esturgeons et aussi celles de certains poissons d'eau douce qui appartiennent à l'Amérique du Nord et que l'on désigne sous le nom de *lépidostées*. M. Agassiz montra que cette forme d'écailles, si exceptionnelle dans les poissons de la création actuelle, était très-répandue parmi les espèces perdues; et qu'en tenant compte également des caractères fournis par le squelette, on reconnaissait que toutes ces écailles avaient appartenu à des animaux d'un type particulier, qui ne compte aujourd'hui que de très-rares représen-

[1] Voir dans les *Recherches sur les ossements fossiles*, le chapitre intitulé : *Des sauriens du genre des monitors qui se trouvent dans les schistes pyriteux de la Thuringe et d'autres contrées de l'Allemagne.*

Digitized by Google

tants, et qu'il décrivit sous le nom d'ordre des *ganoïdes*. C'est assurément là un des résultats les plus importants des études de M. Agassiz sur les poissons fossiles. Mais, comme il arrive presque toujours aux hommes qui ont fait une découverte, M. Agassiz s'en exagéra l'importance et s'efforça de retrouver les caractères de son ordre des ganoïdes dans un grand nombre d'espèces de la création vivante. Müller avait pris un très-grand intérêt à la lecture des travaux de M. Agassiz; il avait contribué, pour une certaine part, aux travaux du célèbre naturaliste, qui avait trouvé dans les recherches de Müller sur le squelette des poissons cartilagineux des indications fort importantes pour la détermination des espèces fossiles. Ces deux naturalistes avaient même publié ensemble un petit travail sur les vertèbres des squales vivants et fossiles [1]. Müller, en s'occupant de la classification des poissons, fut donc conduit par ses études à rechercher si les idées de M. Agassiz à ce sujet étaient parfaitement légitimes, et dans ce but il reprit l'étude anatomique complète de tous les animaux que M. Agassiz avait fait entrer dans son ordre des ganoïdes, en cherchant si dans leurs parties molles il pourrait trouver quelques caractères qui se joindraient à ceux que M. Agassiz avait tirés du squelette et de l'écaillure. Ce travail le conduisit à restreindre l'ordre des ganoïdes dans des limites beaucoup plus étroites que ne l'avait établi M. Agassiz.

Le mémoire que Müller publia à ce sujet [2] contient un très-grand nombre d'observations anatomiques sur les poissons, et particulièrement sur les espèces les plus rares et les moins connues, espèces que sa position de directeur au musée de Berlin lui fournissait en abondance : il a donc une valeur considérable pour les personnes qui s'occupent d'anatomie comparée, et il devra toujours être pris en grande considération par les zoologistes qui voudront s'occuper de la classification naturelle des poissons. Maintenant ici, il faut bien le reconnaître, si ce travail a fourni des éléments pour la solution du problème, il est loin cependant de l'avoir résolu d'une manière complétement satisfaisante. Ne faisons point d'ailleurs à Müller un reproche qui tient à la nature même des choses. Pour des personnes étrangères à l'histoire naturelle, il y a sans doute quelque chose de bizarre dans ces changements que l'on introduit continuellement dans les classifications, c'est-à-dire dans l'arrangement méthodique des êtres; mais quand on se rend compte du but véritable que la classification naturelle se propose d'atteindre,

[1] *Notice sur les vertèbres des squales vivants et fossiles*. Neufchâtel, 1834.

[2] *Ueber den Bau und die Grenzen der Ganoiden und über das natürliche System der Fische*. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1846.

Digitized by Google

et qui consiste à déterminer les degrés de parenté et de ressemblance que les êtres présentent entre eux, on comprend que cette appréciation ne peut avoir d'autre base qu'une connaissance exacte de l'organisation des êtres à toutes les périodes de leur existence; que par conséquent elle est entièrement subordonnée aux progrès de l'anatomie comparée elle-même, et qu'elle doit se modifier et se perfectionner à l'aide de toutes les découvertes faites dans cette dernière partie de la science.

Toute étude sérieuse d'anatomie comparée doit reposer sur une détermination exacte de l'espèce que l'on désigne. Cela semble tellement évident, qu'il peut paraître singulier, au premier abord, de faire un mérite aux anatomistes de déterminer avec beaucoup de soin les espèces dont ils s'occupent. Mais si l'on pense que pendant longtemps la zoologie descriptive et l'anatomie comparée ne furent point cultivées par les mêmes personnes, on cessera de s'étonner qu'un très-grand nombre de descriptions anatomiques que nous ont laissées les anciens auteurs ne puissent être utilisées aujourd'hui qu'avec réserve, parce que nous ne savons pas exactement quelles sont les espèces auxquelles elles s'appliquent. Müller, dans ses travaux sur les poissons, rencontra un certain nombre d'espèces nouvelles qu'il détermina et décrivit avec beaucoup de soin, avec le concours d'un de ses aides, M. Troschel. Ces espèces appartiennent aux familles les plus diverses, et par conséquent les travaux qu'il publia sur ce sujet ne consistent le plus souvent que dans des descriptions isolées. Toutefois, il se vit contraint, par la nature même de ses études, de reprendre entièrement la détermination et la caractéristique des espèces d'une famille entière, celle des *plagiostomes*, et qui est formée par les squales ou chiens de mer et les raies. Ce travail n'avait encore été fait que d'une manière très-incomplète. Müller qui, dans ses études sur les myxinoïdes, avait été conduit à étudier le squelette des poissons cartilagineux, et qui y avait signalé des différences très-remarquables, suivant les espèces, avait eu besoin de déterminer ces espèces d'une manière très-précise, en même temps qu'il trouvait dans ses études anatomiques d'excellents caractères, jusqu'alors entièrement méconnus, pour cette détermination. Il avait d'ailleurs fait venir au musée de Berlin, pour ses études anatomiques, un très-grand nombre d'animaux appartenant à cette famille, et il avait par conséquent sous la main les éléments les plus riches pour son travail. Il s'adjoignit un de ses élèves, M. Henle, qui est devenu célèbre par ses travaux d'anatomie de texture, et il publia, avec sa collaboration, une monographie complète de la famille des plagiostomes, où toutes les espèces sont

Digitized by Google

décrites et classées avec une très-grande précision, et qui est devenue l'ouvrage classique pour cette partie de la zoologie[1].

En accomplissant les recherches anatomiques nécessitées par la rédaction de ce travail, Müller eut occasion d'observer un fait très-curieux assurément pour la physiologie, mais qui est surtout intéressant pour les personnes qui s'occupent de l'histoire de la science.

Aristote, dont les travaux scientifiques excitent de plus en plus notre étonnement à mesure que nous avançons nous-mêmes dans la connaissance de la nature, avait sur l'organisation des animaux de la Méditerranée des notions d'une très-grande exactitude. Déjà Cuvier avait eu occasion, à plusieurs reprises, de trouver dans ses études sur l'organisation des poissons et des animaux inférieurs l'explication de plusieurs passages obscurs du grand philosophe, ou la vérification de faits qui avaient été longtemps considérés comme des fables. Müller, fidèle à ses habitudes d'érudition et à son admiration pour Aristote, n'avait pas négligé, en poursuivant ses études sur les poissons cartilagineux, de rechercher dans les écrits de ce grand philosophe tout ce qui se rapporte à l'histoire de ces animaux. Or, dans l'*histoire naturelle* et dans *le livre sur la génération des animaux,* Aristote a donné sur les phénomènes de la reproduction chez les squales des détails extrêmement curieux et précis, et parmi lesquels il en est un que les naturalistes modernes n'avaient point su retrouver. Aristote parle, dans ces deux ouvrages[2], d'un squale qu'il désigne sous le nom de *galeos leios,* et qui, d'après lui, présenterait dans son mode de reproduction un fait exceptionnel et très-remarquable. La plupart des squales sont vivipares. Aristote connaissait parfaitement ce fait; mais il ajoute que les petits du *galeos leios* sont fixés aux parois de l'oviducte par un placenta. Ce dernier fait caractérise, comme on le sait, les animaux vivipares par excellence, l'homme et la plupart des mammifères; tandis que les autres animaux qui produisent des petits vivants sont simplement *ovo-vivipares,* c'est-à-dire que les œufs se développent dans l'intérieur de la mère, mais sans contracter d'union organique avec elle. Ce fait était d'autant plus remarquable, qu'Aristote avait déjà sur le développement des embryons, dans la classe des vertébrés, des notions très-nettes et très-précises. Voici ce passage d'Aristote, si curieux à tant d'égards. « Tous les poissons ne produisent pas des œufs : les poissons cartilagineux mettent au monde leurs petits vivants; mais ils mettent au monde leurs

[1] *Systematische Beschreibung der Plagiostomen.* Berlin, 1838-41.

[2] *Histoire naturelle,* lib. VI, cap. II. *Génération des animaux,* lib. III, cap. III.

Digitized by Google

petits vivants après avoir préalablement produit en eux un œuf qui éclot après avoir pris de l'accroissement, à l'exception de la *grenouille de mer* (probablement les *roussettes*).... La manière dont les poissons et les oiseaux se développent aux dépens de l'œuf n'est point la même, car dans les poissons n'existe point cet ombilic qui vient aboutir à la membrane subjacente à la coquille; mais des deux ombilics ils possèdent le second conduit, qui, chez les oiseaux, vient aboutir au jaune. A cela près, la manière dont se fait la génération aux dépens de l'œuf est exactement la même chez les poissons et les oiseaux..... Pendant l'accroissement du fœtus, l'œuf décroît constamment, et enfin il disparaît et pénètre dans l'intérieur du jeune poisson de la même manière que le jaune pénètre dans l'intérieur du jeune oiseau. Quant au second ombilic, il est attaché à la partie inférieure du ventre, et dans le début cet ombilic est considérable, tandis qu'il devient plus petit dans les embryons plus âgés. Le fœtus et l'œuf sont enveloppés dans une membrane commune, sous laquelle il y en a une autre dans laquelle le fœtus seul est contenu. Il y a un liquide entre les membranes, et de même que chez les jeunes oiseaux, de même chez les poissons les matières nutritives sont contenues dans le ventre, jaunes chez les premiers, blanches chez les seconds[1]. » On voit dans ce passage combien Aristote avait déjà des notions nettes et précises sur le développement des animaux, et en particulier sur les enveloppes de l'embryon. Pour traduire ces notions dans le langage de la science moderne, ces deux ombilics dont parle Aristote chez les oiseaux sont le jaune ou vitellus (la vésicule ombilicale des mammifères), et l'allantoïde; cette dernière n'existe point chez les poissons. Il est fort curieux de retrouver dans l'antiquité cette distinction entre les vertébrés qui possèdent une allantoïde et ceux qui n'en possèdent point, distinction à laquelle on a attaché de nos jours, avec raison, une très-grande importance, en montrant qu'elle se lie à d'autres caractères tirés de beaucoup de points de l'organisation. On y voit également l'existence de l'amnios, cette vessie fermée par une membrane transparente et dans laquelle nage le fœtus. Aristote connaissait donc déjà ce fait que la science moderne a parfaitement établi de nos jours, depuis Dutrochet et Cuvier, que les animaux vertébrés présentent, sous le rapport de leur développement, deux manières d'être bien distinctes, puisque les uns possèdent un amnios et une allantoïde, et que les autres en sont

[1] Ce passage est reproduit presque dans les mêmes termes dans le livre *Sur la génération*.

Digitized by Google

privés. Müller fit ressortir tout l'intérêt historique que présente ce passage. Mais qu'était ce placenta du *galeos leios* dont parle Aristote, car il est bien établi aujourd'hui que le placenta des mammifères est produit par l'allantoïde, et que cette vésicule manque chez tous les poissons ? Qu'était le *galeos leios* lui-même ?

Le poisson que les Grecs désignaient sous le nom de *galeos*, et les Romains sous celui de *mustelus*, est très-commun dans la Méditerranée, et il y est connu des pêcheurs et des naturalistes sous le nom d'*émissole;* il a été souvent disséqué, mais on n'avait jamais signalé la particularité anatomique indiquée par Aristote.

Toutefois, en faisant avec beaucoup de soin la revue des écrits sur les squales, Müller trouva, dans les récits d'un missionnaire qui a publié au commencement du siècle dernier une *Histoire des Antilles*, le père Dutertre, l'observation d'un requin qui, étant ouvert, avait présenté aux observateurs des petits vivants et attachés dans l'intérieur du ventre par de longs cordons. Cuvier, dans son *Histoire des poissons*[1], indique également un fait analogue, mais sans le décrire en détail. Müller disséqua un grand nombre de requins, et il reconnut qu'effectivement, dans certaines espèces qui appartiennent à ce genre, il existe une sorte de cordon ombilical qui s'attache à l'oviducte de la mère par un organe tout à fait comparable au placenta. Il étudia cet organe et reconnut qu'il est formé par le vitellus ou la vésicule ombilicale elle-même : fait anatomique d'une très-grande importance, puisque ce placenta était, dans son origine du moins, tout à fait différent du placenta allantoïdien des mammifères. Mais ces espèces de requin ont des caractères très-différents des émissoles, et d'ailleurs elles ne se retrouvent point dans la Méditerranée. Ce n'était donc point ces espèces qu'Aristote avait observées et décrites sous le nom de *galeos leios*.

En poursuivant toujours ses recherches d'érudition, Müller finit par rencontrer dans les œuvres du celèbre naturaliste danois Stenon, qui fut à la fois un grand naturaliste et un grand géologue, et qui avait habité la Toscane pendant plusieurs années, la description anatomique d'un squale qui présentait également des petits vivants et attachés à la mère par des cordons ombilicaux[2]. Mais Stenon, comme d'ailleurs tous les anatomistes de son temps, n'avait point donné la caractéristique exacte de l'espèce qu'il disséquait; il la désignait seulement sous le nom vulgaire employé par les pêcheurs italiens, de *pesce palombo*, et il en

[1] T. I, p. 341.
[2] *Acta medica Hafniensia*, 1673, t. II, p. 219.

Digitized by Google

donnait une figure assez inexacte, mais qui ressemblait cependant à l'émissole. Il était donc possible que le *pesce palombo* de Stenon fût le *galeos leios* d'Aristote, mais le fait n'était point prouvé. Müller ouvrit toutes les femelles d'émissoles du musée de Berlin, celles qu'on lui envoyait de Marseille et de Nice, mais il y trouvait toujours des œufs se développant en pleine liberté. Aussi était-il conduit à se demander si le dessin qu'on trouve dans les œuvres de Stenon ne serait point une simple invention faite uniquement d'après l'assertion d'Aristote. Enfin, après plus de huit mois de recherches infructueuses, il reçut de M. Peters, directeur du musée zoologique, un envoi d'émissoles, parmi lesquelles plusieurs présentaient le fait signalé par Aristote. En y regardant de plus près, il reconnut que toutes ces émissoles différaient par des caractères spécifiques de l'émissole ordinaire, et que par conséquent cette différence, bien que déjà signalée par Aristote, avait été complétement méconnue jusqu'à nos jours[1]. Et c'est là un des plus remarquables exemples de cette merveilleuse clairvoyance d'Aristote, qui a tellement devancé son siècle et les siècles suivants, qu'un grand nombre de nos découvertes modernes ne sont en réalité que les commentaires de ses mémorables écrits. Admirable destinée de ce génie, le plus grand peut-être, mais assurément le plus étendu, le plus considérable qui ait illustré notre espèce, d'être resté pendant si longtemps, d'être encore aujourd'hui, sur un si grand nombre de points, *le maître de ceux qui savent : il maestro di color che sanno,* suivant la belle expression de Dante !

En choisissant la famille des myxinoïdes pour sujet de ses études, Müller avait cherché à étudier l'animal qui lui représenterait le type de l'animal vertébré dans sa forme la plus simple, où, d'après la théorie de M. de Baer, l'idée de l'animal vertébré serait, autant que possible, dégagée de toutes les particularités secondaires. Mais à peine terminait-il ses mémoires sur ce sujet, que des publications faites en divers lieux par M. Costa, par M. Goodsir, par M. Rathke, lui firent connaître un nouvel animal appartenant incontestablement au type des vertébrés, mais d'une organisation beaucoup plus simple encore que celles qu'il venait de décrire. Cet animal, que l'on a décrit sous les noms d'*amphioxus* et de *branchiostoma,* est un animal marin que l'on a découvert sur un très-grand nombre de côtes, où il vit caché dans les sables, et

[1] Le récit de tous ces faits a été consigné par Müller dans un Mémoire extrêmement curieux, qui porte ce titre : *Ueber den glatten Hai des Aristoteles und über die Verschiedenheiten unter den Haifischen und Rochen in der Entwickelung des Eies.* Mémoires de l'Académie de Berlin, 1842.

Digitized by Google

qui avait déjà été connu au siècle dernier. Mais l'on s'était alors complétement mépris sur sa nature. Le grand naturaliste Pallas l'avait considéré comme une espèce de limace marine, et décrit sous le nom de *limax lanceolatus*. M. Costa venait de le retrouver dans la Méditerranée, et y avait reconnu un animal voisin des poissons, mais qui en diffère cependant par des caractères remarquables, puisqu'il n'a ni encéphale ni crâne. Cette découverte intéressait Müller beaucoup trop vivement pour qu'il ne voulût pas, lui aussi, étudier ce singulier animal. Il se rendit tout exprès à Bohuslan, sur les bords de la Baltique; et, ayant pu étudier avec M. Retzius l'animal vivant, il découvrit dans son organisation beaucoup de faits qui avaient échappé à ses devanciers. Il signala particulièrement la disposition curieuse de l'appareil circulatoire, qui se rapproche d'une manière très-notable de celle que l'on a décrite chez beaucoup de vers marins[1]. Ce travail fut d'ailleurs confirmé en grande partie et étendu l'année suivante par M. de Quatrefages.

En suivant cette analyse des travaux de Müller sur l'anatomie des poissons, qu'il poursuivit de 1833 à 1845, travaux dont il s'occupait d'ailleurs parallèlement avec ceux que nécessitaient la rédaction de son Manuel de physiologie, on aurait peine à se figurer que ces deux ordres de travaux n'aient point absorbé son intelligence tout entière. Et pourtant il n'en est rien. Ses études sur la colonne vertébrale et sur la corde dorsale des poissons l'avaient conduit à des recherches d'une tout autre nature, sur l'anatomie de structure étudiée au microscope, et, en poursuivant ces recherches, il avait entrepris un travail immense qui devait avoir sur la direction des études médicales une très-puissante influence.

Les recherches chimiques et microscopiques de Müller sur la structure des cartilages et des os, et sur le phénomène de l'ossification, poursuivies dans toutes les circonstances diverses qui peuvent se présenter, l'avaient amené à étudier par les mêmes procédés la nature de productions qui se développent accidentellement dans certaines maladies, et que l'on avait désignées, par suite de l'analogie d'aspect et de consistance qu'elles présentent avec les cartilages, sous le nom de tumeurs cartilagineuses. Müller en fit une étude très-attentive; et, soit avec les faits qu'il put recueillir dans les divers dépôts d'anatomie pathologique, soit avec ceux qu'il se procurait dans la cli-

[1] *Ueber den Bau und die Lebenserscheinungen von* Branchiostoma lubricum (Costa), Amphioxus lanceolatus (Yarrel). Mémoires de l'Académie de Berlin, 1844.

Digitized by Google

nique de chirurgiens, ses amis, il put fixer les véritables caractères des tumeurs cartilagineuses ou des *enchondromes*, comme il les appelle. Il prouva que ces cartilages présentent les corps microscopiques particuliers que l'on rencontre dans les cartilages normaux, et qu'ils sont, comme eux, formés de chondrine. Ces tumeurs cartilagineuses présentent d'ailleurs dans leur ensemble des caractères comparables à ceux que présentent les cartilages au moment de leur formation : fait très-remarquable, car il prouve que ces formations pathologiques suivent, dans leur développement, une marche tout à fait comparable à celle des tissus normaux, et que, pour bien apprécier leur nature, il faut les comparer aux tissus de la période embryonnaire. Le travail de Müller sur les *enchondromes* est et restera un des chapitres les plus importants de l'anatomie pathologique, c'est-à-dire de cette branche de la médecine qui étudie les changements matériels que la maladie produit dans nos tissus et nos organes.

Pour accomplir cette étude des tumeurs cartilagineuses, Müller avait été obligé d'étudier un très-grand nombre de tumeurs, afin de pouvoir établir leurs caractères différentiels. Dans une nouvelle série de recherches faites d'abord au musée de Berlin, puis dans les grandes collections d'anatomie pathologique de la France et de l'Angleterre, Müller arriva ainsi à appliquer à l'étude de toutes ces tumeurs, de quelque nature qu'elles fussent, les procédés nouveaux qu'il avait employés pour connaître la structure des *enchondromes*, c'est-à-dire la chimie et le microscope. Ici, toutefois, il faut bien reconnaître que Müller ne fut pas le premier à entrer dans cette voie. Déjà la France avait donné le signal. Un savant qui, après avoir débuté dans la science d'une manière très-brillante, abandonna malheureusement ses travaux pour la politique, M. Raspail, partant de ce fait que tous les tissus des végétaux doivent leur origine aux cellules, avait retrouvé ces éléments dans les tissus des animaux, et indiqué l'existence des cellules comme le point de départ de toutes les organisations, quelles qu'elles soient. « Donnez-moi, disait-il, une vésicule dans le sein de laquelle puissent s'élaborer à mon gré d'autres vésicules, et je vous rendrai le monde organisé. » Cette curieuse phrase était écrite en 1827, dix ans par conséquent avant les théories de MM. Schleiden et Schwann. A la même époque, Hippolyte Royer-Collard énonçait devant la Société anatomique des idées analogues, et tentait de faire l'application de la théorie cellulaire à la production des tissus pathologiques comme des tissus normaux. Malheureusement les événements de 1830 arrêtèrent l'essor scientifique de ces deux hommes. Ce sera assurément un

Digitized by Google

éternel regret pour tous ceux qui ont eu l'avantage d'entendre les brillantes leçons d'Hippolyte Royer-Collard à la Faculté de médecine de Paris, que cette vive intelligence qui abordait de si haut toutes les questions de la physiologie générale, se soit éteinte avant le temps, d'abord dans des travaux administratifs, puis dans les souffrances d'une longue et cruelle maladie. Les travaux de M. Raspail, ceux d'Hippolyte Royer-Collard, bientôt abandonnés par ceux-là mêmes qui les avaient entrepris, furent complétement négligés en France; et lorsque Müller aborda l'étude de l'anatomie pathologique, personne, en Allemagne comme en France, ne les connaissait plus[1].

Müller, presque dès les premiers temps de son séjour à Berlin, reprit l'étude de ces questions, et il arriva, très-probablement par lui-même, à concevoir sur la nature des tumeurs des idées tout à fait comparables à celles de M. Raspail et de Royer-Collard. Dès 1836, dans un discours lu dans une séance solennelle de l'Académie de médecine militaire, il faisait connaître les premiers résultats de ses études sur ce sujet nouveau pour lui, et, deux ans après, en 1838, il publiait la première livraison d'un ouvrage malheureusement inachevé sur la structure microscopique des tumeurs[2]. Le caractère le plus saillant de ces publications, c'est que l'on y trouve énoncé d'une manière très-nette ce principe, que, pour comprendre la nature des tumeurs, il est nécessaire d'employer d'autres procédés d'observation que ceux que l'on avait mis jusqu'alors en usage; et que, s'arrêter comme le faisaient alors les chirurgiens et comme beaucoup d'entre eux le font encore trop souvent aujourd'hui, à l'examen des caractères physiques des tumeurs, c'est-à-dire à leur aspect, à leur consistance, etc., c'est s'exposer à méconnaître dans bien des cas leur véritable nature, et se contenter de notions purement superficielles, et par conséquent tout à fait insuffisantes. Pour arriver à la solution du problème, il fallait évidemment faire à l'étude de l'anatomie pathologique l'application des nouveaux procédés d'observation dont la physiologie venait de s'enrichir, c'est-à-

[1] Je dois la connaissance de ce fait à M. le docteur Broca, chirurgien des hôpitaux, et agrégé de la Faculté de médecine, qui a bien voulu me communiquer quelques fragments encore inédits d'un travail qu'il prépare sur les tumeurs. Ils sont encore aujourd'hui si complétement inconnus, non-seulement en Allemagne, mais même en France, que dans mon second article sur Müller j'avais cru devoir attribuer à M. Schwann l'invention de la théorie cellulaire. C'est avec le plus vif empressement que je reviens sur ces faits historiques, qui tendent à rendre à la France une part importante dans la conception de ces doctrines.

[2] *Ueber den feineren Bau und die Formen der krankhaften Geschwülste. Erste Lieferung.* Berlin, 1838.

Digitized by Google

dire l'analyse chimique et l'observation microscopique. A ce prix, et à ce prix seulement, on parviendrait à connaître la véritable nature des éléments qui constituent les tumeurs, et on pourrait espérer d'arriver un jour à tracer leur histoire et à pouvoir complétement apprécier la valeur des méthodes curatives proposées pour les combattre. Ce sera assurément un des plus beaux titres de Müller d'avoir conçu de semblables idées et de les avoir fait entrer dans l'esprit de ses contemporains; car les idées que Royer-Collard avait eues quelques années auparavant n'avaient guère franchi l'enceinte de la Société anatomique, et elles étaient restées complétement ignorées aussi bien en France qu'en Allemagne. Au contraire, les premiers travaux que Müller publia dans cette voie eurent de suite en Allemagne un immense retentissement. La haute position scientifique qu'il occupait à Berlin, l'influence directe qu'il exerçait, par son enseignement, sur tous les jeunes savants de l'Allemagne, entraînèrent immédiatement tous les esprits dans cette direction nouvelle. On se mit à l'œuvre de toutes parts, et bientôt l'anatomie pathologique, éclairée de lumières inattendues, avait revêtu une face nouvelle. Un des élèves de Müller, M. Gluge, entrait l'un des premiers dans cette direction, et bientôt il faisait connaître avec beaucoup de précision les caractères microscopiques des productions cancéreuses et tuberculeuses. Müller fut ainsi, par ses travaux sur les tumeurs, le promoteur de ce mouvement des études médicales qui caractérise notre époque, et qui sera certainement quelque jour le point de départ d'un immense progrès dans toutes les branches de la médecine; de même que, par ses travaux sur la structure celluleuse de la corde dorsale, il avait été l'un des précurseurs de la théorie cellulaire par laquelle M. Schwann tentait d'expliquer l'organisation entière des animaux.

Maintenant, il faut bien reconnaître que les travaux de Müller sur l'anatomie pathologique sont extrêmement imparfaits. Si l'on excepte les travaux sur les tumeurs cartilagineuses, travaux pour lesquels il était complétement préparé par ses études, Müller entrait dans un monde presque entièrement nouveau pour lui, et dont les innombrables détails auraient exigé une attention exclusive. Il montra que les tissus pathologiques suivent dans leur évolution des phases assez comparables à celles des tissus normaux pendant les périodes embryonnaires; et d'une autre part, il signala dans les tumeurs cancéreuses l'existence de cellules particulières qui en forment la partie la plus considérable. Voilà peut-être à quoi se bornent les résultats positifs du travail de Müller sur les tumeurs. L'essai de classification qu'il donna était très-défectueux, et cela devait être : car, au début de ces études,

Digitized by Google

à une époque où l'on ne connaissait pas encore les caractères microscopiques des tissus normaux, c'était une entreprise évidemment prématurée que de vouloir établir les caractères microscopiques de tous les tissus morbides. D'ailleurs, pour mener à bonne fin une pareille œuvre, il eût fallu réunir non-seulement les lumières du savant, mais aussi toute l'expérience d'un médecin praticien; car l'étude scientifique des productions pathologiques ne peut évidemment pas être séparée de l'observation clinique. Or, il n'était pas possible à Müller de faire marcher de front des recherches purement médicales avec les travaux de physiologie générale et d'anatomie comparée, qui formaient la partie la plus importante de ses occupations. On peut supposer que ce fut là le motif qui engagea Müller à ne point continuer la publication de son livre. Cela semble résulter d'ailleurs des phrases suivantes qu'il écrivait à la même époque : « Puisse maintenant paraître un génie qui s'appuyant sur la base solide d'une connaissance philosophique des sciences naturelles, de l'histoire, de la médecine, de l'anatomie et de la physiologie, entrerait dans la voie de l'analyse chimique, pathologique et microscopique des formes pathologiques, et présenterait à nos yeux une pathologie générale fondée sur la physiologie et l'anatomie pathologique, et digne de l'état actuel des sciences médicales et naturelles. *On ne peut attendre des physiologistes eux-mêmes l'accomplissement d'un pareil ouvrage ;* c'est le travail d'un médecin, le travail le plus digne d'un médecin distingué[1]. » Mais une pareille entreprise était alors bien au-dessus des forces d'un seul homme. Il y a plus de vingt ans que Müller écrivait ces lignes; et, malgré tous les travaux que l'on a accomplis dans cette direction nouvelle, le temps ne semble pas encore venu où le vœu de Müller pourra complétement être réalisé, et où il sera possible de créer une pathologie générale vraiment digne de l'état actuel des sciences naturelles.

Ici s'arrêtent presque complétement les excursions de Müller dans le domaine de la médecine. Il y revint une fois seulement, quelques années plus tard, pour signaler quelques faits très-curieux de médecine comparée. On savait depuis longtemps que, dans une épidémie qui sévit sur les vers à soie et qui produit dans certaines années de grands ravages dans les magnaneries, la maladie est caractérisée par la présence d'un végétal microscopique de la famille des champignons, qui germe, se développe et fructifie aux dépens de l'animal. Mais ce fait était resté longtemps isolé, lorsqu'en 1837, le célèbre médecin de

[1] Archives de Müller, 1836, p. 176.

Digitized by Google

Berlin, M. Schœnlein, démontra dans la teigne l'existence d'un petit champignon parasite. Cette découverte, si curieuse et si inattendue, devint le point de départ d'un grand nombre de découvertes analogues: on reconnut que dans un très-grand nombre de circonstances, et sur les espèces les plus diverses, peuvent se développer des végétations microscopiques; et que chez l'homme lui-même, un certain nombre d'affections de la peau et des membranes muqueuses sont principalement caractérisées par l'apparition de ces végétations. Müller contribua pour sa part à l'établissement de ces faits; il montra que dans un très-grand nombre de poissons d'eau douce de tous les pays, on rencontre souvent de petits kystes dans lesquels se trouvent des corps particuliers de nature végétale, et il reconnut que ces végétaux sont de petites algues microscopiques appartenant à un genre nouveau, et qu'il décrivit sous le nom de *psorospermies*[1].

Mais ces travaux de médecine, qui furent le point de départ de la plupart des progrès accomplis dans cette branche des sciences naturelles, n'avaient été qu'un épisode dans la vie de Müller. Ce qui le préoccupait toujours, et avant tout, c'étaient les grandes recherches d'anatomie comparée.

J'ai déjà rappelé les nombreuses expériences de Müller sur la production de la voix. En étudiant le mécanisme de la production des sons dans le larynx de l'homme et des mammifères, Müller avait dû nécessairement s'occuper de la voix des oiseaux, car elle résulte d'une disposition anatomique bien différente de celle des mammifères. Le véritable larynx, qui, chez les mammifères, occupe la partie supérieure de la trachée-artère, est très-peu développé dans les oiseaux, et ne contribue pas, ou du moins ne contribue que d'une manière fort imparfaite, à la production des sons. Ceux-ci ont leur origine dans un autre organe, situé à l'extrémité inférieure de la trachée, à l'endroit même où elle se bifurque, et que l'on désigne, pour cette raison, sous le nom de *larynx inférieur*. Cuvier a publié sur cet organe et sur les fonctions qu'il remplit des travaux anatomiques et physiologiques d'une grande importance[2]: il a montré, par exemple, que dans les oiseaux chanteurs cet appareil présente une complication beaucoup plus grande que chez ceux qui ne chantent point. Mais qui peut dans les sciences se flatter d'avoir épuisé une question? Müller, mettant à profit une nombreuse collection d'oiseaux de tous les pays conservés

[1] *Ueber die Psorospermien*. Archives de Müller, 1841.
[2] *Sur les instruments de la voix chez les oiseaux*. Journal de Physique, 1801.

dans l'alcool, qui appartenait au musée de Berlin, montra que les deux types anatomiques du larynx inférieur que Cuvier avait décrit, ne sont point les seuls, et qu'il existe chez beaucoup d'espèces exotiques une disposition nouvelle, notablement différente des deux précédentes. Il montra également, par des distinctions faites sur un très-grand nombre d'individus, que ces dispositions de l'appareil vocal ne pouvaient que dans une mesure très-restreinte être appliquées à la classification, comme certains naturalistes avaient cru pouvoir le faire; et que dans plusieurs familles d'oiseaux, on peut rencontrer les trois formes typiques qu'il décrivait pour l'appareil vocal[1].

En 1840, une circonstance fortuite vint appeler l'attention de Müller sur une classe d'animaux dont il ne s'était point occupé jusqu'alors.

On connaissait depuis longtemps, sous les noms d'*entroques*, d'*encrines*, de *crinoïdes*, des pierres figurées dont la nature fut pendant longtemps méconnue. Lorsque l'on commença de s'occuper de l'étude scientifique des fossiles, on trouva que ces débris ressemblaient beaucoup aux polypiers, et l'on n'y vit d'abord que des espèces particulières de polypiers fossiles. Mais vers le milieu du siècle dernier, une découverte d'un grand naturaliste français, trop oublié de nos jours, Guettard, vint modifier cette notion incomplète. Un amateur d'histoire naturelle nommé Boisjourdain avait acheté, d'un officier de marine, un être organisé tout à fait comparable aux encrines que l'on rencontre dans les couches de la terre, et qu'il avait trouvé vivant dans les mers équatoriales. Guettard, en étudiant cette encrine, qui appartient à la nature vivante, y reconnut un animal fort différent des polypes et assez semblable, quant à sa conformation extérieure, à ces animaux singuliers si nombreux sur les rivages de presque toutes les mers, qui ressemblent à des étoiles à cinq branches, et que l'on connaît sous les noms d'*étoiles de mer* et d'*astéries*. Il y a parmi les nombreuses espèces d'astéries certaines espèces que l'on connaît vulgairement sous les noms de *têtes de Méduse*, que les naturalistes ont décrites sous les noms d'*euryales* et de *comatules*, et dont les longs bras ramifiés, comparés à des serpents entrelacés, rappellent les bras de l'encrine. La seule différence entre les comatules et l'encrine consiste en ce que les comatules rampent librement sur le sable ou sur les rochers, à l'aide de leurs longs bras, tandis que l'encrine est portée, comme les polypes, sur un pédicule qui reste fixé sur le fond même de la mer.

[1] *Ueber die bisher unbekannten typischen Verschiedenheiten der Stimmorgane der Passerinen.* Mémoires de l'Académie de Berlin, 1847.

Digitized by Google

Les encrines vivantes sont très-abondantes dans les mers intertropicales; mais cependant elles ont été pendant longtemps fort rares dans les collections. On n'en connaissait en 1819 que six exemplaires dans les musées d'histoire naturelle. Müller en ayant reçu un exemplaire, qui était alors le septième, en fit une étude très-complète, et donna sur l'organisation de ces animaux des détails d'autant plus intéressants qu'ils servaient à expliquer beaucoup de points obscurs de l'histoire des crinoïdes de l'ancien monde[1].

Pour accomplir ce travail et pour déterminer la nature des pièces solides qui forment le squelette des crinoïdes, Müller avait été obligé de chercher des termes de comparaison dans les pièces solides des comatules et des astéries. Cela le conduisit à reprendre, avec de nouvelles données, la détermination des caractères génériques et spécifiques des animaux qui appartiennent aux familles des astéries et des comatules. Ce travail, accompli avec la collaboration de M. Troschel, est devenu, comme la monographie des plagiostomes, l'ouvrage classique sur la partie de la zoologie dont il s'occupe[2].

Tandis qu'il s'occupait de ces travaux sur les encrines et sur les astéries, une circonstance nouvelle vint appeler son attention sur une question alors presque entièrement inconnue, sur la manière dont ces animaux se développent au sortir de l'œuf.

Müller avait toujours, dans le cours de sa carrière, facilement accepté les idées nouvelles. Il se tenait exactement au courant des découvertes scientifiques, et toujours il s'empressait d'entrer l'un des premiers dans les voies que l'on venait d'ouvrir. Il s'intéressa vivement à l'ouvrage qu'un naturaliste danois, M. Steenstrup, publia sur la *génération alternante*[3], et cela le conduisit à changer encore une fois de sujet d'étude pour aborder l'histoire physiologique des animaux inférieurs, et particulièrement celle de leur développement, étude qui donnait alors aux naturalistes des résultats si curieux et si complétement inattendus.

Chamisso, dans un travail publié en 1819[4], avait établi que dans certains animaux marins que l'on appelle les *biphores*, il existe un genre de reproduction bien remarquable, et entièrement différent de celui que l'on connaît chez les autres animaux. Là, en effet, l'animal qui sort de l'œuf ne ressemble point à celui qui a produit l'œuf : c'est

[1] *Ueber den Pentacrinus caput Medusæ*. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1845.

[2] *System der Asteriden*. Brunswick, 1842.

[3] *Ueber den Generationswechsel*.

[4] *De animalibus quibusdam e classe vermium linnæana*.

Digitized by Google

un être qui possède une organisation notablement différente de celle de son père et qui, entre autres particularités, n'a point de sexes distincts, mais qui reproduit par une sorte de gemmation externe ou interne, de nouveaux êtres sexués, et qui sont semblables au premier. Ici donc, la ressemblance n'existe point entre les fils et les pères, mais seulement entre les petits-fils et leurs grands-pères, et l'espèce se perpétue à l'aide de générations qui alternent entre elles, une génération sexuée et une génération sans sexe, et qui diffèrent l'une de l'autre par leur organisation.

Ces faits étaient restés longtemps méconnus. Ils paraissaient tellement étranges que personne n'y voulait croire, et, comme on l'a dit spirituellement, on ne vit d'abord qu'un roman de plus dans ce travail scientifique de l'auteur de *Pierre Schlemyl*. Mais, dans ces dernières années, les découvertes tout à fait extraordinaires faites dans l'histoire naturelle des méduses et dans celle des vers intestinaux avaient mis les naturalistes en présence de faits plus singuliers encore, et en apparence bien plus étranges que ceux que Chamisso avait signalés. Ce sera le titre de gloire de M. Steenstrup, d'avoir comparé tous ces faits entre eux, d'avoir montré que, quelles que soient les différences apparentes qui les distinguent, ils se laissent plus ou moins facilement ramener à ce fait de l'alternance des générations que Chamisso avait si bien indiqué dans son travail sur les biphores, et que les particularités, parfois si bizarres, que nous présente souvent le développement des animaux inférieurs, consistent toujours dans la réapparition de générations sexuées, après un nombre plus ou moins considérable de générations sans sexe, et qui, le plus souvent, n'ont aucune ressemblance avec celles qui les suivent.

Ce livre, qui parut en 1842, eut immédiatement un grand succès, et il le méritait à beaucoup d'égards. Les faits de génération alternante se multipliaient alors de plus en plus, et mettaient les naturalistes dans l'incertitude la plus grande. Le livre de M. Steenstrup, bien qu'il n'ait pas résolu tous les doutes, jetait un grand jour sur ces questions, et répondait à un besoin vivement éprouvé; mais, comme il arrive toujours en pareil cas, cet ouvrage, tout en donnant la solution de beaucoup de questions obscures, posait un nombre encore bien plus grand de questions nouvelles. Müller fut un des premiers à le comprendre, et au lieu d'employer ses vacances, comme il l'avait fait jusqu'alors, à visiter les grandes collections anatomiques et zoologiques de l'Europe, il voulut aller étudier sur les bords de la mer ce monde des animaux inférieurs qui présentait tant de merveilles aux regards des natura-

Digitized by Google

listes. De là une série de voyages sur les côtes de la Baltique, de la Méditerranée et de l'Adriatique : à Elseneur, à Heligoland, puis à Marseille, à Nice, à Trieste, à Messine. Ce fut en 1845 que Müller entra dans cette nouvelle direction; elle le conduisit, dès le début de ses recherches, à des observations sur le développement des échinodermes.

Cuvier, qui eut à un si haut degré le sentiment des affinités naturelles des êtres, et qui, dans toutes les parties de la zoologie dont il avait pu faire une étude spéciale, a créé des groupes qui sont restés définitivement dans la science, avait le premier signalé, entre les oursins et les étoiles de mer, et certains animaux marins à corps allongé, que l'on connaît sous le nom d'*holoturies*, et que l'on avait jusqu'alors confondus avec les vers, de remarquables analogies, et il avait réuni tous ces animaux dans une classe particulière qu'il désignait sous le nom d'*échinodermes*. Tous les travaux des naturalistes modernes, et ceux de Müller en particulier, confirmèrent de la manière la plus éclatante l'opinion de Cuvier. Comme les animaux de cette classe sont très-nombreux dans toutes les mers, comme d'ailleurs ils possèdent pour la plupart un squelette calcaire très-reconnaissable, et résistent facilement à la décomposition, ils ont laissé leurs débris dans toutes les couches du globe. Depuis les périodes géologiques les plus anciennes, ces animaux ont été souvent étudiés par les zoologistes et par les géologues. On avait décrit avec beaucoup de soin leurs formes spécifiques, souvent si variées, et on avait fait sur leur organisation des observations très-importantes. Müller lui-même, par son anatomie de l'encrine et par ses travaux descriptifs sur les astéries et les comatules, avait beaucoup ajouté aux connaissances que l'on possédait déjà, et il se trouvait ainsi parfaitement préparé pour aborder la question physiologique du développement de ces animaux, question qui était alors presque entièrement inconnue, et sur laquelle on n'avait encore que quelques vagues indications beaucoup moins propres à l'éclairer qu'à l'obscurcir.

C'est ainsi qu'en 1836, un naturaliste anglais, M. Thompson, avait trouvé sur les côtes de l'Irlande un très-petit animal, fort semblable aux comatules, mais qui, comme l'encrine décrite par Guettard, vivait attaché aux rochers par un pédicule calcaire. Il l'avait d'abord décrit comme une espèce particulière d'encrine sous le nom de *pentacrinus europæus*. Plus tard, il reconnut qu'à une certaine époque de son existence, l'animal se détache de son pédicule pour vivre d'une vie indépendante. Le *pentacrinus europæus* de M. Thompson n'était donc qu'un

Digitized by Google

état particulier du développement des comatules, l'état de larve en quelque sorte. Quelques années plus tard, M. Saars, pasteur luthérien à Bergen, sur les côtes de Norwége, et qui, dans les loisirs que lui laissent ses fonctions religieuses, a fait dans ces dernières années un nombre considérable de découvertes de la plus grande importance sur les animaux marins, décrivit, sous le nom de *bipinnaria asterigera,* un animal fort singulier qu'il eut occasion d'étudier sur les côtes de la mer du Nord. C'était un animal de 3 ou 4 centimètres de long, assez semblable extérieurement aux méduses ou aux polypes, dont le corps mou présentait de grands appendices, et qui portait à l'une de ses extrémités une petite astérie. Il crut d'abord que c'était un animal particulier; plus tard, il soupçonna que c'était la larve d'une astérie; mais il ne put alors aller plus loin. D'autre part, il avait reconnu que dans deux autres espèces d'astéries, les œufs, après la ponte, restent attachés à la mère, et que l'animal qui en sort, et qui d'abord ressemble à un animal de la classe des infusoires, ne tarde pas à revêtir la forme définitive d'une étoile de mer. Quant à ce qui concerne le développement des oursins, on savait seulement par quelques observations incomplètes, faites par divers naturalistes à l'aide des fécondations artificielles, que l'oursin, au sortir de l'œuf, a d'abord l'aspect d'un animal infusoire; mais dans ces expériences, les larves avaient péri de très-bonne heure, et l'on ne savait pas par quelle suite de transformations elles doivent passer pour atteindre leur état définitif.

C'était là à peu près tout ce qu'on savait sur le développement des animaux de cette classe, lorsque Müller reprit cette question. Il s'en occupa presque jusqu'à la veille de sa mort, et chaque pas qu'il fit dans cette nouvelle direction fut signalé par d'importantes découvertes, qui figurent assurément parmi les plus curieuses et aussi les plus inattendues qui soient sorties de l'étude anatomique et physiologique des animaux inférieurs, étude qui depuis trente ans forme l'un des traits les plus caractéristiques de la science de notre époque.

En 1845, dans un séjour qu'il fit dans la petite île d'Heligoland, Müller s'occupa de l'étude des animaux que lui offraient les côtes de la Baltique, et parmi les formes nouvelles qu'il eut occasion d'observer, il découvrit un petit animal très-singulier. Cet animal, qu'il décrivit sous le nom de *pluteus paradoxus,* parce que sa forme ressemble à celle d'un chevalet de peintre (*pluteus*) ou d'une double échelle, consiste en une petite masse assez molle, soutenue par des tiges solides qui s'écartent ou se rapprochent les unes des autres, et dans l'intérieur desquelles se trouve le tube digestif de l'animal. Cette année, Müller n'alla

Digitized by Google

pas plus loin; mais l'année suivante, à Elseneur, il vit que dans l'intérieur de cet animal se forment, à une certaine époque, des parties solides, disposées à peu près comme celles de certains genres d'astéries que les naturalistes ont décrits sous le nom d'*ophiures*. Le *pluteus paradoxus* n'était donc qu'une larve, ou, pour parler plus exactement, qu'une des phases de l'existence des ophiures. En même temps, il vit dans l'intérieur d'autres animaux, de formes très-diverses, mais aussi singulières que celles des *pluteus*, se former des plaques solides et des piquants qui lui rappelaient les parties analogues des oursins. Il se trouvait donc ainsi sur la voie d'une grande découverte; et depuis cette époque, dans une nombreuse suite de voyages sur les côtes de la Baltique et de la Méditerranée, il continua l'étude de ces larves et d'autres encore qu'il rencontra en grand nombre, et il put ainsi accomplir un des travaux les plus curieux de la zoologie moderne. Mais plus il avançait dans cette direction, et plus il rencontrait des faits nouveaux et étranges; plus ses prévisions de naturaliste étaient contredites par la singularité des formes diverses qui venaient sans cesse s'offrir à ses observations et offrir à ses méditations de nouveaux problèmes. Dans les nombreux mémoires qu'il a publiés sur ce sujet, on peut suivre toutes les hésitations de sa pensée [1]; on le voit toujours cherchant les lois générales, et toujours obligé de les modifier, parce que, dans cette poursuite de l'inconnu, le but lui échappe au moment même où il croit l'atteindre. Ici, comme partout, comme toujours, se retrouve l'application du mot célèbre de Pascal : « L'imagination se lasserait plutôt de concevoir que la nature de fournir. »

Ce qui semble résulter des immenses travaux de Müller sur le développement des échinodermes, c'est que ces animaux suivent dans leurs phases une marche précisément inverse de celle que suivent les animaux supérieurs. Chacun des trois groupes qui composent la classe des échinodermes, les oursins, les astéries et les holothuries, est un groupe très-naturel, dont toutes les espèces, à leur état définitif, se laissent facilement rattacher à un type commun, et qui frappe les yeux avant même qu'on ait cherché à en démontrer l'existence par une étude attentive. Quand on étudie le développement de ces êtres, les analogies disparaissent pour faire place aux différences les plus frappantes, et l'on voit ces animaux, si semblables entre eux au terme comme au début de leur développement, parcourir pour arriver

[1] Il serait trop long de donner le titre de tous les Mémoires que Müller a publiés sur cette question. On les trouvera dans les Mémoires de l'Académie de Berlin à partir de 1846.

Digitized by Google

à ce terme les routes les plus diverses. Mais le fait le plus remarquable qui ressort de tout cet ensemble de travaux, c'est que, quelque rapide que soit la transformation de la larve en échinoderme, le type de la larve est toujours très-différent du type de l'animal définitif. On connait le type de l'animal rayonné ou radiaire, celui d'une étoile à cinq branches ou de cinq rayons partant d'un centre. Le type rayonné ou radiaire présente, il est vrai, quelques traces de bilatéralité ou de symétrie double, en ce sens que si l'on tient compte de la disposition de certains organes, on voit qu'il y a toujours un plan suivant lequel l'animal présente une symétrie bilatérale plus complète que sur tous les autres; mais cette modification particulière de la symétrie n'empêche point la symétrie radiaire. Au contraire, la larve ciliée qui sort de l'œuf présente toujours une symétrie bilatérale bien nette et qui n'a aucun rapport avec la symétrie radiaire définitive. Et cela a lieu même lorsque l'œuf se développe en entier dans le corps de la mère, et que l'animal sort de l'œuf avec sa forme définitive, comme plusieurs observateurs l'ont constaté, après Müller, dans certaines astéries. Ici encore, avant l'apparition des parties solides qui appartiennent au squelette définitif de l'astérie, on voit un squelette calcaire bilatéral dont l'existence est transitoire et qui disparait complétement avant l'apparition du squelette définitif. Dans une seconde forme de développement, celle que présentent les astéries observées par M. Saars, l'animal sort de l'œuf sous la forme d'une larve ciliée bilatérale, avant la formation complète de l'appareil digestif dont on ne trouve encore qu'une ébauche. A une certaine époque, ces larves se fixent soit aux rochers et aux autres objets solides; soit, et c'est là le cas des larves de M. Saars, aux parois de la poche à incubation de leur mère, et elles accomplissent leur métamorphose. Dans d'autres espèces, et ici se rangent un grand nombre de larves d'astéries et aussi toutes celles d'oursins qui sont jusqu'à présent connues, les cils, qui dans le principe existaient sur toute la surface de la larve, se rapprochent les uns des autres pour former une sorte de frange qui se replie symétriquement tout autour de l'animal et qui devient un appareil de natation. Dans toutes ces larves, il existe un appareil digestif complet, formé par un œsophage, un estomac et un intestin, et présentant deux ouvertures. Ces larves ont une symétrie bilatérale très-nettement indiquée, et sont soutenues par un squelette calcaire qui, bien que présentant en apparence les formes les plus diverses, se laisse cependant facilement réduire à un type unique d'organisation. Lorsque l'échinoderme se développe, on voit apparaître autour de l'estomac de la larve une cou-

Digitized by Google

ronne de pièces solides, garnie de piquants; et puis, bientôt après sur cette couronne de pièces solides, les tentacules et les ambulacres de l'animal définitif. L'échinoderme se forme donc ici d'une manière tout à fait indépendante de la larve sur laquelle il prend naissance : toutefois, avec cette particularité remarquable qu'il lui emprunte toujours l'estomac, et le plus souvent aussi l'intestin, qu'il s'approprie par conséquent une partie du système digestif de la larve, ou d'un individu sans sexe. Enfin, dans une quatrième sorte de développement, après cette phase de vie indépendante, on voit la larve prendre la forme d'un ver allongé et symétrique; alors la frange ciliée bilatérale disparaît pour être remplacée par des anneaux de cils vibratiles, et l'animal, au lieu de nager librement dans la haute mer, ne fait plus que ramper à la surface du sol. Ce mode de développement appartient aux holothuries, et aussi à certaines espèces d'astéries.

Il est inutile d'insister longuement pour faire ressortir les particularités remarquables que présentent ces faits, même en dehors de leur nouveauté. Ici, en effet, tout est contraire aux idées généralement admises. Comment faire accorder ces résultats avec les idées de M. de Baer, puisque ici le type radiaire, si caractéristique, de l'animal définitif, n'apparaît qu'en dernier lieu, et qu'il est toujours précédé par un type bilatéral et simplement symétrique, et que, d'autre part, les animaux qui le présentent y arrivent par des routes très-diverses? Quelle est d'ailleurs la signification de ces divers états par lesquels passent les échinodermes avant leur constitution définitive? Il est évident que, dans certains de ces animaux, les phénomènes sont entièrement comparables aux simples métamorphoses; tandis que dans les *bipinnaria*, dans les *pluteus,* il y a quelque chose de tout différent, et qui rappelle, mais d'une manière imparfaite, les faits de *génération alternante*. Dans ces larves, en effet, l'échinoderme se forme toujours de toutes pièces aux dépens d'une larve préexistante; c'est un bourgeon qui se développe à l'intérieur de l'animal : mais, chose remarquable, ce nouvel être est toujours obligé d'emprunter une partie du tube digestif de la larve aux dépens de laquelle il prend son origine. Il y a donc là une combinaison de la métamorphose et de la génération alternante; et ce fait constitue, en histoire naturelle, quelque chose de tout nouveau. Et d'autre part, Müller s'est assuré que certaines de ces larves, après le développement de l'échinoderme, ne périssent point toujours, qu'elles peuvent continuer à vivre d'une vie indépendante, et qu'il ne serait pas impossible qu'elles produisissent de nouveaux échinodermes par un retour du fait de bourgeonnement

Digitized by Google

intérieur que je viens de signaler. Que de problèmes à résoudre! que de questions nouvelles pour les naturalistes!

Pour bien se rendre compte de ces merveilleuses transformations qu'il suivait avec tant de soin et qui excitaient si vivement son ardente curiosité, en multipliant constamment les inconnues du problème qu'il s'était proposé de résoudre, on comprend que Müller ait eu besoin de se faire des notions très-complètes sur l'organisation même de ces animaux : comme, d'une autre part, ses observations sur la formation et sur le développement des organes lui donnaient les moyens d'éclairer beaucoup de points restés obscurs, malgré les travaux nombreux que la science possédait sur ces questions. De là une série d'observations fort importantes publiées dans des mémoires spéciaux [1]. On doit également à Müller une belle monographie d'une grande espèce d'holothurie de la Méditerranée, la *synapte* (*synapta digitata*), appartenant à un genre particulier qui avait été déjà l'objet d'un mémoire fort important de M. de Quatrefages [2]. Assurément, dans cette partie de ses travaux sur les échinodermes, Müller a peu découvert, car depuis Tiedemann, beaucoup d'auteurs s'étaient occupés de l'anatomie de ces animaux, mais les divergences d'opinions sur la signification des diverses parties étaient très-grandes. Il a le mérite d'avoir fixé l'opinion des naturalistes sur une foule de points qui étaient encore vagues et indécis.

Pendant qu'il se livrait aux dissections nombreuses nécessitées par son travail sur la synapte, Müller eut occasion de constater à plusieurs reprises un fait bien singulier. Il observa dans certaines synaptes des organes en forme de cul-de-sac ou de *cæcum*, qui ne se rencontrent point chez toutes, et il vit dans l'intérieur de ces culs-de-sac se produire des organes possédant tous les attributs des sexes mâle et femelle, mais tout à fait différents de ceux qui appartiennent aux synaptes elles-mêmes. Puis il vit dans ces organes, et aux dépens de leur contenu, se former des animaux particuliers semblables à des colimaçons qui peu à peu se développaient et apparaissaient avec des coquilles tout à fait comparables à celles de certains mollusques *gastéropodes*. D'où venaient ces animaux? Comment expliquer un phénomène en apparence si inexplicable? Müller chercha vainement la solution du problème.

[1] Le plus important de ces mémoires a été publié dans les Mémoires de l'Académie de Berlin en 1853 sous ce titre : *Ueber den Bau der Echinodernen.*

[2] Quatrefages. *Mémoire sur la synapte* de Duvernoy. Annales des sciences naturelles, 1842. — Müller. *Ueber* synapta digitata *und über die Erzeugung von Schnecken in Holothurien*, dans les Comptes rendus de l'Académie de Berlin, 1852.

Digitized by Google

Les phrases suivantes montrent d'ailleurs à quel point il s'en préoccupait : « Il est nécessaire, disait-il, de formuler brièvement les divers cas possibles. L'alternative est celle-ci : le cul-de-sac qui produit ces colimaçons est-il lui-même un animal, ou est-il un organe de l'holothurie? Dans l'un comme dans l'autre cas, nous sommes en présence des faits les plus merveilleux. Si l'organe est un animal, un ver, mais s'il n'est pas engendré par l'holothurie et s'il provient d'un autre gastéropode, il se peut que cela nous mette en présence d'un cas entièrement imprévu de génération alternante. Ou bien il n'y a pas de génération alternante, et c'est plutôt une métamorphose. Le colimaçon se métamorphose en un ver qui vit d'une manière parasite, et ce ver reproduit de nouveau des colimaçons, condition tout à fait inattendue, mais cependant qui n'est point irrationnelle. Si le cœcum est un ver, mais engendré par l'holothurie, c'est encore beaucoup plus merveilleux et plus incompréhensible, et cela dépasse toutes les conditions intelligibles. Si le cœcum n'est pas un animal, un ver, mais un organe extraordinaire de l'holothurie, le fait est complétement indéchiffrable; l'indéchiffrable serait même dans ce cas quelque chose de tout nouveau apparaissant dans la nature, en d'autres termes, un fait fondamental. L'apparition d'espèces animales nouvelles dans la création est assurément certaine; c'est un fait paléontologique, mais surnaturel, aussi longtemps du moins que cette apparition ne se laissera pas apercevoir dans l'acte de son mécanisme et qu'elle ne donnera pas prise à l'observation. Mais aussitôt que cela devient possible, le surnaturel disparaît, et le fait se rattache à une série élevée de phénomènes pour laquelle on peut trouver des lois par la méthode de l'observation. — Comparable au bouclier de Godefroi, qui dissipait les enchantements d'Armide, le bouclier de la génération alternante et de la métamorphose doit être opposé opiniâtrément à ce miracle apparent de la nature aussi longtemps qu'il y a une lueur d'espérance de le résoudre. Quant à ce qui concerne la dernière et la plus extrême alternative, chacun sait quelles sont les objections que l'on peut lui faire. Nous ne connaissons jusqu'à présent aucune observation authentique de génération primitive dans le monde actuel, ni en dehors des corps organiques, ni dans les corps organiques eux-mêmes; et c'est aujourd'hui une opinion acceptée comme certaine par beaucoup de savants, que toute la création ou toutes les créations du monde actuel se sont accomplies à son origine. Mais, en tout cas, le résultat des recherches très-importantes de Filippi sur les faunes malacologiques de l'époque tertiaire et de l'époque actuelle de l'Italie inférieure est contraire à cette opinion; car il

Digitized by Google

pense qu'il existe d'une manière très-nette une transition de la période tertiaire à la période actuelle, sans qu'une grande révolution ait produit une barrière entre les deux; et que, au contraire, tandis que çà et là certaines espèces étaient détruites, d'autres apparaissaient jusqu'au moment où la faune actuelle se fut formée. Bien qu'il ne s'agisse dans la question actuelle que d'une humble coquille, cela augmente son intérêt incomparable, puisqu'elle est en rapport avec les problèmes les plus importants de la physiologie et de la zoologie. Malheureusement je dois laisser ce sujet dans une confusion sans exemple, et m'arrêter, sans pouvoir conclure, entre les contradictions et les oscillations des explications générales qu'elle fait naître successivement en moi. » Il y a six ans que Müller écrivait ces lignes : le problème qui le préoccupait si vivement alors, et dont il poursuivit la solution presque jusqu'à sa mort, n'a pas fait un pas depuis, et reste encore aussi obscur pour nous que le jour où il le posait avec tant de netteté. Et n'est-ce point ici le lieu de rappeler cette belle phrase de Humboldt : « Alexandre le Grand se plaignait de n'avoir qu'un monde à conquérir; les mondes nouveaux ne manqueront jamais aux conquêtes pacifiques de la science. »

Dans ses innombrables recherches sur l'organisation et la physiologie des échinodermes, il avait observé un très-grand nombre d'œufs; il eut ainsi occasion de constater sur ces œufs l'existence des canaux ou *micropyles* sur lesquels plusieurs physiologistes de nos jours ont appelé l'attention des savants et auxquels ils attribuent avec raison un grand rôle dans le phénomène de la fécondation, puisqu'ils sont la route que suivent les corps fécondants, ou les *spermatozoïdes*, pour venir se mettre en rapport avec le germe. Plus tard, il rechercha et retrouva ces mêmes ouvertures dans les œufs des poissons[1]. Il fut ainsi l'un des physiologistes qui contribuèrent le plus à cette belle découverte, l'une des plus curieuses de notre époque, et qui doit avoir une grande importance dans la théorie de la génération.

Rien n'arrêtait cette ardente et infatigable curiosité qui le portait constamment vers des sujets nouveaux. Qu'il s'agisse d'objets d'histoire naturelle à décrire, de questions physiologiques posées, mais non résolues, nous le retrouvons toujours cherchant à faire avancer la science. Le monde fossile était resté pendant longtemps en dehors de ses recherches. Ses travaux sur la classification des poissons et sur l'organisation

[1] *Ueber Zahlreiche Porencanäle an der Eicapsel der Fische.* Comptes rendus de l'Académie de Berlin pour 1854.

Digitized by Google

des échinodermes le conduisirent à s'occuper des espèces perdues qui appartiennent à ces types. De là de nouvelles séries d'études. Il détermine et décrit des poissons fossiles rapportés de Sibérie par M. Middendorf, des oursins et crinoïdes fossiles qu'il va chercher lui-même dans les calcaires de l'Eiffel ou la grauwacke des bords du Rhin. Il publie un travail très-important sur un animal fossile rapporté de l'Alabama par M. Kock, et dont le roi avait fait l'acquisition pour l'Académie des sciences; il démontre que les restes de cet animal sont identiques avec des restes fossiles très-abondants dans l'ancien monde et dont la description, déjà faite par beaucoup de naturalistes, se retrouve dans l'auteur italien Scilla, qui au commencement du dix-septième siècle avait émis des idées très-justes sur la nature des fossiles; il prouve que tous ces débris, dont la nature avait été déterminée différemment par les zoologistes et était encore problématique, appartiennent à la classe des mammifères; que l'animal auquel ils ont appartenu était un cétacé, mais qui, par une exception jusqu'à présent unique, possédait une dentition comparable à celle des requins; il démontre que ces débris appartiennent à deux espèces qu'il décrit sous les noms de *zeuglodon cetoïdes* et *zeuglodon squaloïdes*, et qui forment assurément l'un des plus curieux exemplaires de la faune fossile [1].

Et tout en étudiant le développement des échinodermes, il s'occupait avec une grande curiosité de toutes les larves d'animaux marins qu'il rencontrait. On lui doit des observations intéressantes sur les larves des *planaires*, sur un cas très-curieux de génération alternante observé chez un ver de la famille des *némertiens*, sur celles des mollusques *ptéropodes*. Malheureusement ces travaux sont restés inachevés. Müller n'a pas eu le temps de mettre en lumière toutes les particularités qui se rattachent à ces nouvelles observations et d'en donner l'explication complète.

Dans les derniers temps de sa vie, l'étude des animaux microscopiques de la mer était devenue un des principaux objets de ses travaux. On connaît assez bien aujourd'hui les principales formes d'animaux microscopiques qui existent dans les eaux douces; mais ceux qui habitent la mer sont beaucoup moins connus; et pourtant que de questions nouvelles ont été posées, dans ces derniers temps, par l'étude de ces êtres invisibles, principalement par les travaux qui ont acquis à M. Ehrenberg, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, une si

[1] *Ueber die fossilen Reste der Zeuglodonten von Nord-Amerika mit Rücksicht auf die europäischen Reste dieser Familie*, dans les Comptes rendus de l'Académie de Berlin pour 1849.

Digitized by Google

grande illustration! Le dernier mémoire publié par Müller est consacré à la description d'un nombre considérable de ces petits êtres, dont les types étaient entièrement nouveaux. Malheureusement ce travail ne nous est point encore parvenu en France, et il ne m'est point possible d'en rendre compte ici. Ces études occupèrent les trois dernières années de sa vie; il y travaillait encore la veille de sa mort[1].

Telle fut la suite des travaux originaux de Müller. Et toutefois, ces travaux n'avaient point tellement absorbé sa pensée qu'il n'eût trouvé encore le temps de s'occuper d'autres publications. Devenu en 1834, à la mort de Meckel, successeur de ce grand naturaliste dans la direction de l'un des plus importants recueils scientifiques de l'Allemagne (les Archives de Meckel, qui devinrent les Archives de Müller), il avait entrepris de publier en tête de chacun des volumes une analyse critique et détaillée de tous les travaux publiés pendant le cours de l'année précédente sur les diverses branches de toutes les sciences qui se rattachent à l'histoire naturelle des animaux. Ces analyses, qui ont quelquefois une étendue de plus de deux cents pages, forment des documents d'une grande importance et d'un haut intérêt pour l'histoire des sciences. Toutefois un pareil travail, qui ne pouvait être, dans une vie comme celle de Müller, qu'une occupation accessoire, était incompatible avec ses autres occupations. Müller ne tarda pas à le comprendre. Il fut obligé de partager la besogne avec plusieurs collaborateurs; et en 1840 il abandonna complétement ce genre de travail.

Quand on réfléchit au nombre immense de travaux de toute espèce que Müller a accomplis pendant la durée, malheureusement trop courte, de sa vie, et dont je viens de donner une très-incomplète analyse; quand on pense que tous ces travaux exigeaient ou des dissections minutieuses, ou des expériences difficiles, ou de longues observations microscopiques, et que les innombrables figures dont il a accompagné ses ouvrages ont été presque toutes dessinées de sa main; quand on ajoute que cet immense labeur n'empêcha point Müller de remplir jusqu'à son dernier jour, avec une très-grande exactitude, les devoirs fatigants du professorat, on se demande comment une seule existence a pu suffire, comment un seul homme a pu tant faire et si bien. Mais, comme Lavoisier, comme Cuvier, comme tous les hommes qui ont étonné leurs semblables par le nombre et la multiplicité de leurs travaux, Müller avait fait une étude sérieuse de l'emploi du temps. Il tra-

[1] *Ueber die Thalassicollen, Polycystinen und Acanthometern des Mittelmeeres.* Mémoires de l'Académie de Berlin pour 1858. Ce mémoire n'a paru qu'après la mort de Müller.

Digitized by Google

vaillait toujours, sans interruption, sans relâche; il consacrait à l'étude jusqu'à ces plus petites fractions du temps qui se retrouvent si souvent dans la vie entre deux occupations différentes, et qui, pour la plupart des hommes, sont entièrement perdues. Et le temps qu'il parvenait ainsi à gagner pour son travail était encore multiplié par la prodigieuse activité de sa pensée. Personne n'a su mieux que lui fermer son âme aux sollicitations des sens, et s'abstraire du monde matériel pour suivre, dans le domaine de la pensée pure, l'enchaînement des méditations auxquelles il était conduit par ses études. Son regard si pénétrant, disent les biographes, et qui était l'expression de sa vive intelligence, devenait alors immobile et comme arrêté sur l'objet invisible de sa pensée. Et cette continuelle préoccupation du travail le suivait partout, à table, à la promenade, au lit même, pendant les insomnies, et jusque dans les courts instants qu'il accordait aux joies de sa famille. Les seules distractions qu'il se permît étaient les voyages qu'il faisait tous les ans, en compagnie de sa famille et de quelques-uns de ses élèves. Pendant les vacances de l'université, il quittait Berlin pour aller compléter ses études dans les musées anatomiques et zoologiques de l'Europe, ou pour aller, sur les côtes de la Baltique, de la Méditerranée et de l'Adriatique, poursuivre ses travaux sur le développement des animaux marins. On a peine à comprendre dans le monde des oisifs, pour qui le travail n'existe point, ou bien n'est qu'un fardeau pénible, ces existences qui paraissent être si complétement en dehors des conditions ordinaires de la vie. On ne sait pas quel empire les préoccupations de la science exercent sur toutes les forces de l'intelligence, lorsque, après de longues observations, de nombreuses expériences, elle cherche à se rendre compte de ce qu'elle a vu, à interpréter des faits souvent contradictoires en apparence, à en trouver l'ordre et la liaison; ou bien, lorsqu'une série de recherches est venue aboutir à un problème nouveau, à imaginer les méthodes pour n obtenir la solution, à combiner les nouvelles observations et les nouvelles expériences qui doivent y conduire. Qu'importent à de pareils esprits ce que l'on est convenu d'appeler les distractions et les plaisirs du monde? N'ont-ils point choisi la meilleure part; et n'ont-ils point trouvé déjà, pendant le cours de leur vie mortelle, dans les vives jouissances que leur font éprouver la recherche et la contemplation des lois éternelles de la nature, la plus belle et la plus noble récompense de leurs travaux?

Qu'il est pénible d'avoir à ajouter qu'il arriva un jour où l'équilibre d'une vie scientifique si bien remplie fut entièrement troublé par

Digitized by Google

des événements imprévus ! En Allemagne, l'administration des universités est dirigée par un recteur renouvelé tous les ans, et qui est pris parmi les professeurs titulaires. Müller fut, à ce titre, chargé du rectorat pour l'année classique 1847-1848. Ces fonctions, qui, dans les circonstances ordinaires, sont faciles et paisibles, et qui ne servent guère qu'à augmenter la considération du professeur qui en est honoré, devaient devenir pour Müller, par l'effet des événements politiques de cette année, très-difficiles et parfois même périlleuses. On conçoit tout d'abord qu'avec ses habitudes de travail et de contemplation solitaire, Müller fût peu préparé à cette vie d'action que les troubles politiques imposent nécessairement aux hommes qui sont à la tête des administrations. D'ailleurs, si l'on fait abstraction de sa courte affiliation à la *Burschenschaft,* pendant les premiers temps de ses études médicales, il ne s'était jamais occupé de politique : il avait même en politique, dit un de ses biographes, cette incertitude que les grands événements auxquels il avait assisté pendant son enfance et qu'il avait subis, — puisque, né dans un pays qui était alors département français, il était devenu, en 1814, sujet de la monarchie prussienne,—avaient produite sur beaucoup de ses contemporains. Mais il était avant tout le partisan de l'ordre établi, et il ne voyait qu'avec les plus vives inquiétudes les progrès que faisaient partout alors, en Allemagne comme en France, les idées révolutionnaires et socialistes. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il apprit que la révolution venait d'éclater à Paris, et qu'il la vit, quelques jours après, faire explosion à Berlin comme chez nous. Si Müller n'eût été alors, comme l'année précédente, que simple professeur, il aurait très-probablement, une fois les premières émotions passées, trouvé dans son travail même le meilleur moyen d'échapper à de vives et pénibles préoccupations. La science aurait été son abri le plus sûr. Mais, devenu le chef et le représentant officiel de l'université de Berlin, et obligé, en cette qualité, tout en restant en dehors de toute considération de parti, de servir d'intermédiaire entre les étudiants, qui étaient presque tous dans le parti de l'insurrection, les professeurs, parmi lesquels plusieurs avaient également adhéré au mouvement, et le pouvoir; ayant d'ailleurs à veiller à la conservation des richesses scientifiques contenues dans les collections de l'Université, il fut contraint de laisser ses travaux, d'abandonner son laboratoire pour aller jouer dans des scènes révolutionnaires un rôle qui lui répugnait et qui n'était pas sans danger. Qu'on lise le récit suivant de M. Virchow, alors *privat docent* à l'université de Berlin, et qui professait des idées politiques tout opposées à celles de Müller, on verra

Digitized by Google

comment tout se réunit pour rendre les fonctions du recteur pénibles et difficiles : « Le mouvement des étudiants, dit-il, s'était soustrait de bonne heure à l'autorité officielle. Dès le 11 mars, la première assemblée d'étudiants eut lieu dans le grand amphithéâtre nº 6[1]; le 16, la réunion se tint dans la grande salle, et, pour la première fois, l'appel aux armes se fit entendre. A partir de ce jour, la grande salle devint un lieu politique. Le 18, les étudiants envoyèrent au roi une députation, à laquelle le recteur et le sénat de l'Université furent adjoints. La réponse qu'ils rapportèrent fut accueillie par l'assemblée avec un grand tumulte, et lorsque la lutte s'engagea, le sénat dut livrer les armes. Dans le grand désordre qui s'ensuivit, la grande salle resta toujours le quartier général du mouvement des étudiants. Le 20, le comte Schwerin, le nouveau ministre des cultes, se rendit à l'Université, et adressa une allocution à l'assemblée des étudiants : ceux-ci se constituèrent à la même époque en un corps militaire armé. Müller, en sa qualité de recteur, accepta le commandement : ce corps s'exerça, et plaça des postes au château et au palais du prince de Prusse. Le 22 mars, le recteur, en grand costume, suivit à la tête de l'Université le convoi des victimes de la lutte jusqu'à Fredericshain; toutefois, à partir de ce jour, le corps armé des étudiants suivit le nouveau commandant, le professeur Henker. Mais cela ne dura pas encore longtemps, le désaccord recommença de nouveau, et les assemblées de la grande salle prirent un caractère de plus en plus désordonné. Vinrent alors les discussions sur le mode de convocation de l'assemblée. Le 27 mars, le recteur convoqua le corps entier de l'Université pour le vote; une minorité de 7 contre 98, à laquelle j'appartenais moi-même, vota pour le droit du pays à une assemblée constituante. Depuis lors, l'assemblée des étudiants ne fut plus réunie. Le jeudi saint, 20 avril, eut lieu la première revue du corps armé, et un grand banquet se tint dans le bois des Châtaigniers. Il y eut encore une dernière réunion générale dans le temps où l'enthousiasme pour le *Schleswig-Holstein,* dont Müller lui-même reconnaissait le bon droit, réunissait tout le monde. Le désordre augmenta de plus en plus dans les temps qui suivirent. Le recteur se trouva dans la plus grande perplexité. Il tremblait pour la sécurité de l'Université, à la conservation de laquelle il se considérait comme personnellement intéressé; jour et nuit, il se tourmentait pour savoir où il devait veiller. Il arracha des

[1] Il ne faut point oublier que cette page est extraite d'un discours prononcé devant l'Université de Berlin.

Digitized by Google

affiches provocatrices; il s'opposa, au péril de sa vie, aux plus exaltés des étudiants. Le jour de la grande revue de la garde nationale (23 mai), qui devait être considérée comme une démonstration populaire, il enleva de sa main le drapeau noir qui avait été attaché au balcon du bâtiment de l'Université. Mais la réunion de la grande salle méconnaissait de plus en plus l'autorité du gouvernement académique. Déjà, le 2 juin, les étudiants tinrent une réunion de tous les clubs, dans lesquels on décida une émigration à Fredericshain. Même dans le corps des professeurs, le désaccord s'accrut. Dès avril, le ministre des cultes avait fait une proposition pour la réforme de l'Université, et convoqué les professeurs ordinaires pour la discussion : les professeurs extraordinaires et les *privat docenten* firent des efforts inutiles pour être entendus, et un comité institué par eux, auquel j'appartins plus tard, se querella à ce sujet avec le recteur et le sénat dans une correspondance très-pénible, et qui trouva son écho dans les feuilles publiques. Ainsi tout se réunit pour faire de la position de recteur une charge pénible, et ce fut pour Müller une réelle délivrance lorsque, à la fin de l'année universitaire, il pût remettre en d'autres mains cette dignité qu'il avait reçue avec une sorte de pressentiment et un grand éloignement. »

Ainsi Müller quitta le rectorat avec honneur; il avait su élever son courage au niveau des circonstances qu'il avait eu à traverser. Mais le combat l'avait brisé. Il y a des natures qui se complaisent dans la lutte, qui recherchent dans les émotions du combat le plus noble emploi de leur activité, et qui ne trouvent dans les difficultés matérielles qu'une occasion de déployer et souvent d'augmenter leurs forces. Mais ces natures ne se rencontrent guère chez les hommes qui ont voué leur existence aux travaux intellectuels. Quitter les régions élevées et sereines où la pensée se déploie en toute liberté, interrompre des travaux qui font le charme et la gloire de l'existence, pour aller, comme Müller, jouer le rôle de modérateur à la tête de jeunes gens dont il ne partageait point les opinions, avec la conscience d'une immense responsabilité, avec cette clairvoyance des esprits supérieurs qui devait lui faire prévoir l'insuccès et l'inutilité du mouvement révolutionnaire : quelle épreuve pour un savant, surtout quand ce savant, né avec un système nerveux très-irritable, qui lui fait ressentir plus vivement qu'à tout autre les impressions venant du dehors, a vu s'accroître cette disposition naturelle sous l'influence d'un exercice continuel des travaux de l'esprit, au lieu de l'amortir, comme tant d'autres, par le commerce des hommes! Peu après avoir quitté le rec-

Digitized by Google

torat, Müller éprouva de nouveau les symptômes de l'affection nerveuse qui l'avait jadis atteint à Bonn, à ses débuts dans le professorat. Cette fois encore, il fut obligé de quitter sa chaire, et d'aller chercher le rétablissement de sa santé à Marseille et à Nice, dans le repos et l'étude; mais son organisation physique avait été trop ébranlée, l'attente qu'elle avait éprouvée était trop profonde. Depuis cette époque, sa santé ne se rétablit jamais complétement, et l'on ne peut guère douter que les pénibles impressions qu'il avait ressenties n'aient beaucoup contribué à abréger sa vie.

Quelques années après, un bien triste événement brisa pour toujours cette nature si vive et si impressionnable. Déjà deux fois dans sa vie Müller avait échappé à la mort comme par miracle : dans son enfance, il était tombé dans l'eau et n'en avait été retiré qu'avec peine; plus tard, dans un voyage dans le Tyrol, la voiture qui le conduisait roula dans le fond d'un précipice sans qu'il éprouvât le moindre mal. En 1855, un de ces accidents que les développements de la navigation à vapeur ont rendus si fréquents faillit coûter la vie à notre grand naturaliste : il revenait de Norwége avec deux de ses élèves, MM. Schmidt et Schneider; la nuit était sereine et la mer tranquille, lorsqu'on aperçut, au moment où l'on s'y attendait le moins, un bâtiment qui arrivait sur le précédent avec une vitesse effrayante. Le capitaine donna un ordre qui fut mal exécuté, et le bâtiment sur lequel se trouvait Müller se trouva placé en travers, et prêtant le flanc à un choc qui devenait inévitable. Le capitaine s'arracha les cheveux en s'écriant : « Nous sommes perdus! » Au moment même, le choc eut lieu, et le bateau qui portait Müller s'ouvrit largement et commença à s'enfoncer dans la mer sous l'influence de l'eau qui y pénétrait avec rapidité. Il y eut alors un cri de détresse parmi les passagers, qui s'empressèrent de monter sur le pont. Une barque de sauvetage, qui s'y trouvait, fut bientôt remplie, et Müller ne put y pénétrer. M. Schneider se déshabilla rapidement pour pouvoir nager sans entraves; M. Schmidt resta à côté de Müller. Bientôt l'eau eut pénétré dans le bâtiment en si grande abondance qu'il alla au fond avec la rapidité d'une flèche. « Alors, je tombai au fond, raconte Müller; puis l'eau me souleva, et je m'aidai par des mouvements de natation. Bientôt je me heurtai la tête contre un objet, je craignis de m'être arrêté contre un radeau; mais ce que j'avais sur la tête n'était qu'un morceau de bois flottant. Je pus alors regarder de nouveau autour de moi; je vis beaucoup de personnes nageant à la surface, luttant avec l'eau, et poussant des cris. Quelques instants après, tout était calme, seulement, un groupe de

Digitized by Google

nageurs, attaché à une bouée de sauvetage, passa devant moi. Je cessai un instant de nager, et j'aperçus un escalier qui avait été arraché au paquebot : j'essayai de me placer par-dessus; mais je n'y pus parvenir, car l'escalier se retournait toujours au-dessus de moi, tandis que j'étais toujours par-dessous. Cette tentative me fatiguait et je fus contraint d'y renoncer. Mes forces étaient épuisées; je vis que cela ne pouvait pas durer bien longtemps, et je renonçai complétement à l'idée de me sauver. Alors, j'aperçus près de moi une barque qui retirait des hommes de l'eau; je sentis se réveiller en moi l'amour de la vie, et je nageai vers la barque avec des forces nouvelles. Bientôt j'atteignis le bord; mais on me retira avec peine, parce que mes vêtements se déchirèrent profondément. C'était la chaloupe du bateau que nous avions rencontré et qui nous avait fait engloutir. » Müller retrouva sur cette barque M. Schneider; mais son autre compagnon, M. Schmidt, jeune savant de grande espérance, ne reparut point. Il avait péri avec une quarantaine de passagers.

Ce déplorable événement acheva de ruiner la santé de Müller, que les événements de 1848 avaient déjà si profondément ébranlée. Depuis ce moment, ses forces physiques déclinèrent visiblement. Ce fut en vain qu'il eut recours au travail, qu'il reprit la série des occupations qu'il avait poursuivies jusqu'alors avec une si infatigable ardeur, et qu'il essaya, par des études incessantes, de chasser les idées de tristesse qui remplissaient son âme et qui usaient son corps. Pour la première fois, le travail lui était devenu fatigant et pénible. « Mon sang est glacé pour le travail, » disait-il avec tristesse. Son humeur devint changeante et triste; sa sensibilité si vive s'accrut encore. Il se plaignait d'insomnies, de pesanteurs de tête; il avait le pressentiment d'une fin prochaine. Au mois d'avril 1858, son état s'aggrava, et il comprit qu'il n'avait plus longtemps à vivre; il mit ordre à ses affaires, et fit venir, par une dépêche télégraphique, son fils, M. Max Müller, médecin à l'hôpital de Cologne. Toutefois, il travaillait toujours, et, le 27 avril, il avait passé une partie de la journée au musée zoologique à étudier les animaux infusoires. Le matin du 28 avril, madame Müller, entrant dans la chambre de son mari, ne trouva plus qu'un cadavre. La mort l'avait frappé à cinquante-sept ans, dans toute la force de l'intelligence et dans tout l'éclat de son talent.

Peu de vies, même parmi celles des savants, ont été aussi remplies que la sienne. Mais mon étude biographique serait incomplète si je ne rappelais un des côtés de cette grande figure, si je ne signalais dans Müller le professeur illustre qui réunissait au pied de sa chaire les étu-

Digitized by Google

diants venus de tous les points de l'Allemagne, et qui cherchait, par ses conseils, par des encouragements de toute nature, à leur faciliter l'entrée de la carrière scientifique. Comme professeur, Müller a exercé une influence incontestable, et la plupart des savants qui sont aujourd'hui en Allemagne les plus dignes représentants des sciences physiologiques tiennent à honneur d'avoir été ses élèves. Plusieurs d'entre eux sont déjà célèbres : qu'il me suffise de citer parmi ceux de ses élèves de l'Université de Bonn, M. Bischoff, aujourd'hui professeur à Munich, et l'un des savants qui ont le plus contribué à faire connaître les premières périodes du développement de l'œuf des mammifères, et de l'œuf humain en particulier; M. Henle, qui s'est principalement occupé de l'étude microscopique des tissus dans les animaux supérieurs, et qui est réellement un des principaux fondateurs de cette partie des sciences physiologiques que l'on appelle l'*histologie;* M. Nasse, qui a fait de nombreuses études sur la composition chimique du sang chez les animaux domestiques; puis, à Berlin, M. Schwann, le célèbre inventeur de la théorie cellulaire; M. Kœlliker, auquel on doit de si nombreuses observations microscopiques presque sur tous les points de l'anatomie; M. Dubois-Raymond, l'auteur de si curieuses et peut-être aussi de si importantes expériences sur les relations de l'action nerveuse avec les actions électriques; M. Reichert, qui a fait de si belles découvertes sur l'embryogénie comparée des animaux supérieurs; M. Virchow, l'un des chefs de la nouvelle école médicale qui s'est élevée en Allemagne dans la direction indiquée par Müller, et que notre Académie des sciences vient, il y a quelques jours, de nommer son correspondant; et tant d'autres que je ne puis énumérer ici, car il faudrait faire d'une manière complète l'histoire des sciences physiologiques en Allemagne dans ces dernières années. Assurément, ce n'est pas pour un homme un médiocre titre de gloire que d'avoir contribué à former de tels élèves, et d'avoir été réellement et unanimement reconnu pour leur chef par tous les membres d'une génération de savants.

Maintenant, quelle place doit-on légitimement assigner à Müller parmi les grands hommes qui, de notre époque, ont été les plus illustres représentants des sciences de l'organisation? Assurément Müller n'a point créé, comme Bichat, l'anatomie de structure; comme Cuvier, la paléontologie; comme Geoffroy Saint-Hilaire, la théorie des analogues. Mais quand on voit cet ensemble si considérable de travaux accomplis dans les directions les plus diverses; quand on pense que, dans toutes ces directions, il a laissé l'empreinte d'un génie supérieur,

Digitized by Google

et qu'il a servi la science non-seulement par ce qu'il a fait, mais encore par ce qu'il a fait faire, en ouvrant aux jeunes savants tant de voies encore inexplorées, il est bien difficile de lui refuser une des places les plus éminentes à côté des trois grands hommes que je viens de rappeler.

Depuis la mort de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, les savants de l'Allemagne avaient proclamé Müller le premier physiologiste et le premier zoologiste de son époque : ce jugement sera-t-il celui de l'avenir? Pour ma part, en terminant cette étude biographique, je me sens entièrement disposé à faire comme eux, et à croire qu'en s'exprimant ainsi, ils ne se sont point laissé abuser par un sentiment de vanité nationale, et qu'ils ont seulement devancé le jugement impartial de la postérité.

CAMILLE DARESTE.

Digitized by Google

DE L'ART ALLEMAND

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

(TROISIÈME ARTICLE.)

VI.

BERLIN. — CHRISTIAN RAUCH.

Au pied de la statue de Bülow, sculptée par Rauch, on voit figurée en relief la Bellone teutonique entraînant ses fils aux combats. La patrie militante, la patience transformée en furie invincible, telle apparaît *Borussia*. Ses traits, son port, ses attributs, ne sont pas ceux d'une Muse : en effet, malgré la belle éducation que lui donnèrent ses rois, Borussia n'est point une Muse.

« .... La religion plus pure (la réforme), fondée uniquement sur la conviction de l'esprit, a ôté leur office aux Muses, ces aimables trompeuses. Orphelines, elles seraient tombées dans l'abandon, si les princes et les grands n'avaient pris d'elles un soin paternel. »

Cette singulière théorie de l'histoire de l'art moderne, imprimée à Berlin en l'année 1800, se lit en tête du catalogue d'une galerie de tableaux composés d'après l'histoire de Prusse par des artistes prussiens et commandés par le roi Frédéric-Guillaume III dans le but d'encourager l'art et le patriotisme en son royaume.

« La galerie consacrée à célébrer les hauts faits de la Prusse ne paraît pas avoir beaucoup réchauffé les cœurs », dit un historien. En peu d'années la force des choses devait agir d'une manière plus efficace en faveur des beaux-arts à Berlin que n'avait fait durant un siècle et demi la tutelle de l'État.

Digitized by Google

De même que les événements généraux de ce temps-ci auxquels la Prusse se trouve liée se terminent toujours à l'avantage de Berlin et prédestinent cette ville à devenir la capitale de l'Allemagne et l'un des plus grands centres européens, de même les rares événements de l'histoire de l'art contemporain en Prusse manifestent un progrès constant, bien que, vus de près comme nous les voyons, ils ne semblent que des bonheurs fortuits.

Le seul héros national de l'Allemagne du Nord, le grand Frédéric, n'était pour les arts de la forme ni un thème varié ni un type accompli. Mais voici qu'une figure de femme, en qui se personnifient les malheurs immérités de la patrie, réveille les instincts chevaleresques de la race germanique, trop effacés par la vie moderne, et vient partager avec le guerrier philosophe un culte légendaire.

La mort de la reine Louise, attribuée à des causes morales, pleurée par tout un peuple, puis transformée en une sorte d'apothéose, place auprès de l'idole un peu rude et barbare du vieux Fritz l'image douloureuse d'une femme jeune, gracieuse, aimée, qui inspire aux imaginations populaires une poésie plus délicate et plus attendrie.

Et cette poésie naïve a trouvé son expression vraie, sans vulgarité comme sans affectation, dans le statuaire Rauch. Comment le seul artiste allemand qui unit la spontanéité, la force, la vie et la sensibilité qui rendent l'art populaire se trouva fixé en Prusse au temps marqué pour élever les monuments de Frédéric et de Louise, c'est là une de ces circonstances heureuses dont on ne peut rendre compte.

Christian Rauch vint à Berlin non pour débuter dans la carrière des arts, mais pour occuper dans la maison de la reine un petit emploi qui lui revenait par voie d'hérédité. Peu d'années après, lorsque Frédéric-Guillaume III mit au concours la statue du mausolée de la feue reine, il accueillit avec enthousiasme l'esquisse de Rauch, qui lui retraçait mieux que toutes les autres ses impressions et ses souvenirs personnels. Ainsi l'humble office que Rauch n'avait considéré que comme un obstacle à sa vocation avait contribué d'une manière inattendue, en le faisant vivre dans l'intimité de la cour, au premier succès éclatant de sa vie d'artiste.

Les statues du grand Frédéric et de la reine Louise seront, dans un avenir lointain, les monuments les plus intéressants et les plus allemands de l'art allemand au dix-neuvième siècle. Il est remarquable qu'ils se soient élevés dans une ville qui n'a pas été le champ de bataille des luttes artistiques de la vieille et de la nouvelle école, où ces luttes mêmes n'ont pas vivement préoccupé les esprits.

Digitized by Google

Avant, pendant, après les orages du romantisme, régnait paisiblement sur l'Académie de Berlin le directeur Godefroy Schadow, talent respectable, caractère bienveillant, esprit fin, qui, sans se soucier de défendre une tradition qui n'existait pas, se contentait de lancer quelques traits peu acérés contre l'armée où combattaient ses fils.

Mais si les questions d'art furent d'un intérêt secondaire à Berlin, au point qu'on y méconnut Carstens, qu'on laissa fuir Guillaume Schadow, et qu'on n'eut foi en Rauch que sur des preuves de marbre et de bronze; en un mot, si Berlin ne songea point à créer l'art allemand, Berlin s'efforça de créer une Allemagne; c'est pourquoi, malgré les belles tentatives faites ailleurs pour concentrer l'activité artistique, malgré la nature, le climat rigoureux, les dispositions peu enthousiastes de la population, Berlin est devenu le foyer principal et deviendra le foyer unique de l'art en Allemagne.

Les écoles de Dusseldorf et de Munich, durant les trente dernières années, nous ont présenté un développement achevé; l'école de Berlin est encore à son début.

Cependant l'histoire des arts plastiques dans l'Allemagne du Nord, depuis le réveil de la nationalité et de la liberté, c'est-à-dire l'histoire de Rauch, de ses œuvres et de son école, est plus importante à connaître et serait plus longue à raconter que toute l'histoire de l'art officiel en Prusse depuis le jour où il fut reconnu et protégé par l'État.

L'Académie de Berlin [1], la plus ancienne de l'Allemagne, existait obscure et inutile depuis l'an 1694. Alors vivait dans cette ville un sculpteur et architecte d'un rare talent, Schlüter, l'auteur de la statue du Grand Électeur, qui de la Königstrasse se présente si majestueusement aux regards [2]. Schlüter n'a pas eu de successeur plus immédiat dans son art que Godefroy Schadow (1764-1850).

Durant ce long intervalle, un roi prodigue, puis un roi strictement économe, le goût français, puis le goût prussien, alternant avec une régularité mécanique : telle est, en deux mots, l'histoire de l'Académie des beaux-arts et des *soins paternels* dont elle fut l'objet.

Frédéric-Guillaume I[er], considérant l'art comme un vain luxe, lui témoigna son mépris en confisquant à peu près totalement les revenus

[1] *Akademie der bildenden Künste und der Mecanischen Wissenschaften.* Ce titre montre que, dans la pensée des fondateurs, l'art devait prendre sous sa protection l'industrie. Ce fut précisément le contraire qui arriva.

[2] L'arsenal, les deux façades du château royal et le monument du Grand Électeur, tous construits à l'époque et dans le style du règne de Louis XIV, sont de beaucoup les plus beaux ouvrages de l'architecture à Berlin.

Digitized by Google

de l'Académie. Réaliste sans le savoir, le roi de Prusse achetait de beaux colosses vivants avec l'argent destiné à payer d'inutiles simulacres.

Le grand Frédéric rendit à l'Académie une situation meilleure. Avec lui régnait à Berlin le goût artistique et littéraire de la France.

Frédéric-Guillaume II, montant sur le trône, réagit contre les tendances de son prédécesseur. Il se déclara formellement le protecteur de la Muse germanique, et par là il entendait non-seulement que la langue française serait dorénavant bannie du théâtre qu'elle occupait seule, mais encore que les poëtes et les artistes ne s'inspireraient plus à l'avenir que de sujets nationaux.

Rubens est-il donc moins Flamand et Poussin moins Français, parce que l'un et l'autre ont traité des sujets de la mythologie grecque, de l'histoire romaine et de la Bible? Nul ne posa la question au roi de Prusse; mais son système d'esthétique patriote n'empêcha point la France de reprendre une fois encore son ascendant intellectuel. S'il faut en croire les critiques allemands, le rôle politique que joua Louis David dans la révolution contribua puissamment à faire accepter du public berlinois les principes de notre école de peinture.

L'entraînement vers la France fut de courte durée; bientôt commença un mouvement contraire. Combien de temps durera cette dernière et longue réaction? Nul symptôme ne facilite nos conjectures sur ce point.

Frédéric-Guillaume III n'avait pas reçu de la nature le goût des arts. Il ne cacha pas son déplaisir en s'acquittant des engagements contractés avant son règne envers quelques artistes. Cependant on lui fit comprendre que la peinture, la gravure et la sculpture contribuaient à l'instruction des peuples; et ce point de vue modifia ses dispositions indifférentes. Alors il fit faire la galerie de tableaux d'histoire de Prusse que nous avons mentionnée, et commanda au sculpteur Godefroy Schadow les statues des généraux célèbres du temps de Frédéric II. Le monument du prince Léopold, le *vieux Dessau,* avec son uniforme en bon ordre, ses passementeries et ses boutons, ses rubans et toutes ses décorations, est le type achevé de la sculpture militaire aimée de Frédéric-Guillaume et bien connue de nos lecteurs.

Plus éclairée par un sens inné du beau, mais trop défiante de ses propres lumières, la reine Louise commençait à peine, vers les dernières années de sa vie, à exercer son influence personnelle sur l'esprit du roi en faveur des arts. On dit que l'entrée à Paris en 1814, puis un voyage à Rome, étendirent les notions trop incomplètes de Frédéric-Guillaume sur les arts libéraux. Les chefs-d'œuvre de l'architecture

Digitized by Google

dans les deux capitales du monde latin lui causèrent des impressions profondes où dominait l'étonnement, et lui révélèrent, ce semble, un idéal supérieur de civilisation.

Aussi, depuis 1815, voit-on s'élever à Berlin, par ses ordres, la salle de spectacle (1819), le Musée (1824), l'Académie d'architecture (1836), et plusieurs autres édifices construits par Schinkel, qui vivait auparavant des produits de son pinceau, ne trouvant pas comme architecte des travaux suffisants.

Né en 1781, Carl Schinkel mourut en 1841 de la maladie qui depuis plusieurs années lui avait ôté l'usage de ses facultés intellectuelles. Il fit ses études à Berlin auprès de Frédéric Gilly, jeune architecte, qui, mourut à vingt-neuf ans, après avoir donné de grandes espérances et acquis une réputation incontestée, bien qu'il n'eût encore exécuté aucun de ses plans [1]. Schinkel visita ensuite l'Italie et la Sicile, où il recueillit des vues de monuments, et peignit des paysages qu'à son retour il disposa pour le célèbre diorama de Gropius. Le nom de Schinkel devint promptement populaire, grâce à ces tableaux. Les *Sept Merveilles du monde,* l'*Illumination de Saint-Pierre de Rome,* obtinrent un succès artistique. Quant à l'*Incendie de Moscou* et au *Passage de l'Elbe,* ils causèrent une émotion plus vive par leur intérêt d'actualité; aussi, attirèrent-ils la vogue au théâtre de Gropius. Schinkel excellait dans l'art de peindre les décorations de théâtre et les grands paysages, composés plutôt qu'étudiés d'après nature. Il exécuta, entre autres, une collection de paysages pour le général Gneisenau, qui pendant la guerre, au milieu des camps, trouvait le loisir de correspondre assidûment avec l'artiste au sujet de son travail.

Enfin, par la faveur de la reine Louise, la carrière d'architecte s'ouvrit devant Schinkel. Lorsque la cour revint de Königsberg à Berlin, la reine, charmée du goût avec lequel ses appartements étaient restaurés, voulut connaître l'auteur de ces embellissements. On lui présenta Schinkel, et elle obtint pour lui du roi un emploi officiel qui lui donna l'occasion de produire son talent, et d'où il monta par degrés au sommet de la hiérarchie des architectes du gouvernement [2].

L'imagination de Schinkel n'est pas sans analogie avec celle de Cornelius; aussi les Allemands accordent-ils à ces deux artistes la place

[1] Frédéric Gilly mourut en 1800. M. de Klenze, venu à Berlin trop tard pour suivre ses leçons, le reconnaît néanmoins pour son maître, tant il apprécie les cartons de dessins laissés par Gilly.

[2] Nous n'essayons pas de traduire le titre d'*Ober-Landes Baudirector;* les fonctions qu'il représente n'ont point d'équivalent en France.

Digitized by Google

d'honneur dans leur école. Sans doute, ceux qui nomment Schinkel le premier architecte de son pays, excluent du concours les ouvrages de M. Semper comme une exception toute française. Nous adoptons volontiers cette opinion; mais Semper hors de cause, quelle place assigner à M. de Klenze? Nous ne saurions ranger l'auteur de la Glyptothèque, du palais de Munich et du Walhalla au-dessous de l'architecte berlinois. M. de Klenze n'a qu'un principe, l'art grec. Schinkel prétendait être lui aussi un disciple de l'antiquité; mais, dans l'application, il a été l'un des artistes les plus éclectiques de ce temps éclectique. Il paraît avoir eu un goût marqué pour les problèmes insolubles. La combinaison de ses plans est neuve, ingénieuse, audacieuse surtout. Il s'est essayé dans tous les styles : le gothique pour le ramener à l'harmonie en coupant les lignes verticales par des lignes horizontales, et en dissimulant les grands toits, c'est-à-dire en altérant essentiellement le principe ogival. L'ordre ionique, il l'a voulu employer à un monument colossal, le Musée. Parmi les bizarreries de cet édifice, il faut remarquer l'association de la rotonde et de la colonnade et l'aigle en pierre qui couronne chacune des dix-huit colonnes de la façade dépourvue de fronton.

Encouragé sans doute par le succès du Musée de Berlin, Schinkel se laissa entraîner à une erreur plus grave. Il composa, nos lecteurs auront peine à le croire, les plans d'un palais qu'on devait construire sur l'acropole d'Athènes pour la résidence du roi de Grèce[1]. Les finances du royaume empêchèrent, dit-on, cette œuvre de voir le jour. Puisse-t-elle ne s'accomplir jamais! C'est déjà trop assurément que l'idée même n'ait pas été condamnée.

Afin de ne pas masquer le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéion (un texte naïf assure le fait), le palais se compose d'une série d'habitations, de galeries à la physionomie antique, de toutes ces choses enfin que les paysagistes nomment des *fabriques*. Qu'il y ait ou non des barbarismes dans ces édifices, cela importe peu; mais qu'un artiste, professant le culte de l'hellénisme, n'ait pas reculé devant le ridicule de porter des chouettes à Athènes, le fait valait d'être noté.

Schinkel a été plus heureux dans ses constructions de proportions réduites que dans ses grands ouvrages. Le corps de garde[2] d'ordre

[1] Cette suite de dessins, plans, coupes, etc., se voyaient à l'exposition de Munich. Voy. *cab* III, n[os] 185-187 du catalogue.

Les voyageurs ne disent pas de bien du palais du roi Othon. Cependant une caserne même nous paraît préférable à de faux Parthénons semés au pied du vrai, sur la Roche sacrée.

[2] *Die Königswache.*

Digitized by Google

dorique et le mausolée de même style, à Charlottenbourg, produisent une bonne impression.

Le mausolée n'est, à vrai dire, que le cadre des statues de Rauch; mais, dans l'harmonie de l'ensemble, on reconnaît un même sentiment, une même inspiration. On sent que les deux chefs de l'école de Berlin, liés d'une étroite amitié, s'étaient voués de cœur à la mémoire de la reine Louise, qui les avait encouragés dans des temps difficiles, et voulurent lui consacrer leur chef-d'œuvre.

Rauch est un artiste de plus grand génie que Schinkel. D'ailleurs, ce sera toujours un tort ou un malheur pour un architecte de vivre à Berlin : on peut faire venir de loin des matériaux précieux pour un édifice, mais peut-on lui donner un beau site, l'entourer de belles eaux ou d'une végétation florissante, lorsque la nature n'y consent pas? En dépit de l'admiration des Berlinois pour leur ville, nous dirons que les architectes de ce pays sont dans une mauvaise voie, et qu'au lieu de couvrir leurs matériaux d'enduit et de peinture blanche, la plus triste imitation de la pierre de taille ou du marbre, ils feraient mieux de construire des maisons de brique, de métal et de bois peints et sculptés avec fantaisie, telles que les maisons de la Hollande et de quelques-unes de nos anciennes villes de province[1].

Les statues de Rauch, conformes au génie de sa nation, ne sont pas monumentales, mais pittoresques. Sans être imposantes comme les sculptures italiennes, elles ont du charme et de la poésie; seules, entre les œuvres modernes de l'Allemagne, elles rappellent Holbein et l'école des sculpteurs de Nuremberg, malheureusement inconnus en France. Comme Albert Dürer, Rauch avait les traits nobles, réguliers, et l'extérieur majestueux qui sied au génie. On a pu dire avec raison : « Ce qu'il y a de plus beau à voir à Berlin, c'est Rauch, puis les ouvrages de Rauch. » Mais, chose singulière, tandis que devant le portrait de Léonard on comprend soudain la beauté de ses compositions, on est frappé chez Dürer et Rauch du contraste entre la personne du maître et son œuvre. L'un et l'autre artiste possèdent la grandeur, la beauté du type. Les figures de leur invention ne brillent point par la pureté des lignes. Si la Hollande avait eu un sculpteur, ce serait Rauch.

Né à Arolsen, dans la principauté de Waldeck, en 1777, d'une famille de petite bourgeoisie, Christian Rauch fut condisciple du père de Guil-

[1] L'architecture de Berlin est fort admirée en Allemagne. M. Anton Springer, qui n'est point un classique, considère Schinkel comme très-supérieur aux chefs de l'école classique française, et ces chefs, selon lui, ce sont *Percier* et *Fontaine*. Quant à M. Hagen, il nomme la rue des Tilleuls, à Berlin : *Die stattlichste Strasse in der Welt.*

Digitized by Google

laume Kaulbach[1], circonstance qui, deux fois, a été favorable au célèbre auteur de la *Bataille des Huns*. D'abord, ce fut Rauch qui détermina Kaulbach le père à faire étudier la peinture à son fils; puis, après que Guillaume Kaulbach eut offensé tous ses confrères par les fresques de Munich, où il a représenté satiriquement l'histoire de l'art contemporain, Rauch, patriarche et doyen de l'école, jouissant d'une autorité morale absolue, se rendit à Munich, déclara qu'il n'y avait point lieu d'être choqué, et défendit chaleureusement son jeune concitoyen. Ses paroles calmèrent les esprits irrités.

Rauch vint à Berlin, pour la première fois, à l'âge de vingt ans, dans tout l'éclat d'une beauté qui s'est transformée avec les années sans jamais s'effacer.

Renonçait-il réellement aux espérances que lui donnait son génie naissant, ou bien, en acceptant l'héritage d'une place de valet de chambre auprès de la reine de Prusse, n'entrevoyait-il pas un horizon plus étendu que celui d'Arolsen? Sans doute, les ressources de l'imprévu l'emportèrent dans la pensée du jeune homme sur les très-faibles études qu'il pouvait faire dans la petite résidence de Waldeck.

A peine à Berlin, il étudie avec avidité tout ce que les collections royales possèdent de précieux. A Königsberg, encouragé par les manières affables de la reine, Rauch lui présente quelques dessins qu'elle apprécie vivement; mais ayant consulté des artistes renommés[2] dont les critiques furent sévères, la reine n'osa demander à Frédéric-Guillaume, pour Rauch comme pour Schinkel, une place ou des travaux.

Cependant, l'année 1800, à l'exposition de Berlin, on remarqua une copie du *Gladiateur mourant*, de Rauch; en 1802, un buste d'après nature; en 1804, le buste de la reine. Après avoir reçu non pas des leçons suivies, mais des conseils de Godefroy Schadow, Christian Rauch, qui avait renoncé à son emploi dans la maison de la reine, reçut d'un amateur les fonds nécessaires pour gagner le midi de la France, où il séjourna quelque temps, puis se rendit en Italie. Guillaume de Humboldt, ambassadeur de Prusse à Rome, Canova et Thorwaldsen, témoignèrent à Rauch une grande estime pour son talent. Peu après son arrivée, il fit un buste colossal du roi de Prusse, qui fut sensible à cette marque de fidélité au malheur. Cependant, le jeune statuaire de Berlin éprouva la vérité de ce vieux dicton : « Nul

[1] A l'occasion de la mort de Rauch, les lecteurs de la *Revue* ont appris les faits principaux de la carrière de l'illustre statuaire. Nous n'avons que peu de détails à ajouter à cette Notice.

[2] Entre autres le sculpteur Godefroy Schadow.

Digitized by Google

n'est prophète en son pays. » Ce fut sous les auspices de la France qu'il reçut la première distinction due à son génie. Le gouvernement français à Rome, fidèle en ceci à la pensée de la Révolution, fit ouvrir au Capitole, en 1807, une exposition universelle des beaux-arts, et nomma Rauch commissaire ou membre du jury d'admission[1]. En 1855, lorsqu'il fit son envoi à Paris, Rauch était probablement le seul qui eût déjà figuré à une exposition universelle et le seul qui se rappelât l'exposition du Capitole.

Quoi qu'il en soit, le roi de Prusse, alors à Memel, lut dans le *Moniteur* français le nom de Christian Rauch. A la suite de cette lecture, il envoya au jeune sculpteur une modique somme, accueillie avec bonheur : c'était à la fois du pain, du loisir et un reflet de gloire. Rauch se réjouissait déjà d'avoir surmonté tous les obstacles opposés à l'entrée de sa carrière, lorsque la nouvelle de la mort de la reine Louise vient le frapper soudain. A l'amertume de ses regrets pouvait se joindre un retour sur lui-même, car la perte de sa protectrice jetait de nouvelles incertitudes sur son avenir. Bientôt le gouvernement prussien chargea Rauch d'offrir à Canova l'exécution du monument de la feue reine.

L'artiste italien refusa, et recommanda instamment Rauch, qu'il avait fait entrer à l'Académie de Saint-Luc, au roi Frédéric-Guillaume. Malgré la recommandation du sculpteur le plus renommé, la statue de la reine fut mise au concours. Canova et Thorwaldsen s'abstinrent d'y prendre part, de peur d'être préférés à leur jeune ami.

En mai 1811, Rauch était rappelé à Berlin par le roi, qui adoptait avec enthousiasme son modèle. Ce succès inespéré, le retour en Allemagne dans des circonstances pénibles, la concentration des souvenirs douloureux nécessaires à l'accomplissement d'une œuvre d'art, toutes ces émotions mirent la vie de Rauch en danger. Les médecins le renvoyèrent sans délai en Italie. Grâce à ce voyage, il recouvra promptement ses forces, et exécuta, à Carrare, la statue qui fut solennellement placée à Charlottenbourg, en 1814, au milieu des hymnes de victoire mêlés aux chants de deuil. Chaque année, depuis lors, le mausolée est ouvert le 19 juillet à la population, qui en fait le but d'un pèlerinage[2].

Après cet ouvrage, Rauch fut reconnu le premier statuaire de l'Allemagne. Dans le concert unanime de louanges qui montait jusqu'à lui, une seule voix manquait : un seul critique faisait ses réserves tacites, et

[1] L'organisation de cette première exposition universelle ne nous est pas connue en détail.

[2] Les étrangers sont admis à visiter tous les jours le mausolée.

Digitized by Google

ce critique, c'était Rauch lui-même. Tandis qu'il modelait les statues de Bülow, de Blücher, de Scharnhorst, que faisait-il, enfermé des heures entières dans un atelier où personne n'était admis? Quel trésor gardait-il si précieusement, ou quelle transgression de la loi s'accomplissait dans la solitude et le silence? En 1828, Rauch avoue sa faute[1] en montrant une seconde statue modifiée de Louise.

Cette seconde statue, que le roi voulut posséder aussi, répond mieux que la première au goût idéaliste de l'Allemagne.

Ce n'est plus seulement une belle femme endormie, mélancolique et résignée, mais pleine de vie; un portrait enfin, bien composé, admirablement exécuté. Ici la signification historique de la mort de la reine est indiquée dans l'attitude et l'expression du visage : c'est la sainte patronne qui prie pour son peuple et s'offre en sacrifice à la patrie. L'idée de la résurrection de l'Allemagne domine dans cet ouvrage; dans l'autre dominent la souffrance telle qu'on l'éprouve dans la jeunesse, avec des espérances sans motif, et le calme de la force abattue, mais non détruite par un choc violent.

Nous préférons la statue de Charlottenbourg, où l'émotion est dans le coup de ciseau, dans l'étude de la nature, où la perfection du détail trahit le besoin de réaliser de plus en plus un souvenir et de ne pas quitter une œuvre aimée, au second monument, où l'on remarque la tendance à mettre sur les traits du modèle les idées et les sentiments de l'artiste, et comme une lointaine influence du romantisme de Munich.

La statue équestre du grand Frédéric est l'œuvre la plus considérable et la plus populaire de Rauch. Nous n'entreprendrons pas de l'analyser; nos lecteurs peuvent se souvenir d'en avoir vu le modèle à Paris, en 1855. Cette réduction, où le manque de style et de belles lignes architecturales était frappant, accusait aussi plus que l'original un caractère réaliste, qui n'est qu'un des côtés du talent de Rauch. Ce maître est avant tout un portraitiste; sa manière diffère selon les sujets qu'il traite; il est incapable de l'idéalisation banale, qui consiste en France dans certaines poses académiques et certains agencements de draperies; en Allemagne, dans une série d'expressions convenues, figurant telle situation, telle idée, tel sentiment. Rauch idéalisait les modèles intéressants; pour ce qui est des figures ingrates, il semble les avoir prises comme un thème d'études. Son *Frédéric-Guillaume III* est un

[1] En Allemagne, un artiste ne peut sans autorisation faire une copie de l'image d'un prince qui lui a été commandée.

Digitized by Google

mort, son *Maximilien-Joseph* un bon prince, son *Blücher* un maréchal *Vorwärts* de tous les temps et de tous les pays; mais *Kant*, *Gœthe*, la *Reine Louise*, les *Victoires du Walhalla*, et la dernière œuvre du maître, le *Moïse en prière*, tenant les bras levés vers le ciel et soutenus par Hur et Aaron, voilà des œuvres vraiment idéales. Devant le beau groupe du *Moïse en prière*, on se surprend à dire que Rauch octogénaire est mort prématurément.

Malgré son immense réputation, sa situation exceptionnelle, non-seulement dans l'école, mais dans la société de Berlin, Rauch ne fut point directeur de l'Académie des beaux-arts. Afin de mieux témoigner les regrets et les sympathies attachés au nom de Godefroy Schadow, on ne lui donna point de successeur; procédé peu conforme, il nous semble, à l'institution académique.

Si Rauch lui-même n'a pu faire oublier Schadow, quel homme aura la force de porter le titre de directeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin? Le fait prouve que ces fonctions ne sont pas jugées absolument nécessaires : Rauch eut sinon les honneurs, du moins toute l'autorité, d'un directeur d'académie; l'on ne peut donc qu'approuver une ville qui n'accorde pas au titre officiel, mais au caractère et au génie, l'estime, le respect et l'admiration.

VII.

DRESDE. — GODEFROY SEMPER.

S'il fallait décrire tout ce qui est digne de fixer la curiosité dans les musées ou les ateliers de Vienne, de Stuttgard, de Weimar, de Francfort, etc., et tenir compte de chacune des petites résidences qui offre à l'étranger un palais, des peintures, des statues, des jardins à visiter, il serait injuste d'omettre, comme nous l'avons fait, le nom de paysagistes tels qu'Hildebrandt, Zimmermann, Achenbach, Heinlein, et d'oublier ce qu'il y a de plus parfait et de plus original dans l'école germanique contemporaine, les publications illustrées. Cependant cette étude, beaucoup plus développée, ne serait pas complète encore. L'Allemagne artiste, décentralisée comme l'Allemagne politique, possède les mérites et les défauts de l'imprévu; des détails toujours nouveaux et piquants, un ensemble insaisissable. Au point de vue de l'art cette décentralisation est-elle un bien ou un mal? Nous pensons qu'elle a été favorable au progrès de l'art allemand, mais nous n'insisterons pas

sur ce sujet. La question de la décentralisation, controversable en principe, a perdu son importance pratique. Le passé historique des beaux-arts lui appartient, il est vrai, mais le présent et l'avenir s'élèvent contre elle. Aux cités de la Grèce antique, aux républiques italiennes, aux municipalités des Pays-Bas, petits États divisés où fleurirent toutes les variétés du génie national, nous opposons Paris, dès à présent la capitale de l'Europe artiste, et Berlin, ce témoignage vivant de la transformation unitaire en Allemagne.

Si l'on considère comme un progrès définitif la concentration des forces, telle que nous la représentent les expositions universelles de l'industrie et de l'art confondus, et Paris avec son activité artistique merveilleuse, entourée de provinces plus arriérées que ne l'était l'Allemagne du temps de Carstens, il paraît naturel que les créations de l'art français l'emportent sur les créations de l'art allemand. Nous ressentons plus d'orgueil en proclamant notre supériorité, car, selon nous, elle est due non pas à des circonstances plus propices, mais au vouloir énergique, au travail infatigable, au courage avec lequel l'artiste français lutte contre d'immenses difficultés sociales. Aussi tandis que les qualités de notre école sont extrêmement variées, ses défauts, toujours les mêmes, attestent la présence continue des mêmes obstacles. Combien peu d'œuvres sorties des mains de nos classiques, de nos romantiques, de nos coloristes, de nos réalistes, etc., s'épanouissent fraîchement et respirent une douce joie[1] ! Ce n'est point là un trait du caractère national, mais le signe certain de rapports mal établis entre l'artiste et la société.

Au contraire, les beautés de l'école allemande présentent une série restreinte. Qualités et défauts s'expliquent les uns par les autres et dérivent pour la plupart du génie musical, plus propre à exprimer les ravages des passions dans l'âme que leur manifestation extérieure sur le visage de l'homme.

Inspiré par une symphonie, le peintre allemand figurera l'Avarice. D'un coup d'œil exercé plongeant dans le repaire d'un usurier, Quentin Matsys dérobe deux masques, deux types indestructibles d'avares. Le coup d'œil du forgeron d'Anvers, ce don précieux que n'apporte point le hasard et que l'on n'acquiert que lorsqu'on en sent tout le prix, voilà ce qu'il faut souhaiter à l'école germanique; lui souhaiter de meilleures conditions de vie et de travail dans le temps présent serait chimérique.

[1] Les *Muses* de Lesueur, puis quelques ouvrages de Boucher, les portraits de Latour et de madame Lebrun, ainsi que d'autres tableaux d'un mérite fort inégal, datant de la même époque, ont seuls ce charme facile que les Italiens ont mis dans les grandes choses.

Digitized by Google

La société allmeande, en effet, s'intéresse non-seulement à l'art, mais à l'artiste, à sa vie, à sa pensée, comme à ses œuvres. Il y a entre elle et lui un échange d'idées et de sentiments qui ne saurait exister en France avec le peu d'éducation esthétique du peuple. D'où vient la supériorité de l'Allemagne sur ce point, si ce n'est d'une meilleure répartition des ressources artistiques du pays, de la vie intellectuelle également développée, de moyens d'enseignement mis à la portée de tous dans les petites comme dans les grandes villes?

Que l'école d'outre-Rhin ne se refroidisse pas en s'admirant elle-même, et elle aura le bonheur de conserver, même après que les circonstances sociales auront changé, les avantages qu'elle doit à la décentralisation, l'éducation esthétique entre autres, tandis que le défaut principal qui est né de cet état de choses peut être corrigé par la critique étrangère.

Ce défaut, c'est l'affirmation du patriotisme qui revient dans l'art allemand sous mille formes. Tableaux de batailles ou légendes héroïques, genre anecdotique ou scènes de mœurs villageoises, c'est toujours le même culte du germanisme, le même art de tendance dont le but est de prouver la nationalité du peintre d'abord, son talent après.

Un fait si général, si peu d'accord avec le goût des personnifications abstraites, peut-il s'expliquer autrement que par les préoccupations et les inquiétudes que donnent à l'artiste et au poëte la faiblesse du lien politique qui unit sa race?

Les artistes allemands travaillent trop exclusivement pour des Allemands, les Français au contraire travaillent trop peu pour des Français. En sortant de son pays l'Allemand s'expose à la critique et cherche le progrès. Le Français se laisse séduire au dehors par des succès faciles. Une fortune et une renommée européenne, ou le néant, telle est l'alternative où l'impossibilité de se développer dans nos provinces, et l'extrême difficulté de la vie à Paris ont placé nos artistes. Une telle ambition, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas un stimulant nécessaire au génie; pour s'en convaincre il suffit de comparer la pauvreté des ouvrages d'art le plus en vogue de notre temps, avec les trésors d'imagination prodigués dans les monuments de Nuremberg par des artisans de génie dont la renommée ne s'étendit pas de leur vivant au delà d'une ville.

Ainsi ce n'est point un mal pour les Allemands que les échos de leur pays puissent seuls redire leurs noms, et qu'en dépit des expositions internationales il leur soit difficile d'être assez connus à l'étranger pour se livrer à la peinture commerciale. Trouver dans son propre pays une

Digitized by Google

indépendance facile à conquérir, une vie harmonieuse qui ne sollicite pas l'imagination à produire au delà de ses forces: voilà des conditions plus propres que les succès bruyants à former des talents originaux et distingués.

En venant de plus en plus exposer leurs ouvrages à Paris, les jeunes artistes allemands montrent le désir d'acquérir les qualités qui leur manquent. Leur empressement à comparaître devant la critique parisienne est d'autant plus louable que la presse germanique, prodigue d'éloges pour eux, les encourage à dédaigner les suffrages étrangers. Nous ne doutons pas que les exposants ne tirent un bon enseignement du voisinage de notre école et des impressions spontanées d'un public nouveau, lors même qu'ils ne trouveraient point ici de parfaits modèles à suivre, dans l'état stationnaire où nous voyons aujourd'hui l'art français.

Lorsque l'on examine tout ce qui s'est fait en Allemagne avec succès pour seconder le talent, et que l'on reporte sa pensée vers la France, on se demande si, indépendamment de la pratique des beaux-arts, nous n'aurions pas quelque progrès à emprunter à nos voisins, s'il serait plus impossible chez nous qu'il ne l'a été en Allemagne de secouer l'inertie des provinces, de rendre un peuple curieux malgré lui, ou du moins si l'on ne pourrait éclairer mieux la curiosité si intelligente du peuple de Paris?

Nous n'irons pas en Allemagne prendre des leçons de peinture et de dessin, mais nous y apprendrons quel secours l'art reçoit de l'initiative individuelle, malheureusement nulle chez nous, et combien l'étude peut suppléer au goût naturel. Il est triste d'avoir à le dire; malgré la supériorité incontestable du goût français sur le goût allemand, c'est en Allemagne qu'il faut aller pour voir des œuvres d'art présentées avec art.

L'exemple le plus remarquable que nous puissions choisir, parmi les musées construits à grands frais dans les villes allemandes depuis le commencement de ce siècle, c'est le Musée de Dresde. Ceux de nos lecteurs qui l'ont visité à loisir ont dû remarquer quelle bonne influence l'intimité des grands maîtres a exercée sur le goût et les habitudes de toute une population.

Dresde fait songer à l'Italie. Comme tous les petits centres de gouvernements, elle est menacée par la civilisation. Dresde a joué son rôle; c'est en vain qu'elle s'accroît et s'embellit chaque jour, elle n'atteindra pas les proportions d'une capitale dans l'avenir. En attendant les revirements du sort, c'est le séjour le plus attrayant de l'Allemagne pour l'artiste comme pour l'étranger. Le Musée de Dresde, tout

Digitized by Google

à la fois un lieu de travail et de repos, ne contient aucun ouvrage moderne, cependant il est d'un intérêt direct pour nous, non-seulement parce que le monument a été récemment construit, mais parce que les collections précieuses qu'il renferme ont formé beaucoup d'artistes allemands. Autour de ce temple se groupent aujourd'hui une pléiade d'artistes, d'archéologues, de critiques et d'amateurs distingués, dont quelques-uns, MM. Jules Schnorr de Carolsfeld, directeur du Musée; Jules Hübner, conservateur de la Galerie de peintures; Hettner, conservateur des Antiques, etc., etc., sont fixés dans la ville par leurs postes officiels.

C'est à Dresde aussi, sous les yeux de la Madone de Saint-Sixte, que M. Hähnel, l'auteur du monument de Beethoven, a composé sa gracieuse statue de Raphaël; et c'est sur la terrasse de Dresde que se trouve l'atelier de M. Rietschel, d'où l'illustre élève, devenu le collaborateur, l'émule et le successeur de Rauch, envoie aux villes de la Confédération les statues de leurs grands hommes. M. Rietschel avait à Paris, en 1855, l'exposition la plus considérable de l'école allemande; sa *Pietà*, son modèle de la statue de Lessing, y ont été accueillis avec une grande faveur.

C'était, ce devrait être encore à Dresde que M. Godefroy Semper, architecte français par l'éducation, le talent, le goût et un peu par la naissance[1], enseignait à une école nombreuse les vrais principes de l'art antique et de la Renaissance, et, par ses appréciations approfondies sur l'art français, rendait à ses jeunes compatriotes l'important service de combattre leurs préjugés contre tout ce qui vient de la rive gauche du Rhin. Quelle parole aurait eu plus d'autorité que celle du professeur érudit dont les leçons se confirmaient par des exemples tels que la synagogue, le théâtre, le musée de Dresde, et des constructions privées aussi remarquables que ces édifices publics?

La gravure et la photographie ont reproduit ces monuments[2]; il suffit donc de les nommer aux lecteurs mêmes qui n'ont pas vu la Saxe, et de signaler ce que la photographie ne permet point d'apprécier, la perfection des dispositions intérieures du Musée, et la liberté avec laquelle l'architecte a maintenu son droit à l'originalité au milieu d'édifices anciens qui enveloppent de tous côtés son ouvrage.

[1] M. Semper descend par sa mère d'une famille française qui, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, s'expatria non sans laisser des victimes de la foi sur les galères royales. Par son père, M. Semper descend d'une famille hollandaise, qui trouva un refuge contre les persécutions religieuses dans les duchés allemands du Danemark.

[2] Voir à l'exposition de photographie l'envoi de Krone, de Dresde. *Das Dresdner Hoftheater*, 1 vol. in-folio avec planches, par G. Semper. Chez Viehweg. Brunswick, 1849.

Digitized by Google

M. Semper, il est vrai, désavoue le Musée, parce que des circonstances indépendantes de sa volonté l'ont empêché d'en diriger l'exécution. Cependant on y reconnaît la pensée du maître, et, par l'intervention d'une main étrangère, les plans ont pu être amoindris mais non défigurés.

Nous voyons tous les jours annexer des édifices nouveaux à des édifices anciens d'une beauté au moins contestable et d'un style inapplicable aujourd'hui; mais nous n'avons vu que le Musée de Dresde où ce genre de difficulté ait été complétement vaincu. Le Musée ne ressemble point au palais bizarre, à demi ruiné, du Zwinger, dont il est l'achèvement; et loin d'atténuer les dissemblances, l'architecte moderne les a franchement accusées en plaçant sa façade la plus importante sur la cour intérieure du Zwinger.

M. Semper se souvenait assurément du Louvre de Louis XIV, si librement et si harmonieusement uni au Louvre de Henri II, lorsqu'il traça les plans du Musée, sans songer à imiter les constructions du dix-huitième siècle, qu'il devait relier; comme M. Semper a suivi l'exemple de Perrault, les architectes français chargés d'agrandir ou d'achever les anciens monuments de Paris pourraient, à leur tour, prendre modèle sur l'architecte de Dresde.

Rappelons encore ici l'aspect monumental des salons carrés du Musée, qui, grâce à leurs dimensions moyennes, ne réduisent pas les peintures au rôle d'ornements accessoires, et la combinaison variée des effets de lumière aussi favorable aux tableaux qu'aux yeux des spectateurs. Déjà nous avons signalé les mêmes mérites à la Glyptothèque de Munich.

Ces deux monuments, sans avoir entre eux de ressemblance extérieure, ont cela de commun qu'ils ont été vraiment composés pour les trésors qu'ils renferment.

L'architecte de Munich a moins bien réussi le second Musée qu'il a entrepris. Nous le disons à regret, la Pinacothèque, dont l'intérieur présente quelque analogie avec les galeries de Dresde, est aussi sombre et triste que celles-ci sont lumineuses et d'un aspect riant; il est juste d'ajouter que l'ouvrage de M. Semper est le plus récent des deux.

Si ces lignes tombaient sous les yeux de quelque lecteur allemand, il nous accuserait de partialité, nous qui mettons au premier rang de l'école Semper et Klenze, c'est-à-dire des artistes qui ne se sont jamais enfermés dans les traditions germaniques. Nous prenons plaisir, assurément, à redire les noms de deux architectes qui n'ont point sacrifié, comme Schinkel, aux fantaisies idéalistes de leur pays, parce qu'en

Digitized by Google

eux l'intelligence vaste, l'érudition, la philosophie de l'art n'ont point détruit le principe d'exclusivisme qui fait la force des imaginations créatrices.

La plupart de nos compatriotes ont du goût pour les œuvres de MM. de Klenze et Semper. La ville de Dresde, qui de toutes celles d'Allemagne plaît le plus aux Français, doit sans doute ce privilége à la physionomie française de ses monuments. Malgré les sympathies avouées de l'architecte de Dresde pour notre art, la critique en Allemagne lui a rendu justice; aussi, peu d'artistes vivants ont-ils une réputation aussi honorable, des succès plus légitimes et incontestés.

Mais parmi tous les témoignages d'estime et d'admiration qu'a reçus M. Semper, pourquoi des voix ne se sont-elles pas élevées, fermes et persévérantes, afin de conserver ou de ramener à Dresde l'éminent architecte qui en a fait sa ville?

Nous le disons en toute sincérité : l'école allemande souffre autant que M. Semper des circonstances qui depuis dix ans privent un artiste, parvenu à toute la maturité du talent et de l'âge, de la meilleure part de son activité. Si la retraite présente de M. Semper n'est pas entièrement perdue pour les arts, c'est à son énergie seul qu'on le doit. Le praticien manque d'occasions de se produire; mais le théoricien ne s'est pas condamné au silence. Nommé professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich, M. Semper ne se laisse point absorber par la science. En dehors de son enseignement, il a recueilli sa pensée exprimée dans divers écrits, et la concentre en un corps de doctrines qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Théorie et histoire du style dans l'architecture*. Nous ne manquerons pas de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* cet ouvrage, destiné à produire une vive sensation; puisse-t-il entraîner l'esthétique allemande hors des abstractions où elle s'emprisonne, et servir de base au classicisme nouveau, qui, représenté par les Klenze et les Semper, ne signifie pas un ensemble d'idées étroites et vieillies!

Il est à craindre plutôt que dans les dispositions actuelles de l'Allemagne les idées de Semper ne soient trop neuves encore. Au milieu de l'école, Semper apparaît comme une figure exceptionnelle appartenant à un autre pays et à une autre époque. Par sa vie et ses œuvres il rappelle les maîtres de la Renaissance qu'il aime; comme eux artiste, savant et homme d'action, il unit le culte des traditions aux grandes passions qui animent ses contemporains.

A Berlin, où règnent enfin des idées progressives, laissera-t-on échapper l'occasion qui s'offre de donner de nouvelles forces au grand

Digitized by Google

art? Rauch n'est plus là pour sauver Berlin des envahissements de l'idéalisme et le maintenir au-dessus d'un réalisme sans puissance. L'architecte de Dresde est le seul artiste de l'Allemagne qui ait acquis assez d'autorité, par ses œuvres et son professorat, pour exercer de l'ascendant sur l'esprit critique des Berlinois sans effacer les souvenirs de l'illustre statuaire.

Le moment est venu où le romantisme doit finir en Allemagne comme il a fini en France, après avoir accompli sa mission. La théorie du laid et la théorie idéaliste, qui mettent le sentiment et la pensée au-dessus de la forme dans les arts, ont conquis pour l'intelligence une plus grande part dans le domaine du beau. L'esprit moderne, à qui le charme et la grâce ne suffisent plus, exige avec raison sans doute que les œuvres d'art l'intéressent. Cette conquête assurée, le romantisme devient à son tour une sorte de tradition qui n'a pas de raison d'être, et s'oppose au progrès. Par sa formule paradoxale littéralement mise en pratique, la glorification du laid a perdu son crédit en France. L'idéalisme, plus à craindre parce qu'il évite les excès, règne encore tout-puissant en Allemagne, et séduit même en France quelques esprits délicats. Cependant, lorsqu'il niait le beau et croyait affirmer le vrai, le romantisme français appelait la nature à son aide, au risque de la voir se tourner contre lui, tandis que le romantisme allemand, plus dédaigneux et moins franc, s'élève au-dessus de la nature, et, semblable aux fantômes, ne se laisse point terrasser.

Que répondre à ceux qui comprennent l'idée, se déclarent émus par les sentiments exprimés sur la toile sans le concours des formes vivantes?

On voit que la critique ne saurait triompher seule de l'idéalisme, c'est pourquoi nous faisons appel au plus positif et au plus scientifique des arts, à l'architecture, pour accomplir cette importante réforme. Quand nous verrons l'auteur du théâtre de Dresde, le champion zélé de l'architecture polychrome, si appropriée aux climats du Nord, occuper une chaire à Berlin, nous aurons une pleine confiance dans l'avenir immédiat de l'art allemand. Que les portes de Berlin s'ouvrent devant Godefroy Semper, que ce beau talent ne soit pas une force perdue pour son pays, tel est le vœu que nous formons, en terminant, pour le bien de l'école et pour la gloire de l'artiste, sans espérer qu'on nous entende d'aussi loin, mais sans désespérer de voir l'école allemande, éclairée sur ses véritables intérêts, seconder les événements avant qu'ils se lassent de travailler en sa faveur.

C. DE SAULT.

Digitized by Google

LE PRINCE DE METTERNICH[1].

..... Parmi les personnes auxquelles mon voyage à Vienne me faisait le plus songer se trouvait aussi le prince de Metternich. Quelque fût l'éloignement de lui à moi à d'autres points de vue, je me sentais très-près de lui comme homme; il était fortement entré dans ma vie, et se trouvait mêlé de plusieurs manières à mes plus chères relations. Le souvenir de son engageante personnalité n'éveillait en moi que des images agréables; je ne l'avais jamais rencontré que dans des circonstances heureuses et avec tout l'attrait des meilleures relations sociales; j'avais eu, je puis dire, toujours beau temps avec lui, et lui étais redevable de mainte amabilité et de maint service. Avec cela, je ne me sentais nullement dominé par lui, et j'avais mon jugement sur l'homme d'État parfaitement libre. Il semblait là-dessus n'avoir aucune

[1] Ce fragment se trouve avoir un intérêt d'actualité que nous ne cherchions pas : il était donné à la composition quand la nouvelle de la mort de M. de Metternich est arrivée à Paris. Nous l'empruntons au huitième volume des *Souvenirs et Mélanges* (*Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*), de Varnhagen d'Ense.

Ce volume posthume vient d'être publié par madame Ludmilla Assing, la nièce de l'auteur, conformément à la mission qu'elle en avait reçue. « Des considérations personnelles pour des contemporains en avait fait ajourner la publication à M. de Varnhagen, » dit-elle dans sa préface. Sa volonté était que ces souvenirs ne parussent qu'après sa mort ou après la leur. En ce qui touche M. de Metternich, cette condition est aujourd'hui doublement remplie.

Le prince de Metternich avait, *in petto*, destiné à Varnhagen la succession de Gentz. De là, lors d'un voyage à Vienne, en 1834, divers entretiens où le ministre sonda le publiciste, et dont le résultat fut que le premier s'abstint de faire des propositions qui n'eussent pas été acceptées par le second. Ce sont ces entretiens, et l'impression qu'ils firent sur M. de Varnhagen, qui font le sujet de ce fragment.

Voir sur Varnhagen d'Ense la Notice de M. Charles Dollfus dans notre livraison d'octobre 1858.

Digitized by Google

prétention, et laisser une entière liberté à l'esprit et aux impressions, ce qui n'était pas la moindre des fortes et nombreuses séductions qu'il possédait à l'usage des natures les plus diverses. Tout ce que j'entendais de lui redoublait ma curiosité de le revoir; il avait dans l'intervalle éprouvé, traversé tant de choses domestiques et publiques; il avait en Europe une situation si différente de celle où je l'avais connu, qu'il devait m'apparaître presque comme un homme nouveau. Je l'avais vu avec sa première femme : il se trouvait maintenant marié en troisièmes noces, et au sujet des deux derniers mariages il courait toutes sortes de récits romanesques. Son ascendant, sa puissance étaient à leur apogée, et il passait sans contredit pour le premier homme de l'Autriche, ayant vaincu, éloigné, distancé ou paralysé rivaux et adversaires, presque impuissant sans doute à l'intérieur par l'obstacle des arrangements existants, tels qu'entre souverains et ministres jaloux les avait établis et consolidés le poids d'une longue tradition; mais vis-à-vis de l'étranger, tenant dans sa main l'État tout entier, maître et seigneur de toutes les relations extérieures, supérieur à toute contradiction, et depuis longtemps assuré même de la soumission impériale dans ce domaine. Ébranler sa haute position paraissait impossible, et bien qu'il eût des ennemis nombreux et nullement méprisables, il n'y avait, disait-on, en Autriche ni au dehors aucune puissance en mesure de l'atteindre, pourvu que lui-même ne prêtât pas le flanc d'une manière dont on le croyait incapable. Et quand plus tard il le prêta cependant, sa situation politique en ressentit à peine un faible contre-coup. Dans le fait, tout se courbait devant lui, et la subordination où cet homme maintenait tout ce qui l'environnait ne pouvait qu'irriter encore mon désir de voir par moi-même comment cette élévation fabuleuse cadrait avec les impressions anciennes, les confirmait ou les modifiait. Le prince se trouvait avec l'empereur à Baden[1], où m'appelaient d'ailleurs de bien chères amitiés, et comme on ne savait s'il y resterait encore longtemps, je ne voulus pas différer de m'y rendre. Tettenborn[2], qui lâchait peu facilement un ami, et, par une pression affectueuse mais décidée, subordonnait volontiers toute autre relation aux siennes propres, n'essaya pas cette fois de résistance. Pour lui comme pour tout le monde, le nom de Metternich coupait court à toutes les objections, et en outre il rattachait mon désir de voir le prince à d'autres pensées

[1] En Autriche, près de Vienne.

[2] Le général Tettenborn, sous lequel Varnhagen avait fait la campagne de Russie, et qui était resté son ami.

Digitized by Google

que je ne pouvais me figurer, et auxquelles il n'eût voulu en aucune manière être contraire, parce que son agrément et son intérêt y eussent aussi trouvé leur satisfaction.

Je partis donc pour Baden le vendredi matin, 8 août, et me fis annoncer chez le prince vers une heure. Il me reçut aussitôt et m'accueillit avec la prévenance la plus affable. Dans son extérieur je le trouvai moins vieilli qu'on ne me l'avait dit, mais je vis néanmoins un grand changement: l'âge, qui ne l'avait pas encore courbé, l'avait rendu très-sérieux; l'ancienne élégance et la grâce première s'étaient changées en attitude plus sévère et en dignité plus roide, bien que les mouvements rappelassent encore souvent les temps passés. Ce qui me frappa le plus, ce fut le timbre de sa parole: sa voix n'avait jamais été bien sonore, mais elle avait maintenant quelque chose de creux, de nasillard et de traînant, qui ne m'affectait pas précisément d'une manière désagréable, mais qui ôtait toute promptitude et toute vivacité à la conversation. Les traits montraient la même impénétrable indifférence qu'on avait si souvent blâmée et admirée en lui, mais laissaient néanmoins percer une conscience de la valeur personnelle qui autrefois aimait à se dissimuler avec tout le reste. Autour des yeux et vers les tempes se voyaient les traces plus visibles des années, et cette expression émoussée qui fait voir que les facultés sensuelles n'ont pas été ménagées. Le prince toutefois ne me laissa pas beaucoup le temps de poursuivre ces observations à part moi, et je dus en quelque sorte les glaner à la dérobée, car il entama sur-le-champ un entretien qui me captiva tout entier. Nous étions assis vis-à-vis l'un de l'autre à une table verte où se trouvaient quelques volumes reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche, — des exemplaires de l'Almanach impérial d'Autriche, à ce que je vis plus tard, — dont la main du prince s'emparait parfois comme par un jeu distrait. Nulle gêne entre nous, une entière liberté, le regard droit et proche sur le visage ouvert: c'est ainsi que commença la conversation. Il rappela d'abord la perte que j'avais faite, et parla de Rachel [1] avec une chaleur de sympathie que je n'eusse pu concevoir, se souvenant très-bien de sa personne, de sa vive et bienveillante nature, de ses saillies gaies, inattendues, souvent

[1] Madame de Varnhagen, née Rachel Levin, qui venait de mourir. Tout le monde sait que madame de Varnhagen a été une des femmes les plus remarquables des temps modernes.

Digitized by Google

mordantes, et qui étonnaient les plus difficiles. Il avait encore présentes les occasions où il l'avait vue, comme en général tous les souvenirs de Berlin étaient très-vivants en lui, et semblaient évoqués avec préférence. Il s'informa ensuite de ma situation actuelle, me laissant voir qu'il était fort au courant de ce qui l'avait précédée, et que j'avais été appliqué aux affaires les plus importantes, non-seulement par le comte de Bernstorff, mais aussi, d'après la ferme volonté du roi, par les autres ministres et par l'adjudant général de Witzleben : « Et tout cela sans emploi officiel, ajouta-t-il, dans une sorte de position exceptionnelle, comme a été Gentz chez nous. » Je déclinai la comparaison avec Gentz, tant pour le talent que pour l'emploi, dont l'importance n'avait été possible dans une telle mesure qu'avec un tel supérieur dont le pareil ne se trouvait pas en Prusse ; et j'ajoutai que par suite je n'avais pu prétendre ni à l'autorité, ni à tous les avantages dont Gentz avait été si fortement comblé. Je protestai que je considérais ma carrière publique comme terminée, et que depuis la mort de Rachel j'avais abandonné toutes les affaires, et déclaré que je renonçais au travail officiel dont je ne me sentais plus ni l'aptitude ni le penchant. Le prince parut d'abord un peu surpris, et répondit ensuite, d'un air de confidence, que le ministre Ancillon[1] lui avait encore tout récemment promis de me confier un certain travail, à la forte et adroite rédaction duquel l'Autriche et la Prusse avaient un égal intérêt. Je convins que j'avais en effet appris quelque chose d'une telle intention, dont je devais faire remonter l'honneur plutôt à l'opinion que le prince avait de moi qu'à la bonne volonté d'Ancillon, et qu'en vue de ce travail mon congé avait même été limité à deux mois, mais que je ne savais cependant si finalement j'en serais chargé, encore moins si je serais en mesure de m'en tirer. Metternich s'était en effet entendu avec Ancillon pour faire paraître un exposé public des mesures arrêtées dans les dernières conférences de Vienne, aussitôt que ces mesures auraient été convenablement élaborées par tous les cabinets allemands, ce qui semblait devoir exiger environ deux mois, et il avait recommandé ma plume de la manière la plus instante. Il ne lui parut du reste point désagréable d'apprendre que je n'étais nullement en faveur auprès d'Ancillon, et ce lui fut une occasion de s'exprimer plus librement sur ce ministre, auquel il concéda de la bonne volonté, mais peu de tact, et qui, disait-il, dans le ministre d'État montrait encore trop le prédicateur, voulait tout emporter avec des fleurs de rhétorique, et

[1] Alors ministre des affaires étrangères en Prusse, ancien théologien.

Digitized by Google

oubliait que le silence vaut souvent mieux que la parole. Je ne pouvais le contredire en cela, mais je lui résistai d'autant plus vivement quand il fit au sujet de Bernstorff quelques plaintes, qui me semblaient injustes, et que je savais suscitées par des intermédiaires que je connaissais fort bien et n'avais point à ménager.

Le prince tourna l'entretien sur sa propre administration, et sans y avoir été nullement amené, de son libre et plein gré, et pour continuer à me surprendre et à m'étonner, il se mit à développer ses procédés, à exposer les vues et les maximes qui l'avaient guidé jusqu'alors et continueraient à le guider: « En affaires, dit-il avec accent, je n'ai ni haine ni préférence; je vois la chose et ensuite les hommes que j'y puis employer. Quiconque se met franchement à l'œuvre et l'avance est mon homme, qu'il ait été jusque-là mon adversaire personnel ou non, ou quelle que soit la divergence de nos vues générales. Je n'ai jamais poursuivi personne pour lui-même, jamais que pour l'action que j'avais à combattre ou à supprimer. Les principes que je me suis choisis au début de ma carrière se sont trouvés bons dans toutes les expériences que j'ai faites de la vie et des affaires, et je puis dire que, depuis vingt-cinq ans que je suis à la tête du cabinet, je ne me suis jamais repenti de rien. » Après quelques autres paroles, il continua: « Où tout chancelle et change, il faut avant tout que subsiste quelque chose où ce qui cherche un centre le rencontre, où ce qui est égaré trouve un refuge. J'ai été ce quelque chose; ici, tout ce qui l'a demandé a trouvé un appui, et les éléments les plus contraires se sont réconciliés en paix. Il y a eu des temps où la Russie, d'autres temps où la France m'eût voulu renverser; mais les choses tournaient bientôt de façon à leur faire voir que j'étais l'homme qu'il fallait. Et comme les puissances, ainsi les partis: par mon immobilité, ma persistance tranquille, ma constante égalité d'esprit et de politique, j'ai conquis la confiance; amis et ennemis me la témoignent au plus haut degré; les hommes les plus importants de tous les partis — entendez-moi bien, de tous les partis — se sont rapprochés de moi, se sont plus ou moins attachés à moi, m'ont dévoilé leurs plans les plus secrets. Et nul ne s'en est mal trouvé; j'ai dit à chacun ce qu'il fallait, et n'en ai trahi aucun auprès de l'autre. Tout au contraire, comme le confesseur catholique, j'ai toujours préféré me sacrifier moi-même dans les occasions critiques, et j'ai eu beaucoup à souffrir pour avoir honoré la confiance qu'on mettait en moi et avoir bien gardé le secret des autres. Mais aussi tous le savent, amis et ennemis, et ne cessent de m'en donner de nouveaux témoignages. »

Digitized by Google

Après un instant, le prince dit : « J'ai un principe auquel je me conforme invariablement; mais un principe n'est pas une doctrine. Les deux choses diffèrent au contraire beaucoup. Un principe est dans le monde moral ce que dans le monde physique est un roc : ferme, inébranlable, toujours semblable à lui-même; une doctrine au contraire est arbitraire, artificielle, forcée dans sa logique, un mauvais instrument pour l'homme d'État. L'homme d'État ne doit jamais laisser échapper son principe; il doit au contraire le maintenir inébranlablement, mais dans l'application il peut se permettre mille modifications, il doit même les chercher et les choisir, s'il ne veut pas à plaisir se faire sauter avec toute sa politique. L'homme d'État ne doit pas être une barre de fer, mais un ressort d'acier, cédant à toute pression, mais lui résistant aussi, et, dès qu'elle cesse, reprenant la ligne première. » Avec cela, il se défendit de son mieux d'être et même de pouvoir être l'homme du soi-disant juste milieu : « Quand on a un principe, dit-il, il faut aller jusqu'au bout, et non vouloir se tenir dans un milieu qui n'existe véritablement pas, et qui n'est qu'une transaction apparente, misérable, entre des contradictions inconciliables. Je poursuis les choses jusqu'à leur dernier fondement, le bien pour l'avancer, le mal pour l'anéantir; mais je sais qu'il faut s'accommoder au monde et aux circonstances; mon principe lui-même a cette mesure en lui et repousse tout fanatisme. »

On conçoit aisément qu'en présence de tels épanchements inattendus, mon rôle fût presque absolument muet, et que toutes les forces de mon âme se concentrassent dans le sens auditif. Mais ma mémoire ne put naturellement retenir tout le détail, et elle avait déjà perdu mainte transition légère, quand je me hâtai, le soir, de transcrire la moisson de la journée. Il me souvint d'avoir déjà remarqué à Prague, il y avait plus de vingt ans, le ton dogmatique dont le prince avait pris l'habitude, mais ce n'étaient alors que de légers commencements. Maintenant c'était le caractère dominant, et il amenait beaucoup de fatigue dans les longs entretiens. En toutes choses, même dans les moindres, il devait y avoir un plan et de la logique, et partout on voulait faire voir de la profondeur. Il n'y avait pas à s'étonner qu'on n'y réussît pas toujours. Le prince parlait très-bien, en périodes coulantes et mesurées, en expressions choisies et souvent d'une justesse, d'une précision étonnantes; mais il y avait cependant des endroits où il perdait le fil, et où la pensée restait comme absente, auquel cas il reprenait autre chose sans se troubler. Justus Grunner m'avait raconté que précisément à Prague, à l'occasion de l'institution de la chancellerie d'État en

Digitized by Google

Prusse, Metternich avait entrepris de lui démontrer la nécessité d'un premier ministre, et qu'il avait invoqué à cet effet l'exemple de l'Angleterre, mais qu'il avait été obligé de s'arrêter court après quelques anecdotes sur Pitt. Je vis un trait semblable. Le prince se mit à parler de l'importance de l'Autriche et voulut me la faire pleinement saisir. « L'Autriche, dit-il, est une des premières et des plus considérables entre les puissances, tant par sa position que par l'esprit et la tendance, quelque chose de grand dans le monde moral comme dans le monde matériel, car... » Mais ce *car* n'eut aucune suite, et n'amena que de petites remarques sur la variété des idiomes en Autriche. A la fin il revint à Rachel et en parla longtemps et beaucoup avec la plus haute estime, disant que s'il n'avait pas possédé son amitié, il avait du moins été une de ses plus anciennes connaissances, et très-lié avec ses meilleurs amis; que Gentz surtout avait jusqu'à la fin professé pour elle une vraie vénération, et lui avait souvent lu ainsi qu'à la princesse les passages les plus remarquables de ses lettres. Il manifesta le plus vif regret de la perte de Gentz, et loua son amabilité aussi bien que son inestimable talent, mais ajouta néanmoins que dans les dernières années il était devenu confus et abattu, et qu'on avait dû ne plus l'employer qu'avec une grande réserve dans les affaires. Mais il ne pouvait assez vanter l'intrépidité de ses derniers jours devant la mort, et avec quel courage il l'avait regardée en face, lui que chaque allusion funèbre avait toujours fait trembler jusque-là.

Depuis longtemps on avait annoncé un ambassadeur sans que le prince se fût dérangé pour cela. Je m'étais levé pour partir, mais il m'avait fait rester, et continuait ses épanchements avec un laisser aller tranquille. Je trouvai enfin qu'il était sérieusement temps de partir, et le prince m'invita à dîner pour le lendemain, en m'accablant des assurances les plus amicales. Son affabilité extraordinaire et la bienveillance naturelle de toute sa manière d'être avec moi me donnèrent alors le courage de lui dire que je n'étais pas seul, que j'avais avec moi un neveu de Rachel, pour lequel ce serait un souvenir précieux de toute la vie d'avoir été présenté à Son Altesse. Le prince me dit avec l'empressement le plus gracieux: « Amenez-le demain. » Je courus chez moi obsédé d'impressions, de pensées et de doutes qui ne voulaient pas se réunir en un résultat clair et satisfaisant.

Des visites, une excursion fatigante, une grande excitation d'esprit dans la soirée m'avaient préparé une mauvaise nuit. Je me réveillai

Digitized by Google

avec des vertiges, et fus sur le point de me faire excuser auprès du prince. Mais un peu de mouvement en plein air me procura du mieux et l'espoir de triompher de mon malaise. Nous arrivâmes à l'heure indiquée; je présentai mon compagnon, et après un quart d'heure de conversation indifférente, mais agréable et gaie, on se mit à table. J'étais assis entre le prince et sa fille Léontine; de l'autre côté, la princesse dans son grand fauteuil, à cause de sa position intéressante, mais très-maladive. La seconde fille du prince, le vice-président du conseil aulique de guerre, général comte Ignace de Hardegg, le comte Joseph Esterhazy, un comte Zichy, le baron Neumann de Londres et quelques autres personnes formaient le petit cercle. Le prince fut extraordinairement prévenant, surtout envers nous autres étrangers, fit toutes sortes de questions sur Berlin, raconta de gaies anecdotes du temps de son séjour, plaisanta, sema de petites remarques, et répandit sur l'entretien cette aisance agréable que donne le sentiment d'une liberté discrète et sans péril; cependant il parla moins qu'anciennement. En général, la conversation fut celle de la haute société autrichienne, aisée, libre, familière, mais sentant la coterie et frisant la hardiesse. Du reste, pas un mot de politique, excepté à propos d'une plainte du comte Zichy sur ce que son libraire ne lui avait pas encore envoyé les *Paroles d'un croyant*. Je glissai la question si le livre n'était pas défendu, et le prince répondit : « Sans doute, en ce qu'il ne peut être ni annoncé ni vendu publiquement, mais non pas pour les lecteurs chez lesquels le mauvais effet n'est pas à craindre. La censure autrichienne tient compte des personnes. » Quelqu'un rappela que par la même règle, M. d'Eskeles avait obtenu l'autorisation de s'abonner au *National* de Paris. « Oh! avec celui-là le gouvernement peut être tranquille! s'écria un autre, il n'y a pas de meilleur Autrichien. » — « Et quant à la manière de penser, ajouta gaiement le prince, le *National* est peut-être encore trop modéré pour lui. » On parla ensuite des chemins de fer, et la conversation glissa sans encombre sur les rails. La remarque que les chemins de fer auraient certainement une grande influence sur la guerre ramena les esprits à des événements plus anciens, et le souvenir de la bataille de Wagram donna lieu de faire observer que la table du prince réunissait deux blessés de cette journée. « Avec cette différence, dis-je alors, que le comte de Hardegg a été blessé comme général et moi comme enseigne. » Sur quoi le prince émit l'opinion que souvent la vie compensait ces différences, et que si les enseignes voulaient être généraux, il ne manquait pas d'occasions où les généraux troqueraient volontiers avec un enseigne. L'allusion,

Digitized by Google

que je ne pus comprendre, excita la plus vive gaieté, et le prince, selon sa vieille habitude, reprit sa plaisanterie pour ne la plus lâcher, et était juste occupé à l'épuiser jusqu'à la moelle, quand on lui remit un gros paquet de dépêches, en annonçant en même temps le comte de Lutzow, ambassadeur d'Autriche à Rome, qui venait d'arriver. On ne tarda pas à se lever de table, et le prince s'éloigna.

La princesse Mélanie, avec laquelle jusque-là j'avais à peine échangé quelques paroles, s'empara alors tout à fait de moi et j'eus à concentrer toute mon attention : car sa conversation, changeante, capricieuse, impérieuse, pressante, était plus qu'une simple conversation; elle tournait facilement à l'examen, à l'interrogatoire, et avait même parfois l'air d'exiger une confession. Sa faveur et son antipathie étaient toujours décidées et manifestes, mais soustraites à tout calcul humain : on considérait toutes deux comme l'œuvre du hasard. Pour moi, c'était faveur ce jour-là, et j'en fus accablé. Elle me remercia vivement de l'envoi des « Souvenirs posthumes de Rachel » : elle avait lu le livre l'été dernier avec le plus vif intérêt, et le prince lui en avait lu une partie; elle ne croyait pas avoir tout compris, mais l'ensemble avait agi sur elle comme pas un livre, et elle regrettait profondément de n'avoir pas connu cette rare nature. Puis vinrent beaucoup de questions dont plusieurs m'embarrassèrent, parce qu'elles étaient si singulièrement posées qu'il me fallut leur donner une autre tournure pour les rendre susceptibles de réponse. La princesse s'arrêta surtout aux lettres à Gentz, et elle parla de celui-ci avec une sympathie extraordinaire : il avait été comme nul autre homme, et toujours surtout bien disposé pour elle; elle avait fait en lui une perte irréparable; il n'y avait qu'une chose qu'elle ne lui pardonnât pas, sa passion pour Fanny Elssler, par laquelle il avait beaucoup perdu dans le grand monde. « Mais d'autant plus gagné en bonheur intime, répondis-je, ce qui compensait pour lui les applaudissements de la haute société, dont il pouvait plutôt se passer qu'elle de lui. » Ma contradiction étonna un peu, et je vis qu'on hésitait si je devais rester debout ou tomber. Aussi ajoutai-je avec accent que j'étais étonné surtout de lui voir cette prévention injuste, à elle qui pouvait mieux que personne apprécier le bonheur d'un homme retrouvant à son automne un tel printemps, et voyant sa vieillesse déjà sombre éclairée par le doux éclat d'un tel soleil. Je louai ensuite Fanny Elssler pour ses nobles qualités, pour sa bonté d'âme et pour la grâce intérieure qui l'élevaient bien au-dessus des inégalités sociales. Elle m'accorda tout cela, quoiqu'un peu de mauvaise grâce, et déjà quelques nuages se rassemblaient sur son

front. Qui sait ce qui fût arrivé, si le prince ne fût revenu au bon moment pour reprendre la conversation. Comme il vit qu'il s'agissait de Gentz, il donna volontiers son contingent. Il parla de l'effet extraordinaire que la mort de Gœthe avait produit sur lui, et dit que ç'avait été la plus grande commotion de sa vie, et d'autant plus singulière qu'il n'avait jamais été bien avec Gœthe, avait trouvé toujours beaucoup à dire contre lui, et s'était comme défendu de sa grandeur. Le prince disait cela sur le ton du blâme, et comme si lui-même ne s'était jamais trouvé dans le même cas; je ne pus donc me retenir de lui rappeler que lui-même n'avait autrefois pas trop bien pensé de Gœthe, et que j'avais eu mainte chaude querelle avec lui à ce sujet; sur quoi il me dit en protestant sérieusement : « Je l'ai du moins toujours estimé, et personnellement nous étions au mieux ensemble. »

Il fut ensuite question d'Adam Müller et de Frédéric Schlegel, qui suivirent la voie frayée par Gentz, mais avec bien moins de succès personnel et public. On ne nia point qu'ils n'eussent fini par poursuivre un intérêt ecclésiastique au détriment de l'intérêt autrichien proprement dit, et que par là ils ne fussent devenus incommodes dans les affaires et de nul emploi. Puis on revint tout naturellement à Gentz, à ses services extraordinaires, à son incomparable talent, à sa conception parfois un peu lente, mais toujours juste, et à ses éclatantes qualités d'exposition. Je dis qu'il serait bien désirable qu'on réunît les écrits de Gentz, et qu'on y ajoutât ceux de ses mémoires d'affaires qui seraient de nature à être publiés. Le prince me donna raison et me dit qu'il y songerait.

Le comte de Lutzow survint alors, et la conversation s'éparpilla. On annonça une comtesse hongroise, madame de Fekete; elle fut reçue malgré le déplaisir de la princesse Mélanie, qui n'était justement pas d'humeur à subir le joug des politesses sociales, et qui semblait fort déterminée à le laisser voir. Une vieille fabuleuse entra, une fée attifée et fardée de la taille d'un enfant, fragile et infirme à s'affaisser sous un souffle, mais néanmoins très-roide et très-haute dans ses prétentions de grande dame. Elle comprit bien vite qu'elle n'était pas la bienvenue, et ne manqua pas, en se retirant bientôt après, de décocher quelques flèches acérées dont la blessure fut visible. J'avais depuis longtemps entendu parler d'elle comme d'une femme d'un esprit hardi et impitoyable, toujours prête à dire les choses les plus inouïes, comme d'une espèce de marquise de Créqui, qui s'était rendue terrible à son milieu. Elle m'intéressait encore plus comme l'amie de Gentz et sa

Digitized by Google

partenaire au jeu; il avait eu beaucoup à souffrir de sa langue, mais encore plus à se féliciter de sa protection.

Une promenade, proposée par les dames, mit les esprits au plus heureux diapason au milieu de la belle nature, mais nous fit aussi rencontrer le grand chambellan de l'empereur, comte de Wurmbrand, et le médecin impérial baron de Stifft, dont la conversation devait paraître un peu singulière à un Allemand du Nord, surtout quand on réfléchissait que, dans le médecin, on avait devant les yeux un des maîtres de l'État, lequel, malgré sa discrète obscurité, avait en bien des cas plus de puissance que le prince de Metternich et le comte de Kolowrat réunis. La soirée se passa d'une manière très-agréable, mais elle n'empêcha pas que le sentiment de la fatigue corporelle et une certaine tristesse longtemps comprimée ne prissent enfin le dessus chez moi, et ne terminassent d'une façon désagréable une journée si remplie.

La matinée du lendemain fut pluvieuse, l'air chaud et lourd, et je souffris beaucoup. Une promenade dans le parc me fortifia assez pour me permettre de me rendre à une invitation à dîner où quelques messieurs, venus de Vienne en visite, m'étonnèrent par la hardiesse de leurs discours. A les entendre, le peuple était tout changé depuis la révolution de juillet, lisait les journaux, s'intéressait aux événements et les appréciait avec une hardiesse faite pour alarmer les gouvernants. On manifesta le plus profond mépris pour les hommes qui se proclamaient les ennemis de la révolution, quittes à lui céder constamment sur tous les points. On rappela avec amertume les carlistes lâchement abandonnés après avoir été encouragés et secourus. L'un des convives, qui paraissait familiarisé avec les affaires diplomatiques, prétendit que notre ministre Ancillon venait de jouer un mauvais tour au prince de Metternich. Les ministres dirigeants étaient convenus à leur dernière réunion, disait-il, et Metternich tout le premier, de laisser tranquillement les choses aller en Espagne, jusqu'à ce que les carlistes tinssent la campagne avec des forces suffisantes et que le roi fût à leur tête, et une fois ce moment arrivé, de prendre ouvertement et fortement parti pour la bonne cause et d'en assurer le succès. Ces conditions étaient maintenant remplies, et Metternich n'avait pas bougé; Ancillon, au contraire, pour montrer ses bons sentiments, avait rappelé au prince, avec un flot de paroles pompeuses, les engagements pris, et se promettait les remercîments les plus flatteurs pour son zèle, que le prince donnait à tous les diables, attendu qu'il avait de bien autres considérations à garder vis-à-vis du cabinet de Londres et du roi des

Digitized by Google

Français, et que la lointaine Espagne devait naturellement céder le pas à la Suisse et à l'Italie, plus rapprochées. Je confessai ne rien savoir de ces choses, et n'élevai que par convenance quelques doutes au sujet de ces bruits qui plaçaient notre ministre[1] dans un jour peu favorable. Notre convive reprit en disant que dans ce cas particulier il ne donnait pas tort au prince, mais qu'en somme il n'en devait pas moins sévèrement blâmer toute sa politique : il n'y avait là nulle pensée vraie, nulle force réelle; il n'y avait qu'une sorte de séduction à l'usage des faibles. On comprend que je ne me sentis pas le devoir de défendre en pays étranger un ministre étranger attaqué par des gens qui le touchaient de bien plus près que moi. Mais quant à sa personne, je la défendis avec tout le feu d'une conviction intime, mettant dans tout leur jour ses qualités aimables, et parmi elles aussi son esprit généreux et libéral... oui, libéral, à quoi personne n'objecta finalement plus rien.

Je devais tout aussitôt avoir la récompense de mon zèle. Metternich me rencontra dans une promenade que je fis l'après-midi, et m'invita à l'accompagner un peu. Je ne l'avais jamais vu si bienveillant et si peu ministre. Il se laissa aller aux pensées les plus intimes et les plus humaines, parla du charme de l'amour et du bonheur conjugal, duquel, disait-il, il ne pouvait plus se passer depuis qu'il l'avait connu véritablement, assez tard. Ce que les parents sont aux enfants et ceux-ci aux parents, il l'exprima en paroles touchantes et justes, car si son sentiment était vrai et profond, il ne voulait cependant s'abandonner à aucune illusion. Je le compris pleinement, et il avait paru supposer que je devais le comprendre.

L'air de Baden ne paraissait pas me convenir, j'étais toujours souffrant, et mes nerfs ou surexcités ou tout à fait détendus. Je voulus donc retourner à Vienne, et me rendis à cet effet mercredi chez Metternich pour prendre congé. C'était aux environs de midi, dans la chaleur la plus lourde, et je me repentais déjà de m'être fait annoncer, me tenant pour incapable de soutenir une conversation, et souhaitant de n'être pas reçu; mais je fus reçu et introduit tout aussitôt dans le frais cabinet du prince, où m'attendait l'accueil le plus cordial. Le prince était très-gai, communicatif comme pas une fois; je n'aurais pu choisir

[1] M. Ancillon.

Digitized by Google

un meilleur moment. Après que nous nous fûmes assis, il se mit à parler avec un tel plaisir, une telle suite, et si longtemps, que pendant une heure et demie je n'eus presque pas autre chose à faire que de l'écouter avec étonnement.... Et comme j'écoutais, et me résignais volontiers à me taire!

Il venait de voir mon écriture dans un billet où je rappelais à la princesse la promesse qu'elle m'avait faite de me donner un portrait de Gentz, et où j'insinuais en même temps que j'attacherais un prix infini au sien propre : « Je réunis des autographes, me dit-il, mais seulement depuis peu de temps, et rien que des contemporains. Dans un temps qui court si vite, ce qui est aujourd'hui nouveau et vulgaire devient bientôt vieux et rare, et par cela même important. Votre écriture est certainement une des plus belles qu'on puisse voir, mais on ne peut s'arrêter longtemps à la louer, car votre style captive encore davantage. » Après ce compliment, auquel je répondis avec la modestie voulue, il en vint tout de suite à sa propre manière d'écrire et se plut à en parler assez longuement : « Tout ce qui est important, dit-il en s'écoutant parler, je l'écris moi-même et habituellement très-vite, souvent des dépêches de douze à treize pages, et plus d'une en un jour; je ne crois pas qu'aucun homme ait jamais écrit ou écrive tant de choses et si diverses que moi. Quand j'ai résolu de ne pas faire de ratures, comme c'est le plus souvent le cas pour les lettres, je vais un peu plus lentement; mais, ordinairement, je jette sur le papier une esquisse rapide qui attend les ratures et les corrections. Au début, je tâtonne souvent un peu et cherche mon commencement, ce qui fait que je reprends souvent plusieurs fois et jette même des pages à moitié remplies. Mais une fois que j'ai trouvé la bonne entrée, je continue sans broncher, et plus je m'enfonce, plus le discours devient coulant et facile. Dès qu'une feuille est remplie, je la fais passer au bureau, où on la met au net; je fais ensuite revoir cette copie avec soin par des commis affidés, tout à fait habitués à mon esprit et à ma *tournure de phrase* [1], mais uniquement au point de vue de la forme extérieure, pour compléter des phrases indiquées, retrancher des répétitions inutiles, et en général remédier à toutes les négligences; mais ils ne touchent jamais au fond. Je me fais ensuite de nouveau soumettre ces feuilles, et les corrige d'un bout à l'autre, où je trouve encore pas mal à faire. De cette manière, on fait une besogne incroyable en très-peu de temps.

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

» Ma manière de travailler est tout à fait différente de celle qu'avait Gentz. Quand je lui confiais un mémoire à faire, il demandait et employait ordinairement un jour, parfois même deux ou trois, pour réfléchir, puis il se plaçait à son bureau et rédigeait lentement et avec soin. Pour certaines besognes pressées, cela m'a été fort incommode. Moi, je ne puis ainsi me concentrer sur une idée, et, si je voulais le faire, cent autres me passeraient par la tête et me feraient perdre mon sujet de vue. Quand j'ai une fois un projet en tête, il s'élabore en quelque sorte de lui-même pendant que je m'occupe à tout autre chose; les résultats se forment et se groupent en moi, au milieu de toutes les apparences de la distraction. C'est à table, en causant, en voiture, que me viennent les solutions les plus claires et les meilleures inspirations. Dès que la chose s'est complétée et clarifiée en moi, et que mon esprit en est saturé, je me mets à écrire sans m'inquiéter de la suite ni de l'ordre, qui viennent d'eux-mêmes. Une fois en train, nulle interruption ne me dérange, je puis laisser et reprendre mon travail sans jamais perdre le fil. Le fond me touche plus que la forme, et je ne suis pas un éplucheur de mots, bien que je connaisse très-bien la valeur du mot propre pour couper court dès le principe aux erreurs et aux malentendus; mais il n'y a pas beaucoup de mots d'une telle force, et il serait pédantesque de les peser tous avec cette sévérité. Je cherche avant tout la clarté, la vérité des choses, une exposition calme et dénuée de passion. Les faits ne sont pas passionnés, et dès qu'on les laisse, autant que possible, parler eux-mêmes, on peut dire même ce qui est dur sans blesser; toute exagération dans l'expression est nuisible; je hais et j'évite donc tous les superlatifs : presque jamais les choses ne les réclament. Tout superlatif est par lui-même une faute; *il fausse la phrase*[1]. Je proscris aussi le style fleuri; en politique, la clarté tranquille est la seule éloquence. Sans doute, cette clarté peut elle-même parfois réclamer une image, et alors je ne la lui refuse pas; au contraire, je m'en sers volontiers. Si je vois de l'obscurité dans ce que j'ai écrit, si je sens que le lecteur ne me comprendra pas très-bien, je suis le conseil d'un vieux praticien émérite, le baron Thugut[2], qui m'instruisit à ne pas chercher, en pareil cas, à donner à une pensée une tournure nouvelle, ou à la présenter d'un autre côté, mais à retrancher simplement du passage obscur toute expression superflue : ce qui resterait dirait alors pleinement et clairement ce qu'il s'agit de

[1] En français dans le texte.
[2] Ministre des affaires étrangères d'Autriche pendant la Révolution française.

Digitized by Google

dire. Et je trouve qu'il en est réellement ainsi : le simple subsiste par lui-même; ce sont les pensées accessoires, auxiliaires, par lesquelles nous voulons le fortifier, qui l'obscurcissent. »

Je ne pus m'empêcher de faire observer combien j'étais surpris de tant de ressemblances entre sa manière et la mienne; que, moi aussi, j'écrivais du commencement à la fin sans rature, que j'avais rédigé ainsi non-seulement des lettres, mais toutes mes dépêches, — ou bien que si j'avais le malheur de me permettre des ratures, je n'en voyais plus la fin; — que, pour l'incomparable précepte de Thugut, je l'avais déjà maintes fois appliqué avec succès, sans le savoir, et que, maintenant que je le possédais, j'en ferais un usage encore bien plus fécond. Le prince sourit complaisamment de cette ressemblance, mais reprit aussitôt après avec accent, et avec une solennité tempérée, pour parler de sa position, de sa mission, de ses principes :

« Au fond, je suis très-seul, dit-il, j'ai beaucoup de sympathies, mais déjà moins de pensées qui me comprennent, et bien peu de concours actif. Je suis pour le maintien de ce qui subsiste de par la légalité; qui veut ce maintien est avec moi; qui favorise le désordre et la subversion est contre moi, et moi je suis contre lui. Le maintien de ce qui existe.... » J'ajoutai : « Et le développement, » mais il ne tint pas compte de mon amendement, et reprit d'un ton sec et ferme : « Le maintien de ce qui existe, voilà ce dont je ne me départirai sous aucune condition. » Et moi, je me dis à part moi, qu'ici était la ligne qui nous séparait à jamais. Il continua : « Les erreurs et les malentendus se glissent partout; il ne faut pas qu'ils fassent d'emblée condamner les hommes et les choses. On trouve rarement la vérité et l'erreur, le droit et l'injustice nettement séparés; ils sont habituellement mélangés, et le devoir est alors de distinguer, de séparer et d'employer le bien, d'écarter le mal et de le rendre inoffensif. Rien ne serait plus insensé que d'exiger une entente absolue. Je puis travailler et m'entendre avec des gens qui sont plutôt du côté opposé que du mien, pourvu que je sois assuré de leur loyauté. » Il répéta ensuite qu'il avait déjà eu affaire à toutes sortes de gens; que ses plus vifs adversaires s'étaient approchés avec confiance de lui; qu'il y en avait qui le faisaient encore maintenant et que personne ne pouvait soupçonner, et que nul ne s'en était repenti, ni lui non plus.

« Je suis l'homme de la vérité, continua-t-il en élevant la voix, et n'ai pas à craindre la lumière du jour; je puis répondre à tout le monde et rendre compte de tous mes actes; il n'est pas de débat ni de discussion que je ne puisse aborder franchement. C'est pour moi le

Digitized by Google

plus grand préjudice que mes travaux restent confinés dans le cercle étroit des cabinets; je ne pourrais que gagner à la publicité; je n'aurais même, pour ce qui me concerne, aucune objection contre la tribune parlementaire; elle me serait profitable; si je la déteste malgré cela, c'est pour des motifs qui touchent à la chose même. Bien des choses que le public me croit étrangères me sont très-voisines; d'autres qu'il se figure être sur mon chemin sont en dehors. J'admire l'institution des jésuites, comme font aussi beaucoup de protestants; mais je hais le jésuitisme comme la peste; il n'a pas de plus grand ennemi que moi; en religion, je suis catholique croyant, mais je hais le piétisme; il m'en arrive de même avec le libéralisme; je suis son irréconciliable ennemi, mais je puis me vanter d'être libéral dans la meilleure acception du mot. » Je dis alors que souvent j'avais signalé ses tendances libérales et l'avais défendu contre des attaques injustes, et prétendu même que dans d'autres circonstances, par exemple comme ministre prussien, il m'eût donné raison par sa conduite, ce qui n'était sans doute possible que très-rarement en Autriche. Il répondit après une courte pause : « Vous avez dit tout à fait la vérité, et je serai toujours ainsi. »

Continuant à parler sur lui-même, il dit : « Je pourrais, en ce qui touche les affaires, énumérer vingt parties où je n'oserais me reconnaître aucune aptitude; mais dans celles que je revendique comme ma vraie force, je ne redoute personne au monde. Heureusement, ce qui me manque est de nature à pouvoir être suppléé par d'autres; ce que j'ai au contraire, c'est la force durable et constante que nul autre ne peut avoir pour moi. Rien ne m'est plus odieux que le soi-disant *respect humain*[1], cet assemblage de faux scrupules et d'égards malentendus, de mauvaises ambitions et de petites vanités, cette peur de la vérité nue, cette déférence pour la mode du jour, cette appréhension de se mettre en contradiction avec soi-même : tout cela je le comprime toujours en moi. Je me suis trouvé rarement, et même dans les affaires principales jamais, dans le cas d'avoir à retirer quelque chose ou à reconnaître mon tort; mais si pareille chose se présentait jamais, je ne serais nullement embarrassé d'en convenir; ce serait au contraire ma joie; car de même qu'on a dit — je crois que c'était Fox — qu'après le plaisir de gagner au jeu, il n'y en avait pas de plus grand que d'y perdre; de même je dirai qu'après le plaisir d'avoir raison, le plus grand est de reconnaître et de proclamer son erreur. Je ne me

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

croirais nullement diminué par cela; bien au contraire, on s'élève par cette abnégation de soi-même, car elle n'est possible qu'en se plaçant au point de vue le plus dominant. Les actions peuvent souvent paraître contradictoires et cependant concorder au fond, et plusieurs chemins conduire au même but. Je sais tout ce qu'on pourrait me reprocher en ce genre, justement dans ces derniers temps; on pourrait demander pourquoi j'ai fait la guerre autrefois et ne la fais pas à présent : j'ai fait la guerre parce que je la tenais pour nécessaire et salutaire, et je ne l'ai plus faite parce qu'elle eût été nuisible; je la ferai de nouveau dès que le premier cas se représentera, et on verra alors que je suis toujours le même. Dans le fait, la situation publique est autre et meilleure qu'il y a quelques années. C'est de 1823 à 1827 que l'esprit politique a été le plus mauvais; alors le libéralisme s'était emparé même des bons esprits en France et s'était répandu comme un vertige sur l'Europe. Aujourd'hui les choses sont mieux, la lutte est devenue plus nette, les idées hostiles ont pris plus de corps. Je déteste de m'escrimer contre des fantômes, mais je ne crains pas le combat corps à corps; là je tiens tête à tout ennemi, comme je suis toujours prêt à accepter un duel : c'est dans mes principes et dans mon naturel. »

Je ne sais par quelle transition le prince en vint à parler de la littérature et à dire qu'ayant souvent réfléchi à l'état des lettres allemandes, il n'avait jamais pu faire aboutir ses pensées à une conclusion pratique; qu'il avait en vain espéré un concours de ce côté; que les écrivains qui s'étaient rattachés à lui ou avaient offert leurs services n'avaient été pour la plupart que des gens de parti qui s'étaient rendus fort incommodes; que ce qu'il désirait, c'étaient des organes de publicité qui pussent diriger l'opinion; et que ce qui l'étonnait, c'était qu'avec tant d'esprits doués ils ne se formassent pas d'eux-mêmes : « Il faudrait pour cela que la littérature eût de la liberté, répondis-je; rien ne se développe sous la pression de la contrainte. » Je me permis alors de m'élever contre la censure et contre toutes les mesures et poursuites mesquines qui avaient exaspéré les savants, offensé même l'honneur de la nation, sans le moindre résultat pour l'objet du moment. Quel bien avaient produit toutes les mesures, depuis les résolutions de Carlsbad jusqu'aux plus récentes? La situation n'avait-elle pas, en somme, empiré? Je me déclarai contre toute action immédiate de l'État sur la littérature, reconnaissant au contraire qu'une action indirecte pouvait être très-salutaire. Les universités affranchies deviendraient les alliées naturelles des gouvernements, dont on les avait éloignées

Digitized by Google

par force. Le prince écouta tranquillement tout cela, comme c'est en général une des qualités qui marquent en lui l'homme d'État, de pouvoir faire ainsi en toute circonstance, et de ne condamner ou imputer à crime, d'emblée, aucune opinion. Peut-être aussi lui était-il agréable que je me montrasse à fond. Dans le cours de l'entretien, il prononça le mot d'Académie des sciences, et laissa entrevoir l'intention d'en fonder une pour l'Autriche. Je fis observer que ce serait peu de chose, que ces institutions avaient fait leur temps et n'étaient plus qu'un luxe public ou princier; que si l'on voulait faire en ce sens quelque chose qui eût de la vie et de la puissance, il fallait songer à une institution commune à toute l'Allemagne, et surtout avoir en vue les jeunes esprits, et tenir bien moins de compte des positions faites et des résultats acquis que des talents qui se cherchaient et qui avaient besoin d'aide; que le duc de Weimar avait réuni autour de lui une telle académie allemande, non pas le nom, mais la chose; qu'un plus grand prince lui eût facilement enlevé les gloires faites, les vétérans des sciences et des lettres; mais que d'avoir reconnu et attiré les renommées naissantes et actives, là était son mérite immortel.

« Les jeunes! dit le prince, où s'en trouve-t-il donc qui ne soient pas tout à fait perdus et dévolus à la sauvagerie? » Je lui soumis les principaux statuts d'une société gœthéenne que l'on devait fonder à Weimar, et de là étendre sur toute l'Allemagne : il en naîtrait beaucoup d'ardeur et d'émulation dans un sens très-favorable au développement de l'esprit public en Allemagne, sans que les gouvernements eussent à en prendre le moindre ombrage; une telle société pourrait être organisée de manière à devenir le lieu d'asile et de ralliement de maintes forces égarées. J'assurais que souvent les meilleures têtes et les plus beaux talents étaient repoussés dans le mauvais chemin au moment où ils étaient déjà entrés dans le bon. Et comme je pensais justement à Henri Laube[1], dont on m'avait écrit de Berlin le récent emprisonnement, je crus devoir saisir l'occasion de lui être de quelque utilité. Je dis en sa faveur ce qui pouvait être ici à sa place et conforme à la vérité, et je dis, entre autres, que si Frédéric Schlegel avait été si sévèrement traité pour les faits et écrits de sa jeunesse, jamais il ne fût devenu conseiller impérial autrichien de légation, ni n'eût obtenu du pape l'ordre du Christ. Ce fut le seul moment où le prince rit un peu. « Ces jeunes talents ne se laissent pas acheter, dis-je encore, et

[1] Un des écrivains de la jeune Allemagne, aujourd'hui directeur des théâtres impériaux de Vienne.

Digitized by Google

les mauvais qui se laissent tenter se dégradent tout à fait et sont de nul emploi. » Le prince me donna complétement raison, et assura qu'il n'avait jamais payé un liard pour conquérir ainsi des voix ennemies : « Le plus grand éloge qu'on ait fait de moi, continua-t-il, est de Heine, de Heine avec qui vous êtes lié. » Je levai les yeux et demandai où et comment. « Dans le livre sur la France: là il a parlé de moi comme d'un ennemi, mais comme d'un ennemi fidèle à lui-même, n'ayant jamais coqueté avec le libéralisme ni joué double jeu. Je sais très-bien qu'il ne m'a loué ainsi que pour rendre plus tranchante sa haine contre d'autres; mais il n'eût pu se faire une arme de cet éloge, s'il n'eût été fondé sur la vérité. »

L'entretien effleura ensuite un grand nombre de personnes, et Metternich dit qu'il avait connu peu d'hommes dans les affaires publiques qui lui eussent donné tant de désagrément et de tracas que le ministre hanovrien comte de Munster, un esprit tout de travers, tandis qu'il avait toujours beaucoup aimé avoir affaire à Talleyrand, adversaire dangereux sans doute, mais d'une escrime toujours fine et correcte. Parmi ses amis et collaborateurs, il nomma de nouveau l'incomparable Gentz, loua le comte de Lebzeltern et le chevalier de Prokesch[1], qu'il signala en même temps comme un homme de pensée indépendante.

Après une pause, le prince prit quelques papiers, les feuilleta et dit : « Voici les documents les plus récents sur lesquels j'aie en ce moment à travailler. Ce sont les derniers rapports de Suisse. Écoutez un peu ce qui s'y passe. » Il me lut alors d'une voix lente et accentuée les rapports circonstanciés qui lui étaient parvenus sur la fête des ouvriers à Berne. Le drapeau et les armoiries d'Autriche et d'autres États allemands avaient été foulés aux pieds; les chansons injurieuses, les discours qu'on avait prononcés, on ne me fit grâce de rien, et quand le prince eut fini tout cela, il me dit ce qu'il comptait faire et comment il voulait traiter cet incident : « Si les autres États acceptent, comme je l'espère, l'action commune à laquelle je les ai invités, ce ne sera que mieux; sinon, l'empereur poursuivra la satisfaction tout seul, et le gouvernement de Berne ne sera pas à son aise. Je vais d'abord leur envoyer une note comme ils n'en ont pas encore reçu : rien que des questions, que j'ai déjà réunies ici. Je suis curieux de voir ce que ces canailles y répondront. »

C'était la plus forte parole que j'eusse encore entendue de Metternich,

[1] Aujourd'hui internonce à Constantinople.

Digitized by Google

et tout à fait de nature à mettre un point à l'entretien. J'étais d'ailleurs épuisé par la tension de mon esprit, et ne suivais plus qu'avec peine. Il était trois heures, et à deux on m'attendait à dîner chez madame de Peschier. Quant au prince, il ne paraissait pas fatigué du tout; tout au contraire, il ne semblait que s'être mis en train, et je le voyais en veine de continuer encore longtemps. Mais comme je me mis en attitude de partir, il ne me retint pas plus longtemps, me donna la main avec les assurances les plus bienveillantes, et me dit que dans tous les cas il me faudrait encore une fois dîner chez lui avant mon départ de Baden.

Rempli et troublé de cet étonnant entretien et de toutes les choses importantes et curieuses que j'avais apprises, et dont ma pensée excitée poursuivait le fil en cent directions, j'étais cependant obsédé surtout du besoin de savoir ce qui avait pu décider le prince à me confier tout cela, justement à moi. Avait-il un tel besoin et si peu d'occasions d'épanchement dans son entourage, pour faire son confident d'un étranger amené par le hasard? Ou bien avait-il une intention cachée et devais-je servir à quelqu'un de ses projets? Je n'avais aucun motif de le penser, pas plus que de m'arrêter à la première hypothèse. Mais ces doutes ne pouvaient m'empêcher de sentir le poids de ce que j'avais entendu, et des importantes matières livrées à mes réflexions. Je fus donc un mauvais convive, plus silencieux qu'à l'ordinaire, et par intervalles aussi trop communicatif. Il m'arriva même de dire dans ma précipitation plus que je ne voulais, à mon d'autant plus grand déplaisir qu'on savait où j'avais été retenu si longtemps. Heureusement le chargé d'affaires de Suisse, qui se trouvait parmi les convives, me fit-il souvenir par la nature même de ses questions qu'il m'était interdit d'y répondre.

Les conversations du prince de Metternich m'absorbaient entièrement. Je réfléchissais aux détails, et je tâchais de me retrouver dans l'impression de l'ensemble. Mes souvenirs anciens m'offraient bien des points de comparaison avec les entretiens récents, et ceux-ci mêmes ne voulaient pas toujours cadrer avec des actes de la même fraîche date. Je m'enfonçais dans mes réflexions et n'arrivais à aucun résultat satisfaisant. Ce qui était certain, c'est que le côté humain m'inspirait le plus vif penchant et la plus grande confiance, tandis que le côté poli-

Digitized by Google

tique suspendait mon jugement, bien que je ne pusse me dissimuler que même à ce point de vue le prince eût beaucoup grandi à mes yeux. Je me souvenais de l'opinion sévère que Guillaume de Humboldt m'avait manifestée il y avait six ans : « Ministre faible, inconséquent, tels étaient à peu près les termes; embarrassé au plus haut point dès que la fortune l'abandonne un instant; sans nulle vue, rapportant tout à lui-même, presque impuissant même envers de faibles adversaires; avec cela faux et perfide, et que, finalement, les événements couvriront de confusion. Il a réussi à faire pour un temps illusion à l'empereur Alexandre, mais c'est tout; en Allemagne et en Italie, il n'a jamais dompté que le moment, sans rien produire de durable; par les séductions de sa personne, il a captivé lord Castlereagh et le prince Hatzfeld; mais ce n'est là rien de bien grand. Dès le début, il s'est trouvé en position favorable; les circonstances l'ont aidé; toutes les ressources de l'Autriche étaient dans sa main; il céda à l'empereur François, et l'habitua par là même à lui céder; s'il eût eu à franchir tous les échelons, il ne se fût pas élevé si haut. » Stein avait pensé de même, et bien avant tous les autres le prince Kosloffskyi. Mais ces jugements anciens devaient être maintenant sinon complétement rejetés, du moins considérablement modifiés. Si autrefois le prince traitait légèrement les affaires d'État et les considérait comme un accessoire dans sa vie, il était manifeste que maintenant elles étaient devenues la chose principale, et qu'il y portait une main active et exercée. Rien, sans doute, dans sa longue carrière, ne lui avait vraiment réussi, et tout son ministère n'avait été qu'un laisser faire continuel; il avait subi des faits qu'il avait commencé par combattre tant bien que mal, et de toutes les manières, il avait bien plus sacrifié et livré de choses qu'il n'en avait défendu et sauvé. En France, il n'est jamais arrivé à une influence marquante; en Orient, la Russie a fait de grands pas, la cause des Grecs s'est affermie; en Allemagne, il y a des assemblées délibérantes et l'union douanière : toutes choses odieuses à Metternich, et auxquelles il s'est opposé de toutes ses forces. Tous ses protégés, don Carlos, don Miguel, le duc de Brunswick, les Bourbons mêmes, il les a vus tomber et ne les a pas secourus; en Italie, la situation est toujours chancelante et dépend d'un souffle. Où sont donc les victoires et la gloire du ministre autrichien, que la moitié du monde s'obstine à accepter, à proclamer comme des faits merveilleux? Tout cela est vrai, sans doute, et cependant à moitié vrai seulement. On ne considère pas assez les conditions obligées où se trouve Metternich, ni combien est hétérogène et inconsistante la composition de l'État qu'il représente, combien il lui a fallu

Digitized by Google

d'efforts et d'adresse pour maintenir, au milieu d'un monde nouveau, ce débris d'un autre temps dans l'ancienne considération et dans un pas tolérable. On oublie quelles conditions inviolables impose à l'homme d'État autrichien l'esprit de ses supérieurs et de son entourage. Si l'on veut tenir compte de tout cela, on admettra encore que Metternich a fait des choses extraordinaires eu égard à sa position, et que, même en ce qu'il n'a pu empêcher, il a puissamment agi et détourné de grands dommages, c'est-à-dire ce que lui et les siens considèrent comme des dommages. Si beaucoup d'Allemands étaient autorisés à le considérer comme l'ennemi de leurs plus chers intérêts, cela ne veut pas dire qu'il méritât le blâme dans son propre camp. Sans doute, beaucoup d'Autrichiens eux-mêmes pouvaient voir en lui l'adversaire de leurs vœux les plus généreux, mais ici se présente la question de savoir si un ministre quelconque eût été en position de les satisfaire. « Qu'il se retirât alors, » entendais-je dire; mais à quoi cela eût-il servi, dès qu'un autre ne pouvait faire mieux que lui? Et puis, se retirer n'est pas l'affaire de tout le monde!

C'est ainsi que je me tourmentais sans arriver à rien de précis. J'étais plus à l'aise quand, faisant abstraction de la politique, je ne considérais que la personne. Que le prince, que j'avais connu libre penseur en matières religieuses, se donnât maintenant pour catholique orthodoxe, cela ne m'étonnait pas trop : je savais faire la part des nécessités de la situation, de la longue habitude de formes inévitables, et de l'âge; avec cela nulle trace d'intolérance, et je savais que tout récemment, vivement serré par une pression fanatique difficile à écarter et persistante, il avait fortement résisté et l'avait pour cette fois complétement jetée à terre. L'égard pour les convictions personnelles, le *respect humain*, qu'il ne voulait tolérer en aucune manière à côté des devoirs politiques, personne ne le pratiquait d'homme à homme d'une manière plus aimable et plus bienfaisante que lui. Non-seulement le fond de sa nature était bon et sans fiel, tellement que sa présence même apportait un certain allégement, mais il s'appliquait constamment aux attentions les plus délicates, et d'une manière si discrète et si heureuse, qu'il y avait là un nouveau charme. Il venait au secours de toutes les timidités; par la plaisanterie ou autrement, il savait écarter tout embarras; et les moindres, les plus indifférents, étaient garantis auprès de lui de tout passe-droit et de toute confusion. D'un mot souvent, il élevait à sa place ou mettait dans la lumière convenable l'homme dédaigné. La liberté et l'égalité, qui n'étaient certainement pas sa devise en politique, l'étaient tout à fait au point de vue personnel

Digitized by Google

et social. Un de ses côtés aimables était aussi l'intérêt qu'il témoignait à la science, à l'art et à toute espèce de virtuosité. Il suivait avec zèle et pénétration les nouvelles recherches, les nouvelles inventions, en observait les développements, faisait lui-même des essais, et s'en entretenait avec les savants et les amateurs en homme curieux et heureux de s'instruire. Il trouvait de quoi s'entretenir des heures entières, lui et d'autres, avec des vues nouvelles en histoire naturelle, en linguistique, en technologie, en mathématiques. Il ne cessait de faire valoir mon talent à faire des découpures en papier, se réjouissait de ces bagatelles, et raccolait des éloges pour leur auteur. Le véritable sens artistique et le goût lui semblaient mesurés avec plus de parcimonie, bien qu'il fût président de l'Académie des beaux-arts et qu'il attachât un grand prix à cette dignité.

Le dimanche suivant, je dînai pour la dernière fois chez Metternich. La conversation fut assez animée avant qu'on se mît à table. Je connaissais d'ancienne date la princesse Thérèse Esterhazy et sa fille, et le prince Wenzel de Lichtenstein. Un jeune prince russe, de la famille Urussoff, produisit la meilleure impression par sa personne et ses manières; mais ce fut le comte Casati de Milan qui captiva surtout mon attention, comme ce fut aussi le convive dont Metternich s'occupa le plus. Le comte venait intercéder pour son parent, le comte Confalioneri, qui expiait au Spielberg, par une dure prison perpétuelle, ses tentatives politiques contre l'Autriche. Le prince et le comte se parlaient si cordialement et montraient un tel accord, qu'on pouvait se demander lequel des deux avait besoin de l'autre. Le comte parut aussi très-reconnaissant et presque touché des paroles du prince, bien qu'elles ne pussent guère être très-satisfaisantes : tout le monde savait en effet que Metternich n'avait jamais conseillé de mesures rigoureuses, qu'il avait au contraire tout fait pour alléger les destinées malheureuses, mais que justement ici il avait dû reconnaître d'étroites limites à sa puissance. On se mit à table. Je me trouvai assis entre les deux filles du prince, et m'entretins surtout avec l'aînée, la princesse Léontine, qui savait avec une grâce naturelle attirer ou tenir à distance, selon le mérite ou l'effort du voisin. Le prince fut, selon son habitude, posé, prévenant, accessible, mais néanmoins pensif et préoccupé. Pendant des minutes entières, il regardait droit devant lui, se laissait bien troubler dans son absorption et répondait volontiers, mais reprenait aussitôt après la

Digitized by Google

même attitude, comme s'il cherchait quelque chose et était déjà sur les traces. La veille, il avait avoué qu'il était sans aucunes nouvelles d'Espagne, et ne savait pas du tout comment y allaient les choses. Mais il devait avoir des soucis plus prochains. Pendant le dîner, un courrier arriva de Paris, et présenta au prince de gros paquets de dépêches qu'on porta ensuite dans son cabinet, où il se rendit lui-même aussitôt après qu'on se fut levé de table. Il me dit encore toutes sortes de choses obligeantes, pensa que nous nous reverrions à Vienne, et me rappela de faire chercher le lendemain à la chancellerie une lettre qu'il me destinait comme autographe.

Lundi, 18 août, je fis mes adieux à mes amis et connaissances, et après avoir jusqu'à dix heures inutilement envoyé deux fois à la chancellerie, qui était encore fermée, ayant appris d'ailleurs que le prince était encore profondément endormi, je ne voulus pas attendre ma lettre plus longtemps, quittai Baden à dix heures et demie, et me trouvai en deux heures de retour à Vienne.

Quand je revis Tettenborn, sa première question fut : « Eh bien! avez-vous vu Metternich, et que vous a-t-il dit? » Il n'était pas aisé de répondre en deux mots : je me mis donc à raconter, répétai les propos remarquables que j'avais entendus, et convins à la fin que mon admiration n'avait pu avoir raison de divers doutes, et que je n'aurais pas la confiance de porter un jugement définitif; que tout ce que je pouvais dire, c'est que l'homme avait pour moi un charme personnel extraordinaire, que je me trouvais on ne peut mieux en sa présence, et que je lui portais le plus pur attachement. Tettenborn trouva tout cela très-bien, approuva tous les éloges, et me blâma seulement de ne pas aussi rendre pleine justice à l'homme d'État. Nous contestâmes un peu là-dessus, et il arriva que, par plusieurs de ses arguments, le général me fournit sans le savoir des armes contre sa thèse. Mais ce n'était pas là l'essentiel : il voulait savoir tout ce que m'avait dit Metternich, dont il croyait évidemment que j'avais réservé le plus important pour la fin. Mais n'ayant rien mis en réserve du tout, je ne pus que répéter et développer encore une fois ce que j'avais dit. Tettenborn se tut un moment, sans toutefois dissimuler son déplaisir, et je ne savais ce qu'il pouvait avoir.

Mais bientôt il me dit d'un ton cordial : « Vous n'aurez cependant pas de secret avec votre vieil ami, et même, si on vous l'avait recom-

Digitized by Google

mandé, je ne vous conseillerais que plus fortement de ne pas faire de pas décisif avant de l'avoir concerté avec moi. Soyez-en convaincu, je connais toutes les positions ici, et suis en état de vous donner de bons conseils, que vous vous repentiriez plus tard d'avoir négligés. » Je fus confondu, et protestai que je ne le comprenais plus du tout : « Eh bien donc, en deux mots, reprit-il, Metternich ne vous a-t-il pas fait de propositions? — Des propositions! et lesquelles? — Laissez donc toutes ces feintes. Ici tout le monde est convaincu, et personne ne le désire de meilleur cœur que moi, que Metternich veut vous garder; il sent journellement, depuis la perte de Gentz, le besoin d'une plume exercée; il vous veut du bien depuis longtemps et a fait si fréquemment et tant de fois votre éloge devant moi et devant d'autres, et tout récemment encore d'une manière si surprenante devant Ancillon, que nous ne pouvons douter qu'il ne veuille vous recruter. Vous arrivez à Vienne comme par hasard, vous vous rendez aussitôt à Baden, vous allez voir le prince, recevez le meilleur accueil, êtes enchanté de lui; tout cela ne doit-il pas confirmer nos présomptions jusqu'à l'évidence? » Je fus obligé de sourire, et dis que je ne pouvais nier les apparences, mais qu'elles étaient trompeuses; que le prince n'avait pas laissé tomber la plus légère allusion, et que je devais douter qu'il eût même eu une intention de ce genre; que dans tous les cas, quant à moi, je pouvais protester que rien de pareil ne m'était venu à l'esprit. Tettenborn demeura encore quelque temps incrédule, jusqu'à ce que j'eusse confirmé mes assurances, en engageant solennellement ma parole.

Nous scrutâmes ensuite ensemble et comme à l'envi tous les incidents, la familiarité sans doute singulière du prince et ses ouvertures sur maintes particularités qu'on ne communique pas sans motif : tout était fait pour dérouter, ce qui n'arrivait pas souvent chez le prince; tout s'expliquait et cadrait au contraire très-bien dès qu'on supposait une telle intention. Je fus obligé d'en convenir, mais je dus répéter en bonne conscience que je ne m'étais aperçu de rien, et que je ne pouvais aussi rien me rappeler qui eût pu changer les idées du prince, car je ne pouvais croire que mes répliques l'eussent choqué par leur trop grande liberté. Tettenborn ne le voulut pas admettre non plus, et prétendit au contraire que le prince était d'un tempérament à supporter bien plus que je ne lui avais servi.

Ainsi, Metternich irritait notre curiosité par une nouvelle énigme dont la solution nous intéressait vivement. En général, il n'y avait pas à Vienne, à moins qu'on ne préférât Strauss et son orchestre, comme faisaient beaucoup de Viennois, un thème qui prêtât à des

Digitized by Google

entretiens aussi variés et aussi inépuisables que le prince, et dans les lieux les plus divers, la conversation revenait toujours à lui; ses ennemis même les plus déclarés ne contestaient pas son importance. Tettenborn était fermement convaincu que les propositions qu'il supposait viendraient encore, et il se proposait de chercher par tous les moyens à apprendre quelque chose de plus précis. Il n'était pas aussi convaincu que moi que je repousserais toutes les ouvertures de ce genre. Quant à moi, je me tenais tranquille dans toutes ces affaires qui m'intéressaient comme une partie où je n'avais pas d'enjeu.

Nulle part on ne tarissait sur Gentz, et qui eût voulu noter les remarques, les traits, les scènes, les aventures et les jugements qui couraient sur son compte, eût composé un fort volume de *Gentziana*. Je ne veux pas dérober à la curiosité quelques anecdotes et quelques faits parfaitement avérés.

Que Gentz avait immensément travaillé, avec suite et ténacité, avec zèle et avec un complet oubli de lui-même, c'est ce que me confirma Tettenborn : « On parle beaucoup, me dit-il, de sa vie sensuelle et voluptueuse, et de son besoin de jouissances de toute espèce; mais personne ne se rappelle ou ne veut se rappeler l'activité dévorante, infatigable, et l'effort inouï dont il était capable à tout moment, et qu'il pouvait prolonger jour et nuit, et la force inflexible avec laquelle il résistait alors à toutes les séductions. C'était, du reste, une nécessité pour lui, car il n'avait pas le travail facile; il se préparait par de longues réflexions à toute besogne importante, et inscrivait sur de petits morceaux les pensées isolées et les mouvements que lui suggéraient les premiers éclairs de l'inspiration, et qui servaient ensuite d'ornements et de jalons à son travail, quand il s'était assis pour rédiger et que la source abondante de la verve s'était enfin ouverte. »

La manière dont il usait de l'argent était un thème presque inépuisable, où beaucoup de gens pourraient fournir leur contingent en bonne et en mauvaise part. Il le gaspillait tellement qu'il n'en semblait désirer que pour le dépenser aussitôt; quand il voyait de grosses sommes devant lui, ce qui arrivait souvent, il était comme inquiet et mal à son aise jusqu'à ce qu'il fût en passe de s'en débarrasser, et n'avait pas de cesse qu'il ne se fût remis sur son pied de tous les jours, ce qui alors lui donnait de nouvelles impatiences : de sorte que c'était un flux et un reflux perpétuels. Avant tout, il voulait voir contents et heureux les

Digitized by Google

gens qui l'approchaient ou avec lesquels il avait beaucoup à faire. Il donnait à son valet de chambre deux cents florins argent par mois, somme inouïe et dont on ne connaissait aucun autre exemple dans la même situation. Les domestiques de Metternich, auxquels les ambassadeurs et ministres étrangers donnaient pour étrennes douze, seize et tout au plus vingt ducats, en recevaient chaque fois cent de lui. Aussi tout le monde était-il toujours prêt à le servir et ne voyait-il aucune figure renfrognée. Ses revenus étaient des plus considérables, mais très-inférieurs à sa dissipation. Ses appointements réguliers étaient de neuf mille, et dans les dernières années de douze mille ducats, ce que nul autre conseiller aulique n'a jamais touché. Comme agent diplomatique des hospodars de Moldavie et de Valachie, il touchait six mille ducats par an, sans compter les présents et les indemnités extraordinaires, les envois de café et de châles précieux dont il lui fallait toujours un grand nombre pour des cadeaux. Le protocole des conférences qui se renouvelaient sans cesse lui rapportait chaque fois des sommes immenses. Tous les princes allemands saisissaient l'occasion de lui faire des cadeaux importants. Le duc de Nassau lui a souvent fait payer mille ducats et plus, par sympathie et bonne amitié. Plus anciennement il avait tiré de fortes sommes d'Angleterre et de France. Avec cela il ne dédaignait pas les suppléments moins considérables : c'est ainsi qu'il accepta de Cotta un traitement de quatre mille florins par an, à titre de collaborateur de la *Gazette d'Augsbourg,* qui ne reçut jamais une ligne de lui, en dehors de ce qu'il y envoyait d'ordre supérieur. Ce qu'il tira de Rothschild est presque incalculable; d'autres grandes maisons de banque cherchèrent également à se l'obliger de toutes les manières, et le favorisèrent souvent et beaucoup. On calculait qu'avec un peu d'ordre et d'économie, il eût pu laisser plusieurs millions.

Les hospodars ne lui paraissaient bons qu'à être pressurés et sucés. A l'un d'eux, qui poursuivait, une certaine année, à Vienne, des affaires d'une importance particulière et qui exigeaient en effet des sommes considérables, Gentz avait présenté au bout de très-peu de temps un compte de dix-neuf mille ducats, parce qu'il avait l'habitude de ne pas user autrement de l'argent des autres que du sien propre. L'hospodar trouva cependant la somme un peu exorbitante, et supplia Metternich d'engager Gentz à quelque mesure. Mais Metternich n'eut pas plutôt commencé de toucher ce sujet, que Gentz s'emporta : « Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires! s'écria-t-il avec fureur; que vous font mes affaires? Je ne veux rien de pareil! Et ce polisson de Grec! qu'ose-t-il faire? Pense-t-il m'intimider, me lier les mains? Il s'adresse

Digitized by Google

bien, et je vais le mettre à sa place. » — « Gentz était tellement furieux, racontait Metternich lui-même, qu'à aucun prix je n'eusse voulu l'irriter davantage, et que je me suis bien gardé de jamais lui reparler de la chose. »

En général, les relations entre Metternich et Gentz n'étaient pas toujours pacifiques; elles étaient souvent tendues et parfois orageuses. Dans les derniers temps, depuis la révolution de Juillet, les disputes étaient vives et très-fréquentes. A l'une de ces occasions, Metternich lui dit fort sèchement : « Ici je suis plus compétent que vous; vous ne pouvez rien entendre à cela : vous êtes publiciste, et non diplomate. » D'autres fois, c'était Gentz qui gardait le dessus. Alors Metternich était de mauvaise humeur, mais prenait vite son parti, et faisait tout doucement son profit des objections de Gentz. « Cela allait si loin, me dit-il à moi-même, que si je voulais savoir ce que mes adversaires déclarés pensaient d'une affaire quelconque, je n'avais qu'à entreprendre Gentz là-dessus; la plus violente opposition parlait alors par sa bouche, et c'était encore un côté par lequel il me servait beaucoup.

Une fois les choses en vinrent presque à la dernière extrémité. Tettenborn, qui avait été témoin de la scène, me dit que Gentz y traita constamment le prince comme un écolier, et se servait d'expressions comme si lui eût été le supérieur et le prince l'inférieur, comme par exemple : « Ce n'est pas cela! je vous l'ai déjà dit! Je ne comprends pas comment vous pouvez revenir encore une fois là-dessus quand je vous ai dit mes idées; je pensais que cela suffirait. » Et encore : « Qu'est-ce que cela veut dire! faut-il tout vous remémorer? Cela ne signifie rien du tout; c'est vieux et rebattu; cela ne mérite pas qu'on le réfute; » et autres sorties du même genre. Metternich resta longtemps calme, mais, comme souvent en pareil cas, toute sa physionomie prit un aspect vitreux; à la fin il s'emporta aussi, et dit avec impatience que Gentz eût à le laisser; sur quoi celui-ci sortit avec ses papiers. Les deux seuls témoins avaient été la princesse et Tettenborn. Ce fut celui-ci qui les réconcilia, et d'autant plus aisément, que tous les deux en éprouvaient également le besoin et ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le changement dans les vues politiques de Gentz fut visible dès mars 1831, et ne fit ensuite que se prononcer avec plus de vivacité. Il disait ouvertement : « Cela ne peut plus aller ainsi; il faut avancer!... Le temps réclame son droit et veut être traité autrement. Si on a réussi à s'entendre au sujet du catholicisme et du protestantisme et à les faire vivre l'un à côté de l'autre, pourquoi ne ferait-on pas aussi la paix

Digitized by Google

entre le libéralisme et l'aristocratie? » On s'étonnait, on ouvrait de grands yeux, on se demandait comment il avait pu arriver à ces détestables maximes. L'insurrection polonaise trouva en lui un défenseur. On savait que l'empereur François lui-même était sympathique aux Polonais, mais on aima mieux ignorer cette circonstance, et on ne s'en éleva que plus fortement contre Gentz. Ses amis s'éloignèrent de lui, ce qui lui faisait peu de souci; ses flatteurs habituels se turent, ce qu'il méprisait. Dans les salons et dans le monde diplomatique, on haussait les épaules, on plaignait son égarement, on trouvait ses mémoires faibles, pitoyables. Cela passait inaperçu pour lui, car, pouvait-il dire avec le poëte : « Amour me retient ailleurs. » Vers la fin de sa vie, sa réconciliation personnelle avec le prince fut complète et l'ancienne confiance entièrement rétablie. Déjà la politique avait presque partout, bien que de mauvaise grâce, adopté en grande partie les vues que Gentz avait indiquées et recommandées.

Metternich subissait maintenant de divers côtés les mêmes critiques auxquelles Gentz s'était exposé. On disait ouvertement qu'il était devenu infidèle à lui même, qu'il cédait en toutes les choses principales, ce qu'il cherchait à dissimuler en attachant une grande importance aux choses accessoires. On le blâmait aussi d'accorder beaucoup trop de valeur aux feuilles publiques, et on y voyait une faiblesse de sa vanité. A mon sens, on lui faisait tort en cela. Il sentait tout le poids de l'opinion, et c'était la conscience de tellement se savoir en contradiction avec elle qui lui faisait tant de peine et lui faisait porter une si curieuse et jalouse attention aux journaux. Avec cela, il avait toujours bien soin de ne pas se faire louer par des plumes viles et discréditées; mais s'il se présentait un concours indépendant, estimé, spontané, il était on ne peut plus flatté et séduit. Gentz, qui a si souvent défendu dans les journaux la politique autrichienne, n'a jamais essayé de chanter les louanges personnelles de Metternich. Adam Müller, Frédéric Schlegel et d'autres', aussi propres que prompts à cet office, se virent souvent modérés, et jamais stimulés, et ils finirent par se taire complétement. C'est ce qui fût arrivé aussi, si Bœrne, si Lindner se fussent laissé attirer à Vienne, comme on en parla plusieurs fois. Gentz redoutait infiniment Bœrne, avec le père duquel il était lié; et comme celui-ci désirait beaucoup caser son fils au service autrichien, Gentz favorisa ce vœu de toutes les manières, convaincu que Bœrne

sans doute se laisserait difficilement employer dans le sens qu'on eût voulu, mais qu'il ne ferait du moins plus rien dans le sens opposé, dès qu'un revenu convenable lui permettrait de donner toute satisfaction à sa paresse. Les négociations échouèrent par le refus de Metternich. Le prince attachait du reste bien plus de prix aux journaux français qu'aux journaux allemands, et on voulait connaître à Paris plusieurs plumes assurées à son service. Il était infiniment flatté de voir les feuilles libérales le traiter maintenant avec quelque douceur et prononcer son nom avec estime, et il disait souvent avec orgueil que les ennemis en agissaient presque mieux avec lui que les amis.

Ceci me ramène à une parole qui m'avait beaucoup intrigué et dont je n'avais pas trouvé la clef. Le prince m'avait dit que le temps présent valait bien mieux que le temps précédent, et avait, en désignant plus particulièrement la France, signalé les années 1823-1827 comme les plus mauvaises. Nulle réflexion n'avait pu me faire comprendre ce qu'avait voulu dire le prince, ni quels pouvaient être les motifs de cette opinion, tout à fait arbitraire et gratuite à première vue, car à l'époque indiquée le règne de la contre-révolution était dans toute sa force, et partout triomphaient les principes qu'on pouvait considérer comme ceux de la politique autrichienne. J'aurais plutôt attendu une telle sentence de la bouche des libéraux, qui avaient toute raison de se réjouir des changements survenus. Je finis enfin par obtenir quelque clarté. « Pour Metternich, m'avait-on dit, il n'y a d'autre mesure, d'autre critérium que sa situation personnelle. Ce qui le porte, ce qui favorise son ascendant et facilite son action, est bienvenu pour lui; il l'approuve et le préconise comme bon et excellent; ce qui lui résiste, il le rejette et le signale comme mauvais et funeste. » Appliquant cette règle aux rapports politiques et comparant la situation personnelle de Metternich à ce moment et maintenant, je ne tardai pas à reconnaître que, pendant toute la durée de la restauration, Metternich n'avait jamais été sur un si bon pied avec la France que depuis 1830. Les anciens Bourbons lui avaient toujours montré de la défiance, et Charles X même de l'hostilité. C'étaient l'influence russe et, après elle, l'influence anglaise qui dominaient alors à Paris. Maintenant, tout le poids de la France penche du côté de l'Autriche dans toutes les questions qui ont de l'intérêt pour celui-ci, surtout dans celles qui sont litigieuses entre elle et la Russie. Avec cela, la presse libérale avait adopté un meilleur ton vis-à-vis de l'étranger que l'ancienne presse ministérielle, et elle reconnaissait l'importance de Metternich de meilleure grâce que les journaux de Charles X. La position était naturellement plus commode,

Digitized by Google

les relations plus amicales, l'action plus facile et plus sûre. Les principes avaient subi une terrible défaite; on s'était vu contraint de reconnaître ceux qu'on avait le plus combattus et de vivre avec eux. Qu'importe, la situation personnelle s'était améliorée, et à ce point de vue Metternich avait raison : l'ancien temps était le pire, et le nouveau le meilleur.

Quoi d'étonnant si Metternich fut conduit enfin par les hommages, dont le flot ne manque jamais de se précipiter vers la puissance et la fortune, à confondre la situation de sa personne et celle des affaires publiques? Toute la puissance et tout l'ascendant de l'Autriche étaient souvent uniquement dans sa main, et la fortune mettait pour le moins de son côté des apparences qu'il savait entretenir avec habileté. Des souverains s'inclinaient devant lui, ou le traitaient comme un de leurs pairs. Les hommes d'État de premier rang, les Anglais à peine exceptés, semblaient reconnaître en lui un supérieur, un chef de file; ses subordonnés le vénéraient comme une autorité absolue, comme une providence dirigeante. Une opposition remuante autrefois était depuis longtemps dispersée, écartée, réduite au silence. Sincère ou feinte, ce qui pour l'effet revenait au même, la flatterie la plus exquise retentissait incessamment à ses oreilles, tellement qu'il devenait difficile, même à un esprit libre, de se défendre de ce ton, l'unique langue qui fût parlée ici et dans laquelle on eût chance d'être entendu. Lui-même en était venu à se servir d'expressions qui semblaient ne convenir qu'au vrai souverain, et peu s'en fallait qu'il ne dît en toute naïveté, comme Louis XIV : « L'État, c'est moi! » En secret, de la bouche à l'oreille, on riait, on s'indignait de ce peu de retenue, mais nul n'y résistait ouvertement.

On verra par les traits suivants à quel point était monté et s'était affermi chez le prince le sentiment de sa personne. Le général baron de Wacquant-Gerzelles, contraint par des infirmités et des souffrances à quitter le service diplomatique, s'entretenait avec lui de la difficulté d'occuper convenablement des loisirs forcés après une vie active. Le prince trouvait que ce n'était pas si difficile, qu'il y avait toujours de la ressource, et que si toutes les autres manquaient, il restait au moins les cartes. Le général disait que c'était un fâcheux pis-aller; et comme le prince énumérait encore d'autres moyens déplorables qui parurent presque offensants au sens délicat et fier de l'interlocuteur, celui-ci demanda d'un ton un peu piqué : « Mais, mon prince, comment feriez-vous si vous n'étiez plus en activité[1] ? » Metternich répondit de mauvaise

[1] En français dans le texte.

humeur et avec plus de vivacité qu'il n'en mettait d'ordinaire : « Mais vous admettez un cas qui est impossible[1]. » A la même conviction, enracinée dans la tête du prince, se heurta un jour le comte de Schulenbourg-Klosterroda, qui lui était depuis longtemps attaché par une amitié dévouée. Il parlait des changements humains, des caprices de la postérité, de l'incertitude où se trouvait un homme divinisé pendant sa vie s'il ne serait pas traîné dans la boue après sa mort. Le prince répondit froidement qu'il avait raison en général, mais qu'il y avait des noms supérieurs à ce danger. Le comte comprit ce que cela voulait dire, mais ne voulut pas céder à une telle vision, et reprit : « Croyez-vous donc vraiment qu'on ne dira aucun mal de vous? Mille langues liées aujourd'hui se donneront carrière, et je ne souhaiterais pas de vivre assez pour l'entendre! » Metternich répondit avec amertume : « Je vous souhaite de vivre pour reconnaître votre erreur », et bouda le comte assez longtemps. Une autre fois, M. de Gagern ayant fait la remarque que la manière dont un nom était livré à la postérité dépendait souvent du hasard, mais qu'au moins le prince avait en lui, Gagern, un rapporteur sincère, Metternich dit qu'il était au-dessus de cela, et ajouta, non sans allusion à Gagern lui-même, que les écrivains s'en faisaient trop accroire s'ils se croyaient les dépositaires et les dispensateurs de la gloire. Gagern dit en souriant : « Eh bien, je suis toujours un des postillons qui vous mènent à la postérité. » Pour les autres, le prince admettait volontiers toutes les chances fâcheuses et humiliantes des destinées humaines; mais quant à sa propre destinée, il la considérait comme une exception choisie et inviolable.

A la fin, cherchant après toutes mes analyses critiques à recomposer dans son ensemble la figure de ce grand ou du moins extraordinaire ministre, je fus conduis à une vue plus générale. Beaucoup de grands hommes d'État, ou du moins qui sont vantés comme tels, ne l'ont-ils pas été parce qu'ils ont eu en vue leur durée plutôt que les affaires de l'État? Telle fut la question qui s'imposait à mon esprit. Sans doute, pour prospérer eux-mêmes, ils devaient aussi servir l'État; mais acquérir et conserver avant tout le propre ascendant, surnager en toutes circonstances, céder plutôt aux ennemis qu'aux rivaux, et garder jusqu'à la fin de sa vie la plus haute autorité et la plus grande influence, me paraît être le fond d'une sorte de politique qu'on ne saurait considérer comme la politique suprême, mais que le monde exalte et jalouse avant toutes les autres. Alors, sans doute, le talent de se maintenir à son poste et dans son éclat est le premier, le plus important et le plus

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

grand de tous, remplace tous les autres, et produit l'illusion qu'il les implique tous, tandis qu'il s'est montré seul et à peine quelque autre chose encore. Mais alors aussi toute l'importance du personnage se réduit au présent, à la journée accomplie, et disparaît complétement à sa mort. Le souvenir d'une telle vie doit sinon s'éteindre complétement dans l'avenir, du moins terriblement se rétrécir et se réduire à sa plus simple expression. Le contraire arrive pour les hommes d'État qui ont et appliquent des Idées, et sont toujours prêts à leur sacrifier leur poste et même au besoin leur vie. Leur mémoire et leur figure grandissent dans la suite des temps, comme les héros gigantesques de l'antiquité hellénique.

Quoi qu'il en fût, et quel que pût être le lot du prince, mon sentiment était complétement indépendant de cela. Je voyais l'homme d'État à l'apogée de l'ascendant et de la puissance; le moment présent lui appartenait sans conteste; il imposait au monde; je devais le reconnaître et en tenir compte; mais il ne m'imposait pas plus avec tout cela que vingt-cinq ans auparavant. Par contre, toute la confiance, toute la sympathie que je refusais au ministre, je l'accordais avec d'autant plus d'empressement à l'homme; je sentais que ce serait un bonheur pour moi de vivre à ses côtés, que je pourrais lui dire les choses les plus secrètes, et n'attendrais de lui, en toutes choses étrangères à la politique, que sagesse et équité. Il y avait certainement d'autres hommes qui m'inspiraient les mêmes sentiments, mais il n'y en avait aucun qui m'eût fait voir en même temps de si près et si familièrement tout l'éclat du monde, et qui, éblouissant et fascinant tout à l'entour, ne me fascinât cependant pas. Cela renforçait puissamment le charme qui m'attirait vers sa nature, et que j'eusse certainement ressenti, même s'il n'eût été secondé d'aucun prestige extérieur.

Le temps de mon départ était arrivé, et je faisais les visites nécessaires. Tettenborn ne pouvait admettre que je quittasse Vienne sans avoir obtenu de Metternich une solution au sujet de la question personnelle qu'il s'obstinait à considérer comme pendante. Ne devais-je pas recevoir une lettre du prince? Peut-être l'avais-je déjà reçue et m'était-il défendu d'en parler? Dans ce cas, il en prendrait son parti et ne me presserait pas davantage. Je dus répéter à plusieurs reprises qu'il n'y avait eu aucune trace des propositions qu'il supposait, qu'elles étaient doublement impossibles, le prince n'ayant pas songé à les faire

Digitized by Google

ni moi à les accepter. « Pensez donc, lui dis-je, quel abîme un seul mot a mis entre nous depuis que le prince, posant en principe le maintien de ce qui existe, ne voulut pas admettre le développement que j'ajoutais au maintien. Mais, quand même il en serait autrement, et qu'il eût à m'offrir ce que je sais être impossible ici, je n'entrerais à aucun prix au service de ce gouvernement; si je voulais ou pouvais encore me consacrer aux affaires, je trouverais à m'occuper chez moi, de manière sinon à satisfaire ma pensée, du moins à ne pas la troubler. » Je ne pouvais approuver la politique de Metternich qu'en un point, mais là sans nulle réserve et avec un plein assentiment, dont je lui avais fait part à lui-même, savoir, pour avoir avec tant de calme et de force maintenu la paix du monde en 1830. Tous ses autres actes m'inspiraient de l'éloignement et même de la répugnance et de l'indignation. Mon ami ne put le contester, et dut reconnaître à la fin que nos longues relations lui fournissaient assez de souvenirs et d'irrécusables témoignages, qui montraient que j'avais toujours su maintenir mes résolutions et mes actes à l'abri des calculs et des suggestions de l'ambition. Il convint que, la personne du prince mise de côté, rien ne pouvait me charmer ici.

Le 26 août, je passai pour la dernière fois la soirée avec mes amis. En rentrant fort tard, j'eus une dernière impression de Vienne la nuit. Le regard du haut des remparts par-dessus le glacis sombre vers les faubourgs éclairés était enchanteur. Des ombres puissantes et de vives bandes de lumière se succédaient dans les rues. La vie expirait peu à peu en mouvements plus lents et plus las, en bruits plus vagues et plus murmurants; les ombres s'étendaient; au tumulte d'une grande capitale succédait, comme une heureuse contre-partie, la calme solitude de l'idylle.

Le lendemain, de grand matin, je quittai Vienne, prenant la route de Linz.

(*Traduit de l'allemand de* VARNHAGEN D'ENSE.)

Digitized by Google

MICHEL KOHLHAAS.

CHRONIQUE DU TEMPS DE LUTHER[1].

Vers le milieu du seizième siècle vivait, sur les bords de l'Havel, un marchand de chevaux nommé Michel Kohlhaas.

Fils d'un maître d'école, Michel fut à la fois un des hommes les plus intègres et les plus épouvantables de son temps.

Jusqu'à l'âge de trente ans, cet homme extraordinaire aurait pu passer pour un citoyen modèle. Il possédait, dans un village qui porte

[1] Cette nouvelle, empruntée à l'histoire, est généralement considérée comme le chef-d'œuvre d'un écrivain doué des qualités les plus remarquables et les plus brillantes, et à qui il ne manqua qu'un peu de mesure, d'équilibre, de possession de soi-même, pour prendre place tout à fait au premier rang parmi les plus grands. Ses autres œuvres, surtout ses drames, *Catherine de Heillbronn* et *le prince de Hombourg*, accusent un génie éclatant, mais frappé et maladif. Henri de Kleist, né le 10 octobre 1776, se suicida le 20 novembre 1811, à Potsdam, dans des circonstances lamentables et bizarres, après la vie la plus douloureuse. Nous ne connaissons de lui que deux productions irréprochables, et qui alors sont tout à fait hors ligne : *Kohlhaas*, que nous traduisons, et une autre nouvelle du tour le plus vif et de la donnée la plus hardie, *la Marquise d'Onn;* mais nous ne croyons pas que cette dernière se prête aussi bien à la traduction.

Quant à *Kohlhaas*, voici ce qu'en a dit tout récemment M. Saint-René Taillandier (*Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er juin) : « C'est le chef-d'œuvre de l'auteur dans la narration psychologique et dramatique. La simplicité du récit n'y exclut pas l'étude profonde des caractères. On dirait par instants une chronique tracée par un contemporain, tant les détails sont précis, nombreux, circonstanciés. Au reste, nulle réflexion ; les choses parlent d'elles-mêmes, les acteurs sont en scène, les événements se succèdent, les caractères se déroulent avec une vivante et impérieuse logique ; les conséquences, quelles qu'elles soient, naissent dans votre esprit sans que l'auteur vous les impose. L'imagination et la philosophie se soutiennent mutuellement dans ce récit inspiré de l'histoire. Michel Kohlhaas est un des meilleurs types de la poésie allemande. »

Digitized by Google

encore aujourd'hui son nom, une métairie où il vivait tranquillement de son commerce. Les enfants que lui donna sa femme, il les éleva dans la crainte de Dieu, et les habitua au travail et au bien. Il n'y avait pas un de ses voisins qui n'eût à se louer de sa justice ou de sa générosité; aussi sa mémoire aurait-elle été bénie par la postérité, s'il n'avait pas poussé une vertu jusqu'à l'exagération : le sentiment outré de la justice fit de lui un brigand et un assassin.

Un jour, il conduisait quelques jeunes chevaux de bonne mine et de poil luisant pour les vendre à l'étranger. En bon ménager, il calculait quel parti il tirerait des bénéfices qui lui reviendraient de cette vente sur divers marchés; ces bénéfices devaient lui en rapporter d'autres et lui permettre de jouir un peu du présent. Arrivé près de l'Elbe, sur le territoire saxon, en face d'un magnifique château seigneurial, il aperçut tout à coup une barrière à un endroit où le passage avait toujours été libre.

Il pleuvait à verse. Kohlhaas s'arrêta avec ses chevaux devant la maison du péager, et l'appela. Celui-ci ayant paru d'un air renfrogné, Michel lui demanda de lui ouvrir.

« Qu'y a-t-il de nouveau ici? dit-il ensuite quand le péager de la maison lui eut ouvert au bout de quelque temps.

— C'est un privilége seigneurial, répondit celui-ci en ouvrant la barrière, octroyé au jeune seigneur Venceslas de Tronka.

— C'est bien, reprit Kohlhaas tout en regardant le château qui, avec ses créneaux brillants, dominait la campagne. Vous dites que le jeune seigneur s'appelle Venceslas?... Le vieux baron de Tronka est donc mort?

— Oui, d'une attaque d'apoplexie, répondit le péager en levant la barrière.

— Hom! c'est dommage, répliqua Kohlhaas; c'était, ma foi, un digne et excellent seigneur qui aimait les hommes et aidait de son mieux les affaires et le commerce. C'est lui, je me rappelle, qui fit construire, dans le temps, une chaussée cailloutée, parce qu'une de mes juments s'était cassé une jambe à l'entrée du village. Eh bien, qu'est-ce que je dois? demanda-t-il, et il tira les quelques gros de dessous son manteau, mais non sans peine, à cause du vent. Oui, mon vieux... ajouta-t-il pendant que le péager, pestant contre le mauvais temps, lui criait :

— Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

— Oui, si l'arbre coupé pour faire cette barrière était resté dans le bois, cela eût mieux valu pour vous et pour moi. »

Digitized by Google

Après avoir payé, il se disposait à passer; mais il n'était pas encore sous la herse qu'une autre voix retentit derrière lui du haut de la tour, et qu'il vit le concierge du château fermer la fenêtre et accourir vers lui.

« Eh bien, qu'est-ce que c'est encore? » se demanda Kohlhaas à lui-même en arrêtant ses chevaux.

Le concierge, qui n'avait pas fini de boutonner sa jaquette sur son large abdomen, arriva et demanda à Kohlhaas sa passe.

« Une passe? demanda Kohlhaas un peu décontenancé. Une passe!... je ne crois pas en avoir. Mais voyons, dites-moi un peu comment c'est fait; il se peut que, sans m'en douter, je sois pourvu de ce que vous me demandez. »

Le concierge lui jeta un regard oblique, et dit que, sans une permission du gouvernement, aucun marchand de chevaux ne pouvait passer la frontière.

Kohlhaas assura que, dix-sept fois dans sa vie, il avait passé la frontière sans une telle permission; qu'il connaissait toutes les ordonnances du gouvernement relatives à son état; qu'il y avait sans doute une erreur qu'il le priait d'examiner, car, ayant une longue journée à faire, il n'avait point de temps à perdre.

Mais le concierge répliqua qu'il ne passerait pas la dix-huitième fois que l'ordonnance à ce sujet n'avait paru que depuis peu, et qu'il devait se faire délivrer dans l'endroit cette permission, ou qu'il n'avait qu'à retourner d'où il venait.

Le marchand de chevaux, que ces exactions commençaient à aigrir, descendit de cheval après une courte réflexion, remit sa monture à un valet, et dit qu'il voulait parler lui-même au seigneur Venceslas. Il alla en effet au château, suivi du concierge, qui murmurait contre les trafiquants avares, qu'il était bon de saigner. Tous deux, se toisant du regard, entrèrent dans la salle. Au moment où Kohlhaas s'approcha de Venceslas de Tronka pour lui exposer sa plainte, celui-ci buvait et riait aux éclats avec plusieurs gais compagnons. Tronka demanda à Kohlhaas ce qu'il voulait.

A la vue de l'étranger, les chevaliers se turent; mais à peine Michel eut-il commencé sa requête et parlé de chevaux que toute la bande s'écria :

« Des chevaux! où sont-ils? »

Aussitôt ils coururent tous aux fenêtres pour les regarder.

La pluie avait cessé; aussi, sur la proposition de Venceslas, on descendit dans la cour pour examiner les superbes animaux de plus près.

Digitized by Google

Le concierge, le régisseur et les valets s'assemblèrent autour d'eux, et chacun exprima son opinion à sa manière.

L'un louait le cheval alezan marqué d'une étoile blanche; l'autre voulait le bai-châtain; un troisième caressait le cheval pie aux taches noires et jaunes, et tous s'accordaient à dire que c'étaient de magnifiques bêtes, lestes et agiles comme des cerfs, et qu'on n'en élevait pas de plus belles dans tout le pays.

Kohlhaas répondit gaiement que les chevaux ne sauraient être trop bons pour les chevaliers qui devaient les monter, et engagea les seigneurs à les acheter.

Tronka, à qui l'alezan plaisait beaucoup, en demanda le prix à Kohlhaas. De son côté, le régisseur aurait bien voulu que son maître achetât pour la maison deux chevaux noirs, dont il disait avoir grand besoin. Mais Kohlhaas fit un prix que les chevaliers trouvèrent trop élevé, et Tronka lui dit que, pour vendre ses chevaux à un tel prix, il devait aller les offrir au roi Arthur et aux chevaliers de la Table ronde.

Kohlhaas, voyant le concierge et le régisseur jeter des regards avides sur les chevaux noirs et se parler tout bas à l'oreille, se sentit agité d'un fâcheux pressentiment et crut devoir se montrer le plus accommodant possible.

« Seigneur, dit-il au baron de Tronka, il y a six mois, j'ai acheté ces deux chevaux vingt-cinq florins d'or; eh bien, si vous m'en donnez trente, ils sont à vous. »

Deux chevaliers, placés non loin de Tronka, déclarèrent que, franchement, ils valaient bien ça. Tronka dit alors qu'il serait bien disposé à acquérir l'alezan, mais non pas les deux chevaux noirs. Comme Tronka faisait mine de s'en aller, Kohlhaas lui dit qu'il espérait, à son prochain voyage, être plus heureux et faire marché avec lui. Il était sur le point de prendre congé de Tronka, et saisissait déjà son cheval par la bride pour partir, quand le concierge, sortant du cercle, lui rappela qu'il ne pouvait franchir la frontière sans une passe.

Kohlhaas, s'adressant alors à Tronka, lui demanda si cette formalité, qui ruinait son commerce, était vraiment nécessaire. Venceslas répondit d'un air embarrassé :

« Oui, Kohlhaas, je ne puis t'en dispenser; arrange-toi avec le concierge. »

Kohlhaas assura qu'il n'avait nullement l'intention de se soustraire aux ordonnances établies sur l'exportation des chevaux, et promit de se faire délivrer cette passe à Dresde. Il ajouta qu'il avait ignoré com-

Digitized by Google

plétement cette nouvelle disposition, et supplia le baron de le laisser passer cette fois-ci.

« Allons, s'écria le baron tout transi par le vent froid qui commençait de nouveau à souffler avec force, laissez-le passer, ce pauvre diable.... Partons, dit-il en se tournant vers les chevaliers; » et ils se dirigèrent vers le château.

Mais le concierge insista pour que Kohlhaas laissât au moins un cheval en gage. Tronka s'était arrêté sous la porte du château. Kohlhaas demanda quel gage on voulait de lui.

Le régisseur répondit, en grognant entre ses dents, qu'il n'avait qu'à laisser ses chevaux noirs.

« En effet, répondit le concierge, c'est ce qu'il y a de mieux. Une fois qu'il aura obtenu la permission, il pourra venir les chercher quand il lui plaira. »

Kohlhaas, révolté d'une demande aussi impudente, dit au baron qu'il était tout disposé à lui céder ces chevaux à un prix raisonnable. Mais un coup de vent ayant chassé la pluie et la grêle sous la porte du château, Tronka, impatienté, cria : « Allons, s'il ne veut pas laisser les deux chevaux, il n'y a qu'à le faire rebrousser chemin! » et il se hâta de rentrer. Kohlhaas, voyant que toute résistance devenait inutile, consentit forcément à ce qu'on exigeait de lui. Il détacha les chevaux noirs, les conduisit dans l'écurie indiquée par le concierge, et les laissa sous la garde d'un de ses valets à lui, à qui il donna de l'argent pour la dépense jusqu'à son retour. Après avoir réuni les chevaux qui lui restaient, il continua sa route, pressé qu'il était d'arriver à la foire de Leipzig. Malgré ses doutes, il n'était pas tout à fait éloigné de croire que le gouvernement de Saxe pouvait bien avoir rendu cette ordonnance pour favoriser l'élève de ses propres chevaux.

Dès son arrivée à Dresde, où il avait une maison avec écuries dans un des faubourgs de la ville (qui lui servait à pourvoir les petits marchés du pays), il se rendit aux bureaux de l'administration, et apprit des employés, dont il connaissait plusieurs, que l'histoire de la passe, comme d'ailleurs il l'avait cru d'abord, n'était qu'une fable inventée à plaisir.

Kohlhaas, à qui les employés délivrèrent, sur sa demande, un certificat constatant que l'obligation de la passe n'existait pas, rit de la mauvaise plaisanterie du baron, sans trop s'expliquer quel en était le but.

Après avoir vendu avantageusement ses chevaux, il revint à la Tronkenbourg, sans autre déplaisir que celui que nous font éprouver les tribulations ordinaires de la vie. Le concierge, à qui il présenta le cer-

Digitized by Google

tificat de l'administration, dit que c'était bon, et à la demande de Kohlhaas s'il pouvait maintenant emmener ses chevaux, répliqua qu'il n'avait qu'à descendre et les prendre. En traversant la cour, Kohlhaas eut le chagrin d'apprendre que, peu de jours après son départ, son valet avait été, disait-on, pour manque de respect, roué de coups et chassé du château.

Il demanda au garçon qui lui donnait cette nouvelle ce que son valet avait fait et qui, depuis, avait soigné ses chevaux. Le garçon répondit qu'il n'en savait rien, et Kohlhaas, frappé de tristes pressentiments, ouvrit l'écurie où se trouvaient ses chevaux. Mais quelle fut sa consternation quand, au lieu de deux bêtes au poil lisse et bien nourries, il aperçut deux maigres rosses aux os saillants, dont la crinière et le poil collés sur la peau offraient l'image du plus cruel abandon et de la plus profonde misère! Kohlhaas, exaspéré, demanda ce qu'on avait fait à ses chevaux, et ceux-ci à sa vue se mirent à hennir plaintivement. Le garçon répondit qu'on ne leur avait pas fait le moindre mal, qu'on leur avait même bien donné à manger, mais que, faute de bêtes de trait, on les avait fait travailler un peu aux champs pendant la moisson. Kohlhaas, maudissant une violence aussi abominable et froidement méditée, mais sentant son impuissance, étouffa ses ressentiments. Il se disposait à quitter cet infâme repaire avec ses pauvres chevaux, quand le concierge, attiré par le bruit de l'altercation, parut et voulut savoir ce qu'il y avait.

« Ce qu'il y a? répondit Kohlhaas. Qui a donné au seigneur Tronka et à ses gens le droit de se servir de mes chevaux de selle pour labourer les champs? Est-ce là agir humainement? »

Et essayant d'exciter les malheureuses bêtes par un coup de badine, il lui fit voir qu'elles étaient épuisées à ne pas pouvoir bouger.

Le concierge, après l'avoir regardé quelque temps d'un air courroucé, répondit : « Voyez donc un peu ce rustre! Le maraud ne devrait-il pas remercier Dieu que ces rosses soient encore en vie? Qui, après la désertion de son valet, aurait pris soin d'elles? N'était-il pas de toute justice de faire gagner à ces bêtes le fourrage qu'on était obligé de leur donner? » Il termina en l'engageant à ne pas faire de tapage : sinon il appellerait les chiens pour rétablir la paix dans la cour.

Kohlhaas sentit son cœur se soulever dans sa poitrine. Il avait une envie démesurée de jeter le misérable ventru dans la boue et de mettre le pied sur sa figure cuivrée. Mais le sentiment de justice, qui dans son for intérieur l'emportait sur toute autre considération, le faisait encore douter de la culpabilité de son adversaire. Il avala les injures, et s'a-

Digitized by Google

vança vers les chevaux, tout en arrageant leur crinière, et demanda, d'une voix étouffée, quelle faute son valet avait commise pour avoir été chassé du château.

« C'est pour avoir fait le récalcitrant dans la cour, répliqua le concierge. Il s'opposait à un changement d'écurie nécessaire, et voulait que pour ses rosses les chevaux de deux gentilshommes venus au château demeurassent la nuit en pleine rue! »

Kohlhaas eût donné le prix de ses chevaux pour avoir son valet sous la main et pouvoir comparer le rapport de ce brave garçon avec celui du grossier concierge.

Il était encore là, indécis sur ce qu'il devait faire dans sa fâcheuse position, quand soudain la scène changea de face. Venceslas de Tronka, revenant d'une chasse à courre, entra au galop dans la cour, entouré d'une grande quantité de chevaliers, d'écuyers, de valets et de chiens. Il demanda ce qui s'était passé; le concierge se hâta de prendre la parole, et pendant qu'à la vue de l'étranger les chiens poussaient d'affreux aboiements et que les chevaliers leur imposaient silence, il défigura l'affaire de la manière la plus odieuse et assura que Kohlhaas s'était porté à des actes de rébellion, parce qu'on avait fait travailler un peu ses chevaux.

« Il a refusé, dit-il avec un rire ironique, de reconnaître ces bêtes pour les siennes.

— Seigneur, reprit Kohlhaas, en effet, ce ne sont pas là mes chevaux qui valaient trente florins d'or. Je réclame des chevaux tels que je vous les ai laissés, forts et bien portants. »

Tronka pâlit un moment et, descendant de cheval, s'écria : « Si ce drôle-là ne veut pas reprendre ses chevaux, eh bien! il n'a qu'à les laisser. Venez, Gauthier, Jean, venez tous, dit-il en secouant avec la main la poussière de dessus son pantalon. Apportez-nous du vin! » cria-t-il aux domestiques en franchissant le seuil de la porte.

Kohlhaas dit qu'il aimerait mieux appeler l'équarrisseur et faire jeter ses malheureuses rosses à la voirie que de les conduire telles qu'elles étaient dans son écurie à Kohlhaasenbruck. Et sans s'en inquiéter davantage, il s'élança sur sa monture et partit en jurant qu'il saurait bien se faire rendre justice.

Il galopait déjà sur la route de Dresde quand, songeant à son valet et à la plainte qu'on avait formulée contre lui au château, il fit marcher son cheval au pas, et soudain fit volte-face pour prendre la route de Kohlhaasenbruck, afin d'interroger préalablement son valet, selon les règles de la prudence et de la justice : car si le valet s'était réellement

Digitized by Google

rendu coupable d'une faute, comme le prétendait le concierge, Kohlhaas, avec la connaissance qu'il avait des institutions défectueuses de ce monde, malgré les offenses déjà subies, inclinait à l'expier par la perte de ses chevaux. Mais, d'un autre côté, le sentiment de la justice se révoltait de plus en plus en lui à mesure qu'il avançait et entendait partout parler des exactions commises chaque jour envers les voyageurs par les gens du seigneur de Tronka. Si, selon toute apparence, il n'y avait eu qu'un tour concerté d'avance, n'était-il pas obligé de mettre tout en usage pour obtenir satisfaction du tort qu'on lui avait fait et pour garantir ses concitoyens de toute nouvelle offense?

Aussi dès son arrivée à Kohlhaasenbruck, après avoir embrassé sa femme Lisbeth et ses enfants qui se pressaient autour de ses genoux, il demanda ce qu'était devenu Herse, le valet qu'il avait laissé au château de Tronka.

« Ce pauvre Herse! répondit Lisbeth. Figure-toi, mon cher ami, ce malheureux nous est revenu, il y a une quinzaine de jours, tout meurtri de coups, crachant le sang, et ayant de la peine à respirer et à se tenir debout. Nous le couchons, et, à nos demandes réitérées, il nous raconte une histoire à laquelle nous ne comprenons rien. Il nous dit que tu l'avais laissé au château de Tronka avec des chevaux à qui l'on avait refusé le passage, et que, toi parti, on l'avait maltraité de la manière la plus infâme et forcé de quitter le château sans pouvoir emmener les chevaux.

— Vraiment? dit Kohlhaas en déposant son manteau. Est-il enfin rétabli?

— Au crachement de sang près, répondit-elle, il commence à aller mieux.

» Je voulais, reprit Lisbeth, envoyer de suite un autre valet au château pour y faire soigner les chevaux jusqu'à ton retour; car Herse s'étant toujours plus que tout autre montré honnête et fidèle envers nous, je n'avais aucune raison pour douter de la véracité de ses paroles, d'ailleurs appuyées par des preuves irrécusables, et pour supposer qu'il avait perdu les chevaux d'une autre façon. Il me conjura de n'exiger de personne d'approcher de ce repaire de brigands, et d'abandonner ces bêtes plutôt que de sacrifier la vie d'un homme.

— Herse est-il donc toujours alité? demanda Kohlhaas en ôtant sa cravate.

— Non, depuis quelques jours il se promène un peu dans la cour. En tout cas, tu verras que tout cela est bien vrai, et que c'est une de

Digitized by Google

ces iniquités que depuis peu on se permet au château de Tronka envers les étrangers.

— Il faudra que j'examine encore cette affaire. Regarde donc, Lisbeth, si Herse est levé; fais-le venir ici. »

Puis Kohlhaas s'assit sur son fauteuil, et sa ménagère, satisfaite de le voir si calme et si patient, alla chercher Herse.

« Qu'as-tu fait au château de Tronka? demanda Kohlhaas quand Lisbeth rentra avec lui dans la chambre. Je ne suis pas trop content de toi. »

A cette apostrophe, Herse, dont la pâle figure se colora de quelques taches rouges, garda un instant le silence et répondit enfin :

« Oui, maître, vous avez raison; car la torche que je portais pour incendier le repaire dont on m'avait chassé, je l'ai jetée, par une inspiration divine, dans l'Elbe, en entendant les gémissements d'un enfant partir du château. Je me dis : Que la foudre de Dieu y mette le feu; pour moi, je ne l'incendierai pas. »

Frappé de cette réponse, Kohlhaas reprit :

« Mais, dis-moi, qu'est-ce qui t'a fait chasser du château?

— Une action que je me reprocherai toute ma vie, répliqua Herse en s'essuyant la sueur qui découlait de son front. Mais ce qui est fait est fait. Ne voulant pas laisser abîmer les chevaux par le travail forcé des champs, j'assurais qu'ils étaient encore trop jeunes et qu'ils n'avaient pas été employés à l'attelage. »

Kohlhaas, cherchant à cacher son trouble, fit remarquer à Herse qu'il s'était écarté à cet égard de la vérité, puisqu'on les avait déjà attelés quelquefois depuis le printemps dernier. D'ailleurs, en face des besoins de la moisson, ajouta-t-il, tu aurais pu te montrer un peu plus conciliant dans une maison où tu étais en quelque sorte comme un hôte.

— C'est ce que j'ai aussi fait, maître, reprit Herse. Comme on me regardait de travers au château, je me disais : Ce ne sera pas précisément la mort des chevaux. Le troisième jour, je les attelai donc à la voiture, et je rentrai trois charges de blé. »

Kohlhaas, qui commençait à avoir le cœur gros, baissa les yeux et s'écria :

« Herse, on ne m'a pas dit un mot de cela!

— Cependant je ne vous dis que la pure vérité. Si j'ai manqué de complaisance, c'est que dans l'après-midi je n'ai pas voulu atteler de nouveau mes chevaux quand ils avaient à peine fini de manger. Puis le concierge et le régisseur m'ayant proposé de recevoir le fourrage

Digitized by Google

d'eux et d'empocher l'argent que vous m'aviez laissé pour la nourriture des chevaux, je leur ai répondu, en leur tournant le dos et en m'en allant, qu'ils ne devaient point compter sur moi.

— Et c'est pour ce manque de complaisance qu'on t'a chassé du château?

— Dieu m'en préserve, s'écria Herse; je n'ai pas fini! Car, le soir, les chevaux de deux chevaliers venus au château furent conduits à l'écurie, et les miens furent mis dehors et attachés à la porte. Et comme je demandai au concierge, qui venait de déloger mes bêtes, où il fallait les mettre, il me montra une étable à cochons construite en planches près du mur du château.

— Tu veux sans doute dire, reprit Kohlhaas, que c'était une écurie si vilaine qu'on l'aurait prise pour une étable à cochons.

— Non, maître, répondit Herse, c'était bien une étable où les cochons entraient et sortaient sans cesse, et où je ne pouvais pas me tenir debout.

— Peut-être, reprit Kohlhaas, n'y avait-il pas d'autre place. Les chevaux des chevaliers devaient naturellement passer avant tous les autres.

— En effet, dit Herse en baissant le ton, l'emplacement était étroit. Il y avait alors en tout sept chevaliers au château. Si ç'avait été vous, je suis sûr que vous auriez fait serrer un peu les chevaux. Je voulus louer une écurie dans le village; mais le concierge prétendit qu'il devait avoir mes chevaux sous ses yeux, et que je devais bien me garder de les emmener hors de la cour.

— Hum! dit Kohlhaas; que fis-tu alors?

— Le régisseur ayant assuré que les deux chevaliers ne resteraient qu'une nuit au château et qu'ils partiraient le lendemain, je conduisis mes chevaux dans l'étable à cochons. Mais le lendemain se passa sans changement. Enfin, le surlendemain, on déclara que les chevaliers demeureraient encore quelques semaines au château.

— Au bout du compte, Herse, les chevaux n'étaient pas si mal dans l'étable à cochons qu'il t'avait semblé quand tu y fourras la première fois le nez?

—C'est vrai, répondit Herse. Quand j'eus balayé un peu l'étable, c'était supportable. Je donnai un gros à la servante pour mettre les cochons dans un autre réduit. Et le jour, je fis en sorte que les chevaux purent se tenir debout, en ôtant le matin au petit jour les planches de dessus les lattes, et en ayant soin de les replacer le soir. Ils levaient alors leurs têtes comme des oies en dehors du toit, et tournaient leurs

Digitized by Google

regards vers Kohlhaasenbruck ou quelque autre endroit où l'on est mieux.

— Eh bien, demanda Kohlhaas, pourquoi donc, pour l'amour de Dieu, t'a-t-on chassé?

— Maître, je vous le dis, c'était pour se débarrasser de moi; car tant que j'étais là, ils ne pouvaient pas abîmer les chevaux. Partout, dans la cour, dans la salle des domestiques, ils me regardaient de travers; et pendant que je me disais: Faites des grimaces à vous démantibuler la mâchoire! eux me cherchent querelle et me jettent hors de la cour.

— Mais à propos de quoi; ils avaient sans doute un motif?

— Oh! certainement, répondit Herse, et le motif le plus juste. Le soir du deuxième jour que j'avais passé dans l'étable à cochons, je voulus mener baigner mes chevaux, qui n'avaient pas été sans s'y salir. Et comme je me trouve sous la porte du château et que je m'apprête à tourner, j'entends le concierge et le régisseur qui se précipitent après moi, hors de la salle des domestiques, avec des valets, des chiens et des bâtons, et qui crient comme des possédés: « Arrêtez le coquin! arrêtez le pendard! »

» Le portier me barre le chemin, et comme je lui demande, à lui et aux forcenés qui se jettent sur moi, ce qu'il y a, le concierge, saisissant les chevaux par la bride, réplique: « Ce qu'il y a? Où veux-tu aller avec ces chevaux? » Au même moment, il m'empoigne par la poitrine. Mais je lui dis: « Je veux les mener baigner. Croyez-vous, par hasard.... — Ah! les baigner! reprend le concierge. Pas mal! voyez donc ce filou! Je t'apprendrai à nager sur la grand'route vers Kohlhaasenbruck. » Aussitôt lui et le régisseur, qui m'a pris par la jambe, me tirant à la fois avec fureur, me jettent à bas du cheval, et je tombe de toute ma longueur au milieu de la boue. « Grêle et tonnerre! m'écriai-je; les traits et les housses, et du linge à moi sont encore à l'écurie. » Mais tandis que le régisseur emmène les chevaux, le concierge et les valets s'acharnent de telle sorte contre moi, avec les pieds, leurs bâtons et leurs fouets, que je tombe à moitié mort derrière la porte du château. A peine me suis-je relevé et ai-je pu articuler ces mots: « Brigands, où conduisez-vous mes chevaux? » que déjà le concierge se met à crier: « Allons, qu'on le chasse de la cour du château! » Aussitôt j'entends les cris: « Sus Castor, Griffon, César, Diane! » et on lance après moi une meute de chiens qui me déchirent à belles dents. Mais j'arrache je ne sais quoi, une latte de la haie, et j'étends morts à côté de moi trois de mes agresseurs. Enfin, épuisé et meurtri, je

Digitized by Google

me vois forcé de céder au nombre. Aussitôt, à un coup de sifflet, les chiens rentrent dans la cour, la porte se referme sur moi. On ferme le verrou, et je reste évanoui sur la grand'route. »

Kohlhaas, affecté, tout pâle, dit avec un ton de plaisanterie : « Voyons, Herse, avoue-moi franchement : est-ce que tu n'aurais pas voulu te sauver? »

Et comme Herse, le rouge au front, baissait le regard, Kohlhaas continua : « Allons, avoue-le-moi. Tu ne te plaisais pas dans l'étable aux cochons. Tu te disais : Ma foi, on est cependant bien mieux dans l'écurie de Kohlhaasenbruck?

— Que le ciel me confonde! s'écria Herse. N'ai-je pas laissé dans cette maudite étable housses, traits, et un paquet de linge à moi? N'aurais-je pas emporté les trois florins d'or que j'avais cachés dans une cravate de soie rouge, derrière la crèche? Mille tonnerres! diable et enfer! quand vous parlez comme cela, je voudrais rallumer la torche que j'ai jetée.

— Allons, allons, reprit Kohlhaas, je ne voulais pas t'offenser; tiens, je crois mot pour mot ce que tu m'as dit, et je suis prêt à recevoir la communion en foi de tes paroles! Je suis fâché que tu n'aies pas été plus heureux à mon service! Va, Herse, va te mettre au lit; fais-toi donner une bouteille de vin et console-toi. Justice te sera faite. »

Puis il se leva, dressa une liste des objets laissés par Herse dans l'étable aux cochons, en spécifia le prix, et après lui avoir demandé à combien il taxait les frais de traitement, il lui tendit la main et le congédia.

Kohlhaas raconta ensuite à Lisbeth toute la suite de l'histoire, et lui déclara qu'il était résolu d'en appeler à la justice publique. Sa femme le confirma de tout cœur dans cette résolution : Car, disait-elle, il pouvait passer par le château plus d'un voyageur peut-être moins endurant que son mari; ce serait une œuvre agréable à Dieu de mettre un terme à de pareils scandales, et elle lui trouverait bien de quoi couvrir les frais du procès.

Kohlhaas l'appela sa brave femme, passa ce jour-là et le lendemain gaiement dans le sein de sa famille; et dès que ses affaires le lui permirent, il alla à Dresde pour y porter sa plainte devant le tribunal.

Avec l'aide d'un avocat de sa connaissance, il rédigea une plainte où, après avoir exposé d'une manière circonstanciée les cruelles avanies que le seigneur Venceslas de Tronka lui avait fait subir ainsi qu'à son valet Herse, il demandait que ce seigneur fût condamné à remettre les

Digitized by Google

chevaux dans leur ancien état, et à lui payer, à lui ainsi qu'à son valet, des dommages-intérêts.

L'affaire était très-claire. La circonstance seule que les chevaux avaient été retenus illégalement jetait une lumière suffisante sur tout le reste. Et en admettant même que les chevaux fussent tombés malades à la suite d'un simple accident, Kohlhaas aurait encore été fondé, en droit, à demander qu'on les lui remît sains et bien portants.

D'ailleurs Kohlhaas ne manquait, à Dresde, ni de protecteurs ni d'amis, qui lui promirent de l'appuyer et de le soutenir chaudement. Par son commerce étendu il avait fait de nombreuses connaissances, et par sa loyauté dans toutes les transactions il s'était concilié l'estime et la bienveillance des hommes les plus considérés et les plus influents du pays.

Il dîna plusieurs fois chez son avocat, qui jouissait lui-même d'une haute considération, et déposa entre ses mains une somme d'argent pour subvenir aux frais du procès. Plein de confiance dans sa cause, dont son avocat lui faisait espérer la plus heureuse issue, il retourna au bout de quelques semaines à Kohlhaasenbruck, auprès de sa femme.

Cependant les mois se passèrent, et l'année touchait presque à son terme sans qu'il eût reçu de Saxe de nouvelles de l'action qu'il y avait intentée, bien loin d'apprendre une décision.

Après s'être adressé plusieurs fois en vain au tribunal, il demanda, dans une lettre confidentielle à son avocat, ce qui causait ce retard extraordinaire. Celui-ci lui apprit que, d'après une insinuation supérieure, le tribunal de Dresde n'avait pas voulu donner la moindre suite à cette affaire.

Kohlhaas ayant, dans une autre lettre, témoigné sa surprise d'un semblable procédé, et demandé à en savoir la cause, l'avocat lui répondit que Venceslas de Tronka était parent de deux puissants seigneurs, Hinz et Kunz de Tronka, dont l'un était échanson et l'autre chambellan de l'électeur. Il lui conseilla en outre, au lieu de suivre une instance inutile en justice, de chercher à rentrer en possession de ses chevaux, et lui donna à entendre que Tronka, qui résidait alors dans la capitale, semblait avoir chargé ses gens de les lui restituer. Enfin il l'engagea, si toutefois il ne s'en tenait pas là, à vouloir bien le dispenser de toutes autres démarches dans cette affaire.

Kohlhaas se trouvait justement alors à Brandebourg, où le commandant de la ville, Henri de Gensau, qui comptait Kohlhaasenbruck dans son commandement, était occupé à fonder plusieurs établissements de bienfaisance, et entre autres un bain d'eau minérale dont la source

Digitized by Google

coulait dans un village voisin et dont les vertus étaient alors estimées au delà de leur vrai mérite. De Gensau, comme Kohlhaas lui était honorablement connu, avait permis à Herse, qui depuis les mauvais traitements essuyés au château de Tronka éprouvait, en respirant, des douleurs à la poitrine, d'essayer de la petite source minérale munie d'un toit et d'un bassin. Le hasard voulut que le commandant se trouvât près de la source pour prendre quelques dispositions, quand Kohlhaas, qui venait de placer Herse dans le bassin, reçut, par un messager de sa femme, la lettre affligeante de son avocat de Dresde.

Le commandant, tout en parlant avec le médecin, remarqua que Kohlhaas, pendant la lecture de la lettre, laissait tomber une larme. Il s'approcha de lui d'une manière cordiale et lui demanda quel malheur l'avait frappé; et quand le marchand de chevaux, pour toute réponse, lui présenta la lettre, ce digne homme, qui connaissait l'horrible injustice dont Venceslas de Tronka s'était rendu coupable envers lui, et dont les suites avaient détruit peut-être pour toujours la santé de Herse, lui frappa sur l'épaule et lui dit de ne pas perdre courage, qu'il l'aiderait à obtenir satisfaction.

Le soir, Kohlhaas s'étant rendu au château par ordre du commandant, celui-ci lui dit qu'il n'avait qu'à rédiger une supplique à l'électeur de Brandebourg avec un exposé succinct de l'affaire, à y joindre la lettre de l'avocat, et à invoquer la protection du prince contre les actes de violence qu'on s'était permis envers lui.

Il lui promit de faire tenir sa requête, avec un autre paquet déjà préparé, entre les mains de l'électeur, qui, si les circonstances le permettaient, le recommanderait infailliblement à l'électeur de Saxe. Il ajouta qu'il ne fallait que cette haute intervention pour lui faire rendre justice par le tribunal de Dresde, en dépit des intrigues de Tronka et de son parti.

Kohlhaas, plein de joie de cette heureuse perspective, remercia vivement le commandant de cette nouvelle marque de bienveillance, en exprimant le regret de n'avoir pas intenté directement son action à Berlin, sans faire la moindre démarche à Dresde.

Après avoir rédigé au greffe du tribunal de la ville sa plainte telle qu'on lui avait conseillé de le faire, il retourna à Kohlhaasenbruck plus tranquillisé que jamais sur l'issue de son affaire. Mais au bout de quelques semaines il eut le chagrin d'apprendre, par un juge allant à Potsdam pour les affaires du commandant, que l'électeur avait remis la requête à son chancelier, le comte de Kallheim, et que celui-ci, au lieu de saisir de l'affaire la cour de Dresde, ce qui était la marche la plus

Digitized by Google

naturelle et la plus sûre, pour réclamer l'enquête et la punition des violences commises, avait demandé au seigneur de Tronka une information préalable et précise sur l'affaire. Le juge, qui s'était arrêté devant la maison de Kohlhaas et semblait chargé de lui faire cette ouverture, ne put répondre d'une manière satisfaisante à la question du marchand de chevaux, pourquoi on avait procédé de la sorte.

Pressé de continuer sa route, le juge ajouta seulement que le commandant lui conseillait de prendre son mal en patience; et ce ne fut que vers la fin de ce court entretien que, par quelques mots, Kohlhaas devina que le comte de Kallheim était allié à la famille de Tronka.

Kohlhaas, qui ne trouvait plus plaisir ni à ses chevaux ni à sa maison, et à qui tout devenait presque indifférent, même sa femme et ses enfants, passa le mois suivant dans de tristes pressentiments. Vers ce temps, Herse, à qui l'usage des eaux minérales avait fait quelque bien, revint de Brandebourg. Comme Kohlhaas s'y était attendu, Herse lui remit, avec un grand rescrit de Berlin, une lettre du commandant dont voici à peu près le contenu : il était bien contrarié de ne pouvoir rien faire pour lui et lui conseillait de reprendre les chevaux restés au château de Tronka et de laisser là l'affaire. — Quant à la décision de la chancellerie d'État, jointe par le commandant à sa lettre, elle portait :

« Suivant le rapport du tribunal de Dresde, la requête de Kohlhaas est mal fondée; le baron de Tronka, chez qui il a laissé ses chevaux, ne les lui retient nullement; il n'a qu'à les faire prendre au château, ou bien faire savoir au baron de Tronka où il doit les lui envoyer. Mais, en tout cas, la chancellerie demande qu'on lui fasse grâce de ces misères et de ces tracasseries. »

Kohlhaas, qui ne se souciait pas des chevaux, — il eût éprouvé autant de douleur si ç'eût été deux chiens, — écuma de fureur en lisant cette lettre. Toutes les fois qu'il entendait du bruit dans la cour, il regardait la porte cochère avec le sentiment le plus pénible qui eût jamais agité son âme. Il craignait que les gens du baron ne vinssent lui ramener ses chevaux maigres et exténués et lui offrir quelques excuses, la seule chose à laquelle, avec ses principes de bonne éducation, il n'aurait su que répondre. Mais peu de temps après, il apprit par quelqu'un qui avait passé au château de Tronka que ses chevaux y étaient encore employés aux champs avec ceux de la maison; et au milieu de la douleur de voir le monde plongé dans un tel désordre, il éprouva une grande satisfaction intérieure d'être enfin en repos avec sa propre conscience.

Digitized by Google

Il invita chez lui un bailli de ses voisins, qui depuis longtemps nourrissait le projet de s'agrandir par l'achat des terrains contigus à ses propriétés. En le voyant, il lui laissa à peine le temps de s'asseoir, et lui demanda ce qu'il lui donnerait en bloc pour tous ses biens, meubles et immeubles, dans le pays de Saxe et de Brandebourg.

Sa femme Lisbeth pâlit à ses mots. Se retournant, elle leva son plus jeune enfant qui jouait par terre derrière elle, et avec une figure qui offrait l'image de la mort à côté des joues roses de son garçon, elle regarda tour à tour son mari et un papier qu'il tenait à la main.

Le bailli demanda à Kohlhaas, d'un air surpris, ce qui l'amenait subitement à une aussi étrange idée.

Kohlhaas, en affectant autant de gaieté que possible, répondit que l'idée de se défaire de sa ferme de l'Havel n'était pas si nouvelle et si extraordinaire; « d'ailleurs, ajouta-t-il, nous avons déjà traité plus d'une fois ce sujet. Quant à ma maison du faubourg de Dresde, elle n'est qu'une dépendance de cette ferme. Bref, si vous acceptez ma proposition et si vous voulez acquérir les deux propriétés, je suis tout prêt à signer avec vous le contrat. »

Et avec un ton de plaisanterie un peu forcé, il ajouta :

« Mais Kohlhaasenbruck n'est pas le monde ! Il peut y avoir quelque chose de plus grand et de plus sacré que de veiller au bien-être de sa famille. Devant un tel but tout doit s'effacer ! Oui, je vous le répète, mon âme n'est mue que par des sentiments nobles et généreux, et bientôt, j'espère, vous entendrez parler de moi ! »

Le bailli, tranquillisé par ces paroles, dit en riant à Lisbeth, qui couvrait toujours son enfant de baisers :

« Votre mari ne demande pas, je pense, sur-le-champ son argent. » Et posant sur la table son chapeau et sa canne, que jusqu'ici il avait tenus entre ses genoux, il prit le papier des mains de Kohlhaas pour le parcourir.

Michel, en se rapprochant du bailli, déclara que c'était un contrat de vente éventuel, avec réméré dans un mois, qu'il avait rédigé lui-même. Il montra au bailli qu'il n'y manquait que les signatures et l'indication du prix d'achat, ainsi que de la somme qu'il aurait à payer pour le dédit, si dans l'intervalle il retirait sa parole.

Il l'engagea gaiement à offrir un prix, en l'assurant qu'il serait raisonnable et coulant.

Lisbeth se promenait avec agitation dans la chambre. Son sein se soulevait au point que le fichu que son enfant avait détaché en jouant menaçait de lui tomber de dessus l'épaule.

Digitized by Google

Le bailli fit remarquer qu'il ne pouvait évaluer le prix de la propriété de Dresde, qu'il ne connaissait pas.

Kohlhaas, lui passant des lettres échangées à l'occasion de l'achat de cette propriété, répondit qu'il la taxait cent florins d'or, bien que l'on vît par ces mêmes lettres qu'elle lui avait coûtée près du double.

Le bailli, après avoir relu le contrat dans lequel on lui avait aussi assez étrangement stipulé le droit de rompre le marché, dit, déjà à moitié décidé, qu'il ne pouvait pas se servir des étalons qui étaient dans les écuries.

Kohlhaas lui ayant répondu qu'il n'avait nullement l'intention de vendre ses étalons, et qu'il voulait aussi garder quelques armes pendues dans le vestibule, le bailli hésita encore un instant et lui offrit enfin une somme bien inférieure à la valeur réelle de la propriété, et qu'il lui avait déjà offerte quelque temps auparavant, mais plutôt par plaisanterie que sérieusement, dans une promenade qu'ils avaient faite ensemble.

Kohlhaas avança l'écritoire, et lui passa une plume pour écrire. Le bailli, n'en croyant pas ses sens, lui demanda de nouveau s'il fallait prendre au sérieux ce qu'il disait.

Kohlhaas, un peu piqué, lui répondit: « Me croyez-vous capable de me jouer de vous? »

Sur ce, le bailli, pas encore tout à fait rassuré, prit la plume et signa; mais il biffa l'article où il était question du dédit que le vendeur aurait à payer en cas de rétractation. Il s'engagea à prêter cent florins d'or avec hypothèque sur la propriété de Dresde, dont il ne voulait absolument pas faire l'acquisition, et laissa à Kohlhaas, pendant deux mois, liberté entière de résilier le marché.

Michel, touché de ce bon procédé, secoua cordialement la main du bailli, et après être convenus de la condition principale que le quart du prix d'achat serait payé comptant, et le reste versé trois mois après à la banque de Hambourg, Kohlhaas demanda du vin pour arroser une affaire si heureusement terminée; quand la servante apporta le vin et les verres, il la chargea de prévenir le valet Sternbald qu'il eût à seller le cheval alezan. Il avait, disait-il, des affaires à régler dans la capitale. Puis il donna à entendre qu'à son retour, il s'expliquerait plus ouvertement sur des projets qu'il devait encore garder pour lui.

Enfin, après avoir rempli les verres, il parla des Polonais et des Turcs, qui se faisaient alors justement la guerre, et entra avec le bailli dans une grande discussion politique à ce sujet; il la termina en buvant à la réussite du marché qu'ils venaient de conclure.

Digitized by Google

Quand le bailli se fut retiré, Lisbeth se jeta à genoux devant son mari.

« Si tu as conservé dans ton cœur quelque affection pour moi et les enfants que je t'ai donnés, si tu ne nous as pas déjà repoussés d'avance par un motif que j'ignore, dis-moi, Michel, ce que signifient ces affreuses dispositions?

— Rien, chère amie, dont tu aies maintenant à t'inquiéter! Dans la réponse faite à ma requête, on traite ma plainte contre le baron de Tronka de misérable tracasserie. Et comme il doit y avoir là un malentendu, je suis décidé à présenter encore une fois ma demande à l'électeur en personne.

— Mais pourquoi vendre ta maison? » s'écria-t-elle en se levant la figure toute bouleversée.

Kohlhaas, la serrant doucement contre son cœur, répondit :

« C'est que je ne puis rester, chère Lisbeth, dans un pays où l'on ne veut me protéger dans mes droits. Si je dois être foulé aux pieds, mieux vaut être un chien qu'un homme. Je suis sûr qu'à cet égard ma femme pense comme moi.

— Comment sais-tu, Michel, qu'on ne te protégera pas dans tes droits? Si tu approches respectueusement, comme il convient, de ton maître avec ta requête, comment sais-tu qu'elle sera rejetée et qu'on refusera de t'écouter?

— Eh bien, si ma crainte se trouve mal fondée, ma maison n'est pas encore vendue. Notre souverain, je le sais, est juste, et si je puis pénétrer à travers ceux qui l'entourent et arriver jusqu'à lui, je ne doute pas que justice ne me soit faite et que je ne revienne avant la fin de la semaine auprès de toi et à mes anciennes affaires. Puissé-je alors, ajouta-t-il en l'embrassant, vivre heureux avec toi jusqu'à la fin de mes jours. Mais, d'un autre côté, il est sage que je me prépare à tout événement. Je serais donc d'avis, ma chère amie, que tu quittasses momentanément le pays avec les enfants, pour aller à Schwerin chez ta tante, à laquelle tu dois d'ailleurs une visite depuis longtemps.

— Comment! s'écria sa femme éplorée, j'irais chez ma tante, à Schwerin! je passerais la frontière avec mes enfants! Et les sanglots étouffèrent sa voix.

— Sans doute, reprit Kohlhaas, et cela, si faire se peut, sans retard, pour que rien ne vienne me troubler dans mes démarches.

— Oh! je te comprends, Michel! dit-elle avec effroi. Il ne te faut à présent que des armes et des chevaux. Prenne qui voudra tout le reste. »

Digitized by Google

Puis, se retournant, elle se jeta sur un siége et pleura à chaudes larmes.

« Chère Lisbeth, reprit Kohlhaas interdit, que fais-tu? Dieu m'a comblé de biens en me donnant une femme, des enfants et de quoi vivre; dois-je aujourd'hui, pour la première fois, désirer qu'il en fût autrement?... »

Lisbeth se jeta en rougissant dans ses bras, et lui s'assit à côté d'elle.

« Voyons, chère amie, reprit-il affectueusement en écartant les cheveux de Lisbeth de son front, dis-moi, que faut-il que je fasse? Dois-je renoncer à mon droit? Irai-je au château de Tronka demander au chevalier qu'il me rende mes chevaux, et te les ramènerai-je? »

Lisbeth n'osa dire : Oui, oui, oui!

Elle secoua la tête en pleurant, le pressa vivement contre son sein, et couvrit de baisers ardents la poitrine de son mari.

« Eh bien! s'écria Kohlhaas, si tu sens que, pour pouvoir continuer en paix mon commerce, il faut que justice me soit faite, accorde-moi donc aussi la liberté qui m'est nécessaire pour me la faire rendre. »

Puis il se leva, et dit à Sternbald, qui venait lui annoncer que le cheval alezan était sellé :

« C'est bien. Demain tu atteleras les chevaux bais, et tu conduiras ma femme à Schwerin. »

Tout à coup Lisbeth se leva et dit :

« Michel, il me vient une idée! »

Et essuyant les larmes de ses yeux, elle demanda à son mari, qui s'était assis devant un pupitre pour écrire, s'il voulait lui confier la requête et la laisser aller à sa place à Berlin pour remettre le placet au souverain.

Kohlhaas, vivement touché de cette demande, attira sa femme sur ses genoux, et lui dit :

« Ma chère amie, ce n'est guère possible. Le prince est entouré de bien du monde, et pour l'aborder on est exposé à bien des désagréments. »

Lisbeth reprit que dans mille circonstances il est plus facile à une femme qu'à un homme d'approcher du souverain. « Donne-moi la requête, répéta-t-elle, et si tu ne veux que la faire parvenir entre ses mains, je te garantis qu'il l'aura. »

Kohlhaas, à qui sa femme avait donné plus d'une preuve de courage et de prudence, lui demanda comment elle comptait s'y prendre.

Baissant modestement les yeux, elle lui dit : « L'intendant du château de l'électeur, étant encore employé à Schwerin, m'a recherchée

Digitized by Google

dans le temps en mariage. Aujourd'hui, il est marié et a plusieurs enfants; mais je sais de bonne part qu'il ne m'a pas tout à fait oubliée. Bref, mon ami, abandonne-moi le soin de tirer parti de cette circonstance et de mainte autre qu'il serait trop long de t'expliquer. »

Kohlhaas embrassa sa femme avec beaucoup de joie, et lui dit qu'il acceptait sa proposition. Comme elle connaissait l'intendant, ajouta-t-il, elle n'aurait qu'à aller demeurer chez sa femme pour être à même d'aborder l'électeur au château.

Il lui remit la requête, fit atteler les chevaux bais, et l'envoya à la résidence sous la garde de son fidèle serviteur Sternbald.

Mais de toutes les démarches infructueuses tentées jusqu'ici dans l'intérêt de sa cause, ce voyage eut l'issue la plus fatale. Au bout de quelques jours, Sternbald revint à la maison, conduisant au pas la voiture, dans laquelle Lisbeth était étendue avec une dangereuse meurtrissure à la poitrine.

Kohlhaas s'avança tout pâle vers la voiture, mais ne put rien apprendre de positif sur le malheureux accident dont sa femme avait été victime. Au dire de Sternbald, ils n'avaient pas trouvé l'intendant chez lui, et avaient été forcés de descendre dans une auberge située non loin du château. Le lendemain matin, Lisbeth était sortie de l'auberge en ordonnant à Sternbald de rester près des chevaux, et ce n'est que le soir qu'elle avait été ramenée dans ce déplorable état. Il paraît que s'étant approchée trop près du souverain, elle avait, à l'insu du prince, reçu, par le zèle brutal d'une sentinelle, un coup de bois de lance à la poitrine. C'est là du moins ce que rapportèrent les gens qui vers le soir l'avaient reconduite sans connaissance à l'auberge; car elle-même, empêchée par le sang qui lui jaillissait de la bouche, n'avait pu rien dire. La requête lui avait été prise ensuite par un chevalier. Sternbald raconta qu'il avait eu l'intention de monter aussitôt à cheval pour prévenir son maître de ce fatal événement; mais, malgré les remontrances du chirurgien appelé pour la soigner, Lisbeth avait insisté pour que, sans prévenir son mari, on la ramenât de suite à Kohlhaasenbruck. La pauvre femme, épuisée par les fatigues du voyage, fut transportée dans son lit, où, avec de pénibles efforts pour respirer, elle vécut encore quelques jours. On essaya en vain de lui faire recueillir ses souvenirs, pour avoir quelques éclaircissements sur ce qui s'était passé. L'œil fixe et éteint, elle demeura immobile sans proférer un seul mot. Peu d'instants avant de mourir, elle reprit encore une fois connaissance. Un ministre de l'Église luthérienne (dont elle venait d'embrasser la nouvelle croyance, à l'exemple de son mari

Digitized by Google

se tenait devant son lit et lui lisait à haute voix et d'un ton solennel un passage de l'Écriture sainte. Regardant soudain le ministre d'un air sombre, elle lui retira des mains la Bible, comme si l'on ne devait rien lui en lire; et, après l'avoir feuilletée en tous sens, elle finit par indiquer du doigt à Kohlhaas, assis à côté de son lit, ce verset :

« Pardonne à tes ennemis; fais du bien à ceux qui te haïssent! »

Puis, avec un regard où se peignait sa belle âme, elle lui serra la main et expira.

Kohlhaas se dit en lui-même :

« Que Dieu ne me pardonne jamais, si jamais je pardonne à Tronka! »

Il baisa les lèvres glacées de Lisbeth, en versant des larmes amères, lui ferma les yeux et sortit de la chambre.

Il prit les cent florins d'or que le bailli lui avait déjà remis pour les écuries de Dresde, et commanda des funérailles plutôt faites pour une princesse que pour une femme de son rang : un cercueil en bois de chêne avec une forte garniture de fer, un coussin en soie avec des glands d'or et d'argent, et une tombe de dix mètres de profondeur revêtue de pierres et de chaux. Son plus jeune enfant sur le bras, il se tenait près de la fosse et regardait ces travaux lugubres. Le jour de l'enterrement arrivé, le corps, enveloppé d'un linceul blanc comme la neige, fut exposé dans une salle toute tendue de drap noir. Le ministre venait de terminer un discours près de la bière, quand on remit à Kohlhaas la réponse à la requête présentée par sa pauvre femme. Il y était dit qu'il devait faire retirer les chevaux du château de Tronka, et, sous peine d'être jeté en prison, ne plus tourmenter la justice de cette affaire. Kohlhaas mit la lettre dans sa poche et fit placer le cercueil sur le corbillard. Une fois la tombe recouverte de sable et la croix plantée dessus, et les amis qui avaient assisté au convoi congédiés, Kohlhaas se prosterna devant le lit de sa femme, maintenant vide, et fit vœu de se livrer à l'œuvre de la vengeance.

Aussitôt après, il rédigea un arrêt par lequel, en vertu du pouvoir qu'il tenait de la nature, il condamnait Venceslas de Tronka à ramener à Kohlhaasenbruck avant trois jours les chevaux qu'il lui avait enlevés et abîmés par un travail forcé, et de venir en personne les nourrir dans ses écuries. Cet arrêt fut envoyé au château de Tronka par un messager à cheval qui avait l'ordre de retourner immédiatement après s'être acquitté de sa commision.

Les trois jours s'étant passés sans que les chevaux eussent été ramenés, Kohlhaas appela Herse, lui apprit quelle tâche il avait imposée au chevalier de Tronka, et lui demanda s' voulait l'accompagner pour aller

Digitized by Google

chercher le chevalier, et si, dans le cas où celui-ci, une fois amené, ne montrerait pas assez de diligence dans les écuries de Kohlhaasenbruck, il voudrait se servir du fouet.

« Maître, partons aujourd'hui même! cria Herse avec allégresse en jetant sa casquette en l'air. Je me ferai tresser une lanière à dix nœuds pour lui apprendre à étriller! »

Kohlhaas vendit sa maison, fit conduire ses enfants à Schwerin; et à la nuit tombante il réunit tous ses valets, au nombre de sept, hommes fidèles et dévoués, les arma, leur donna des chevaux et partit avec eux pour le château de Tronka.

A l'entrée de la troisième nuit, il fit invasion au château avec sa petite troupe, renversa le péager et le portier qui causaient sous la porte cochère, et pendant que les autres mettaient le feu aux baraques de la cour du château, et que Herse, se précipitant par l'escalier tournant de la tour, assaillait à coups de pique et de sabre le concierge et le régisseur qui, à moitié habillés, jouaient aux cartes, Kohlhaas s'élança dans le château à la recherche de Venceslas de Tronka. L'ange exterminateur descend ainsi du ciel. Le baron, qui donnait justement, au milieu d'éclats de rire, à quelques amis réunis chez lui lecture de l'arrêt transmis par Kohlhaas, n'eut pas plutôt entendu sa voix dans la cour du château, que, livide de terreur, il s'enfuit en criant à ses camarades : « Mes frères, sauvez-vous! » Kohlhaas, à son entrée dans la salle, saisit à la poitrine un chevalier, Jean de Tronka, qui venait au-devant de lui, et le lança dans un coin avec une telle force qu'il se brisa le crâne sur les dalles. Les autres chevaliers s'étaient saisis de leurs épées, mais ils furent désarmés et refoulés par les valets de Kohlhaas. Celui-ci demanda en vain ce qu'était devenu Venceslas de Tronka : les chevaliers atterrés n'en savaient rien. Kohlhaas enfonça, d'un coup de pied, les portes de deux pièces qui conduisaient dans des ailes latérales du château; mais il parcourut le vaste édifice dans tous les sens sans trouver personne, et descendit furieux dans la cour du château pour faire occuper les issues. Cependant le feu des baraques s'était communiqué au château et à ses dépendances, des bouffées de fumée s'élevaient vers le ciel, et tandis que Sternbald et trois valets alertes assemblaient tous les objets de bonne prise et les entassaient à côté des chevaux, les cadavres du concierge et du régisseur, avec femmes et enfants, volèrent par les croisées ouvertes de la tour au milieu des cris d'allégresse de Herse. Kohlhaas, en descendant l'escalier du château, rencontra la vieille femme de charge, toute souffrante de la goutte, qui se jeta à ses pieds. Il lui demanda où était le chevalier de Tronka.

Digitized by Google

La pauvre vieille lui ayant répondu d'une voix faible et tremblotante qu'elle le croyait réfugié dans la chapelle, il appela deux valets avec des torches, et, à défaut de clefs, il fit sauter la porte avec des tenailles et des haches, bouleversa les autels et les bancs; mais, à son grand désespoir, il ne trouva pas le chevalier.

Au moment où Kohlhaas revenait de la chapelle, un jeune garçon, qui faisait partie des domestiques du château, accourut pour retirer les chevaux de bataille du chevalier d'une vaste écurie en pierres menacée par la flamme. Kohlhaas, qui aperçut ses propres chevaux dans un petit hangar à paille, demanda au garçon pourquoi il ne sauvait pas ces derniers; et le garçon, en mettant la clef dans la porte d'écurie, ayant répondu que le hangar brûlait déjà, Kohlhaas, après avoir arraché avec violence la clef de la porte d'écurie, la jeta par-dessus le mur, et força le garçon, en faisant tomber sur son dos des coups de plat de sabre, à pénétrer dans le hangar enflammé et à sauver, au milieu des éclats de rire des assistants, ses pauvres rosses à lui.

Quand le malheureux garçon sortit pâle comme un mort avec les chevaux du hangar enflammé, qui s'écroula aussitôt derrière lui, il demanda à Kohlhaas ce qu'il devait faire des bêtes. Celui-ci fit un geste épouvantable, et leva le pied avec tant de violence que s'il l'avait atteint il l'aurait infailliblement tué; puis, sans lui répondre, il monta sur son cheval, et attendit le jour en silence sous la porte du château, pendant que ses valets achevaient l'œuvre de destruction.

Au lever du soleil, tout le château était consumé jusqu'aux murs, et il n'y restait plus personne que le marchand de chevaux et ses sept valets. Kohlhaas descendit de cheval, et à la lueur brillante du jour naissant il visita la place dans tous les coins; mais force lui fut de se rendre à la conviction que le but de son expédition était manqué. Il envoya alors, l'âme navrée de chagrin, Herse avec quelques valets s'informer de la direction que le chevalier avait prise dans sa fuite.

Ce qui le préoccupait le plus, c'était un riche couvent de femmes, nommé Erlabrunn, situé sur les bords de la Mulde, et dont l'abbesse, Antonia de Tronka, était renommée dans tout le pays comme une dame pieuse, bienfaisante et sainte; car le malheureux Kohlhaas présumait, non sans raison, que le chevalier avait dû, dans sa détresse, se réfugier dans ce couvent, puisque l'abbesse était sa tante, qui avait élevé son enfance.

Après avoir obtenu ces renseignements, Kohlhaas monta dans la tour, où il se trouvait encore une pièce tant soit peu habitable. Il y écrivit une espèce de manifeste signé de son nom, par lequel il som-

Digitized by Google

mait le pays de n'accorder ni asile ni assistance au chevalier de Tronka, à qui il faisait une juste guerre; et, sans excepter les parents et les amis du chevalier, il demanda, sous peine de mort et d'incendie, qu'on eût à le lui livrer mort ou vif.

Il fit répandre cette déclaration dans le pays par des voyageurs et des étrangers, et chargea son valet Waldmann d'en remettre une copie à l'abbesse d'Erlabrunn. Puis il embaucha quelques valets du chevalier de Tronka, qui, mécontents de leur maître et excités par la perspective du butin, ne demandèrent pas mieux que d'entrer à son service. Il les arma, à la manière des fantassins, d'arbalètes et de poignards, et leur apprit à se tenir à cheval derrière les cavaliers. Puis, après avoir vendu tout le butin ramassé par ses hommes et leur en avoir distribué le prix, il se reposa quelques heures de sa lamentable besogne sous la porte du château.

Vers midi, Herse arriva et lui confirma ce que son cœur lui avait déjà fait pressentir, que le chevalier s'était réfugié au couvent d'Erlabrunn, auprès de sa tante Antonia de Tronka. Il paraissait s'être sauvé par une porte dérobée qui conduisait, par un petit escalier couvert, sur le bord de l'Elbe, où plusieurs barques étaient amarrées. Du moins Herse rapporta qu'à la surprise des gens que l'incendie du château avait rassemblés, il était arrivé à minuit, dans une barque sans gouvernail et sans rames, dans un village des bords de l'Elbe, et qu'il avait continué sa route dans une mauvaise carriole jusqu'à Erlabrunn.

A cette nouvelle, Kohlhaas soupira profondément, et demanda si les chevaux avaient mangé. Quand on lui eut répondu que oui, il ordonna de se mettre en selle, et trois heures après il était devant Erlabrunn.

Ce fut au bruit d'un orage lointain et à la lueur des torches qu'il entra avec sa troupe dans la cour du couvent. Son valet Waldmann venait à sa rencontre lui annoncer que le manifeste avait été remis, quand il vit arriver sous le portail l'abbesse et le tuteur du couvent engagés dans une vive discussion. Pendant que ce dernier, petit vieillard aux cheveux blancs, jetait des regards furieux sur Kohlhaas, se faisait mettre sa cuirasse, et criait d'une voix hardie aux valets qui l'entouraient de sonner le tocsin, l'abbesse, un crucifix à la main et blanche comme un linge, descendit les marches et se jeta avec toutes les religieuses devant le cheval de Kohlhaas.

Herse et Sternbald arrêtèrent le tuteur du couvent, qui n'avait point d'armes, et l'emmenèrent prisonnier au milieu des chevaux, et Kohlhaas demanda à l'abbesse où était le chevalier Venceslas de Tronka. Tout en détachant de sa ceinture un grand trousseau de clefs, elle

Digitized by Google

répondit : « Digne homme, il est à Wittemberg, » et d'une voix tremblante elle ajouta : « Crains Dieu et ne commets pas d'injustice. »

Kohlhaas, replongé dans l'enfer d'une vengeance non assouvie, tourna son cheval et fut sur le point de crier : Mettez le feu! quand la foudre tomba à côté de lui.

Retournant aussitôt son cheval du côté de l'abbesse, il lui demanda si elle avait reçu son manifeste; et la dame ayant répondu d'une voix à peine intelligible : « A l'instant.

— Quand? reprit Kohlhaas.

— Deux heures, aussi vrai que Dieu me vienne en aide, après le départ de mon neveu, le chevalier de Tronka.... »

Waldmann, que Kohlhaas regarda d'un air sombre, ayant confirmé la chose en balbutiant, et en assurant que les eaux de la Mulde, grossies par la pluie, l'avaient empêché d'arriver plus tôt, Kohlhaas se contint; une forte ondée tomba tout à coup sur le pavé de la place, éteignit les torches, et acheva de calmer sa fureur. Il salua légèrement l'abbesse, et tournant son cheval, il lui donna de l'éperon, et cria à ses valets : « Suivez-moi, mes frères : le chevalier est à Wittemberg! »

La nuit étant venue, il descendit dans une auberge sur la route, où la fatigue de ses chevaux le força de rester toute une journée. Comme il semblait qu'avec une troupe de dix hommes, qui constituait alors toute sa force, il ne pouvait songer à attaquer une place comme Wittemberg, il émit un nouveau manifeste, où, après avoir exposé sommairement ce qui lui était arrivé dans le pays, il engageait tout bon chrétien, comme il disait, sous promesse d'une solde et d'autres bénéfices de guerre, à embrasser sa cause contre le chevalier de Tronka, « l'ennemi commun de tous les chrétiens. »

Dans un autre manifeste, publié peu de temps après, il prenait le titre de « seigneur indépendant de l'empire et du monde, soumis à Dieu seul. »

Malgré ce ton d'exaltation ridicule, le son de ses écus et la perspective du butin amenèrent auprès de lui beaucoup de vagabonds et de soldats privés de ressources par la paix avec la Pologne.

Il avait ainsi réuni trente et quelques hommes quand il passa sur la rive droite de l'Elbe pour incendier Wittemberg. Il campa avec ses hommes et ses chevaux sous le toit d'une vieille tuilerie délabrée, dans la solitude d'un sombre bois qui entourait alors cette place, et il n'eut pas plutôt appris par Sternbald, qu'il avait envoyé déguisé dans la ville, que son manifeste y était connu, que, la veille de la Pentecôte, il marcha sur la ville, et, pendant que ses habitants étaient plongés

Digitized by Google

dans le plus profond sommeil, il y mit le feu à plusieurs endroits à la fois. Tandis que ses gens pillaient dans le faubourg, il colla aux piliers de la porte d'une église une affiche portant ces mots :

« Moi, Kohlhaas, j'ai mis le feu à la ville, et si on ne me livre pas le » chevalier de Tronka, je l'incendierai si bien (ce sont ses termes) » que je n'aurai pas besoin de regarder derrière aucun mur pour le » trouver. »

Cet attentat inouï remplit les habitants d'une épouvante inexprimable. Grâce à une nuit d'été assez calme, l'incendie ne consuma que dix-neuf maisons, y compris une église. A peine le feu avait-il été éteint vers la pointe du jour, que le vieux gouverneur, Othon de Gorgas, envoya une compagnie de cinquante hommes pour se saisir de l'abominable incendiaire. Mais le capitaine Gerstenberg, chargé de cette expédition, s'y prit si mal, qu'au lieu de ruiner Kohlhaas, il lui fit au contraire acquérir une gloire fort dangereuse; car ayant divisé sa troupe en plusieurs détachements pour cerner et écraser, à ce qu'il croyait, son ennemi, il fut attaqué et battu sur différents points par Kohlhaas. Aussi, dès le lendemain soir, il ne restait plus un seul homme de la compagnie sur laquelle Wittemberg avait fondé toutes ses espérances. Kohlhaas, à qui ces combats avaient fait perdre quelques hommes, mit de nouveau le feu à la ville le surlendemain matin. Il prit si bien ses mesures que cette fois-ci il brûla encore une grande quantité de maisons et presque toutes les granges du faubourg. Il colla en même temps sur les murs de l'hôtel de ville son manifeste bien connu, en ajoutant quelques mots sur le malheureux sort du capitaine Gerstenberg et de sa troupe.

Le gouverneur, exaspéré de tant d'audace, se mit lui-même, avec plusieurs chevaliers, à la tête d'une troupe de cent cinquante hommes. Sur une demande écrite du chevalier de Tronka, il lui accorda une garde pour le protéger contre les violences du peuple, qui voulait absolument qu'on l'éloignât de la ville. Après avoir posé des postes dans tous les villages d'alentour, et avoir placé des sentinelles sur le mur d'enceinte de la ville pour la garantir d'une surprise, il en sortit lui-même, le jour de Saint-Gervais, pour s'emparer du monstre qui ravageait le pays.

Kohlhaas fut assez adroit pour éviter la rencontre de ce corps, et après avoir su, par des marches habiles, attirer le gouverneur à plusieurs lieues de la ville, et par de fausses manœuvres lui faire croire que, cédant à des forces supérieures, il allait se jeter dans le pays de Brandebourg, il rebroussa chemin et revint tout à coup, à l'entrée de la

Digitized by Google

troisième nuit, à Wittemberg, où il mit le feu pour la troisième fois. Ce fut Herse qui, s'étant glissé dans la ville sous un déguisement, exécuta ce coup horrible. Le vent du nord souffla avec tant de force que l'incendie fit de grands ravages : en moins de trois heures, quarante-deux maisons, deux églises, plusieurs couvents et écoles et le palais du gouverneur étaient réduits en cendres. Le gouverneur, qui croyait son ennemi dans le Brandebourg, au bruit de ce qui se passait, revint à marche forcée à Wittemberg, où il trouva toute la ville en révolte. Le peuple assiégeait la maison du chevalier de Tronka, barricadée avec des poutres et des pieux, et demandait à grands cris qu'on le fît sortir de la ville. Deux bourgmestres, Jenkens et Otto, à la tête de tous les magistrats rassemblés en grand costume, cherchaient en vain à prouver qu'il fallait absolument attendre le retour d'un courrier envoyé au président de la chancellerie d'État, pour obtenir la permission de conduire Tronka à Dresde, où il demandait lui-même, pour plusieurs raisons, à être transporté. La multitude aveugle, armée de piques et de bâtons, ne faisait pas attention à ces paroles, et déjà l'on maltraitait quelques magistrats qui conseillaient les mesures énergiques, et on était sur le point de forcer et de raser la maison dans laquelle se trouvait le chevalier de Tronka, quand le gouverneur, Othon de Gorgas, parut dans la ville à la tête de ses cavaliers. Ce noble vieillard, habitué à inspirer, par sa présence seule, le respect et l'obéissance au peuple, était parvenu à saisir, non loin des portes de la ville, trois hommes de la bande incendiaire. Il les fit charger de chaînes devant le peuple, et dans une allocution habile adressée aux magistrats, il assura qu'il était sur la piste de Kohlhaas, et qu'il pensait sous peu le ramener lui-même enchaîné dans la ville. Grâce à ces déclarations énergiques, il calma les angoisses du peuple, et le fit consentir à attendre le retour du messager de Dresde. Il descendit de cheval, et après qu'on eut enlevé les pieux et les palissades, il entra avec quelques chevaliers dans la maison de Tronka. Deux médecins étaient occupés à rappeler ce malheureux à la vie à l'aide de sels et d'essences. Othon de Gorgas sentit que ce n'était pas le moment de lui faire des reproches sur la conduite dont il s'était rendu coupable; il lui dit seulement, avec un regard plein de mépris, de s'habiller et de le suivre, pour sa propre sûreté, à la prison affectée aux chevaliers.

Quand on lui eut mis un pourpoint et un casque, et que, respirant à peine, il parut dans la rue, la poitrine à moitié découverte, au bras du gouverneur et de son beau-frère, il fut assailli par d'affreuses vociférations et d'horribles imprécations. Le peuple, que les lansquenets avaient

Digitized by Google

de la peine à écarter, le traita de sangsue, d'écorcheur, de monstre, le nomma la malédiction de la ville de Wittemberg et le fléau de la Saxe. Enfin, après un lamentable trajet à travers la ville en ruine, pendant lequel il perdit plusieurs fois, sans s'en apercevoir, son casque qu'un chevalier lui remettait toujours par derrière sur la tête, on arriva à la prison, où il disparut dans une tour, sous la protection d'une forte garde.

Cependant la ville fut saisie d'une nouvelle inquiétude au retour du courrier apportant le rescrit de l'électeur. Le gouvernement saxon, auquel la bourgeoisie de Dresde avait adressé une supplique pressante, ne voulait pas entendre parler du transport de Tronka à la résidence tant que l'on ne se serait pas rendu maître de l'incendiaire. Il engageait, au contraire, le gouvernement de Wittemberg à protéger le chevalier de Tronka (là où il était, parce qu'il fallait qu'il fût quelque part) de tout le pouvoir dont il disposait. Il annonçait, en terminant, à sa bonne ville, pour la tranquilliser, qu'un corps de cinq cents hommes, commandés par le prince Frédéric de Meissen, était en marche pour la garantir contre les attaques ultérieures de Kohlhaas.

Le gouverneur sentait fort bien qu'un tel rescrit n'était pas fait pour calmer le peuple; car non-seulement les petits avantages que Kohlhaas avait remportés sur différents points devant la ville avaient répandu de très-fâcheux bruits sur les forces qu'il avait rassemblées, mais la guerre inouïe et sans exemple qu'à l'ombre de la nuit il soutenait par des sicaires déguisés, au moyen de poix, de paille et de soufre, aurait pu même rendre inefficace le secours du corps de troupes plus considérable à la tête duquel s'avançait le prince de Meissen. Aussi, après une courte réflexion, le gouverneur résolut de supprimer tout à fait le rescrit qu'il avait reçu. Il afficha seulement dans la ville une lettre dans laquelle le prince de Meissen lui annonçait son arrivée. Une voiture couverte, sortie au point du jour de la cour de la prison des Chevaliers et accompagnée de quatre cavaliers armés jusqu'aux dents, prit la route de Leipzig. Les cavaliers donnèrent à entendre indirectement qu'elle allait à la Pleissenbourg. Le peuple étant ainsi tranquillisé au sujet du malheureux chevalier de Tronka, cause de toutes ses calamités, le gouverneur partit lui-même avec trois cents hommes pour se réunir au prince Frédéric de Meissen.

Cependant Kohlhaas, par la singulière position qu'il occupait dans le monde, voyait sa troupe grossie jusqu'à cent neuf têtes; et comme il s'était procuré des armes à Jassen et en avait muni tous ses hommes, il prit la résolution d'aller avec la rapidité de l'éclair au-devant des dangers dont il était menacé avant que le double orage fondît sur lui.

Digitized by Google

Dès le lendemain, il attaqua de nuit le prince de Meissen près de Muhlberg. A son grand chagrin, il perdit, dans ce combat, Herse, qui après les premiers coups de feu tomba mort à côté de lui. Exaspéré par cette perte, il maltraita le prince à tel point, que celui-ci, après avoir été grièvement blessé et avoir vu ses troupes se débander, se trouva à la pointe du jour forcé d'opérer sa retraite vers Dresde. Ce succès remplit Kohlhaas d'une telle audace, qu'avant que le gouverneur pût en être instruit, il vint l'attaquer en plein jour et en rase campagne, près du village de Damerow. Dans ce combat acharné, qui ne cessa qu'à la nuit et où les avantages se balancèrent, Kohlhaas perdit sans doute beaucoup de monde; mais le lendemain il n'en aurait pas moins, avec les débris de sa troupe, attaqué de nouveau le gouverneur, qui s'était jeté dans le cimetière de Damerow, si celui-ci, informé par ses émissaires de la défaite du prince près de Muhlberg, n'eût jugé plus prudent d'attendre un moment plus favorable et de se replier sur Wittemberg.

Cinq jours après la disparition de ces deux troupes, Kohlhaas parut devant Leipzig, et mit de trois côtés le feu à la ville.

Dans le manifeste qu'il répandit à cette occasion, il se proclamait l'envoyé de l'archange Michel, venu pour punir par le glaive et par le feu la perversité dans laquelle le monde entier était plongé, et châtier tous ceux qui dans cette lutte prendraient fait et cause pour le chevalier de Tronka.

En même temps, du château de Lutzen, qu'il avait enlevé par surprise et où il avait établi sa résidence, il engageait le peuple à se joindre à lui pour fonder un meilleur ordre de choses; et le manifeste, inspiré par une espèce d'aberration d'esprit, était signé :

« Donné au siége de notre gouvernement provisoire du monde, au château de Lutzen. »

Heureusement pour les habitants de Leipzig, une pluie continue qui tomba du ciel empêcha le feu de se répandre, et il n'y eut que quelques boutiques autour de la Pleissenbourg qui furent la proie des flammes. Néanmoins la consternation de la ville fut excessive en apprenant la présence du terrible Kohlhaas et l'idée qu'il avait que le chevalier de Tronka était à Leipzig. Une troupe de cent quatre-vingts cavaliers envoyés contre l'incendiaire étant revenue toute débandée, il ne resta d'autre ressource au gouverneur, qui ne voulait pas exposer les richesses de la ville, que de fermer entièrement les portes et de faire veiller la bourgeoisie nuit et jour en dehors des murs.

En vain le gouverneur fit afficher dans les villages des environs

Digitized by Google

la déclaration formelle que le chevalier n'était pas à la Pleissenbourg. Kohlhaas, dans des placards semblables, persistait à dire que de Tronka y était, et que, quand même il n'y serait pas, il agirait comme s'il y était, jusqu'à ce qu'on lui eût indiqué l'endroit où il se trouvait réellement.

L'électeur, informé par un courrier de la détresse de la ville de Leipzig, déclara qu'il assemblait un corps d'armée de deux mille hommes, et qu'il se mettrait lui-même à la tête de cette troupe pour prendre Kohlhaas. Il adressa une forte mercuriale à Othon de Gorgas au sujet du stratagème irréfléchi dont il s'était servi pour débarrasser le pays de Wittenberg de l'incendiaire. On ne saurait se faire une idée de la consternation qui s'empara de la Saxe, et surtout de la résidence, lorsqu'on y apprit que dans les villages autour de Leipzig on avait lu une déclaration adressée à Kohlhaas, qui portait que Venceslas de Tronka se trouvait à Dresde, chez ses cousins Hinz et Kunz.

(*Traduit de l'allemand de* H. DE KLEIST.)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LES POÉSIES ITALIENNES

TROUVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DE MUNICH

ET

ATTRIBUÉES A PÉTRARQUE.

Ueber neu aufgefundene Dichtungen Francesco Petrarcas, von prof. D. G. M. Thomas, 16 pages in-4°. — Munich, 1858.

Francisci Petrarcæ carmina incognita, edidit G. M. Thomas, XLIII-136 pages in-4°. — Munich, 1859.

Le premier volume du catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Munich, publié par M. le professeur Thomas, contient la notice suivante :

827 (Ital. 259).

Cod. chart., XV s., 58 f. in-4°. Ex bibl. Velseriana, dein Augustana. Cfr. Catalogum bibl. August. studio El Ehingeri col. 879, IV. Codex ab initio compluribus foliis privatus.

SONETTI (DI FRANCESCO PETRARCA).

La notice donne ensuite, toujours en latin, les explications suivantes : « Il est impossible de tirer de l'état du manuscrit aucune induction concernant l'auteur de ces poésies; on ne saurait affirmer non plus que son nom fût inscrit sur les pages du commencement qui ont été enlevées. Sans nul doute, le manuscrit n'est pas tout à fait aussi ancien que le poëte. La langue, la diction, la composition, la versification, indiquent avec vraisemblance un auteur du quatorzième siècle. Les poésies se divisent en politiques, philosophiques et érotiques.

Digitized by Google

» Le manuscrit contient deux dessins légèrement coloriés, savoir : au folio 7, dans un cadre ovale, la figure d'une femme à plusieurs têtes, peut-être la prostituée de Babylone, et au folio 10, un laurier, sous lequel est assis un Amour, les yeux bandés, l'arc et le carquois déposés à ses côtés. Les vers suivants du folio 40 ont trait à cette dernière image :

Tu ti fai pingier gnudo con due ali
Amor fanciullo con la benda agli occhi
E par che a laura uoli e nulla tocchi
Con larco a fianchi e la pharetra e strali.

» Les sonnets politiques (folios 1-9 et quelques-uns des folios suivants) ont trait à l'état de l'Église et à la papauté romaine au temps du séjour des papes en France et de l'établissement de la république romaine par Nicolas Rienzi.

» Le folio 10 contient un sonnet philosophique sur la fragilité de la vie humaine. Du folio 11 au folio 58, on trouve des sonnets d'amour et quelques sonnets philosophiques, les uns d'un caractère plus sévère, les autres d'un caractère plus gai. On remarque beaucoup de jeux de mots sur le nom de Laure, comme *Laura, l'Aura, Lauro,* ainsi que d'autres artifices et raffinements de versification et de langage. La langue est très-ancienne et en certains endroits tout à fait hors d'usage, mais s'approche néanmoins de l'idiome toscan du grand siècle; les formes des mots sont dures, les pensées obscures et d'une compréhension difficile, par la construction des mots aussi bien que de la pensée. Beaucoup de fautes doivent être attribuées au copiste. »

L'auteur du catalogue des manuscrits, M. le professeur Thomas, n'hésite pas, comme l'indique le texte même de sa notice, à attribuer ces poésies à Pétrarque; et comme il remarque beaucoup de vers et même de pièces tout entières qu'on retrouve, avec des variantes, dans les œuvres connues du poëte d'Arezzo, il considère le manuscrit comme un recueil antérieur, primitif, émondé ensuite et châtié par l'auteur, qui, au témoignage de ses contemporains, passa toute sa vie à perfectionner et à polir ses poésies italiennes, avant de les soumettre au jugement du public. Si l'hypothèse de M. Thomas est fondée, on comprend aisément de quelle importance est son manuscrit, tant pour l'histoire de la langue italienne que pour celle du génie de Pétrarque. Elle paraît infiniment plausible, et s'impose à l'esprit aussi bien par sa propre vraisemblance que par l'invraisemblance de toute autre conjecture. Il ne nous appartient pas toutefois d'émettre un jugement, et nous nous proposons uniquement de signaler la trouvaille à l'intérêt

Digitized by Google

du public et les questions qui s'y rattachent à la sagacité des érudits. Nous allons à cet effet brièvement résumer les arguments développés par M. le professeur Thomas dans deux mémoires, l'un allemand, l'autre latin.

Le papier et toutes les apparences extérieures font remonter le manuscrit de la bibliothèque de Munich au moins au commencement du quinzième siècle. La langue assigne aux poésies une date encore plus ancienne. Elle ne peut appartenir, dans l'opinion du savant allemand, qu'à la première moitié du quatorzième siècle. « C'est, dit-il, une langue de transition, sans formes définitives, fluide encore et flottante. Il est impossible de n'y pas voir une phase antérieure de cette langue magnifique qui devint bientôt après le *volgare illustre,* la *lingua cortegiana* du grand siècle de la littérature italienne; le latin y manifeste sa présence et son action par un renouveau de séve; la force et la grâce de la jeunesse y éclatent à côté de formes anciennes et caduques, ou dures et ingrates; dans les vieux rameaux, on voit partout circuler et s'épanouir une vie nouvelle. L'expression poétique se distingue par une témérité d'images, par une audace d'allégories, un libre essor de l'imagination. Le poëte lui-même s'appelle *fantastico* et *bizarro.* » Ce n'est pas tout à fait le Pétrarque classique; mais, fait observer M. Thomas, « plus sa verve avait d'abord coulé pleine, abondante et impétueuse, plus il dut s'efforcer plus tard de donner une dignité plus haute et une grâce plus attrayante à sa muse, d'abord un peu indomptée et sauvage. »

Les sonnets politiques, ou plutôt historiques, se rapportent tous, sans contestation possible, à la situation de Rome et de l'Italie entre les années 1320 et 1350 : l'anarchie romaine, l'exil des papes à Avignon, les agitations de Rienzi, la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, l'intervention de l'empereur Louis de Bavière, tels sont les sujets qui inspirent au poëte, tantôt une indignation sévère, tantôt des plaintes véhémentes. Les sentiments qu'on remarque dans ces sonnets sont les sentiments bien connus de Pétrarque, attestés aussi bien par ses poésies que par sa correspondance latine. Les expressions sont souvent identiques. Là comme ici, Rome est devenue une nouvelle Babylone, la source des douleurs, l'antre de la colère, l'école de l'erreur et le temple de l'hérésie, un nid de trahison et la résidence de l'Antechrist. La vivacité des impressions révèle un contemporain passionné.

Tous les sonnets d'amour chantent, célèbrent et exaltent une Laure. Est-ce une ressemblance fortuite? Y a-t-il eu deux Laure chantées par

Digitized by Google

deux poëtes différents? Il est bien difficile de l'admettre, quand on constate l'identité non-seulement des idées générales, mais des sentiments les plus intimes et les plus personnels, les mêmes jeux de mots sur le nom, la reproduction des mêmes images, des mêmes pensées, de vers et même de strophes tout entières. Certains sonnets du manuscrit sont évidemment l'esquisse des sonnets définitifs admis dans le Canzoniere; d'autres ont dû se fondre en un seul en fournissant leurs meilleurs vers. Bref, le manuscrit de Munich est, d'après M. le professeur Thomas, le premier brouillon d'une partie du Canzoniere, car il est remarquable que tous les sonnets d'amour qu'il contient se rapportent à la première période de la passion de Pétrarque, et ne rappellent pas une seule fois les sonnets si nombreux consacrés à Laure transfigurée.

Montrons, par quelques exemples empruntés à M. Thomas, le rapport des sonnets connus à leurs similaires parmi les sonnets inédits.

Au sonnet 105 du *Canzioncre,* Pétrarque dit qu'il voit les larmes et entend les plaintes de sa bien-aimée :

E vidi lagrimar que' duo bei lumi
Ch'an fatto mille volte invidia al Sole
Et udii sospirando dir parole
Che farian gir i monti e stari i fiumi —

Dans le manuscrit de Munich on lit :

Chio uidi lagrimar que'le due stelle
Che solian far mirando fisse in elle
Inuidia al sol e mirar Joue abasso
E le parole udi che un uiuo sasso
Haureban mosso a suspirar con quelle.

Le changement de *stelle* en *lumi* a déterminé celui de la rime et de l'image.

Trois des plus beaux sonnets du *Canzoniere* comparent Laure au soleil : quand elle est absente, la nature s'attriste; quand elle est présente, elle se réjouit. Le manuscrit de Munich a trois sonnets semblables, où l'on trouve les mêmes expressions à côté de variantes remarquables. Voici l'un d'eux :

« Dès que le visage pareil aux anges nous a rendu son sublime aspect, Jupiter se repent de ses menaces, et Vulcain forge en vain des traits redoutables.

» La terre, féconde et bienfaisante, rouvre son sein pour recevoir le

Digitized by Google

rayon béni; la magnificence du matin se renouvelle et prépare la pompe éclatante du jour.

» L'haleine des fleurs remplit les vastes campagnes, la nature rit, l'âme s'épanouit, et l'amour procure au rêve de douces visions.

» Phébé même s'entoure d'un nouvel éclat, et la gentille brise[1] souffle si doucement, que toutes ténèbres dans les airs se dissipent en lumière. »

Voici le pendant du *Canzoniere,* d'après la traduction de M. de Grammont :

« Mais depuis que le doux sourire, modeste et gracieux, a dévoilé ses beautés toujours nouvelles, c'est en vain que l'antique forgeron de la Sicile met les bras à la fournaise ;

» Car de la main de Jupiter s'échappent les armes trempées à toute épreuve dans le mont Gibel, et, sous le beau regard d'Apollon, on voit sa sœur se rajeunir à son tour.

» Des rivages d'occident souffle une brise qui fait voguer les navires en paix sans aucune aide, et qui émaille de fleurs l'herbe de tous les prés.

» Les étoiles funestes s'enfuient de tous côtés, dispersées à l'aspect du beau front adoré pour lequel tant de larmes naguère ont été répandues. »

Parfois certains vers, certaines strophes du manuscrit ont fourni le thème de sonnets tout entiers du *Canzoniere;* d'autres fois plusieurs anciens sonnets ont été réduits en un seul.

C'est ainsi que les vers du sonnet :

Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese, e l'anno,

se trouvent épars dans cinq sonnets du manuscrit.

Ceux-ci, au contraire, qui terminent le cinquantième sonnet :

Pigmalion, quanto lodar di tei
Dell' imagine tua, se mille volte
N'avesti quel ch'i' sol una vorrei.

sont le débris d'un sonnet que le manuscrit de Munich conserve tout entier.

M. Thomas accumule ces preuves sans les épuiser. Pour que le manuscrit de Munich ne fût pas de Pétrarque, il faudrait ou que

[1] Jeu de mots : *Laura*, Laure; l'*aura*, souffle, brise.

Digitized by Google

Pétrarque eût été le plagiaire d'un poëte plus ancien et resté inconnu, ou qu'un amateur se fût amusé à modifier, à décomposer et recomposer, et à traduire en langage plus ancien les poésies connues du chantre de Laure. L'une et l'autre hypothèse semblent inadmissibles. Mais, nous le répétons, nous ne pouvons avoir la prétention de trancher la question, et notre unique but a été de signaler la trouvaille de Munich à l'attention de la critique. Notre courte analyse suffit à cette intention.

A. VALLIER.

Voici la traduction de quelques sonnets du manuscrit :

De si hauts soucis à des pensers altiers et criminels, à mépriser Jupiter et à encenser Mars, aux sacriléges, aux viols, aux arts magiques, à ravir toute sécurité à ceux qui habitent dans ton sein;

A teindre de ton sang les plaines et les collines, à souiller le papier de haines et d'injustices, à tisser toi-même des cordes pour te lier, à semer la discorde et les outrages;

Aux trahisons, à la sodomie, aux vols, à payer tribut à qui t'affame et t'épuise, à faire une caverne de l'Église et de Rome;

A vivre en lutte avec tes voisins proches ou éloignés, à te faire la servante et l'esclave de la fortune : voilà à quoi tu es tournée, où tu te plais maintenant, mon Italie.

Parce que j'ai espéré en toi, Seigneur, mon espoir ne sera pas confondu dans l'éternité; je vois mon péché, et m'accuse moi-même de mes jours stériles passés dans l'iniquité.

J'ai grand besoin que ta bonté redresse mes voies corrompues par les mœurs actuelles et par la haine allumée entre les proches, et dont ils ne cherchent plus à purifier leur conscience.

Voilà ta plèbe qui tourne son étendard, ainsi que fit la populace des Hébreux, à qui le règne est ôté.

Et ton Ausonie, qui tourne son arrogance contre elle-même, et qui ne veut plus qu'un pasteur ausonien orne l'Église.

Depuis que le pasteur a emporté de son doux et calme séjour les deux clefs, héritage de saint Pierre, le bâton et la mitre, le sceptre et le manteau,

Digitized by Google

Je te vois, Italie, sans nocher sur un vaisseau sans gouvernail, sillonner une mer sans fond et sans rivages; tu as fait de toi-même une noire prison, une caverne de voleurs et de méchants.

Source d'hérésie, mère d'erreurs, école de trahisons, assemblage d'iniquités et séjour de l'Antechrist.

Ennemie de l'Église et de ton propre honneur, toi qui, dans ta misère et ton avilissement, tournes la face vers Béelzébuth, le dos au Christ[1].

Je vois, mon Italie, que l'audace téméraire de quelques-uns de tes chefs, violant les lois civiles et humaines, cherche à créer un nouveau vicaire à Béelzébuth;

De l'Église et du riche trésor à faire une Babel, et à exclure même de la loi celui qui gouverne la sainte assemblée, et qui fut toujours le vrai serviteur de Dieu.

Honte au sang romain! Rome est devenue une Babylone où se plaît tout profane et tout sacrilége.

Maintenant ils l'ont dépouillée et réduite en esclavage, et réunissant en leurs mains tout pouvoir, ils mettront au dernier rang celle qui fut la tête du monde.

O Créateur du ciel et des hommes, que n'envoies-tu sur la terre un nouvel Attila, un Annibal, pour écraser ceux qui usurpent l'Italie et ses destinées futures!

Père miséricordieux, que n'ornes-tu ton Église d'obéissance et de vertus, afin que l'Antechrist qui s'élève ne la méprise point du fond de sa synagogue.

Réveille désormais ta colère, et sors du repos où tu attendais peut-être le repentir du méchant endurci à son œuvre de ténèbres.

Que le même trait venge à la fois le pasteur et le sacerdoce des injures qu'ils ont trop longtemps souffertes!

Semblable au coursier d'Apollon, le fouet d'un enfant précipite vers son terme le cours de notre âge, et le temps nous enlève si vite à

[1] Toutes ces expressions se retrouvent fréquemment dans les sonnets connus.

Digitized by Google

nous-mêmes que celui qui se croyait au matin est déjà au déclin du jour.

La Mort ne s'amuse point à guider sa faux : ce n'est point par la vieillesse seule qu'on arrive à elle. Le fer, la peste, la faim, le froid, la gourmandise, enlacent l'homme comme le lierre enlace le chêne.

O monde immonde, ô douceur passagère, ton cours est si subit et si rapide, qu'en un instant l'enfance devient la vieillesse.

Celui qui met en toi sa confiance se repentira trop tard, quand, au milieu de sa course, il verra se briser toutes ses espérances.

Si je pouvais parler à cette douce ennemie que je vois à toute heure, quoique loin d'elle, et dont l'image de plus en plus m'enlace en des liens amoureux,

Je ferais en sorte qu'elle devînt une fervente amie d'elle-même et peut-être de moi, en lui montrant l'état où m'a réduit l'amour, et la douleur où se consume ma vie.

Et pourtant, bénis soient le moment et l'heure, le mois, l'année et le jour où je l'entendis, et qui de son souffle[1] alluma la flamme où je la vis !

Et bénis les pleurs que j'ai répandus et les traits dont elle m'a blessé, douleurs, soupirs, tourments, peines et désespoirs !

Tu verrais la mer desséchée et sans ondes, les flots cesser leur cours et les montagnes marcher, les poissons dans l'air et les oiseaux dans les fontaines, tu verrais sans ombrage le bois et la vallée profonde ;

Sans fleurs et sans feuilles le printemps, Charybde et Scylla réunis, le soleil se lever à l'heure du soir, et les étoiles errer vagabondes au milieu du jour.

Tu verrais le sable aride verdoyer au sein du farouche hiver, les glaces pendant l'été, et le cours passager de notre vie devenu éternel.

Tu verrais Minos, fatigué de sa tâche accoutumée, errer à l'aventure sur les mers, avant de me voir briser le lien qui m'attache à ma Laure.

[1] Même jeu de mots que plus haut, *Laura*, l'*Aura*.

Digitized by Google

Où es-tu, charmante et divine Laure, toi qui fais rougir Phébus et pâlir l'aube naissante? pourquoi as-tu si vite dérobé à mes regards ta suave et fugitive image?

Rose cueillie parmi les frimas humides pour embellir mes jours fatigués, oh! quoique le Ciel t'ai créée sévère et hautaine, écoute les longs appels de ma voix suppliante.

Car dans le pur et digne asile de ton cœur, tu n'as jamais abrité les dédains et la haine, mais plutôt l'amour, la charité, la foi et l'espérance.

N'abandonne donc pas ta tâche accoutumée, tourne-toi vers moi de grâce, et rends-moi digne du moindre des rayons que répand ta bonté.

Quand le soleil laisse derrière lui notre occident et que Phébé montre l'éclat de sa jaune chevelure, quand le jour fait place à la nuit,

Le pasteur prend la houlette accoutumée et guide le troupeau dans quelque vallon étroit, où il étend ses membres fatigués et goûte sans inquiétude le nocturne repos;

Ainsi il fait trêve à ses pensées jusqu'à l'heure où le coq vigilant, étendant ses ailes, lui rappelle le retour de l'aurore.

Et moi, malheureux, nuit et jour prisonnier de moi-même et de mes soucis, je cherche le frais souffle qui calme mes ardeurs.

La voilà, cette louve perfide et lascive qui tire de la seule parure son nom et son prix; voilà celle qui ignore elle-même combien son ardeur est désordonnée et profonde.

Voilà celle qui enveloppe les âmes dans les chaînes d'un fatal sommeil, celle qui donna au premier homme le fruit amer de la désobéissance, et perpétua ainsi sa gloire.

Voilà celle qui ne garde aucune mesure, qui ne craint pas la mort

et méprise tout jugement, celle qui ne songe qu'à satisfaire ses appétits grossiers.

Par son début criminel, elle souilla tellement la source de la nature, que l'asile céleste nous a été fermé.

Quand parfois je pense à mon existence incertaine et fragile, je vois ma courte vie si mortelle, si pleine d'ignorance et d'erreurs, que, comme un homme qui écoute respectueusement la honte et les tourments de sa conscience, je considère mon état et je reviens à l'espérance que m'avaient ôtée de vils soucis. Pour atteindre un port plus heureux, je déploie les voiles, je dresse les mâts et les cordages, je prends d'autres idées et d'autres désirs; mais toi, cruel tyran, en tout lieu tu m'atteins et m'enchaînes, et tu ne ralentis les traits de ton arc, et ainsi toutes mes espérances sont brèves et courtes.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE[1].

THÉOLOGIE.

JOURNAUX.

Theologische Studien und Kritiken (Études et critiques théologiques), 3e cahier de 1859 : Ed. Graf, Des révélations particulières de Dieu; K. H. Graf, De la captivité et de la conversion de Manassé; Steitz, De l'emploi du pronom ἐκεῖνος dans le quatrième Évangile; Krummacher, Le passage de saint Jean, III, 5 se rapporte-t-il au baptême? Linder, Remarques sur quelques passages des Évangiles; Vœlter, Sur la montagne d'Abarim.

Theologische Quartalschrift (Revue trimestrielle (catholique) de théologie): Himpel, Les prophéties messianiques du Pentateuque, premier article; Pohlmann, Du crédit du troisième livre apocryphe d'Esdras; Nolte, Miscellanées patriotiques.

LIVRES.

Le Canon et la Tradition (*Kanon und Tradition, ein Beitrag zur neuerne Dogmengeschichte und Symbolik*), par H. J. Holtzmann, un volume in-8°. — Ludwigsbourg, 1859.

La Bible étant le fondement de la foi, les réformateurs durent, pour avoir une base et un point de départ, soutenir que le catholicisme ne représentait plus la foi biblique et avait été adultéré par des additions humaines. Ils eurent la prétention d'en revenir à l'Écriture sainte, en rejetant la tradition que l'Église catholique y ajoutait comme la suite non interrompue de l'œuvre du Saint-Esprit. Mais ils ne purent appliquer leur principe d'une façon absolue, et, dans le fait, ils admirent la tradition des premiers siècles chrétiens. De là une première inconséquence, à laquelle s'ajoutent encore d'autres difficultés, celle d'abord de savoir qui nous assurera du vrai sens de l'Écriture. On répond que c'est le témoignage intérieur, intime du Saint-Esprit. Mais qui nous assurera que cette voix intérieure est réellement celle du Saint-Esprit? Et puis, n'est-il pas visible qu'on aboutit ainsi, en dernière analyse, à une interprétation tout individuelle, absolument incompatible avec la fixation des dogmes, telle que l'ont établie les livres symboliques des diverses écoles protestantes? Enfin, que deviendra l'autorité de l'Écriture, si la critique en vient à modifier les idées reçues sur l'origine et la formation du canon? On voit que l'hypothèse protestante n'est pas aussi simple

[1] Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer la majeure partie de ce bulletin à notre prochaine livraison.

Digitized by Google

qu'elle le paraît à première vue, et on comprend qu'il y ait eu là ample matière à controverse, tant avec l'Église catholique qu'entre les théologiens protestants eux-mêmes. Dans le volume que nous annonçons, M. Holtzmann retrace en grand détail et avec beaucoup de soin et de pénétration l'histoire de cette polémique, qui commence avec la réforme et qui continue encore de nos jours. Il nous paraît beaucoup plus heureux dans les objections qu'il formule contre l'hypothèse catholique, que dans la défense de l'hypothèse protestante. C'est que les deux prêtent également le flanc, et qu'on n'est nullement obligé de se rallier à l'une d'elles, par cette seule raison qu'on a reconnu la faiblesse ou l'insuffisance de l'autre. M. Holtzmann a raison de penser que l'action continue du Saint-Esprit dans l'Église par la tradition frise le panthéisme, mais n'en peut-on dire autant de l'action individuelle du Saint-Esprit dans l'âme des fidèles? M. Holtzmann espère échapper au panthéisme en distinguant d'une manière absolue ce qu'il appelle l'époque canonique, c'est-à dire celle de la rédaction des livres saints, des évolutions subséquentes du christianisme dans l'histoire. La période canonique est une manifestation extraordinaire, absolue de la Divinité : « En ce moment, le doigt de Dieu a touché les eaux, et du point touché partent encore maintenant les ondulations qui agitent la vie des esprits. » Pour distinguer d'une telle manière la période canonique de ce qui la précède et de ce qui la suit, il faudrait qu'elle fût nettement circonscrite, et les travaux de la critique moderne tendent de plus en plus, au contraire, à en effacer la délimitation, et par conséquent à la confondre avec le mouvement général de l'esprit humain.

A. N.

La Doctrine du règne de mille ans (*Die Lehre vom tausendjährigen Reich*), par W. Flœrke, pasteur à Lübz, un vol. in-8°, 228 p. — Marbourg, Elwert, 1859.

De tous les livres sacrés, il n'en est peut-être pas un qui, après avoir donné plus de tablature aux théologiens, soit aujourd'hui mieux compris dans tous ses détails que l'Apocalypse de saint Jean. Tout le monde connaît le nom de la Bête, et le personnage que l'auteur a voulu désigner par la figure de l'Antechrist, Rome, l'empereur Néron, les persécutions des premiers chrétiens, et la conviction de l'imminence de la fin des temps au premier siècle de notre ère, tels sont les motifs de cette composition, destituée depuis longtemps de son intérêt prophétique, mais à laquelle la science a conféré en échange un grand intérêt historique. L'Apocalypse est le monument le plus curieux et l'un des plus inattaquables des premiers temps de l'ère chrétienne. Les esprits sensés trouvent que cela suffit pour le faire toujours prendre en sérieuse considération; mais il n'y a pas que des esprits sensés. M. le pasteur Flœrke, comme s'il n'avait aucun soupçon des travaux de la critique moderne et de leurs résultats très-positifs en ce point, s'obstine, à l'exemple de fort illustres devanciers du reste, à chercher dans le présent et dans l'avenir la clef de l'Apocalypse. Inutile de dire que le règne de mille ans est proche, et qu'en ce moment nous sommes en plein régime de l'Antechrist. Les tables tournantes, la Bourse, le télégraphe électrique, les chemins de fer, sont énumérés pêle-mêle parmi les signes de perdition. Il est impossible de discuter de pareilles élucubrations; il faut les noter comme un phénomène curieux, et plaindre la piété qui a besoin de se soutenir par de telles fantaisies.

A. N.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

Lettres de Guillaume de Humboldt a F.-G. Welcker (*Wilhelms vom Humboldts Briefe an F.-G. Welcker*), publiées par R. Haym, un vol. in-8°, x-154 p. — Berlin, Gærtner, 1859.

La correspondance entre un homme d'un génie aussi vaste et aussi pénétrant que Guillaume de Humboldt, et l'un des principaux mythologues et archéologues de l'Allemagne, ne pouvait manquer d'offrir un grand intérêt. Malheureusement nous n'en avons ici que la moitié : M. Welcker n'a pu donner à l'éditeur M. R. Haym, que les lettres de Guillaume de Humboldt; quant aux siennes propres, elles sont probablement restées dans la famille du destinataire. Une seule, dont il avait gardé copie, figure dans la collection. Mais incomplète comme elle est, et très-peu considérable par le volume, cette collection n'en mérite pas moins, par les lumières nouvelles qu'elle jette sur le caractère si remarquable de Guillaume de Humboldt et par la nature des questions qui s'y trouvent abordées, de prendre rang parmi les correspondances littéraires les plus importantes.

M. Welcker, aujourd'hui l'un des doyens les plus vénérés de la science allemande, était fort jeune quand il connut Guillaume de Humboldt. Professeur au gymnase de Giessen, il avait obtenu un congé de six mois qu'il se proposait de consacrer à l'étude des antiquités romaines. Humboldt était alors ambassadeur à Rome, et le concours de quelques circonstances fit que M. Welcker devint pendant quelque temps le précepteur de son fils. Les relations datent de là, et se prolongèrent jusqu'à la mort de Humboldt. Ce sont les études et les travaux de M. Welcker qui déterminèrent principalement le caractère de la correspondance : G. de Humboldt s'y montre le conseiller et le guide du jeune savant qui a conquis son affection, et un guide précieux. Tout le monde sait combien les travaux archéologiques, mythologiques et autres laissent, en définitive, le champ libre à la conjecture. Or Humboldt était l'ennemi juré des hypothèses, et, tout en rendant pleine justice, par exemple, aux qualités brillantes et profondes d'une œuvre comme la *Symbolique*, de Creuzer, il dit que si lui-même se mêlait d'entreprendre des recherches semblables, il y apporterait des exigences qui les rendraient probablement impossibles. Ce qu'il regrette de ne pas trouver dans la *Symbolique*, c'est la clarté et des preuves concluantes. Il ne veut pas proscrire l'hypothèse ingénieuse, mais il ne veut pas qu'on la donne pour un fait historique. Il s'élève contre la maladie du temps, qui lui paraît être de déduire des résultats généraux et surprenants de faits isolés, et recommande de ne jamais confondre la certitude et la vraisemblance. Mais cet esprit si heureusement pondéré n'est pas moins synthétique que précis et rigoureux. Il ne veut pas que la science soit une vaine érudition. Ce qu'il lui demande, « c'est de montrer ce que l'homme a été dans le passé, et de faire pressentir ce qu'il peut être. » — « Il ne saurait y avoir de vérité historique, dit-il ailleurs, si l'on ne pénètre » jusqu'à l'idée invisible qui se révèle dans chaque événement. Je compare l'his- » toire à l'art, qui ne se propose pas non plus la simple imitation de la forme, mais

Digitized by Google

» bien plutôt l'expression de l'idée par la forme. » A côté du penseur, l'homme apparaît de la façon la plus sympathique : « Ce par quoi vous avez surtout gagné mon cœur, écrit-il à M. Welcker, c'est que vous avez si sûrement et si vite reconnu ce qu'il y a d'âme et d'esprit dans ma femme. C'est vraiment un inestimable bonheur d'avoir rencontré une telle créature, et dans les incidents singuliers qui nous ont réunis je dois reconnaître plus que de la fortune : une vraie destinée. Le mariage a rarement une influence heureuse sur les hommes. Mais je puis bien dire que le mien m'a sauvé. Avec une déplorable faculté de m'accommoder à toutes les situations, j'étais sur le point de m'enfoncer dans des relations irrévocables avec des êtres vulgaires, quand mon mariage et la nécessité d'une existence indépendante sont venus m'éveiller comme d'un songe. Mais ce n'est pas tout : le commerce avec certaines natures, et surtout avec des natures comme ma femme, est par lui-même un enseignement, une éducation, un profit continus. Et comme un des principaux traits de ma femme est de souverainement respecter la liberté intérieure de chacun, la nature de chacun ne se peut développer que conformément à ses propres lois. »

Voici un passage important sur l'origine des alphabets : « Vos vues sur l'invention de l'écriture m'ont beaucoup plu, et je les partage complétement. L'idée de Zoëga m'a toujours paru singulière et tout à fait insoutenable dès qu'on veut la généraliser. Le long usage de l'écriture par images ne pouvait, ce me semble, que rendre plus difficile la transition à l'écriture par lettres, et habituer les peuples à considérer les mots comme des formes simples, indécomposables. A l'origine, les images ne sont pas une représentation des mots, mais des pensées mêmes. Moi, je ne crois pas même qu'une véritable écriture idéographique, comme celle des Chinois, procède nécessairement d'images. Creuzer lui-même a bien raison de voir dans les hiéroglyphes non pas une écriture primitive, mais une écriture sacrée et occulte. Je suis convaincu qu'en ces matières tout a dépendu chez les peuples de la faculté de penser. Il y avait évidemment deux manières principales de traiter la langue : la première s'occupant uniquement de manifester les pensées et d'atteindre le but matériel du langage; la seconde, appliquée aussi à donner à la pensée des formes définies, à l'élargir ainsi et à en jouir. Je ne crois pas la première incompatible avec un haut degré de civilisation, avec des connaissances techniques, mathématiques et même d'histoire naturelle, mais elle n'a dû connaître ni la poésie, ni la philosophie, ni l'éloquence, qui s'occupent de la forme de la pensée. Si une nation ne possède que la première manière, il peut s'écouler des siècles avant que la langue reçoive des formes grammaticales et une écriture proprement dite. Ce qu'il faut à une telle nation, une langue imparfaite, des nombres et des images le lui peuvent donner. Où s'éveille le besoin de la deuxième manière, la langue ne tarde pas à se transformer et à créer une écriture. L'énergie de la pensée concentrée sur elle-même est ici la force créatrice; mais des nations ont pu naître et mourir sans la connaître. Je partage donc tout à fait votre opinion : qu'il peut s'être formé sur des points divers des alphabets indépendants les uns des autres et non dérivés des images. Mais je ne voudrais pas non plus rejeter absolument l'autre hypothèse, et soutenir que chez aucun peuple l'alphabet ne soit sorti des images; seulement il faudrait prouver le fait par des circonstances particulières et non par une théorie générale. Il est, en général, toujours dangereux de chercher en ces matières une règle idéale, et de méconnaître la nature individuelle des peuples

Digitized by Google

de laquelle tout dépend. Je crois aussi que, de fait, l'invention des alphabets a dû rester circonscrite à un petit nombre; car cette énergie dont j'ai parlé a besoin, comme toutes les autres énergies humaines, de l'incitation de circonstances extérieures pour se manifester, et le plus puissant de ces stimulants extérieurs devait être certainement un alphabet déjà donné. Je crois donc que la migration des alphabets a plus stimulé le besoin de développement des langues, que ce besoin n'a créé d'alphabets. Ce qui le semble prouver, c'est le nombre si restreint de formes primitives auxquelles on peut ramener les alphabets existants. »

Voici un autre passage, non moins intéressant, où Humboldt nous donne quelques éclaircissements sur lui-même, sur son esprit et sa manière de travailler : « Il me sera toujours impossible de faire beaucoup imprimer. Mon travail est bien trop hésitant et trop lent pour l'impression, et non-seulement j'ai l'habitude de faire, pour mes compositions projetées, des travaux préparatoires démesurés, mais souvent je fais de tels travaux pour des compositions auxquelles je renonce, ou qui du moins ne paraissent pas. C'est ainsi que l'hiver dernier, j'ai bien consacré quatre semaines aux idiomes des îles de la mer du Sud, et me suis composé, avec les maigres ressources que m'offraient les dialectes voisins, tout un Évangile de saint Jean en tahitien, sans savoir si je m'en servirai jamais. Mais il me paraît utile de toucher dans mes études à bien des choses qui sont à côté, ne fût-ce que pour me convaincre qu'il n'y a là rien de contraire aux assertions qu'on voudrait vouloir produire. Un plus grand obstacle à ma productivité est dans l'idée même que je me fais de la vie. Tant que j'ai été dans la politique, j'ai plus considéré la forme et la qualité que le nombre et la portée des actes, et dans la vie littéraire, je mets l'assimilation au-dessus de la production. J'ai l'idée fixe qu'avant de quitter cette vie, il faut avoir connu et s'être assimilé autant de manifestations de l'esprit humain que possible. Un livre nouveau que je trouve important, une théorie nouvelle, une langue nouvelle, me paraissent autant de conquêtes que je fais sur la nuit de la mort, et me rendent plus heureux que je ne puis l'exprimer. Et puis mon faible talent de production n'est nullement comparable au talent plus distingué que je puis me reconnaître de saisir et de relier en moi tout ce qu'il y a de plus divers et de plus profond, et chaque homme doit après tout suivre son individualité et son talent caractéristique. Je ne puis, par exemple, comparer à rien la joie et la satisfaction que me donne le sanscrit. Tout l'été, j'ai lu et étudié les lois de Manou.... Je suis maintenant bien fermement convaincu qu'un des grands charmes de l'antiquité, c'est qu'un écrit des temps classiques n'est plus pour nous la manifestation d'un homme, mais d'une nation, d'une époque; l'homme aspire toujours à prendre son appui sur la large base de l'humanité, non sans le secret sentiment de s'y trouver plus près de la Divinité. »

Ces citations, que le défaut d'espace nous oblige de restreindre, suffisent pour marquer l'intérêt et le charme sérieux de cette correspondance.

A. V.

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Le défaut d'espace, qui nous oblige d'ajourner presque tout notre bulletin bibliographique et critique, nous oblige de même à nous borner à la mention la plus sommaire des faits que nous transmettent nos correspondants. — A Munich, on a repris au commencement du mois, avec un grand succès, le premier des grands opéras de Mozart, *Idoménée*, à peu près inconnu en France; la prima donna, madame Dietz, s'est particulièrement distinguée. — L'Université de Vienne a perdu le géologue Leydoldt, mort le 11 juin, d'un coup d'apoplexie, à Neuwaldegg. — On nous écrit de Dresde que le peintre Bendemann a définitivement accepté du gouvernement prussien le poste de directeur de l'Académie de Dusseldorf, en remplacement de M. Lessing, nommé directeur du musée grand-ducal de Bade. M. Bendemann habitait Dresde depuis vingt ans; ses peintures dans la salle du trône au château royal de Dresde passent pour son œuvre la plus achevée. — Le gouvernement américain est en marché avec le valet de chambre d'Alexandre de Humboldt, qui est son légataire universel, pour la bibliothèque de l'illustre savant. — On a de grandes inquiétudes en Allemagne sur le sort de M. Maurice Wagner, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique centrale par le gouvernement bavarois. Les dernières lettres du savant et courageux voyageur sont du 14 mars, et sont parvenues en Europe depuis près de deux mois. M. Wagner y annonçait qu'il avait à peu près terminé son exploration des Andes dans la république de l'Équateur, et résolu plusieurs problèmes géographiques que lui avait indiqués Alexandre de Humboldt, et qu'il s'était rendu à Quito pour se reposer de ses fatigues et se guérir des fièvres. Il faisait le plus déplorable tableau de l'état du pays : quinze jours avant l'envoi de sa lettre, il avait été pillé pour la troisième fois, et, deux jours auparavant, un de ses compagnons de voyage avait vu assassiner un ami à ses côtés par des soldats noirs. Les pluies ayant rendu les chemins impraticables, M. Wagner se proposait de différer son retour en Europe jusqu'en juin : « Ma demeure, écrivait-il, ne laisse rien à désirer, ni pour la vue ni pour le confort; la famille Valdivisio a bien voulu mettre à ma disposition sa villa el Placer, située à la plus haute extrémité de la ville sur le penchant du Pichincha, et c'est là que je suis installé. On a d'ici la vue de la vallée tout entière, des Andes orientales, et d'une partie de Nevados jusqu'au Kotopaki, dont le cratère pousse justement de hautes colonnes de fumée. Je suis tout à fait ravi de cette résidence délicieuse, après avoir si longtemps vécu dans les huttes enfumées des Indiens; mais je suis aussi bien seul. La famille Valdivisio demeure en bas dans la ville; je ne vois des hommes que le soir, où je vais habituellement dîner chez M. Vilaumés, le chargé

Digitized by Google

d'affaires de France. Je ne remonte chez moi qu'armé de pistolets et d'une canne à épée, et me verrouille et me barricade la nuit avec le plus grand soin. » Depuis, toutes les nouvelles directes manquent. Le 22 mars eut lieu le terrible tremblement de terre qui détruisit la plus grande partie de Quito. M. Maurice Wagner est le frère de M. Rodolphe Wagner, le physiologiste de Gœttingue. — D'après une communication faite à la Société de géographie de Berlin par M. le professeur Ehrenberg (séance du 11 mai), le produit des placers de l'Australie méridionale a été en 1857 de 578,000 onces d'or, et en 1858 de 535,0 0. — L'Académie impériale des sciences de Vienne a reçu du docteur Hochstetter, qui fait partie de l'expédition scientifique de la *Novarra*, une lettre intéressante sur la faune fossile de l'Australie, parmi laquelle se trouvent des marsupiaux qui avaient atteint la taille des éléphants et des rhinocéros. « On sait, dit M. Hochstetter, que les marsupiaux sont les plus anciens mammifères qui aient peuplé la terre. Ils marquent la transition de la période primaire à la période secondaire, et ils sont encore aujourd'hui le fond de la faune de l'Australie. On a induit de ce fait que l'Australie n'a pas traversé les phases de développement des autres continents; et l'induction est juste, mais non dans le sens où l'Australie serait un continent jeune, qui aurait encore à traverser les phases géologiques des autres continents. Tout au contraire, elle est le plus ancien de tous, c'est-à-dire celui qui a conservé la forme la plus ancienne, et dont la faune et la flore actuelle remontent en droite ligne à l'origine la plus primitive. A l'exception de quelques insignifiants dépôts tertiaires, on n'y trouve que des roches cristallines et des formations primaires; la série des formations secondaires manque tout à fait. Il en faut conclure de toute nécessité que l'Australie a existé et subsisté à l'état de continent depuis la fin de la période primaire, qu'elle n'a jamais été depuis recouverte par la mer, et n'a connu aucune des révolutions géologiques que l'Europe a traversées. Il n'est donc pas étonnant qu'on y trouve encore des espèces qui chez nous sont mortes depuis longtemps, et remplacées par d'autres. »

Le dernier cahier du *Geographische Mittheilungen* de Petermann (5e de 1859) donne, d'après une communication de M. de Minutoli, consul général de Prusse en Espagne et en Portugal, les chiffres authentiques de la population espagnole, tels qu'ils ressortent du recensement de 1857. Ces chiffres sont :

Espagne.	15,031,184.
Baléares.	263,316.
Canaries.	216,897.
Total.	15,514,397.

Mais le recensement de 1857 passe pour défectueux, et les indications fournies par les autorités ecclésiastiques, administratives et judiciaires donnent lieu de penser que le total réel est de 16,301,851. La population moyenne est de 952,91 par lieue espagnole à 20 au degré. La population du littoral dépasse la moyenne, celle de l'intérieur est généralement au-dessous, excepté à Madrid et dans quelques autres localités.

Digitized by Google

On lit dans les *Nouvelles de l'Université et de la Société royale des sciences de Gœttingue*, sous la date du 16 mai :

« L'Université de Gœttingue a fait une grande et presque irréparable perte, par la mort du professeur Lejeune-Dirichlet, décédé après de longues et douloureuses souffrances.

» Pierre-Gustave Lejeune-Dirichlet, né à Duren le 13 février 1805, a fait ses principales études à Paris, où il s'était rendu en 1822, après avoir terminé ses classes, et où son séjour comme précepteur dans la maison du général Foy le mit en rapport avec les premiers mathématiciens de France. Le célèbre Fourier reconnut son esprit et le recommanda à Alexandre de Humboldt, qui le fit appeler en Prusse. Il fit d'abord, en 1827, des cours à Breslau; ensuite et jusqu'en 1832, il continua son enseignement à l'École militaire de Berlin. En 1832, il fut nommé professeur à l'Université de cette ville. En 1855, après la mort de Gauss, l'Université de Gœttingue le conquit pour la chaire des hautes mathématiques. Elle déplore aujourd'hui sa perte prématurée, et regrette en lui non-seulement le professeur distingué et un savant de premier ordre, mais le mathématicien qui seul peut-être, parmi ses contemporains, eût été capable de mener à bonne fin les travaux entamés par Gauss, et qui déjà avait manifesté l'intention de se consacrer à cette entreprise. »

M. Lejeune-Dirichlet était, par sa famille, d'origine française.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

Le moment ne paraît guère propice au recueillement philosophique, aux préoccupations littéraires. L'heure fiévreuse de la victoire n'est pas celle de la contemplation tranquille. La parole est au télégraphe et aux bulletins, et il semble que le présent nous réclame tout entiers. Mais il en est de l'esprit comme de la nature, l'un et l'autre poursuivent une vie indépendante et fatale; dans le fracas des péripéties humaines, la nature continue son évolution régulière, et le soleil éclaire avec indifférence le tableau changeant de la vie. Tandis que le présent transmet des faits nouveaux et des dates illustres à l'histoire, l'herbe continue à pousser, les pensées à germer et à se transformer, et les livres à paraître. Nous en avons devant nous quelques-uns tout récents et excellents, et tout d'abord les magnifiques Études de M. Villemain sur Pindare et sur la poésie lyrique[1]. Il est dur, en présence d'un tel livre, de ne pouvoir écrire qu'un éloge dont la brièveté semblera banale, mais les limites étroites qui nous resserrent nous obligent à restreindre cette fois plus encore que d'habitude cette courte revue des publications françaises. Bornons-nous donc à dire que l'œuvre nouvelle de M. Villemain, plus vaste que son titre, est digne au plus haut point de cet esprit toujours jeune dans sa verte maturité, qu'elle fait un égal honneur à l'homme et au critique, et que les plus nobles manifestations de l'âme y sont glorifiées avec un généreux enthousiasme, en même temps qu'analysées avec ce sens fin et droit, cette pénétration exquise et merveilleuse qui n'étonnent plus, mais qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Les *Essais de morale et de critique*[2], de M. Ernest Renan, ont déjà paru séparément dans la presse périodique; tout le monde les a lus, mais tout le monde voudra les relire. L'auteur a l'oreille du public, nous entendons du vrai public, capable de s'intéresser aux œuvres de style et de pensée. L'estime et la faveur qui se sont depuis longtemps attachées au nom de M. Renan et le prompt succès de tout ce qu'il écrit prouvent qu'un tel public est fort nombreux, et l'auteur ne nous en voudra pas si nous opposons ce succès même aux tristesses de sa préface. Nous croyons, à vrai dire, qu'un esprit supérieur ne peut jamais être satisfait de son temps, sa supériorité consistant précisément en ce qu'il porte en lui un idéal plus élevé. Mesurée à cet idéal, la réalité, quelle qu'elle soit, paraîtra toujours misérable; mais elle retrouve son prix quand on la compare au passé. Quel homme du dix-neuvième siècle voudrait, avec les idées du dix-neuvième siècle, retourner à une période quelconque des siècles précédents? L'esprit humain ne retient dans ses souvenirs que ce qu'il a fait de grand et de noble, et c'est pourquoi il se reporte volontiers à ses phases disparues; mais le présent vaut toujours mieux que le passé, et sans tomber dans un optimisme absurde, nous croyons que l'état moral du monde est meilleur aujourd'hui qu'aux époques précédentes. L'antiquité nous charme sans doute de loin par une incomparable splendeur, mais qui voudrait la ressusciter au prix des conditions sans lesquelles elle n'eût pas été, de l'esclavage, par exemple?

[1] *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*, un vol. in-8°. — Paris, 1859, Firmin Didot.

[2] Un vol. in-8°. — Paris, Michel Lévy.

Digitized by Google

Encore une fois, le monde nous paraît ainsi fait, que les esprits élevés seront toujours attristés, et les âmes délicates toujours froissées. Que faire? Cultiver son jardin, comme dit Candide, c'est-à-dire agir aussi bien qu'on le peut à la place qu'on a obtenue du hasard ou conquise par le talent; faire luire sa petite lumière, comme dit Schleiermacher; accomplir son devoir, comme M. Renan le dit fort bien lui-même dans cette remarquable préface. Mais qu'est-ce que le devoir? Au demeurant, chacun le choisit selon sa nature et son éducation, et ce que dit le poëte latin sera toujours vrai : *Trahit sua quemque voluptas*. La volupté de l'homme de bien est le bien; tout dépend, non d'un système ni d'une formule, mais de l'individu, de la personne; et l'essentiel, nous en convenons encore avec M. Renan, c'est la régénération de la conscience individuelle. Seulement, au lieu de régénération, nous aurions voulu dire avénement, affermissement; car le sentiment intime dont il s'agit ici ne saurait être vicié : il est ou n'est pas. La souveraineté de l'homme sur lui-même, du moral sur les instincts matériels, une fois acquise, est la plus imprescriptible de toutes.

La *Bibliothèque des chemins de fer* vient de s'enrichir de deux charmants volumes : *Abdallah*, par M. E. Laboulaye (de l'Institut), et un volume de Nouvelles de madame Léonie d'Aunet. Rien de plus vif, de plus franc, de plus émouvant que les trois récits réunis par madame d'Aunet. Quant à *Abdallah*, c'est un bijou. L'auteur a trouvé le cadre le plus heureux pour ses dons les plus sympathiques, pour l'*humour* la plus vraie, la philosophie la plus exquise. Mais pourquoi d'aussi ravissantes choses paraissent-elles dans la *Bibliothèque des chemins de fer?* La bonne littérature n'est-elle donc faite que pour empêcher les voyageurs de bâiller entre deux relais! Rien assurément ne s'oppose à ce qu'on la lise ailleurs qu'en waggon; mais la rubrique est désagréable, et de nature à confirmer l'erreur déjà trop enracinée que les livres ne sont faits que pour charmer les ennuis du public : erreur funeste d'où procèdent tous les romans désastreux qui empoisonnent la foule et l'écartent des lectures sérieuses et des pensées viriles.

Nous recevons de Bruxelles le 1er volume des *Œuvres choisies de Saint-Simon*. C'est une entreprise à laquelle il faut applaudir. Les Œuvres de Saint-Simon méritent de toutes manières de survivre et de devenir accessibles, et ce réformateur a été tellement défiguré par quelques-uns de ses continuateurs, qu'on est charmé de le retrouver ici au naturel. Les éditeurs anonymes ont placé en tête du volume une bonne et lumineuse introduction. Un jeune contemporain de Saint-Simon; et qui lui ressemblait par le côté utopique, mais non par le caractère, la vie et la destinée, Saint-Just, nous est restitué avec beaucoup de conscience par M. Hamel[1]. L'auteur montre peut-être un peu trop de prédilection pour son héros, mais il est manifeste qu'il a le plus souvent raison contre les critiques superficiels ou passionnés qui ont pris au pied de la lettre toutes les vieilles calomnies des partis contre les hommes de la Révolution. Nous aimons d'ailleurs ces monographies qui nous retiennent et nous modèrent dans le penchant où nous sommes trop enclins de ne voir dans l'histoire que les idées, et non les personnes et les caractères.

Signalons en terminant la résurrection d'un petit journal, le *Gaulois*, qui n'a qu'à justifier son titre pour obtenir un succès de bon aloi, et nous croyons qu'il le justifiera. Le petit journal est très-conforme aux habitudes de l'esprit français; il faut toutefois qu'il les maintienne et non qu'il les dégrade. Il tient le public en éveil, et peut populariser avec ses saillies mainte idée neuve ou généreuse.

[1] Un volume. — Paris, Poulet-Malassis.

A. N.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SIXIÈME.

Quatrième livraison.

Cinquième livraison.

Digitized by Google

Sixième livraison.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

148 - C - 1

Fischer, Schiller II, 477

Les aquarelles de Ed. Hildebrandt 250

A propos du Faust de Gounod 404 ...

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google